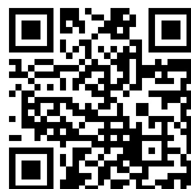
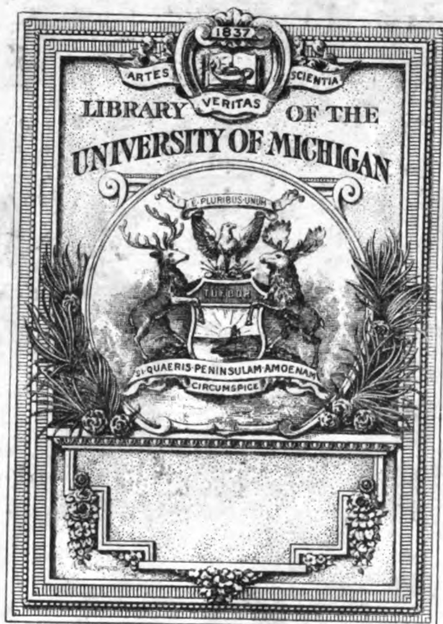
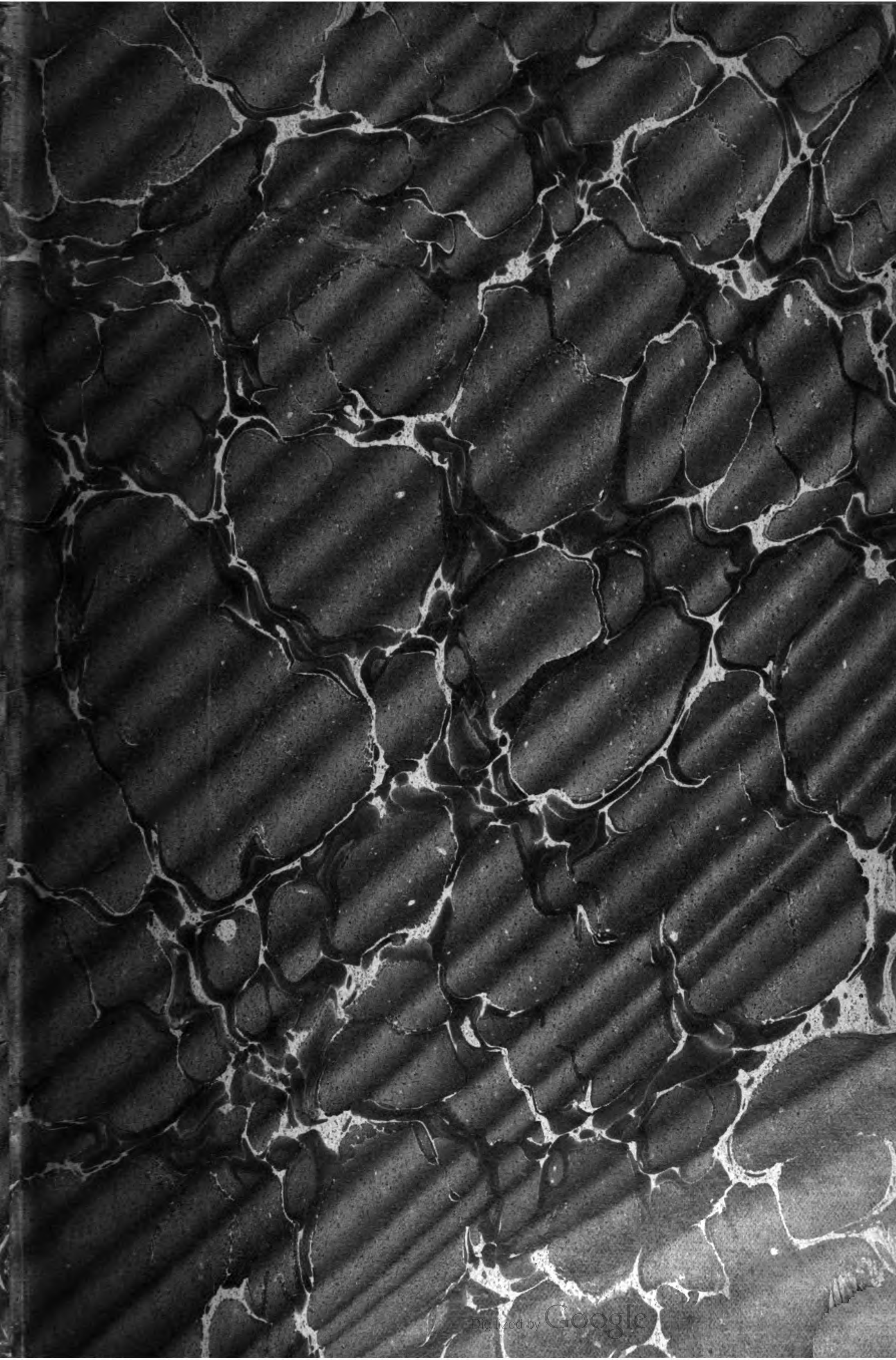



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XL.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XL

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1895

ANNEE 1895

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

(Cette table contient la liste des articles du n° 26, omis par erreur dans la table du semestre précédent, parce qu'il portait la date du 1er juillet.

LETTRES.

Chronique.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Museum.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katolische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

AMÉRICAINS

The american journal of philology.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — **1895**

302. — Albert Mayr. **Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozo und Pantelleria.** Programm des K. Wilhelms Gymnasium. Munich, Kutzner, 1894. In-8, 40 p. I planche.

Ce petit travail n'apprend rien d'essentiellement nouveau, mais le catalogue est dressé avec soin et de pareilles publications, émanant d'un professeur de l'enseignement secondaire, méritent, pour la rareté du fait, d'être signalées et encouragées. On accordera sans peine à M. Mayr que les monnaies avec la légende אנן appartiennent plutôt à Malte qu'à Gaulos et qu'il faut lire אירנם et non איבנם l'inscription des monnaies de Cossura, mais j'ai peine à croire que toutes ces pièces à légendes phéniciennes ne datent que de la conquête romaine. En tout cas, l'exemple de la Sicile, que l'auteur cite à l'appui de cette opinion, prouverait plutôt le contraire. Il n'est pas exact que le monnayage autonome de Motya et de Panorme ait cessé avec l'établissement de la province Carthaginoise « pour faire place à une monnaie régionale siculo-punique ». Motya frappe des didrachmes imités de l'Aréthuse de Cimon et aussi de son deuxième tétradrachme dans les toutes dernières années du ve siècle (Evans, *Syracusan Medallions*, pl. II et III) : le monnayage de cette ville a été interrompu non par la conquête carthaginoise, mais par la catastrophe de l'an 397. Quant à Panorme, il faut lui attribuer toute une série de monnaies d'argent du IVe siècle, aux types syracusains avec la légende ציץ. Il n'est pas possible de voir dans cette légende le nom phénicien de la Sicile *in genere* puisqu'elle figure déjà sur des pièces de la première partie du ve siècle (*Brit. Mus. Cat. Sicily*, p. 246).

Le monnayage d'Héraclée Minoa donnerait lieu à des observations analogues. Carthage a largement toléré la frappe de monnaies autonomes, même en argent, dans les cités de sa dépendance. On ne voit pas pourquoi Malte et son groupe feraient exception.

Th. Reinach.

---

303. — **Sophokles' Philoktetes**, fuer den Schulgebrauch hgg. von Fr. Schubert. 2e éd. avec 6 gravures. Leipzig, Freytag, 1894. xvi-64 p.

Édition à l'usage des classes; il n'y a pas de notes, selon un système que je ne désire pas voir adopter chez nous. Une introduction sur l'origine et le développement de la tragédie grecque, sur la vie et les œuvres de Sophocle, sur l'économie de la tragédie en général, ne donne que des renseignements élémentaires, qu'on trouvera dans tous les bons traités de littérature grecque; ce qui serait plus utile, une appréciation littéraire sur le *Philoctète*, manque; il n'y en a qu'une sèche analyse. Un appendice sur le théâtre à Athènes n'est pas sans intérêt; mais il faudra le répéter pour chaque pièce. Les gravures sont bonnes, sauf la figure de Sophocle, d'après un marbre du musée de Latran, qui est floue et ne laisse pas distinguer les traits. Pour le texte, les chœurs sont établis surtout d'après les conjectures de Gleditsch; M. Schubert introduit une douzaine de lectures qui lui sont propres : 228 προκείμενον pour καλούμενον et 835 πρακτέον pour φροντίδος ne sont là évidemment que pour faciliter la lecture aux élèves; 306 ἀνθρώποις pour ἀνθρώπων s'impose en effet (cf. Zakas, et ἀνθρώπῳ de Blaydes); 630 πείσαντα δεῖξαι ζῶντ(α); 1029 μέτιτε pour μ'ἄγετε serait bon, mais ne se supporte pas sans régime; 1383 ὠφελῶν φίλους; il faudrait savoir si vraiment ὠφελούμενος ne vaut rien; 1450 οὖρος γὰρ πλοῦν (καιρὸς καὶ πλοῦς) est certainement meilleur, malgré le δή que M. Schubert est obligé de substituer à γάρ 1451. Je voudrais trouver dans nos éditions classiques une représentation des mètres comme celle qui accompagne cette édition; ceux de nos élèves qui s'intéressent à ce genre d'études en feraient assurément leur profit.

My.

---

304. — **Studien zur Hippolytfrage** von Lic. Dr. Gerhard Ficker. Leipzig, 1893; J.-A. Barth. 155 pp. in-8°. Prix : 3 M. 60.

M. Gérard Ficker est l'auteur du mémoire sur l'inscription d'Abercius qui a fait tant de bruit l'an dernier. Auparavant, il s'était « habilité » par le présent travail. M. F. suppose la question des *Philosophumena* résolue dans le sens de l'attribution à Hippolyte, sans se préoccuper des difficultés nouvelles qu'a fait surgir l'étude de M. Staehlin

venant après l'article de M. Salmon [1]. De ce point de départ, assez contestable, M. F. procède à la critique des documents relatifs aux deux faits principaux de la vie d'Hippolyte, l'épiscopat et le martyre.

Sur le premier point, il ne peut plus guère y avoir de doutes. Hippolyte a été sûrement le premier antipape. Au sujet du martyre, nous avons : 1° un renseignement du catalogue philocalien, qui mentionne la déportation simultanée du pape Pontien et du prêtre Hippolyte (alors réconcilié avec l'Église de Rome), renseignement provenant d'Hippolyte lui-même ; 2° une mention des *depositiones* de Pontien au cimetière de Calliste et d'Hippolyte sur la voie Tiburtine, le même jour, aux ides d'août. C'est tout. On a voulu rattacher au souvenir du célèbre docteur une inscription damasienne relative à un prêtre novatien. Mais de toutes les hypothèses qui peuvent rendre compte de ce texte, c'est la moins vraisemblable et M. F. a eu tort de faire fond sur ce document [2].

Reste l'hymne de Prudence, qui le premier a identifié l'Hippolyte de Damase et le docteur du IIIe siècle. C'est le mérite de M. F. d'avoir mis hors de doute l'imitation de la *Phèdre* de Sénèque. Le récit du poète est donc absolument dénué de valeur historique et c'est une nouvelle preuve de l'absence de toute tradition sérieuse sur Hippolyte. Mais ce rapprochement a mis en goût M. F. Il s'est rappelé alors qu'aux ides d'août, on célébrait à Rome une fête de Diane ; que c'était vraisemblablement à la même date qu'on honorait à Aricie la Diane de Némi ; que Virbius Hippolyte ne pouvait être séparé de Diane, que sa fête avait donc lieu probablement au même temps que celle de Diane ; d'où la conclusion que la date de la *depositio* est une adaptation chrétienne de la fête païenne. Voilà qui me paraît téméraire. Que Prudence, écrivant après la paix de l'Église, en l'absence de tout document sûr ait fait appel à ses souvenirs littéraires et transposé la *Phèdre* de Sénèque, c'est très vraisemblable. Sans parler de l'habitude prise par les poètes latins de se copier les uns les autres, l'auteur est d'un temps où l'on essaie de transformer les vieilles habitudes qu'on n'a pu déraciner. Tout était devenu procédés et recettes dans les écoles et parmi le public cultivé, il fallait bien trouver l'équivalent de la mythologie, et, au besoin, la démarquer. N'est-ce pas là ce qu'on appelait enrichir le peuple saint des dépouilles des Égyptiens? Mais, pour en venir là, il fallait que les chrétiens eussent des préoccupations littéraires, que leur nombre se fût accru au point d'englober une partie de la société polie, que l'ère des persécutions parût définitivement close. Au

---

1. Cf. *Rev. cr.*, 1891, I, 482.

2. N° 37, Ihm. Damase désigne le promoteur de l'hérésie par le nom de *Nouatus*, comme les documents grecs et saint Jérôme dans un passage (*Ep.*, 62, 2). Cette particularité tient-elle à la langue de ses sources, ou à un scrupule, nouveau chez lui, d'exactitude prosodique? *Nouatianus* ne peut entrer régulièrement dans un hexamètre. Prudence, qui paraphrase l'inscription damasienne, lui emprunte naturellement *Nouatus*.

milieu du IIe siècle, l'horreur qu'inspirait le paganisme et tout ce qui en portait la marque était trop grande pour que la vieille Église romaine, très fermée, peu accessible aux jouissances de l'esprit, ait consacré, par une tradition de culte, une assimilation fondée sur un calembour. Il s'agit, dans ce catalogue des *depositiones*, non seulement d'un usage liturgique, mais d'un usage attaché à un lieu précis, le cimetière de la voie Tiburtine, ce qui rend encore plus solide le souvenir de saint Hippolyte [1]. Les artistes chrétiens pouvaient bien emprunter aux païens quelques légendes neutres, comme symboles des vérités dont elles paraissaient être l'affirmation voilée. C'était tout autre chose de fonder sur une tradition de culte païen une tradition de culte chrétien. Enfin, M. Ficker ne tient pas compte du fait de la *depositio* simultanée de Pontien et d'Hippolyte ; or, cette affirmation du catalogue de *depositiones*, a un caractère de haute vraisemblance. Les corps de Pontien et d'Hippolyte, tous deux morts dans leur exil, ont été ramenés tous deux à Rome en même temps.

Deux appendices sont consacrés, le second aux sources historiques de la lutte entre Hippolyte et Caliste ; le premier, à des remarques sur les écrits d'Hippolyte. Dans ce dernier, je note une collation du manuscrit de l'homélie contre Noët et de l'ἀποδεικτικὴ πρὸς Ἰουδαίους (Vat. gr. 1431).

Paul LEJAY.

---

305. — J. KULAKOWSKY. **Eine altchristliche Grabkammer in Kertsch aus dem Jahre 491**. Separatabzug aus « Rœmische Quartalschrift, 1894, pp. 49-87 ; 309-327. Roma, tipografia della Pace di Fil. Cuggiani, 1894. In-8°.

Dans le présent article, M. Kulakowsky décrit une chambre funéraire dont les murs sont couverts d'inscriptions grecques, tirées pour la plupart des psaumes 26, 90, 101 et 120. En outre, une prière paraît à M. K. être rédigée dans le rythme des mélodes : *χαρὰ μεγάλη γέ(ν)γονεν* | τῷ οἴκῳ τούτῳ σήμερον, | τῶν ἁγίω[ν] παραγενομένων, τῶν δικέων συναλ[λ]ομένων, | καὶ τῶν πάντων ὑμνού[ν]τω[ν] σε· | ἐλέ[η]σο[ν]. J'ajouterai que les deux premiers membres sont inspirés de Luc, XIX, 9 ; σήμερον σωτηρία τῷ οἴκῳ τούτῳ ἐγένετο. M. Kulakowsky voit dans tout cet ensemble une partie du rituel funéraire. C'est assez vraisemblable. Il tire aussi de ces inscriptions des conclusions intéressantes sur la situation des pays du Bosphore au Ve siècle. A ce double point de vue, cette étude très érudite

1. Le point d'attache topographique est la partie la plus assurée des légendes hagiographiques. La légende du VIe siècle, qui fait d'Hippolyte un soldat, garde de saint Laurent, est sortie du voisinage de leurs tombeaux (DUCHESNE, *Les Origines chrétiennes*, p. 316). Nous avons là un exemple du mode de développement propre à ces récits ; ils n'empruntent pas leur base aux souvenirs du paganisme : c'est du sol et du sol chrétien qu'ils sont sortis.

mérite d'être signalée. Elle est accompagnée de cinq planches, dont une de photogravures.

P. L.

---

306. — C. Voretzsch. **Die franzœsische Heldensage**. Akademische Antrittsvorlesung, gehalten am 25 januar 1894. Heidelberg, 1894, in-8° de 32 pages.

Ce sujet, qui convenait tout à fait à une leçon d'ouverture, est ici fort bien traité : M. Voretzsch n'a pas seulement réussi, ce qui est déjà un grand mérite dans les travaux de ce genre, à résumer en quelques pages vivantes et claires, à l'usage d'un public non érudit, une question étendue et compliquée; il a présenté sur cette question un certain nombre d'aperçus dont les érudits apprécieront la justesse, la finesse, l'ingéniosité : tout ce qu'il dit du caractère historique et national de notre « légende héroïque », des causes ethniques ou littéraires qui ont influé sur son développement, de sa valeur poétique enfin, obtiendra une approbation sans réserve.

J'avoue que je suis moins touché de la nouveauté et de l'importance de la distinction, sur laquelle M. V. a très vivement insisté, entre la légende héroïque et l'épopée héroïque, et de la nécessité d'étudier la première aussi bien que la seconde. Sans doute cette distinction est, en théorie, absolument fondée : si l'on admet que la poésie n'est pas toujours née au contact direct des événements ou n'a pas été inspirée par des récits historiques, il faut admettre du même coup l'existence d'une tradition orale qui a rejoint l'événement à la poésie; aussi tous les critiques qui, depuis trente ans, se sont occupés de notre épopée, ont-ils compris, à l'exemple de l'auteur de l'*Histoire poétique* de Charlemagne la nécessité de ne pas se borner à l'étude des textes poétiques. Mais en fait presque tous ont reconnu l'extrême difficulté de la tâche : il est toujours très ardu, souvent impossible, de reconstituer avec quelque précision cette tradition orale. Où la chercher, en effet, si l'on met à part les poèmes les plus anciens où elle se reflète fidèlement, ailleurs que dans les textes de caractère historique, et comment dire à coup sûr si ces textes représentent une tradition orale ou nous offrent déjà le résumé d'œuvres poétiques perdues? C'est la grave question que le livre si paradoxal et si curieux de M. Kurth vient de remettre à l'ordre du jour. On sent que M. V. est sur ce point aussi éloigné du scepticisme radical de quelques érudits trop purement historiens, comme Fustel de Coulanges, que du dogmatisme intempérant de M. Kurth. Celui-ci, comme il arrive souvent aux Épigones d'une idée juste, a vraiment dépassé toute mesure, et M. V. a raison de protester contre ses excès : mais n'eût-il point valu la peine de traiter la question *ex professo,* ce que personne, à ma connaissance, n'a fait encore? On eût aimé à avoir, sur ce point délicat, l'avis motivé d'un critique aussi compétent que M. Voretzsch : il y a là matière à quelques pages vraiment neuves, qu'il était fort bien préparé à écrire. Les

exemples mêmes auxquels il a recours ne sont point absolument probants : je ne vois vraiment pas pourquoi, dans le récit de la guerre de Saxe des *Gesta,* on serait forcé de reconnaître un fragment de légende au lieu d'un fragment de poème : la couleur, le mouvement poétique, le nombre et la précision des détails ne s'y rencontrent pas à un moindre degré que dans les morceaux où M. V. voit, avec tout le monde la traduction d'un texte poétique.

La tâche à laquelle, en terminant, il convie les érudits, n'est peut-être point, je le disais plus haut, aussi nouvelle qu'il paraît le croire; mais le ton pressant de cet appel semble du moins indiquer que M. Voretzsch lui-même est pénétré de l'intérêt du sujet et qu'il poursuit de ce côté des recherches qu'il a déjà, on le sait, brillamment commencées. Les qualités de méthode et de soin dont il a fait preuve dans son étude sur la légende d'Ogier sont de sûrs garants des découvertes qu'il ne peut manquer de faire dans ce domaine, surtout s'il veut bien ne point se borner à l'étude difficile et souvent décevante de la « tradition héroïque » et embrasser dans son ensemble celle de « l'épopée héroïque. »

A. JEANROY.

---

307. — PASOLINI (P. D.). **I genitori di Torquato Tasso.** Rome, Loescher. 1895. In-4o de 289 p.

308. — **Il Trattato dell' Amore Humano di Flaminio Nobili con le postille autografe di T. Tasso.** Rome, Loescher, 1875, in-4 de cxx-115 p.

309. — BANTI (Charlotte). **L'Amyntas du Tasse et l'Astrée d'Honoré d'Urfé.** Milan, 1895. In-8o de 103 p. 3 fr.

M. le comte Pasolini, dont nous avons analysé le très remarquable ouvrage sur Caterina Sforza, a tenu à marquer par deux publications de luxe le troisième centenaire du Tasse. La première a surtout pour objet de montrer quel homme sympathique fut Bernardo Tasso, le père du grand poète. M. P. ne cache pas que Bernardo n'a jamais su ce qu'était la patrie et qu'il a successivement appartenu aux divers princes qui acceptaient ses services; l'*Amadigi,* d'abord destiné à être dédié à François Ier et plein, par suite, d'éloges adressés à Marguerite de Navarre, fut retouché par lui et dédié à Charles Quint quand il eut changé de patron. Mais ce n'était pas seulement un judicieux observateur (v. p. 4 sqq. ses judicieuses remarques sur les causes qui nous firent perdre la bataille de Pavie), un négociateur éloquent et honnête, sinon habile : tous les seigneurs qu'il a servis ont trouvé en lui un dévouement à toute épreuve, et on citerait difficilement un meilleur père et un meilleur mari. Les lettres qu'il publia de son vivant forment la principale matière de l'étude de M. Pasolini, qui réimprime en appendice les vers composés par Bernardo pour sa femme et donne une notice inédite sur Pace Gromella à la suite d'une lettre adressée à cette dame par

la mère du Tasse. Des portraits et des fac-simile ornent ce beau volume.

Le deuxième ouvrage, d'une exécution non moins belle, et pareillement orné de fac-simile et de portraits, offre la reproduction du traité de Fl. Nobili sur *l'Amore Humano* avec les annotations que le Tasse y mit au début de 1570, à l'époque du mariage de Lucrezia d'Este avec Francesco Maria II de la Rovère, fils du duc d'Urbin. Ces annotations, par lesquelles le poète se préparait à soutenir cinquante *conclusioni amorose* contre tout venant, se réduisent à des barres qui soulignent le texte ou à la transcription de certaines phrases en marge. L'intérêt est donc plutôt dans le récit de la vie de Lucrezia qui, âgée de quatorze ans de plus que son mari, ne réussit pas à gagner son affection; le jeune duc la quitte quelques jours après son mariage et ne l'envoie chercher que onze mois après; elle finit par prendre un amant que le mari fait assassiner; en 1573, les époux obtiennent une séparation légale. — Je ferai seulement deux remarques : l'une est que M. P. se montre bien indulgent (p. xiv) pour la liberté de conduite qu'à partir du départ de Renée de France on laissa à ses filles Lucrezia et Leonora; l'autre est qu'il maintient que ces deux princesses aimèrent le Tasse (p. xv). A la fin, il réimprime deux commentaires très rares sur les *conclusioni* susdites et *Il mago rilucente,* description d'un tournoi qui eut lieu au mariage de Lucrezia; enfin, il publie un sonnet autographe et inédit du Tasse.

La brochure de Mlle Banti est une dissertation de diplôme présentée l'année dernière à l'Académie scientifique et littéraire de Milan [1]. Après un historique des débuts de la pastorale en Italie, on y trouve une étude détaillée des imitations que H. d'Urfé a faites de l'*Aminta*. Les quarante dernières pages comprennent des morceaux d'écrivains du xvie siècle relatifs à la pastorale et une bibliographie. L'exécution typographique est très élégante et relevée par des portraits du Tasse et des gravures empruntées aux éditions de l'*Astrée*.

Charles Dejob.

---

310. — **Recueil des actes du Comité de Salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire**, par F.-A. Aulard. Tome septième, Paris, Leroux, 1894. In-8°, iii et 664 p.

311. — **Registre des délibérations du Consulat provisoire publié pour la première fois, d'après le manuscrit des Archives nationales**, par F.-A. Aulard. Paris, au siège de la Société de l'histoire de la Révolution française, 1894. In-8°, viii et 110 p.

---

1. Mlle Banti écrit le français avec une correction remarquable chez une étrangère : je lui signale seulement quelques italianismes qui forment des barbarismes dans notre langue : *culteurs, insidiateurs,* etc.

312. — **Assemblée électorale de Paris, 26 août 1791-12 août 1792, procès-verbaux de l'élection des députés à l'Assemblée législative, etc., d'après les originaux des Archives nationales avec des notes historiques et biographiques**, par Étienne Charavay. Paris, Cerf, Quantin, Noblet. 1894. In-8°, LVII et 628 p.

313. — **Correspondance générale de Carnot publiée avec des notes historiques et biographiques** par Ét. Charavay. Tome II, mars-août 1793. Paris, Leroux, 1894. In-8°, IV et 558 p.

314. — **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française** par Alexandre Tuetey. Tome troisième. Assemblée constituante (troisième partie). Paris, impr. nouvelle, assoc. ouvrière 1894. In-8°, XLIV et 725 p.

315. — **Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française**, par Maurice Tourneux. Tome deuxième. Organisation et rôle politiques de Paris. Paris, impr. nouvelle, assoc. ouvrière. 1894. In-8°, XLI et 822 p.

316. — **Procès-verbaux de la commune de Paris** (10 août 1792-1er juin 1793) **extraits en partie inédits publiés d'après un manuscrit des Archives nationales**, par Maurice Tourneux. Paris, au siège de la Société de l'histoire de la Révolution française, 1894. In-8°, VIII et 293 p.

317. — **Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse**, publiés par Jean Kaulek. Tome cinquième, septembre 1794-septembre 1796. Paris, Alcan. 1894. In-8°, 553 p.

318. — **L'Alsace pendant la Révolution française, II, correspondance de Schwendt et pièces inédites diverses relatives à l'histoire de Strasbourg durant les années 1790-1793 tirées des archives municipales et annotées** par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher. 1894. In-8°, XV et 392 p.

Le nouveau tome du *Recueil Aulard* — le septième — s'étend du 22 septembre au 24 octobre 1793. Il a été préparé et publié avec la même méthode, le même soin scrupuleux que les précédents tomes. L'annotation est sobre et irréprochable. Nous ne pouvons citer tous les documents de haute importance que renferme le volume, et nous ne mentionnerons au passage que la correspondance de Laplanche, chargé de la levée en masse dans le Loiret et le Cher — il écrit qu'il est « à la hauteur du mandat impératif dont la Convention l'a honoré » (p. 221), que « l'électricité républicaine fait les plus grands progrès » et il dote une jeune fille qui lui promet de « faire force républicains » (p. 145); — celle des représentants qui ont mission de réduire Lyon et que le Comité somme de terminer ce siège « interminable », de punir la ville rebelle, de l'enlever à la pointe de la baïonnette et la torche à la main (p. 167); celle de Lacombe-Saint-Michel qui défend bravement ce qui nous reste de la Corse contre les Anglais et les paolistes, ou, comme il dit, les sujets fidèles de Pascal Ier (p. 182), et qui déclare nettement qu'un Corse ne peut être utilement employé en son pays dans une fonction publique (p. 356); les lettres des représentants à l'armée d'Italie, de Gasparin et Saliceti qui prennent position devant Toulon et s'apprêtent à faire un siège dans toutes les règles (p. 338); de Robespierre jeune et Ricord qui surveillent Gênes, répriment les dilapidations et les « abus révoltants », louent dignement Dugommier (p. 599); de Barras et Fréron qui poursuivent les « royalistes sectionnaires », ordonnent la démolition de tous

les châteaux forts des départements méridionaux, « repaires de conspirateurs, retranchements de la féodalité et du fédéralisme » (p. 405) et se plaignent de leur collègue Albitte (p. 535); des représentants à l'armée des Pyrénées qui se méfient du général d'Aoust; de ceux qui entrent dans Bordeaux sans autres forces que quinze cents fantassins et cent cinquante cavaliers après avoir « temporisé quelques jours » et « manœuvré sous main » (p. 553). Un assez curieux document, et qui prouve la diversité des actes accomplis par les représentants, est la liste analytique des quatre-vingt-quatre arrêtés pris en quelques jours par Élie Lacoste et Peyssard (p. 484-489) [1].

Entre temps, M. Aulard a publié un autre document inédit et jusqu'ici consulté par très peu d'historiens, mais qui est une des sources officielles les plus importantes pour l'histoire du Consulat. C'est le procès-verbal des trente-neuf séances que tint, après le coup d'État des 18 et 19 brumaire, la commission consulaire exécutive, composée des ex-directeurs Sieyès et Roger-Ducos et du général Bonaparte. Cette commission, connue sous le nom de *Consulat provisoire,* siégea du 20 brumaire an VIII au 3 nivôse suivant, c'est-à-dire du 11 novembre au 24 décembre 1799, époque où elle céda la place aux trois consuls Bonaparte, Cambacérès et Lebrun. Comme les procès-verbaux du Conseil exécutif, du Comité de salut public et du Directoire, et pour les mêmes raisons, les procès-verbaux du Conseil provisoire sont courts, secs, trop souvent vagues : les trois consuls ne voulaient laisser aucune trace de leurs discussions. Aussi le registre ne contient-il guère que des arrêtés et des actes; mais la liste de ces arrêtés est intéressante et nous apprend plusieurs faits ignorés jusqu'ici. On croyait généralement que Bonaparte avait saisi la présidence sur le champ pour se l'attribuer jusqu'au bout; le Registre publié par M. A. prouve que, dès la première séance, les consuls provisoires décidèrent que chacun d'eux présiderait à tour de rôle pendant vingt-quatre heures, sous le nom de *consul du jour*, et que cet ordre fut exactement suivi jusqu'à la dernière séance. « Sans doute, dit M. A. (p. VII), Bonaparte fut le plus influent des trois, mais il est faux de dire qu'il exerça dès lors une dictature incontestée. » Le Registre nous fournit aussi des informations sur la résistance que rencontrèrent les événements de Saint-Cloud, puisqu'il rapporte des révocations de fonctionnaires. Il nous montre encore « comment le pouvoir exécutif s'arrogea en fait l'initiative des lois ». M. Aulard a reproduit littéralement ce précieux registre en rectifiant les noms de personnes et de lieux, — là, comme ailleurs, si souvent défigurés — et il a ajouté quelques notes indispensables à l'intelligence du texte. Souhaitons, comme lui, que sa publication décide un historien à étudier de plus près ces commencements du Consulat, car, comme il dit juste-

1. Je crois que le nom du député des Corses *Feraudi* (p. 129 et 130) doit être lu Ferrandi, comme p. 181.

ment, « les conditions dans lesquelles se développa la France du xixe siècle, furent en partie décidées pendant les jours de tâtonnements qui suivirent le 18 brumaire ».

M. Étienne Charavay a, dans un deuxième volume, publié les procès-verbaux de l'assemblée électorale du département de Paris en 1791. Il donne d'abord un exposé des opérations des assemblées primaires et de l'assemblée électorale ; puis la liste des électeurs; enfin, les procès-verbaux de l'assemblée électorale du département et du district du 26 août 1791 au 12 août 1792. Ses procédés de critique sont toujours excellents : il rectifie autant que possible la mauvaise orthographe des noms propres et éclaire le texte par des notes qu'il tire surtout des documents manuscrits et qui sont d'autant plus précieuses. Ce nouveau volume a une plus grande importance qu'on ne le croirait d'abord. L'assemblée parisienne — la troisième en date — eut pour tâche d'élire les députés à la Législative, deux hauts jurés, la moitié des administrateurs du département, le procureur-général syndic, le président du tribunal criminel et son substitut, plusieurs juges suppléants, l'accusateur public et trois curés. Le 16 juin 1791, les assemblées primaires s'ouvrirent dans les quarante-huit sections. Les citoyens ne montrèrent pas un grand empressement. Il y eut neuf cent soixante-quatre électeurs, parmi lesquels un certain nombre de personnages remarquables (p. xiii-xiv); les uns étaient modérés; les autres, jacobins; les deux partis engagèrent une lutte ardente et obtinrent tour à tour la majorité; sur vingt-quatre députés, dix-sept appartiennent au parti constitutionnel ou club de la Sainte-Chapelle; les autres représentaient le parti avancé ou patriote, le club de l'Évêché. Les deux hauts jurés furent Tronchet et Target, tous deux avocats et constituants. Rœderer fut élu procureur-général syndic; Treilhard, président du tribunal criminel; Duport-Dutertre, accusateur public. On louera surtout dans le volume de M. C. la liste des électeurs; le patient et infatigable érudit donne les noms, prénoms, qualités, âge et demeure de chaque électeur, d'après les documents officiels et dans l'ordre du nombre de voix obtenues dans l'assemblée primaire; il ajoute à ces détails les renseignements biographiques nécessaires à l'identification (p. 1-80). Mais la reproduction intégrale des procès-verbaux de l'assemblée électorale ne mérite pas moins d'éloges et de remerciements. Il y a dans ces protocoles une foule de choses intéressantes. On y trouve par exemple une dénonciation de Chalier contre un électeur du nom de Le Pescheux, — et Chalier tonne déjà contre les aristocrates et monarchiens de Lyon (p. 121). — On y trouve les remerciements que prononcent les nouveaux élus, et Cerutti menace déjà les tyrans du colosse germanique (p. 161). Brissot, vivement combattu et trop avancé pour la majorité de l'assemblée, ne passe que le douzième après des échecs successifs et des ballottages qui ne lassent pas sa constance. Mercier est proposé au choix des électeurs parce qu'il est l'auteur du *Tableau de Paris* (p. 250). Quatremère de

Quincy, élu député, reçoit les félicitations du président qui le complimente d'avoir pour ami le peintre David « dont le génie sembla prévoir la révolution » (p. 260), et Ramond est pareillement loué par Lacépède qui le proclame à la fois l'un des observateurs des grandes révolutions physiques et l'un des premiers publicistes du temps (p. 264). Le futur général Belair fait hommage d'un de ses ouvrages à l'assemblée (p. 261). Les six bureaux ouvrent une contribution volontaire en faveur des soldats du régiment de Châteauvieux délivrés des galères (p. 449), et cette contribution est remise à Collot d'Herbois, « défenseur de ces braves citoyens » (p. 469). Des personnages appelés à un rôle retentissant se mettent en évidence : Xavier Audouin; Panis; Sergent; Billaud de Varenne, homme de loi, qui est élu juge suppléant au tribunal du IVe arrondissement et qui obtient des voix pour la présidence de l'assemblée et les fonctions d'accusateur public; Clavière, le futur ministre des contributions publiques, qui est nommé troisième député suppléant; Danton, qui obtient des voix pour le mandat de député, pour la présidence de l'assemblée, pour le secrétariat général, pour les fonctions de scrutateur général, Danton que les royalistes considèrent comme le remplaçant désigné de Petion et de Robespierre, Danton que l'huissier Damien ose, dans l'enceinte de l'assemblée, menacer de prise de corps. Le volume de M. Charavay se termine par des pièces annexes, entre autres par le *Compte rendu* des séances que publia Nau-Deville (p. 520-538), par la liste des électeurs du club de la Sainte-Chapelle que fit paraître le même Nau-Deville à la suite de son opuscule, et par une table analytique aussi complète que possible.

Presque en même temps M. Charavay publie le second volume de cette *Correspondance de Carnot* qu'un de nos collaborateurs a si justement qualifiée de « splendide et savante ». Ce volume concerne la mission que Carnot remplit dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, du 12 mars au 6 août 1793, d'abord avec Lesage-Senault, puis avec Duquesnoy. On y voit le futur organisatenr de la victoire parcourir la Flandre et l'Artois, inspecter les fortifications, animer de sa présence les assemblées départementales et celles des districts et des communes, intervenir dans les réunions plénières que tous les représentants tenaient chaque semaine au bureau central de Douai et d'Arras. On le voit activer le recrutement pour la levée des trois cent mille hommes, hâter l'armement et l'approvisionnement des places fortes, pousser ou, comme on disait alors, impulser les opérations militaires dans la Flandre maritime, encourager Kerenvëyer qui commande à Dunkerque, stimuler les généraux O' Moran, Stettenhoffen et Richardot, se plaindre qu'on livre, non des combats sérieux, mais de stériles affaires d'avant-poste, guider lui-même cette expédition de Furnes du 31 mai 1793 qui n'aboutit qu'à des excès honteux et à d'odieux actes de désordre et de débauche. Il est inutile de louer derechef M. Charavay et le soin incroyable qu'il a mis dans cette publication. Nous avons eu entre les mains une grande partie

des documents qu'il édite et que nous avons mis en œuvre dans le volume intitulé *Valenciennes*. Il s'est acquitté de sa tâche avec un scrupule admirable. Non content de dépouiller les archives historiques et administratives du ministère de la guerre ainsi que les archives nationales, et dans ces dernières les papiers précieux du général O' Moran, il a été fouiller dans les archives départementales et municipales du Pas-de-Calais et du Nord, à Arras où il a compulsé les registres de correspondance du directoire, à Lille, à Douai, à Dunkerque, à Bergues, à Saint-Omer. Grâce à cette enquête laborieuse, il a pu recueillir une quantité de documents nouveaux. Que dirons-nous de l'annotation? On la connaît : pas un personnage qui n'ait sa notice, et une notice exacte, juste de tout point, contenant les dates essentielles, un véritable *curriculum vitae*. Pas un fait important qui ne soit élucidé dans le commentaire par des citations de manuscrits et d'imprimés. Un appendice, qui mérite l'attention, renferme la relation flamande de la prise de Furnes par le prêtre Van der Meulen (la traduction est de l'archiviste de Furnes et d'Ypres, M. Merghelynck). Une table analytique des matières clôt dignement le volume.

Dans son troisième tome du *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, M. Tuetey en a fini avec la Constituante, et ce volume clôt et complète son inventaire des documents d'archives sur l'histoire administrative de la capitale pendant les années 1789-1791. Le premier chapitre concerne l'assistance publique, les ateliers dits de charité et de secours qui donnaient du travail aux ouvriers sans ressources (terrassements et achèvement de routes), les ateliers de filature réservés aux femmes et aux enfants, les hôpitaux, hospices et maisons de bienfaisance, le Mont-de-Piété, la loterie royale dont une partie des fonds était consacrée à des actes charitables. — Le deuxième chapitre est relatif à l'instruction publique, aux beaux-arts et aux théâtres : situation de l'Université, de ses facultés, des collèges, séminaires et congrégations enseignantes, historique de la Bibliothèque du roi ; états et catalogues des bibliothèques ecclésiastiques tombées dans le domaine public et réparties entre les trois grandes bibliothèques conservées, celle du Roi, celle du collège Mazarin et celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève; développement des établissements scientifiques (Jardin des Plantes et Observatoire), des académies, des corps savants; correspondance du directeur-général des bâtiments du Roi, M. d'Angiviller, avec les artistes; documents sur l'Académie de peinture et ses discordes intestines, sur l'Académie d'architecture, sur l'exposition du Louvre; commandes de l'État; travaux de la commission des monuments; énumération des objets d'art des églises et maisons religieuses; fonctionnement des manufactures des Gobelins et de la Savonnerie; régime des théâtres; pénible exploitation et situation souvent critique de l'Opéra; représentations parfois tumultueuses des Comédiens Français et de la Comédie Italienne; pérégrina-

tions du théâtre de Monsieur; destins des petits spectacles. — Le troisième chapitre traite de la voirie et des travaux publics : ouverture et dénomination des rues, police des bâtiments, démolitions, dégagements, suppression des armoiries sur la façade des hôtels, aménagement et réparation des logements du Louvre et des Tuileries, interdiction de baraques et échoppes sur la place de Louis XV, comptes et mémoires des dépenses pour l'église de Sainte-Geneviève devenue le Panthéon français, achèvement du pont Louis XVI et raffermissement des anciens ponts, pavage, nettoiement et éclairage des rues, distribution des eaux, promenades et plantations. — Le quatrième chapitre comprend les finances et le domaine : dépenses de la ville, revenus municipaux, perception de l'octroi et contrebande, Caisse d'escompte et contrefaçon de ses billets, assignats, acquisitions de biens domaniaux et ecclésiastiques par la municipalité de Paris. — Le cinquième chapitre est consacré aux cultes : réclamations, pensions des religieux et religieuses, prestations et refus de serment, remaniement de la circonscription des paroisses, mise en vente du mobilier des églises et transport de l'argenterie inutile à l'hôtel des Monnaies, déclarations détaillées de tous les biens mobiliers et immobiliers qui dépendaient des bénéfices, maisons et établissements ecclésiastiques, transformation de l'archevêché en évêché métropolitain, etc. — Le sixième chapitre embrasse sous la rubrique *Justice*, l'ensemble des documents sur la suppression des anciens tribunaux, sur la liquidation des offices de judicature et sur la nouvelle organisation judiciaire. — Le septième et dernier chapitre a été réservé au commerce, aux manufactures et aux postes. — Ce troisième volume du *Répertoire* de M. T. renferme cinq mille huit cent soixante-dix-neuf numéros. Ce chiffre démontre à lui seul l'abondante moisson qui a été faite par le savant archiviste. Que de renseignements curieux, que d'utiles informations on trouvera dans cette grande masse de pièces et de papiers de toute sorte! On y voit, par exemple, que certaines rues étaient des cloaques, des réceptacles d'immondices; que Palloy interceptait le passage de la rue de Montmorency par un amas de pierres et de moellons et y déchargeait sans vergogne vingt tombereaux de matières fécales recouvertes de gravois; que la voirie de la Petite-Pologne où se déversaient les boues, était un vrai foyer d'infection. On y voit que les paysans emportaient par charretées le bois des taillis de Vincennes et de Boulogne, qu'il fallut envoyer des patrouilles de cavalerie pour empêcher les dévastations. De même, on recueillera dans le *Répertoire* de copieux détails sur les officines de faux assignats, sur la situation du clergé séculier et régulier, sur les richesses qui constituaient le fameux trésor de la Sainte-Chapelle, sur les bibliothèques, manuscrits et médailles des communautés, sur nombre de monuments d'art et de science, sur les dissentiments scandaleux de certains couvents et sur l'extrême détresse de certains autres, sur les procès restés en souffrance et sur la tâche difficile des nouveaux tribunaux, sur la réforme de l'état

civil, sur l'importante filature de coton installée aux Quinze-Vingts. On saura le plus grand gré à M. Tuetey d'avoir, dans ce volume comme dans les deux précédents, épargné bien des investigations aux travailleurs; il leur a révélé l'existence d'une quantité considérable de pièces, grâce auxquelles ils pourront étudier sûrement, complètement, tous les rouages de l'administration parisienne [1].

Le second volume de la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française,* par M. Tourneux, renferme huit chapitres dont l'ensemble a été intitulé : « Organisation et rôle politiques de Paris. » Le premier chapitre est consacré aux généralités de l'histoire politique de Paris de 1789 à 1799; à l'histoire et à la théorie de son régime communal ; — le deuxième, à l'organisation municipale (personnel, constitution du département et de la municipalité, formation des districts et sections, rôle des électeurs); — le troisième, aux actes et délibérations politiques de la municipalité parisienne (procès-verbaux, comptes rendus officiels, journaux spéciaux, arrêtés et proclamations); — le quatrième, à la force armée de Paris (garde nationale, corps divers, bataillons de volontaires, armée révolutionnaire, camp et ateliers) ; — le cinquième, aux actes des délibérations des districts ; — le sixième, aux actes et délibérations des sections; — le septième, aux clubs et sociétés populaires ; — le huitième, aux journaux, pamphlets et almanachs politiques. L'éditeur a vu naturellement toutes les pièces qu'il cite, et en reproduit le titre intégralement, en indiquant la cote de la Bibliothèque nationale. C'est à ce dépôt qu'appartiennent la plupart des exemplaires qu'il mentionne, mais il a fouillé aussi les cartons des Archives nationales et notamment de la collection Rondonneau ; il a travaillé dans les bibliothèques de Paris, à Carnavalet, à l'Arsenal, au Sénat, à la Chambre des députés, à l'École des sciences politiques, aux archives de la Seine, à Zurich (collection Usteri), au Bristish Museum, à Rouen (collection Leber). C'est dire qu'il s'est efforcé d'être complet autant et plus qu'on peut l'être; aussi, le présent volume compte six mille six cent vingt-un numéros (5235-11856). M. T. ne se borne pas d'ailleurs à être bibliographe; dans sa notice préliminaire, il résume l'histoire des institutions municipales de Paris depuis la suppression de la prévôté des marchands, jusqu'à la création des deux préfectures en l'an VIII, et il retrace à grands traits le régime auquel la presse politique fut soumise durant cette période. Mais c'est surtout le huitième chapitre du volume, celui où il fait le dénombrement des journaux parisiens de l'époque révolutionnaire, qui mérite les plus grands éloges, et qui lui a coûté le plus de recherches et de soucis. Au contraire de Deschiens et de Hatin, M. T. s'abstient de citations ou ne reproduit que les passages qui l'aident à reconstituer l'historique d'un journal. Il

---

1. N'oublions pas de mentionner l'utile *Table alphabétique,* qui contient cent quarante pages, chacune sur deux colonnes.

ne divise pas sa matière arbitrairement ; il la partage scientifiquement en six périodes qui correspondent chacune aux phases mêmes de l'histoire de la presse, et il suit rigoureusement l'ordre chronologique (de la convocation des États-généraux à la chute de Louis XVI ; du 10 août au 8 thermidor ; du 8 thermidor au 13 vendémiaire ; du 13 vendémiaire au 18 fructidor ; du 18 fructidor au 27 nivôse). On ne recommencera pas sur ce point le travail de M. Tourneux. Lisez, par exemple, les pages relatives au *Postillon* de Calais (ou mieux par Calais) et à ses nombreuses contrefaçons ; que de lectures supposent ces simples notices, et que de temps, que de patience il a fallu pour débrouiller toutes les concurrences ! Que de labeur a dépensé M. T. pour se reconnaître et s'orienter parmi les trois *Amis du roi*, les six ou sept faux *Amis du peuple*, les trente *Journal du soir*, les différents *Courrier universel*, les dix *Père Duchesne* de toutes nuances ! Trois paragraphes de ce chapitre sur la presse ont été réservés aux pamphlets politiques qui ne sont pas périodiques et ne se rattachent pas à une circonstance particulière, ainsi qu'aux deux *Père Duchesne* de Lemaire et de Hebert et à leurs innombrables parasites, aux almanachs et annuaires. M. T. n'a pu naturellement élucider l'histoire à tout jamais embrouillée et confuse des imitations et contrefaçons du *Père Duchesne ;* mais il a trouvé beaucoup de pièces que Brunet avait ignorées ou mal classées, et il reproduit le fac similé des vignettes qui permettent de distinguer plusieurs séries de ces feuilles populaires. Remarquons encore qu'il a recherché les noms des rédacteurs des journaux et qu'il a comblé plusieurs lacunes du *Dictionnaire* de Barbier, découvert les auteurs d'une foule d'écrits, comme l'auteur du premier *Père Duchesne* (de la rue du Vieux-Colombier) et celui du plus important des *Jean-Bart*, — l'abbé Jean-Charles Jumel et L.-M. Henriquez. — Enfin, il donne dans les dernières pages un Index des journaux qui satisfait à toutes les recherches et mentionne les intitulés, soit uniques, soit successifs ; le *Républicain* de Charles Duval y figure sous ce premier titre et sous les treize autres qu'il a pris tour à tour.

M. Tourneux publie également un important recueil de procès-verbaux de la Commune du 10 août. On sait que les originaux ont péri en 1871. Ils avaient été consultés par Michelet, par Granier de Cassagnac, par Ternaux, par Hamel, par Barrière, par Buchez et Roux. Mais Barrière n'a publié que les séances du 11 août au 10 septembre, en remplaçant la plupart des noms par des initiales, et, si Buchez et Roux ont publié les séances jusqu'au 12 juin 1793 et s'ils ont imprimé les noms en toutes lettres, ils ont résumé nombre d'arrêtés et supprimé les actes purement administratifs. M. T. nous donne aujourd'hui un autre texte qui diffère de ceux qu'on connaissait déjà ; c'est un manuscrit, trouvé par M. Aulard, dans les papiers de Chaumette et intitulé : « Extraits des procès-verbaux de la Commune du 10 août. » Ce manuscrit est, non pas de Chaumette, mais sans doute d'un ami, d'un colla-

borateur qui choisissait à sa guise dans les matériaux ; l'anonyme, en effet, dit tantôt, sans autre explication, qu'il n'a pas copié la séance du 30 août, tantôt qu'il n'a pas copié les séances de la fin de septembre et du mois de janvier, parce qu'elles ne semblent pas lui présenter rien de fort intéressant, et il lui arrive de ne rappeler que sous la forme la plus brève un grand nombre des décisions de la Commune. En tout cas, son travail a sa valeur, et bien qu'il ne donne que les séances du 10 au 30 août, du 1er au 15 septembre, des 20 et 21 janvier, du 24 mai au 1er juin, il complète la version de Barrière et celle de Buchez et Roux ; les travailleurs ont trois textes — et ce seront sans doute les seuls qu'on aura jamais — sur lesquels ils peuvent étudier les premières délibérations de la fameuse assemblée. M. Tourneux a eu un instant l'idée de placer le texte de Barrière-Buchez en regard du texte nouveau ; mais, dit-il, « l'interversion des paragraphes et les autres variantes notables de rédaction eussent rendu la tâche plus fastidieuse pour l'éditeur que profitable pour le lecteur, et j'aurais eu bien plutôt à noter les passages où il y a similitude que ceux où il y a divergence ; d'ailleurs, M. Sigismond Lacroix s'acquittera plus tard de cette comparaison critique dans son grand recueil des *Actes de la Commune* » (p. v-vi). Il s'est attaché surtout à identifier les personnages cités dans les procès-verbaux, et il y a réussi. En appendice, il groupe divers documents qui se trouvaient mêlés au texte ou annexés à la fin du manuscrit, et qui devaient évidemment servir de pièces justificatives ; ce sont surtout des adresses de municipalités et de sociétés populaires de la province. Il a fait reproduire au frontispice du livre la médaille commémorative du 10 août que l'assemblée avait demandée au graveur Duvivier, dans sa séance du 22 (p. 51). Un index des noms cités (p. 193-200) termine la publication [1].

Le cinquième volume des *Papiers* de Barthélemy était presque achevé au moment où mourut l'éditeur, Jean Kaulek — à qui M. Girard de Rialle rend dans l'avant-propos un hommage mérité. Il comprend deux années et va de septembre 1794 à septembre 1796. On y remarquera tous les documents qui concernent la paix de Bâle, les premières négociations engagées par le major de Meyerinck et par Harnier, les instructions du Comité à Barthélemy (p. 50-57), la correspondance active qui s'échange entre Paris et Bâle, entre le Comité et Barthélemy, et qu'on a bien fait de reproduire intégralement, le projet de traité et le texte définitif de cette paix qui « produit un effet prodigieux » (p. 175), la lettre de Gœrtz qui félicite Hardenberg d'avoir ménagé à la Prusse un si beau rôle « dans le moment le plus critique et le plus disgracieux » et d'avoir fait de Frédéric-Guillaume l'arbitre de l'Allemagne (p. 213), la convention relative à la neutralisation du nord

1. Recordon (p. 146), manque à cet index, et p. 198, il faudrait qualifier Luckner de maréchal et non de général.

de l'Allemagne (p. 270-275), les conversations entre Barthélemy et Hardenberg sur la pacification générale, les récriminations du Comité sur « le système très suivi de ménagements et d'égards » que la Prusse observe envers les ennemis de la France (p. 402), les griefs de Barthélemy contre Hardenberg qui déguise ou supprime dans ses rapports à Berlin tout ce qui contrarie ses idées; — aussi, dit le négociateur, est-il nécessaire « que nous arrivions au ministère prussien par un autre canal et que Caillard soit rendu le plus tôt possible à son poste; nous serons dispensés de passer par une filière peu exacte et passionnée » (p. 412 et 464), — les plaintes réciproques sur la violation de la ligne de démarcation, etc. La table analytique du volume a été dressée par M. Tausserat[1].

Le deuxième volume des documents relatifs à l'*Alsace pendant la Révolution française* est dédié par l'éditeur, M. Rodolphe Reuss, à M. Gabriel Monod, son ami. Le premier avait été dédié à M. Gaston Paris. « Permettez-moi, dit M. Reuss à M. Monod, de faire succéder aujourd'hui votre nom à celui de l'homme de cœur et du savant d'élite pour lequel nous professons tous deux une affection respectueuse. Voilà plus d'un quart de siècle que nous marchons ensemble dans la même carrière. Nous nous sommes trouvés d'accord pour penser et pour dire que l'histoire se dégradait en servant les partis, qu'elle avait à recueillir et à vérifier les idées et les faits du passé, par une enquête impartiale et patiente, sans songer au présent ou, du moins, sans essayer d'accommoder les résultats de l'enquête aux goûts changeants et aux passions du jour. » M. Reuss est fidèle à cette méthode dans ce deuxième volume comme dans le premier. Il a emprunté les pièces qu'il publie à la longue série des *Actes de la municipalité* de Strasbourg (fascicules 167 à 266 et liasses 437 à 453). Son recueil commence au mois de janvier 1790 et s'arrête au 21 janvier 1793, date mémorable non pas seulement à cause de l'exécution de Louis XVI, mais parce qu'alors débute pour Strasbourg une période nouvelle, l'ère révolutionnaire proprement dite, l'époque jacobine inaugurée par les représentants Couturier et Dentzel — qui, ce jour-là, prononcent la dissolution de la municipalité légale, nomment maire le savoyard Monet et confient le pouvoir aux meneurs du club. M. R. a tâché de reconstituer tout d'abord la correspondance officielle du député de Strasbourg à la Constituante,

---

1. On aurait pu laisser de côté les lettres de Merlin de Thionville, déjà imprimées dans la correspondance publiée par Jean Reynaud; lire Borck et non *Borg;* Chasseloup et non *Chasselou* (c'est Chasseloup-Laubat); Dalberg et non *Dahlberg;* Encke et non *Emke;* Flayelle et non *Flayel;* Forster et non *Foster;* Helder et non *Heldst;* Legat et non *Legatt;* Loucadou et non *Lucadon;* Mombach et non *Monbach;* Rüchel *(Rugel);* Wolframsdorf *(Wolframesdorff);* — p. 25-26, le *Schmitt* (que Reynaud imprime Schmitz) ne doit être autre que Schmerz, d'autant qu'il est de Kreuznach; — p. 244-245, la lettre du 12 mai 1795, non signée, datée de Hambourg, est évidemment du maître de chapelle Reichardt qui y parle de « son journal *la France* ».

Schwendt, qui était resté seul à Paris après la démission de Türckheim, et, comme il dit, si toutes les lettres de Schwendt et toutes les minutes des réponses de la municipalité n'ont pas été conservées, l'impression qui se dégage des documents reproduits dans ce deuxième volume est parfaitement nette. Strasbourg, quoique déchu depuis la capitulation de 1681 de toute indépendance sérieuse, reste attaché aux souvenirs de sa vieille organisation et ne voudrait pas perdre d'un coup ce qui lui reste encore de son gouvernement local au point de vue économique, politique et financier. Mais, en somme, les représentants de la ville sont résolus à faire tous les sacrifices pour assurer la sécurité, la liberté de la France et empêcher tout dissentiment, toute division qui « rendrait ce bel empire la proie de ses ennemis » (p. 21). Ils s'attachent avec ardeur et, suivant l'expression de M. Reuss, avec « un idéalisme presque naïf » aux grands principes de liberté et de fraternité; ils envisagent avec effroi et repoussent avec horreur « tout ce qui pourrait favoriser une contre-révolution qui ferait couler le sang français » (id. p. 28); bref, au moins pour la plupart, et ainsi que dit encore M. Reuss, ils sont libéraux et progressistes, et, comme écrit la municipalité dans une adresse à la constituante, la commune de Strasbourg ne cesse de donner des preuves de son dévouement (p. 83), n'hésite pas à renoncer à ses privilèges, regarde cette renonciation comme une offrande faite à la patrie commune (cf. p. 13). On n'a pas malheureusement pour la durée de l'assemblée Législative et de la Convention une correspondance officielle des représentants de Strasbourg, pareille à celle de Türckheim et de Schwendt avec le magistrat pendant les sessions de la Constituante. Et, d'ailleurs, cette correspondance pouvait-elle exister, puisque les députés étaient désormais députés du Bas-Rhin, et non de Strasbourg, et qu'ils furent, sous la Convention, hostiles à la municipalité strasbourgeoise? Mais, outre les lettres de Schwendt (où l'on notera des particularités curieuses sur l'affaire des juifs, sur la question de déclarer Strasbourg ville franche, le régime et l'impôt du tabac), M. R. nous a donné des pièces intéressantes, tirées des archives. Les unes caractérisent les personnages marquants de cette époque, et notamment Dietrich qui exerçait alors sur l'Alsace une sorte de dictature morale. Les autres précisent certains détails, comme les manœuvres employées par les « aristocrates » pour soulever la garnison de Strasbourg, semer la défiance et provoquer l'anarchie, comme la proposition d'un enseignement primaire gratuit (p. 206) ou d'un institut des hautes sciences (p. 226), et éclairent les conflits qui déchiraient les deux départements du Rhin, et surtout la crise religieuse : il n'y a peut-être pas de province de l'ancienne France, assure justement M. Reuss, où l'on puisse mesurer aussi clairement qu'en Alsace la profondeur du schisme que la constitution civile du clergé amena dans la nation, où l'on puisse voir aussi aisément comment s'accentua le malentendu, comment s'enflammèrent les haines, comment l'abîme se creusa entre

les jacobins et les contre-révolutionnaires. Il fallait faire un choix entre les pièces innombrables que M. R. avait à sa disposition, entre tant de brochures, feuilles volantes, affiches officielles sorties des presses de Strasbourg, d'Offenbourg, d'Ettenheim et autres lieux. M. R. a négligé avec raison tous les factums que Heitz a reproduits ou analysés dans ses trois recueils *(Notes sur Schneider, Sociétés politiques, Contre-révolution)*, et il n'a donné que les documents qu'il a cru inédits, et, entre autres, les adieux de Ruttenberg aux gardes nationales de Strasbourg, la délibération prise contre le journaliste Laveaux, les plaintes du ministre Servan à la Morlière et de Roland à Dietrich, la missive où Champy raconte l'accueil qu'a reçu la protestation du parti constitutionnel strasbourgeois contre le 20 juin, l'adresse des Strasbourgeoises offrant un drapeau aux volontaires et leur promettant des couronnes (p. 321-323), les lettres, proclamations et autres pièces qui marquent les péripéties de la situation politique, la chute de Dietrich et de ses partisans, le triomphe de Schneider et des jacobins du Miroir. M. Reuss a mis au bas des pages des notes indispensables à ceux qui ne connaissent qu'en gros les choses de l'Alsace révolutionnaire, et on le louera de sa sobriété. Il s'est contenté de fournir des matériaux qui seront utiles aux historiens et nous souhaitons qu'il puisse publier plus tard en un troisième volume avec le même soin et la même conscience les pièces des années 1793-1795 qui ne se trouvent ni dans le *Livre bleu* ni dans Heitz [1].

A. C.

---

319. — René Doumic. **La vie et les mœurs au jour le jour.** Paris, Perrin, 1895. In-8o, 313 p. 3 fr. 50.

M. René Doumic a réuni sous ce titre quelques-uns de ses articles du *Journal des Débats*. En un style léger, brillant, acéré, le critique traite une foule de sujets, non seulement les ridicules de notre époque, mais des questions intéressantes de morale et d'art. Il se moque des *snobs* qui ne comprennent rien à ce qu'ils font profession d'admirer, de l'*interview*, du « Congrès des poètes », d'un romancier qui se vante dans ses voyages en terre étrangère de représenter la littérature française, des agités et affairés qui n'ont qu' « une existence pleine de jours, vide

---

1. P. 22, lire plutôt Des Broches et Du Haffront que *d'Ebroche* et *du Huffont*; — p. 239, le Choisy dont il est question, avait commandé à Landau et allait commander à Lyon (où il fut remplacé par du Hallot), puis à Avignon ; — p. 265, quels sont les « prétendus méfaits » du 6e bataillon de chasseurs ? Ce bataillon tenait garnison à Colmar où son commandant O' Meara avait excité les soupçons en fréquentant les aristocrates de la ville et en menaçant de licencier le 1er bataillon des volontaires du Doubs (lettre de Berthelmy à Châles, 22 août 1793) ; — p. 319, le Malet cité ici est le fameux conspirateur.

d'idées » et « meurent sans avoir vécu », après n'avoir « étreint que des apparences ». L'article *sur une exposition de portraits* (celle des écrivains et des journalistes du siècle) est tout plein de réflexions ingénieuses, très joliment exprimées, et nous semble le joyau du volume (pp. 159-186). M. Doumic use volontiers de l'ironie, et il manie supérieurement « cette façon polie de montrer que nous ne sommes pas dupes ».

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé BEURLIER vient de faire paraître : *Le Chartophylax de la grande église de Constantinople;* Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895; 17 pp. in-8° (extrait du *Compte rendu du troisième Congrès scientifique international des catholiques*). La première partie de cette étude a un intérêt philologique; on y trouvera des renseignements sur la forme des manuscrits au VII° siècle, sur la falsification des documents, sur la matière des volumes (le procès-verbal du V° Concile est sur papyrus, la copie sur parchemin), sur le contenu de la bibliothèque du patriarcat à la même date (voir le catalogue dressé p. 7, notes 4 et 5), sur la diplomatique patriarcale. La suite du mémoire relève de l'histoire du droit, canonique et civil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1895.

M. Gauckler écrit de Tunis, 12 juin, pour remercier l'Académie de lui avoir alloué une somme de 2,000 francs sur la fondation Piot. Le chantier de fouilles qu'il dirige à Oudua est, à l'heure actuelle, en pleine activité; la villa romaine, dont il avait reconnu l'existence, est aujourd'hui entièrement déblayée, et les premiers résultats obtenus permettent d'espérer le succès complet de la campagne qu'il vient d'entreprendre.

L'Académie décerne le prix Volney à M. Wilhelm Thomsen, professeur à l'Université de Copenhague, pour son ouvrage intitulé : *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Ienisséi.*

Sur le rapport de M. Louis Havet, le prix Saintour est partagé entre MM. Bérard (*De l'origine des cultes Arcadiens*) et Clerc (*Les Métèques athéniens*).

M. Foucart commence la seconde lecture d'un mémoire sur le personnel des mystères d'Eleusis : les Eumolpides, les Kéryces et les autres familles sacrées attachées au culte de Déméter et de Coré.

M. Louis Havet examine quelques points mal élucidés de l'orthographe latine. La confusion entre *b* et *v* fréquente dans les bas siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos éditions et nos dictionnaires. Il faut écrire par *ba*, et non par *va*, le mot *vulba*, matrice; les formes françaises *vulve, vulvaire, vulvite* reposent sur un primitif latin incorrect. Inversement, il faut écrire par *ve*, et non par *be*, le nom d'homme étrusque *Vivenna*. On s'est imaginé qu'un mauvais orateur, un aboyeur du forum, s'appelait un enragé, *rabula;* en réalité, l'expression latine signifiait une voix enrouée, et elle s'écrivait *ravula* ou *ravola*.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur la déesse Tanit et le culte de Déméter et de Perséphone à Carthage.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet — 1895

320. — P. Foucart. **Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Éleusis.** Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXV, deuxième partie. Paris, Klincksieck, 1895. In-4, 84 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce mémoire offre toutes les qualités de précision et de lumineuse ordonnance qui distinguent les trop rares travaux du même auteur. A la différence de ceux-là, il aboutit à des conclusions d'une singulière hardiesse. Mais ces conclusions, vraies ou fausses, sont fondées sur des observations fines et en partie neuves, qu'il convient d'abord de résumer exactement.

Les Égyptiens ont été en rapports avec les populations de la mer Égée et les ont soumises à leur domination dès la XVIIIe dynastie; il est probable qu'elles passèrent sous l'empire des Pharaons en même temps que les Phéniciens, leurs premiers maîtres (p. 6). Les poèmes homériques attestent que les Grecs avaient une certaine connaissance de l'Égypte; l'archéologie nous montre, antérieurement à la guerre de Troie, des produits égyptiens parmi les vestiges de la civilisation mycénienne. L'idée d'un empire égyptien établi dans le bassin de la mer Égée et sur une partie des côtes, entre le xviie et le xiiie siècle avant J.-C., doit nous réconcilier avec les traditions grecques qui font intervenir de très bonne heure les Égyptiens en Grèce. Or, les Grecs ont cru que Déméter était identique à Isis; pourquoi n'auraient-ils pas été dans le vrai? « Étant donné, en effet, un peuple d'une civilisation avancée en contact avec des tribus à demi barbares, il est certain que celles-ci emprunteront à cette race supérieure une partie de sa religion. » (p. 13). Du reste, Déméter introduit en Grèce les céréales, qui n'y sont pas indigènes; c'est donc qu'elle est vraiment venue du dehors. Mais on peut préciser davantage, en comparant le culte de la Déméter éleusinienne à celui d'Isis d'après les sources égyptiennes; les ressemblances qui

nous frappent ne sont pas superficielles, mais essentielles. «Toutefois, il ne faudra pas chercher dans Déméter une reproduction exacte d'Isis. Les Grecs ont beaucoup emprunté, mais ils n'ont jamais copié. »

Les analogies mises en lumière par M. Foucart peuvent être présentées commodément sous forme de tableau :

Égypte.	Grèce.
1. Isis est une déesse agricole qui a trouvé l'art de cultiver le blé et l'orge, qui a donné aux hommes les premières lois.	1. Déméter est la déesse de l'agriculture; elle introduit aussi une vie plus civilisée, mieux réglée par les lois (καρποφόρος, θεσμοφόρος).
2. Osiris parcourt la terre en civilisant les hommes.	2. Triptolème est envoyé par la déesse pour porter le blé chez les hommes.
3. Il y a des mystères nocturnes à Saïs, où l'on représente les malheurs d'un dieu appelé par les profanes Osiris. Les mystères d'Isis sont mentionnés par Plutarque et dans les Φιλοσοφούμενα.	3. Déméter est la déesse qui initie les hommes aux mystères, c'est-à-dire qui leur donne la confiance pour la vie future.
4. Les « amakhou » sont les clients, les fidèles d'un dieu, qui les reçoit après la mort dans son empire, sans acception de mérite ou de démérite.	4. Pour les initiés grecs, le prix de l'initiation est le bonheur dans la vie future, sans acception de mérite ou de démérite.
5. La religion isiaque est fondée sur la conception d'un couple divin, Isis et Osiris.	5. Dans le culte éleusinien primitif, on ne trouve pas deux déesses, mais un dieu et une déesse.
6. Le prêtre égyptien doit être *mâ χhrôou*, juste de voix.	6. L'hiérophante doit avoir une voix juste, il doit être εὔμολπος.
7. L'usage égyptien des noms secrets des dieux se rattache à l'idée que le nom de l'individu donne prise sur lui.	7. Les noms des dieux invoqués dans les mystères sont des noms secrets, usage dont la signification est oubliée en Grèce,
8. Isis, sur une barque de papyrus, cherche les membres d'Osiris jetés dans le Nil.	8. Un fragment de comptes d'Eleusis pour 420 mentionne une barque, ἄκατος, que l'on mettait à flot [1].

En résumé, sur huit analogies, trois sont d'ordre général (1, 2, 5); les cinq autres se rapportent à la célébration des mystères, c'est-à-dire à des faits que nous connaissons seulement par des textes postérieurs au VIe siècle.

Quelle est la nature et la portée des révélations faites aux initiés dans la salle du τελεστήριον à Éleusis?

La fidèle observation des *rites,* c'est-à-dire d'usages destinés à concilier aux hommes la faveur des dieux, constituait toute la religion grecque (p. 41). Ces rites, à Éleusis, étaient des formules et des formalités dont les deux familles des Eumolpides et des Kéryces avaient le secret. L'initiation était donc une révélation, qui comprenait trois parties: des rites (δρώμενα), des exhibitions (δεικνύμενα), des paroles (λεγόμενα).

Les rites sont des représentations des légendes divines. A Éleusis, c'est le rapt de Coré et les courses de Déméter, avec des épisodes secrets

1. M. F. ne présente ce dernier argument que sous réserves, le texte sur lequel il se fonde étant très mutilé.

touchant l'accueil fait à la déesse (Baubo, Céléus); c'est aussi l'hiérogamie de l'hiérophante et de la prêtresse de Déméter, l'épi de blé moissonné et présenté en silence.

Les exhibitions portent sur les objets sacrés que possédait la famille des Eumolpides. Nous ne savons pas en quoi ils consistaient.

Les paroles, τὰ λεγόμενα, étaient prononcées par l'hiérophante et ne devaient par être révélées (ἀπόρρητα). Ici se place une belle découverte, ou, pour dire le moins, une très séduisante hypothèse de M. F. Dans le culte égyptien, on donnait aux défunts un itinéraire qui leur permettait d'échapper aux fournaises et aux lieux d'anéantissement : c'est le *Livre des Morts*. « C'était une leçon du même genre qui, dans les veilles sacrées d'Éleusis, expliquait les tableaux des demeures souterraines..... L'hiérophante révélait la route à suivre, les dangers à éviter, les noms véritables des divinités amies et ennemies, les paroles à prononcer pour avoir accès dans telle ou telle partie » (p. 63). Il n'y avait donc pas d'enseignement dogmatique, mais une instruction essentiellement pratique; elle avait pour objet de mettre l'homme en état de se tirer d'affaire lorsqu'il arriverait dans la demeure d'Hadès. A Éleusis, elle était orale; mais on trouve consignée par écrit une instruction analogue sur les tablettes d'or des tombes de Pétilie, de Thurii et de Crète, qui se rattachent à l'école des Orphiques, égyptienne d'origine comme la religion d'Éleusis.

Quelles phases successives a parcouru cette religion? « Vers le XVIe ou le XVIIe siècle avant notre ère, des colons ou des fugitifs venus d'Égypte apportèrent, en Argolide et en Attique, le culte d'Isis et d'Osiris » (p. 75) Les indigènes adoraient la Terre, divinité sans personnalité qui céda le pas à l'Isis égyptienne ou se confondit avec elle. A Éleusis, Isis et Osiris devinrent le Dieu et la Déesse, présidant à l'agriculture et régnant sur le monde souterrain. Dès le XIe siècle, date des migrations ioniennes dans l'Archipel, la déesse du couple primitif d'Éleusis s'était dédoublée en Déméter et Coré; le dieu anonyme était devenu Zeus Eubouleus. Mais la direction des cérémonies, le droit de sacrifier et d'initier appartiennent à la prêtresse de Déméter; il n'y a pas d'hiérophante et les hommes sont exclus des cérémonies (p. 79). Tout cela change après la chute de la royauté athénienne; alors apparaissent les Eumolpides et les Céryces, en possession des objets sacrés des déesses; alors, en qualité d'hiérophantes et de dadouques, les membres de ces familles président aux cérémonies sacrées où les deux sexes sont admis (p. 80). L'esprit des cérémonies change et se raffine. «L'initiation exige des purifications et un enseignement préparatoire; elle garantit à celui qui l'a reçue une vie heureuse dans le royaume souterrain. » En même temps, la légende divine s'est développée. Zeus Eubouleus est relégué au second rang, mais se retrouve sous les noms d'Eubouleus, de Pluton, de Dionysos; quant à Iacchos, c'est un nouveau venu qui ne fut jamais qu'un étranger à Éleusis.

Cette seconde phase des Éleusinies s'explique par une nouvelle importation d'idées égyptiennes. Des sages grecs du VIIe siècle rapportèrent d'Égypte les éléments de la topographie infernale, alors que les « fugitifs ou colons égyptiens » du XVIe siècle n'avaient introduit en Grèce que le culte de la déesse agricole. Grâce aux sages, les recettes de l'eschatologie égyptienne s'introduisirent dans le culte éleusinien. La doctrine des mystères sur la vie future n'est donc pas sortie par un développement naturel et progressif du culte grec d'Éleusis ; elle fut empruntée à l'Égypte et ajoutée à la partie déjà acceptée et popularisée de la religion d'Isis-Déméter. « A la même époque, l'influence religieuse de l'Égypte donna naissance à l'école orphique; mais celle-ci se développa librement, se fractionna en sectes, tandis que la doctrine des mystères se fixa de bonne heure dans une religion adoptée par l'État » (p. 84).

Après ce résumé — d'autant plus fidèle que j'ai souvent transcrit les phrases mêmes de l'auteur — il est permis de discuter quelque peu.

La théorie de M. F. comprend deux parties, l'une portant sur l'origine, l'autre sur la nature des mystères. Les mystères, tels qu'ils existent à l'époque classique, résultent de la superposition de deux religions isiaques importées, l'une essentiellement agricole, l'autre plus particulièrement mystique. A cette époque aussi, le caractère le plus important de l'initiation est une sorte de mise en tableaux du *Livre des morts* égyptien, accompagnée de commentaires oraux. Plus anciennement, nous ne trouvons qu'un symbolisme élémentaire et grossier.

On entrevoit tout de suite l'objection : à quoi sert l'hypothèse de la première migration égyptienne? Si M. F. s'était contenté de dire qu'au VIIe siècle, ou déjà au VIIIe ou au IXe, la Grèce, sortant de son premier *moyen âge,* s'est ouverte très largement aux influences du dehors, on ne pourrait qu'être d'accord avec lui, tout en se demandant si les influences égyptiennes ne se sont pas exercées par l'entremise des colons ioniens de l'Égypte, comme les influences assyro-babyloniennes par celle des Ioniens de l'Asie Mineure. On conçoit sans peine, vers ce temps-là, qu'un Grec revenant d'Égypte ait *égyptisé* le rituel secret d'Éleusis. Mais quand il est question de la religion d'Isis et d'Osiris introduite dans la Grèce préhomérique par l'effet de la domination des Égyptiens ou des Phéniciens dans la mer Égée, M. F. me permettra de douter au nom de l'archéologie, dont il a lui-même invoqué le témoignage.

Lorsqu'un peuple policé entre en contact avec un peuple de demi-sauvages — c'est ainsi que M. F. se figure les Grecs du XVIe siècle — il leur apporte, comme les Romains aux Gaulois, des dieux, une écriture, une industrie. Or, le résultat le plus clair des études récentes sur la Grèce mycénienne, c'est que le fond de sa civilisation n'est pas égyptien. Ses dieux? mais nous les connaissons par les gemmes insulaires, où il n'y a ni un Apis, ni un Anubis, ni une Isis — pas plus, du reste, qu'un Gilgamès, un Eabani ou une Istar. Son écriture? mais M. Evans

vient de montrer (M. F. ne pouvait le savoir encore) qu'elle se rattachait aux syllabaires chypriote et hittite, n'ayant rien de commun avec les hiéroglyphes égyptiens. Son industrie? mais les armes, les vases de Mycènes ne sont pas ceux de l'Égypte et, pour n'insister que sur un point, la fibule, familière aux Mycéniens, est inconnue sur les bords du Nil.

M. F. dit que les céréales n'étant pas indigènes en Grèce, Déméter, qui passe pour les yavoir introduites, devait être une divinité étrangère. Mais, d'abord, nous ne savons pas où les céréales sont indigènes; M. F. prête à M. de Candolle, touchant leur origine mésopotamienne, une assertion qui est singulièrement atténuée par le contexte et qui, d'ailleurs, n'a que la valeur d'une opinion. En second lieu, la thèse de M. F. l'obligerait à placer l'introduction des céréales en Grèce au XVIIe siècle seulement. Mais cela est démenti de la façon la plus formelle par la stratigraphie d'Hissarlik, où le blé paraît dans la *ville brûlée* de Schliemann, antérieure, probablement de beaucoup, à l'an 2000 (cf. *Journal of hellenic Studies*, t. XIV, p. 326). En disant que les anciennes stations lacustres de la Suisse, où l'on trouve également des céréales, sont également fort antérieures à cette date, je ferai peut-être sourire M. Foucart; mais il faut bien en prendre son parti et reconnaître que l'humanité et la civilisation sont vieilles, ailleurs encore que là où des documents écrits en font foi.

Il n'y avait pas de mystères qu'à Éleusis. On en connaissait de fort anciens en Thesprotie, en Arcadie, à Samothrace. Ceux de Cnosse en Crète passaient pour les plus anciens de tous; c'est de là, disait-on, que Déméter, enseignant la culture du blé, passa en Attique, en Sicile, en Égypte. Discuter cette prétention des Crétois nous entraînerait trop loin; contentons-nous d'ajouter une observation. Si l'explication de M. F. vaut pour Éleusis, elle doit également se vérifier pour Samothrace; or, Hérodote, qui connaissait l'Égypte, dit expressément que les mystères des Cabires sont pélasgiques (II, 51). Un autre passage de cet historien (III, 37) paraît prouver que vers le VIIIe siècle les Cabires, eux aussi, *s'égyptisèrent*, peut-être par l'entremise des Phéniciens. C'est ce que l'on constate également pour Éleusis et ce que M. F. a parfaitement montré. Mais au dessous de cette couche égyptienne ou phénicienne — car l'influence directe de l'Égypte est toujours difficile à admettre — il y avait un fond indigène que M. F. est porté à méconnaître. Ce fond, comme celui de l'orphisme, est thraco-phrygien, thraco-pélasgique, tout ce que l'on voudra, mais il est *européen* M. F. ne s'est pas encore fait à l'idée qu'il existe une très vieille civilisation européenne, et même une très vieille philosophie européenne, dont le druidisme est une épave à l'époque historique. Cette civilisation nous a été révélée par l'archéologie dite préhistorique qui, grâce à Schliemann, donne aujourd'hui la main à l'histoire... Je devrais peut-être dire qu'elle la lui tend, et que l'histoire n'est pas bien empressée

de la prendre; je crains que M. Foucart ne me contredise pas là-dessus.

Salomon Reinach.

321. — Claudii Galeni **Proterptici quæ supersunt** edidit G. Kaibel. Berlin, Weidmann, 1894; ix-62 p.

Il n'y a plus de manuscrits du *Protrepticus* de Galien ; on ne sait pas sur quel manuscrit a été faite l'Aldine (1525); les deux manuscrits de Goulston (1640) sont perdus ou égarés : les éditions modernes doivent donc se faire avec le seul secours des anciennes. M. Kaibel a pris pour base de la sienne l'édition aldine, comme il convient, en tenant compte des corrections de Cornaro et de quelques critiques modernes, et principalement des annotations du médecin Frédéric Jamot. L'édition de ce dernier (1583) est accompagnée d'une reproduction de la traduction latine d'Érasme, et il n'est pas douteux que Jamot ne s'en soit servi pour émender certaines leçons et corriger les fautes assez nombreuses de l'Aldine. M. K. aurait donc quelque peu surfait le talent de critique de Jamot, s'il est vrai que ses corrections lui ont été suggérées par la traduction d'Érasme; or il me semble résulter, d'une comparaison attentive entre cette traduction [1], le texte de l'édition princeps et les corrections de Jamot, que ces dernières, à une ou deux près, se rapportent exactement à la version du savant hollandais; et cette coïncidence ne peut s'expliquer que si l'on admet que Jamot a corrigé le texte avec la traduction d'Érasme sous les yeux. Érasme aurait-il donc corrigé lui-même, sans le dire, au fur et à mesure qu'il traduisait? M. K. a passé la question sous silence ; mais elle ne manque ni d'importance ni d'intérêt, et il serait bon de savoir jusqu'à quel point les corrections de Jamot sont personnelles. M. K. en a admis un certain nombre dans son texte, naturellement toutes celles qui rectifient de simples fautes typographiques, comme p. 1, 15 ἀνάσκητος (ἀνάσχ.), 21, 5 ἐρίσας ἐρείσ.), ainsi que plusieurs corrections du même genre dues à l'édition de Bâle; il a également reçu quelques lectures de Willet (1812) : 4, 16 ἀπολείποντες pour ἀπολιπόντες, 16, 10 πέρα pour παρά, qui viennent sûrement d'Érasme [2], et κορυβαντιῶντος 16, 7 (pour -τες), qui pourrait bien remonter à Érasme également, si j'en juge par la ponctuation de mon exemplaire ; enfin, il a corrigé lui même quelques passages, en expliquant ses restitutions dans une *mantissa* qui suit le texte. Mais je dois dire que pour une

1. La première, publiée immédiatement après l'apparition de l'Aldine, et devenue extrêmement rare, dont je possède un exemplaire (au recto de la dernière page *Parisiis apud Jodocum Badium. Calend. Juniis. Anno. M.D.XXVI*). Elle est précédée d'une épître dédicatoire d'Érasme (*Basileæ. IIII. Calend. Maias. Anno M.D.XXVI*). Je ne la trouve pas mentionnée dans Brunet.

2. Sa traduction est réimprimée dans l'édition de Willet.

bonne partie elles ne me satisfont pas; plusieurs même ne me semblent aucunement nécessaires. Il faut laisser à Galien la responsabilité de ἐργάτην 3, 7 et ne pas chercher à le corriger ni en εὑρετήν ni autrement; 4, 10 ἅρπαγες πολλοί, <οἳ> δέ... repose sur une série de subtilités (p. 29 suiv.); 8, 31 κακὸς ὤν pour κακῶν n'est rien moins que satisfaisant; 9, 20 l'addition de ἐκεῖνον (Wilamowitz) est superflue et détruit la construction normale de la phrase, que M. K. ne saisit pas. J'abrège; je ne puis que répéter ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire souvent : il ne suffit pas de dire : « ceci ne va pas, cela n'est pas intelligible »; car ce que vous, critique, ne comprenez pas, est fréquemment compris par d'autres, et ces autres sont justement fondés à vous reprocher de changer, parfois en plus mal, un texte par lui-même très grammatical et très clair. Ce n'est pas que M. K. n'ait apporté d'heureuses rectifications : 16, 14 οἷοί τ'εἶναι (εἰσί), 18, 3 συγγενῶς (εὐγ.), surtout Ἀντισθένης 6, 17 pour Δημοσθένης qui n'a rien à faire ici; 19, 16 l'addition de θαυμάζεσθαι est bonne, mais me semble due à Érasme, qui le traduit; il en est de même des conjectures καί pour ἤ 8, 30 et τὰς στρωμνάς pour τὴν στρ. 11, 12; mais, comme je l'ai dit, tout n'est pas également bon, et il y a dans le travail de M. Kaibel à prendre et à laisser. L'édition est soignée, consciencieuse; malgré certaines erreurs, elle me paraît être la meilleure que nous ayons actuellement.

My.

---

322. — **Kleine Schriften** von Alfred von Gutschmid. Herausgegeben von Franz Rühl. V Band. Schriften zur rœmischen und mittelalterlichen Geschichte und Literatur. Leipzig, Teubner, 1894. xxxii-768 pp. Prix : 24 M.

Ce cinquième volume s'ouvre par une notice biographique de Gutschmid due à M. Rühl. Elle est très intéressante et fait bien connaître l'activité du professeur et de l'écrivain, en apparence dispersée sur un grand nombre d'objets, en réalité concentrée sur un domaine restreint, mais qu'il voulait connaître complètement et profondément. Quand il suivait de près les progrès de l'assyriologie ou qu'il cherchait à restituer l'œuvre de Trogue Pompée, il poursuivait un même but, la connaissance de l'Orient antique à l'aide de tous les documents soumis à une critique sévère. C'est ce qu'on voit peut-être encore mieux, en observant, dans la bibliographie dressée par M. Rühl, le développement des publications de Gutschmid.

Les deux pièces de résistance du présent volume sont, d'abord cette reconstruction des deux premiers livres de Trogue Pompée, dont je viens de parler, puis une très longue étude sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς. Le travail sur Trogue Pompée est complètement inédit. Pour chacun des deux livres, G. procède de même : il en rétablit le contenu d'après Justin, qu'il compare avec Jordanès à propos du livre II; il étudie les sources : Hérodote, Ktésias, Hellanikos, Charon de Lampsaque,

Deinon, plus ou moins directement, pour le premier livre; Ephore pour l'ancienne histoire d'Athènes, dans le second. Postérieurement à la rédaction de ces conclusions, G. a montré que l'intermédiaire suivi par Trogue Pompée était Timagènes, dans un article reproduit à la suite par M. Rühl.

G. avait écrit sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς, inséré dans la Chronique pascale, une longue étude, dont une partie seulement parut dans le *Rheinisches Museum* de 1858. M. R. connaissait l'existence du manuscrit complet, mais il ne put le retrouver non plus que la famille, après la mort de Gutschmid. Il avait déjà fait réimprimer les articles du *Rheinisches Museum*, quand une note des papiers de G. lui apprit que le manuscrit complet était entre les mains de M. A. Jülicher, le professeur de théologie de Marbourg. Ce dernier ne savait rien de l'entreprise de M. Rühl, dont le premier volume remonte à 1889. Ainsi pendant quatre ans, un théologien très avisé, auteur de bons travaux, placé dans un centre scientifique tel qu'une Université, a ignoré une publication faite par une grande librairie, dont chaque volume paru séparément, fut l'objet de comptes rendus particuliers, et contient des articles utiles à connaître de quiconque s'occupe d'études religieuses. Cette histoire prouve, non pas que M. Jülicher n'est pas « au courant » : il est hors de cause; mais, que les petites villes, pour être situées en Allemagne, sont toujours de petites villes. Les travailleurs de nos provinces françaises peuvent donc se consoler au spectacle des misères d'autrui.

M. R. a publié à la fin du volume, hors place, le texte retrouvé (pp. 584-717), en supprimant la partie publiée précédemment (pp. 240-273), mais en notant les différences que le manuscrit présente avec l'imprimé. On sait que le Διαμερισμὸς est fondé sur la liste des peuples donnée dans la Genèse M. G. étudie les différentes formes de cette liste, les recensions nouvelles du Διαμερισμός, et en rétablit l'aspect primitif. L'auteur du texte original est Hippolyte.

D'autres articles sont d'ailleurs consacrés à ces chronographes et géographes dont les compilations successives et entrecroisées rendent si difficile l'étude de l'historiographie chrétienne : sur Polemius Silvius et son catalogue d'empereurs; sur Ethicus (inédit), rapporté au milieu du VIIe siècle et à la Gaule méridionale; sur la cosmographie de Ravenne. La plupart des morceaux inédits sont des rédactions de cours : sur les historiens romains (Q. Fabius Pictor, Caton, Valerius Antias, Licinius Macer); sur les historiens de l'Empire (Nicolas de Damas, les biographes d'Apollonius de Tyane, une très intéressante reconstruction des livres LX et sqq. de Dion Cassius, Eusèbe), sur Ammien Marcellin. Quelques-uns de ces fragments, assez insignifiants auraient pu être laissés de côté sans perte pour la gloire de G. Tel est un court morceau de deux pages sur la persécution de Dèce, dont la deuxième fait ressortir le caractère apocalyptique du *Carmen apologeticum* de Commodien. Dans la

première, M. G. s'efforce de prouver que la persécution de Dèce a été dirigée surtout contre le clergé. Il est certain qu'il a été visé en premier lieu; à la liste d'évêques arrêtés ou en fuite : Fabien de Rome, Babylas (et non Babylos) d'Antioche, Alexandre de Jérusalem, Cyprien de Carthage, Denys d'Alexandrie, on pourrait ajoutei Saturninus de Toulouse et Carpus de Pergame, sans parler d'Eudémon de Smyrne, qui abjura. Mais la phrase « Die Laien liesst man unbehelligt », est une erreur absolue. La meilleure preuve, c'est que, dès les premiers moments de la persécution, et aussitôt après, les *lapsi* devinrent la principale préoccupation des chefs de communautés, qu'on dut apporter des adoucissements à la discipline pénitentielle, que ces changements provoquèrent à Rome le schisme de Novatien. Il y avait donc eu des abjurations en masse; les *sacrificati* et les *libellatici* étaient trop nombreux pour n'être que des membres du clergé, ou même pour se rencontrer seulement dans les églises qui avaient suivi dans leur faiblesse leur évêque, comme Eudémon, et en Italie, comme Trophime, mentionné dans la correspondance de Cyprien avec Corneille. Un coup d'œil sur cette correspondance aurait évité à G. une assertion très risquée.

Les articles publiés antérieurement, outre ceux que je viens d'indiquer, sont principalement des comptes rendus relatifs à la *Quellenforschung* des historiens latins, à la question roumaine, à l'histoire de la Grèce pendant le moyen âge, aux falsifications de Vincent Kadlubek, etc. On relira aussi dans ce volume l'article des *Grenzboten* où Gutschmid fixe la fin de l'antiquité en 641 pour l'Orient et en 572 pour l'Occident. On ne sera pas fâché de trouver facilement ces travaux, auxquels il y a encore profit à se reporter. Nous devons remercier M. Rühl de s'être acquitté jusqu'au bout d'une tâche modeste et utile, et la librairie Teubner d'avoir fait les frais d'un recueil dans son ensemble aussi important qu'est celui des *Opuscula* de Ritschl pour d'autres études. Paul Lejay.

---

323. — **Ueber Pseudo Cnuts Constitutiones de Foresta**, von F. Liebermann Halle a. S., Max Niemeyer. 1894. 55 p. in-8°.

La législation anglaise attribuée au Danois Cnut-le-Grand a déjà fait l'objet de plusieurs études très approfondies par M. Liebermann; il a soumis à un minutieux examen trois traductions en latin des lois anglo-saxonnes que la tradition mensongère des manuscrits indique comme étant l'œuvre de ce prince : les *Instituta*, écrits vers l'an 1110, le *Quadripartitus*, vers 1114, et la *Consiliatio Cnuti*, qui paraît être antérieure au règne de Henri II [1]. Le présent mémoire est consacré à sa législation forestière.

---

1. Sur ces trois textes, voyez la *Revue critique*, 1892, n° 24 et 1894 n°s 2 et 41-42.

Tandis que, pour les trois textes cités plus haut, les manuscrits anciens sont assez nombreux pour permettre de rétablir souvent la version primitive, les lois forestières nous sont connues seulement par l'édition qu'en a donnée Harrison dans sa *Description of England* [1], qui sert de préface à la chronique de Holinshed. M. L. en a retrouvé, en outre, une copie moderne, exécutée vers 1570, et conservée dans un manuscrit de Cambridge ; il ne semble pas qu'elles nous soient parvenues dans aucun manuscrit du moyen âge.

Jusqu'à nos jours, les *Constitutiones de foresta* ont été tenues pour authentiques; tout au plus Schmid lui-même admettait-il quelques interpolations; mais Stubbs et Freeman les ont déclarées apocryphes. Ce qui, tout d'abord, éveille la méfiance, c'est qu'elles ont été pour ainsi dire ignorées durant tout le moyen âge; elles n'ont laissé aucune trace dans les ouvrages relatifs au droit de chasse jusqu'au temps d'Elisabeth ; c'est Harrison qui en a révélé l'existence. Est-ce-à dire que nous ayons ici un texte fabriqué au xvie siecle ? En aucune façon, car tout d'abord certaines particularités ou erreurs graphiques du texte de Harrison ne peuvent s'expliquer qu'en admettant que ce dernier avait sous les yeux un manuscrit remontant au moins au xive siècle; en outre les dispositions qu'il renferme sont trop étrangères aux idées juridiques du xvie siècle pour qu'on puisse admettre l'hypothèse d'une fabrication à ce point récente. Une comparaison minutieuse avec la législation forestière du xiie siècle, établie sur des documents certains, permet à M. L. d'émettre les conclusions suivantes : le compilateur écrivit sous le règne de Henri II, sans doute après 1177, car l'auteur du *Dialogus de Scaccario,* qui a écrit un si curieux passage sur l'administration forestière depuis le Conquérant, ne fait aucune allusion à notre texte ; on doit donc le considérer comme contemporain de Raoul Fils-Nigel et de Glanville. Il ne semble pas qu'il ait été ni un juriste de profession ni un clerc ; peut-être fut-il un agent de cette administration forestière dont il prétend nous donner les sources juridiques; peut-être appartenait-il à une de ces familles de chevaliers où les rois ont pris d'ordinaire leurs forestiers au xiie et au xiiie siècle ; du moins paraît-il désirer que les plus hautes charges de cette administration soient aux mains de la noblesse foncière, au lieu d'être distribuées aux créatures du roi. Il n'a pas, d'ailleurs, tiré de son propre fonds tout ce qu'il expose : M. L. estime qu'un huitième environ des *Constitutiones de foresta* est emprunté aux *Instituta Cnuti,* que le compilateur n'a d'ailleurs pas toujours bien compris, car il connaissait mal l'ancien droit anglo-saxon. Le reste serait son œuvre ; du moins la source ne s'en retrouve-t-elle pas.

En somme, l'œuvre de notre compilateur n'a aucune valeur légale ;

1. Il faut consulter l'édition de 1577 ; dans celle de 1587, le texte a été corrigé par un bel-esprit dont le goût a été choqué par les barbarismes de l'ancienne langue ; malheureusement, c'est presque toujours ce texte rajeuni et défiguré que les historiens modernes ont utilisé.

il ne sera plus permis de citer les *Constitutiones de foresta* comme un document du temps de la domination danoise ; c'est une élucubration postérieure d'un siècle et demi, et qui nous révèle certaines tendances, au fond mal définies, de l'aristocratie foncière vers la fin du règne de Henri II.

Ch. BÉMONT.

---

324. — **Les Gloses de Cassel,** le plus ancien texte réto-roman, par P. MARCHOT, Fribourg, librairie de l'Université, 1895 ; in-4 de 67 p.

325. — **Les Gloses de Vienne,** vocabulaire réto-roman du XIe siècle, publié d'après le manuscrit avec une introduction, un commentaire et une restitution critique du texte, par P. MARCHOT, professeur de philologie romane à l'Université de Fribourg; Fribourg, librairie de l'Université (B. Veith), 1895 ; in-12 de 48 p.

Le premier de ces ouvrages forme le 3e fascicule des *Collectanea Friburgensia*; il est dédié au Conseiller national Decurtins, l'auteur bien connu de la *Chrestomathie réto-romane*. Les *Gloses de Cassel*, depuis l'étude que Diez leur a consacrée, sont généralement considérées comme un texte du VIIIe siècle appartenant au nord de la Gaule : c'est à ce titre que Bartsch les a fait figurer dans sa chrestomathie, et plus tard, MM. Foerster et Koschwitz dans leurs *Altfranzœsisches Uebungsbuch*. Cette solution parait à bon droit contestable à M. P. Marchot, et rappelant que dès 1855 Holtzmann avait cherché « à établir une parenté entre la langue du glossaire et le roumanche », il reprend pour son compte toute la question. Son étude me paraît complète et décisive à tous égards : elle se divise en deux parties essentielles, étude de la phonétique et de la flexion (p. 15-34), étude lexicographique (p. 35-55), le tout complété par un essai de restitution critique du texte. Dans son commentaire, M. M. est arrivé à identifier la presque totalité des mots dont se compose le Glossaire; il a profité des progrès que la lexicographie romane a faits depuis Diez et grâce à sa puissante impulsion. D'ailleurs, après avoir analysé par le menu, les caractères phonétiques des Gloses, il avait été amené à poser nettement ses conclusions (p. 30-34) : c'est décidément au domaine rhétique et non pas à la Gaule, qu'appartiennent les Gloses de Cassel; grâce à la présence du suffixe *-arius* sous la forme *-ar*, M. M. croit même pouvoir les localiser davantage, et les attribuer à la région du Frioul. Je pense qu'après l'avoir lu et après avoir suivi le relevé de beaucoup de traits intéressants (notamment le maintien de *i* à la finale de l'impératif et au nominatif pluriel masculin), on sera de son avis : pour ma part, je souscris volontiers à ses conclusions, et, sans m'être jamais occupé spécialement de la question, il y a du moins longtemps que dans mes cours je me refusais à invoquer les Gloses de Cassel comme un « document français ». Chemin faisant, M. M. a aussi relevé et amélioré les hypothèses un peu compliquées qui ont été émises sur la rédaction primitive du Glossaire. Il y a peut-être çà et là quelques faits qui pour-

raient être présentés d'une façon plus rigoureuse. Ainsi ce qui est dit, p. 23, des labiales intervocaliques, n'est pas très net. L'existence de la forme *cavallus* n'implique pas forcément que *capilli* et similaires soient des graphies savantes ou traditionnelles : le *b* était déjà passé aux fricatives en latin vulgaire dès le IIe siècle; le *p* n'a suivi cette voie que bien plus tard, il se peut qu'à l'époque et dans la région où ont été écrites les Gloses, il en fût encore à l'étape *b*, et l'on aurait alors dans *capilli* une graphie « tudesque ». Mais cela n'offre ici qu'un intérêt secondaire.

M. Marchot a complété sa première étude en éditant à part les *Gloses de Vienne*, dont l'importance est moindre, comme l'on sait, et l'époque beaucoup plus tardive. Le plan qu'il a suivi dans cette seconde publication est identique, et les conclusions auxquelles il arrive sont les mêmes ; c'est au domaine rhétique et à la région frioulane qu'appartient aussi ce petit glossaire. Une copie des Gloses « absolument exacte et conforme à l'original » a été fournie à l'auteur par M. le Dr Goeldlin de Tiefenau, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne.

E. Bourciez.

---

326. — **Die Teufelslitteratur des XVI Jahrhunderts**, von Max Osborn, Berlin. Mayer et Müller, 1893, in-8°, 236 p. 7 mark.

Luther avait représenté la vie comme une guerre contre Satan et lui-même avait soutenu durant son existence une lutte ininterrompue avec le diable. Familier au savant comme à l'homme du peuple, le diable de Luther devint le personnage principal de la littérature didactique et satirique. Mais il se subdivisa, pour ainsi dire, en une foule de diables particuliers qui, comme les *Narren* de Brand et de Hans Sachs, représentaient les vices et les mauvaises habitudes des hommes. Ces diables, personnifications de nos travers et de nos folies, furent attaqués dans une foule de publications par les pasteurs protestants du centre et du nord de l'Allemagne. Chryseus écrivit un *Hofteufel;* Friederich, un *Saufteufel;* Musculus, un *Hosenteufel;* Spangenberg, un *Jagdteufel,* et enfin, en 1569 (2e éd. 1575; 3e éd. 1587-1588), le libraire francfortois Feyrabend réunit toute cette littérature dans le *Theatrum diabolorum* en rangeant les œuvres selon l'ordre des dix commandements. C'est surtout ce *Theatrum* que M. Osborn a dépouillé pour composer son livre. Il passe en revue les divers diables en les groupant et les ordonnant sous les rubriques suivantes : péchés et vices, vie d'auberge, mode, mariage et famille, théologie, vie publique. De la sorte, il analyse tous ces écrits que Goedeke a nommés *Teufellitteratur*. Mais il ne se borne pas à cette analyse. Il marque les traits généraux de ces « livres du diable » et insiste notamment sur l'idée que les pasteurs se faisaient de Luther, — leur modèle et leur idéal, — sur leurs citations des anciens et leurs allusions au présent, leur amour des proverbes, les motifs qui leur étaient communs.

Le dernier chapitre de ce livre, qui témoigne d'une patiente étude et de considérables lectures, retrace à grands traits les « effets et échos » *(Wirkungen und Nachklänge)* de la littérature du diable, note l'influence du *Hosenteufel* de Musculus sur Moscherosch, et dénombre, avec analyses et citations à l'appui, les *Teufelbücher*, encore nombreux, du XVIIe siècle.

A. C.

327. — **Karoline von Günderode und ihre Freunde**, von Ludwig GEIGER (avec un portrait). Deutsche Verlagsanstalt, Munich. 1895, In-8°, 193 p.

M. Geiger a consacré un livre intéressant et fort bien informé — du reste très joli d'aspect — à cette Caroline de Günderode qui est plus connue par son tragique suicide que par ses poésies. Il a trouvé dans les papiers de Caroline, à Francfort-sur-le-Main, une curieuse correspondance qu'il publie intégralement et accompagne d'un solide et instructif commentaire. Ce sont des lettres : 1° de Savigny (p. 17-40) qui nous montrent un Savigny inconnu, ouvert, confiant, humoristique, s'abaissant à des petits détails, tout prêt à partager les soucis et les peines de celle qu'il nomme sa Gunderödchen ; 2° de Lisette de Mettingh, femme du botanist Neees d'Esenbeck et amie intime de Caroline ; 3° de Clément Brentano : il promet à Caroline de lui raconter l'histoire de son cœur ; il la félicite du talent poétique qu'elle a révélé (tout en la dépréciant ailleurs, p. 117) et s'engage superbement à « lui prouver qu'il sait comment on doit écrire » ; puis, après une obscure et baroque missive où il imagine une conversation entre la mère et le père, c'est-à-dire entre la lettre de Caroline et celle qu'il a écrite précédemment, le voilà qui envoie à la jeune fille une déclaration d'amour conçue dans les termes les plus passionnés, les plus voluptueux et les plus indécents — tout à fait en *indelicater Mensch*, comme il nommait naguère le critique de la Günderode, — et là-dessus on comprend que Caroline ait rompu la correspondance et n'ait plus reçu de Brentano qu'une lettre de recommandation pour un jeune Danois ; 4° de Bettina (p. 142-161) : Bettina s'y fait voir, comme toujours, frétillante et sautillante, avec ses besoins d'affection, le sentiment très vif qu'elle avait de la nature, son admiration pour la poésie d'autrui et sa défiance en son propre talent, avec ses caprices et ses humeurs, ses goûts pour l'histoire, la musique, le dessin ; ces lettres prouvent, d'ailleurs, que la correspondance avec Caroline se ralentissait, s'alanguissait, et elles se terminent par une rupture. Les documents retrouvés par M. G. sont précieux. Ils forment une importante contribution à l'histoire du romantisme allemand, et l'on y voit clairement ce que cette école avait d'inquiet, de fébrile, de hâtif, et les bizarres idées qu'elle se faisait de l'amour et de l'amitié. Savigny gagne à la publication ; il a désormais quelque chose de plus humain. Clément Brentano reste l'homme vif, alerte, spirituel

que nous connaissons, mais surexcité, tourmenté par les désirs des sens, en proie à une exaltation qui touche à la folie, un vrai mélange de *Geist* et d'*Unsinn* (p. 122). Bettina garde sa *Phantasie*, sa brillante originalité, son babil aimable. Lisette Nees apparaît comme une femme judicieuse, réfléchie, et qui pourtant, malgré son bon sens et sa froide raison, ne peut par instants se garder des excès du romantisme (cf. son *Histoire du pauvre ermite*, p. 49-52). M. G. a, chemin faisant, semé de remarquables aperçus. Il retrace, par exemple, ce que fut l'amitié de Bettina et de Caroline; il analyse avec sagacité le livre que Bettina fit paraître en 1840 sur la Günderode, et il prouve que dans ses trois grandes œuvres épistolaires (la correspondance de Gœthe avec un enfant, la Günderode, le *Frühlingskranz* de Brentano), Bettina n'a jamais publié qu'un texte librement arrangé, qu'elle s'est toujours donné le beau rôle, qu'elle a cherché avant tout à se peindre elle-même, et sous le jour le plus favorable; c'est pourquoi ses propres lettres sont toujours en bien plus grand nombre que celles de ses correspondants; pourquoi, dans le livre sur la Günderode, elle tient à elle seule quatre fois plus de place que l'amie dont elle édite les lettres et les poésies. A ses jugements sur Bettina M. Geiger ajoute de fines appréciations de la poésie et des drames de Caroline (p. 69-82) ainsi que l'histoire de ses amours avec le philologue et historien Creuzer (p. 168-193). Il a rassemblé sur cette fatale passion tous les témoignages, d'ailleurs en petit nombre, qu'il a pu recueillir, et — surtout d'après des lettres de Lisette Nees — il arrive à conclure que Caroline et Creuzer s'aimaient, que Caroline voulait s'habiller en homme et vivre sous ce costume dans la maison du professeur, que Creuzer consentit un instant, après de grandes hésitations, à divorcer pour épouser Caroline, mais qu'il tomba malade, qu'il crut mourir et déclara que s'il guérissait, il renoncerait à son amante pour garder sa femme; à cette nouvelle, Caroline se jeta dans le Rhin.

A. C.

---

328. — **Novalis (Friedrich von Hardenberg). eine biographische Charakteristik** von Just Bing. Hamburg und Leipzig, Voss. 1893. In-8°, 176 p. — 4 mark.

Cette biographie est très soignée, faite évidemment *con amore*. L'auteur n'apporte rien de nouveau; il ne décrit pas l'époque où vécut son héros, ne le place pas en son milieu, parmi les romantiques: il ne s'attache qu'à Novalis dont il subit le charme. Mais il ne se borne pas à retracer l'enfance de Novalis, ses années d'université, son amour pour Sophie. Il montre les influences littéraires qui agirent sur Hardenberg et il apprécie ses œuvres. Parfois il abuse des citations, et l'analyse d'*Heinrich von Ofterdingen* est un peu longue. Mais les jugements témoignent de finesse, de savoir, et les *Hymnes à la nuit* sont, en

particulier, l'objet d'une étude aussi sagace que minutieuse. Appuyé et soutenu par les solides travaux de Haym, de Brandes, de Dilthey, de Schubart, l'essai de M. Bing a néanmoins sa valeur propre; on le lit avec intérêt et avec profit.

A. C.

---

329. — **Quelques pages des mémoires de Fauris de Saint-Vincens le fils**, publiées par Léon G. Pélissier, correspondant du Ministère, membre associé de l'Académie des sciences et lettres d'Aix. Paris, librairie Techener, 1895, in-8° de 37 p. Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.

330. — Alphonse Mahul. **Souvenirs d'un collégien du temps de l'Empire.** (1810-1814) publiés d'après le manuscrit original, par le même. Montpellier, 1895, in-8° de 43 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*.

La première des deux brochures que je viens examiner est tirée de la dernière partie d'un ouvrage en trois volumes conservé à la Bibliothèque Méjanes, resté inédit et intitulé : *Notes et recherches sur la ville d'Aix, sur les faits qui la concernent, sur ses monumens, ses curiosités, ses habitans les plus célèbres et les ouvrages que ceux-ci ont produits.* Ces recherches, dit M. Pélissier (p.5), furent entreprises en 1779 par A.-J.-A. Fauris de Saint-Vincens, fils du savant président J. Fauris de Saint-Vincens, et qui fut lui-même, après son père, un érudit et un archéologue de mérite [1]. Elles constituent, sous formes d'annales, une histoire de la ville d'Aix qui n'a pas de valeur originale pour tout ce qui est antérieur au milieu du XVIII° siècle. Il n'en va pas de même, ajoute M. Pélissier, pour la période qui suit l'année 1748 : le jeune auteur [2] a depuis lors vu personnellement les faits qu'il raconte et nomme les personnages dont il parle, il a au moins sur eux des renseignements oraux directs et des informations de première main. Sa curiosité se porta surtout vers les incidents de la vie parlementaire, vers les nouvelles littéraires, enfin vers la chronique artistique et archéologique de sa ville natale. Les particularités qui, dans les *Mémoires* de Fauris de Saint-Vincens, méritent le plus notre attention sont relatives à M. de Surian, évêque de Vence, un des meilleurs prédicateurs de l'Oratoire, dont on a imprimé un *Petit carême* qui n'est pas de lui (p. 6) [3], à M. de la Tour, nommé à trente-quatre ans premier président du parlement de

---

1. Le père et le fils eurent l'honneur d'être associés de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Je citerai sur les deux doctes présidents d'agréables pages de Roux-Alpherand (*Les rues d'Aix*, 1847, t. II, 206-209).

2. Il était né à Aix le 3 septembre 1750 et y mourut le 15 novembre 1819. Le *Dictionnaire historique de la France* avance sa mort de deux jours.

3. Fauris assure que le prélat, à la fin de sa vie, refusa opiniâtrement de retoucher ses manuscrits tous chargés de ratures et absolument illisibles : *ils m'ont si fort cassé la tête*, disait-il à mon père, *que je ne cherche qu'à les oublier*. Autre renseignement bibliographique (p. 18) : le narrateur refuse d'attribuer à Mirabeau, comme indigne de lui, l'ampoulé et déclamatoire *Éloge de M. de Monclar*.

Provence (p. 7), à J.-B. Bonnardy, savant docteur de Sorbonne, auteur de la *Bibliothèque* [manuscrite] *des écrivains de Provence* (p.8), au procureur général de Monclar (p. 8-9), au duc de Villars, gouverneur de Provence (p. 10-12), à Antoine de Brancas, archevêque d'Aix (p. 12-14), au P. Berthier (p. 14-15), au marquis d'Argens (p. 18-20), à M. de Boisgelin, archevêque d'Aix (p. 20), à l'historien provençal Papon (p 21), aux portraits des membres du parlement d'Aix (p. 25), au comte de Valbelle, un des bienfaiteurs de l'Académie française (p. 36), au collectionneur Boyer de Fonscolombe (p. 33), à l'avocat Bouche, lequel disait à un adversaire : *Vipère, cesse de siffler*.

Dans sa seconde brochure, M. P. nous présente ainsi l'opuscule d'un autre mémorialiste (p. 5) : « Alphonse Mahul, qui traduisit Macrobe et compila le cartulaire de l'Aude, a laissé ses papiers à la Bibliothèque de Carcassonne. C'est parmi un fatras de brouillons et d'ébauches informes que j'ai retrouvé un modeste cahier intitulé : *Notes, anecdotes, réflexions*, qui contient des souvenirs d'enfance et de jeunesse du futur député de l'Aude. Ce document, dont l'authenticité n'est pas douteuse, est intéressant par son évidente sincérité. Il jette un jour curieux sur les mœurs scolaires de l'Empire et sur l'état d'esprit de la jeunesse de ce temps, et il contient sur les villes méridionales des notes qui ne sont pas sans valeur. A ce double titre, il nous a semblé qu'il n'était pas inutile de le publier... »

Ce fut à l'âge de seize ans que Mahul (né le 31 juillet 1795 à Carcassonne dont son père était alors le premier magistrat municipal), commença à écrire ses petits mémoires où il promettait de découvrir la *vérité tout entière* de ses actions et de ses pensées. Le jeune narrateur a tenu parole et c'est parfois une confession qu'il rédige, avouant par exemple (p. 7), qu'il regretta de n'avoir pas été plus favorisé que sa sœur dans le partage des cent mille écus de la succession paternelle [1]. Mahul décrit successivement Toulouse avec mention du passage de Napoléon revenant d'Espagne (p. 8), Castelnaudary et Carcassonne (p. 9), Narbonne, Béziers, Montpellier (p. 10), Nîmes, Avignon (p. 11), Orange (p. 12), Valence (p. 13), Lyon (p 14), Saint-Étienne (p. 16). Suivent divers détails sur les lectures du collégien (grand éloge de *Don-Quichotte* et de *Télémaque*), sur ses essais [très peu] poétiques, sur son goût pour la bibliographie, sur sa visite au collège de Sorèze et au bassin de Saint-Ferréol, sur l'impression produite par le désastre de Moscou et par la mort de Moreau que le bizarre auteur surnomme (p. 25) *le plus illustre des républicains*, sur le passage de Pie VII à

1. En revanche (p. 15) il accorde une singulière mention honorable à sa chasteté, ce qui ne l'empêche pas d'admirer beaucoup la beauté des femmes d'Avignon (p. 12) et de Lyon (p. 14). Croirait-on qu'il a l'impertinence (p. 9) de prétendre que les Toulousaines sont « mal faites »? Ce blasphème lui sera-t-il pardonné?

2. Donnons un bon point à l'écolier Mahul pour cette phrase (p. 9) : « Je ne finirais pas sur l'article de ma patrie. On parle volontiers de ce que l'on aime. »

Toulouse (p. 28-30), sur le passage en la même ville du roi d'Espagne, Ferdinand VII (p. 30-31). Les dernières pages de la brochure (33-43) sont occupées par des *Anecdotes* tirées des cahiers d'extraits et de mélanges compilés par Mahul dans sa jeunesse. L'éditeur a eu raison de dire que quelques-unes de ces anecdotes ne sont pas dénuées d'intérêt. On y voit figurer Louis XVIII et l'actrice Saint-Aubin, Kératry et Siméon, Royer-Collard, Camille Jordan et Guizot, Decazes, Madier-Montjau, le général Rapp, Lucien Bonaparte, de Fontanes, etc. M. Pélissier y a joint deux extraits d'un ouvrage politique inachevé *(Justification du gouvernement du Directoire)* et un *Chant élégiaque sur la mort du maréchal Brune* (avec ce refrain : *Brune n'est plus !*) Ce chant prouve que si, considéré comme prosateur, Mahul laisse fort à désirer, considéré comme poète, il laisse tout à désirer. T. DE L.

---

331. — **Das Zeitalter der deutschen Erhebung** 1807-1815, von Rudolf GOETTE Zweiter Halbband, Gotha, Perthes, 1892. In-8°, 322 p.

Dans ce deuxième volume, M. Goette prouve de nouveau le talent qu'il possède incontestablement, de résumer les travaux de ses devanciers et de composer un récit d'ensemble net, intéressant, appuyé sur les recherches antérieures. L'ouvrage comprend trois chapitres : l'ébranlement de l'empire universel; la guerre de la délivrance; la fondation de la confédération germanique. Dans le premier chapitre, M. Goette passe en revue les vassaux de Napoléon, Dalberg, Jérôme, Charles Frédéric de Bade, Frédéric de Wurtemberg; il raconte à grands traits la campagne de Russie en insistant sur la part que les puissances allemandes prennent à l'expédition et sur la situation qui leur est faite sur les événements; enfin, il expose l'*Umschwung* ou le mouvement de conversion de la Prusse. Dans le deuxième chapitre, il insiste particulièrement sur la conclusion des alliances (mission de Knesebeck et traité de Breslau-Kalisch; conventions avec l'Angleterre et la Suède, accession de l'Autriche), mais sans négliger les faits militaires, les grandes batailles qui sont exposées avec clarté. Le troisième chapitre retrace les dispositions des esprits en Allemagne après la victoire, les pensées unitaires qui se font jour, et ce que l'auteur nomme les « erreurs » de l'opinion publique, les « plans et rêves d'avenir », les questions territoriales soulevées et réglées au congrès de Vienne. Bref, narration attachante, instructive, et qui, dans sa rapidité, n'oublie rien, pas même les œuvres littéraires, et fait une place à Arndt et à Körner aux côtés de Blücher et de Bülow. A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. D'ANSELME DE PUISAYE nous envoie son *Étude sur les diverses pu-*

blications du R.P. Delattre, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage; Paris, Ernest Leroux, 1895, 109 pp. et un feuillet. C'est une liste des nombreux articles du P. Delattre avec des citations et des résumés. Elle ne répond pas à toutes les exigences de la bibliographie; car elle a été faite d'ordinaire d'après des tirages à part, et certains articles sont restés à peu près inaccessibles à M. de la Puisaye, notamment ceux du *Bulletin du Comité*, qui parvient à la Bibliothèque de la ville de Tunis avec l'irrégularité et le désordre ordinaires aux publications officielles. Les indications données trahissent de plus une certaine inexpérience. Qu'est-ce que le *Corpus I. L. A.* (*sic*)?

ALLEMAGNE. — Nous annoncions récemment le deuxième volume de la collection d'anciennes grammaires allemandes (*Aeltere deutsche Grammatiken im Neudrucke*) réimprimées par M. John Meier. A ce volume qui contenait la *Grammaire* de J. Clay, viennent de se joindre deux autres volumes, le premier *Das Büchlein gleichstimmender Wœrter aber ungleichs Verstandes* de Hans Fabritius, réédité par M. John Meier (Strasbourg, Trübner In-8° xxxii et 44 p. 2 mark) et le troisième, *Die deutsche Grammatik* de Laurentius Albertus, éditée par M. Carl Müller-Fraureuth (Strasbourg, Trübner. In-8o, xxxiv et 158 p. 5 mark). Chaque volume est conçu sur le même plan et précédé d'une introduction où l'éditeur examine attentivement le texte qu'il publie, appréciant le travail des grammairiens, exposant ce qu'ils doivent à leurs devanciers ou à leurs contemporains, passant en revue les différentes parties de leur ouvrage, résumant les points essentiels de leurs théories, montrant ce qu'elles ont d'original dans le fond et la forme. C'est ainsi que M. Meier commente les rapports de méthode entre Fabritius et Ickelsamer, et que M. Müller-Fraureuth étudie par le menu et suit comme pas à pas la grammaire d'Albertus, en faisant voir ce qu'il emprunte — et, ce qui est tout aussi instructif — ce qu'il n'emprunte pas à Camerarius et à Crusius.

— La collection Kürschner (Stuttgart, Union Deutsche Verlagsanstalt) poursuit son cours. Voici cinq volumes nouveaux. L'un — qui contient à lui seul deux tomes (210-211) et qui témoigne d'un grand soin, d'une étude scrupuleuse, est la troisième partie de l'*Hœfische Epik*, par M. Paul Piper; il traite des imitateurs de Wolfram et de Gottfried dont il donne à la fois des jugements, des analyses et des extraits; ce sera un des tomes les mieux appréciés et les plus fréquemment consultés de la collection; n'oublions pas le lexique qu'il renferme en appendice et qui se rapporte aux trois parties de la publication, ainsi que des appendices et une carte; il compte juste 900 pages. — M. Pfaff donne la deuxième partie du *Minnesang* du XIIe au XIVe siècle; le volume (n° 212) contient les poésies de Walther von der Vogelweide, rangées suivant l'ordre adopté par Paul; il se termine par un lexique des mots les plus difficiles des deux parties de la publication — M. Froning publie (n° 213), sous le titre *Le drame de la Réforme*, avec traduction et courtes notes au bas des pages, les *Totenfresser* de Pamphilus Gengenbach, l'*Ablasskræmer* de Nic. Manuel, le *Verlorner Sohn* de Burkard Waldis, la *Susanna* de Paul Rebhuhn, le *Pammachius* de Naogeorg, le *Vincentius Ladislaus* du duc Henri Jules de Brunswick. — M. H. Düntzer finit l'édition de *Wahrheit und Dichtung* dont il publie la troisième et la quatrième parties en deux volumes (n°s 209 et 214); son commentaire est, comme toujours, très nourri, sous sa forme brève, et plein de remarques de toute sorte sur le texte de Gœthe; les deux volumes renferment des vignettes et illustrations qui en rehaussent la valeur; le dernier, où l'on remarque de nombreux portraits, a pour conclusion un « abrégé de la vie de Gœthe depuis son établissement à Weimar », et on ne peut qu'approuver cette heureuse idée, de même que les trois index (personnages cités dans les quatre parties des Mémoires; œuvres de Gœthe citées par Gœthe; liste des 165 illustrations des quatre volumes).

BELGIQUE. — M. P. Thomas publie des *Notes critiques sur Manilius* (IV, 37-42), *Sénèque* (ad Marc. 22, 6 et sqq.), *Firmicus Maternus* (de err. prof. rel., 3, 2), *Paulin de Périgueux* (Vit. Mart., V, 482-483), *Orientius* (Comm., 11, 63-65; 93-94; 255; 275-276; explan. nom. Domini, 115). On y trouve l'ordinaire exactitude et la sûreté de méthode de l'auteur. (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXIX, n° 4; pp. 548-556; 1895; une brochure de 9 pp. in-8°.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1895.

La commission du prix Bordin a attribué ce prix (3,000 francs) à M. Haussoullier, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, pour son mémoire sur le traité d'Aristote relatif à la constitution d'Athènes.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies du merveilleux trésor d'argenterie romaine découvert à Bosco reale, près de Pompei, trésor qui, grâce à la libéralité du baron Edmond de Rothschild, est resté en France et va bientôt enrichir les galeries du Louvre. Découvert le 13 avril dernier, ce trésor a été immédiatement apporté en France. Il se compose de plus de quarante pièces, dont la plupart sont ornées de bas-reliefs très remarquables. La délicatesse d'exécution, le travail exquis de certains détails donnent à cet ensemble une valeur exceptionnelle que le choix des sujets représentés paraît augmenter encore. Antérieure à l'année 79, date de l'éruption du Vésuve, cette argenterie porte donc une date certaine de fabrication; elle appartient à un art encore tout empreint de l'influence et des idées grecques; on y remarque, à côté d'œuvres d'une grande allure, certaines pièces où se retrouvent tous les éléments du style pittoresque mis en honneur par la sculpture alexandrine. L'importance de ce trésor est tout à fait extraordinaire; c'est en même temps un des ensembles les plus considérables d'argenterie romaine parvenus jusqu'à nous. Parmi les objets les plus curieux, il faut signaler une grande phiale en argent doré, décorée d'un buste en relief de l'Afrique. C'est la représentation la plus curieuse et la plus complète qu'on ait trouvée de cette province. Elle est figurée sous les traits d'une femme coiffée de la dépouille d'un éléphant, tenant un serpent dans la main et environnée de nombreux attributs qui font allusion soit aux légendes religieuses des Africains, soit aux richesses naturelles du sol : massue d'Hercule, sistre d'Isis, buste du Soleil, bonnets des Dioscures, aigle, lion, panthère, scorpion, raisins, épis de blé, fruits, etc. L'effet de cette image est tout à fait saisissant, et le travail en est très soigné. Une seconde phiale, de même dimension, est ornée, au centre, d'un buste d'homme dont la tête, tout à fait détachée du fond du vase, se présente en ronde-bosse. Les traits du visage sont rendus avec une précision réaliste et un caractère individuel qui permettent d'affirmer que ce buste est un portrait, peut-être celui du propriétaire de la villa. Deux charmantes petites coupes portent la signature de l'artiste, Sabeinos, qui a eu l'idée de réunir autour de la panse tout ce qui pouvait servir à un repas, gibier de poil et de plume, fruits, paniers, ustensiles de table sont représentés dans un désordre savant et pittoresque. — Quatre vases à deux anses surélevées, d'une forme très élégante, présentent des cigognes voltigeant ou apportant de la nourriture à leurs petits. Des petits cigogneaux encore dans le nid saisissent avidement ce que leur apportent leurs parents. Ces sujets sont traités d'une façon simple et charmante; le relief est très sobre. — Il faut signaler encore deux vases décorés de tiges légères et flexibles qui se développent et s'entrecroisent autour de la panse; des chiens et des animaux sauvages courent et se poursuivent à travers les tiges; — deux cratères ornés de branches d'olivier chargées de fruits; — deux miroirs, dont l'un est signé d'un artiste, M. Domitius Polycnos; — deux grandes œnochoés, sur la panse desquelles sont figurées des Victoires immolant des taureaux devant l'autel de la déesse Roma. Mais ce qui constitue le principal intérêt archéologique de ce trésor, ce sont deux gobelets entourés de squelettes. Ces squelettes sont accompagnés d'inscriptions grecques au pointillé qui permettent de saisir le sens de ces rares et étranges représentations et de comprendre la pensée de facile philosophie qui a présidé à leur composition. Sur l'un de ces gobelets sont représentés Euripide, Monimos, célèbre acteur athénien, Ménandre et Archiloque. Ces personnages sont figurés sous la forme de larves accompagnées de divers attributs. De courtes phrases se rapportant à des pensées de jouissance et de volupté sont jetées çà et là dans le champ du bas-relief. Le second gobelet présente Zénon, Epicure, Sophocle et Moschion; des phrases qui invitent à profiter des douceurs de la vie sont également tracées entre ces squelettes.

M. Bernardakis communique la liste des ouvrages inédits qu'il a découverts au cours de ses recherches dans diverses bibliothèques publiques : fables latines; lettre

de l'empereur Arcadius au pape au sujet de l'exil de S. Jean Chrysostôme, avec la réponse du pape; extraits d'un traité de Plutarque; traité d'Aristophane de Byzance; poème épique sur l'enlèvement d'Hélène.

Séance du 5 juillet 1895.

Le P. Delattre écrit de Saint-Louis de Carthage (1er juillet 1895), qu'au cours de ses fouilles dans la nécropole punique du terrain Douimès, il vient de trouver deux pièces qu'il s'empresse de signaler à l'attention de l'Académie. La première est un disque de terre cuite, de 9 centimètres et demi de diamètre, sur lequel est représenté, moulé en relief, un guerrier sur un cheval galopant vers la droite. Le guerrier, aux traits effilés, au menton pointu et à ample chevelure, est coiffé d'un casque muni d'un haut cimier. Il est en outre armé d'une lance et d'un bouclier rond ornementé de cercles concentriques. Au-dessous du cheval, un chien, sorte de lévrier, portant collier, court aussi vers la droite. Dans le champ de ce médaillon, on voit à droite une fleur de lotus et à gauche le croissant, les cornes en haut, embrassant le disque. La seconde pièce est un masque de terre cuite, haut de 19 centimètres et demi, y compris l'appendice supérieur qui, percé d'un trou, servait à le suspendre. Le visage est ovale et porte des favoris ras que délimite sur les joues un trait partant de l'extrémité des sourcils, passant au bout des lèvres et se terminant en laissant le milieu du menton à découvert. Les cheveux sont crépus et forment calotte, s'arrêtant sur le front suivant une ligne directe rejoignant le sommet des oreilles. Les yeux sont très légèrement obliqués de haut en bas vers le nez, très régulier. La prunelle et les cils étaient peints en noir, la sclérotique en blanc; les sourcils sont saillants et accentués par une série de traits qui se croisent et qui ont été pratiqués à l'aide d'une lame fine. Toute la partie du visage où la peau est visible, a été fortement colorée en rouge. Mais ce qui rend cette pièce particulièrement précieuse, c'est le « nezem » et les pendants d'oreille. Le masque était orné de ces parures dans le tombeau où il a été déposé il y a tant de siècles. Le « nezem » est un métal blanc ressemblant plutôt à du plomb qu'à de l'argent. Les pendants d'oreille, simples anneaux entrouverts, sont de bronze. En terminant, le P. Delattre annonce qu'il a pu examiner en détail le mobilier funéraire de cent vingt-cinq tombeaux puniques. Ses nouvelles observations confirment celles qu'il a faites lors des fouilles antérieures.

M. Maspero, président, annonce la mort de M. Rudolf von Roth, professeur de sanscrit à l'Université de Tubingue, correspondant de l'Académie depuis 1882.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Bréal lit un travail sur différentes divinités de l'Italie ancienne. L'opinion générale est que les Romains, quand ils furent mis en contact avec les Grecs, identifièrent leurs dieux avec les dieux helléniques, par exemple, Mars avec Arès, Minerve avec Athéné, et ainsi des autres. M. Bréal pense que cette identification est plus ancienne et qu'elle a été faite par les Étrusques. Les noms de Mars, Minerve ne sont pas latins, mais étrusques. Il en est de même pour Neptune, dont le nom se retrouve, sous la forme « Nephtil », sur un miroir. La langue latine est une langue indo-européenne; il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute; mais de ce que la langue est âryenne, il ne s'ensuit pas que la religion le soit, ou qu'elle le soit en son entier. Il suffit de considérer les cultes de l'Europe moderne pour voir que la religion et la langue ne dérivent pas nécessairement de la même source La religion étrusque a encore laissé d'autres traces chez les Romains et, par les Romains, même chez nous. Ainsi le nom de la *gens Aurelia*, à laquelle appartient entre autres l'empereur Marc-Aurèle, dérive du mot « Usil », qui désignait le soleil. Ce nom s'est naturalisé en France, grâce à la ville d'Orléans, et de France il a passé l'Atlantique pour baptiser l'un des Etats de la république américaine. A mesure qu'on y regarde de plus près, on aperçoit un plus grand nombre de collaborateurs à l'œuvre de la civilisation. Le langage de ces vieilles populations, éteintes en apparence, n'est pas mort tout à fait; il reparaît par intervalles, dans une allusion mythologique, dans un nom de pays, dans un nom de personne. — M. d'Arbois de Jubainville croit que les principes généraux posés par M. Bréal ne peuvent guère être contestés. Les doctrines religieuses des Romains contiennent des éléments empruntés aux Etrusques et qui ne sont pas indo-européens; telle est la doctrine que la gauche dans l'art des haruspices était de bon augure, et non la droite. Mais il y a quelques détails qui jusqu'à plus ample informé peuvent être discutés. Ainsi le mot *usil*, « soleil, » et le nom des *Aurelii*, primitivement *Auselii*, semblent dériver de la même racine que le latin *aurora*, dont l'origine paraît indo-européenne. — M. Boissier ajoute quelques observations de détail.

L'Académie décerne le prix ordinaire à M. Th.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. Le sujet proposé était le suivant : *Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois.*

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1895

332. — **Linguae Guarani Grammatica Hispanice** a R. P. J. Paulo RESTIVO... edita et Arte de la lengua Guarani inscripta... opera et studiis Chr. Fr. SEYBOLD, D. Ph.-Stuttgardiae, Kohlhammer, MDCCCXCII. Pet. in-8°, XIV-331 pp.

333. — **Lexicon Hispano-Guaranicum « Vocabulario de la lengua Guarani » inscriptum** a R. P. J. Paulo RESTIVO... editum... opera et studiis Chr. Fr. SEYBOLD, D. Ph. — Stuttgardiae, Kohlhammer, MDCCCXCIII. Pet. in-8° XII-545 pp.

Ces deux ouvrages du P. Restivo étaient à peu près inconnus, et, vu surtout l'indigence de la documentation sur l'état ancien du guarani, on doit la plus vive reconnaissance à M. Seybold des soins qu'il a mis à les réimprimer. Ils sont toutefois d'inégale valeur. Le second n'est qu'une deuxième édition, quelque peu augmentée, du Vocabulaire Espagnol-Guarani du célèbre P. Ruiz de Montoya : le nombre des exemples s'est accru, et on les a tous traduits, ce qui est commode pour le débutant ; mais, tel quel, l'ouvrage est fort inférieur au *Tesoro* du même Montoya, et les linguistes n'y prendront qu'un intérêt fort secondaire. Au contraire, la Grammaire, qui, elle aussi, reproduit un ouvrage antérieur de Montoya, est une deuxième édition beaucoup plus complète et détaillée que la première : encore que Restivo soit un grammairien de l'ancienne école, et son guarani l'idiome classique et conventionnel des missionnaires, il a mieux pénétré les procédés grammaticaux du dialecte qu'il étudie, et son copieux lexique des particules, notamment (p. 215-327), est d'une consultation aussi précieuse que commode.

M. Seybold annonce comme prochaine la publication (p. IX) de trois ouvrages rarissimes sur le guarani : *Conquista espiritual*, de Montoya ; *Explicacion de el Catechismo*, de Yapugay, et *Katecismo Kariris*, de Bernard de Nantes. Ce dernier figure au catalogue de la librairie Mai-

sonneuve, au prix de 350 francs; les Kariris sont plus connus sous le nom de Kiriris. Le second a été publié, mais en simple extrait, à Vienne, par M. de Varnhagen, en 1876; la réimpression complète sera la bien venue, car l'ouvrage du P. Yapugay a été fait sous la direction du P. Restivo et participe de son autorité.

Je ne quitterai pas ce terrain peu exploré sans mentionner l'œuvre de M. Nogueira, auteur d'un grand Vocabulaire Guarani-Espagnol, et éditeur — dans les *Annaes da Bibliotheca do Rio de Janeiro*, t. VI — d'un autre ouvrage similaire du P. de Montoya : *Manuscripto Guarani sobre a primitiva catechese dos Indios*, etc. La version en guarani constitue un texte de premier ordre, et la grammaire qui l'accompagne, conçue dans un esprit scientifique et moderne, laisse bien loin derrière elle les travaux de Montoya et de Restivo, qui n'en gardent pas moins leur incontestable valeur de témoins contemporains.

Lucien ADAM.

---

334. — Octave NAVARRE, Dionysos. Étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien. Paris, C. Klincksieck, 1895. 1 vol. in-16 de VII.-320 pages, 2 pl. chromolith. et 23 fig. dans le texte.

Ce livre a pris naissance dans le cours professé par l'auteur à la Faculté des lettres de Toulouse. Bien que M. Navarre ait pour unique prétention de vulgariser les notions acquises jusqu'à ce jour sur le théâtre grec, il y a fait entrer plus d'une discussion donnant un caractère original à son œuvre. Il a tiré le meilleur parti possible des textes spéciaux empruntés à Pollux et Vitruve ainsi que des passages recueillis chez les historiens et les polygraphes. Les inscriptions scéniques découvertes en Grèce et en Asie-Mineure depuis une vingtaine d'années et les monuments figurés, fresques, vases peints, miniatures, mosaïques, terres cuites, etc, lui ont apporté une importante contribution, augmentée encore par l'étude, de plus en plus complète, des ruines de théâtre. A la différence de presque tous les ouvrages analogues publiés en France, celui-ci ne contient pour ainsi dire aucun renseignement positif qui ne soit accompagné d'une référence de première ou de seconde main. L'auteur ne se fait pas faute de rappeler les manuels ou monographies qui lui ont été utiles, mais ce qu'il ne dit pas et ce qui ressort de la lecture de *Dionysos*, c'est que le livre composé sur un plan méthodique, rédigé dans une langue simple et claire, a toutes les qualités que l'on reconnaît à l'érudition germanique sans présenter le défaut presque inévitable de ses productions, je veux dire le pêle-mêle du principal, de l'accessoire et du superflu, qui nous les rend parfois d'une digestion si difficile. Dans une matière aussi complexe que l'archéologie théâtrale le « lucidus ordo » est de première importance. Or M. N. nous paraît avoir adopté les divisions les plus rationnelles, savoir : 1, Les

fêtes dionysiaques; 2, Préliminaires officiels du concours; 3, Les concours. Représentation de pièces nouvelles; 4, de pièces anciennes; 5, Description générale du théâtre grec; 6, Les deux théâtres d'Athènes: Théâtre de Dionysos, Théâtre du Lénaion; 7, La question du logéion (supprimé par Dörpfeld, admis par M. Navarre); 8, Les décors; 9, Les machines; 10, Les masques; 11, Le costume; 12, L'interprétation; 13, Le public; 14, Le jugement. Enfin 15, Inscriptions et monuments scéniques. Didascalie. Dans une série de sept appendices, M. N. a reproduit bon nombre d'inscriptions relatives à son sujet. Le huitième, qui concerne le logéion, revient sur la question discutée dans le chapitre VII, et singulièrement éclaircie par une communication de M. Homolle, dans laquelle l'identité du proscénion et du logéion contestée par Dörpfeld s'appuie sur une nouvelle et importante inscription de Délos datant de 290 avant J.-C. Il est à souhaiter que l'ouvrage de M. Navarre prenne place dans tous les établissements d'instruction supérieure et secondaire. Nos étudiants de facultés et nos collégiens, moins favorisés que les élèves des universités anglaises et allemandes, ont trop rarement l'occasion de lire ce genre de publication.

C. E. R.

---

335. — **Jamblichi** in Nicomachi arithmeticam introductionem liber. Ad fidem codicis Florentini edidit Hermenegildus Pistelli. Leipzig, Teubner; 1894; IX-195 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

Après le *Protrepticus* et le *De communi mathematica scientia,* voici un troisième opuscule de Jamblique, publié comme le premier par M. H. Pistelli. C'est toujours le manuscrit de Florence (*Laurent.* 86, 3) qui est la base du texte; il a été collationné à plusieurs reprises et avec le plus grand soin par M. Pistelli; mais, malgré ses efforts et ceux de son ami M. Festa, il reste encore beaucoup de passages qui ne peuvent être considérés comme définitivement constitués. Le texte est peu intelligible en certains endroits, et M. P. semble en désespérer; les conjectures de Heiberg et de Vitelli n'avancent pas toujours à grand'chose, et M. P. a, d'ailleurs, compris qu'en les insérant dans sa préface il en résulterait quelque embarras pour le lecteur. Tout en louant le travail de M. P. et la pénétration dont il a souvent fait preuve, je ne puis m'empêcher de penser que sa publication aurait pu être retardée, et que le texte y aurait peut-être gagné. J'en choisis pour preuve un exemple entre plusieurs. Toute la page 25, relative aux nombres περισσάρτιοι, est pleine d'incertitudes; M. Pistelli, s'il la réimprimait, écrirait sans doute dans le texte ἀρτιοπερίσσων, qu'il donne seulement en note, pour ἄρτιοι περισσῶν (l. 15), et au lieu de l'inintelligible ἐπίπλαστος (l. 15), ἐπὶ πλάτος, qu'il conjecture dans les addenda, et qui s'impose; par suite il

renoncerait à proposer ἀποφαινομένου pour ὑποφ. (l. 20). Je crois encore qu'il ne chercherait plus à supprimer καὶ γνώμονες (l. 7), ce qui l'entraîne à conjecturer τοῖς ἀρτιάκις ἀρτίοις pour τοῖς τοῦ ἀρτιάκις ἀρτίου (l. 21), bien à tort ; car d'où viendrait la glose ? Et que fait-il alors de οἱ τοῦ ἑτέρου (l. 13) ? Tennulius écrivait [καὶ] γνώμονας ; mais, pourquoi supprimer καί ? Je pense qu'il faut lire simplement ὡς γνώμονας [1]. Enfin, il ne proposerait peut-être plus <ἀπ'> εὐτάκτων (l. 16) : la comparaison avec 45, 19 prouve, au contraire, que la préposition, là à sa place, n'y est pas ici, et que le texte n'a pas besoin de modification. Il y a pourtant deux excellentes corrections dans cette même page, τετράδος pour τε τριάδος (l. 7), τετραπλάσιοι pour τετραπλασίοις (l. 17), et il y en a d'autres également bonnes ailleurs. Mais il reste encore beaucoup à faire pour l'ensemble du traité.

My.

---

336. — **P. Terenti Hauton Timorumenos**, with an Introduction and Notes by J. H. Gray. Cambridge, at the University Press (Pitt Press Series), 1895 ; xviii-173 pp. pet. in-8 cartonné. Prix : 3 s.

M. Gray a déjà publié dans la même collection deux bonnes éditions explicatives de l'*Epidicus* et de l'*Asinaria*, signalées en leur temps. Il a suivi dans ce dernier volume la même méthode et cherché moins à être original qu'à rendre service aux étudiants. Il a atteint son but. L'introduction, très brève, donne l'essentiel sur l'histoire de la comédie latine, sur Térence, sur ses œuvres, sur la métrique et la prosodie ; cette dernière partie appellerait des réserves, si nous n'avions affaire à une édition scolaire, où l'annotateur n'est pas entièrement responsable des vues qu'il emprunte à autrui. Le texte est celui de Fleckeisen, avec des modifications dues à Umpfenbach et à Dziatzko et rétablissant les leçons du *Bembinus*. Je ne comprends pas bien ce système, de prendre une édition arriérée comme base, sauf à la corriger d'après les publications plus récentes et meilleures. Le texte fondamental, dans l'espèce, devait être celui de Dziatzko (1884). Ce choix n'excluait d'ailleurs pas le retour à la vulgate, dans certains cas.

Voici quelques critiques de détail, les seules que permette un travail

---

1. Les γνώμονες étant envisagés, ici, seulement comme les quotients de la division par 2 des nombres ἀρτιοπέρισσοι, Jamblique, pour sa démonstration, me semble considérer les nombres ἀρτιάκις ἄρτιοι comme leurs propres γνώμονες, c'est-à-dire comme les quotients de leur division par 2, en vertu d'une proportion 3 : 6 : : 4 : 8. Si 3 est le γνώμων de 6, 5 de 10, 7 de 14 etc., 4 peut être regardé, *par analogie*, comme γνώμων de 8, 8 de 16, 16 de 32, etc. Je sais bien qu'il n'en est pas ainsi, en général, dans l'arithmétique grecque, mais, dans le cas particulier, l'assimilation (ὡς γνώμονας) est fort acceptable. On sait, d'ailleurs, que ὡς et καί se confondent facilement. — P. 11, 20 l. ἀποκαταστατικὴ pour ἀποκαταστικὴ, qu'on a eu le tort de mettre également dans l'index.

de ce genre. M. G. a admis, au lieu de *Heautontimorumenos,* le titre *Hautontimorumenos*, conjecture inutile de Wagner, malgré Dziatzko, *Phormio*, 2e éd., p. 12, n. 2. P. XII et v. 46, on est surpris de trouver, dans la patrie de Bentley, l'épigramme de César ponctuée aux v. 3-4 : *foret uis* | *comica, ut.* P. XVIII, parmi les auteurs à consulter, à côté des préfaces de Dziatzko, des ouvrages de Sellar et de Teuffel, Fabia sur les prologues et Nencini *(de Terentio eiusque fontibus)* prendraient avantageusement la place des scolies de Munich, d'un secours douteux pour les étudiants. La brochure de M. Nencini est, d'ailleurs, restée inconnue à M. Gray, ou il n'en a pas tenu compte pour l'explication du v. 18, qu'il est possible d'interpréter avec précision et sans admettre une hyperbole. V. 65, la note sur *siet* est insuffisante, puisqu'au v. 810, M. G. explique des optatifs comme *perduint*. V. 161, il eût été utile d'indiquer, à l'aide d'un renvoi, le lien qui unit la série *faxo*, *faxim*, expliquée ici, et la série *dixti*, *dixe*, expliquée au v. 340. V. 241, *eccum* n'est pas = *ecce eum,* mais = *ecce (h)um*, ce qui, d'ailleurs, est assuré par l'usage de *eccum* (opposé à *eccillum*), correctement indiqué par M. Gray ; cf. Bach, dans les *Studien* de Studemund, II, 398. V. 267, la théorie de Roby sur les infinitifs en *-ier* paraît se rapprocher de celle de M. Miodonski, *Archiv für lat. Lexicographie,* VII, 132 ; mais cette dernière, étant plus rigoureuse, aurait dû être exposée de préférence. V. 467, l'origine et l'histoire du développement de la construction de *refert* et de *interest* peuvent être présentées avec plus de précision, cf. *Rev. de philologie*, XVI (1892), 24 ; je ne crois pas, d'ailleurs, à *rei fert* <*refert; re* est un ablatif du point de vue [1]. V. 866, une note sur *em* et sa différence de sens avec *hem* et *en* serait nécessaire ; cf. Richter, dans les *Studien* de Studemund, I, 544, et A. Kohler, dans l'*Archiv*, VI, 25. V. 1023, on est renvoyé, à propos de prosodie, au v. 882 ; du v. 882, au v. 119, où il n'y a aucune observation de cette nature.

Les remarques qui précèdent, suivant le cliché ordinaire, ne sont pas bien graves et prouvent l'attention avec laquelle nous avons lu le travail de M. Gray. Il faudrait citer en regard les notes où l'éditeur s'est tiré de la manière la plus heureuse de certaines parties délicates de sa tâche, par exemple, au v. 29, de l'explication de la construction *nouarum spectandi copiam.* Sans apporter rien de neuf, son livre est assez au courant et assez soigné pour faciliter aux élèves l'étude de Térence.

Paul Lejay.

---

337. — **Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem** (1099-1291). XIV-381 p.

338. — **De Fulconis Hierosolymitani regno**. VIII-72 p. Thèses présentées à la

---

1. Fr. Schœll, dans l'*Archiv*, II, 214.

Faculté des lettres de Paris par Gaston Dodu, ancien élève de la Faculté des lettres de Lyon, docteur ès lettres. — Paris, Hachette, 1894, in-8o.

En un pays de conquête comme le royaume de Jérusalem, on s'attendrait à trouver des *institutions monarchiques* fortements organisées, le roi, chef de l'armée, centralisant tous les pouvoirs. Illusion profonde, que M. Dodu dissipe en nous montrant dans la faiblesse organique du gouvernement la raison de la chute de la domination latine.

La seule institution qui ait une puissante assise est la féodalité. La royauté est le couronnement de ce système féodal, qui la gêne et la comprime. Partout, elle se heurte à des entraves : administrativement, à trois principautés presque indépendantes, Antioche, Édesse, Tripoli : législativement, au contrôle des grands vassaux et des bourgeois. L'autorité judiciaire lui échappe : le roi ne prononce aucune sentence qui n'ait été dictée par les barons de la Haute-Cour, par les jurés de la Cour des Bourgeois, par les Cours de Fonde pour les indigènes et les commerçants, par les Cours de Chaîne pour les marins. En temps de guerre, il ne dispose que d'armées féodales sans cohésion, — Francs, Turcoples, Arméniens, — peu nombreuses, — vingt-cinq mille hommes au plus — mal entretenues. Point de marine, sauf dans la principauté d'Antioche et à Tripoli. Des sources nombreuses de revenus alimentent le trésor ; mais les franchises, les privilèges, les octrois les tarissent. Enfin la société ecclésiastique échappe à l'action du souverain autant et plus que le monde laïque.

Dans l'ouvrage de M. Dodu, l'ensemble des institutions se développe avec une logique impeccable et une grande clarté. C'est une bonne thèse. Bien étayés sur les textes des chroniqueurs et des *Assises*, ces syllogismes historiques donnent peu de prise à la critique. Mais les vues manquent d'ampleur, et les sources de variété. L'auteur aurait pu consulter avec plus de fruit l'autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh, si curieuse pour les usages militaires et judiciaires des Francs [1].

Sans doute, il était bon de comparer la monarchie naissante de Godefroy de Bouillon à celle de Philippe Ier de France. Mais il ne fallait point négliger un second élément, bien moins important que l'élément franc, mais appréciable, dans la formation du royaume de Jérusalem : l'influence byzantine. Antioche, au xe siècle, était un thème byzantin ; Édesse, jadis, avait appartenu aux basiles. Ces *fiefs de soudée*, que l'on constate en dehors de la hiérarchie féodale (p. 206) et que les indigènes de Syrie sont aptes à recevoir, n'ont-ils point d'analogie avec ces fiefs militaires des Byzantins dont un *chartulaire* dans chaque thème tenait le registre [2] ?

---

1. Combat judiciaire entre un laboureur et un forgeron (p. 135), Ordalies (p. 136), *etc.* Traduction Hartwig Derenbourg. Paris, Leroux, 1895, in-8°.

2. Novelle de Constantin VII Porphyrogénète renouvelant les défenses antérieures contre l'acquisition des fonds militaires, vers 947. Rambaud, *L'empire grec au xe siècle.* Paris, 1870, in-8°, p. 290.

Après avoir énuméré les parties constitutives de l'armée, feudataires, soudoyers, Templiers et Hospitaliers, M. D. note, en la déplorant, l'absence des milices communales (p. 217). Il ignore qu'on essaya de combler cette lacune. Les pèlerins d'Italie, groupés en confrérie, décidèrent que tout confrère devait se pourvoir d'armes à ses frais, ou aux frais communs, pour la défense de la Terre Sainte et que, dans l'armée des chrétiens, il devrait suivre l'étendard de la Société (Saint-Jean d'Acre, 29 mai 1216). Jacques de Vitry, en confirmant leurs statuts, ajoutait les clauses suivantes :

« Tout confrère qui, en bataille ou dans une armée chrétienne convoquée contre les ennemis du Christ, aura déserté l'étendard de la Société ou fui sans la permission des recteurs, sera rejeté du sein de la Société sans rémission, et ses armes brûlées publiquement à son déshonneur... Pour encourager l'audace, nous voulons que le tiers du butin fait sur l'ennemi revienne au confrère qui le fera; le second tiers au fonds commun ; le troisième tiers sera partagé entre les confrères. » (Saint-Jean d'Acre, 1220.) [1]

Ces troupes constituaient en quelque sorte des milices communales ou du moins en tenaient lieu.

Du *De Fulconis hierosolymitani regno*, je ne dirai rien, sinon que c'est une biographie conscienscieuse, aux sources abondantes. Mais M. Dodu me permettra de ne pas considérer la traduction Barfleur par Barbefluvium (p. 16) comme une solution étymologique définitive.

C. DE LA RONCIÈRE.

339.— R. SABBADINI. **Nozze Sechi-Grifi** (avril 1894), DIALOGO SCENICO. Catane, 1894, in-8°, 14 pp.

Sous ce titre, M. Sabbadini donne une nouvelle édition du Dialogue publié autrefois par Ch. Magnin dans le premier volume de la *Bibliothèque des Chartes*, d'après le ms. latin 8069 de la Bibliothèque nationale [2]. M. S. établit d'abord que les personnages sont au nombre de deux et non de trois, comme l'avait cru Magnin, par une erreur assez étrange. En tête du dialogue se trouve bien le nom *Ieronimus* ; mais la phrase dont il est suivi a été retrouvée par M. S. dans une lettre de S. Jérôme à Rufin (éd. de Paris, 1706, IV, 2, p. 4)! En second lieu, le

1. *Les Registres d'Alexandre IV*, ed. Bourel de la Roncière, de Loye et Coulon, fasc. I, bulle 346, p. 104-105.

2. M. S. ignore que ce texte a été réimprimé, avec des notes et des corrections importantes, par M. Anatole de Montaiglon dans une publication bien oubliée aujourd'hui, le *Journal de l'Amateur de Livres,* Paris, Jannet, t. II (1849-1850), p. 129 et suiv. — M. A. de M. cite lui-même une lettre d'Éloi Johanneau à Magnin, parue dans le t. I de *La Province et Paris* (pp. 229-239, n° du 15 juin 1841), et dont il n'y a d'ailleurs rien à tirer.

delusor n'est pas un acteur, comme l'a cru Magnin, mais un bouffon qui, au lieu des comédies de Térence, veut représenter une farce. Il est au rang des spectateurs, d'où il lance une invective à Térence, se plaçant ainsi (v. 9), dans la même situation que Térence, lorsque, dans ses prologues, il répondait aux attaques de son rival Luscius, le *poeta vetus*. A ces deux corrections principales M. S. joint d'autres remarques qui regardent surtout le texte et la grammaire [1]. Il conclut, avec Magnin [2], que le Dialogue date du VII[e] siècle. Ce texte est dès lors un important témoignage de la survivance de Térence à travers les siècles, et le vers 10 : *An sit prosaicum nescio an metricum*, mérite d'être remarqué. On sait que, même dans les manuscrits assez anciens, comme le *Victorianus* (IX[e] siècle), les comédies de Térence sont transcrites comme si elles étaient en prose. Certains critiques ont attribué cette disposition au désir d'épargner le parchemin; mais c'est une explication peu suffisante. On observa très vite que la métrique de Térence était fort lâchée en comparaison de celle des auteurs dramatiques grecs, et l'on commença à douter qu'il eût écrit en vers; ce doute fut peut-être augmenté par la sévérité du précepte d'Horace relatif au mètre iambique et à son dur jugement sur la négligence des dramaturges romains. Quintilien se plaint que Térence ne s'en soit pas tenu aux seuls trimètres. Evanthius, dans la première moitié du IV[e] siècle, note que Térence a dépassé dans la résolution de l'iambe les poètes antiques, de sorte qu'il l'a presque réduit à la prose; Victorinus, un peu plus tard, exprime la même opinion, contre laquelle s'élèvent, dès la fin du IV[e] ou le commencement du V[e] siècle, le grammairien Rufin, puis, dans la première moitié du VI[e], Priscien (III, p. 418). Au début de la Renaissance carolingienne, le commentateur anonyme de Térence cite le passage de Priscien et dit que si l'on ne peut pas distinguer les vers du poète, la faute en est aux copistes : *Quod autem metricum genus carminis sit et non prosaicum* (les expressions même du Dialogue, comme le fait observer M. Sabbadini) *testatur Priscianus*. D'autres encore citèrent Priscien; mais Pétrarque fut seul en état de diviser métriquement son Térence (De Nolhac, *P. et l'humanisme*, p. 158); ce qui n'empêche pas que, pendant une bonne partie du XV[e] siècle, les comédies de Térence furent encore copiées et même imprimées comme un texte en prose.

Léon DOREZ.

---

1. M. de Montaiglon avait soupçonné l'inutilité du personnage définitivement supprimé par la trouvaille de M. S. Le même éditeur avait déjà rétabli le mot *Mitte* (v. 1), conservé la leçon *contemplor*, comme M. S. (v. 18), et proposé la correction *firmet* (v. 45), qui convient aussi bien que *firmat*, leçon préférée par M. S. — Quant au vers qui précède la citation de S. Jérôme, la correction de *patriarcharum* avait déjà été proposée, dans une note, par M. Magnin, et adoptée par M. de M.; mais aucun des éditeurs n'a pu tirer parti de cet hexamètre, qui attend encore son Œdipe.

2. M. de Montaiglon penche pour le IX-X[e] siècle, ce qui serait flatteur pour Térence.

340. — Noël Valois. **Inventaire des arrêts du Conseil d'État (règne de Henri IV)**, tome second, dans la collection des Inventaires et documents publiés par l'administration des Archives nationales. Paris, Imprimerie nationale, 1893, in-4.

Il a déjà été rendu compte du premier volume de l'important ouvrage de M. Noël Valois, où se trouvait, en manière de préface, l'étude sur le Conseil du Roi ; il nous reste à signaler l'apparition du tome second comprenant l'inventaire des arrêts du Conseil d'État du mois de janvier 1600 au mois de mai 1610. Tandis que le premier volume, qui embrasse les années 1592-1599, contient 5712 analyses d'arrêts, ce tome second en contient 9986. « A mesure qu'on avance dans le règne de Henri IV, les lacunes que présente la collection de minutes conservée à l'hôtel Soubise (série E) deviennent de plus en plus rares. Il en résulte que ce second volume d'inventaire, bien que rédigé sur le même plan que le premier, contient un nombre beaucoup plus restreint d'actes pris en dehors du dépôt des Archives nationales. Sur 9,986 analyses qu'il renferme, 314 seulement se réfèrent à des documents dont le texte n'a pu être retrouvé qu'à la Bibliothèque nationale. » On doit louer dans ce second volume, comme dans le premier, la précision et la clarté des analyses, la conscience que M. Valois a apportée dans son long travail.

Fr. F.-B.

---

341. — Lieut.-Colonel E. M. Lloyd, late R. E. **The Campaigns of Saxe**. (For private circulation only, from the Journal of the Royal United Service Institution. Novembre 1894. In-8°, 40 p. et deux cartes.

Le travail de M. Lloyd sur les campagnes du maréchal de Saxe en Flandre est remarquable. Le lieut.-colonel anglais connaît les ouvrages allemands : Vitzthum et d'Arneth, et les publications françaises sur le sujet : d'Espagnac, Grimoard, Pajol, Taillandier, Rousset, le duc de Broglie, — il ne connaît pas le livre du comte de Seilhac, mais il n'y perd rien — et, en outre, précieux avantage que n'ont pas eu ses devanciers, il a tiré parti de l'*History of the Pelham administration* de Coxe, de l'*History of the Grenadier Guards* de Sir F. Hamilton, des *Historical Memoirs* du duc de Cumberland; surtout il a dépouillé la correspondance de l'armée anglo-hanovrienne et lu les dépêches de Cumberland, de Ligonier et d'autres qui remplit plusieurs volumes du Public Record Office. Son récit, court, sans prétention, sans phrases, mais exact, vigoureux, presque complet, sera donc très utile. On regrettera qu'il n'ait pas donné dans l'original français la lettre de Sir John Ligonier à Harrington sur Fontenoy, mais il la publie en traduction anglaise (p. 9-10) et il cite pareillement une lettre du secrétaire de Cumberland, Sir Everard Fawkener ; il rectifie sur quelques points le récit de Ligonier et en montre la valeur; il rappelle que la réponse des

Français à l'*homeric chaff* de lord Charles Hay n'était autre que la maxime reçue que « toute troupe qui conserve son feu le plus longtemps, est sûre de vaincre » (p. 12). De même, il raconte Rocoux et Lawfeld avec détail d'après les lettres de Ligonier et de Cumberland. On remarquera les jugements que l'auteur porte, au courant de son livre et dans la dernière page, sur le maréchal de Saxe, et cette appréciation d'un homme du métier est bonne à recueillir : Maurice, dit-il, avait plus de confiance en lui-même que dans ses troupes ; il évitait les batailles rangées et savait que sa première défaite serait son dernier commandement; il jugeait son artillerie trop lourde, sa cavalerie trop peu disciplinée, et ne pensait qu'à profiter de l'ardeur et de l'impétuosité de l'infanterie ; il appartenait à une époque où la guerre se faisait à coups de fleuret, non à coups de marteau, et il était un maître d'armes consommé, *a consummate fencer* (p. 16 et 40).

A. C.

---

342. — Quellenschriften zur neueren deutschen Literatur und Geistesgechichte. III Band. **Tagebuoh Wilhelm von Humboldts von einer Reise nach Norddeutschland in Jare** 1790, hrsg. von Albert Leitzmann. Weimar, Felber, in-8o, viii et 163 p.

M. Leitzmann a trouvé au château de Tegel le *Journal* de ce voyage entrepris par Humboldt dans le nord de l'Allemagne en l'année 1796. Il a fort bien fait de le publier. Mais son introduction est insignifiante et ne renferme aucune réflexion sur le texte. En revanche, le commentaire relégué à la fin du volume, est très copieux et contient des notes utiles, des *personalien* qu'on est aise de consulter et d'avoir. Quant au *Journal* même, nous l'avons lu avec intérêt, et Humboldt s'y peint lui-même, enthousiaste du grand et du beau, ouvert à toutes les impressions, infatigablement curieux, notant au passage une foule de particularités, n'oubliant, ne négligeant rien, inscrivant avec soin sur son carnet les mots techniques et les provincialismes, décrivant en quelques traits le paysage, dessinant la physionomie des habitants, portant son attention sur le commerce, l'industrie, les écoles, rendant visite aux personnages les plus remarquables, ne manquant aucune occasion de s'instruire. C'est ainsi qu'après avoir vu l'Université de Greifswald, il s'embarque pour Rügen, s'entretient longuement avec Kosegarten qui le mène à Arcona, et parcourt l'île entière dans le plus grand détail. Puis vient le tour de Stralsund, de Rostock, de Wismar, de Lubeck qui est « tout à fait gothique », d'Eutin. Il voit à Eutin le traducteur d'Homère, Voss, et s'entretient avec lui de poésie et de métrique. Il juge Catherine Stolberg « un brouillon comme il n'y en a pas ». Le portrait qu'il trace du démocrate Hennings, le bailli de Ploen, est conforme, ce semble, à la vérité. A signaler aussi les pages sur le plus riche marchand de Hambourg, Voght, sur les Reimarus, sur Sieveking et Poel — qu'il nomme

Puhl— sur Klopstock qu'il trouve vif, pétillant, bonhomme, naïvement vaniteux, et, à la longue, bavard et ennuyeux, désapprouvant les dernières œuvres de Goethe, détestant Schiller, déclamant volontiers ses nouvelles odes révolutionnaires et nommant Charlotte Corday sa sainte (*seine Heilîge*). N'omettons pas sa conversation avec Dumouriez qui croit au triomphe des royalistes et annonce qu'il fera plus tard un débarquement en Angleterre : « Il est fort pour l'action, très petit, mais trapu, tout muscles et tout nerf, portant en toutes choses une expression de vigueur, de rapide et hardie résolution; les yeux les plus vifs et les plus mobiles que j'ai jamais vus, la bouche un peu railleuse, poli comme on l'était à la vieille cour, le contraire d'un sans-culotte, très spirituel et plaisantant volontiers, d'une ambition illimitée... » p. 105-107). Citons enfin les lignes qu'il consacre à Jacobi et à Claudius [1].

A. C.

---

343. — **Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres**, par Raymond Bonafous, Paris. Hachette, 1894. In-8°, xi et 424 p.

Ce livre où M. Bonafous entreprend de faire connaître, dans leur ensemble, l'existence agitée et l'œuvre singulière de Kleist, est intéressant. L'auteur a tiré parti des nombreux travaux de ses devanciers, Wilbrandt, Zolling, Brahm, etc., et il leur doit beaucoup; mais, grâce à une étude patiente et profonde de la correspondance et des écrits de Kleist, il a trouvé des aperçus qui lui sont propres, fouillé plus qu'aucun de ses prédécesseurs certaines parties du sujet, compris le caractère de son héros, et sa thèse (c'est une thèse de doctorat présentée à la Sorbonne) mérite de trouver des lecteurs en Allemagne même. M. B. retrace d'abord la vie de Kleist, le montre officier et doué d'une âme peu commune, puis étudiant à l'Université de Francfort sur l'Oder et déjà rêveur, sujet à d'étranges distractions et à de bizarres fantaisies, mélange de sectaire et de pédant (p. 23), puis voyageant et se reconnaissant à Würzbourg, sinon poète, du moins écrivain (M. B. admet dans les grandes lignes la conjecture de Wilbrandt), s'éveillant durant le séjour de Berlin à l'admiration des beautés de la nature, à un amour plus touchant et plus vif, au sentiment idyllique (p. 49), apprenant au musée de Dresde à aimer l'art, décidant à Paris de devenir poète et créateur, se retirant en Suisse où il rompt avec Wilhelmine et compose ses premiers essais, revenant en ce pays après une course à Weimar, mais manquant d'argent, épuisé par son *Robert Guiscard* qu'il jette au feu et qui sera son tourment, sa « plaie saignante » (p. 111), desespéré, malade, regagnant la Prusse pour se laisser capturer par les Français, enfermé au

---

1. P. 107, lire Beauvert et non *Beauvarez*.

fort de Joux et à Châlons, relâché, collaborant au *Phœbus* de cet Adam Müller que Wilbrandt a nommé son mauvais génie, mais brouillé avec Gœthe, toujours dépourvu de ressources et vivant d'expédients, toujours troublé dans son système nerveux, hanté par des pensées de suicide et par l'idée fixe de la mort de Napoléon, rêvant une guerre d'extermination, à jamais découragé par Wagram et par l'insuccès de ses drames, finissant par se brûler la cervelle lorsqu'il a trouvé « une compagne de route pour le terrible voyage », Henriette Vogel. A la biographie succède la « recension » des œuvres : de *la famille Schroffenstein*, ce mélodrame où Kleist « apparaît terrible et doux » ; du fragment de *Robert Guiscard* où il tente vainement la fusion de l'élément grec et de l'élément shakspearien ; de *Penthésilée* « idylle sanglante ou sauvage épopée, mais œuvre de poète » ; de *Catherine d'Heilbronn* où M. B. blâme le merveilleux qui n'est ni assez pur ni assez complet, mais où il montre très joliment ce qui rend la pièce populaire, « une douce héroïne, grande par son abandon, puissante par sa faiblesse, dans un cadre fait d'agitation et de coups d'épée » ; de la *Bataille d'Arminius* où M. B. condamne le rôle de Thusnelda et représente Hermann comme « une sorte d'Hamlet patriote, rêveur et railleur, absorbé par une idée, éclatant parfois d'une façon soudaine et étrange, véritable homme du Nord, alliant la sensibilité et l'imagination à une raison impitoyable » (p. 288); du *Prince de Hombourg* qui « est plutôt un malade à soigner qu'un coupable à punir » (p. 317); de *La cruche cassée*, bien conçue, bien motivée, bien conduite, et qui n'est qu'un long dénouement; d'*Amphitryon*, traduction libre de la pièce de Molière, et qui doit surtout son caractère émouvant au rôle de la chaste Alcmène dont Kleist a très bien dépeint la douloureuse situation; des *Nouvelles* dont M. B. met en relief les grandes qualités, force, impersonnalité, concision, sobriété. Le dernier chapitre du livre marque les traits principaux de Kleist et les caractères saillants de son œuvre. On pourra reprocher à M. Bonafous quelques légères inexactitudes. Sur certains points, sa connaissance de la littérature et de l'histoire de l'Allemagne n'est peut-être pas assez précise. Il ne relève pas dans les *Nouvelles* la longueur souvent effroyable des phrases. Son style manque parfois de vivacité, et sa narration, d'agrément. Mais son ouvrage lui fait honneur. La partie critique mérite surtout des éloges : analyses détaillées; examen attentif des opinions d'autrui; habile exposé de ce que Kleist doit à l'histoire et de ce qu'il tire de lui-même, de ses souvenirs, de la vie de son cœur et de sa façon de voir le monde; ingénieuses et fécondes comparaisons avec ses modèles; jugements solides et consciencieux sur son style et sur ses personnages (notamment sur Catherine de Heilbronn, Thusnelda et Hermann, le prince de Hombourg); saine appréciation des qualités et des défauts de l'auteur, tout ou presque tout dans ces deux cent vingt pages — sans oublier la conclusion qui met Kleist parmi les génies du second ordre en lui donnant la place

d'honneur au milieu des romantiques — sera lu avec profit par le public français [1].

A. C.

---

344. — Prosper POULLET. **La Belgique et la chute de Napoléon Ier.** Bruxelles, Société belge de librairie. 1895. In-8°, 44 p.

L'auteur démontre que les Belges, bien qu'ils ne se soient pas soulevés en 1813 et 1814, comme les Hollandais, contre la domination française, avaient néanmoins un « sentiment national profond et vivace ». Il a retrouvé dans nos Archives nationales quelques uns des rapports que les préfets des départements réunis adressaient au gouvernement sur l'état de l'opinion publique, et ces rapports prouvent les griefs des populations et leurs dispositions hostiles à l'égard de la France. Les exigences de Napoléon, l'impôt sur les boissons et notamment sur la bière, ses levées de soldats excitent partout le mécontentement; le nombre des déserteurs et des réfractaires ne cesse de s'accroître; les préfets demandent des renforts de troupes et attestent que les habitants accueillent avidement les mauvaises nouvelles; « peut-on faire claquer son fouet, écrit le préfet de l'Ourthe, lorsqu'on monte un cheval rétif et prêt à s'emporter »? (p. 25). C'est surtout après Leipzig que se manifestent le plus vivement les alarmes de l'administration (p. 26-37). S'il n'y eut pas d'insurrection, si les Belges ne furent pas leurs propres libérateurs, comme les y invitait une proclamation de Bülow, s'ils gardèrent une attitude passive, c'est qu'ils craignaient les troupes françaises qui tenaient encore la contrée, et surtout les pillages, les excès de la populace; mais ils applaudirent à la chute de l'Empire et reçurent les alliés comme des sauveurs. On sait que la Belgique fut réunie à la Hollande; « par un étrange retour des choses, conclut M. Poullet, cette combinaison des Pays-Bas destinée à éloigner à jamais les Français de la Belgique, les y ramena quelques années plus tard en 1831; mais ils apportaient la garantie de l'indépendance nationale, et non plus la domination étrangère; la reconnaissance des Belges a établi, depuis lors, entre la France et notre pays, un lien plus doux et moins précaire que celui de la conquête ».

A. C.

---

1. P. 5 pourquoi à la fois Christian et Chrétien? — P. 29 la citation de Mundt se trouve dans la *Geschichte der Litteratur der Gegenwart*, 1853, p. 295 (den politischen Werther seiner Zeit). — P. 47 il eût fallu insister davantage sur l'influence de Rousseau (cf. p. 77 et 234). — P. 70 lire Cloots au lieu de *Cootz* et p. 112 Creuzer au lieu de *Kreuzer*. — P. 108 traduire *freimüthig* non par *le Sincère*, mais par *le franc parleur*. — P. 319, Le Citoyen-général (et non le *général citoyen*) est de 1793, non de 1791.

345. — Fr Kluge. Deutsche Studentensprache. Strasbourg, Trübner. 1895. In-8°, 136 p. 2 mark 50.

M. Kluge a été naturellement amené, dans les recherches qu'il a faites pour son *Dictionnaire étymologique*, à étudier de près la langue des étudiants. Il publie aujourd'hui un très intéressant livre sur le sujet. L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, M. K. expose l'histoire de la *Burschensprache* qui ne commence, à vrai dire, qu'au xviii° siècle, et il l'expose surtout d'après les documents que nous possédons sur les trois universités de Giessen, de Halle et d'Iéna, celles qui donnaient le ton et faisaient la mode. Successivement, il passe en revue les noms que les étudiants se donnaient à eux-mêmes et dont ils affublaient les « philistins » de toute classe, les professeurs, les huissiers de l'Université, les femmes. Il donne, sous le titre de *Trunkenlitanei*, une liste des mots de « beuverie », énumère les termes empruntés au latin et au grec, à la zoologie, à la Bible et à la théologie, au français, à l'argot. Toute cette partie de l'introduction est curieuse, et nous notons au passage l'explication de *fidel* qui tire son sens de la devise « fidèle et sans souci », et les remarques sur les mots terminés par *ibus, atum, atim (gassatim, dorfatim)*, *iade*, ιχῶς (d'où *burschikos*), *ier*, *age*, *ös*. La seconde partie du livre contient un dictionnaire, le premier essai du genre. M. K. a dépouillé tous les vocabulaires de la langue des étudiants, et une foule d'écrits des trois derniers siècles, notamment ceux de Laukhard. Il donne les mots, avec leur signification et la date du dictionnaire, de l'ouvrage, du journal où il les a rencontrés. Ce glossaire sera très utile. On y trouve une quantité de termes qui manquent dans tous les lexiques et, d'ailleurs, comme dit avec raison M. Kluge, la langue des écrivains allemands, même des classiques, trouve souvent son explication dans la langue des étudiants [1].

A. C.

---

346. — C. Castellani. La Novella di Ruggiero I, re di Sicilia e di Puglia, sulle successioni, ridotta alla sua vera lezione, volgarizzata ed annotata. — Venise, 1895, in-8° (Extr. des *Atti del R. Istituto Veneto*, t. VI, série VII, 1894-1895, pp. 345-351.)

Cette novelle sur les successions, promulguée en langue grecque en 1150, est un des plus importants monuments de la législation normande dans l'Italie méridionale. Elle se trouve dans deux mss., le

1. On a pour *anschnautzen* (1781) un témoignage de 1773 (*Briefe von Voss.*, I, p. 148), et pour *Burschikositæt* (1831) un témoignage qui date de 1798 (*Halem's Selbstbiographie*, p. 37); les mots *socius* et *courtoisiren* manquent (cf. Cramer à Bürger, 12 novembre 1773); pour *vigiliren* voir Laukhard, *Schicksale* III, 61 (diese Offiziere vigilirten, wie man in Halle spricht, oder nach einem andern Dialekt).

Marcianus græcus 172 et le *Vaticanus græc.* 845; dans ce dernier, elle est incomplète et incorrecte. Bartolomeo Capasso l'avait publiée d'après une mauvaise copie du ms. de Venise (*Atti dell'Academia Pontaniana*, t. IX, 1867). M. Castellani, le savant et aimable bibliothécaire de la Marcienne, en donne une nouvelle édition plus exacte, accompagnée d'une traduction italienne.

Léon Dorez.

CHRONIQUE

FRANCE. — La troisième et dernière partie complétant le volume Ier des *Études d'Archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau (fascicule 44 de la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Études) vient de paraître à la librairie Bouillon. Elle est accompagnée de trois gravures dans le texte et se compose des chapitres suivants : *La Tanit Pené-Baal et le compte Déméter-Perséphone à Carthage*; *l'inscription d'El-Amronni et les dieux Mânes des Sémites; inscription grecque de Syrie relative à la protection des vignobles; une dédicace de la Xe légion Fretensis à l'empereur Hadrien en Palestine; le légat impérial de la province d'Arabie P. Julius Geminius Marcianus; le bas-relief de Soneïdâ et Maximianopolis d'Arabie* (I. Maximianus Herculius et Diocletianus Jovius; II. Maximianoupolis; III. Dioclétien et saint Georges); *les Trois-Ponts et le toron de la Fille de Comar, dans la seigneurie d'Arsur.*

— Le troisième fascicule du *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale* vient de paraître et contient les Tables générales. Ce catalogue rédigé par M. de Slane comprend 4665 manuscrits. Il diffère sensiblement par son étendue des autres Catalogues des manuscrits en langue sémitique rédigés par M. Zotenberg. Tandis que ceux-ci présentent une description détaillée, une analyse étendue des ouvrages, avec des renseignements bibliographiques qui en font de précieux répertoires pour les travailleurs, le catalogue arabe, au contraire, n'offre le plus souvent qu'une simple nomenclature. Il nous paraît regrettable que l'Administration de la Bibliothèque ait laissé imprimer dès maintenant les tables générales puisqu'il reste encore environ cinq cents manuscrits qui ne figurent pas au catalogue et feront l'objet d'un supplément dont la publication est vivement désirée. Une table unique eut été de beaucoup préférable.

— Sous le titre *Une famille de soldats* (Bordeaux, Feret. In-8°, 92 p.) M. Maurice Campagne publie une intéressante notice sur la famille De L'Église de Lalande (1552-1885), une des familles de l'Agenais. Dans cette suite de notes généalogiques, on remarquera (p. 9) une affiche imprimée de Nicolas II de L'Église, chargé de faire les enrôlements du régiment du Maine à Casteljaloux; des détails sur la carrière de Pierre de L'Église de la Barrière qui fut blessé à Goudelour et reçut des Hindous deux naïfs dessins sur toile et parchemin (p. 28), et sur l'existence que menèrent pendant l'émigration les deux frères Étienne de L'Église (p. 51-57). Nous recommandons l'appendice qui renferme *quelques lettres* (p. 69-86) écrites au xviiie siècle par plusieurs membres de la famille; celles de Guillaume de L'Église à son frère (1751-1755) contiennent des particularités curieuses sur la vie d'un officier au temps de Louis XV et notamment sur les frais que coûtait le recrutement d'une compagnie. Le dernier morceau, *L'orange du roi d'Espagne* (p. 87-92), retrace le mariage romanesque

de Daniel de L'Église avec la belle Margouton de Besse à qui le roi Philippe V, de passage à Bazas, fit cadeau d'une orange cerclée d'argent.

— Nous recevons une « *étude d'histoire critique et documentaire* », intitulée *Sebastien Cabot, navigateur vénitien* (Paris, Delagrave. In-8°, 43 p.). L'auteur, qui signe à la fin de son travail B. A. V., y prend à partie un ouvrage publié par M. Tarducci sur les deux Cabot sous les auspices de la Commission royale d'histoire de la Vénétie. Il en montre, comme il dit, les procédés, l'intention, les « dessous », et prouve que l'ouvrage de M. Tarducci, méritoire peut-être au point de vue du style et de la phrase, est, comme œuvre d'histoire, absolument sans valeur. Après avoir rappelé ce que les documents authentiques nous apprennent sur Jean et Sébastien Cabot, il fait voir que M. Tarducci s'est contenté de consulter, une paire de ciseaux à la main, le livre publié en 1882 par M. Harrisse sur le même sujet, et qu'en outre, l'historien italien a commis de singulières erreurs en assurant que Sébastien Cabot naquit à Venise, découvrit le continent américain en 1494 et atterrit pour la première fois au cap Breton. Mais ce qu'on doit surtout reprochér à M. Tarducci, c'est d'avoir représenté dans Sébastien Cabot un homme de génie dont la pensée ne fut jamais inspirée que par le plus noble idéal : le critique riposte à M. Tarducci par la liste des mensonges de Cabot, « mensonges qui n'eurent d'autres causes que la vantardise, l'égoïsme et l'intérêt ».

ALSACE. — La librairie strasbourgeoise de Heitz et Mündel publie la première livraison d'un dictionnaire du dialecte strasbourgeois, *Wœrterbuch der Strassburger Mundart*, qui sera sans nul doute accueilli de tous côtés avec reconnaissance. L'auteur est le regretté Charles Schmidt, et cette œuvre posthume du grand savant comptera évidemment parmi ses publications les plus méritoires. Le premier fascicule (p. 7-48 sur deux colonnes) va du mot *Aamol* au mot *Hampfel*. Chaque mot est suivi de la traduction allemande et de plusieurs exemples. Les pages 1-5 contiennent de brèves et utiles remarques sur la prononciation et sur quelques particularités grammaticales du dialecte, ainsi qu'une liste des sources consultées et citées par Charles Schmidt. Nous lisons sur la couverture que l'ouvrage complet renfermera un portrait de l'auteur, sa biographie et une bibliographie de ses œuvres. La librairie annonce également qu'elle fera paraître d'autres écrits, tirés des papiers, du *Nachlass* de l'érudit strasbourgeois : *Unterelsæssische mittelalterliche Flurnamen*; *Noms de lieux de la Basse-Alsace au moyen âge; Herrade de Landsberg*.

HONGRIE. — Nous avons annoncé (*Revue critique*, 1894 n° 45) l'apparition du premier volume des articles du comte Étienne Széchenyi. L'Académie vient d'éditer le second volume qui contient les articles publiés de 1843 à 1848 (*Grof Széchenyi istvan hirlapi crikkei II.* 692 pages avec un fac-similé). Nous y relevons les études que le grand réformateur a écrites sur l'impôt, sur l'industrie, sur les chemins de fer et les voies de communication. Il fut un des premiers à réclamer la fondation de quelques Écoles dites *réales;* car la Hongrie jusqu'en 1850 ne connaissait que l'enseignement classique. Le manque total d'un enseignement spécial, technique et commercial, avait frappé Széchenyi ; c'était, en effet, une des causes du retard de la Hongrie sur le terrain économique. Ce n'est que depuis le dualisme que l'État fait des efforts dans ce sens, efforts couronnés des plus beaux résultats. Le savant éditeur, M. Antoine Zichy, a fait précéder les différents articles de courtes notices et a ajouté à la fin du volume un petit lexique des termes employés spécialement par Széchenyi.

— Le grand ouvrage du comte Teleki sur L'Époque des Hunyadi (1852-1857), qui est la propriété de l'Académie. est actuellement complété par Desider Csanki qui y ajoute la géographie historique de la Hongrie à la même époque. C'est un répertoire,

divisé par départements, des forteresses, des villes et des communes dans la seconde moitié du XVe siècle, et qui a demandé d'énormes recherches dans les archives de l'État et des particuliers. Le deuxième volume qui vient de paraître (*Magyarorszag tœrténelmi fœldrajza a Hunyadiak Koraban*, II. 860 p.) contient la description de douze comitats. L'auteur y fait connaître cent quatre-vingt-huit forteresses, deux cen quatre villes, six mille quatre cent quarante-sept communes et trois mille quatre cents cinquante-sept grandes propriétés. Chaque nom est accompagné du renvoi au livre ou à la charte qui le mentionne.

— La Commission historique de l'Académie, non contente d'éditer dans ses *Monumenta* tous les documents importants relatifs à l'histoire du pays, fait faire encore des recherches dans les archives de l'étranger pour y recueillir des matériaux précieux pour les historiens. Les copies sont déposées à la bibliothèque de la Commission qui en fait dresser régulièrement le catalogue, M. Léopold Ovary, qui a dépouillé à cet effet les archives de l'Italie, vient de publier un volume (*A magyar tud Akademia tœrténelmi bizottsaganak Oklevél Masolatai*, 2e fasc, 293 p.) où il énumère les documents copiés et qui s'étendent de la bataille de Mohács (1326) jusqu'à 1600. La commission a réuni pour cette époque mille deux cent cinquante-sept documents que les historiens peuvent consulter. Un index très détaillé facilite les recherches.

— L'infatigable Szilagyi vient de publier le XVIIe volume des *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae (Erdélyi orszaggyülési Emlékek*, 491 p.) qui embrasse une période de trois ans (1679-1682). C'est Michel Apafi qui gouverne en Transylvanie, mais le vrai chef du pays est Teleki. Quoique Louis XIV eût conclu la paix avec l'Autriche en 1679, il désirait de ces émissaires des détails exacts sur les chefs des mécontents, qu'il voudrait peut-être appuyer un jour. L'un deux le renseigne sur les vertus et les vices de Michel Teleki. Il est « certain que difficilement peut-on trouver en un même sujet tant de bonnes et mauvaises qualités. Son activité est incroyable, les affaires les plus difficiles ne l'embarrassent pas, il est plein d'expédients, entreprenant, pensant de grandes choses, ferme dans ses résolutions, libéral, sobre, éloquent, cherchant avec excès la réputation, magnifique dans sa suite et dans sa maison »; mais il est « né cruel, injuste, violent, artificieux, implacable dans sa haine, faisant tout servir à ses desseins ». La correspondance échangée entre Apafi et le marquis de Béthune, une intéressante lettre d'Apafi qui demande du secours à Louis XIV et lui envoie Daniel Absalon (1680) « solatium et remedia mihi, rebusque allaturus », deux *Journaux* sur la campagne d'Apafi en Hongrie et une magistrale introduction, formant le trente et unième chapitre de l'histoire diplomatique de la Transylvanie, telles sont les parties les plus intéressantes de ce volume.

— L'académicien Ladislas Fejérpataky, un des meilleurs « chartistes » de la Hongrie, attaché au Musée National, vient de publier un travail très intéressant sur les deux chartes du règne d'Étienne II (1114-1131) (*Oklevelek II. Istvan Kiroly Korabol;* 45 p. 5 fac-similés). Elles n'émanent pas de la chancellerie royale, mais de corporations ecclésiastiques, et se rapportent à des donations faites par des particuliers. Elles sont parmi les plus anciennes que la Hongrie possède, et leur authenticité est indiscutable. L'une est conservée à Pannonhalma, la maison-mère des Bénédictins de Hongrie, l'autre a Veszprém.

— M. Acsady continue ses beaux travaux sur l'histoire économique de l'ancienne Hongrie. Son dernier travail (*Régi magyar birtokviszonyok* 72. p.) sur les grandes propriétés entre 1494 et 1598 est très instructif au point de vue des grandes familles hongroises. En 1494, quatre ans après la mort de Mathias Corvin, le plus riche magnat du pays était le palatin Étienne Szapolyai que Mathias avait élevé du rang d'un

simple capitaine de *hajduk* aux plus hautes dignités. Il avait des propriétés dans vingt-cinq comitats sur quarante-deux. Le prince Jean Corvin n'en possédait pas seulement la moitié. D'autres grands propriétaires étaient Geréb, Ujlaky, Paul Kinizsi, le vainqueur des Turcs, les Bánffy, Hampó et Drágffy; cinquante ans plus tard, nous ne trouvons plus de traces de ces familles, à l'exception d'une seule; d'autres petits propriétaires occupent le premier rang.

— Taine était, depuis 1885, membre associé étranger de l'Académie hongroise. Selon l'usage, c'est un membre de la deuxième classe (sciences historiques et philosophiques), Michel Zsilinszky, qui a prononcé son éloge (*Taine Hippolyt Adolf mint tœrténetiro*, 43 p.). Comme le titre l'indique, l'auteur ne s'occupe que de *Taine historien*. Après une courte notice biographique où il passe sous silence le séjour à l'École normale et les tribulations de l'administration universitaire. — Zsilinszky dit seulement que Taine était professeur à Besançon où il se trouvait bien! — après l'énumération des écrits antérieurs aux *Origines de la France contemporaine*, l'auteur s'attache surtout à faire ressortir la grande valeur de cette dernière œuvre et retrace la physionomie morale et intellectuelle de Taine dont la plupart des ouvrages sont traduits en hongrois. (L'Académie seule a fait traduire l'*Histoire de la littérature anglaise* et les *Origines*.) Nous aurions vu avec plaisir que M. Zsilinszky dît un mot de l'influence prédominante de la critique esthétique de Taine sur les jeunes écrivains qui se nomment Eugène Péterffy, Riedl et Haraszti.

— L'ancien professeur de langue et littérature grecque à l'Université de Budapest, M. J. Télfy, consacre ses loisirs à une occupation bien innocente. Membre de l'Académie, il se croit obligé de rendre compte de temps en temps des nouveaux livres qui paraissent en Grèce. Son dernier fascicule (*Ujgœrœg munkak ismertetése*, 40 p.) énumère une douzaine d'ouvrages. La place de cet article était dans une revue ou dans un journal; on se demande vraiment si les publications académiques sont faites pour ce genre de travail.

— M. Geyza Némethy, dont nous avons déjà annoncé l'édition critique des fragments d'Euhémère, vient de publier dans les « Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum a collegio philologico classico Academiae Litterarum Hungaricae publici juris factae » les *Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis Disticha de Moribus* (82 p.). L'édition avait paru d'abord dans le programme d'un *gymnase* de Budapest. Elle se trouve ici améliorée et fait bonne figure à côté des éditions savantes d'Abel et de Thewrewk. La libéralité de l'Académie seule rend possible l'apparition de pareils travaux en Hongrie.

— Les derniers numéros des *Nyelvtudomanyi Kœzlemények*, la plus grande revue de philologie hongroise et des langues ougro-finnoises, contiennent entre autres des articles importants du directeur Sigismond Simonyi sur la *Combinaison et la formation des mots en hongrois* (lecture qu'il a faite à l'Académie en prenant place comme membre ordinaire), puis les *Contributions à la syntaxe historique magyare* du même auteur qui a déjà consacré deux volumes aux adverbes et trois aux conjonctions hongroises. Dans la même revue, Munkacsi continue ses beaux travaux sur les différents dialectes de la langue vogoule; Szinnyei, le successeur de Budenz à l'université de Budapest, traite de l'attraction labiale dans le cseremisz; Balassa qui, en collaboration avec Simonyi, prépare une *Phonétique hongroise*, parle longuement et savamment de l'*histoire des voyelles magyares*; Szilasi dresse un vocabulaire vogoul en attendant le dictionnaire de cette langue; Halasz, récemment nommé professeur de philologie magyare à l'université de Clausembourg, finit son étude sur la parenté de l'ougrien et du samojed. Chaque livraison contient en outre des comptes rendus

très détaillés sur les ouvrages de philologie comparée et de lexicographie; ainsi GOLDZIHER traite des livres récents sur les dialectes arabes; le *Dictionnaire* Darmesteter-Hatzfeld-Thomas y est loué; il reflète fidèlement, dit le critique, la vie de la langue française du XVII[e] au XIX[e] siècle. Une bibliographie hongroise et étrangère des publications de 1894 se trouve dans le 1[er] fascicule de 1895.

— Le savant orientaliste et ethnographe Arminius VAMBÉRY, après avoir plaidé dans son ouvrage sur l'*Origine des Magyars* (en hongrois et en allemand, 1882) pour la parenté turque contre Hunfalvy et Budenz, reprend dans son dernier ouvrage, *Naissance et développement de la race magyare* (*A magyarsag Keletkezése és gyarapodasa*, 408 p.) sa thèse favorite. Tout en accordant aux philologues que la langue primitive du peuple était parente à l'ougrien, il démontre que l'influence turque s'est fait sentir sur les restes des Huns et des Avares — car il y en avait en Hongrie malgré les chroniques allemandes qui parlent d'une défaite complète — bien avant l'arrivée des Magyars en Hongrie, et que ceux-ci n'ont fait qu'achever l'œuvre de leurs ancêtres. La Hongrie était au X[e] siècle une véritable « officina gentium », et Vambéry démêle avec beaucoup de sagacité dans quelle mesure chacune de ces races a contribué à la transformation d'un peuple guerrier et nomade en une nation politique qui a su fonder un royaume au milieu de ses adversaires et se maintenir jusqu'aujourd'hui [1].

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1895.

L'Académie décerne le premier prix Gobert à M. Elie Berger, archiviste aux Archives nationales, pour son *Histoire de la Reine Blanche*, et le second prix à M. l'abbé Clerval, chanoine de la cathédrale de Chartres, pour son étude sur les *Ecoles de Chartres au moyen âge*.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son mémoire sur la déesse Tanis et le culte de Déméter et de Perséphone à Carthage. M. Clermont-Ganneau avait essayé d'expliquer l'origine historique d'une déesse qualifiée de déesse mère (Amma, ou Emm), dont l'existence à Carthage a été révélée par trois inscriptions découvertes dans cette ville. Dans une de ces inscriptions, la déesse mère se trouve associée à une autre déesse, Baalat Ha-Hédrat, formant avec elle un couple mythologique sans analogue jusqu'ici dans le Panthéon phénicien. A la suite d'une série de rapprochements, M. Clermont-Ganneau était arrivé à cette conclusion que, dans ce couple de deux déesses carthaginoises, dont la première est la déesse mère, la seconde, probablement la déesse fille, il fallait reconnaître le couple, si populaire chez les Grecs, de Déméter et de son inséparable fille Perséphoné-Cora, autrement dit Cérès et Proserpine. Il s'appuyait principalement sur un passage de Diodore de Sicile, qui apprend qu'en 397 avant C. le culte de Déméter et de Perséphoné avait été officiellement établi à Carthage dans des conditions succinctement rappelées. Il croit utile de revenir sur ce fait essentiel qui éclaire d'une vive lumière l'histoire religieuse de Carthage, en montrant pourquoi et comment les Carthaginois avaient été conduits à ouvrir à deux battants la porte de leur Panthéon à deux déesses helléniques qui étaient les grandes protectrices de la Sicile. C'est à l'occasion de la désastreuse campagne des Carthaginois en Sicile. Le rapprochement fait par M. Clermont-Ganneau a des conséquences assez inattendues. En effet, deux autres inscriptions puniques de Carthage identifient expressément à cette déesse mère, dont l'importation étrangère est patente, la fameuse Tanit Pené-Baal, qui tient une si grande place dans le culte de Carthage. Il en résulte que la Tanit punique avait été assimilée à Déméter. Toute paradoxale qu'elle puisse sembler d'abord, cette conséquence s'impose. Elle est confirmée par le fait que les plus anciennes monnaies de Carthage reproduisent la tête de Déméter, caractéristique du monnayage de Sicile. Elle l'est probablement aussi par l'existence de ce culte de la Cérès africaine qui, comme le prouve l'épigraphie, reçoit un si grand développement après la conquête romaine.

1. Toutes les notes que nous publions sur la Hongrie, nous sont données par M. Kont (A. C.).

M. Philippe Berger lit un mémoire sur les fouilles faites par M. E. Gautier pour déterminer l'emplacement de l'ancienne Kadès. Deux endroits, dans la vallée de l'Oronte, se disputent la possession de la ville de Kadès : le tumulus qui porte le nom de Tell Neby Mindoh, sur les contreforts du Liban, près du lac de Homs, et l'île située au milieu de ce lac. M. Gautier s'est attaqué au lac de Homs. Il a emporté avec lui deux bateaux démontables, s'est installé dans l'île et a exploré le tumulus qui occupe le centre de l'île. Les conclusions de cette recherche ont été négatives ; M. Gautier est arrivé à la conviction que Kadès n'était pas construit sur l'emplacement actuel du lac de Homs. Mais ces fouilles lui ont permis de retrouver dans l'île les vestiges d'une série de constructions superposées, qui vont depuis l'époque byzantine jusqu'à l'âge du silex taillé, en passant par l'époque gréco-phénicienne, marquée par des murs de grand appareil, et l'époque de l'âge de bronze, qui a laissé comme témoins toute une série de tombes où M. Gautier a retrouvé des instruments divers d'un haut intérêt. — M. Berger rappelle les fouilles entreprises cette année en Egypte par M. Gautier, et qui lui ont permis de retrouver dans une même cachette dix statues du même prince.

M. Berger entretient ensuite l'Académie d'une inscription latine trouvée à Maktar (Tunisie) et qui lui a été communiquée par M. Cagnat. Cette inscription est ainsi conçue : « Moi Q. Vibius Saiaga, fils de Caius, après avoir fait tous les frais de cet *idurio*, je m'y suis dressé une plaque funéraire pour moi et les miens. » Le mot *idurio* n'est pas latin. M. Berger suppose que c'est la transcription latine du mot sémitique *heder*, *hadrat*, qui désignait une enceinte sacrée. On pourrait aussi penser au grec ἵδρυσις, ἵδρυμα, qui a un sens analogue; mais le nom du donateur, Saiaga, qui est certainement indigène, fait pencher vers la première explication. Maktar est le centre le plus important, en Tunisie, de cette compénétration de l'élément phénicien et de l'élément latin, et cette inscription forme la contrepartie des nombreuses inscriptions néo-puniques de Maktar dans lesquelles on trouve des noms latins transcrits en caractères phéniciens.

M. Henri Chevalier donne lecture d'une note sur la traduction de douze termes coréens jusqu'ici inconnus, et propose de les rapporter aux mois de l'année et aux signes du zodiaque.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des nouvelles découvertes faites à Carthage. Plus de quarante tombes ont été fouillées pendant le mois de mars; le mobilier de ces tombes est toujours à peu près semblable. Les dernières renferment cependant quelques petits vases ornés de peintures. Une seule sépulture a fourni des masques en terre cuite, et le P. Delattre envoie la photographie de l'un d'eux qui représente une tête de femme voilée. Ce masque porte un trou de suspension et conserve des traces de couleur rouge vif aux lèvres, aux oreilles et dans la coiffure. Un dessin qui fait partie de l'envoi du P. Delattre représente un curieux objet en terre cuite. C'est un cylindre creux monté sur un pied rond; ce cylindre est surmonté de sept récipients en forme de vases, communiquant entre eux et avec lui; il est orné d'une tête de vache à longues cornes et d'une tête d'Hathor. L'influence égyptienne est évidente; il suffit de considérer la forme des vases et les attributs religieux qui les accompagnent pour en être convaincu. Cet objet paraît avoir servi de lampadaire; sans doute les sept récipients étaient destinés à contenir l'huile; les mèches devaient être faites en moëlle de sureau. On peut rapprocher ce petit monument de quelques objets analogues qui ont été trouvés à Eleusis en 1885 avec des vases à figures noires remontant au vi[e] siècle a. C. (cf. *Ephem. archaiolog.* 1885, pl. 9). Les tombes explorées à Carthage par le P. Delattre sont aussi de cette époque. Deux des monuments en terre cuite découverts à Eleusis portent jusqu'à quarante ou cinquante récipients. Si l'on admet l'hypothèse d'un lampadaire, on obtenait sans doute à l'aide de ces godets multiples un éclairage assez brillant. — Cette lecture est suivie de quelques remarques de MM, Clermont-Ganneau et Maspero.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet — 1895

347. — **Die Vyâsa-Çikshâ, besonders in ihrem Verhältnis zum Taittirîya-Prâtiçâkhya,** von Dr. Heinrich LÜDERS. — Kiel, Haeseler, 1895. Gr. in-8 carré, 118 pp.

La Vyàsa-Çikṣâ est un des nombreux mementos versifiés de phonétique qui se rattachent au cycle de la Taittirîya Saṃhitâ. M. Lüders, qui l'a analysée avec beaucoup de conscience et de pénétration, nous communique le résultat de ses recherches qui lui ont valu un prix de l'Université de Goettingue : elles portent essentiellement sur la comparaison de la doctrine de la Çikṣâ avec celle du Prâtiçâkhya dont elle relève, et permettent dès lors ds restituer en partie la physionomie primitive de ce dernier document, en faisant disparaître les interversions et les interpolations qui le défigurent dans le texte publié et commenté par Whitney. On constate, avec un sentiment de pieuse vénération pour la mémoire du grand sanscritiste américain, que presque toutes les conclusions du patient travail de M. L. ne font que confirmer les inductions qu'avait entrevues son génial coup d'œil. Dégagé de ces scories, le T. P. gagne incontestablement en cohésion : en valeur scientifique, c'est une autre affaire, et l'auteur, qui par ailleurs se rend parfaitement compte de l'indigence de méthode de cet étrange entassement de faits (p. 62), aurait pu ne pas oublier et dire qu'à ce point de vue l'Atharva-Pr. tout au moins est d'une rédaction infiniment supérieure (cf. p. 1). Au sujet de la doctrine de la simplification d'une consonne double devant consonne (p. 54), on voudrait voir citer l'article magistral de M. de Saussure [1], dont la consultation eût pu modifier les vues

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 246.

trop absolues de M. Lüders ; mais, d'une façon générale, il est parfaitement informé de tous les entours de son sujet, et nul n'est mieux préparé que lui à nous donner cette édition princeps de la Vyâsa-Çikṣâ dont nous enregistrons la promesse.

Une simple observation de graphie : l'auteur écrit, malgré les conventions du Congrès de Genève, *çikṣá* par un *sh*, et je l'en blâme, car le ṣ est seul admissible, mais aussi par un *ç* initial, et je l'en loue, espérant que le prochain Congrès, s'il ne revient sur une décision prématurée, autorisera du moins l'usage facultatif de ce signe [1]. Ceux qui veulent nous imposer un *s* accentué ont-ils réfléchi que ce caractère, excellent peut-être pour les transcriptions de textes classiques où il n'y a point d'autres lettres accentuées, fera l'effet le plus bizarre dans le moindre mot védique ? Ou la voyelle voisine sera atone, et alors on sera exposé à la croire accentuée ; ou elle sera accentuée, et l'on aura le déplaisant voisinage de deux accents identiques à fonction toute différente. Je continuerai donc, moi aussi, à écrire *áçva*, seule infraction que je me permette au canon genevois.

V. H.

---

348. — Ollivier-Beauregard. **La caricature égyptienne, historique, politique et morale, description, interprétation.** In-8. de 23-266 pages. Paris, Thorin et fils, éditeurs, 1894.

La caricature égyptienne ne nous est connue que par un petit nombre de dessins sur papyrus ou tracés sur des éclats de pierre, conservés au Musée de Turin et au Musée Britannique, dont l'interprétation présente quelques difficultés dues surtout à l'ignorance où nous nous trouvons des faits ou des raisons qui ont présidé à leur exécution, soit qu'on les considère comme une parodie burlesque de scènes de la vie journalière, soit qu'on leur attribue une portée plus grande. Connus depuis longtemps déjà par la publication qu'en a faite Prisse d'Avenne, qui les a reproduits presque tous dans son *Art égyptien*, t. II pl. 9, ces dessins ont été en partie expliqués par MM. Devéria, Maspero et Perrot-Chipiez. M. Ollivier-Beauregard vient de les réunir en un volume, les faisant suivre d'une nouvelle interprétation.

La première partie de son livre est tout entière consacrée à l'examen de la légende osiriaque et de plusieurs représentations divines ; la seconde partie, consacrée à la caricature, ne commence qu'à la page 149. M. O.-B. y fait preuve d'une ingéniosité très grande ; mais je ne sais si l'on admettra facilement partout les idées qu'il émet sur ce qu'il appelle, d'une expression, à mon avis, un peu ambitieuse, les « pamphlets politiques et les feuilles volantes de la satire en Égypte » (*intr*. p. 11). Par

1. Les sémitisants ont bien admis l'option dans certains cas ; je ne vois pas pourquoi les indianistes se montreraient plus exclusifs.

un excès de subtilité toujours à craindre dans une œuvre de cette nature, M. O.-B. dépasse souvent le but qu'il se propose d'atteindre. Il ne pouvait du reste en être autrement, par suite de la méthode qu'il a suivie et qui procède comme s'il s'agissait d'un rébus à déchiffrer. Chacun des animaux ou des objets représentés prend pour lui une valeur phonétique et devient un véritable hiéroghyphe; il n'interprète pas les figures, il les lit. Un rat, par exemple, étant nommé PENOU, en égyptien ancien, deviendra à cause de cette prononciation, « en style laconique et lâché, comme il convient à un texte de plaisanterie », APEN-N. NU [1], et désignera, selon une expression inconnue encore dans la langue égyptienne, *Les habitants de l'Égypte* [2]. Un tel procédé me paraît des plus dangereux. Il aurait été, je crois, plus simple de comparer la scène à laquelle j'emprunte cette citation aux tableaux connus et reproduits à plusieurs reprises sur les murailles des temples. La méthode philologique ne me paraît pas devoir rendre de bien grands services en pareils cas.

Les peintures et les sculptures des temples et des tombeaux auraient pu fournir aussi de nombreux points de comparaison pour les autres dessins satiriques. Les scènes qu'ils représentent sont, en effet, empruntées à des événements ou à des actes de la vie courante, batailles, offrandes, conduites de troupeaux, concerts, jeux, etc., dont les artistes égyptiens se plaisaient à orner les édifices religieux et les tombes : ce qui écarte à un certain point l'idée de pamphlets politiques s'attaquant à Pharaon ou aux prêtres et à la religion. Les dessins satiriques, du reste, à toutes les époques, n'ont jamais eu qu'une signification passagère, dont le sens, le plus souvent, s'est obscurci dès que les événements qui les avaient fait naître furent oubliés. Moins d'un siècle suffit parfois pour les rendre presque inintelligibles. Que peut-on espérer retrouver dans des œuvres vieilles de plus de trente siècles ? On peut tenter de les interpréter comme l'a fait M. Ollivier-Beauregard; mais le résultat variera infailliblement avec chaque auteur, car si la forme matérielle subsiste encore pour nous, l'intention qui l'a dictée ne se laisse plus entrevoir.

E. CHASSINAT.

---

349. — Gabriel THOMAS, **En Égypte**, Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8°, 174 p. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Thomas n'est pas un récit de voyage ordinaire, où l'auteur, après avoir parcouru un pays, se croit obligé de publier longue-

1. *Loc. cit.*, p. 196.

2. La transcription des hiéroglyphes donnés par M. O.-B. est, du reste, aventurée. Il faudrait lire APENOU-NI-NOUÏT, ce qui ne peut être traduit que par *Ceux de la ville ;* le mot NOUÏT ne signifiant jamais ÉGYPTE, mais exclusivement VILLE.

ment l'impression qu'il en a ressentie et le résultat de recherches qu'il a faites à ce sujet. L'œuvre est courte, et les descriptions n'y traînent pas; mais elle est vivante et personnelle : ce que M. Thomas a vu, il le dit sans l'avoir complété ou corrigé après coup par l'expérience des autres, et ce qu'il a lu sur l'Égypte arabe ou sur l'Égypte pharaonique, il se l'est assimilé pleinement. Le style est ferme, la peinture est nette, l'antiquité plaît telle qu'il la décrit, et la politique n'y est pas agressive outre mesure : aucun de ceux qui prendront le livre en main ne regrettera l'heure qu'il aura passée à le parcourir.

H. G.

---

350. — **A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament** *with an appendix containing the Biblical Aramaic*, based of the Lexicon of Gesenius as translated by E. Robinson, edited with constant reference to *the Thesaurus of Gesenius*, and with autorized use of the latest german editions of Gesenius' *Handwœrterbuch ueber das Alte Testament*, by Francis Brown, D. D., Davenport, professor of Hebrew, with the cooperation of S. R. Driver, D. D., and Ch. Briggs, D. D. etc, Part. I-IV *(Aleph-Héréb)* pp. 1-352; pet. in-4°; Oxford, Clarendon Press, 1892-95.

La lenteur avec laquelle paraissent les divers fascicules de ce nouveau Dictionnaire est assurément justifiée par les soins que les éditeurs apportent à sa rédaction et par les difficultés typographiques qui résultent de la disposition adoptée dans le but d'en rendre l'usage plus pratique. Cela n'empêche qu'on serait heureux de le voir achever plus rapidement, car il mérite d'être recommandé. Basé sur le *Thesaurus* de Gesenius, il diffère cependant de celui-ci en plusieurs points. Naturellement, tout d'abord en ce que les éditeurs ont utilisé dans une large mesure les travaux postérieurs au grand lexicographe, et on peut dire que la partie qui concerne la philologie comparée a été entièrement refondue [1]; ensuite, en ce que les termes de l'araméen biblique ont été retranchés du corps de l'ouvrage et rejetés à la fin sous forme d'appendice; enfin, en ce que les références sont beaucoup plus nombreuses que dans le *Thesaurus*. A ce dernier point de vue le nouveau dictionnaire se rapproche du *Lexicon concordantiale* de Schaaf pour la Peshittha [2].

Les exemples sont généralement bien choisis et disposés de manière à présenter successivement sous une racine toutes les différentes flexions nominales ou verbales qui se rencontrent dans le texte sacré. Les éditeurs,

---

1. Les éditeurs ont utilisé à ce point de vue les derniers travaux philologiques et ont fait appel aux plus récentes découvertes épigraphiques, trop négligées jusqu'à ce jour dans ce genre de publication.

2. Ainsi, par exemple, sous la racine *Aór*, tandis que le *Thesaurus* ne donne que trente-huit références, le nouveau *Lexicon* en donne soixante; sous *Ba'ar*, le *Thes.* en a quatre-vingt, le *Lex.* cent dix-sept; sous *Zakâ*, le *Thes.* dix, le *Lex.* dix-sept; sous *Hâtab*, le *Thes.* huit, le *Lex.* quinze, etc....

très réservés dans l'expression de leurs opinions personnelles, ne donnent jamais un sens ou une interprétation sans citer leurs autorités. C'est ainsi qu'ils renvoient dans le cours du Lexique à plus de deux cent cinquante ouvrages relatifs à la critique biblique ou à la philologie comparée, sans compter les éditions du texte ou de ses différentes versions. Le Dictionnaire constitue donc une sorte de répertoire bibliographique. Cette abondance de citations, grâce à une heureuse disposition typographique, ne nuit en rien à la clarté et à la concision de la rédaction.

Nous reviendrons sur cette importante publication lorsqu'elle sera terminée, et nous espérons que ce ne sera pas à une époque trop éloignée.

J. B. Chabot.

---

351. — **Die Landwirtschaft in Palaestina** zur Zeit der Mishnâh. I Theil, *Der Getreidebau*, von Dr. Hermann Vogelstein, mit einer Tafel, Berlin, 1894; Mayer et Müller, in-8o, pp. 78.

352. — **Versuch einer Technologie und Terminologie der Handwerke** in der Misnâh. I Th., *Spinnen*, *Færben*, *Weben*, *Walken*, von Dr. Paul Rieger, mit 2 Tafeln. Berlin, 1894, Mayer et Müller, in-8°, pp. 48.

Ces deux publications analogues par leurs sources et par la forme sous laquelle elles se présentent, sont le fruit de recherches patientes et consciencieuses. Mais nous ne savons si l'intérêt du sujet répond à l'étendue du travail. Les conditions climatologiques de la Palestine, la nature du sol, l'époque des semailles ou de la moisson, n'ont pas changé, et les procédés de culture ou de battage employés aujourd'hui par les fellahs ne diffèrent guère de ceux qui étaient usités aux premiers siècles de notre ère. Les récits des voyageurs en apprennent sur ce point tout autant sinon plus que la Mishnâh et les commentateurs du Talmud. Cette réflexion peut s'appliquer, moins rigoureusement toutefois, au sujet traité par M. Rieger. Ce qui fait le mérite de ces deux opuscules — du second surtout — c'est le soin avec lequel les auteurs se sont efforcés de déterminer la signification précise d'un assez grand nombre de termes rabbiniques ou araméens disséminés dans le cours de l'ouvrage, mais qu'une table alphabétique permet de retrouver facilement. A ce point de vue ils pourront être consultés avec fruit par les lexicographes [1].

J.-B. C.

---

1. Le travail de M. V. est terminé par deux courtes dissertations sur les mots *'âmîr, foin;* et *nôgér, aire à battre*, d'où *moisson*. — Les mots *Tephîlot hayîdôn* (sous réserve de la vocalisation), que M. R. laisse sans interprétation, parmi les noms de matières textiles (p. 13), nous paraissent signifier *les fibres du laurier* (cf. syr. *aydina*, Bar Bahloul, col. 114) et désignent probablement les aigrettes soyeuses qui surmontent les baies du laurier rose.

353. — Max Zoeller. **Rœmische Staats-und Rechtsaltertümer (Zweiste Auflage)**. Breslau, 1895, 520 pages.

M. Max Zoeller vient de publier la seconde édition de ses *Rœmische Staats-und Rechtsaltertümer*. Le sous-titre que porte cet ouvrage : *Ein Kompendium für das Studium und die Praxis*, en indique nettement le caractère. C'est un Manuel des Antiquités romaines du même genre que les livres de MM. Bouché-Leclercq et Mispoulet. Dans la préface de la première édition, M. Z. avait précisément insisté sur ce point : « Le but de ce Compendium, écrivait-il, est de servir de guide aux jeunes gens qui abordent l'étude des antiquités politiques et juridiques de Rome, et d'offrir un résumé à ceux qui les ont déjà étudiées à fond; en outre il permettra aux professeurs des gymnases de se tenir au courant des recherches et des découvertes nouvelles. »

L'originalité et le mérite d'un tel travail consistent donc surtout dans le plan qui a été suivi et dans la méthode d'exposition qui a été appliquée. Ni le plan ni la méthode de M. Z. ne nous paraissent à l'abri de toute critique.

Sans doute un *Manuel des Institutions* ou *des Antiquités romaines* ne saurait être composé comme une *Histoire romaine*, et M. Z. a eu raison de préférer l'ordre systématique *(die systematische Behandlung)* à l'ordre chronologique. Mais cela ne l'autorisait pas à négliger aussi complètement qu'il l'a fait les derniers siècles de l'empire romain. Par exemple, dans le chapitre 3 du livre I, chapitre consacré aux différentes catégories des citoyens : ordre sénatorial, ordre équestre, prolétaires, affranchis, il n'est fait aucune mention des titres de *clarissimi*, d'*illustres*, de *spectabiles* d'*egregii*, etc, que l'on rencontre si fréquemment dans les textes et sur les inscriptions de l'époque impériale. — C'est à peine si de loin en loin l'auteur cite les réformes accomplies par Dioclétien et Constantin dans l'organisation administrative et politique du monde romain. — Le livre VI, qui traite de l'armée et de l'organisation militaire, est divisé en deux chapitres d'inégale importance : *Organisation de l'armée romaine jusqu'à l'époque de Marius* (28 pages); *Organisation de l'armée romaine après Marius et sous l'empire* (10 pages); dans ce second chapitre, qui est vraiment trop court, M. Z. ne nomme pas une seule fois, même en note, la légion et le camp de Lambèse. Voici d'autre part tout ce qu'il dit de l'histoire de l'armée romaine après Dioclétien, pag. 426 : « *Après Dioclétien, l'armée subit diverses modifications, dont Mommsen a parlé en détail* (Hermes, XXIV, 2, pag. 195-278). » Le procédé est commode !

De même que M. Z. sacrifie l'époque impériale, de même il n'accorde aux provinces qu'une très médiocre attention. Il traite, en une vingtaine de pages, à la fin de son livre, de leur administration et de leur condition politique. Il est en cela beaucoup trop fidèle à la méthode qu'ont presque toujours suivie les historiens de l'empire. Il semble que

Rome seule les attire et qu'ils ne voient dans toute l'étendue du monde romain que ce qui se passe au pied du Capitole. Les folies de Caligula, les sinistres et monstrueuses fantaisies de Néron et de Commode, les infâmes débauches d'Héliogabale sont racontées avec complaisance; mais l'histoire des provinces n'est même pas ébauchée. Le merveilleux épanouissement de l'Afrique proconsulaire, de la Bétique, de presque toute la Gaule; l'éclosion de la vie urbaine dans maintes régions de l'Europe et de l'Afrique; le développement des relations commerciales entre les pays méditerranéens et le reste du monde : ces questions si vastes, si complexes, si vivantes éveillent beaucoup moins l'attention que les épisodes anecdotiques qui accompagnent la chute de Galba et l'avènement d'Othon. Comme tant d'autres et après eux, M. Z. n'a guère vu dans le monde romain que Rome elle-même : c'est là, croyons-nous, une grave erreur d'optique.

Enfin, tout *Kompendium* ou Manuel doit à son titre et à son caractère de ne contenir, au moins dans le texte, aucune discussion; de ne présenter aux lecteurs que des résultats, positifs, douteux ou négatifs. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Bouché-Leclercq, dont à cet égard le *Manuel des Institutions romaines* peut être cité comme un modèle; dans cet ouvrage, tout l'appareil d'érudition et tous les développements critiques sont rejetés dans les notes. Au contraire, M. Z. a introduit dans le texte même de son livre les diverses théories émises sur tel ou tel point sujet à la controverse. S'il est, à la rigueur, excusable d'avoir exposé les opinions de Niebuhr et de Mommsen sur les origines de la plèbe romaine (p. 20-23), il nous semble qu'il l'est moins, et même qu'il ne l'est pas du tout d'avoir consacré une page presque entière à la transcription des idées de Madvig et de Mommsen sur la classe sociale, peu nombreuse et peu connue, des *tribuni aerarii* (p. 56-57). Il résulte de cette méthode que la lecture de ce livre, destiné pourtant aux étudiants et aux professeurs plutôt qu'aux érudits, est parfois difficile et pénible.

Nous ne pensons pas que le *Kompendium* de M. Zoeller soit appelé à remplacer jamais, dans des mains françaises, les excellents travaux de MM. Bouché-Leclercq et Mispoulet.

J. Toutain.

---

354. — **A Syntactic, Stylistic and Metrical Study of Prudentius.** A Thesis presented to the board of University studies of the Johns Hopkins University for the degree of doctor of philosophy, by Emory Bair Lease. Baltimore, the Friedenwald Company, 1895; 81 pp. In-8°.

Ce travail est un catalogue sans phrases des faits grammaticaux que présente le texte de Prudence. Faute d'une meilleure édition, celle de Dressel a servi de base. M. Lease est bien au courant, quoiqu'il ait omis dans son introduction de mentionner le livre inégal, mais pas tout

à fait inutile, de Rössler. Il nous donne un peu plus qu'il n'annonce, car les quatre premières pages contiennent un relevé des formes. Virgile et Juvencus, pour lequel un autre américain, M. J.-T. Hatfield, nous a donné un dépouillement d'ailleurs incomplet, sont les points de comparaison ordinaires de M. Lease. On est surpris que les rapprochements avec Sénèque soient très rares, en dehors des sept lignes où est expédiée la question de son influence sur Prudence; au lieu de citer Plaute, qui n'avait rien à voir dans la question des iambiques trimètres, c'était le cas de parler de Sénèque. Cette partie est, il est vrai, traitée superficiellement et l'étude métrique porte surtout sur l'hexamètre; il y aurait à faire des réserves sur la méthode employée, mais elle n'est pas particulière à M. Lease. En somme, cette brochure rendra service à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du latin dans cette période; on en retire l'impression que Prudence est plus correct que ses contemporains et ses devanciers chrétiens, beaucoup plus surtout que les prosateurs. L'observation formulée par M. Boissier à propos du *Carmen paschale* de Sedulius, se trouve donc une fois de plus confirmée [1].

P. L.

---

355. — Müntz (Eugène). **Histoire de l'art pendant la Renaissance. Italie : la fin de la Renaissance, Michel-Ange, le Corrège, les Vénitiens** Paris, Hachette, 1895. In-4° de 757 p.

Tout plein de promesses qu'il est, le sous-titre de ce beau volume n'en donne qu'une idée incomplète. M. Müntz ne s'y borne pas, en effet, à expliquer, à juger l'œuvre des peintres, des sculpteurs, des architectes qui fleurirent pendant la seconde moitié du xvi[e] siècle; il ne se contente pas de résumer ou de corriger leur biographie; il embrasse tout ce qui se rapporte aux arts du dessin, gravures, médailles, orfèvrerie, mobilier, miniatures, mosaïques, tapisseries, reliures. Bien plus : s'élevant au-dessus des recherches d'érudition et des querelles d'école pour donner à son livre une portée philosophique et morale, il aborde et résout le grave problème des rapports de la Renaissance avec l'histoire de l'Italie. Le volume n'est pas cette glorification involontaire de la Renaissance qui échappe par moments à tout homme de goût qui l'étudie, quelque prédilection qu'il puisse avoir pour un idéal tout différent; c'en est aussi l'apologie raisonnée. C'est même sur ce point que nous allons insister.

On sait que pour beaucoup de personnes fort éclairées, la Renaissance

---

1. M. Lease, qui cite parfois Claudien, ne paraît pas bien connaître l'édition Birt et sa copieuse introduction, dont il aurait pu tirer meilleur parti. P. 10, § 5, l. 4, lire : *gignens*. P. 77, aj. que *malesanus* est un mot courant dans l'enseignement des écoles; c'est l'exemple que les grammairiens s'empruntent mutuellement à propos de l'accentuation des mots composés.

a conduit nécessairement à la Réforme et même à la restauration de l'esprit payen, à la rupture complète avec le christianisme ; on sait aussi que pour d'autres non moins instruites la partie de cette période que M. M. étudie aujourd'hui est irréparablement entachée de décadence. M. M. s'élève contre cette double imputation. D'une part, il distingue soigneusement le désir d'émancipation intellectuelle qui a conduit à la Réforme et l'enthousiasme pour l'antiquité, pour le type de beauté qu'elle avait conçu ; il montre que cet enthousiasme qui rencontrait en Italie dans les princes de l'Église, non pas des adversaires mais des protecteurs, n'entraînait pas logiquement l'hétérodoxie. D'autre part, il fait voir que, si l'Italie du xvie siècle a perdu les vertus politiques et si on en peut inférer dès lors que la décadence est proche, il s'en faut de beaucoup que les ressorts, non seulement de l'intelligence, mais de la volonté soient déjà détendus. Il montre par exemple que Michel-Ange n'est pas comme ses statues et ses fresques pourraient le faire croire, un admirateur exclusif de la force impitoyable ou de la révolte indomptée, que l'Ancien Testament ne l'inspire pas seul, puisque dans ses poésies il exprime vivement sa confiance dans la bonté, la commisération de Dieu (p. 47-48) ; il rappelle que le Titien fut un bon père, un époux tendre, que l'Arétin lui-même respectait la gravité de ses mœurs, qu'une piété vive se marque dans son Assomption de la Vierge, dans sa Mise au Tombeau ; il ne laisse même pas la ressource de dire que les hommes de premier ordre échappaient seuls alors à l'égoïsme cupide ; car il prouve par les Vies de Vasari qu'un peintre médiocre du xvie siècle pouvait encore nourrir le plus profond respect pour son art, le zèle le plus dévoué pour ceux qui l'avaient illustré ; il réduit à leur juste valeur les reproches de critiques quelquefois plus sévères que bien informés ; il avertit que Vasari a pris la peine de consulter non pas uniquement la tradition orale mais tous les ouvrages manuscrits ou imprimés qui pouvaient l'instruire, qu'il a interrogé jusqu'aux poètes sur les artistes des générations antérieures, qu'il s'est appliqué à rendre justice aux primitifs aussi bien qu'aux peintres de l'âge d'or, aux étrangers comme à ses compatriotes (p. 178 sqq.). — Mais, dira-t-on, M. M. trace là, sans s'en apercevoir, son propre portrait. — D'accord, mais c'est tout d'abord le portrait de Vasari ; et une époque où un artiste à la fois célèbre et médiocre compose un volumineux ouvrage, non pour exalter son propre mérite ou pour dénigrer ses rivaux, mais pour louer des œuvres qui sont en quelque sorte sa propre condamnation, n'est pas une époque purement affamée de gloriole, d'argent et de plaisirs.

D'ailleurs l'Italie était alors au premier rang pour les sciences civiles et militaires : ses généraux, ses ingénieurs, ses professeurs, ses médecins attirent les regards de toute l'Europe (p. 8) ; elle fournit des historiographes à toutes les nations (p. 87). Le courage y a si peu disparu que Florence tient longtemps en échec les troupes de Charles Quint ; sans doute on y fait trop souvent appel à l'étranger, mais, outre que les

autres peuples n'ont guère sur ce point plus de scrupule, l'Italien paie du moins de sa personne dans ces querelles qu'il a le tort de ne pas vider en famille : Sienne se bat pour Henri II avec autant de vaillance que Florence se battait pour elle-même. Au surplus, M. M. fait observer que le dévouement à la petite patrie survécut au dévouement à la grande : Venise, qui s'accommode de la présence des Impériaux en Italie, défend victorieusement ses possessions contre les Turcs qui font trembler l'Allemagne. L'Italie a donc véritablement gardé « un fonds de passions généreuses » (p. 2). Aussi bien, il suffit de regarder sans prévention les statues et les tableaux du XVI[e] siècle : si les plus belles œuvres du monde sont celles qui traduisent les sentiments les plus sympathiques, les plus purs, les plus nobles (*ibid.*), « la postérité serait bien ingrate si elle ne bénissait pas la société qui lui a laissé tant de modèles incomparables ». (p. 732).

Nous ne suivrons naturellement pas M. M. dans l'appréciation de chacun des artistes de cette période. Nous signalerons seulement la finesse du parallèle qu'il fait du Titien avec Raphaël ; moins indulgent pour Titien que les fanatiques de la couleur, plus équitable et plus pénétrant que les fanatiques du dessin, il accorde qu'il soutient quelquefois la comparaison avec Raphaël, mais seulement, dit-il, quand il faut représenter une scène pathétique ; alors le Titien joint à la richesse de la palette, à la noblesse de l'ordonnance une émotion qui, élevant pour ainsi dire au-dessus d'eux-mêmes les personnages qu'il a conçus, leur prête pour un instant une grandeur qu'on sent bien qu'ils ne garderaient pas hors du drame où il vient de les jeter ; Raphaël triomphe dans les scènes reposées où les personnages ne sont grands que dans la mesure où le peintre a profondément médité sur l'homme et sur la vie (p. 636-637). Nous signalerons aussi le passage où il explique comment, à la différence de Raphaël, Michel-Ange a, dès le premier jour, fixé son idéal et quelles influences il a pourtant subies (p. 374 sqq.), et nous citerons ce beau résumé sur son œuvre : « Sachons faire abstraction des conséquences inséparables de toute grande conquête pour ne nous attacher qu'à ces conquêtes prises en elles-mêmes. Que de suprêmes triomphes ! L'affranchissement définitif des trois grands arts, une liberté d'expression illimitée s'alliant à la liberté absolue des mouvements et des attitudes, tout un monde de sentiments généreux ou d'impressions pathétiques, la majesté, la fierté, la mélancolie, la terreur, l'amour de la justice, portés à leur maximum d'intensité ou résumés dans des chefs-d'œuvre que rien ne faisait pressentir et que personne depuis n'a pu égaler, telle est la part de Michel-Ange dans l'évolution de la Renaissance » (p. 408).

Quelques erreurs de détail ne sont rien dans un ouvrage de cette importance (M. M. me paraît trop sévère pour la littérature italienne du XVI[e] siècle. Il n'est pas non plus exact de dire sans restriction qu'elle ménage l'Église : outre tant de plaisanteries semées dans le Roland

Furieux, les Satires d'Arioste sont fort dures pour le clergé. — Ce n'est pas aux livres anciens en général, comme il le dit p. 36, mais à ceux de ces livres qui blessent la pudeur que se rapporte le décret du Concile de Trente qu'il cite. — Il n'est pas sûr que les paysans italiens fussent alors comme on le lit à la p. 69, *infiniment plus instruits* que de nos jours). Il ne faut pas non plus s'arrêter au reproche de piquer souvent la curiosité sans la satisfaire ; car on ne peut raisonnablement exiger que dans un si vaste travail l'auteur traite à fond toutes les questions qu'il soulève : c'est déjà beaucoup de les voir, de les trancher et d'indiquer au besoin les livres où d'autres les ont minutieusement discutées. Reste une autre critique dont il est facile de s'aviser, mais à laquelle un auteur évite malaisément de prêter quand il a tout lu et ne veut rien dissimuler : je veux dire un certain nombre d'apparentes contradictions. Les demi-savants et les esprits étroits arrivent plus facilement à mettre de l'unité dans leurs livres. Faute d'avertissements, on pourrait croire à certains moments que M. Müntz écrit contre la thèse qu'il soutient (par exemple p. 39, à propos des philosophes italiens ; p. 84, à propos des artistes qui improvisent) ; mais nul lecteur attentif et de bonne foi ne s'y trompera.

L'ouvrage est orné de quatre cent soixante-seize illustrations insérées dans le texte et, parure plus précieuse, de trente-deux planches en noir ou en chromotypographie tirées à part. Il se termine par une table alphabétique des matières et des noms.

Charles Dejob.

---

356. — **Gœthe-Jahrbuch**, hersg. von Ludwig Geiger, XV Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt (Rütten und Lœning) 1894. In-8°, x et 382 p.

L'*Annuaire de Gœthe* de l'année 1894, pourvu comme toujours d'une chronique, d'une bibliographie très détaillée et d'un utile index, orné d'un joli dessin de Gœthe qui représente Christiane Vulpius endormie sur un sopha, renferme les articles suivants : I *Mittheilungen* de l'Archive de Gœthe et de Schiller : 1° cinquante-trois vers inédits, « esquisses d'une troisième Épître » (Redlich) ; 2° pensées et réflexions, ou *Gedankenspäne* (Suphan) ; 3° une liste des « ouvrages poétiques de Gœthe » écrite par lui-même en langue française pour le comte de Saint-Leu (Suphan) ; 4° un court rapport du chancelier de Müller sur les conversations de Napoléon avec Gœthe et Wieland (Suphan : c'est le rapport que Müller avait remis à Talleyrand, « le travail destiné aux archives littéraires de Weimar », et la comparaison, comme dit l'éditeur, jette une curieuse lumière sur les *Mémoires* de Talleyrand et leur composition) ; 5° sept lettres de Fichte à Gœthe et deux du même à Schiller (Steiner) ; quatre lettres de Wolf, sept de Hirt, et quatre de Gœthe à Hirt (Geiger) ; — II *Abhandlungen :* 1° Gœthe et le comte de Saint-Leu

(Suphan); 2° conférences de Victor Hehn sur Gœthe (Schiemann); 3° commentaire du poème d'*Ilmenau* (Rud. Hildebrand); 4° étude sur le récit *Die guten Weiber* (Seuffert); 5° souvenirs personnels ou « Selbsterlebtes » dans le *Tasse* de Gœthe (W. Büchner); 6° les vues de Gœthe sur l'art et leur importance pour le temps présent (O. Harnack); 7° l'émeute des étudiants de Leipzig en 1768 (Witkowski); 8° Carl Matthaei (C. Scherer); — III. *Miscellen*, où l'on remarquera une note sur la « conception » du *Faust* (Fresenius) et une foule de remarques et de témoignages sur Gœthe, ses œuvres et ses biographes. On voit que par le nombre, comme par la valeur des travaux et des documents, ce quinzième volume n'est pas du tout indigne des précédents.

A. C.

---

357. — **Souvenirs de guerre du général baron** Pouget, publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget. Paris, Plon, 1896, In-8°, 323 p., 3 fr. 50.

Pouget, né à Craon (plus tard Haroué) en 1767, fut élu en 1791 capitaine du 4e bataillon des volontaires de la Meurthe. Il fit les campagnes de la Révolution; il était au siège de Thionville; il appartint à l'armée qui tenta de débloquer Mayence, à celle qui débloqua Landau, à celle qui prit Luxembourg. Major au 64e de ligne, il séjourna en Italie. Colonel du 26e de ligne, il réorganisa son régiment au camp de Boulogne qu'il décrit assez joliment (p. 65). Il était à Austerlitz, à Iéna, à Hoff, à Eylau, à Heilsberg. La narration de ces batailles est intéressante, semée d'anecdotes, et d'autant plus précieuse que Pouget ne dit que ce qu'il a vu; il ne comprend pas qu'on puisse rendre compte de toute une action, quand on a peine à voir simplement l'endroit où l'on joue son petit rôle et qui emploie suffisamment les deux yeux (p. 106). Il n'avait pas seulement de la bravoure, et il ne lui suffisait pas d'être à cheval, en tête de ses hommes et « sans cesse le point de mire » (p. 141). Il savait mener et manier son régiment; il l'avait, comme Soult l'en félicitait, régénéré; « peu de régiments, écrit-il avec une légitime fierté, étaient plus aguerris que le mien contre les charges de cavalerie ». Il ne retrace pas tous ses combats qu'il évalue à deux cents, et ne cite que les « combats de géants », ne veut donner qu'une idée de sa vie et des travaux du régiment qu'il n'a pas, durant quatre années, quitté un seul instant devant l'ennemi. Pourtant, il n'omet pas, chemin faisant, les détails curieux, et il raconte ses entretiens avec l'empereur et le grand-duc Constantin, nous présente ses hôtes et les apprécie, blâme l'orgueil des officiers prussiens et leurs fanfaronnades. En 1809, il prit une part remarquable à l'enlèvement du château d'Ebersberg et il assure à ce propos que ce fait d'armes fut injustement attribué à la division Claparède, bien que l'honneur en revienne réellement à la division Legrand et au 26e léger. Ce fut alors que Napoléon lui demanda de désigner le soldat le plus brave du régiment. Pouget ne savait qui nom-

mer. Un chef de bataillon lui souffla le nom de Bayonnette. Il désigna Bayonnette, qu'il ne connaissait pas, et Bayonnette qui reçut la croix et une dotation, se tint désormais à l'écart en disant qu'il avait son pain cuit. A Essling, Pouget eut le pied coupé par un boulet. Transporté à Vienne, fort bien soigné et pansé, il revint en France avec le grade de général. Lorsqu'eut lieu la campagne de Russie, Pouget conduisit une brigade dans le corps d'Oudinot. Blessé à Polozk, il reçut le commandement de Witepsk et ce fut là qu'après mille péripéties dramatiques, il fut fait prisonnier. On lit avec intérêt le récit de son séjour à Pétersbourg, de ses querelles avec la police et de ses relations avec divers personnages de la société russe, avec Mlle Georges, le violoniste Lafont, etc. Au retour de l'île d'Elbe, Pouget offrit ses services à Napoléon; « celui-là était son seul maître »; il remplaça Dejean à Marseille et courut de grands périls au milieu d'une population qui détestait les bonapartistes ou *Castagnets*. La Restauration ne l'employa pas, et il ne fut rappelé à l'activité que sous le gouvernement de juillet. Il n'eut pas le grade de lieutenant-général qu'il ambitionnait, mais, dit-il, en terminant ses simples et attachants *Souvenirs*, « j'ai eu l'insigne honneur de voir mon nom inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile »[1].

A. C.

---

ooo. — **La France artistique et monumentale**, ouvrage publié sous la direction de M. Henry HAVARD. — 1892-1895, Paris, Librairie illustrée, 6 vol. pet. in-4°. — 25 fr. le vol.

Nous ne demandons qu'une condition, pour louer et recommander sans réserves cette belle publication et cette très méritoire entreprise, — c'est qu'il soit entendu qu'elle n'est pas terminée, que les six volumes ne sont qu'une première étape à travers la France artistique et monumentale, et qu'une nouvelle série suivra bientôt celle que nous annonçons. Autrement, l'ouvrage rentrerait dans le moule banal de tant d'entreprises analogues, aux vastes vues, au séduisant programme, qui n'ont abouti qu'à montrer ce qu'elles seraient devenues avec un peu plus de persévérance, — et ce serait dommage.

Ici, du moins, l'ambition n'aura pas été démesurée, ni le luxe inabordable. Bien qu'on ait mis tous les soins possibles à donner de belles reproductions, à présenter d'attrayants volumes, les procédés sont raisonnables et le prix n'est pas en disproportion avec les bourses modestes,

---

1. Les noms de lieux sont estropiés. P. 11, *Rancines* (pour Rançennes); p. 12, *Grisenelle* (Glisuelle); p. 13, *Wimpfen* (Wimpffen); p. 14, *Bouzenville* (Bouzonville); p. 16-17, *Waldek* (Waldeck); p. 20-21, *Blie-Castel* (Blieskastel); p. 21, *Melshoff* (Memelshoffen); p. 25-26, *Triebstat* (Trippstadt); p. 26, *Herenbrestein* (Ehrenbreitstein); p. 28, *Ogerschiem* (Oggersheim); p. 91, *Stupinitz* (Stupinigi) et *Supurga* (Superga); p. 69, *Brün* (Brünn); p. 74, *Luxembourg* (Laxenbourg); p. 86, *Trove* (Trave), etc., etc., etc.

ce qui est bien un gage de durée. C'est à la *Société de l'Art français,* que nous en devons l'idée, et celui qu'elle a choisi pour prendre la direction de l'entreprise et colliger les notices confiées aux divers collaborateurs, est M. Henry Havard. On ne pouvait mieux choisir.

Dans un avertissement, M. H. H. expose son plan et donne les raisons qu'il a eues pour le suivre. L'ordre chronologique des monument, le meilleur pour une œuvre d'érudition, a le défaut de commencer par des ruines, des restaurations, des édifices d'intérêt restreint (sans compter, ce qu'il ne dit pas, l'impossibilité d'étudier d'ensemble toute une ville de France); l'ordre topographique a plus sa raison d'être, mais il écarte trop longtemps d'indispensables monographies. M. H. a préféré ne suivre aucun ordre : le procédé est une commode garantie et répond à toute objection de lacune ou d'oubli, — mais toujours à condition que la publication continue son train.

Il reste, malgré tout, à se montrer sévère sur le choix des monographies : c'est encore un danger, que celui d'admettre trop de choses secondaires. Par exemple, ici, l'étendue de la publication pourra seule faire excuser la place inattendue qu'occupent des édifices comme le pavillon de *Bagatelle,* le palais de la *Légion d'honneur,* ou le *Conservatoire des Arts et Métiers*, comme l'*Hôtel de ville de Lyon* et surtout celui de *Paris*, l'édifice *actuel*.

Mais procédons à la rapide énumération du contenu de ces six premiers volumes. Il ne saurait être question d'examiner de près chacune de ces notices. En général elles se recommandent par la netteté de leur plan et la compétence de leur information : une illustration nombreuse, irréprochable (héliogravures Lemercier), complète leur vif intérêt.

M. H. H. s'est chargé de l'église si importante de *Vézelay*, sur laquelle il a bien fait d'insister, puis de celle de *Brou*, contraste parfait, mais si artistique à d'autres points de vue. Il a décrit encore l'extraordinaire cité d'*Aigues-Mortes* et les trois châteaux de *Coucy*, *Pierrefonds* et *Vincennes*, dont le rapprochement est acceptable, s'il ne s'imposait guère entre édifices aussi disparates.

Nous devons à M. de Fourcaud quelques-unes des meilleures monographies de l'ouvrage, des aperçus complets de ville entière : *Rouen, Bordeaux*, *Poitiers*... Pour Rouen, une simple remarque sur l'illustration : une belle photogravure nous est donnée de la façade de Saint-Ouen. C'est une erreur manifeste, pour le côté de l'abside, si pittoresque. La façade, comme on le sait, est moderne, et sous prétexte de restauration, c'est presque du vandalisme qu'on a fait là. M. de Fourcaud a bien raison de la taxer de sèche et de banale. — Notons encore la notice sur *Notre-Dame de Paris,* dont la statuaire méritait mieux que les bois médiocres et confus qui leur ont été consacrés, — et le château de *Pau,* où l'auteur a mis tout son esprit et sa verve ordinaire.

C'est ensuite la monographie de *Reims,* par M. Gonse, qui a rédigé aussi celle des monuments *civils* de *Bourges*, et la cathédrale de *Char-*

tres; — *Laon* et *Amiens*, par Mgr. Dehaisnes; — *Angers* (édifices *civils*) par M. Jouin; — *Orléans*, par M. Lafenestre: — *Versailles* et l'*hôtel Soubise*, par M. J. Guiffrey, deux notices remarquables à tous points de vue; — Le parc de *Versailles*, par M. Ph. Gille, avec des reproductions d'aquarelles de Portail et de gravures de Pérelle; et aussi le château de *Maintenon*, essai historique aussi juste qu'intéressant; — Les châteaux de *Blois*, *Chambord*, *Chenonceau*, *Amboise*, par M. L. Palustre; — L'*Institut*, par M. Delaborde; — L'*hôtel Carnavalet*, par M. Cousin; — *Dijon*, par M. Cunisset-Carnot; — *Autun*, par M. L. Paté; — Le *Mont Saint-Michel*, par M. Corroyer; — *Écouen* et la *Légion d'honneur*, par M. de Lostalot; — *Fontainebleau* par M. E. Molinier; — La cathédrale de *Lyon*, par M. G. Guigue. Cet édifice, relativement médiocre, ou plutôt qui ne compte pas parmi les belles cathédrales gothiques, bénéficie toujours de l'importance exceptionnelle de la ville et du diocèse. On sait la superbe monographie, un modèle du genre, qui lui a été élevée, il y a quelques années, en attendant que dix ou quinze églises incomparablement plus belles aient un jour la leur, — même dans la publication dont nous parlons ici.

M. Kaempfen a écrit une notice sur le *Louvre* et M. Darcel sur l'*hôtel Cluny*. Ici une autre observation s'impose. C'est que le plan d'un ouvrage comme celui-ci ne comporte pas autre chose que la description et l'histoire des édifices et de leur décoration essentielle. Aborder l'appréciation ou l'énumération d'œuvres d'arts, de musées, serait poursuivre un but à côté. Nous ne trouverons donc rien ici sur les tableaux célèbres de Rouen, Orléans, Dijon, Bordeaux, Poitiers, Angers, bien que ces villes aient été entièrement traîtées. Alors pourquoi cette inutile et forcément insignifiante promenade au Louvre et à l'hôtel Cluny? — Pour le *Conservatoire des Arts et Métiers*, si on nous fait grâce des machines, peu s'en faut que nous ne trouvions les heures des cours!

Pour finir, deux mots sur quelques-uns des monuments de premier ordre qui restent à étudier pour donner une vraie cohésion à l'entreprise de la *Société de l'Art français* et dont sans doute les notices sont réservées aux volumes suivants :

D'abord il conviendra de terminer les monographies inachevées, *Angers* et *Bourges*, dont les monuments religieux ne le cèdent en rien aux civils, il est inutile de le faire observer. Puis, comme notices d'ensemble, s'imposant avant tout, voici *Troyes*, une des villes de France les plus riches pour l'art du xive et du xve siècles; voici *Toulouse* et *Le Puy*, *Nevers* et *Caen*, pour les xiie et xiiie siècles; encore, *Clermont*, *Le Mans*, *Périgueux*, *Sens*, *Tours*, *Soissons*; *Auxerre* et *Beauvais*; *Arles* et *Saintes*. Et que dire des cathédrales d'*Albi*, de *Coutances*, *Noyon*, *Séez*, *Senlis?* et de *Saint-Denis*, et, dans *Paris*, de Saint-Séverin, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Germain-des-près, la Sainte-Chapelle, un faisceau d'églises qu'on pourrait réunir ?... Pour

les châteaux, bien qu'ils soient déjà nombreux ici, n'y peut-on joindre quelques autres comme *Saint-Germain*, *Mesnières*, *Marly*... et parmi les anciens types de l'art militaire du moyen âge, le groupe de ceux de *Gisors*, *Loches*, *Château-Gaillard*, etc., etc ?

Le champ est donc vaste encore. Mais nous avons bon espoir qu'il sera défriché, et qu'une publication si bien commencée ne demeurera pas banalement imparfaite, comme tant d'autres.

Henri DE CURZON.

---

359. — **La lettre B du complément du dictionnaire de l'ancienne langue française par F. GODEFROY. Fascicules 78, 79, 80, ap. Bouillon, Paris.**

Le superflu abonde dans ce complément, mais le nécessaire y fait trop souvent défaut. M. Godefroy y a recueilli : babine, bagage, baisemain, baillonner, batifoler, bestial, banqueter, basane, béjaune, bénéficial, besaiguë, bestiole, bigoterie, blanchissant, blandices, blesser (sous la forme *blecier)*, bleu, bombarde, borbe *(bourbe)*, bordel, bouffer, bouillie, boulevard, boulon, bourrasque, boschillon *(boquillon)*, bourrade, bourreler, bourrier, bourre, bourrique, boursicaut, bouse, bredouiller, brifier, brigand, briller, brioche, broche, bronze, broussaille *(brossaille)*, brûler *(brusler)*, buanderie, bucolique, buglosse, buche *(busche)*, buisson *(bouisson)*, butin, tous mots bien connus et à l'historique desquels il n'ajoute rien ou presque rien de nouveau. Il me semble que les mots suivants qui n'ont été relevés nulle part n'auraient pas grossi inutilement l'ouvrage qui porte toujours le titre de Dict. de l'ancien français : *babiniere*, *bagager* = valet qui porte les bagages, *baisepied, baillonnage, batifolerie, bestialiser, banquetterie, banquettement, basanage, basanerie*, *béjaunage*, *béjauniser*, *beneficieux*, *besagu*, adj., *bestiolette, bigotation, blanchissamment, blandeusement, blandisseresse, blessement, blesserie, blesseur, bleueure, bombardel, bombarderie, bourbiller, bordelet, bouffissement, bouillissement, boulwarder, boulonnet, bourrasquer, bosquillage, bosquiller, bourrader, bourreleur, bourrelage, bourreux, bourrière* synonyme de bourrier, *bousée, boursillon, briffure, brigandaille, brilloter, brillure, briocher,* pâtissier qui fait des brioches, *brochée,* ce qui est à la broche, *bronzin, broussaillerie, bruslin*, cendre qui servait à engraisser les champs, *bruslager,* incendier, *buandage, bucolical, buglossé, buissonneur, buschaille, buschat*, éclat de bois, *butinage*. Dans la préface de son *Complément*, il nous parle de « l'extrême richesse de citations anciennes » qu'il a fournies au *Dict. général*. C'est très généreux de sa part, et il serait injuste de ne pas lui en savoir gré, quoiqu'il ne fasse que rendre un peu de ce qu'on lui a prêté. Cependant je m'étonne qu'un homme qui a voyagé « dans tous les pays de l'Europe à la recherche des textes » de toute provenance et de tout âge, laisse encore tant à faire après lui pour l'historique du

français tant ancien que moderne. Citons encore des exemples. Sont usités au XIe siècle : bande, bâtir, besogneux, bigot, bruire, brûler; au XIIe, balancer, bar, bâtiment, bâtonner (au sens moderne), bouillie, brandon, brisement, briseur, brochette, brunet; au XIIIe, bagage, basse-cour, brouiller, brûlant, buffle ; au XIVe, barbarie, banquier, barbouiller, barque, beaupré, bigamie, bienvenue, blasphêmer, blesme, bonhommeau, bourrier, brider, brutal, bubon, byssus, et au XVe, babillard, bachique, ballotte = petit-balle, bardeau, batardeau, 2° boulin, brave, bravement, etc., etc. D'autres vocables qui ont un historique insuffisant dans tous les Dictionnaires ne figurent pas, je ne sais pourquoi, dans ce *complément :* balsamique (1516), barbichon (XVIe siècle), baronnage (XIIe siècle), bavolet (1556), bdellium (1372), béatifique (XVe siècle), beau-fils (1530), beau-frère (1386), bécasseau (1537), bézoard (XIVe siècle), biendisant (XIIIe siècle), bilan (1584), billebarrer (XVe siècle), bique (XVe siècle), biquet (1399), bisaille (1339), bitte (1382), et bien d'autres mots dont la liste serait trop longue. M. G. nous avait prévenus qu'il n'admettrait pas des mots « hasardés ou fantaisistes » ; en voici pourtant quelques-uns qui ont forcé la consigne : *bacchuchivement*, *bade-coquille, balivaginer*, *banastron*, *bancouche*, *bardocucul* et ses composés, *bibliothiere*, etc. Il a enregistré bon nombre de ces composés chers aux poètes du XVIe siècle, tels que *brise-gueret*, *brise-nef*, *brise-tombe ;* mais non pas *brise-ennui*, *brise-grain, brise-idole, brise-paix, brise-pierre*, espèce d'adiante, *brise-roc*, ni *brûle-agneaux*, *brûle-hôtels, brûle-langues.* M. G. avait dit qu'il abrégerait, qu'il élaguerait rigoureusement : c'est ce qu'il fait, mais quand il ne peut faire autrement. Ainsi *besoignos* est suivi de dix-huit citations, *besogne* de trente-cinq, *besoin* de trente-deux, et encore avec renvoi au premier volume du Dict., *batel* de quatorze avec renvoi également, *banal* de vingt-cinq, *beivre* = boire, de quarante-cinq dont une dizaine au plus sont nécessaires. Ce que je trouve bizarre, c'est que M. Godefroy donne comme têtes d'articles des graphies qu'il forge et dont il ne donne aucun exemple, ce que l'on peut constater sous « becheter, boceler, brochart, borsete (dans le 1er vol. du Dict. *boursete),* botonier, bouisson, bouissonnet, bracin (dans le 1er vol. *brassin*). *Bacce*, resté sans explication, signifie « baie » ; *badigoinces* = lèvres, et non mâchoire; *barbarisme* au XVIe siècle est souvent synonyme de « barbarie », comme le prouve la citation extraite de J. de Lévy; *bigame* doit être en beaucoup de cas expliqué par « clerc qui épouse une veuve » (voir *Mathéolus); broussement* n'est pas « le cri du loup », mais le froissement qu'il fait en courant à travers les brosses ou taillis. *Brunal* n'existe pas; il faut lire « froideur brumale ». Sous le mot *buse*, le passage de Meschinot doit être ainsi rétabli : « C'est un poulain prins à la buse Qu'on ne peut secourir, pourveoir. » L'article *bastart* laisse fort à désirer ; on a donné souvent à cet adjectif les acceptions de « funeste, mauvais, qui est sans autorité, lâche, privé de » : « Cil conteor bastart font contes avillier. — Le busard ne vaut rien et

est poltron et bastard. — Bastard de toute vertu. — De mon espoir ne me sens point batard. » *Baculatif* et *blutage* ont un sens grivois qui n'a pas été noté. On rencontre baron [1] avec la signification de bâtard : « Le vulgaire en ce pays de Dauphiné appelle les bastards basques, *barons*, métifs. — En vieux gaulois, *baron* signifie un vilain, un homme de néant et yssu de bas lieu. » Enfin sous *bailleur, bassin, bécasse, bord, bottine, boudin, bourrée,* manquent les vieilles locutions populaires qui suivent : « bailleur de fèves, cracher au bassin, c'est-à-dire graisser la patte (cette locution est aussi dans Rabelais, mais avec un autre sens); Situ recognois qu'elle chasse, Deffends l'heure de la bécasse, l'heure des amoureux qui est le soir ; Courir le bon bord, enfler son boudin d'injures, traîner ses bottines, comme on dit encore traîner ses guêtres ; le rabbin répliqua aux Juifs : quelles bourrées me contez-vous? » Cfr. conter des fagots [2].

A. DELBOULLE.

---

360. — HOEPLI (U.) **Bibliotheca historica italica.** Milan, Hoepli, 1895, in-8° de 496-56 p.

Ce centième numéro des catalogues de la librairie Hoepli mérite une mention particulière pour ses dimensions insolites et l'abondance des volumes qu'il offre aux amateurs. Il est divisé en trois parties, l'une d'histoire générale, l'autre d'histoire régionale et municipale, la troisième, composée d'ouvrages relatifs aux statuts des villes, avec un appendice pour la Savoie. C'est un recueil à consulter et à conserver ; il n'est presque pas de sujets se rapportant à l'Italie sur lequel on ne puisse trouver une indication utile parmi les dix mille titres d'ouvrages qu'il embrasse.

Charles DEJOB.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un grand malheur vient d'atteindre notre érudit et infatigable collaborateur TAMIZEY DE LARROQUE dont la signature T. de L. est connue de nos lecteurs depuis bien des années. Il a perdu le 10 juillet, dans un incendie, tous ses livres et toutes ses notes. Nous prions nos lecteurs et nos collaborateurs de lui témoigner leur sympathie en réparant le désastre autant que possible et en lui envoyant un

---

1. Dans un texte de 1382 ce mot désigne je ne sais quel agrès de navire : « Item d'encornaulx, item d'amans, item de *barons*. — Item de *barons*, item de pouges suffisantes. »

1. Sous *Bel*, aussi bien dans le Dict. que dans le Complément, manquent les locutions suivantes : « Par bel ou par laid, cui que il soit ne biau ne lait = à qui que cela plaise ou déplaise, à son bel, trouver en belles. »

nouvel exemplaire de leurs ouvrages pour remplacer les volumes que le feu impitoyable a détruits. (A Gontaud, par Marmande, Lot-et-Garonne.)

— La Société archéologique de Constantine a publié son volume annuel de *Mémoires* (1894). Comme toujours, les inscriptions latines s'y trouvent en bon nombre. Celle de la page 702 est remarquable en ce qu'elle contient des vers qui ne sont pas trop mal tournés, si l'on fait abstraction de quelques omissions et altérations dues probablement au graveur. M. Michel Bréal qui nous écrit à ce sujet, propose de restituer ainsi l'inscription :

Quandocunque, precor, tellus mea conteget ossa,
Incisum in duro nomen erit titulo,
Tum tibi, si qua mei fatorum cura manebit,
Ne grave sit tumulum visere saepe meum.

HONGRIE. L'*Ungarische Revue*, cet organe que l'Académie hongroise édite à l'usage de l'étranger, pour qu'il se rende compte du mouvement littéraire et érudit du pays, contient dans ses derniers numéros plusieurs études d'une grande valeur. Mentionnons d'abord deux travaux de Wertner, *Les palatins et les banus hongrois à l'époque des Arpad* (1000-1301) : Wertner trouve la première trace de ces hauts fonctionnaires dans une charte de 1055 et dresse leurs listes complètes. Le second essai, *Les Haholding, une famille saxonne en Hongrie*, donne l'histoire de ces nobles dont l'ancêtre fut appelé en Hongrie par Étienne IV en 1163. Deux études s'occupent du comte Étienne Széchenyi, dont la vie et les œuvres sont décidément à l'ordre du jour en Hongrie: celle de Vécsey, *Szêchenyi und das ungarische Privatrechtd*, montre l'influence que Széchenyi a exercée sur l'étude du droit en Hongrie; celle de Zsilinszky *Széchenyi und die Nationalitætenfrage*, est d'une grande importance pour juger impartialement cette malheureuse question des races et des nationalités dont souffre le pays. — J. Schwartz, dans son travail, *Die geschichtliche Entwickelung des ungarischen Eherechtes*, retrace l'histoire de cette question depuis les temps les plus anciens et montre combien la Chambre des magnats fait preuve d'intolérance en combattant avec tant d'acharnement les lois politico-ecclésiastiques qui ont déjà coûté la vie à deux cabinets dans un pays où la stabilité ministérielle était proverbiale. — Thirring expose l'activité du bureau de statistique de la capitale hongroise, un des mieux organisés de l'Europe : la liste des publications depuis les vingt-cinq ans qu'il fonctionne sous la direction de M. Kœrœsi, bien connu en France pour ses travaux de statistique et de démographie, est très respectable. — L. Ovary, le savant historien, réfute dans une étude politico-historique (*Die dacoromænische Frage und der ungarische Staat*, dont il a donné lecture dans le Cercle de la presse à Rome et qui vient de paraître également en français), les réclamations des Roumains et démontre avec quelle adresse ils trompent l'opinion publique en Europe peu au courant de la situation légale des Roumains en Hongrie. L'*Ungarische Revue* donne en outre le compte rendu *in extenso* des séances solennelles de l'Académie et de la Société littéraire Kisfaludy qui a fêté dernièrement le centenaire de la naissance du baron Josika, le fondateur du roman hongrois, né avec tant d'autres grands écrivains dans ce beau pays de la Transylvanie qu'il ne faut pas croire peuplé entièrement de Roumains.

— L'Université de Budapest s'acquitte d'une dette d'honneur par l'édition des œuvres complètes de son fondateur, le cardinal Pierre Pazmany (1570-1637), le Bossuet magyar, qui non seulement a combattu avec beaucoup d'énergie le protestantisme triomphant en Hongrie au XVI[e] siècle, mais qui est en même temps le premier grand prosateur du pays. Les Œuvres, divisées en deux sections (Œuvres latines, Œuvres magyares), seront publiées en quatorze volumes par la Faculté de théologie

de Budapest. Le premier volume de chaque série vient de paraître, avec une introduction et des notes.

ITALIE. — M. Vittorio Cian a publié dans les Mémoires de l'Académie de Turin un très large mémoire sur *L'immigrazione dei gesuiti spagnuoli letterati in Italia* (Clausen, 1895, extrait de 66 p. in-4°). Après une étude sur les courants jésuitiques et antijésuitiques en Italie, M. Cian fait connaître l'accueil reçu par les émigrés espagnols et montre par quelles qualités et quels travaux ceux-ci surent acquérir droit de cité littéraire et vaincre les premières préventions. Il analyse les œuvres d'Andrès, de Colomès, d'Arteaga, de Masdeu, de Millàs, de Burrièl, etc, et raconte leurs rapports avec tous les écrivains de la Péninsule. Ce travail, extrêmement neuf pour l'histoire des mœurs et d'une impartialité remarquable, est une contribution, plus importante que ne l'indique le titre, à la connaissance des relations intellectuelles entre les nations latines.

— La *Vie d'Ognibene Scola, umanista padovano*, vient d'être écrite pour la première fois par M. Gaetano Gogo (Venise, typ. Visentini, 50 p. in-8.).

— La *Giornale storico della letteratura italiana* a publié cinq *Lettres inédites de Jean Pic de la Mirandole*, découvertes par M. Léon Dorez, et dont une fort curieuse est adressée à Alexandre VI à l'occasion de son avènement. L'éditeur y a joint une lettre de Georges Merula à laquelle répond le prince Pic; il annonce l'intention de donner à bref délai la suite complète des correspondants de l'humaniste, d'après le manuscrit d'où il a tiré les présentes lettres. — M. Dorez a fait tirer à part en même temps la biographie détaillée, et appuyée sur des documents inédits, d'un humaniste postérieur et moins illustre, *Romolo Cervini* (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, Bouillon, 1895, 31 p. in-8°). La recommandation particulière de ce nom devant la postérité lui vient d'être celui d'un élève très zélé de Paul Manuce, frère du futur pape Marcel II, sur lequel, comme on le sait, M. Dorez prépare un ouvrage étendu.

— La *Collezione di Opuscoli danteschi* continue sa publication activement chez Lupi à Città-di-Castello, sous la direction du comte Passerini. Citons les deux travaux de G. del Noce sur le comte Ugolin et sur le Styx dantesque et les pécheurs de l'*Antilimbo*, les lettres dantesques de B. Sorio, le répertoire des périphrases de la *Divine Comédie* compilé par Bettini, les *Indagini dantesche* du bon Fanfani, etc. A l'occasion du centenaire du Tasse, deux opuscules ont pris place dans la collection : le *Farnetico Savio* d'A. Guarini et les *Postille* sur Dante du Tasse lui-même (nos 17 et 20).

— On distribue le prospectus de la plus importante publication italienne consacrée à Dante en ce siècle, le *Codice diplomatico dantesco*, recueil des documents certains sur sa vie et sa famille, reproduits en fac similé, avec divers monuments d'art et notes critiques, par les soins de MM. Biagi et Passerini. La publication aura lieu à Rome, chez l'éditeur Loescher, sous les auspices de la *Società dantesca italiana*.

— M. Giuseppe Travali a publié. sous le titre : *Documenti sulo sbarco, la cattura e la morte di re Gioacchino Murat al Pizzo* (Palerme, Reber, in-8, 29 p.), plusieurs pièces qui, comme il pense, ne seront pas dédaignées des « amatori della storia patria », non plus que de tous ceux qu'intéresse l'histoire de Murat et de ses derniers moments. Ce sont quatre rapports du maréchal de camp Vito Nunziante au duc de Calabre (on y remarquera la liste des prisonniers) et cinq autres documents de moindre intérêt.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 31-32 — 5-12 août — 1895

361. — **Le chantre des Omiades,** notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Ahtal, par Henri LAMMENS S. J. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, imprimerie nationale, 1895, in-8, pp. 208.

Ahtal naquit vers 640, d'une famille de la tribu des Taglibites, en grande partie encore chrétienne à cette époque. Entraîné par ses goûts vers la poésie, si aimée des Arabes, il se fit remarquer par ses talents, éclipsa ses rivaux et devint, malgré son christianisme qui ne paraît pas pouvoir être mis en doute, le poète favori des premiers khalifes omiades. ʿAbd al-Mélik, grand ami de la poésie et des panégyriques, le combla de faveurs. Il mourut sous le règne de Walid, vers l'an 710. Ses poésies, intéressantes par leur forme littéraire, nous font pénétrer, par les sujets qu'elles traitent, dans les détails de la vie intime à la cour des princes et sous la tente des nomades. Elles nous dépeignent sous son aspect le plus réaliste et malheureusement trop vrai, cette vie des bédoins du désert, que les littérateurs se plaisent trop souvent à nous représenter, contrairement à la réalité, comme un idéal de candeur et d'innocence.

Les chants d'Ahtal, conservés d'abord par les *râwia* (sorte de rapsodes ou de récitateurs attachés à la personne des poètes célèbres, qui avaient pour mission de recueillir leurs compositions), furent plus tard consignés par écrit et sont ainsi parvenus jusqu'à nous. Ils ont été édités récemment [1] et c'est à cet ouvrage qu'on doit recourir pour avoir une notion littéraire plus étendue du poète. Il faut pourtant être reconnaissant au P. Lammens d'avoir recueilli et coordonné les notions biographiques qui y sont éparses, pour présenter aux lecteurs peu familiarisés avec

1. *Le Diwan d'Ahtal*, publié par le P. Salhani; Beyrout, Imprimerie catholique, in-8°; 1893.

l'arabe, une notice sur cet intéressant personnage. On pourrait regretter qu'il n'ait pas cru devoir citer, au cours de son travail, des extraits plus étendus du diwan d'Ahtal. La poésie arabe, plus que toute autre, il est vrai, perd son charme en passant par une traduction; mais il n'est cependant pas d'autre moyen d'en donner un aperçu aux personnes qui ne peuvent recourir aux textes originaux.

J.-B. CHABOT.

---

362. — **The Discourses of Philoxenus bishop of Mabbôg**, A. D. 485-519, edited from syriac manuscripts of the VIth and VIIth centuries in the British Museum, by E. A. Wallis BUDGE, lit. D., F. S. A. etc., published under the direction of the Royal Society of the literature of the United Kingdom. Vol. II: Introduction, Translation, etc... London. Asher and C°, 1894. In-8°, pp. CXCVII-597.

M. R. Duval, en rendant compte ici même [1] du premier volume de la publication de M. Budge, a suffisamment fait connaître la nature de l'ouvrage, pour que nous puissions nous dispenser d'y revenir. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'importante *Introduction* que l'éditeur a mise en tête de sa traduction, et qui constitue la partie vraiment neuve de ce second volume.

Cette introduction traite successivement de la vie, de la doctrine, des ouvrages de Philoxène. Le chapitre de la doctrine présente un grand intérêt parce que M. B. y a réuni un certain nombre de passages caractéristiques, tirés des écrits de l'auteur, qui mettent en pleine lumière l'exposé de la foi monophysite. Le texte syriaque de tous ces fragments est donné à la suite [2]. La liste des ouvrages de Philoxène [3], dressée d'après les manuscrits de Londres, Paris, Rome et Oxford, est suivie de la liste des manuscrits renfermant des versions de ces ouvrages [4], et d'une étude critique sur la valeur des manuscrits qui contiennent les discours édités dans le tome Ier. Viennent ensuite une longue analyse, qui ne paraissait pas bien nécessaire, de chacun des discours (pp. lxxv-xciij), une comparaison des passages de l'Écriture cités par Philoxène avec la Peshithta, et une liste des errata du texte syriaque. On le voit, M. Budge, n'a rien

---

1. *Revue critique*, du 10-17 septembre 1894; p. 123.

2. Pp. xcvj-cxxxviij. — Ce sont : *Profession de foi; Douze anathèmes contre le concile de Chalcédoine; Dix chapitres contre ceux qui divisent N. S.; Douze chapitres contre ceux qui professent deux natures et une personne dans le Christ; Sept propositions contre les Nestoriens; Traité sur diverses hérésies* (Manès, Nestorius, etc.).

3. Elle comprend quatre-vingt articles.

4. Des versions orientales (arabe et éthiop.) seulement. — M. B. aurait pu ajouter à cette liste la traduction allemande des deux discours sur *la Foi*, publiée par Baethgen (ZfKG. [Kiel], t. 5, pp. 122-138), et la traduction grecque de la lettre à Patrice d'Édesse (n° XLVI, dans la liste de M. Budge), publiée sous le nom d'Isaac de Ninive, dans Maï (*Patr. nov. Bibl.*, t. VIII, part. III, pp. 157-187). — Cfr. ma dissertation de *S. Isaaci Ninivitae vita, etc.*, p. 14.

négligé pour donner à son volume tout l'intérêt que comportait le sujet.

J.-B. CHABOT.

---

363. — Curtius KIRSTEN. **Quæstiones Choricianæ** (Breslauer philol. Abhandlungen, hgg. von R. Fœrster, VII, 1) Breslau, Kœbner, 1894; 60 p.

Cet opuscule ne devait sans doute comprendre que deux parties (pars *prior*, p. 7); l'auteur en a ajouté deux autres. La dernière traite de l'authenticité de neuf morceaux attribués à Choricius. Des témoignages anciens permettent, pour quelques-uns, de trancher la question négativement; quant aux arguments tirés de la similitude des expressions et des pensées dans ces ouvrages et dans les lettres de Procope de Gaza, ils sont de mince valeur; avec un pareil système de critique, on peut en arriver à démontrer que l'*Hippolyte* d'Euripide est imité du livre de Daniel [1]. La première partie (chronologie des discours de Choricius) est la meilleure : on souscrit aux conclusions de M. Kirsten. La seconde est une statistique des hiatus dans Choricius, et n'aboutit à rien de précis; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. La troisième enfin (statistique encore) accumule les exemples qui contredisent la loi des finales formulée par M. Meyer, de Spire; c'est se donner beaucoup de mal pour montrer que Choricius ne l'observe pas, ce qui n'a rien d'étonnant. Beaucoup de soins, et une minutieuse patience, assurément louable; mais les résultats sont-ils en proportion ?

MY.

---

364. — A. Th. CHRIST. **Beitræge zur Kritik des Phaidon** (Separatabdruck aus dem Progr. des K.-K. deutschen Obergymn. der Kleinseite in Prag. 1894). Prague, A. Haase, 1894; 23 p.

Il s'agit toujours du papyrus Flinders Petrie. N'a-t-il que peu d'importance en regard de la tradition manuscrite, en ce sens que ses variantes reposent sur des fautes ou des changements purement arbitraires (Usener, Hartman, approuvés par Immisch, Wohlrab, et jusqu'à un certain point par Weil); ou l'opinion de ces savants doit-elle être considérée comme inexacte, comme l'ont soutenu Gomperz, P. Couvreur et M. Christ lui-même? M. C. examine de nouveau les variantes du papyrus, et conclut qu'aucune de ces leçons, sauf le cas de faute flagrante, ne doit inspirer le soupçon, que plusieurs, au contraire, représentent certainement l'état primitif du texte [2], et qu'il est inadmissible

---

1. Je n'invente rien; il s'est trouvé quelqu'un pour se livrer à cet exercice.

2. 68 *e* σωφρονοῦσιν, ἀνδραποδώδη; 69 *a* συμβαίνει δ'οὖν; 81 *a* ἀνθρωπίνων; 82 *b* ἡμερώτερον; 82 *c* φιλόσοφοι.

qu'on laisse de côté un si important instrument de critique. Il estime cependant que Couvreur défend trop systématiquement toutes les leçons fournies par le papyrus, et il me semble bien, en effet, que 68 *e* τοῦτο, si ce n'est pas une faute, vaut moins que τούτῳ, et que 82 *d* τῷ (καθαρμῷ) est dû à une correction. Platon, comme on le sait, ne recule pas devant des constructions comme τῇ ἐκείνης λύσει τε καὶ καθαρμῷ (Cf. *Apol.* 28 *a*, *Resp.* 401 *d*, 501 *d*). Quant à μόνον 68 *c*, le μόνον 70 *d*, justement corrigé par Baumann en μόνων, n'indique pas nécessairement qu'il soit fautif; mais il est bien difficile aussi de prouver que μόνοις soit une lecture inexacte. Je suis d'ailleurs de ceux qui croient qu'il faut s'en rapporter, sauf rares exceptions, au texte donné par le papyrus. — Dans une seconde partie, M. C. indique sommairement les lectures qui, selon lui, doivent être préférées, contrairement au texte de Schanz. Quelques-unes sont excellentes : 73 *d* εἰώθει avec Baumann, pour εἴωθε; 78 *c* τὰ σύνθετα d'après le *Venetus* (E); 85 *b* ἕως ἂν ἐῶσιν οἱ ἕνδεκα; 67 *a* τοῦτο δ'... τὸ ἀληθές est bien probablement une glose (Schütz); une remarque très fine est faite à propos de l'athétèse de τὸν Ἡρακλέα 89 *c*. Mais il convient d'ajouter qu'un grand nombre de ces lectures préférées par M. C. sont déjà admises dans l'édition classique de Couvreur (Hachette 1893), par exemple 79 *c* ἐλέγομεν, 80 *b* ψυχήν, 84 *a* μεταχειριζομένη (C. ignorait certainement que cette correction avait déjà été proposée par Peipers). Enfin 93 *e* après « αὐτὸ τοῦτό ἐστιν, ψυχή ist wohl zu lesen » il n'eût pas été inutile d'ajouter « mit Couvreur ». Mais peut-être M. Christ, qui d'ailleurs rend justice à la science du jeune professeur français, n'a-t-il pas connu son édition.

My.

---

365. — **Epicteti dissertationes ab Arriano digestæ** ad fidem codicis Bodleiani recensuit H. Schenkl. Accedunt fragmenta, Enchiridion ex recensione Schweighaeuseri, gnomologiorum epicteteorum reliquiæ, indices. Adjecta est tabula. Leipzig, Teubner, 1894; cxxii-720 pp. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

M. H. Schenkl est aussi modeste que savant : il désirerait revoir encore le cod. Bodleianus, pour rendre plus voisine de la perfection son édition des *Entretiens d'Epictète;* et il pense qu'il laisse beaucoup à faire. Mais il ne faut pas le prendre trop à la lettre, et sous cette modestie perce d'ailleurs une légitime fierté. M. S. nous donne, en effet, un texte établi avec la plus scrupuleuse conscience, d'après les principes les plus sévères de la critique. Les meilleurs éditions des *Entretiens* étaient jusqu'ici celles de Schweighäuser et de Koraïs; mais elles sont loin d'être sans défauts, et n'eussent-elles que celui, qui leur est commun, de ne pas être établies d'après les meilleurs manuscrits, il eût été suffisant pour qu'une nouvelle édition fût justifiée. Ils ne connaissaient pas, en effet, le précieux manuscrit d'Oxford. M. S. démontre sans

peine que ce manuscrit est non seulement plus ancien que ceux qui nous sont aujourd'hui connus, entre autre les trois Parisini dont s'est servi Schweighäuser, mais qu'il en est la source commune. C'était donc le Bodleianus qui devait servir à établir le texte. Mais le Bodleianus lui-même renferme beaucoup de fautes ; or le hasard (ne serait-ce pas là encore une preuve de son excellence ?) a voulu qu'il fût revu par plusieurs correcteurs dont M. S. porte le nombre à cinq. L'un d'eux (noté *Sb* par M. S.) est remarquable ; à voir ses corrections, on ne s'imaginerait pas avoir à faire à un Grec du XIIIe siècle ; on dirait plutôt un philologue contemporain, avec un peu moins de science peut-être, mais sûrement avec moins de fantaisie. La préface, où nous apprenons ainsi tout ce qui a trait au Bodleianus et à ses apographes, commence par une discussion sur la vie d'Épictète, suivie de la collection des témoignages anciens où il est question de lui ; elle se termine par des considérations sur les éditions antérieures. M. S. publie alors les scholies du manuscrit, puis un vaste supplément d'annotation, où sont à remarquer les conjectures de Reiske. L'ouvrage, qui contient, avec les *Entretiens*, les fragments, l'*Enchiridion* (éd. Schweighäuser), et un recueil de sentences de Stobée et de Moschion, se termine par deux tables très étendues (noms propres et mots) qui seront extrêmement utiles, quoique peut-être trop encombrées de signes. L'appareil critique donne toutes les leçons du Bodleianus et ses corrections, rarement les conjectures des commentateurs ; M. S. a préféré user de la sobriété, persuadé, avec raison, que les leçons des *apographa* étaient généralement sans importance. Examinerai-je maintenant certains détails du texte, soit pour approuver de bonnes corrections de M. Schenkl, soit pour lui soumettre quelques doutes ? Je ne le juge pas nécessaire. Il y a longtemps déjà que j'ai à m'occuper des éditions d'auteurs grecs publiées par la librairie Teubner : j'en ai rarement vu qui fussent faites avec autant de science et de conscience, et qui eussent donné d'aussi excellents résultats.

My.

---

366. — R. Fuchs. **Der cod. Paris. supplem. Græc. 636. Anecdota medica græca.** (Extrait du Rhein. Museum f. Philologie, N. F. t. XLIX, p. 532-558).

367. — **Simeon Seth und der cod. Par. graec. 2324 s. XVI** (Extrait du Philologus LIII (N. F. VII), 3, p. 449-464).

M. Robert Fuchs vient de faire paraître le premier volume d'une traduction complète des œuvres d'Hippocrate (Munich, Lüneburg 1895) dont il sera question plus tard dans la *Revue*. Je signale ici l'importance d'un article qu'il a publié dans le *Rheinisches Museum* sur le manuscrit de la bibliothèque nationale *suppl. græc.* 636. Il en donne le contenu exact et détaillé, suivi d'une collation du canon de Planude περὶ διαγνώσεως οὔρου, et de fragments inédits, tirés du même manuscrit,

relatifs à l'étiologie de diverses maladies. Mais pourquoi, dans la collation de Planude avec l'édition d'Ideler, écrit-il, l. 40 « πινέτω] ἀσπίη, quid ἀς sit ignoro », et l. 42 « ἀσπίη permira profecto hæc vox... sed quid rursus ἀς illud sibi volt? » Ἂς πίῃ est l'impér. 3e pers. du sing. du néogrec (le manuscrit est, en effet, de la main d'un Grec du xviie siècle).

Un autre article de M. Fuchs, inséré dans le *Philologus*, offre un intérêt du même genre. Le texte de Siméon Seth a été publié, à deux siècles de distance, par Bogdanus et Langkavel. Or le cod. *Paris.* 2324, comme on peut le voir d'après la comparaison établie entre ce manuscrit et les éditions pour la préface, trois chapitres et le titre des chapitres, remonte à une autre source que les manuscrits déjà connus, et M. Fuchs en donne les plus importantes variantes. C'est là une découverte utile pour ceux qui ont à s'occuper du *de alimentorum facultatibus*.

My.

---

368. — **Hipparchi** in Arati et Eudoxi Phænomena Commentariorum libri tres, ad codicum fidem recensuit, germanica interpretatione et commentariis instruxit C. Manitius. Leipzig, Teubner, 1894; xxxiv-376 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana)*.

Cette édition est accompagnée de la traduction allemande, qui me semble fidèle; les commentaires qui la suivent seront intéressants surtout pour les astronomes. Je ne parle ici que du texte, et de la manière dont est faite l'édition. Les commentaires d'Hipparque sur les *Phénomènes* d'Eudoxe et d'Aratus nous sont parvenus grâce à un certain nombre de manuscrits qui se subdivisent en deux familles remontant à un même archétype; l'une comprend, parmi les manuscrits dont s'est servi M. Manitius, le *Vatic.* 191 et les *Paris.* 2379, 2386; l'autre (*Paris.* suppl. gr. 328, *Laur.* XXVIII, 44, *Monac.* 105, *Vindob.* 14) dérive d'un manuscrit du xie siècle, *Laur.* XXVIII, 39 (L), qui pourtant semble inférieur, malgré son antiquité, au *Vatic.* 191 (xive siècle); c'est pourquoi ce dernier a été pris pour base de l'édition. Les principales variantes sont relevées dans ces deux familles, ainsi que plusieurs leçons de Victorius (éd. princeps) et du P. Petau (*Uranologium* p. 171-255, éd. d'Hipparque faite sur le *Paris.* 2379); M. M. note également quelques conjectures et corrections de Scaliger et de Maass. Ainsi compris, le texte que nous donne M. M. peut être considéré comme un bon texte, et j'y relève de très heureuses améliorations : p. 8, 25 ἄχρον; 24, 11 θατέρου; 28, 14 πλὴν ὅτι συντετάχασι; 70, 27 δύνοντα; 114, 24 ἀεὶ ἀφανής; et surtout la jolie correction 64, 3 νυκτοπλοεῖν (pour πυκνόπλ.) qui s'impose à cause du vers 302 d'Aratus. Mais je trouve M. M. coupable au moins de négligence sous certains rapports. D'abord les additions sont, pour la plupart, seulement marquées dans le texte, sans note qui en fasse connaître l'auteur; et pourtant M. M. dit dans sa préface

(p. xxi) qu'il ne manque pas d'indiquer lorsqu'elles sont de Scaliger ou de Petau. Or 12, 18 λαμπρός est de Scaliger; 18, 11 χῶρος ἔχει a été suppléé par Petau; 70, 27 ἀνατελλούσης par Petau; 76, 19 τοῦ Ποταμοῦ καί par Scaliger et Maass. Comment savoir, en l'absence de notes, quel est le bien propre de M. Manitius? Mais cela est relativement peu de chose; voici qui me semble plus grave. M. M. note d'un astérisque ses propres conjectures admises dans le texte, et en outre « minores discrepantias a prioribus editionibus » (p. xxi). C'est en effet l'habitude, et elle est bonne, de distinguer ainsi ce qui est dû à la sagacité de l'éditeur. Or je vois, avec ce signe : 14, 11 παρακειμένου (la lecture est de Maass, *Aratea*, p. 77); 100, 20 δόξειεν ἄν (*Ar.* p. 69); 152, 3 τὸν 'Αετόν (*Ar.* p. 87); 8, 13 παρὰ τῷ Εὐδόξῳ (*Ar.* p. 282); 160, 14 κατὰ τοῦτο (*Ar.* p. 301); 130, 4« τῶν δύο transposui » est peut-être vrai, mais je le trouve encore dans les *Aratea* p. 55. D'autres corrections de moindre poids sont également dues au savant professeur de Greifswald; et en admettant que toutes ces conjectures, quoique nombreuses, se soient présentées d'elles-mêmes à l'esprit de M. Manitius, il n'en subsiste pas moins une impression fâcheuse pour le lecteur. Les deux corrections extrêmement importantes Λέοντα 48, 15 et Λέοντος 48, 17 pour Καρκίνον et Καρκίνου sont notées d'un astérisque dans notre édition, et je les vois proposées et justifiées tout au long dans la reproduction de Migne : « legendum assero τὸν Λέοντα » etc., « liquido constat emendandum sic esse, ut *Leo* pro *Cancro* utrobique reponatur » (*Patrol. gr.* t. XIX, p. 1023 sv. note 55). J'ajoute qu'un grand nombre de leçons notées *edd.* (éditions de Victorius et de Petau) sont corrigées dans Migne, que M. M. a certainement vu superficiellement, et dont il se borne à signaler quelques rectifications du genre de πόδας au lieu de ποδάς, quand il y en a plusieurs autres beaucoup plus dignes de remarque; il en résulte que la notation *edd.* induit le lecteur en erreur relativement aux prédécesseurs de M. M. Conclusion : le texte est sérieusement établi, sauf quelques passages discutables [1]; mais l'annotation critique, en ce qui concerne le *cuique suum*, laisse trop à désirer; M. Manitius aurait pu y regarder de plus près.

My.

---

369. — **Ancient ships by Cecil Torr, M. A. illustrated Cambridge University press. 1894. In-8°, xii-139 p., 8 pl.**

L'ouvrage de M. Cecil Torr est surtout un recueil de monuments

---

1. P. 126, 6 καὶ ἕν n'est pas admissible; la leçon καθ' ἓν (vulg.) est préférable; mais il faut lire εἰ μὲν γὰρ ἕκαστον τῶν... ζῳδίων συνεπληροῦτο καθ' ἕν <ἓν> δωδεκατημόριον. 32, 22 βοηθήσει; mieux βοηθήσειεν ἄν (mss. βοηθήσαιεν et — ειεν). 180, 14 περισπᾶσθαι n'est pas compris, d'où une mauvaise conjecture; v. au contraire Maass, *Aratea* p. 110, et la trad. latine de Petau. — Dans la traduction, aux pp. 45, 47, 49, 57, au lieu de Ω, lire le signe astronomique du Lion.

et de textes nautiques. Comme monuments figurés, il offre à la fois plus et moins que l'art. *Seewesen* dans les *Denkmäler* de Baumeister. On ne voit pas pourquoi les reliefs de la colonne Trajane ont été négligés. L'auteur aurait pu faire aux monnaies des emprunts beaucoup plus larges. Il a donné le principal sans se préoccuper d'être complet. Quant aux textes ils sont fort abondants; il s'en faut pourtant que nous ayons là le recueil méthodique de tous les textes anciens, relatifs à la marine, classés par époques et donnés d'après les meilleurs manuscrits, avec l'exactitude critique nécessaire : la plupart des archéologues paraissent fort peu soucieux de ce qui est pure philologie. La contribution de M. C. T. n'est pas à dédaigner ; ce n'est pas le travail définitif désirable.

L'auteur a, de parti pris, laissé de côté tous les témoignages des lexicographes et des scoliastes. Il est certain que ce genre d'écrivains ne peut être consulté qu'avec précaution ; ils sont en général très postérieurs aux textes qu'ils interprètent ; ils peuvent confondre les usages anciens avec ceux de leur temps, expliquer d'une façon fantaisiste les choses sur lesquelles ils n'ont pas de documents ; en fait de marine en particulier on peut les croire incompétents ; c'est pourtant en prendre trop à son aise que de les supprimer complètement ; il y en a, comme le scoliaste d'Apollonius de Rhodes par exemple, qui apportent des renseignements intéressants. Ce qu'il faut, c'est soumettre leurs témoignages à un examen critique ; la tâche est délicate et reste à accomplir.

M. C. T. s'est proposé d'étudier en détail les navires anciens dans leur construction et dans leur gréement, en tenant compte de la différence des pays et des temps; mais ce n'est pas une histoire complète des constructions navales dans l'antiquité ; ce n'est encore qu'un essai. Son livre se compose de deux parties distinctes, un exposé succinct et des notes volumineuses, où les textes sont cités et discutés. L'exposé contient beaucoup de choses déjà connues ; c'est un assez bon résumé de ce qu'on sait sur la matière avec une tendance aux affirmations trop générales : ainsi p. 58 « Les navires portaient aussi des tourelles sur le pont supérieur... » — ils n'en portaient pas tous ni à toutes les époques. Il faut se défier des inductions et des calculs de M. C. T. qui sont parfois hasardés : p. 21 « Un navire à un seul rang de rames qu'on conservait à Rome comme une relique d'Énée avait cent vingt pieds de long ; et comme c'était *probablement* un navire à cinquante rames, il y avait probablement vingt-cinq rames de chaque côté et, par conséquent, vingt-quatre intervalles entre les tolets ou vingt-quatre espaces de cinq pieds ». — Pour que ce calcul fût exact, il faudrait que les rameurs eussent occupé le long du navire tout l'espace de l'étrave à l'étambot sans laisser aucune partie libre à l'avant et à l'arrière, ce qui, d'après ce que nous savons des navires à rames des anciens et d'après les nécessités de la construction, est sûrement faux.

Dans les notes il y a bien des assertions aventurées et des erreurs.

P. 50, n. 118, M. C. T. ne me paraît pas comprendre le passage de Thucydide. I, 14 καὶ αὗται οὔπω εἶχον διὰ πάσης καταστρώματα. Les navires de guerre grecs eurent d'abord des parties pontées à l'avant et à l'arrière ; ensuite on rejoignit le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière par un pont continu. De là peut-être le pluriel καταστρώματα qui, dans certains cas paraît employé pour le singulier à un moment où les navires n'avaient plus qu'un pont qui servait de poste de combat. P. 75, n. 170 et p. 62, n. 141, M. C. T. pense que le mot παρεξειρεσία avait plusieurs sens ; il n'en avait qu'un et désignait l'espace non garni de rameurs qui s'étendait de chaque côté du navire, à l'avant et à l'arrière. De même p. 82, n. 180, il attribue au mot τοπεία deux sens, l'un technique dans les Inventaires des arsenaux : *cordages*, l'autre populaire : *drisse*. Mais dans les deux passages de Strattis et d'Archippos τοπείοις signifie tout simplement : *à l'aide de cordages*. *Ibid.*, il considère les mots ἄγκοινα et χαλινός des Inventaires des arsenaux comme signifiant l'étai d'avant et l'étai d'arrière, uniquement parce que ces deux espèces de câbles n'étant pas mentionnées autrement, il faut que les deux mots dont le sens n'est pas nettement déterminé les désignent ; c'est aller un peu vite en besogne.

Tout en reconnaissant qu'il doit quelque chose à ses prédécesseurs, M. Cecil Torr ne les nomme jamais et se contente de leur consacrer dans sa préface une phrase dédaigneuse ; il aurait pu être plus juste. Il paraît vouloir se garder des théories et se borner à signaler les faits ; mais les faits ne sont pas toujours clairs et ont besoin d'être interprétés : il faut bien se prononcer sur la disposition des rameurs à l'intérieur des navires ; celle qu'adopte l'auteur paraît la plus vraisemblable pour les dières et les trières ; mais pour les bâtiments à dix rangs de rames, elle offre des difficultés qu'il ne paraît pas soupçonner. Il cite à plusieurs reprises le navire bien connu du relief de l'Acropole, fig. 21, sans que sa reproduction soit du reste meilleure que celles données jusqu'ici. Il y voit une trière. Ignore-t-il que tout le monde n'est pas de son avis et que dans ces dernières années la question a été discutée ? On ne peut pas toujours résoudre les difficultés, mais il ne faut pas avoir l'air de les escamoter.

A. Cartault.

---

370. — **T. Lucreti Cari de rerum natura libri sex.** Edidit Adolphus Brieger. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCIV. LXXXIV-206 pp. pet. in-8° (Bibliotheca teubneriana).

M. Brieger s'occupe de Lucrèce depuis trente-huit ans : depuis 1873, il passe en revue dans le *Jahresbericht* d'Iw. Müller les publications consacrées à Lucrèce ; lui même, par des articles parus surtout dans le *Philologus* et par des programmes de Halle, a fait la lumière sur bien

des points, corrigé plus d'un passage, éclairci des détails importants de la doctrine d'Épicure. Ce dernier mérite, d'avoir pénétré plus profondément dans le sens et dans les théories, caractérisera l'œuvre à laquelle il s'est préparé de si longue date. Sans ignorer les principes et la méthode philologique, il a tenu à faire œuvre de philosophe. Tout le monde le verra bien, s'il se résoud à nous donner sur Lucrèce ce commentaire qu'il est seul capable d'écrire. Mais les connaisseurs du poète le constateront dès maintenant dans cette recension précédée, suivant l'usage des anciennes éditions Teubner, d'un apparat critique sommaire.

Le plus souvent cet apparat est destiné à indiquer la leçon des manuscrits quand elle est corrigée, l'auteur de la conjecture, rarement les raisons du changement. Dans ce dernier cas, il s'agit d'ordinaire de choisir entre plusieurs propositions. Les renseignements les moins brefs portent sur l'ordre des vers. M. B. admet, en effet, encore plus de transpositions que ses devanciers.

La première partie de la préface est consacrée à des généralités. M. B. rappelle d'abord brièvement l'histoire des études snr Lucrèce à partir de Lachmann. Ses appréciations sont justes et tout le monde admettra sa conclusion, que le travail philologique est très avancé, tandis que le travail d'interprétation et de critique philosophique est à peine commencé. Le nouvel éditeur montre, par quelques exemples, les erreurs commises faute d'une connaissance suffisante ou d'une étude attentive du sujet; Bernays lui-même, plus préoccupé de ces questions que Lachmann ou Munro, n'a pas su éviter les méprises. Au contraire, M. B. s'en tient aux règles posées par Lachmann pour l'établissement du texte, qui doit être basé sur les manuscrits de Leyde, la recension italienne représentant plutôt une édition d'humanistes. Le texte que l'on obtient ainsi est même beaucoup plus authentique, dans son ensemble et dans ses parties, qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il ne faut pas oublier que l'œuvre est restée inachevée. On ne doit donc pas croire trop facilement aux interpolations ; aux répétitions indues, celles qu'on observe étant le fait du poète; aux fautes que l'on ne peut corriger sans faire violence à la vraisemblance paléographique ; dans les cas douteu , il vaut mieux mettre une croix que de s'exposer à introduire une correction douteuse. A l'état d'inachèvement du poème, se rattachent les nombreuses solutions de continuité, les lacunes que M. B. attribue trop exclusivement aux copistes. D'édition à édition le nombre s'en est accru; on en comptait une douzaine chez Lachmann, seize chez Bernays, vingt-neuf chez Munro; M. B. en admet soixante-dix. Ce chiffre ne paraît pas exagéré, si l'on suppose que le poème n'existait, à la mort de Lucrèce, que dans cet état fragmentaire où mainte transition, maint développement, les soudures et les raccords n'avaient pas encore été entièrement achevés. Enfin, il faut considérer du même point de vue les fautes de langue et les anacoluthes qui ne sont pas rares et qui sont

inséparables d'un premier jet [1]. Tels sont les principes généraux qui ont guidé M. Brieger dans ce travail, qui va servir de nouveau point de départ aux études faites sur Lucrèce.

P. L.

---

371. — J. ULRICH. **Robert von Blois sæmmtliche Werke, zum ersten Male herausgegeben,** Band III, in-8 de 129 p. Berlin, Mayer et Müller, 1895.

Avec ce volume s'achève la publication des œuvres complètes de Robert de Blois, commencée par M. Ulrich il y a six ans. Il comprend l'*Enseignement des Princes*, l'*Honneur aux dames* (déjà publié par Méon) et des *Poésies religieuses* d'un caractère tout didactique. Ces trois morceaux sont donnés d'après le manuscrit de l'Arsenal 5201; pour le troisième l'auteur a ajouté la leçon (partielle) du manuscrit B. N 24301 [2]. La critique n'avait point été indulgente pour les deux premiers volumes de cette publication (cf. *Revue critique,* 1892, II, p. 487); M. Ulrich, qui paraît lui avoir gardé quelque rancune, la prie de considérer qu'il ne lui soumet aujourd'hui qu'une fidèle transcription des manuscrits, prélude d'une édition où il rétablira la langue de l'auteur et traitera toutes les questions qui le concernent. Mais si nous n'avons ici qu'une édition « diplomatique », à quoi bon toutes ces corrections apportées aux textes? Et si l'éditeur voulait faire œuvre critique, pourquoi en avoir été si sobre? Plusieurs sont inutiles ou même fâcheuses; d'autres s'imposaient qui n'ont pas été proposées. Voici quelques remarques suggérées par une rapide lecture du premier et du troisième morceaux.— *Ens. des Princes,* v. 327 *li*] corr. *les;* 338 *d(e)ussiez*]; correction inutile : la même synérèse se trouve aux vv. 859, 875, 1263, 1377 etc. ; voy. pour *Floris et Liriope, Rev. crit.* loc. cit. note; 381 *hardi*] corr. *hardis;* 675 *doit*] corr. *soit;* 744 *c'on*] corr. *que;* 762 le manuscrit a-t-il bien pour *dahait* la forme bizarre *dazait*? 838 suppléer *a* devant *autrui;* 864 lire *qui c' unques;* 954 *fors noiez*] corr. *fors-negiez;* voy. la même comparaison dans Godefroy, à *negier;* 974 *dolor* n'a pas de sens; corr. *aumosne* (?); 1045 vers trop long; lire *(anis) espices* [*et*]; 1150 correction fâcheuse : *a estre voil* = à la volonté d'autrui; 1507 la correction ne donne pas un sens satisfaisant; on peut conserver *qu'il ont le vent*=la réputation; 1708 *consent*] lire *conseut.* — *Poésies religieuses,* v. 105 corr. *Arctos, Anatolé,.. Mesembrios;* cf. *Mystères provençaux du* XVe *siècle,* v. 39-139 et p. x; 185 *san*] lire *s'an;*

---

1. L'emploi de *res,* s'échangeant avec un neutre, n'est probablement pas aussi incorrect que le croit M. Brieger, *ea res* pouvant être l'équivalent de *id* dans plus d'un tour de la langue familière. Quant à I, 51, *eadem* reprenant *res* du vers précédent ne me paraît pas choquant.

2. C'est ce que j'ai réussi à comprendre en m'aidant de la description des manuscrits de Robert de Blois donnée par M. P. Meyer (*Romania,* XVI, 41, n. I); mais les explications de M. U. à ce sujet sont extrêmement confuses.

189 *est*] *es;* 192 *fu*] *fust;* 247 corr. inutile; 252 suppléer *la* après *bestes;* 256 *Je*] *se;* 312 *mai*] *m'ai;* 314, 351 corr. inutiles; 681 *tendra*] *rendra;* 825 suppléer *et* après *avons;* 845 *fons*] *frons;* 977 supp. *ja* après *n'avra;* 987 supp. *ait* après *dehait;* 1172 *gemir*] corr. *gehir;* 1488 en note *seuz*] corr. *teuz*. — M. Ulrich nous dit qu'il n'a publié les poésies lyriques (au tome II) que « pour être complet » ; il semblait donc que la publication du tome III lui offrait une occasion toute naturelle de combler les lacunes assez graves (une chanson et deux strophes d'une autre) qui lui avaient été signalées ici.

A. JEANROY.

---

372. — **Neue Mitteilungen über die Sage vom ewigen Juden** von Dr NEUBAUR. Leipzig, Hinrichs, 1893, in-8°, 24 p.

Nous aurions dû annoncer depuis longtemps cette plaquette, qui sera extrêmement précieuse à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la curieuse légende du Juif errant. M. Neubaur a consacré à cette légende, en 1884, un excellent livre, qui a rendu à peu près inutile tout ce qu'on avait écrit auparavant sur le même sujet. Mais dans ces dernières années il a été fait, dans ce domaine qui semblait épuisé, des découvertes inattendues, et l'auteur y a trouvé, ainsi que dans les recherches qu'il a poursuivies lui-même, la matière d'un appendice très riche et très substantiel à son premier travail. Depuis deux ans que cet appendice a été publié, nous ne pensons pas qu'il ait rien paru de nouveau sur le fameux Juif, en sorte que les lecteurs de M. N. peuvent être assurés de posséder, en ce qui corcerne ce personnage, le dernier état de la science. On ne voit pas, d'ailleurs, qu'il puisse se modifier beaucoup, à moins qu'un de ces jours Cartaphilus, ou Jean Boutedieu, ou Malchus, ou Ahasverus, ou Michab-Ader, ou Isaac Laquedem (car il porte tous ces noms), ne fasse à quelques bourgeois de Bruxelles ou d'ailleurs l'honneur d'une nouvelle conversation et ne leur donne sur son histoire des détails encore inédits.

Ψ.

---

373. — **Basler Büchermarken bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts.** Herausgegeben von Paul HEITZ. Mit Vorbemerkungen und Nachrichten über die Basler Drucker von Dr. C. Chr. BERNOUILLI, Oberbibliothekar in Basel. Strassburg, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel) 1895. In-fol. de xxxviij et 111 pp. avec 217 fig.

Nous avons précédemment rendu compte des deux albums consacrés par M. Heitz aux marques des imprimeurs et libraires alsaciens [1], et

---

1. Voy. *Revue critique*, 1893, I, p. 143.

aux marques des imprimeurs et libraires italiens antérieurs à 1525 [1]. le nouvel album est en tout point digne des précédents et surpasse même le dernier, grâce aux excellentes notices de M. Bernouilli. Ce que M. Barack avait fait pour les représentants de la typographie alsacienne, le savant bibliothécaire de Bâle l'a fait, avec plus de minutie encore, pour les imprimeurs de sa ville natale. M. B. ne nous a donné qu'une partie des trésors qu'il a entre les mains; le temps ne lui a pas permis d'écrire une histoire complète des officines bâloises; mais les renseignements qu'il nous donne sur les propriétaires des marques reproduites nous font vivement désirer qu'il reprenne et complète son travail, en l'étendant à tous les personnages qui lui sont connus.

En recommandant aux amis de la bibliographie le bel album auquel M. Heitz a donné ses soins, nous ferons ici quelques additions aux précieuses notices de M. Bernouilli.

1. *Michel Wenssler.* — Les pérégrinations de cet imprimeur sur qui M. Claudin nous fait espérer une monographie spéciale [2], ne sont pas encore toutes bien connues, En attendant que M. J. Baudrier ait publié le volume de sa *Bibliographie lyonnaise* qui doit comprendre l'article Wenssler, on peut recourir, pour les impressions exécutées par l'artiste bâlois pendant son séjour à Lyon, au précieux *Catalogue des incunables de Besançon* de M. Castan. On y trouve une édition du *Liber VI Decretalium* de Boniface VIII, achevée le 1er avril 1495, (n. st. (n° 248), une édition des *Constitutiones* de Clément V achevée le 13 mai (n° 349) et une édition du *Decretum* de Gratien, achevée le 4 décembre de la même année n° (505). Ce dernier volume porte en toutes lettres le nom du typographe et dissipe tous les doutes qui auraient pu subsister sur l'identification de Wenssler avec Michel de Bâle : *per magistrum Michaelem Venzeler de Basilea.*

6. *Jacob Wolff von Pforzheim.* — Jacques, dont la vie est très peu connue, pourrait bien avoir été graveur. Il convient peut-être de lui attribuer les bois exécutés à Bâle pour les Fables d'Ésope, bois sur lesquels M. Castan a publié une bonne note (*Cat. des incunables de Besançon,* n° 20). Jacques devait être le frère ou le cousin de l'imprimeur parisien Georges Wolff, « Badensis », qui lui aussi était graveur [3]. — Nicolas Wolff, qui fut fondeur et imprimeur à Lyon, était Brunsvicois.

37. *Nicolaus* [*Bischoff, gen.*] *Episcopius der jüngere.* — Son fils Nicolas, que M. B. cite en passant, fut lui aussi libraire. Le 5 juillet 1580, il figure à Lyon, comme témoin, d'une opposition faite

---

1. *Ibid.*, 1894, I, p. 147.
2. Voy. *Origines de l'imprimerie à Albi en Languedoc*, 1880, p. 61.
3. On trouve dans le *Bulletin de la librairie Morgand* (n° 24993) la reproduction d'un bois gravé par Georges Wolff pour Thielman Kerver en 1498.

par Vincent Aldobrandini, au nom de J.-B. Dadiaco, son patron, entre les mains du libraire Charles Pesnot [1].

3. *Jacob Kündig, gen. Parcus.* — La question que soulève la mention relevée aux archives de Bâle : « Hans Estange [lis. Estauge] von Lyon, zu deutsch Kündig, der Drucker », n'est pas facile à résoudre. Jacques Estauge se confondait-il avec Jacob Kündig? Nous n'oserions l'affirmer. Les deux noms ne se traduisent pas l'un l'autre. *Estauge* est une forme bourguignonne ou comtoise pour *Estage; Kündig* a dans les dialectes suisses le sens d'« économe, avare », rendu en latin par Parcus. Jacques Estauge imprimait à Lyon en 1539 [2]; en 1546 il imprime, à Bâle, *L'Epistre de Malingre envoyée à Marot,* dont les frères Tross ont donné une reproduction. La même année, il publie, sans doute également à Bâle, une traduction de *La Guerre des Noms et des Verbes*, en tête de laquelle est une épître commençant ainsi : « A son vieil compagnon *Jan de Tournes*, *Jaques Quadier*, surnommé *Estauge*, salut envoyé [3]. » Ainsi, c'est un fait acquis que Quadier [4] et Estauge ne font qu'un; mais ce renseignement n'est guère qu'une complication de plus.

Au mois de septembre 1554, Estauge fait paraître *La Declaration de l'instrument de Seb. Munstere pour congnoistre le cours du ciel,* pièce dont il est à la fois le traducteur et l'imprimeur, bien que le libraire Jean Mareschal fasse les frais de l'édition [5]. En 1556, il nous apparaît sous un jour nouveau : il est poète. Diverses petites pièces de lui se lisent dans les *Elegies ou Deplorations sur le trespas de monsieur Philibert de Rye*, par Jean Flory [6]. L'année suivante, Estauge imprime, sans nom de lieu, les *Elegies de la belle fille*, de Ferry Julyot, et y joint des vers de sa façon. L'éditeur est le libraire Antoine Ludin, de Besançon. En 1559, le typographe bâlois imprime *L'Ordre qu'on tient en l'église de Montbeliard en instruisan les enfants*, etc. [7]. En 1561, il fait paraître *Les Dizains catholiques tirez d'aucuns lieux communs de la sainte Escriture et consolans les fideles.* Ce recueil, qui n'est que partiellement son œuvre, est dédié par lui à Mme de Falais. Du Verdier [8] cite ce volume sous la rubrique : « Basle, par Jean Mareschal »; l'exem-

1. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise,* I, p. 243.

2. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise,* I, p. 278.

3. Le volume est un petit in-8 de 24 ff. en lettres rondes. — L'épître que nous venons de citer a été transcrite par M. Claudin qui l'a communiquée à M. J. Baudrier, lequel, à son tour, nous l'a fait très obligeamment connaître. Estauge y appelle *J. de Tournes* son familier amy dès vingt ans passés!

4. Voy. sur *Quadier* ou *Cadier,* imprimeur à Lyon, la *Bibliographie lyonnaise* de M. J. Baudrier.

5. Biblioth. nat., Rés. p. V. 251.

6. Voy. l'introduction aux *Elegies de la belle fille,* de Ferry Julyot (Paris, Willem, 1873, in-8).

7. *Bull. de la Soc. de l'hist. du Protest. français,* 1884, p. 487, en note.

8. Éd. Rigoley de Juvigny, II, p. 278.

plaire qui a figuré à la vente Lignerolles [1], le seul que nous ayons jamais vu, porte : « A Basle, par Bernardin Wilmach. »

Si Jacques Estauge et Jacob Kündig n'étaient pas le même personnage, ils pouvaient être beaux-frères ou demi-frères. M. B. mentionne un fils de Jacob, appelé Olivier, qui épousa Anne Hummel et mourut avant la fin de l'année 1554. Ce nom d'Olivier n'est pas ordinaire; or il avait précisément appartenu à un Jacques Estauge, libraire à Lyon de 1529 à 1538 [2]. Ce dernier, dont la femme s'appelait Thomasse, pouvait être l'oncle et le parrain d'Olivier Kündig.

40. *Peter Perna* et son successeur *Conrad Waldlkirch*. — Conrad, qui est un des ancêtres de la famille Bernouilli, paraît avoir eu un frère appelé Henri, que nous trouvons libraire à Lyon en 1583 [3]. Henri ne séjourna que peu de temps à Lyon et ne retourna pas en Suisse. Il monta une imprimerie à Copenhague, où il exerça de 1586 à 1629 [4].

44. *Philemon de Hus*. — MM. Heitz et Bernouilli ne connaissent ce libraire que par un feuillet détaché qui est conservé dans la collection du Börsenverein; l'ouvrage imprimé par lui est *l'Academie françoise* de Pierre de La Primaudaye et la *Suite de l'Academie françoise*, 1587. D'après M. Claudin [5], l'impression aurait été exécutée par Jacques Foillet à Montbéliard, et la marque est celle de ce typographe et non celle de Philémon.

Un Gaspard de Hus était fondeur de lettres d'imprimerie à Lyon en 1580 [6]. C'est sans doute le même Gaspard qui, réfugié à Genève, s'y était marié, le 31 mai 1573, avec Françoise Apothicaire [7]. Il se pourrait qu'il se confondît également avec Gaspard de Hus, seigneur de Buy, gentilhomme natif de Metz, qui était dans cette ville en 1552 [8]. L'histoire de la Réforme nous montre divers gentilshommes se faisant imprimeurs. Ils pouvaient ainsi gagner leur vie dans le pays où ils avaient été obligés de fuir, et ils travaillaient en même temps à la propagation des doctrines nouvelles.

46. *Jean Du Bois*. — Il y avait à Lyon [9] en 1582 un compagnon imprimeur de ce nom; ce pourrait être le même personnage. Le libraire bâlois est celui qui a publié en 1584, sans nom de lieu, la *Déclaration*

---

1. Cat., 2e partie.
2. Baudrier, I, p. 145.
3. Baudrier, I, p. 445.
4. Camillus Nyrop, *Bidrag til den danske Boghandels Historie*, 1870, I, p. 157.
5. *Cat. de la librairie Claudin*, févr. 1884, n° 75168.
6. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, I, p. 122.
7. *La France protestante*, nouv. éd. I, col 293.
8. Voy. B. de Salignac, *Le siège de Metz*, ap. Petitot, *Collection*, 1re série, XXXII, p. 172.
9. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise* I, p. 133.

de Jean Casimir, comte palatin du Rhin, traduite de l'allemand, in-4 [1].

47. *Pierre Davantes.* — Il y a eu deux frères de ce nom qui tous deux se sont occupés d'imprimerie et de librairie. L'aîné, qui était né à Rabasteins en 1525, se fit connaître comme humaniste, et sous le nom d'Antesignanus, il imprima, ou, tout au moins, fit le commerce des livres à Lyon et à Genève, où il fut reçu habitant le 6 mars 1559; il mourut le 31 août 1561 [2]. Le cadet publia, en 1572, à Bâle, une édition de la *Vraye et entiere Histoire des troubles* de La Popelinière [3]. L'année suivante, nous le trouvons établi à La Rochelle, où il réimprime l'ouvrage de La Popelinière [4] et où il publie les *Memoires* de Martin Du Bellay [5]. Nous ignorons quand il mourut.

Émile Picot.

---

374. — Janssen (Jean). **L'Allemagne et la Réforme : IV. L'Allemagne depuis le traité de paix d'Augsbourg en 1555, jusqu'à la proclamation du formulaire de concorde en 1580**, traduit de l'allemand, sur la 13ᵉ édition par E. Paris. Paris, Plon, Nourrit et Cie 1895. In-8° de xxiv-560 pages. 15 francs.

Nous avons consacré un article à chacun des trois premiers volumes de Janssen : on nous permettra d'être bref sur celui-ci. Nous avons d'ailleurs clairement donné à entendre que l'ouvrage ne nous paraissait pas soutenir l'intérêt qu'il avait d'abord excité. Ce long réquisitoire contre la Réforme finit par lasser ceux mêmes qui goûteraient le moins un réquisitoire contre le catholicisme. Voici déjà plus de deux mille pages consacrées à répéter sous toutes les formes que l'ignorance, la mauvaise foi, le libertinage, la cupidité, l'orgueil ont déchaîné la Réforme dans le monde et qu'elle y a semé les ruines : c'est beaucoup. On dira que J. ne nie pas les désordres du clergé, les violences des catholiques. Certes il avoue parfois, dans ce volume comme dans les précédents (voyez par exemple, p. 161-162), que les prêtres catholiques menaient souvent une vie fort peu ecclésiastique. Mais ces aveux une fois faits il les oublie et recommence à dérouler un tableau qui ferait croire que la corruption du monde date de Luther. De même, c'est en une seule phrase jetée (p. 259), au milieu d'un long récit des violences exercées par les calvinistes en France qu'il glisse cette concession : « Les catholiques de leur côté firent trop souvent preuve d'une impitoyable cruauté. » J. ne déclame pas, n'invective pas ; mais son livre n'y gagne nullement. Car ce n'est pas seulement l'impartialité qui y manque, c'est

2. Biblioth. de Genève (Cat., p. 1069, n° 757).
1. *La France protestante*, nouv. éd., V, pp. 163-170.
2. Cat. Rothschild, II, n° 2152,
3. Brunet, III, col. 835.
4. Biblioth. de Wolfenbüttel (Cat., p. 164),

aussi la variété. Il nous présente un long défilé de personnages perfides, avides, fourbes, sans qu'on puisse s'attacher à une grande idée ou à un noble caractère, au point qu'on éprouve une sorte de soulagement quand il arrive enfin à décrire les efforts des Jésuites pour disputer l'Allemagne aux Réformés : sans doute on se dit que la mansuétude de Faber, de P. de Hundt n'a pas été la règle de leur Compagnie, que s'ils ont voulu convertir par la tolérance et la charité, d'autres Jésuites ont préféré des moyens plus expéditifs [1] ; mais enfin, pour un instant, on trouve des personnes proposées à notre admiration et non plus à notre mépris.

Inutile de dire que l'ouvrage de Janssen continue à être une mine inépuisable de faits et qu'il offre sur tous les hommes du temps, sur toutes les questions particulières, un trésor d'informations. Signalons au hasard les pages relatives à la crédulité des premiers protestants, aux calomnies lancées contre les catholiques (p. 4 et *passim*), à la répugnance qu'inspirait au peuple et aux légistes le mariage des prêtres (p. 160-161), aux efforts des princes pour empêcher que l'Église ne réformât ceux des abus dont ils profitaient (p. 170-171 et *passim*), aux manèges hypocrites de Guillaume d'Orange (p. 267), aux tentatives des Allemands pour reprendre les Trois Évêchés et aux rapports de nos rois avec les Électeurs d'Allemagne à qui ils payaient pension. En somme, il y a toujours profit à lire un livre d'une science aussi profonde et, en un sens, si consciencieuse; le laborieux interprète qui nous en facilite la lecture ne perd donc pas son temps.

Charles Dejob.

---

375. — E. Levasseur. **L'agriculture aux États-Unis.** (Berger-Levrault, 1895. 479 pages, 27 figures et diagrammes.)

Dans l'économie nationale des États-Unis, l'agriculture est la fonction organique par excellence. M. Levasseur lui consacre une de ces enquêtes qui pénètrent jusqu'aux œuvres vives et qui consolent des nombreuses impressions de voyage, où les gens de lettres notent les phénomènes à fleur de peau, les gestes, et surtout les grimaces de la société américaine.

Ce qui nous rassure au début sur l'ampleur et la probité de cette enquête, c'est que l'auteur non seulement a puisé à toutes les sources d'information, mais qu'il ne s'abuse pas sur la valeur matérielle et morale de ces documents. Les publications officielles émanent d'autorités et sont conçues suivant des méthodes et des tendances différentes :

---

1. Janssen aurait même pu remarquer que ces deux Jésuites accusent des progrès de la Réforme, non pas, comme lui, la malice des hérésiarques, mais les vices des gardiens de l'orthodoxie.

la politique les fausse parfois. M. L. juge que les statistiques décennales françaises sont plus sincères et plus sûres que celles des États-Unis : c'est une appréciation qu'il est bon de relever. Mais la vraie supériorité des publications américaines consiste dans leur office de messagères, de conseillères; elles répandent des enseignements et les répandent à temps et à profusion; elles ne se drapent pas seulement dans de nobles volumes bondés de constatations rétrospectives.

L'agriculture est donc aidée, guidée par les pouvoirs publics. Elle a su aussi s'organiser, d'abord en sociétés, en syndicats professionnels, puis finalement, quand elle eut pris conscience de ses forces, en faction. M. L. montre le rôle de ces associations, congrès, alliances de fermiers, telles que les *Granges,* toutes institutions que les politiciens ont déviées de leur but et qui sont converties en machines électorales. C'est d'ailleurs un signe des temps, que cette éclosion de partis agrariens.

En dépit de cette agitation, le progrès agricole se manifeste par la floraison d'écoles *(Agricultural colleges* ou *Colleges of agriculture and mechanic arts),* de stations d'expériences, que dotent soit l'État, soit les particuliers, par le perfectionnement de l'outillage, que M. L. décrit avec la compétence d'un agronome. Mais voici la réflexion qu'en tire l'économiste : « Si l'outillage perfectionné explique les hauts salaires, les hauts salaires à leur tour stimulent le perfectionnement de l'outillage. »

En compensation de la cherté de la main d'œuvre, le prix de la terre et la rente foncière sont bas. A ce propos, M. L. jette un regard assez contristé sur la France, où l'intérêt du capital foncier lui semble exagéré ; sa doctrine, qu'il exprime avec franchise, risque de le brouiller avec les propriétaires (p. 59).

Les salaires sont donc élevés, sauf dans le sud, où la main d'œuvre noire est peu rémunérée. Le journalier rural est aussi bien traité que l'ouvrier d'industrie, dont M. L. prépare l'histoire [1]. L'auteur croit au maintien des taux actuels tant qu'il restera des terres à coloniser et que le nombre des fermiers excédera celui des travailleurs à gages. Et il félicite de cet état de choses la nation américaine. « N'est-il pas important pour la république démocratique des États-Unis que les ouvriers aient des salaires qui leur permettent de maintenir leur existence à un niveau élevé ? »

L'abondance des terres explique la médiocre valeur vénale du sol, et comme conséquence, l'étendue des exploitations. Il n'est pas étonnant, que le quart à peine de la surface totale de l'Union soit en culture ; les irrigations, les engrais triompheront de l'ingratitude des terroirs désolés. L'aire exploitée se répartit inégalement entre les provinces naturelles des États-Unis. Ces provinces, M. L. en trace les limites avec plus de

---

1. M. Levasseur a lu à l'Académie des sciences morales, un mémoire sur l'ouvrier américain. Voyez *Revue critique*, n 3, 1895.

précision que le groupement officiel, et, quoiqu'il tienne mieux compte des diversités géographiques, quelques-unes de ses divisions paraissent pécher par défaut d'homogénéité: par exemple dans la région du Centre, la prairie serait à distinguer de la steppe proprement dite; dans celle du Pacifique, la tranche orientale, c'est-à-dire montagneuse, de la Californie, du Washington et de l'Orégon se rattache à la zone de la Cordillère, ce que l'auteur reconnaît du reste; d'ailleurs ces usurpations n'offrent pas ici de grand inconvénient.

Toutes les parties de l'Union sont aujourd'hui touchées, sinon transformées, par la colonisation. L'immigration a été sollicitée par toutes sortes d'appâts et de privilèges.

Le gouvernement, les États ont fait largesse de leur domaine, non seulement aux individus, mais aux sociétés, surtout aux compagnies de chemins de fer. Mais il leur importait avant tout de fixer au sol le colon aventureux, de créer une classe de petits propriétaires pour empêcher la formation d'une aristocratie ou d'une féodalité terrienne. Dans cet esprit a été imaginée la législation du *homestead*. M. L. tant au cours de son exposé, que dans un rapport annexé à son ouvrage, a critiqué l'institution; critique qui n'est pas tout à fait désintéressée; car, on a préconisé l'introduction du *homestead* en France, comme remède à la dépopulation des campagnes et comme prophylaxie contre le socialisme agraire[1]. Le mot de *homestead* couvre deux systèmes, l'un d'une signification purement locale, le *homestead law*, qui concède l'occupation gratuite d'une certaine surface de terres publiques, mesure qui provoque le peuplement des parages déserts. L'autre, transportable partout, *homestead exemption*, qui protège la propriété familiale contre la saisie, et même, et surtout contre la vente arbitraire par le chef de la famille au détriment des membres. M. L. montre que ce dernier système, d'apparence séduisante, n'a ni la généralité, ni la vertu qu'on lui prête en Europe. Il indique des solutions qui s'approprieraient mieux à l'état social du vieux continent.

Il dissipe encore une autre illusion. On se figure volontiers chez nous que le fermier, c'est-à-dire le cultivateur américain, en son pays neuf, sur une terre vierge, ignore les charges qui grèvent le cultivateur européen. Or, le fermier américain est peut-être plus obéré; la dette hypothécaire l'écrase. M. L. dresse dans son volume un tableau de cette dette, pour trente-six États, tableau qu'il a complété dans le *Bulletin de statistique et de législation comparée* (décembre 1894). Le chiffre en est effrayant : il dépasse 6 milliards de dollars (30 milliards de fr.). Mais l'auteur y discerne non pas une exagération, mais une confusion dont les politiciens se sont plu à être dupes. En réalité, la propriété rurale ne supporte qu'une part du faix; la propriété urbaine est plus affectée,

---

1. Deux projets de loi sur la matière ont été déposés à la Chambre des députés, émanant, l'un de M. Léveillé, l'autre de MM. le comte de Mun et l'abbé Lemire.

aussi bien dans l'État de New-York avec sa cité impériale, que dans le Colorado et la Californie, où des villes sont écloses et où la spéculation s'est donné carrière [1].

Aux yeux de M. L. l'hypothèque n'est pas un mal, pas même un mal nécessaire, mais un bien : elle est « l'instrument de crédit par excellence, le pont par lequel le colon a passé du prolétariat à la propriété ».

Ce pont est singulièrement branlant à l'heure présente et menace de s'écrouler. Car outre la dette, le colon souffre de l'avilissement de ses produits et par répercussion de la crise monétaire. Ces produits, M. L. les suit à travers toutes leurs destinées : le grain, depuis l'Elévateur qui flanque l'humble gare dans la prairie jusqu'à la bourse du *Board of trade*, de Chicago, de Minneapolis; le bétail, depuis le pacage natal, jusqu'au *stockyard* et *packing house*, jusqu'à la tuerie et jusque dans la boîte de conserves. M. L. relève les oscillations du prix aussi bien sur le marché intérieur qu'à l'étranger. En traitant de l'exportation du blé, il aborde le délicat et irritant problème de la dépréciation de l'argent; il l'attaque à son foyer même, dans l'Inde, et dans cette étude fouillée, l'auteur éclaire les initiés comme les incompétents. Quoique ce phénomène pèse sur le monde entier, M. L. s'inquiète de la mesure où il affecte la France : il condamne le protectionnisme agraire qui en est le contre-coup; il suggère, non des solutions, mais des tempéraments qui se recommandent à l'attention des intéressés, c'est-à-dire de tous (p. 424).

Ce trait même révèle combien il serait imprudent de localiser sur un seul théâtre la question que M. Levasseur a traitée. La question est universelle et infiniment complexe, puisque l'auteur n'a pas formulé ses conclusions en moins de quarante-cinq propositions. Les Américains, non moins que les Européens, trouveront profit à s'en inspirer.

Bertrand AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le général NIOX vient de publier la troisième partie de son *Résumé de géographie*, dont les deux premières avaient paru en 1893 (1 vol. chez Delagrave). La préface du premier volume contenait sur la méthode géographique des réflexions fort judicieuses auxquelles souscrit tout professionnel. On regrettera que le *Résumé* ne reste pas fidèle aux idées qui en ont inspiré la composition. Mais c'est un résumé, presque un répertoire, que l'auteur a rédigé surtout pour les candidats aux écoles militaires. On louera, en revanche, les croquis pour l'élégance de l'exécution et pour leur valeur démonstrative. A quand le *Précis* qui fera honneur eux engagements de la préface?

1. La dette hypothécaire s'élève pour la propriété urbaine, à 3,810 millions de dollars contre 2,205 (soit 36,7 p. 0/0 du total général) pour la propriété rurale.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 33-34 — **19-26 août** — **1895**

376. — **Die Inschriften von Tsaghan Baiching, Tibetisch-mongolischer Text mit einer Uebersetzung... und Erlæuterungen herausgegeben** von Dr. Georg Huth. — P.-A. Brockhaus, Leipzig, in-8°, 1894, 63 pages.

Dans le cours de l'été de 1891, M. Radloff, accompagné de quelques-uns des membres de la Mission archéologique qu'il dirigeait et qui donna de si beaux résultats, — ayant reconnu sur une hauteur artificielle, non loin de la route de Urteun à Ouliassoutai, à une demi verste de la rive gauche du Tola, les ruines appelées Tsaghan Baiching [1], — découvrit, à environ cent pas de ces ruines, une tablette de granit dressée sur une base également de granit, et portant, sur une de ses faces, une inscription tibétaine et, sur l'autre, une inscription mongole. C'est cette double inscription qui fait l'objet du savant travail de M. Huth.

Il y avait eu, en ce lieu, une résidence de princes mongols transformée par l'un d'eux en Édifices religieux. Le souvenir de la résidence princière est le seul qui vive dans la mémoire des habitants de la localité; mais c'est aux constructions pieuses que se rapportent les deux inscriptions. Bien que n'étant pas la traduction l'une de l'autre, elles ont été faites en même temps et pour le même objet, traitent du même sujet, sont inspirées par la même pensée et se confirment ou se complètent mutuellement.

Elles nous apprennent que, en l'an du « bœuf-de-fer » (du dixième cycle = 1601), Tching-bichireltu-Sayin-mati-taighal-Khatoun (en tibétain Tching-taihou-Khatoun), veuve de Kochighotchi Taidji (tibétain : Hoçououtchi Taidji), de concert avec son fils Tsog-tou Taidji (tibétain : Tchog-tou hong-Taidji), descendant à la quatrième généra-

1. Ce nom signifie « maison blanche »; d'après les cartes, le qualificatif Tsaghan « blanc » entre dans le nom d'un grand nombre de localités de cette région de l'Asie.

tion de Dayan-Khan, trente et unième successeur de Gengis-Khan, édifia six temples dont le principal portait le nom mongol de Setkichi-ugueï (tibétain : V. Sam-Yas) tchintamani « joyau inimaginable ». Les travaux ne furent achevés que dans l'année du « serpent de feu » (=1617); ils avaient donc duré dix-sept ans.

Ces deux inscriptions, très prolixes l'une et l'autre, mais diversement prolixes, ne se bornent pas à ces simples indications : elles donnent des détails sur les statues de personnages bouddhiques placés dans les divers édifices et les livres qui y furent déposés. L'éloge du Bouddhisme; celui de Gengis-Khan et des fondateurs des édifices avec des vœux en leur faveur sont développés en termes emphatiques. Les deux inscriptions donnent aussi la généalogie de Tsok-tou Taidji depuis Dayan-Khan; elles n'oublient pas de mentionner les noms des personnages qui les ont composées et des lapicides qui les ont gravées.

M. H. nous donne sur ces deux documents un travail très complet. Récit de la découverte et description des ruines, textes originaux, traductions, observations sur les particularités orthographiques et grammaticales, éclaircissements historiques, rien n'y manque, et tout est fait avec un soin minutieux et une science très sûre. Il discute en particulier la liste des successeurs de Gengis-Khan jusqu'à Dayan-Khan, et la descendance de Dayan-Kan. Il nous donne de cette dernière cinq tables généalogiques empruntées à différents auteurs, outre les deux dont chacune des inscriptions fournit les éléments. Il constate que, dans l'un et l'autre cas, c'est avec les données de l'Histoire de la propagation du Bouddhisme chez les Mongols (qu'il publie en ce moment) que les deux inscriptions concordent le mieux. Ce qui, dit-il, « jette un jour très favorable sur la confiance que l'on peut accorder à la partie historique de cet ouvrage ».

Le même ouvrage lui fournit sur le constructeur des six temples de Tsaghan Baiching un renseignement que les inscriptions ne pouvaient donner. Tchog-tou, voulant défendre la secte ancienne dite de la « mitre rouge » contre celle de la « mitre jaune » qui prétendait dominer, fut vaincu par Gouchri-Khan, le défenseur de la réforme de Tsong-Ka-pa et l'allié du Dalaï-lama représentant de ladite secte jaune. Or, Tchog-tou ne peut être autre que Tsok-tou Taidji de l'inscription, qui était visiblement attaché à l'ancienne secte, comme le prouve le nom donné par lui au principal des six temples, nom qui est celui du principal monastère de la secte Ourguyen-pa, une des plus anciennes du Tibet et faisant partie de la grande École de la « mitre rouge ».

M. Huth établit d'autres rapprochements. En suivant les indications données par les inscriptions sur la disposition des Édifices et sur les statues qui les ornaient, il trouve qu'elles concordent d'une manière satisfaisante avec la description des ruines par M. Radloff. Il va plus loin; il pense découvrir dans l'inscription mongole la confirmation du fait attesté par l'explorateur que des constructions civiles ou, si l'on veut,

princières, avaient précédé les constructions religieuses, — s'appuyant sur cette particularité que le mot « construire » ne se trouve pas dans l'inscription. Selon lui, cette sorte de réticence est intentionnelle et donne à entendre que l'œuvre de Tsok-tou taidji et de sa mère n'était que l'achèvement d'une chose préexistante.

Peut-être y a-t-il là un peu de subtilité; en tout cas, le rédacteur de l'inscription tibétaine n'y a pas mis tant de finesse et présente le prince et sa mère comme étant bel et bien des constructeurs de temples. Mais la remarque valait la peine d'être faite.

L. Feer.

---

377. — F. Cumont. **Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra**, publiés avec une introduction critique. Fascicule I. Textes littéraires et inscriptions. Fascicule II. Monuments figurés (première partie). Bruxelles, Lamertin. In-4, 280 p.

Dans le renouvellement des études archéologiques auquel nous assistons, trois facteurs surtout exercent une bienfaisante influence : la facilité accrue des voyages, la photographie avec plaques sèches, enfin la possibilité de reproduire à bon compte, par des procédés mécaniques, les clichés photographiques ou les dessins. Non seulement on peut espérer, ce qui eût été chimérique autrefois, d'obtenir des catalogues à peu près complets de monuments appartenant à une série déterminée, mais il devient relativement aisé de placer ces monuments sous les yeux des lecteurs et de les mettre à même de contrôler les explications qu'on en donne, les conclusions qu'on en tire. Un livre comme l'*Aphrodite* de M. Bernoulli, publié en 1873, où des milliers d'œuvres d'art, réparties entre une centaine de types, sont signalées sans l'accompagnement d'une seule gravure, paraîtra bientôt, ou paraît déjà, appartenir à un lointain passé. On peut en dire autant de la *Kunstmythologie* de M. Overbeck, ouvrage encombré d'un atlas énorme, d'un maniement très incommode, où les images insérées dans le texte, qui devraient être la règle, ne sont qu'une très rare exception. Toutes les monographies portant sur des types plastiques ou mythologiques sont à refaire suivant des principes que le bon sens indique, mais qu'on ne peut appliquer sans rompre résolument avec la routine. Ce sera l'honneur durable de M. Cumont d'être entré le premier dans cette voie, d'avoir donné du premier coup le modèle, difficile à surpasser, de ce que doit être désormais une étude d'archéologie ou de mythologie figurée. Et le mérite est ici d'autant plus grand que l'auteur a choisi comme matière de son travail, je dirais presque de son expérience, un des sujets les plus difficiles et les plus compliqués, un de ceux pour lesquels les recherches préparatoires font le plus défaut, celui des monuments relatifs aux mystères de Mithra. Tout le monde sait que le gros livre publié à ce sujet par Lajard en 1847 est rempli de toute sorte de choses étrangères à la question, et que les quelques

mémoires parus depuis n'embrassent qu'une faible partie de ce grand sujet. Dès 1868, Starck insistait sur la nécessité de dresser un nouveau catalogue des représentations mithriaques. Si l'on a mis si longtemps à satisfaire ce vœu, c'est parce que la rédaction d'un pareil catalogue comportait, même à notre époque de communications rapides, d'extrêmes difficultés. Les monuments à cataloguer étaient et sont encore dispersés un peu partout, dans des musées presque tous dépourvus de catalogues, qu'il faut aller visiter soi-même, la chambre noire à la main. M. C. n'a pas reculé devant ce labeur. Ce qu'il nous apporte n'est pas seulement le fruit d'un travail prolongé dans le cabinet, mais de courses à travers l'Europe, à tel point que plus d'une Académie pourrait être fière des résultats obtenus par la patience obstinée d'un seul savant. C'est pourquoi nous ne voulons pas attendre, pour annoncer cette œuvre, qu'elle ait paru tout entière; aussi bien, les deux fascicules publiés en 1894 et 1895 permettent-ils assez d'apprécier la méthode de l'auteur et les difficultés de tout ordre qu'il a vaincues [1].

L'introduction générale, qui ne peut être, dans l'espèce, qu'une conclusion, étant réservée pour la fin, M. C. nous a donné d'abord, en cent quatre-vingts pages, un catalogue des textes littéraires et épigraphiques relatifs au culte de Mithra. Il ne s'est pas contenté, pour cela, de compulser des index et de publier les textes tels qu'il les trouvait. Avec un scrupule infini, il s'est astreint à consulter les manuscrits toutes les fois que les éditions existantes n'offraient pas les garanties désirables; même pour les textes bien publiés, il a indiqué des variantes et choisi avec discernement entre les leçons. Ainsi, devant reproduire quelques pages d'un auteur syrien du VI[e] siècle, Nonnos le Mythographe, il a eu recours aux deux manuscrits de Vienne, collationnés pour lui par M. Bormann; pour les scholies de Stace, attribuées à Lactance, il a dépouillé lui-même un *Parisinus* et un *Bruxellensis*, tandis que ses amis lui faisaient connaître les leçons de trois autres manuscrits. Çà et là, il a proposé de bonnes corrections, par exemple dans cette phrase des scolies : *Persae ab Achaemene Persei et Andromedae filio*, NUNC *Achaemenii*. Le changement de *nunc* en *nuncupantur* est très heureux.

Le recueil des inscriptions est précédé d'une suite de noms théophores, où celui de Mithra entre comme élément. Bien que l'auteur n'ait pas eu la prétention d'être complet, ses dépouillements ont été faits avec tant de soin que je ne vois rien à y ajouter. J'en dirais autant de son recueil épigraphique, où l'on retrouve les mêmes qualités de critique que dans la collection des textes. Ainsi M. C. a relégué parmi les inscriptions fausses plusieurs textes qui avaient trouvé grâce auprès des rédacteurs du *Corpus*, et il l'a fait toujours à bon escient. L'ordre suivi dans le classement des cinq cent quatre-vingt-huit inscriptions est géographique,

1. Le troisième fascicule vient de paraître; il comprend le reste du catalogue des monuments figurés.

ce qui était sans doute le meilleur parti à adopter. Dans le recueil des textes, M. C. a classé les auteurs suivant l'ordre alphabétique, système qui présente des inconvénients. Une disposition plus rationnelle par époques aurait comporté un petit *index auctorum,* mais je ne puis m'empêcher de croire que c'eût été préférable. On est un peu dérouté de trouver Hérodote entre Hégémonius et Hésychius (p. 16).

Le fascicule II comprend les monuments figurés d'Orient, de Rome et de l'Italie. Il y a cent trente-huit monuments et cent vingt-quatre figures, la plupart d'après des photographies ou des dessins exécutés en présence des originaux; il est rare que M. C. ait dû se contenter de reproduire une ancienne gravure, et il ne l'a fait que lorsque la sculpture en question est devenue inaccessible ou a disparu. Outre les statues et les bas-reliefs, l'auteur a décrit avec grand soin les restes de *Mithraea*, en éclairant ses descriptions par des plans. Le seul reproche que je puisse adresser à cette partie de son travail, c'est que le numérotage des figures diffère de celui des monuments dans le texte, d'où une certaine difficulté pour passer des images aux descriptions. Une table de concordance, à la fin de l'ouvrage, remédiera à ce très léger inconvénient. Quant au catalogue lui-même, je confesse avoir eu recours, pour le trouver en faute, aux ouvrages les plus justement obscurs de ma bibliothèque; mais je me suis bientôt aperçu que M. C. a tout vu, tout lu, que rien de mithriaque n'a échappé à son attention. Il me reste à souhaiter que la seconde moitié de ce livre soit à la hauteur de la première; si M. Cumont tient les promesses de son début, l'archéologie figurée lui devra un monument dont le pendant se fera longtemps attendre.

Salomon REINACH.

---

378. — **Giacomo LUMBROSO. L'Egitto dei Greci e dei Romani,** 2a edizione riveduta dall' autore ed accresciuta di un appendice bibliografica sui progressi della Egittologia greco-romana dal 1868 al 1895. Roma, Ermanno Loescher, 1895. IV-293 p.

Il y a treize ans que M. Lumbroso publiait son *Egitto al tempo dei Greci e dei Romani :* c'est l'ouvrage qu'il vient de rééditer, sous un titre qu'une nuance distingue du titre primitif, jugé, semble-t-il, un peu ambitieux. Les corrections de ce genre, inspirées par une minutie souvent précieuse, ne sont pas rares dans l'édition nouvelle; mais il faut se hâter de dire qu'elles n'ont pas absorbé l'effort de l'écrivain. Deux chapitres sont venus s'ajouter au volume primitif : l'un traite du Musée et de la splendeur des études à Alexandrie; l'autre est un catalogue de ceux des ouvrages antiques sur l'Égypte dont le nom seul nous est parvenu. Les parties anciennes de l'ouvrage n'ont pas subi seulement des remaniements de forme; elles se sont enrichies des recherches de l'auteur sur la condition des Juifs d'Égypte (p. 78), sur la nature

des rapports du τοπογραμματεύς et du κωμογραμματεύς (p. 26). Hérondas fournit des traits nouveaux à la description d'Alexandrie (p. 88) et l'inscription de Scillium est prétexte à définir les produits légers de l'industrie de la capitale des Ptolémée, *Phariae levitates*, « articles d'Alexandrie ». Ces additions ne modifient pas sensiblement la physionomie de l'œuvre, qui reste un livre aimable et élégant, plus voisin en général de la causerie que de la discussion érudite : mais c'est la causerie d'un des hommes qui, après Letronne, ont le mieux connu et aimé l'Égypte grecque. Nous ne ferons que deux observations de détail, qui se rattachent à une question de méthode sur laquelle nous reviendrons. Dans la controverse qu'il soutient avec M. Wilcken au sujet du κωμογραμματεύς et du τοπογραμματεύς, c'est, croyons-nous, à M. L. qu'il faut donner gain de cause : mais ses remarques sur le sens tout relatif des termes géographiques comme τόπος auraient singulièrement gagné à être rapprochées des observations de M. Maspero sur la *nouit* pharaonique, tour à tour domaine, cité et nome (*Sur le sens des mots Nouît et Haît*, dans *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, t. XII, et *Études égyptiennes*, t. II, p. 32). — D'autre part, énumérant (p. 69, n. 2) les insurrections dirigées contre les souverains grecs, M. L. ne signale ni ne discute le fait, signalé par M. Révillout (*Rev. Egypt.*, II, p. 145), de la révolte de la Haute-Égypte sous des rois indigènes, Harmakhis et Ankhmakhis; ce soulèvement national, qui dura de la dernière année du règne de Ptolémée Philopator à l'an 19 d'Épiphane, n'est, il est vrai, connu que par des documents démotiques.

L'appendice bibliographique sur les progrès de l'égyptologie gréco-romaine de 1868 à 1895 constitue assurément l'addition la plus importante qui ait été faite à l'ouvrage [1] (p. 241-293). Présenter un tableau, même restreint, aux trente dernières années, de la littérature relative aux rapports de l'Ègypte avec les grandes civilisations méditerranéennes, est assurément une entreprise méritoire, et il faut remercier M. L. de l'avoir tentée.— Il s'est visiblement efforcé d'être aussi complet que possible, poussant la minutie jusqu'à analyser les travaux ensevelis dans des recueils inaccessibles, le scrupule jusqu'à indiquer l'origine des renseignements qu'il n'a pu directement contrôler. Tant de soin doit autoriser quelque sévérité.

Je n'insisterai pas sur l'insuffisance des renseignements relatifs aux époques antérieures aux premiers établissements des Grecs en Égypte. M. L. n'a pas dû avoir la prétention de rendre compte de l'énorme « littérature » des rapports de l'Égypte avec le monde égéen ou mycénien par quelques indications clairsemées : la tâche qu'il s'est assignée ne commence qu'avec les monuments écrits et les établissements helléniques de la vingt-sixième dynastie.

---

1. Remaniement de *Progressi della Egittologia greco-romana negli ultimi venticinque anni... (Bibliographia)*. Roma, Forzani, 1893, 32 p.

Enfermons-nous donc dans les limites du domaine familier à M. Lumbroso : ce qui frappe d'abord, c'est l'omission systématique de tout document d'origine égyptienne. M. L. ne cite ni l'inscription de Nesi-Hor qui nous apprend le massacre, sous Apriès, en pleine Haute-Égypte, d'une bande de mercenaires grecs (Maspero, dans *Zeitschr. für Æg.*, 1884, p. 87), ni celle de Tafnakht, le prêtre qui, sous Artaxercès IV, s'enfuit devant le soulèvement de l'Égypte favorisé par les Athéniens (*Zeitschr. f. Æg.*, 1878, p. 6). Il ne mentionne pas les décrets de l'époque ptolémaïque, bien que ce soient là, sous un déguisement d'hiéroglyphes, de véritables monuments de l'épigraphie grecque : le décret de Bouto, rendu par le premier Ptolémée encore satrape, et déjà caractéristique de la politique de toute la dynastie vis-à-vis du sacerdoce égyptien (Brugsch, *Zeitschr.*, 1871, p. 1), celui de Damanhour, qui appartient au type des décrets de Canope et de Rosette, et a permis à M. Bouriant de compléter les listes des prêtres attachés aux différents sacerdoces royaux (*Rec. Trav.*, VI, p. 1). Bien d'autres textes auraient dû attirer l'attention : le cercueil d'Ankhâroui, prince du Fayoum, sans doute sous les derniers Ptolémées (Fl. Petrie, *Hawara*, *Biahmu and Arsinoe*; cf. Maspero, *Rev. crit.*, 1890, p. 2), les textes de Qaçâa, la nécropole des princes d'Edfou (Maspero, *Zeitschr.*, 1885, p. 13; *Études de Myth. et d'Arch.*, I, p. 210), qui nous révèlent la survivance, jusqu'à l'époque romaine, de la vieille féodalité égyptienne; les inscriptions des *Statues de basse époque* du musée de Gizeh (Daressy, *Rec. Trav.*, XV, p. 150), la stèle de Châhap (Stern, *Zeitschr.*, 1884, p. 101), celles de Anemhir et de ses fils Djosir et Harmachis (Reinisch, *Chrestomathie*, pl. 18 et 19; Bergmann, *Rec. Trav.*, VII, 193), si instructives pour le *cursus honorum* des prêtres et des fonctionnaires indigènes, et qui témoignent de la persistance, sous la surface hellénisée, d'un si fort courant de vie nationale; la stèle des *Sept années de famine* (éditée par Brugsch et par Pleyte), ce curieux monument d'une fraude sacerdotale qui fait appel à une tradition juive, replacé par M. Maspero dans son cadre historique, qui est ptolémaïque et non biblique (*Histoire*, p. 239). Rien ne vient informer le lecteur du trésor de renseignements que les papyrus démotiques ont fourni sur l'administration, la vie privée, l'histoire de l'Égypte, ni des recherches qui s'appuient sur les documents égyptiens, du mémoire d'E. de Rougé, *Sur quelques inscriptions trouvées dans la sépulture des Apis* (*Rev. Eg.*, T. IV et suiv.), de celui de Brugsch, *Der Apis-Kreis in den Zeiten der Ptolemäer* (*Zeitschr.*, 1884, p. 110, etc.), des études de Lepsius et de Hess sur le dernier empereur nommé dans les inscriptions hiéroglyphiques (*ib.*, 1870, p. 25), sur l'empereur C. Vibius Trebonianus Gallus (*ib.*, 1888, p. 69). Et nous n'avons pas signalé les énormes publications de textes fournis par les temples ptolémaïques, pour ne parler que des textes rendus accessibles aux profanes quelquefois par les maîtres de la science égyptologique.— Quels sont les inconvénients de cette exclusion de tout un ordre de monu-

ments? L'étude même du livre de M. Lumbroso, nous l'avons indiqué, peut parfois le montrer : considérer l'égyptologie gréco-romaine comme une science isolée et qui se suffit, indépendante de tout ce que l'Égypte peut nous apprendre sur elle-même, ce n'est pas seulement se priver des informations que donnent les sources indigènes sur nombre de faits ignorés ou mal connus. C'est s'exposer à méconnaître les liens qui unissent l'Égypte des Lagides à l'Égypte des Pharaons et se retirer la lumière que la connaissance de l'une peut verser sur l'autre, dans un pays où non seulement les institutions, mais la vie économique et sociale tout entière sont réglées par des lois immuables : le Nil et le désert ne changent pas. — Mais, avant tout, c'est rendre inintelligible l'histoire et l'existence même de l'Égypte grecque; seuls en effet, les monuments que nous ont laissés les Égyptiens eux-mêmes peuvent nous éclairer pleinement sur la décadence de cette race vieillie, dont quarante siècles de civilisation et d'histoire avaient épuisé les énergies actives ; nous soupçonnerions à peine, sans leur aide, ce qu'étaient, dès les premiers Lagides, la débilité intellectuelle de ses lettrés [1], la ruine de ses écoles d'art [2]. Aucun document littéraire ne saurait égaler en éloquence le témoignage de ces tombeaux d'Edfou, contemporains de Septime Sévère, qu'a déblayés M. Maspero : tout y trahit la misère et l'ignorance ; nulle inscription, nulle figure, nulle amulette ; ils montrent ce qu'étaient devenus, dans un des sanctuaires les plus populaires de la vallée du Nil, l'art de l'embaumement et l'observance des rites [3]. La Grèce n'arriva même pas à l'assimilation entière des classes supérieures : le haut fonctionnaire dont le musée de Gizeh garde la statue (*Rec. Tr.*, xv, 162) porte encore, par-dessus le costume hellénique, la peau de panthère, héritage lointain du chef de clan de la primitive terre de Kîmi. Incapable désormais de culture et de progrès, inapte à recevoir de mains étrangères le bienfait d'un rajeunissement, l'Égypte, conquise et domestiquée, s'enferma dans un passé mort : par une singulière fortune, elle y trouva, malgré le triomphe apparent de l'hellénisme, puis du christianisme, les éléments d'une dernière originalité. C'est mutiler la plus attachante des histoires qu'étouffer la voix obstinée des vaincus.

Bien moins nombreux que les documents égyptiens, les textes sémitiques n'ont pas été mieux traités : M. L. ne cite pas les inscriptions

---

1. Elle est frappante dans l'affaiblissement des notions scientifiques les plus simples (voir, sur l'état des connaissances géographiques, les exemples cités par Maspero, *Zeitschr.*, 1883, p. 67; Griffith, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XIV, p. 409; W.-Max Muller, *Asien und Europa*, p. 191) : c'est elle qui explique les déviations de l'*écriture* ptolémaïque, dont le point de départ était en somme rationnel (Maspero, *Proc.*, XIII, p. 311).

3. Id., *Et. de Myth. et d'Arch.*, t. I, p. 211. Cf. Fl. Petrie, *Roman Life in Egypt. Archaeol. Journ.*, 1889, p. 3.

2. Maspero, *Archéol. égypt.*, p. 231 et 315.

d'Égypte rassemblées dans les sections phénicienne et araméenne du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*. Par une inconséquence dont nous verrons d'autres exemples, il fait une exception en faveur de l'*Épitaphe minéenne*, publiée par M. H. Derenbourg ; mais il n'indique aucun des travaux consacrés à ce remarquable monument par MM. Golenischeff, Hommel, Halévy, D.-H. Muller et W. Max Muller.

L'exclusion de tous les matériaux étrangers à l'antiquité classique peut, il est vrai, s'expliquer. Il serait plus difficile de justifier les négligences qui déparent la bibliographie de « l'Égyptologie gréco-romaine », pourtant si arbitrairement délimitée et circonscrite. Dans aucune des divisions qu'on peut établir dans cet ensemble encore vaste (l'auteur s'est contenté de l'ordre alphabétique), les listes de M. L. ne doivent être considérées comme complètes.

Aux textes épigraphiques cités, il faut ajouter les inscriptions de Coptos (Maspero, *Zeitschr.*, 1881, p. 117; Daressy, *Rec. Trav.*, XVI, p. 44), d'Erment (Bouriant, *Rec.*, XIII, p. 51), de Bubastis (Naville, *Bubastis*, pl. 49), de Beni-Hassan (Newberry, *Beni-Hassan)*, de Ptolémaïs (Miller, *Rev. Ég.*, IV, p. 123 ; Bouriant, *Miss. du Caire*, VIII, p. 365), de l'Oasis El-Khargeh (Sehweinfurth, *Petermanns Mitth.*, 1875, p. 384), la *Greek Inscription (Early Christian) from Upper Egypt* publiée par Keene *(Proc. Irish Academy*, 1892, p. 295). L'inscription d'Akhmîm, citée par M. Lumbroso, a été commentée par M. Maspero (*Journ. Asiat.*, 1890, I, p. 335). — La paléographie offre des lacunes analogues : il faut du moins savoir gré à M. L. d'avoir compris dans ses énumérations, à côté des innombrables pièces d'archives que nous a livrées la terre classique des scribes, les papyrus de contenu littéraire, car ce n'est pas simplement au hasard qn'est due la découverte, sur le sol égyptien, de tant de monuments de la pensée ou de la fantaisie helléniques. A défaut d'une liste complète des récentes trouvailles, il aurait convenu de renvoyer aux catalogues ou aux comptes rendus de V. Gardthausen *(Griech. Palaeographie)*, de Lepsius (dans *Jahrb. der Preuss. Kunstsamml.*, 1880, p. xxx), de Karabacek (*Oesterr. Monatsschrift für Orient*, 1884, p. 279 et 1885, p. 113), au récent *Guide* de la collection de l'archiduc Renier. — La numismatique, sous ses différents aspects, n'est pas mieux traitée : M. L. ne cite ni Froehner, *le Nome sur les monnaies d'Égypte* (*Ann. Soc. franç. de numismatique* 1890, p. 273), ni Krall, *Zum Münzwesen der Ptolemæer (Zeitschr.*, 1884, p. 42), ni Greenwell, *Arch. gr. coins in Egypt. (Num. Chronicle*, 1890, p. 1).

La publication du livre de Susemihl permettait d'être bref sur l'histoire de la littérature et de la philosophie alexandrines : il eut cependant été utile de citer, parmi les travaux parus depuis la publication de ce grand ouvrage, ceux qui intéressent plus particulièrement l'histoire politique : le *De Callimachi hymnis* de Bruno Ehrlichs ou l'étude de M. Legrand *Sur la date de quelques poèmes de Théocrite et de Callimaque* (*Rev. Et. Gr.*, VII, p. 276). M. L. ne signale pas davantage les

récentes discussions qui ont ramené l'attention sur la philosophie de Philon (cf. Conybeare, in *Academy*, 1894, II, p. 534). — Sur la question, naguère reprise, de la « véracité d'Hérodote », il aurait fallu mentionner le plaidoyer de M. Croiset (*Rev. Et. Gr.*, I, p. 154).

Sur le domaine de l'histoire propre, si bien exploré par M. Lumbroso, les négligences devaient être moins notables : on a cependant à regretter l'omission de Judeich, *Persien und Aegypten im IV Jahrhundert* (Leipzig, 1888) et de l'ouvrage de l'abbé Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, dont le chap. IV et les deux appendices sont consacrés aux Lagides ; par une étrange distraction, M. L. a oublié ses propres *Ricerche alessandrine*. — Sur la condition des colonies juives sous les Lagides, il ne signale pas *Jewish Tax-Gatherers at Thebes,* de Sayce (*Jew. Quart. Rev.,* II, p., 400-5). A l'autre extrémité de l'histoire de l'Égypte gréco-romaine, l'exclusion des documents coptes condamnait les indications de M. L. à l'insuffisance : une mention aurait été due cependant au *Roman d'Alexandre* en dialecte thébain, qui atteste le souvenir laissé, jusqu'en pleine conquête musulmane, par le grand conquérant.

L'histoire de l'Égypte gréco-romaine n'est pas limitée à la vallée du Nil, on louera M. L. d'avoir donné des indications sur les divers phénomènes de l'expansion égyptienne à travers le monde ancien. Le plus matériel, pour ainsi dire, et le plus visible, est la constitution, au cours du long duel des Séleucides et des Lagides, de cet empire colonial qui couvrit la Méditerranée orientale et eut pour centre le centre même du monde grec, la mer Égée ; il n'en est aucun qui soit redevable aux découvertes des dernières années de plus d'informations nouvelles. M. L. connaît le groupe des inscriptions déliennes, mais on s'explique difficilement les raisons du choix qu'il y fait arbitrairement, et il est aisé de tripler sa liste en y faisant place aux textes publiés par Homolle (*Bull. Corr. Hell.* II, 322, 325, 327, 328; III, 367, 470; IV, 223; VI, 30, 44, 48, 157, 158; XIV, 406; XV, 137), Hauvette (*Ib.*, VI, 342; VII, 65), Fougères (*Ib.*, XI, 253). En dehors de Délos, les indications sont clairsemées, jetées, semble-t-il, au hasard : M. L. ne signale que deux ou trois des textes qui, dans la Grèce européenne (Athènes, *Ath. Mitth.*, V, 328 ; Orope, *CIBS*, 297 ; Delphes, *Bull. Corr. Hell.*, XVIII, 248 ; Sestos, *Mitth.*, VI, 209), dans les Iles (Amorgos *Mitth.*, I, 336 ; *Bull.*, XVI, 273 ; Kalymna, *Brit. Mus.*, 261 ; Chios, *Bull.*, XVI, 324 ; Lesbos, *Bull.*, IV, 433 ; *Mitth.*, IX, 197 ; Samos, *Bull.*, V, 477, 482 ; Nikourgia, *Bull.*, XVII, 205, Cos, Samothrace, etc.), en Ionie (Priène, *Brit Mus.*, 403, 412) ; en Doride (Cnide, *Bull.*, IV, 341 ; Halicarnasse, *Brit. Mus.*, 897, 906, 907), en Lycie (Lydae, *Journ. Hell. Stud.*, IX, 88, 89 ; Telmessos, *Bull.*, XIV, 165), moins probablement en Cabalide (Eriza, *Bull*,, XV, 556) nous montrent les résultats ou les procédés d'une large politique d'annexion, de protectorat ou d'influence : la diplomatie y a sa place à côté de la lutte armée, et son avènement

marque une date, car l'œuvre d'équilibre international qu'elle dut tenter d'établir entre des États cosmopolites annonce de loin et prépare à sa manière l'unité romaine. Les relations des Lagides avec la confédération des Nésiotes constituent une des questions capitales de cette histoire : elles ont été étudiées par M. Homolle *(Archives del'Intendance Sacrée)*, Attinger (*Beitræge zur Geschichte der Insel Delos*), Valerianus von Schoeffer *(De Deli insulae rebus)*. M. L. passe sous silence ces travaux; il ignore les ingénieuses hypothèses de M. Clermont-Ganneau sur le principal agent des Lagides, Philoclès, et sur ses relations avec la Phénicie sidonienne. (*Rec. d'Arch. Or.*, pp. 86 et 285; *Rev. Hist.*, T. 46, p. 395 ; cf. maintenant *Ét. d'Arch. Or.*, p. 93). Il néglige les inscriptions de la Phénicie, comme celle de Ma'soub (Clermont-Ganneau, *Rec. d'Arch. Or.*, p. 82), et ne paraît pas soupçonner l'importance des discussions élevées sur la date de la dynastie d'Eschmounazar. Par contre, il signale, d'une manière d'ailleurs incomplète [1], la publication, par M. Ph. Berger, de cette inscription de Larnax-Lapithou qui a éclairé d'un jour si inattendu le caractère *philosémitique* du régime établi à Chypre par les premiers Ptolémées : mais on s'étonnera de voir réduire à cette unique mention l'épigraphie chypriote, où les textes relatifs aux Lagides se comptent presque par centaines (*Waddington*, III, 2756, 57, 78, 79, 81, 82; 84, 86, 96, 2808, 09, 21, 37, 38; *Journ. Hell. Stud.*, IX p. 225, *Excavations*, passim; *Rev. Arch.*, 1885, I, p. 351). — Mais ce n'est pas seulement sur la Méditerranée que les Lagides lancèrent leurs flottes militaires ou commerçantes; fidèles inconsciemment à une vieille tradition pharaonique (la comparaison entre les monuments élevés, au retour des campagnes analogues, par un amiral de la douzième dynastie et un marin de l'époque ptolémaïque, prête à de curieux rapprochements; cf. *Zeitschr.*, 1882, p. 204, et *Rev. Arch.*, 1883, II, p. 179), ils reprirent l'exploration et l'exploitation de la « mer Érythrée ». Le Marbre d'Adulis, qui reste le monument le plus important de leur activité, a été l'objet de nouvelles recherches. M. L. cite l'étude de l'abbé Deramey, qui essaie de restituer aux Lagides les deux parties du texte; mais, parmi les défenseurs de l'opinion traditionnelle, il omet D.-H. Müller (*Epigraph. Denkmäler aus Abessinien*, p. 3).

L'action de l'Égypte sur ses voisins ne se marque pas seulement par des conquêtes : avec les colonies égyptiennes qui, au loin, gardaient fidèlement la religion de leurs dieux, leurs fêtes particulières et jusqu'à leur calendrier (*Bull. Corr. Hell.*, XIII, 240 : décret de la σύνοδος égyptienne de Délos), se répandit le culte des pacifiques divinités de

1. D'abord communiquée à l'Académie des Inscriptions, l'inscription a été reproduite *Rev. Crit.*, 1894, I, p. 154, et *Rev. d'Assyr. et d'Arch. Or.*, III, p. 72. M. L. a pu ignorer d'autres rééditions du même genre. M. Clermont-Ganneau a publié son étude sur *Héron d'Alexandrie et Posidonius le Stoïcien* dans *Ét. d'Arch. Or.*, p. 131; M. Joret a imprimé à part les *Jardins dans l'ancienne Égypte*.

Memphis et d'Alexandrie. M. L. donne, d'une manière relativement complète, la bibliographie de ce sujet bien exploré. On peut cependant citer encore Latyschew, *La question du culte d'Ammon à Athènes* (*Journ. Ministerv. Narodn. Prosv.*, 1881) et Mordtmann, *Monum. relatifs au culte d'Isis à Cyzique* (*Rev. Arch.*, 1879, I, p. 257.)

A côté de la propagation des croyances et des pratiques religieuses, il y en eut une autre, qui peut sembler d'un ordre moins élevé, mais dont l'influence fut durable sur cette partie de la culture générale qui constitue la vie matérielle. Terre de vieille civilisation et de vieille industrie, de raffinements matériels et de luxe, l'Égypte accumulait et se transmettait depuis des siècles un trésor d'observations et de connaissances pratiques, de procédés et de recettes; ses médecins et ses artisans, autant que ses prêtres, furent « les plus sages des hommes », et en livrant au monde ancien les secrets de leur science mesquine et terre-à-terre, ils jouèrent vraiment un rôle d'éducateurs. M. L. a été bien inspiré en donnant une place aux recherches modernes sur ces matières, où l'histoire des sciences n'est pas moins intéressée que ce qu'on appelle l'histoire de la civilisation. Il a cependant commis, ici encore, de nombreux oublis : citons seulement l'ouvrage de Lüring, *Die über die mediz. Kentnisse der alten Aegypter bericht. Papyri*, et les travaux de M. Loret, sur la flore et la parfumerie égyptiennes, trop nombreux pour être énumérés ici, mais si riches en renseignements sur les origines de la science d'un Dioscoride ou d'un Galien, et si intéressantes par ce qu'elles peuvent nous apprendre sur le développement de la thérapeutique, de la magie, du culte.

L'Appendice Bibliographica ne rendra donc pas tous les services qu'on était en droit d'en attendre : les lacunes en sont trop graves, les omissions volontaires trop injustifiées, pour que ce travail puisse être un guide sûr, et l'ordre purement alphabétique qu'a adopté M. L. n'est pas fait pour faciliter les recherches. Il faut le regretter : nulle part plus que dans les études relatives à l'Égypte ancienne, si délaissées des bibliographes, un répertoire systématique et complet n'est devenu nécessaire, et nul mieux que M. Lumbroso n'était préparé à nous le donner. L'auteur des *Recherches sur l'Économie politique de l'Égypte* se doit de ne pas considérer cet essai comme définitif.

Isidore Lévy.

---

379. — **Die mit Præpositionen zusammengesetzten Verben bei Thukydides**, von Dr David H. Holmes. Berlin, Weidmann, 1895. 1 broch. in-8 de 47 pp. Prix : 1 m.40.

Ceci n'est ni un travail de lexicologie, ni un travail de syntaxe. L'auteur s'est préoccupé de rechercher les principes de la composition des verbes, et de déterminer dans quelle mesure ces principes s'appliquaient

à la langue de Thucydide. Avertissons pourtant que sur ce second point la brochure ne contient rien d'intéressant. Je n'oserais pas affirmer que sur le premier ces longues statistiques aient conduit à quoi que ce soit de neuf. Voici en effet les résultats de cette étude : le nombre des prépositions qui peuvent se combiner avec un verbe est en raison directe du degré de clarté avec lequel le verbe désigne un mouvement pur et simple (autrement dit, ce que tout le monde sait, plus le sens d'un mot est vague, plus il a besoin d'être précisé); la préposition avec laquelle un verbe se compose le plus volontiers est celle qui en développe et précise la signification propre; bientôt le verbe n'admet plus d'autre préposition, enfin le simple sort de l'usage. Si l'on voulait entrer dans le détail, on pourrait montrer que parfois les statistiques de M. Holmes ne concordent pas très bien avec ses affirmations, quelque expédient qu'il invente. Mais du moins il faut s'étonner qu'il ait fait entrer des parasynthétiques dans ses listes; malgré l'existence de ὀπτεύω dans Aristophane, il est plus que douteux que ὑποπτεύω soit un verbe composé, et l'on ne pourra jamais prétendre que ξυμμαχῶ en soit un.

P. Couvreur.

---

380. — **Studien zu Euripides**, von Eugen Holzner, Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1895. In-8°, 123 p.

Bornons-nous à signaler à l'attention et à l'estime des hellénistes les *Études sur Euripide* de M. Holzner. Elles se composent exclusivement de discussions de textes, qui portent sur plus de deux cent cinquante passages de l'œuvre du poète. *Andromaque* y tient la place la plus importante; mais toutes les tragédies d'Euripide, classées par ordre alphabétique, y sont représentées, à la seule exception des *Bacchantes,* dont M. Holzner se réserve peut-être de donner une édition. — Acceptera-t-on toutes les conclusions de sa critique? Il ne l'espère pas sans doute lui-même. Lire quelques pages de son travail suffit, d'ailleurs, pour constater qu'il a l'esprit sagace, ingénieux à conjecturer sans excès, et qu'il connaît bien les idées comme les habitudes de style d'Euripide. On fera donc sagement de tenir compte de ses observations.

P. D.

---

381. William Gardner Hale : **Extended and remote deliberatives in Greek** Extr. des Transactions of the american philol. Association, vol. XXIV, 1893, p. 156-205). Boston, Norwood press, J. S. Cushing and Co., 1894.

La grammaire grecque ne cesse d'être redevable aux travaux des professeurs américains ; voici une étude sur les propositions délibératives, signalée déjà dans la *Revue* (22 octobre 1894, p. 216), et qui mérite

d'intéresser ses lecteurs. Il s'agit de deux sortes de constructions, l'une dépendante, le verbe au subjonctif, introduite par un relatif après ἔχω généralement accompagné de la négation. M. W. Gardner Hale se trouve en présence de deux systèmes : ces sortes de propositions sont ou finales ou délibératives. Il se prononce pour la seconde théorie, avec raison, et il est difficile d'approfondir une question à l'aide d'arguments aussi minutieux et aussi serrés. J'estime même qu'il va parfois jusqu'à la subtilité, et tout en étant d'accord avec lui sur ce qu'il appelle une extension du subjonctif délibératif, il me semble qu'une voie peut-être plus rapide, tout au moins plus claire, aurait pu le conduire aux mêmes résultats. Je tiens à dire cependant que je n'ai pas à faire ici une théorie des délibératifs indirects, ce qui me serait interdit d'ailleurs et par la nature et par les limites d'une simple recension ; j'ajoute aussi que M. W. G. H. a dû se tenir sur un terrain en quelque sorte fixé d'avance, car sa dissertation n'est en somme qu'une discussion des vues de certains hellénistes, ses collègues pour la plupart. Le subjonctif délibératif exprime, en principe, l'incertitude du sujet sur ce qu'il doit faire, et cela dans des propositions indépendantes, qui par suite ont nécessairement la forme interrogative : ποῖ φύγω. Or ce que j'aurais voulu voir exposé plus clairement par l'auteur, c'est comment ces propositions furent d'abord employées dans des constructions hypotactiques, d'où le besoin de transformer l'interrogatif en relatif, tout en laissant au subjonctif sa fonction primordiale : οὐκ ἔχω (οὐκ ἔστιν) ὅποι φύγω. M W. G. H. dit bien quelque chose de ce genre, mais s'en tient surtout à démontrer qu'il n'y a rien de final dans de telles phrases ; il a raison ; mais la progression générale de ces constructions, jusqu'à celle du subjonctif délibératif indirect, n'est pas suffisamment mise en lumière. Je me borne d'ailleurs à signaler le point. — Dans la seconde construction, il s'agit de l'optatif, sans ἄν, dans des propositions dépendantes (ou indépendantes) après des verbes à un temps principal (οὐκ ἔσθ' ὅπως λέξαιμι). M. W. G. H. y voit très justement des potentiels. Mais je lui adresserai deux critiques : son raisonnement relatif aux deux optatifs indépendants (Eschyle, *Choeph.* 594, Euripide, *Alc.* 52) est erroné et repose sur une théorie inadmissible (présence d'un optatif avec ἄν dans une proposition précédente non connexe) ; quant à la distinction établie p. 198, qu'il s'efforce de justifier p. 200, entre deux sortes d'optatifs n'exprimant pas le souhait, elle est due uniquement à certaines finesses de la langue anglaise, que l'auteur veut retrouver dans le grec ; et je suis du nombre des lecteurs pour lesquels « this division... will have no weight ». Je note à ce propos que la plupart des théories inexactes sur la syntaxe grecque viennent de ce que les théoriciens voient le grec exclusivement à travers leur propre langue. Mais n'importe ; les conclusions de M. William Gardner Hale, sur ce point encore, me semblent généralement justes, bien qu'elles prêtent plus à la contradiction que les conclusions de la première partie.

My.

382. — Aug. Engelbrecht, **Patristische Analekten.** Wien, Rud. Brzezowsky, 1892; 100 pp. in-8.

Dans cette brochure, M. Engelbrecht reprend toutes les observations qui lui ont été adressées à l'occasion de son édition de Faust de Riez pour les approuver ou les rejeter. Malheureusement, il laisse de côté la seule question vraiment intéressante qui ait été soulevée par les critiques, celle de l'authenticité de certains sermons mis par lui au compte de l'évêque de Riez. Dès l'origine, quand M. E. indiqua, dans un travail spécial, ses idées et sa méthode, j'avais ici formulé quelques réserves, accentuées depuis et précisées par M. Malnory [1]. M. E. ne paraît pas avoir connu ces deux articles [2]. Mais dom Morin discuta dans un article de onze pages (*Revue bénédictine* de Maredsous, 1892, 49) les attributions faites par M. E. Pour donner à sa réponse le développement nécessaire, l'éditeur l'a réservée à la *Revue des gymnases autrichiens*, revue très peu répandue en France, et, jusqu'à présent, je ne connais la discussion que par un résumé insignifiant. D'autre part, un sujet aussi traité dans ces *Analectes*, les désignations et les titres usités dans les en-têtes de lettres à la fin de l'antiquité, a été repris par l'auteur avec plus de détail dans quelque programme de gymnase. Sans attendre davantage le hasard bibliographique auquel je devrai de connaître toute la pensée de M. Engelbrecht, je n'ai plus qu'à mentionner les deux autres parties des *Analectes*, qu'il ne nous désigne pas comme l'ébauche de travaux futurs: une étude sur le traité pseudo-hiéronymien *de septem ordinibus Ecclesiae*, et des renseignements sur l'édition de Ruricius préparée par Jean Danton au XVIIIe siècle. Sur le premier point, M. Engelbrecht est d'accord avec dom Morin pour attribuer l'opuscule à un évêque gaulois, mais non pas à Faust; le manuscrit de Danton contient quelques bonnes remarques et des corrections utiles.

Paul Lejay.

---

383. — **Essai sur l'histoire du théâtre**, la mise en scène, le décor, les costumes, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène, par Germain Bapst. Paris, Hachette, 1893. In 4°, 693 p.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, M. G. Bapst retrace uniquement l'état matériel du théâtre à toutes les époques; il fait l'histoire de l'architecture théâtrale, de la décoration, des costumes, de l'hygiène, de

---

1. *Bulletin crit.*, 1er mai 1892, réimprimé dans *S. Césaire d'Arles*, p. 289.

2. Il mentionne ma note sur son édition, dans laquelle je maintiens les critiques de l'article antérieur (*Rev. cr.*, 1890, 2, 115); aujourd'hui les déductions de M. E. me paraissent encore beaucoup moins vraisemblables qu'autrefois; de plus, j'aurais été curieux d'avoir son avis sur la ressemblance de ses conclusions sur le *de spiritu sancto* avec celles de Sirmond, et sur la valeur du manuscrit des nouv. acq. lat. 447, qu'il a eu le temps d'étudier depuis.

l'éclairage, du chauffage depuis l'apparition des *Mystères* jusqu'à la représentation de la *Walkyrie*. Il a divisé son livre en trois parties qui comprennent : la première, le théâtre primitif du moyen âge; la deuxième, les origines du théâtre moderne; la troisième, le théâtre à son apogée et dans les temps modernes. Dans la période du moyen âge il examine successivement les pièces dialoguées tant religieuses que profanes, les spectacles mimés, les entrées des souverains dans leurs bonnes villes. Lorsqu'il traite de la Renaissance, et à cause du nombre relativement considérable des genres, il décrit d'abord les débuts de la tragédie et de la comédie françaises, puis montre le théâtre lyrique, opéra et ballet, expose ensuite les commencements des théâtres étrangers dont il fait connaître les rapports avec la scène française. Enfin, lorsqu'il étudie la période moderne, ses chapitres correspondent aux grandes époques, au siècle de Louis XIV, au XVIIIe siècle et à la période contemporaine. Cette œuvre, unique en son genre — car elle constitue la plus complète des encyclopédies pour tous ceux que leur goût ou leur métier attachent au théâtre — a coûté sûrement à l'auteur de longues et patientes recherches. M. B. ne s'est pas contenté d'exploiter les bibliothèques publiques et privées; il a fouillé dans les archives de Paris et de la province; il a dépouillé des ouvrages de l'étranger; il a consulté des artistes, des archivistes comme MM. Nuitter, Monval et Bouchot, des acteurs, des auteurs comme M. Sardou. Aussi ne saurait-on assez louer le soin et la conscience qu'il a mis dans cet énorme travail. Mais précisément, à cause de l'amplitude du sujet, l'auteur a commis une faute légère, si l'on veut, presque inévitable, et que la critique doit relever. Malgré toute son adresse et sa souplesse, il n'a pu empêcher qu'une certaine confusion règne dans son ouvrage, et la preuve la plus frappante de ce désordre, si peu apparent qu'il soit en beaucoup d'endroits, mais réel et vraiment fâcheux, c'est que la conclusion de M. B. n'est pas du tout tirée des faits nombreux qu'il a cités. Il conclut, en effet, que la France a, en matière de théâtre, et surtout en ce qui concerne la mise en scène, le décor et le costume, une supériorité incontestable, par son goût naturel, par ses qualités innées d'application et de persévérance, par la facilité qu'a l'esprit national de s'assimiler les inventions des autres peuples, de les transformer, de les perfectionner, de les revêtir d'un caractère nouveau. Si flatteuse que soit cette conclusion, était-ce bien le but où tendait l'auteur? A ce qu'il nous semble, M. B. voulait montrer dans la plupart de ces chapitres que le théâtre reproduit l'état d'âme d'une nation aussi bien dans l'évolution matérielle que, dans la construction, l'agencement, l'installation, que dans les œuvres mêmes. Il avait évidemment le dessein de mettre en relief les causes morales qui déterminent le développement de la mise en scène. Par exemple, il dit que si les Mystères sont devenus à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, le plus grand amusement, les réunions par excellence, qu'il n'y eut jamais de fêtes plus fastueuses, que les acteurs

déployaient une somptuosité inouïe, que le peuple mourait de faim, mais qu'il demandait, désirait des représentations, qu'au milieu de la guerre de Cent ans, il cherchait à se distraire. Si la mise en scène a décliné au XVe siècle et disparu au XVIe, c'est que l'opinion lui était contraire (p. 143,) qu'un autre drame se jouait, plus émouvant et plus empoignant, celui des guerres de religion, et qu'il n'y avait plus, pour ainsi dire, de théâtre (p. 160). Si le théâtre se relève sous Henri IV, c'est qu'il reflète les goûts et la tournure d'esprit de ce gascon doublé d'un parisien *(id)*. Si, au XVIIe siècle, l'histoire de la mise en scène se simplifie, si la mise en scène n'existe plus, sinon à la cour, si elle fuit la tragédie et la comédie pour ne se montrer que dans les opéras et les pièces mythologiques à machines, c'est que le public, plus poli, plus lettré, plus raffiné, se plaît plus aux divertissement de l'esprit qu'à celui des yeux, c'est que le principe des trois unités n'amène avec lui qu'un seul décor, que l'action devient à ce point idéale qu'elle n'a guère besoin d'accessoires matériels. Si enfin, de nos jours, la mise en scène a fait de prodigieux progrès, c'est que le théâtre a subi l'influence des sciences et notamment de l'archéologie, que le public ne veut plus voir des choses trop invraisemblables, qu'il a fallu tenir compte des récentes découvertes et restituer les milieux anciens tels que nous les fait concevoir notre éducation. Mais ces idées que nous nous bornons à esquisser, M. Bapst, lui aussi, les esquisse, et il a tort de les esquisser, de les répandre de ci de là, au lieu de les ramasser, de les marquer en traits nets et vigoureux, de les développer longuement dans un tableau d'ensemble. En outre, les erreurs de détail sont très nombreuses. L'auteur passe trop rapidement sur les origines des Mystères et sur les théâtres étrangers. Est-il bien certain que l'emploi du décor simultané ou du décor sur lequel on peignait les sites les plus différents les uns à côté des autres, sans se soucier des distances, avait disparu au milieu du XVe siècle ? Ce décor n'existait-il pas encore au XVIIe siècle ? L'orateur attitré des prologues à l'hôtel de Bourgogne n'était-il pas Bruscambille, et non Gauthier Garguille ? Pourquoi, dans le chapitre sur le théâtre anglais, nommer l'auteur Betterton *Chatterton,* l'actrice Nell Gwynne *Miss Nelginn,* le Bear-Garden *Beer-Garden* (p. 267, 271-272) etc. ? Pourquoi omettre les applaudissements et la claque, cette autre manière d'allumer et de chauffer la salle — sur laquelle M. B. insiste à propos de l'époque révolutionnaire ? Il n'eût pas été inutile de remarquer que les *bravos* datent des représentations de Gluck et qu'on s'éleva vivement contre cet usage (en 1789, dans le *Journal de Paris,* un « dilettante de l'Académie des arcades » écrit que *bravo* est un substantif italien qui signifie fier-à-bras et coupe-jarret et un adjectif qui répond à habile, mâle, et qu'il faudrait dire au moins *bravamente*). Les détails sur le *Brutus* (p. 504-505) sont un peu inexacts, et il fallait ajouter que les faits se passèrent à la première et à la troisième représentation. Enfin, M. B. aurait pu rappeler qu'en 1814 et en 1815,

avec l'invasion, l'Opéra se remplit d'étrangers qui n'aimaient que le décor : ils causaient à haute voix pendant les plus beaux morceaux de chant, « mais dès qu'une trappe s'ouvre, dès que le sifflet du machiniste leur annonce un changement à vue, leur attention est captivée ». (*Gazette de France* du 24 octobre 1814) [1]. Mais ces réserves faites, on devra savoir gré à M. B. d'avoir groupé tant de détails divers et tiré de ses copieux documents des descriptions et des aperçus de grande utilité. Nous louons et recommandons surtout les pages de M. B. sur les spectacles des entrées royales, sur les Mystères patriotiques, sur le rôle des femmes qui ne paraissent d'une façon constante que dans la seconde moitié du XVII[e] siècle — bien qu'on connaisse au XVI[e], par un acte de 1545, une Marie-Fairet qui s'engage à jouer des « antiquailles de Rome ou autres histoires, farces ou soubresauts » — sur les procédés des décorateurs et la construction d'une scène, sur l'organisation moderne des services d'ordre et d'hygiène. On lit de même avec intérêt tout ce que dit M. B. des vêtements et jeux de mise en scène dans les Mystères dialogués, des *entremêts* du XV[e] siècle, de l'influence de la Ligue et de ses processions burlesques, de la chambre de l'hôtel de Bourgogne, de *Mirame* et de la première salle de spectacle, de la salle des Tuileries ou salle des Machines, du détail de l'éclairage (relevé dans les comptes du garde-meuble) pour les représentations royales du règne de Louis XIV, de l'emploi du masque, du théâtre de société au XVIII[e] siècle « dont l'attrait consistait principalement dans la grivoiserie des pièces » (p. 426), des inventions de Servandoni. Une foule d'anecdotes curieuses et de réflexions piquantes se mêlent aux descriptions : sur le manque de mesure dans les figurations décoratives d'ouvriers au XV[e] siècle (p. 127), sur la parure des femmes de théâtre (p. 394), sur l'exactitude du costume. De précieux documents, des pièces justificatives — auxquelles il faut joindre les deux tables, table bibliographique et table analytique des matières (p. 649-687) — terminent dignement certains chapitres : les comptes de l'entrée de Louis XII en 1498 et d'Éléonore d'Autriche en 1530 (p. 129-132); une bibliographie des ballets (p. 237-241) et des peintres décorateurs des XV[e], XVI[e], XVIII[e] et XIX[e] siècles (p. 209-326, 488-498, 615-631). Enfin, — autre et grand mérite — M. B. a su, sinon disposer habilement sa matière, du moins donner une forme claire, agréable, vive, bien qu'un peu négligée par instants, aux explications techniques, et il faut rendre hommage au goût qu'il a montré dans l'illustration du volume qui contient de nombreuses gravures artistiques. L'Académie française lui a décerné le prix Thiers; elle a justement compris que M. Germain Bapst avait fait œuvre d'historien.

A. C.

---

1. Lire p. 280 Prœlss (et non *Prœls*); p. 514 Gluck (et non *Glück*); p. 518 Le Peletier (et non *Lepelletier*).

---

384. — **Ludwig Kossuth.** Sein Leben und Wirken, von Eduard Somogyi. Leipzig, Wigand, 1894. 214 pages.

M. Somogyi, membre du parti de l'Indépendance, a voulu retracer la vie de Kossuth au public allemand. Son livre agréablement écrit n'a pas les prétentions d'un ouvrage historique bien documenté; c'est l'exposé, parfois trop panégyrique, de la carrière de son héros. L'introduction surtout semble manquer de mesure, car M. S. n'est pas sans savoir que tout ce que la Hongrie a fait depuis la Révolution de 1848 dans le domaine politique et économique n'est pas exclusivement l'œuvre de Kossuth. Il serait injuste d'oublier les noms d'un Széchenyi que son adversaire politique lui-même a nommé « le plus grand Magyar »; d'un Deák, le ministre de la justice dans le cabinet dont Kossuth fit partie, et promoteur du dualisme, du baron Eötvös, le ministre de l'Instruction publique et de tant d'autres qui ont vaillamment lutté pour les droits méconnus du pays et puissamment contribué à son essor. M. S. décrit avec assez de relief les débuts de Kossuth, son rôle pendant la diète de 1832-1836, ses années de prison qui lui donnèrent une nouvelle auréole et s'attarde, comme de juste, aux événements des années 1847-1849. Après la Révolution le rôle politique de Kossuth était terminé. Le premier volume de ses *Mémoires*, publié en 1880, nous fait assister à ses tentatives chimériques de soulever l'Europe contre l'Autriche, mais tous ces projets étaient peu viables. Il est vrai qu'il a excité l'enthousiasme en Angleterre et en Amérique, mais ces honneurs s'adressaient au glorieux vaincu d'une cause juste. Et lorsque, en 1867, le dualisme fut créé, il se sentit encore plus isolé et presque incompris de la nouvelle génération. Ses missives fulminantes à Deák et aux chefs du parti de l'Indépendance sont de beaux morceaux oratoires; mais on y voit que le vieillard ne se sentait plus en communauté avec le pays. Il devint une sorte d'idole et sa maison à Turin fut un lieu de pèlerinage que des caravanes de voyageurs allèrent visiter de temps en temps, non pour y prendre le mot d'ordre, mais simplement pour rendre hommage à cette vie pleine de grandeur et d'abnégation.

Le travail de M. Somogyi est une biographie faite au point de vue de l'homme politique; ce sera la tâche des historiens magyars de nous donner la biographie sincère de cet homme qui, à un moment donné, était l'âme de son pays. S' bibliothèque et ses papiers que le Musée national de Budapest vient d'acquérir, leur rendront les meilleurs services.

J. Kont.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'édition de *Minna de Barnhelm* que nous donne M. E. Clarac

(Colin. In-8°, 280 p.) est destinée à la classe de quatrième classique. Élèves et professeurs la consulteront avec fruit, car elle est très soignée et renferme nombre de remarques instructives et de rapprochements curieux. On notera surtout p. 178-180, les réflexions de M. Clarac sur le personnage de Riccaut de la Marlinière. Très joliment et ingénieusement, M. Clarac montre que ce fanfaron n'est pas plus Français que Lessing, qu'il « hache de la paille, mais fort mal, et que ses incorrections sont cousues de fil blanc », qu'il est plus invraisemblable encore par ses principes de grammaire que par ses principes de morale, et mêle trop de savoir à trop d'incorrections, qu'il sait, chose étonnante, la place de l'infinitif, et pratique trop bien les règles de construction, etc. Outre ce piquant excursus, il faut signaler encore l'introduction, un peu courte, où l'éditeur a traduit le jugement d'Erich Schmidt, et un index alphabétique des notes les plus importantes, — ce qui est une innovation heureuse dans ce genre de travail.

— La librairie Perrin donne une nouvelle édition des *Souvenirs d'un page de la Cour de Louis XVI* (In-8°, xii et 360 p. 3 fr. 50). La première édition avait paru en 1873. On accueillera volontiers la réapparition de ce volume où le « page » Félix, comte de France d'Hézecques, retrace ses souvenirs d'une façon très intéressante et, en trois chapitres, les personnes, les lieux, les choses, fait passer devant nous le roi et la reine, leur famille, Versailles avec ses usages et ses cérémonies, ses spectacles et ses bals, ses environs, et quelques-uns des personnages qui jouèrent un rôle dans les premières années de la Révolution, quelques-unes des « grandes journées ».

— La traduction des poésies d'Uhland, publiée dans la bibliothèque Charpentier, remonte à une trentaine d'années. M. André Pottier de Cyprey vient de retraduire ces poésies, en les faisant précéder d'une étude biographique et littéraire (Perrin In-8°, xxix et 216 p.). L'étude, très courte, n'est qu'une préface, une « introduction ». La traduction, en prose, est toujours exacte. Ne pourrait-elle être plus littérale? Dans le *Roi aveugle*, par exemple (pourquoi « monarque » au lieu de roi), *Felsverliess* devait-il être rendu par « profondeurs du rocher » ; *Mark* par « vigueur », *Ræuber* par « pirate »? Dans *Taillefer*, le vers « *er sang bald wie ein Lüftlein, bald wie ein Sturm* » n'est-il pas trop lourdement traduit par « il entonna un chant tantôt doux comme un zéphyr, tantôt véhément comme une tempête »?

— La librairie Colin publie sous le titre *Une évasion, souvenirs de 1871*, le récit des aventures de guerre d'Auguste Burdeau (In-8°, xxiii et 69 p.), récit poignant, conté néanmoins avec gaieté et avec esprit, et, ce nous semble, à la Michelet. M. Gaston Deschamps a fait précéder cette plaquette d'une notice émue; on y remarquera les pages où il retrace l'influence que Burdeau exerçait, comme professeur, sur sa classe de philosophie du Lycée Louis-le-Grand.

ALLEMAGNE. — Plusieurs morts à enregistrer : celle d'Henri Prœhle (28 mai); du lexicologue Villate (12 juin); du germaniste Oskar Erdmann (15 juin); du professeur de philologie anglaise à l'Université de Berlin J. Zupitza (6 juillet).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 35-36 — **2-9 septembre** — **1895**

385. — Pramatha Nath Bose : **A History of Hindu Civilisation during British Rule.** In four volumes. Vol. I, Religious Condition. 15-xcv-176 p. in-8°. — Vol. II, Socio-religious Condition. Social Condition. Industrial Condition. 13-322 p. in 8°. Calcutta, W. Newman et Co. London, Kegan Paul, Trench, Trübner et Co. Leipzig, Otto Harrassowitz. 1894.

Ces deux volumes ne contiennent que la première moitié de l'ouvrage dans lequel M. P.-N. Bose a entrepris de retracer l'histoire de la civisation hindoue sous la domination britannique. Ils permettent pourtant de se rendre compte dès maintenant du plan et de la portée de l'ensemble. L'auteur a distribué sa matière sous cinq rubriques principales. En autant de livres, il examine les conditions nouvelles faites au peuple hindou successivement au point de vue : 1° des croyances religieuses; 2° et 3° des rapports sociaux, en tant qu'ils sont déterminés par ces croyances ou qu'ils en sont indépendants; 4° de l'organisation industrielle. C'est là la matière des deux premiers volumes. La cinquième division, sous le titre un peu large de « conditions intellectuelles », fera l'objet des volumes III et IV et traitera probablement de l'éducation, des lettres, des sciences, des arts (simplement effleurés dans le IVme livre), de la presse et de l'esprit public en général, notamment de ces aspirations nationales de plus en plus bruyantes, qui seront un des facteurs de l'avenir. L'auteur ne méconnaît pas l'importance des « conditions morales » ; mais il pense en avoir parlé suffisamment dans les livres II et III, ainsi que dans l'Introduction, et il ne leur a pas consacré une division spéciale.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ce plan. Comme tous les plans, il vaut ce qu'en vaut l'exécution et, de ce chef, j'aurai tout à l'heure à noter quelques insuffisances. Pour le moment, je ferai seulement remarquer que l'auteur ne s'est pas proposé de retracer l'ensemble des prodigieux

changements qui se sont opérés dans l'Inde durant cette période. Conformément au titre de l'ouvrage, qui est *Hindu Civilisation* et non *Civilisation of India,* il s'en tient à la part qui, dans ces changements, revient au peuple hindou. C'est ainsi qu'il ne traite pas directement de l'administration et de la fiscalité britanniques, ni des travaux publics, ports, canaux, chemins de fer, ni de la révolution survenue dans le régime de la production et des échanges. A tout cela, il ne touche qu'indirectement, en notant les changements qui en ont été la conséquence dans le régime agricole et industriel de l'Inde. On voudra bien observer, en outre, que l'ouvrage n'est pas une statistique, mais une histoire. Il prétend, non pas simplement enregistrer les données de l'état actuel, mais aussi en expliquer la formation et, comme le présent ne s'explique que par le passé, une place très large y est faite aux considérations rétrospectives. Je suis obligé d'ajouter aussitôt que c'en est là la partie faible. En général, l'auteur s'est laissé entraîner à remonter trop loin, à prendre les choses *ab ovo*, et son exposé en est devenu forcément superficiel. On retrouve chez lui tous les lieux communs sur la colonisation aryenne, sur la période védique, la période bouddhique, la période pouranique, lieux communs nullement nécessités par le sujet, qui risquent même de fausser l'intelligence des choses présentes et qui ont en outre le défaut de revenir, pour le moins deux fois, d'abord résumés et groupés dans l'introduction générale, ensuite repris en détail dans les divers chapitres.

Comme les monumemts du passé de l'Inde sont la plupart religieux, ce défaut se fait surtout sentir dans le premier volume, qui traite de la religion. Les sectes modernes y sont fort bien décrites, ainsi que les mouvements réformateurs tentés par les divers *samâjs* sous l'influence plus ou moins directe des idées occidentales. Mais la place faite au culte védique et au bouddhisme eût été occupée d'une façon plus profitable par des informations supplémentaires sur les religions actuelles, sur leur répartition géographique par exemple, sur leurs moyens nouveaux de propagande, sur l'organisation des grands pèlerinages, sur l'état religieux et moral surtout de ces millions d'hindous (pour ne rien dire des classes méprisées ou dangereuses) qui ne sont d'aucune secte, ne connaissent guère que leurs divinités de village, n'échappent à la corruption que par la simplicité de leur vie et leur peu de besoins, et sont, au sein de l'hindouisme, des déshérités à un point difficilement imaginable en Europe, où le catéchisme du moins est commun à tous.

Presque toutes les sections de l'ouvrage prêteraient à des observations semblables. Pour la caste, par exemple, les considérations retropectives et la discussion de la théorie mise en avant dans les *dharmaçâstras* prennent les deux tiers du chapitre, et la description des conditions présentes en est écourtée d'autant. En général, l'auteur s'arrête trop à l'Inde officielle et couventionnelle des livres. Il est

optimiste aussi ; enclin à voir les choses en beau, il ne nous montre pas assez le côté sombre, *the seamy side* de la société et de la vie hindoue. Il ne distingue pas non plus toujours suffisamment entre les contrées de l'Inde. Ainsi, pour l'agriculture, il nous donne bien une division régionale selon la nature des produits ; mais il ne dit rien des divers régimes auxquels est soumise la terre et qui influent dans une si large mesure sur le sort des populations agricoles. C'est poutant bien là une « condition » du peuple hindou *under british rule.*

Je n'insisterai pas davantage sur ces lacunes qui, en raison de l'étendue et de la complication du sujet à traiter, étaient en partie inévitables. J'aime mieux remercier M. B. de tout ce qu'il a réuni d'informations utiles dans ces deux volumes. J'ai déjà signalé celles qu'il a données dans son premier livre sur les mouvements religieux contemporains. On lira de même avec profit ce qu'il dit dans le deuxième sur les mariages précoces, sur les abus du koulinisme, sur l'abolition du suicide des veuves, sur les aliments défendus, sur l'interdiction des voyages outre-mer, et, dans le troisième livre, sur la position faite à la femme, sur la famille hindoue, sur les jeux et divertissements, sur l'alimentation, le mobilier et le costume. Meilleurs encore sont les chapitres du quatrième livre sur l'agriculture, sur les métiers et les arts industriels, sur la grande industrie, sur l'industrie minière. Pour ceux-ci l'auteur était particulièrement bien préparé. M. B. est un homme de science ; il est attaché comme inspecteur au *Geological Survey* et, quand la Société asiatique du Bengale, en 1884, à l'occasion de son jubilé, fit dresser le *Century Review* de ses travaux, c'est lui qui fut chargé de rédiger la partie relative aux sciences physiques et mathématiques. Aussi, tout ce quatrième livre est-il parfaitement documenté, moins que les autres chargé de hors-d'œuvre. Pour s'en procurer l'équivalent, il faudrait dépouiller une énorme masse de rapports et de statistiques officiels. J'ajouterai que les deux volumes sont très bien écrits, simplement, mais sans aucune sécheresse. Avec l'expérience acquise par l'auteur, les deux derniers ne pourront qu'être meilleurs encore. Que M. Bose s'y montre plus défiant de l'archéologie de remplissage, qu'il s'y attache davantage à nous rendre le présent, et il aura produit une œuvre que tout le monde lira avec plaisir et profit. Il est temps que nous ayons sur l'Inde contemporaine autre chose que des rapports de bureau ou des descriptions pittoresques.

A. Barth.

---

386. — **Verzeichniss der im tibetischen Tanjur Abtheilung mDo (sûtra). Band 711-124, enthaltenen Werke, von Dr Georg Huth, 22 pages (Extrait des Sitzungberichte de l'Académie des sciences de Berlin, 1895, XV).**

Dans ce catalogue limité à huit volumes de la vaste compilation tibé-

taine intitulée Tandjour, M. Huth nous donne, avec l'exactitude et le soin qui distinguent ses travaux, des notices sur soixante-sept ouvrages de longueurs très diverses. Car, il y en a un qui occupe deux volumes entiers de 323 et 382 folios, plus 330 folios d'un troisième volume (les volumes 120-122); d'autres, au contraire, ne prennent pas plus d'un folio et les 394 du volume 123 contiennent quarante ouvrages, ce qui ne donne pas 10 folios à chacun d'eux en moyenne. Ces soixant-sept ouvrages diffèrent autant par le sujet que par l'étendue : on y trouve de la médecine, de la chimie, de l'alchimie, de la divination, de la philologie sanscrite et tibétaine, de la morale, de la dévotion bouddhique. Parmi tous ces traités divers brille un poème célèbre, le Meghadûta (nuage messager) de Kâlidâsa. C'est la dernière section du volume 117, qui commence par un ouvrage non moins célèbre, quoique très différent, le lexique d'Amarasinha, intitulé Amarakocha. Presque tous ces écrits sont, comme les deux qui viennent d'être cités, traduits du sanscrit; quelques-uns seulement ont été composés en tibétain.

M. H. donne pour chacun les titres sanscrit et tibétain, en caractères originaux, avec la traduction de ces titres, et, en transcription, les noms des auteurs et traducteurs, celui du lieu où la traduction a été faite ou l'ouvrage tibétain composé, enfin la date, quand il est possible de l'indiquer. Un seul de ces ouvrages est daté, c'est le trente et unième du volume 123, un traité de magie, en tibétain, de l'an 251 (de l'ère népalaise) 1130; mais, pour bon nombre des autres, on peut arriver à une détermination approximative. Sauf deux de ces ouvrages qui sont peut-être du milieu du VIIe siècle, tous les autres sur l'âge desquels on a quelques données doivent n'être ni antérieurs au VIIIe ni postérieurs au XIIe.

Ce catalogue est enrichi de notes qui, en général, se réfèrent à d'autres catalogues partiels préexistants, suivi de plusieurs appendices et complété par divers index de noms propres qui facilitent les recherches et les rapprochements. Un des appendices est consacré au Meghadûta, poème classique du brahmanisme qu'on s'est étonné de voir comme égaré dans une compilation bouddhique. On a pensé que l'introduction de cet ouvrage dans le Tandjour était motivée par quelque relation avec le bouddhisme. M. H. aborde la question sans la traiter à fond ni arriver à une conclusion certaine. La présence dans le Tandjour d'un poème évidemment bouddhique, le Mangalachtaka (huit bénédictions), qui a pour auteur un Kâlidâsa, peut avoir favorisé l'introduction du Mêghadûta; telle paraît être l'opinion de Schiefner que M. Huth lui-même ne repousse pas, bien qu'il apporte en faveur d'une autre opinion, un argument d'ailleurs peu décisif.

L. FEER

387.— **Historisch-Kritisches Lehrgebæude der Hebræischen Sprache**, mit comparativer Berücksichtigung des semitischen überhaupt, ausgearbeitet von Prof. Ed. Kœnig, Dr. theol. et phil. Zweite Hælfte I Theil. Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre. Leipzig, Hinrichs; 1895, in-8, pp. xiv-602.

Quatorze ans se sont écoulés depuis que M. König a fait paraître le premier volume de sa grammaire hébraïque. Il faut peut-être se réjouir de ce que l'auteur ait tant tardé d'en livrer au public la continuation. Cela lui a permis de mettre à profit les nombreux travaux qui ont été publiés depuis lors sur la philologie sémitique.

L'analyse d'une grammaire ne saurait consister qu'en une sèche nomenclature fort peu attrayante, et il nous serait difficile d'entrer dans quelques critiques de détail sans le secours de caractères orientaux. Nous nous contenterons donc de dire que le livre de M. K. constitue le travail le plus développé que nous ayons jusqu'ici sur la grammaire hébraïque et laisse bien loin derrière lui la grammaire de Gesenius, tant pour la clarté méthodique de l'exposition que pour l'amplitude des données, particulièrement en ce qui concerne la philologie comparée. Pour donner une idée de l'étendue des matières accumulées dans ce second volume, il nous suffira de faire remarquer que le *Formenregister* qui le termine contient plus de cinq mille sept cents formes hébraïques, sans compter une centaine de formes rabbiniques ou araméennes. Il est clair que le livre de M. König ne peut être consulté avec grand fruit que par ceux qui ont déjà acquis une connaissance étendue de la langue hébraïque. Espérons que l'auteur n'attendra pas trois nouveaux lustres pour nous donner son troisième et dernier volume qui doit contenir la syntaxe et formera le complément indispensable de ce travail magistral.

J.-B. Chabot.

---

388. — **Nouum Testamentum domini nostri Iesu Christi latine** secundum editionem sancti Hieronymi ; ad codicum manuscriptorum recensuit Iohannes Wordsworth, in operis societatem adsumto Henrico Iuliano White. Partis prioris fasc. iv, *Euangelium secundum Iohannem*. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, MDCCCXCV ; pp. 485-649 ; in-4°. Prix : 10 sh., 60.

Vingt-un manuscrits complets et six manuscrits plus ou moins mutilés sont la base de la présente édition de la Vulgate de saint Jean. On retrouvera dans ce fascicule la même sûreté et la même minutie du détail que dans les précédents. Aussi les questions très intéressantes que soulève ce texte vont pouvoir être traitées en connaissance de cause. Dès le début, nous apprenons que la seule ponctuation autorisée des versets 3-4 est : « Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil; quod factum est in ipso uita erat » ; cette ponctuation est donnée par l'édition

sixtine et troublée dans la clémentine (« ... nihil, quod factum est, in ipso... »); de l'équivoque produite par cette dernière, sort l'usage le plus ordinaire dans les livres imprimés dont se sert l'Église romaine : « nihil, quod factum est ; in ipso ». A parcourir les notes de cette savante édition, nous rencontrons presque à chaque page des renseignements importants. L'index de ces notes n'est pas publié dans le présent fascicule, comme nous en avons eu de semblables pour saint Mathieu, pour saint Marc et saint Luc ; ce travail n'est sans doute que différé. Il ne m'appartient pas de combler cette lacune. Mais il suffira de signaler quelques discussions du commentaire : sur l'histoire du texte (III, 6; V, 1; V, 4 : sur l'omission de ce verset et les formes qu'il présente dans les manuscrits qui l'ont; VII, 34; VII, 53 sqq., sur la présence de tout le morceau; IX, 9; X, 29; XXI, 22); sur la langue (I, 31 : construction et déclinaison de *Israhel;* IV, 42 : *loquelam* ou *loquellam;* V, 13 : *constitutus* comme participe présent de *sum;* V, 24 : *transit* ou *transiit;* XVIII, 18 : emploi de *calefio;* XIX, 3 : *haue;* XX, 25 : *fixura*); sur un détail géographique (IV, 5); ajoutons un exemple de l'*ignauia hieronymiana* (IV, 46).

Paul LEJAY.

---

389. — **Emendations in Aeschylus**, with a few others in Sophocles and Euripides and one in the Gospel of St. Matthew, V, 22, by A. M. ROGERS. Baltimore. John Murphy and Co. 1894, 1 broch. de 77 pp.

Chez nous, l'on dit que les magistrats traduisent Horace; M. Rogers a employé ses loisirs à corriger le texte d'Eschyle. Ces *Curae Aeschyleae* ont été pour lui « a labor of love, » et, d'après sa volonté, elles ont été publiées après sa mort par sa sœur, aidée du Dr Forman. On hésite à critiquer un ouvrage dont l'origine est si respectable, et d'ailleurs il est malaisé de rendre compte d'une liste de conjectures. Il faut bien dire pourtant que le peu de secours qu'avait M. R. a nui beaucoup à la valeur de son travail; et ce livre est la preuve qu'on ne saurait apporter trop de précautions dans la critique. M. Forman a parfois hasardé des observations timides sur les conjectures qu'il publiait (par exemple, *Cho.* 785 où τεύχω est construit d'une façon tout à fait inusitée) : il aurait pu en faire bien d'autres. Ainsi *Suppl.* 251 τοῦ δέ, γῆς ἀρχηγέτου, il faudrait au moins ὄντος; 107 δι' ἀνίαν (ι long) viole la correspondance antistrophique; 850 φρενῖτα est un mot inconnu; 888, de quoi θορεῖ peut-il bien être la 3e personne? c'est la 2e de θοροῦμαι; *Pers.* 34 γᾶς dans un passage en anapestes est une forme inadmissible ; *Prom.* 51 τοῖσδε σ' οὐδὲν ἀντειπεῖν ἔχω est un solécisme, ou une élision ignorée d'Eschyle ; *Cho.* 131, πῶς ἀνήξομεν δόμοις me paraît tout à fait incorrect. La preuve cependant que tout n'est pas à rejeter dans ces centaines de corrections, malgré l'absence complète de méthode, c'est

qu'une cinquantaine d'entre elles, dont M. Forman donne la liste, avaient déjà été faites dans des travaux qu'ignorait M. Rogers : mais je dois dire que parmi les autres, aucune ne m'a paru emporter l'évidence. Un futur éditeur d'Eschyle devra examiner ces conjectures, mais il est possible qu'il n'y trouve rien à prendre[1].

P. COUVREUR.

---

390. — Erich PERNICE. **Griechische Gewichte** gesammelt, beschrieben und erlæutert. Mit einer Tafel. Berlin, Weidmann, 1894; VI-215 pp.

Le principe suivi par M. Pernice dans la confection de son catalogue des poids attiques et des subdivisions à y établir est le suivant : Deux systèmes de poids furent employés à Athènes : dans l'un, l'unité était la mine de 436,6 grammes, dans l'autre, le statère, double de la mine, soit 873,2 grammes, chacune ayant des subdivisions. Quelques-unes de ces fractions de l'une et de l'autre unité se trouvaient nécessairement avoir le même poids, par exemple le 1/6 de la mine (ἑκτημόριον), 72,77 grammes, était égal au douzième du statère, poids connu sous le nom de ἡμισυημίτριτον. L'attribution des poids à l'un ou à l'autre système dépend en partie des marques qu'ils portaient, la série du statère ayant pour signes l'astragale, l'amphore, la tortue, le bouclier ; la série de la mine distinguée par le dauphin et le croissant. Le point important, comme on le voit, est le fait que l'unité de poids dans l'un de ces systèmes pesait le double d'une mine d'argent, et cela est confirmé, selon M. Pernice, par l'examen des plus anciens poids athéniens du musée de l'Acropole, représentés dans une planche à la fin du volume. Mais comme on avait aussi, avant Solon, la mine commerciale (μνᾶ ἐμπορική) de 138 drachmes, poids sans commune mesure avec la mine et le statère, cette mine subit une augmentation de 12 drachmes (*C. I. A.* II, 476), et pesa par conséquent une mine et demie, c'est-à-dire trois quarts du statère ou 655 grammes (μνᾶ ἀγοραία, marquée également du dauphin). Le système de Solon, si toutefois c'est à Solon qu'il convient d'attribuer cette modification, se trouva ainsi plus complet ; mais M. P. n'ose pas voir avec certitude, dans les poids 610-617 de son calalogue, des représentants de l'ancienne mine commerciale et de ses subdivisions. Il serait long de suivre M. P. dans ses recherches, et de discuter certains points qui peuvent prêter à la critique[2] ; s'il semble difficile, par

---

1. M. Forman aurait bien dû donner le texte primitif à côté du texte corrigé. — Voici la conjecture sur l'évang. de saint Mathieu : <ἐρρέη τοῖς ἀρχαίοις.> ὃς δ' (*sic*) ἂν εἴπῃ τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ Ῥακά, ἔνοχος ἔσται τῷ συνεδρίῳ <ἐγὼ δὲ λέγω> ὃς δ' ἂν εἴπῃ Μωρέ, ἔνοχος ἔσται εἰς τὴν γέενναν τοῦ πυρός. La raison est qu'il n'y a pas là de gradation, et que Raca et Môré ont le même sens ; mais alors comment la première phrase aurait-elle pu faire partie de la loi ancienne, et quelle différence entre l'ancienne et la nouvelle ?

2. La base du système, notamment, pourra être contestée : la lecture de l'inscription du poids de l'Acropole n° 1 n'est que conjecturale.

exemple, de ne pas considérer comme un réel pentadrachme le poids 467, qui porte un Π en relief, il est au moins étrange de ne lui trouver que 16,87 grammes, une différence en moins de près de 5 grammes, et cela pour un poids bien conservé. M. P. suppose que c'est un poids faux, un poids de fraudeur, bien gratuitement. Certaines pièces ne peuvent-elles pas porter, par erreur, une indication inexacte de leur poids? Ce serait à examiner. Le catalogue comprend neuf cent six numéros, répartis en vingt-deux groupes, dont les dix-huit premiers renferment les poids attiques (statères, mines, drachmes) ; les autres contiennent les poids du reste de la Grèce, ceux d'origine douteuse, et les poids byzantins. Bien qu'il règne encore beaucoup d'incertitude sur la nature et la véritable place à assigner à certains de ces poids, le catalogue de M. Pernice est assez important pour mériter l'attention, et les études métrologiques lui seront redevables d'un service.

My.

---

391. — A. Tobler. — **Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik**, 2e série, Leipzig, 1894, in-8e de viii-250 pages.

C'est toujours une bonne fortune pour les romanistes quand M. Tobler réunit en volume quelques-uns de ses articles de syntaxe historique [1]. Ce serait ne rien apprendre aux lecteurs de la *Revue critique* que de louer devant eux l'immense érudition et la sûreté de doctrine du professeur de Berlin : il y a vraiment plaisir à le voir tantôt suivre à travers l'histoire de la langue les transformations diverses des locutions les plus bizarres, inexplicables en apparence et en retrouver la forme primitive et le sens originaire, tantôt épier, dans les œuvres des contemporains, la naissance des néologismes, les rattacher, quand il y a lieu, à leurs racines historiques et proposer, chemin faisant, les corrections les plus heureuses et les plus sûres aux textes allégués [2]. Mais, où M. T. triomphe surtout, c'est dans l'analyse exacte, la définition concise, le classement méthodique des phénomènes; c'est surtout cette finesse et cette rigueur d'analyse qui ont fait de lui le maître et presque le fondateur de cette partie de la grammaire historique des langues romanes; certains morceaux (15, 17, 21 notamment) sont à cet égard des modèles achevés [3]. Il y a dans ces articles une trop grande

1. La plus grande partie des vingt-deux morceaux qui composent le présent volume avait paru dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (tomes XI-XIII) et les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1891); trois, dont un fort important (11, 12, 21), étaient inédits; l'appendice n'avait paru (1882) que sous une forme beaucoup moins complète.

2. Une table de ces corrections a été dressée à la fin du volume.

3. Une table analytique des matières, dressée par M. A. Schulze, permet de s'orienter aisément et d'embrasser d'un coup d'œil les divisions et subdivisions.

quantité de faits, une pensée trop richement nuancée pour qu'ils puissent être analysés; presque toujours du reste ils emportent l'adhésion plutôt qu'ils ne comportent la discussion. Nous nous contenterons donc de signaler à nos lecteurs les plus importants; cette sorte de table des matières donnera peut-être à ceux d'entre eux qui ne sont point spécialistes l'idée de feuilleter ces pages, où sont si bien étudiés des phénomènes qui nous sont pour la plupart bien connus, mais sur lesquels nous ne songeons pas à nous interroger.

1. Locutions formées d'un verbe au présent, qui, par l'effacement progressif de l'idée de présent, prennent une fonction adverbiale : en anc. fr. *pieça* (qu'il faut écrire en conséquence *pieç'a* [1]), en fr. mod. *est-ce que*, *c'est que*, *qui sait*. — 3. Étude très délicate des locutions si complexes où *pour* a un sens concessif (*pour grands que soient les rois*) et dont l'auteur parvient à retrouver l'origine. — 4. Transposition de membres de phrases : phénomène curieux dont l'auteur cite un très grand nombre d'exemples en ancien français [2]. — 6. Singulier (collectif ou non) au sens du pluriel. — 7. Locutions diverses où entre le comparatif : *por le plus tost aler, le mieus vos en iert* (dans ces deux cas ne serait-il pas possible que *le* fût simplement l'article? Dans le premier, il serait destiné à accentuer la fonction substantive qu'il est naturel de donner à l'infinitif après une préposition); *que plus... et plus*, *quant plus... tant plus*, *com plus... plus*. — 10. Emplois rares d'adjectifs possessifs : *son peuple* (=non « le peuple qui lui appartient », mais « auquel il appartient ») en anc. fr. *son traitre*, *son bienvoillant*. Étude spéciale de la locution : *cela sent son vieillard*, où *son* se rapporte au sujet *cela*, et qui, curieusement déformé, a abouti aujourd'hui à la locution inexplicable : *un renard... qui sentait son renard d'une lieue*; cf. *un homme qui fait son grand homme*. — 11. Emploi pléonastique de l'adjectif possessif de la troisième personne (*veient lor felunie des Normanz*). — 12. *Son* se rapportant à un pluriel (*Le soleil et la lune perdirent ses clartez*); exemples de ce phénomène en italien et en ancien français [3]. 13. Pronom complément d'un infinitif ou participe : sur ce fait que l'anc. fr. ne tolère pas les pronoms personnels sous leur forme atone devant l'in-

---

1. La graphie *pièce a* se trouve du reste (par exemple ms. 12615 fol. 208 c.)

2. Le phénomène est surtout fréquent dans la poésie narrative, et par conséquent assez rare en provençal; il y en a pourtant un exemple frappant au vers 29-31 de la *Vie de sainte Marguerite* publiée par le Dr Noulet. En voici un en espagnol, dans une pièce bien connue de Lope de Vega (*Pobre barquilla mia*, dans Rivadeneira, tome XVI, p. 604):

Dirás que muchas barcas
Con el favor en popa
Saliendo desdichadas
Volvieron venturosas.

où le vers 2 doit logiquement être transporté après le vers 4.

3. On sait que cet emploi, de règle en espagnol, se retrouve dans la plupart des dialectes français du Midi.

finitif, le gérondif, le participe passé; on sait que le français moderne les admet devant l'infinitif et le gérondif (de même devant le participe passé invariable). — 15. Énumération des cas d'omission, beaucoup plus nombreux en ancien franc. que dans la langue moderne, de l'article devant le nom commun. Cet article est un des plus curieux et pénétrants du livre, mais plus encore que les autres impossible à analyser. — 16. Emploi explétif de *que* dans des phrases comme : *on essayait encore de le retenir qu'il était déjà loin; j'aurais un secret que je vous le confierais.*—17. A. Emploi du futur dans des propositions se rapportant au passé au regard de celui qui parle, mais au futur par rapport au moment dont on parle : *(Ronsard semble avoir tracé le plan que Bossuet suivra);* emploi du conditionnel (qui est ici un temps, l'imparfait du futur, et non un mode) dans des propositions où il faut exprimer un événement futur par rapport à un événement passé; dans beaucoup de cas le conditionnel équivaut à une locution composée du verbe et d'une sorte d'auxiliaire comme *savoir, vouloir, se demander* (*Elle aimait...*; *où la mènerait cette passion*?); étude d'emplois analogues en espagnol et en portugais. — 17 B. Sur les variations éprouvées au cours du temps dans la façon de construire le verbe dans la proposition exprimant une condition non remplie et la proposition principale. — 18. Locutions antithétiques construites par asyndète (*par ci par là, de ci de là, bon gré mal gré*). — 21. Adjectif pris substantivement (en français, espagnol et portugais); emplois curieux et parfois abusifs de cette tournure chez les réalistes contemporains. — L'Appendice, petite merveille d'amusante érudition, où les qualités ordinaires de l'auteur relèvent singulièrement l'intérêt d'un sujet quelque peu frivole, est relatif aux locutions plaisantes reposant sur un calembour ou jeu de mots. Au lieu de passer en revue les différentes subdivisions de cet article, j'ajouterai à certaines d'entre elles quelques exemples. 1. Malherbe faisant allusion au bégaîment dont il était affligé, disait qu'il était de Balbut en Balbutie (Souriau, *Évolution du vers français*, p. 28, note 1). 2 b. On trouverait dans les pièces artésiennes du manuscrit 12615 un assez grand nombre de formations plaisantes du genre de celles qui sont ici étudiées : dans la cinquième (Dinaux, *Trouvères artésiens*, p. 256) saint Tortu ou Tortuel pour désigner la vigne ou, par métonymie, le vin; dans la seizième, saint Gourdin (de *gourd*) patron des imbéciles; Ghilles, Ghillains, Ghilluis, types de trompeurs. 3. Cf. *il s'amuse à la moutarde* (= *moult tarde*) (Leroux de Lincy, *Livre des proverbes*, I, 225). Oudin signale la locution : *faire un parterre* = tomber; on dit aujourd'hui dans le même sens : *prendre un billet de parterre;* la locution *tailler une bavette* repose sur une allusion à *baver* (au sens ancien de bavarder). C'est sans doute par une allusion à *perder* que l'espagnol *perdis* signifie mauvais sujet (par exemple dans Pérez Galdós, *Miau*, p. 268, 351); que *ser perdigón* a pris le sens de être refusé à un examen, que, dans l'argot du jeu, *hay perdices*, ou *huele á perdices* signifie que la perte est imminente.

Il est bien regrettable que de tels livres ne soient pas classiques en France comme ils le sont en Allemagne. Ce serait une belle tâche pour un jeune philologue que de traduire ces deux séries d'études; peut-être pourrait-on, en supprimant quelques exemples, qui ont surtout de l'intérêt pour la connaissance de l'ancienne langue, les réunir en un seul volume, auquel on pourrait prédire un beau succès, j'entends même un beau succès de librairie.

A. JEANROY.

---

392. — **Notice sur l'abbé Jean-François Du Resnel**, de l'Académie française par Charles de BEAUREPAIRE. Rouen, Imprimerie Cagniard, in-8° de 45 p.

L'abbé du Resnel, quoiqu'il ait eu l'honneur d'appartenir à deux académies, l'Académie française et l'Académie des inscriptions, est singulièrement oublié... ailleurs que dans son pays natal, où il a été successivement loué par Maillet du Boulay, secrétaire de la classe des Lettres de l'Académie de Rouen (Notice conservée en original dans les archives de cette compagnie et publiée sous une forme abrégée par le Dr Gosseaume, *Suite de l'Histoire de l'Académie de Rouen*, t. III) [1], par l'abbé Yart, membre de la dite académie, auteur de l'*Idée de la poésie anglaise* (*Éloge moral et littéraire de M. l'abbé Du Resnel,* dans le *Recueil encyclopédique* du 13 octobre 1773), enfin, de notre temps, par M. Baratte, dans les *Poètes normands*, 1846. La notice de M. de Beaurepaire, beaucoup mieux faite à tous les points de vue que celles de ses devanciers, et où la plus exacte érudition se revêt d'une forme agréable, servira plus utilement la mémoire du double académicien.

Le nouveau biographe rappelle que Jean-François Du Resnel naquit à Rouen, le 29 juin 1692, du mariage de François Du Resnel, seigneur du Bellay, ancien capitaine dans un régiment d'infanterie, et de Marie-Madeleine-Jeanne le Prieur [2]; qu'il fit ses études au collège de Rouen, où il eut pour professeur les PP. Couvrigny et Porée; qu'il entra à

---

1. M. de B. a cru reconnaître dans la notice de l'abbé Le Beau sur son confrère Du Resnel (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, édition in-12, t. XV) bon nombre de passages tirés du travail de Maillet du Boulay. Il dit (p. 5, note 1) « qu'il y a aussi une courte notice sur Du Resnel dans l'*Histoire de l'Académie française* ». J'ai été assez maladroit pour ne pas l'y retrouver. Je ne vois à la *Table* de l'édition Livet (Paris, Didier, 1858) que l'indication d'un passage tome II (p. 445) contenant un extrait d'une lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier (27 mai 1742) sur l'élection de l'abbé Du Resnel, lequel sur 24 votants obtint 13 suffrages, les autres ayant été attribués à Mairan.

2. Le nouveau biographe a utilisé l'acte de mariage (8 juillet 1691), mais il lui a été impossible de mettre la main sur l'acte de naissance de l'abbé, malgré les plus actives recherches dans toutes les paroisses de Rouen. Il constate que la famille Du Resnel appartenait, au XVIe siècle, à la bourgeoisie de Paris.

l'Oratoire de Paris en 1710; qu'en 1713, on le trouve à Boulogne, au collège de l'Oratoire, où il régenta successivement depuis la cinquième jusqu'à la philosophie : qu'il obtint de son oncle, Mgr. de Langle, évêque de Boulogne, un canonicat en son église cathédrale (1720), qu'il permuta ce canonicat pour un autre en la collégiale de Saint-Jacques de l'Hôpital, à Paris (1724); qu'en 1730 il publia la traduction en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope, ouvrage qu'il avait dédié au duc d'Orléans et qui lui valut une pension sur la cassette de ce prince; qu'en 1732, il fut chargé par l'Académie française de prononcer le panégyrique de saint Louis; qu'en 1733 il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions, sans avoir produit autre chose que la susdite traduction; qu'en 1737 il fit paraître une traduction en vers français d'un autre ouvrage de Pope, l'*Essai sur l'homme* [1]; qu'en 1742 il devint membre de l'Académie française en remplacement de Jean-Baptiste Du Bos, abbé de Ressons; que la faveur du duc d'Orléans lui valut l'abbaye de N.-D. des Septfontaines (ordre de Prémontré, diocèse de Reims); qu'il fut, un peu plus tard, nommé censeur, puis directeur du *Journal des savants*; qu'il mourut à Paris, le 25 février 1761, à la suite d'une maladie de langueur [2].

La notice du savant archiviste du département de la Seine-Inférieure emprunte un grand intérêt aux documents inédits conservés dans les archives de l'Académie de Rouen où les papiers laissés par l'abbé Du Resnel sont réunis aux papiers de Cideville, son ami et (en partie) son héritier. Parmi ces documents, dont l'éditeur s'est servi avec une discrétion de bon goût, on remarque une lettre de l'abbé de Fitz James à Du Resnel où il est question du maréchal de Berwick, de la maréchale et de Montesquieu (p. 9), une lettre de Du Resnel à Jean-Pierre de Crouzas (1er juillet 1738) où l'abbé se plaint de l'injustice de Pope qui avait exhalé son mécontentement contre le *traditore* dans une épitre à Louis Racine, laquelle fut imprimée à la suite du poème de la *Religion* (p. 13-14), diverses lettres de Du Resnel à Cideville, de 1743 à 1750 (p. 19 et suiv.), où sont mentionnés Louis XV, Voltaire [3], Crébillon, Piron, La Chaussée, Mme du Bocage, Fontenelle, Mme Denis [4], Condil-

1. M. de Beaurepaire, qui se plaît aux rapprochements littéraires, note (p. 16) que trois contemporains de Du Resnel ne désespérèrent pas de faire mieux que lui : Turgot, Delille et Fontanes. De même (p. 31) il signale, à côté de la traduction de l'*Énéide* par Des Fontaines, les versions antérieures de Marolles, de Martignac, du P. Catrou et de l'abbé de la Landelle de Saint-Remy.

2. Relevons une toute petite omission : le biographe ne cite pas, à propos de la mort de Du Resnel, la *Gazette* du 7 mars 1761.

3. L'abbé Du Resnel nous montre (p. 37), à la date du 3 décembre 1743, Voltaire *engraissé*. Qui l'eût cru ? Le correspondant de Cideville se moque (*ibid.*) de la tabatière d'or donnée par le roi de Prusse à Voltaire, « bijou sans beauté ».

4. La nièce de Voltaire est, en quelque sorte, l'héroïne de la correspondance de Du Resnel (pp. 23, 25, 26, 27, 28, 29). M. de B. dit des lettres de cette peu gracieuse personne, dont le style ressemblait si peu à celui de son oncle (p. 18), lettres mêlées

lac, Trublet, d'Alembert, Bougainville, le comte de Clermont, l'abbé Des Fontaines [1], Mme du Châtelet [2], Mme Bignon, femme de l'avocat-bibliothécaire, Mme Dupin [3], Mme Du Deffand, etc.

Ajoutons à cette énumération d'intéressantes anecdotes littéraires, de piquantes citations [4], et souhaitons à nos anciens académiciens la bonne fortune d'avoir des biographes qui rajeunissent leur souvenir avec autant de savoir et d'esprit qu'en a mis dans sa notice sur Du Resnel l'aimable doyen des correspondants nationaux de l'Académie des Inscriptions.

T. DE L.

---

aux papiers de Cideville, qu'elles « sont d'une barbarie et d'une incorrection si grossière, qu'on a peine à croire que des lettrés aient eu l'idée de soumettre leurs œuvres à son examen, et qu'elle ait pu composer une comédie qui, paraît-il, fut jouée, la *Coquette punie* ». Il est probable que cette comédie fut retouchée, voire même composée en entier par une main moins inhabile.

1. L'excellent critique déclare (p. 31) que la portion la plus intéressante de la correspondance de Du Resnel est celle qui concerne l'abbé Des Fontaines et la publication de sa traduction de Virgile. Voir surtout (pp. 34 et 35) une lettre non datée à Du Resnel où est rapportée une étrange boutade de l'académicien Lancelot, et une lettre (23 août 1743) de Du Resnel à Cideville, où le censeur parle « du parfait mépris » qu'il a toujours eu pour l'abbé Des Fontaines.

2. Les lettres de la marquise (conservées parmi les manuscrits de l'Académie de Rouen) respirent, dit M. de B. (p. 18) « la raideur, la suffisance et le pédantisme ». Voir (même page, note 1) l'analyse de plusieurs de ces lettres (de 1735 à 1739). La vanité de l'amie de Voltaire prêtait à rire à ses amies. Une d'elles, écrivant à Du Resnel (mai 1738), demandait malicieusement, à propos du portrait de la savante mis en tête d'un de ses livres, si ce désir extrême de *paraître* était *un des fruits de l'étude de Newton.*

3. De même que Du Resnel assistait fidèlement aux petits soupers de Mme Denis, il était un des hôtes les plus assidus du salon de cette Mme Dupin, à laquelle se rattachent le souvenir de J.-J. Rousseau et de George Sand. M. de B. rappelle le fameux passage des *Lettres de lord Chesterfield* où ce singulier père dit à son fils (23 mai 1751) qu'elle avait encore de la beauté « plus qu'il n'en faut pour un jeune drôle comme vous ». Trop pittoresque traduction de l'exclamations virgilienne : *macte... generose puer !*

4. Par exemple p. 32, quand il dit des observations de Des Fontaines sur la *Henriade* : Ces critiques sont bien douces comparées à celle de Joseph de Maistre (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, I, 273) : *Quant à son poème épique je n'ai point le droit d'en parler : car pour juger un livre il faut l'avoir lu, et pour le lire, il faut être éveillé ;* et encore plus à celle de Victor de Laprade : *La Henriade est un abominable poème, tout ce qu'il y a de plus lourd et de plus faux ; un poème postiche, de carton et de laiton et qui ressemble à une épopée comme ces chevaux à balançoires des bazars d'étrennes ressemblent à un cheval de guerre, comme une perruque peut ressembler à la chevelure d'Apollon* (*Correspondant*, 82e vol., p. 873). Me sera-t-il permis d'ajouter — un rapprochement en amenant un autre — que j'ai entendu raconter qu'un de nos plus spirituels académiciens parlant, un jour, d'un de ses confrères, s'écriait avec une plaisante indignation : « *Il est plus ennuyeux que la pluie. Que dis-je ? plus ennuyeux même que la Henriade!.* » Et puisque, nous sommes à l'Académie, ajoutons encore que M. F. Coppée, dans sa réponse au discours de réception de M. de Heredia, a dit : « L'ennui, gardien sévère, veille au seuil de la *Henriade.* »

393. — **Le capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République**, par Émile Simond, capitaine au 28e régiment d'infanterie. Paris, Perrin, 1895. In-8°, 295 p. 3 fr. 50.

Le livre de M. Simond est un peu massif et surchargé de détails. Pourquoi faire en plusieurs pages (p. 45-50) l'histoire de la famille de Bouillon? Et, en revanche, pourquoi ne pas insister davantage sur les études celtiques du personnage? L'auteur aurait dû, pour rendre plus lisible et plus agréable un volume qui sera mis entre les mains d'un grand nombre de ses frères d'armes, retrancher toute digression, raccourcir ou supprimer les citations, résumer des documents, bref alléger l'ouvrage et lui donner une allure plus rapide, plus militaire. Il sait beaucoup, il a lu tout l'imprimé sur son sujet et trouvé même de l'inédit; mais il cède trop à l'envie de montrer, d'étaler sa science. Quoi qu'il en soit, il a tiré le meilleur parti des études de ses devanciers et il a réuni sur son héros tous les documents qu'on peut recueillir. Les garnisons où vécut La Tour d'Auvergne, sa campagne de Minorque, son voyage en Espagne, son existence avant 1789, tout cela est minutieusement retracé. Les combats auxquels il prit part dans les guerres de la Révolution, notamment à l'armée des Pyrénées occidentales, sont racontés d'une façon exacte et attachante. Les chapitres consacrés à la mort de La Tour d'Auvergne, à sa tombe, à la translation de ses restes se lisent avec intérêt. Sans doute, l'auteur vante son héros en trop d'endroits, et il aurait dû par instants se contenter de l'exposé des faits sans les accompagner de louangeuses réflexions qui ralentissent le récit et sentent trop le panégyriste; ne dit-il pas lui même (p. 214) que tous les éloges sont superflus? Mais il ne préconise pas La Tour d'Auvergne à outrance. Il n'omet pas de dire que Corret changea très volontiers son nom contre un autre plus célèbre en invoquant une bâtardise et affirma en toute occasion — avant la Révolution — son nom de Turenne. Il va même jusqu'à trouver (p. 99) que la réponse de La Tour d'Auvergne aux officiers qui le pressaient d'émigrer, manque de simplicité — ce qui n'est pas. Il loue et explique très bien le parti que prit La Tour d'Auvergne de ne pas accepter d'avancement pour démontrer que « s'il n'avait pas émigré, c'était bien seulement par patriotisme » (p. 101). Il rectifie des erreurs et prouve qu'on a eu tort de dire « la colonne de La Tour d'Auvergne » et de la nommer « la colonne infernale », puisque la seule colonne infernale qui existe, ne fut pas commandée par La Tour d'Auvergne (p. 158 et 197). Telle quelle — et nous avons fait la belle part à la critique parce que l'auteur ne recevra évidemment de la presse et de ses camarades que des compliments, parce que le critiquer comme nous l'avons fait, c'est lui montrer que nous l'avons lu et que nous l'estimons — telle quelle, la publication de M. Simond est une biographie consciencieuse, solidement composée et digne du brave et loyal soldat, du Bayard de la première République [1].

A. C.

1. P. 37 une malencontreuse virgule fait prendre Clapier de Vauvenargues pour deux

394. — **Napoléon et les cardinaux noirs** (1810-1814) par M. Geoffroy DE GRANDMAISON, Paris, Perrin et Cie, libraires-éditeurs, 1895, 1 vol. in-12 de IV-291 pages.

« L'histoire désigne sous le nom de *Cardinaux noirs* les membres du Sacré Collège qui, par scrupule de conscience et par respect des lois ecclésiastiques, s'abstinrent, le 2 avril 1810, d'assister à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec l'achiduchesse Marie Louise.

« Dans sa colère l'empereur exila ces treize prélats, confisqua leurs biens, saisit leurs revenus, supprima leurs traitements et leur interdit de porter les marques de la dignité cardinalice. » Ils durent revêtir des vêtements noirs, au lieu de la soutane, du chapeau, de la barrette et des bas rouges. De là l'expression : *Cardinaux noirs.*

Cet épisode est caractéristique, comme le dit fort bien M. Geoffroy de Grandmaison; j'ajouterai que, si cette page de l'histoire des relations de l'Église et de l'État au commencement du siècle intéresse l'historien, elle s'impose aussi à l'attention du psychologue. Celui-ci pourra mesurer, en lisant avec soin certain document publié par M. Geoffroy de Grandmaison, à quel degré de platitude était tombé, en ce triste temps, je ne dirais pas la cohue des faibles et des flatteurs, mais bien le petit noyau des forts et des vaillants. Ce sont, en effet, les héros de M. de Grandmaison, ce sont les cardinaux noirs qui ont signé l'étonnante lettre d'excuse publiée p. 54. Ce sont eux qui déclarent que « leur opinion a été le résultat de quelque communication confidentielle, ou, *pour ainsi dire, l'effet du hasard!* » Et que dire des réflexions du pape Pie VII lui-même publiées p. 56? A la vérité, une conversation peut facilement être altérée par un rapporteur, même désireux d'exactitude.

L'ouvrage de M. de Gr. est le fruit de recherches assez étendues. Mais il est écrit un peu rapidement. Certains points eussent pu être traités plus à fond. Ainsi, l'auteur ne donne aucun renseignement sur la jurisprudence qui faisait la cour de Rome seule compétente en l'espèce [1]. Il est bien loin de connaître tous les travaux récemment consacrés à l'affaire du divorce.

Enfin, les préoccupations militantes dont l'auteur fait montre dans sa préface, ne plairont pas à ceux qui, comme nous, aiment l'histoire pour elle-même. Ils s'alarmeront de la prétention affichée par M. de Gr. de faire servir l'histoire aux luttes contemporaines. Mais, en fait, l'œuvre de M. de Grandmaison ne se ressent pas, autant qu'on pourrait le craindre, de ce vice originel. P. V.

---

personnages; — p. 120 lire Lémane et non *Lehman*: — p. 163 l'anecdote de Saint-Just faisant fusiller un lieutenant, son ami intime, est peu véridique; — p. 171 nous n'aimons guère l'expression « hypnotisés par le sentiment patriotique »; — p. 195 la comparaison entre Roland et La Tour d'Auvergne nous paraît forcée.

1. « Id quidem nullibi expresse statutum legitur, sed consuetudine introductum est. » (Gasparri, *Tract. de matrim*, t. II, p. 336, n° 1167).

395. — Mazzini. **Lettres inédites de Joseph Mazzini** publiées avec une introduction et des notes par D. Melegari. Paris, Perrin et Cie. 1895. Petit in-8° de 260 pages.

Un conspirateur est d'ordinaire un homme crédule et affairé, qui attend pour le lendemain le triomphe de sa cause et observe avec une curiosité fiévreuee les événements du jour. Les lettres recueillies dans le présent volume [1] nous présentent Mazzini sous des traits fort différents. Le fondateur de la Jeune Italie est un solitaire qui reçoit peu de visites, en fait moins encore (p. 60, 240 et *passim*), qui se soucie à peine des événements présents, nomme à peine une fois dans l'intimité ces hommes d'État contre lesquels il excite ses affidés, n'attend rien de sa génération et pleure sur l'inutilité de sa vie (v. notamment p. 202-203). Pourtant il est bien, comme tout conspirateur, visionnaire et sectaire. Il croit que l'instant de sa mort lui sera révélé longtemps d'avance (p. 44) et qu'il voit, d'ailleurs, assez souvent l'avenir dans ses songes (p. 118); il traite en ennemis les hommes qui n'acceptent pas intégralement ses doctrines; peu importe non seulement qu'ils voient mieux que lui l'état de l'Italie, mais qu'ils aient plus souffert que lui pour elle et vu la mort de plus près : « Faites la guerre, une guerre acharnée à nos hommes de 1821 et de 1831 » dit-il (p. 221). A part un mot relatif à Guerrazzi, jamais une parole d'estime pour les nombreux écrivains italiens qui, sans se mêler aux sectes, travaillaient à relever l'esprit public; s'il parle une fois des martyrs du Spielberg, c'est pour s'indigner de l'épithalame que S. Pellico composa pour le mariage du futur Victor-Emmanuel II avec une princesse autrichienne (p. 252).

Ce n'est pas qu'il manque de tendresse : il chérissait sa famille; il ne s'en tenait même pas là ; car il aimait à la fois deux femmes, une jeune fille et une veuve et ne voulait pas épouser l'une de peur d'affliger l'autre (V. surtout la lettre du 22 juillet 1838). Mais, pour demeurer son ami, il fallait admettre, non seulement l'unité de l'Italie et la substitution du gouvernement républicain à toutes les dynasties qui se la partageaient, mais accepter sa religion qui est une sorte de théophilanthropie. Il éprouve une vive antipathie pour les matérialistes, il n'aime guère plus les catholiques; la croyance en Dieu, à la vie future, ou plutôt à plusieurs vies futures successives, voilà le *credo* obligatoire; pour que ce *credo* ne demeure pas une pure philosophie, il faut une manifestation supérieure qui le proclame; ce sera l'affaire d'un concile des peuples : « Dieu n'a pas permis, dit-il, et ne permettra peut-être jamais que j'en sois l'apôtre. » Mais il croit à l'avènement de cette religion. Ici on reconnaît un genre de naïveté qui lui est commun avec beaucoup d'hommes de son temps et n'a point d'ailleurs disparu ; il sent le besoin d'une religion et il ne comprend pas que qui dit religion dit

1. Ces lettres, adressées les unes à L. A. Melegari, vice-président de la Jeune Italie, les autres à une amie de Mazzini, avaient en partie paru déjà dans des Revues.

foi au surnaturel et dogme s'imposant par voie d'autorité; il s'imagine qu'une religion nouvelle peut être élaborée au sein d'une assemblée délibérante; il n'entend pas plus le sens moral que le sens théologique du mot. « Il s'agit de voir si le sang du Christ, fermentant pendant dix-huit siècles dans le cœur de l'humanité, a pu, ou non, lui valoir son émancipation. La foi que je pressens ne brisera pas la croix; seulement elle en fera un signe, non pas de martyre, mais de victoire; elle dira au Christ : Descends, tu as assez souffert; l'expiation est accomplie; l'humanité peut marcher désormais la tête levée vers Dieu ton père et son père » (p. 108). Qu'est-ce à dire, sinon qu'un jour viendra où la piété n'aura plus que faire de mortifications et de pénitences, tant la vertu sera devenue commode ? Au surplus, ce ne sont pas seulement ces chimères [1] qui caractérisent en lui l'homme de 1830; son style prolixe, enthousiaste, dénué de finesse est bien d'un romantique.

M. D. Melegari n'en a pas moins raison de dire que si Mazzini a commis des fautes et même des crimes, sa vie a été une vie d'abnégation. Je louerai même en lui une autre qualité que tout homme, quelle que soit sa nation, devrait être jaloux de posséder, c'est sa foi dans la supériorité de sa patrie sur tous les autres peuples; il répète dans cette correspondance le mot qu'il avait dit ailleurs et qui n'est pas, dans sa bouche, d'un catholique mais d'un Italien : « La parole d'unité *mondiale* ne peut-être qu'une parole religieuse et ne peut venir que de Rome » (p. 124). Lorsque les libéraux allemands prétendent que l'Allemagne sauvera le monde, il rappelle que Rome a donné au nord pendant seize siècles la règle de la foi (p. 156-157); il ne veut pas davantage laisser à la France le privilège du salut des peuples (p. 187). Le zèle pour le genre humain ne lui fait donc pas oublier le plus pressant de tous les devoirs. Je ne sais même pas s'il ne faut point lui faire un mérite d'avoir songé si tard à enrôler les ouvriers dans la Jeune Italie; on voit (p. 225-228) qu'il y pense pour la première fois vers la fin de 1839; c'était peut-être un scrupule délicat qui l'avait jusqu'alors retenu. Mais, quelques qualités qu'on lui accorde, on se demandera toujours si par ses conspirations il a vraiment servi sa cause.

Charles DEJOB.

---

396. — **Az Olahok tœrténete.** (Histoire des Valaques-roumains), par Paul HUNFALVY, 2 vol. XVI-550 et 556 pages. Budapest, Académie, 1894.

Paul Hunfalvy n'était pas seulement un des plus grands représentants de la philologie finno-ougrienne, il était en même temps un grand ethnographe et peut-être le seul avec Vámbéry que la Hongrie ait possédé

1. Mazzini revient à chaque instant à ses théories religieuses (v. notamment p. 57, 115). Byron et G. Sand lui paraissent des auteurs moraux.

jusqu'ici. Son « Ethnographie du royaume de Hongrie » qui a détruit tant de légendes, est devenue classique. De même qu'il n'a pas hésité à proclamer bien haut la parenté ethnique et linguistique des Hongrois avec le pauvre peuple finnois à une époque où le chauvinisme aimait mieux se parer de l'origine turque, de même il a, pendant les vingt dernières années de sa vie, combattu avec les armes de la science, les prétentions des Roumains, prétentions qui commencent dans le domaine de la linguistique, s'étendent peu à peu dans celui de l'ethnographie et aboutissent à l'intransigeance politique. Outre ses nombreux ouvrages et brochures en magyar, H. avait publié en allemand : *Rumænische Deklamation und rumænische Politik* (Ungarische Revue 1881) *Neuere Erscheinungen der rumænischen Geschichtsschreibung* (Vienne, 1886) *Der Ursprung der Rumænen* (*ibid.* 1888) et en français : *Le peuple roumain ou valaque* (Tours, 1880). La *Revue historique* (mai-juin 1895) vient enfin de publier, après une longue attente, sa réponse à l'article de M. Xénopol sur l'origine des Daco-Roumains (*Revue hist.*, nov.-déc. 1891). A la fin de sa vie, il a voulu reprendre toutes ces questions sur la langue et l'origine du peuple voisin et les traiter à fond; malheureusement la mort l'a surpris, le 30 novembre 1891, et ne lui a pas permis d'achever son ouvrage. Un de ses meilleurs élèves, M. Ladislas Réthy, a donné, en deux beaux volumes, l'ouvrage commencé qui va, depuis les temps les plus anciens, jusqu'au commencement du XVII[e] siècle. C'est plus que la réfutation de l'ouvrage de M. Xénopol : *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* dont l'auteur annonce la traduction française; c'est un ouvrage d'érudition de haute valeur où toute polémique blessante est écartée, où l'auteur fait parler les documents historiques et linguistiques seuls, pour établir irréfutablement la faiblesse des raisonnements des Xénopol, Densusianu et Maniu. Comme dans la question politique, le public français n'entendra qu'une cloche : personne ne pourra lire l'ouvrage magyar. Qu'on ne croie cependant pas que tous les savants roumains combattent les opinions de Hunfalvy ou de Rössler (Romänische Studien, Leipzig, 1871). Ainsi le baron Eudoxius Hurmuzaki (Fragmente zur Geschichte der Rumänen, Bucarest, 1878) Gaster, dans le Grundriss der romanischen Philologie, Nadejde, dans sa critique de l'ouvrage de Xénopol, Titu Maiorescu, Moldován et d'autres sont convaincus que la soi-disant origine romaine n'est qu'une belle légende, qu'à partir de 271, l'empereur Aurélien avait retiré de la Dacie l'élément romain et que le territoire devint un lieu de rencontre de peuplades barbares; que la langue roumaine actuelle, quoiqu'elle ait figuré au Congrès des langues romanes à Bordeaux, n'est qu'un amalgame de l'albanais, du bulgare, du slave et du grec et tire son origine des Balkans et non pas de Rome; que la langue des anciens Daces n'existe plus. Mais, comme l'a dit Maiorescu, critique roumain et ancien ministre de l'Instruction publique de son pays : « Dans la voie où s'est engagée la civilisation roumaine, le grand crime c'est le mensonge; mensonge dans les

aspirations, mensonge en politique, en poésie, en linguistique, en un mot dans toutes les manifestations de l'esprit public. »

H. jette un coup d'œil sur la presqu'île balkanique avant la conquête des Romains, puis il expose plus abondamment qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les vicissitudes de ces contrées jusqu'à l'arrivée des Hongrois en Europe. Il détruit les légendes des chroniques que deux historiens du commencement de ce siècle, Sinkay et Major, ont acceptées sans critique et que M. Xénopol suit encore fidèlement. Ensuite il expose l'état de la Valachie sous les Arpad, lorsque les Cumans en occupaient le territoire et nous conduit ainsi jusqu'au règne de Louis-le-Grand de la maison d'Anjou. Dans le second volume, nous trouvons l'histoire de la Valachie du XIVe au XVIIe siècles, partout d'après les documents et les sources les plus authentiques. Les relations des rois de Hongrie avec les chefs valaques, sont surtout mises en lumière. Nulle trace à cette époque d'une question roumaine, ni en politique, ni en religion. On aurait suivi avec plaisir l'exposé des derniers siècles, surtout l'histoire depuis 1848 où la question des nationalités se pose pour la première fois, mais comme Hunfalvy avait déjà exposé ses opinions à ce sujet, on peut facilement deviner quelle eût été la conclusion de son ouvrage. Même inachevés, ces deux volumes sur l'histoire des Valaques prendront une place importante dans l'historiographie magyare. — Un index eût été le bienvenu; par contre, les notes rejetées à la fin des volumes sont très précieuses; elles sont au nombre de cinq cent soixante pour le premier et de quatre cent soixante-quinze pour le second volume.

J. KONT.

CHRONIQUE

FRANCE.—A l'occasion du mariage de Mme Betty Ferri avec M. le professeur Pometti, M. Charles DEJOB a publié *Quelques réflexions à propos de l'histoire de l'enseignement mutuel en Italie* (in-8, 35 p.). Il montre que l'enseignement mutuel se recommande à l'attention et que si les moniteurs ne pouvaient efficacement suppléer les maîtres que pour distribuer des connaissances absolument élémentaires, ces connaissances étaient les plus indispensables et qu'après tout on reviendra peut-être un jour à ce mode d'enseignement qui, entre autres avantages, avait celui de ne pas coûter cher. Il rappelle quel fut l'empressement de l'Italie à faire l'essai de cet enseignement, cite les noms des promoteurs de ces écoles qui tous appartenaient à la plus haute classe, et rend un hommage mérité à des philanthropes comme Confalonieri, Capponi, le marquis Tempi, etc., etc. « Ils ne croyaient pas travailler pour « leur caste » en travaillant pour le peuple, et leur dévouement n'a été fécond que parce qu'il a été désintéressé. Certes, il serait absurde de prétendre que l'abnégation ne se rencontre pas aussi dans les rangs du peuple. Mais il est permis de rappeler plus particulièrement au devoir la classe que, de nos jours, on morigène le moins... L'erreur capitale de notre siècle consiste à croire qu'on pourrait supprimer la misère et que, par égoïsme, on ne la supprime pas. La tâche essentielle des publicistes devrait donc être

de réfuter cette double assertion qui pourrait bien conduire ou par une guerre sociale ou par des lois désastreuses à la ruine universelle ; et, pour cela, il suffirait d'établir par le raisonnement que le pouvoir des classes dirigeantes se borne à soulager la misère, à favoriser le travail, et, par les faits, qu'il y a longtemps qu'elles se sont avisées des devoirs qu'on leur reproche de méconnaître ».

— La *Société des études italiennes* a reçu jusqu'à ce jour cinq cents adhésions.

— Le 21 juillet 1895, Valenciennes a fêté par un grand cortège historique le centenaire du décret de la Convention qui déclarait que la ville avait bien mérité de la patrie. Le programme de ce cortège a inspiré à M. Paul Membré plusieurs articles qui parurent dans l'*Impartial du Nord* et qu'il recueille aujourd'hui sous le titre : *La Marche du Centenaire, notes historiques pour le cortège du 21 juillet 1895* (Valenciennes, Lemaître, 1895. In-8°, 112 p.) M. Membré dit lui-même que cette plaquette ne renferme qu'une suite de petites études historiques plus ou moins reliées entre elles et qui ne forment pas une œuvre d'ensemble. Mais il s'est préoccupé d'être clair et exact, et il a soigneusement consulté les ouvrages sur le sujet, les rapports et relations du temps, la *Défense nationale dans le Nord* de MM. Foucart et Finot et surtout le *Valenciennes* de M. A Chuquet. Grâce aux articles de M. Membré et à ses notices sur les principaux personnages du cortège, la marche historique a eu, paraît-il, un succès très vif, et en outre, M. Membré a obtenu qu'une plaque commémorative fût posée sur la maison de Ferrand qui commandait la ville en 1793. — P. 13 lire Pelé au lieu de *Pelez;* p. 25. La Nouë ne fut pas condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et ne monta pas sur l'échafaud ; p. 27 l'affaire du camp de César et l'arrestation de Kilmaine sont inexactement rapportées; p. 44 lire Calandini au lieu de *Galundini*, et p. 45 Elphin au lieu de *Dolphin;* p. 65 le mot sur Beaurgard « général de deux jours » est de Tholosé, et non de Ferrand ; p. 74 lire Marescot au lieu de *Marescaut.*

— M. G. Dottin a publié à part les *Lettres d'un conscrit de 1813* qu'il avait données dans la Revue bretonne *l'Hermine* (Rennes, impr. Simon. In-8°, 19 p.). Ce conscrit est le grand-père maternel de l'éditeur, N. F. Pourcelle, né en 1789 et mort en 1858 à Breteuil où il a été juge de paix pendant vingt-sept ans. Entré au service en 1812 et inscrit au 155e régiment de ligne, et successivement caporal, fourrier, sergent, sergent-major, proposé pour le grade de sous-lieutenant, Pourcelle fut rayé des cadres pour cause de maladie en 1814 et envoyé en congé dans ses foyers. Il raconte dans ses lettres l'échauffourée de Malet (il faisait partie du détachement de la cohorte qui accompagna le conspirateur chez Hullin), la bataille de Lützen, la façon dont il fut fait prisonnier en avant de Hanau et comment il réussit à échapper.

ITALIE. — Parmi les dialogues métaphysiques que l'illustre Terenzio Mamiani publia en France durant son exil, il s'en trouve un qui a pour titre *Lo Spedalieri* : M. Giuseppe Cimbali vient de le réimprimer (Rome, Bocca, 3 fr.). Spedalieri était un philosophe italien qui, de concert avec Pie VI, entreprit de défendre le catholicisme contre les attaques de Fréret et de Gibbon et de prouver que l'esprit de la religion s'accorde avec la liberté. M. Cimbali, qui depuis près de dix ans travaille à le remettre en lumière et qui va avoir le plaisir de lui voir ériger une statue, s'exagère la portée de l'œuvre de Spedalieri; mais il est certain que cette œuvre a fait du bruit en son temps et les notices étendues dont il accompagne sa réimpression du dialogue précité sont curieuses.

SUISSE. — Le XXIXe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der schweizer-deutschen Sprache*, que MM. Fr. Staub, L. Tobler, R. Schoch, A. Bachmann et H. Bruppacher publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, vient de paraître.

Il contient les mots compris entre *leckete* et (*use*)*lân*, p. 1249-1408, et l'on y remarquera surtout les articles sur *lamp-lump*, *land*, *lassen*, et les nombreux composés de ces trois termes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juillet 1895.

M. Wolfgang Helbig, associé étranger, envoie deux photographies destinées à être jointes au mémoire qu'il a adressé à l'Académie et dont il sera rendu compte dans une des prochaines séances.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Dieulafoy expose qu'au cours des études qu'il poursuit sur David et la société israélite, il a été conduit à rechercher les causes originales du prophétisme et de son influence sur le peuple. Saül, un prophète dans le sens réel du mot, n'était pas un esprit éminent, mais les débuts de sa carrière et sa mort témoignent d'une âme fière. Poutant, il eut une existence partagée entre l'abattement et la colère, et faillit compromettre les destinées de la monarchie naissante. Un pareil désaccord s'expliquera quand on aura reconnu l'identité et la véritable nature des accès où tombaient ce monarque et les voyants. Saül et les prophètes étaient, en réalité, des névropathes chez qui la névrose revêtait les caractères de ces épidémies de grande hystérie dont l'histoire offre, à diverses reprises et à des siècles de distance, des exemples si frappants. M. Dieulafoy emprunte d'abord à la Bible la description des crises mystiques que se procuraient les voyants, puis il énumère les épidémies de grande hystérie, depuis la chorée ou danse de Saint-Guy et le tarentisme, qui sévirent au XIVe siècle, en Allemagne et en Italie, jusqu'à la possession de Jaca qui se renouvelle chaque année dans le nord de l'Espagne, à l'occasion de la fête de sainte Orosie, patronne de la ville. Ces premières comparaisons montrent que, dès l'époque de Samuel, la grande hystérie de forme contagieuse régnait chez les Hébreux. Elle était, d'ailleurs, atténuée et, comme la majorité des épidémies ultérieures, consécutive à une surexcitation religieuse et à une dépression physique et morale occasionnée par des fléaux et de longues privations. Les versets consacrés d'une manière spéciale aux crises de Saül confirment ces conclusions et les précisent. C'est, tour à tour : l'initiation du monarque aux pratiques du prophétisme, ses fureurs calmées par les sons de la harpe, comme les crises de chorée, de tarentisme et les colères des démoniaques sont atténuées par des concerts de flûte ou de viole; sa singulière attitude après la mort de Goliath; son désir opiniâtre de tuer David, puis son fils aîné, Jonathas, et enfin la condamnation et le massacre des lévis de Nob répondent encore au délire et à la manie homicide des démoniaques. On relèvera plus tard la scène de contagion si curieuse et si bien décrite où succombent, tour à tour et par trois fois, les émissaires royaux et Saül lui-même. L'accès du maniaque reproduit exactement les prodromes et les phases chroniques d'une attaque en parfait accord avec la grande hystérie de forme démoniaque (hystéro-démonopathie) dont Saül était atteint. Il résulte de ces constatations que Saül eut d'abord des crises passagères coupées de longs répits; puis le mal s'aggrave, les accès se rapprochent, et dès lors il n'a plus la responsabilité de ses actes, il côtoie la folie et subit la domination d'une idée fixe, même dans les périodes de rémission. Une simple blessure à son amour-propre suffit pour déchaîner sa haine, et, aveugle dans sa fureur, il s'acharne à poursuivre les provocateurs inconscients de sa colère. Outre les lumières qu'elle jette sur le prophétisme, cette enquête grandit David en ce qu'elle permet de porter un jugement décisif et tout à sa gloire sur ses rapports avec Saül. Elle témoigne aussi combien la Bible reste sincère en face d'un roi, dont elle ignore le mal, et sa victime, dont elle n'exalte ni la générosité ni la longue patience, et elle atteste en cela la valeur historique des chapitres consacrés au fils d'Isaïe. Enfin, elle montre les causes matérielles de la multiplication si rapide des voyants et de leur influence considérable sur le peuple. Si on fait abstraction du côté religieux, ces causes tenaient, pour une large part, aux caractères pathologiques du prophétisme et à la forme contagieuse, qui prédisposaient les esprits quand ils ne les dominaient pas.

M. Salomon Reinach présente une statuette de bronze de Minerve, de style grec archaïque, récemment découverte près des Dardanelles et acquise par le musée de Constantinople. Cette statuette reproduit un type dont on ne connaissait encore qu'un seul exemple dans la statuaire, mais qui est celui d'un colosse de bronze décrit par l'historien Nicétas et détruit à Constantinople en 1203. M. Reinach donne des raisons pour croire que ce colosse était la Minerve du célèbre temple de Lindos, à Rhodes. Ce type archaïque se transforma à l'époque de Phidias, mais sans que la

tradition fût brusquement interrompue. On en discerne encore l'influence dans la Minerve en or et en ivoire du Parthénon, comme aussi dans la Minerve colossale dite Promachos, œuvre de Phidias sur l'Acropole. Suivant M. Reinach, nous aurions conservé une copie exacte de cette dernière statue dans une figurine de bronze découverte près de Coblentz et achetée par le musée de Boston.

M. Valois fait une lecture sur l'origine du titre de *roi très chrétien* attribué aux rois de France Les uns ne le font dater que du règne de Louis XI; les autres le font remonter au baptême de Clovis. La vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes. En tant que titre héréditaire exclusivement réservé aux rois de France, cette formule remonte à la fin du XIVe siècle, probablement aux dernières années du règne de Charles V. Mais, bien plus anciennement, ce même titre a été décerné par l'Église aux souverains de la France comme un éloge individuel. Ce fait est particulièrement fréquent sous Pépin le Bref et sous Charlemagne, puis sous Louis le Jeune et sous Philippe-Auguste.

Séance du 26 juillet 1895.

L'Académie désigne M. Wallon, secrétaire perpétuel, pour la représenter aux fêtes du centenaire d'Augustin Thierry, qui auront lieu à Blois le 10 novembre prochain, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

M. Müntz remarque qu'une exposition récemment organisée à Berlin et une savante monographie publiée par M. le Dr Lessing ont appelé l'attention sur les épées d'honneur ou épées bénites, autrefois distribuées par les souverains pontifes. On a vu reparaître à cette occasion l'épée qui fut offerte, en 1460, par Pie II au marquis Albert-Achille de Brandebourg et qui sert, de nos jours encore, au couronnement des rois de Prusse. M. Müntz, revenant sur de précédentes études, communique une série de notes inédites sur une institution qui a tenu, à côté des roses d'or, une place considérable dans les cérémonies de la Cour pontificale. Il montre que, dès le règne d'Urbain V (1365), l'épée était solennellement remise, chaque année, le jour de Noël, à quelque prince ou grand seigneur ayant bien mérité de la papauté. La richesse des armes varia naturellement beaucoup. En 1365, l'épée, le ceinturon et le chapeau offerts au duc d'Anjou ne coûtèrent pas moins de 324 florins d'or (soit une vingtaine de mille francs de notre monnaie). Au début du XVe siècle, la dépense n'atteignit plus guère que 80 florins. Sous Alexandre VI, elle remonta à 250 florins, et, sous Paul III, à 340 florins. Lorsque l'épée était expédiée au loin, — et c'était le cas le plus fréquent, — on y joignait un bref relatant les titres du destinataire à cet honneur insigne et l'incitant à de nouveaux efforts en faveur du Saint-Siège. Les inscriptions gravées sur la lame de l'épée étaient à l'avenant. C'étaient d'ordinaire des variantes de ce verset du second livre des Macchabées : *Accipe sanctum gladium.... in quo dejicies adversarios populi mei Israël.* Le bref adressé par Jules II au cardinal de Médicis, chargé de remettre l'épée au vice-roi de Naples (le porteur fut le futur cardinal Bibliena) contient des détails importants sur les conditions dans lesquelles cette distinction était accordée. On y voit que le pape désignait le titulaire, d'accord avec le Sacré Collège, et que, d'après une tradition déjà fort ancienne, les rois, ducs ou marquis devaient seuls entrer en ligne Si Jules II dérogea à cet usage, c'est que, cédant à ses instincts belliqueux, il voulait exciter le zèle du capitaine de la Ligue Sainte contre le roi de France Louis XII, qu'il n'hésita pas à traiter d'ennemi de l'Eglise et de schismatique. Quoique la richesse des épées d'honneur ait été de bonne heure, pour elles, une cause de mutilation ou de destruction, M. Müntz a été assez heureux pour en retrouver une vingtaine, dispersées dans les musées publics ou les collections particulières de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Angleterre. Une lame aux armoiries de Léon X a figuré, en 1889, à l'exposition militaire de l'esplanade des Invalides. Les archives du Vatican font connaître les noms des orfèvres qui ont exécuté les armes distribuées pendant la première moitié du XVIe siècle. Grâce à la série des *Introitus et Exitus*, M. Müntz a pu établir que les épées d'Edimbourg, du musée de Vienne et de la bibliothèque de Zurich, sont sorties de l'atelier d'un artiste de Sutri, Dominicus, attaché à la cour de Jules II comme orfèvre pontifical Sous Léon X, un autre orfèvre, Sanctus Cole, eut le monopole des commandes. Paul III, de son côté, s'adressait de préférence au Romain Franciscus de Valentinis. L'épée d'honneur et le chapeau ducal ont été donnés pour la dernière fois en 1825, et c'est un prince français, le duc d'Angoulême, qui en a été le dernier titulaire. Néanmoins, ces insignes continuent à figurer périodiquement dans les cérémonies de la cour de Rome. Pendant la vigile de Noël, et le jour même de Noël, ils sont exposés dans la chapelle papale, à droite de l'autel. Ils y rappellent un usage séculaire, intimement lié aux fastes artistiques de la papauté et qui a produit une longue série de chefs-d'œuvres de fini ou de goût.

M. Léopold Delisle communique ensuite une notice sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, qui passe pour renfermer la *Chronique de Gérard*

de Frachet. Mais la chronique contenue dans ce manuscrit est, en réalité, l'œuvre d'un dominicain de Parme, qui l'a rédigée vers l'année 1320. Ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire de Ptolémée de Lucques*, dépourvu de valeur. Toutefois, les notes marginales et la continuation que l'auteur a ajoutées présentent de l'intérêt pour l'histoire de la ville de Parme. Le manuscrit de Venise est le manuscrit original; beaucoup de morceaux y sont écrits de la main de l'auteur.

M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger, communique dix-sept photographies et dessins résumant les résultats obtenus à Cherchell (ancienne capitale de la Mauritanie) pendant l'année courante, au cours des fouilles qu'il y poursuit sous le patronage du comité des travaux historiques, avec le concours du capitaine Sordes et du lieutenant Perrin. Le butin de la dernière campagne est digne d'attention. Outre le déblaiement d'une basilique, on a découvert une statuette de Diane, une colossale statue d'orateur, une tête de roi, une tête de femme du Ier siècle, plusieurs statues de femmes drapées, des sculptures sur terre cuite, un plat chrétien, des monnaies africaines, deux cornalines gravées, un grand camée de verre représentant Hercule casqué d'une peau de lion, un vase d'argent, une bague d'or, une soixantaine d'objets de bronze, deux brillantes mosaïques représentant, l'une, des scènes maritimes (hippocampe, homard, étoile de mer, murène, pieuvre, poissons, etc.), et l'autre, deux paons affrontés séparés par un vase, etc. Ces fouilles ayant été effectuées avec le bienveillant concours du général Swiney, par les détenus de l'atelier nº 1, M. Waille insiste sur l'importance des services rendus, depuis dix ans, par cet atelier militaire à l'archéologie et aux collections publiques, et sur ceux qu'il peut rendre encore, et il exprime le souhait que cet atelier soit maintenu à Cherchell, au moins pendant quelque temps, au cas où des raisons majeures n'exigeraient pas son transfèrement immédiat dans une autre localité.

Séance du 2 août 1895.

M. Maspero, président, annonce la mort de M. Joseph Derenbourg, membre titulaire depuis l'année 1871, et lève la séance en signe de deuil.

Séance du 9 août 1895.

M. Héron de Villefosse communique trois photographies représentant, sous différents aspects, une statuette en ivoire trouvée par le R. P. Delattre, au mois de juillet dernier, dans les fouilles qu'il a exécutées à Carthage. Cette statuette, haute de 13 centimètres, est intacte et a été sculptée dans un cylindre d'ivoire qui a presque entièrement conservé sa forme. Elle représente une femme coiffée à l'égyptienne et vêtue d'une longue robe; le cou est orné d'un collier; les bras sont raides et collés au corps; les mains réunies sur la poitrine soutiennent les seins qui sont à peine indiqués. Sur le reste du cylindre qui forme la robe, l'artiste a ciselé trois longues bandes quadrillées qui tombent, l'une dans le dos, les deux autres sur les côtés de la statuette. Par dessus ces bandes, à la hauteur des reins, passe une ceinture dont les deux extrémités croisées pendent en avant, s'écartant à droite et à gauche. Le bas de la robe est orné d'une frange. Les pieds ne sont pas indiqués. La manière dont cette femme, ou plutôt cette déesse est vêtue, fournit un des rares exemples du costume carthaginois. Elle offre aussi certaines analogies avec une statuette du Louvre citée par M. Perrot dans son volume sur Chypre et la Phénicie. Le cylindre d'ivoire est creux; le bord inférieur est percé de quatre petits trous qui semblent avoir servi à fixer la statuette sur un morceau de bois. Cette figurine formait probablement le manche d'un miroir. On a trouvé, en effet dans la même tombe un miroir en bronze avec plusieurs objets de parure : un pendant en or à croix ansée, une bague sigillaire, trois anneaux d'argent et les débris d'un bracelet orné du scarabée sacré et de palmettes. La statuette du Louvre est plus fine et plus soignée, mais la statuette de Carthage a le mérite d'être tout à fait complète. La tête de la déesse, qui manque dans l'exemplaire de Chypre, a été copiée sur un modèle égyptien et semble avoir été exécutée sur un morceau séparé. Le geste des deux figurines est le même; elles sont habillées d'une façon identique, avec une longue robe retenue par une ceinture. Il paraît probable que celle de Chypre était surmontée d'une tête analogue à celle de la statuette de Carthage : la section très nette qui existe à la partie supérieure de la figurine du Louvre permet de supposer que la tête avait été sculptée à part. — Dans son voyage d'essai, le « Chili », de la flotte des Messageries maritimes, a amené à Bizerte les administrateurs de la Compagnie et de nombreux invités, qui ont visité Carthage et ont témoigné de l'intérêt pris par eux aux collections du musée et aux fouilles en remettant au R. P. Delattre le produit d'une généreuse souscription destinée à la continuation de ses recherches. — M. Heuzey fait observer qu'une petite partie du

visage et de la coiffure de la figurine de Carthage subsiste encore. L'ensemble et surtout l'ample tunique ajustée à la manière ionienne indiquent un style égypto-phénicien déjà perfectionné par l'influence de l'art grec. La forme cylindrique de ces figures d'ivoire est due à la forme originelle de la dent d'éléphant dans laquelle elles ont été sculptées.

M. Henri Weil entretient l'Académie d'un quatrième hymne découvert dans les fouilles de Delphes. C'est un péan en l'honneur de Dionysos, qui date du dernier tiers du IV siècle avant C. Il est donc antérieur aux hymnes précédemment mis au jour. Il se distingue aussi par son intérêt historique; mais il est dépourvu de notation musicale. Les premières strophes roulent sur l'histoire du dieu; les strophes suivantes sont toutes d'actualité. D'autres documents épigraphiques récemment découverts attestent qu'on travaillait à la reconstruction du temple de Delphes pendant tout le IVe siècle. On voit ici que ces travaux reçurent une vive impulsion, après la fin de la guerre Sacrée contre les Phocidiens qui avaient pillé les trésors du temple. Le poète prévoit le jour où sera inauguré un sanctuaire resplendissant d'or, désormais à l'abri des profanations, et il proclame heureuse la génération qui aura accompli cette œuvre. Organe des prêtres de Delphes et du conseil amphictyonique, dirigé alors par les princes macédoniens, il prône l'idée panhellénique et la politique des nouveaux chefs de la Grèce. Le *Bulletin de correspondance hellénique* donnera le texte de ce plan avec les restitutions et le commentaire de M. Weil.

M. le docteur Hamy résume un mémoire manuscrit envoyé à l'Académie par M. Dumoutier, inspecteur de l'enseignement au Tonkin, et consacré à l'examen d'une inscription antique découverte à Temiya, dans l'île d'Yéso. Cette inscription a déjà été publiée, mais d'une manière incomplète, par le capitaine Lefèvre. M. Dumoutier en a pris une nouvelle copie moins imparfaite; il rapproche les lettres les mieux conservées de celles qui se trouvent sur les poids de métal employés comme monnaie sous certaines dynasties chinoises fort anciennes; et, comme la grotte où l'inscription est gravée, est en rapport intime avec une station archéologique où abondent les antiquités Aïnos, il se demande si elle n'a pas eu pour objet de rappeler les relations de quelque ancien navigateur chinois avec les primitifs habitants d'Yéso.

M. Th. Homolle commence la lecture d'un mémoire sur les diverses reconstructions ou modifications du temple de Delphes.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N 37-38 — 16-23 septembre — 1895

397. — **The Book of Joshua**, critical edition of the hebrew text, printed in colors, exhibiting the composite structure of the book, vith notes by W. H. Bennett, M. A., prof. of O. T. languages and literature Hackney and New colleges, London, etc... Leipzig, J.-C. Hinrichs; 1895; grand in-8°, pp. 32.

397. — **The Book of the Prophet Jeremiah**, critical edition of the hebrew text arranged in chronological order with notes by C.-H. Cornill, D. D., prof. in the university of Koenigsberg. Leipzig, Hinrichs, 1895; grand in-8°, pp. 80.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler, à propos d'un précédent fascicule, le plan et le mérite de la collection à laquelle appartiennent ces deux volumes, et nous avons dit pourquoi il ne convenait pas d'en faire ici la critique. Nous nous bornerons donc, comme nous l'avons fait pour les fascicules antérieurs, à exposer les résultats auxquels les éditeurs ont été conduits par leur étude du texte sacré.

I. — Le livre de *Josué* nous présente des fragments de tous les documents qui se rencontrent dans l'Héxateuque, c'est-à-dire le récit prophétique, le deutéronomiste et le code sacerdotal. La *Narration prophétique* (JE) a été compilée vers l'an 640 par un rédacteur (R^{JE}) qui l'a tirée de deux sources indépendantes : le document *judaïque* (J) représentant la tradition du royaume du Nord et le document *éphraimitique* (E) d'un siècle postérieur, qui représente la tradition du royaume du Sud[1]. On a cru pouvoir pousser plus loin les investigations critiques et distinguer les sources mêmes des deux documents originaux. On a cru reconnaître des parties plus anciennes dans J ($= J^1$) aux-

1. A JE et à son rédacteur appartiennent : II, 1-9, 17; IV, 20; V, 13-vi 1; VII, 2-6, 8-24*a*, 25*a*, *c*, 26 *a*, *c*; IX, 11*b*, 22, 23, 24*b*, 27*a*, *c*; XIII, 1; XVI, 1-4, 10; XVII, 1, 2, 8, 9*b*; XVIII, 2, 3*a*, 4-6, 8-10, 11*b*; XIX, 9.

quelles on assigne pour date l'an 850 environ [1], et d'autres (= J²) plus jeunes [2]. De même, dans E, on distingue les éléments anciens (E [1], v. 750) [3] et les éléments plus récents (E²; v. 650) [4]. — Les éléments *deutéronomistes* (D²) [5] ont été ajoutés à la narration dans la seconde moitié de l'exil (560-540), et plus tard encore on y a joint des parties empruntées au *Code sacerdotal* (rédigé en Babylonie postérieurement à l'an 500) [6] et même aux plus jeunes éléments de ce document (440-400) [7].

II — Le Livre de *Jérémie* est beaucoup plus simple dans sa structure. On n'a même pas eu besoin de recourir à la diversité des couleurs pour exposer les différentes sources. Le texte a été disposé selon l'ordre chronologique. — Il est divisé en trois sections. La première comprend : 1° les discours prononcés pendant les vingt-deux premières années du ministère prophétique de Jérémie (626-604) [8]; 2° les discours prononcés pendant les dernières années du règne d'Éliacim, et sous ceux de Jéchonias (597) et de Sédécias (596-586) [9]; 3° les discours postérieurs à la ruine de Jérusalem (juillet 586) [10]. Un appendice contient les discours

---

1. Ce sont : V, 2-4, 9; X, 12-14 *a*; XIII, 13; XV, 14-19, 63; XVI, 10; XVII, 11-18; XIX, 47.

2. Savoir : II, 12-14, 18-22; III, 1, 5-7, 19; IV, 9, 10*a*, 11; VI, 3, 10, 11, 15, 21-23, 26; VIII, 1*a*, *c*, 3-9, 14, 17, 19 *a*, *c*, 20, 22, 23, 29; IX, 3-7, 12, 13, 16.

3. Ce sont : VI, 5, 7*a*, 20.

4. Ce sont : I, 1, 2, 11; II, 15, 16, 22-24; III. 2, 3; IV, 2, 3; III, 8, 12-17; IV, 1, 4-8, 15-18; VI, 4, 6, 7*b*-9, 12, 13, 16*a*, 24*a*, 25; VII, 7; VIII, 11, 12, 15, 16*b*, 17, 20*b*, 21, 23-26; IX, 3, 8, 9, 11, 15*a*; X, 1*a*, *c*, 3, 8, 10*a*, 11, 15-24, 26, 27; XI, 1, 4, 5, 7*a*, 8*a*, *c*; XIX, 49-50; XXIV, 1*a*, *c*, 2*a*, *c*, *e*, 3-11*a*, 12, 14-25, 26*a*-30, 32, 33.

5. Ce sont : I, 3-9, 11*b*-18; II, 10, 11; III, 7, 10 *b*; IV, 12, 14, 21-25; V, 1, 4, 5; VI, 2*b*, 15*e*, 24*b*, 27; VIII, 1*b*, *d*, 2, 7*b*, 27, 30-35; IX, 1, 2, 9*b*, 10, 24, 25; X, 1*b*, 8, 12*b*, 14*b*, 19*b*, 25, 28*b*-43; XI, 2, 6, 8, 9-12, 14-23; XII; XIII, 2-12, 14; XIV, 6-15; XVIII, 3*b*, 7; XXI, 41; XXII, 8; XXIII, 1-16; XXIV, 1*b*, 2*b*, 5*b*, 11*b*, 13, 24*b*, 31.

6. Ce sont : III, 4; IV, 10*b*, 13, 19; V, 4*b*, 6, 7, 10-12; VI, 3*b*, 23*b*; VII, 1, 24; XI, 13; XIII, 15-28; XIV, 1-5: XV, 1-12, 20-61; XVI, 5-8; XVII, 1, 3-7, 9 *a*, 10; XVIII, 1, 11-28; XIX, 1-8, 10-46, 48, 51; XX, 1-9; XXI, 1-40; XXIV, 26.

7. Ce sont : IX, 17-21; XIII, 30-32; XV, 13; XXII, 9-34.

Dans cette analyse déjà si complexe, il n'a pas été tenu compte des mots isolés qui sont supposés n'avoir pas appartenu primitivement au verset dans lequel ils se trouvent.

8. Ce sont : I, 1-19; II, 1-13, 18-36; III, 1-5, 19-25; IV-VI; III, 6-16; XI-XII, 6; XVIII; VII-IX, 21; X, 17-24; XXV, 1-29; XLVI, 1-12; XLVII, 1-7; XLVIII-XLIX, 33. — Les passages considérés comme gloses et rejetés comme tels au bas des pages sont les suivants : I, 3; IV, 1, 2, 10; V, 20-22; III, 17, 18; X, 25; XXV, 4-6, 12-14, 30-38; XLVIII, 21-24, 26-27, 29-34; 44-47.

9. α) XIV; XV, 1-10, 15-21; XVI; XVII, 1-4, 14-18; XII, 7-17; XXXV, 1-19. Gloses : XV, 11-14; XXV, 15, 16. — β) XIII.-γ) XXIV, 1-10; XXXIX, 1-15, 21-32; XLIX, 34-39; XXII; XXIII; XXI; XX, 14-18, 8-12; XXXII, 1, 2, 6-44; XXXIII, 1-13, XXIII, 7, 8. Gloses : XXIX, 2, 16-20, 22-31; XXIII, 19-20; XXI, 11-12; XX, 13; XXXII, 1-5, 17-23; XXXIII, 2, 3, 11, 14-26.

10. XXX, 1-9, 12-21; XXXI, 1-9, 15-34, 38-40; XLVI, 13-26. Gloses. XXX, 10-11, 22-24; XXXI, 10-14, 35-37; XLVI, 27-28.

dont la date n'a pu être déterminée avec certitude [1]. La deuxième section renferme les chapitres biographiques concernant la vie de Jérémie [2] écrits, par un auteur évidemment bien informé, postérieurement à la mort du prophète (arrivée peu après 686); la troisième contient certains passages qui ne paraissent pas pouvoir être rangés dans les deux précédentes [3].

Tout en rendant hommage aux efforts des éditeurs pour améliorer le texte et sans contester les différentes sources dont l'existence est manifeste, nous pensons cependant que la prétention d'en faire le départ avec une telle précision — surtout dans le livre de Josué, — les a conduit en plus d'une circonstance à des hypothèses fort hasardées.

J.-B. Chabot.

---

399. — **Griechische Schulgrammatik** von Pr. D. Bernhardt Gerth, Vierte Auflage. Leipzig, Freytag, 1895. 1 vol. in-8o de IV-247 pp. Prix : 1 m. 80.

Ce n'est pas un petit mérite pour un ouvrage scolaire que d'être clairement disposé et joliment imprimé. Cet avantage extérieur ne manque pas à cette grammaire ; pourtant le mélange des caractères grecs, latins et gothiques fatigue l'œil à certaines pages. Le double index est commode et suffisamment complet; on voudrait de plus une table des matières. Pour le fond, cette grammaire est un abrégé de Curtius, et dans la quatrième édition l'auteur a seulement ajouté quelques remarques sur le dialecte d'Hérodote. Certaines nouveautés devraient bien pénétrer aussi dans nos grammaires à nous, par exemple le choix de παιδεύω au lieu de λύω comme paradigme de la conjugaison. — Bien que nous soyons en présence d'un livre élémentaire, le principal reproche à faire à M. Gerth est d'avoir été incomplet : il y a des choses qu'il faut apprendre dès le début. Tels sont certains détails d'accentuation, et surtout celle de ἐστίν. En revanche on trouve ailleurs des allusions à des théories que ne peuvent connaître les élèves : l'expression de *perfectum praesens* (p. 50) leur est inintelligible, et la dénomination de temps *forts* et *faibles*, introduite par Curtius à cause de sa théorie des auxiliaires, devait être rejetée. Dans la syntaxe il y a surtout à signaler des omissions : l'expression τὸ καὶ τό, l'emploi de ὅς comme interrogatif indirect; l'attraction de οὐδεὶς ὅστις οὐ. La syntaxe des cas est vraiment trop abrégée, et les questions de lieu et de temps devraient être groupées

---

1. Savoir : II, 14-17; IX, 22-25 ; XII, 4 ; XVI, 19-20 ; XVII, 5-13. Glose : XVII, 12.
2. XIX, XX, 1-6 ; XXVI ; XXXVI, XLV, 1-5 ; XXVI ; XXVIII ; LI, 59-64 ; XXXIV, 1-7 ; XXXVII, 5-10 ; XXXIV, 8-22 ; XXXVII, 4, 11-21 ; XXXVIII ; XXXIX, 15-18, 14 ; XL, 6-XLIV, 28. Gloses : XXVII, 7, 41, 60, 62 ; XXXVII, 1, 2 ; XLIV, 29-30.
3. Savoir : X, 1-16 ; XVII, 19-27 ; XXXIX, 1-12 ; XL, 1-5 ; L-LII ; Glose : XXXIX, 13.

autrement que dans un appendice. Ailleurs on demanderait un supplément d'explication, par exemple sur ἵνα avec l'imparfait (sens propre : *moyen par lequel*, c'est-à-dire : *car dans ce cas*). Enfin l'étude des particules, que les élèves sont si portés à négliger, devait être plus complète et plus précise ; il n'y a rien de bien exact sur καὶ μήν, καὶ δή, καὶ δὴ καί et même sur γε. En résumé, le livre est bon ; les choses y sont clairement exprimées : mais l'esprit en est peut-être trop empirique [1].

P. COUVREUR.

---

400. — Publications de la Société des études juives. **Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme**, réunis, traduits et annotés par Th. REINACH. Paris, Leroux, 1895 ; XXII-375 pp. grand in-8.

M. Théodore Reinach a déjà rendu un grand service à l'histoire de sa race en publiant son petit manuel. Écrit, je crois, pour les écoles israélites de langue française à la prière d'un rabbin, ce livre a été utile à plus d'un d'entre nous. Maintenant il nous fournit, pour la période ancienne, l'ensemble des textes des auteurs classiques. Ce recueil est aussi le bienvenu. Il comporte deux parties, mélangées intimement : une partie apologétique et une partie scientifique. De la première, nous n'avons rien à dire. La seconde est telle qu'on pouvait l'attendre de M. Théodore Reinach. Les textes sont excellents, quoique les éditions où il les puise soient rarement citées ; les traductions m'ont paru exactes ; enfin les notes contiennent, non seulement ce qu'on cherche, mais bien des observations nouvelles. On pourrait cependant critiquer deux détails en ce livre. D'abord le mélange des textes qui y rentrent et de ceux qui devraient en être exclus est fait pour égarer. Deux comptes rendus, signés de théologiens éminents de France et d'Allemagne, ont de fait annoncé au public que la série des textes commençait à Hérodote ; or, M. Reinach démontre très bien que ce passage d'Hérodote ne vise pas les Juifs, pas plus que le second, du même auteur, pas plus que le troisième, de Chérilos. Le premier témoignage certain est dû à Aristote et relatif à la mer Morte. Mais on peut être distrait

---

1. P. 47, ἔνθα relatif, à la question *quo*, est poétique ; on n'accentue jamais ὥς en prose ; p. 49 lire, Vau pour Bau ; p. 52, à la 1re p. de l'actif, l'opt. n'a pas la désinence des temps secondaires ; les diphtongues ευ et même ει s'augmentent probablement toujours en attique ; p. 54, l'accentuation des v. composés est mal présentée ; p. 70, σέσωσμαι est douteux ; p. 71, le futur cont. γαμῶ, le fut. dor. πεσοῦμαι, etc. sont omis ; p. 72, les formes τετάχαται, etc. ne sont pas signalées ; p. 56, dire que παιδεύει (2e pers. moy.) est la forme de l'attique ordinaire ; p. 98, τέθεικα est une forme douteuse ; p. 107, écrire μείξω ; p. 177, signaler τί εἴποιμι ; = *quid dicerem?* p. 192, Κλέων οὐκ ἔφη ἑαυτὸν στρατηγεῖν ne me paraît pas très correct. — P. 51, la désinence au duel est, en attique, pour les deux personnes, τον et σθον aux temps principaux, την et σθην aux temps secondaires.

ou trahi par sa plume, comme mes savants confrères, et je vois déjà le vulgarisateur qui, dans son prochain manuel, s'empresse d'écrire, d'après un résumé des comptes rendus du livre de M. Reinach, que les Juifs sont mentionnés par Hérodote. Ces inconvénients eussent été évités, si l'auteur avait fait précéder d'un signe les passages mis faussement en rapport avec les Juifs. Mon autre critique est aussi toute de forme et moins importante. Pourquoi avoir fait suivre les noms de ses auteurs de notices comme « célèbre historien », pour Hérodote, « célèbre philosophe », pour Aristote? Ce pauvre Théophraste est simplement « philosophe péripatéticien ». Si quelques-uns des lecteurs du recueil de M. R. ont besoin de ces renseignements, ils doivent posséder le petit Larousse, et ils connaîtront sans doute encore moins les « péripatéticiens » qu'Hérodote. Il y a un peu de naïveté dans cette affectation de vulgarisation. Terminons en disant que M. Reinach, qui a toutes les attentions, a joint un index à son recueil. Pour le remercier, nous nous servirons beaucoup de son livre sans le citer [1].

Paul LEJAY.

---

401. — **Lexikon zu den Schriften Cicero's** mit Angabe sæmmtlicher Stellen von H. MERGUET Jena, Fischer. Gr. in-8.
402. — II Theil, **Lexikon zu den philosophischen Schriften**, Prix de l'ouvrage : 136 M. : II Band, (F-O) 1892; 861 pp. III Band (P-X), 918 pp.

En rendant compte du premier volume, j'ai indiqué les principes et la méthode de M. Merguet; je n'y reviendrai pas. Il convient, maintenant que l'ouvrage est terminé, d'indiquer les services qu'il rendra.

Le but très secondaire d'un lexique de ce genre est de faire retrouver un passage ou une citation. Mais son but principal et permanent est de nous permettre de nous faire une idée exacte et précise de la langue et du style de l'auteur. Or nous commençons à peine à connaître un peu Cicéron. Avec les instruments de travail dont nous disposons, il est impossible d'épuiser les questions. Telle est celle de l'emploi du génitif ou du datif avec *similis*. Dans Plaute, le génitif seul est employé ; dans Tite-Live, le datif est plus fréquent. Quelle place occupe Cicéron? Jusqu'ici l'on savait que dans les discours, le génitif dominait, mais qu'il y avait des exemples du datif : quarante cas du génitif contre six du datif. Maintenant nous savons, grâce à M. Merguet, la proportion qui existe pour les traités de philosophie : cent trente fois le génitif contre trente-sept fois le datif (un cas douteux). Ainsi le datif paraît être plus fréquent (un peu moins du quart) que dans les discours (un peu plus du huitième). La construction de *dissimilis*, qui est plus rare, pré-

---

1. Il me semble que « des extraits cités par Julius Africanus (*chez Syncelle*) », p. 20, est un germanisme.

sente à peu près les mêmes proportions : dans les discours, quatre génitifs contre un datif; dans les traités philosophiques, neuf génitifs contre trois datifs. Il ne serait pas invraisemblable que la construction du datif ait pris de l'extension d'abord dans la langue écrite. D'ailleurs, il n'y a aucune différence de sens, comme le prouve cette phrase intéressante du *de Natura deorum*, II, 149 : « Plectri similem linguam nostri solent dicere, chordarum dentes, nares cornibus iis qui ad neruos resonant in cantibus. » Ce texte est fait à plaisir pour contrister les amateurs d'hellénismes, puisque c'est l'ancienne construction latine qui est appliquée aux mots grecs; Cicéron paraît avoir voulu seulement éviter le génitif pluriel de *cornu*.

Un autre point de la syntaxe des cas peut être maintenant considéré comme résolu. Une expression comme : « *qui eorum* de ea re... in ious adierit » (C. I. L., I, 200, 17, cf. 75) est-elle correcte? Il ne semble pas que César ne la connaît pas; car on ne trouve, en fait de génitifs dépendant du relatif, qu'un nom de matière (« quod auri est »), ou des locutions dans le genre de « quem uoles testium »; la situation est la même dans Cicéron (Merguet, 269, 1e col.); le seul exemple qui rentre dans le groupe mentionné est un texte de loi imaginé par l'auteur du *de Legibus*, III, 11 : « Quod quis earum rerum migrassit, noxiae poena par esto. » Avec *is*, même observance (« exemplo uel *eos* esse *Syracusanorum* qui... » Tite-Live, XXV, XXXI, 6); on ne trouve pas davantage *eo* suivi d'un génitif (« eo inopiae est coactus », Tite-Live, XXII, XXXII, 3).

Il va sans dire que pour se prononcer de façon tout à fait sûre, il faudrait avoir un lexique des œuvres oratoires. Mais nous pouvons dès maintenant prévoir les résultats auxquels il nous conduira. Nous devons néanmoins souhaiter que M. Merguet nous le donne bientôt et que l'infatigable lexicographe achève l'inventaire des faits grammaticaux de la langue écrite et oratoire de Cicéron. Nous pourrons ensuite aborder l'étude des Lettres et faire exactement le départ des constructions et des locutions familières. Nous souhaitons courage et persévérance à l'auteur de ces précieux travaux, plus utiles que maint ouvrage d'allure savante et indispensables à quiconque veut, dans ces questions de mots, ne pas se payer de mots [1].

Paul Lejay.

---

1. A la suite du lexique latin, M. Merguet a dressé un lexique des mots grecs employés tels quels par Cicéron. Cette partie de l'ouvrage très courte (six colonnes) n'est pas la moins intéressante. Elle provoquera de curieuses recherches sur la façon dont l'éloquent vulgarisateur de la science grecque a formé son vocabulaire philosophique, sur les mots qu'il a traduits ou créés et sur ceux qu'il n'a pas osé introduire en latin sous une forme ou sous une autre.

403. — I. **On certain manuscripts of Propertius with a Facsimile**, by J. P. Postgate (Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. IV, part. I) London, C. J. Clay and Sons, 1894, in-8°, 82 p.

404. — II. **Emendationes et explicationes Propertianæ**, scripsit Bernhard Risberg, Phil. doct, apud Lundequistska Bokhandelu Upsaliæ, 1895, in-8°, 69 p.

I. — Le texte de Properce est dans un état si incertain, les manuscrits qui servent à le constituer ont donné lieu, dans ces dernières années, à des appréciations si diverses, que le travail de M. Postgate ne saurait manquer d'être le bienvenu.

1. M. P. nous donne la description, la collation et un facsimile d'un manuscrit nouveau (L) de la bibliothèque du comte de Leicester à Holkam dans le Norfolk, *Holkamicus* 333. C'est un manuscrit composite apparenté de très près à la famille A F de Baehrens et qui, le manuscrit A nous manquant à partir de II, l. 63, peut servir à nous donner de cette famille une connaissance un peu plus certaine; là se borne à peu près son importance, que M. P. me paraît avoir une tendance à exagérer; la liste qu'il donne p. 37 sq. des passages où L seul offre une leçon meilleure que N F D V est insignifiante; elle n'offre guère que quelques graphies plus correctes.

2. A propos du *Parisinus* 8233 (μ) et de l'*Urbinas* 641 (υ), M. P. montre que le premier n'est pas le Memnianus de Passerat : il combat l'opinion de Baehrens que ce manuscrit n'a aucune valeur; constatant la parenté étroite de μ et de υ, il établit que leur original présente une ressemblance assez étroite avec N et qu'ils ont une certaine importance là où N nous manque, c'est-à-dire IV 11, 17-76 où un feuillet a été perdu.

3. Le *Neapolitanus* 268 dont M. Hosius (*Rhein. Mus.* t. 46 (1891) p. 577 sq.) voulait se servir pour constituer la leçon de F, là où A est perdu, n'a aucune importance étant une simple copie de F et peut être négligé dans la constitution du texte de Properce.

4. Il y a lieu de répartir entre les manuscrits inférieurs les mauvaises leçons que Baehrens appelle « coniecturæ italorum in codicibus interpolatis obviæ » et qu'il embrasse sous le sigle ς sans leur assigner d'origine distincte. Un certain nombre se trouvent dans le *Bernensis* 517 de la fin du xve siècle. Le *Bodl. add.* B 55 de 1451 (qui par conséquent n'a pas pu appartenir à Pétrarque) provient d'une source étroitement apparentée avec F. Le manuscrit *Corsini* 43, E 8 de 1460 s'accorde le plus souvent avec DV, mais aussi contre eux avec N.

5. Une collation partielle du Laurentianus 36 49 (F) faite par Miss Alford a révélé à M. P. que la collation de Baehrens (un peu précipitée comme celui-ci l'avoue lui-même) est très insuffisante et qu'elle serait à refaire. Baehrens en particulier n'a pas distingué les différentes mains des correcteurs. Au contraire, d'après un examen rapide, M. P. juge que la collation du *Vossianus* 38 (A) serait généralement exacte.

6. Traitant des corrections et des variantes des manuscrits F, V et D, M. P. les répartit en différentes classes suivant leur origine; la critique doit les négliger, à l'exception de celles qui proviennent dans F d'un nouvel examen de l'original copié, dans V de conjectures ou d'une source analogue à N.

7. A propos de N qui a été si malmené par Baehrens et défendu depuis par différents critiques, en dernier lieu par M. Housman, mais d'une façon insuffisante, M. P. se range à l'opinion de MM. Plessis et de Nolhac, qui le considèrent comme étant du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe ; à la formule de M. Housman : « Which is the best MS of Propertius? — There is no best MS of Propertius », il substitue la suivante qui, tout bien considéré, paraît la plus raisonnable : « the Neapolitanus is the best MS of Propertius, best as being the oldest of our witnesses, best again as the one that presents the greatest amount of truth with the smallest amount of falsehood. » C'est la famille DV qui lui paraît le plus sujette à caution, surtout lorsque son témoignage n'est pas confirmé d'ailleurs. Pour l'avenir, il est de l'avis de Leo, que ς peut nous ménager des révélations intéressantes.

8. M. P. défend Passerat contre l'accusation d'avoir imputé à d'anciens manuscrits (perdus depuis du reste) des leçons qui ne seraient que des conjectures personnelles.

En somme, ce travail contient beaucoup de choses utiles et intéressantes. On peut reprocher à l'auteur d'abuser, pour établir la parenté des manuscrits qu'il étudie, des bonnes leçons qui ne prouvent rien, au lieu des mauvaises qui peuvent fournir des arguments décisifs. Pour Properce du reste, on est souvent assez embarrassé pour établir quelle est la bonne et quelle est la mauvaise leçon ; ce n'est parfois qu'une affaire de jugement personnel et je ne suis pas toujours de l'avis de M. Postgate.

II. — M. Risberg consacre un chapitre, p. 1-53, à la correction et à l'interprétation du texte de Properce, un autre, p. 54-67, aux transpositions de vers.

1. Il est toujours délicat d'apprécier les conjectures d'autrui ; autant on est porté à approuver les siennes, autant celles des autres paraissent peu satisfaisantes. Parmi celles de M. R. je n'en vois guère qui s'imposent et qui rendent un véritable service à la critique. Les seuls que j'adopterais sont : II, 2, 7, *ceu* au lieu de *cum*; II, 16, 23 *nec iam... cubares*; peut-être, II, 25, 33 *celer ire memento* (c'est au moins l'idée qui paraît nécessaire). Je féliciterais M. R. d'être tout simplement revenu à la leçon des manuscrits dans les passages suivants : I, 16, 21-22 ; II 19, 19-20; de même II, 1, 47-48 il faut conserver *uno* mais en le faisant rapporter à *amore* qui précède; IV, 6 83-84 *nigras... harenas* est bien expliqué comme se rapportant, non pas au pays où périt Crassus, mais au séjour infernal. Du reste, si les conjectures de M. R. satisfont rarement, il s'adresse souvent à des passages assez corrompus pour qu'à

un examen attentif on ne trouve rien à proposer de meilleur que ses conjectures ou celles de ses prédécesseurs. Lachmann a remarqué qu'il y avait une contradiction entre les deux vers III 5, 1 sq. *Pacis amor deus est : pacem veneramur amantes ; Stant mihi cum domina proelia dura mea;* on pourrait atténuer cette contradiction en lisant : *veneremur* (ce n'est plus un fait ; c'est un conseil qui, du reste, comme le montre la suite — et Properce le déplore — n'est pas suivi par Cynthie). Je conserverais le texte des manuscrits I, 5 13 (où *mea* est expliqué par les v. 29-30), I 15, 39 (où *cogebat* est très bon) II, 9, 1-2 (où *eliecto* est nécessaire), III 8 25-26 (où *tua...scripta* s'oppose aux *verba quæ remittuntur,* qui sont des paroles d'autrui) et enfin III 17 12.

2. On sait combien la fièvre des transpositions a sévi sur le texte de Properce. M. Risberg revenant sur quelques points après Otto et Vahlen, témoigne d'une prudence très sage. Il est certain que quelques-unes de celles qu'il propose, par exemple : I 16 ; II 16 ; II 18 b., 31-32 ; III 7, donnent un sens raisonnable et paraissent logiques. Mais avant d'entreprendre un pareil travail, il serait bon d'étudier exactement comment l'auteur produit et enchaîne ses pensées. A cet égard chaque écrivain a ses habitudes ; les poètes surtout admettent des écarts et des retours qui peuvent paraître incorrects à la froide raison. Parce qu'on a rétabli dans une élégie de Properce la stricte logique, cela ne veut pas dire qu'on a retrouvé le texte primitif ; il se peut qu'on l'ait falsifié. Avant donc de proposer chez tel ou tel écrivain des transpositions partielles, il faudrait commencer par déterminer la nature de son esprit et sa manière de composer ; c'est là le fondement solide qui manque en général à ce genre d'études et sans lequel on ne saurait distinguer les libertés propres à l'écrivain des méprises des copistes et des accidents fortuits.

A. Cartault.

---

405. — A. Malnory, **Quid Luxovienses monachi, discipuli sancti Columbani, ad regulam monasteriorum atque ad communem profectum contulerint.** Parisiis, apud Emile (*sic*) Bouillon, 1894. VIII-96 pp. in-8.

Dans la première partie de sa thèse latine, M. l'abbé Malnory étudie la règle de saint Columban et l'introduction de celle de saint Benoît à Luxeuil. Dans la seconde, il montre l'influence de Luxeuil exercée par ses missions de Germanie et de Belgique et la propagation de la confession auriculaire, faite par ces moines, qui devait amener une révolution dans la discipline pénitentielle. Ce dernier chapitre surtout présente beaucoup d'intérêt. Notons, dans le premier, un exposé très clair de la question pascale. Le tableau de la page 9, pour les années 590-614, est une heureuse idée. P. 17, n. 1, on voudrait un renvoi à L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* dans les *Mémoires de l'Académie des*

Inscriptions, XXXII, I, 152, où se trouve mentionné un fragment vendu par Libri comme provenant de Luxeuil [1]. Trois appendices sont consacrés aux *Instructiones* de Columban, à un parallèle entre la règle de Columban et celle de saint Benoît, aux chartes de Solignac. Nous sommes très reconnaissants de la peine qu'a prise M. Malnory de dresser deux tables alphabétiques : des noms de personnes et des noms de lieux. Son travail rendra service aux théologiens comme aux historiens. Le latin n'est exempt ni de fausses élégances ni d'expressions qui auraient pu être avantageusement remplacées par d'autres moins mérovingiennes.

L.

---

406. — **Félix Brun, L'alouette, histoire littéraire d'un petit oiseau. Meulan, Réty**, 1894. In-8°, 47 p.

Agréable et instructive étude. L'auteur fait, d'après les textes, l'histoire de notre oiseau national. Il montre que l'alouette, l'*aloue*, apparaît dans nos chansons de geste plus souvent que le rossignol ; qu'elle portait alors quatre noms qui répondent aux variétés de l'espèce et que les poètes employaient souvent pour la mesure ou la rime (*aloue*, *mauvis*, *cochevis*, *calandre*); que dans nos pièces lyriques du moyen âge elle annonce le jour ou le printemps. La Renaissance use plus volontiers de la colombe; elle n'oublie pas néanmoins l'alouette (Baïf, Du Bartas, Gamon, Peletier), et Ronsard la préfère hautement au rossignol, lui consacre des pièces entières, et notamment une ode à laquelle M. Brun compare un poème de Shelley. L'auteur ne se borne pas à recueillir des citations chez les poètes. Il moissonne aussi dans le champ de la tradition et de la légende et rappelle, par exemple, que le chef et compagnon du grand Ferré s'appelait Guillaume Laloue (Guillelmus alaudis). On blâmera M. Brun de n'avoir pas ajouté aux quatre noms de l'alouette le nom de *scilla* qui venait sans doute de la mythologique Scilla, de n'avoir pas cité sur l'alouette Michelet et tant d'autres (notamment Thomson dans le *Printemps*), d'avoir si brièvement traité son joli sujet. Mais l'esquisse qu'il a tracée est fort louable. M. Brun ne se contente pas de savoir le vieux français et de faire en passant (pp. 29-32) une très ingénieuse observation sur le mot *clair*. Il est homme d'esprit et de goût.

A. C.

---

1. M. Malnory est en général fort au courant de la bibliographie la plus récente. Il faut sans doute attribuer aux retards inévitables d'une thèse latine l'omission de l'article de M. L. Knappert, *La vie de saint Gall et le paganisme germanique* (dans la *Revue de l'histoire des religions*, mai-juin 1894, t. XXIX, p. 259), qui aurait pu l'aider à préciser les détails de folk-lore qu'il effleure çà et là.

407. — Valfrid Vasenius. **La littérature finnoise** [1]. Catalogue alphabétique et systématique : supplément III, 1886-1891, avec un index des traducteurs, Helsingfors, Imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1892, 266 p. in-8.

408. — Kustavi Grotenfelt, **Katalog der Bibliothek der Finnischen Litteraturgesellschaft** [2]. Litteratur über Finnische Sprachen und Vœlker, p. I-XIII et 1-276 de *Suomi*, troisième série, t. IX, Helsingfors, 1894, in-8.

Γνῶθι σεαυτόν, dit la sagesse des nations : or, l'un des meilleurs moyens de connaître la situation littéraire de sa patrie, c'est d'en dresser la bibliographie. La Finlande, qui pendant plus de six siècles avait été intimement et en général cordialement unie à la Suède, fut, au point de vue littéraire, comme en beaucoup d'autres, confondue avec cette mère-patrie intellectuelle ; aussi, lors de la séparation, eut-elle à faire un difficile départ pour distinguer, au moins pour le passé, ce qui lui était propre. Pour nous en tenir à la bibliographie, rappelons que Pipping, surtout avec l'aide de Matts Pohto, pauvre relieur ambulant, mais habile dénicheur et grand collectionneur de livres rares, fit un catalogue extrêmement détaillé de tout ce qui avait paru en langue finnoise, sans en excepter les placards et les feuilles volantes (Helsingfors, 1856-1857, in-4). V. Vasenius tira de cette volumineuse bibliographie les titres d'imprimés, ayant au moins une feuille ; il la compléta pour les années 1855 à 1877, et il ajouta le nom de beaucoup d'écrivains anonymes (Helsingfors 1878, in-8). Conformément au plan qu'il a toujours suivi depuis, il donne le nom de l'auteur quand il est connu ; le titre, le lieu et l'année de l'impression, le nom de l'imprimerie, le format, le nombre de pages, le nom de l'éditeur et le prix de l'ouvrage s'il est indiqué sur la couverture. Depuis il a publié des suppléments dont celui-ci est le troisième. Il n'y comprend pas toutes les publications qui ont paru dans la Grande-Principauté, mais seulement celles qui sont en langue finnoise. Quant aux imprimés en suédois, il n'y a malheureusement pas encore de publications analogues à celles de Pipping et de Vasenius, et on ne les trouve cités qu'en partie dans les bibliographies de la Suède.

V. Vasenius classe les ouvrages par noms d'auteur ou, pour les anonymes, par le premier mot du titre, le tout rangé par ordre alphabétique, mais il termine par deux index : l'un des matières, rangées dans chaque section par ordre de date ; l'autre des traducteurs rangés par ordre alphabétique. Ceux-ci sont relativement nombreux (220 pour ce troisième supplément), ce qui s'explique facilement : les Finnois travaillant avec une incomparable ardeur, couronnée du plus éclatant succès, à se mettre au niveau des nations les plus avancées, n'ont pu attendre que tous les sujets intéressants pour eux fussent traités en leur

1. C'est le second titre ; le premier est en finnois : *Suomalainen Kirjallisuus*, etc.

2. C'est également le second titre ; le premier est en finnois : *Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjaston luettelo*, etc.

laugue par des écrivains originaux ; ils ont, comme c'était leur droit et même leur devoir, fait des emprunts aux autres peuples, surtout à leurs anciens ou à leurs nouveaux consorts, les Suédois ou les Russes ; à leurs congénères les Hongrois; aux Allemands, aux Danois, aux Norvégiens, aux Anglais, aux Français, aux Belges, aux Hollandais, aux Suisses, plus rarement aux Latins et aux Grecs.

Grâce aux efforts combinés des écrivains originaux et des traducteurs, le finnois qui, jusqu'au xviiie siècle, n'avait guère été employé que dans la poésie populaire ou en matière de religion et de droit, est maintenant approprié à beaucoup d'autres sujets : la géographie, la statistique, l'histoire, l'archéologie, la démomathie, la linguistique, la philosophie, l'esthétique, la pédagogie, le théâtre, le roman, la musique, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, la médecine, l'économie politique et domestique, le commerce, la technologie, l'art militaire. Les progrès sont sensibles de période en période, comme on peut le constater par les bibliographies de plus en plus volumineuses de V. Vasenius : 264 p. pour les années 1544-1877 ; 66 p. pour 1878-1879 ; 212 p. pour 1880-1885 ; 266 p. pour 1886-1891. Souhaitons que le consciencieux bibliographe nous donne dans un autre supplément sexennal de nouveaux fruits de son labeur si précieux pour un pays qui n'a pas encore de bibliographie annuelle.

Ce catalogue fait partie du t. LVII des *Œuvres de la Société de littérature finnoise* [1]. C'est dans une autre série des publications de la même Société, dans le *Suomi : Kirjoituksia isænmaallisista aineista* [2], qu'a paru l'autre catalogue dont nous avons à nous occuper. Il est exécuté sur un plan différent. Extrait du catalogue général inédit de la bibliothèque de cette florissante société, il comprend, par ordre systématique, les imprimés finnois ou étrangers qui se rapportent non seulement à la Finlande, mais encore aux peuples ougro-finnois. Dans sa préface, l'auteur se défend d'avoir voulu faire un ouvrage scientifique ; il dit avoir principalement eu en vue l'utilité de ceux qui fréquentent cette bibliothèque. Aussi n'a-t-il pas visé à la même précision que V. Vasenius. Le nom de l'imprimeur et celui de l'éditeur n'ayant d'intérêt que pour les bibliophiles, y sont omis. L'unité de plan y fait défaut, les titres étant disposés par ordre de matières, tantôt suivant la date de publication, tantôt par noms d'auteurs. Aussi une table alphabétique de ces noms eût-elle beaucoup facilité les recherches. La date de publication aurait dû être ajoutée entre parenthèses, quand elle manque dans les imprimés, notamment dans les tirés à part. Une omission plus regrettable est celle du nombre des pages, faute de quoi on ne sait s'il s'agit d'une brochure ou d'un volume. Au point de vue pratique, le mal n'est pas grand pour ceux qui peuvent vérifier dans la

---

1. En finnois : *Kirjallisuuden Seuran Toimituksia*.
2. *La Finlande : Écrits sur des sujets nationaux.*

salle de lecture, mais le savant bibliothécaire de la Société de littérature finnoise pécherait par excès de modestie, s'il croyait que son travail, spécialement destiné à ses collègues, doit être restreint à un si petit cercle. La portée en est plus grande, cette bibliographie étant unique en son genre. Ce qui en augmente beaucoup la valeur, c'est qu'elle comprend non seulement la plupart des ouvrages publiés en Finlande, mais encore beaucoup d'autres qui ont paru dans les diverses contrées de l'Europe et même en Amérique. Malgré les lacunes immanquables dans une collection qui se forme depuis une soixantaine d'années seulement, celle-ci est encore pour sa spécialité la plus complète qui existe. La Société de littérature finnoise qui distribue si libéralement ses publications, reçoit en échange quantité d'écrits que l'on ne trouve nulle part ailleurs réunis en si grand nombre. Aussi ce catalogue systématique, que nous voudrions voir perfectionné au point de devenir pour la Finlande ce qu'est pour nous la seconde édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, est-il dès aujourd'hui une précieuse source d'information pour quiconque tient à connaître ce qui a été publié sur telle ou telle branche des études ougro-finnoises. Remercions donc l'active et patriotique Société d'avoir, par la publication des catalogues de V. Vasenius et de K. Grotenfelt, répondu à deux desiderata des amis de la Finlande.

E. Beauvois.

---

409. — Boselli (Le comte de). **La Réforme en Allemagne et en France d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands.** Paris, Picard, 1895. Petit in-8 de VII-242 p.

Ce volume se compose d'études publiées dans la *Revue britannique* sur les deux premiers volumes de *L'Allemagne et la Réforme* de Janssen et sur l'*Histoire de France* de Ranke. L'auteur est fort partial en faveur des catholiques et estime que la Saint-Barthélemy fut *un acte de défense et pas autre chose* (p. 207); il ne paraît pas juste non plus pour les rois de France à qui il ne veut ni qu'on attribue l'unité de notre nation ni qu'on sache gré d'avoir combattu la féodalité; il appelle dédaigneusement Calvin à plusieurs reprises *le petit bourgeois de Noyon.* Mais il discute avec indépendance et avec force plusieurs des erreurs de Janssen ; il démêle fort bien la haine contre la France dont Janssen, qui n'en avait pas conscience, s'est toujours, mais inutilement défendu. Il démasque les prétentions de l'Allemagne à l'hégémonie. Il montre solidement que, contrairement aux théories de Janssen, la Réforme n'est pas née de l'humanisme et du droit romain (p 45, sqq); il ne passe pas à Janssen ses fantaisies socialistes (p. 47, sqq). M. Boselli n'aime pas le protestantisme, mais il aime encore moins la Révolution, et il est curieux de voir comme cette dernière antipathie le prémunit quelquefois contre les excès de l'autre.

Charles Dejob.

410. — Frantz Funck Brentano. **La Devineresse. — Une féerie pour la réforme des mœurs sous Louis XIV** — Extrait des *Études historiques*. Paris, Thorin, 1895, in-8° de 16 p.

M. Frantz Funck Brentano vient d'écrire une brochure fort intéressante sur *la Devineresse* de Donneau de Visé et Thomas Corneille. Il a ramené l'attention sur les pratiques des sorcières du XVII° siècle, des diseuses de bonne aventure et vendeuses de poisons; sur celles de la Voisin, dont il fait quelque chose de plus qu'une criminelle vulgaire. Elle fut une grande chiromancienne, éprise de son art et croyant posséder l'intuition divinatrice, comme un don du ciel.

M. F. B. rappelle l'importance du *Procès des poisons*, ouvert en 1679. Il dit l'inquiétude ressentie à Paris par le lieutenant de police, M. de La Reynie, en présence d'une population conquise aux enchantements des devins. Les femmes surtout s'y abandonnaient passionnément. Et, pour combattre cette fièvre du merveilleux, le lieutenant de police eut recours à l'arme du ridicule. Il encouragea MM. Corneille et de Visé à composer *la Devineresse*. Cette pièce eut le plus grand succès; le public la vint voir, pour railler les magiciens; et pourtant il ne perdit pas le goût de la magie.

Le travail de F. B. m'a paru appeler un rapprochement. Cent ans après l'apparition de *la Devineresse*, on joua, à la Comédie italienne, *les Docteurs modernes* [1], comédie parade en un acte et en vaudevilles, dirigée contre la manie du magnétisme, contre Mesmer et ses disciples (16 novembre 1784). L'auteur était, dit-on, le sieur Radet; son œuvre fut agréable au lieutenant de police, M. Le Noir, qui avait sans doute les mêmes vues que M. de La Reynie. En dépit des violentes récriminations des Mesmériens, on n'interdit pas *les Docteurs modernes;* et les Parisiens affluèrent aux représentations, tant on y bafouait magnétiseurs et magnétisés, tant les allusions paraissaient transparentes [2].

Cassandre était Mesmer lui-même, extorquant de l'argent à ses clients, comme, dans *la Devineresse*, avait fait la Voisin. *Le Docteur* était le jeune et beau Deslon, qui fut le premier élève de Mesmer, devint son rival et donna des convulsions à dix louis par mois. Puis venaient les dupes de ces charlatans. Ils devaient rappeler au public les affiliés de la *Société d'Harmonie universelle*, qui avaient payé chancun cent louis pour connaître le secret de Mesmer [3]. L'un d'eux, le conseiller d'Épré-

1. *Les Docteurs modernes*, comédie parade en un acte et en vaudevilles, suivie du *Baquet de santé*, divertissement analogue, mêlé de couplets; représentée pour la première fois à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le mardi 16 novembre 1784. A Paris, chez Bonnet, libraire de la rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, MDCCLXXXIV, in-8°, 72 p.

2. Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, t. XIV, p. 77; *La chronique scandaleuse*, t. II, pp. 171, 173 et 174.

3. De Gaillard, *Vie ou éloge historique de M. de Malesherbes*, d'après les mémoires du temps et les papiers de famille, Paris, 1805, p. 17. Grimm, t. XIII p. 511 et suiv.

mesnil, prit la chose au tragique, vint au théâtre, et, de sa loge, apostropha les spectateurs, donant à qui voulait un imprimé, où il défendait Mesmer, comme un grand inventeur, un Copernic, un Descartes, un Newton. On savait que d'Éprémesnil accusait de partialité le gouvernement, la cour et la police, et, pour peu de chose, il eut dit Mesmer en péril de mort. Qu'on juge de la joie du parterre l'entendant comparer son héros aux grands persécutés de l'histoire, à La Chalotais ou à Socrate [1]. On se pâmait, paraît-il, et M. Radet put, un instant, se croire un autre Aristophane.

Pour compléter le rapprochement entre *la Devineresse* et *les Docteus modernes*, j'ajouterai que les femmes furent folles de magnétisme, et que le goût du magnétisme ne disparut pas plus au temps de M. Le Noir que celui des sorciers, au temps de La Reynie.

Les adeptes de Mesmer se posèrent en victimes. Ils écrivirent brochures sur brochures; ils donnèrent au théâtre *les Docteurs vengés*, et déchirèrent les médecins ces grands ennemis du Maître [2]. Ils invoquaient le *Rapport des cures* [3] de M. de Puységur, annoté par d'Éprémesnil, et multipliaient les certificats de guérison; et, comme ils comptaient parmi eux des pamphlétaires de talent, un Bergasse ou un Servan, ils mirent parfois les rieurs de leur côté [4]. Le merveilleux fut à la mode après comme avant *les Docteurs modernes*, et, dans l'engouement du public, Cagliostro succéda à Mesmer.

Henri CARRÉ.

---

411. — Comte G. DE CONTADES : **Émigrés et Chouans.** Paris, Perrin et Cie, 1895, 1 vol. in-8°.

Malgré les études sans nombre, publiées sur la Chouannerie et sur l'Émigration, les hommes qui jouèrent un rôle dans ces événement sont encore aujourd'hui très mal connus. C'est à peine si les noms de quelques-uns d'entre eux ont survécu, sans qu'on sût exactement ce qu'ils ont

---

L'art de la jonglerie renouvelé, ou explication des phénomènes du mesmérisme par les faits. A Londres, et se trouve à Paris chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, in-8° de 47 p. V. p 33.

1. *Réflexions préliminaires sur les Docteurs modernes*, 4 p. in-8°; *Suite des réflexions préliminaires à l'occasion des Docteurs modernes* 8 p. in-8°, novembre 1784, passim.

2. *Correspondance secrète*, t. XVII, pp. 196, 209 et 211.

3. *Rapport des cures opérées à Bayonne par le magnétisme animal, adressé à M. l'abbé Poulouzat, conseiller au Parlement de Bordeaux*, par M. le comte Maxime de Puységur, avec des notes de M. Duval d'Éprémesnil, conseiller au Parlement de Paris. A Bayonne et à Paris, 1784. in-8° de 72 p.

4. *Correspondance secrète*, t. XVII, p, 183, 184, 185 et 230 sur le pamphlet de Servan, *Doutes d'un provincial proposés à MM. les médecins chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal.*

fait. On dirait qu'il y eut un parti-pris général, jusqu'à ces derniers temps, de laisser ainsi dans l'ombre les sentiments et les actes de ces derniers tenants de l'ancien régime. On commence seulement, depuis peu, à s'intéresser à eux et à leur rendre la justice qui leur est due. Si je ne me trompe, la raison de cet oubli volontaire ne serait sans doute pas difficile à dégager, malgré sa complexité. Sous le Consulat et sous l'Empire le Gouvernement et la Police s'efforcèrent naturellement d'enlever toute notoriété à ces adversaires acharnés et irréductibles, je parle des vrais serviteurs de Louis XVIII. On fit autant que possible le silence sur eux, dans la crainte de laisser voir combien encore ils étaient nombreux et agissants; ceux qu'on ne put faire passer inaperçus, on affecta de les traiter comme de vulgaires bandits, des assassins à gages. Après la Restauration, presque tous ceux qui s'étaient véritablement dévoués pour l'idée avaient disparu; les autres, les intrigants, les agents plus ou moins louches qui vinrent alors à la curée, travaillèrent avec succès à faire oublier les premiers, à leur personnel avantage. Tous les moyens furent employés pour aider l'ombre à s'épaissir, à se faire aussi complète que possible autour de dévouements parfois admirables; heureux quand la calomnie ne vint pas, elle aussi, à la rescousse pour ternir la mémoire de ceux qu'on ne pouvait faire oublier.

Parmi les figures les plus énigmatiques de cette époque, il faut sans contredit placer, encore aujourd'hui, le comte Joseph de Puisaye. Non que je veuille, à coup sûr, tenter en rien ni pour rien la réhabilitation de cet homme ambitieux et profondément égoïste, qui ne cessa de sacrifier les intérêts du parti qu'il prétendait servir, à la satisfaction de ses rancunes et de ses intérêts personnels. L'Angleterre n'eut pas d'agent plus utile que l'ermite de Feltham-Hill; en flattant sa vanité et ses haines, le cabinet de Saint-James s'attacha complètement cet homme qui, s'il eût eu l'esprit plus large et l'âme plus haute, aurait pu se faire dans l'histoire une place enviable et un nom respecté même par ceux qu'il avait combattus. Il n'en fut pas ainsi et Puisaye, qui s'était fait naturaliser anglais, demeura, après 1814, dans son pays d'adoption.

Il y resta « seul, n'ayant pour l'entretenir que des souvenirs qui, « souvent, devaient être des remords. Il eut encore le temps d'accomplir, « avant sa mort, une œuvre de rancune. Comme ceux qui se sentent « coupables vis-à-vis de tous et savent qu'à un moment donné ils pour- « ront être appelés à se défendre contre tous, le comte de Puisaye avait « tout gardé, lettres privées et lettres officielles, rapports de guerre et « rapports de cour. Toutes les passions parfois mesquines et souvent « sublimes, qui avaient animé l'émigration française en Angleterre, « avaient laissé une trace dans ses dossiers, un document dans ses « archives. Il se mit à classer haineusement ces documents, accomplis- « sant une œuvre de vengeance autant qu'une œuvre de justification.

« Quand il eut terminé cette œuvre au gré de ses rancunes, il voulut « qu'elle subsistât, et il légua ses papiers au gouvernement anglais. Ils « forment plus de cent recueils au *British Museum* » (327-328).

Ah ! ce fonds Puisaye et les pièces qui l'accompagnent, de combien de convoitises n'a-t-il pas été l'objet, depuis des années, de la part des curieux de cette histoire si compliquée et encore si obscure! C'est qu'on ne peut guère, en effet, dresser sur ces questions un travail complet et bien étayé, sans le secours de ces documents.

De cette œuvre de haine, la vérité finit par jaillir. Puisaye n'avait pas, songé, sans doute, qu'elle naît aisément de pièces contradictoires, qu'on ne saurait assez les trier et les éclaircir pour l'empêcher de se faire jour.

C'est à l'aide de ces documents, que M. le comte de C. a pu écrire la plus grande partie, sinon la totalité de son volume. Assurément il ne cache point ses préférences pour les *Emigrés et Chouans*, et il faut, en le lisant, tenir compte de cette disposition de son esprit; mais, cette réserve faite, on peut être assuré de trouver dans son livre de curieux renseignements présentés avec le souci de la vérité historique. Tout n'est pas inédit, loin de là, bon nombre des incidents dont il est parlé étaient connus déjà, au moins dans les grandes lignes; le grand mérite de M. de C. aura été de les relier les uns aux autres, d'en faire un tout, d'en indiquer les causes et les résultats, d'en tirer les conclusions; en un mot, grâce à quelques-uns des documents enfouis au *British Museum*, il a su jeter un jour nouveau sur un certain nombre de personnages jusqu'ici mal ou imparfaitement étudiés et sur les événements auxquels ils ont été mêlés; il s'est efforcé de les remettre en la place véritable qu'ils doivent occuper dans l'histoire. Le chevalier de Haussey, ou plutôt Madame de Bennes (2 à 43); ce sympathique mystérieux, et si attirant Armand de Chateaubriand (47 à 125) sont de ce nombre. La vie aventureuse de ce dernier, ses luttes contre les intrigants de toutes sortes qui formèrent l'entourage des princes, les menées ténébreuses qui aboutirent à sa perte, procurent à l'auteur l'occasion de présenter quelques éclaircissements sur les intrigues sans nom qui se nouaient à Londres parmi les habiles d'un parti aux abois, pendant que des hommes véritablement dévoués, sacrifiés d'avance par ces misérables, mouraient courageusement pour leur foi politique ou religieuse. J'en dirai autant du séjour à Londres en 1796 de Collin de la Contrie, député de Rennes et Fougères, à l'armée royale de Bretagne (129 à 173) et de la lutte entre Puisaye et d'Avaray en 1807 (245 à 329). Dans ces trois épisodes, qui sont la partie la plus importante du volume, M. de Contades découvre impartialement l'une des plaies les plus hideuses de l'Emigration et de la Chouannerie. Peut-être, trouvant à chaque pas dans ces agissements ignobles la main de Puisaye et de ses agents les plus intimes, est-il porté à pousser trop au noir le portrait peu flatté qu'il présente de ce général, et donne-t-il avec trop de facitité le beau rôle à

d'Avaray, dont l'influence sur le comte de Provence fut si néfaste à l'idée royaliste.

Les élucubrations poétiques des gentilshommes de l'armée de Condé (177 à 241 et 333 à 361) m'ont, je l'avoue, semblé d'une importance beaucoup moindre. Ce chapitre n'en précise pas moins un trait de mœurs caractéristique, déjà connu sans doute, mais toujours intéressant à souligner par quelques pièces nouvelles.

Je ne saurais terminer sans insister, au risque de passer pour un radoteur, sur l'avantage qu'offre la table onomastique qui accompagne le volume. J'en voudrais trouver une à la fin de tout ouvrage historique. Celui-ci n'est pas assurément, ce qu'on me permettra, de la « Grande Histoire ». — Je ne pense pas que son auteur, dont l'éloge n'est plus à faire, ait eu cette prétention. — Mais c'est une série d'études heureusement présentées, qui seront autant de guides précieux pour l'auteur d'un travail plus général. Il est à regretter seulement qu'on n'ait pas eu la bonne inspiration de citer en renvoi, avec leurs cotes, les titres des documents utilisés.

H. Baguenier Desormeaux.

---

412. — **Souvenirs du général baron** Paulin, publiés par son petit-neveu, le capitaine du génie Paulin-Ruelle. Paris, Plon, 1895. In-8°, viii et 335 p. 3 fr. 50.

Parmi les Mémoires qui paraissent aujourd'hui en si grand nombre qu'on ne peut arriver à les lire tous, les *Souvenirs* du général baron Paulin méritent l'attention du public, et nous n'hésitons pas à les regarder comme très remarquables. Paulin était un officier du génie, non seulement instruit, mais intelligent, sagace et curieux. Il narre simplement, dit uniquement ce qu'il a vu et ce qui lui est personnel ; il ne manque jamais de décrire en quelques traits nets et saisissants les champs de bataille et les pays où il passe ; il observe les mœurs ; il sait mettre en relief le détail caractéristique ; enfin, il a, comme aide-de-camp du général Bertrand, abordé fréquemment Napoléon, et il a été sur tous les points, en Italie, en Prusse, en Turquie, en Espagne, en Dalmatie, etc. En Italie, il prend une glorieuse part au siège de Gaëte. En Prusse, il assiste aux journées de Golymin et d'Eylau, ainsi qu'au siège de Danzig. Il juge très sévèrement la conduite d'Heudelet au passage de l'Ukra et l'égoïsme de son camarade Marbot, l'auteur des *Mémoires* (p. 33). Il raconte d'une façon poignante quelques épisodes de la bataille d'Eylau ; placé à côté d'Augereau, dont il trace un fort beau portrait (p. 41), il se voit soudain séparé du maréchal par une charge de Cosaques, et reste seul de l'état-major : « la mort et le désordre avaient soufflé dessus, comme le vent soufflait sur la neige qu'il chassait devant nous ; le 7e corps était détruit. » Après avoir vu des bords du Niémen l'entrevue de Tilsitt, il fut chargé d'une mission en Turquie. C'est peut-être l'endroit le plus attachant du volume. Paulin part

en briska, à allure vertigineuse, atteint Ismaïl où il voit l'armée turque dans sa bigarrure et son anarchie, vole d'Ismaïl à Silistrie où il annonce au grand-vizir la victoire de Napoléon, et de Silistrie à Paris où il remet à l'empereur le mémoire qu'il a rédigé sur cette « rude campagne ». Puis, le voilà envoyé en mission à Lisbonne et traversant l'Espagne au milieu des plus grands dangers, repartant avec des dépêches, repassant la frontière de Portugal, éperonnant son cheval, et, l'imprudent! malgré les avis qu'on lui donne et ses propres pressentiments, s'engageant sur le pont de Badajoz. Capturé, outragé, menacé de mort, il est jeté dans un cachot obscur où le poursuivent les injures des Espagnols et parfois les coups de pistolet. Heureusement, après la prise d'Elvas, le noble Girod de Novillars ne consent à rendre le fort de la Lippe aux Anglais que s'ils lui restituent les prisonniers de Badajoz. Délivré, Paulin revient en France pour faire la campagne de 1809, entrer à Vienne, diriger la défense dans les rues d'Aspern, construire les ponts du Danube et voir, dans la plaine de Wagram, l'empereur couché de tout son long, sur un sillon, la face contre terre, appuyé sur ses deux mains et dormant durant une heure au milieu de l'état-major, jusqu'à ce que Berthier lui apprenne l'enlèvement des plus importantes positions (p. 209). La paix faite, Paulin accompagna le général Bertrand en Croatie et ensuite en Hollande pour exécuter une reconnaissance militaire. Il regagna Paris comme chef de bataillon et noua une tendre liaison avec Mme de Ranchoup, celle qui, sous le nom de Mme Fourès, avait été en Égypte la maîtresse de Bonaparte. C'était, dit-il, « une charmante personne aux grands yeux d'azur, surmontés de sourcils d'un noir d'ébène, contrastant avec sa belle et abondante chevelure d'un blond cendré qui pouvait la couvrir toute entière ». Appelé en Illyrie par Bertrand qui remplaçait le *roi Marmont*, Paulin séjourna à Laybach, à Trieste, et raconte dans des pages intéressantes les bals et les fêtes que le gouverneur donnait aux jolies femmes de la province. Mais arrivent les désastres. Il faut reculer sur Vérone. Là, Mme de Ranchoup rejoint Paulin. « Venait-elle pour moi? Je n'en sais rien; je crus tout ce qu'on voulait bien me dire, et passai doucement ma vie. » De nouveaux revers surviennent, « le plaisir s'évanouit », et Paulin court avec Bertrand en Allemagne. Il est à Lützen où il admire les jeunes conscrits, les enfants qui se jettent sur les canons ennemis; il est à Bautzen, à Dennewitz où il voit Ney passer à côté de lui, « morne, silencieux, la tête penchée sur son cheval blanc », à Wartenburg, à Hanau, à Hochheim. Il est à Montereau, à Reims, à Arcis-sur-Aube; il est de toutes ces marches comme on n'en vit jamais, « soutenues avec une vigueur admirable, guidées par le désespoir, et qui seront un éternel honneur pour la grande armée de France ». A Fontainebleau, au jour des adieux, il pleura comme un enfant. Il se marie alors et se rend à Antibes où la Restauration l'a nommé directeur des fortifications. Lorsque Napoléon débarque au golfe Juan, Bertrand prie Paulin de

revenir sous le drapeau tricolore. « Tout, dit Paulin, me portait vers l'empereur; mais je n'hésitais pas à suivre la ligne de mon devoir. » Il reste fidèle au gouvernement établi, au gouvernement des Bourbons. Mal lui en prit. Ils le nommèrent directeur des fortifications à Paris et baron. Mais ce ne fut qu'en 1839, après avoir été vingt-cinq ans colonel, qu'il reçut le brevet de maréchal de camp. Il se plaint, en terminant ses *Souvenirs,* du duc d'Orléans. Le duc arrêta son avancement, parce qu'il n'aimait ni l'arme du génie, ni le frère de Paulin, ni les officiers qui, comme Paulin, avaient dépassé la quarantaine.

A. C.

---

ooo. — **Les rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression**, par Jules Combarieu agrégé et docteur ès lettres. Un vol. in 8° I. xxxiv. 1-423 p. Félix Alcan, éd. 1894.

M. Combarieu intitule son livre, qui a été d'abord une thèse de doctorat : *Des rapports de la musique et de la poésie ;* mais l'objet de la thèse est précisément de démontrer qu'il n'y a entre les deux arts aucun « rapport d'expression » et que ceux qui ont cru découvrir ces rapports, victimes d'analogies littéraires ou de confusions de termes employés dans leurs définitions, se sont profondément trompés. Tout en poursuivant une démonstration générale, M. C. vise principalement certains cénacles qui ce sont appliqués à renouveler la poésie française « en prétendant dérober à la musique ses procédés d'imitation directe, son symbolisme et son pouvoir suggestif », et qui, « trouvant que l'ancienne versification leur résistait, l'ont assassinée ». Il en veut également aux critiques qui, pour colorer leur style, sèment leurs analyses des œuvres poétiques modernes d'expressions musicales auxquelles ils semblent attribuer une valeur absolue, autre que celle de simples métaphores ; qui, en parlant de vers, parlent sans cesse d'orchestration, de valeurs, de timbres, de thèmes mélodiques, etc., ce que M. C. qualifie d'idée enfantine. Quelques-uns des critiques nominativement désignés par l'auteur étaient au nombre de ses juges ; accusés, ils ont dû se défendre personnellement contre ses attaques écrites. C'était la soutenance renversée.

Quand il traite de la musique « cet art universellement aimé sinon universitairement honoré », M. C. procure à son lecteur l'agréable surprise d'un écrivain qui est au courant des principes et des œuvres musicales, ce qui est rare non seulement dans l'Université, mais parmi les littérateurs en général et même les philosophes. Fort de sa compétence, l'auteur émet la louable prétention de procéder par l'observation directe. « On a comparé, dit-il, les philosophes qui suppriment l'observation pour se renfermer dans les belles constructiońts métaphysiques, à ce savant allemand qui s'étant laissé choir dans un marais,

espérait en sortir en se tirant par sa propre perruque. A défaut d'autre mérite, je crois ne pas prendre ici cette posture. »

Assurément M. C. est un observateur sagace et il émet, au sujet des moyens d'expression de la musique, des idées ingénieuses sinon toujours justes (dans un recueil plus spécialement musical je critiquerais plusieurs de ses définitions, notamment celle de la pensée en musique); mais à côté de l'observateur, il y a chez M. C. un combatif qui nuit plus d'une fois à l'impartialité de l'observateur. S'il s'abstient de tirer sa propre perruque, M. C. tire souvent les cheveux d'autrui. Pour démontrer qu'ils ne sont pas solides, il emploie un procédé trop aisé : il attaque une théorie dans les exagérations auxquelles ceux qui s'en sont inspirés se sont laissé entraîner, ou dans les déductions parfois ridicules que des littérateurs incompétents en ont tirées. Avec certains littérateurs on a beau jeu, et M. C. s'en donne à cœur joie de les citer, de les mettre en contradiction avec eux-mêmes, d'étaler leur amphigouri ou leur pathos. C'est de bonne guerre; mais l'incompétence des littérateurs ou leur lyrisme mal appliqué ne détruit pas les théories.

L'une de celles que l'auteur poursuit avec le plus d'acharnement, est celle qui prétend établir l'harmonie du vers sur un principe musical et déduire le rythme poétique de la mesure du chant. Là, ses attaques sont d'une extrême violence. L'auteur aurait dû se rappeler que qui veut trop prouver ne prouve rien. Parti de ce principe juste et incontestable que la poésie n'est pas la musique, que leur but et leurs procédés sont et doivent rester différents, il en arrive à émettre cette assertion vraiment paradoxale, que la musique des vers est *le contraire* de la musique proprement dite, que le rythme dans l'une est positif et absolu, et dans l'autre purement « numérique et abstrait »... (je n'ai jamais pu comprendre ce qu'était un rythme dans ces conditions); que le mot *mesure* n'a aucun sens quand on l'applique au vers français... Passant de là cadence à l'euphonie, il veut prouver péremptoirement que les effets de répétitions de sons, voyelles ou consonnes, dont non seulement Becq de Fouquières, mais bien d'autres, ont signalé l'importance au point de vue de l'harmonie du vers, sont de pures rencontres de hasard et n'ont aucune influence sur la sonorité poétique. Que reste-t-il donc comme éléments de cette cadence et de ces qualités de facture que l'auteur ne peut cependant nier, à moins de vouloir poser en principe que tout vers français qui a ses douze syllabes régulières, est un bon vers ? Cette source d'harmonie, M. Combarieu ne l'indique pas une seule fois. Il critique avec vigueur, et par des arguments qui souvent portent mal [1], les systèmes des autres; mais quant à fournir une explication

1. Parmi ceux que l'auteur n'aurait pas dû employer, il faut signaler celui qui consiste à nier l'harmonie de certains rapprochements de sons, parce que certains sons trop rapprochés ou trop fréquemment répétés engendrent des cacophonies. Ce sont là des faits qui se produisent dans tous les arts : comment poser la frontière entre les

sur le fond même du sujet, il s'en garde. Parti de l'idée juste que le poète doit créer autre chose que de la musique, on pourrait conclure de ses considérations que c'est la nature seule de la pensée qui fait les vers cacophoniques ou euphoniques. Rien n'est mieux démenti par une observation même rudimentaire des éléments de la question. Que de vers *bien pensés* ont sombré dans la mémoire des hommes, ou n'y ont vécu que pour être un objet de raillerie !

Malgré ces réserves, le livre de M. Combarieu est souvent ingénieux et toujours suggestif, et à ce titre il mérite d'être lu par ceux qu'intéresse le double sujet de la poésie et de la musique.

E.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. Ulrich nous prie d'insérer la note suivante qui concerne l'article 371 de notre numéro 31-32 : « Je ne m'explique pas comment M. A. Jeanroy ait eu besoin de la notice de M. P. Meyer sur Robert de Blois pour comprendre que la seconde leçon des poésies religieuses est celle du manuscrit 24301 fonds fr. de la bibl. nat. A la première page de la préface je dis : « Les vers ajoutés au bas des « pages des poésies religieuses appartiennent au ms. B, » et à la p. XXXI on lit : « Le « premier manuscrit principal est 24301 de la Bibl. nat. à Paris. Je l'ai décrit dans « l'introduction du premier volume et je le désigne par B. » Où est là l'extrême confusion de mes explications? »

GRÈCE. — Ont paru les ouvrages suivants : *Catalogue of the Greek manuscripts of Mount Athos*, edited for the syndics of the University press by Spyr. P. LAMBROS, Professor of History in the University of Athens. Vol. I, Cambridge, At the University Press. 1895.

— *Συνοπτικὴ Ἱστορία τῆς Κερκύρας ὑπὸ Ἀνδρέου Μ. Ἰδρωμένου* (Corfou, typ. Nachamouli 1895).

Μικρὰ συμβολὴ εἰς τὴν ναυτικὴν ἀρχαιολογίαν. Communications faites à la société scientifique d'Athènes par C. N. RHADOS sur le *ξυστὸν ναυμάχον* d'Homère et sur la *σχεδία* d'Ulysse (typ. du journal la *Πρωΐα* 1895).

— *Ἀμφορεὺς πήλινος εἰς Μήλου* (avec 3 pl.) par K. D. MYLONAS (extrait de l'*Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*). Athènes, Perris, 1895.

---

répétitions procurant le plaisir des yeux ou de l'oreille et celles qui heurtent ou lassent? C'est dans cette distinction que consiste le goût.

Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissée

peut être un charmant vers et

Le champ qui la reçut la rend avec usure,

un vers désagréable, bien que tous les deux comptent plusieurs *u*. M. C. cite des vers de Racine à voyelles ou consonnes identiques entassées, comme :

« *Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels...* »

ou « *Qu'en quelque obscurité que le ciel l'ait fait naître...* »

etc. et trouvant avec raison ces vers anti-harmonieux, s'écrie : « Ces quelques citations me permettent de dire que Racine a fait de mauvais vers *toutes les fois qu'il a fait de la musique.* » (p. 221). Singulière façon d'argumenter et de conclure!

— Le second volume des *Mémoires* (Ἀπομνημονεύματα) d'Alexandre Rhangabé. Athènes, éditeur Casdonis, 1895.

— Enfin, une thèse soumise à la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes, par Constantin N. Hadjidémétriou; intitulée *Studia Vergiliana, de Aeneidos forma* et écrite en latin; c'est la première thèse latine parue en Grèce depuis la fondation de l'Université d'Athènes. Une seconde paraîtra sous peu.

ITALIE. — Nous recevons l'*Annuario scolastico* (*1894-1895*) de la *r. Academia scientifico letteraria* de Milan. Outre des renseignements statistiques et deux discours de MM. V. Inama et Mich. Scherillo, nous y trouvons un article de M. Bart. Nogara, *Di alcune iscrizioni etrusche inedite*, copiées et expliquées à la suite d'un voyage d'études fait par l'auteur. M. Nogara a publié sur les noms de personnes dans la Lombardie latine un travail dont il a été rendu compte ici; la conclusion de notre collaborateur se trouve vérifiée par le fait que ce livre est une thèse de doctorat présentée en 1891. Malheureusement, cette indication a été omise par l'éditeur sur le titre de la brochure.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 août 1895.

M. le docteur Hamy communique à l'Académie une lettre par laquelle Mgr Leroy, vicaire apostolique des Deux-Guinées, accuse réception des instructions spéciales que lui a envoyées la commission de la fondation Garnier, et annonce qu'il a commencé ses recherches sur les Pygmées occidentaux dont l'Académie a bien voulu le charger. Il a trouvé au Ferron Vaz, d'où est datée sa lettre, une race métisse, les Ajongo, qui n'avait pas encore été signalée et dont il a étudié les caractères.

M. Homolle, en présentant les relevés du temple de Delphes exécutés par MM. Tournaire et Blot, établit la date de la construction de cet édifice et la manière dont il doit être restitué. Les soubassements de la façade occidentale et de l'angle S. O. portent la trace d'un tremblement de terre, postérieur à la construction du VIe siècle, œuvre des Alcméonides; car plusieurs des assises sont formées des pièces du larmier, un fragment de triglyphe, de la façade orientale qui, on le sait, avait été construite en marbre. Ce côté du temple a donc été renversé, et les débris en ont été employés comme matériaux; du côté O., le désastre a été plus grand encore, puisque les soubassements eux-mêmes ont été bouleversés. Tout ce qui reste en place du dallage du temple présente d'une extrémité à l'autre une unité parfaite qui indique une œuvre faite d'un seul coup à la même époque. Toutes les pièces d'architecture que l'on a recueillies sur le temple et dans diverses parties du sanctuaire ne peuvent pas être attribuées à une date antérieure au IVe siècle. Il en résulte que le temple a été détruit et relevé vers la fin du Ve siècle ou au commencement du IVe. Des textes épigraphiques découverts à Delphes on peut tirer la conclusion que des travaux très étendus ont eu lieu de 350 à 330 environ; ils ont porté sur toutes les parties de l'édifice, du prodomos à l'opisthodomos, sur le portique extérieur comme sur l'intérieur de la cella. D'une inscription d'Athènes et d'un passage de Xénophon, déjà rapprochés par MM. Pomtow et Foucart, il résulte que le temple était en construction (οἰκοδομία τοῦ νέω) et qu'un appel a été fait dans ce but par les Amphitryons aux souscriptions de toute la Grèce dans les années 371 et 368. Donc le temple retrouvé par l'École française est un monument du IVe siècle. Donc Pausanias, en décrivant comme s'il était de son temps (ἐφ' ἡμῶν) le temple du VIe siècle, a été mal informé; sur la question archéologique vient ainsi se greffer une question de critique littéraire: celle du crédit que mérite Pausanias. M. Homolle explique ensuite le plan du temple; puis il fait circuler les dessins de M. Blot représentant les divers membres d'architecture et les détails de la décoration du Trésor des Siphniens.

M. Clermont-Ganneau reprend l'étude et l'interprétation des bas-reliefs et de l'inscriptiou bilingue, néo-punique et romaine, du mausolée d'El-Amrouni, en Tripolitaine, communiqués, il y a quelques mois, à l'Académie par M. Philippe Berger. Il commence par comparer ce remarquable monument à des monuments similaires qu'il a lui-même découverts au commencement de cette année, au cours

d'une exploration de la côte Tripolitaine, aux environs de Khoms, l'ancienne Leptis Magna, à deux jours dans l'E. de Tripoli. Comme celui d'El-Amrouni, les mausolées de Leptis, dont M. Clermont-Ganneau fait circuler des photographies prises par lui, consistent en de hautes tours carrées, richement ornées de colonnes, de pilastres et de sculptures; parmi les matériaux écroulés de ces somptueux édifices funéraires qui ont beaucoup à souffrir des tremblements de terre, M. Clermont-Ganneau a trouvé des fragments de statues et de bas-reliefs qui les décoraient, ainsi que des inscriptions romaines, il est très probable que plusieurs de ces inscriptions romaines étaient, comme à Amrouni, accompagnées d'inscriptions puniques. Leptis étant un des centres les plus importants de la côte africaine soumise à Carthage. Il y aurait là à entreprendre des fouilles fructueuses pour l'épigraphie sémitique. Plusieurs des bas-reliefs du mausolée d'El-Amrouni représentent des scènes empruntées à la légende d'Orphée allant chercher Eurydice aux Enfers. Un détail d'une de ces scènes était resté inexpliqué : Orphée et Eurydice, placés l'un derrière l'autre, semblent se diriger vers la porte des Enfers qu'ils viennent de franchir, tandis qu'ils devraient s'éloigner. M. Clermont-Ganneau démontre que ce que l'artiste a voulu exprimer en réalité, c'est le moment psychologique où, conformément à la légende antique, Orphée, s'étant retourné, malgré la défense formelle de Proserpine, pour regarder Eurydice qui marchait derrière lui, celle-ci se trouve aussitôt entraînée de nouveau par une force invisible vers le sombre royaume et perdue à jamais pour son époux. M. Clermont-Ganneau, abordant ensuite le texte de l'inscription punique, rectifie le déchiffrement et la traduction de plusieurs mots phéniciens : la transcription sémitique des noms de *Pudens* l'un des fils du défunt, et de *Iuzala*, son frère ; le verbe *bana*, « construire »; l'expression *benenam*, « leurs fils », etc. Il s'attache surtout au début de l'inscription, qui avait jusqu'ici résisté à tous les efforts, et montre qu'elle doit se lire : *le-elone Rephaïm*, « aux dieux Rephaïm » ; c'est la traduction littérale de la contrepartie latine : *Diis Manibus*. Cette équivalence avérée des dieux Mânes et des Rephaïm, mentionnés plusieurs fois dans la Bible, est un fait de la plus haute importance pour la question, encore si obscure et si controversée, des idées des Sémites sur l'immortalité de l'âme et la vie d'outre-tombe.

M. Collignon lit un mémoire sur une tête de marbre du Musée du Louvre, provenant de la collection du sculpteur Jérichau et acquise en 1883 par le Musée. C'est une tête de jeune fille, copiée à l'époque romaine d'après un original grec en bronze, qui paraît appartenir à la première moitié du IVe siècle. Cette œuvre est remarquable par la simplicité élégante de la coiffure et par l'expression de réserve et de recueillement que souligne encore la pose inclinée de la tête. L'original pourrait être une de ces statues — portraits que la piété des familles consacrait aux abords des sanctuaires. Des dédicaces de statues font connaître cet usage à Athènes, plusieurs inscriptions mentionnent des statues d'errhéphores consacrées par les parents des jeunes filles qui avaient exercé ces fonctions.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — **30 septembre** — **1895**

414. — H. Hirt. **Der indogermanische Akzent,** ein Handbuch. Strassburg. Trübner, 1895, xxiv-354 pp. in-8°.

Le titre promet un manuel : M. Hirt offre en réalité une série de résumés des beaux mémoires de MM. Verner, Bezzenberger, Wackernagel, Leskien, de Saussure et aussi du brillant article des *Indogermanische forschungen* par lequel il s'est fait si heureusement connaître. Le lecteur qui s'attendrait à trouver une recherche originale et approfondie serait entièrement déçu ; M. H. se borne à rejoindre les théories connues au moyen d hypothèses arbitraires presque toutes, et fondées sur des collections de faits généralement incomplètes. L'ouvrage est divisé en quatre parties : Accent dans les langues particulières — Accent de la syllabe — Accent du mot — Accent de la phrase.

La première est superficielle et manque de proportion. L'accent sanskrit est exposé en deux pages; le *pracaya*, le *praçlishta*, etc. ne sont pas nommés; l'accent d'intensité, réglé par la quantité, sur lequel M. Bühler et M. Jacobi ont appelé l'attention, n'est pas mentionné, malgré l'importance qu'il a sans doute pour la métrique védique; en revanche, une part d'intensité est accordée au ton védique — comme *selbstverständlich* — : cette raison est de celles qui suffisent à M. Hirt.— L'accent grec est décrit par les grammairiens comme un accent de hauteur; les rapports entre cet accent et la mélodie que les anciens avaient signalés et que les hymnes de Delphes ont mis en évidence prouvent une fois de plus qu'il consistait essentiellement en une élévation de la voix; mais M. H. préfère en croire M. Wackernagel qui admet *a priori* le caractère expiratoire de l'accent grec ; des deux lois phonétiques qui tendraient à démontrer l'intensité de l'accent grec, l'une est très douteuse (Brugmann, *Gr. gr.*[2], p. 82), l'autre sans doute

fausse, car la différence de νέος et νουμηνία n'est pas d'autre nature que celle de θεός et Θούμαντις (Schulze, *Quaest. ep.*, p. 163). Il n'est pas question de l'accent d'intensité, indépendant du ton, qui a dû exister en grec, dont la place était sans doute fixée par la quantité et nous est révélée par les ictus du vers : ce n'est pas une chose fortuite que les mots de trois longues reçoivent chez Homère l'ictus sur la première et la troisième syllabes, très rarement sur la seconde; cf. aussi Schulze, *Quaest. ep.*, p. 483 et suiv. — Pour le latin, M. H. ignore naturellement la distinction lumineuse établie par M. L. Havet (v. en particulier *Mém. Soc. ling.*, VI, 10 et suiv.) entre l'accent d'intensité italique frappant l'initiale du mot et l'accent de hauteur sur la pénultième ou l'antépénultième, qui est sans doute l'ancien accent indo-européen fixé comme l'accent lesbien, et qui est devenu accent expiratoire après l'époque classique.

M. H. a bien reconnu que le mouvement de l'accent lituanien est en partie secondaire et qu'il y a eu des déplacements phonétiques. Sa loi III, p. 95, est celle que M. de Saussure a découverte depuis des années, à laquelle il a fait une très claire allusion *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 445, et qu'il a exposée au Congrès de Genève (1894); malheureusement, M. H. n'a pas eu connaissance de la communication de M. de Saussure au Congrès; sinon la réduction des quatre catégories d'accentuation nominale de Kurszat à deux : mobile *(dēvas, kelmas)* et immobile *(ponas, tiltas)* et l'ordre parfait établi par là dans la flexion lituanienne, que M. de Saussure a mis en évidence d'une manière lumineuse, l'auraient sans doute détourné d'y introduire le désordre au moyen d'une loi indémontrée et formulée de cette manière : « War die wurzelsylbe stossend betont, so wird *in vielen fällen* der akzent durchweg zurückgezogen » (p. 94). A l'appui de sa loi M. H. cite par exemple lit. *údra*, skr. *udrás,* alors que le grec a ὕδρα, que les substantifs formés avec le suffixe *-ro-* sont souvent accentués autrement que les adjectifs de même forme (skr. *vípras*) et que l'accent des féminins est fréquemment opposé à celui des masculins correspondants. P. 97, on apprend que l'accentuation sur la finale de lit. *szirdis* et *sunus* est analogique; la longue serbe de *sîn* qui pourrait donner à cette opinion un faible appui n'est pas rappelée; M. H. n'explique du reste pas pourquoi l'accusatif pluriel et le nominatif duel, qui obéissent précisément à la loi de M. de Saussure, n'ont pas été touchés par l'analogie; dans cette même page l'accentuation sur la première syllabe de *mergos*, *naktys, sunus,* etc. est tenue pour un recul d'accent : peut-être eût-il fallu examiner de près le skr. *pánthâs* et le gr. ἄρνες avant d'être aussi affirmatif. — M. H. a seulement entrevu p. 98 que la loi de transport de l'accent d'une syllabe d'intonation douce sur une syllabe suivante d'intonation rude s'applique au slave; il ne cite aucun exemple décisif tel que, par exemple en russe, nom. fém. *nová* (lit. *-à*) : gén. masc. *nóva* (lit. *-o*) ; il ne montre pas comment l'accent passe sur la finale de la première per-

sonne quand la prédésinentielle accentuée est douce, non quand elle est rude : russe *jáshu*, *lizhú ;* ni comment l'accent est resté sur la racine de plusieurs thèmes verbaux en *-e-* où la racine a une longue ancienne (toujours d'intonation rude), par exemple *lêzu*, ce qui prouve que le déplacement d'accent de la première personne a été pour beaucoup dans la fixation sur *-e/o-* de l'accent dans ce type slave. M. H. s'aperçoit bien moins encore de ce que l'accent sur *ê* des infinitifs russes *terpêt', vertêt'*, *derzhát'* et des premières personnes *terpljú*, etc. résulte du transport de l'accent de *-er-* doux sur *ê* et *ā* rudes, et que l'accent ancien a subsisté aux autres personnes du présent : *térpit*, *vértit*, *dérzhit* (donc avec *i* doux); *vidêt'* et *zavísêt'* dont l'*i* radical a l'intonation rude ont partout l'accentuation radicale (cf. aussi serbe *starjeti* et *omiljeti*) : la phrase de la p. 195 à propos du seul *vidêt'* « der akzent ist wegen des stosstons zurückgezogen » ne répond à aucune notion précise ni exacte.

A propos de l'accent de la syllabe — auquel M. de Saussure propose avec raison de réserver le nom d'*intonation* — M. H. semble se résigner avec peine à voir dans les différences d'intonation des faits proprement letto-slaves pour la plupart. En ce qui concerne les syllabes intérieures du mot, les découvertes de M. Bezzenberger et surtout celles de M. de Saussure ne laissent pas de doutes ; mais on conçoit mal pourquoi une si grande place est attribuée par M. H. à un phénomène purement *dialectal* dans un manuel de l'accent *indo-européen*. Au moins eût il convenu d'utiliser pour les finales le résultat de cette étude déplacée : l'intonation de βασιλεῦ et de *sunaũ* n'a rien qui doive tant surprendre M. Hirt : c'est celle des autres diphtongues à premier élément bref; βασιλεῦ et Λητοῖ s'opposent très bien à βασιλεύς (de -ῆυς) et Λητώ, qui ont une longue oxytonée; il fallait signaler que la diphtongue **-ai* (avec *a* bref) a toujours l'intonation rude, au moins dans les finales, tandis que **-ei* et **-oi* ont l'intonation douce. L'intonation rude de *rankà* (cf. θεά) et de *vilkù* (cf. θεώ) est celle de toutes les longues anciennes. Sauf quelques cas obscurs, l'intonation douce d'une ancienne longue (ou le circonflexe grec) tient à des contractions indo-européennes. Quoi qu'il en soit de cette question, au moins serait-il prudent de ne pas oublier que certains détails de la prononciation des paysans lituaniens du XIXe siècle pourraient ne pas remonter à l'indo-européen : trois pages entières (144-147) consacrées à discuter l'intonation des prétérits lituaniens à syllabe radicale en *ê* n'ont pas révélé à M. H. le fait, pourtant évident au premier coup d'œil, que l'intonation du prétérit reproduit dans ces cas celle de l'infinitif; les infinitifs *srêbti*, *dvêsti*, etc. ont donné leur intonation douce de *e* bref aux prétérits *srêbiau, dvêsiau*, etc. et pris la longue de ces prétérits.

Sur l'accentuation des mots on trouve une foule de renseignements dans la grammaire du sanskrit, du grec, du russe, du serbe et du lituanien; M. H. les a rapprochés, non sans des omissions fâcheuses, mais, comme il n'a pas donné de théorie d'ensemble, on ne peut critiquer dans

son exposé que les détails. Pour l'aoriste sigmatique il n'aboutit à aucune conclusion, faute d'avoir rapproché l'accentuation grecque : δεῖξαι, δείξας, δείξειν, δείξων; l'accentuation φιλῶν et non φιλών (cf. skr. *-ayá-*) n'est pas expliquée; les optatifs sanskrits très remarquables *gamét*, *sanét*, *vanét* en face de *gámat*, *sánat*, *vánate* ne sont pas cités à côté des optatifs letto-slaves accentués sur le suffixe, etc. Comme en latin la première syllabe du mot phonétique reçoit un ictus et que l'union du préfixe et du verbe y est très intime, *conficio* et *nescio* peuvent s'expliquer aussi bien par la proclise de *con-*, *ne-* que par l'enclise du verbe; au point de vue indo-européen les deux interprétations sont également admissibles, mais, sauf *mauis*, M. H. ne mentionne pas (p. 171) les nombreux juxtaposés latins qui ne s'expliquent que par l'enclise du verbe : *nuncupo, mando, maledico, scilicet, quilibet, vendo, trucido*, etc. P. 194, M. H. conteste, après d'autres, il est vrai, l'existence indo-européenne du type grec λεύσσω, lit. *laukiu;* il n'est pourtant pas malaisé de discerner l'opposition de deux types : 1° des verbes avec racine au degré *-e-* portant l'accent et avec suffixe *-ye-* ayant en letto-slave la forme thématique : ils indiquent une action; 2° des verbes avec racine sans *-e-*, accent sur le suffixe (skr. *-yá-*), forme athématique du suffixe du présent en letto-slave (lit. *-i-*, v. sl. *-i-*), aoriste en *-ê- :* ce second type indique un état; le lit. *tveriu, tverti* illustre le type 1, tandis que *turiu, turêti* est un bon exemple du second; cf. aussi skr. *háryati*, ombr. *heris* en face du gr. χαίρω, ἐχάρην; les exemples que M. H. mentionne dans son § 200b ou bien sont séparés par une erreur manifeste du type 2, ainsi skr. *mriyáte, hanyáte*, lit. *girdêti*, ou bien résultent d'une contamination; ainsi lit. *surbiu* (cf. lat. *sorbêre*) d'après *srebiu; spiriu* a le vocalisme de * *spiru*, etc. — P. 201, la rédaction de M. H. pourrait faire croire que l'accentuation radicale de la première personne de *ljubiti* en serbe est un archaïsme, alors qu'elle est une simple conséquence de l'élimination de l'ancienne forme correspondante au russe *ljubljú*; du reste *ljubljú* en face de la troisième personne *ljûbit* est le résultat de la loi de M. de Saussure et ne prouve pas contre la paroxytonaison de ce thème de présent, comme semble le dire M. Hirt; il convient aussi de noter que *ljubiti* est un dénominatif et non un causatif. Après cette série d'inexactitudes, M. H. écrit que l'accentuation radicale des causatifs [et itératifs!] slaves est due à l'influence des dénominatifs de même forme : or, en règle générale, les causatifs et itératifs sont accentués sur la racine et les dénominatifs sur le suffixe.

Le chapitre de l'accentuation des noms appelle des observations analogues. Le § 257 sur les noms en * *-men-* caractérise bien le manque de soin et d'exactitude de l'auteur; le suffixe * *-men-* a plusieurs emplois : il forme des neutres, accentués sur la racine, type χεῖμα, et les collectifs correspondants, accentués sur le suffixe, type χειμών, — des noms d'agents masculins accentués sur le suffixe, type skr. *brahmán-* par opposition à l'abstrait *bráhman-;* cf. gr. ἡγεμών, — des adjectifs accen-

tués sur la racine, type gr. τλήμων, skr. *bhásman-*. M. H. se borne à signaler la première catégorie et ne parle des deux autres que comme d'exceptions qu'il indique incidemment. Le type lituanien *stomen-* est posé comme comparable à χειμών, bien qu'il présente un mouvement d'accent qui lui donne droit à une place à part, et qui est assez remarquable pour valoir une mention. — Parmi les exemples on trouve skr. *náma*, gr. ὄνομα où l'existence du suffixe *-men-* est au moins douteuse, τόλμα qui surprend, cité comme il l'est sans un mot d'explication, et le rapprochement de lit. *sêmen-* « semence » avec gr. ἧμα « jet », bien que le mot grec se rattache à ἵημι, ἧκα (cf. lat. *iacio, ieci*, comme τίθημι, ἔθηκα, cf. *facio, feci*) et n'ait rien à faire avec lat. *semen*.

Toute la quatrième partie du livre, consacrée à l'accent de la phrase, repose sur l'hypothèse que l'accent indo-européen servait à attirer l'attention de l'auditeur sur le mot et sur les syllabes qui le recevaient ; en fait, on n'observe rien de pareil ni en grec ni en sanskrit; l'affaiblissement de sens que subissent parfois certains enclitiques ne tient pas à l'absence d'accent, mais au fait que ces mots ne formant pas un groupe phonétique isolé n'ont par là même qu'une valeur diminuée. — En réalité, on ne sait rien de certain de l'accent de la phrase en indo-européen et presque tout ce chapitre est artificiel. On y rencontre, du reste, des affirmations singulières, par exemple celle-ci que l'accord du sanskrit, du slave, du grec — et de l'arménien — dans l'acentuation du vocatif sur l'initiale est purement fortuit. — P. 322, on lit que l'original **eγómo* (?) de gr. ἐγώ, lat. *ego*, doit être analysé **eγ omo*, **omo* rappelant ἐμέ et **eγ* l'élément qui se trouve dans skr. *mahyam* ; M. H. ne s'est pas demandé pourquoi le latin oppose *ego* et *mihi*, l'arménien *es* et *inj* ; il ne s'est pas souvenu que le nominatif des pronoms est en général tiré d'une autre racine ou d'un autre thème que les autres cas; il n'a pas recherché si le rapprochement de skr. *ha* avec v. sl. *ʒhe*, gr. -θε ne serait pas plus satisfaisant que celui avec gr. γε : tout cela importait peu : l'essentiel était d'appliquer les lois d'allongement de M. Streitberg. M. Michels a posé une loi d'intonation qu'il n'a pas démontrée ; sur cette loi, M. Streitberg a édifié une vaste théorie des allongements, justifiée par une foule d'hypothèses et d'affirmations *a priori;* sur la théorie de M. Streitberg, M. H. fait reposer nombre d'explications de détail dont d'autres ne tarderont pas à s'autoriser pour ajouter des pièces nouvelles à cet édifice chimérique ; et il en sera ainsi jusqu'au jour où le tout ira rejoindre les explications des désinences indo-européennes que Bopp et son école avaient si ingénieusement élaborées.

Dans un ouvrage ainsi fait, l'impropriété des expressions ne saurait surprendre : la définition de l'accent, donnée p. 3, est si inexacte qu'elle comprend rigoureusement la distinction de *t* et de *d* non sonore. — Le caractère arbitraire des explications est souligné par l'emploi fréquent — et encore trop rare — de formules telles que : « Nach meiner

meinung..., ich glaube..., ich halte... für..., ich zweifle nicht..., vermutlich..., wahrscheinlich, scheint, ich versuchte nachzuweisen, es ist möglich, man könnte ja, etc. » — Les erreurs et les inexactitudes abondent; en voici quelques exemples: p. 32 la longue finale du génitif ὤνου tenue pour ancienne — p. 39 καλός pris pour adjectif en *-o-*; bien plutôt καλϝός, v. Schulze, *Quaest. ep.* p. 114 — p. 82 tch. *mne* tiré phonétiquement de *mene* (en réalité analogique du datif *mnê*); *ho* tiré de *jego* (en réalité contaminé de *-j* et de *jego*) — p. 131, russe *poroz* rapproché de lit. *parszas* — même page, l'*a* de lat. *aures* expliqué par un procédé compliqué, alors qu'il est tout simple d'y voir la prothèse connue de *a* — même page Ϝέλκω (sic) — p. 136 zd *çareta-* (sic) — lat. *celâre* (sic) — p. 139 lit. *gimtis* rapproché de γίγνομαι malgré l'avertissement de M. de Saussure — p. 145 *a* donné comme le degré faible de *ê* en lituanien, alors que c'est *i* qui représente en letto-slave i. e. *ə* : dans lit. *kvapas a* représente *o* ou *e*; seul l'*i* de *kvipti* peut répondre à l'α de καπνός — p. 183, le thème slave *ima-* n'est pas * *imnâ-*, parce que les verbes à nasale sont inchoatifs et que *ima-* indique un état comme beaucoup d'autres verbes à suffixe *-â-* et racine sans *e* — p. 204 on ne peut mettre sur le même plan au point de vue de la valeur probante le serbe du XIXe siècle et le sanskrit védique; en fait l'accentuation *-émo* (c a. d. *-émo*) de la première personne du pluriel est analogique du type athématique *-ímo* (c'est-à- dire *-imó*): cf. pet. russe *-émo* et *-imó*. — p. 219 : il n'y a pas de mot **mari-*, mais seulement * *mori-* (celt. *-mori*, germ. *mari-*, v. sl. *morje*) et * *m°ri-* (lat. *mare*). — p. 234 ἔρσην qui était cité p. 39 est oublié — p. 240 : à quelle époque a-t-on dit en slave **slawôs?* — p. 245 l'accentuation κλιτῦς est invraisemblable — p. 271 le russe *polnó* = skr. *pûrnám* n'est pas cité, sans doute parce qu'il contredit la loi inexacte de la page 94 — p. 276 l'antiquité de l'accentuation de skr. *návas*, grec νέος, russe *nóvo* est attestée par le mot de sens opposé : skr. *sánas*, gr. ἕνος — p. 286 l'accent sur *ô* dans skr. *catvâras* et got. *fidwor* est celui du pluriel neutre (cf. χεῖμα, χειμών) comme le vocalisme *ô* lui-même; le proparoxyton de τέτορες est ancien ; l'accentuation sur *y* du mot slave correspondant est un effet de la loi de M. de Saussure. — p. 325, parmi les enclitiques, on ne voit pas mentionnés : skr. *î*, got. *-ei*, lat. *-*î* (dans *qui uti*, etc.), gr. -ι (dans οὑτοσ-ί de *οὗτος -ί) — skr. *kam*, lat. *-cum-* (*quicumque*), et plusieurs autres. — Certaines découvertes enfin ne sont nouvelles que pour M. Hirt, ainsi les idées sur les gutturales exposées p. 282, cf. J. Schmidt, K Z. XXV, 123 et la relation de ἄροτρον : ἀροτήρ (p. 231) que personne n'avait songé à découvrir, peut-être parce qu'elle apparaît à tout le monde.

Il serait surprenant que, dans un travail aussi long, œuvre d'un savant d'une indiscutable valeur, rien ne fût à retenir. On y trouvera d'abord un rapprochement constant de l'accent letto-slave avec celui du sanskrit, du grec et du germanique, dont l'idée première est loin d'être

neuve, mais qui est ici poursuivi pour la première fois; et les remarques heureuses ne manquent pas sur bien des points. Mais presque toujours ces indications ne sont vraies qu'à demi. Ainsi le tableau de la flexion des thèmes en *-i-* de la p. 208 est plus exact que ce qu'enseigne M. Brugmann; encore eût-il été bon de dire que le sanskrit distingue deux types : 1° vocalisme prédésinentiel *-ay-* devant désinence commençant par une voyelle et *-i-* devant désinence commençant par une consonne : c'est le seul type connu du slave ; 2° vocalisme *-i-* (resp *-iy* ou *-y-*) devant désinence quelconque; et il eût fallu ajouter que cette distinction de deux types, vraie des thèmes en *-i-*, l'est de tous les autres : cf. par exemple l'opposition des thèmes sanskrits en *-an-* (datif *-ne*) et *-man-* (datif *-mane*). P. 215, M. Hirt reconnaît — ce qui est du reste facile — que l'accentuation des infinitifs simples du slave (russe *nestí*, *kolót'*) dépend de l'intonation de la syllabe prédésinentielle ; mais il croit que l'accent de *nestí* est ancien, et que celui de *kolót'* a subi un déplacement : c'est le contraire qui est la vérité.

En somme, le livre est manqué, et sans doute était-ce inévitable. Car il était superflu de résumer des mémoires connus de tous et trop importants pour n'être pas lus de tous, et il était impossible de faire la synthèse de travaux spéciaux, trop peu nombreux encore et qui sont loin d'avoir épuisé la matière à étudier.

A. MEILLET.

---

415. — **Paul GUIRAUD. La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine.** Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales (Prix Bordin, 1890). In-8° jésus, 654 p. Paris, imp. nationale et libr. Hachette. 1893.

Ma seule excuse, ou, pour mieux dire, ma seule consolation d'arriver si tard pour parler de ce livre, c'est qu'il n'est pas de ceux qui attendent les recommandations de la critique pour faire leur chemin dans le monde L'Académie qui l'a couronné et, après elle, l'opinion savante de tous les pays a été unanime à y reconnaître un des meilleurs ouvrages, les plus solidement construits, les plus consciencieusement étudiés, et, ce qui ne gâte rien, les plus élégamment écrits qui aient paru depuis longtemps sur les antiquités grecques.

Pour mener à bonne fin une pareille entreprise, il fallait être à la fois un historien, un jurisconsulte et un économiste. M. Guiraud a été tout cela et avec une égale supériorité. Il n'y a guère de plus excellent morceau d'histoire que son premier livre tout entier, consacré à l'origine du droit de propriété en Grèce. M. G. fait d'abord bonne et sévère justice de l'échafaudage de faits mal interprétés sur lesquels une critique complaisante s'est fondée pour affirmer l'existence du collectivisme primitif chez les Grecs. Ce prétendu collectivisme demeure une hypothèse indémontrée et peu vraisemblable. Ce qui est certain, en revanche,

c'est que la propriété familiale a précédé en Grèce la propriété individuelle, de même que le régime patriarcal a précédé l'État proprement dit. Le passage d'une de ces formes à l'autre est, on peut le dire, le grand fait de l'histoire grecque jusqu'au VIe siècle avant notre ère. M. G. montre pourquoi et comment ce passage s'est accompli, quels étaient les caractères et les éléments de la propriété familiale à l'époque héroïque, de quelle façon l'exclusion d'un grand nombre d'individus de la possession du sol, hommes séparés, cadets, bâtards, a favorisé le grand essor de la colonisation, puis les révolutions. Nous assistons à la lente dissolution de l'ancien régime foncier, battu en brèche par l'affaiblissement des idées religieuses, le développement de la fortune mobilière, la distinction des propres et des acquêts, l'évolution politique qui substitue peu à peu l'aristocratie de fortune à l'aristocratie de naissance, puis la démocratie à l'aristocratie de fortune. Le triomphe des institutions démocratiques est en même temps le triomphe de la propriété individuelle.

Cette propriété une fois constituée, M. G. en aborde l'étude au double point de vue juridique et économique. Le livre II s'occupe de l'organisation légale. Voici d'abord les personnes capables de posséder, et à ce propos un aperçu de la condition des affranchis, des métèques, des périèques Puis les caractères généraux du droit de propriété, les questions d'accession, de servitudes, de bornage, les rapports de l'État avec la propriété foncière (expropriation, confiscation) sont parfaitement élucidés. Vient ensuite ce que le Code civil appelle « les différentes manières d'acquérir la propriété » : successions, donations, testaments, vente, prêt, hypothèque. Un chapitre spécial traite de la garde des titres de propriété, un autre des garanties légales de ce droit : actions immobilières, prescription, protection spéciale des biens de mineurs. Le livre II se termine par une série de monographies sur diverses espèces singulières de propriété : propriété de l'État, biens sacrés, biens des associations.

Le livre III est entièrement économique; c'est le plus nouveau et le plus intéressant de tout l'ouvrage. M. G. y a tracé un tableau très complet et très vivant de l'état de l'agriculture en Grèce à l'époque classique : répartition du sol, servage, fermage, exploitation directe, procédés agricoles, différentes cultures, charges de la propriété foncière, revenu et valeur vénale de la terre. Même après le chef-d'œuvre classique de Bœckh, cet exposé fera époque. Il y a là une quantité énorme de renseignements bien disposés, de déductions ingénieuses et de calculs instructifs. Cependant M. G. s'y est quelquefois embrouillé. Par exemple, à propos de l'*eisphora* (impôt sur le capital) il écrit (p. 533) : « Durant les dix années de sa minorité, Démosthène paya en tout 18 mines ou 1,767 francs, sur un capital d'environ 61,000 francs. *C'est un taux annuel de 0 fr. 029 pour 1,000 fr.* » Et il part de là pour affirmer que l'*eisphora* « était en somme une taxe assez légère ». Mais

1,767 fr. sur 61,000 représentent en réalité un peu plus du 35e en dix ans, soit, par an, le 350e ; ce n'est donc pas 0 fr. 029 pour 1,000 fr. mais 2 fr. 90 que M. G. aurait dû écrire et la conclusion, on le voit, eût été fort différente : un impôt sur le capital de 0,29 pour 100 correspond, à cette époque, à un impôt sur le revenu d'environ 3 pour 100 et n'est pas tellement léger.

Le dernier livre plaira aux philosophes. M. G. y étudie les modifications rêvées par certains penseurs, apportées par certains politiques au régime des terres en Grèce : en d'autres termes, le socialisme théorique et pratique dans l'antiquité. Ces étiquettes ultra-modernes n'ont pas effarouché l'Académie; la Sorbonne eût, peut-être, été moins indulgente. En tout cas, on lira avec fruit, sans oublier ce qu'il doit à la thèse de Fustel de Coulanges, le chapitre où M. G. montre quelle a été l'influence des intérêts et des craintes de la propriété foncière sur toute l'histoire intérieure et extérieure des États grecs, et comment il faut y voir un des facteurs déterminants de la conquête romaine.

Je viens de prononcer le nom de Fustel de Coulanges. Ce nom vient naturellement sous la plume quand on parle de M. Guiraud. N'est-il pas, en effet, avec M. Jullian, le plus fidèle et le plus brillant élève de l'auteur de la *Cité antique?* un élève qui s'est merveilleusement assimilé la méthode du maître : l'étude directe et pénétrante des textes, la critique serrée et loyale qui dit nettement ce qu'elle sait et confesse ce qu'elle ignore, l'art de découper un sujet en petits chapitres, pourvus de titres attrayants, qui, tout en s'enchaînant dans l'ensemble de l'œuvre, constituent autant de monographies claires, intéressantes et bien délimitées. On retrouve également chez lui la phrase sobre et courte, l'expression élégante et ferme de Fustel de Coulanges, avouons-le aussi, certains petits tics de diction, certaines petites afféteries caractéristiques qu'il aurait mieux valu laisser au modèle. Moins hautain que celui-ci, M. G. ne dédaigne pas de renvoyer aux travaux modernes, et souvent même de les citer textuellement, mais il ne s'attarde pas à combattre toutes les opinions émises dans toutes les *dissertatiunculae* allemandes, ni même toujours à les lire; je n'ai pas le courage de le lui reprocher alors que le temps qu'il aurait consacré à cette besogne a été tellement mieux employé à lire et à dépouiller, la plume à la main, toute la littérature grecque et les principaux recueils d'inscriptions.

Dans un si vaste sujet, qui remue tant de milliers de textes et de questions, il est inévitable que l'on ne soit pas toujours d'accord avec l'auteur, que l'on constate chez lui des omissions ou même des erreurs [1] :

1. Je grossirais inutilement cet article si je voulais noter et discuter tous les points où je suis en désaccord avec M. Guiraud. Je me contenterai de deux ou trois remarques. La « critique des sources » n'est pas, chez lui, à la hauteur du reste de l'érudition. Il parle d'Homère comme d'un personnage unique « qui a visité le Péloponèse » (p. 74). Eschyle et Euripide sont invoqués en témoignage des mœurs grecques « à l'époque des rois » (p. 25, 66). Une assertion de Diodore relative à un

les documents juridiques, en particulier, offrent des difficultés toujours nouvelles, et si M. G. a contribué pour sa part à en élucider quelques-unes, il lui est échappé, notamment dans l'interprétation de la loi de Gortyne, plus d'une inexactitude [2]. Cependant il y aurait mauvaise grâce à insister sur ces *paucae maculae*, dont un Bœckh lui-même n'était pas exempt. Mais il y a deux critiques plus générales que je dois consigner avant de finir, bien qu'elles ne touchent qu'à la forme, et non au fond de cet excellent livre.

---

fait antérieur à la guerre de Troie est « empruntée à la réalité » (p. 33). Ce manque de critique entraîne naturellement des solutions arbitraires : ainsi le silence que gardent les poèmes homériques sur le servage prouverait la modernité de cette institution (p. 75); mais ces poèmes sont loin de refléter l'état social de la Grèce entière. P 63, il ne fallait pas douter que « dans les premiers siècles » l'appréciation du juge tînt lieu de tarif; cela est expressément attesté par Éphore chez Strabon, IV, 1, 8. P. 91-92. L'histoire de la lutte de la royauté contre l'aristocratie est présentée sous un faux jour ; c'est la royauté qui était sur la défensive. Je supprime beaucoup de critiques qui feraient double emploi avec celles qu'a formulées M. Lécrivain, dans son substantiel compte rendu (*Revue historique*), et je note en terminant que la belle typographie de l'Imprimerie nationale n'est pas toujours correcte : constamment le groupe *eo* est substitué à *ae* : Chœréphanès, Acroe, Haloesa, etc. Des formes barbares comme *Thurium*, *Léontium* (passim) ne sont pas des fautes d'impression.

2. Exemples. P. 58 : « La loi de Gortyne accorde à la fille une demi-part du fils... mais c'est là visiblement une innovation et il est clair qu'auparavant elle était exclue. » Au contraire, le § 30 de la loi (col. V, 1 suiv.) prouve qu'une loi antérieure avait déjà institué un droit successoral pour les filles.

P. 211. Il n'est pas exact que la loi réserve aux fils « ceux des immeubles ruraux qui n'étaient pas occupés par un serf ». D'abord il n'y avait probablement pas d'immeubles de ce genre. Ensuite la loi ne réserve expressément aux fils que les *maisons de ville*. Les filles en se mariant perdaient sans doute tout droit sur les redevances foncières ; en était-il de même si elles ne se mariaient pas ?

P. 216. Je ne crois pas que la loi admette d'autres ayants droit à l'épiclère que ceux qu'elle énumère expressément (VIII, 10 : ᾆ ἐγράτται).

P. 224. M G. a raison d'opposer dans la succession gortynienne le κλᾶρος indivisible, qui n'entre en partage que pour les redevances des serfs (ceci aurait dû être dit plus nettement dans les *Inscr. jurid.*) et les χρήματα; mais on ne peut pas admettre sa théorie (empruntée à Schaube) que lorsque la famille seigneuriale vient à s'éteindre, le κλᾶρος fait retour à l'État qui l'assigne à quelque autre citoyen. Puisque la loi attribue formellement, en ce cas, aux serfs les χρήματα de la famille éteinte (V, 25), à plus forte raison doit-elle leur laisser le κλᾶρος ; il n'y a pas là de « séquestre provisoire ».

P. 236. Le § 59 (X, 14) est mal interprété. Il faut traduire : « les héritiers peuvent, s'ils veulent, donner l'argent (100 statères) et garder le reste des biens. »

P. 240 Les κόμιστρα (III, 37) sont bien certainement les « cadeaux d'adieu » entre conjoints qui divorcent.

P. 246. Les enfants n'ont nullement le droit de revendiquer la succession maternelle tant que le père est vivant. Le § 38 (VI, 32) déroge sur ce point au principe posé au § 27.

P. 313. L'héritier qui détourne un bien successoral n'a pas le choix « entre payer 20 drachmes *ou* restituer l'objet au double », ce qui serait vraiment trop commode. Il doit payer 10 statères *et* rendre l'objet au double (§ 32).

D'abord il est trop long, et s'il l'est — ou plutôt s'il l'est devenu entre le jugement de l'Académie et la publication, — ce n'est point par l'effet d'une prolixité qu'on ne sent nulle part, mais parce que l'auteur n'a pas su résister à la tentation d'aborder, parfois même de traiter à fond, un grand nombre de questions qui ne se rattachent qu'indirectement à son sujet principal et qu'il eût mieux valu réserver pour une autre occasion. Je sais bien que « tout est dans tout », mais l'art de la composition consiste précisément à l'y laisser. Ayons des fenêtres sur toutes les avenues, mais n'allons pas tirer sur tous les perdreaux qui passent. Ainsi, dans un livre sur la propriété foncière, il ne fallait pas entrer dans le détail de l'histoire de colonies grecques, ni des institutions purement politiques de l'époque seigneuriale (p. 111-139); le droit successoral et testamentaire ne devait être résumé que dans les dispositions qui intéressent directement la transmission des immeubles. Le chapitre « Comment la justice était rendu en Grèce » (p. 330-344) est un hors d'œuvre, etc., etc. On ne compose un livre qu'à force de sacrifices, et les superfétations les plus intéressantes en elles-mêmes ont le tort grave de faire perdre quelquefois de vue le véritable sujet. De plus, elles donnent à un ouvrage, qui devrait être dans les mains de tous les lettrés, des dimensions qui en effrayeront quelques-uns. Combien de fois le critique doit-il répéter l'adage du vieux Callimaque : μέγα βιβλίον μέγα κακόν !

Après avoir blâmé M. G. d'avoir écrit cent ou deux cents pages de trop, j'aurai l'air de lui chercher chicane en regrettant qu'il n'en ait pas écrit vingt de plus : c'est pourtant la pure vérité. Comment un auteur réfléchi, expérimenté, a-t-il pu avoir seulement l'idée de présenter au public un volume aussi considérable sans le faire précéder d'un seul mot de préface et sans le faire suivre du moindre bout d'index? La préface était indispensable pour orienter le lecteur dans une matière vaste et difficile, pour lui indiquer la marche suivie, pour résumer les idées essentielles qui se dégageront de cette longue analyse. Il y avait là une tâche nécessaire, scientifique, à laquelle M. G. a eu le tort de se dérober. Est-ce que par hasard il partagerait l'opinion peu charitable d'un savant allemand qui supprima de la deuxième édition d'un volumineux traité la préface qu'il avait mise à la première « afin, disait-il, qu'il n'arrive pas encore une fois qu'un critique, au lieu d'étudier à fond ce gros livre, se contente d'extraire quelques phrases de l'introduction » ! Comme si de pareilles précautions avaient jamais découragé un « Recensent » peu consciencieux ! Elles ne découragent que le lecteur, et c'est grand dommage quand il s'agit d'un livre de la valeur de celui-ci. Quant à l'index, si bien disposée que soit la table des matières, elle n'en peut tenir lieu. L'ouvrage de M. G. n'est pas destiné seulement à être lu d'un bout à l'autre ; il doit pouvoir être consulté commodément et rapidement par tous ceux qui ont intérêt à connaître l'avis de l'auteur sur un des innombrables problèmes de détail qu'il y a traités de main

de maître. Sans index, de pareilles recherches deviennent longues et fastidieuses, et plus d'un savant ou d'un étudiant pressé s'en dispensera. On connaît la boutade de Mérimée qui demandait qu'on pendît de temps en temps « pour l'exemple » les auteurs de livres d'érudition qui ne faisaient pas d'index. Je ne suis pas aussi féroce et je ne demande pas qu'on pende M. Guiraud. Tout ce que je lui souhaite c'est que le succès de librairie de son ouvrage soit aussi complet et rapide qu'il serait mérité il sera forcé ainsi d'en donner promptement une édition nouvelle à laquelle un mauvais plaisant ne pourra pas reprocher, comme à celle-ci, de n'avoir, malgré toutes ses éminentes qualités, « ni queue ni tête ».

Théodore REINACH.

---

416. — **Thucydides Book I**, edited with introduction and notes by W. H. FORBES, with maps. Part I : Introduction and Text; part II : Notes. Oxford, Clarendon press, 1895, un vol., CXXXII-91 et 183 p. in-8. Prix : 8 sh. 6.

J'ai rendu compte, l'an dernier (*Revue critique* du 5 novembre 1894), d'une édition des livres V et VI d'Hérodote, due aux soins de M. Evelyn Abbott et conçue d'après le même plan que ce premier livre de Thucydide. Les auteurs de ces deux volumes ont eu surtout en vue les étudiants d'histoire, ou du moins, s'occupant d'un historien grec, ils ont voulu fournir aux élèves et aux maîtres des universités et des collèges tous les éléments d'une discussion approfondie sur la valeur historique de l'œuvre en question. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver la moindre innovation, ni par suite la moindre originalité, dans le texte que nous offre M. Forbes. Lui-même nous avoue son incompétence en matière de manuscrits et de critique verbale; il reproduit simplement le texte de Bekker, en ajoutant seulement çà et là, au bas des pages, quelques rares variantes, « mais seulement, dit-il, pour rappeler au lecteur que le texte traditionnel d'un auteur ne dérive pas d'un seul manuscrit, et que les manuscrits mêmes ne représentent pas l'ouvrage tel qu'il est sorti des mains de son auteur » (p. IV). Ces notions sont, on le voit, fort élémentaires. M. F. n'ignore pas cependant tous les efforts de la critique pour corriger et améliorer la tradition des manuscrits; il exprime même une opinion assez favorable aux tentatives (suivant moi, trop hardies) de M. Rutherford dans cette voie; mais il assure que les résultats ainsi obtenus ont rarement quelque importance pour l'histoire (p. III). Voilà certes un principe qui ne paraîtra point incontestable. Sans doute les grands traits de l'histoire grecque ne seront plus jamais changés par la critique des textes; mais n'est-ce point par le détail que se renouvelle aujourd'hui la science du passé? et n'est-il pas injuste de méconnaître tout ce que la connaissance des antiquités a gagné en précision et en rigueur depuis que les textes ont été plus sûrement revisés? Sans sortir du premier livre de Thucydide, on trouverait plus d'un passage que dis-

cute longuement M. Forbes, et qu'une légère correction de texte expliquerait peut-être beaucoup mieux [1]. Le danger, je le sais, est d'abuser de cette méthode. Mais n'est-ce pas un danger aussi, que de ne paraître pas même soupçonner la possibilité de fautes graves dans un texte qui ne saurait passer pourtant pour infaillible?

Dans une introduction de CXXXII pages très serrées, M. F. étudie la vie et l'esprit de Thucydide, puis les écrits en prose de ses prédécesseurs et de ses contemporains, enfin sa valeur comme historien. Plutôt que de renvoyer aux travaux déjà publiés sur ce sujet, M. F. tient à reprendre la discussion, pour son propre compte, sur tous les points en litige : de là des longueurs, des digressions, qui, pour être présentées sous la forme d'appendices, n'arrêtent pas moins le lecteur et le fatiguent. Était-il bien nécessaire aussi de citer textuellement tant d'extraits de l'œuvre si incomplète des logographes? En revanche, je ne trouve pas une comparaison, pourtant nécessaire, entre Hérodote et Thucydide. M. Forbes se contente de réfuter l'opinion, le préjugé, qui sépare ces deux historiens par un nombre considérable d'années; mais il accepte, ce me semble, un peu trop aisément la théorie suivant laquelle presque la moitié du livre d'Hérodote aurait été composée pendant la guerre du Péloponnèse (p. XLI). Sa conclusion sur le mérite propre de Thucydide n'est pas particulièrement élogieuse : « Il n'est pas vrai qu'aucune période de l'histoire ne nous soit aussi clairement connue que les vingt et une premières années de la guerre du Péloponnèse; mais il est vrai que nous avons pour guide dans l'histoire de cette période un historien des plus clairvoyants, des plus raisonnables et des plus honnêtes (p. CXXXII). » Est-ce là rendre pleine justice au profond historien qu'est Thucydide?

Plusieurs cartes géographiques (pp. 15, 33, 56) rendront service aux étudiants, ainsi que les indications chronologiques et les résumés historiques disposés en manchette dans les marges extérieures du texte.

La seconde partie du volume contient les notes; ces notes elles-mêmes, historiques et explicatives, sont complétées par un appendice, qui donne à quelques-unes un développement considérable. C'est un vaste répertoire de textes, qui pourra fournir la matière de discussions intéressantes dans un *séminaire* d'histoire. Puis vient une série d'observations sur la grammaire de Thucydide, rédigées suivant un ordre logique, avec sobriété et clarté. Enfin le volume se termine par un glossaire et par deux index.

Am. HAUVETTE.

---

1. Par exemple, M. F. consacre deux pages de notes (pp. 104 et 134) à l'interprétation des mots *γράψας τὴν ἐκ Σαλαμῖνος προάγγελσιν τῆς ἀναχωρήσεως* dans la lettre de Thémistocle à Xerxès (I, 137), et il arrive à cette conclusion invraisemblable, qu'il faut reconnaître là une allusion, non pas à l'un des deux messages de Thémistocle mentionnés par Hérodote, mais à un troisième message du même genre, que rapporte Plutarque seul. On sait que M. Weil a proposé récemment de corriger *προάγγελσιν* en *παράγγελσιν*, mot qui désigne fort bien l'avertissement donné par Thémistocle à Xerxès d'avoir à se retirer au plus vite après la bataille de Salamine (*Bulletin des humanistes français*, n° 5, p. 73-74).

417. — Ern. Babelon et Adr. Blanchet. **Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale.** 1 vol. gr. in-8°, xlv-764 p., avec 1100 dessins par Saint-Elme Gautier. Paris, Leroux, 1895.

Les catalogues illustrés sont triomphalement entrés dans l'usage. On n'en donnera bientôt plus d'autres. Il est même à prévoir que l'on ira plus loin, et que, les moyens de reproduction a bon marché se faisant plus aisés, plus nombreux, les inventaires vraiment graphiques, c'est à-dire où *tous* les objets seront figurés, deviendront ordinaires D'autre part, à en croire certains savants, le livret portatif, destiné à la visite du Musée, a fait son temps; il doit être remplacé par le guide, les rédacteurs de ce genre d'ouvrages ayant pris l'habitude d'y introduire la désignation détaillée de tout ce qui, dans chaque établissement, mérite l'attention du curieux. Le catalogue devient ainsi un livre de bibliothèque, un répertoire savant, qui sert, non plus à parcourir le Musée, mais à le remplacer pour l'étude des objets, donnant, dans chaque article, désignation, figure, bibliographie, même parfois une notice dont les proportions ne sont pas toujours exiguës. L'importance exceptionnelle du travail de MM. Babelon et Blanchet invite à jeter un coup d œil sur ces questions.

Il est évident que le livre appartient à la nouvelle espèce Il est grand, gros, beau et cher, et ne doit cependant pas être, vu ce qu'il donne, très rémunérateur. Non seulement il est impropre à servir de compagnon au simple visiteur, mais il faudra à l'érudit quelque vertu pour en charger son bras, lorsqu'il voudra s'aider de lui pour étudier sur place une série. Je suis loin de faire là une satire, et je m'honore d'être de ceux qui estiment que la science a droit au luxe. Mais, après tout, on voit rarement nos concitoyens se munir d'un Baedeker lorsqu'ils se rendent à la Bibliothèque nationale; et je n'aperçois pas en quoi le rôie savant de ce volume eût été amoindri, s'il avait pu jouer en même temps le rôle charitable assigné jusqu'ici aux catalogues de nos Musées. Tout ce qu'il y a dedans pourrait tenir, proprement, élégamment même, dans un format quelque peu moindre et sous un poids quatre fois moins fort. J'ajoute que la question de prix n'est point chose de peu d'importance. Quelque évolution qu'il subisse, le catalogue restera toujours la véritable clef d'un Musée; pourquoi le faire payer si cher. Quarante fr. pour deux mille cinq cents numéros, — où tous forcément ne sont pas de première importance, — c'est beaucoup.

MM. B. et Bl. ont rédigé leur ouvrage aussi luxueusement que l'éditeur l'a publié. Leurs notices exactement faites comme si l'illustration n'existait pas, pourraient être allégées d'un bon nombre de lignes, ce qui eût diminué la masse et le coût du volume. Les futurs rédacteurs de catalogues illustrés devront constituer un art de rédaction nouveau, plus concis et plus économe Il y a une élégance toute scientifique, et très louable, dans l'invention d'une phrase serrée et precise qui, avec le

moins de mots et le moins de détails superflus, renferme ce qui doit être dit pour compléter un bon dessin.

Je me hâte d'ajouter que ces remarques, tout extérieures, et qui intéressent uniquement l'emploi du volume comme instrument de travail, n'enlèvent rien à sa haute valeur à tous les autres points de vue; et je supplie qu'on ne m'en veuille pas d'avoir plaidé la cause des archéologues trop nombreux qui ne sont pas millionnaires.

L'introduction renferme un historique de la collection, aussi neuf et complet qu'il est intéressant. Les tables sont très bien conçues; il s'y trouve deux répertoires permettant, le catalogue étant méthodique, de reconstituer les ensembles qu'il brise, collections, trouvailles, provenances. Je reprocherai seulement à la *Table des lieux* et à la *Table alphabétique* de donner les numéros des pages et non ceux des articles; c'est une petite incommodité qui n'était inévitable que dans les renvois à l'introduction.

Quant au catalogue lui-même, il marquera parmi les œuvres les plus sérieuses de l'archéologie française. Voici, en attendant ce que l'usage pourra faire découvrir, tout ce que j'ai vu de douteux à la lecture.

Nos 73-78. Il faudrait qu'il fût bien entendu, si vraiment c'est l'Achéloüs, qu'il est là pour représenter un fleuve quelconque, comme type de l'espèce. Les réserves faites par M. S. Reinach à propos de la tête cornue de Lezoux me paraissent très justifiées.

No 581. Iolaos semble cuirassé, et non vêtu d'une tunique.

N 810. Pourquoi Ulysse? Ce personnage à bonnet, qui monte tantôt un bige et tantôt un quadrige, est ordinaire dans les séries de terres cuites et de bronzes. A-t-il même été le roi d'Ithaque à l'origine, comme on le dit souvent par tradition? Je doute fort, en tout cas, qu'il le soit demeuré toujours dans l'esprit des artisans.

No 1260. Sur l'original, on voit clairement que ce n'est point un flammant, mais un héron, caractérisé par son aigrette et par la forme de son bec.

No 1139. Cette tête est celle d'une panthère, non d'un tigre; les « mouchetures » à incrustations ne laissent aucune place au doute.

No 1235. Cet insecte n'a jamais été une cigale; c'est une sauterelle, dont les pattes manquent.

No 1239. Voici un coquillage qui est le sourdon (*Cardium edule*) nettement reproduit.

No 1292. Hélène ne retient pas son manteau, au moins de la main droite; elle l'écarte pour se faire voir à Ménélas : le mouvement est de tradition dans cette scène.

No 1315. Les Dioscures sont aussi des Cabires sur ce miroir, comme dans toute la série cabirique étrusque.

No 1356. Non, cette femme montée sur un bélier *marin*, c'est-à-dire sur un monstre, n'est point Hellé, pas plus qu'une femme montée sur un taureau *marin*, autre monstre, n'est Europe, pas plus qu'une femme

montée sur un lion *marin*, sur un bouc *marin*, sur un monstre marin quelconque, n'est autre chose qu'une simple Néréide, une divinité marine *in genere*. Quelle que soit la parenté originelle du type avec des figures plus personnelles, je crois qu'il n'est pas exact d'identifier. Ce sont là des motifs de style auxquels on ne doit plus chercher d'attribution individuelle.

Est-il utile de noter, en finissant, que l'apparition du présent ouvrage coïncide avec celle, dans la *Revue archéologique*, de l'étude de M. R. Cagnat sur le Disque n° 1263, et du travail de M. S. Reinach sur Épona, dans lequel ont leur place les n 689-693?

Telle est l'œuvre de MM. Babelon et Blanchet. Ajoutons qu'elle est publiée en partie aux dépends du fonds Piot, qui supporte une part de son luxe. Elle coûte ainsi encore plus cher que son prix de vente ne semble l'indiquer. On devrait réellement ne faire de tels catalogues que quand ils sont doublés d'une édition ou d'un tirage plus accessibles. Mais je retombe ici dans ma critique première; il est vrai qu'elle implique beaucoup d'admiration; ce n'est pas tous les jours qu'on trouve des mariées à qui l'on ne puisse reprocher que d'être trop belles.

La Blanchère.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis.

418. — Vol. XXXIIII : **S. Aureli Augustini Hipponensis episcopi Epistulae.** Recensuit et commentario critico instruxit Al. Goldbacher. Pars I : praefatio; ep. I-XXX. Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, G Freytag, 1895, 125 pp. in-8. Prix : 3 M. 60.

419. — Vol. XXXI : **S. Eucheri Lugdunensis opera omnia**. Pars I : Formulae spiritalis intellegentiae; Instructionum libri II; Passio Agaunensium martyrum; Epistula de laude heremi. Accedunt epistulae ab Saluiano et Hilario datae. Recensuit et commentario instruxit Carolus Wotke. Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag. 1894. xxv-199 pp. in-8. Prix : 5 M. 60.

Le titre du premier de ces volumes est inexact. Il annonce une préface qui ne nous est pas donnée. Il est donc bien difficile de se faire une idée des ressources mises en œuvre par M. Goldbacher et des principes adoptés par lui. Nous ne savons pas davantage pourquoi ce fascicule contient le chiffre exact de trente lettres. Toutes ces obscurités se dissiperont quand l'édition sera terminée. Un plus grand nombre de passages imités aurait pu être relevé dans la pièce de Licentius, pp. 89 sqq. Ainsi la note de Wernsdorf sur le v. 102, où il rapproche l'expression *mihi post tergum ueniant tua dona* d'Ezéchiel, XXIII, 35 n'était pas à négliger; elle aurait conduit à reconnaître une autre expression biblique au v. 101 : *flumina plaudent*, et à la rétablir dans le texte.

S. Eucher est surtout connu par ses œuvres d'exégèse élémentaire; elles ont été étudiées et graduellement accrues pendant le moyen âge, tout

au moins les *Formulae*. Pour les deux ouvrages, on se trouve, même avec les plus anciens manuscrits, en présence de deux rédactions : l'une, représentée par un manuscrit de Paris du VIIe siècle, contient 204 questions des *instructiones*; l'autre, donnée par un Sessorianus du VIe siècle, n'a que 63 questions, dont 12 ne se retrouvent pas dans la rédaction parisienne. M. Wotke suppose que toutes deux sont authentiques, et que le Sessorianus représente une première esquisse, abandonnée depuis et sauvée par un copiste barbare. Il les a reproduites, en les mélangeant, en quoi il a eu tort. Avec le seul secours de son édition, il est très long et difficile de les reconstituer séparément. Ainsi, pour les évangiles, M. W. donne le texte continu de *P*, avec les variantes de *S* dans les cas où il coïncide; puis, à la suite, toutes les parties de *S* qui ne sont pas dans *P* de telle sorte que l'ordre de *S* est à retrouver d'après les indications souvent peu claires ou inexactes de l'apparat [1]. Puisqu'à son avis, nous aurions deux formes successives et distinctes, il était arbitraire de les réduire à une seule.

La passion des martyrs d'Agaune, que M. W. attribue à Eucher, se trouve dans le manuscrit *P*. Tous les autres manuscrits sont du IXe ou du Xe siècle, au plus tôt; il les a négligés volontairement, à l'exception d'un Sangallensis. Il a d'ailleurs droit à notre reconnaissance, pour la découverte de la source la plus ancienne du texte, qui avait échappé à l'attention des Bollandistes. L'*epistula de laude heremi* ne pouvait malheureusement pas être aussi sûrement éditée; car les manuscrits sont du XIIe ou du XIIIe siècle. Enfin, l'appendice contient trois lettres adressées à Eucher; nous ne voyons pas pourquoi M. W. n'y a pas ajouté la lettre de Salvien n° 2 (p. 204 Pauly), la séparant de la lettre n° 8 du même Salvien à Eucher. Il était peu rationnel de se borner aux trois épîtres du Sessorianus. Pour l'une d'entre elles, il est arrivé aux éditeurs allemands une petite mésaventure amusante. Pauly l'a publiée d'après le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 95,559 ! Ce chiffre fantastique, imprimé deux fois, est reproduit également en deux endroits par M. Wotke, qui a pourtant fait à Paris un assez long séjour. Nous pourrions aussi noter çà et là quelques traces d'inexpérience. P. 24, 20, M. W. imprime correctement *lucustae*, avec ses deux manuscrits principaux; pourquoi p. 118, 24 et 26, corriger le *lucustas* du manuscrit, relégué à l'apparat, en l'épel suspect *locustas*? Ce sont de petites

1. P. 106, 3 on annonce une lacune jusqu'à 110, 23; suit un titre; p. 110, 25 la lacune reprend jusqu'à 111, 5. N'est-ce pas compliquer à plaisir, et n'était-il pas plus simple d'indiquer une lacune pour 106, 3 — 111, 5 et d'ajouter à 111, 6 le titre de *S*? — P. 111, 19 lacune de *S* jusqu'à 113, 29, d'après l'apparat; mais M. W. cite des variantes de *S* pour 113, lignes 22, 23, 25, 26, 27 et 29. — P. 121, 7 on n'est pas prévenu que ces deux pages se lient à la suite de 113, 29; l'avis donné p. 113, 29 ne suffit pas. — Enfin, on ne nous dit pas s'il faut placer, dans *S*, au lieu du texte de *A* de 106, 23 à 111, 5, seulement 118, 1-13, ou bien 118, 1 à 121, 6. Voilà un beau casse-tête chinois, et je n'étudie ici que dix-sept pages.

taches. Nous souhaitons que M. Wotke nous donne bientôt la suite de son édition et les travaux qu'il annonce sur la bible d'Eucher, sur sa langue, sur la passion de saint Maurice.

Paul Lejay.

---

420. — Olivier Merson. **Les vitraux**, Paris, May et Motteroz 1895 in-8° (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*).

L'histoire de la peinture sur verre a depuis longtemps fait l'objet de nombreux travaux dont plusieurs sont excellents, plusieurs très étendus ou très détaillés. Donner un résumé clair, substantiel et bien pondéré de ces études était une tâche difficile ; y ajouter des données nouvelles était plus difficile encore. M. Merson a eu le talent de réaliser le premier de ces problèmes et le bon esprit de ne pas chercher à réaliser le second dans un ouvrage d'enseignement élémentaire et pratique. Nul ne se plaindra de retrouver ici, dans un format portatif, un grand nombre des planches et des observations de F. de Lasteyrie, dont on aimerait seulement peut-être à voir rappeler le nom sous les dessins qui lui appartiennent.

L'auteur a voulu toutefois apporter sa note personnelle à l'ouvrage, et sa conclusion, je n'ose dire paradoxale, mais empreinte de quelque exagération, c'est que le vitrail du xiiie siècle est toujours mal dessiné et négligé ; que celui du xive est en progrès et que la Renaissance marque l'apogée de la peinture sur verre (p. 158-159). C'est l'inverse de l'opinion de Viollet le Duc et de Didron, et, comme les qualités et défauts du vitrail des xve et xvie siècles sont l'exact opposé de ceux des xiie et xiiie, la discussion est sans issue : M. M. a quelquefois raison, mais très souvent Viollet le Duc et Didron n'ont pas eu tort ; donner une tonalité blafarde à des vitraux dont la fonction est de réchauffer et d'enrichir l'aspect de l'architecture ; ne tenir aucun compte de la distance, de la transparence, du tracé de l'armature de pierre et parfois même de l'armature de plomb, ce sont là pourtant de gros defauts ; il est d'autant plus aisé de les pallier que les vitraux du xive siècle deviennent jolis quand on les étudie de près, et charmants dans les reproductions où ils perdent leur transparence, tandis que, pour les xiie et xiiie siècles, l'inverse se produit souvent, les derniers feront donc les délices des curieux, mais les premiers surtout plaisent à première vue au simple passant et fournissent à l'artiste des enseignements sûrs.

Il existe cependant d'admirables verrières des xve et xvie siècles, notamment à Notre-Dame et à la cathédrale de Châlons-sur-Marne et à Flêtre (Nord). Il semble que M. M. ait trop peu utilisé ces exemples, excellents pour sa thèse. Les faits sont présentés avec exactitude, avec impartialité et avec une critique judicieuse. Je relèverai seulement les p. 160 à 162, où l'auteur semble attribuer seulement aux vitraux de la dernière

période l'importance exagérée prise par les figures de donateurs avec leurs armoiries ou leurs insignes professionnels. Dès le règne de saint Louis, cet abus s'étale dans le transept et la nef de la cathédrale de Chartres, et encore, mais un peu moins, au XIVe siècle à Notre-Dame de Semur en Auxois.

Le style n'est pas châtié et certains passages y perdent en clarté. L'École de Cluny, citée p. 11, est une expression impropre; l'ordre de Cluny n'ayant pas eu de style spécial. On peut relever quelques lapsus : exemples, p. 140 *S. Taurin cathédrale d'Évreux*; p. 157, *Saint Waudru* Un des mérites du livre est qu'il décrit un grand nombre d'exemples. On souhaiterait qu'un répertoire des monuments cités permît de recourir promptement à ces descriptions. Un précis d'histoire contemporaine du vitrail et un très bon précis des procédés de la peinture sur verre terminent très utilement ce petit manuel, l'un des meilleurs et des plus utiles de la Collection de l'enseignement des beaux-arts.

C. ENLART.

---

421. — Léon DOREZ. **L'Hellénisme d'Ange Politien.** Extrait des *Mélanges* de l'École française de Rome, t. XV. Rome, 1895, 32 p. in-8°.

Politien a écrit à la fois en italien, en latin et en grec. Dans les trois langues, il fut un maître; mais, comme il est moins connu en tant qu'hélléniste, il était intéressant qu'on nous le fît voir sous cet aspect. M. Dorez a été servi par la découverte qu'il a faite dans un manuscrit de Paris (*Gr.* 3069) d'un carnet de travail de Politien fournissant des détails biographiques importants, des extraits de ses lectures grecques et des fragments divers de ses travaux. Une suite d'extraits d'inscriptions romaines y serait à étudier; dès à présent, M. D. publie deux leçons d'un cours élémentaire de grammaire professée au *Studio* de Florence, une leçon d'ouverture du cours sur l'Odyssée professé vers 1489, etc. On ne reprochera pas à M. D. d'avoir traité de « toscan » M. Villari; tout le monde s'y trompe, à ne voir dans l'écrivain napolitain que le fils adoptif de Florence et le maître de la « favella toscana ». On s'étonnera davantage de ne pas trouver mentionnée dans un travail sur « l'Hellénisme » chez Politien, la petite anthologie grecque autographe et les poésies grecques inédites de l'humaniste, signalées au Vatican par M. de Nolhac, dans la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 208-209. Mais on félicitera M. Dorez de l'intérêt général de sa trouvaille et du parti qu'il a su en tirer.

P.

---

422. — **Le socialisme au XVIIIe siècle**, thèse de doctorat de M. André LICHTENBERGER. 1895. Paris (Alcan), in-8° de 471 pages.

Le mot socialisme est né des problèmes sociaux contemporains, élevés

au-dessus ou placés en dehors des questions de politique pure. Pierre Leroux l'emploie le premier en 1832, en l'opposant à *individualisme*. En 1834 Lamartine, quelque peu embarrassé sans doute de son passé légitimiste, se proclamait à la tribune « homme de convictions sociales, » étranger aux luttes des partis. En 1836, Louis Reybaud publie dans la *Revue des Deux-mondes* un article intitulé : *Socialistes modernes*, où il fait un usage courant des mots *socialiste* et *socialisme*. Il est par suite assez délicat, mais il n'est pas illégitime de leur attribuer un sens rétrospectif. L'on ne s'en est pas fait faute de nos jours : l'Évangile, les Pères de l'Église, Bossuet et bien d'autres ont procuré à nos modernes réformateurs des parchemins et des arguments qu'ils sont loin de dédaigner. Qui dit société dit imperfections et injustices sociales, et par conséquent socialisme. Dans cet ordre d'idées, M. Lichtenberger a passé en revue, avec une érudition et une impartialité remarquables, « les écrivains du XVIIIe siècle qui, au nom du pouvoir de l'État et dans un sens égalitaire ou communiste, ont entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété et de la richesse, par conséquent de la société. »

Cette définition est parfaitement acceptable. L'auteur s'est également demandé, à propos de la plupart des écrivains qu'il analyse, à quel principe ils rapportaient la propriété elle-même, occupation primitive, appropriation par le travail, transmission par l'hérédité, conventions explicites ou implicites, droit supérieur de l'État en vue du bien le plus général. Il ne nous semble pas avoir suffisamment développé, quoiqu'il l'ait indiqué en passant, tout ce qu'il y avait de socialisme en action dans les institutions existantes : règlements sur les blés, sur le prix du pain, sur celui de la viande, (dont les bas morceaux sont expressément réservés aux pauvres et interdits aux riches), organisation dernière des communautés d'arts et métiers en 1776, etc. Une critique plus grave est que, dans tout l'ouvrage, nous ne trouvons qu'une petite phrase renfermant une allusion à la féodalité : « Il est certain que les droits féodaux étaient une *espèce de propriété*, les privilèges, les maîtrises également. » Ce n'était point, au regard de la loi, une espèce de propriété, c'était bel et bien une propriété dans toute la force du terme. Que dit l'avocat du roi Séguier lorsqu'il prononça, le 26 février 1776, son réquisitoire contre le fameux ouvrage de Boncerf, *Les inconvénients des droits féodaux* ? « On veut détruire la propriété de tous les seigneurs, car les droits féodaux, les corvées, les banalités, les cens et autres droits de cette nature sont une portion intégrante de la propriété. » Le Parlement n'admet pas que le Roi puisse en affranchir les tenanciers « sans le consentement des seigneurs dans leurs fiefs ». En effet, « que deviendrait la propriété, ce bien si sacré, que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte » ? Dans le dispositif de l'arrêt, le Parlement ne manque pas de marquer le lien intime qui existe entre les droits du souverain et ceux des seigneurs : « La Cour a ordonné et ordonne à tous

les sujets du Roi, censitaires, vassaux et justiciables des seigneurs particuliers, de continuer, comme par le passé, à s'acquitter soit envers ledit seigneur Roi, soit envers leurs seigneurs particuliers, des droits et devoirs dont ils sont tenus à leur égard », etc. Ainsi, dans la doctrine juridique, bien loin que la souveraineté du roi puisse porter atteinte à la propriété, elle repose, du moins en partie, sur la propriété elle-même.

Le nom de Boncerf n'est pas cité dans la thèse de M. Lichtenberger. Pourquoi? Ne rentre-t-il pas dans la définition du socialisme tel que l'auteur le comprend? N'a t-il pas fait appel au « pouvoir de l'État »? N'a-t il pas « entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété »? Entendons-nous bien : je n'accuse pas M. L. d'oubli et encore bien moins d'ignorance. Il n'ignore et n'oublie rien de ce qu'il considère comme son sujet. Mais je lui reproche, écrivant sur le socialisme au XVIIIe siècle, d'avoir réduit l'extension de l'idée de propriété à celle que nous lui donnons au XIXe, grâce à la nuit du 4 août.

Sommes-nous, d'ailleurs, aujourd'hui tellement d'accord sur ce qui est et n'est point propriété? Que de prêtres et de moines continuent encore à se dire et à se croire spoliés par la Révolution, en tant qu'*ordre* bien entendu! Ceux qui, au XVIIIe siècle, attaquaient les biens de main-morte étaient des socialistes au même titre que ceux qui attaquent aujourd'hui les capitaux oisifs et improductifs. De son côté (du moins en théorie) le clergé du XVIIIe siècle était socialiste dans un des sens actuels du mot : car l'église n'a jamais admis comme légitime le prêt à intérêt, M. Lichtenberger a lui-même insisté sur ce point.

Bref, l'on ne saurait sans quelque danger séparer ainsi l'histoire des idées socialistes de l'histoire des faits économiques, des institutions politiques, des lois de police et autres. Au siècle dernier, l'Europe ne comptait qu'une quinzaine de villes de plus de 100,000 habitants, et leur population était un quarantième du total. Aujourd'hui, elle en a 118, et leur population s'élève au dixième (la proportion est supérieure encore aux États-Unis). Or ce développement urbain est surtout l'effet du capitalisme, de la grande industrie, y compris celle des transports. Les questions ouvrières sont donc devenues plus importantes en raison du plus grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, dont elles intéressent le bien-être, la santé, la vie, la dignité, la moralité. Au contraire, la diffusion de la propriété rurale a relégué au second plan, surtout en France, les questions agraires. Affranchir l'ouvrier, c'est le problème de notre siècle; affranchir le paysan, c'est celui que les « socialistes » du XVIIIe siècle ont étudié, et que la Révolution a résolu. H. Monin.

---

423. — **Gustaf III som dramatisk fœrfattare.** Literaturhistorisk studie a Oscar Levertin, Stockholm. A. Bonniers fœrlag (1894), VI-264 p. in-8.

On peut regarder cet ouvrage comme un appendice à l'histoire géné-

rale du théâtre français : c'est, en effet, presque toujours de nos tragédies, de nos drames, de nos comédies, de nos opéras, que s'inspirait le royal auteur, et s'il a fait des emprunts à Shakspeare, c'est par l'intermédiaire de la traduction de Letourneur. Notre langue lui était si familière que, dès l'âge de dix ans, il composait des pièces en français. Il était nourri de la lecture de nos écrivains et sa mémoire meublée de leurs tirades; aussi l'esprit de nos *Philosophes* a-t-il déteint sur ses œuvres. Dans son admiration pour Voltaire, il se disposait à aller en pèlerinage à Ferney (1771), lorsqu'il fut rappelé en Suède pour ceindre la couronne. Il ne se fit pas faute de le prendre pour modèle dans *Birger Jarl* et *Marthe Banér;* il prit aussi des idées à Piron, à Mme de Genlis, à Marsollier, à Baculard d'Arnaud et à beaucoup d'autres de nos compatriotes Ses propres annotations nous mettent sur la voie : dans ses *Papiers* déposés par ses ordres à la bibliothèque de l'université d'Upsala et où l'on trouve le plan et parfois des scènes entières de la plupart de ses pièces imprimées ou inédites, il se réfère non seulement à des auteurs dramatiques, mais encore à un rhéteur comme Thomas dont le style pompeux l'avait séduit. Il n'entrait donc pas dans ses intentions de démarquer le linge d'autrui, mais, comme Molière et tant d'autres imitateurs des Grecs, des Latins, des Espagnols, il prenait son bien où il le trouvait et il se l'appropriait à tel point qu'il l'a fait sien; ses mosaïques habilement composées ne doivent pas être regardées comme des pastiches, mais comme de vraies pièces originales, tant elles sont bien localisées et adaptées à la scène suédoise.

Il est le fondateur du théâtre moderne dans sa patrie, où il n'a pas encore paru de tragédies supérieures aux siennes. L'une de ses pièces, *Siri Brahe*, était regardée par l'historien Geijer comme le meilleur drame original de la littérature suédoise. Il avait aussi un grand talent pour le genre comique, comme l'atteste *Alexis Michaelowitsch*, qu'il écrivit au milieu des soucis de sa campagne de Russie. Peu de dramaturges ont été plus féconds que lui : dans le cours d'une seule année, de l'automne de 1782 à celle de 1783, il composa non moins de cinq plans de drames qu'il exécuta lui-même ou qu'il fit mettre en œuvre par ses collaborateurs, car il fallait souvent traduire en suédois ce qu'il avait écrit en français, corriger ses gallicismes; ou bien il faisait mettre sa prose en vers par Wellander, Gyllenborg, Adlerbeth et surtout Kellgren. C'est sous le nom de quelques-uns d'entre eux ou sous le voile de l'anonyme qu'il faisait jouer ses pièces, dont plusieurs eurent un grand succès, même avant que l'auteur fût connu, et se sont longtemps maintenues au répertoire.

Sans dédaigner la gloire littéraire, il était poussé par une plus haute ambition, celle de doter son pays d'un théâtre national, et il y a en partie réussi, quoiqu'il n'ait pas encore eu d'émules de la taille de Holberg, d'Oehlenschlæger ou de la réputation d'Ibsen et de Bjœrnson. Il aimait à puiser dans l'histoire et les traditions nationales pour glori-

fier ses illustres prédécesseurs, notamment les deux premiers Gustaves, pour faire vibrer la fibre patriotique, pour montrer sous son plus beau jour la royauté paternelle et réparatrice, enfin, pour donner sous une forme poétique des leçons aux princes et aux peuples. Si on l'a accusé d'avoir favorisé les bouilleurs de cru, ou plus proprement de grains, pour avoir plus d'empire sur un ramassis d'ilotes, on ne peut lui reprocher d'avoir démoralisé les spectateurs par ses œuvres dramatiques qui sont toutes d'un caractère élevé et propres à exciter les nobles sentiments ou tout au moins à instruire en amusant.

Des seize pièces qu'analyse M. Levertin, sept ont paru en français dans le tome II (Stockholm, 1804) de la *Collection des écrits politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III*. En outre, le zélé critique passe en revue dix-huit fragments ou canevas de drames surtout nationaux, d'opéras, de féeries, de divertissements. Très versé dans notre littérature [1], il fait avec la plus grande érudition l'historique de chacune de ces pièces; il en montre la genèse et il termine par une appréciation générale, où nous relevons le passage suivant : « La forte influence française qui se trahit presque à chaque page des pièces du roi, a sans doute été soulignée par tous ceux qui se sont occupés de ses œuvres; les présentes études sont pourtant les premières qui montrent entièrement à quel point il a suivi ses modèles français, aussi bien pour les idées que pour la manière de les exprimer. Disciple de la France par son éducation et par sa manière de voir, il l'est par dessus tout comme poète, presque comme un des enfants de ce pays, comme il n'est possible de l'être qu'en pensant en français et en ayant la tête meublée du répertoire théâtral de deux siècles » (p. 235). Ce jugement, auquel souscrira tout lecteur attentif, résume le travail par lequel M. Levertin s'est acquis de nouveaux titres à notre gratitude en donnant, comme nous en avions exprimé l'espoir (*Revue critique* des 20 et 27 août 1888), un pendant à ses *Études sur la farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière*. E. BEAUVOIS.

---

424. — Ern. LAVISSE, de l'Académie française. **Un ministre, Victor Duruy.** 1 vol. in-12, 180 p. Paris, Colin, 1895.

Ces pages, que tout le monde a pu lire dans la *Revue de Paris*, et que les Normaliens ont relues dans l'*Annuaire* de leur association, M. Lavisse a eu raison de les détacher et d'en faire un volume. Monument élevé par l'amitié, par un culte tout filial, ce petit livre n'est pas une histoire; il n'a pas voulu l'être, il n'en a pas les caractères; mais il est, au plus haut degré, de l'histoire. Si les faits n'y sont pas, au moins

---

1. On est d'autant plus surpris qu'il ait laissé échapper tant de fautes d'orthographe dans ses citations et surtout dans les noms propres (Voy. notamment pp. 150-154).

tous et comme le fera l'avenir, évoqués, discutés, appréciés, en revanche la physionomie y apparaît nette et précise, gravée dans tous ses traits typiques. Personne mieux que M. L. n'a connu Victor Duruy, personne ne l'a plus aimé, et personne ne saura le présenter sous un aspect plus sympathique. Tous les admirateurs de cet homme rare, c'est-à-dire tous ceux que les passions contraires ne rendent pas aveugles, tous ses amis, c'est-à-dire tous ceux, ou peu s'en faut, qui ont eu affaire avec lui, retrouveront avec plaisir l'éloge éloquent que lui consacre le témoin de ses actes le plus intime et le plus sûr, le confident de sa pensée, celui qui ne l'a pas quitté depuis les luttes de son ministère jusqu'à sa mort. Sur beaucoup de points, d'ailleurs, M. L. apporte des détails nouveaux, des anecdotes inconnues, parfois quelques révélations qui sont d'un extrême intérêt.

Un Ministre! c'est bien là le titre qui convient à ce long portrait. Victor Duruy fut un ministre; il fut même, tout porte à le croire, un des derniers représentants de cette espèce maintenant éteinte. A l'heure actuelle, on peut gager qu'un homme comme lui, si par hasard il arrivait au ministère, y durerait moins que tout autre. Duruy, sans l'avoir désiré, sans y tenir, y resta dix années. Ce fut peu pour l'œuvre qu'il s'était proposée, c'est assez pour sa mémoire, puisqu'il eut le temps de fixer le plan général de cette œuvre de la développer assez pour qu'elle ne pût périr après lui. Dans sa studieuse et noble retraite, il a joui de la plus grande victoire qu'un esprit comme le sien pût savourer. Sans lui, par les mains d'hommes imbus d'idées souvent très différentes, dirigés par des passions auxquelles il était étranger, hommes dont au moins le point de départ était souvent à l'opposé du sien, il a vu faire son propre ouvrage, remplir, consciemment ou non, le programme qu'il avait tracé, et atteindre, dépasser même, le but lointain dont la poursuite l'avait fait traiter d'insensé. Le triomphe posthume est bien souvent le lot des initiateurs courageux: mais peu d'entre eux ont le bonheur, morts pour la politique et vivants pour la gloire, d'assister tout du long au leur.

Ce qui rend très particulière l'entreprise de Duruy, c'est qu'elle demeura personnelle; elle lui appartient en propre. Nul chef ne la lui a dictée, l'Empereur n'y avait pas songé; s'est-il même donné la peine de la comprendre? Elle n'était pas non plus article du programme d'un cabinet, d'un groupe d'hommes montés au pouvoir pour y appliquer leurs idées : loin de là; aucun des collègues de Duruy ne s'associait à lui, la plupart même le blâmaient. On peut dire que le gouvernement, et tous ceux qui soutenaient le gouvernement, virent surtout en cet homme un gêneur, un chercheur de querelles, un intempestif dérangeur des combinaisons sur lesquelles vivait depuis quinze ans le régime césarien. Napoléon III avait cru seulement appeler dans ses conseils un professeur qui lui plaisait; il n'avait nullement l'intention d'introduire un novateur, un ouvrier de créations hardies, décidé à tout réformer. Tout ce qu'il lui

donna, ce fut sa bienveillance, plutôt comme homme privé qu'autrement. Mais il se trouva que l'opinion fut tout de suite avec cet isolé, qui avait mieux compris que les autres les vrais besoins de son pays. Elle lui sut gré de formuler ce qu'elle sentait, d'exécuter ce à quoi elle aspirait. C'est sur ces deux uniques appuis, le premier toujours chancelant et le second encore bien faible, que reposait la situation du ministre. Tout cela est remarquablement mis en lumière par M. Lavisse; c'est la partie la plus neuve, la plus curieuse de sa belle et réconfortante notice.

Une grosse critique, pour terminer. La maison Colin ne se serait pas ruinée en plaçant en tête de ces excellentes pages une image même de Duruy. Il en existe de parfaites; et nous conserverions avec plus de plaisir le portrait ainsi complété de ce grand et brave homme, dont l'auteur esquisse en passant le sérieux aspect physique, tandis qu'il nous retrace si bien sa physionomie intellectuelle et morale. René MARIE.

---

425. — Oswald KÜLPE. **Einleitung in die Philosophie.** Leipzig, Hirzel, 1895, pp. VI, 276, in-8°.

Le lucide petit livre de M. Külpe ne veut être qu'un manuel Mais il abonde en remarques ingénieuses. Sa doctrine consiste en un criticisme expérimental et moraliste, dont la nuance, sinon les grandes lignes, est personnelle. L'auteur, a du reste, justifié à merveille (p. 267 sq.) l'impersonnalité relative à ses conclusions.

Il traite : 1° des *sciences* dites philosophiques; 2° des *solutions* proposées. Sur les divisions qu'il adopte il y aurait fort à dire. M. K. peut-il croire que les noms de « subjectivisme » et d' « objectivisme » soient des étiquettes seulement pour les doctrines morales, et qu'ils ne différencient pas tout aussi bien les théories de la connaissance? Et s'il ne le croit pas, pourquoi le dit-il? Mais les critiques, par où M. K. termine toujours l'exposé des systèmes, sont d'un grand prix.

On voudrait une place plus grande accordée aux sciences sociales; et il faut renvoyer M. K. aux philosophes grecs et aux *Principes* de Descartes pour qu'il ne dise plus que Schelling et Hegel sont les premiers grands évolutionnistes. On devine, après cela, la lacune principale de l'ouvrage. Mais les livres allemands l'offrent tous, et toujours aussi grande. Ils ignorent prodigieusement les Français Et M. Külpe, qui cite pour l'Allemagne le moindre Meier ou Meyer, oublie, pour la France, Malebranche, Condillac, Maine de Biran, Cournot et Renouvier.

Son livre est encadré entre deux excellents chapitres de tête et de conclusion sur la notion et sur le rôle actuel de la philosophie. M. Külpe la croit destinée à nous faire une idée pratique sur le monde où nous vivons sans le connaître en entier, à critiquer les principes de notre connaissance partielle, et à préparer des sciences nouvelles non encore nées. Charles ANDLER.

426. — Giuseppe Cimbali. **Herbert Spencer restauratore del diritto naturale. Saggio sull'opera « la giustizia »**. Roma, 1893, pp. 27, in-12.

M. Cimbali s'effrayait de la dégradation de nos mœurs, de la ruine de nos idées morales, et l'évolutionnisme lui semblait avoir sa part de responsabilité dans cette destruction des dogmes, dès lors dans notre déchéance morale. Mais M. Herbert Spencer s'est élevé dans *Justice* contre les interprétations outrées de sa doctrine, et subitement il est apparu conservateur : il y a, déclare M. Herbert Spencer, une *vérité générale,* une *uniformité latente,* des *lois fondamentales,* qui garantissent la durée des sociétés, et l'expérience de la race les codifie en croyance transmises, qui sont désormais « la plus haute autorité » concevable. Voilà la morale sauvée, et M. Cimbali applaudit.

Charles Andler.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 août 1895.

M. Homolle présente et commente le texte d'une inscription trouvée à Delphes et contenant une partie du code de la phratrie des halyades. Ce document, du v[e] siècle, se compose de décrets et de règlements relatifs à l'admission dans la phratrie, aux obligations liturgiques et aux rites des funérailles. Il embrasse donc en son entier la vie des halyades. On en peut tirer sur l'organisation de la famille et sur l'origine de la famille et sur l'origine de la population et des cultes delphiques des conclusions d'une importance capitale.

M. Ménant présente, au nom de M. Chantre, les photographies d'un certain nombre de fragments de tablettes couvertes d'écriture cunéiforme, recueillis par M. Chantre au début de l'exploration qu'il allait entreprendre dans le tumulus de Boghaz-Keni. Ces fragments ont été trouvés au milieu de débris de toute nature dans le tumulus même, soit par M. Chantre, soit par M[me] Chantre, soit par M. A. Boissier qui faisait partie de la dernière mission. De ces fragments, au nombre de seize, dix seulement sont dans un état suffisant de conservation pour qu'on puisse en tenter au moins la transcription. D'autres ont été dirigés sur le musée de Constantinople où ils doivent se trouver aujourd'hui avec d'autres objets provenant de la même expédition. On comprend, d'après la nature de ces fragments, que les tablettes devaient êtres de dimensions très variables, les unes, fort grandes et fort épaisses, les autres beaucoup plus petites, suivant les besoins du scribe. Les dimensions de l'écriture sont également très variables, quoiqu'elle procède du même type. Les tablettes étaient écrites des deux côtés, mais il est certain que quelques-unes ont subi l'action d'un violent incendie qui les a fait éclater, de sorte qu'il ne subsiste souvent que des traces d'écritures de l'une des faces. Ces fragments permettent d'affirmer deux faits importants : 1° l'emploi de l'écriture cunéiforme dans une contrée où on n'en soupçonnait pas l'existence; 2° la présence d'un gisement considérable de documents que M. Chantre aurait certainement mis au jour s'il n'avait pas été entravé dans son exploration. — M. Ménant résume ensuite le travail de M. Boissier sur ces tablettes. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Théodore Reinach fait une communication sur la bataille de Magdolos et la chute de Ninive. Il montre que la bataille de Magdolos, mentionnée par Hérodote et, jusqu'à présent, identifiée à tort avec celle de Mégiddo, racontée par la Bible, a été gagnée par le pharaon d'Egypte Néchao non sur les Juifs ou les Philistins, mais sur les Assyriens, en 608 a. C. Elle n'a précédé que de trois ans la chute de Ninive. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 30 août 1895.

M. Ernest Bœtticher, de Potsdam, écrit pour communiquer quelques remarques sur des vases trouvés à Carthage par le R. P. Delattre.

M. Anatole de Barthélemy lit une note sur l'origine de la monnaie tournois. Il établit qu'à Tours, la monnaie, après avoir été en possession de l'abbaye de Saint-Martin sous les deux premiers carolingiens, redevient purement royale de 805 à 919. A cette dernière date, le duc Robert, abbé laïque de Saint-Martin, obtint du roi Charles le Simple, pour son abbaye, le droit de battre monnaie, dont il usa à titre personnel; ses successeurs continuèrent jusqu'à l'avènement de Hugues Capet, dernier duc-abbé en 987. Les comtes de Blois, puis les comtes d'Anjou, qui eurent le comté de Touraine à dater de 987, succédèrent aux anciens droits des ducs jusqu'à la confiscation de la Touraine par Philippe-Auguste, qui eut ainsi le comté et la monnaie. Cette dernière, devenue royale, fut employée et copiée dans tout le monde civilisée, soit comme monnaie réelle, soit comme monnaie de compte, jusqu'au siècle dernier. — M. Deloche présente quelques observations.

M. Oppert fait une communication au sujet de la bataille de Magdolos. Hérodote parle d'une grande victoire remportée sur les Syriens, à Magdolos, par le pharaon Nécho qui se serait ensuite emparé de la grande ville de Syrie, nommé Cadytis. M. Théodore Reinach a voulu contester l'identité du combat de Magdolos avec celui de Megiddo, où périt le roi de Juda, Josias. Ce fut vers le mois d'octobre 609 avant C. En l'automne de l'an 601, quatre ans plus tard, on trouve encore Nécho en possession de Carchémis, sur l'Euphrate, contre laquelle il avait entrepris cette expédition. La ville *grande* de Cadytis a été assimilée à tort avec Jérusalem et avec Gaza. M. Oppert prouve que le nom de cette ville signifiait la « sainte », et ce nom s'est perpétuée dans le grec « Hiérapolis », aujourd'hui Derablis sur l'Euphrate. Des inscriptions hittites représentent Carchémis par l'image de la colombe, symbole de la sainteté. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 6 septembre 1895.

La place de M. Joseph Derenbourg, décédé, est déclarée vacante.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. W. Helbig, associé étranger de l'Académie, annonçant la découverte récemment faite à Rome d'un monument funéraire sur lequel est représenté un *venator* de l'arène. C'est un jeune homme appuyé sur une lance et tenant dans la main droite une corde ramassée. Il porte une ceinture très large; il est chaussée de grandes guêtres montant jusqu'aux genoux et soutenues par de larges courroies de cuir; les souliers sont lacés. Son chien, assis près de lui, a le type des lévriers écossais.

M. Clermont-Ganneau lit un mémoire sur Ascalon et la ville de la colombe. Dans un très ancien texte syriaque, traduit sur un original grec aujourd'hui perdu, de la vie de Pierre l'Ibère, prince royal de Géorgie qui occupait au ve siècle le siège épiscopal de Maioumas Gaza, ville maritime servant alors de port à Gaza sur la côte S. de Palestine, il est question d'une localité sise à dix stades d'Ascalon et appelée d'un nom énigmatique. M. Raabe, qui vient de publier ce texte d'après un manuscrit de la bibliothèque de Berlin, avait cru reconnaître dans le nom de cette localité, lu par lui Palaea, une transcription du mot grec παλαῖα, « l'ancienne ». Mais ce prétendu nom ne correspond à rien sur le terrain. M. Clermont-Ganneau montre qu'il est la transcription d'un mot grec tout différent, *Peleia*, « la colombe », et que la localité correspond exactement, pour le nom comme pour la distance donnée, au village actuel de *Hamâmi* (en arabe = « colombe »), situé dans les environs immédiats d'Ascalon. L'origine de ce nom si fidèlement conservé semble se rattacher au culte de la colombe, qui avait à Ascalon, où s'élevait, au dire d'Hérodote, le plus ancien sanctuaire d'Aphrodite, une importante capitale, attestée par les témoignages concordants de l'histoire et de la numismatique. La donnée topographique nouvelle fournie par ce passage ainsi élucidé pourrait avoir des conséquences inattendues : c'est que le véritable emplacement de la vieille ville philistine d'Ascalon, que tout le monde s'accordait jusqu'ici à reconnaître dans les ruines de *Askalân*, sur le bord de la mer, serait à fixer en réalité à El-Medjdel, à 4 kilomètres dans l'intérieur des terres, Askalân ne représentant guère plus que l'ancien port d'Ascalon, la Maioumas Ascalon. Ascalon rentrerait ainsi dans l'analogie générale des grandes villes de la côte philistine telles que Gaza, Azot, Yamneia, qui, toutes, s'élevaient à plusieurs kilomètres de la côte, sur laquelle chacune avait son port, sa Maioumas, formant une petite ville indépendante. — MM. Oppert et Maspero présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Boissier, une lettre de M. C. Jullian, qui annonce la découverte, à Marseille, d'un autel funéraire portant l'inscription :

D ❦ M
IVLIAE SERENVAE
C ❦ IVLIVS
VITALIS

PATRONAE
CVI
ET ꝏ MATRI
V ꝏ F

Serenuae est très lisible; c'est peut-être un nom gaulois.

M. Oppert annonce que le R. P. Scheil a fait l'importante découverte d'un vase apporté à Constantinople de Telloh, et qui est le premier spécimen d'une classe de très rares monuments, celle des mesures de capacité. C'est un petit vase portant l'inscription grecque B AMA, « deux ama ». M. Scheil écrit que ce petit vase contenait à peu près deux décilitres et demi. En ce cas, le grec ἀμα donnerait la prononciation chaldéenne du dixième du cab, que l'on ignorait. Le mot n'est pas grec : ἀμή signifie « seau à eau ».

M. Oppert fait une communication sur « un dieu banquier et commerçant », le dieu Soleil, adoré dans la ville de Sippara, sur l'Euphrate, d'après des textes commerciaux du XIIe siècle c'est-à-dire, à peu près contemporains d'Abraham, publiés par un jeune savant allemand, M. Meissner.

Séance du 13 septembre 1895.

M. Anatole de Barthélemy communique en seconde lecture son mémoire sur la monnaie tournois.

M. Clermont-Ganneau rectifie la lecture d'un texte araméen d'Égypte mal compris jusqu'à ce jour et montre que c'est un acte de dévotion d'un nommé Azariaou au dieu Horns. Ce qui donne une véritable valeur à ce petit texte ainsi élucidé, c'est que cet Azariaou, adorateur de Jéhovah, comme l'indique son nom caractéristique, était un Israélite. On comprend l'intérêt qu'il y a à constater chez les Israélites, plusieurs siècles avant C., l'emploi de la langue araméenne et l'existence d'un culte rendu publiquement à une divinité égyptienne.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur Ascalon et la ville de la colombe.

M. Viollet fait une communication sur le principe de l'immutabilité du droit successoral dans la maison de France. Ce droit a été défini en ces termes par Torcy : « Le prince le plus proche de la couronne en est l'héritier nécessaire... Il succède... par le seul droit de sa naissance. Il n'est redevable de la couronne ni au testament de son prédécesseur, ni à aucun édit, ni à aucun décret, ni enfin à la libéralité de personne, mais à la loi. Cette loi est regardée comme l'ouvrage de celui qui a établi toutes les monarchies et nous sommes persuadés, en France, que Dieu seul la peut abolir. Nulle renonciation ne peut donc la détruire. » Chacun sait quels embarras et quelles difficultés souleva, lors du traité d'Utrecht, ce principe fameux. En 1789, la Constituante n'osa résoudre cette grave difficulté, et la constitution de 1791 laissa expressément la question indécise. On ne parut par avoir aperçu l'origine de ce principe constitutionnel. Il date du XVe siècle. Il a été imaginé par les théoriciens patriotes qui avaient à cœur d'établir la légitimité de Charles VII, la légitimité du prince français opposé au prétendant anglais. Ils combattirent à l'aide de ce principe le traité de Troyes qui se trouvait par là frappé d'une sorte de nullité. Il s'agissait d'exclure tout candidat étranger : c'est le patriotisme et la haine de l'étranger qui ont inspiré les premiers auteurs de cette doctrine constitutionnelle.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1895

427. — H. Hübschmann, **Persische Studien**, Strassburg, Trübner, 1895, in-8, 288 pp.

Les *Persische Studien* de M. Hübschmann comprennent deux ouvrages distincts.

Le premier est une collection de notes destinées à corriger et compléter le dictionnaire étymologique de M. Horn. Plusieurs de ces notes sont fort instructives et montrent bien la lecture étendue et la méthode prudente de l'auteur; quelques-unes auraient pu sans inconvénient n'être pas imprimées : il était superflu de corriger chez M. Horn une faute d'impression dans un mot arménien p. 17 ou une erreur d'accent dans un mot sanskrit p. 19; tous les lecteurs s'aviseront sans doute d'eux-mêmes que le rapprochement de pers. *ang* et de lat. *apis* fait difficulté, et c'est aussi perdre le temps que de critiquer un rapprochement de russe *utka* et de persan *bat* que personne ne reproduirait aujourd'hui et qui n'a pas plus de vraisemblance que celui de *ang* et de *apis*.

Le second ouvrage, beaucoup plus important, est une phonétique historique du persan qui présente un très grand intérêt. M. H. peut, en effet, utiliser les mots iraniens qui ont été empruntés en arménien, grâce à sa connaissance approfondie de cette dernière langue; or on sait que la meilleure part de ces emprunts a été faite durant la période arsacide, c'est-à-dire en un temps où tout renseignement direct manque sur l'histoire de la phonétique perse. Cette précieuse ressource a permis à M. H. de rectifier et de préciser beaucoup de détails de l'exposé lumineux de notre regretté J. Darmesteter.

Sans doute il eût été souhaitable que M. H. commençât par l'étude complète des mots iraniens empruntés par l'arménien qu'il promet depuis longtemps; les emprunts remontent très haut : Varron (*de ling.*

lat. V, 20) cite un mot arménien qui n'est en réalité qu'un mot perse; mais ils n'ont cessé à aucun moment; pour les utiliser il faut donc classer les mots suivant la date où ils ont passé en arménien; si ce travail préliminaire était fait, l'exposition de M. H. en deviendrait beaucoup plus claire et plus convaincante. Les emprunts anciens, par exemple, ont été faits à une date où la voyelle finale du premier terme des composés subsistait : arm. *Aramazd* repose sur *Ahuramazda* et l'*a* final du premier terme ne peut avoir été ajouté secondairement; plus tard l'arménien a pris *Ormizd* et *Arhmn* avec toutes les altérations récentes; le suffixe arm. *-a-ran* (par exemple *awet-a-ran*) n'est autre chose que l'*a* final du premier terme des composés suivi de *-δâna-*, qu'on trouve dans pers. *âbdân* par exemple; il est difficile de voir ici une innovation arménienne; dans *Mihrdat* l'*a* du premier terme est tombé, mais en même temps le *d* intérieur subsiste ainsi que l'*i* de la première syllabe; si le mot était ancien, il serait **Mrharat* ou **Mharat*, cf. *Bagarat* de *Baγa-δâta-*; même un *i* final de premier terme a été reçu par l'arménien : *patowhas* « punition » sort de **pati-frasa-*; *-ifr-* a donné arm. *-iwhr-*, cf. le verbe *awrhnel* « bénir » (de **awhrin*, pers. *âfrîna-*), et, l'*i* étant tombé phonétiquement, le *w* subsistant s'est vocalisé; *fr-* donne régulièrement *whr-*, qui, au commencement du mot, se simplifie, comme on le sait, en *hr-*; *f-* seul donne *ph-* : *pharkh*, *phartham* (pehlvi *phrwm*, lire *fahlum*). — Dans les emprunts anciens *-av-* devient *-ov-* : *dsrov, hrovartak*, etc. (mais non dans les mots originaux : *haw* « oiseau », *haw* « aïeul », *law* « bon »); *-av-* subsiste au contraire dans l'emprunt récent *Pahlaw* (forme ancienne *Parthew*); l'*o* de *mog* rappelle la graphie du zend *moγu-*, et le nom de l' « enfer » arm. *dzhoxkh* ne peut être autre chose que **duzh-ahv-* avec la même altération de *a* par un *u* ou un *v* suivant; l'explication que donne de ce mot M. H. p. 64 est bien entortillée; il ne suit pas de là bien entendu que *duzh-ahv-* explique la forme persane. — Le traitement de *r* voyelle dans les emprunts anciens est très clair : *er* là où le persan moderne a *ir* : *kerp, -kert* (*-gird*), *kerpas* (*kirpás*), *ar* là où le persan a *ur* : *vard*, *varz* (persan *gurz*), *barsh*, *Vahagn, -marg, kaxard* (cf. zd. *kahvərəda-*); dans les emprunts postérieurs on trouve *ir* et *ur* avec *i* et *u* tombés ou subsistant suivant la date plus ou moins basse, cf. *pashtpan* et *phushtipan, phshtipan.* — M. H. ne manque pas d'indiquer parfois ces différences, ainsi p. 205 celle de *rh* et de *hr* dans *ashxarh* et *shahr*; l'*h* simple à l'intérieur dans *pahel* (en face de *parh*), *Vahagn* (c'est-à-dire **Varhagn,* zd. *vərəthraγna-*) tient sans doute à la position intervocalique : cf. *mehean.*

Le travail de M. H. comporte une infinité de détails sur lesquels il est impossible d'insister. Il subsiste bien des incertitudes et des difficultés; l'auteur en résout beaucoup; pour le reste, il pose les problèmes d'une manière en général très nette et qui en avance la solution. On lit par exemple p. 196 et suiv. que les infinitifs du type *anbâshtan* en

face du présent *anbâram* sont tous dus à une imitation de l'ancien *dáshtan : dâram;* c'est l'essentiel et il y a peu de mérite à reconnaître ensuite que *dáshtan* doit être la contamination de **dârtan* et **darshtan* (rac. *darz-* « tenir ferme » fréquente dans l'Avesta). — Les exemples réunis p. 155 et suiv. permettent de reconnaître que le traitement anomal *gu-* de la particule *vi-* est propre aux verbes et que *vi-* donne *bi-* régulièrement dans les composés nominaux non influencés par les verbes; l'anomalie tient donc à quelque particularité de la composition verbale. — Il suffit de parcourir les listes d'exemples de la p. 171 et suiv. pour reconnaître que l'*a* de *abrû* n'est pas une prothèse persane; une voyelle peut être ajoutée devant un groupe de consonnes initial si la première consonne est *s;* mais on ne trouve la voyelle additionnelle qu'après la première consonne dans un groupe tel que *br-; Afrêdûn, Afrásiyâb* que rapproche M. H. ne sont pas empruntés à la langue populaire, mais, comme la plupart des noms propres de l'épopée iranienne, à des textes écrits, souvent lus d'une manière fautive et adaptés tant bien que mal à une prononciation postérieure à celle de ces textes; ainsi s'explique, par exemple, l'*f* de *Afrêdûn.* L'*a* de *abrû* répond à l'*o* de serbe *obrva* en face de *brv;* l'accentuation porte témoignage qu'en grec il a existé une forme *φρῦς à côté de ὀφρῦς, car l'υ long est circonflexe comme dans deux autres mots à prothèse ὀσφῦς et ἰχθῦς, et dans les monosyllabes δρῦς, μῦς, σῦς, tandis qu'il est oxyton dans les polysyllabes : Fισχύς, πληθύς, Ἐρινύς; cf. εἷς, οὐδείς; πᾶς, ἱστάς; σκῶρ, ἰχώρ; ἤ, τιή; βοῦς, βασιλεύς.

Quoi qu'il en soit, M. Hübschmann a fait faire à la phonétique perse un progrès considérable; il a apporté beaucoup de faits nouveaux et d'explications personnelles, et pour le reste exposé loyalement les difficultés sans chercher à dissimuler par des explications arbitraires les contradictions phonétiques qui subsistent en grand nombre. Une étude attentive des dialectes semble seule pouvoir permettre de pousser cette étude beaucoup plus avant.

A. Meillet.

---

428. — Dumon (K.), **Études d'art grec, avec figures dans le texte et une planche.** Paris, E. Leroux, 1894, 32 p. *in*-folio.

Personne, je crois, ne méconnaîtra le mérite et la science de M. K. Dumon : plein de zèle pour la défense de la tradition, il soutient contre M. Dörpfeld, au sujet du *logeion* dans le théâtre grec, une cause qui ne me paraît pas mauvaise, et il apporte même dans la discussion des idées nouvelles et ingénieuses. Mais je ne puis vraiment recommander ce livre aux lecteurs de la *Revue critique* sans les prévenir qu'ils auront beaucoup de peine à le comprendre. Ne parlons même pas ici de la langue et du style : on pardonnerait sans doute à M. Dumon, qui es

d'Amsterdam, ses fautes innombrables de français, s'il avait pris soin de composer clairement son ouvrage; mais je n'imagine pas qu'on puisse avec plus de gaucherie et de maladrese laisser le lecteur dans l'ignorance du sujet qu'on prétend lui exposer. En réalité, M. D. suppose que tout le monde a présente à la mémoire l'étude qu'il a publiée en 1889 sur le *Théâtre de Polyclète* (restauration d'après un module), ainsi que l'article inséré par lui dans le tome XX de la *Mnemosyne* (1892), sur une correction au texte de Vitruve (V, 7). Ces *Études d'art grec* font donc suite à une discussion qui se prolonge depuis plusieurs années entre l'auteur et les partisans du système de M. Dörpfeld; mais elles ne répondent pleinement ni au titre général qu'elles portent, ni même au sous-titre : *Symétrie et harmonie; le logeion;* car, dans l'un et dans l'autre de ces deux chapitres, M. Dumon, loin d'épuiser ou même de traiter le sujet qu'il annonce, ne fait guère que réfuter les objections qu'on a faites à ses précédentes publications. Ce n'est pas un pareil ouvrage qui peut nous fournir encore l'occasion de résumer le débat, en appréciant les arguments invoqués de part et d'autre. Aussi bien, pour être juste, nous faudrait-il examiner les répliques de M. Dörpfeld, et aussi les contre-ripostes de M. Dumon, publiées cette année même dans la *Berliner philologische Wochenschrift*. Cette polémique n'aura chance d'être comprise du public, je dis même du public savant, que du jour où l'une ou l'autre des deux thèses aura été exposée avec méthode, dans une œuvre d'ensemble. Ajoutons (et c'est peut-être l'excuse de M. D.), que c'est bien à M. Dörpfeld de commencer.

Am. Hauvette.

---

429. — Theodor Schreiber. **Die Alexandrinische Toreutik.** Untersuchungen über die griechische Goldschmiedekunst im Ptolemaerreiche. Extrait des *Abhandlungen der phil. hist. Classe der Kœnigl. Sæchs. Gesellsch. der Wissenschaften*, t. XIV. Leipzig, Hirzel, 1894. In-4°, 209 p., avec cinq planches et 138 vignettes.

Jusqu'à présent, le luxe de l'époque ptolémaïque ne nous est guère connu que par les textes; l'Égypte, qui nous a rendu tant de trésors, ne paraît avoir conservé que peu de reliques de l'orfèvrerie et de la toreutique alexandrines. C'est ce qui explique que l'industrie de ce pays, sous la domination grecque, n'occupe pas encore, dans l'histoire de l'art, la place à laquelle elle semble avoir droit. En présence de chefs-d'œuvre comme certaines pièces des trésors d'argenterie de Hildesheim et de Bernay, on a généralement songé à des ateliers romains du temps d'Auguste; M. Schreiber, le premier, a cru devoir les attribuer à ceux d'Alexandrie. Cette opinion, déjà indiquée par lui en 1888 dans un beau travail dont nous avons rendu compte (*Revue*, 1888, II, p. 228), a été développée au cours du mémoire qui va maintenant nous occuper.

Le point de départ de l'auteur est une série de cinq moules gréco-égyptiens, en serpentine, stéatite et calcaire, dont il a donné de bonnes gravures. Ces moules, destinés à la fonte des métaux, présentent une grande variété de motifs, dont quelques-uns sont nettement égyptisants (crocodiles, Harpocrates, Sérapis, Bès) ; sur plusieurs d'entre eux, on distingue les creux de manches de patères amortis à leur partie inférieure par deux chénisques. Or, les musées de l'Europe contiennent un nombre considérable de patères dont les manches sont caractérisés par deux chénisques, exactement conformes à ceux des moules alexandrins. Deux de ces manches seulement, conservés au musée du Vatican, proviennent d'Égypte ; on n'en connaît ni de la Grèce propre ni de l'Asie Mineure ; mais l'Italie (en particulier Pompéi), la Gaule, la Germanie, la Bretagne, la vallée du Danube, l'Espagne même en ont donné beaucoup. Comme il ne peut être question de chercher l'origine de ces objets en Grèce, on n'a que le choix entre l'Italie et l'Égypte. M. Schreiber, après avoir donné un long catalogue illustré des manches de patères à chénisques et des appliques du même style — catalogue qui suffirait seul à recommander l'étude de son mémoire — examine s'il est possible d'attribuer la création de ces types à l'industrie gréco-romaine du temps d'Auguste. On allègue, il est vrai, à l'appui de cette manière de voir, les inscriptions latines que portent plusieurs vases d'argent, entre autres du trésor de Bernay ; mais ces inscriptions, dédicaces, notations pondérales ou noms des possesseurs, sont des additions d'époque romaine, qui ne préjugent pas l'origine des objets. Reste donc à se demander si l'époque d'Auguste était encore capable d'innover dans le domaine de la toreutique et de produire des chefs-d'œuvre comme ceux qu'on lui attribue. M. S. ne le croit pas ; il commente, à cet effet, le passage de Pline (XXXIII, 157), suivant lequel la toreutique était déchue à tel point qu'on recherchait seulement les œuvres anciennes : *Subitoque ars haec ita exolevit, ut sola jam vetustate censeatur usuque attritis caelaturis, si nec figura discerni possit, auctoritas constet.* Les trésors d'argenterie trouvés dans la partie occidentale de l'Empire romain renferment précisément nombre de pièces, parmi les plus belles, qui portent les traces d'un long usage et sont fort mal conservées. Ce n'est pas à dire que la production de vases à reliefs, tant en argent qu'en bronze, n'ait été très active à l'époque romaine, non seulement à Rome, mais dans les provinces. On produisait beaucoup, mais on n'inventait plus rien. Les anciens motifs étaient indéfiniment copiés et combinés, souvent d'une manière assez adroite, mais les types en faveur n'étaient pas des créations de l'art romain. C'est encore Pline qui, parlant des vases d'argent, se plaint des caprices de la mode, faisant prédominer tantôt un style, tantôt un autre (XXXIII, 139) ; de pareils caprices ne sont explicables que lorsqu'il s'agit d'une industrie réduite à l'imitation et disposant d'un grand choix de modèles appartenant aux écoles les plus diverses. Ils se concilient à merveille avec le goût pour *l'argentum*

vetus (Juvénal, I, 76), dont ils ne sont, à tout prendre, qu'un effet. Assurément, les pièces d'orfèvrerie servant de modèles n'étaient pas toutes de provenance alexandrine et il est même assez singulier que les textes ne mentionnent pas de vases d'argent gréco-égyptiens ; mais la concordance des moules découverts en Égypte avec une classe fort nombreuse de manches de patère est un indice qui ne peut être négligé. M. S. a essayé de compléter sa démonstration en montrant le caractère alexandrin des décorations si variées et si ingénieuses que l'on admire sur les manches de patères historiés et les vases auxquels ont été adaptées ces anses. Pour le cratère d'Hildesheim, il a pu citer un fragment de vase en marbre d'un style analogue, sur lequel paraissent un enfant, un oiseau et une sauterelle qui rappellent tout à fait certains motifs fréquents sur les reliefs dits alexandrins. Il a insisté sur la ressemblance d'un groupe de vases métalliques à reliefs avec d'autres, en argile vernissée, certainement gréco-alexandrins, sur lesquels on lit les noms de reines égyptiennes de la famille des Ptolémées (le plus connu de ces vases, autrefois acquis par Beulé, appartient encore aujourd'hui à la famille de ce savant). L'analyse des sujets qui décorent les vases à chénisques, scènes de la vie rustique, scènes d'intérieur, groupes empruntés aux cycles de Dionysos et d'Eros, concorde parfaitement avec l'idée que l'on s'est faite des caractères et des tendances de l'art alexandrin. Tout cela, il est vrai, n'équivaut pas à une preuve, telle que le serait la signature d'un artiste grec d'Égypte sur un vase de Pompéi, de Bosco Reale ou de Bernay, et quelque favorable que soit l'impression que laisse le mémoire de M. Schreiber, il faut reconnaître qu'il n'a pu alléguer que des vraisemblances. Quand l'auteur parle des bas-reliefs alexandrins, dont il a publié un magnifique recueil, il ne dissimule pas que, là aussi, l'origine alexandrine n'est que probable, qu'elle n'est encore démontrée par aucun argument de fait. Et tout récemment nous avons vu M. Wickhoff s'inscrire en faux contre la théorie de M. S. et revendiquer pour l'époque d'Auguste non seulement l'exécution, mais l'invention des bas-reliefs dits alexandrins. On ne peut donc encore considérer la question comme résolue, d'autant plus que les œuvres incontestablement ptolémaïques, telles que les monnaies, le vase de Portland, le camée de Vienne, ne fournissent de preuves ni dans un sens ni dans l'autre. Quand on constate, cependant, combien d'emprunts la Rome impériale a faits à l'Égypte des Ptolémées, dans l'administration, dans la législation, dans la littérature, dans la religion même, on est bien tenté de croire qu'un avenir prochain finira par donner raison à M. Schreiber.

Salomon Reinach.

---

430. — **Hyperidis orationes sex**, cum ceterarum fragmentis, edidit Fr. Blass, editio tertia, insigniter aucta, Lipsiae, Teubner, 1894, LV-176 p. in-12. Prix : 2 mk. 10.

Si l'activité scientifique de M. Blass mérite les plus grands éloges, je ne sais s'il ne faut admirer plus encore le zèle que déploie la maison Teubner pour tenir au courant cette précieuse collection des auteurs grecs et latins, qui laisse si loin derrière elle toutes les publications du même genre. Sans doute quelques auteurs grecs attendent encore un éditeur qui applique les meilleures méthodes et mette à profit les plus récentes découvertes de la science : de ce nombre est l'orateur Eschine, que représente assez mal la vieille édition Franke, depuis longtemps reproduite sans changements, d'après des clichés usés. Mais c'est là une exception presque unique dans la collection Teubner, et chaque année voit paraître un nombre considérable de rééditions ou d'éditions nouvelles, qui témoignent d'un effort toujours plus grand pour offrir au public des textes toujours plus purs, des instruments de travail toujours plus parfaits. Peut-être, en prenant un caractère plus scientifique, ces éditions perdent-elles quelque chose de leur légèreté primitive : elles deviennent parfois compactes et lourdes, malgré des prodiges de typographie, quand il faut faire tenir dans l'espace le plus étroit possible des indications multiples; les signes d'abréviation, les chiffres, de toutes formes et de toutes dimensions, encombrent aujourd'hui, non seulement le bas des pages, mais les marges, à droite et à gauche; ils envahissent même la marge supérieure, ordinairement réservée au titre courant, et se glissent jusqu'entre les lignes. Aucune édition, que je sache, ne présente à cet égard un aspect aussi étrange que la nouvelle *Anthologia graeca* de M. Stadtmüller : à force de vouloir reproduire toutes les données du fameux manuscrit palatin, l'éditeur accumule, presque à l'excès, les signes les plus variés; mais c'est vraiment un chef-d'œuvre qu'une seule de ces pages, où tant de renseignements paléographiques, critiques, bibliographiques, se condensent sous la forme la plus succincte, et, en somme, la plus claire, du moins pour l'œil exercé du savant.

La troisième édition des discours d'Hypéride présente, quoique à un moindre degré, le même caractère : deux discours récemment découverts devant prendre place dans ce nouveau volume, M. B. a voulu fournir au lecteur tous les éléments d'un contrôle sérieux, d'une discussion solide, tant pour l'établissement que pour l'explication du texte, et, comme ces découvertes inattendues apportaient de nouvelles lumières à la critique des autres morceaux, il a bien fallu reviser, corriger, compléter les quatre plus anciens discours, ainsi que les fragments conservés çà et là dans les auteurs. Ce n'est pas ici, comme dans d'autres cas, l'abondance des manuscrits qui embarrasse ; mais c'est l'état fragmentaire des papyrus, c'est leur déchiffrement difficile, c'est la restitution des passages effacés ou disparus, c'est le rapprochement des morceaux isolés, et la justification des combinaisons proposées. Tout ce travail minutieux

est figuré, dans le volume de M. Blass, par des signes de toutes sortes : lettres latines ou grecques, chiffres romains ou arabes, étoiles, points, astérisques, crochets, parenthèses, barres verticales ou horizontales, etc..... Dans un latin aussi concis que possible, M. B. nous permet d'apprécier toute l'étendue de ses recherches, toute l'ingéniosité de ses tentatives de restitution. Non content de signaler les leçons adoptées par M. Kenyon dans la troisième édition des deux discours nouveaux (Londres, 1893), il rappelle les précédentes lectures du même éditeur, les discute *de visu*, et ne se sert pas moins des conjectures de MM. Diels, Kœhler, Sandys, Weil. Sur chaque point en litige, le lecteur possède tous les éléments du problème. Ajoutez à cela que, dans une préface qui est un modèle de clarté, M. B. raconte brièvement l'histoire des papyrus d'Hypéride, les décrit, définit leur âge, et apprécie leur valeur relative. Dans cette partie de sa tâche, M. B. nous paraît faire preuve d'un jugement particulièrement sûr et modéré : tout en reconnaissant à la critique le droit de corriger des manuscrits souvent défectueux, il impose une limite à ce droit, en s'appuyant sur les considérations littéraires les plus délicates, telles que celles qui ont trait aux transformations déjà graves qu'avait subies l'atticisme dans la seconde moitié du IVe siècle (p. XXVII). Les remarques sur l'hiatus dans l'*Oraison funèbre* d'Hypéride et dans les discours moins soignés du même orateur sont également pleines de sens et de raison (p. XXX). M. Blass a depuis longtemps conquis une place éminente parmi les savants qui s'occupent des orateurs et, en général, de la prose attique : l'autorité qu'il a en ces matières donne un prix en quelque sorte inestimable à cette nouvelle édition d'Hypéride.

Am. HAUVETTE.

---

431. — **Studien zur lateinischen Lautgeschichte** von Felix SOLMSEN. Strassburg, Karl J. Trübner, 1894. VI-208 pp. in-8. Prix : 5 M. 50.

Les personnes qui possèdent le tome V des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, trouveront à la p. 46, note 1, un résumé de la première partie du travail de M. Solmsen. Ce résumé, dû à la plume de M. Louis Havet, est à certains égards plus complet, quoique M. S. ait fait appel aux langues slaves et germaniques pour déterminer la nature primitive de la première syllabe de *uolo*. Le résumé est antérieur de neuf ou dix ans à la brochure de M. Solmsen, puisque ce dernier travaillait à ces questions en 1892-1893. M. S. pourrait peut-être expliquer ce rapport chronologique. Je dois ajouter que la note 1 de la p. 46 en question n'a pas dû échapper à l'information étendue dont fait preuve M. Solmsen; car, pp. 24 et 25, il cite la p. 46 du même article, incidemment et pour en écarter les assertions [1]. Nous devons d'autant plus regretter que les

1. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Ma critique vise M. Havet, et non M. Solmsen. Si, au lieu de perdre ses précieuses observations dans une note où seu-

notes publiées en 1894 par M. Havet dans l'*Archiv* de Wölfflin (IX, pp. 135 et 308) aient paru trop tard; l'auteur y formule nettement pour la première fois la distinction de l'*l* palatale et de l'*l* vélaire en latin. Cet important résultat, vers lequel M. Havet nous achemine depuis plus de dix ans, aurait pu être mis à profit par M. Solmsen.

La deuxième partie des *Studien* a pour objet le changement de *que-* en *co-*, et la troisième, la disparition de *u* entre voyelles.

Paul Lejay.

432.— Voege (Dr Wilhelm) **Die Anfænge des monumentalen Stiles im Mittelalter, eine Untersuchung über die erste Blutezeit franzœsischer Plastik.** Strasbourg, Heitz, 1894, xxi-376 p. 58 vignettes et une planche en phototypie.

Le livre de M. Vöge est une œuvre dont l'éloge n'est plus à faire : paru depuis un an environ, il est déjà devenu pour ainsi dire classique, et c'est justice, car il offre une série à peu près complète de renseignements, consciencieusement réunis et discutés, sur un sujet capable d'intéresser à un haut degré la plupart des artistes et des archéologues.

A ces qualités se joint une ingéniosité dans l'hypothèse et une subtilité dans la discussion qui sont un charme pour le lecteur. C'est par là que l'auteur se rapproche de Viollet le Duc; moins séduisant à lire et à feuilleter, il a cependant une autre valeur pour l'érudit, puisque les références aux sources historiques et bibliographiques abondent et que les illustrations sont le plus souvent exécutées par un procédé purement mécanique.

La thèse est celle-ci : le grand portail de la cathédrale de Chartres, exécuté, on le sait, en 1145, est le chef d'œuvre de la statuaire de cette époque et le prototype des beaux portails à statues du xiiie siècle. Mais quelle est l'origine du portail de Chartres lui-même? c'est l'adaptation au style septentrional des riches compositions sculpturales dont les artistes de Provence ornaient les piliers de leurs cloîtres, comme à Saint-Trophine d'Arles et à Moissac, et les piédroits de leurs portails comme au même Saint-Trophime et à Saint-Gilles. La Provence, qui possédait une foule de beaux débris antiques et s'appliquait à les reproduire, avait seule pu, dès la première moitié du xiie siècle, créer une école de statuaire monumentale qui tomba promptement en décadence, mais dont les efforts portèrent leurs fruits, car les artistes septentrionaux s'en inspirèrent en l'appropriant à leur génie. Cette thèse est exposée avec une grande conviction et une grande abondance de documents auxquels

---

lement des gens avisés iraient les chercher discrètement, M. Havet les avait exposées en belle page, s'il les avait entourées de digressions sur les langues letto-slaves et sur le germanique, elles auraient été mieux protégées. On ne reçoit jamais de ses contemporains que le traitement qu'on mérite.

il ne manque (hélas!) qu'un lien évident de ressemblance et une chronologie certaine. Dépourvue de ces deux éléments, l'argumentation, quelque intéressante et serrée qu'elle soit, ne peut satisfaire la critique. La faute n'en est pas à l'auteur; cependant, il pourrait suggérer la défiance par la hardiesse avec laquelle il précise la personnalité de tel ou tel artiste dont il retrouve la main dans plusieurs monuments. Cette façon de procéder, admise maintenant en Allemagne, ne nous ramène-t-elle pas au temps où les bénédictins de Saint-Maur attribuaient la sainte chapelle à Pierre de Montereau parce qu'elle ressemblait à la chapelle de Saint-Germain-des-Prés?

Par contre, M. V. ne voit que convention dans l'habillement et dans les physionomies des statues du xii[e] siècle, et là il semble aller trop loin en sens inverse : le vêtement, comme la figure, sont stylisés sans doute, mais imités cependant d'un modèle réel, dont il rend la physionomie synthétisée et déformée dans un certain sens voulu. Une restitution du type réel du modèle et du costume n'est-elle pas moins risquée que celle de la personnalité des artistes?

Quant à la conclusion même de l'ouvrage, il semble que les styles soient plus différents et les dates probablement plus rapprochées que l'auteur ne le croit. Telle de ces juxtaposions n'évoque aucune ressemblance. Les proportions, le style, les sujets sont divers; les statues de saint Trophime et de saint Gilles sont logées entre des colonnes; celles de Chartres s'y adossent, et un seul fait est certain, c'est que la mode des portails ou des trumeaux ornés de statues allongées était répandue vers le milieu du xii[e] siècle dans la France entière, depuis Autun et Vézelay jusqu'à Saint-Georges-de-Boscherville ou jusqu'à Moissac ; depuis Arles et Saint-Gilles jusqu'à Saint-Étienne de Corbie (Somme), Honnecourt et Cappelle-Brouck (Nord), exemples par lesquels M. V. aurait avantageusement remplacé le tympan de Saint-Pierre-de-Roye cité par lui et qui n'est qu'une récente et détestable copie de celui de Chartres.

Quant à l'origine de la statuaire monumentale, je la chercherais plutôt dans la région Auvergnate qui, dès le début du xii[e] siècle au moins, fournit un grand nombre de beaux chapiteaux à figures (Saint-Nectaire, Issoire, Orcival Mozac) où l'étude de l'antiquité est évidente, et qui, dès avant la construction du portail de Saint-Trophime, a appliqué la statuaire à la décoration des piédroits du portail, à Notre-Dame du Port de Clermont. Du reste, les églises de Conques, Carennac, Beaulieu, Moissac et Saint-Sernin de Toulouse procèdent de cette école qui a exercé son influence jusqu'en Espagne (à Compostelle) et en Italie (à Sant'Antimo); ce sont là des faits que M. Vöge semble n'avoir pas remarqués, mais dussent ses conclusions être rejetées, son livre restera précieux par la quantité et la valeur scientifique des recherches qu'il contient.

C. Enlart.

433. — **Les Grands écrivains de la France.** Œuvres de Blaise Pascal, nouvelle édition, d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par Prosper FAUGÈRE. Tome second, un vol. in-8° de 600 p. Paris, Hachette, 1895.

La collection des Grands écrivains de la France a donné, comme tout le monde le sait, des éditions excellentes; le *Pascal* publié sous le nom de M. Faugère ne semble malheureusement pas devoir en grossir le nombre. Le second volume, qui vient de paraître, est encore plus mauvais que le premier, paru en 1887, l'année même où M. Faugère est mort, âgé de soixante-dix-sept ans. Il contient les six dernières Provinciales, et l'on y a joint des *Pensées et notes détachées*, ainsi que des *Factums* auxquels Pascal peut avoir travaillé; nous allons voir ce qu'il faut penser de ces différentes parties du second volume, publication posthume si jamais il en fût.

Si M. F. s'était conformé aux prescriptions de M. Adolphe Régnier, directeur de la collection, il aurait transcrit le texte des *Provinciales* d'après l'édition de 1659, la dernière parue du vivant de Pascal. Mais l'édition de 1659 pourrait bien être l'œuvre exclusive de Nicole, car Pascal était alors absorbé par la composition de son *Apologie du christianisme*, et la maladie qui devait l'emporter si rapidement ne lui laissait pas un moment de repos. Aussi la critique a-t-elle félicité M. Havet qui, publiant les *Provinciales* en 1885, a reproduit le texte original, et donné à titre de variantes les modifications postérieures à 1657. M. F. n'a adopté ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes. Possesseur d'une ancienne copie manuscrite qu'il avait, dit-on, payée fort cher, il a cru qu'elle devait avoir une grande valeur littéraire, et il ne s'est même pas demandé pourquoi on ne l'avait pas utilisée avant lui. M. F. est allé plus loin, car il a supposé que cette copie avait été faite sous la direction de Pascal et corrigée par lui. « Je me suis trouvé, dit textuellement « M. F. (p. CXIII de l'introduction du premier volume) en présence d'un « texte évidemment meilleur que celui de toutes les éditions, y compris « celles qui avaient paru du vivant de Pascal.... Je crois être autorisé, « lisons-nous encore p. CXVI, à dire que ce texte a été revu par Pascal « lui-même. » S'il en était ainsi, le manuscrit Faugère ferait autorité; mais les choses ne sont malheureusement pas telles que se les figurait l'enthousiasme de son propriétaire. Le texte en question ne peut pas avoir été revu par Pascal puisque, de l'aveu de M. F. lui-même (p. CXI), le manuscrit est postérieur à l'édition de Nicole, celle de 1659.

En outre, et ceci est plus grave, le texte de la copie Faugère n'est pas du tout un texte amélioré; c'est, au contraire, un texte adouci, énervé, académisé par un manœuvre qui ne comprenait rien à Pascal. Ce manœuvre a copié les *Provinciales* pour les conserver, car on craignait pour elles les effets de la persécution, mais il les a copiées en les défigu-

rant[1]. Cinq cents exemples pourraient être allégués pour démontrer cette vérité; je me contenterai d'en citer quatre ou cinq; ils feront voir ce qu'est devenue la prose de Pascal sous la plume d'un scribe ignorant. On lit au début de la dix-huitième Provinciale : «... Il n'y a peut-être rien de *si* difficile que de rendre hérétiques ceux qui ne le sont pas. » Le manuscrit Faugère porte, (p. 201) « rien de *plus* difficile ». C'est forcer la note et frapper fort au lieu de frapper juste, ce que Pascal se gardait bien de faire. Un peu plus loin nous lisons dans les éditions : « J'ai fait voir combien vous leur *aviez* imputé d'hérésies l'une après l'autre, manque d'en *trouver* une que vous *ayez pu* longtemps *maintenir.* » La leçon du manuscrit Faugère est toute différente : «... combien vous leur *avez* imputé.... ; manque d'en *avoir trouvé* une que vous *pussiez* longtemps *soutenir.* » Éditions : « Cela vous *a mis dans la nécessité* de répondre. » — Ms. F. « Cela vous a *obligés* de répondre. » etc., etc., On peut ouvrir le livre au hasard ; on est certain de rencontrer partout des « améliorations » de cette sorte. La constatation avait déjà été faite à propos du tome Ier, dont le cri public réclamait la mise au pilon; les éditeurs ont préféré donner une suite, de manière à former un tout détestable, mais complet. Cette édition des *Provinciales* aura du moins l'avantage de montrer à quel degré d'aberration peuvent conduire le défaut de méthode et l'attachement aveugle à ses propres idées.

Les *Provinciales* sont d'une lecture difficile, aujourd'hui surtout que la théologie n'est guère accessible au grand public ; on a donc besoin de notes en grand nombre pour élucider bien des questions. Dans l'édition de M. F. ces notes brillent, comme l'on dit vulgairement, par leur absence ; et les appendices particuliers perdus à la suite de chaque lettre ne comblent en aucune façon cette regrettable lacune. Si l'on veut étudier sérieusement les *Povinciales*, au lieu de les lire dans l'édition Faugère, il faudra consulter les éditions anciennes, notamment celle de Mlle de Joncoux; et il faudra ne pas négliger l'édition de M. Havet, celle de 1885.

Les *Pensées et notes* que l'on a cru devoir imprimer à la suite des *Provinciales* ont été empruntées à une édition des *Pensées* de Pascal faite par M. F. en 1844 ; plusieurs d'entre elles se rapportent manifestement aux *Provinciales*. et quelques-unes sont même des fragments de brouillon de ces fameuses *Petites Lettres*. Mais que viennent faire ici tant de pensées sur la foi, sur le pape, sur les hérésies, sur l'Eucharistie, sur la discipline de l'Église, sur la confession, etc. ? Dans quel embarras ne va pas se trouver l'éditeur chargé de publier les *Pensées* dans un troisième volume faisant suite à celui-ci ? Cet éditeur n'est plus libre; il ne peut même plus reproduire dans son intégrité l'édition de 1844; la future

1. J'ai sous les yeux une copie manuscrite des mémoires du chanoine Godefroi Hermant, les premières Provinciales y sont transcrites en entier, — au style indirect! et cela à la date de 1675.

édition des *Pensées* sera nécessairement incomplète, mutilée, tronquée.

Une bonne édition des *Provinciales* exige un certain nombre d'appendices; on avait compris cette nécessité dès le XVIIe siècle, et l'édition de Cologne, celle qu'a donnée Nicole en 1659, ajoutait au texte de Pascal un grand nombre de pièces justificatives; il est même permis de croire que Nicole en a donné trop. C'est un reproche que ne mérite assurément pas l'éditeur de 1895. Il n'ignorait pas que Pascal a collaboré à divers factums contre les casuistes; il pouvait savoir, ne fût-ce que par Sainte Beuve [1], ce que disaient à ce propos les contemporains, ce que je crois devoir répéter ici puisqu'il garde à ce sujet un silence complet. Le premier factum des curés de Paris a été fait en commun par Hermant, Pascal et Perrier. Le deuxième est de Pascal seul, et il est bien intéressant de savoir que son auteur l'a improvisé en un jour. La seconde partie du troisième est de Nicole et de Pascal. C'est aussi Pascal qui a fait la première partie du cinquième, et c'était, disait-il lui-même, « le plus bel écrit qu'il eût fait ». Le sixième est de Pascal seul; le septième enfin a été composé par Pascal et Arnauld. Parmi ceux qui, au dire des contemporains, ne sont sûrement pas de Pascal, on doit ranger le quatrième, œuvre de Nicole, le huitième et le neuvième dus à la collaboration de Nicole et d'Arnauld. Le nouvel éditeur ne paraît pas très instruit de ces détails; il dit même (p. 311) que les documents lui font défaut « comme à ses prédécesseurs » pour discuter l'authenticité de ces attributions. Il donne en bloc, et comme par acquit de conscience, tous les factums publiés du vivant de Pascal; mais de quel droit supprime-t-il deux écrits que l'on attribue généralement à Pascal, les censures de l'*Apologie des casuistes* par l'archevêque de Rouen et par l'évêque de Nevers? La réponse à cette question est assez simple; on voulait donner un appendice, et on voulait qu'il occupât le moins de place possible, pour ne pas enfler démesurément le volume; on a donc pris un peu au hasard, au petit bonheur. M. Adolphe Régnier n'aurait pas été content, mais il est vrai de dire que son nom ne figure pas ici alors qu'il figure sur les autres tomes de la collection [2].

Les autres appendices, généraux ou particuliers, ne sont pas d'un bien grand intérêt; j'ai pourtant le regret de constater qu'ils dénotent de la part de l'éditeur une assez grande négligence, ponr ne pas dire plus. Ainsi je trouve à la page 193, en appendice à la XVIIe Provinciale, une charmante lettre de Jean Racine à M. d'Andilly, et l'on a bien fait de joindre ce petit chef-d'œuvre à ceux de Pascal. Mais il aurait fallu en donner un bon texte, et ne pas laisser par exemple (p. 197) « Pères, donnez ce livre à vos enfants, même à vos enfants », ou encore « à vos

---

1. *Port. Royal*, 3e édit., tome III, p. 207.

2. Il se lit encore sur le tome IX de Molière, publié en 1893, mais aussi le *Molière* est un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la collection.

enfants, mais à vos femmes. » Il aurait fallu surtout dire que la lettre de Racine, tirée des Mémoires *inédits* de Godefroi Hermant, n'était plus inédite, ayant été publiée en 1888 [1]. Je n'insiste pas, car nul ne peut être juge dans sa propre cause ; je me contente de signaler le fait, et de le regretter.

Voici enfin qui est plus singulier. On lit p. 314 : « Enfin, ce que beau« coup d'éditeurs des *Provinciales* ont peut-être omis trop soigneuse« ment de faire, nous avons reproduit la *Bulle d'Alexandre VII* por« tant condamnation des *Lettres provinciales*, et l'*Arrêt du conseil du* « *Roi* portant, à la date de 1660, lacération et brûlement du livre. Il « ne serait pas loyal, en effet, comme on le faisait au XVII[e] siècle, dans « l'ardeur de la lutte, de finir par quelques pièces portant condamnation « des adversaires des *Provinciales*, puisqu'aussi bien, pour les pouvoirs « publics, ce sont justement eux qui ont eu, comme on dit, le dernier « mot. Il est bon de le savoir, et pour qu'on le sache, de le dire. » Voilà qui est caractéristique ; un éditeur des *Provinciales* éprouve le besoin de donner satisfaction aux Jésuites, et pour y parvenir il publie les actes officiels qui ont condamné Pascal, une *Bulle du pape*, un *Arrêt du conseil du roi*. Quelle n'est donc pas la stupéfaction du lecteur lorsque se reportant à la p. 595 il trouve, non pas une *Bulle*, mais un simple *Décret*, et lorsque, lisant ce Décret, il constate que le pape y condamne, non pas l'auteur janséniste des *Provinciales*, mais bien le jésuite Pirot, auteur de l'abominable *Apologie des casuistes !* En vérité, on n'est pas plus malheureux que ne l'a été en cette circonstance l'ami des bons Pères ;

Mieux vaudrait un sage ennemi.

Quant à l'arrêt du conseil du Roi, il est de 1660, et vise les *Provinciales* latines de Wendrock, ce qui est tout différent.

Il eût été plus simple, puisqu'on voulait consoler les Jésuites et prémunir les bonnes âmes contre le danger des *Provinciales*, d'insérer le *Bref d'Alexandre VII* contre elles, bref qui est daté du 6 septembre 1657 ; et l'on aurait pu y joindre un *Interdit* de la Sainte Inquisition d'Espagne (5 juin 1693). On pouvait donner aussi, pour bien faire voir l'attitude des « pouvoirs publics, » *l'Arrest du Parlement de Provence contre l'autheur des Lettres au Provincial* (9 février 1657, contre les dix-sept premières). On aurait pu alors, pour égayer un peu le sujet, ajouter que quand il fallut en venir à l'exécution, « à la lacération et au brûlement », aucun des magistrats ne voulut livrer son exemplaire. Au lieu des *Provinciales* incriminées, on brûla sur le pilori de la place des Prêcheurs d'Aix.... un vieil almanach.

Mais pour arriver à donner ces pièces et quelques autres encore, il aurait fallu, ce qui paraît absolument faire défaut à l'éditeur de ce

1. *Revue internationale de l'enseignement*, 13 juin 1888. Il en a été publié un tirage à part (11 pages in-8°.)

second tome de Pascal, du soin, de la méthode et des connaissances précises.

A. GAZIER.

---

434. — F. BELLANGER — **Les gardes-du-corps sous les anciennes monarchies.** 1191-1791. Paris, Lavauzelle. 1895. In-8°, 76 p.

M. Bellanger fait l'historique des gardes du roi en laissant de côté les autres corps de la maison royale (gardes de la porte, chevau-légers, mousquetaires, cent suisses, gendarmes, etc). Il emprunte ses documents à Lepipre de Neuville, au père Daniel, à Boutaric, etc. Son petit livre ne pourra être négligé; il renferme de nombreux détails et reproduit des règlements et des ordonnances. Il y a pourtant, dans cette notice, quelques lacunes et erreurs. Pourquoi ne pas reproduire les quatre lignes que Voltaire consacre aux gardes du corps à l'entrée de la campagne de Hollande (*Siècle de Louis XIV*, X)? Pourquoi ne pas citer le mot de Marlborough, qu'on ne peut battre la maison du roi et qu'il faut la détruire? Ne pas dire qu'à Dettingen les gardes-du-corps, comme le reste de la maison royale, se sont mal conduits, qu'ils ont causé la perte de la bataille et que de là date leur défaveur dans l'opinion? Ne pas dire que Saint-Simon, dans son projet de réforme, les laissait subsister en augmentant chacune des compagnies de deux brigades? Ne pas expliquer ce qu'étaient les gardes de la manche? Ne pas rappeler qu'en 1776 l'Hôtel de l'École militaire fut un instant destiné à recevoir les gardes-du-corps? Ne pas citer les trois gardes-du-corps qui accompagnaient Louis XVI à Varennes? Enfin, pourquoi, à propos des origines de la garde destinée à veiller exclusivement sur la personne du souverain, remonter jusqu'au roi Candaule « qui avait des gardes, dont le capitaine était Gygès », et jusqu'à Romulus qui avait pour gardes les *Célères?* M. B. eût mieux fait de ne pas s'aventurer si loin dans le passé.

A. C.

---

435. — Maurice JOLLIVET. **La Révolution en Corse, Paoli, Bonaparte, Ponzo di Borgo,** d'après des documents nouveaux. Paris, Cerf, 1892, in-8° 220 p.

Ce livre a passé inaperçu. Il mérite pourtant une mention. L'auteur a fait de son mieux, et il faut lui tenir compte de son application et de sa patience. Mais il ne comprend pas qu'on ait pu avant 1789, et même après 1789, être Corse et rien que Corse. Il s'imagine que le Corse, en 1789, s'applaudissait de « son admission au sein de la grande famille française » et que la dernière province venue à la France était aussi française que la plus ancienne (p. 44). Il croit que Paoli fut de

tout temps l'ennemi de la France. Il se figure que Napoléon était alors entièrement Français, exalte « cette flamboyante épée qui se dresse au milieu des petits couteaux avec lesquels on s'égorge et assassine la patrie » (p. 120), et ajoute foi à l'entretien que Bonaparte aurait eu avec Paoli au mois d'avril 1793 (p. 173). Enfin, — pour terminer là nos critiques — il ne sait pas que la dénonciation de la société patriotique du Var portée à la tribune par Escudier le 2 avril 1793 avait été rédigée par Lucien, et — ce que nous blâmerons avec le plus d'énergie — il copie Ternaux dans son récit de l'expédition de la Magdelaine, et après lui avoir emprunté trois pages, sans mettre de guillemets, ne cite même pas l'historien de la Terreur (p. 155-158). Ces réserves faites, et en ajoutant que le récit manque d'agrément et succombe sous le poids des citations, nous reconnaissons que M. Jollivet a essayé de traiter son sujet aussi complètement que possible. De temps en temps il commet des erreurs Il dit, par exemple (p. 34), que Marbeuf est mort en 1780 après dix ans d'exercice; or, Marbeuf est mort à la fin de 1786, après avoir été commandant en chef pendant quatorze années. Il croit que Buttafoco « resta en France après 1764 et prit du service en qualité d'officier dans le régiment du Royal Corse » (p. 48); or, Buttafoco était enseigne au Royal Italien depuis 1741, et dès 1762 il propose à Choiseul la conquête de la Corse. Il écrit (p. 68) que Gaffori est le beau-père et (p. 86) le gendre de Buttafoco. Il ne nomme pas le collègue de Monestier, et il ignore que cet « ecclésiastique, Corse de naissance, absent de son pays depuis plusieurs années », est Andrei qu'il cite plusieurs fois dans son volume (p. 136 et ailleurs encore). Toutefois, il a, pour composer son récit, — le premier récit d'ensemble sur la matière, — consulté de nombreux documents, et notamment les manuscrits de la bibliothèque de Bastia. On le remerciera surtout des fragments qu'il a tirés de la correspondance des députés corses de l'assemblée législative et des lettres de Saliceti à Cesari.

A. C.

---

1. Lire p. 34 Boucheporn et non *Boucheporne*, La Guillaumye et non *La Guillaumy*; — p. 51 et ailleurs Barrin et non *Barin*; — p. 63 Petion et non *Péthion*; — p. 146 d'Hilaire Chanvert, et non *Chauvaire d'Hiller*; — p. 126 le lieutenant-colonel en second du 3e bataillon corse était Giuseppe Arena, et non un Saliceti; — p. 127 Joseph était administrateur du département, et non du district de Corte; — p. 147 les deux premières lignes de cette page sont tirées du *Pozzo* de Maggiolo, et non des manuscrits de Bastia; — p. 166 le travail sur la *Position politique de la Corse* n'avait pas été demandé à Bonaparte par le Conseil exécutif; — p. 196, Lacombe Saint-Michel était, après avoir tenté d'enlever Ajaccio, le 4 juin à Calvi, et non *dans les premiers jours de juillet*; — p. 202, le rapport du même. du 22 octobre 1795, n'est que la copie du rapport du 17 juin 1794; — p. 207, lire au lieu de *Ferandi* et de *Buonarotti* Ferrandi et Buonarroti.

436. — **La peinture décorative au XIXe siècle. — L'œuvre de P. V. Galland**, par H. Havard. — May et Motteroz, 1 vol. in-4° fig.

437. — **Études sur l'histoire de l'art**, par Émile Michel, membre de l'Institut. — Hachette, 1 vol. in-12.

438. — **La lithographie**, par H. Bouchot. — Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. May et Motteroz, 1 vol. in-8° fig.

I. — Nous sommes un peu en retard avec le beau volume que M. Henry Havard a consacré à ce maître décorateur, souvent trop peu connu, que fut Galland. Mais il n'est jamais trop tard pour signaler un excellent livre, un livre utile, vraiment réussi, et qu'on devra toujours consulter pour l'histoire de cette branche de l'art. L'esprit qui a dicté ces pages est d'ailleurs hautement artistique et les premiers chapitres, par exemple, consacrés à l'exposition et à la critique de l'art décoratif, de ses fonctions, de sa méconnaissance actuelle, de la décadence des études d'art en général, par l'abusive diffusion des artistes amateurs, etc., sont de vrais modèles de goût, de mesure et d'exacte observation.

Décadence de l'art, dédain des artistes, oubli et négligence du public et des amateurs riches, incohérence et médiocrité dans les cas de commande de l'État, tout cela est excellemment noté; et nous recommandons des passages comme ceux de la page 4, dont voici le début : « La décadence de la peinture décorative coïncide, chez nous, avec le développement d'un état d'âme particulier, et découle en quelque sorte de nos mœurs nouvelles. Aucun art n'exige, plus que celui-là, une abdication voulue de toute fantaisie personnelle, une abnégation plus résolue, une subordination plus décidée des qualités individuelles, à la mise en valeur de l'ensemble.... »

Notez encore l'imparfaite éducation des artistes d'aujourd'hui, si différente de celle d'autrefois, leur flagrante infériorité au point de vue technique. Le peintre décorateur est tenu, plus que tout autre, à posséder à fond toute la technique; il n'est pas mauvais qu'il soit (comme Galland l'était) architecte aussi et sculpteur, le tout avec une imagination féconde et une sûreté d'images exceptionnelle, puisque, au moins pour composer, il lui faut se passer de modèles.

Toutes ces difficultés s'accumulèrent sur les pas de Galland, pris presque toute sa vie entre l'indifférence superficielle du public et la routine jalouse des artistes. Et c'est ce qui rend sa vie et l'histoire de sa carrière d'un intérêt extrême et général. Son exemple est instructif et bienfaisant d'ailleurs, sa vie est noble et fière, et M. Havard a cent fois bien fait de la mettre en relief.

Nous ne pouvons nous attarder ici sur la biographie de l'artiste, revêtu en dernier lieu et en dépit des confrères, de fonctions officielles, mais sans grand effet, à l'École des Beaux arts et aux Gobelins. Nous ne le suivrons pas, depuis les ateliers Labrouste, Drolling et Cicéri, jusqu'à Constantinople, en Italie, à Madrid, à Londres, à New-York, sans oublier Fontainebleau. De précieux carnets prouvent que partout son

incessante observation mise en jeu emplissait sa mémoire de modèles infinis, dont il profita parfois dix ou vingt ans plus tard. Tant d'hôtels ou de monuments qu'il décora, tant d'œuvres charmantes qu'il laissa éparses, font preuve de son souple et si fin talent.

M. Havard a su, en outre, émailler son texte d'anecdotes caractéristiques, et il a puisé, pour l'illustrer, dans des albums ou carnets de notes, une foule de croquis qui font la plus aimable figure du monde à côté de ses œuvres principales. Encore une fois, un vrai livre d'art, et à recommander.

II. — Des quatre études d'histoire et de critique artistiques que comporte le nouveau volume de M. Émile Michel, l'éminent auteur du Rembrandt dont nous avons parlé ici l'an passé, c'est sans comparaison celle relative à Velazquez qui offre le plus vif intérêt et la plus abondante information. Velazquez attire toujours singulièrement l'attention et même la passion des amoureux de l'art, et quand cette passion naît du sein d'un artiste et d'un critique aussi fin et d'un goût aussi sûr que M. É. M. on sait ce qu'on doit attendre de sa plume.

« Ce n'est pas Velazquez cependant, dit-il, que j'allais chercher à Madrid, où l'an dernier j'étais conduit par le désir de voir les nombreux tableaux peints par Rubens pour Philippe IV. (M. M. prépare un *Rubens* dans le genre de son *Rembrandt*.) Mais c'est lui qui m'a pris et retenu, comme il avait fait bien d'autres avant moi, dans le beau musée du Prado, pourtant si riche en chefs-d'œuvre... Quand, au retour, pressé par les souvenirs qu'il m'avait laissés, j'essayai, en me rapportant à mes notes, de rendre compte de mes admirations, j'ai senti l'inanité de mes efforts pour parler, comme je l'aurais voulu, de ce maître exquis, à la fois délicat et robuste, qui, au moment où l'art semblait épuisé, le renouvelait par les moyens les plus simples et y découvrait des ressources tout à fait imprévues. »

De suivre davantage M. M. dans sa monographie si documentée, si attachante de Velazquez, il ne saurait être question ici. Qu'il nous suffise d'avoir dit qu'elle est capitale : il n'y manque qu'une chose, une belle illustration. Mais peut-être, une fois Rubens achevé, M. Michel se tournera-t-il pour tout de bon vers le maître espagnol et nous donnera-t-il sur lui quelque chose de définitif. — Notons toujours les autres articles de ce petit volume. L'un est consacré aux *commencements du paysage dans l'art flamand*, au développement de l'étude de la nature, à la décoration des manuscrits, aux Van Eyck et Van der Weyden, à Memling, etc. L'autre a pour sujet *Claude Lorrain*, et c'est encore une vraie monographie, bien complète, au point de vue large et de haut style. Le dernier est intitulé : *Les arts à la Cour de Frédéric II*, travail de patience érudite et d'anecdotes plutôt que d'art, et ce n'est pas le moins curieux. — En vérité, peu d'ouvrages contiennent dans ces proportions plus de choses et de plus neuves.

III. — L'étude sur l'histoire et l'évolution de l'art de la lithographie

arrive à point nommé dans la collection de l'*Enseignement des Beaux-Arts*, puisqu'une exposition spéciale consacre en ce moment, à l'occasion du centenaire de sa découverte, l'importance et la richesse, un peu trop méconnues peut-être, de cette branche de la gravure. On ne regrettera qu'une chose en parcourant le joli volume de M. Bouchot, si gracieusement illustré d'ailleurs, selon la coutume de la collection, c'est que la matière ait été trop riche pour lui permettre d'en dire davantage.

Mais c'est le caractère spécial de ces volumes, d'être plutôt un aperçu brillant, une règle d'étude et au besoin de goût, plutôt qu'une monographie documentée : il faut en prendre son parti. Sur la lithographie, il y aurait bien plus à dire, si l'on citait toutes les œuvres de valeur, et si l'on attribuait à chaque artiste l'importance qu'il mérite. Mais où finirait-on ? M. Bouchot a donc pris son étude de très haut, mettant les grands noms en lumière, laissant les autres dans une ombre discrète. Peut-être a-t-il un peu abusé de cette obligation, car d'une façon générale on peut dire qu'il montre un goût bien dédaigneux et parfois plus que difficile. Si nous faisions de la critique d'art, ici, nous discuterions certaines omissions ou certains dédains pour des œuvres et des artistes vraiment remarquables et surtout originaux dans leur art.

En revanche les pages sur Raffet, Charlet, Gavarni, etc., sont tout à fait à noter, et aussi les renseignements très curieux que l'auteur a consacrés aux étrangers, et à la fin du volume, à la *technique* de la lithographie.

Henri DE CURZON.

---

439. — Gustave LARROUMET. **Études de littérature et d'art, 3e série. Paris.** Hachette. 1 vol. in-12. 1895.

Aimables articles de critique sur quelques littérateurs et artistes contemporains, écrits d'un style élégant et alerte, pleins de fines analyses et de considérations ingénieuses. Mais de quel trésor d'inépuisable indulgence l'auteur s'y montre pourvu ! On dirait — déjà — des *Éloges académiques*. Tout lui semble chef-d'œuvre, même les drames de M. Coppée « dont le rang et l'action sont de premier ordre » (p. 148), même les vers de M. Déroulède qui a « commencé sa carrière aussi bien que Vauvenargues et mieux que Vigny » (p. 235) ; même les romans de M. Léon Daudet qui est « un esprit nourri de métaphysique et de science jusqu'à la pléthore morale » (p. 330). Quand parfois la bienveilance faiblit un instant, ce n'est, semble-t-il, que pour reprendre un peu haleine afin de retrouver une nouvelle vigueur. Or, si l'on tient avec quelque raison une analyse chimique pour incomplète lorsqu'elle se borne à doser l'or ou l'argent d'un minerai sans s'enquérir des autres matières inférieures qu'il contient, il faut bien avouer aussi qu'une critique uniquement attachée à l'étude des belles qualités d'un auteur

n'est pas absolument suffisante. De fait, tous ces portraits, si joliment peints qu'ils soient, manquent de quelques touches réalistes pour être reconnaissables au premier coup d'œil. Ce sont bien nos contemporains illustres, certes, ces écrivains et ces artistes, mais, comme dans le conte de Chamisso, ils ne nous sont plus aussi familiers parce que ce sont des gens qui ont perdu leur ombre.

Raoul Rosières.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 septembre 1895.

M. O.-H. Hirschfeld, correspondant de l'Académie, assiste à la séance.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire sur les données géographiques relatives à la Palestine contenues dans la *Vie de Pierre l'Ibère*. Il identifie plusieurs localités qui figurent dans ce document syriaque du VIe siècle et dont le traducteur allemand, M. Raabe, n'avait pu déterminer soit les noms, souvent défigurés dans le manuscrit, soit les positions sur le terrain : *Aphthoria*, à corriger en *Appolonia*, aujourd'hui *Arsoûf* (la ville de *Arsouph*, l'Apollon phénicien), entre Jaffa et Césarée, *Arîktâ*, à corriger en *Sarepta*, ville fameuse par le miracle d'Elie, entre Sidon et Tyr ; *Beth Tapchâ*, à corriger en *Beth Ikchâ*, aujourd'hui *Beît Iksâ*, localité située à 6 kilomètres et demi dans le Nord-Ouest de Jérusalem ; *Kephar Se'artâ*, aujourd'hui *Cha artâ*, à 18 kilomètres dans le Nord-Est de Gaza ; *Magdal*, Toûthâ, à corriger en *Thaouathâ*, et à identifier avec *Thabatha*, patrie du célèbre saint Hilarion, fondateur du premier couvent de Palestine, dont M. Clermont-Ganneau propose de fixer l'emplacement à Tell-El-Adjoul, à environ 7 kilomètres au sud de Gaza, non loin de l'embouchure du Ouâdy Ghazzé. Il termine par quelques observations sur une autre localité de la banlieue de Gaza, nommée *Canope*, probablement à l'instar de la Canope d'Alexandre, parce qu'on allait y faire la fête, ce que les anciens appelaient le *canobisme*. Et, à ce propos, il discute incidemment le sens d'un mot hébreu qui se rencontre deux fois seulement dans la Bible et qu'on a traduit jusqu'ici par *puce* ; il propose, pour diverses raisons philologiques et exégétiques, d'y reconnaître non la puce, mais le moucheron.

M. Homolle présente les relevés du Trésor dit « de Siphnos », et il expose les raisons pour lesquelles il croit devoir substituer à ce nom celui de Trésor de Cnide. Pausanias dit formellement que les Cnidiens avaient un trésor, mais sans en indiquer la place avec précision ; il semble même le reporter au delà des Trésors de Thèbes et d'Athènes ; mais il permet également de supposer que ce monument pourrait être voisin du Trésor de Sicyone où se trouvaient diverses offrandes de Cnide et de Leptis, sa colonie La découverte de la doucine du temple à l'angle de laquelle on aperçoit parmi les rinceaux un *lion marchant*, suggère l'idée que ce lion est un épisème, et celui de la ville de Cnide. Si l'on admet cette attribution à Cnide, colonie argienne, ville de l'Asie mineure, on se rendra compte des particularités épigraphiques (lambda argien, comme dans le plat rhodien de la collection Salzmann) et iconographiques (sujets empruntés aux légendes péloponnésiennes et asiatiques), comme aussi des sujets de l'architecture (ornementation ionique) et des sculptures, apparentés à la fois aux œuvres cnidiennes d'Asie et aux œuvres péloponésiennes de la Sicile. Toutes les difficultés qui existaient pour Siphnos disparaissent dès qu'on parle de Cnide. M Homolle fait ensuite circuler des photographies représentant les chantiers actulelement exploités, et les objets de bronze, de céramique, des statues et bas-reliefs en tuf et en marbre récemment découverts.

M. Clermont-Ganneau annonce la découverte, en Syrie, d'une inscription phénicienne de cinq ou six lignes paraissant dater du VIe siècle avant C. et où se trouve mentionné le roi d'Assyrie. La langue employée dans ce monument semble être incontestablement le phénicien.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — **14 octobre** — **1895**

Sommaire : 440. Mayr, Les monnaies de Malte. — 441. Térence, l'Eunuque, p. Fabia. — 442. Guidi, Tables du Kitâb al Agâni. — 443. Roman, Les mémoires de Pontis. — 444. D'Hauteroche, La vie militaire sous le premier Empire en Italie. — Chronique. — Académie des inscriptions.

440. — Albert Mayr, **Die antiken Münzen der Inseln Malta-Gozo und Pantellaria**, — Munich, Kutzner, 1895. 40 pp.; 1 pl.

Cette thèse, présentée à la Faculté de philosophie de Munich par M. A. Mayr, est un travail préliminaire dans lequel l'auteur, qui se propose d'écrire plus tard une histoire complète du groupe insulaire comprenant Malte, Gozzo et Pantellaria, commence par examiner et discuter toutes les monnaies antiques attribuées à ces trois îles. Une planche donne de bonnes reproductions phototypiques de ces monnaies, déjà publiées pour la plupart, mais souvent d'une façon insuffisante. M. M. a mis à contribution les principales collections publiques ou privées, à l'exception de celle de Palerme, exception regrettable, car il se peut qu'il y ait là quelques variétés inédites.

L'étude de ces monnaies offre, comme on le sait, un intérêt particulier pour l'archéologie orientale, puisque les plus anciennes d'entre elles portent des légendes phéniciennnes qui nous révèlent les noms sémitiques de deux de ces îles soumises pendant longtemps à la domination carthaginoise : אנן = Malte, et א נם = Cossura, autrement dit Pantellaria. Pour Gozzo, nous n'avons pas de monnaies à légende phénicienne; celles qu'on lui avait attribuées devant être restituées à Malte; mais nous avons mieux : une inscription de Gozzo même contenant un nom sémitique, גול = Γαῦλος. Quant à ce qui est de l'origine étymologique de ces noms, M. M. n'ajoute rien de nouveau à ce qu'en ont dit ses devanciers, et cette partie du problème reste encore à résoudre. Le classement chronologique proposé par M. M. parait assez judicieusement établi. Les types représentés sur les plus anciennes de ces monnaies trahissent une influence égyptienne très marquée [1] qui, plus tard,

1. La scène du n° 2, Osiris entre Isis et Nephthys, rappelle le groupe Demeter. Koré et Dionysos et cette scène a pu fournir à la légende grecque certains éléments *iconologiques*. Osiris apparaît dans les inscriptions phéniciennes de Malte, et semble y avoir joué le rôle de Dionysos, à en juger par le nom de *Abdosir* = Διονύσιος, dans les bilingues n° 122 et 122 *bis* du *Corpus inscr. Sem.*

est remplacée par une influence hellénique, venue vraisemblablement de Sicile. J'ai des doutes sur la nature du symbole décrit sur le nº 1 comme un « bonnet sacerdotal terminé en pointe et ressemblant à une mitre ». On y voyait autrefois une clochette. Cette définition a-t-elle cessé d'être vraie?

M. M. propose d'attribuer plusieurs des pièces de la série au crabe, avec légendes puniques, aux îles de Malte, Gozzo et Pantellaria, au lieu de les classer toutes, comme on le faisait jusqu'ici, à la côte d'Afrique. Le type du crabe aurait été emprunté à la numismatique Sicilienne. La question restera ouverte tant qu'on n'aura pas pu expliquer les légendes qui se réduisent à quelques lettres difficiles à interpréter, parfois même à déchiffrer.

La dissertation de M. Mayr est faite avec soin et aura l'avantage de fournir aux discussions futures une base solide et des matériaux dûment contrôlés. CLERMONT-GANNEAU.

---

441. — **P. Terenti Afri Eunuchus**, texte latin avec une introduction et un commentaire explicatif et critique par Philippe FABIA. Paris, A. Colin, 1895, in-8° VII-259.

Lorsqu'en 1894 l'*Eunuque* de Térence fut mis aux programmes de l'agrégation, il n'en existait en France aucune édition qui permît de l'étudier sérieusement; on ne saurait ni admettre que le rédacteur des programmes ait ignoré le fait ni se plaindre de son choix, puisque c'est à cette circonstance que nous devons le travail de M. Fabia; mais cette édition préparée rapidement et par un véritable tour de force n'a été publiée qu'à la veille des examens; elle n'a donc été que de peu d'utilité aux étudiants de cette année; elle ne servira de rien à ceux de l'année prochaine, si, comme tout le fait prévoir, l'*Eunuque* disparaît des programmes; serait-il impossible de l'y maintenir? Risque-t-on de soulever des tempêtes en réclamant une organisation rationnelle des examens en accord avec les nécessités du travail scientifique?

L'édition de M. F. est précédée d'une introduction développée et intéressante: on pourrait en discuter quelques points. A propos du remaniement du début de la pièce, j'estime que Térence, en gagnant une entrée en matière plus vive, a méconnu l'harmonie générale de la première scène de Ménandre. Dans Ménandre Parménon voyant Phaedria disposé à rompre, commençait par l'y encourager; puis, sentant bien que celui-ci allait retomber sous le joug, il s'accommodait avec une ironie douce à cette situation nouvelle : or, ceci pose très nettement le caractère de Parménon, qui est bien un esclave résigné à aplanir la voie aux frasques de ses jeunes maîtres et parfois un assez mauvais conseiller (v. 308 sq.), mais qui est aussi une manière de philosophe, qui condamne leurs passions (v. 225 sq.), qui se fait forcer la main (v. 378 sq.), qui espère tirer le

bien de l'excès du mal (v. 930 sq.), en un mot un opportuniste dont la conscience se réveille de temps en temps. Térence lui a fait tort en supprimant l'exhortation vertueuse du début.

Le commentaire de M. F. est très sérieusement fait et de nature à appeler l'attention sur les particularités de la grammaire et du style des comiques latins. Les rapppochements avec Plaute, avec les auteurs dont il ne reste que des fragments, sont abondants et instructifs. Pour la métrique, il n'était peut-être pas nécessaire de signaler avec une monotonie implacable tous les cas où la loi de la brève abrégeante produit sse effets, tous ceux où on peut scander sŭăm ou suam, dĕăe ou deae, ĕăs ou eas, ĕĭ ou ei, etc... [1] M.F. fait de nombreux emprunts à la partie des scholies de Donat qui souligne les intentions du poète et rétablit les jeux de scène. Ces indications sont intéressantes; mais je doute qu'elles reposent sur une tradition remontant d'une façon quelconque à Térence; ce sont des inductions tirées du texte, que nous pouvons aussi bien faire nous-mêmes. Lorsque, dans la scène 2 de l'acte I, Donat suppose que les prières de Thaïs à Phaedria sont accompagnées de gestes caressants, il semble bien que c'est ainsi que devaient jouer les acteurs qui savaient leur métier ; mais ailleurs Donat se trompe. Il n'est pas vrai que ce soit par habileté que Thaïs feigne seulement au v. 86 d'apercevoir Phaedria ; c'est là une entrée en scène très connue. Il n'est pas vrai qu'au v. 378 la réplique de Parménon soit un simple effet de son habileté ; il est réellement stupéfait d'être pris au mot [2]. Au v. 427 Thrason est surpris lui-même du bruyant éclat de rire de Gnathon et lui demande ce qu'il a... etc... Donat veut parfois être trop subtil et trop malin. M. F. me paraît avoir une intelligence très exacte du texte de Térence. Il est rare que je ne me trouve pas d'accord avec lui : v. 107 *Rhodi*, il s'agit de la ville et non pas de l'île; v. 155 *paruola* n'est pas un substantif, mais un adjectif qui fait partie du prédicat; v. 195 c'est *me* et non pas *te* qui est à l'ablatif; v. 249 *hisce* est non pas le datif, mais l'ancien nom. plur., sujet de *rideant;* v. 311 j'entends : PARMENON : Allons, bêta (s. ent. : tu as bien besoin de raconter cela). — CHAERÉA. Mais c'est la pure vérité; v. 317 je crois que *itaque* équivaut à *et ita (ita amantur)* ; v. 375 : *ut pro eunucho probes*, je comprends : *ut probes aetatem pro eunucho*, c'est-à-dire *pro aetate eunuchi*, brachylogie fréquente en latin ; le v. 427 doit se traduire : « Tu cherches un bon morceau ; mais tu en es un toi-même pour un amoureux. » Le lièvre avait une signification érotique chez les Grecs ; on le trouve figuré sur les vases peints parmi les cadeaux que les éphèbes se font entre eux ou aux courtisanes ; v. 927 sq. la construction ne me paraît pas comprise ; *tum hoc alterum* (*scilicet me repperisse*.. etc..)

---

1. M. F. imprime partout : sŭam, dĕae, ĕas, ĕi, etc.

2. Le jeu de scène indiqué par M. F. au v. 379 est une pure invention. Parmenon est bousculé par Chaeréa, poussé par lui vers la porte de la maison ; il a peur de perdre l'équilibre et il dit à Chaeréa : *Mane*, arrête-toi.

id uerost quod ego mihi puto palmarium; id ne fait que reprendre emphatiquement *hoc*.

Pour la constitution du texte les manuscrits ne sont pas toujours cités avec toute la fidélité désirable. Au v. 450 note, *tute* donné comme de A est du *correct. antiquus* de A ; au v. 593 n. *it* est donné comme la leçon de AD ; dans D *it* est *in rasura;* au v. 622 n. *sermonem ilico* (*incipit*) est donné comme de σ; d'après Umpfenbach BCDEFGP ont : *sermonem incipit;* au v. 635 n. c'est *deuerticulum* et non *deuorticulum* qui est garanti par l'autorité de presque tous les manuscrits et de Priscien; au v. 663 n. *sit* est donné comme de σ; or DEG ont *siet;* au v. 919 n. A n'a pas *it*, mais *id* [1]. Umpfenbach rectifié pour les dates par M. Hauler a distingué dans A la main du copiste lui-même, puis celle de deux correcteurs, l'un le *correct. antiquus*, l'autre le *correct. recens*, distinction fondamentale, car ni l'époque ni le travail de ces correcteurs ne sont identiques. Or, M. F. désigne par le sigle A² tantôt le *correct. antiquus*, par exemple v. 705, 711, 737, 811, 831 (Umpf. *corr. ant. an schol. ?*), tantôt le *corr. recens*, par exemple v. 821, 901, 916, 958, 971.. etc... A² désigne même la première main se corrigeant elle-même, qu'Umpfenbach appelle A¹, aux v. 837 et 894 (Umpf. *ut uidetur*).

M. F. prend avec raison le *Bembinus* comme fondement de son texte; il ne faut pourtant pas oublier qu'en cas de désaccord entre le *Bembinus* et les *Calliopiens*, nous devons nous décider d'après notre jugement personnel, que si le *Bembinus* est souvent supérieur aux *Calliopiens* ceux-ci ont parfois l'avantage et qu'il y a des cas extrêmement douteux. M. F. est très conservateur du texte des manuscrits et aussi de la leçon adoptée par les éditeurs récents. Je me séparerais quelquefois de lui. V. 274 je conserverais la leçon la plus autorisée : *ut falsus animost* en corrélation avec le v. 269 *Nebulonem hunc certumst ludere;* Gnathon ne se trompe pas (*falsus animist*), il déguise sa pensée vraie, il dissimule pour faire enrager Parménon (*falsus animost*). V. 287 on a remarqué que le mot *miles* est généralement employé dans la pièce avec une nuance de mépris; ce n'est pas le cas ici et *a milite* pourrait bien n'être qu'une glose de *a nobis;* au v. suivant au contraire *militi* est bien à sa place. V. 361 je lirais : *Estne, ut fertur, forma.....* Chaeréa ne trouve pas tout de suite l'adjectif élogieux qu'il cherche. V. 370 je lirais avec les *Calliopiens* : *Capias tu illius uestem* : *tu* et *ille* sont répétés à satiété dans ce passage et opposés. V. 438 je lirais : *urat*..... Gnathon est interrompu maladroitement par Thrason qui ne le laisse pas finir (cf. v. 402) et il reprend sa phrase par une anacoluthe. V. 449 j'adopterais *metuet* de la plupart des *Calliopiens* à cause de *semper* (*Jam dudum te amat*, c'est le passé; *metuet semper*, c'est l'avenir). V. 462 sq. Thaïs se trouve en présence de Parménon qui a été assez désagréable avec elle et de Gnathon

1. Au v. 654 il convient de rendre à M. Conradt la transposition indiquée comme de Dziatzko.

qui lui amené Pamphila. D'après les manuscrits c'est à Parménon qu'elle adresse les mots *bene fecisti*, ce qui ne laisse pas que d'être assez singulier : on pourrait tenter la transposition suivante : Th. (s'adressant à Gnathon) — *Ubi uis, non moror.* : Pa. (en aparté [1]) : *Adibo atque adsimilabo quasi nunc exeam.* — Th. (s'adressant toujours à Gnathon) : *Bene fecisti hodie*; *itura...* — Pa. (s'adressant à Thaïs) : *Quŏ?* — Th. (surprise) : *Ĕhem, Parmeno !* — Pa. : *Ituran, Thaïs, quopiam es?* — Th. *Quid, hunc non uides?..* etc... V. 545 je lirais : *Sed quĭs hĭnc a Thaide exit; Sed* des *Calliopiens* est très conforme à l'usage. V. 591 avec Dz. je supprime *feci* qui ne donne pas un sens satisfaisant et qui a bien l'air d'une glose. V. 615 *Di bene ament* n'est nullement impossible pour le mètre et comme c'est la leçon des *Calliopiens* et du *corr. antiq.* de A c'est peut-être la bonne leçon; de même v. 651 *egon.* V. 697 ne peut-on pas lire : *itast* pour faire disparaître l'hiatus? V. 726 lire avec les *Calliopiens* : *tu aufer aurum hoc*, à cause de l'opposition avec *ego.* V. 764 sq. leçon des *Calliopiens.* : Th. : *Mane.* — Ch. *Melius est* — Th. : *Mane.* — Ch. *: omitte, Jam adero* est bien vraisemblable : Thaïs a dû saisir Chremès par le bras pour l'empêcher de partir. V. 907 sq. la réplique donnée par les manuscrits à Thaïs doit lui être conservée malgré Dziatzko : c'est à Thaïs que Chaeréa vient de s'adresser; il est naturel qu'elle lui réponde. V. 927 sq. les mots : *a meretrice auara uirginem Quam amabat* me paraissent une glose de *amorem,* glose qui a amené la leçon *eam; confeci* ne peut s'appliquer qu'à *amorem.* Le passage de Plaute cité en note est différent. V. 1007 je supprimerais, avant *rides, quid* amené par les deux *quid* qui précèdent. Parménon interroge Pythias : celle-ci ne lui répond que par un éclat de rire; Parménon blessé lui dit : *Rides? Pergin?* Cf. v. 1017 où le jeu de scène se renouvelle : *etiam rides?* sans *quid* : on obtient ainsi l'iambe quatrième du septénaire. V. 1041 *pellitur* de A est bien supérieur à *pelletur* des *Calliopiens.* Phaedria dans son impatience voit la chose en train de se faire et non pas au futur : « le soldat est mis à la porte » (*pellitur foras* ne forme qu'une seule locution).

Ces divergences ne m'empêchent pas de reconnaître tout le mérite de l'édition de M. Fabia qui rendra des services, si l'on veut bien donner aux étudiants le soin de l'utiliser [2]. A. Cartault.

---

1. Dans ce qui précède immédiatement deux apartés de Parménon s'intercalent entre les répliques des personnages en scène.

2. Elle est généralement bien imprimée; çà et là quelques fautes d'impression : p. 51 l. 5 immutatue, l. immutat*ae*; p. 102 notes 2ᵉ col. l. 5 granat l. gra*u*at; p. 111 n. 1ʳᵉ col. l. 34 itu l. it*a*; p. 122 n. 2ᵉ col. l. 32 participale l. particip*i*ale; p. 126 n. 2ᵉ col. l. 8 ξώνιον l. ζώνιον; p. 135 n. 2ᵉ col. l. 25 344 l. 343; p. 171 n. 1ʳᵉ col. l. 1 *parua* l. *praua*; p. 176 n. 2ᵉ col. l. 12 auscultus l. auscult*as*; p. 184 n. 1ʳᵉ col. avant dern. ligne : *Eunuchus*, l. *Eunuchum*, etc... Au v. 190 M. F. imprime dans son texte une correction de Brix (qui est bonne) et la condamne dans sa note. Dans les notes aux v. 528 et 529 il y a des erreurs que je ne m'explique pas. Dans la note au v. 698 « dans le 1ᵉʳ cas il faut reporter l'accent métrique sur *ne* » (??).

442. — I. Guidi. **Tables alphabétiques du Kitâb al-agânî** comprenant : I. Index des poètes dont le « Kitâb » cite des vers; II. Index des rimes; III. Index historique; IV. Index géographique; rédigées avec la collaboration de MM. R. E. Brünnow S. Fraenkel, H. D. van Gelder, W. Guirgass, E. Hélouis, H. G. Kleyn, Fr. Seybold et G. van Vloten. I[er] fascicule, Leide, E. J. Brill, 1895, 360 p. à deux colonnes.

La banqueroute des *Indices*, qui m'avait fait pousser un cri d'alarme dans cette *Revue* (1888, II, p. 64), est vraiment atténuée par le bon exemple, qui sera suivi, de la publication dirigée avec tant d'ardeur, de tact et d'abnégation par un maître tel que M. Guidi. Il avait déjà une première fois prouvé son esprit de sacrifice et de dévouement à nos études, en nous renseignant, par une nomenclature alphabétique des poètes et des poèmes, *Sui poeti citati nell 'opera Khizânat al-adab wa-loubb loubâb lisân al-'arab* (Roma, 1887). C'était comme un avant-goût des *Tables alphabétiques* qui nous sont offertes dans le vaste répertoire dont j'annonce aujourd'hui la première moitié. L'éditeur rassure pleinement notre impatience sur ce qu'elle est en droit de réclamer : « Le titre définitif et la préface seront joints au II[e] fascicule, qui est sous presse et qui contiendra la fin de l'Index historique, l'Index géographique, etc. »

Le *Kitâb al-agânî*, le « Livre des chants », dont le contenu est mis à la portée des chercheurs par quatre listes, parmi lesquelles la troisième et quatrième sont de véritables analyses raisonnées, comprend : 1° les vingt volumes de l'édition publiée à Boûlâk en 1285 de l'hégire (1868 de notre ère); 2° le supplément ajouté en 1888 par M. R. E. Brünnow sous le titre de : *The twenty-first volume of the Kitâb al-aghânî*, collection de trente-deux biographies contenues dans les manuscrits de Munich et omises dans l'édition *princeps* [1]; 3° des fragments divers insérés dans plusieurs publications, en particulier dans le *dîwân* de Mouslim, auquel M. de Goeje (Leide, 1875) a rattaché nombre de notices inédites, dont quelques-unes empruntées au *Kitâb al-agânî*.

Les *Tables* n'ont certainement pas atteint tous les morceaux dispersés, épaves du « Livre des chants », échouées un peu partout. Un recueil de ce genre, tant qu'il n'est pas clos définitivement, demeure ouvert avec complaisance aux remaniements, aux interpolations, aux révisions. Il s'y introduit librement de toute part des éléments étrangers qui s'y laissent absorber, comme cela a été le cas pour les *Mille et une Nuits*, pour le Roman d'Antar. L'absence de tout ordre alphabétique ou chronologique dans le Livre des chants y a favorisé ces infiltrations et ces pénétrations du dehors : les manuscrits ont conservé précieusement le dépôt du fonds commun, mais ils ont accueilli des pièces, sans certificat d'origine, qui offrent à la critique un champ d'opérations où elle pourra trancher et retrancher. Sur ce sol mouvant, sans limites fixes et définies, la

1. *Revue critique* de 1888, I, p. 281-284.

mémoire des rhapsodes et la science des érudits se sont donné carrière, le plus souvent au grand profit de l'histoire littéraire.

Le compilateur du *Kitâb al-agânî*, Aboû 'l-Faradj 'Alî d'Ispahan, descendant du dernier khalife Oumayyade Merwân II, naquit à Ispahan en 897 et mourut à Bagdâd en 967 de notre ère. Si son œuvre de cinquante années a subi des vicissitudes et ne s'est conservée qu'avec des additions et des mutilations, l'auteur semble avoir, par sa conception, provoqué ses contemporains et ses continuateurs à resserrer ou à élargir le cadre aux contours mobiles, qu'il avait imaginé. Voici comment M. Ahlwardt en a représenté l'image en traits fidèles [1] : Le *Kitâb al- agânî* repose sur une collection de cent chants mis en musique, dont le khalife Hâroûn ar-Raschîd avait confié le choix à trois musiciens éminents. Son petit-fils, le khalife Hâroûn Al-Wâthik, fit remplacer quelques-uns de ces chants par d'autres. L'auteur adopta cette dernière sélection, mais y rattacha vingt-cinq autres chants, composés surtout par Ma'bad, mort en 126 (744), puis encore les compositions musicales des khalifes et de leurs descendants, enfin des œuvres nombreuses d'autres compositeurs. L'auteur ne donne pas le texte intégral de tous ces chants, mais il en extrait quelques vers, dont il indique nettement la mélodie, décrit ensuite les circonstances qui ont amené l'éclosion du poème, raconte la vie du poète, avec des citations de ce même poème et aussi d'autres prises dans son œuvre. Des expressions obscures sout souvent expliquées. Sans jamais manquer d'indiquer la longue série de ses autorités, l'auteur passe en revue de cette manière plus de quatre cents poètes et poétesses, compositeurs, chanteurs et chanteuses, et anime sa description par des vers, des anecdotes, des traits de caractère. L'ordonnance de ses articles n'est réglée que par la succession arbitraire des cent ou cent vingt-cinq chants qui ont servi de point de départ à son développement.

Parmi les collaborateurs de M. Guidi, pour la plupart allemands et hollandais, on compte un professeur russe, enlevé prématurément à la science, M. W. Guirgass (voir *Revue critique* de 1888, II, p. 64) et un drogman français, M. E. Hélouis. Ce dernier, arabisant du plus grand mérite, vient d'être nommé deuxième secrétaire-interprète au Ministère des affaires étrangères, en résidence à Paris. Pendant ses solitudes d'orient, notre confrère, sans négliger ses devoirs professionnels, sans se laisser abattre par l'excès de lassitude qui, dans les climats chauds, anéantit tant d'initiatives, conçut au loin, dans le secret de son activité indépendante, le même projet qu'au su de tout le monde, M. Guidi s'efforçait de réaliser en Europe avec des concours publiquement avoués.

---

1. W. Ahlwardt, *Verzeichniss der arabischen Handschriften der kœniglichen Bibliothek zu Berlin*, VI (1894), p. 477. J'ai loué le tome I dans cette *Revue* (1888, I, p. 41-44) et je saisis volontiers l'occasion de dire combien de trésors sont accumulés dans cette description raisonnée qui atteste la plus profonde connaissance de la littérature arabe. Saluons au passage ce chef-d'œuvre d'un de nos anciens.

Ce fut une pénible surprise pour M. Hélouis, lorsqu'à son retour parmi nous, il apprit, en novembre 1893, que son labeur risquait d'être devancé et annulé. De même que les rhapsodes et les biographes, qui avaient rêvé d'écrire leur « Livre des chants », se taillèrent un coin, en s'abritant sous le manteau d'Aboû 'l- Faradj, de même M. Hélouis se résigna à faire profiter les *Tables alphabétiques*, dirigées par M. Guidi, des efforts personnels qu'il avait accomplis dans le même sens par un travail parallèle, en concurrence inconsciente. Seulement il n'eut pas besoin de cacher son accession sous le voile de l'anonymat et son nom figure en bonne place dans la phalange d'honneur conduite au succès par M. Guidi.

Puisque je suis entré dans la voie des confidences sur la contribution de M. Hélouis, je terminerai ce compte rendu par quelques indiscrétions complémentaires et par l'expression d'un vœu. M. G. a séparé l'Index des poètes et l'Index historique, qui, au contraire, avaient été réunis par M. Hélouis. Celui-ci sentait juste selon moi, en évitant les doubles emplois inutiles qui résultent du plan adopté. Si l'impression n'était pas commencée, il eût mieux valu ne donner qu'une seule énumération des personnages allégués dans le *Kitâb al-agânî,* avec l'emploi d'un astérisque pour désigner les poètes, comme dans le *Register* de Wüstenfeld, au tome VI du Dictionnaire géographique de Yâkoût. Ceci m'amène à révéler que l'Index géographique, réservé pour paraître dans la seconde moitié des *Tables alphabétiques*, n'avait pas été préparé par M. Guidi et qu'il émane tout entier de M. Hélouis. Enfin, notre compatriote avait préparé un glossaire des mots rares et difficiles expliqués par l'auteur, à l'imitation de ces outils incomparables, que les éditions de Leide mettent à notre disposition depuis que la tradition en a été inventée par Dozy et suivie sans interruption par les savants qui continuent avec éclat cette belle école d'arabisants. Voilà, si je ne m'abuse, un chapitre important de ce dictionnaire arabe idéal, rédigé d'après les auteurs, dont ma génération n'est pas appelée à voir l'achèvement. M. Guidi n'a pas cru pouvoir insérer dans son répertoire de noms propres ce relevé de racines, de verbes et de noms, avec leurs acceptions au Xe siècle de notre ère. Il faut, sans tarder, l'enlever au portefeuille de celui qui l'a recueilli et en hâter la publication, soit dans une revue spéciale, soit à part dans un volume qui aura le privilège d'être aussi mince que profitable.

Hartwig Derenbourg.

---

443. — **De la valeur historique des mémoires de Pontis, 1582-1651**, par J. Roman, correspondant du Ministère de l'instruction publique. Grenoble, imprimerie Allier, 1895, gr. in-8° de 39 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4me série, t. VIII.

« Jamais mémoires », dit M. Roman (p. 6), « n'ont été traités avec un

dédain plus persistant que ceux de Pontis. Depuis deux siècles, ou peu s'en faut, on publie contre eux de vrais réquisitoires et une seule voix, celle de Sainte-Beuve, s'est élevée pour plaider en leur faveur des circonstances atténuantes, et encore me paraît-elle avoir plaidé dans le désert. » Méconnaissant la véritable cause de la sévérité avec laquelle on a jugé les récits dictés par son héros, il ajoute bien singulièrement : « C'est que Pontis n'est pas un grand seigneur comme Saint-Simon, un cardinal comme Retz, un écrivain de génie mêlé à toutes les intrigues de son temps comme La Rochefoucauld, un illustre chef de parti comme Rohan; Pontis est un petit compagnon avec lequel on peut le prendre de haut et se permettre des libertés qui, vis-à-vis de ces hommes célèbres, seraient considérées comme déplacées. » Je ne discuterai pas cette thèse qui n'est pas sérieuse, qui n'est pas soutenable. Ni Saint-Simon, ni Retz, ni La Rochefoucauld, ni Rohan n'ont été préservés par leur situation des critiques qu'ils ont pu mériter [1], et, si Pontis n'avait jamais dit que la vérité, il n'aurait eu, quelque *petit compagnon* qu'il ait été, nullement à se plaindre des appréciations de ses juges. Devant le tribunal de l'histoire littéraire, tous les hommes sont égaux. M. J. R. me paraît encore très peu juste dans une autre explication qu'il donne des rigueurs prodiguées à son héros : « Et puis Pontis, circonstance aggravante, n'est pas un ami et un flatteur de Richelieu, et pendant fort longtemps il a été de mode de ne reconnaître à ce ministre que des qualités. On en est un peu revenu aujourd'hui. Personne, sans doute, n'oserait contester son mérite supérieur comme homme d'État, mais il est permis de le voir tel qu'il était, jaloux de son autorité jusqu'à la fureur, facilement oublieux des services rendus, vindicatif, cruel à l'occasion jusqu'à répandre le sang sans remords, s'entourant de police secrète — [Ah! l'étrange reproche!] —, choisissant des instruments parmi les médiocrités — [pas toujours!] — et les consciences faciles, et offusqué par toutes les supériorités sociales [?] » Après avoir appelé de ce jugement au dernier historien de Richelieu, je me contenterai de noter que l'amour de Richelieu n'a nullement engendré la haine de Pontis et que, parmi les adversaires de ce dernier, on trouverait bon nombre de personnages, depuis Voltaire jusqu'à Daunou, qui ont été beaucoup moins influencés par *la question Richelieu* que ne le suppose M. Roman.

M. Roman se justifie ainsi (p. 7) de tenter une réhabilitation de Pontis : « Il est pour moi un voisin, presqu'un ami. Le château où il naquit, simple ferme maintenant, est construit sur la pente de la belle montagne de Morgon, au milieu de prairies coupées de bois de sapins et de mélèzes, et domine le cours sinueux de la Durance. » Cette phrase

1. M. R. inflige lui-même, en ce qui regarde le cardinal de Retz, un démenti à sa thèse en énumérant (pp. 9-12), parmi ceux qui ont attaqué l'autorité de ses *Mémoires*, Senecé, Tallemant des Réaux, Bazin, Marius Topin, Sainte-Beuve, Victor Cousin, Feillet.

pittoresque ne suffit pas pour excuser les complaisances parfois excessives de M. R. pour son *voisin*, et c'est le cas de rappeler qu'une description n'est pas un argument. J'aime mieux ce demi-aveu (même page) « J'y ai trouvé dans ses [*Mémoires*] des erreurs, des exagérations, mais point de ces mensonges de parti-pris qui font qu'on jette un livre avec humeur en maugréant contre l'auteur et sa mauvaise foi. » Si l'on rapproche ce passage d'un passage de la page suivante où M. R. constate que « Pontis était provençal », par conséquent coupable de « hâblerie », nous pouvous déclarer qu'amis et ennemis du narrateur sont bien près de s'entendre, car, en somme il n'existe — deux ou trois difficultés mises à part — que des nuances entre les appréciations des uns et des autres.

Peu concluante en certains points, la discussion de M. R. est souvent judicieuse et toujours intéressante. Après avoir rappelé que Foulquet de Pontis, le plus ancien des ancêtres du « vieux soldat » connus par les chartes, était seigneur de la terre de ce nom en 1147 (p. 12), après avoir brièvement esquissé la biographie de Bénédict-Louis de Pontis, né en 1578 [1], à Pontis (aujourd'hui commune du canton de Lauzet, Basses-Alpes) mort à Port-Royal le 14 juin 1670 à quatre-vingt-douze ans [2], il examine successivement ce qu'ont écrit contre les mémoires rédigés par Thomas du Fossé et publiés en 1676, Voltaire, Vigneul-Marville (citant François de Rouxel, archevêque de Rouen), Grosley (citant Lenglet du Fresnoy et prenant aussi la parole en son nom personnel), le P. d'Avrigny, Mesnard et d'Aubais, Zurlauben, le P. Griffet et celui qui trace ces lignes [3]. L'ardent avocat de Pontis ne se contente pas de plaider pour son client : il attaque d'une façon piquante tous ceux qui ont le malheur de n'être pas aussi indulgents que lui [4]. Quelques-unes de ses ripostes, je le reconnais, sont de bon aloi, et les contradicteurs de Pontis — appelés plaisamment (p. 38) les *persécuteurs de ce pauvre Pontis* — sont tous

---

1. Dans le *Dictionnaire historique de la France* on a mis la naissance de Pontis en 1593. Cet écart de quinze années doit provenir d'une faute d'impression.

2. Sainte-Beuve (*Port-Royal*) l'a fait mourir à quatre-vingt-sept ans, induisant en erreur un de ses lecteurs auquel M. R. reproche avec autant de verve que de raison (p. 38) cet anachronisme d'emprunt, affaire qui prouve une fois de plus qu'il faut toujours tout vérifier. A propos de Sainte-Beuve je dirai que M. R. n'a pas connu la dernière édition de *Port-Royal* où l'illustre critique discute ma thèse sur Pontis, sujet qu'il a traité de nouveau dans une lettre à mon adresse dans le recueil édité par M. Troubat, et encore dans une autre lettre toujours à mon adresse publiée par moi-même dans la *Revue des Bibliophiles*. En cette dernière lettre Sainte-Beuve *lâche* complètement Pontis, s'excusant même de l'avoir trop défendu.

3. *De la valeur des Mémoires de Pontis au point de vue historique*, à la suite de *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de la Rochelle* (Agen, 1863, pp. 25-32. Extrait de la *Revue d'Aquitaine*).

4. Le plus maltraité est Daunou en qui M. R. a le grand tort de contester la loyauté du critique (p. 38) : « Je passerai sous silence les écrivains qui, opinant du bonnet, se contentent de mépriser notre auteur sur parole ; Daunou, par exemple, qui n'ayant peut-être jamais lu ses *Mémoires*, etc. »

plus ou moins justement censurés, depuis le premier en date (Voltaire) jusqu'au dernier en date, lequel n'est autre que le soussigné [1].

Pour terminer à l'amiable le différend, je propose que M. Roman, qui a montré dans tant de publications diverses, et surtout dans l'annotation de l'*Histoire générale du Languedoc* (XVIe siècle), combien il travaille consciencieusement, nous donne une édition des *Mémoires de Pontis* enrichie d'un commentaire perpétuel où les récits exacts seraient confirmés par de nouveaux témoignages, où les récits inexacts seraient contredits sans miséricorde et sans appel. La préface serait déjà presque prête. M. Roman n'aurait qu'à réimprimer sa dissertation d'aujourd'hui complétée en quelques points, diminuée et retouchée en quelques autres.

T. DE L.

---

444. — **La vie militaire en Italie sous le premier Empire (Campagne des Calabres)** 1806-1809. Souvenirs du sous-lieutenant d'Hauteroche publiés d'après le manuscrit original par sa fille Mme P d'H. Saint-Étienne, impr. Theolier, 1894. In-8°, 333 p. (Tiré à 75 exemplaires).

Remi d'Hauteroche part gaiement pour l'Italie à l'âge heureux de dix-huit ans avec un grand plumet blanc et les épaulettes toutes neuves de sous-lieutenant. Dans son voyage à travers la Savoie et le Piémont il se distrait fort agréablement avec une jolie personne, sa voisine de voiture, amie passagère qu'il n'a plus revue. Il rejoint à Bologne son régiment, le 20e de ligne, et dès lors, pendant trois années, ce ne sont qu'aventures, qu'amours et combats.

Il raconte d'abord son premier exploit. Envoyé sans précautions de Pescara à Lauretta, soudainement attaqué, devenu chef du détachement, privé de cartouches, n'ayant plus que vingt hommes autour de lui, cerné de tous côtés, il se rend avec douleur à des brigands indisciplinés et se voit tout à coup sauvé par d'autres brigands attachés à la France. Puis vient le récit de ses garnisons, de ses imprudences à Campagna, de ses courses à travers la Calabre, de son commandement à Agropoli, à Vallo-di-Novi, à Tiriolo, à Laureana, de diverses affaires avec les insurgés. Il retrace ses marches dans les Abruzzes sur un terrain argileux où l'on glisse ou enfonce à chaque instant, le passage des torrents qu'on traverse par pelotons de quarante hommes en se tenant par dessous le bras, les haltes en certains villages de Calabre qui, voisins des bois et de la montagne, sont de véritables coupe-gorges. Durant des mois il voit les brigands, les combat et s'accoutume si bien à eux qu'il ne les

---

7. M. R. n'a pas rappelé que deux critiques très compétents (mentionnés dans ma brochure, p. 32) ont eux aussi médit de Pontis : l'historien du règne de Louis XIII, Bazin, qui regarde les *Mémoires* comme « un livre suspect », et Paulin Paris qui, dans son édition des *Historiettes*, ne peut s'empêcher de soupçonner l'authenticité des dits mémoires.

craint plus et n'hésite pas à traverser leurs bandes ou *comitives* avec une poignée d'hommes. Il regarde les Français comme invincibles, et devant le bas-relief qui représente la défaite d'Aubigny à Seminara, il juge que les Français d'alors n'étaient pas dignes de ce nom : « Tiens, disaient les soldats, les Français se sont laissé échiner comme çà; pas possible ; ce n'étaient que des imbéciles. »

Mais, au milieu de ces expéditions et dans la vie oisive des garnisons, que d'amourettes, que d'épisodes passionnés! A Bologne, son rendez-vous avec Ninetta, femme d'un vieillard impotent! A Pescara, ses entrevues avec la sémillante Caroline qui se console si vite de son départ! A Résina, ses visites à la brunette Bettina qui l'attire dans un guet-apens et qui plus tard le sauve de la mort sur la plage de Sicile! A Reggio, sa vive et respectueuse affection pour cette ravissante Mariana qu'il voulait épouser!

D'Hauteroche parle souvent des femmes. Les grâces et la beauté, dit-il dans le style du temps, voilà les divinités qu'il adore, et il ne cesse, partout où il passe, de regarder et d'apprécier les femmes; elles sont pour lui ce qu'il y a de plus aimable en ce monde, et la première de toutes les curiosités d'une ville. Ce grand connaisseur nous dit qu'elles ont à Bologne des formes très prononcées et des gorges accentuées; qu'elles font à Loretto commettre péché d'envie; qu'elles sont vilaines à Capoue, rousses à Cardinale, laides et sauvages à Tiriolo, aimables à Catanzaro, sveltes et gracieuses à Platania, charmantes à Bagnara comme les sirènes que la fable antique plaçait dans les environs, plus charmantes encore à Scilla où elles ont les traits fins, les yeux splendides et la peau éblouissante de blancheur, moins belles à Reggio, mais piquantes, jolies et semblables aux Françaises.

Il est instruit et il cite Virgile. Il a le goût des arts et fréquente volontiers les musées. Mais il n'aime pas moins la nature et il admire les aspects pittoresques de la Calabre, gravit les montagnes pour découvrir à ses pieds un pays immense, pour jouir d'imposants spectacles, pour contempler les superbes tableaux qui se déroulent au-dessous de lui.

Il note des traits de mœurs, des coutumes singulières, comme le combat de taureaux et de chiens à Pescara, et il n'oublie pas de mentionner les Albanais de Platania. Les historiettes et les anecdotes qu'il narre de temps en temps, comme celle de la vendetta calabraise de Faviero et de Ruggiero (p. 207-226), peignent les populations et achèvent de donner une idée de leur caractère.

Quelquefois, rarement, il a l'emphase de l'époque, et il dira de la cassine de Pescaro que le temple de Pomone devint pour lui le temple de l'Amour. Mais ses descriptions sont vives, animées, et il nous intéresse toujours, soit qu'il nous promène à travers les rues de Naples, parmi les mendiants et les lazzaroni, comme dans la haute société qui passe son temps au jeu, à l'amour ou dans des pratiques de supersti-

tion, soit qu'il nous mène au Vésuve et à Pompéi, ou qu'il nous décrive la plaine de Nola et celle de Paestum, la côte de Bagnara, le rocher de Scilla et les magnifiques effets d'ombre et de lumière que produit aux environs de Reggio le lever du jour.

Les pages les plus remarquables du volume sont celles que d'Hauteroche consacre au phénomène de la Fata Morgana. Rien de plus saisissant que l'arrivée de l'officier dans Reggio silencieux et désert, que l'attente de la foule qui fixe ses yeux sur le rivage de Sicile, que les cris soudains de la multitude lorsqu'elle voit Messine, et ses rues, et sa population se réfléchir dans l'eau, et s'approcher tellement que les amis reconnaissent leurs amis de l'autre bord et que notre lieutenant croit voir avec un tremblement de cœur sa chère Bettina sur la tour d'un fort.

A-t-il parfois embelli la vérité? Faut-il lui appliquer ses propres paroles, qu'il ment comme tous les conteurs (p. 22)? Nous ne le pensons pas. Certaines de ses aventures sont très romanesques, et pourtant n'ont rien d'invraisemblable. Si sa mémoire a des défaillances naturelles et ne le sert pas aussi bien qu'il le croit (il écrit ses *Souvenirs* en 1829, c'est-à-dire vingt années après les événements), il n'a commis que de très légères et insignifiantes erreurs [1].

Le brave et galant d'Hauteroche n'eut pas la fortune militaire qu'il espérait. Cette Italie dont il ne parle qu'avec une douce émotion, retarda son avancement. Ce n'était pas sur ce théâtre écarté, loin des yeux de Napoléon, qu'on arrivait en peu de temps aux plus hauts grades. Plus tard, d'Hauteroche eut encore du guignon; il alla guerroyer en Espagne et dans le Piémont. Capitaine au commencement de 1813, il l'était encore en 1831. Il mourut major de place à Rocroi en 1845, à l'âge de cinquante-huit ans.

Mais au temps doré de la jeunesse, il eut bien des moments heureux,

---

1. Ainsi p. 145 son camarade de l'École militaire qui se noie dans l'expédition de Capri et qui était au 62e régiment, se nommait Resnier et non *Regnier* (le fait, soit dit en passant, eut lieu le 3 mars 1807). Ainsi, p. 55, d'Hardiviller — et non *d'Hardivillers* — était, non pas capitaine, mais lieutenant, et l'affaire où il périt, est, non pas du 1er, mais du 20 octobre 1806. Toutefois, ces erreurs sont minces et démontrent précisément la véracité de d'Hauteroche. Il nous parle du Piémontais Régis, marcheur infatigable, courageux, rusé, plein de présence d'esprit, surnommé le roi des montagnes par ses camarades. Ce Régis — nous nous en sommes convaincu — a réellement existé. Il y avait, d'après les contrôles, au régiment de d'Hauteroche, un Jean Régis, né le 2 février 1770 à Cosato, en Piémont; il avait 1 mètre 66, les yeux bleus, les cheveux et les sourcils noirs, le nez long; c'était un conscrit de l'an III, il passa le 12 mai 1811 dans la garde impériale. Voici, en outre, quelques renseignements sur le lieutenant Louis d'Hardiviller. Il était fils d'un tonnelier. Il naquit le 17 octobre 1770 à Hedencourt (Oise) et fut successivement sergent-major au 7e bataillon de l'Oise (6 juillet 1793), adjudant sous-officier (10 nivôse an II), lieutenant (6 messidor an II), et après avoir été incorporé dans la 179e brigade (29 nivôse an III), et par suite dans le 20e de ligne (1 brumaire an V), après avoir été prisonnier des Autrichiens (13 frimaire an IX) et relâché (7 pluviôse) sur parole, il était encore lieutenant lorsqu'il mourut.

et que de fois sa pensée a dû se transporter dans cette période italienne de sa vie où il voyait tout en beau et volait de combat en combat, d'intrigue en intrigue et de plaisir en plaisir ! Ces *Souvenirs* qui font revivre l'étrange physionomie de la guerre de Calabre, conserveront le nom de d'Hauteroche. On reprochera seulement à la famille du vaillant et chevaleresque officier d'avoir imprimé si peu d'exemplaires de ce joli livre. Sachons lui gré néanmoins de ne pas avoir gardé le manuscrit dans un tiroir, et pour la remercier, apportons, comme il sied à la *Revue critique*, notre petit contingent de détails inédits à la notice biographique qui termine le volume. Ces détails sont à l'honneur du héros. La plupart des inspecteurs jugèrent qu'il ne s'entendait guère à l'administration intérieure et à la comptabilité d'un régiment (il fut de 1833 à 1842 major au 6e infanterie) et que le commandement d'un bataillon lui convenait mieux que les fonctions de major, mais qu'il avait beaucoup d'instruction et qu'il était un parfait honnête homme. « Instruit et très ferme, écrivait Castellane, commande bien un bataillon sur le terrain, fera un bon chef de bataillon ; très bel homme. » D'Hauteroche conte qu'il fut brigand de la Loire ; une lettre du comte de la Roche Aymon qui commandait à Montbrison, le signale comme bonapartiste et en même temps comme « bon officier, excellent instructeur ; il est d'autant plus dangereux à employer qu'il a des moyens, qu'il a toujours eu de l'ascendant sur le soldat » [1].

A. C.

---

1. Voici encore quelques dates que nous avons trouvées sur d'Hauteroche et que les heureux possesseurs de ce rare volume peuvent ajouter en marge de leur exemplaire. Il a été élève à Fontainebleau du 27 août 1804 au 19 avril 1806, et durant son séjour à l'École il y fut nommé caporal (21 février 1806). S'il alla en Espagne, ce fut sur sa demande ; le 5 octobre 1810, il écrivait de Reggio qu'il était le plus ancien sous-lieutenant de son régiment : « je comptais, pour mon avancement, sur l'expédition en Sicile ; mais, comme elle ne se fait pas, je désirerais passer en Espagne, puisque l'on s'y bat. » La Roche Aymon le dénonce comme un « des trente officiers qui, au 20 mars, arborèrent, avec le général Excelmans, le drapeau tricolore sur les Tuileries » (lettre du 8 mai 1816). Le 15 août 1821, le baron Toussaint, inspecteur-général, le propose pour la croix de saint Louis, à cause de ses services, de ses bons principes et de sa moralité sans reproches. En 1830, la commission administrative provisoire de Lyon signale sa bonne conduite au duç d'Orléans : « Pendant les glorieuses journées de juillet, il a su joindre à l'énergie d'un patriote déclaré le respect dû à son grade et à la discipline militaire. » Nous avons eu entre les mains une lettre de Lamartine, du mois de janvier 1839 ; le poète, alors député, recommande d'Hauteroche au ministre de la guerre et sollicite pour le major du 6e infanterie le commandement de La Fère : « Je tiens à M. d'Hauteroche par des liens d'amitié et de proche parenté, mais je ne veux faire valoir près de vous que ses longs et honorables services. » Ajoutons enfin que le général que le général que d'Hauteroche ne nomme pas (p. 101), est Partouneaux.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société de Linguistique de Paris, qui doit déjà à la générosité de quelques-uns de ses membres, en particulier de M. Ascoli, l'illustre savant italien, et du prince Alexandre Bibesco, des dons ou des fondations importantes, vient d'être avisée que M. James JACKSON, membre de la Société depuis 1879, décédé à Paris le 17 juillet dernier, lui a légué une somme de 10,000 francs. La Société, n'étant pas liée par aucune clause particulière du testament, sera prochainement appelée à décider du meilleur usage à faire de cette libéralité dans l'intérêt de la science et de façon à perpétuer le souvenir du généreux donateur.

— Le volume de M. E. DE LA HAUTIÈRE, *La constitution et les institutions* (Garnier, 1895, in-8°, VIII et 456 p. 3 fr.) s'adresse à la jeunesse. Il a été fait avec un grand soin et n'est nullement superficiel, nullement borné aux généralités. L'auteur a lu les textes, consulté les documents officiels et les travaux législatifs les plus récents, et il entre dans les détails, cite les chiffres; mais il sait mettre en relief les faits essentiels, les traits caractéristiques, et cette excellente œuvre de vulgarisation, répartie en vingt-quatre chapitres, expose dans leur ensemble les institutions de la France et représente, comme un vaste et clair tableau, toute la vie nationale.

ALLEMAGNE. — Sous le titre *Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte, für höhere Schulen und zum Selbstunterricht*. Dresde, Bondi. 1895. In-8°, IV et 180 p. 1 mark 50). M. Gotthold KLEE, professeur au gymnase de Bautzen, publie une petite histoire de la littérature allemande, destinée aux écoles supérieures. Ce précis rendra des services, surtout aux maîtres; il ne renferme pas d'analyses des œuvres, il ne contient que des faits, des dates, des appréciations générales sous forme très brève. L'auteur est au courant des travaux, et on voit qu'il a lu Goedeke, Koberstein, Scherer, et les monographies spéciales. On ne peut que louer la disposition de ses chapitres et ses jugements, si courts qu'ils soient.

— Trois volumes nouveaux des « Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker » ont paru à la librairie strasbourgeoise de Trübner : 1° le 73e, *Zur Entwicklung der historischen Dichtung bei den Angelsachsen*, par M. Daniel ABEGG (in-8°, XII et 126 p.); l'auteur examine d'abord les poèmes historiques conservés sous forme poétique comme *Byrhtnoth* et *Brunanburh*, puis les poèmes qu'on croit retrouver dans les Annales anglo-saxonnes et dans l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon et il arrive à des conclusions sagaces et fort acceptables; — 2° le 74e *Studien über das deutsche Volksbuch Lucidarius und seine Bearbeitungen in fremden Sprachen*, par M. Karl SCHORBACH (in-8°, 276 p.); avant de publier son édition du *Lucidarius* allemand, M. Schorbach publie quelques chapitres d'introduction sur l'origine et les sources de l'ouvrage, sur ses nombreux manuscrits et sur ses imitations dans les langues étrangères; — 3°, le 76e, *Huchown's, Pistel of Swete Susan*, fascicule où M. Hans KŒSTER publie le texte de la *Pistel of Swete Susan*, une étude sur les éditions et les manuscrits du poème, sur sa source et l'époque de sa composition, sur sa métrique et son style, sa langue, des remarques et un glossaire (in-8°, 98 p.).

ANGLETERRE. — Une nouvelle édition de M. A. Wilson VERITY. Elle contient les *Sonnets* de Milton (Cambridge University Press, XXVII et 68 p.) ainsi qu'une *Vie*

du poète) esquisse nécessaire, puisqu'elle explique plusieurs passages des sonnets, des notes instructives, un petit glossaire et deux index.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 septembre 1895.

M. G. Julliot, président de la Société archéologique de Sens et conservateur du Musée gallo-romain de cette ville, communique un travail accompagné de plusieurs dessins, à l'aide desquels il a essayé de restituer la façade d'un établissement thermal, qui aurait été élevé à Sens par les Romains dans le courant du premier siècle après C. Pour arriver à ce résultat, M. Julliot s'est servi des dessins, à une même échelle, de trente-et-une pierres du Musée, à l'aide desquelles il a pu reconstruire une façade d'environ 20 mètres de longueur sur 12 mètres de hauteur, comprenant quatre immenses fenêtres, séparées les unes des autres par des colonnes engagées dans des murs tout couverts de riches sculptures d'ornement. Les soubassements de ces fenêtres sont décorés de bas-reliefs relatifs à des scènes empruntées à des thermes et à la Gigantomachie. Les couronnements sont des hauts-reliefs représentant des vaisseaux flottants ou des quadriges sortant de la mer, conduits par des génies et portant des divinités.

M. Babelon fait une communication sur la gravure en pierres fines à l'époque carolingienne. Après avoir démontré que la glyptique était tombée dans une décadence profonde à l'époque mérovingienne, M. Babelon signale une renaissance brillante de cet art au IXe siècle, sous les successeurs de Charlemagne. Cette renaissance est prouvée par divers monuments : un grand disque de cristal représentant l'histoire de Suzanne, gravé par l'ordre de Lothaire II, roi de Lotharingie, et conservé au Musée Britannique; une intaille du Musée de Rouen représentant le baptême du Christ; enfin un certain nombre de crucifixions. L'une de ces dernières gemmes a été récemment acquise par M. Babelon pour le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Après le milieu du Xe siècle, la gravure en pierres fines retombe dans la barbarie, d'où elle ne sortit de nouveau qu'au temps de Suger. — M. Deloche signale à M. Babelon deux passages du *Traité de Diplomatique* et des *Annales O. S.-B.* où il est parlé de pierres gravées. — M. Robert de Lasteyrie croit que les conclusions de M. Babelon pourraient être plus affirmatives encore et qu'il s'est laissé influencer par l'opinion de J. Labarte, dont il prouve lui-même la fausseté.

M. J. Halévy communique l'interprétation de quatre inscriptions incomplètement publiées et insuffisamment expliquées jusqu'ici. Les deux premières sont phéniciennes et se rapportent, l'une à des vœux faits par un dynaste de Lapithos, en Chypre, au dieu Molgart-Poseidon, en faveur de son père, lorsque ce dernier atteignit l'âge de cent et de cent deux ans ; l'autre, très fragmentaire, vient d'un dynaste phénicien établi à une époque encore incertaine dans le voisinage de Zindjirli. Des deux autres inscriptions, la première figure sur un bas-relief représentant le roi Barrekoub entouré de sa cour et de ses guerriers. Elle révèle un Dieu sémitique nouveau, *Bilharrân*. La seconde inscription appartenant au même roi, mentionne la construction de deux temples consacrés aux mânes des rois de Samal, lesquels seront ainsi pourvus, dit littéralement le texte, d'une maison d'été et d'une maison d'hiver. On voit combien le culte des ancêtres était développé en Syrie au VIIIe siècle avant C.

Séance du 4 octobre 1895.

M. Maspero, président, annonce que l'Institut tout entier prend part à la perte qui frappe l'Académie française et l'Académie des sciences en la personne de M. Pasteur, et lève la séance en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseau, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1895

445. — **Untersuchungen zur Bedeutungslehre**, von Johann Stœcklein, K. Gymnasiallehrer. Dillingen, Keller, 1894. In-8, 59 pp.

Sous ce titre, l'auteur a réuni deux études qui, ainsi qu'il est le premier à le reconnaître (p. 29), ne tiennent entre elles que par un lien assez lâche et factice. Dans la première, il s'efforce de définir l'objet et les méthodes de la sémantique : il insiste fortement sur la nécessité de substituer à la terminologie vague et générale encore en usage, — « extension de sens, restriction de sens », etc., — l'examen historique et logique de chacun des cas particuliers de mutation sémantique et d'en définir les caractères, d'expliquer pourquoi et comment un mot a passé d'un sens à un autre, quel voisinage, quelle liaison syntactique, quelle association d'idées l'a influencé et fait dévier. Rien de plus juste ; mais c'est aussi ce qu'ont essayé de faire, en toute circonstance, les maîtres de la sémantique ou même les simples auteurs de dictionnaires scientifiques. Dans la seconde étude, M. Stöcklein conteste, — avec raison, je crois, — à la bonne langue latine l'existence d'un prétendu verbe *ăfluere* que ne justifie pas assez l'analogie fort imparfaite du synonyme *abundâre*.

V. H.

446. — E. Combe. **Grammaire grecque du Nouveau Testament**. Lausanne, Bridel, Paris, Fischbacher, s. d. ; 189 p.

M. Combe « poursuit la généralité des personnes qui se vouent à l'interprétation des documents originaux du christianisme » (p. 4) ; il

« construit de toutes pièces, en chair et en os, la grammaire du Nouveau Testament » (p. 5); il ajoute, en parlant de son ouvrage « cette modeste grammaire », et il ne se doute pas qu'elle est en effet la modestie même. C'est la vieille grammaire grecque, à peine rajeunie, avec des considérations de grammaire générale non moins respectables. On y lit, par exemple, ceci : « Le substantif a la propriété de marquer le genre, et il le marque un peu capricieusement (p. 16); en sa qualité de verbe primordial (?), εἶναι ne saurait avoir toutes les nuances temporelles et modales que nous aurons à signaler dans la conjugaison des autres verbes (p. 57); il arrive à l'adjectif d'influer sur le substantif pour régir qui le génitif, qui le datif, qui l'accusatif » (p. 23). Relativement à la morphologie, les étudiants apprendront des règles de ce genre : le génitif ου (dans νεανίου) est proprement contracté de l'ancienne forme homérique αο-εο (p. 21) : dans les adjectifs en υς l'υ du radical se change en ε devant..., etc. (p. 38); les comparatifs de la troisième décl. subissent parfois une contraction... par suite de la disparition de la lettre ν du radical (p. 40); la forme composée ἀφίδω s'explique par l'influence du digamma (p. 101); et ils verront aussi que ἔμιξα, μεμιγμένος sont irréguliers, de même que ἀφιχόμην, φθερῶ et d'autres formes qui au contraire sont la régularité même. M. C. « entame » ensuite la syntaxe; cette partie est un peu plus sérieuse, quoique ne sortant pas des limites d'une honnête médiocrité; mais je préfère ne pas examiner de trop près certains détails. Je recommanderai à M. Combe, au cas où par hasard il voudrait remanier cet ouvrage, qui en a grand besoin, de se souvenir que même une grammaire grecque doit être écrite en bon français [1].

My.

---

447. — Varnhagen (Hermann). **Italienische Kleinigkeiten.** Halle, Niemeyer, 1895. In-8° de 42 p.

Dans cet opuscule publié pour le soixantième anniversaire du professeur Adolf Tobler, M. Varnhagen marque les rapports et les différences de la vieille *Storia di Colonacho,* publiée à Florence en 1863, avec un conte oriental, publie avec des rapprochements la *Novella della figliuola del mercatante che si fuggì la prima notte dal marito per*

1. Quelques exemples à ajouter à ceux qu'on a pu remarquer déjà : on sous-entend l'ellipse classique (p. 118); le rôle intermédiaire de διά (p. 118) : il faut comprendre « le rôle de διά signifiant *au moyen de* » ; διά avec le génitif met l'accent sur l'instrument qui sert à atteindre le but (p. 118); entre καί et τε ressort cette nuance (p. 126) ; les conjonctions de coordination maintiennent l'indicatif (p. 128); du sens des modes... nous connaissons déjà l'indicatif (p. 109); l'indicatif futur a plus d'exemples à citer (p. 133); ces conjonctions ont en vue la poursuite du but à atteindre (p. 133).

non essere impregnata, raconte une marche de Georges de Frondsberg sur Milan en février 1522. Des frontispices, des gravures du temps ornent cette curieuse brochure.

Charles DEJOB.

---

448. — **Missions diplomatiques de Claude du Bourg** par H. du BOURG. Paris, Ernest Leroux, 1895, gr. in-8° de 43 p.

M. H. du Bourg a bien raison de dire (p. 5) : « C'est une physionomie vraiment curieuse que celle de Claude du Bourg, surtout à côté de son frère Anne ! » Voici le parallèle qu'il établit entre les deux frères : Anne, « mis brusquement en relief par les événements, champion et martyr de la cause des Réformés en France, joua, dans un drame assez court, un rôle qui a fait de lui un personnage historique : rôle empreint à coup sûr d'austérité, de fermeté et de grandeur. Claude, au contraire, eut une vie longue, agitée, pleine de déceptions et terminée d'une manière aussi obscure que misérable ». L'auteur ajoute (p. 5) : « S'il paraît naturel que les frères du célèbre conseiller au Parlement de Paris soient moins connus que lui, il est cependant surprenant qu'une vie d'aventures aussi romanesques que celle de Claude n'ait pas laissé plus de traces. A peine trouve-t-on dans les titres de sa famille quelques simples mentions de son existence. » En revanche, elle a été signalée par plusieurs écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui, et M. du Bourg, en réunissant les fragments épars dans leurs ouvrages, en les encadrant habilement dans un récit écrit avec une agréable élégance, nous donne une étude fort intéressante. Il reconnaît que son parent du XVIe siècle eut une vie sans caractère, sans noblesse, mais il veut qu'on reconnaisse aussi que cette vie montre de rares qualités d'intelligence et d'audace. Il demande pour ce « type bizarre » un peu d'indulgence, estimant que l'on n'a pas tenu un compte suffisant, quand on a stigmatisé sa conduite, du désordre des esprits en des temps si troublés et des déplorables exemples donnés dans les hautes régions. Comme M. du Bourg, nous louerons la vive intelligence et la prodigieuse activité de Claude du Bourg ; comme lui, nous blâmerons son ambition effrénée, son amour propre follement exagéré, et son manque absolu de principes.

Résumons la biographie de l'étrange personnage. Il naquit, vers 1522, au château de Malozat, en Auvergne, d'Étienne du Bourg, seigneur de Ceilhoux, Guérines, Malozat, etc., (contrôleur général des aides et tailles de la province, puis maître des requêtes de la reine) et de sa première femme, Anne Thomas. Il était neveu d'Antoine du Bourg, chancelier de France, mort à Laon en 1538. D'après une transaction du 1er janvier 1557, entre les douze enfants issus des deux mariages d'Étienne, il eut la seigneurie de Guérines. Il fut nommé, le 21 mars

1557, trésorier général de France à Riom. Quand éclata, « comme un coup de foudre », la nouvelle du procès d'Anne du Bourg, arrêté à l'issue de la mémorable mercuriale du 10 avril 1559, Claude accourut à Paris, d'où il reçut l'ordre de sortir dans les vingt-quatre heures. L'auteur combat très judicieusement (p.7) cette opinion des frères Haag que Claude avait embrassé le calvinisme [1], et que les persécutions dont il fut l'objet provinrent de ses croyances religieuses : « Un seul frère d'Anne, dit-il, Gabriel du Bourg, seigneur de Clermont en Gascogne et président au Parlement de Toulouse, abjura le catholicisme et joua un rôle important parmi les Réformés. Que Claude fut un fervent catholique, rien ne l'indique ; et, à en juger par sa versatilité politique, il est permis d'en douter. Mais la plupart des causes diverses qu'il servit exigeaient qu'il eût au moins l'apparence d'un bon catholique. Quant aux persécutions, elles provinrent de son fait, ou plutôt de l'insuccès persistant qui accompagna ses aventureuses entreprises. » Le prétendu huguenot venait de recevoir sa nomination au poste d'ambassadeur de France à Constantinople, à la fin de 1562, et non en 1563, comme l'a cru Charrière (*Négociations du Levant*, II, 723), quand il fut révoqué au moment même de son départ. Calomnieusement accusé de malversations et de faux, il fut détenu en prison, à partir de janvier 1563, « l'espace de vingt et un mois et vingt et un jours », comme il le déclare dans un rapport adressé au roi et à son conseil (*Mémoires de Condé*) [2]. Reconnu innocent, il fut « eslargi des prisons de la Conciergerie du Palais à Paris ». Cinq ans plus tard, le 13 mars 1569, il fut chargé d'une mission particulière à Constantinople, où les fonctions d'ambassadeur étaient remplies par M. de Grantrie de Grandchamp. Après avoir renouvelé le traité qui donnait à la France, auprès de la Porte, le premier rang parmi les nations chrétiennes, grisé par son succès, il chercha le plus possible à annihiler la position du représentant officiel de la cour de France. A la suite des justes plaintes de ce dernier, Charles IX pria le grand vizir de faire arrêter le plénipotentiaire *extraordinaire* qui abusait si fort de la confiance de son souverain. Du Bourg, pour parer le coup, se fait attacher à une ambassade envoyée par le grand

1. Les auteurs de la *France protestante* ont trop souvent fait entrer par force (*Compelle intrare*) certains catholiques dans leur docte recueil. Par contre, ils ont oublié d'y introduire des personnages qui de père en fils ont été de fidèles calvinistes. Je citerai deux familles de l'Agenais oubliées par MM. Haag et H. Bordier : la famille de Chevalier d'Escage, dont je viens de publier le livre de raison (1895), et la famille de l'*Église de Lalande* dont un de nos jeunes amis, M. Maurice Campagne, a imprimé la généologie sous ce titre bien trouvé : *Une famille de Soldats*. Ce document a été imprimé dans les *Mélanges historiques* de Nicolas Camusat et dans la *Collection des traités* de MM. d'Hauterive et de Cussy.

2. On trouve dans le même recueil une lettre qu'il adressa au prince de Condé, le 15 décembre 1564, sur la fameuse entrevue de ce prince et du cardinal de Lorraine. Sur un factum qu'il fit imprimer à Paris en 1567, voir la page 9 de l'étude de M. du Bourg.

seigneur au roi de France. Un amiral vénitien traita la mission turque comme il eût traité de simples forbans, et le chef de la mission, Mahmoud, avec son compagnon du Bourg, fut interné à Venise. On jeta ce dernier à la Bastille, dès qu'il fut de retour en France. Sa captivité ne fut pas de longue durée. Nous le trouvons, en 1576, au service du duc d'Anjou qui lui donne une mission auprès de Philippe II. Arrivé à Madrid le 20 mai de cette même année, il entre en lutte contre M. de Saint-Gouard, notre ambassadeur à l'Escurial, lequel le traite d'*extravagant* [1]. Il faut lire dans l'étude de M. du B. l'exposé de toutes les intrigues en Espagne de l'envoyé du duc d'Anjou, qui y fut ensuite l'envoyé du roi de Navarre, intrigues qui recommencèrent en Italie et finirent par le faire enfermer dans un cachot de la Mirandole, où il s'éteignit pendant les premiers mois de l'année 1580. Ainsi se termina misérablement, dit M. Henri du Bourg (p. 41), cette existence si tourmentée, dont les péripéties forment une véritable odyssée. En résumé, ajoute-t-il (p. 43), « après avoir constaté que Claude du Bourg n'était digne que de bien peu d'estime, nous croyons qu'un homme ordinaire n'eut certainement pu faire autant que lui, n'eût point excité autant de haines violentes et n'eût point mérité que son emprisonnement final valût la peine d'être aussi amplement justifié à l'étranger. »

T. DE L.

---

449. — **Chroniques Landaises. La Fronde,** par l'abbé J.-J.-C. TAUZIN, curé de Saint-Justin de Marsan, Auch, imprimerie Foix, 1895, gr. in-8° de 134 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*.

M. l'abbé Tauzin a de toute façon très bien écrit l'histoire de la Fronde en Gascogne, en remontant jusqu'aux origines parisiennes du mouvement (1648) et en descendant jusqu'à la paix des Pyrénées. C'est surtout de la période comprise entre 1651 et 1653 qu'il s'est occupé. Le tableau qu'il retrace est aussi triste qu'exact. Les chroniqueurs, dit-il (p. 1), « n'ont à enregistrer que ravages et dévastations. Royalistes ou frondeurs, miliciens de d'Harcourt, de Candolle, de d'Aubeterre ou de Poyanne, ou hardis partisans de Marsin et de Balthazar, toujours en course entre Dax et Roquefort, ne cessent pendant cette période de parcourir la Chalosse et le Marsan, pressurant sans miséricorde les populations épuisées par les contributions, *tellement qu'il n'y a pas une maison qu'il y ait du pain à manger et sont tous ruinés à jamais* ». Ces dernières lignes sont empruntées à un document que M. l'abbé T. cite souvent et avec raison, car c'est un des meilleurs que l'on puisse consulter sur le sujet [2]. Du

---

1. Voir l'ouvrage du vicomte de Bremond d'Ars sur *Jean de Vivonne*. Claude du Bourg y occupe tout un chapitre.

2. *Relation véritable des choses les plus mémorables passées en la Basse-Guienne*, par Henri de Laborde-Péboué, de Doazit, publiée par le baron de Cauna (*Armorial des*

reste, il a eu le grand mérite de ne laisser de côté aucun des imprimés et des manuscrits qui pouvaient éclairer sa marche, et, sans parler des récits publiés au XVIIe siècle et des recueils écrits de notre temps, parmi lesquels figure en première ligne le fascicule I des *Archives historiques de la Gascogne,* rempli par M. le chanoine J. de Carsalade Du Pont de pièces inédites relatives à la Fronde gasconne, il a utilisé une foule de documents conservés aux Archives nationales, aux Archives d'Auch, de Bayonne, de Dax, de Mont-de-Marsan, de Pontons, de Roquefort, de Saint-Justin [1], de Saint-Sever, de Tartas, de Villeneuve-de Marsan, etc. Les mille renseignements empruntés à tant de témoignages ont tous été sérieusement contrôlés et clairement résumés. L'abbé T. est un judicieux critique et un fidèle historien. Qu'il s'agisse d'événements généraux ou d'incidents particullers, tels que les combats de Poyalé, de Saint-Maurice, de Saint-Justin, de Mugron, de Grenade, les sièges de Miradoux, de Saint-Justin, de Cauna, de Tartas, etc.), il se montre toujours très sûrement informé. Son travail, qui complète tous les travaux précédents, les rectifie plus d'une fois. En veut-on deux exemples? Feu Charles Barry, qui a donné une édition si améliorée de l'*Histoire de la guerre de Guyenne*, avait déclaré (p. 92) que l'on ne trouve aucune localité du nom de *La Rivière*, dans la région où opérait le colonel Balthazar et il avait cru devoir substituer *La Glorieuse* à *La Rivière*. M. l'abbé T. proteste ainsi contre cette correction arbitraire (p. 64) : « C'est une erreur excusable chez un éditeur étranger au pays, mais que nous devons cependant relever. La Rivière, aujourd'hui réunie à Saint-Savin (Saint-Savin La Rivière), est à l'extrémité du pont de Grenade, sur la rive gauche de l'Adour ». Voici l'autre rectification, géographique aussi (p. 75), au sujet de Tampoy dont de *hardis étymologistes*, *s'appuyant sur une vaine consonnance de mots,* ont fait une maison de Templiers : « Telle fut donc l'origine de ce petit castel dont le nom devait plus tard

---

Landes, t. III). La *Relation*, œuvre d'un témoin oculaire, est doublement précieuse, car elle n'est pas moins attrayante qu'instructive. Elle contient un grand nombre de naïfs et pittoresque passages, comme celui où le chroniqueur montre un de ses voisins, le capitaine de Lataulade, obligé par son embonpoint de voyager à la façon des rois mérovingiens : « il est devenu si gras et gros qu'il ne se peut pas trouver en ce pays un cheval capable de le porter. Il se fait conduire dans son carrosse par un bon et gros paire de bœufs.. ».

1. M. l'abbé T. a inséré (p. 30, note 7) un compte extrait des archives de Saint-Justin et qui prouve combien étaient écrasants les passages des gens d'armée : *Rolle des despands et autres charges apportées au sieur Leglize, notaire royal de Freixo* [Le Frèche, canton de Villeneuve-de-Marsan], *par six soldats de la compagnie du sieur de Rabastenx, capitaine au régiment d'Anjou, durant l'espace qu'ils ont demeuré à son logis* [du 24 juillet au 9 août 1650]. Les six soudards firent une effrayante consommation de lard, de graisse, de volailles, de vin. Voir (p. 113) la note, extraite des mêmes archives, des sommes payées en 1652 par quelques petites bastilles de Marsan et Gavardan pour l'entretien des troupes du roi. Une de ces bastilles, Frèche, qui n'avait que soixante-quatorze feux, eut à payer 3,394 livres.

figurer dans l'histoire ; car une inscription, maintenant effacée, a longtemps désigné aux touristes la chambre que François Ier occupa dans cette demeure, la veille de son mariage avec Élisabeth d'Autriche (6 juillet 1530). A ce sujet, quelques auteurs, peu habitués à contrôler les affirmations de leurs devanciers et trop prompts à les reproduire de confiance, ajoutent que pour faciliter le passage du monarque on jeta sur le Midou un pont qui porte encore le nom de *Poun dou Rey*. Nous ferons observer d'abord que pour se rendre de Tampoy à Beyries, où eut lieu la cérémonie, le roi n'avait pas besoin de traverser le Midou, puisque les deux habitations sont situées sur la rive droite de cette rivière. En second lieu, c'est en 1484 que Lubat d'Aydie, seigneur d'Ognoas, obtint de Madeleine de France, tutrice de Catherine de Navarre, l'autorisation de rebâtir le pont situé au nord de son manoir, c'est-à-dire auprès de Tampoy (Archives du grand séminaire d'Auch, nº 1826), tandis que le *Poun dou Rey*, situé au bois de Bédat, est à une grande distance de cette maison et dans une direction tout opposée à Beyries. Un érudit contemporain (M. l'abbé Cazauran, *Étude sur Monguilhem,* p. 87) avance que ce pont aurait été construit à l'occasion du voyage de Charles IX, en 1565. C'est une supposition gratuite, car l'itinéraire suivi par la cour est parfaitement connu. Entré dans les États de la reine de Navarre par Captieux, Roquefort, Mont-de-Marsan, Tartas et Bayonne, le roi de France en sortit par Mont-de-Marsan, Cazères, Nogaro, Eauze, Montréal, Condom et Nérac (*Recueil et disçours du voyage de Charles IX, faict et recueilly par Abel Jouan, l'un des serviteurs de S. M.*, (Paris, 1566, p. 42). Il n'y a donc pas la moindre probabilité que pour se rendre de Cazères (23 juillet) à Nogaro (24 juillet), le cortège royal ait fait le détour qu'exigerait son passage dans la petite bastide de Monguilhem, et par suite qu'on ait construit alors le pont dont il s'agit. Ainsi finissent les légendes ! » J'ai tenu à reproduire la curieuse note de M. l'abbé Tauzin, d'abord pour donner une idée de la précision avec laquelle il discute, ensuite pour appeler l'attention sur des indications d'autant plus intéressantes, que, dans toutes nos histoires de France, ou signale ou vaguement, ou inexactement, les localités rendues célèbres par le séjour de François I , la veille et le jour de son mariage.

T. DE L.

---

450. — **Lettres inédites de Moquin-Tandon à Auguste de Saint-Hilaire publiées sur les manuscrits autographes** par S. Léotard. Clermont-L'Hérault, librairie Saturnin Léotard, in-8° de 311 p. Tiré à 110 exemplaires.

Les lettres adressées par le botaniste Alfred Moquin-Tandon au botaniste Auguste de Saint-Hilaire, dont il fut le successeur à l'Académie des sciences en 1854, sont au nombre de quatre-vingt-une. La correspon-

dance suivie commence en 1837, le 14 février (Toulouse), et se termine en 1851, le 23 février (Toulouse encore). Deux lettres datées de Montpellier, l'une le 15 juin 1826, l'autre le 31 juillet 1828, ont été mises en tête de la série régulière, à laquelle elles servent d'introduction. Les lettres de Moquin-Tandon, écrites avec beaucoup de verve et d'esprit, sont fort intéressantes. Elles ne plairont pas seulement aux naturalistes : elles plairont aussi à tous ceux qui aiment les curieuses particularités, les piquantes anecdotes. Dans cette causerie de près de quinze années, Moquin-Tandon touche à mille sujets et esquisse mille portraits. Parmi les personnages qu'il croque, en passant, tantôt avec une aimable bienveillance, tantôt avec une vive malice, mentionnons, par ordre alphabétique : Arago (pp. 105, 129, 134, 135, 199)[1]; Brongniart (pp. 120, 121, 211, 212, 245, 293), de Candolle père et fils (pp. 18, 29, 37, 38, 41, 56, 77, 83, 116, 214, 263), Decaisne (p. 245), Duchartre (p. 149), Dumas (p. 230), Duvernoy (p. 122), Fortoul (pp. 104, 152, 153), Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (pp. 23, 80, 128, 139, 151, 152), de Jussieu (pp. 29, 30, 130, 136, 138, 169, 197, 211, 212, 294), Leymerie (p. 171), Martins, (p. 283), de Mirbel (pp. 17, 23, 36, 87, 132, 134, 149, 159), Orfila (p. 64), de Quatrefages (pp. 44, 45), Raspail (p. 17), Requien (pp. 31, 103, 216), Richard (p. 169), de Salvandy (pp. 52, 65, 68, 69, 151, 162, 207), Thénard (pp. 50, 52, 55, 63, 68, 69, 151, 162, 207), Villemain (pp. 65, 67, 70, 121, 207).

Donnons quelques extraits, dans des genres divers, d'une correspondance dont le mérite principal est la sincérité : « Les Provinciaux, comme vous dites, sont assez mal traités par les savants de Paris; mais il me semble aussi que c'est souvent leur faute; à force d'agiter l'encensoir devant la face des confrères parisiens, ils contribuent puissamment à la déification de ces derniers » (p. 17, 14 février 1837). — « Il y a ici [Toulouse] à vendre le manuscrit de Tournefort sur son voyage aux Pyrénées et en Espagne. Il sort de la bibliothèque de Ph. Lapeyrouse. La partie qui concerne les Pyrénées, comme vous savez, a été imprimée dans la préface de la Flore pyrénéenne » (p. 19, même date). — « Un seul de mes livres, celui que je vous ai dédié, a été reçu avec *enthousiasme*. Raynouard, de l'Institut, l'a proclamé un *chef-d'œuvre* !!! »[2]

---

1. Ces renvois et les suivants suppléeront en partie à l'absence d'une table par ordre alphabétique des noms de personnes mentionnées dans la correspondance.

2. Moquin-Tandon veut parler du petit poème languedocien qu'il avait publié, en 1836, à Toulouse, sous le titre de *Carya Magalonensis*, et qu'il avait présenté comme l'œuvre d'un troubadour du XIVe siècle, mystifiant ainsi plusieurs critiques et notamment Raynouard. L'auteur revient souvent sur son pastiche. Il raconte ceci (10 mars 1839, p. 67) : « J'ai vu plusieurs fois M. Guizot, lequel m'a témoigné beaucoup de bienveillance. J'ai fait la connaissance de M. Villemain à l'occasion de mon petit livre en langue romane. J'ai passé plusieurs soirées en tête-à-tête avec lui. Il doit me faire la préface de la seconde édition du *Carya*. » Villemain ne tint pas sa promesse, comme nous l'apprenons (p. 207) par ce passage d'une lettre du 26 avril 1847 : « Vous savez que j'ai autorisé, en 1844, deux éditeurs à faire une nouvelle édition...

(p. 31, 10 juin 1837). — « M. Villemain reçoit très bien tous ceux qui lui racontent quelque nouvelle sottise de M. de Salvandy » (p. 65, 4 février 1839). — « Je viens de recevoir de lui [Villemain] une lettre fort aimable... Je lui avais écrit pour lui communiquer une lettre fort curieuse de Montesquieu, adressée à un oncle de ma femme. Je le félicitais en *langue romane* de sa future arrivée au Ministère » (p. 70, 15 avril 1839). — « Je me suis beaucoup méfié [en rédigeant les *Élémens de Tératologie*] des ouvrages plus théoriques que pratiques. L'École allemande, dont j'ai été longtemps un peu trop enthousiaste, a introduit dans les sciences naturelles une sorte de direction métaphysique qui a sans doute un bon côté, mais qui éloigne trop souvent des lois de la vraie observation. Je suis très certainement un grand admirateur de Gœthe, mais il me semble que cet auteur a été mis d'abord trop bas et qu'on le place aujourd'hui un peu trop haut. Ainsi va le monde. Point de milieu entre une proscription et un autel » (p. 76, 23 décembre 1838)[1]. — « Je viens de m'engager avec l'Académie des Jeux Floraux pour la publication d'un admirable manuscrit in-folio en langue romane. C'est une poétique complète, rédigée dans le milieu du XIV[e] siècle. L'ouvrage entier fera trois grands volumes in-8°. Sa publication durera plus d'un an. En conséquence, j'ai dit adieu à la botanique pour quelque temps » (p. 88, 5 juillet 1840). — « Ma maladie m'a fait interrompre mes cours et tous mes travaux. Cependant j'ai continué la publication des *Lois d'amour*. Un volume entier est terminé. M. Villemain en a paru bien content et m'a envoyé des félicitations » (p. 102, 1 juillet 1841). — « On vient de me recevoir membre de l'Académie des Jeux floraux, *quoique protestant*. Je suis, à ce qu'il paraît, le premier huguenot qui pénètre dans le noble corps. Me voilà un des quarante illustres... Toulousains ! L'archevêque s'est bien conduit; ne voulant pas (ou ne pouvant pas) voter en ma faveur, il s'est abstenu. On m'a fait force compliments,

---

C'était à l'instigation de M. Villemain (lequel devait faire la préface !). » Revenons un peu en arrière pour citer ce passage d'une lettre du 12 décembre 1842 (p. 109) : « Bœhm et C[ie] de Montpellier (de moitié avec un libraire de Toulouse) réimpriment mon *Carya Magalonensis*. Cette nouvelle édition présentera la traduction en regard et sera précédée d'une préface que rédige en ce moment un des professeurs les plus distingués de la Faculté des Lettres de Toulouse ; il y aura des majuscules rouges, bleues, dorées... tout le luxe qu'on pourra imaginer. Je vous avais dédié le dit ouvrage, parce que c'était (je le croyais) ce que j'avais fait de mieux. Je vous *redédie* la réimpression ; celle-ci est en grand costume. » Enfin, le 26 avril 1847, le pseudo-troubadour dit (p. 209) : « Pour entrer dans l'Académie florale, j'ai fait imprimer en 1836 (à 50 exemplaires seulement) un petit ouvrage composé dans ma première jeunesse. »

1. Rapprochons de ce passage une autre critique des procédés littéraires de l'Allemagne (p. 109, 12 décembre 1842) : « Je me méfie prodigieusement des additions et des suppléments germaniques. Je me rappelle que la *Théorie élémentaire* de Candolle, traduite par Rœmer, a été délayée en *quatre volumes* !! et si bien modifiée, que l'auteur ne s'y est plus reconnu. Sprengel a essayé une autre traduction de ce beau livre et il l'a gâté d'une manière peut-être plus étonnante. De Candolle a été obligé de désavouer l'ouvrage dans la préface de son *Organographie*. »

dans lesquels on n'a pas oublié mon pauvre grand-père, le dernier troubadour de Montpellier [1] » (p. 103-104, même lettre). — « A Orléans, il m'a été impossible de remettre votre billet. Il était deux heures du matin. Tout le monde dormait, même les chats malgré le voisinage de février. Tout ce que j'ai vu, c'est Jeanne-d'Arc, toujours dans un coin de la grande place et toujours en forme de lapin écorché » (p. 89, 2 janvier 1841). — « Je viens de terminer la copie du troisième volume des *Loys d'amors*. J'ai transcrit le tiers d'un volume in-folio, *en langue et en caractères romans*... Ouf! Je respire. L'impression du volume va commencer; la correction des épreuves durera jusqu'au printemps » (p. 109, 12 décembre 1842). — « La discussion de Mirbel et de Gaudichaud, qui ennuie tout le monde, m'a fourni des phrases singulièrement divertissantes. Mirbel, véritable robinet d'eau tiède, rabache aujourd'hui comme une vieille femme qui commence à radoter. Gaudichaud parle français comme vache espagnole... [2] » (p. 159, 10 février 1846). — « Si j'échoue [candidature à l'Institut], je me résignerai. On ne peut pas entrer en paradis en dépit des saints, et vos confrères sont de terribles saints!! » (p. 296, 8 octobre 1850).

J'aurais beaucoup d'autres citations à tirer des lettres de Moquin-Tandon, mais il faut s'arrêter [3], en constatant bien vite que M. S. Léotard, soit comme *imprimeur*, soit comme *éditeur* du recueil, n'a rien négligé pour nous donner un volume élégant et un texte irréprochable. Puisse-

---

1. André Auguste Tandon, auteur d'un recueil de fables et contes en langue vulgaire qui fut imprimé en 1800 et réimprimé en 1813. On lit (p. 110, lettre du 12 décembre 1842) : « On fait aussi, à Montpellier, une nouvelle édition des *Fables et Contes* de A. Tandon, mon ayeul. »

2. Quelques autres appréciations me semblent bien dures. Par exemple, autant Moquin-Tandon vante Candolle le père — *gloria patri*! — autant il rabaisse Candolle le fils. Voici deux écrasantes phrases d'une lettre du 13 février 1844 (p. 116 et 118): « Avez-vous vu la troisième édition de la *Théorie élémentaire* de Candolle, publiée par son fils?... Ce pauvre garçon n'est nullement au courant de cette partie de la science. — Je n'ai pas à me plaindre de M. de Candolle le fils qui me cite avec éloges; mais je souffre de voir que le livre de son père, un des plus beaux de la science, soit tombé entre les pattes d'une personne qui est bien loin de l'avoir parfaitement compris. » Ce trop pittoresque *entre les pattes* me rappelle que plusieurs autres expressions du correspondant de Saint-Hilaire sont un peu trop empreintes de *naturalisme*. Certain universitaire est appelé (p. 21) *mammifère bourru*. Ailleurs (p. 143), un botaniste est classé parmi les *herbivores de l'Institut*. Quelques académiciens employaient parfois, si l'on en croit Moquin-Tandon, un langage peu académique, et l'un d'eux ne craignit pas — je supprime discrètement les noms du bourreau et de la victime — de traiter un de ses confrères de *vieille ganache* (p. 122).

3. Je recommanderai, du moins, une lettre qui contient le récit charmant d'un voyage en Suisse (p. 93-97, année 1891), et une autre lettre qui contient (p. 197) une amusante historiette sur le grave Adrien de Jussieu (p. 197, 2 janvier 1847) composant de *très lestes* couplets (Moquin-Tandon se sert d'un mot bien moins poli). Voir encore (pp. 99-100) une plaisante anecdote sur une tête fossile après laquelle soupirait M. de Blainville et que la cruelle Faculté des Sciences de Toulouse refusa de lui expédier.

t-il, comme *vendeur*, trouver un ample dédommagement de ses doubles soins, de sa double peine !

T. DE L.

---

451. — Ernest Daudet : **La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire** 1800-1815. Paris, Plon, 1895, 1 vol. in-18.

« Les Chouans ont été les plus redoutables adversaires de la Révolution, ils ont fait trembler le Comité de Salut Public et le Directoire, ils ont tenu en échec le pouvoir naissant de Bonaparte. Il a fallu des armées pour les détruire. Même après la pacification de 1800, quand on croyait, par des défaites et une amnistie générale, les avoir désarmés pour toujours, ils ont contraint la police consulaire à exercer contre eux des répressions impitoyables » (p. 1). Ils tiennent une large place dans l'histoire de la Révolution et cette histoire sera incomplète tant qu'on n'aura pas exactement défini leur rôle. Depuis des années M. Ernest Daudet étudie cette époque et la raconte en des livres souvent fort curieux. Il cherche aujourd'hui à étudier la chouannerie, et, laissant de côté la période qui prend fin aux pacifications de 1800, il s'attache à la période suivante, celle des complots et des coups de mains isolés, qui se prolonge pendant toute la durée de l'Empire.

Il a mis en œuvre les documents de police qui existent encore — trop rares — dans les archives publiques. C'est la police qui lui fournit les renseignements les plus précieux (dossiers de Fouché, de Réal et de Rovigo). Malheureusement, depuis soixante-quinze ans, tant de gens ont été intéressés, pour une cause ou une autre, à en faire disparaître quelque pièce compromettante ou simplement gênante, qu'ils renferment aujourd'hui de considérables lacunes. Le travail de M. Ernest Daudet s'en ressent un peu. Son livre, à vrai dire, est surtout un recueil d'épisodes, qui jettent un jour nouveau sur la chouannerie et ses démêlés avec la police, de 1800 à 1813. Ce n'est pas un ouvrage complet sur la matière, comme l'introduction nous l'avait fait espérer un instant (p. 7). Les épisodes qui se succèdent sont fort intéressants ; certains même, rapportés pour la première fois ; tous éclairés et approfondis ; mais l'auteur omet de nous montrer le lien, qui dans bien des cas les rattache, de près ou de loin, les uns aux autres. Il ne nous révèle rien des agissements *généraux* de ce parti ni de sa politique, cause première des faits qu'il rapporte. A peine s'il nous laisse soupçonner les procédés tortueux de la police consulaire et impériale, dont pourtant il connaît à fond les dossiers (p. 7). Son œuvre est comme une étoffe dont il montrerait certaines broderies, et non la trame qui les relie ; c'est un bel échiquier sur lequel il expose savamment quelques coups, quelques incidents isolés d'une partie passionnée, sans nous initier aux combinaisons essentielles des joueurs. La raison en est qu'il

omet complètement la conspiration de Georges réservée pour une étude spéciale (p. 7) et, avouons-le, cette omission est regrettable.

Le très réel mérite de M. E. D. est d'avoir tiré de l'oubli bon nombre de noms ignorés : oubli si profond qu'il semble lui-même peu familiarisé avec certains d'entre eux et avec les faits et gestes de ceux qui les portent. Le général vendéen Henri Forestier, par exemple, ne fut pas élevé par Dommaigné (qui n'était pas un Breton, comme il est dit p. 152). Il se destinait à l'état ecclésiastique et suivait les cours du Collège de Beaupréau où il s'était lié avec Michel Cesbron, père du Cesbron dont parle M. D. p. 159 et 161 ; ce qui explique ses relations avec le fils, établi à Bordeaux dans les premières années du siècle. Quand éclata le mouvement vendéen de mars 1793, Forestier avait dix-sept ans ; il rejoignit, des premiers, Stofflet, et forma en troupe les quelques paysans qui composèrent la première cavalerie de l'ancien garde-chasse. Peu après, Dommaigné, gentilhomme angevin, et ancien officier de la gendarmerie, ayant rallié l'armée, catholique et royale, Forestier s'effaça devant ce militaire plus expérimenté, avec lequel il fit alors connaissance. Ni l'un ni l'autre ne furent à ce moment aux ordres de La Rochejaquelein qui commandait seulement les gars des environs des Aubiers. Enfin, le prince de Talmond ayant rejoint à son tour les royalistes à Saumur au moment où Dommaigné venait d'être tué, le 9 juin 1793, lors de la prise de cette ville, fut nommé général de la cavalerie, avec Forestier comme second, et non pas l'année suivante. Talmond, d'ailleurs, fut pris aux environs de Fougères le 28 décembre 1793 et exécuté à Laval le 27 janvier 1794.

Ces critiques ne sauraient détruire l'intérêt de cette étude, au cours de laquelle M. Daudet apporte la preuve de bien des faits inconnus ou contestés, comme celui de l'ingérence du comte de Pontécoulant dans le meurtre mystérieux de d'Aché en 1809 (p. 271 et s.), ingérence niée avec tant d'énergie par la famille de ce sénateur, lors de l'apparition du livre de M. de La Sicotière, sur Frotté.

H. Baguenier Desormeaux.

---

452. — K. C. F. Krause. **Aphorismen zur geschichtswissenschaftlichen Erdkunde** [1]. Aus dem handschriftlichen Nachlasse des Verfassers herausgegeben, von Richard Velter. Berlin, Felber 1894, 80 p. avec une carte.

Karl Christian Friedrich Krause fut un de ces penseurs à cheval sur le xviiie et le xixe siècles dont la curiosité se porta sur tous les objets de connaissance. Son œuvre, complétée depuis une dizaine d'années seule-

1. Le titre est de l'éditeur, il ne paraît pas heureux ni exact. L'ouvrage ne renferme pas que des aphorismes, c'est-à-dire des définitions. La géographie de Krause ne s'adapte pas exclusivement à l'histoire.

ment par la publication de nombreux travaux manuscrits, est encyclopédique. Comme Kant, il pratiqua la géographie; il la professa même concurremment avec la philosophie, les mathématiques et la langue allemande à l'Institut des ingénieurs de Dresde en 1805; il fut non seulement géographe mais encore cartographe et inventa un système de projection dont la mappemonde en tête de cette brochure donne un spécimen.

En sa qualité de philosophe il s'était fait des rapports de la terre et de l'homme une conception qu'il ébaucha dans une étude inachevée : *Die Erde als Wohnort der Menschheit* (1811). Il s'était dressé aussi un plan d'enseignement de la géographie allant du tout aux parties et aboutissant à l'humanité. Il n'a pas condensé ses idées dans un ouvrage méthodique. Les aphorismes recueillis ici sont en majeure partie des articles ou fragments extraits d'une revue à titre prétentieux et qui ne vécut guère : *Tagblatt des Menschheitlebens* (1811). D'autres sont de simples notes de cours que la piété des éditeurs a exhumées.

Les vues de Krause sont larges et profondes. Il voit le globe comme un organisme vivant (*als lebendes Wesen*) en évolution continue, organisme dont les formes et les fonctions se répondent. Aussi aime-t-il à dégager les groupes naturels et les individualités. Il embrasse comme un ensemble homogène le Vieux Monde, et sur un champ plus restreint le bassin de la Méditerranée, rattachant l'Afrique mineure à l'Europe. Il ne fait pas de celle-ci un continent à part; l'Europe, dit-il, est fille de l'Asie, et cette fille, ajoute-t-il, doit réveiller sa mère de sa torpeur séculaire, pour réaliser l'union que la nature commande. Ailleurs toutefois, par raison didactique, il trace une frontière orographique précise, trop précise, entre l'Europe et l'Asie.

Assurément Krause n'est pas dégagé des errements traditionnels. Il croit à la vertu des lignes de partage, etc. Mais il est exactement informé, il tente des classifications ingénieuses des mers ou des îles; il saisit le lien entre les disciplines géographiques. (V. p. 45 son compte rendu de travaux météorologiques.)

Krause semble pénétré des idées de Ritter. Comme ce maître, il adhère aux causes finales; l'œuvre suprême de la nature, prononce-t-il, est l'homme. En recherchant les affinités de ces deux esprits on serait frappé de l'importance et de la dignité nouvelle dont la géographie pouvait se prévaloir au début de ce siècle : Buffon l'avait incorporée dans le système des sciences de la nature; elle est cultivée maintenant non seulement comme une science, mais comme une philosophie. A ce titre Krause mérite la reconnaissance et l'attention des géographes.

B. Auerbach.

453. — Marcel Dubois. **Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs : dogmes et faits.** Paris, 1895, 287 p.

« Il n'y a pas de théorie absolue de la colonisation », écrit M. Dubois, au début de son livre. Mais il y a des théoriciens qui en ont faussé la conception, en la simplifiant à l'excès. On ne colonise pas seulement outre mer et commercialement. M. Dubois, qui recherche « la définition exacte » du phénomène, propose cette formule : « Il y a colonisation toutes les fois qu'il se produit une modification *quelconque* d'une civilisation au contact d'une autre, par voie de terre ou par voie de mer, ou bien établissement d'une civilisation en pays absolument nouveau. » L'œuvre est donc singulièrement complexe ; elle est en outre variable avec les hommes qui la mènent et les théâtres où elle est essayée. Nous ne faisons pas un grand compliment à M. D. en notant qu'il montre l'influence du milieu physique sur le mode de peuplement ou d'adaptation : c'est son office de géographe. Mais il a su encore lire dans l'histoire, dans l'état social, dans la psychologie de chaque peuple, les raisons, les errements, le succès de ses entreprises coloniales. De cette investigation délicate M. D. tire des conclusions qui, pour être très personnelles, n'ont rien de doctrinaire.

Il est libre de ces partis pris d'école auxquels ont sacrifié quelques-uns de ses devanciers. Il reproche aux économistes d'avoir mesuré la politique coloniale « à l'aune du libre échange », d'avoir dénoncé comme la cause essentielle et prépondérante de la ruine des empires portugais et espagnol, la chartre privée, le système des restrictions et prohibitions auquel ces métropoles assujettirent leurs colonies, alors qu'ils font honneur à la liberté commerciale de la fortune de l'empire anglais. Or, réplique M. Dubois, tous les État obéissant à la même nécessité, au même *credo* économique, ont appliqué le régime oppressif; pourtant la France, sous Colbert, et la Hollande et l'Angleterre elle-même en ont tiré de glorieux résultats. Si le Portugal est déchu, c'est surtout parce que la quantité de ses hommes et de ses capitaux a été disproportionnée au nombre et à l'étendue de ses établissements d'outre-mer; et quant à l'Espagne, ce n'est pas aux vices de son administration en Amérique, c'est à la supériorité navale de ses rivaux qu'elle a succombé. Et, d'ailleurs, se demande M. Dubois, le Portugal et l'Espagne ont-ils après tout fait faillite? L'un a créé le Brésil; l'autre se perpétue dans ce monde hispano-américain si vibrant. La thèse de M. D. est victorieuse. Elle paraît même avoir rallié d'avance M. Leroy-Beaulieu, qui était ici particulièrement visé. Ce publiciste reconnaît, en effet, que, dès le début du XVIIe siècle, le Portugal était « réduit à la mendicité » ; et qu'aujourd'hui encore, « les capitaux malheureusement lui manquent et aussi la force pour repousser les prétentions de l'Angleterre », ce que M. D. déplore pareillement; il proclame le Brésil « le chef-d'œuvre de la colonisation portugaise ». Les colonies espagnoles, d'autre part — M. Leroy Beaulieu

le confesse, — ne sont devenues victimes de l'égoïsme mercantile de la mère-patrie qu'à partir du XVIIIe siècle, et la tyrannie économique contribua moins que la rancune des créoles, systématiquement écartés des affaires, à précipiter la séparation. M. D. estime que même sans ces abus la sécession se fût accomplie, parce que les vice-royautés espagnoles formaient des groupes « qui, n'ayant plus rien à attendre de personne, aspiraient à vivre par eux-mêmes ». Ces groupes puisèrent leur énergie vitale dans leur race métissée, où dominait toutefois l'élément européen. M. D. admire ces rejetons quelque peu assauvagis de l'Espagne pour s'être développés si spontanément. Peut-être ne tient-il pas assez compte de l'exemple et de l'influence des États-Unis sur leur développement.

Comme les Portugais et les Espagnols, les Hollandais ont vu leur expansion coloniale arrêtée non parce que leurs procédés furent défectueux, mais parce qu'ils furent impuissants à garder leurs possessions. Dans celles qui leur restent, ils ont prospéré, non seulement par l'exploitation commerciale, mais, suivant la fine remarque de M. Dubois, par la culture directe du sol. Ils ont traité la terre tropicale avec la même science agronomique que celle du pays natal; ils ont façonné à leurs méthodes les dociles indigènes. M. D. voit aussi dans « la lointaine ressemblance de la Malaisie avec l'humide métropole » un gage de leur réussite.

Cette réussite est fondée sur le système du monopole et de la culture forcée, auquel M. D. témoigne une indulgence qui n'est point partagée en Hollande même, puisque le système est aboli, pièce par pièce, sous la poussée d'une opinion plus généreuse. M. D. rend plutôt hommage sans doute à ces qualités de paysans déployées par les Hollandais, « sobriété, économie rigoureuses, vigilance parfaite, qualités peut-être dues à l'infériorité industrielle ».

Est-ce à dire que la supériorité industrielle entraîne, dans l'action coloniale, un cortège de vices et de méfaits? Méditez à ce propos les pages que l'auteur consacre aux Anglais et aux Allemands.

Les historiens anglais et Seeley, entre autres, vantent la fixité des théories et des pratiques colonisatrices de leur patrie. M. Dubois, comme déjà Roscher et Leroy Beaulieu, prouve qu'aucune nation n'a modifié ses procédés et ses principes avec autant de désinvolture; ceci seul est fixe et immuable dans la politique de l'Angleterre : qu'elle s'adjuge la propriété éminente du monde extra européen et qu'elle en écarte ou en dépossède par tous les moyens tous les usurpateurs. Mais, selon ses besoins l'Angleterre passe du colbertisme pur au libre échange le plus intéressé. Cette histoire des variations de la colonisation anglaise forme sans contredit le meilleur chapitre du livre de M. Dubois. Personne jusqu'ici n'a aussi vivement éclairé la liaison intime entre l'œuvre coloniale et les événements, les oscillations du dedans et du dehors. Tandis que M. Leroy Beaulieu plaide les circonstances atténuantes en faveur de

l'Angleterre pour avoir failli, par accidents, à sa foi libérale, jusqu'au jour où elle fut illuminée de la grâce, M. D. établit dans son réquisitoire que l'Angleterre a toujours été fidèle à un même idéal qui est l'intérêt anglais, non pas un intérêt moral, mais un « intérêt d'argent », le même « qui dicta à Cromwell l'acte de navigation et qui inspire maintenant, malgré la bonne foi de quelques-uns, les théoriciens de la *plus grande Bretagne* ».

Le jugement sur les résultats de la colonisations anglaise se ressent des dispositions de l'auteur. M. D. n'admet pas que la Grande Bretagne ait fait la grandeur de ses colonies de peuplement ; car la race anglo-saxonne ne forme numériquement qu'un contingent médiocre dans les sociétés américaine, canadienne, australienne, sud-africaine. Nous avouons que cet argument ethnographique nous touche peu : qu'importe qu'un même sang ne coule pas dans les veines de tous ces colons? c'est la pratique et l'esprit des institutions anglo-saxonnes qui les a marqués d'une même empreinte, qui les a unifiés. M. D. ne reconnaît-il pas, d'ailleurs, que c'est bien la Grande Bretagne qui a créé ces « êtres nouveaux, capables de se suffire quand leur développement sera achevé » ; d'où il conclut que « quant à l'œuvre même, elle est bonne ».

Il est peut-être plus sévère pour les Allemands. Ceux-ci ont convoité des colonies pour y déverser le flot de leurs expatriés et le trop plein de leurs produits manufacturés. Double illusion, dont ils reviennent, comme tous ceux qui chez les nègres de l'Afrique tropicale ou équatoriale espèrent trouver une clientèle pour les articles de leurs fabriques. C'est à l'emporte pièce que l'Allemagne s'est taillé un empire en Afrique et en Océanie. Chose bizarre : sa colonisation improvisée n'a pas plus mal tourné en somme — ni mieux — que la colonisation tâtonnante et tatillonne de tel autre. Et cela, grâce à la conscience de sa force militaire, qui l'a du coup mise sur un pied d'égalité avec la Grande Bretagne et qui lui a dicté à l'égard de cette dernière — mérite que M. D. salue avec raison — une attitude décidée et hautaine [1]. On ne saurait augurer l'avenir des jeunes possessions allemandes; à n'invoquer, comme M. D. que les seules conditions géographiques, l'horoscope serait propice à l'Est africain et aux établissements d'Océanie.

La même réserve s'impose à l'égard des Italiens qui ne sont pas sortis de la période militante. M. Leroy Beaulieu applaudit à leurs efforts.

---

1. Nous ne saurions souscrire au jugement de M. D. sur la conférence de Berlin de 1884. Il s'agissait, en apparence, dit-il, de constituer un État indépendant du Congo. « En réalité, l'accord existait avec l'Angleterre dans un but d'intérêt, pour nous fermer l'accès du moyen fleuve. Bismark, le roi allemand des Belges, Stanley, alors en différend avec de Brazza, furent les parrains de la nouvelle puissance africaine. » Il serait plus équitable de dire que l'initiative concertée de la France et de l'Allemagne tint en échec les convoitises anglaises. Nous avons toutes raisons de penser que la diplomatie très éveillée de Jules Ferry ne se laissa, en cette circonstance, ni surprendre ni leurrer.

M. D. soupçonne que ses efforts profiteront surtout à l'Angleterre. Il leur conseille charitablement de suivre leur vocation qui est de peupler les zones tempérées de l'Amérique. M. D. ne sera pas étonné que les Italiens n'entendent pas ce conseil.

Jusqu'ici l'on n'a passé en revue que les tentatives d'outre mer. Il est une autre sorte de colonisation, celle qui s'effectue par voie de terre, par prolongement ininterrompu. M. Leroy Beaulieu l'avait signalée à propos des Russes, mais en déclarant qu'elle offre des caractères tellement distincts « qu'on pouvait hésiter à savoir si c'est là, dans toute la force du terme, une colonisation ». M. D. est frappé non des différences, mais des analogies. Que la colonisation se meuve par la terre ferme, elle ne s'ébranle pas sous d'autres mobiles, n'essaime pas suivant d'autres lois que lorsqu'elle franchit la mer. C'est ce que montrent les deux exemples les plus illustres que M. D. a considérés; ceux des Russes et des Américains. Il eût été facile d'agrandir le champ d'observation : les Arabes dans l'Afrique centrale, les Chinois dans le bassin du Tarim s'avancent et rayonnent comme colons, ainsi que firent jadis les Allemands en terre slave, les Russes en terre finnoise.

Il semble, à lire M. Leroy Beaulieu, que la conquête russe embrasse un théâtre uniforme. M. Dubois, avec l'œil du géographe discerne la diversité des provinces asiatiques : Sibérie, Turkestan, Transcaucasie, où les conditions physiques et historiques régissent d'autre façon le peuplement et l'adaptation M. D. paraît avoir été trop discret sur les causes qui poussent à l'expatriation hors d'un pays de si chétive densité, comme aussi sur les tendances gouvernementales en matière d'émigration.

Sur la colonisation nord américaine, M. D suspend encore son jugement. « Le sol, dit-il, avec raison, n'a pas produit tous ses effets sur l'homme. » Il ne voit d'autres liens entre les êtres rivaux qui se partagent cet immense territoire que « le commerce, la finance, l'autorité d'un président fédéral ». On se demandera si le sol est un agent d'unité, et si la théorie des trois tronçons ne triomphera pas aux États-Unis. La question reste ouverte; et l'on aurait mauvaise grâce à instituer des controverses.

M. D. a-t-il cherché dans le passé et à l'étranger des modèles et des leçons pour la France? Il croit que notre pays n'a qu'à suivre son génie et ses traditions pour remplir sa mission colonisatrice. En un chapitre très bien ordonné, il resserre et précise les arguments qui ont défrayé tant de discussions. Nous attendons de lui des études approfondies sur nos colonies. Nous comptons que son enseignement en Sorbonne n'éclairera pas seulement ses auditeurs et ses disciples immédiats. Le livre que nous venons d'analyser corrigera des erreurs, fortifiera quelques convictions. En matière coloniale, l'éducation du pays commence à se faire. M. Dubois est un des meilleurs ouvriers de cette œuvre.

Bertrand AUERBACH.

454. — A. ZIMMERMANN, **Kolonialgeschichtliche Studien**, Oldenburg et Leipzig. 1895, 417 p.

Ce volume est aux ouvrages dogmatiques sur la colonisation ce que la morale pratique est aux traités de morale. L'auteur a réuni quelques épisodes de l'histoire coloniale de plusieurs nations dans le dessein de rappeler à ses compatriotes, par les expériences d'autrui, combien ces entreprises sont laborieuses, et pour les consoler de leurs premières écoles et déceptions. Un exemple des plus instructifs est celui des Anglais au Cap : après avoir dépossédé les Hollandais qui avaient créé là un établissement prospère, les nouveaux maîtres ne savent ni administrer ni assimiler l'élément néerlandais; l'abolition de l'esclavage en 1834 déchaîna une crise des plus graves. M. Zimmermann insiste sur les intrigues philanthropiques des missionnaires de Londres qui soutinrent les indigènes et calomnièrent les blancs en Europe; dégoûtés, les anciens colons émigrèrent, préférant au système britannique les horreurs du désert et les attaques des Matabélés; ils fondèrent la république des Boers. Un Afrikander, dont M. Z. résume les Mémoires, a raconté les souffrances de l'exode jusqu'à la terre promise du Waal. Ce chapitre est le plus intéressant du recueil.

L'auteur ne se borne pas à des récits anecdotiques, il esquisse quelques tableaux, tels que celui du régime agraire et économique de l'Australie; des mesures du gouvernement anglais contre les famines périodiques dans l'Indoustan, etc. Il s'abstient en général de jugements. On doit lui savoir d'autant plus de gré de l'appréciation flatteuse qu'il porte sur la colonisation française de l'ancien régime; peut-être les tentatives à Madagascar et au Sénégal ne justifient-elles pas tout à fait cet éloge. M. Z. met à l'actif ou plutôt au passif de la France l'expédition du marquis de Sassenay sur Buenos-Ayres, et la trop fameuse aventure de la Nouvelle-Irlande; celle-ci ressortit plutôt aux annales judiciaires.

Les Allemands se sont découvert aussi des traditions coloniales. Ils revendiquent la gloire d'être les premiers *conquistadores* du Venézuela : *conquistadores* hommes d'affaires ; car c'est la maison Welser d'Augsbourg qui, au XVIe siècle, convoita cette possession espagnole; de récents travaux ont remis en honneur cet épisode qui finit mal. M. Z. reprend l'historique des projets coloniaux du Brandebourg, singulièrement exagérés, et de ceux de ce siècle d'avant l'ère actuelle : l'œuvre d'expansion se borna à diriger l'émigration, ce qui fut un métier de dupe.

M. Zimmermann a évité tout appareil d'érudition. Mais on sent que sa narration est sûre autant qu'elle est claire et vivante.

B. A.

---

455. — BOISSONNADE (P.) et BERNARD (J.). **Histoire du Collège et du Lycée d'Angoulême** (1516-1895). Angoulême, Coquenard et Trillaud, 1895. In-8° de IX-472 p. 7 fr. 50.

La collaboration d'un maître de conférences de la Faculté des lettres

de Poitiers et de l'économe du Lycée d'Angoulême, nous a valu un livre plein de recherches patientes et heureuses où l'on suivra toutes les vicissitudes de l'enseignement secondaire durant près de quatre siècles. La naissance du Collège d'Angoulême est due à la Renaissance ; tous les anciens établissements d'instruction secondaire de la province avaient péri ; à la vérité, le défaut d'unité dans la direction, l'insuffisance des traitements, au reste, irrégulièrement payés, en entravèrent la prospérité ; d'ailleurs, il ne comprenait que les classes de grammaire. A la fin du XVI[e] siècle, les protestants fondèrent à La Rochefoucauld un collège qui se maintint jusqu'en 1685, et où l'on donnait un enseignement beaucoup plus étendu. Pour soutenir la concurrence, Angoulême confia en 1622 son collège aux Jésuites qui le relevèrent, aidés jusqu'à l'exclusion de leur ordre, en 1762, par des libéralités dont le total dépasse un million. L'anarchie administrative reparut après leur départ ; vers les premières années de la Révolution, il se composait uniquement d'un professeur et de cinq boursiers. La Convention le remplaça par une École centrale qu'elle installa dans les bâtiments de l'abbaye de Beaulieu (nous signalons comme particulièrement intéressantes les pages relatives aux bons et aux mauvais effets du système d'éducation de cette époque). Puis l'établissement déclina de nouveau pour se relever et mériter en 1840 le titre de Collège royal qu'on lui avait longtemps refusé et pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, un de nos meilleurs Lycées. On trouvera dans ce livre, outre des vues de l'ancien Collège et du Lycée actuel, des pièces authentiques, un tableau du personnel depuis le XVI[e] siècle, des principaux lauréats, un état comparatif des traitements aux différentes époques, le mouvement comparé de la population scolaire, etc.

Charles DEJOB.

---

456. — WITTE (le baron Jehan de). **Le commandeur J.-B. De Rossi, 1822-1894 ; ses découvertes aux Catacombes.** Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1895, gr. in-8° de 30 p.

On trouvera dans cette brochure, qui reproduit un article de l'*Art chrétien*, un résumé clair et attrayant des travaux de M. De Rossi : découverte de la catacombe de saint Calliste en 1854, de la crypte des papes, du tombeau de sainte Cécile, démonstration de l'origine toute chrétienne des catacombes, de l'importance historique des actes des martyrs, malgré les erreurs qui s'y mêlent, démonstration de l'antiquité de dogmes catholiques qu'on disait récents, etc. L'auteur donne aussi quelques détails sur la vie et le caractère de M. De Rossi et reproduit les principales fresques des Catacombes.

Ch. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. AULARD a fait paraître le tome huitième de son *Recueil* qui contient les actes du Comité de Salut public, la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire (Leroux. In-8°, 771 p.). Ce tome va du 25 octobre au 26 novembre 1793.

ALLEMAGNE. — A l'occasion du quatre centième anniversaire de la naissance de Hans Sachs (5 novembre 1494), la ville de Nuremberg a publié, sous le titre Recherches sur Hans Sachs, *Hans Sachs-Forschungen* (Nuremberg, Raw. In-8° VI et 471 p.), une Festschrift ou « écrit de fête » qui contient les études suivantes : V. MICHELS, *Hans Sachs und Nicias Praun*; Edm. GOETZE, *Die Handschriften des Hans Sachs; K.* DRESCHER, *Die Spruchbücher des H. Sachs und die erste Folioausgabe I;* Max HERRMANN, *Stichreim und Dreireim bei Hans Sachs und andern Dramatikern des XV. u. XVI Jahrhunderts;* A. L. STIEFEL, *Ueber die Quellen der Fabeln, Mærchen und Schwænke des Hans Sachs;* H. WUNDERLICH, *Hans Sachs und das Nibelungendrama;* W. GOLTHER, *Hans Sachs und der Chronist Albert Krantz;* M. S., *Die Engelhut, ein Schwank des Hans Sachs*; Ch. SCHWEITZER, *Sprichwœrter und sprichwœrtliche Redensarten bei Hans Sachs;* E. MUMMENHOFF, *Die Singschulordnung vom Jahre 1616-1635 und die Singstætten der Meistersinger;* Fr. KEINZ, *Hans Sachsens Zeitgenossen und Nachfolger im Meistergesang*; E. MARTIN, *Die Meistergesænge von Adam Puschmann auf das Strassburger Münster*; TH. HAMPE, *Ueber Hans Sachsens Schüler Ambrosius Oesterreicher.*

— Sous le titre *Deutsche und Franzosen* (Vienne, Pesth, Leipzig, chez Hartleben. 1885. In-8°, IV et 316 p.) M. Ant. BETTELHEIM publie une série d'essais et de conférences : I. *Autriche* : l'archiduc Rodolphe; Marie d'Ebner-Eschenbach; Ferd. de Saar; Rosegger; Richard Kralik; Joseph Korner; Fr. Nissel; Anzengruber; Joséphine de Wertheimstein. II. *Suisse* : J. V. Widmann; Stauffer-Bern. III *Souabe* : Hermann Kurz; Berthold Auerbach. IV. *Français* : Zola et ses tableaux de guerre; Confessions et lettres de Flaubert; Faust père de famille (d'après « Le sens de la vie », d'Ed. Rod); Paul Bourget.

ÉTATS-UNIS. — Après avoir publié *A first book in Old English*, M. Albert S. COOK, professeur de langue et littérature anglaise à Yale University, publie aujourd'hui (Boston, Ginn. In-8°, IV et 68 p.) des *Exercises in Old English*, recueil de mots, d'expressions et surtout de petites phrases en anglais moderne que les élèves devront traduire en vieil anglais, grâce à un vocabulaire (pp. 37-68) et en s'aidant des textes en prose du *First book in Old English*.

RUSSIE. — M. TRATCHEVSKY vient de publier (Saint-Pétersbourg, librairie Rikker) une nouvelle édition de son *Histoire de Russie*. Cette édition, considérablement augmentée, forme deux volumes in-8°. Elle est accompagnée d'illustrations empruntées aux documents ou textes originaux. Une traduction allemande de cet intéressant ouvrage doit paraître prochainement.

— La famille de M. Jacob GROT vient de faire paraître à Saint-Pétersbourg (imprimerie de l'Académie des Sciences) une notice détaillée sur la vie et les travaux de cet éminent érudit. La notice est accompagnée d'une bibliographie complète.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseu, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1895

457. — Eugène d'Eichthal. **Souveraineté du peuple et gouvernement.** Alcan. 1895, in-12, 260 p.

M. d'Eichthal traite les formules politiques un peu à la façon des enfants curieux qui ouvrent le ventre de leurs poupées pour voir ce qu'elles renferment.

Il s'attaque d'abord au principe de la *souveraineté du peuple*, l'axiome fondamental de la démocratie moderne. M. d'E. en retrace l'histoire depuis l'antiquité, où il naquit des primitives conceptions patriarcales, jusqu'à la Révolution, en passant par les publicistes du moyen âge et de la Réforme. Par une singulière fortune, ce principe a été invoqué tour à tour par les partisans des régimes les plus opposés : papistes, impériaux et royalistes, défenseurs du despotisme ou de la liberté. Mais c'est surtout J.-J. Rousseau qui l'a érigé en une sorte de dogme mystique, en proclamant la souveraineté populaire antérieure et supérieure à toute constitution, inaliénable et même indélégable. Le peuple, à en croire ses flatteurs, n'est pas seulement un maître, mais un maître infaillible ; par là une doctrine, qui a pu rendre des services pendant la lutte contre l'absolutisme comme un « mot de ralliement », aboutit à une sorte de transposition néfaste du principe d'autocratie au profit de la multitude anonyme. Or, le despotisme du « tyran Tous », pour parler comme V. Hugo, est tout aussi malfaisant et beaucoup moins compréhensible que celui du « tyran Un Seul ». M. d'E. n'a pas de peine à montrer que la notion même de souveraineté, c'est-à-dire d'une puissance *soluta legibus*, supposant une volonté unique, identique, constante, ne peut guère s'appliquer à un sujet multiple, changeant et complexe. (Cependant, objectera un métaphysicien, le conflit des motifs dans l'individu correspond au conflit des opinions dans une collectivité ;

individuelle ou collective, la volonté n'est jamais qu'une résultante.) La souveraineté populaire, — « conception, disait Sieyès, royaliste et monacale », — une fois dépouillée de l'auréole que lui a faite la logomachie des rhéteurs, n'est qu'une expression pompeuse de la « loi des majorités », et, comme telle, essentiellement conventionnelle, susceptible d'être enfermée dans des limites précises, astreinte à des formes régulières. M. d'Eichthal, qui paraît considérer la démocratie comme le régime inéluctable des sociétés modernes, ne s'insurge donc pas contre le pouvoir du nombre ; mais satisfait d'en avoir dégagé le caractère relatif, contingent et utilitaire, il déclare, avec Aristote, que le « souverain » n'agit légitimement que dans l'intérêt général, non dans l'intérêt passager et égoïste de la moitié plus un des membres de la société. Dans la convention, tacite ou stipulée, qui institue le règne de la majorité, est sous-entendu le respect des libertés et des droits acquis des minorités. — Tout esprit réfléchi sera de l'avis de M. d'Eichthal, ce qui ne veut pas dire qu'il enfonce une porte ouverte.

Si Rousseau fut le grand prophète de la souveraineté du peuple, c'est à Montesquieu qu'on doit une autre formule chère aux doctrinaires modernes : la *séparation des pouvoirs*. Encore un dogme qui ne résiste ni à l'analyse ni à l'expérience des faits; car un État où il serait rigoureusement appliqué ne tiendrait pas debout pendant six mois. Tout d'abord, le principe de classification tripartite des pouvoirs — emprunté par Montesquieu à Aristote, qu'il s'abstient de nommer — est très discutable, le pouvoir judiciaire n'étant, en somme, qu'une des branches de l'exécutif, de ce qu'Aristote appelle le gouvernement des magistrats. Mais passons. Si la séparation des pouvoirs judiciaire et administratif, ou tout au moins l'indépendance réciproque des fonctionnaires qui les exercent, est une mesure sage, excellente, et encore insuffisamment réalisée, il n'en est pas de même de la séparation de l'exécutif (administration) et du législatif (parlement). Certes leur confusion est funeste ; ni la Chambre ne doit être, comme en 1840, un nid de fonctionnaires, ni l'administration, comme aujourd'hui, la terre conquise des députés ; mais la séparation radicale des deux pouvoirs est irréalisable et n'aboutit jamais qu'à l'annulation de l'exécutif, c'est-à-dire à l'anarchie : on l'a vu en 1791, en 1848. La vérité est que les deux pouvoirs, tout en restant distincts, doivent être intimement associés dans leur action : cette association est réalisée par le gouvernement de cabinet, qui est la clef de voûte du régime parlementaire ; issu du pouvoir législatif, l'exécutif dirige à son tour celui-ci tant qu'il conserve sa confiance.

C'est le système anglais, tel qu'il fonctionne depuis bientôt deux siècles, et dont Montesquieu — M. d'E. le montre, sinon le premier, du moins plus nettement qu'on ne l'avait fait avant lui — a si complètement méconnu le véritable caractère. L'auteur de l'*Esprit des Lois* a cru que le gouvernement de cabinet, que Walpole pratiquait cependant sous

ses yeux (à quel prix, on le sait), n'était dans l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre qu'une phase transitoire, un incident négligeable; on ne tarderait pas à en revenir aux véritables principes, aux « trois pouvoirs » opérant chacun dans la sphère, sans action réciproque, s'accordant ou plutôt s'équilibrant en vertu de je ne sais quelle harmonie préétablie. Pure fantasmagorie, qui n'a jamais répondu à aucune réalité. Où Montesquieu a-t il puisé cette conception singulière? Dans la lecture de vieux livres (Locke, Rapin de Thoiras)? Dans la conversation avec des politiques mécontents? Dans ses propres préjugés de parlementaire et ses arrière-vues sur le gouvernement qu'il convenait de donner à la France? M. d'E. n'élucide pas complètement ce difficile problème d'histoire littéraire, mais il en a montré toutes les faces et toute la portée. Quelle qu'en ait été l'origine dernière, la théorie de Montesquieu a exercé, en effet, une prodigieuse et malfaisante influence. En France, malgré les prophétiques avertissements de Mirabeau, elle a pesé sur toute l'histoire des constitutions révolutionnaires, organisé l'impuissance gouvernementale, d'où devait sortir l'anarchie, et, par une fatale conséquence, la dictature. Aux États-Unis, elle a inspiré les auteurs de la constitution fédérale, et ce n'est que peu à peu qu'une pratique, plus utilitaire que légale, en a corrigé les vices, moins sensibles d'ailleurs dans un État fédératif que dans un pays unitaire et centralisé. En Angleterre, le robuste bon sens de la nation ne s'est pas laissé séduire par ces chimères métaphysiques, mais, chose curieuse, aux yeux des théoriciens de la constitution anglaise le prestige de l'*Esprit des lois* a longtemps éclipsé l'enseignement des faits, de l'expérience quotidienne. L'Angleterre offre le spectacle paradoxal d'un peuple ayant pratiqué pendant cent cinquante ans la constitution la plus remarquable qui ait jamais existé, sans en analyser exactement le complexe fonctionnement: Hume et Blackstone, sur ce point, ne font que paraphraser Montesquieu. Il faut arriver jusqu'aux publicistes contemporains, jusqu'à Mill et surtout Bagehot, pour voir enfin dégager les véritables principes du régime parlementaire, gouvernement de cabinet et responsabilité politique, pour entendre proclamer en propres termes que l'essence et l'originalité de la constitution britannique consiste, non pas dans la prétendue « séparation des pouvoirs », mais au contraire dans « la fusion presque complète du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif ».

Un troisième chapitre, le plus long et non le moins intéressant du livre, est consacré à l'étude du *régime représentatif* et des déviations qu'il a subies, particulièrement en France. M. d'E. voit dans ce régime, comme dans le suffrage universel lui-même, un expédient pratique, et qui veut être jugé par ses résultats. Nous voilà loin de la doctrine qui attribue au peuple le don mystique de choisir toujours les mandataires les plus dignes! La notion même du « mandat politique », qui a faussé en France le fonctionnement du régime représentatif, ne trouve pas grâce devant une critique exacte. Il est malheureusement certain — et

M. d'E. le montre tout au long — que dans aucun pays la « représentation nationale » ne « représente » aussi imparfaitement la nation que dans le nôtre, soit au point de vue de la proportion des partis et des opinions, soit à celui des intérêts, des capacités et des forces sociales. Cet état de choses s'explique par toute notre histoire politique dont M. d'E. retrace un sommaire, mais très instructif, tableau; arrivé au régime actuel, il en fait le procès, non pas en esprit chagrin ou utopiste, mais en patriote éclairé qui sent vivement les périls que court la liberté du fait de l' « anarchie dormante » où nous nous enlisons trop souvent. Ne le prenons pas pour un ennemi du suffrage universel; il se plaît à proclamer les services que les « grands courants » d'opinion, exprimés par ce suffrage, ont rendus à l'établissement et à l'affermissement de nos institutions. Mais jusqu'à présent le suffrage universel s'est montré plus propre à traverser l' « ère des périls » que l' « ère des difficultés ». L'avenir dira s'il est susceptible de l'éducation pratique sans laquelle l' « ère des périls » ne tarderait pas à se rouvrir. C'était peut être le moment de dire quelques mots de deux réformes dont certaines personnes attendent beaucoup pour l'éducation du suffrage universel et la « canalisation » du régime parlementaire : la décentralisation administrative et le *referendum* (local ou général). Espérons que M. d'E. n'a fait que réserver pour une autre occasion l'étude de ces deux questions si intéressantes et encore si mal élucidées.

Tel est ce livre, auquel une si brève analyse ne saurait rendre pleine justice. Il s'adresse à la fois aux historiens, aux penseurs, aux hommes d'État : aux premiers il se recommande par son exacte et pénétrante information, aux seconds par sa haute et patriotique impartialité, aux troisièmes par un sens très vif des réalités et des possibilités, aiguisé au maniement des affaires privées. Ce sont là de mauvais titres auprès du dogmatisme radical, père responsable du dogmatisme socialiste; aussi bien, est-ce surtout contre lui que l'ouvrage est dirigé. L'auteur exprime la pensée dominante de son livre quand il écrit : « les formules de combat, une fois la phase militante terminée, doivent rentrer dans l'ombre et céder la place à des conceptions moins simplistes, à des définitions plus en rapport avec la complication des faits sociaux. » En d'autres termes : la politique, science trop métaphysique jusqu'à présent, doit, sous peine de faillite, émigrer dans le domaine du relatif, et faire prédominer la notion de l'appropriation (*expediency*) sur les formules, sonores mais creuses, du « droit naturel ».

Chaque auteur a les défauts de ses qualités. Ceux de M. d'Eichthal sont la conscience et la modestie. Sa modestie l'entraîne à multiplier outre mesure les citations, qui donnent parfois à son livre, au fond très original, l'aspect d'une marqueterie. Sa conscience se traduit par un laborieux effort pour rendre l'expression tout à fait adéquate à la pensée à l'aide d'incidentes, de parenthèses, de restrictions, qui, à force de nuancer la phrase, finissent par l'obscurcir et l'alourdir. Il y a là une erreur

de jugement qui étonne de la part d'un écrivain doublé, (les lecteurs de la *Revue* n'ont pas à l'apprendre) d'un artiste délicat. On peut appliquer à la parole humaine ce que M. d'Eichthal dit de la représentation politique : elle n'est jamais qu'une image très imparfaite, très approximative de la pensée. Il faut en prendre son parti et ne pas viser à une perfection chimérique. En voulant trop bien faire, on risque de sacrifier à la justesse non seulement l'agrément, mais encore la clarté.

Théodore REINACH.

---

458. — **Dictionarium Syriaco-Latinum**, auctore J. BRUN, S. J.; Beryti Phœniciorum, typographia PP. Soc. Jesu; 1895; in-8°, pp. IX-773.

Nous avons déjà eu occasion de dire ici même, en parlant d'une publication analogue à celle-ci, comment nous concevions le plan d'un dictionnaire syriaque, c'est-à-dire sur le modèle et dans les proportions du Lexique manuel hébreu de Gesenius. S'il fallait toujours juger un travail d'après des conceptions personnelles, nous n'hésiterions pas à dire que le Dictionnaire du P. Brun ne nous satisfait point, car son plan ne répond pas à notre manière de voir. Mais pour apprécier avec équité un ouvrage de cette nature, il convient de se placer au point de vue de l'auteur et d'envisager avant tout le but qu'il s'est proposé. Sous ce rapport nous pouvons dire que le nouveau Dictionnaire syriaque est excellent, à part quelques réserves que nous formulerons plus loin.

L'auteur a eu surtout en vue les débutants. Il s'est proposé de fournir à ceux qui commencent l'étude du syriaque, le moyen d'arriver à lire facilement les textes. Nous disions en parlant du Lexique publié récemment par M. Brockelmann, qu'à cause de sa grande brièveté et de l'absence des locutions composées les plus usuelles, il ne pouvait être utilisé avec fruit que par ceux qui avaient déjà acquis une certaine pratique de la langue syriaque. Il en est tout à fait autrement de celui du P. Brun. On pourrait presque lui reprocher le défaut contraire, c'est-à-dire d'avoir trop multiplié les locutions et les formes grammaticales. Ainsi, par exemple, sous la racine *gelo*, on trouve, dans les différentes conjugaisons, quarante-huit formes verbales ou locutions; sous la racine *keso*, on en rencontre quinze; sous *scheél*, vingt-cinq, etc. Assurément, cette reproduction de multiples formes grammaticales simplifie beaucoup le travail d'un élève et lui permet d'entreprendre la lecture d'un texte avec une connaissance fort superficielle de la grammaire; reste à savoir si le profit qu'on en peut retirer n'en sera pas légèrement amoindri. De ce que l'ouvrage s'adresse aux commençants, il ne faudrait pas croire qu'il soit incomplet. Le P. B. a dépouillé avec beaucoup de soin les Lexiques publiés jusqu'à ce jour; le *Thesaurus* de Payne Smith, Castelli, Cardahi, Bar Balhoul, Bar Ali, Karms ed-Dîn,

Brockelmann, ont été mis à profit. Avec beaucoup moins de travail personnel que ce dernier, avec moins d'érudition, mais avec plus de soin et de patience, l'auteur est arrivé à composer un fort bon Dictionnaire, plus complet en un sens, et surtout plus pratique. Le sens des mots n'est pas justifié par des exemples; on a même jugé inutile de donner des références, les débutants n'ayant généralement ni le loisir ni l'envie de contrôler les assertions de leur manuel. A cause de cela même, il eut été bon de toujours séparer les sens qui supposent des racines différentes. Ainsi (p. 57), on lit sur une même ligne : « BOURKO, *genu, genuflexio; nitrum.* » Le débutant qui trouvera le mot avec son sens de *nitrum* pourra assurément comprendre le passage dans lequel il le rencontrera, mais il ne se doutera guère, en trouvant ce sens, dans son Dictionnaire, à la suite et sur la même ligne que *genuflectio* (dérivé régulièrement de la racine *berék, fléchir le genou*), que dans l'autre acception *bourko* n'est autre chose que la transcription de *borax.* — Bien que la philologie comparée ne rentrât pas dans le plan de cet ouvrage, elle n'en a pas été exclue complètement. Les correspondants hébreux et arabes de la plupart des racines ont été indiqués. — Un appendice (pp. 731-768) contient les noms propres qui se rencontrent le plus fréquemment. — L'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce Dictionnaire, c'est de dire que les épreuves en ont été revues par deux maîtres éminents, MM. R. Duval et Land. — L'auteur déclare qu'il a réservé certaines modifications et quelques additions pour une seconde édition. Nous sommes convaincu qu'elle ne se fera pas attendre longtemps; car, grâce à cet ouvrage, les professeurs pourront se dispenser d'avoir uniformément recours à la Chrestomathie de Bernstein; ils seront libres d'aborder d'autres textes sans craindre de voir leurs élèves dépourvus d'un lexique manuel et surtout pratique.

J.-B. CHABOT.

---

459. — F. BOLL. **Studien über Claudius Ptolemæus.** Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astrologie (Extrait du 21e Supplementband des Jahrbücher f. class. Philologie, p. 51-244) Leipzig, Teubner, 1894.

Une première lecture de cet ouvrage, faite rapidement il y a quelques mois dans l'intention de prendre contact, pour ainsi dire, avec les idées de l'auteur, m'avait convaincu de la nécessité d'un nouvel examen, qui m'aurait permis d'entrer plus profondément dans les questions traitées, d'en discuter quelques-unes et d'intéresser peut-être, grâce à ces discussions, aux idées philosophiques et astrologiques de Ptolémée ceux des hellénistes qui n'ont pas assez de loisir pour communiquer directement avec lui. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché jusqu'ici de faire ce travail, et, le temps s'écoulant, je me vois obligé, à

mon grand regret, d'attirer l'attention seulement, par une sèche analyse, sur l'intéressant ouvrage de M. Boll. On verra tout au moins combien il est fourni, riche d'informations, et de quelle lumière il peut éclairer certains points encore peu discutés. A vrai dire, la première partie n'est pas précisément neuve : M. B. recherche, dans les écrits authentiques de Ptolémée, quelles sont les opinions et la position du grand géographe relativement aux doctrines philosophiques anciennes. Il conclut que Ptolémée est une sorte d'éclectique de tendance généralement péripatéticienne, mélangée cependant de théories se rattachant directement au platonisme, au stoïcisme, et même aux doctrines pythagoriciennes. En réalité, la partie importante de l'ouvrage est celle qui a rapport au Tétrabiblos et à son authenticité, le chapitre qui précède n'étant qu'une sorte de préparation à cette discussion. M. Boll, en effet, suivant une voie toute nouvelle, cherche les preuves de l'authenticité moins dans les témoignages extérieurs que dans la conformité des idées exposées avec celles qui se rencontrent dans les ouvrages authentiques de Ptolémée; et c'est cette conformité qu'il retrouve dans une foule de détails, notamment dans l'introduction, qui le décide à se déclarer pour. Si l'on considère, en outre, que la langue et le style apportent un autre argument en faveur de l'authenticité, la question pourra paraître, cette fois, définitivement résolue. Dans la dernière partie, M. Boll essaie de démontrer que la géographie astrologique, c'est-à-dire la détermination des caractères ethnographiques d'après la situation des différents pays dans les zones terrestres, en rapport avec les signes du zodiaque, remonte à Posidonius; et c'est d'après les principes du célèbre philosophe que Ptolémée (de même Manilius) aurait, dans le Tétrabiblos, établi des relations, non seulement entre la destinée des individus, mais entre les caractères des peuples et les constellations zodiacales. L'astrologie planétaire, combinée avec ce système par Ptolémée, n'a cependant encore, chez lui, qu'un rôle secondaire.

My.

460\. — K. Krumbacher. **Michael Glykas Eine Skizze seiner Biographie und seiner litterarischen Thatigkeit nebst einem unedierten Gedichte und Briefe desselben.** München, 1895 (Sitz.—b. d. philos.-philol. u. hist. Cl. d. K. bay. Ak. d. W., 1894, H. III, pp. 391-460).

Il est certain que jusqu'ici aucun des écrivains byzantins n'a été étudié *intus et in cute*, à la façon dont M. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise* a fait revivre quelques grands Anglais, un Swift, par exemple. Si je parle de M. Taine, à propos de Michel Glykas, c'est que M. Krumbacher lui-même, dans deux pages éloquentes, commence par évoquer ce grand souvenir et recommande la méthode de M. Taine en matière d'histoire littéraire. Il ne s'agira plus de connaître les

œuvres seulement, mais l'homme même; il faudra s'enquérir de tous les détails biographiques et arriver jusqu'à l'âme. A cette pénétration des milieux intérieurs, à cette analyse intime, quelques byzantins sortiront enfin de l'ombre où leurs figures paraissent s'estomper, de manière à se ressembler toutes.

La philologie, servie par le flair du psychologue, fera certainement de riches découvertes dans le domaine fécond de la littérature byzantine. M. Krumbacher a-t-il réussi complètement dans la résurrection qu'il a tentée? C'est ce qu'on peut se demander. Le petit livre est fait avec ce soin que l'auteur apporte en tout, ce soin bienfaisant, qu'on me permette cette épithète, car il nous donne cette sensation exquise de l'achevé. Nous sommes pleinement renseignés sur l'activité littéraire de M. Glykas; à la fin, nous avons même de lui deux pièces inédites curieuses. Nous savons dans quel style ce byzantin, ami des choses populaires, aimait à écrire, à causer presque avec son lecteur; nous connaissons son goût des proverbes, son ton familier; jusqu'à ses curiosités de naturaliste. Nous voyons même quelque chose de son âme et comment, après la τύφλωσις (413-414, 420, 442), il trouve encore le courage de s'écraser devant l'empereur Manuel Comnène (peut-être pour éviter un châtiment plus terrible, une seconde τύφλωσις) et, non content de cela, de lui demander quelques secours. Nous sommes très exactement informés de la chronologie des œuvres de Glykas et des dates où ont dû se succéder le poème vulgaire (publié par E. Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, I, 18-37), les Proverbes, la Chronique dédiée à son fils et la Correspondance (417, 442); de fines analyses et de jolies dissertations nous apprennent les noms des divers correspondants, dressent leur état civil (pp. 421 et suiv.), découvrent la titulaire de la singulière lettre publiée en appendice (pp. 452-460, d'après le Gr. 228, B. N., cf. p. 433), nous y font reconnaître Théodora Comnène, nièce de Manuel (p. 427-529), qui devait avoir plus d'un péché sur la conscience, nous montrent que les Proverbes, avec le Prologue (publié ici pour la première fois, pp. 447-451, d'après le Gr. 228) et l'Épilogue forment un tout complet, ce que Sathas n'avait pas su voir, et que ce tout, cet ouvrage en trois parties, est offert à l'Empereur (p. 417). Justice est faite, d'autre part, de l'identité qu'on avait cherché à établir entre le Michel Sikidités de Nicétas Akominate et notre auteur (pp. 443-447). Enfin, les manuscrits sont classés soigneusement, le Gr. 228 est décrit dans le détail (p. 407), les variantes ne manquent jamais au bas des pages (447-460), la bibliographie est fouillée dans tous les coins. C'est quelque chose que tout cela c'est même beaucoup! C'est quelque chose aussi que de nous avoir renseignés sur deux ou trois circonstances de la vie de Glykas. Mais je ne trouve pas que M. Krumbacher, avec toute sa bonne volonté, nous ait encore rendu l'âme et le geste de son personnage, pour résumer en ces deux mots la théorie de M. Taine. Le travail philologique est fait. Le travail psychologique reste à faire.

Ce n'est peut-être pas la faute de M. K. s'il n'a pu réaliser le désir qu'il exprimait en commençant. Glykas nous laisse bien entrevoir quelques-uns des événements qui lui ont inspiré ses ouvrages, alors qu'on y regarde de près. Mais il nous livre peu de son être intime. Du moins, la *conjecture psychologique* n'aurait point ici de bases suffisamment solides. Je me suis toujours dit que Théodore Prodrome, malgré les difficultés vraiment sérieuses que présente tout d'abord l'établissement du texte, serait pour la philologie et la psychologie réunies, et même pour l'histoire littéraire, un sujet plus heureux; car en dehors de l'homme, plus accessible au psychologue, il y aurait avantage à étudier le cadre, c'est-à-dire l'époque même, et peut-être à présenter un tableau de la littérature populaire au XII[e] siècle. Prodrome, ainsi d'ailleurs que Glykas, semble avoir mis un certain style, un certain genre à la mode, qu'il serait intéressant de comparer avec le style et le genre des byzantins contemporains et de quelques-uns de leurs propres ouvrages.

Pour terminer, je note une faute d'impression, p. 457, 17 ἀνθίστανιαι pour ἀνθίστανται; p. 420 [ll. 16-17], il faut aussi lire, ce me semble, terminus *a quo*. Je signale aux néo-grécisants la leçon du Gr. 228 τῶ λαῶ (p. 451, v. 107), intéressante pour la chute du ν devant spirantes (τὸ λαό σου); γλυκασμός (p. 449, v. 53) me paraît aussi un néologisme. Enfin, si l'on admet (p. 451, v. 108) la correction de Krumbacher, il faut lire, au second hémistiche, χαμάτοις ἀχαμάτοις, car l'ordre inverse constitue un vers faux. Le manuscrit (voir ibid.) porte ἀχώμασοις. J'hésite, avec M. Krumbacher, à écrire ἀχόμα σοῖς. Le Gr. 228 est de la fin du XIII[e] siècle (pp. 407-408). Il faudrait voir à quelle altération paléographique pourrait bien correspondre cet ἀχώμασοις, en examinant l'écriture du XII[e] siècle (cf. p. 442) — vers 1161 environ.

Jean PSICHARI.

---

461. — **Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne**, par René KERVILER, bibliophile breton, membre du Comité des travaux historiques, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc. Fascicule XXI (*cer-chap*). Rennes, Plihon et Hervé, 1895, in-8° de la p. 161 à la p. 320.

Dès la première page de ce nouveau fascicule nous trouvons, dans l'article *Cerisiers* (René de), diverses observations sur les erreurs ou omissions du P. Le Long (*Bibliothèque historique de la France*, n° 4161) et de trois érudits bretons, dont le dernier est un des principaux rédacteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, Kerdanet, Levot, Olivier de Gourcuff [1]. Sous le mot *Certain* (p. 170) M. Kerviler a mis une note dont voici les premières lignes : « Je ne dois pas omettre ici de mentionner que

1. Voir d'autres reproches adressés à ce bibliophile pp. 164, 165, 167, 169.

l'illustre maréchal Canrobert a failli naître en Bretagne, où son père, Certain [1] de Canrobert, originaire du diocèse de Cahors, capitaine au régiment de Penthièvre-infanterie, épousa, le 18 septembre 1788, à Dinan, Jeanne-Céleste-Pélagie Sanguinet, fille d'un capitaine des vaisseaux de la Compagnie des Indes et des frégates du roi, dont Jean-Baptiste-Pélage-Julien Certain de Canrobert, né en Bretagne et demeurant à Dinan en l'an X, pupille de son oncle Jean-Vincent Sanguinet. Ce Jean-Baptiste mourut jeune, et son père Antoine, qui habitait Lorient en 1801, après avoir été amnistié pour faits d'émigration, étant retourné dans le Lot, y épousa en secondes noces N. Niocel, dont François C. de Canrobert, le futur maréchal de France, né à Cahors en 1809 [2]... Cela pourra servir aux futurs historiens du maréchal, et en particulier au commandant Prandin pour une seconde édition du livre qu'il vient de publier sous le titre : *Le dernier maréchal de France* (Paris, Tolra, 1894, in-8° »). — Signalons parmi les articles les plus importants ceux qui sont consacrés aux *Chabot* (pp. 181-185), aux *Chaffault* (du) (pp. 188-193), aux *Champion* (pp. 234-253) [3], surtout aux *Chapelain*, particulièrement à l'académicien Jean Chapelain qui, quoique né à Paris, est rattaché à la Bretagne, à cause de son bisaïeul né dans le diocèse de Tréguier (pp. 287-303). En ces vingt pages M. Kerviler a multiplié les indications bibliographiques les plus minutieuses [4], avec de nombreuses rectifications. Il était, du reste, admirablement préparé à ce

1. Un officier supérieur de l'armée d'Afrique m'a raconté que le maréchal Pélissier aimait à dire : « Admirez l'ironie des noms ! Canrobert, le plus irrésolu des hommes, s'appelle *Certain*, et moi je m'appelle *Aimable* ! »

2. Ce n'est pas à Cahors, c'est à Saint-Céré, à 75 kilomètres de Cahors, qu'est né Canrobert, le 27 juin 1806.

3. On y remarque les abondants renseignements fournis sur Jérôme-Marie Champion de Cicé, évêque de Rodez, archevêque de Bordeaux, puis d'Aix, le garde des sceaux de Louis XVI (pp. 239-249). Parmi les ouvrages du jésuite Charles-François Champion de Pontalier, M. K. a cité (p. 253) les *Nouvelles paraboles fondées sur des fictions* (Rennes, 1805, 2 vol. in-12), qui n'ont pas été mentionnés par un des plus exacts de tous les bibliographes de notre temps, le P. C. Sommervogel. En revanche, M. K. attribue, d'après la *Biographie Universelle*, au P. Champion *Le portefeuille d'un jeune philosophe*, qu'aucun bibliographe ne connaît et de l'existence duquel doute même l'auteur de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. II, 1891, p. 1059).

4. Comme on n'est jamais complet, M. K. n'a pas indiqué le *Lexique de la langue de Chapelain* par M. l'abbé Fabre, docteur ès lettres, aujourd'hui évêque de la Réunion, inséré, il y a quelques années, dans le *Bulletin du Bibliophile* (librairie Techener) et dont il a été fait un tirage à part. Il y aura encore à citer, dans le *Supplément* au *Répertoire*, une récente publication de M. Léon-G. Pélissier, indispensable complément des 2 vol. in-4° de la *Correspondance* de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* : *Lettres inédites de Jean Chapelain à P.-D. Huet* (1658-1673). Paris, 1894. gr. in-8° de 40 p. Enfin il faudra mentionner aussi les lettres de Chapelain imprimées dans les *Œuvres complètes* [en cours de publication] de *Christian Huygens* éditées par la Société hollandaise des sciences dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici (tome I, dans le numéro du 26 novembre 1888, pp. 437-443, tomes II et III dans le numéro du 16 novembre 1891, pp. 348-353)

travail, car il s'était déjà occupé du chantre de la *Pucelle* dans la *Bretagne à l'Académie française au* XVIIe *siècle* (Paris, 1877, in-8°) et dans un ouvrage malheureusement resté inédit où il a spirituellement défendu, sous le titre de *Chapelain vengé*, un écrivain qui tantôt trop vanté, tantôt trop décrié, ne méritait, en somme,

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

T. DE L.

---

462. — Dr Paul Schweizer, **Geschichte der Schweizerischen Neutralitæt.** Frauenfeld, J. Hubers Verlag. 1e et 2e parties, 1893; 3e partie 1895. Un gros volume en trois fascicules, 1032 pages in-8.

M. Paul Schweizer, professeur à l'université de Zurich, vient de terminer un ouvrage capital sur l'histoire de la neutralité suisse. La patience des recherches, le souci des détails, l'abondance de l'érudition n'ont pas nui, chez lui, à l'ordre de la composition ni à la clarté du style.

L'ouvrage commence par un exposé théorique du principe de neutralité. M. S. étudie le développement historique du droit de neutralité en général, la signification de ce mot et sa définition juridique. Il jette un regard sur l'histoire générale de la neutralité dans l'antiquité, le moyen âge et l'époque moderne. Il distingue la neutralité incomplète, en théorie et en pratique, de la neutralité perpétuelle, dont il énumère les devoirs et les privilèges.

Ce n'est qu'après ce travail préliminaire de cent trente-huit pages que l'auteur s'attache aux conditions de la neutralité suisse et de son extension aux pays avoisinants, comme la Franche Comté et la Savoie (p. 154), en tenant compte des dangers que pouvaient lui faire courir les alliances des cantons avec l'Autriche et la France. Il passe aux temps où la neutralité, devenue régulière, fut souvent violée pendant la guerre de Trente ans et les conquêtes de Louis XIV; puis au XVIIIe siècle, au milieu duquel la neutralité fut complète et exactement observée.

La crise que traverse la Suisse à l'époque de Napoléon Bonaparte, de 1798 à 1815, ouvre la période moderne, qui forme l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. La neutralité, qui n'était qu'apparente à cette époque, et pour cause, fut pleinement rétablie en 1815. Mais, soumise à diverses interprétations jusqu'en 1848, elle devint, à partir de cette année seulement, réelle et absolument comprise. M. S. est ainsi amené à étudier les différents événements qui se sont passés dans notre siècle. Il insiste sur les guerres du second Empire, et tout particulièrement sur l'annexion de la Savoie (p. 884), source de tant de discussions en Suisse. L'ouvrage se termine par l'énoncé des conditions au moyen desquelles la Confédération observe et fait respecter sa neutralité : interdiction du service militaire traditionnel à l'étranger, du droit de passage, de la livraison de tout matériel de guerre, question de l'internement, mesures

nécessitées par le développement des voies ferrées, des postes et télégraphes.

La place nous manque pour analyser avec plus de détail cette œuvre considérable, que l'on peut tenir pour un répertoire consultatif, où toutes les questions relatives au sujet sont abondamment traitées.

Ce n'est pas que l'étude des différentes parties n'ait pas son intérêt historique et ne puisse donner lieu à une lecture suivie. Telle période, par exemple celle de 1798 à 1815, mérite une mention particulière.

Ce fut le moment où la Confédération se trouva le plus menacée dans son existence par les guerres de la Révolution et de l'Empire. De 1792 à 1797, l'ambassadeur Barthélemy joue, en cet ouvrage, un rôle conforme à celui qu'indique la belle publication de ses papiers, due au regretté Kaulek. M. S. a terminé cette partie avant d'avoir pu les consulter. Ils lui auraient permis de contrôler ses sources et tout d'abord de donner le nom exact du diplomate, qu'il persiste à appeler Barthélemy-*Saint-Hilaire*. Que l'auteur nous permette cette chicane! Du reste, justice est rendue à ce diplomate, dont le sage patriotisme ajourna tant qu'il put, le conflit entre la nouvelle République et la vieille Confédération. Barthélemy dut gagner à ses idées et Robespierre et le Comité du Salut public, aussi critiquables au point de vue de leur politique intérieure qu'ils méritent parfois de considération pour la conduite de la guerre et des relations extérieures. Mieux que les Girondins et que le Directoire, les Jacobins observèrent le principe de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la Suisse et même de n'y pas exercer, officiellement du moins, la propagande révolutionnaire.

L'œuvre de M. Schweizer touche à tant de sujets actuels, notamment à la situation présente de la Savoie à l'égard de la Suisse, qu'elle mériterait, par sa valeur scientifique comme par son caractère d'impartialité, je dirai même de bienveillance à l'égard de la France, l'honneur d'être traduite en français et lue à Paris.

De Crue.

---

463. — **La campagne de 1812** d'après des témoins oculaires, publiée par Georges Bertin. Paris, Flammarion. In-8°, iv et 338 p. 6 fr.

464. — **Ida Saint-Elme, Mémoires d'une contemporaine**, nouv. édition, par Napoléon Ney, Id., xxxv et 438 p. 6 fr.

Ces deux volumes appartiennent à une jolie et nouvelle collection de Mémoires militaires que publie l'éditeur Flammarion. Dans le premier, M. G. Bertin raconte la campagne de Russie sous forme de morceaux choisis, mais de façon à former un tout. L'idée est ingénieuse et bien exécutée. Nous trouvons ainsi successivement l'*itinéraire de l'empereur* (extrait du journal de ses voyages), *la composition de l'armée française, la veille du passage du Niémen* (Mém. de Soltyk), *le passage du Nié-*

men (Soltyk, Brissot-Thivars et Calosso), *du 29 juin au 15 juillet* (Sauvage), *bataille de Mohilew* (Girod de l'Ain), *Ostrowno* (Thirion et Faure), *Smolensk*, *La Moskowa*, etc.

Les *Mémoires* d'Ida Saint-Elme que réédite M. Napoléon Ney, offrent une lecture amusante, d'autant que M. N. les a absolument refondus, supprimant les personnages secondaires et dépourvus d'intérêt, laissant de côté les épisodes trop longs et encombrants, trop pleins du romantisme de 1827. M. Ney a même fait davantage, et peut-être a-t-il eu tort. Il y a mis du sien : il a relié les personnages aux événements, bouché les trous. En tout cas, on lui saura gré d'avoir complété l'édition ainsi remaniée par plusieurs lettres inédites de Ney, par un extrait des carnets de Kléber, etc. Il a du reste plaidé sa cause habilement : « Une longue pratique des Mémoires relatifs à Napoléon et à son époque nous a rendu sceptique à l'égard de leur forme définitive. Bien peu voient le jour tels qu'ils sortirent de la plume de leurs auteurs. Sont-ils moins dignes d'intérêt? Non, certes. L'important est qu'ils ne soient dénaturés ni dans leur esprit ni dans leur fonds même. »

A. C.

---

465. — **Geschichte des Feldzuges 1814 gegen Frankreich unter besonderer** Berücksichtigung der Anteilnahme der Kœniglich württembergischen Truppen von Fritz von Hiller, Oberst und Commandeur des Grenadierregiments Kœnigin Olga (1 Württ.) n° 119, herausgegeben von der Wurttembergischen Kommission für Landesgeschichte. Stuttgart, Kohlhammer. 1893, In-8°, xii et 481 p. 6 mark.

Ce livre, très soigné, composé d'après les sources imprimées et manuscrites, accompagné de pièces justificatives, d'ordres de bataille et de très bonnes cartes, naturellement technique et destiné uniquement aux militaires, retrace les opérations des troupes wurtembergeoises que commandait le comte Franquemont et qui, au nombre de douze mille hommes, formèrent, avec des troupes autrichiennes, sous la direction supérieure du prince héritier Frédéric Guillaume (l'*edler Ritter* de Hauff), le 4e corps de l'armée de Bohême. M. le colonel Hiller retrace par le menu les marches et les combats de ses compatriotes en 1814. Il expose avec le plus complet détail de quelle façon les Wurtembergeois intervinrent dans les principaux événements de cette campagne, débutant aux avant-postes en Alsace par des patrouilles et des escarmouches, traversant les Vosges pendant l'hiver, prenant part aux actions d'Épinal, de Chaumont et de Bar-sur-Aube, puis à la grande bataille de La Rothière et aux combats de Rosnay et de Lesmont où se distingue surtout le brave général-major Stockmayer, à la prise de Troyes, à l'assaut de Sens où il faut lutter à la fois contre les soldats du général Allix et les habitants de la ville, éprouvant un désastre à Montereau et après cette malheureuse affaire, comme la nomme le roi de Württemberg,

battant en retraite derrière l'Aube, non sans privations ni efforts extrêmes, sur de mauvais chemins et dans la mauvaise saison, au milieu d'une population exaspérée, et enfin resaisissant l'avantage, réoccupant Troyes, et après les journées d'Arcis-sur-Aube et de la Fère Champenoise, marchant sur Paris, en venant aux mains avec les défenseurs de la capitale dans les endroits mêmes d'où, cinquante-six ans plus tard, les masses de Ducrot venaient se jeter sur les Wurtembergeois, renforcés par les Saxons et les Prussiens. L'ouvrage de M. Hiller mérite d'être lu et consulté. On pourra reprocher à l'auteur les citations poétiques qui figurent en guise d'épigraphe, en tête des chapitres. Mais il a consciencieusement étudié son sujet, et il l'a épuisé ; s'il a parfois des longueurs, des digressions, il analyse très clairement les mouvements des armées, il décrit nettement le terrain des combats, et tout en louant les Wurtembergeois, « fils de la Souabe », il rend justice aux efforts de Napoléon et de la France. C'est ainsi qu'il déclare que la résistance de Paris fut beaucoup plus opiniâtre qu'on ne l'attendait, et que les Français firent, malgré le défaut de commandement, tout ce qui était possible pour tenir la ville jusqu'à l'arrivée de l'empereur. On trouve enfin dans le livre de curieux détails sur les sentiments des villages et des villes, sur la résistance des paysans de la Champagne, etc. : « tout est à craindre, écrivait Franquemont au roi, et le nouveau gouvernement aura besoin de toute sa prudence, de toute son énergie pour brider le peuple. »

A. C.

---

466. — **Napoléon et la société de son temps** (1793-1821), par A. Bondois, professeur d'histoire au lycée Buffon et au lycée Molière. Paris, Alcan, 1895. In-8°, 445 pp. 7 fr.

M. Bondois dit, dans un court avertissement, qu'il a voulu faire une étude d'histoire morale et cherché à expliquer l'influence de Napoléon sur les Français de la dernière période révolutionnaire et celle des contemporains de l'empereur sur son caractère et sa personnalité. L'œuvre qui lui a sûrement coûté plusieurs années de travail, est solide, composée avec soin, avec conscience, et très instructive. C'est une des meilleures lectures qu'on puisse faire. Il y a parfois quelques fautes légères, inévitables d'ailleurs dans un ouvrage qui embrasse une période si remplie [1]. Mais on sent à chaque page que l'auteur a lu, dépouillé

1. P. 5, pourquoi parler de la substitution tout à fait invraisemblable d'état-civil? Napoléon est sûrement né le 15 août à Ajaccio, comme le prouve l'acte de baptême publié en fac similé par le prince Roland (*Une excursion en Corse*, pp. 20-21) ; — pp. 6 et 8, Marbeuf était commandant en chef et non gouverneur militaire ou gouverneur d'Ajaccio ; — p. 10, Phélippeaux (et non *Phelipeaux*), n'était pas à Brienne ; — p. 15, Keralio ne *mourut* pas (puisque sa mort arriva en 1788), mais il prit sa retraite ; — *id.*, son successeur se nommait Reynaud de Monts et non *Regnault de*

les principaux ouvrages, qu'il s'efforce de saisir la vérité et très souvent il la saisit. Les premiers chapitres sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon, ainsi que sur la France conventionnelle, offrent un bon résumé. Dans le chapitre consacré à la campagne d'Italie, M. B. considère de près l'envers de cette campagne, examine avec quel art Bonaparte organisait autour de lui une corruption savante, surexcitait les convoitises et « se donnait l'amère satisfaction de s'exciter au mépris des hommes, en contemplant leur abaissement et leur soif de richesses, du haut de son incorruptibilité » (p. 60). Dans le chapitre sur la conquête de l'Égypte, il fait voir que Napoléon s'était, en Orient, attaché d'une façon inébranlable bon nombre d'officiers, s'était habitué à compter pour rien les idées d'autrui, à gouverner, à faire l'expérience de grandes mesures d'ordre, à se servir des talents et même des vices des autres hommes, et que le système impérial est déjà tout entier dans cette expédition. Les pages consacrées au Consulat décrivent l'œuvre de réparation administrative qu'entreprend alors Bonaparte ; mais on y voit les progrès de son « humeur dominatrice »; il déclare qu'il n'est pas un homme comme un autre, supprime toute liberté politique, use des moyens du gouvernement le plus absolu, fait enlever et fusiller le duc d'Enghien, et s'il y a dans les institutions du Consulat qui terminent une anarchie de dix années, beaucoup de clairvoyance et de résolution, il y a aussi « trop de préoccupations égoïstes, trop de souci d'une personnalité envahissante, d'une ambition infinie ». Vient l'Empire, organisé, dit M. Bondois, avec un véritable esprit de charlatanisme; l'empereur est de plus en plus impatient de tout contrôle, de toute observation, infatué de lui-même; le vainqueur d'Austerlitz ne comprend pas le sentiment national des Viennois; il est toujours le plus grand général du temps, mais en lui le politique décline; « l'intelligence a été touchée par la manie des grandeurs, par la folie de l'orgueil, par les ridicules de la plus petite vanité » (p. 184); il commence à « prendre en considération sérieuse sa divinité » (p. 188); il crée des rois préfets; établit le blocus continental, « l'instrument le plus puissant de sa chute »; lance contre l'Angleterre cette énorme machine qui lui éclate dans les mains. On voit le plan et la méthode de l'auteur. Son histoire de Napoléon ne dissimule rien, et il insiste particulièrement sur les causes qui entraînent peu à peu la ruine de l'Empire; il

Mons ; — id., Bonaparte entra à l'École de Paris le 30, et non le 23 octobre ; — p. 16, Napoléon, et Lucien en témoigne, savait danser ; — p. 18, « il n'atteignit que le rang de 42e sur 58 »; c'était presque un tour de force;—p. 22, Bonaparte « écrivit son serment pour lui donner plus d'importance » ; tous les officiers devaient l'envoyer par écrit; — p. 23, il y eut à la Législative des députés de la Corse, et non des *députés d'Ajaccio; —* p. 27, le commandant de l'expédition de la Madeleine était Colonna-Cesari et non Colonna-Ceccaldi ; — p. 28, lire *Saliceti* et non Salicetti (p. 35, Dommartin et non *Donmartin ;* — p. 67, Reubell et non *Rewbell; —* p. 81, Merveldt et non *Meerweldt* ; — p. 83, Hilliers et non *Illiers*); — p. 109, l'émissaire grec Bourbaki n'est pas arrivé en Égypte; etc.

n'expose les événements militaires que pour en tirer les éléments nécessaires à l'analyse du caractère et de l'âme de Napoléon. Il n'admire pas l'empereur descendant au quartier de Finkenstein dans les plus petits détails et ordonnant qu'on s'amuse à Paris ; mais il montre comment ce grand dupeur est dupé par Alexandre, et abandonne au tsar les deux plus vieilles alliées de la France, la Suède et la Turquie ; il le montre après Tilsitt, fatigué de lui-même et ne croyant pas à la stabilité de l'œuvre à laquelle il travaille si fiévreusement, ne s'intéressant plus qu'aux expériences nouvelles auxquelles il soumet son destin, curieux de voir jusqu'où la chance s'élèvera encore (p. 232). Il le considère, après l'affaire d'Espagne, comme un « génie malfaisant et malsain » (p. 251). Et, quoi qu'il fasse, l'empereur ne peut plus s'arrêter ; il faut qu'il annexe le continent entier. L'expédition de Russie marque l'affaissement de ce génie déjà ébranlé : M. B. note avec soin combien la pensée de Napoléon fut confuse, indécise, dans les débuts de l'entreprise, par suite quelle fut la lenteur des préparatifs ; il retrace l'irritation de l'empereur durant toute la campagne, son entêtement dans ses idées, ses accès d'irrésolution, son découragement. Mêmes observations pour 1813 : Napoléon est las, atteint de somnolences invincibles, et jamais il ne s'est tant raidi, n'a plus impérieusement exigé l'obéissance aveugle, imposé la soumission servile, fait taire les conseillers ; il semble qu'il se hâte d'épuiser cette puissance illimitée dont l'abus est devenu indispensable au fonctionnement de son intelligence (p. 345). Mais aussi rien d'étonnant qu'en 1814, il ne trouve pas en France les ressources d'autrefois, et que la nation harrassée refuse de le suivre ; Napoléon, dit très bien M. Bondois, restait alors la personnification de l'égalité révolutionnaire pour les ouvriers et les énergiques habitants des campagnes de l'Est, mais il avait contre lui le monde officiel, la bourgeoisie des villes et les paysans de l'Ouest et du Midi. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage traitent de Waterloo et de Sainte-Hélène : à Waterloo, Napoléon était pris de faiblesse, n'agissait plus que par coups de tête, n'observait pas les règles de l'art ; à Sainte-Hélène, il s'efforce de préparer l'histoire, mêle habilement dans ses entretiens le vrai et le faux, qualifie la plupart des hommes qui l'ont servi de misérables ou d'idiots. Le jugement final de M. B. résulte de son récit même : un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite, et lorsque l'histoire exprime l'horreur que cette période de tyrannie inspire aux hommes épris de liberté et de moralité politiques, on ne doit pas oublier que les Français pouvaient en finir plus vite avec ce système de gouvernement (p. 432). Bien que M. B. voie en Napoléon un des hommes des plus malhonnêtes et un des génies les plus malfaisants dont un peuple ait supporté la domination, il rejette donc une grande partie des responsabilités sur la France. Mais, à notre avis, quels que soient les mérites de son étude à la fois si large, si pénétrante, si impartiale, il n'a pas suffisamment insisté sur ce point : que Napoléon, qui succède à la Convention et au

Comité de salut public, qui incarne la Révolution, qui est avant tout homme de guerre et qui doit maintenir, comme il disait, l'intégrité du territoire et la barrière du Rhin, était poussé fatalement à la dictature, à la politique de propagande, de conquête et de despotisme, à la lutte de la France contre l'Europe coalisée par l'irréconciliable Angleterre.

A. C.

---

467. — **Guerre de 1870-1871.** Paris, les batailles de la Marne, 30 novembre et 8 décembre, avec cinq croquis et une carte des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, Charpentier, 1895. In-8°, 374 p. 3 fr. 50.

Dans ce volume M. Duquet nous donne un récit aussi complet, aussi circonstancié que possible, des *batailles de la Marne,* c'est-à-dire des batailles de Villiers et de Champigny, livrées, l'une le 30 novembre, l'autre le 2 décembre. Il a lu et cité tout l'imprimé; il a même eu le temps de lire, de citer notre ouvrage, et nous le remercions de l'insigne honneur qu'il nous a fait, en reproduisant dans ses notes de nombreux passages de notre petit livre. La narration est d'ailleurs claire, bien ordonnée, attrayante par l'abondance même des détails. M. D. est plus sévère que ses devanciers envers les chefs de l'armée de Paris. Il rend justice aux soldats qui se conduisirent comme de vrais troupiers; mais il estime que les généraux furent presque partout au-dessous de leur tâche, et il a raison sur bien des points. Ducrot, par exemple, eût mieux fait, le 30 novembre, de diriger l'action que de se jeter en pleine mêlée, et il aurait dû engager son artillerie, non par petits paquets, mais en masse. Mais aussi (et M. D. le reconnaît), quelle difficulté pour un général en chef lorsqu'il a des lieutenants comme Blanchard ou d'Exéa qui ne tiennent aucun compte de ses ordres! L'auteur a, très justement, insisté sur le conseil de guerre de Poulangis, dont Ducrot a publié le résumé. Il raconte d'une façon aussi intéressante que minutieuse les péripéties de la bataille du 2 décembre, et il blâme justement l'inaction et la mauvaise volonté du général Favé. Suivant lui — et au fond ce fut toujours l'intention de Trochu — il fallait, non pas sortir, puisqu'on aurait dû rentrer, quel que fût l'événement, mais harceler et harasser l'ennemi, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Le dernier chapitre du volume retrace les « suites de la bataille », c'est-à-dire l'état d'âme de Paris et les tentatives de négociations. On saura gré, espérons-le, à M. Duquet, de sa rude et patriotique franchise. Il blâme sans pitié toutes les défaillances; il regarde comme son devoir de signaler les erreurs, les crimes des militaires et des politiciens; « un peuple, dit-il, meurt de ce qu'on lui cache, non de ce qu'il sait ».

A. C.

468.— G. Meyer. **Neugriechische Studien. IV. Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen.** Wien, 1895; in-8°, 106 p. (Sitz.-b. d. k. Ak. d. W. i. W., philos.-hist. Cl., B. CXXXII).

M. Gustav Meyer poursuit ses études intéressantes sur les éléments lexicologiques étrangers en néo-grec. En peu de temps — trop peu de temps peut-être — il nous a donné, sans parler des Mots grecs et romans en turc osmanli (1893), un Lexique des mots slaves, alb. et roum. et un Lexique des mots latins en néo-grec (1894-1895); et même, pour commencer, nous avons eu une Bibliographie, patiente et utile, des dialectes actuels de la Grèce (1894) [1]. Je rendrai compte un autre jour des *Latein Lehnw.*, qui méritent un examen attentif. La question des éléments romans n'a pas moins d'importance et je veux m'attacher aujourd'hui à cette dernière publication. En 1888 (*Quest. d'hist. et de ling.*, p. 483), j'insistais sur la nécessité d'un lexique de ce genre et je touchais quelques mots de l'esprit général qui devrait l'inspirer. Plus tard (*Et. ng.*, p. LXXXIII), les difficultés innombrables d'une pareille entreprise m'apparaissaient et, malgré quelques études préparatoires — peut-être à cause même de cette préparation — j'ai toujours reculé devant la tâche. M. G. M. a été plus hardi. Il a eu raison. Il faut bien en tout un commencement. Mais, véritablement, quelque prévenu que je sois toujours en faveur de M. G. Meyer, — quelque amitié aussi que j'aie pour sa personne — je ne puis voir dans cet ouvrage qu'un essai. Le plan du Lexique m'échappe et je ne saisis pas ce que l'auteur a voulu. S'est-il proposé de nous faire un lexique historique, c'est-à-dire un lexique des mots romans en grec moyen (byzantin compris), ou simplement un lexique des mots romans usités de nos jours, ou l'un et l'autre à la fois, comme le titre semblerait l'indiquer et comme le sujet l'exige? A voir certains mots et certains textes utilisés, on croirait au premier abord que M. G. M. a visé ce triple but. Mais il m'a paru que le lexique ne satisfaisait entièrement à aucune de ces trois conditions, si bien que le lecteur sera tout aussi imparfaitement renseigné sur le moyen âge que sur l'état moderne ou, en d'autres termes, ne saura pas quels sont les mots romans usités de nos jours et n'aura pas davantage un tableau suffisant du vocabulaire roman au moyen âge.

Si le lexique est conçu à un point de vue historique, l'histoire y tient trop peu de place. On a vite fait le tour des textes médiévaux qui s'y trouvent cités. Voici ces textes, par ordre alphabétique et d'après les abréviations usuelles : Apoll. cité une fois (p. 14), Asin. deux fois (p. 72,

---

1. *Neugr. Stud.* I. Versuch einer Bibliographie der neugriechischen Mundartenforschung; in-8°, 104 p. — II. Die slav., alb. und rumæn. Lehnw. im Neugr.; in-8°, 104 p. — III. Die latein. Lehnw. im Neugr.; in-8°, 84 p. (toujours dans les *Sitz.-b.*, chez Tempsky, Vienne). — *Türkische Studien.* I. Die griech. u. roman. Bestandtheile im Wortschatze des Osmanisch-Türkischen; in-8° 96 p. (même éditeur, etc.).

82), Asin. Lup. deux fois (p. 5, 57), Batrach. deux fois (p. 35, 40), Belis. I (le v. 259 revient p. 18 et p. 72; le v. 235, p. 21), Belis. II (p. 53), Bustron. (p. 33), Callim. (p. 99, φρουντζάτον des v. 1869 et 1886), Chartz. (p. 40), Const. Porph. Caerim. trois fois (p. 99, avec renvoi; p. 92, 93, sans renvoi), Dig. II (p. 55), Dig. III (p. 48), Drimyt. (p. 22), Georg. Belis. (p. 72), Georg. Const. (p. 46, μαγκούριν d'après les v. 207, 590), Georg. Rhod. dix fois (p. 5, 17, 30, 33, 37, 44, 47, 52, 69, 77), Italogr. I (p. 134), une seule fois!, Leon. Or. (p. 39), Mach. (p. 7, 19 (bis), 26, 28, 35, 58, 80, et, p. 93, sans renvoi), neuf fois, Mal. (p. 17), Missa (p. 36), Poèmes historiques de Legrand (c'est-à-dire Marc. = *Hist. de la juive Marcada*, Mich. Stren., Sfak. I, II et III, Stavrak. = *Hist. de G. Stavrakoglou*, etc.), vingt et une fois (p. 19 (bis), 22, 23, 26, 27, 31 (bis), 36, 42, 61, 63, 70 (bis), 73, 76, 86, 90, 94 (*bis*), 96), Pulol. quatre fois (p. 21, 30, 55, 66), Quadrup. trois fois (20, 36, 38), Russ. descr. (p. 40), Sachl. I deux fois (p. 14, 69), II six fois (p. 11, 18, 23, 25, 45, 61), III (p. 63), Scot. deux fois (p. 6, 37), Sen. deux fois (p. 38, 92), Sen. puell. deux fois (18, 36), Sklav. deux fois (28, 32), Synt. I deux fois (72, 93), Tag. III six fois (p. 19, 28, 40, 46, 49, 52), Thes. Em. (p. 44, renvoi à D. C.), Trinchera (p. 66), Varn. pugn. deux fois (38, 48), Venet. (45) — en tout à peu près une centaine de références. Les citations semblent être faites un peu au hasard et sans plan bien arrêté. Les auteurs les plus importants n'ont pas été dépouillés. Prodrome (p. 92) est cité de seconde main, d'après Sophoclis [1]; p. 12, il l'est avec simple renvoi à Koray et, comme K. citait d'après ce qu'il connaissait de son temps, l'identification n'a pas été faite avec ce que l'on connaît aujourd'hui (= Prodr. III, 202 = IV, *ib.;* IV, 419, ἀπαλαρέα, -έας); p. 93 « Prodr. I, 112 Legr. » ne répond à rien (lisez Prodr. V, 112 = VI, 188 et comp. τζουκκαλολάγηνα II, 50, τζουκκαλοῦδα III, 205); l'Erotokr. n'est connu que par Jannaris (cf. *Neugr. St.*, I, p. 70); du Théâtre crétois, de l'Érophile, nous ne savons rien; quant aux chronographes byzantins, il n'en est point parlé; Const. Porph. et Mal. (et deux ou trois autres) ne sont cités que d'après Sophoclis — très rarement.

La façon même de citer trahit quelque incertitude. Pour le même Georg. Rhod., on lit tantôt Georg. Rhod., tantôt Θαν. Ῥόδ., tantôt enfin Than. Rhod.; on trouve Γαδάρ. et Gadar.; Tetrap. signifie Quadrup.; Syn. Gad. = Asin.; Rim. Bel. = Belis. II; Μουτζοκουρ. = Sen. et Legrand, Coll. I, 12, 14 n'est pas autre chose que Chartz. Il est souvent difficile aux spécialistes mêmes de s'y reconnaître [2]. Krumbacher, dans

1. M. G. Meyer, avec tout le monde d'ailleurs, ignore l'éd. de 1860 et l'Appendice (pp. 575-623); celui-ci est riche en mots romans (et en mots modernes) et n'a pas été repris dans les deux éditions ultérieures, celle de 1887, par exemple.

2. Ailleurs, Schmidt (*Essais*, I, 21) est cité soit B. Schmidt, soit Schmidt, soit Schmidt Mærchen. Souvent, le chiffre qui suit est précédé des lettres Nr., souvent

ses *Beitræge,* et moi-même, dans les *Essais* (I, p. 4-31), nous avons, pour la commodité des chercheurs, arrêté la liste des principales abréviations des textes médiévaux. Pourquoi ne pas s'y tenir? M. G. Meyer, en y recourant, aurait pu s'éviter une petite méprise. Ainsi, p. 6, s. v. ἀγκοῦσα, il cite « Tajapera, Ῥὲ Σκωτίας 9 », et, p. 37, s. v. κόντρα « Tajapera, Ῥὲ ' τῆς Σκωτίας, p. 16 ». Ce n'est donc pas une seule fois. Or, si l'on se reporte au petit poème que Jacques Trivolis a consacré aux exploits de Tagiapiera (= Tag. III, ci-dessus, voir *Essais*, I, 26), on s'aperçoit que ἀγκοῦσα et κόντρα n'y figurent à aucun endroit. C'est que ce même Jacques Trivolis, comme chacun sait (cf. Scot. p. VIII, Tag. II, p. 9, Tag. III, p. 21, etc., etc. [2]), est l'auteur d'un autre petit poème intitulé : ***Histoire du roi d'Écosse et de la reine d'Angleterre.*** M. G. M. se doutait bien d'un certain lien qui devait exister entre cette dernière composition (Scot.) et la première (Tag. III); mais, il a pris Tagiapiera, le héros chanté, pour J. Trivolis, qui est l'auteur, et c'est pour cela sans doute qu'il renvoie à Tajapera [3], voulant simplement renvoyer à Scot., qui donne, en effet, ἀγκοῦσα et κόντρα, et qui n'est pas de Tagiapiera [4].

Les citations, du moins pour la plupart, ne paraissent point provenir directement du texte consulté et dépouillé pour les besoins du Lexique. Ainsi, les Poèmes historiques, qui reviennent si souvent, sont munis d'un riche Glossaire (p. 325-370), auquel M. G. M. doit toutes ses références, et l'on se demande alors pourquoi le renvoi est tantôt fait au texte, tantôt immédiatement (p. 31, 42, 90) au Glossaire, qui a tout fourni; Varn. pugn. et Leon. Or. ainsi que Callim. sont également pourvus d'un glossaire; Russ. descripta doit provenir des *Essais*, II, p. 308; Dig. III aussi; je ne sais d'où vient Dig. II (p. 55) pour les v. 900, 1035 (mais ce second chiffre et faux); γιούπτα (Trinchera, 356, [l. 15], γϊούπταν; 376, [l. 29] γιούπτα), γυόπτα (Tr. 487, [l. 19] γυόπτας), qu'on lit p. 66, ont été relevés dans le Glossaire de la fin du volume (p. 561-627), à la page 590. En général, M. G. M. donne ce que donnent les Glossaires : διαμάντε (p. 26) et φιόρε (p. 96) des Poèmes historiques sont notés, parce que le Glossaire les note; en revanche, ῥίμην (Marc, 620), κορῶνα (Poèm. hist. 262, 17, c'est-à-dire le vers même qui offre φιόρε), absents du Glossaire, sont absents aussi du

---

aussi, il suit immédiatement, sans virgule, p. e. (p. 73) Schmidt 152, 7. Mais, p. 62, il faut comprendre que Schmidt 351 signifie Curt. *Beitr.* III, 2, p. 351 suiv. et désigne : Das Tzakonische, von Prof. Moriz Schmidt. Il est vrai qu'il est question de tzak. dans ce passage. Mais c'est un peu bref.

1. Ce mot même n'a pas passé dans le Lexique!

2. P. 28, M. G. M. parle de la 1re et de la 2e éd. de Tag. Il veut dire la 2e et la 3e. La première est de 1869 (*Essais*, I, 26).

3. Ce nom même apparaît sous des formes différentes dans le Lexique : Tajapiera, le plus souvent Tajapera.

4. La même erreur se trouve déjà dans les *Lat. Lehnw.*, p. 55.

Lexique. Je sais bien que M. G. M. voit dans κορῶνα un emprunt latin (*Lat. Lehnw.*, s. v.); mais cela, d'abord, est fort douteux, et le mot, se rencontrant dans ce texte (Sfak. III = La Complainte d'Alidakis), méritait d'être repris, comme il a certainement été repris, après Plutarque, par les Grecs au roman. Il est même plus intéressant que φιόρε, en un sens (voir ci-dessous). Du reste, le Glossaire de Legrand lui-même ne semble pas avoir été entièrement utilisé; ἀρκομποῦζα, μπαλωτά (s. v. μπάλα, p. 56), etc., ne sont pas mentionnés par M. G. Meyer.

Le recueil le plus souvent cité est celui de W. Wagner : *Carm. gr. med. aev.* De ce recueil proviennent, en effet, Apoll., Asin., Asin. Lup., Belis. I et II, Georg. Belis., Georg. Const., Georg. Rhod., Pulol., Quadrup., Sachl. I et II, Sen., Sen. puell., Sklav., Venet. (voir ci-dessus). Je n'ignore pas que ce recueil ne contient pas de Glossaire final. Mais je ne puis me résoudre à croire que M. G. M. doive les mots qu'il cite à une lecture suivie de ces textes; ou bien, si c'est le cas, les notes qu'il a dû prendre, le Glossaire qu'il a pu se former, remontent probablement à une époque déjà lointaine, époque à laquelle il ne voyait peut-être pas encore l'importance de tous les mots qui lui passaient sous les yeux. On dirait, par instants, qu'il s'est contenté, pour cette fois-ci, de recourir à son propre Glossaire, car il frôle, sans les remarquer, les formes les plus intéressantes, à la page même à laquelle il renvoie. Il cite Georg. Belis. 157 πόπολον (p. 72) et Apoll. 155 ἄρπα (p. 14); mais μίλια Apoll. 145, ἀρμάδα Apoll. 132, Georg. Belis. 169, manquent au Lexique; l'oubli, pour ἀρμάδα surprend d'autant plus que le mot est déjà donné comme vénitien dans les *Lat. Lehnw.* (p. 12), où il n'est pas à sa place (le cas est fréquent). Cet oubli n'est pas le seul. Georg. Belis., cité tout à l'heure pour le v. 157, a φοῦμος v. 161, καπετάνον v. 168, ῥιζικάρης v. 174; Georg. Rhod., cité (p. 77) pour ῥημάρω v. 184, a aussi φερμάριν 185, κοσταρίζεις 208; cité (p. 82) pour σκλίμα du v. 575, il a βελούδα, τζαμηλότια 582 [1], χάρτζες 584, etc., etc.; Asin (p. 82), v. 339 offre μπουμπάρδες à côté de σκλόπες; Sen. puell. (p. 36), v. 103, donne ῥόκα tout près de κλωτσιά, v. 106. Aucun renvoi à tout cela et je suis loin d'avoir tout relevé. Mach. 191, 13, cité p. 80, fourmille de mots romans *ibid.*, dont pas un n'a été pris en considération. Trinchera n'est pas moins abondant aux trois pages (356, 376, 487) citées p. 66; mais aucun de ces mots n'a passé dans le Lexique. Le Glossaire même de Trinchera n'a pas été suffisamment exploré. Il est vrai qu'il est en latin et que les mots grecs, assez rares, n'y sont pas faciles à dénicher dans une inspection quelque peu rapide, et voilà comment σπητάλιον, dans le sens d'auberge (Glossaire, p. 592) a déjà pu échapper à l'auteur (*Lat. Lehnw.*, p. 63) et n'a pas été retenu dans le présent Lexique. Les transcriptions elles-mêmes ne sont pas toujours exactes. M. G. M. ne

1. Μανικόττια du v. 583 a été relevé et identifié avec *manicotto, Lat. Lehnw.*, 41. Il a dû y avoir souvent confusion entre les notes prises pour les deux Lexiques.

garde presque nulle part la graphie τζ des éditions ou des manuscrits et lui substitue τσ (p. 11, Sachl. II, 489 τσιά, éd. τζιά, etc., etc.). Je ne ferais pas cette petite chicane à M. G. Meyer, s'il ne reproduisait aussi scrupuleusement qu'il le fait, d'après certaines sources modernes, le ν final des neutres que jamais personne n'a prononcé dans χάμπιον et surtout dans μπράτσον.

Cette observation m'amène à la partie moderne du Lexique. Les textes ne semblent pas avoir été dépouillés avec plus de rigueur. En dehors de quelques périodiques ('Εφ. Φιλ., Φιλ., 'Ανάλ., Πανδ., le Σύλλ. de C P., etc., etc.), de quelques Glossaires connus (Paspatis, Pétalas, Sakell., Lex. de Velvendos, etc.), et de quelques recueils de textes populaires (*Aravand.*, *Chass.*, *Jeann.*, ces trois pourvus d'un Glossaire, *Kanell.*, *Athen.*, etc.), les recueils cités le plus souvent sont ceux de Passow, Pio, B. Schmidt. Passow revient quatre-vingt-six fois, tantôt avec renvois directs au Glossaire même de Passow (ceux-ci indiqués par un simple Pass.), tantôt avec renvois au texte. Mais les mots, munis de ce renvoi, se retrouvent tous dans le Glossaire. Ces mots, avec renvois au texte, vont de α à ν, lettre à partir de laquelle on ne rencontre plus que des renvois au Glossaire. L'auteur, à ce moment, a dû interrompre ses vérifications. De α à ν, il y a aussi une forte lacune entre γαγ- et κα-, série dans laquelle d'autres mots d'une certaine importance ont été omis. Il faut donc croire que le dépouillement correspond à deux dates différentes; il a dû être quitté et repris. A ne s'en tenir qu'au Glossaire, les mots n'y ont pas été relevés avec suite; on a bien γαμπᾶς, γεβεντίζω, γοῦβα chez M. G. Meyer, mais, alors que ceux-ci sont accompagnés de la mention Pass., cette mention manque aux mots γαλιότα, γαλιούνι, γρόσι, διαμάντι, et les mots γάτα (cf. *Lat. Lehnw.*, s. v. κάττης, où cette forme est inconnue), γοῦρνα, γουνέλα, γρέμπανο, qui sont dans Pass., ne sont pas dans le Lexique; γρίβας (Pass.) n'a même pas été discuté; γαρούφαλο (Pass.), forme si répandue, n'a pas été recueillie, s. v. γαρόφαλον. Pass. 437, 13 est cité pour ἄλουσι et pas pour παντιέρα, *ib.*, v. 20, ni pour σγουρά, *ib.*, v. 46 (cf. G. Meyer, p. 83, s. v. σκοῦρος). S. v. ταμπούρο (G. Meyer, p. 88), *tamburo*, tambour, le diminutif ταμπούρι n'a pas été catalogué, parce que Passow (234, 1; cf. le Gloss.) et Legrand (Dict. gr. mod.) ne donnent pour ταμπούρι que le sens de rempart, *agger* (= t. tampour). Pio, la plupart du temps, est cité d'après son propre Glossaire (cf. *Neugr. St.* I, p. 69); il en est de même de B. Schmidt, Chass. et Aravandinos.

On ne saisit pas la pensée qui détermine le choix ou l'exclusion des mots romans actuellement en usage. Ainsi, on a bien βάλσι (valse) et πικέτο (piquet). Mais on cherche alors à s'expliquer l'absence de πόλκα, κόρτε (it. *corte*), τραῖνο, de ce dernier surtout qui se retrouve, on peut le dire, dans toutes les classes de style [1]. M. G. M. nous prévient, p. 4

1. Cf. Ἄστυ, 1895, 4 juillet, p. 3, col. 1 : Ἔρχεται τὸ τραῖνο φτάνει Ποῦναι γιὰ τὸν

(= *Türk. Stud.* I, p. 8), qu'il n'a pas cru devoir admettre dans son Lexique les mots français d'introduction récente et qui ont fait leur tour d'Europe. Je ne crois pas que ce principe l'ait uniquement guidé; car, je ne trouve pas davantage les mots βελάδα (Boerio), καμαρῶτος (Ταξ. 84), μελιούνι (S. Portius, éd. W. Meyer, p. xxix), πιάνο, μαϊστραλάκι, σαρδελίτσα (Ταξ. 66), ὀμελέττα (Ταξ. 65), etc., etc., etc. L'explication de ce petit problème, c'est que les mots en question ne figurent pas dans les dictionnaires de Somavera et de Legrand, qui sont les sources principales de M. G. M. (voir ci-dessous). M. G. Meyer, en effet, ne semble connaître le grec moderne que par les livres. Cela ne l'empêche pas de faire des travaux extrêmement délicats de phonétique ou d'analogie (*Anal. Graec*, etc., etc.), ni d'être un étymologiste excellent. Mais, dans l'espèce, ce manque de connaissance pratique du grec peut entraîner quelques inconvénients sérieux. Sa mémoire ne lui fournit pas les mots usuels; il passe à côté de mots tels que βανίλλη, βέλο, καπρίτζιος, κουκούτσα, κουφετιέρα, μελλέζιμο, μπιλετάκι, μποκάλι, παρέγια, πορτοφόλιν, σβέλτα, σουρόπι, sans se rappeler aussitôt les formes familières ou similaires beaucoup plus employées de βανίλια, βελάδα (ci-dessus : habit de soirée), καπρίτσιο, κουκούτσι, κουφεταρία, μιλλιούνι, μπιλλέττο, μπουκάλι, παρέα (populaire, malgré *-éa* pour *ja*, à cause même de *-éja = éa*), πορτοφόλι, σβέλτος, σιρόπι; βέρα (p. 17) ne le met pas sur la voie de βέρος (βέρος πολίτης, Ταξ. 64, *genuine*,- un mot bien *genuine* lui aussi). Il semble ignorer que σερβίρω (p. 80) veut dire couramment *servir*, comme en français (σερβίρισαν, on a servi, c'est servi) et non pas *ich diene*, et que ἰντράδα (Som. Einkünfte?) est un sens beaucoup moins fréquent et une forme moins connue que ἐντράδα (entrée, service, à table), que κουτρουβάλα (s. v.) signifie *saut*, que φροῦττα désigne les fruits en général (μὴν τρῶς τόσα φροῦττα) et non pas seulement le *Nachtisch*, le dessert (s. v.[1]), etc., etc. La maîtrise insuffisante de la langue parlée apparaît encore dans certaines fiches, rédigées de façon à mal renseigner le lecteur. On lit, p. ex. : « κοπλιμέντα », pl. « Höflichkeitsbezeugungen » Messenien, Δελτ. I, 282 « It. *complimento* » ou bien : « γάμπα « κνήμη » Πανδ. XVII, 224 « It. *gamba* », ou bien : « χραβάτα f., « cravatte » Πανδ. XVIII, 226. « It. *cravatta*[2] », ou bien encore βίζιτα (p. 18) est attesté pour l'Épire, Athènes, Santorin et la Crète.

Le lecteur non prévenu pensera sans doute que βίζιτα n'est répandu que dans ces pays, que κοπλιμέντα est une particularité du dialecte de

---

Ντελιγιάννη, et *ibid.*, p. 4, col. 3-4 (feuilleton) : Τὰ τραῖνα μας εἶχον διασταυρωθῇ. Le mot savant ἁμαξοστιχία, pour dire *train*, n'a guère prospéré, comme on voit.

1. Exactement parlant, φροῦττα ne peut signifier dessert, que quand les fruits y figurent.

2. Ce mot ne rentre-t-il pas dans la catégorie de ceux qui sont visés, p. 4 (= *Türk. Stud.* I, p. 8)? Et dès lors pourquoi l'admettre? Le sens de la fiche qui suit immédiatement m'échappe tout à fait : « χρεάντσα Bildung » (?). — Une autre fiche : μπουρέτα (p. 62) est restée en suspens.

Messénie, que γάμπα et κραβάττα sont des ἅπαξ εἰρημένα. Il n'en est rien. Ce sont là des mots connus de tous ceux en Grèce qui connaissent la chose même que ces mots désignent. Quant à γάμπα, je ne lui sais pas de synonyme. Σκέλος et κνήμη s'écrivent peut-être, mais ne se disent jamais. Γάμπα appartient donc proprement à la *langue commune*. Somavera, dans son *Prologo*, donne de la langue commune une assez bonne définition : « Quando accaderà di trovare qualche vocabolo che non è usato nel proprio paese [celui où l'on est], non stiasi subito (di grazia) à condannarlo : perche se bene tal vocabolo non vien usato in propria lingua, è però da altri inteso. » Il aurait pu dire : da tutti. C'est bien là, en effet, ce qu'il faut entendre par langue commune : une langue que comprend tout le monde, quelles que soient les expressions locales. J'insiste, parce que l'esprit de parti, en Grèce, est allé jusqu'à nier l'existence d'une langue commune. Si donc, quelque part, on a des termes spéciaux pour γάμπα, μπράτσο, πετσί, ce sont ces termes qui constituent précisément des particularités dialectales, et γάμπα, μπράτσο, πετσί qui sont la langue commune. Dès lors, nous apprendre, comme fait M. G. Meyer, que μπράτσο (p. 63) est usité en Crète, à Patmos, à Chios, à Sainte-Maure et à Kastellorizo, que πετσί (p. 70) est dans Somavera et qu'il est connu dans le Pont, c'est exactement comme si, en français, pour des mots tels que *gant* ou *migraine* ou même *peau*, nous allions chercher des références dans des recueils provenant du Poitou, de la Normandie et de l'Auvergne. C'est le non-emploi qu'il conviendrait de noter plutôt dans les cas pareils. Il n'est besoin d'aucune autorité pour citer κανακές, καραμπίνα, κατσαρόλα, κομπόστα, κορσέτο, κουράγιο, κουφέττο, μακαρόνια, μάνι μάνι, μόμπιλα (ἔπιπλα est savant), μούρη, μπάνιο, μπαοῦλο, μπαρμπέρης, μπιρμπάντης, μπράβο *(oui donc!)*, νούμερο (p. 65, attesté pour Bova seulement!), ντοῦρος (σκληρός est savant), πανταλόνι, σοῦπα, στιβάλι, τραμουντάνα. C'est restreindre à tort l'usage général de ces vocables.

Nulle part, dans le Lexique, je ne trouve cette distinction essentielle entre le mot courant et le mot rare, distinction qui aurait eu d'autant plus d'utilité que M. G. M. (p. 4) veut être lu des romanistes. Les mots courants et les mots rares se présentent avec le même renfort de citations. Ἀτσάλι, βάζο, βαρέλι, βέλο, βέργα, βίδα, βόλτα, γάντσος, γρίνα, γρόσσι, διαμάντι, κάδρο, καρέγλα, κάλος, κάλτσα, κάμπιο, καναπές, καπετάνιος, κάσσα, κλοτσιά, κολόνα, κόλπος, κόμοδο, κουμπάρος, λάμπα, λεμόνι, λίμα, λοκάντα, μά, μαϊνάρω, μαραγγός, μαριόλος, μέδα, μοσχάτο, μουνί, μπάλα, μπαλκόνι, μπαντιέρα, μπάρμπας, μπαρμπούνι, μπαστούνι, μπάτσος, μπεκάτσα, μπιλιάρδο, μπόγος, μπόρα, μπουγάδα, μπουκέτο, μπουμπούκι, μπουνάτσα, μπούσουλας [1], μπροῦντζος, ὀμπρέλλα, πανέρι, παντοῦφλα, παπαγάλλος, παπαρούνα, πατάτα, πέννα, περροῦκκα, πιάτο, πιστόλι, πίττα, πολτρόνα, πόστα, ῥαβιόλια, ῥίγα, ῥίζικο, ῥίμα, ῥόδα (vén. *roda*), ῥόκα, ῥολέϊ, σάλα, σαλάτα, σάλτσα, σαπούνι, σερβίρω, σίγουρος,

1. S. v., G. M. ne connaît pas le masc., très usité, dans la locution qu'il cite : ἔχασε τὸν πούσουλα.

σιόρ, σκλάβος, σοῦπα, σουρτοῦκο, στράνιος, ταράτσα, τιμόνι, τιράντα, τράβα, τραμποῦκος, τσαρλατάνος, τσίρος, τσουκάλι, φέττα, φουρτοῦνα, φροῦττα (sans parler de quelques κρυπτάδια), sont mis sur le même pied que certains dialectismes ou provincialismes caractérisés, que certains véritables ἅπαξ εἰρήμενα, tels que : ἀγχιώϊα (mais le mot, à cause de γχ, ne saurait être populaire), ἄμπιτο, ἀναμουρεύω (Som. [1]), βακάντσα (S.), δισένιο (S.), κάλιτσε (! S.), καράττερο, κομέτα (S.), λίμπερο, λίτσα (S.), μανιέρα, ματρόνα, μποῦρσα, νατοῦρα, ντὰμ ντουνέρα, ντζαντάρμηδες, παλπέρα (S.), παστουρώνω (S.), πεντί (S.), πλεσίρ (!), ρόζα, ρόμπα [2], ρότα (S.), σαλοῦπα, σεκρέτο, σκαρσέλο (S.), σκριτόριο, σμπίρος, σουτράς (S.), τάλε κουάλε [3], τάστον (S.), ταπί, τέμπο, τσέρα, τσετταρίζω, τσιέζα, τσιβέρα (S.), φανέστρα, φαττοῦρα, φέστα, φλάτο, φρικασάδα (S.), φρόντε — et j'en passe d'autres tels que σέμπρι (p. 80), lesquels, pour être usités dans quelques îles (σέμπρε à Nimborió, Santorin [4]), n'en sont pas moins des phénomènes isolés Je ne dis pas qu'il ne faut pas les admettre dans un Lexique. Je dis que les fiches sont formulées de façon à ce qu'il soit impossible au lecteur d'établir une différence entre un mot comme σέμπρι et un mot comme πετσί.

Une cause de confusion analogue, c'est que d'ordinaire M. G. M. ne donne qu'en second le mot usuel et commence par le mot rare ou la forme périmée. On lit d'abord γουάντι, γαράφα, λότο, κλότσος, μόδος, μπουνέλι, πάρτη, πέτσα, πιστόλα, φάβρικα, φλανέλλα, φράγουλα, et, dans le corps de la fiche seulement, γάντι, καράφα, λοταρία, κλοτσιά, μόδα, μπουνιά, παρτίδο, πετσί, πιστόλι, φάμπρικα (Ταξ. 243), φανέλλα, φράουλα. Cela tient toujours à ce que M. G. M. ne regarde que les livres et que, la plupart du temps, il suit Somavera. C'est là son autorité principale; Somavera est cité jusqu'à sept cent six fois (Legrand, trois cent quatre-vingt-neuf fois [5]), sur quatre-vingt-quinze pages. Pour moi, je l'avoue, l'autorité de Somavera est très contestable. Somavera faisait un Dictionnaire, et, pour les besoins de la cause, il pouvait bien, çà et là, forcer ses cadres, comme les grammairiens qui veulent coûte que coûte compléter leur paradigme. Un mot attesté par Somavera seulement (voir ci-dessus) n'est un témoignage de valeur que s'il est confirmé par des autorités grecques. Il est certain que ceux qui savent le grec de naissance ont ici plus de poids. Je crois donc que M. G. M. aurait fait œuvre plus utile et plus sûre si, pour le moyen âge, il s'était borné à

1. Les mots suivis de cette mention ou d'un simple S., entre parenthèses, ne se rencontrent que dans Somavera.

2. Ici (p. 77), on lit : « ρόμπα Legr. (« peu usité ») ». M. G. M. ne fait jamais cette observation, de lui-même.

3. Cela me paraît tout simplement de l'it. transcrit en grec ; il me semble que φιόρι (ci-dessus) est un peu dans ce cas. En effet à Sainte-Maure on dira τὸ φιόρο, τὰ φιόρα, à Corfou, τὸ φιόρι, τὰ φιόρια. Pour devenir grec il faut que le mot se décline.

4. On recueille aussi σέμπρε à Patras. Il paraît inconnu à Sainte-Maure et à Corfou.

5. M. G. M. (p. 4) dit que les sources où il a puisé ne sont pas accessibles à tous les romanistes. J'aime à croire que, en ce qui concerne ces deux sources, il n'est pas de romaniste qui n'y recoure ou, du moins, qui les ignore.

quelques auteurs, dépouillés d'un bout à l'autre, et si, en dehors des textes populaires, qui sont la base de tout, il avait, pour l'état moderne, pris quelques auteurs modernes, dépouillés de la même façon. En fait de texte moderne, je n'ai pourtant rencontré que Krystallis (1894), cité une fois unique (p. 94), on ne sait pas pourquoi, car il y aurait plus à glaner dans ce livre. M. G. M. ne fait usage ni de Solomos (précieux), ni de Valaority, ni de Vilaras, ni des poètes ou prosateurs contemporains, ni de Bikélas (trad. de Shakespeare), ni même du Ταξίδι. Il est aussi quelques omissions que je me permets de signaler, parce que ces renvois peuvent être utiles. M. G. Meyer, p. 6, s. v. ἀγουστέλλα répète ce qui a été dit sur Αὔγουστος, ἄγουστος, avec une certaine abondance de renseignements, *Et. ng.* LXXVIII, 59, 242, 245, 277; pour ἀντίδιον, cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, 41 (= *Doubl. synt*, p. 6), n. 1 (la remarque est d'Arsène Darmesteter); pour μουνί, cf. *Et. ng.* LXXX; pour μπιζέλι, *Et. ng.* LXXIV, 166; pour ποῦντα, *Doubl. synt.*, l. c; pour φροῦττα, *Essais*, II, LXV; s. v. γαρόφαλον, il faut renvoyer à *S. Port.*, p. 86; s. v. γούμενα, *ibid.*, XXVIII; pour les suffixes italiens (G. Meyer, p. 99-100), *ib.* XXVIII. D'autre part, si l'auteur avait pris en considération ce qui est dit de γρωνίνζω (*Mém. Soc. Ling.*, VI) (= Obs. ph.), 308, 311, κόριντσα (p. 38) ne l'aurait pas arrêté; pour μά (p. 46), un renvoi aux *Essais*, II, p. LXIII, était nécessaire. Je ne suis peut-être pas loin de l'opinion de M. G. M. (μά = it. *ma*); mais encore faut-il tenir compte du fait mentionné l. c. (ἄμα se disant pour μά, à Tatavla, C. P.). En revanche, M. G. M. cite une fois (p. 41) les *Et. ng.*, 204, au sujet de κρέδιτον, erreur qu'il me signale et que je corrige volontiers. J'en corrige même une autre (*ib.*, p. 244), qu'il n'a pas remarquée; je crois décidément que ἄμια (G. Meyer, p. 9) est vénitien (voyez, *ibid.* la forme génoise). Quant au Ταξίδι, j'y ai eu précisément soin d'employer, sauf quelques exceptions voulues, les mots romans les plus usuels. Ceux qui se lisent p. 65-66 ont été scrupuleusement copiés par moi sur des menus de restaurant, que je conserve. Ils constituent, en grande partie, un vocabulaire spécial — comme l'indique la provenance.

On dirait, par moments, que M. G. M. ne prend pas le temps de se citer lui-même. Le cas est assez curieux. Il avait fait jadis (*Jahrb. f. rom. u. engl. Spr. u. Lit.*, XV, 1876, 33 suiv.) un excellent Glossaire des mots romans dans la Chronique de Léonce Machéras (voir aussi *Riv. di filol.* IV, 1876, p. 255-286 : Il dialetto delle Cronache di Cipro etc.). Le Glossaire, vu l'état de la science et l'âge même de l'auteur, présentait bien quelques imperfections [1]; mais l'entreprise était des plus utiles, car, c'est à l'aide de ces monographies, précises et scrupuleuses, qu'on

1. Ainsi, p. 37, βάρκα est donné comme it. *(barca)*, φοῦρνος (p. 48) est identifié avec *forno*, etc. Mais l'auteur distingue déjà très bien entre καβαλλιέρης, rom., et καβαλλάρης, lat. Cette distinction ne se retrouve pas aujourd'hui dans le Lex. et manque également aux *Lat. Lehnw.* Ceux-ci donnent καβαλλάρης (s. v. καβάλλος); mais les *Rom. Lehnw.* n'ont plus καβαλλιέρης.

pourra procéder un jour à un Lexique des mots romans en grec. De ce Glossaire pourtant je ne trouve pas trace dans le présent Lexique. Pas un renvoi. Et pourquoi donc? Peut-être parce que ce Glossaire avait été fait sur le Machéras de 1872 (éd. Sathas); depuis a paru celui de Legrand-Miller, 1882, et M. G. M. ne s'est probablement pas soucié de recommencer sa collation. Aussi Machéras et Bustron ne peuvent-ils plus servir qu'à quelques citations sporadiques (voir ci-dessus). Ces citations sont très soigneusement faites. La ligne est indiquée après la page. Or, les lignes, dans Sathas, ne sont pas numérotées. D'où viennent-elles donc? Évidemment de l'exemplaire qui avait été utilisé pour le premier travail et où l'auteur avait, pour son propre usage, marqué les lignes à la marge. La nouvelle édition a encore été laissée de côté et le renvoi est fait à Sathas (p. 7).

Je m'arrête ici. M. G. M. nous a habitués à être difficiles et il est certain que ce Lexique n'est pas à la hauteur de ses autres publications. J'en veux pourtant signaler tout de suite la partie neuve et méritoire : c'est la bibliographie romane si détaillée qu'on verra p. 100-106, c'est l'effort qu'a toujours fait l'auteur pour reconnaître les différentes provenances romanes et qui lui a fait trouver un si grand nombre de fines étymologies. Je ne saurais dire toutefois que les ouvrages cités p. 100-106 reviennent souvent ni qu'ils reviennent tous dans le Lexique; je ne dirai pas davantage que je suis toujours d'accord avec M. G. M. sur les attributions. On comprendra que je ne puisse aujourd'hui discuter cette partie du Lexique; mais πανέρι (forme commune) et l'it. *paniere* ne se couvrent pas; le mot grec me paraît plutôt remonter à un B. L.* ***panerium,*** auquel les romanistes croiront volontiers (voir les formes romanes dans Körting). Quand à βέργα, M. G. M. décidément tient à ce que ce soit l'it. ***verga*** (cf. *Lat. Lehnw.*, p. 5; *Rom. Lehnw.*, p. 17), ce qui est impossible, comme cela a été marqué à diverses reprises (*Et. ng.*, 221; Ἑστία, 1891, N. 31, p. 67. col. 1 (Mikroyannis), où le mot est attesté (Steph. Diac). pour le IXᵉ siècle. En ce qui concerne ῥολόϊν = vén. relogio, véritablement, on craint d'avoir mal lu. Relogio n'explique rien, tandis que ὡρολόγιον, par les étapes régulières, mène directement à ῥολόϊ [1]). Ce mot est probablement d'origine savante; mais il aboutit à un traitement tout populaire, comme nombre de mots savants (cf. Ἄστυ, 1895, 26 janvier, p. 1, col. 2 suiv., et surtout ma longue étude Ἄστυ, 1895, 27 juillet, p. 2-4; 28 juillet, p. 2-3; 29 juillet, p. 2-3).

En écrivant ce long article, j'avais un double but : montrer la difficulté que comporte l'entreprise d'un Lexique des mots romans en grec et compléter sur quelques points celui de M. G. Meyer. Il trouvera peut-être que j'ai trop minutieusement démonté le mécanisme de son ***relogio;*** mais je veux qu'il reste bien persuadé que je n'ai pas entendu lui reprocher autre chose si ce n'est que le travail a été fait trop vite. Si des

---

1. Encore une forme commune (sans ν!), attestée pour Symé seulement (p. 77).

maîtres tels que lui témoignent trop de hâte, ceux qui veulent jouer les maîtres continueront d'écrire sur les locomotives. — Mais alors, quoi? me dira-t-on. Ne vaut-il pas mieux commencer que d'ajourner toujours? — Je ne sais pas.

Jean PSICHARI.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Colin publie une Chrestomathie russe par M. L. LEGER. Cet ouvrage fait pendant à la *Littérature russe* du même auteur. Il est particulièrement destiné aux étudiants autodidactes et renferme un grand nombre de morceaux dont la traduction a déjà paru dans la *Littérature*.

— Notre collaborateur M. Félix HÉMON, inspecteur de l'Académie de Paris, a réuni, sous le titre *Études littéraires et morales, première série* (Paris, Delagrave. In-8°, VII et 413 p. 3 fr. 50) les morceaux suivants : *Éloge de Buffon; L'évolution d'un prix académique; une enquête littéraire, la Princesse de Clèves est-elle de Mme de La Fayette; La vraie Mme de la Fayette; Les premières comédies de Corneille; Les caractères chez Corneille* (Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée, Le Menteur, Nicomède, Rodogune); *Un roman conjugal, la marquise de Cavoye; L'amitié de Montaigne et de La Boétie; Les éléments antiques, modernes et individuels dans la pédagogie de Montaigne; Le scepticisme de Montaigne; L'art, le « moi » et le goût de Montaigne; Un agent voltairien, l'abbé Lamare; Les caractères dans la* Chanson de Roland; *Louis IX et Joinville; M. Ferdinand Brunetière et Bossuet.*

— La *Revue critique* a publié, dans son numéro du 14 octobre, un article de M. Clermont-Ganneau sur l'ouvrage de M. Mayr, *Die antiken Münzen der Inseln Malta*, etc. Nous aurions dû rappeler à ce propos que ce livre avait déjà fait l'objet d'un compte rendu plus spécialement numismatique par M, Th. Reinach (8 juillet, article 302).

BOHÊME. — Sous ce titre l'*Exposition ethnographique tchèque slave*, la librairie Otto commence la publication d'un grand ouvrage illustré destiné à perpétuer le souvenir de cette exposition, l'une des plus remarquables qui aient jamais eu lieu dans les pays slaves. La même librairie vient d'achever la publication du IXme volume de la Grande encyclopédie tchèque qu'elle a entreprise il y a quelques années et qui est particulièrement bien documentée pour tout ce qui concerne l'histoire et la littérature des peuples slaves. Ce volume commence la lettre G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1895

469. — Dr Hans Stumme. **Dichtkunst und Gedichte der Schluh.** Leipzig, 1895. Lib. Hinrichs, vi-86 p. in-8.

En rendant compte ici même des *Elf Stücke im šil ha Dialekt von Taẓerwalt* [1] j'exprimais le désir que M. Stumme continuât des études pour lesquelles il était si bien préparé. Le présent volume, qui répond à ce souhait [2], a une importance toute particulière en raison du sujet qui y est traité : la poésie et la métrique berbère. Des chansons kabyles ont été déjà publiées en nombre considérable, mais jusqu'à présent, à l'exception de Salvador Daniel, on avait laissé à peu près de côté la question technique. Il est vrai, comme le remarque lui-même M. Stumme, que plusieurs de ses chansons ne peuvent se ramener à aucune mesure régulière, et ne se distinguent de la prose que par des expressions plus relevées et quelquefois par la rime : elles sont chantées comme une sorte de récitatif qui ne tient pas compte du nombre irrégulier des syllabes et qui varie suivant la fantaisie du chanteur.

Les textes publiés ici, avec une traduction et des notes, sont précédés d'une introduction très détaillée où M. S. étudie les divers genres de poésie chez les Chelh'as du sud du Maroc. Ce sont : 1° *lk'ist* (ekyst : histoire), sorte de complainte rimée généralement sur un sujet religieux, quelquefois historique ou même fantastique comme un conte populaire : dans le premier cas, le chanteur s'accompagne d'une viole, dans les

1. *Revue critique*, 1895, t. I p. 161.
2. Quelques jours après sa publication, M. Stumme faisait paraître un autre ouvrage important, *Mærchen der Schluh von Taẓerwalt* dont il sera rendu compte dans la *Revue critique*.

autres, d'une sorte de guitare [1]; 2° le *tandamt*, consacré aux maximes de la vie pratique, et aux jugements sur les pays et les tribus; l'*andam* (chanteur de *tandamt*) joue du tambourin sur les places publiques ou dans les mariages; 3° la *tamaoucht*, couplets satiriques échangés entre hommes et femmes : on pourrait les comparer aux *dayeries* de l'est de la France; 4° les *rn'a* (chants) qui correspondent à ce que nous appelons plus spécialement chansons populaires et qui sont tenus dans le plus profond mépris par les chanteurs de profession : c'est ainsi que M. S. n'a pu en obtenir un seul spécimen de ses informateurs.

Le premier des trois textes donnés ici appartient au genre *tandamt* et est attribué à Sidi Hammou, nègre ou mulâtre, le plus célèbre *andam* des Chelh'as, qui aurait vécu vers l'an 800 de l'hégire (?). Il comprend trente-neuf couplets dont la plupart commencent par un vers ajouté postérieurement et appelant la miséricorde de Dieu sur Sidi Hammou. Un tiers environ de ces couplets est consacré à des maximes et des préceptes; un autre tiers, à l'amour et à ses souffrances; le reste traite de sujets divers.

Les deux autres morceaux appartiennent au genre *k'ist*; le premier est un poème sur la conquête d'Alger par les Français. Ce sujet a déjà été traité en zouaoua dans une pièce publiée par le général Hanoteau : M. S. a judicieusement comparé les deux textes; au point de vue de l'inspiration, il aurait pu le rapprocher du poème arabe dont le général Daumas a donné une traduction [2]. La plus grande partie de la pièce chelh'a est consacrée à des invocations religieuses; les faits ne tiennent qu'une faible place : Alger n'est pas même nommée, en revanche il y est question de Sidi Ferruch et les chrétiens sont des Anglais pour le poète, musulman fanatique. Celui-ci qui a dû visiter Alger et y recueillir quelques détails historiques, aura donné aux fidèles le nom de ceux qu'on rencontre le plus souvent dans le Sous. Ce poème, comme celui de Çabi, a, paraît-il, le don d'exciter les larmes des auditeurs marocains, gens, d'ordinaire, peu sensibles de leur nature.

La troisième pièce est le récit d'une aventure de chasse. Un chasseur, sur le point de tirer sur une gazelle, entend celle-ci lui reprocher sa cruauté envers des animaux innocents : il en est si touché qu'il en tombe malade.

La scansion des vers berbères est d'une difficulté extrême pour des raisons exposées par M. Stumme. Il me paraît cependant être arrivé à un résultat appréciable dans les essais qu'il a tentés sur quelques-unes des pièces qu'il publie. Le principe qu'il a adopté est d'ailleurs exact : les vers berbères comprennent un certain nombre de syllabes; pour les scander, il importe de tenir compte des voyelles sourdes qu'on supprime

1. *Genbri*. Quoique celle des Chelh'as ait trois cordes, j'ai constaté par moi-même que dans le Maroc, et spécialement dans le Rif, la guitare à deux cordes est souven employée.

2. *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, in-18 jés. p. 157-174.

ou qu'on rétablit suivant la nécessité. M. S. arrive par là à trouver des vers de douze pieds, dont chaque syllabe paire porte un accent prosodique [1].

L'ouvrage est imprimé avec un soin remarquable, étant données les difficultés causées par la transcription de M. S. [2] dont j'ai déjà parlé. La traduction est correcte et fidèle, les notes nombreuses et instructives : en somme, cet ouvrage fait honneur à M. Stumme.

René BASSET.

---

470. — ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ, ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. AMÉLINEAU, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses). Paris, Chamuel, 1895, in-8°, pp. XXXII-204.

Ce volume fait partie de la collection des « *Classiques de l'occulte* » qui a pour but « de mettre à la portée du plus grand nombre possible d'étudiants les œuvres des grands maîtres, devenues introuvables de nos jours ». — Qu'est-ce que « l'occulte » ? Ce n'est pas facile à déduire de la liste qu'on nous donne de ses « Classiques » parmi lesquels on range des auteurs que nous étions habitués à regarder comme gens sérieux, Averroes, Gerson, Trithème, par exemple, à côté de charlatans tels que Jean Dée, Fludd, Boehme et d'autres. D'où il semble résulter clairement que le but véritable de la collection est surtout d'escompter la crédulité vulgaire.

Le volume dont M. Amélineau vient d'enrichir cette collection est une œuvre gnostique des plus curieuses, qui méritait de figurer en meilleure compagnie, car elle a, comme il le dit très bien, une importance historique au point de vue du développement « des idées et de ce qu'on appelle la philosophie ». Le défaut d'unité en rend l'analyse difficile. Le récit des malheurs de l'éon Pistis Sophia, une des vingt-quatre émanations supérieures, constitue le fond de l'œuvre ; mais il y a dans

---

1. P. IV. Il m'est impossible d'admettre avec M. S. que le chelh'a, pas plus que le français, n'a d'accent (*Das Schilha ist næmlich eine* accentlose *Sprache wie z. b.* das Franzœsische). Il est inutile de discuter cette affirmation en ce qui concerne le français : quant au chelh'a, je m'en tiens aux observations de M. de Rochemonteix, *Documents pour l'étude du berbère* (Journal asiatique, février 1889 (réimprimés dans ses *Œuvres diverses*), Paris, 1895, in-8°.

2. C'est sans doute à des fautes d'impression causées par la multiplicité des points et des accents qu'il faut attribuer des formes comme *ek'yst* (passim) pour *ek'ys'* (ek'içt) de l'arabe *qiççah* (*s'is's'*ah) ; p. 17 l. 13 *isiid* pour ik'iid (içiid) de l'arabe *çada* (s'âda) *ibid* l. IV *takoraitinu* ne doit-il pas être corrigé en *tak'oraitinu* (tak'orait inou : mon bâton) ? La forme *thir'rith* employée dans le dialecte des Aïth Khalfoun nous présente un *r'* qui permute plus facilement avec le k' (q) que le k. — P. 31, l. 31 nous trouvons iid'ukân (= iidhouk'an) les chaussures et p. 41 vers 9 le diminutif *tidukinens* (= tidoukin ens) avec un *-dal*. P. 43 vers 26, ne faut-il pas lire trna (terna) et non tnra, du verbe *ernou*, l'emporter sur ?

tout le cours de ce récit un grand nombre de digressions dans lesquelles sont exposés divers points de la doctrine gnostique. Jésus ressuscité se trouve sur le mont des Oliviers, entouré de ses Apôtres, de Marie sa mère, et des pieuses femmes de l'Évangile. Le Sauveur raconte comment Pistis Sophia ayant regardé en haut la Lumière, voulut s'élever jusqu'à elle et tomba dans les profondeurs du Chaos ténébreux. Au milieu des émanations créées pour enlever la partie lumineuse qui se trouvait en elle, elle adresse à la Lumière des hymnes de repentir. A la neuvième *repentance*, elle est exaucée : Jésus est envoyé vers elle et la tire de l'état ténébreux où elle était tombée. Alors ses chants se changent en cantiques d'actions de grâces. Jésus est le principal narrateur; les interrogations posées par les Apôtres ou les saintes femmes et les réponses du Maître fournissent l'occasion des développements étrangers au récit.

L'ouvrage, originairement composé en grec, nous est parvenu dans une version copte. Il avait déjà été signalé à l'attention du public savant par Dulaurier [1], et l'allemand Schwartze en fit une traduction publiée après sa mort par Petermann [2]. Après l'apparition de ce travail, de nombreuses controverses s'élevèrent au sujet de l'auteur, plusieurs se refusant à y voir l'œuvre de Valentin lui-même. M. Amélineau, qui s'est occupé spécialement du gnosticisme en plusieurs de ses ouvrages, conclut (p. III), « que l'auteur était un égyptien de race, de naissance ou de choix, qu'il connaissait parfaitement les anciennes doctrines égyptiennes, que tout dénote qu'il n'était autre que Valentin, quoique la chose ne soit dite nulle part... » La lecture de l'ouvrage nous a laissé une tout autre impression. Le manque fréquent de transition en passant d'un sujet à un autre, l'insertion des divers titres tels que *Extrait des livres du Sauveur* (p. 129), *Un Extrait des livres du Sauveur* (p. 185), paraissent indiquer une compilation beaucoup plus qu'un ouvrage original. M. Amélineau explique le défaut d'unité par l'inexpérience du scribe (p. IX). Cette raison ne paraît pas suffisante, et il semblerait plus naturel d'admettre que nous sommes en présence d'une compilation d'ouvrages gnostiques dans laquelle la *Sagesse* de Valentin occupe vraisemblablement une part large mais impossible à préciser. Cela n'enlève rien à l'intérêt du recueil, ni au mérite du traducteur, ni aux louanges qu'il se décerne.

J.-B. CHABOT.

---

1. *Journal asiatique*, 1847, nº 18.

2. PISTIS SOPHIA, *Opus gnosticum Valentino adjudicatum... descripsit et latine vertit* M. G. SCHWARTZE; Berolini, 1851.

471. — **Notice des manuscrits coptes** de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament, par M. E. Amélineau. (Tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques; t. XXXXV, 2e part. Paris, Imprimerie nationale, 1895; in-4°, pp. 67, avec 6 pl.

Quatorze manuscrits récemment acquis par la Bibliothèque nationale renferment, à côté de la traduction copte, le texte grec de certains passages des Écritures. Les fragments du Nouveau Testament, édités dans le texte grec seul, forment l'objet de la présente publication [1]. Ils appartiennent à onze manuscrits [2]. L'introduction mise en tête des textes est uniquement consacrée à la description matérielle de ces parchemins. Selon M. Amélineau les plus anciens pourraient être du VIIIe siècle; la date des autres varie entre le IXe et le XIIe.

Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas pris soin d'indiquer en marge la notation des versets, pour faciliter les recherches, et plus regrettable encore qu'il ne se soit livré à aucune étude comparative de ces fragments, pour nous apprendre à quelle famille de manuscrits ils appartiennent et quelle peut être leur valeur critique. Il est vrai que c'est un simple travail de patience auquel pourra s'appliquer quiconque a sous la main les éditions de Tischendorf [3].

J.-B. Chabot.

---

472. — E. D. Rhoïdis. Τὰ Εἴδωλα-Γλωσσικὴ μελέτη. Athènes, 1893; in-8°, λβ'-404.

Les bons livres sont toujours d'actualité et le livre de M. Rhoïdis est excellent. Les *idoles*, ce sont les fausses représentations que se font les Grecs au sujet de leur langue, ou plutôt de la prétendue langue ancienne qu'ils s'efforcent de ressusciter, déclarant bas, vulgaire et corrompu tout ce qui porte trace d'altération, entendez d'évolution normale et

1. Ces fragments sont : Matth., II, 1-11; XXV, 32-45; XXVI, 42-57-Marc, IX, 2-5; XIV, 53-63; XVI, 6-18-Luc, III, 19-30; VI, 17-27; VII, 37-46, 45-50; X, 21-30; XI, 24-42; XV, 11-18; XVIII, 2-9; XVIII, 42-XIX, 9; XIX, 1-9; XXI, 33-38 (2 fois); XXI, 36-XXII, 3; XXII, 24-30; XXII, 54-65; XXIII, 4-XXIV, 26; XXIV, 1-10, 25-31-Jean, I, 1-10, 24-32, 39-56; II, 2-11; III, 10-17; IV, 13-14; IV, 52-V, 7; 22-31; VI, 13-14; VIII, 42-IX, 39 (et non pas 2); XI, 10-56; XII, 46-XIII, 4; XX, 4-8, 12-18, 24-31, 27-31-I Cor., I, 22-29.

2. Tous ces manuscrits portent provisoirement le n° 129.

3. L'examen superficiel des neuf premiers fragments nous porte à croire que le manuscrit d'où ils ont été tirés était intimement apparenté au *Codex Sinaiticus* (א). V. entre autres les leçons ci-après : *του ρηματος* (Luc, XXII, 61), *προσεφωνησεν αυτοις* (XXIII, 20), *και αυτον* (XXIII, 11), *ονοματι κλεοπας* (XXIV, 18); *οι δε τα φαυλα* (Jean, V, 29), *εωρακεν σε* (VIII, 57), etc... Elles appartiennent toutes à ce manuscrit et quelques-unes lui sont absolument particulières. — Nous n'avons pas eu le loisir de pousser plus loin ces rapprochements. A en juger par la liste des variantes que les différents fragments présentent entre eux, il ne semble pas qu'ils puissent être rangés tous dans la même famille.

séculaire. On sait que cette opinion a été battue en brèche et que la cause de la raison commence à compter des partisans sérieux. M. Rh. est un des plus ardents et aussi des plus spirituels. Je veux pourtant lui faire tout de suite une chicane, pour en finir. M. Rh. n'est pas linguiste de profession. Il s'est admirablement assimilé les ouvrages de linguistique qu'il a pu lire. Il est certain toutefois qu'il n'a pas toujours bien choisi et qu'il n'est pas au courant. Je ne me rappelle pas avoir vu citer Hermann Paul ailleurs que dans une note (p. 25, n. 1) et, assez malencontreusement, sous la forme Hermann Paulus. Parmi les découvertes les plus sûres, à son sens, de la linguistique, il range la priorité du sanscrit sur le grec et sur le latin (p. 47, τὴν πρωτότοκον θυγατέρα τῆς Ἀρίας καὶ πρεσβυτέραν ἀδελφὴν τῆς ἑλληνικῆς καὶ τῆς λατινικῆς Σανσκρίτην); pour M. Rh. c'est un fait acquis (ἀναμφισβήτητον, p. 70), que tous les verbes grecs, à l'origine, étaient en -μι (*ib.* et p. 311)[1]; comme autorité en matière de philologie irlandaise, il cite Fauriel (p. 64, 1); il croit aussi, comme on l'avait cru jadis pour le français, que les mots, en passant du grec ancien au grec moderne et du latin en français, diminuent de volume et subissent la ἴσχνανσις (p. 51 suiv. et *passim*), un mot qui aurait dû la subir lui-même, car il est bien dur à prononcer. Il est bien facile de voir que *soleil* est plus gros que *sol* et que παιδί, c'est-à-dire παιδίον, a trois fois la taille de παίς, μάτι = ὀμμάτιον, quatre fois celle de ὄμμα et que ce fait tient uniquement à la prépondérance des diminutifs sur les positifs.

Il est assurément regrettable que M. Rh. n'ait pas consulté les bons auteurs; il aurait particulièrement profité de ces ouvrages sur la philosophie générale du langage, où les Allemands excellent, tandis que nous nous contentons un peu trop de la pratique, sans réunir en corps de volume les principes dont nous nous inspirons. Mais il y aurait du pédantisme à insister sur ces lacunes du livre de M. Rhoïdis; ce serait même en méconnaître de parti pris le caractère. L'auteur ne s'est nullement proposé de nous tenir au courant des dernières découvertes de la linguistique (voir, entre autres, p. 25, n. 1). Le but qu'il poursuit est beaucoup plus modeste, et, en ce qui concerne la Grèce, peut-être plus utile. Dans deux chapitres des plus nourris, Ἡ δῆθεν φθορά (pp. 40-83) et Ἡ δῆθεν ζημία (pp. 84-179), c'est-à-dire, *La prétendue corruption* et *Les prétendues pertes* (subies par la langue), il s'est attaché spécialement à démontrer que le développement d'une langue est un fait historique, normal et constant, qu'il a ses lois propres, et que, dès lors, il n'y a point de honte ni de barbarie à se servir de formes différentes de celles des ancêtres. Cette démonstration est la pensée dominante des *Idoles*, et, sur ce point, nul jusqu'ici n'a osé contredire M. Rhoïdis. Ces vérités sont toujours bonnes à dire en Grèce. Le préjugé de la

1 M. Rh. aurait-il pu être mis en garde par une plaisanterie du Ταξ (p. 241), où se cachait un peu de *Junggrammatik*.

noblesse des formes anciennes, considérées indépendamment du fond et du style, a été la cause principale, depuis l'origine, de la singulière campagne entreprise en vue de la résurrection du grec ancien. Koray jadis (p. 30, n. 3; p. 289; Ἄστυ, 27 juillet 1895, p. 4, col. 1 suiv.), M. Kondos aujourd'hui (Rh., pp. 82, 156-157, 214, etc.) ont toujours à la bouche le mot de *barbare*, dès qu'il s'agit de caractériser la langue moderne. Voilà ce que l'histoire nous enseigne à toute heure sur ce débat fameux. Je l'ai dit depuis bien longtemps (*Essais*, I, 241) : le mépris de la langue vulgaire en a fait proscrire l'usage et se retrouve encore au fond de tous les plaidoyers puristes. Pour déraciner ce préjugé, pour prouver, par de nombreux exemples (pp. 59 suiv.), que les mots changent sans s'avilir et que *augurium* peut devenir *heur* sans déchoir (etc., *ib*), point n'est besoin d'être un maître linguiste ni un *Junggrammatiker*. Les erreurs de détail ne comptent plus et voici comment M. Rh. nous soutient (p. 50) que la forme σῷα-σᾷ du « *divin* » Platon n'est pas moins condamnable, au point de vue des puristes, que le moderne ζῶα ζᾶ. Or, σῷα-σᾷ est un traitement purement phonétique, tandis que ζῶα-ζᾶ est un phénomène d'analogie (ζῶος = ζῶ, d'où les autres cas) ; le rapprochement est donc inexact ; mais la thèse générale n'en est pas moins solide, puisque, dans les deux cas, il y a eu altération.

Je veux surtout signaler deux chapitres qui me paraissent mériter une attention particulière, le chapitre intitulé Μία (pp. 180-213) et celui intitulé Ἡ δῆθεν πτωχεία (pp. 214-272). Dans le premier, M. Rh. s'applique à établir qu'il y a en Grèce une langue commune, dans le second, que la pauvreté de cette langue a été surfaite.

Les défenseurs de la langue savante n'ont plus recours qu'à cet argument suprême : il n'existe pas en Grèce de langue commune, de langue que comprennent tous les Grecs, quand ils s'adressent l'un à l'autre et qu'ils sont originaires de provinces différentes ; il n'y a donc pas de langue littéraire possible, intelligible à tous. Il suffit, pour répondre à cette objection, de donner, comme l'a fait M. Rh. (pp. 187-195), quelques échantillons de chansons populaires de toutes provenances, pour rendre matériellement visible l'unité de cette langue. Elle est la même dans tous ces textes, à peu de nuances près. C'est que les chansons populaires voyagent d'un pays à l'autre ; elles font en ceci comme la langue elle-même qui voyage avec les sujets parlants et c'est pourquoi, par la force des choses, il existe une langue commune. Il n'en faut pas plus. J'irai jusqu'à dire qu'un patois non contaminé par les formes communes me paraît aujourd'hui difficile à rencontrer quelque part en Grèce. C'est que les Grecs ne restent pas beaucoup dans leurs villages et ceux qui y restent voient chez eux les gens des villages voisins ou des villes. Ainsi se forment et se propagent les langues communes [1].

Une des façons les plus plaisantes de nier la langue populaire com-

1. Quelques observations sur la phonétique des patois, etc.

mune consiste à dire qu'un seul mot a des acceptions totalement différentes suivant le pays grec où il s'emploie et, donc, qu'en l'employant ou en l'écrivant, on n'arrivera jamais à se faire entendre de tout le monde; par exemple, χαμήλωσε signifie généralement *baisse-toi;* en Crète, c'est avec cet impératif qu'on vous invite à vous *asseoir*, etc., etc. Le fait qu'on note cette particularité ou telle autre pour la Crète prouve déjà qu'on la remarque par opposition au sens le plus répandu. Mais je passe. M. Rh. montre que des divergences analogues se retrouvent partout. Dans la Haute-Saône (Franche-Comté), un *bolet*, champignon comestible, s'appelle *auburon;* mais prenons nos exemples dans le vocabulaire courant; toujours en Franche-Comté, dans les locutions : *Le temps est bleu; Dieu est dans le temps*, *temps* est pour *ciel*, suivant l'usage; *fier* y désigne l'orgueilleux, celui qui ne *cause* pas (= ne *parle* pas) avec le premier venu, et une phrase telle que : *Vos éloges me rendent fier*, n'y serait point comprise. Quelques Parisiennes emploient *œufs mollets* pour *œufs à la coque*, et ce terme, qu'on lit encore dans les livres de cuisine, est également usité en Bretagne (Lannion). Dans les Côtes du Nord, *arriver* est synonyme de *devenir : Je suis arrivé malade, je suis arrivé faible* = je suis devenu etc.; *c'est arrivé fait, l'ouvrage est arrivé fait* = terminé; *envoyer* se dit toujours pour porter : *je l'enverrai à la maison* = j'irai et je l'y porterai. La conjonction *avec* a des acceptions toutes topiques; ainsi, *j'ai été insulté avec* [1] *lui* équivaut à : Il m'a *insulté* (= il m'a *offensé*), etc., etc. Il n'y aurait qu'à se baisser pour ramasser des particularités du même genre sur tout le sol de France. Personne n'en a tiré pourtant la conclusion qu'il n'y avait pas en France de langue commune et que, pour en avoir une, il faudrait uniformément enseigner le latin dans les écoles primaires. Les arguments tirés de ce chef, en Grèce, ne témoignent que d'une certaine inexpérience linguistique chez ceux qui les exploitent encore.

Mais, en admettant même ce miracle, qu'en Grèce il n'existe point de langue commune, c'est-à-dire que les Grecs ne se comprennent pas entre eux, le remède qu'on propose au mal ne laisse pas d'être plaisant. A ma connaissance, les langues communes se font toutes seules; comment peut-on prétendre en forger une, à coups de dictionnaire? On condamne la langue vulgaire, je le veux bien; mais on ne sauve nullement par là la langue savante. Si un paysan ne comprend pas une langue vivante, comment comprendra-t-il jamais une langue artificielle? A mon sens, ce qui n'existe pas, c'est plutôt la langue savante elle-

1. Cette conjonction, dont l'emploi est si singulier, marque surtout les rapports qu'on a avec quelqu'un et dont la nature est indiquée par le verbe. Il n'y a point idée de concomitance. Ainsi : *Je suis parti avec lui* = je l'ai quitté. Nos rapports ont consisté en ceci, que je l'ai quitté, que je suis parti. Telle a été m'a conduite *à son égard*. De même : *Il a eu deux sous avec moi* = je lui ai donné deux sous, etc., etc

même. Je n'entends point celle de la conversation. Krumbacher (*Berl. phil. Woch.*, 1894, 437 suiv.) [1] a déjà noté que les Grecs ont renoncé à leur folie première d'arriver *progressivement* (βαθμηδόν !) à parler attique. Aujourd'hui, les partisans du purisme les plus impénitents reconnaissent que la langue qui a prédominé dans la conversation, c'est une langue mixte, κεκραμένη, — mélange, disons-le en passant, qui n'a rien à voir avec la ποικίλη Ἰάς d'Hérodote, pas plus qu'avec certains dorismes chez les Attiques, puisque ce mélange se fait aujourd'hui entre des formes vivantes et des formes mortes et que ce mélange est variable suivant la dose d'instruction du sujet parlant. C'est donc dans ce sens qu'elle est ἀνάμικτος, suivant le propre aveu des puristes ; mais c'est là un état éminemment transitoire, car πατήρ ne saura guère subsister à côté de l'universel et simple πατέρας ; le linguiste peut le prévoir à coup sûr, puisque, pour juger de l'avenir, il a le passé. Ce qui n'existe réellement pas, c'est la langue savante écrite. Je vois, en effet, par le livre de M.Rh. (Ch. VII, Οἱ ἀττικισταί, pp. 288-356), que les puristes ne sont pas d'accord entre eux sur leur propre morphologie, et même sur quelques points essentiels, tels que l'emploi des aoristes moyens ou de l'augment des verbes à préposition ; en un mot, ils ne s'entendent sur rien ; les uns veulent du datif, les autres n'en veulent plus. La langue populaire, elle, n'a pas de ces tribulations. Elle ne connaît pas le datif et tout est dit. Il suffit de prendre une page de M. Rh. lui-même, une autre de M. Kondos, une autre de M. Bikélas — et encore chez celui-ci faudrait-il distinguer entre la langue des traductions de Shakespeare et celle de Louki Laras — pour se convaincre que de toutes ces pages, il n'y a point à tirer de grammaire homogène.

Ce qui est vrai, c'est que la langue savante n'est accessible à la masse que dans la mesure où elle se rapproche de la langue commune. Et cela prouve encore une fois l'existence de cette dernière. La première langue savante, celle de Koray, n'était elle-même qu'un rhabillage de la langue commune à l'aide des désinences ou des voyelles initiales disparues, une traduction perpétuelle : de μάτι on faisait ὀμμάτιον et de ξεῖδι, ὀξεῖδιον (p. 291). Mais ξεῖδι, μάτι, etc., étaient pris au fonds commun.

Ce système devait aboutir à l'état de *diglossie* qui, comme le remarque fort justement M.Rh. (pp. 347, 353) [2], ne se voit aujourd'hui qu'en Grèce seulement. Il est impossible de le nier. On peut, en effet, invoquer contre M. Rh. la différence qui s'observe, pour la morphologie aussi bien que pour la phonétique, entre une langue parlée et une

1. Cet article (*ib.*, 437-440) est précisément consacré aux *Idoles* M Rh. (pp. 273-287) passe en revue les divers savants d'Europe dont l'opinion est favorable à sa cause, à la cause de la langue vulgaire. Il ne pouvait encore y ajouter le témoignage très catégorique de Krumbacher ; mais nous n'avons pas le droit de l'ignorer après lui.

2. Exemple cité *ib.* Parlé : Πόσα χρόνια ἔχεις στὴν Ἀθῆνα ; Écrit. : τρέφομαι ὑπὸ μητρί. On peut multiplier à l'infini : νερό et ὕδωρ, etc., etc.

langue écrite (c'est, en France, assez souvent le cas); on citera l'exemple du *Plattdeutsch* et de l'allemand littéraire ; on peut y joindre celui de Belli écrivant en patois romain et le patois romain lui-même; on peut y joindre, y accumuler tels autres exemples qu'on voudra. Ils ne témoigneront jamais que d'une observation superficielle. Il y a malheureusement, entre ces *diglossies* diverses et la *diglossie* grecque, une différence toute petite, mais toute essentielle : c'est que ce sont là des *diglossies* normales, ayant suivi leur évolution naturelle et non point des *diglossies* artificielles et voulues. Nulle part on n'a *ressuscité* ὕδωρ pour l'enseigner et pour l'écrire à la place de νερό. Cela ne se voit qu'en Grèce. La comparaison d'une *diglossie* grecque avec celle des autres pays ne serait juste que si elle s'établissait dans les mêmes conditions, c'est-à-dire entre le grec parlé par un batelier et ce même grec écrit (différence entre la langue littéraire et la langue parlée, entre le *discours* et la parole, comme partout), ou bien encore entre un écrivain usant de la langue commune et tel autre usant d'un dialecte, comme cela arrive quelquefois, par exemple à Γιάννος Ἐπαχτίτης, pour le *vocabulaire* seulement, cf. *Essais,* I, 271. Et c'est justement parce que, en écrivant la langue du peuple, on emploie les mots vivants ou les formes vivantes, qu'on peut accueillir même des formes dialectales ou locales, accroître sa morphologie, s'enrichir à la façon de Dante, sans que cette diversité ressemble en quoi que ce soit aux contradictions grammaticales des puristes (voir ci-dessus).

M. Rh. a consacré de belles pages à la prétendue pauvreté de la langue populaire. On lira avec profit ce qu'il nous apprend des *gains* à côté des *pertes,* des nouveaux suffixes et des sens nouveaux (pp. 120 suiv., 128, 148); on consultera utilement le lexique qu'il donne (pp. 235-241 ; 251-267) de certaines locutions grecques. Mais l'auteur m'a surtout paru porter la question sur son terrain véritable, quand il a montré que toute langue littéraire à ses débuts est pauvre (p. 221) ; elle a toujours dû s'enrichir de mots abstraits et de termes techniques par le travail successif des générations. Le français lui-même est pauvre, si l'on fait abstraction de ce travail. Dans une phrase telle que : *La solution du problème est difficile* — et mille autres — il n'y a pas un seul mot *populaire* d'origine. Seulement, les mots ainsi introduits dans la langue, n'y font plus tache ; parce qu'on les a jetés dans les moules courants, avant de les adopter. J'ai trop souvent traité le sujet pour avoir à y revenir ici. Le point important c'est de savoir si une langue est susceptible de ces sortes d'enrichissements. Et c'est, incontestablement, le cas pour le grec moderne, puisque le peuple et les savants eux-mêmes finissent par adapter les mots savants à la grammaire populaire, et que, d'autre part, le grec, par la souplesse de ses composés, offre des ressources infinies pour les créations de ce genre. En français, nous avons besoin d'un emprunt savant pour nommer un *psychologue* par son nom; en grec, καρδιογνώστης le désigne clairement et sans effort. Un *linguiste,*

suivant la nuance qu'on veut exprimer, peut se rendre par γλωσσολόγος, γλωσσογνώστης ou γλωσσοψάχτης, sans que pour cela la langue perde de son unité. Que si tel mot — comme γλωσσοψάχτης — surprend au premier abord, quel est donc le mot puriste, lancé dans la circulation du fond d'un cabinet, qui n'ait surpris tout le monde et qui n'ait, plus d'une fois, péri misérablement? C'est un cercle vicieux que de condamner l'usage de la langue populaire, sa culture progressive, et de la déclarer pauvre ensuite. Quelle est donc la langue dont on ne puisse dire qu'elle est pauvre, comparée à une autre? Comment M.Rh. n'a-t-il fait aucune allusion à l'*indigence* même du grec ancien?[1] Le grec ancien n'a pas de mot pour *éloquence!* Τὸ εὖ λέγειν n'est qu'un pis aller et ne saurait se plier aux mêmes acceptions. Il manque également de mots pour *génie, talent, inspiration, rêve,* sans parler de *poésie* et de *science,* du moins avec toute l'extension de sens que nous avons donnée à ces deux vocables. Celui qui voudrait traduire en grec *idée* ou *pensée* (une belle *pensée,* par exemple), éprouverait même, je crois, quelque embarras à trouver les substantifs équivalents. Et Dieu sait pourtant que les Grecs ont connu, sinon créé, tout cela!

Il faut distinguer entre la langue et le style (Rhoïdis, pp. 88, 343 et *passim*). Ποτήριον n'exprime rien de plus que ποτήρι (p. 132) et la noblesse d'un écrivain dépend surtout de lui-même. Ces idées me sont chères et je suis heureux de voir que M. Rh. les ait défendues avec tant de vigueur et de netteté[2]. Les puristes nous ont bien souvent soutenu que l'emploi de la langue ancienne était la source de toute vérité et de toute beauté. Ils le soutiennent encore. Nous n'avons pourtant pas vu jusqu'ici que, dans leurs ouvrages, ils aient montré plus d'élévation d'esprit, plus d'imagination[3], plus de poésie ni même plus de science que les modestes écrivains en prose vulgaire. *Spem mentita seges.* Ils n'ont certainement rien produit de comparable aux Chansons popu-

1 L'indigence du vocabulaire moderne (Aut. de la Gr., p. XIV) tient à des causes d'un autre ordre et particulièrement à l'ignorance où nous sommes la plupart du temps du vocabulaire populaire. Quand on pense français en écrivant en grec, le grec forcément apparaît pauvre; quand on pense en grec directement, cette pauvreté s'atténue. Un des arguments des puristes consiste à vous demander comment vous diriez en grec tel mot caractéristique du français, comment vous traduiriez telle locution. Mais je suppose que la contre-épreuve serait tout aussi facile et tout aussi peu concluante.

2. Je remercie M. Rh. des renvois fréquents qu'il veut bien faire à mes ouvrages. P. 167, je me vois cité pour une observation sur le ν dans Κωνσταντῖνος, p. 361, 1, pour des extraits de quelques lettres d'Alde Manuce, etc., etc. Mais je crois qu'en dehors de la partie purement grammaticale, j'ai pu exprimer aussi quelques-unes des opinions qui sont si élégamment exposées dans les *Idoles*. P. 125, entre autres, à propos des mots étrangers, j'eusse aimé voir citer les *Essais*, I, 245 suiv. Dans le présent article, où je tâche de résumer les chefs principaux du débat, je regrette de ne pouvoir toucher à cette question toujours si mal comprise.

3. Rh., pp. 355-356, montre que la langue savante est contraire aux données mêmes de l'œuvre d'art.

laires. On ne saurait assez réfléchir sur le véritable événement qu'ont été ces chansons. L'amour croissant, le goût de plus en plus vif de la langue vulgaire, qu'autant vaudrait appeler nationale, puisque c'est celle de tout le monde, la volonté de plus en plus arrêtée d'en faire une langue littéraire, voilà une série de faits dont l'explication est *HISTORIQUE*. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a commencé. Les choses ont suivi leur cours logique, conformément aux lois inéluctables de l'*HISTOIRE*. Pour ne pas mentionner la longue préparation médiévale qui aboutit à l'*Érophile*, les chansons populaires ont ouvert le feu; puis, les poètes sont venus, Salomos, Valaority — qui ne sont pas des moindres. Aujourd'hui, tout naturellement, on cherche à créer la prose. La prose conquerra les ouvrages scientifiques [1], puis la langue officielle. Ce n'est pas la raison seule qui légitime ce mouvement; il a son histoire. Et cette force historique a déjà contraint les puristes à abandonner la langue savante parlée; ils sont mus par elle, sans même s'en douter.

Ce point de vue me paraît plus juste que les conclusions auxquelles veut aboutir M. Rhoïdis (Ἐπίλογος, pp. 357-397). Je ne les reproduis pas ici. C'est la partie faible de l'ouvrage, une sorte de plaidoyer *pro domo sua*, qui manque de largeur et de vérité. J'aime mieux relever, en terminant, une plus juste remarque de M. Rhoïdis (p. 300). Il montre le peu de sens qu'il y a, pour trancher la question, à toujours attendre la venue d'un Dante, puisque, même après Dante, on a encore écrit en Italie le latin macaronique [2] et que la prose n'était pas encore créée. Les Grecs en sont toujours à réclamer un Dante et à se croiser les bras. C'est bel et bien. Mais je me demande, non sans quelque scepticisme, s'ils seraient capables d'apprécier fût-ce un simple Jacopone di Todi. La question, je crois, veut être posée tout autrement (cf. Ἄστυ, 26 janvier 1895, p. 1, col. 2, suiv.). Il ne s'agit pas d'arriver seulement à la constitution d'une langue littéraire; la grande affaire, pour les Grecs, c'est la consécration d'une langue nationale, c'est-à-dire d'une langue que tout le monde, quels que soient les patois locaux et la provenance de chacun, puisse apprendre, de façon à la parler, à la comprendre et à l'écrire. Cette langue existe; il ne lui manque que la consécration. Les écrivains commencent à la lui donner, en attendant qu'elle soit enseignée dans les écoles, dans les écoles primaires surtout, où, déjà, les maîtres sont bien obligés de recourir à la langue commune, pour les premières explications à donner aux enfants [3]. Quant à la langue savante, elle n'a rien

---

1. M. K., *op. cit.*, p. 439, lave M. Rh. du reproche d'avoir employé, dans un livre de cette nature, la langue puriste — réduite d'ailleurs au minimum.

2. Voir Ἑστία, 1893, N. 45, p. 301 (conférence grecque sur le Baiser).

3. Cela est très variable. J'ai vu, dans un village (à Pyrgui, Chio), un maître d'école fort embarrassé : il ne savait pas s'il devait ou non enseigner le duel du paradigme aux enfants. A Athènes, dans les écoles primaires, on se sert couramment de la langue parlée. Ailleurs, on fait conjuguer aux futurs laboureurs les verbes en μι. Dans les gymnases mêmes (= nos lycées), le professeur ne se sert pas toujours des belles formes. Cela est individuel.

de ce qu'il faut pour devenir jamais langue nationale La principale raison, c'est qu'elle est artificielle ; la seconde, c'est que les puristes eux-mêmes y renoncent pour la conversation et reconnaissent que nulle part elle n'est parlée intégralement. La troisième enfin, c'est qu'il y a à son succès des impossibilités physiologiques et psychologiques tout aussi grandes que si nous essayions de faire revivre le français de la Chanson de Roland [1].

Il faut renoncer à ces vaines imaginations. Ce qui est vrai, c'est que la langue savante est nuisible. Elle ôte à l'esprit toute précision [2] et désapprend la vérité. Elle est un obstacle à l'instruction générale. Le Grec arrive à ne savoir qu'*à demi*, parce qu'il ne saisit qu'*à demi* ce qu'on lui enseigne. Il y a là une perte de temps incalculable, comme j'ai pu m'en convaincre par de nombreux exemples. Cette langue est une entrave. A mesure qu'elle tombera, la poésie et la littérature prendront un essor de jour en jour plus libre.

Jean Psichari.

---

473. — **Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine**, par J. Brenous. Paris, C. Klincksieck, 1895 ; 445 pp. in-8°.

« Quand nous disons hellénisme, nous voulons dire que la construction n'est pas, à la place où nous la rencontrons, ce que nous attendions, qu'elle en est même toute différente, et que, ne pouvant pas être naturellement légitimée, en latin, elle a sa justification propre dans la construction grecque correspondante dont elle est imitée, soit directement et sans être préparée par quelque tour analogue, soit en s'aidant de point d'appui. » D'après cette définition, imprimée en italiques dans le livre de M. Brenous (p. 79), il y a deux espèces d'hellénismes de syntaxe : les uns n'ont pas de point d'appui dans le latin même, les autres en ont un. Sur cette deuxième sorte, la discussion pourrait être abrégée. Le grammairien le plus hostile aux hellénismes, Hoffmann, malgré certaines exagérations, en reconnaît l'existence. Le débat essentiel porte sur la première.

C'est, avant tout, une question de méthode. M. B. l'a compris et a consacré quatre-vingts pages aux généralités du sujet. Il s'est attaché à démontrer la possibilité d'emprunts de syntaxe d'une langue à une autre sans préparation antérieure. De nos jours, dit-il, ces emprunts existent et nous pouvons les constater. Il en cite deux séries : emprunts du français à l'anglais et à l'allemand, gallicismes de l'allemand. Les anglicismes du français relèvent malheureusement du vocabulaire. Ce sont des expressions, dont l'origine peut être une particularité de la

---

1. J'ai longuement essayé de le montrer. Ἄστυ, 1895, 27 juillet, pp. 2-4; 28 juillet. pp. 2-3; 29 juillet, pp. 2-3.

2. Voir *Autour de la Grèce*, p. 327.

syntaxe anglaise; mais nous les avons empruntées textuelles, comme *Jockey-club,* ou traduites, comme *Samedi-Revue*, de la même façon que nous empruntons des mots isolés : *wagon, tender, steamer.* M. B. cite en revanche : *Paris-Mode, Paris Coupe-gorge*, etc. Quel est le rapport de syntaxe de ces mots accouplés? Je crois que M. B. y voit des génitifs : j'avoue ne pas plus comprendre l'équivalence : *Coupe gorge de Paris,* que l'équivalence *Paris du Coupe-gorge.* Il me semble que, dans ces groupes, le second élément joue à l'égard du premier le rôle d'un adjectif. C'est là un moule ancien et toujours employé de notre langue, quoi qu'en dise M. B. (p. 5) : « Ménage ne nous apprend-il pas que la plupart des grammairiens de son temps furent choqués de l'inscription *Palais Cardinal*, ainsi que de *Hôtel Séguier.....?* » Mais qui ne voit dans cette protestation des grammairiens un effet entre mille de leur ignorance des vraies tendances de leur langue? On ne pouvait donner de meilleure preuve de l'origine syntactique française de ces expressions, formées en dépit et à la barbe des grammairiens. Du XVIIe siècle à nos jours, il semble seulement que le moule s'est élargi et que le rapport précis du génitif est devenu le rapport plus vague du qualificatif[1]. Parmi les gallicismes allemands, cités pp. 9-17, il faudrait mettre à part ceux qui ont une amorce dans la langue : *unsre Dame hatte gar nicht das Ansehen...*, *jeder ausgesprochene Charakter*, *er hatte seiner Braut von dieser Absicht gesprochen*, *sich Einem zu Füssen werfen* (connu depuis Ulphilas), etc. Les exemples restants sont presque tous des métaphores, des expressions toutes faites, des proverbes : *auf grossem Fusse leben, die Hoffnung liebkosen,* etc. M. B. n'a donc pas fait d'assez près la critique de ses preuves. Le résidu aurait été, il est vrai, de médiocre apparence.

A côté de la question de possibilité se place celle des causes de l'influence syntactique d'une langue étrangère. Il ne faut pas mettre sur le même pied ces deux chapitres comme l'a fait M. B. Les principales causes sont : l'influence de la première langue parlée, le contact des langues, le séjour à l'étranger, la traduction[2]. Puisqu'il s'agit du latin littéraire, des œuvres de Virgile, d'Horace, de Cicéron, on doit convenir que les deux premières de ces causes ont peu agi, malgré les habitudes de l'éducation. Ce que M. B. nous dit de ces habitudes n'est pas très convaincant. Les petits faits, nombreux et isolés, recueillis par M. B. nous montrent surtout dans les habitudes grecques un sport ou

---

1. Il y aurait aussi à faire un triage des exemples cités. *Ouest-Factage* n'est pas dans le même cas que *Ouest-Ceinture* (p. 7); la première de ces deux expressions pourrait d'ailleurs être un anglicisme, car elle est propre à une administration dont le personnel jusqu'à ces derniers temps comptait une forte proportion d'étrangers (ou de naturalisés, ce qui revient au même).

2. A la littérature de traduction se rattachent les travaux français d'érudition. Le palabre de la *Revue des revues* (deuxième partie de la *Revue de philologie*) est cité indûment p. 9, au lieu de venir p. 30 à propos de la traduction.

un passe-temps. Reste la troisième cause, la traduction, ou plutôt l'imitation réfléchie. Il y aurait à lui faire une part sérieuse. Cependant, si l'on reprend les détails de la comparaison que M. B. établit avec les langues modernes, on doute un peu de l'efficacité de ces causes si nombreuses, si importantes qu'on les suppose. M. B. (p. 23) allègue les provincialismes du français moderne. Mais il n'y a pas de parité entre les phénomènes comparés. Nous avons ici l'influence du patois maternel sur la langue littéraire ; là, celle d'une langue littéraire étrangère sur la forme littéraire de la langue maternelle. Dans le premier cas, on peut toujours supposer des analogies latentes qui facilitent l'adoption du provincialisme. Or, par définition, et puisqu'il s'agit de la seconde espèce d'hellénismes, nous n'en admettons pas dans le dernier cas. Au sujet des langues en contact, nous sommes en présence de la même difficulté. M. B. cite (p. 24) une constatation intéressante de Schuchardt : « L'Allemand et l'Italien emprunteront leurs slavismes moins au slave qu'ils possèdent eux-mêmes qu'à l'allemand et à l'italien des Slaves qui sont en rapport avec eux ; à peine feront-ils quelques emprunts à la lecture seule du slave. » Nous voilà loin de l' « espèce » étudiée par M. Brenous : ce sont des faits populaires, passant d'une langue parlée à une autre langue parlée ; or, il s'agit pour nous de savoir si des constructions particulières aux œuvres latines de Messala, par exemple, doivent leur origine à l'usage que leur auteur avait fait du grec dans des idylles érotiques. Enfin, le cas du français canadien (p. 26) ne se présente pas davantage dans des conditions semblables à celui du latin [1].

Ainsi, voudrait-on traiter le sujet choisi par M. Brenous, il s'agirait surtout de déterminer les conditions dans lesquelles l'influence syntactique s'est exercée et les limites qu'elle a rencontrées. Déterminer ces conditions favorables en y rattachant les hellénismes éclos sous leur action, fixer ces limites en parcourant les milieux propices ou inaccessibles au ferment étranger : telles sont les grandes lignes à suivre. On tient en même temps le plan de l'ouvrage. M. B. a préféré l'ordre des grammaires; c'est un classement de fiches. Toute question a dans sa solution un plan virtuel qu'il faut trouver sous peine de faire un répertoire au lieu d'un livre. Il est vraiment trop facile d'écrire une syntaxe latine au point de vue des hellénismes, comme d'autres écriront une

1. Il faudrait de plus faire encore des réserves sur le détail. P. 27, le canadisme. « le prononcé par la loi » est une contamination de « le prononcé d'une sentence » et de « ordonné par la loi » ; l'influence anglaise, si elle existe, n'agit pas isolément. P. 28, « rencontrer l'approbation » se dit ailleurs qu'au Canada. P. 31, la proposition infinitive du moyen français pourrait être alléguée contre M. B., comme exemple d'un tour étranger introduit par des traductions et finalement éliminé par la langue. P. 30, n. 5, les hellénismes : « le propre », « des plus habiles », etc., ont des amorces dans l'usage antérieur purement français. P. 31, la phrase citée de Pintrel a-t-elle été jamais autre chose qu'une traduction manquée, et peut-elle être comptée dans l'évolution de la langue ?

syntaxe latine au point de vue de l'usage spécial d'un auteur donné. Ce cadre tout fait a un défaut plus grave. Il dissimule et étouffe les résultats attendus de chaque espèce de recherches.

Les prémisses qui supportent tout l'édifice de M. B. sont loin d'être solides et la méthode d'exposition révèle un défaut de la méthode d'investigation. Mais, jusqu'à présent, j'ai discuté l'étude de M. Brenous, comme si je croyais qu'elle pût aboutir. Si nous reprenons la définition de l'hellénisme, nous voyons qu'une telle construction « ne pouvant pas être naturellement légitimée en latin, a sa justification propre dans la construction grecque correspondante », de sorte que, sans le modèle grec, elle ne se fût jamais développée. Cette conséquence est rigoureusement impliquée par toute la thèse de M. Brenous. « L'hellénisme n'est pas seulement une construction contraire au génie du latin. Il consiste aussi et surtout dans l'extension d'une tournure au-delà des limites propres au latin » (p. 440). « Il s'agit de rechercher si des constructions se renferment dans les limites de formations analogiques et reproduisent le même type, proprement latin ; ou bien si elles dépassent les bornes auxquelles le latin s'était arrêté, et sont absolument différentes de ce qu'il avait développé par lui-même » (p. 78). Cette formule est très remarquable, car M. B. admet que l'influence hellénique s'est exercée dès les origines de la littérature connue de nous, et qu'elle s'exerça dans la suite sans interruption : Cicéron et César, on le voit ailleurs, n'y ont pas échappé. Dès lors, où prendre cette entité extraordinaire, le latin, arrêté et fixé, avant la croissance artificielle due à la nourriture hellénique ! Quelle baguette divinatoire révélera les sources pures de la latinité ? On en vient forcément à affirmer au lieu de prouver.

Soit un certain emploi du génitif du gérondif (p. 114). Nous avons à l'origine une construction normale : *sulcus designandi operis*. Le génitif est encore très voisin du génitif complément d'un nom : « une ligne de démarcation » ; mais il a le sens accessoire de : « une ligne pour délimiter. » L'idée secondaire de but est plus sensible dans cette phrase de César : « Si naues... deiciendi operis essent a barbaris missae. » Il n'est plus guère possible d'isoler *naues deiciendi operis* du verbe *essent*. Une seule traduction française est acceptable : elle soulignera l'idée finale plus nettement qu'en latin, par suite du manque de construction exactement correspondante. Dans une phrase de Tacite : « unum e seditiosis uinciri iubet, magis usurpandi iuris quam quia unius culpa foret », il n'y a plus de substantif pour supporter le génitif, mais, de même qu'on trouve, surtout dans Tacite, des appositions à toute une phrase, de même on peut supposer dans le même auteur des génitifs compléments de l'idée d'une proposition : *unum e seditiosis uinciri,* équivalant à *unius uinctionem* [1]. Enfin, tout lien est

1. *Vinctio* est un mot de la décadence ; mais comme je prends les exemples de M. B., je n'ai pas le choix des textes.

coupé, et le génitif apparaît avec l'unique sens de but : *proficiscitur cognoscendae antiquitatis.* Or, dans les deux derniers échelons, M. B. suppose l'influence du grec, pas avant, parce que les constructions latines ont des parallèles grecs. Mais rien ne prouve que ces exemples étrangers étaient indispensables à la naissance des derniers termes de l'évolution.

Le lecteur me permettra de me borner à cet exemple, où j'ai dû mettre quelque ordre dans les matériaux toujours un peu confusément rassemblés par M. Brenous. On voit maintenant que la question comporte toujours deux solutions. Quelle balance employer assez délicate pour accuser le degré de vraisemblance de chacune d'elles ? Il est tel cas où un petit poids tombé par hasard dans l'un des plateaux, le fait trébucher légèrement. Pp. 59-60, M. B. montre combien serait vraisemblable d'assigner une origine latine à la liaison *qui et* employée entre deux noms propres d'un même personnage. Mais Humann et Puchstein ont publié en 1891 une inscription d'Antiochus Épiphane où on lit : Ἀρταξέρξου τοῦ καὶ Μνήμονος. Et la question est tranchée.

En fait, toute solution est purement personnelle. Elle comporte un *à priori.* On est tout près de donner raison à M. Brenous, quand il montre la possibilité de constructions helléniques à l'époque la plus ancienne. Mais si l'on sort de cette très vague hypothèse, on se heurte à cette affirmation (pp. 64-65) : « Qui peut dire que telle construction, qui ne s'explique pas par le latin seul, et qui apparaît pour la première fois chez un écrivain connu pour avoir imité des modèles grecs, n'avait pas été employée, volontairement ou non, par Livius Andronicus dans sa traduction de l'Odyssée, qu'on faisait lire aux écoliers encore au temps d'Horace. » Mais aussi qui peut dire le contraire ? Dans un autre ordre de précisions, la construction *cupere tui* peut avoir été imitée de ἐπιθυμεῖν τινος ; mais elle peut aussi bien être la survivance d'un usage ancien, peu à peu aboli par l'analogie des verbes accompagnés de l'accusatif. Et si *cupere tui* et autres expressions de même genre n'avaient pas préexisté, on peut se demander si Horace aurait créé *regnare populorum, desine querellarum,* etc., sans compter qu'on peut se demander s'il a vraiment créé ces anomalies. M. B. raisonne au sujet du latin dit vulgaire comme à propos des archaïsmes. Nous ne connaissons pas le latin vulgaire, dit-il (ce qui est une autre exagération que de voir partout du latin vulgaire) ; donc, les prétendus vulgarismes qui ont des correspondants grecs sont des hellénismes. Il me semble que la conclusion logique est plutôt : donc, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur la vraie nature des vulgarismes. Quant aux raisonnements fondés par les adversaires de l'hellénisme sur la parenté des langues, M. B. en a un peu faussé le dessin général. On ne veut pas tout à fait « imposer au latin les constructions du grec en invoquant une période préhistorique de vie commune » (p. 70). On se fonde à la fois : 1° sur la communauté d'origine ; 2° sur notre pauvreté

d'informations, en ce qui concerne surtout la période pré-archaïque, antérieure à l'hellénisation continue, et la période archaïque; 3° sur notre ignorance de la langue parlée, qui certainement était plus abondante et plus souple que la langue écrite, toute langue écrite, spécialement chez les Romains, étant un choix. Une discussion serrée de cette thèse eût été fort intéressante. Je me borne à tirer à moi cette constatation que sur ce point encore, il nous manque des données essentielles. Enfin, remarque qui suffirait à opposer à l'étude de M. B. ou à celle de Hoffmann la question préalable, les hellénismes fourmillent à l'époque où tous les genres littéraires sont cultivés; la période la plus favorable à ces constructions étrangères est celle de la production littéraire la plus intense. Pour une telle production, pour une floraison si variée d'œuvres nouvelles, il fallait créer des moyens d'expression suffisants. Qui nous dit que les écrivains de ce temps n'ont pas fait autre chose que de développer des germes contenus dans la langue antérieure, avec ou sans l'aide de modèles étrangers? La preuve que chaque besoin s'est créé son organe est dans la différence des idiomes de chaque genre; éloquence, histoire, poésie parlent leur langue particulière, et ces langues sont appropriées aux divers publics avec lesquels elles mettent en rapport l'écrivain. On est surpris de voir M. B. négliger ces différences ou tenter de les mettre en doute. Mais qu'elles aient leur source dans une imitation plus ou moins servile de la syntaxe grecque, c'est ce qu'on peut aussi bien nier qu'affirmer. Nous ne savons pas, nous ne sommes pas en mesure de savoir, par conséquent nous ne saurons jamais, si les particularités de syntaxe d'un Cicéron, d'un Salluste, d'un Virgile ont été l'imitation réfléchie de particularités helléniques de même ordre, ou si elles sont le fruit naturel du travail énorme de choix, d'épuration, de discipline, de combinaison et d'adaptation entrepris par ces écrivains sous l'impulsion de tendances préexistantes. Il y a décidément dans les problèmes de détail qu'implique l'étude de M. B. des inconnues parmi les données essentielles, et ces inconnues sont aussi insolubles qu'impossibles à écarter.

M. B. l'a senti lui-même quand il a inscrit comme premier principe de sa méthode : « Une construction qui est fréquente en grec, rare en latin, et qui n'a pas été accueillie par la prose classique, n'est pas pour cela un hellénisme » (p. 77). Il était alors bien plus simple de prendre un autre sujet de thèse. Mais il reste que le livre de M. Brenous est un travail consciencieux, un répertoire utile de faits, de textes et de références [1].

Paul Lejay.

---

1. Je ne puis naturellement discuter ici les études de détails dont M. B. a pris le faisceau pour un livre. La critique la plus ordinaire à en faire est un certain défaut d'ordre et de mise au point. L'article consacré à la construction *copia spectandi nouarum* (p. 119) en est un exemple. M. B. ne paraît pas avoir vu que l'explication de Benoist (note 3) est toute différente de celle de Stallbaum; elle a été reprise et

474. — **Corrections au texte des Lettres de Sénèque à Lucilius**, par Paul Thomas; première série. Bruxelles, F. Hayez, 1895; 17 pp. in-8°. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXX, n° 7 (juillet 1895), pp. 157-171.

475. — **M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad iudices.** Texte revu et annoté par P. Thomas. Deuxième édition. Bruxelles, Société belge d'éditions, ancienne maison H. Manceaux, 1895; xii-35 pp. in-8°.

La brochure de M. Paul Thomas sur les lettres de Sénèque nous apprend la découverte à Mons d'un manuscrit du xiie siècle, qui appartient à la famille du manuscrit de Tross, lequel était du xve siècle. L'importance de la trouvaille n'est pas douteuse, car nous avons maintenant un témoin assez ancien d'une tradition spéciale de ces *Lettres* et, de plus, nous allons pouvoir le connaître d'une manière autrement précise que le manuscrit de Tross. Dès maintenant, et en attendant un travail plus complet, M. T. rétablit le texte d'après cette nouvelle source dans 9, 18 : *excidio;* 13, 12 : *praenuntient;* 15, 4 : *praecipue;* je suis moins sûr de 15, 4 fin : *quodlibet... unum,* donné par *MT*: comment *unum* s'est-il changé en *usum?* A ces leçons nouvelles, M. T. joint un grand nombre de conjectures : 21, 4 *<sibi> applicuisset;* 26, 3 *pro eo habiturus ac si nolim;* 28, 6 *fingi potest;* 32, 4 *optauerunt itaque aliena;* 45, 8 *perdidi lusum;* 50, 2 *haec [fatua] subito;* 50, 8 *contraria enim male;* 51, 11 *fuisse infima Catonem;* 52, 10 *tacite fauete;* 56, 13 suppression de *rebus suis timet;* 58, 27 *inter uana constitimus;* 64, 7 *mihi elaborata sunt.* Dans une note complémentaire, M. T. change une correction de 20, 11 : *Epicure, an garrulus iste pauper* (manuscrit : *Epicuri angelus* ou *angulus si iste p.*), et la remplace par : *an tuus iste;* je préfère le premier texte, avec lequel la faute *angulus* s'explique, tandis qu'avec *tuus* on ne se l'explique pas. D'heureuses modifications à la ponctuation sont proposées pour 18, 6; 40, 12; 58, 7.

Je profite de la circonstance pour annoncer la seconde édition du *Pro Archia* de M. Paul Thomas. L'introduction et les notes, courtes et élémentaires, s'adressent aux élèves. Mais l'éditeur a introduit dans le texte quatre conjectures personnelles : 5, *sed fuit hoc;* 9, *sine ulla litura nomen;* 19, *Chii sibi uindicant;* 23, *manus nostrorum telaque.*

P. L.

---

appuyée de considérations convaincantes par Dosson, dans un travail que M. B. ne mentionne pas. Les contradictions ne sont pas rares. *Nord-Ouest* (p. 6) est donné pour germanisme, malgré son équivalence *Nord et Ouest;* mais (p. 7) *Ouest-Ceinture,* et par suite *Bercy-Ceinture, Nord-Ceinture,* etc. sont traités d'anglicismes. P. 65, il est question de « cette aristocratie instruite qui lisait les originaux grecs (de Térence), et était heureuse d'applaudir Ménandre ou Diphile en la personne de leur élégant interprète »; et (p. 71) l'une des causes de la multiplicité des hellénismes à l'époque impériale est « la disparition pendant les guerres civiles des vieilles familles romaines, profondément imbues de l'esprit national et gardiennes de la langue comme des autres traditions ».

476. — Paget Toynbee. — **A biographical notice of Dante in the 494 edition of the « Speculum historiale ».** Londres, 1895. In-8 de 7 pages.

Voilà quatre siècles et plus que cette notice sur Dante est imprimée, et cependant aucun de ses historiens n'a paru s'en douter. Mais qui pouvait songer à chercher dans l'œuvre d'un écrivain mort en 1264 la biographie d'un autre écrivain né en 1265 ? Aussi bien n'est-ce pas, naturellement, dans le texte de Vincent de Beauvais que se trouve cette notice, mais dans une addition que renferme, entre autres, l'édition de Venise de 1494, sous le titre de *compendiosa appendix*. M. Paget Toynbee, qui a eu la bonne fortune de la découvrir, a su la mettre excellemment en lumière. Elle est extrêmement brève d'ailleurs, mais elle est très précise, et contient notamment cette phrase curieuse : *Friderico Aragonensi regi adhaesit*, qui est, de la part de M. Paget Toynbee, l'objet de tout un commentaire. A noter aussi que le seul ouvrage de Dante qui, avec la *Comédie*, soit indiqué dans ces quelques lignes, est la *Monarchia*. Il a malheureusement été impossible, jusqu'à présent, de retrouver la source de cette trop courte biographie.

L. Auvray.

---

477. — Paget Toynbee. — **Index of proper names in the prose Works and Canzoniere of Dante.** Boston. Ginn and company. 1894. In-8· de 28 pages.

Les index de la *Divine Comédie* ne manquent pas, et les plus anciens datent même d'assez loin. Il est, en revanche, un peu surprenant que le premier index des *Œuvres en prose* et du *Canzoniere* n'ait paru qu'en 1894. Il a été publié dans l'*Annual report* de la Société dantesque américaine. Nous n'avons pas besoin de démontrer l'utilité de cette table, depuis longtemps réclamée, et qui, grâce à une concordance, peut servir également pour l'édition de Giuliani et pour l'édition de Fraticelli : on sait combien les diverses œuvres de Dante s'éclairent les unes les autres, et de quel secours sont les *Opere minori* aux commentateurs de la *Divine Comédie*. Tous les *cultores* de Dante devront donc être reconnaissants à M. Paget Toynbee, qui d'ailleurs n'a donné là qu'un fragment d'un travail plus considérable; on lui doit, en effet, l'index général de l'édition complète de Dante récemment publiée par M. Moore.

L. A.

---

478. — **Lettere di G. Tiraboschi al P. Ireneo Affo a cura di** Carlo Frati. Parte prima, in-8·, pp. 320. Modena, Vincenzi 1894.

De toutes les publications faites pour honorer le centenaire de la mort

du célèbre historiographe de la littérature italienne, celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, et c'est un digne hommage rendu par la Biblioteca Estense à son ancien bibliothécaire, le digne successeur et (en un genre différent d'études), le rival de Muratori. M. Carlo Frati s'est acquitté avec un soin méticuleux de sa tache d'éditeur, en réunissant aux lettres de Tiraboschi, conservées à la Palatina de Parme, celles de son ami correspondant et collaborateur, Affò, bibliothécaire de cette même Palatina, aujourd'hui conservées à l'Estense. Les premières sont seules publiées in-extenso ; celles d'Affò sont données par abondants extraits au bas des pages. La publication entière comprendra cinq cent quinze lettres de Tiraboschi, d'avril 1774 à mai 1794, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la mort de l'auteur de la *Storia della Letteratura Italiana*. Ces lettres sont surtout relatives à la préparation de cette histoire, et particulièrement à la formation de la collection de lettres d'écrivains et hommes illustres du cinquecento, que Tiraboschi voulait et ne put pas publier, mais qui est heureusement conservée dans son intégrité (Modène, Bibl. Estense, Cod. I. H. 15-17 et X*, 31-32, 32 *bis* et 33). Il est aussi question abondamment dans ces lettres de la chronique de Fra Salimbene, dont Affò, qui l'avait copiée à la bibliothèque Vaticane, fut le premier à signaler l'existence et l'importance à son ami. Cette publication, dont l'achèvement se fait malheureusement attendre, est en somme fort importante pour l'histoire des études et de l'érudition en Italie au XVIIIe siècle.

L. G. PÉLISSIER.

---

479. THIRRIA. **Napoléon III avant l'Empire**, t. I, Paris, Plon, 1895, in-8· VII, 488.

C'est une compilation commode et assez agréable à lire des brochures et des articles de journaux relatifs au prince Louis Napoléon. On peut juger de l'abondance des détails par ce fait que le premier volume s'arrête à l'élection de décembre 1848. L'ordre est strictement chronologique; mais les faits sont groupés en onze chapitres sous des titres d'épisodes (affaire Laity, affaire suisse, etc.).

Ce n'est pas une biographie suivie; certains faits de la vie du prince ne sont pas étudiés, entre autres son rôle dans l'insurrection de Romagne, sa vie en Suisse, sa vie à Londres. L'auteur a, volontairement ou non, restreint son récit aux épisodes qui ont attiré l'attention des contemporains. Il n'apporte pas de documents nouveaux, il se borne à analyser les journaux de l'époque. Le titre exact de ce travail serait : *Recueil des opinions exprimées sur Napoléon*.

L'idée dominante est indiquée dans le sous-titre : *La genèse de la restauration de l'Empire* : le peuple français était resté impérialiste, quand il a eu l'occasion de voter il a élu Napoléon, avec l'intention d'en faire, non un président de république, mais un empereur.

Suivant un vieil usage, M. Thirria s'est cru obligé d'annoncer qu'il écrirait « avec une impartialité absolue », qu'il ne faisait ni « un panégyrique ni un plaidoyer ». Mais il ne cherche pas à dissimuler sa sympathie personnelle pour le prince. « Il était bon, dit-il, foncièrement bon, l'histoire.... en maudissant l'homme politique, rendra hommage à l'homme de cœur. »

Ch. Seignobos.

---

480. — Finzi (Giuseppe). **Lezioni di storia della letteratura italiana. Vol. IV, parte 2ª G. Leopardi e la letteratura contemporanea** Turin-Rome, Loescher, 1895 In-8· de viii-503 p. Prix, 5 francs.

481. — D'Onufrio (Felice). **Gl' inni sacri di Alessandro Manzoni e la lirica religiosa in Italia.** Palerme-Turin, 1894 In-8· de 384 p. Prix, 4 francs.

Les trois premiers chapitres du livre de M. Finzi sont consacrés à la vie de Leopardi, les deux suivants à son œuvre; les six derniers embrassent l'ensemble de la production littéraire de l'Italie dans ce siècle. L'auteur, voulant être complet, affronte hardiment l'inconvénient inévitable des œuvres de ce genre. Mais il a une grande qualité dont nous l'avons déjà loué ici même à propos de travaux antérieurs : il n'hésite jamais à donner son avis, ni sur des personnes vivantes qui pourraient être tentées de se plaindre, ni sur des morts que l'ombrageuse piété de leurs admirateurs pourrait défendre contre lui. On peut voir, par exemple, avec quelle franchise il reconnaît que, dans les derniers temps de sa vie, Leopardi ne rendait pas à ses amis toute l'affection qu'ils lui témoignaient. Peut-être même sa franchise outre-t-elle quelquefois la sévérité; il me paraît mêler trop de restrictions aux éloges qu'il accorde à M. De Amicis. Mais peu importe, son livre, fruit de vastes lectures, sera utile à toute personne désireuse de s'orienter dans la littérature italienne contemporaine.

—M. d'Onufrio avait conçu un projet fort intéressant que le titre choisi par lui indiquait très bien : il voulait, à propos des *Inni sacri* de Manzoni, tracer une histoire de la poésie lyrique religieuse dans son pays. De très honorables scrupules ont traversé son dessein. Il a cru devoir consacrer plus de cent vingt pages à peindre la révolution politique et religieuse qui a marqué le passage du xviiiᵉ au xixᵉ siècle, et à raconter l'enfance et la jeunesse de Manzoni : sujets sur lesquels il ne pouvait guère nous apprendre rien de nouveau. Une fois entré dans son véritable sujet, il a cru devoir discuter, strophe par strophe, vers par vers, les nombreux commentaires que nous possédions déjà des hymnes de Manzoni. D'ailleurs, il cite trop de pièces religieuses qui n'ont point des Italiens pour auteurs, et par contre se limite à tort aux pièces qui roulent sur les sujets traités par Manzoni. Néanmoins, son étude de la transformation du sentiment religieux à travers les âges offre de l'intérêt. Le style en est seulement trop chargé de néologismes savants.

Charles Dejob.

482. — Peroni D'Angera (Arturo). **I vantaggi nei danni circa gli attuali rapporti italo-francesi**. Milan, typogr. Aliprandi, 1895. In-8° de 32 p.

L'auteur de cette brochure pleine de franchise et de verve entend établir que la rupture des relations commerciales entre l'Italie et la France a sans doute été coupable et funeste, mais que les embarras dont sa patrie souffre présentement proviennent plutôt encore : 1° d'une série de circonstances malencontreuses et de mesures imprudentes; 2° de la manie d'imiter en toute chose la France et par là d'énerver le génie national de l'Italie.

Sur le premier point, il a cent fois raison, et le tableau qu'il présente est aussi concluant que curieux (budgets fictifs, chemins de fer improductifs, maladies de la vigne, importation des blés d'Amérique, émigration sans retour de centaines de milliers d'Italiens, émission désordonnée de papier monnaie, accroissement des dépenses militaires, entreprises coloniales, concussions). Toute cette partie forme une excellente confirmation de la conférence si remarquée que M. Dubief a faite à la Société d'Études italiennes et publiée en juin dernier dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Sur le deuxième point, il a raison encore en principe. La seule chose qui lui échappe est que, si l'Italie, à certains égards, copie la France, à d'autres elle copie l'Allemagne et que, par conséquent, lui conseiller de cesser d'imiter la première sans lui conseiller explicitement de cesser d'imiter la deuxième, c'est lui ôter le moyen de corriger une des deux influences par l'autre. Il ne suffit pas, en effet, de lui dire d'une façon générale qu'elle ne doit imiter personne. M. P. spécifie ce qui dans notre civilisation inspire en Italie une curiosité un peu trop complaisante (voir notamment p. 25, des détails très intéressants). Il faudrait montrer que l'engouement pour l'Allemagne, dans d'autres ordres d'idées, est tout aussi prononcé en Italie et plus contraire au génie de la nation. Tenons-nous en aux méthodes d'enseignement et de recherches scientifiques : n'est-il pas clair que le système, aujourd'hui adopté dans les Universités d'Italie, de pousser de tout jeunes gens vers les travaux d'érudition au préjudice de leur culture littéraire, est emprunté à l'Allemagne? N'en dira-t-on pas autant de l'abus des dissertations menues ou arides, des néologismes savants dont on hérisse la critique littéraire? Dans notre commerce, les Italiens apprennent, dit-on, à employer leurs loisirs d'une manière un peu futile : ne serait-ce pas pour eux un plus grand dommage de perdre dans le commerce de l'Allemagne l'élégance, la finesse, la grâce que la nature leur a données en partage?

Sous cette réserve, nous reconnaissons pleinement à M. Peroni le droit de rappeler ses concitoyens au culte des traditions nationales. Nous aussi nous ferons bien de nous appliquer ses conseils. La race anglo-saxonne et la race germanique vont sans cesse reprochant à la

race latine d'avoir l'esprit fermé aux choses du dehors : la vérité est que la race latine, quelquefois mal informée, est fort encline à imiter ce qu'elle a une fois connu. Ses émules, mieux instruites peut-être, se gardent plus soigneusement de copier ce qu'elles étudient. Tâchons, Italiens et Français, de ne plus tomber dans une faute dont l'Allemagne et l'Angleterre s'abstiennent, tout en nous y poussant.

Charles DEJOB.

---

483. — Joannis PASCOLI. **Myrmedon**, carmen præmio aureo ornatum in certamine poetico Hœufftiano. Accedunt duo poemata laudata. Amstelodami, apud Io. Mullerum, 1895. 22 + 10 + 16 pp. in-8°.

L'Académie néerlandaise distribue tous les ans un prix de poésie latine. Le lauréat de cette année est M. J. Pascoli, « ex Castro Sancti Mauri, Ciuis Liburnensis ». Il a chanté les fourmis en des hexamètres élégants, où le procédé est un peu rajeuni par des développements d'une couleur moderne. Ainsi les travaux des fourmis sont tour à tour comparés à ceux des mineurs et à ceux des ouvriers des soufrières. Les deux pièces qui ont mérité des mentions sont : *Ad Fernandum Lessepsum*, de M. P. Rosati, d'Interamne, et *Lycoris*, de M. R. Carrozari, de Ferrare. Écrites toutes deux en distiques, elles sont plus banales et non exemptes de rhétorique. Le sujet choisi par M. Rosati était délicat ; il en a pris bravement son parti, a fait de son héros une victime et des Français les plus noirs ingrats. Il n'a même pas craint de prophétiser : *post certas hiemes Panama sectus erit.*

Nous ne pouvons quitter ces aimables bluettes, sans remarquer qu'elles nous viennent toutes trois d'Italie. En Allemagne, l'art du vers latin se concentre dans l'élaboration de pièces rythmiques [1] : même dans la culture des langues classiques, ce pays ne paraît plus pouvoir sortir de son moyen âge. Restent la France et l'Angleterre. La publicité du concours précédent ne semble pas avoir été fort grande. Annonçons donc aux amateurs qu'on leur demande « carmina latina non ex alio sermone uersa nec prius edita argumentiue priuati nec quinquaginta uersibus breuiora, nitide et ignota iudicibus manu scripta, sumptu suo ante kal. Ianuarias anni proximi missa Cornelio Bellaar Spruyt, ordinis litterarii Academiae ab actis, munita sententia item inscribenda scidulae obsignatae quae nomen et domicilium poetae indicabit ». Le prix est une médaille d'or de 500 florins. On l'a reproduite en tête de la brochure : une Muse couronnant un éphèbe avec la légende : *Certamina poeseos latinae.* Un amateur de formes classiques pourra regretter ce génitif grec au lieu de *poesis ;* mais il s'agit de vers latins.

L.

---

1. Cf. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1895, 1011.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. Hauser a fait tirer à part le curieux article qu'il avait publié dans la « Revue internationale de sociologie » sur *Une grève d'imprimeurs parisiens au* XVI*e siècle, 1539-1542* (Paris, Girard et Brière. In-8°, 20 p.) et qui complète sa brochure sur la grève des imprimeurs lyonnais à la même époque (cf. *Revue crit.*, n° 7).

— La librairie Colin a publié la deuxième série de *La Vie et les livres* de M. Gaston Deschamps. Le volume contient les études suivantes : *Renan, Taine, Leconte de Lisle, M. Anatole France, Le catholicisme littéraire, La Jeunesse blanche.*

— M. Paul Passy a fait paraître une quatrième édition de son livre *Les sons du français, leur formation, leur combinaison, leur représentation* (Paris, Didot. In-8°, 162 p. 1 fr. 50). L'édition, sans être refondue, a été très soigneusement revue et augmentée.

— Une nouvelle édition ou, pour mieux dire, une réimpression du *Goethe* et du *Pétrarque* de M. A. Mezières a paru à la librairie Hachette. (*Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents.* In-8°, XXXIX et 435 p. 3 fr. 50 et *W. Goethe, les œuvres expliquées par la vie.* 2 vol. in-8°, VIII et 464 p., 425 p. 7 fr. 50.)

— M. P. de Nolhac a ajouté à ses études ordinaires celle de l'histoire du Château de Versailles et des collections artistiques dont l'administration lui est confiée. Il a commencé dans le *Bulletin de la Société des Sciences morales de Seine-et-Oise* (année 1895, Versailles, Flammarion) un travail fort documenté sur *Le Château de Versailles au temps de Louis XV*, qui démontre amplement que l'ouvrage de L. Dussieux a entassé les erreurs et les confusions sur l'histoire artistique et topographique du Château. Ces recherches sont complétées par deux séries d'articles entreprises par l'auteur dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et dont les premiers ont paru ces derniers mois, sur la *Décoration de Versailles au* XVIII*e siècle* et sur les portraits historiques de la même époque. Un nombre énorme de fausses attributious déshonorent les collections iconographiques, d'ailleurs si précieuses, de notre grand Musée d'histoire de France; M. de Nolhac a entrepris courageusement de porter la lumière dans ce chaos et de reviser, avec une méthode rigoureuse, ce vaste ensemble d'informations où les recherches sont jusqu'à ce jour si difficiles.

— Dans un travail divisé en trois parties : 1° les voyelles; 2° les consonnes; 3° la place de l'accent, le P. Raymond Alezais, S. J. expose un *Traité de prononciation anglaise* qui a paru chez Klincksieck (In-8°, 273 p.).

— Le *Recueil des instructions* données aux ambassadeurs et ministres de France s'est augmenté d'un volume nouveau, le XIII°. Il est consacré au *Danemark* et reproduit les instructions données à quinze ambassadeurs, envoyés ou chargés d'affaires Terlon, Martangis, Villars, Cheverny, d'Usson de Bonrepaus, Chamilly, Poussin, Camilly, Plélo, Chavigny, Lemaire, Ogier d'Enonville, Blosset, Vérac et La Houze. L'introduction et les notes sont de M. A. Geffroy. (Paris, Alcan. in-8°. LXXII et 240 p. 14 fr.)

— *Le 111e territorial* par le capitaine F. Bellanger (Paris, Lavauzelle. 1875. In-8°, 49 p. dessins de Chaverni) est un résumé de l'histoire de ce régiment. Il est vrai que le régiment ne date que de 1875. Mais on peut lui reconstituer une filiation ancienne et puisqu'il se recrute parmi les populations du Rhône et de la Drôme, le rattacher aux légionnaires miliciens et grenadiers royaux du Lyonnais et du Dauphiné, ainsi

qu'aux gardes nationaux, mobiles et mobilisés de la Drôme et du Rhône qui combattirent en 1870 à Paris, à Belfort et dans l'Est.

ALSACE. — Le deuxième fascicule du dictionnaire strasbourgeois *Wœrterbuch der Strassburger Mundart* de Charles SCHMIDT (In-8°, p. 49-96) vient de paraître à la librairie Heitz et Mündel; il va de *han* à *Schnitz*.

ALLEMAGNE. — Sous le titre *Die neusprachliche Reform-Literatur von 1876-1893, eine bibliographischkritische Uebersicht* (Leipzig, Deichert. 1895, in-8°, 155 p., 3 mark), M. Hermann BREYMANN publie une bibliographie utile des ouvrages parus depuis 1876 sur la réforme de l'enseignement des langues vivantes. Il a soin de donner à la suite de chaque volume la liste des articles dont le volume a été l'objet, et, au besoin, de résumer en un ou deux mots le jugement du critique. Dans une partie intitulée « Coup d'œil en arrière », il expose ses propres idées et combat avec verve ses adversaires. On ne peut que louer son chaud effort, *heisses Bemühen*, et souhaiter que s'augmente, non seulement en Bavière, mais en Allemagne, le nombre de ses élèves.

ANGLETERRE. — Les éditions du Shakspeare scolaire que publie M. A. Wilson VERITY se succèdent et se ressemblent par la beauté de l'impression et par le soin que met le professeur à donner aux élèves un texte correct et bien annoté. Son *Julius Caesar* (Cambridge, University Press, in-8°, xxx et 207 p.) contient une intéressante introduction, et, en appendice, des notes nombreuses, un glossaire, des extraits de Plutarque et un index.

BELGIQUE. — M. G. DUFLOU, professeur à l'Athénée royal de Liège, a fait tirer à part les articles qu'il avait publiés dans la « Revue de l'instruction publique » sur l'enseignement anglais sous le titre *Étude critique sur les écoles publiques anglaises, leur organisation et leur pédagogie* (Gand. In-8°, 63 p.). On les relira volontiers sous cette nouvelle forme, car ils donnent une idée exacte, complète de ces fameuses écoles publiques qui font l'orgueil de l'Angleterre; le jeune auteur qui est un observateur sagace, a trouvé de l'autre côté de la Manche « un certain désordre dans l'enseignement » et « une certaine exagération dans les théories éducatrices »; mais il conclut avec Horace :

Hic error tamen et levis haec insania quantas
Virtutes habeat, sic collige.

ITALIE. — Le sixième fascicule de la *Storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei* vient de paraître. M. Pietro ORSI y a réuni des textes se rapportant à l'époque de Dante; Bartolomeo di Neocastro et Nicolo Speciale y racontent les Vêpres siciliennes et la guerre qui les suivit ; Guglielmo Ventura décrit les conditions de la haute Italie; Martin da Canal parle de Venise, Villani et Dino Compagni de Florence. Avec ces derniers auteurs, la langue italienne commence à apparaître dans cette intéressante anthologie de lectures historiques.

— La librairie Lapi de Città-di-Castello réimprime, avec des augmentations et notes de M. Silvio SERAFINI l'*Anthologie française à l'usage de l'enseignement secondaire* de J.-P. MALAN (1895, in-12 de 455 p.). La partie commerciale est naturellement prépondérante dans l'ouvrage, et le choix ne comprend pas, sauf un morceau, d'auteur très moderne. La partie qui peut intéresser nos lecteurs, en dehors de l'intérêt pédagogique général, est la très longue liste de gallicismes traduits en italien et, qui paraît faite avec grand soin.

— Le second volume de la nouvelle édition de *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi* de M. VILLARI, dont nous avons annoncé la publication chez l'éditeur Hoepli, vient d'être livré aux lecteurs. D'assez nombreuses corrections et additions ont été faites.

On trouvera à l'appendice les notes en français de la reine Christine de Suède sur son exemplaire du *Prince* traduit par Amelot de la Houssaye. Le troisième et dernier volume est en cours d'impression.

— Les derniers volumes parus dans la collection des *Opusculi Danteschi* de M. Passerini sont les suivants : G. Finali, *Cristoforo Colombo e il viaggio di Ulisse nel poema di Dante*; T. Casini, *Aneddotti e studi danteschi*, premier volume d'une série où l'éditeur de la *Commedia* réunit ses articles épars daus les journaux et revues.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1895.

L'Académie fixe sa séance publique annuelle au 15 novembre.

M. Maspero, président, annonce que le 23 octobre, un service funèbre sera célébré à Saint-Germain-des-Prés par Mgr Perraud, évêque d'Autun, de l'Académie française, pour le repos de l'âme des membres de l'Institut décédés depuis sa fondation.

Le P. Delattre écrit de Saint-Louis de Carthage, à la date du 6 octobre 1895, qu'il compte, ce mois-ci, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Institut, remettre a l'Académie pour le musée du Louvre plusieurs pièces archéologiques de l'époque punique, masques, figurines, bijoux en or et en argent, scarabées, etc. Il insiste, à la fin de sa lettre, sur les difficultés que présente l'exploration méthodique et profonde du sol de la Carthage punique.

L'Académie procède à l'élection des membres des commissions suivantes :

Prix ordinaire ou du budget : MM. Delisle, Hauréau, Paris et l'abbé Duchesne;

Prix Estrade-Duclos : MM. Delisle, Bréal, Croiset, Barbier de Meynard, Boissier et l'abbé Duchesne;

Prix Bordin : MM. Girard, Perrot, Weil et Boissier;

Prix Loubat : MM. Schéfer, Oppert, Sénart et Hamy.

La séance du 25 octobre est reportée, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Institut, au mardi 22.

M. Héron de Villefosse est désigné comme lecteur pour la prochaine séance trimestrielle.

M. Gauckler, chef du service beylical des antiquités et arts, présente les résultats complets des fouilles qu'il a exécutées depuis deux ans à Oudna, l'ancienne *Uthina*, au moyen d'une subvention du ministère de l'Instruction publique, des fonds mis à sa disposition par M. René Millet, résident général en Tunisie, et du crédit de 2,000 francs qui lui a été accordé par l'Académie sur le legs Piot. Ses recherches avaient pour but l'étude des conditions générales de l'habitation romaine en Afrique aux premiers siècles de notre ère. Elles ont amené la découverte d'une grande villa appartenant à deux riches propriétaires fonciers de la famille des Laberii. Cette construction a été déblayée en entier, ainsi que ses annexes et les thermes privées qui en dépendaient. Une quinzaine d'autres maisons particulières ont été reconnues et partiellement dégagées dans le même quartier qui devait être habité par l'aristocratie d'Uthina. Aucune n'est postérieure au règne de Constantin; les plus anciennes datent du temps des Antonins. Elles sont toutes construites à peu près sur le même plan. Elles sont décorées avec un très grand luxe. Deux belles statues en marbre blanc, plusieurs peintures murales, de nombreux fragments d'architecture et de sculpture, des poteries, monnaies et bijoux en ont été retirés pour être déposés au musée du Bardo. Ce qui distingue surtout les villes d'Oudna, c'est la richesse et la beauté des mosaïques à sujets figurés dont elles sont entièrement pavées. Quatre-vingt-sept mosaïques à sujets figurés y ont été découvertes. On y trouve reproduite toute la série des sujets habituellement traités par les mosaïstes africains : scènes mythologiques telles que l'enlèvement d'Europe, Endymion, Dionysos faisant don de la vigne à Ikarios, Orphée charmant les animaux; représentations de divinités : Bacchus et son thiase, Vénus et son cortège d'Amours, Diane chasseresse, Minerve, Apollon, Hélios, Cérès, Hercule, surtout les divinités de la mer, Neptune armé de son trident, debout sur un char ou assis sur un monstre marin, Amphitrite, l'Océan, les Néréides, les Sirènes; scènes familières et rustiques tirées de la vie journalière, scènes de chasse et de pêche extrêmement variées, collections d'animaux et de plantes. L'étude de ces mosaïques en elles-mêmes et dans leur rapport avec les pavements analogues déjà connus a permis à M. Gauckler d'établir la loi de l'évolution que suit la mosaïque romaine en Afrique aux premiers siècles après C. : elle va du réalisme au symbolisme, du concret à l'abstrait, du décor vivant au décor géométrique, traversant plu-

sieurs périodes que l'on peut caractériser ainsi : période de plein épanouissement au temps des Antonins et des Sévères; période de transition, du milieu du IIIe siècle à l'avénement de Constantin; période chrétienne, qui commence avec la Renaissance constantinienne. Les mosaïques d'Oudna appartiennent pour la plupart à la première période, et se placent pour leur valeur artistique au premier rang de celles qui ont été jusqu'ici découvertes en Afrique. — M. Gauckler termine en annonçant la découverte toute récente, à Mdenia, par MM Ordioni et Quoniam, lieutenants au 3e bataillon d'Afrique, d'une villa romaine analogue à celle d'Oudna et qu'il se propose de décrire ultérieurement à l'Académie. Il fait circuler les photographies prises par lui au cours des travaux et les plans et aquarelles exécutés sous sa direction par MM. Sadoux, inspecteur-adjoint du service des antiquités, et Pradère, conservateur du musée du Bardo. — MM. Perrot, Boissier et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Séance du 18 octobre 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Wolfgang Helbig, associé étranger, présente une boîte en bronze haute de 0 m. 75 et large de 0 m. 06, décorée d'un buste de femme en haut-relief et contenant quatre osselets qui remplissent exactement le creux du buste. Ce dernier représente une jeune femme qui, d'un geste gracieux, a ramené son manteau au-dessus de sa tête et autour de sa joue droite. Une branche de lierre, dont trois grappes seulement subsistent, entourait le front. Faite de la même manière, la branche elle-même remplissait, sans aucun doute, le creux horizontal qui coupe la partie intérieure de la tête. A cette branche étaient attachées deux bandelettes qui retombent sur les épaules. Le blanc des yeux est également rendu par une incrustation d'argent; les pupilles manquent. Une anse ou des chaînettes qui servaient à suspendre la boîte, étaient insérées dans les deux œillets fixés au sommet de la tête. Comme cette boîte a été vendue à un amateur établi à Rome par un Napolitain, elle provient, semble-t-il, de la Campanie. Elle offre pour le style une analogie frappante avec les terres cuites trouvées, près de Capoue, dans des tombes et des couches que l'on attribue généralement au IIIe siècle avant C. Il y a parmi ces terres cuites des figurines de femmes dont le manteau est disposé de la même façon que dans le buste décrit par Helbig. La boîte qu'il présente doit donc être également un produit de l'art campanien hellénisé du IIIe siècle avant C.

M. Clermont-Ganneau explique une inscription grecque de Hauran (Syrie), que l'on avait jusqu'ici mal lue et mal comprise. Il montre que c'est une dédicace faite à un Jupiter nommé *Saphatonien*, c'est-à-dire du pays de *Saphatt* qui aujourd'hui encore a conservé son ancien nom sous la forme *Safa*, et d'où justement provient l'inscription.

M. le docteur Hamy présente, de la part de M. Vétillard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, deux photographies montrant deux faces d'un objet de forme grossière ramenées il y a quelques jours par la drague qui nettoie la passe en avant des jetées du Havre. Les deux faces sont ornées d'entrelacs élégants et de bandeaux portant des inscriptions dans lesquelles il n'est pas trop difficile de reconnaître des *runes* de la période chrétienne. La pierre terminée en pointe ressemble beaucoup à quelques-unes de celles que l'on peut voir figurées dans les grands recueils de Stephens, de Wimmer, etc. Ce n'est que lorsque le monument du Havre aura eté déchiffré par un hommme compétent qu'il sera possible de risquer une hypothèse pour expliquer sa présence à l'entrée de la baie de Seine.

L'Académie met au concours les questions suivantes : pour le prix Bordin, à décerner en 1898 : *Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satyrique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues;* — pour le prix ordinaire, à décerner également en 1898 : *Etudes sur les sources des martyrologes du IXe siècle. (On se bornera aux textes primitifs, en négligeant les adjonctions postérieures.)*

En raison des fêtes du Centenaire de l'Institut, l'Académie décide qu'elle ne se réunira pas le vendredi 25 octobre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1895

484. — **The history of Kilwa, edited from an arabic ms. by** S. Arthur Strong. London, 1895, in-8°. Extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*, Avril, 1895, pp. 385-430.

Le texte publié ici pour la première fois par M. A. Strong, contient en dix chapitres, précédés d'une préface, la chronique d'une petite île de l'Afrique orientale. Elle est attribuée à un certain cheikh Mohed-din (Mo*h*i eddin) de Zanzibar qui n'est pas nommé dans l'ouvrage. Comme le conjecture fort ingénieusement l'éditeur, c'est probablement uu remaniement moderne — les fautes grammaticales en font foi — de la *Chronique des rois de Quiloa* mentionnée au xvie siècle par l'écrivain portugais João de Barros. L'île aurait été peuplée au milieu du ixe siècle de notre ère par une émigration partie de Chirâz. Le fait d'une colonisation persane sur la côte orientale d'Afrique n'a rien de surprenant, mais les motifs que donne l'auteur pour expliquer cette émigration — le sultan de Chiraz, *H*asan ben 'Ali voit en songe un rat qui ronge les remparts avec une trompe en fer — et la ruse qu'il emploie pour partir sans donner l'alarme à son peuple — il se concerte avec un de ses fils pour recevoir de lui un soufflet en public — sont empruntées à la tradition qui raconte de la sorte la vision de 'Amr interprétée par sa femme Zharifah et son départ du Yémen avant la rupture de la digue de Mareb. D'ailleurs, cet épisode, tel qu'il est introduit dans le récit, me paraît ajouté par le compilateur moderne.

L'histoire de Kiloa se déroule ensuite assez obscurément pendant sept siècles remplis de guerres civiles ou étrangères jusqu'au moment de l'apparition des Portugais avec Vasco de Gama. Ici la chronique ajoute quelques détails au récit des historiens occidentaux. Elle s'arrête brusquement à l'an 908 de l'hégire : « Ici finit ce que j'ai trouvé », termine l'auteur et cette phrase confirme l'hypothèse de M. Strong, car c'est sans doute là que se terminait la chronique remaniée par l'anonyme.

Dans une introduction faite avec le plus grand soin et qui remédie un peu à l'aridité du texte, l'éditeur a réuni les renseignements que lui fournissaient avec parcimonie les écrivains musulmans [1], ainsi que les Portugais : Vasco de Gama, d'Albuquerque, Correa, J. de Barros et quelques voyageurs modernes. Il a pu de la sorte jeter un peu de lumière sur plusieurs points obscurs de ces annales, et il a ainsi augmenté le mérite de sa publication dont ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Afrique lui seront reconnaissants.

René Basset.

---

485. — Herbert Weir Smyth. **The sounds and inflections of the greek dialects.** Ionic. Oxford, Clarendon, 1894; xxviii-668 p.

Une entreprise comme celle de M. Smyth peut, à juste titre, être considérée à la fois comme une hardiesse et comme une nouveauté. Étant donné que jusqu'ici nous n'avions aucun travail d'ensemble sur la phonétique et les flexions du dialecte ionien, et que les opuscules de détail se renferment nécessairement en des limites peu étendues, qu'en outre, l'étude des monuments épigraphiques et celle des sources littéraires n'avaient pas encore été combinées, ainsi que l'exigent les recherches dialectologiques, au point de donner des résultats d'une suffisante autorité, le livre de M. S. répondait à un besoin de la science; il devait être, et a été accueilli avec une faveur méritée. D'autre part, il n'était pas sans difficulté ni sans danger de réunir dans un même ensemble la quantité considérable d'observations que nécessitait un pareil travail, de contrôler toutes les formes dans les inscriptions et dans le texte des auteurs, et d'en tirer des conclusions sur la constitution authentique du dialecte et de ses variétés. Si pour ce qui concerne l'épigraphie l'auteur avait à sa disposition les travaux de Bechtel, il n'était pas toujours aussi bien muni en ce qui touche les écrivains ioniens; la langue de ces auteurs, soit pris à part, soit envisagés dans leurs rapports possibles, soulève un grand nombre de problèmes, dont la solution se heurte à des difficultés de tout genre, et que les éditeurs même les plus compétents n'ont pas encore entièrement résolus. Si l'on considère enfin que pour l'un des représentants les plus importants de l'ionisme, Hippocrate, M. S. ne pouvait user d'une édition suffisamment autorisée au point de vue du dialecte, et que pour les ionismes d'autres écrivains un sûr contrôle n'a pas toujours été établi, on concevra facilement à combien de faux pas et d'incertitudes il était exposé. Il n'est pas surprenant dès lors que le lecteur ne soit pas toujours d'accord avec lui, soit lorsqu'il interprète une forme, soit lorsqu'il cherche

1. P. 399 l. 24, au lieu de *El Djadhra* lire *El Khadhra*. P. 407. l. 1-2 la phrase depuis *oua sakhkharna lakoum* jusqu'à la fin de la ligne 2 est empruntée au *Qorân* Sour. XVI, vers. 12.

à tirer une conclusion d'un ensemble de faits. Mais examinons d'abord comment l'auteur a conçu le plan de son livre. Après avoir étudié minutieusement (§§ 1-118) les sources du dialecte, inscriptions, textes, témoignages, et ses divisions géographiques et chronologiques, après s'être étendu spécialement sur l'ensemble de la langue des principaux auteurs, depuis Homère jusqu'aux pseudo-ionistes, M. S. aborde l'étude directe des formes suivant le plan usuel : système des voyelles, système des consonnes, déclinaison, conjugaison, et enregistre dans le moindre détail tous les phénomènes connus dans le domaine ionien. En tant que méthode, il n'y a rien là que de rationnel ; cependant, la disposition des faits sous chaque rubrique ne me semble pas à l'abri de tout reproche. Il y avait plusieurs manières de disposer les matériaux recueillis, et M. S. n'a pas cru devoir adopter une marche uniforme. En ce qui regarde la phonétique, les exemples cités sont énumérés les uns à la suite des autres, sans distinction de catégories, qu'ils soient empruntés à la prose, à la poésie, aux inscriptions, à une contrée ou à une période quelconque de l'ionisme. Quand on arrive à la déclinaison, la disposition, par endroits seulement, devient quelque peu différente : les formes épigraphiques sont soigneusement classées à part, de même qu'un paragraphe distinct est affecté à la prose, et un autre aux poètes lyriques (ce dernier titre d'ailleurs peu exact, puisqu'il comprend toute la poésie ionienne, aussi bien les lyriques proprement dits que les mimographes comme Hérondas). Cela tient sans doute à ce que M. S. a jugé à propos de s'étendre plus longuement sur des cas ou plus importants ou présentant plus de diversité ; mais il est certain que cette seconde disposition est plus claire, plus rationnelle et plus appropriée à l'étude d'un dialecte qui, malgré son unité générale, est néanmoins très difficile à saisir d'ensemble, et dont l'aspect total ne peut être bien vu et bien montré que par la synthèse de ses différentes variétés ; or, une analyse ordonnée, et non un simple catalogue de formes, est la condition même de cette synthèse. C'est bien là, d'ailleurs, ce que M. S. a voulu faire, et s'il n'a pas partout réussi, certains des tableaux qu'il a dressés dans le cours de son ouvrage sont fort instructifs à cet égard. — Je n'ai plus à ajouter que des observations de détail. § 118 : « σημαίνοισα Theocr. XXII, 22 doit être corrigé ». Il y a longtemps que cette forme l'a été, ainsi qu'aux vers 15 et 19. § 128 : M. S. préfère expliquer κράτος, θράσος par l'analogie de κρατύς, θρασύς ; il ne pense pas sans doute que d'autres formes du même genre, par exemple πάθος, n'admettent pas la même explication, et qu'elles sont, à ce point de vue, difficilement séparables des premières. § 377 : M. S. admet la prononciation du ζ comme *zd*. Je ne prétends pas le contraire, mais aucune des preuves jusqu'ici alléguées n'est irréfutable. § 427 : les génitifs comme Ἀριστείδευς (inscr.) seraient dus au désir de donner un aspect ionien à -εος, venu de l'attique. Même remarque § 528 au sujet des génitifs -ευς des thèmes en εσ-, orthographe approximative, dit l'auteur, en regard de

l'attique -ους. Je ne vois guère comment εος, qui n'est pas attique dans le premier cas, pourrait être ainsi venu dans l'ionien, ni de quelle façon peut avoir influé une telle cause ; cela n'a rien de précis. § 454 : L'acc. plur. des thèmes en ᾰ, ᾰς pour ἄνς serait produit postérieurement au changement de ᾱ en η ; ης n'étant plus possible alors, l'ionien aurait gardé ᾱς (M. S. renvoie au § 161, où il s'agit de πᾶσα, dont l'explication me semble inadmissible, et dont l'α est d'ailleurs tout différent). Je ne vois là qu'une échappatoire : il est plus simple, et plus méthodique en même temps, de supposer que α + νς a donné un ᾱ différent en qualité de ᾱ = η. Si πῆσα et τής sont impossibles, ce n'est pas pour une raison d'ordre chronologique. § 529 : l'intercalation d'un ι dans un génitif -κλείους n'explique rien, et la comparaison avec εἰάν, πόλει(ω)ς, ἐννεία (inscr.) ne saurait être invoquée, le cas n'étant pas le même. § 136 : « Devant (σ)αι, α devient en ionien ε par dissimilation, ἐπίστεαι, δύνεαι »; et § 688, note 3 : « la dissimilation est généralement acceptée, mais à tort, dans ἐπίστεαι, δύνεαι. » C'est, en effet, inacceptable, mais il faudrait modifier la rédaction du § 136. Les théories linguistiques de M. Smyth, pour être d'accord, en général, avec les idées reçues, ne laissent pas que d'admettre certaines explications qui donnent fortement à penser, et que lui-même peut-être n'accepte pas, pour son compte personnel, sans quelques hésitations. A propos, par exemple, de la 2ᵉ pers. sing. de εἰμί, il nous dit au § 584, 2 que ἔσι est primitif, mais que ἐσσί est la forme régulière. Alors ἔσι, quoique primitif, sera irrégulier, et, en effet, je ne vois pas comment d'une racine ἐσ on peut obtenir autre chose que ἐσ-σί (ἔσ-σι), et alors εἶ est anormal. Le sanscrit *ási* ne peut justifier le grec ἔ(σ)ι-εἶ. Mais ce sont là des difficultés d'une nature telle qu'on ne craint pas de laisser sommeiller pour un instant le principe de la constance des lois phonétiques. Ce n'est pas là le seul cas où M. S. reproduise des théories courantes qui mériteraient un sérieux contrôle; mais l'auteur nous dit lui-même dans sa préface (p. IX) que son œuvre a plutôt un caractère philologique que linguistique, et qu'en principe il a dû se borner, pour le plus grand bien des étudiants, à mentionner les explications généralement admises, afin de tenir l'ouvrage au niveau de la grammaire comparée d'aujourd'hui. Ajoutons que le livre, déjà volumineux, eût été considérablement grossi par des discussions purement théoriques, sans que l'intérêt particulier du lecteur pour le dialecte ionien en eût sensiblement été augmenté. On peut être bon helléniste sans pénétrer à fond dans toutes les questions linguistiques controversées, et si M. Smyth s'est quelquefois hasardé sur ce terrain, son traité n'en doit pas moins être le bienvenu.

My.

---

486. — **Luciani Mueller. De re metrica poetarum latinorum præter Plautum et Terentium libri VII.** Accedunt eiusdem auctoris opuscula IV. Editio. altera. Petropoli et Lipsiæ, impensis C. Rickeri. MDCCCLXXXXIV, XII-651 pp.

Le livre de M. Lucien Müller est de ceux qui sont une date. On peut dire que, depuis 1861, l'étude des poètes, et indirectement tout le mouvement de la philologie latine, en relève en grande partie. Il est encore aujourd'hui le livre indispensable, où les jeunes gens s'initient, non seulement à la métrique, mais à la connaissance et à l'appréciation des textes versifiés; le livre où l'on apprend à les lire et à les analyser dans leurs raffinements d'art.

Mais, jusqu'à présent, il fallait un certain courage pour l'aborder, un plus grand pour ne pas le quitter. Une typographie ingrate, dont les caractères étroits et serrés semblaient un mur de défense; de longues pages sans un blanc, les citations pêle-mêle dans le texte, d'infinis développements poursuivis dans l'inconnu et coupés de digressions où l'on glissait sans être averti; et, pour tous jalons, dans 410 pages, neuf titres : voilà ce qu'était la première édition. M. M. gâte nos successeurs. Il y a maintenant des blancs entre les lignes et entre les mots; les caractères ont un aspect moins rêche; les alinéas ont été multipliés; toutes les citations sont dégagées du texte; les italiques sont employées; des chiffres aident le lecteur à distinguer les différentes parties de l'exposition et les groupes de citations; les virgules servent à séparer les membres des énumérations. Enfin une table ajoutée (pp. 597-615) donne le sommaire détaillé, presque page par page, de ce livre plein au point de paraître indigeste.

Ce serait assez de ces changements pour mettre entre cette seconde édition et la première une différence capitale. Mais M. L. Mueller, au cours des trente-trois ans qui se sont écoulés, a recueilli de nouveaux faits et de nouveaux exemples des faits constatés, de sorte que peu à peu sa rédaction première s'est modifiée et que peut-être pas une seule page n'est restée entièrement intacte. Il serait impossible d'indiquer ici toutes ces modifications qui portent plutôt sur des détails. Je vais mentionner seulement les plus saillantes.

Quelques-unes sont dues aux travaux des confrères de M. Mueller. Ainsi ceux de M. Guillaume Meyer (de Spire) l'entraînent à une discussion sur la césure principale de l'hexamètre latin (pp. 212 sqq.); il y renvoie pour la question du rôle de l'accent (p. 237) et pour celle de la versification rythmique (p. 554). Il passe en revue, à propos de certaines formes employées par les poètes, les conclusions du mémoire de M. Speijer (*Observationes et emendationes;* cf. *Revue,* 1891, II, 283). Au reste, il s'est peu mis en peine d'être au courant et il semble avoir entièrement négligé ce qui a paru hors de l'Allemagne. Ce sont surtout ses propres publications qui l'ont induit à faire des changements. Un certain nombre de discussions critiques sur les auteurs édités depuis 1861 par M. M. ont disparu, sur Lucilius (p. 24, 1re éd.), par exemple,

et tout le *libellus emendationum Nonianarum* (pp. 25-42, *ib.*). Une page de ce morceau, sur l'usage des diminutifs, a été seule reprise, complétée pour Horace, et mise à sa place logique, au livre VII (p. 36, 1re éd.; p. 515, 2e éd.). Il a emprunté, au contraire, à ses derniers écrits des renseignements plus précis ou plus développés sur les collèges de poètes (p. 8), sur le vers saturnien (p. 46), sur les caractères généraux de la versification d'Ennius (pp. 55, sqq.) et de celle d'Horace (p. 81), sur les élisions dans Ennius (pp. 334, sqq.), sur l'utilité des acrostiches et des pièces figurées pour la solution des questions d'orthographe et de prononciation (p. 593). Des polémiques un peu verbeuses ont été restreintes au profit de discussions plus serrées (cp. p. 81, 1re éd., et 71, 2e éd. sur Varron). La lecture de Fortunat fournit à M. M. une nouvelle mention des récitations publiques (p. 9). Il développe son opinion sur l'origine de l'appendice virgilien (pp. 22 sqq.), et du recueil des Héroïdes (pp. 29 sqq.); il distingue nettement aujourd'hui et caractérise les deux écoles poétiques qui s'opposent à partir de Cicéron (pp. 64-65); la collection des fragments de Naevius (p. 69) s'accroît de quelques morceaux; de même M. M. signale (p. 86) un fragment de tragédie dans Marius Victorinus. Le rôle de Palémon (p. 90) et de Serenus (p. 92) sont mis bien en lumière. Enfin, l'exposé des principaux vers latins, qui termine le livre Ier, est augmenté de nouveaux exemples et de nouvelles remarques, surtout à propos de la lyrique d'Horace (pp. 122, sqq.).

En dehors de ce premier livre, les retouches sont au moins aussi fréquentes, mais il n'est pas aussi facile de les isoler et de les noter d'un mot. Je me borne à relever une page sur l'élision à l'époque archaïque (p. 280), la refonte complète du premier opuscule, et, dans le quatrième, l'énumération, avec exemples, des principaux jeux de la poésie alexandrine (pp. 577-578).

Parmi les nombreuses conjectures de l'auteur, il faut remarquer la correction d'Horace, *Odes,* IV, IV, 65 « pulchrior *exilit* », d'après Namatianus, I, 130 (p. 513). On doit aussi ne pas laisser passer inaperçue une hypothèse intéressant l'histoire littéraire : les vers cités par Sénèque, *Ep.*, 80, 7, seraient le début de la célèbre *Thyestes* de Varius (pp. 84-85).

On le voit. Sans parler des facilités plus grandes qui nous sont offertes, la seconde édition du *De re metrica* est une occasion nécessaire de relire ce traité. Puisse-t-il, sous sa nouvelle forme, plus alerte et plus élégante, guider encore de nombreuses générations de disciples dans cette étude des poètes et des auteurs anciens, en faveur de laquelle la préface de M. Lucien Müller est un éloquent plaidoyer [1]!

Paul Lejay.

1. J'ai déjà remarqué, à l'occasion de son édition des *Satires* et des *Épîtres*, que M. L. Müller devenait moins âpre; aussi a-t-il atténué dans le *De re metrica* bien des duretés du premier texte. Il reste encore quelques saillies dont le lecteur regretterait d'être privé. Dans la préface, j'en trouve une nouvelle; à propos de la décadence

487. — Alfred COVILLE. **Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au XIVe siècle.** Paris, imp. nat. 1894, gr. in-8, VII-423.

Voici une de ces monographies provinciales qui font avancer l'histoire des institutions de la France. Cette histoire, à vrai dire, ne pourra être constituée qu'au moyen d'une série de travaux semblables, méthodiquement conduits pour toutes les provinces.

Il s'agit ici de la première période des États de Normandie, depuis la formation jusqu'en 1393 (on ne trouve plus trace d'États même partiels après cette date jusqu'à l'occupation anglaise du XVe siècle). M. Coville a réuni tous les faits que les documents lui ont fournis sur l'histoire des États et les a rangés en deux parties : 1° origines et histoire; 2° organisation et compétence. Il y a joint en appendice 4 listes : 1° documents sur les assemblées de Normandies avant le XIIIe siècle; 2° assemblées du XIVe siècle ; 3° membres des États au XIVe siècle; 4° notices biographiques sur les commissaires du roi aux États et cinquante-six pages de pièces justificatives. C'est un travail d'érudition considérable, assurément digne de l'honneur dont il a été l'objet de la part de l'Institut.

Les documents de cette période ont malheureusement été très mal menés : M. C. n'en a presque pas trouvé en Normandie; le *fonds des États* ne commence qu'au XVe siècle. Il ne reste guère que des documents financiers; ce sont les pièces de comptabilité conservées par la Chambre des comptes de Paris, dispersées puis réunies dans le *Cabinet des manuscrits*. C'est donc la Bibliothèque nationale qui a fourni presque tous les matériaux de ce travail.

M. C. est trop intelligent pour se faire illusion sur la nature des renseignements qu'on peut tirer de documents exclusivement fiscaux et il est trop sincère pour chercher à faire illusion à ses lecteurs sur l'importance des résultats atteints. Il dit très franchement qu'il ne regarde pas son travail comme définitif et il marque nettement les questions très nombreuses, dont les documents ne lui permettent pas d'atteindre la solution.

Les résultats positifs consistent surtout dans l'histoire extérieure des assemblées d'États. M. C. a pu dresser la liste des tenues d'État, décrire le mécanisme des convocations, et reconstituer le tableau des subsides; l'histoire intérieure de ce qui s'est passé dans ces États lui échappe presqu'entièrement. Pourtant il est parvenu à réunir assez de détails pour montrer que les États n'ont pas été une institution régulière, pourvue d'un mécanisme officiel et d'une procédure uniforme, mais seulement un expédient financier temporaire. « Leur principe même les rendait éphémères : ils vivaient et mouraient avec les circonstances fortuites

---

du goût, conséquence de l'affaiblissement des études, M. M. s'écrie : « An, si rectiore staretur iudicio, Zola et Sudermannus plurimique, qui secuntur eos, tantum potuere assequi famae ac laudis? » Que dira-t-il, s'il apprend que Sudermann est inscrit au programme de la Faculté des lettres de Paris, à côté de Catulle et de Virgile?

de la guerre. » Il a prouvé aussi qu'il n'y a pas de filiation directe entre les anciennes assemblées des ducs au XIIe siècle et les États du XIVe.

L'histoire des États de Normandie ne commence qu'avec la *Charte aux Normands* de 1315, et l'épisode décisif dans leur histoire est la préparation de l'expédition manquée contre l'Angleterre en 1339, qui amena le roi à reconnaître, par une déclaration formelle, le droit des Normands à ne payer aucun subside ; désormais le roi, dans ses besoins d'argent, dut recourir aux États. M. Coville établit cette origine d'une façon incontestable et débrouille la légende née d'une fausse interprétation de la Charte aux Normands qui étendait à tout le royaume les concessions faites seulement à la Normandie.

Les États n'ont joué un rôle politique que dans la période critique de l'invasion anglaise de 1351 à 1364. Puis Charles V les a réduits à une formalité fiscale. Ils ont repris quelque activité pendant les troubles [1] des premières années du règne de Charles VI, mais la réaction s'est produite dès 1383, « le jour où la royauté remporta une grande victoire sur les villes ». Le gouvernement central a supprimé alors les États en continuant à percevoir les aides.

Ch. SEIGNOBOS.

---

488. — Ph. MEYER, **Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklœster**, grœsstentheils zum ersten Male herausgegeben und mit Einleitungen versehen. Leipzig, J. C. Hinrichs. 1894, VIII, 300 pp. in-8. Prix : 10 mk.

L'histoire des monastères de l'Athos peut, selon la remarque fort juste de M. Meyer, être considérée comme un type représentatif de l'histoire du monachisme grec : c'est dire tout l'intérêt qu'offrent les documents provenant de la Sainte Montagne, tout le gré aussi qu'on doit avoir à M. M. d'en avoir recueilli les plus importants. Il ne faut pas oublier pourtant — et l'auteur ne l'ignore pas — que toutes ces pièces avaient été, avec beaucoup d'autres, signalées depuis longtemps par J. Müller dans ses *Historische Denkmæler in den Klœstern des Athos*, que plusieurs, et des plus considérables, avaient été précédemment publiées, soit dans l'important ouvrage de Gédéon sur l'Athos, soit ailleurs. Il reste pourtant dans le volume de M. M. assez d'inédit pour justifier amplement le travail qu'il a entrepris, assez d'intéressant pour attirer l'attention de ceux qui se soucient des choses byzantines. Sans doute encore on ne trouvera dans ce livre que des textes relatifs à l'histoire générale de la communauté athonite : M. M. a volontairement écarté

1. P. 129 ; « C'est sans doute encouragé par ce succès relatif qu'il venait de remporter en Normandie que le duc d'Anjou réunit, au mois de mars 1381, à Paris, une nouvelle assemblée. » Cette conjecture, qu'aucun document n'autorise et qui est étrangère au sujet, est une exception peut-être unique dans l'argumentation d'ordinaire très serrée et très prudente de M. Coville.

les nombreux documents qui se rapportent à l'histoire particulière de chaque couvent, à tort peut-être, car certaines de ces pièces eussent utilement complété l'intelligence des événements et marqué plus clairement encore l'importance des monastères de la Sainte-Montagne. Pourtant, telle qu'elle est, la collection est infiniment intéressante et précieuse. Je ne parlerai pas ici des documents de date relativement récente, postérieurs à l'établissement de la domination ottomane, et qui se répartissent chronologiquement entre les années 1498 et 1875 : à côté de ces pièces, qui forment juste la moitié de la série, les textes de l'époque byzantine ont pour l'histoire une tout autre valeur. J'y noterai, en particulier, à côté du *typicon* de saint Anathase, qui fonda le monastère d'Haghia Lawra [1], le testament du même personnage et la règle monastique tracée par lui à l'intention de ses moines, trois pièces du xe siècle pleines d'intérêt, non seulement pour l'histoire religieuse, mais encore pour l'histoire profane de l'empereur Nicéphore Phocas. Le *typicon* de l'empereur Jean Tzimiscès (972) et celui de Constantin Monomaque (1045) ne sont pas moins instructifs pour l'étude de l'organisation intérieure de l'Athos ; d'autres textes de l'époque des Comnènes ou des Paléologues éclairent utilement les rapports entre le patriarcat de Constantinople et les couvents de l'Haghion-Oros ; enfin le *typicon* de Manuel II Paléologue (1394) et un chrysobulle du même empereur annoncent la révolution qui, vers la fin du xive siècle, s'accomplit dans le régime des monastères et substitua à la vie cénobitique ce que l'on appelle *le système idiorrhytmique*. Vers cette date, en effet, le droit de posséder en propre fut concédé aux moines, et à la suite de cette grave innovation un esprit nouveau pénétra les couvents, esprit démocratique qui ébranle le gouvernement monarchique de l'higoumène, esprit particulariste qui bat en brèche les obligations et les règles de la vie en commun. Aujourd'hui encore ce régime persiste dans sept des monastères athonites, et le célèbre couvent de Patmos est le meilleur exemplaire de ce type réformé.

M. M, a fait précéder la publication de ses documents d'une introduction explicative, que l'on jugera sans doute un peu trop générale et sommaire. Certes, on y trouvera d'intéressants détails pour les périodes récentes de l'histoire de l'Athos, que M. M. connaît bien et qu'il a plus amplement étudiées ailleurs : malheureusement, sur l'époque proprement byzantine ses informations sont beaucoup moins complètes et sûres. Ici, M. M. semble peu au courant des travaux récents sur les questions qui l'occupent, et on s'étonne en particulier qu'il ait ignoré l'excellent parti tiré par M. Schlumberger dans son *Nicéphore Phocas* des documents relatifs à Saint Athanase l'Athonite. On sera plus surpris encore des idées singulièrement étroites qu'émet M. M. sur les préoccupations et le rôle du monachisme byzantin : l'histoire des couvents de

1. Ce texte est déjà publié par Gédéon.

Constantinople au moyen âge montre assez amplement pourtant qu'on y a connu d'autres soucis que la seule recherche de la vie ascétique la plus parfaite, et on y voit, bien avant 1400, les moines s'intéresser à l'éducation et même à la vie publique, et ne point fermer obstinément les portes de leurs cloîtres à la civilisation. Je sais bien que M. Meyer n'est point un érudit de profession, et qu'il a eu grand mérite à trouver, parmi les soins du ministère pastoral qu'il remplissait à Smyrne, le temps de s'intéresser à l'Athos et d'y recueillir des monuments historiques ; mais il faut bien dire aussi que ses affirmations ont parfois besoin d'être contrôlées, et voir surtout dans ce livre un recueil de documents toujours curieux, parfois même d'une haute et réelle valeur historique.

Ch. Diehl.

---

489. — **Geschichte des neueren Dramas,** von Wilhelm Creizenach, Professor der deutschen Sprache und Litteratur an der Universitæt Krakau. Erster Band. Mittelalter und Frührenaissance. Halle, Niemeyer. 1893. In 8°, xv et 586 p. 14 mark.

M. Creizenach travaille depuis longtemps à cette *Histoire du drame moderne* dont il a publié naguère le premier tome et il n'avait pas besoin de nous dire dans sa préface que l'œuvre lui a coûté beaucoup de peine. Cette peine était d'autant plus grande que sur le domaine considérable qu'embrasse ce volume, de nouvelles études ne cessaient de paraître. Aussi quelquefois M. C. se comparait-il à ce lent barbier de Martial qui, lorsqu'il avait fini de raser, devait se remettre à la besogne, parce que les poils avaient eu le temps de pousser sur l'autre joue. Il se résolut donc à ne plus rien consulter de tout ce qui paraîtrait depuis 1891.

Le tome premier n'épuise pas le sujet que M. C. comptait traiter. Il est, comme l'indique le titre, consacré au moyen âge et à la première Renaissance. D'une part, l'auteur passe en revue les formes que le drame a prises au moyen âge et s'arrête à l'époque de la Réforme ; d'autre part, il étudie le réveil de l'antiquité jusqu'au milieu du xve siècle. C'est dans le tome second qu'il décrira la suite du mouvement de la Renaissance et l'origine des formes nouvelles qui sortiront de l'union et du choc de l'élément ancien et de l'élément moderne, qu'il appréciera d'ensemble le drame du moyen âge et son influence sur le développement ultérieur du théâtre.

Le présent volume comprend huit chapitres ou livres. M. C. examine d'abord *la survivance du drame antique au moyen âge* : interruption des traditions de l'antiquité; autorité de Térence qui passe pour un philosophe et un maître de la vie; Hrotsvitha qui est très finement jugée (p. 19) ; les comédies élégiaques, comme le *Geta* et l'*Aulularia* de Vitalis, l'*Alda* de Guillaume de Blois, la *Baucis*, qui nous montrent que « la comédie antique, même dans le monde des savants du moyen

âge, faisait des essais poétiques indépendants » (p. 31); le *Pamphilus*, le *Babio*, etc. M. C. insiste sur l'importance du *Pamphilus* dont un remaniement scénique fut représenté à Sienne en 1518, et du *Geta* dont le principal personnage a fourni le type du domestique à la fois sot et rusé, parodiant sans le vouloir son savant maître.

M, C. retrace ensuite *les commencements du drame religieux en langue latine* (p. 47-107) : les premiers essais dramatiques dans le cycle de Pâques ; le développement de l'élément dramatique dans le cycle de Noël — un des passages les plus remarquables du volume où l'auteur, aidé du travail de Sepet et de ses lectures étendues, montre très clairement comment « pénètre et se développe une vie dramatique de plus en plus riche » — les deux drames de Noël qui se détachent des « Prophètes du Christ », le *Daniel* d'Hilaire et le *Daniel* de Beauvais; les autres drames qui n'appartiennent pas à ces deux cycles (le drame de l'*Époux* ou des *Vierges folles et sages* [1], l'*Antechrist* de Tegernsee qui a un côté politique et mêle des traits du présent à la description de l'avenir, etc.); le développement ultérieur du cycle de Pâques (*jeux* de Tours et de Klosterneuburg, les plus anciennes « dramatisations » de la Passion, etc.) ; l'élément comique de ces jeux et drames qui peu à peu est chassé de l'église ; les représentations à l'intérieur du couvent, car, en même temps que « le drame religieux sortait dans la rue par le grand portail, il rentrait au couvent par la porte latérale » (p. 102).

Viennent *les commencements du drame religieux dans les langues populaires* (chap. III, p. 108-161). Après avoir montré que la langue populaire remplace le latin et la récitation, le chant, M. C. analyse successivement : 1° les drames allemands, cycles de Pâques et de Noël, et notamment le jeu des vierges folles et sages qui fut joué en 1322 à Eisenach devant le margrave Frédéric et qui produisit sur ce prince une impression si profonde ; 2° les drames français, *Adam* dont l'auteur a traité le sujet « avec un esprit vraiment poétique, sans se contenter de le revêtir mécaniquement d'une forme dramatique », le *Saint-Nicolas* de Jean Bodel qui semble présager au théâtre français un genre romantique dans l'esprit du drame anglais et du drame espagnol de plus tard, puisqu'il « réunit en un ensemble l'élément chevaleresque, la fantaisie, la description réaliste et burlesque de la vie journalière des classes inférieures du peuple », le *Théophile* de Ruteboeuf qui n'est remarquable que par la versification et qui donne l'impression que le pauvre diable a rapidement exécuté un travail de commande (p. 141), les miracles de Marie; 3° les drames provençaux et *sainte Agnès*; 4° l'*Harrowing of the Hell*.

Nous voici arrivés au quatrième livre du volume qui traite des *Mystères*, des drames religieux de la fin du moyen âge (p. 162-358). La

1. M. Creizenach se réfère ici à l'appréciation si précise de M. G. Paris (*Littérature française au moyen âge*, § 165),

valeur morale et esthétique des mystères, leur style et leur versification, leur structure dramatique, leurs personnages traditionnels, leurs anachronismes, ce qu'ils renfermaient de comique et qui scandalisa le clergé, les prétentions littéraires des auteurs, la mise en scène, l'éclat des représentations, la musique qui les accompagnait, le public et les acteurs, tels sont les points que M. C. considère d'abord. Puis, selon sa méthode, il apprécie les mystères de chaque pays, ceux d'Allemagne, ceux de France (les quatre drames d'un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève sur la vie de Jésus, la *Passion* d'Arras, la *Passion* d'Arnoul Greban, la *Passion* de Troyes, la *Passion* de Jean Michel, le *Mystère du vieux Testament*, *Job*, le Mystère des apôtres de Simon Greban, la *Vengeance du Seigneur*), ceux de Provence, d'Angleterre, d'Italie, des Pays-Bas, des peuples slaves, et après cette revue longue et minutieuse, conclut que l'influence française a été grande sans doute, mais qu'il n'y a pas eu d' « emprunt international » aussi considérable qu'on le croirait, que les mêmes motifs s'imposaient et furent traités, développés partout, de Suède en Espagne, de Tyrol en Cornouailles, et qu'on voit par là à quel degré « l'hnmanité du moyen âge était, sous la domination de l'église, devenue une masse qui pensait uniformément, qui sentait uniformément ».

Suivent *les commencements d'un drame sérieux et mondain* (chap. v, p. 352-578) : *l'Estoire de Griselidis* qui date de 1393 et qui est « le premier exemple d'un drame sérieux et mondain en langue française » aùssi bien que d' « une histoire sous forme dramatique » ; les *abele spelen* néerlandais ; le *Mystère du siège d'Orléans ;* la *Destruction de Troyes,* de Jacques Milet, etc. ; mais « dans cette littérature dramatique du moyen âge finissant, l'introduction de sujets mondains n'a été nulle part accompagnée d'une influence vivifiante, libératrice ».

Le chapitre sixième traite du *drame comique du moyen âge* (p. 378-457) et M. C. y adopte avec raison l'ordre chronologique : l'élément dramatique dans les productions des jongleurs, Adam de la Halle, Eustache Deschamps, les pièces néerlandaises, les *Fastnachtsspiele,* les farces françaises, les fous, la basoche, la satire politique, Louis XII et Gringoire, *Pathelin,* le répertoire des écoliers et étudiants, etc. Ici encore, M. C. se demande, comme dans le chapitre précédent, s'il y a eu « emprunt international », mais il ne trouve que de nombreuses analogies. Si l'influence française se montre aux Pays-Bas et dans le nord-ouest de l'Italie, elle ne se manifeste pas en Allemagne ; les pièces de Nuremberg ont un caractère tout à fait original et leurs manuscrits nous reportent à une époque plus lointaine que les farces françaises ; s'il y a des motifs, des épisodes, des effets comiques qui offrent quelque ressemblance, ce sont « choses auxquelles deux personnes de pays différent peuvent penser indépendamment l'une de l'autre. »

Les Moralités dont M. C. parle dans le septième chapitre (p. 458-484) sont les drames de la fin du moyen âge et de la Réforme où les

personnages sont des abstractions ; M. C. cite les principales, anglaises, françaises, néerlandaises, allemandes, et caractérise leurs traits essentiels.

Le chapitre qui termine le volume nous présente *les premiers essais dramatiques des humanistes* (p. 485-583) et nous fait assister au « plus grand événement de l'histoire littéraire moderne », au réveil de la tragédie. M. C. cite les noms de ceux qui étudient et imitent Sénèque, Nicolas Treveth, Lovato, Mussato ; il analyse l'*Ecerinis* de Mussato, « la première œuvre poétique qui, depuis l'antiquité, copie les formes du drame antique » et qui offre en maint endroit des effets véritablement dramatiques, l'*Achilleide* de Loschi, la *Progne* de Corraro, le *Hiempsal* de Dati, et, après avoir exposé l'influence de Pétrarque, les comédies des humanistes, le *Paulus* de Vergerio, la *Poliscene* de Leonardo Bruni, le *Philodoxeos* d'Alberti, les comédies des étudiants de Pavie, l'*Hypocrita* de Mercurino, la *Philogenia* d'Ugolino Pisani, la *Cauteraria* de Barzizius (ou Buzarius), la *Fraudiphila* d'Antonio Tridentone, le *Ludus ebriorum* de Secco Polentone, la *Chrisis* d'Enea Silvio Piccolomini où « règne une recherche grossière des jouissances qui dégénère parfois en une repoussante vulgarité » (p. 567), les continuations et « complétements » de l'*Aulularia* par Codrus, de l'*Amphitryon* par Hermolaus Barbarus, le dialogue d'*Isis* dont l'auteur est l'arrière grand-père d'Arioste.

Tel est ce premier volume de l'ouvrage de M. W. Creizenach. Nettement divisé, écrit en un style sain, clair et agréable, il se recommande par les vues d'ensemble comme par les recherches de détail, par les aperçus généraux comme par l'abondance des analyses et la foule des menues remarques. On louera le soin scrupuleux de l'auteur, son goût, la façon modeste dont il reconnaît qu'il n'a pu sur tel ou tel point en savoir davantage, la méthode qu'il pratique de traiter complètement les œuvres essentielles et, en pareil cas, de ne négliger aucun point de vue — comme, par exemple, dans les excellentes pages qu'il consacre aux *Fastnachtsspiele*, dont il apprécie la forme primitive, la transmission, le caractère littéraire et satirique, la langue et le mètre, comme dans le portrait de Mussato qui contient tant de choses en moins de quinze pages. On louera surtout ses connaissances étendues, sa vaste lecture, la masse incroyable de renseignements qu'il apporte et qu'il a puisés dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et dans celles de Paris. Rarement une œuvre d'histoire littéraire a été préparée avec autant de science et de conscience. Souhaitons que le deuxième, puis le troisième volume ne se fassent pas trop longtemps attendre, et exprimons encore à M. Creizenach notre plus vive reconnaissance pour un travail où il y a, suivant un mot de sa préface, tant de matériaux à rassembler et à tamiser.

A. C.

---

490. — **Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère,** recueillies et publiées par M. le vicomte G. d'Avenel, tome VIII (juillet 1657-août 1658). Paris, Impr. nat., 1894. In-4°, x et 835 p.

M. d'Avenel, qui poursuit la publication des *Lettres* de Mazarin interrompue par la mort de Chéruel, s'est fort bien acquitté de cette tâche à la fois longue et pénible. Les notes sont minutieuses, et, sans écraser le lecteur sous leur nombre, elles lui rendent toujours service, si brève que soit leur forme. Nous ne reprochons au scrupuleux éditeur que d'avoir omis, lorsqu'il parle de la bataille des Dunes, l'étude de M. Bourelly. On louera de même la table chronologique des lettres analysées — et analysées en quelques mots qui suffisent — (p. 589-774) ainsi que la table alphabétique et analytique (p. 775-835) qui facilitera singulièrement les recherches des travailleurs. Le volume se lit d'ailleurs avec intérêt. On y voit le cardinal s'aider de l'Angleterre pour vaincre l'Espagne, agiter l'Allemagne par ses intrigues pour abattre l'Autriche, négocier entre la Suède et la Pologne par l'intermédiaire de Terlon et de Lumbres pour pacifier l'Europe septentrionale. Nous ne pouvons insister sur toutes les lettres; notons seulement celles qui démontrent que Mazarin ne s'attribuait pas l'honneur de la victoire des Dunes et qu'il ne se brouilla pas avec Turenne, une lettre sur l'assassinat de Monaldeschi (p. 224), une autre qui prouve que Servien, et non Lionne, répondit aux attaques dirigées contre l'alliance anglaise, et citons deux mots du cardinal qu'on connaît déjà, mais non sous cette forme : « ma langue n'est pas si bonne françoise comme mon cœur » (p. 477), et : « Les Français ont toujours eu liberté de descrier toutes choses; quand saint Pierre seroit surintendant, il ne seroit pas à l'abri de leur censure et de leurs médisances, et il me semble que les gens sages, comme vous, doivent peu se mettre en peine de ce que disent les sots » (p. 4).

A. C.

---

491. — **Le maréchal de Ségur, 1724-1801, ministre de la guerre sous Louis XVI,** par le comte de Ségur. Paris, Plon, 1895. In-8°, viii et 398 p. 7 fr 50.

L'ouvrage de M. le comte de Ségur sur son quadrisaïeul est très soigné et neuf en beaucoup de parties grâce à des documents de famille, à des fragments de *Mémoires* et à de consciencieuses recherches faites dans les archives et les bibliothèques publiques. L'auteur présente d'abord les ancêtres du personnage dont il raconte la vie, notamment le beau Ségur (voir sur ses amours avec l'abbesse de la Joye le récit piquant de Saint-Simon), l'évêque de Saint-Papoul et le comte Henri-François. Puis il expose les débuts du futur maréchal, Philippe-Henri, qui fit ses premières armes dans la guerre de succession d'Autriche et assista aux sièges de Linz et de Prague pour participer ensuite aux principales

affaires d'Italie, à l'attaque de Château-Dauphin, à la bataille de Coni, au combat de Tanaro, ainsi qu'à la campagne de Flandre. Blessé à Rocoux, blessé à Lawfeld, célébré par Voltaire

> Ange des cieux, puissances immortelles,
> Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes.
> Ayez pitié de cet âge si tendre!

nommé brigadier d'infanterie, à vingt-trois ans, Philippe de Ségur reçut alors de toutes parts les plus éclatants témoignages d'intérêt (p. 155). Une fois guéri, il se maria. Mais « il n'avait que peu d'années à consacrer aux loisirs de la vie domestique ». Après une mission fort désagréable et ingrate en Corse, il alla combattre en Allemagne et vit les journées d'Hastembeck, de Crevelt, de Minden, de Warbourg, de Clostercamp, etc. Inspecteur général d'infanterie pour le Hainaut, sous le règne de Louis XV, et, moins d'un an après l'avènement de Louis XVI, gouverneur du comté de Bourgogne, il obtenait à la fin de 1780 le ministère de la guerre, grâce à Besenval qui le proposait à Vaudreuil et à d'Adhémar qui le proposaient à Mme de Polignac qui le proposait à Marie Antoinette. En même temps que lui, Castries arrivait à la marine. Les deux ministres (qui furent nommés ensemble maréchaux de France) agirent de concert et préparèrent un plan d'ensemble pour terminer la campagne d'Amérique. Mais l'œuvre de Ségur ne se borne pas à l'heureux achèvement de cette guerre. Il créa une sorte de conseil supérieur qui rendit de grands services — mais dont l'auteur n'a pu retrouver les délibérations aux archives du ministère. Il enjoignit aux colonels de passer désormais à leur régiment tout le temps déterminé par les réglements militaires. Il envoya le même ordre aux commandants des provinces. Il exigea que les soldats fussent deux, et non plus trois, dans un lit. Il réforma complètement les hôpitaux. Il obtint par un bref du pape la dispense du maigre dans l'armée. Il supprima l'humiliant châtiment des baguettes pour ne le réserver qu'au crime de désertion en pleine paix. Il édicta la peine de la prison contre quiconque porterait, sans être officier, épaulettes, cocarde ou dragonne. Il réglementa dans le plus grand détail tout ce qui concernait l'habillement des troupes. Il fonda une École des enfants de l'armée. Il forma dès 1783 un corps d'état-major, etc. Mais une seule mesure fit oublier le labeur de cette administration qui dura près de sept années. Le 22 mai 1781 paraissait l'ordonnance sur les preuves de noblesse exigées dans l'armée, ordonnance qui souleva les colères et qu'on a regardée comme une des causes de la Révolution. L'auteur s'efforce de justifier son ancêtre, et il y réussit. Il prouve que le maréchal prévit le mécontentement du tiers-état et que pour atténuer la sévérité du décret, il excepta de l'obligation prescrite les fils des chevaliers de Saint-Louis et les candidats aux emplois d'officiers dans les troupes légères. Mais le maréchal avait signé l'ordonnance qu'il désapprouvait, et l'opinion le rendit responsable. Les dernières pages du volume traitent de la démission de Ségur, de son

existence pendant la Révolution, de son emprisonnement, de l'audience où le premier Consul le traita avec la plus courtoise déférence (p. 361). L'auteur ne s'est pas contenté de faire revivre cette noble et sévère figure. Il a, par intervalles, comme pour égayer son œuvre et y semer de jolies anecdotes, mis en scène les deux fils du maréchal, le comte, l'ambassadeur en Russie, et le vicomte, poète, auteur dramatique, romancier, tous deux unis par une tendre amitié et célèbres par leur brillant esprit [1].

A. C.

---

492. — **Mémoires du comte de Paroy**. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution, 1789-1797, publiés par Étienne CHARAVAY, Paris, Plon, 1895. In-8°, XLII et 479 p. 7 fr. 50.

Les *Souvenirs* du marquis de Paroy avaient été publiés en 1883 par M. le marquis de Chennevières. Les *Mémoires* du comte de Paroy, fils du marquis, sont publiés aujourd'hui par M. Étienne Charavay qui les accompagne de quelques notes et les fait précéder d'une introduction. Disons tout d'abord que l'introduction nous renseigne complètement sur les deux « mémorialistes » et sur leur existence, notamment sur celle du comte de Paroy. M. C. ne se contente pas d'analyser rapidement les *Mémoires* et de nous en exposer l'intérêt et la valeur ; il retrace la carrière du comte qui arrête son récit à l'année 1797 ; il nous apprend que Paroy fut très mal récompensé de ses services par la Restauration ; il nous fait son portrait physique et moral, le montre souple, plein de sang-froid, prompt à se tirer d'embarras, habile à plaider, s'insinuant dans les bonnes grâces de tous, n'ayant au monde que deux irréconciliables ennemis, David et Quatremère de Quincy [2]; enfin, il donne aussi com-

---

1. Les noms allemands cités dans la partie relative à la guerre de la succession d'Autriche auraient pu être mieux orthographiés (je ne cite que *Khevenhuller* pour Khevenhüller, *Torring* pour Tœrring, Donawerth pour *Donauwerth*); — pourquoi dire *la* et non le Lech ?; — p. 265 l'abbé Bossut était examinateur de la marine, et non de l'artillerie; — p. 266 il convenait de citer, à propos de l'ordonnance de 1781, le jugement de Droz (*Hist. du règne de Louis XVI*, I, p. 285) et les *Mém. secrets*, XVII, 380; — p. 336 on aurait dû dire que le Comité des pensions répondit à Ségur et qu'il fit sans crainte imprimer les lettres du comte et du vicomte, que l'opinion fut alors très défavorable aux Ségur, qu'on traita le maréchal de créature d'un Besenval, etc. (cf. les journaux du temps et notamment les *Révol, de Paris*, n° 40, p. 121-126; — l'auteur cite les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun (I, 171); mais il aurait dû rappeler un autre passage de ces *Mémoires* (I, 257-258) où l'artiste rapporte que la comtesse de Ségur ne quitta pas son beau-père « vieux et infirme qui trouvait en elle une véritable Antigone »; — les *Mémoires* de Mautort ont parn trop tard pour que l'auteur pût les connaître ; ils renferment (p. 349) un jugement cruel sur le maréchal « souple vis à vis des grands, hautains avec les inférieurs ».

2. Cf. sur Quatremère, p. 264; Paroy le représente comme un artiste raté qui se met à écrire pour être quelque chose et se jette dans la Révolution pour jouer un rôle : « Il se montra dans tous les clubs ; une grosse voix, un grand front, le mot de liberté à la bouche, le firent regarder comme un fort athlète de son parti. »

plètement que possible le catalogue de l'œuvre artistique de Paroy, car Paroy fut un amateur très éclairé, membre de l'Académie de peinture, collectionneur de vases étrusques, etc. Quant aux *Mémoires*, ils sont intéressants. M. C. a bien vu qu'ils ne sont, en certains endroits, notamment dans le récit des événements où l'auteur n'a joué aucun rôle, qu'une compilation, et, par exemple, nous lui signalerons la page 223 comme tirée entièrement des *Mémoires* de Ferrières. Mais l'histoire pourra profiter de certains chapitres où Paroy raconte les faits auxquels il prit part, comme les journées du 20 juin[1] et du 10 août. Paroy a très joliment peint la fin de l'ancien régime : familier de la duchesse de Polignac, sa cousine, de la princesse de Lamballe, de la comtesse de Tourzel, assistant à toutes les fêtes et les embellissant par sa complaisante ingéniosité, ne cessant grâce à ses talents de faire de galants cadeaux, employant la lanterne magique pour enseigner l'histoire au Dauphin, donnant à la reine une lunette d'approche pour qu'elle suive à la fête de la Fédération les mouvements du roi, il nous apporte de curieux détails sur la cour de Louis XVI et de Marie Antoinette. Pareillement, il trace un saisissant tableau du Bordeaux révolutionnaire, de ce Bordeaux où il cherche un refuge en 1793, où il court mille dangers émouvants, où il devient le commensal de Lacombe, de Tallien, d'Ysabeau (auquel il fournit un secrétaire, le futur général Avy), et il a su marquer fortement la Terreur « en pleine activité de tous côtés » (p. 377). De retour à Paris, il décrit la vie parisienne sous un aspect curieux ; pour vivre, il s'adonne aux arts, occupe des femmes, des religieuses, des chanoinesses à enluminer des éventails, à confectionner des robes avec application de fleurs sur l'étoffe ; il invente un nouvel ornement des ridicules qui a grand succès ; il tire parti d'étoffes gâtées et fait imprimer des sujets sur des châles ; il imagine d'autres sujets pour ronds de boîtes ; il fabrique à la duchesse d'Ossuna un peigne dont la forme inédite excite l'envie des belles dames à un bal de Talleyrand ; il reproduit des gravures anglaises sur le procès de Louis XVI, place au centre d'un tableau d'assignats un mendiant de Callot, etc. Ce qui frappe, c'est son royalisme. Il se sacrifie à Louis XVI ; il invente pour lui une cuirasse ; il se rend, lui sixième, à son coucher, après l'acceptation de la Constitution ; il accepte avec une profonde reconnaissance un petit troupeau de béliers mérinos d'Espagne dont le monarque, assez singulièrement, récompense son dévouement désintéressé ; il combat au 10 août pour la monarchie ; même après l'exécution de son souverain, il reste fidèle à la reine, au Dauphin, à Madame Royale ; il répand leurs portraits dans le public ; il fait boire Ysabeau et Lequinio à la santé d'un Amour qu'il a gravé sur une bague et qui représente le Dauphin ; il envoie à Madame Royale, prisonnière au Temple, un dessin avec des vers, et une bague. Aussi, ce royaliste

1. Il est évident que Paroy fait erreur, lorsqu'il dit qu'au 18 juin, dans les Tuileries, chacun commentait la lettre de Lafayette à l'Assemblée (p. 297).

inébranlable, intraitable, dévoué jusqu'au dernier jour à la monarchie, si ingrate qu'elle soit, n'a-t-il rien compris à la Révolution. Mais, malgré son intransigeance, il est plus impartial qu'on ne le croit tout d'abord. Dans son récit de la prise de la Bastille, il rend justice au peuple. Quel que soit le jacobinisme de Tallien et d'Ysabeau, il leur témoigne sa gratitude. Il ne parle qu'avec une sorte d'effusion de cette bonne Mlle Cabarrus « à qui les Bordelais devraient élever une statue de la Reconnaissance reproduisant ses traits » (p. 392). Paroy, comme dit M. Charavay, était un honnête homme et il a eu de dramatiques aventures : double raison pour lire ses *Mémoires*.

A. C.

---

493. — J. B. Marcaggi. **Une genèse**, Ajaccio, De Peretti, 1895. In-8°, xiii et 370 p. 5 francs.

L'auteur a voulu « composer une figure de Bonaparte, déduite des documents connus », et il prétend démontrer que Napoléon est « un Corse au surhumain génie » qui réunit au suprême degré les qualités et les défauts de la race corse et, « garda le caractère entier du Corse ». La dessus, et sans faire cette démonstration, il retrace les premières années de son héros. Livre premier : *l'Enfant ou Nabulione*. Livre deuxième : *l'Élève Napoleone de Buonaparte*. Livre troisième : *l'Officier d'artillerie Buonaparte*. Livre quatrième : *la Révolution en Corse*. Nous ne blâmerons pas les erreurs de M. Marcaggi, puisqu'il n'a pas attendu « la publication des papiers de jeunesse qui permettra d'établir la dynamique de ce puissant cerveau dans sa période de formation » (p. v). Mais il a vraiment trop *romancé* son récit. Où a-t-il pris tous ces détails sur l'enfance de Napoléon et sa passion des soldats qui devenait « morbide », sur les conversations entre Charles et Letizia (p. 32), sur les courses de l'enfant dans le maquis (p. 36), etc.? Où a-t-il pris ces entretiens entre le jeune Bonaparte et les beaux messieurs du collège (p. 47)? Est-il bien sûr que Napoléon, dont « les étranges yeux gris, phosphorescents, s'alanguissaient de bonté, avoua sa flamme à M du Colombier » (p. 71); qu'au retour de l'officier à Ajaccio, « un murmure flatteur s'élevait sur son passage et dilatait son cœur » (p. 80); qu'à Auxonne, en 1788, Bonaparte trouvait ses camarades « plats, sans grandeur et sans idéal » (p. 88)? La narration de M. M. est d'ailleurs trop coupée de documents. Il reproduit presque dans leur intégrité tous les écrits de Bonaparte qu'on connaissait avant l'ouvrage de MM. Masson et Biagi, au lieu de les résumer et d'en analyser l'esprit. En somme, il n'apporte rien de nouveau, sinon des passages d'un manifeste de Gaffori (pp. 117-118), la lettre de Masseria à Clavière (pp. 302-305) et le récit tiré d'une lettre de Jérome Levie (p. 333). Mais si le livre est comme écrasé sous les documents et s'il a parfois le style emphatique, s'il contient

quelques fautes [1], des anecdotes suspectes trop délayées, des tirades dignes d'un feuilleton de journal, on y trouve des aperçus justes sur le caractère corse, sur les idées du jeune Napoléon et sur les actes de Paoli; en plus d'un point, M. Marcaggi a vu clair.

A. C.

494. — **La vie en France sous le premier Empire, par le vicomte de Broc.** Paris, Plon. 1895, in-8°, 524 p. 7 fr. 50.

L'auteur a voulu tracer un tableau du Consulat et de l'Empire, comme il avait tracé naguère un tableau de la France sous l'ancien régime et de la France pendant la Révolution. Il s'efforce de montrer comment se forma le nouveau gouvernement et comment se réorganisa la société, quel était alors l'esprit, le caractère de la nation, et il considère les hommes, non pas à l'armée et à la guerre, mais dans leur maison, dans leur existence intime, dans leur rôle individuel et social, avec leurs sentiments, leurs habitudes, leurs opinions. Il a divisé son livre en quatorze chapitres. Après avoir exposé la chute du Directoire, l'œuvre du Consulat et la constitution de l'Empire, il fait voir de quelle façon Napoléon s'empara des esprits par l'enseignement et ce que fut sous son règne le service militaire, ce que fut la police, la censure, la liberté individuelle et religieuse. M. de Broc sait très bien choisir ses citations et les encadrer. Grâce à de nombreuses lectures et à un habile arrangement de détails puisés un peu partout, il réussit dans les chapitres VIII et IX à faire revivre la physionomie du Paris impérial et la vie en province. Mais ses chapitres sur les salons, sur le luxe et la mode, sur le théâtre et la vie intellectuelle (où il y a trop d'emprunts à Merlet), ne sont pas assez neufs.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le livre que M. René Doumic publie à la librairie Perrin sous le titre *Les jeunes, études et portraits* (In-8°, xv et 291 p. 3 f. 50) ne relève pas de la *Revue*. Bornons-nous à dire que l'auteur suit le mouvement du roman contemporain avec attention et sympathie, qu'il dit toutefois leurs vérités aux « jeunes ». Le volume contient seize études : Rod; Rosny; Hervieu; les décadents du christianisme (Huysmans); La glorification de l'énergie (Barrès); La théorie du pardon (*La Tourmente* de Margueritte); Léon Daudet; Art. Roë; Lavedan; Fr. de Curel; La poétique nouvelle; G. Rodenbach; Le comte R. de Montesquiou-Fezensac; M. Maeterlinck; G. d'Annunzio; Les cent quarante et un.

1. M. M. écrit toujours Barin au lieu de *Barrin* et Dhiller au lieu d'*Hilaire;* il parle de l'Empereur d'*Autriche* (p. 197), de *Gustave-Adolphe* (au lieu de Gustave III, p. 250), etc.

BELGIQUE. — M. Eugène HUBERT, professeur à l'Université de Liège, vient de publier en une étude intitulée *Un chapitre du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au* XVIII*e siècle* (Bruxelles, Hayez. In-8°, 102 p.) un curieux mémoire que Goswin de Fierlant, membre du conseil privé, rédigea en 1771 sur l'abolition de la torture. Il l'a fait précéder d'une introduction intéressante et l'accompagne de notes utiles, tirées des archives.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1895.

M. Radloff, correspondant étranger, lit une adresse de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Il communique ensuite le déchiffrement de l'inscription très ancienne qu'il a découverte, en 1891, au cours d'une mission en Mongolie. — M. Barbier de Meynard joint ses remerciements et ses félicitations à celles de l'Académie.

Le R. P. Delattre, correspondant, entretient l'Académie des fouilles qu'il poursuit depuis plusieurs années à Carthage. — M. Heuzey adresse ses remerciements au P. Delattre pour le lot d'objets en or, en argent et en terre cuite qu'il a offerts au Musée du Louvre, à l'occasion du centenaire de l'Institut. Ces objets sont très intéressants par les indications qu'ils donnent sur la diffusion de l'industrie phénicienne et gréco-phénicienne dans le bassin de la Méditerranée. — M. de Vogüé présente quelques observations sur les vases découverts à Carthage.

M. le professeur Salinas, directeur du Musée national de Palerme et correspondant étranger, communique quelques renseignements sur une acquisition faite par ce musée d'un grand sceau de plomb du célèbre Euphémius qui, révolté contre l'empire d'Orient, se proclama lui-même empereur, et ne pouvant se maintenir par ses seules forces, finit par appeler les Arabes dans l'île. Sur ce sceau, il prend le titre de « Basileus » des Romains, comme les empereurs légitimes.

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait une communication sur le papyrus et ses représentations dans l'art égyptien. On s'accorde généralement à admettre que les artistes pharaoniques ont donné au papyrus une forme conventionnelle; mais quelle est l'origine et la raison de cette forme? Pourquoi ont-ils attribué une telle forme au papyrus, tandis qu'ils ont représenté le lotus sous sa forme naturelle ? Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été examinées et que M. Joret a essayé de résoudre. Les artistes égyptiens, dit-il, ont conservé au lotus sa forme naturelle, parce que la représentation n'en offrait aucune difficulté ! Au contraire, la reproduction de la panicule étalée et diffuse du papyrus était bien faite pour les embarrasser; ils ont éludé la difficulté en représentant cette panicule avant son complet développement, alors que les pédicelles entourées encore par les stipules lui donnent l'aspect d'une fleur aux pétales nombreux, ténus et verdâtres. Cette forme, une fois trouvée, est devenue schématique et a été fidèlement conservée pendant toute la durée de la domination des Pharaons. Elle a pu être modifiée à une époque relativement récente; mais jusqu'à l'époque gréco-romaine, elle est toujours restée reconnaissable et facile à distinguer du lotus, avec lequel on a eu trop souvent le tort de le confondre.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1895

495. — **Histoire critique du texte et des versions de la Bible**, par A. Loisy. — Tome I. *Histoire du texte hébreu de l'Ancien Testament*, in-8°, pp. 314. — Tome II. *Histoire critique des versions de l'Ancien Testament*, in-8°, pp. 245. Paris, A. Picard, éditeur.

Ces deux volumes, qui ne sont autre chose que les cours professés il y a quelques années par M. Loisy à l'Institut catholique de Paris, contiennent l'exposé de tout ce qu'on peut dire, à l'heure qu'il est, de certain ou de probable, touchant l'histoire du texte et des versions de l'Écriture, la valeur critique de ces textes et de ces versions, les moyens à employer pour retrouver autant qu'il est possible la teneur primitive des écrits bibliques.

Le premier volume surtout mérite d'être signalé par la manière claire et précise dont le sujet est traité. L'auteur commence par retracer l'histoire de la langue et de l'écriture hébraïques. Il examine ensuite les différentes phases par lesquelles a passé le texte hébreu de la Bible avant l'époque talmudique, et depuis cette époque (IIe siècle de notre ère) jusqu'à nos jours, à travers les deux grandes étapes qu'on pourrait nommer massorétique (VIe siècle) et rabbinique (XIIe siècle). Le chapitre consacré à exposer la nécessité, les ressources et les règles de la critique textuelle est écrit avec autant de perspicatité que de modération. L'auteur a sur plusieurs qui ont traité le même sujet l'immense avantage de n'avoir point de système préconçu. Dès lors il ne se voit pas obligé de recourir aux subtilités hypercritiques souvent nécessaires pour concilier avec un plan d'ensemble tracé à l'avance les passages récalcitrants ; pas plus qu'il ne se croit astreint — et cela avec raison — de défendre, pour des motifs dogmatiques, l'authenticité des livres saints telle qu'on la

trouve exposée dans certains ouvrages qui dénotent chez leurs auteurs une égale ignorance des principes de la critique biblique et principes de la théologie catholique. En exposant les résultats auxquels est arrivée la critique textuelle, M. L. donne des exemples frappants et bien choisis des diverses sortes d'altérations que le texte primitif a subies (additions, omissions, substitutions et transpositions). Il est regrettable que ces exemples soient le plus souvent donnés seulement en transcription et non pas en caractères hébraïques, et que les passages traduits ne soient pas toujours accompagnés du texte correspondant.

M. L. n'ayant en vue que la critique textuelle, néglige dans le second volume l'étude des versions modernes de l'Écriture qui ne fournissent aucun renseignement sur l'état ancien des textes originaux et ne peuvent servir à les corriger. Il ne s'occupe des versions anciennes elles-mêmes qu'en proportion des ressources qu'elles offrent pour la critique des documents primitifs.

Une bonne moitié de ce volume est consacré à la version des Septante. Quoique cette seconde partie du travail de M. L. nous paraisse légèrement inférieure à la première, elle n'en est pas moins recommandable pour la netteté et la précision avec lesquelles il résume les travaux antérieurs, complétés sur bien des points par ses études personnelles[1].

Ces deux volumes forment avec les ouvrages publiés antérieurement par l'auteur (*Histoire du Canon de l'Ancien Testament*, et *Histoire du Canon du Nouveau Testament*) ce que l'on appelle dans les séminaires une Introduction générale à l'Écriture sainte. Bien qu'ils constituent ce que nous avons de plus étendu, de plus précis et de plus solide sur ces questions, en français, il est à prévoir qu'ils ne deviendront pas de sitôt classiques, et qu'on leur préférera, pendant longtemps encore, des ouvrages écrits avec aussi peu de science que de bonne foi. On ne saurait trop le regretter dans l'intérêt des études bibliques. J.-B. CHABOT.

---

496. — **Die Psalmen Salomo's** zum ersten Male mit Benutzung der Athoshandschriften und des Codex Casanatensis herausgegeben von OSCAR VON GEBHARDT (*Texte und Untersuchungen*, XIII, 2). Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8; 150 pages.

497. — **Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien**, Heft 3. Paralleltexte zu Lucas, gesammelt und untersucht von Alfred RESCH (*Texte und Untersuchungen*, X, 3). Leipzig, Hinrichs, 1895; in-8, XII-847 pages.

498. — Mose B. Samuel Hakkohen **Ibn Chiquitilla** nebst den Fragmenten seiner Schriften, von Dr Samuel POZNANSKI. Leipzig, Hinrichs, 1895; in-8, VIII-200 pages.

L'édition des *Psaumes de Salomon* que vient de publier M. O. von

---

1. L'auteur aura sans doute quelques modifications à apporter, dans une nouvelle édition, à son chapitre sur l'histoire de l'Écriture hébraïque qu'il a publié avant l'apparition du livre de M. Ph. Berger. Il devra également ajouter un important paragraphe au chapitre des versions syriaques relativement à la nouvelle version découverte au Sinaï (dont nous avons parlé ici même) et qui représente une traduction faite sur un texte grec vraisemblablement contemporain d'Origène.

Gebhardt est une œuvre préparée de longue main. Le texte de cet apocryphe, composé en hébreu mais conservé seulement en grec, nous était parvenu dans un état très défectueux. La meilleure édition, celle de Swete (*The Old Testament in Greek according to the Septuagint,* III; Cambridge, 1894), n'est fondée que sur un groupe de manuscrits appartenant à la même famille et un manuscrit du Vatican dont la collation n'a pas été faite avec une entière exactitude. Le témoignage de ce dernier manuscrit est complété et rectifié dans l'édition de M. O. von Gebhard par celui de trois autres manuscrits (deux du mont Athos et un de Rome, *Casanatensis*) qui lui sont apparentés. Inutile de dire que la description des manuscrits est faite avec le plus grand soin, et leur généalogie établie par une discussion sérieuse. Toutefois nous sommes avertis que l'archétype commun d'où procèdent tous les manuscrits connus se trouvait déjà passablement éloigné de l'original et contenait des fautes auxquelles on ne peut remédier maintenant que par la conjecture. Le savant éditeur n'a pas d'autre prétention que celle de nous fournir un texte amélioré. Il s'est permis très rarement d'y introduire des corrections conjecturales et on ne peut que le louer de cette réserve [1].

II. — On connaît la thèse de M. Resch sur l'origine des Synoptiques et l'Évangile hébreu (v. *Revue critique* du 27 mars 1893 et du 27 août-3 septembre 1894). Le volume considérable qui vient de paraître et qui contient des recherches importantes sur le texte du troisième Évangile prête aux mêmes critiques et mérite les mêmes éloges que les précédents. Les variantes des manuscrits et des citations patristiques continuent à être présentées indistinctement comme des traductions diverses de l'Évangile primitif; des rapprochements instructifs se mêlent à d'autres qui n'ont pas grande portée; des hypothèses très heureusement trouvées se combinent avec des vues systématiques dont l'avenir est au moins douteux. En définitive, beaucoup de matériaux utiles pour la critique des Évangiles se trouvent groupés, en partie élaborés : si M. R. n'arrrive pas à prouver entièrement sa thèse, il n'en aura pas moins rendu de grands services à l'exégèse du Nouveau Testament.

L'intention du savant critique paraît être de nous rendre l'Évangile hébreu tel qu'il fut écrit par l'apôtre Mathieu. En attendant, il nous en donne des parties notables en traduction grecque. C'est ainsi que l'apocalypse synoptique est rétablie dans sa forme primitive (p. 607-610), et pareillement le récit de la dernière cène (p. 676-678). La restitution paraîtra dès l'abord suspecte à bien des gens, car elle a pour effet de supprimer toutes les difficultés que présente l'interprétation de ces textes. Une petite phrase : « Et il y aura des schismes et des hérésies », considérée comme parole du Seigneur sur la foi de saint Justin, et pla-

1. La conjecture τοῦ σθένους dans Ps. xvii, 14 est fort ingénieuse, mais trop peu sûre pour qu'il n'eût pas été préférable de maintenir dans le texte la leçon τοῖς θεοῖς recommandée par les manuscrits et, à ce qu'il semble, par le sens général du passage.

cée au milieu du discours sur la fin du monde, ouvre une perspective indéfinie entre la ruine de Jérusalem et la consommation des choses. Grâce aux compléments que la première épître aux Corinthiens (XI, 23-26) fournit au récit de l'institution eucharistique, celle-ci est nettement détachée du repas pascal dont elle apparaît comme l'abrogation. Quand l'Évangile hébreu sera entièrement reconstitué, les apologistes n'auront plus rien à faire, et les théologiens trouveront leurs textes si bien préparés que leurs spéculations et leurs raisonnements seront superflus. On nous annonce même un second Évangile hébreu, les *toldoth Iesu* où la naissance du Sauveur était racontée, et qui fut la source commune (?!) des récits de l'enfance dans saint Mathieu et dans saint Luc. Pourquoi faut-il qu'on ait laissé perdre les originaux et les traductions de ces deux livres hébreux qui étaient si complets, si exacts, si bien équilibrés, et qu'on les ait remplacés par des récits multiples, écourtés, amalgamés, divergents!.....

M. R. entreprend aussi de prouver que les apparitions de Jésus ressuscité, qui sont énumérées par saint Paul (I Cor. XV, 5-7) sont celles que raconte saint Luc à la fin de son Évangile et au commencement des Actes : l'apparition à Pierre se confond avec l'histoire des deux disciples d'Emmaüs (*Luc* XXIV, 13-35); l'apparition aux Douze est celle qui eut lieu à Jérusalem devant les apôtres et tous les disciples le soir de la résurrection (*Luc* XXIV, 36-43); l'apparition aux cinq cents frères est celle qui eut lieu près de Béthanie (*Luc* XXIV, 50-51) et que M. R. ne veut pas identifier avec la scène de l'Ascension; l'apparition à Jacques n'est pas mentionnée dans le troisième Évangile et doit se confondre avec celle qui eut lieu pour Thomas, d'après saint Jean (XX, 24-29); enfin l'apparition à tous les apôtres est celle qui se termine par l'Ascension (*Act.* I, 4-11). Il y a évidemment de l'arbitraire dans cette construction hypothétique. Le commencement des Actes reprend ce qui a été dit à la fin du troisième Évangile, et on ne saurait voir là deux apparitions. Les autres rapprochements sont de pures conjectures. Mais il y a telle de ces conjectures qui peut être à retenir. Ainsi M. R. observe à bon droit que Thomas, « jumeau », n'est pas un nom, mais un surnom qui pouvait être commun à deux frères ayant chacun leur nom propre et se trouvant l'un et l'autre dans le collège apostolique; la tradition de l'Église syrienne veut que l'un de ces jumeaux ait été l'apôtre Jude; ce Jude est dit frère (?) de Jacques dans les Évangiles; par conséquent les deux apôtres jumeaux étaient Jacques fils d'Alphée et Jude son frère; c'est de Jacques-Thomas que parlent saint Paul, saint Jean et l'Évangile des Hébreux. Cela du moins n'est pas impossible, M. R. a également raison d'insister sur ce que les écrits d'Origène supposent nommés dans le récit évangélique les deux disciples d'Emmaüs et attribuent au premier le nom de Simon tandis que le texte canonique retient seulement le nom de Cléophas. La conclusion actuelle du récit est certainement embrouillée. Les disciples, rentrant à Jérusalem, trouvent

réunis les Onze et tous les fidèles, disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon » ; et ils racontent eux-mêmes ce qui leur est arrivé. Or l'évangéliste n'a mentionné aucune apparition du Sauveur à Simon, et les gens qui affirment si énergiquement la résurrection de Jésus n'y croiront pas encore tout à l'heure (*Luc* XXIV, 36-43) quand ils verront le Sauveur au milieu d'eux. D'après M. Resch ce sont les disciples d'Emmaüs qui annoncent aux autres que Jésus est ressuscité, puisqu'il est apparu à Simon, l'apparition étant censée avoir eu lieu pour lui ; les disciples racontaient ensuite les divers incidents de l'apparition. Cette manière d'entendre le récit présente certains avantages et elle ne paraît pas soulever d'objections décisives. Dans l'espèce, le témoignage d'Origène est considérable. L'hypothèse est bonne à discuter même quand on ne l'accepterait pas comme probable.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les sources que M. Resch assigne au troisième Évangile; mais la méthode suivie par saint Luc est exposée avec beaucoup de justesse (p. 836 et suiv.).

III. — Ibn Chiquitilla est un juif espagnol, grammairien et exégète, qui a écrit dans la seconde moitié du XIe siècle (vers 1050-1080). Il a traduit d'arabe en hébreu les œuvres grammaticales de Iehuda Chayug. Ses commentaires ne sont connus que par les citations des écrivains postérieurs. M. Poznanski a recueilli toutes ces citations et les a éditées avec le plus grand soin. Son étude sur la vie et les œuvres d'Ibn Chiquitilla est une contribution importante à l'histoire de l'exégèse rabbinique pendant le moyen âge.

A. LOISY.

---

499. — **Grammaire latine**, par l'abbé LE GOFF. Paris, Delagrave, 1895.

Le principal reproche que je ferai à la grammaire de l'abbé Le Goff, c'est qu'à mon avis il règne un grand désordre dans la distribution des matières. Cela fait l'effet de morceaux de grammaire ramassés un peu partout et jetés au hasard, et je soupçonne l'auteur de n'être pas maître et sûr de sa méthode. C'est ainsi que le livre se termine par la règle de *plus*, *moins* répétés qui se rendent par *quo, eo*, ce qui est au moins original. Un autre exemple de ce manque d'ordre logique, c'est, je le prends au hasard entre beaucoup d'autres, une observation sur le mode qui suit *quod*, observation qui fait suite à la règle sur les verbes « craindre » et « empêcher », alors qu'il est question de *quod* causal quinze pages avant. Page 146, nous voyons comme titre en grandes capitales : PROPOSITIONS INCIDENTES, et là-dessous nous lisons : « Les propositions subordonnées se divisent en deux classes etc. » Or M. Le G. ne dit rien d'abord des propositions subordonnées ni en quoi elles s'opposent aux coordonnées. La division doit être : Propositions coordonnées — propositions subordonnées ; puis division des subordonnées en complétives et en non complétives (ou incidentes, comme les appelle M. Le Goff).

Ailleurs encore, M. Le G. fait entrer dans une case ce qui doit être dans une autre. Le chapitre des modes, sous la rubrique : Les modes. L'indicatif, commence ainsi : « 1° Le latin emploie souvent le parfait là où le français se sert de l'imparfait... » 4° Le futur passé exprime souvent le résultat d'une action. » Il y a là une confusion inexplicable entre la théorie des modes et celle des temps.

Je ne puis approuver non plus la division en syntaxe générale et syntaxe particulière, surtout quand on n'est pas bien sûr de ce qui doit rentrer dans chacune, et M. Le G. me paraît être dans ce cas. Puisqu'on fait une grammaire élémentaire, que l'on dise sur chaque point l'essentiel et qu'on n'y revienne plus.

P. 158, M. Le G. nous parle de la proposition infinitive servant de sujet, et nous cherchons vainement le pendant, à savoir, la proposition infinitive servant de complément. M. Le G. a éprouvé le besoin de coudre à la queue de son livre un lambeau de pourpre (*purpureus assuitur pannus*) arraché à la robe d'un docteur en Sorbonne. La grammaire se termine, en effet, par une surprise : un appendice sur le latin de saint Jérôme, d'après Gœlzer. En quoi diable le latin de saint Jérôme peut-il intéresser les élèves qui n'en liront jamais une ligne ? Et pourquoi saint Jérôme plutôt que saint Augustin ou Ammien Marcellin ? Cet appendice inattendu intéressera peut-être M. Gœlzer (?), mais vraiment *non erat hic locus*.

Je féliciterai toutefois M. Le G. d'avoir adopté enfin la seule méthode rationnelle qui consiste à réunir dans un seul chapitre l'emploi des cas. Les élèves comprendront mieux ainsi le sens fondamental de chaque cas, sa fonction et ses divers emplois, qui s'expliquent tous par sa définition même. Sur ce chapitre j'aurais bien à faire quelques critiques de détail. Il faudrait, ce semble, diviser le génitif en trois paragraphes : avec les substantifs, avec les adjectifs, avec les verbes, et dire d'abord quelle est sa fonction générale. Il faut distinguer nettement entre le génitif de l'objet et celui du sujet ; dans *orationes Caesaris*, le génitif n'est pas possessif comme dans *domus Caesaris*. P. 111, M. Le G. ne donne pas la définition et le rôle du génitif partitif. L'accusatif de la durée devrait rentrer dans le chapitre de l'accusatif. L'ablatif de détermination et de mesure est mal placé aussi et expliqué trop brièvement.

M. Le G. abuse des moyens mécaniques en se plaçant au point de vue du thème, point de vue absolument faux, à mon avis. Ainsi le chapitre du subjonctif commence de cette manière : *Subjonctif potentiel*. « Quand il n'y a pas en français une proposition incidente commençant par *si*, le conditionnel présent se rend par le présent du subjonctif. Qui croirait, = *quis credat?* » et cela sans qu'on nous ait rien dit du subjonctif en général ni du subjonctif potentiel en particulier, de sorte qu'il y a là un titre qui ne répond à rien et qui restera une énigme pour les élèves. Même absence de définition générale, p. 147 : Sous le titre : Propositions finales, M. Le G. commence immédiatement ainsi :

« 1° *Ut*, afin que, pour que, se construit avec le subjonctif. » Ne faudrait-il pas dire à l'élève ce que c'est qu'une proposition finale, puisqu'on emploi ce terme savant, que certainement il ne comprendra pas ? Cette question des propositions finales est expédiée en douze lignes, c'est trop peu : cette brièveté engendre l'obscurité. C'est ce qui arrive aussi pour les propositions consécutives où l'auteur a trouvé le moyen d'être confus, pour avoir voulu être beaucoup trop bref. Voy. encore p. 154, Rem. II : « *Ut* sert à rendre compte d'une affirmation (*car*). » Ceci explique bien le premier exemple : *Acutus homo*, UT *Siculus*, mais non le second : *Multae erant in Fabio*, UT *in homine Romano, litterae*. Etre court, c'est fort bien, mais il faut avant tout être clair et exact.

Il y aurait bien d'autres critiques de détail à faire. J'ajouterai seulement deux ou trois observations, où M. Le G. ne verra, je l'espère, que l'intérêt que je prends à sa louable tentative. La troisième déclinaison me paraît par trop simplifiée. Je sais bien qu'il y a un supplément; mais il vaudrait mieux ne pas en faire et laisser au maître le soin du triage à faire dans les classes inférieures. Le futur de l'infinitif n'est pas *futurus esse*, mais bien *futurum esse*, vu qu'il fait toujours partie d'une proposition infinitive avec un accusatif sujet. Ces observations et bien d'autres que j'omets, n'empêchent pas le livre de M. Le Goff d'être utile. La plupart des règles y sont bien formulées et seront facilement comprises. Mais j'insiste de nouveau sur deux défauts essentiels : le manque de lien entre ces règles juxtaposées, c'est-à-dire l'absence de théorie générale, qui prépare et assure l'intelligence des règles particulières. En second lieu, l'incertitude de la méthode, je dirai même l'absence de méthode. Ce livre n'est pas un édifice ordonné dans son ensemble, c'est un monceau de pierres. Il faut s'en tenir à la division fondée sur la nature des propositions et s'appliquer à faire rentrer chaque règle de détail dans la case qui la réclame logiquement. Hors de là il n'y a que désordre et confusion.

F. ANTOINE.

---

500. — **Benedicti Regula monachorum.** Recensuit Ed. WOELFFLIN. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, xv-85 pp. in-18 (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana).

Cette édition est dédiée par M. Wölfflin à ses collègues de la commission du *Thesaurus linguae latinae*. Édition et dédicace sont des signes du goût croissant de la philologie allemande pour les textes et les sujets théologiques.

Le meilleur manuscrit, qui sert de base à M. Wölfflin, est à la Bodléienne (Halton 48; VIIe-VIIIe siècle, *O*); un Sangallensis (*S*) du VIIIe siècle, qui a reçu la traduction interlinéaire de l'abbé Kero (720-759), se rattache au précédent, mais a subi quelques retouches. En

regard, une copie un peu postérieure, provenant de Tegernsee (*T*), constitue déjà une sorte de recension ; mais son original était fort ancien et avait conservé la note significative : « codex peccatori Benedicti ». Outre ces trois manuscrits fondamentaux, M. W. a consulté des fragments de Saint-Emmeram (*E*) et l'exposition de la règle écrite par Hildemar avant 840.

La tâche était rendue plus difficile par les remaniements et les additions successives faites par saint Benoît. Nos manuscrits en ont conservé le souvenir par la coexistence de passages parallèles ; la plus importante de ces divergences est la fin de la préface : on y voit clairement que *T* représente la somme des différentes rédactions, *OS* une rédaction plus ancienne. Mais il n'est pas sûr que ces derniers manuscrits soient absolument à l'abri de mélange. Ch. 2, 24, on lit : « cum aliquis suscipit nomen abbatis duplici debet doctrina suis praeesse discipulis (id est omnia bona et sancta factis amplius quam uerbis ostendat) : et capacibus discipulis mandata Domini uerbis proponere, duris uero corde et simplicioribus factis suis diuina praecepta monstrare. » La parenthèse, inexplicable à moins qu'on ne lise *sed et* pour *id est* (cf. 4, 18; 9, 17; etc.), paraît être plutôt le débris d'une rédaction antérieure utilisée pour la suite : « omnia uero quae discipulis docuerit esse contraria, in suis factis indicet non agenda. » Je croirais volontiers que l'on doit à ces repentirs la coexistence dans notre texte actuel du début du ch. 5 : « primus humilitatis gradus est obedientia sine mora », avec 7, 24 : « primus humilitatis gradus est si timorem Dei sibi ante oculos semper ponens... semper sit memor omnia quae praecepit Deus. » Saint Benoît s'est repris plus d'une fois pour écrire sa règle, puisque nous avons encore trois conclusions à des places différentes (après 66, 72 et 73). Il ne s'est pas donné la peine de fondre complètement ses rédactions superposées : « scienter nescius et sapienter indoctus », suivant le mot de son biographe, Grégoire le Grand.

M. Woelfflin pouvait s'aider des études de ses devanciers. Il mentionne dédaigneusement la publication de Schmidt (Ratisbonne, 1880), et c'est tout. Dans son apparat, on le voit citer de temps en temps la vulgate, sans qu'on sache au juste à quoi s'applique cette désignation. Il n'eût pas été déplacé de signaler l'édition de dom Martène, reproduite dans Migne, et qu'avait préparée Mabillon. Les Bénédictins avaient déjà reconnu l'importance du manuscrit d'Oxford, et la collation, due à un de leurs fidèles correspondants anglicans, en est assez exacte [1]. Elle m'a permis de m'expliquer une indication fort obscure de l'apparat de M. W. (48, 8 *O* a : « sextam agent lectioni uacent ») [2]. Deux des leçons que M. W. s'attribue ont été admises déjà par les Bénédictins : 7, 113

1. *O* donnerait (42, 15) : *lectionis si quis*, d'après les Bénédictins; *lectionis nisi quis* d'après M. W. Je crois plutôt à une erreur chez les premiers.

2. De même la note sur 73, 13 : « *uitas* scripsi cum *ST* » ne devient claire que si l'on apprend par les Bénédictins que les autres manuscrits donnent *uita*.

iudicet [1]; 7, 62 *factori nostro* (d'ailleurs avec *OST*). Une autre aurait pu s'appuyer sur les manuscrits propres à cette édition; 15, 7 *matutina*, conjecture insérée par M. W. avec hésitation dans son texte, est la leçon d'un manuscrit de Compiègne. C'était le profit le plus clair à tirer d'une étude même superficielle de l'édition bénédictine, que d'élargir les bases un peu étroites de la nouvelle publication et d'amener l'auteur à examiner ou à faire examiner les manuscrits français.

Dans les limites que s'est tracées M. Wölfflin, son travail est considérable et vraiment fécond. Il n'a pas tenté de renouveler le texte, dont les sources sont si voisines encore de l'original. Cependant il y a fait plusieurs améliorations utiles [2]. On pourrait risquer encore quelques conjectures. Ainsi, 2, 51, au lieu de : « miscens temporibus tempora, terroribus blandimenta », on pourrait suggérer « miscens temporibus *imperia* »; 53, 4, l'obscurité de *domestici fidei* conduit à songer à *domestici dei* (d'après Ephes. 2, 19; les prêtres, ici); le parallélisme des membres peut faire croire à la chute d'un génitif après *fomenta* 28, 8. Mais on ne saurait être trop prudent à l'égard d'un pareil texte. Je serais plus hardi pour le choix entre deux leçons : dans 48, 33 « qui uacat otio aut fabulis... non solum sibi inutilis est, sed etiam alios extollit (M. W. avec *OS*, distollit *T*) », je préférerais *distollit; extollere* a le sens de « rendre vain, enorgueillir » dans les deux autres passages mentionnés à l'index (34, 7; 57, 4). La ponctuation de 43, 17 devrait être plus exacte; les deux membres : *et dormit, et datur occasio maligno*, se rapportent à ce qui précède.

L'interprétation proposée çà et là par l'éditeur ne semble pas toujours naturelle. *Minus* a son sens propre, et non pas celui de *non*, dans 2, 15, « quidquid in ouibus paterfamilias utilitatis minus potuerit inuenire », « tout *déchet* dans les profits de ses troupeaux ». On n'a pas l'équivalent du positif dans 60, 4 : « non ei (sacerdoti) citius adsentiatur » : « trop vite ».

La langue de l'auteur a été, comme on le pense, le principal motif de cette publication; aussi M. W. a-t-il dressé un index des particularités les plus saillantes, sans parler de deux pages instructives de la préface et de brèves indications mêlées à l'apparat critique. Quand il a pu recueillir sur un mot ou une construction mentionnée à l'index plusieurs passages qui s'éclairent mutuellement, il a soin d'en avertir

1. Les Bénédictins donnent un autre ordre, il est vrai, et insèrent *et* à une autre place.

2. En dehors des passages cités plus haut, voici les innovations que j'ai relevées d'après les indications de M. W. dans son apparat. 1, 14 naturam (*O*); 2, 48 disciplinae (*OS*); 2, 88 admonitionibus; 3, 17 intra; 4, 17 perieret; 5, 20 uoluntatibus (*OST*); 5, 26 non trepide non tepide non tarde; 6, 15 lacune après reuerentia; 7, 31 uoluntates proprias (*O*); 17, 16 addition de ymnum (avec *S*); 28, 5 uindictae (*O*); 39, 14 homini (*O*); 41, 11 suppression de iusta; 42, 15 nisi (*O?*); 48, 8 quasi (*ST*); 57, 5 egeratur; 59, 9 subfectam (suffectam *Benéd.*); 61, 9 obtendit (proposé avec doute dans l'apparat); 73, 18 discriptam.

par un astérisque dans le texte. Ainsi le verbe *dirigere* (*litteras*, *monachum*, etc.) est précédé chaque fois, dans cet emploi, de l'astérisque; malheureusement la fiche a été oubliée à l'index avec les références qu'elle devait porter (50, 7; 55, 20; 61, 10; 67, 2). Un certain nombre de mots auraient dû être compris dans cet index : *causa* « maladie »? *causa peccati latens* = *peccatum latens :* il s'agit des fautes qu'il faut avouer à la coulpe et des péchés cachés dont le directeur doit seul avoir connaissance) 46, 10; *consuetudinarius* 18, 56 (qualifié de gallicisme par M. Geyer, *Archiv für lat. Lexicographie,* IV, 612); *dolus*, dont on avait trop tôt fixé la mort, 4, 15 [1]; *indigeries* 39, 13; *magis,* « plutôt », 3, 10 et 60, 11; *missae,* ensemble des formules qui clôturent chaque heure de l'office (après vêpres ou après complies, il ne peut être question de la messe), de telle sorte que l'expression *et missas (et fiant missae)* dans le chap. 17 (9, 12, 17, 21) est synonyme de celle du chap. 13 : *et conpletum est* (au contraire *missae* désigne la messe 35, 20 et 38, 5 : distinction négligée par M. Wölfflin); *nihil*, négation forte avec un pronom, 5, 3; *opus Dei*, « l'office divin », 7, 142; 22, 15; 43, 6 (échangé avec *diuinum officium*); 44, 4; 47, 2; *petitio*, « acte rédigé en forme », 58, 35 et suiv.; *scrupulositas* 40, 3; *uerbi gratia*, sans rapport avec un mot à expliquer, 24, 10. Je crois inutile d'ajouter à cette liste, les expressions habituelles aux documents législatifs et disciplinaires de cette époque : *suggerere*, *praesumere, districtus,* etc.; il eût fallu pourtant les signaler une fois pour toutes. Parmi les formes peu régulières ou barbares, M. W. n'a pas relevé le datif *alio* 67, 9. Dans un chapitre intermédiaire entre la morphologie et la syntaxe, je placerais des changements de genres, comme *opera quam*, « l'œuvre », 64, 33; notons aussi *Gloria* devenant un nom commun féminin : *sine Gloria* 9, 13; *dicat gloriam* 9, 14; *diuidatur in duas glorias* 13, 14; cf. 17, 5; 43, 7 et 21. Dans une étude du style, il conviendrait de relever une métaphore comme : *cogitationes malas... ad Christum adlidere* (4, 31), métaphore qui a plu à Benoît, puisqu'on la trouve déjà dans le prologue, 58.

La syntaxe fournirait un plus grand nombre d'observations. Notons l'emploi de *cum* dans *dicens cum propheta* (7, 114, 120, etc.); l'emploi particulier du participe *conuenti*, « s'étant rassemblés dans une réunion de règle », 13, 23 (cp. 20, 9 : « in *conuentu* breuietur oratio »); la réciprocité indiquée par *sibi inuicem* (35, 2 et 10; 54, 4), une fois par *sibi uicibus* (38, 13); l'ablatif après un verbe à idée de comparaison : *his diebus augeamus nobis aliquid solito penso seruitutis nostrae* (49, 9). Cette dernière phrase présente un datif, *nobis*, digne d'être étudié. Il y en a d'autres exemples. Quand Benoît écrit : « ad te nunc *mihi* sermo diregitur» (pr.6), on a un usage connu, bien qu'il ait choqué les reviseurs (intr., p. XI). Mais dans « quid dulcius nobis ab hac uoce »

1. Cf. *Revue biblique internationale*, 1895, p. 599, n. 1.

(pr. 37), *nobis* ne paraît pas nécessaire, quoiqu'il introduise une nuance particulière. De là vient l'emploi de *sibi*, au sens de « pour son propre compte, de son côté, à part soi », dans un grand nombre de locutions : *abnegare semetipsum sibi* 4, 8; *nihil sibi a Christo carius aliquid exestimant* 5, 3; *sedit sibi foris* 43, 17; *legere sibi* 48, 11 (tandis que la communauté fait la sieste); *sibi peculiariter orare* 52, 2; *sibi secretius orare* 52, 6; *agant sibi* 50, 8; cf. 65, 28. Ces expressions me conduiraient à écrire avec *O : ne fortuito casu quis arripuerit codicem legere sibi* (*legere ibi* autres manuscrits et W.) 38, 3. Nous pouvons de même corriger avec sûreté une faute compliquée à 63, 13; « qui tamen regulam a decanis uel *praepositis* (*ST* Wölfflin ; *praeposito se O*) constitutam *sibi* (*T; se S;* om. *O* et M. W.) seruare sciat ». D'après ce que nous venons de voir *seruare sibi* est une expression authentique de la langue de Benoît; il faut la garder. Le texte de *S* représente une tentative maladroite de rendre à la phrase une régularité conventionnelle. Cette correction a été faite à une fausse place dans *O*. Mais *praeposito* est le bon texte; *praepositi* désigne improprement les supérieurs (71, 5), car il n'y a qu'un véritable *praepositus* par monastère. Comme les *decani* sont ici nommés, le mot ne peut être pris que dans son sens rigoureux et doit être au singulier. Nous lirons donc : *praeposito constitutam sibi.*

Dans les passages où saint Benoît développe sa théorie de la vie religieuse, il cite abondamment la Bible. M. W. a relevé ces textes à la fin du volume, dans l'ordre où ils se présentent, au lieu de noter les références au fur et à mesure. Cette disposition incommode ne le dispensait pas de dresser la table des citations par rapport à la Bible [1].

Mais M. Wölfflin nous a promis de revenir sur cette œuvre intéressante. Nous devons attendre l'effet de cet engagement. Il est d'ailleurs superflu de louer un travail du maître de Munich. Il faut seulement prouver qu'on en a fait une sérieuse étude [2].

Paul Lejay.

---

1. Pourquoi M. W. comprend-il dans l'index et en quelque sorte porte au compte de saint Benoît des mots et des expressions qui proviennent de la Bible ou même font partie de citations textuelles : *femoralia*, 55 19 (cf. *Eccli.* 45, 10); *obuiare* 53, 41 (cf. Ps. 84, 11; Prou. 22, 2, etc.); *unum de pusillis* 31, 26 (Mt. 18, 6)? — Il n'a pas noté, sans doute délibérément, les simples allusions, même quand elles se prolongent (64, 17; cp. Lc. 16, 2). — La traduction dont se sert saint Benoît, diffère, souvent beaucoup, de la vulgate. — Parmi les formules d'introduction des citations, *clamare* est employé deux fois (*clamat Scriptura diuina* 7, 2; *diuina... clamans... uox* prol. 21); cp. *Rev. bibl.*, 1895, 605. — L'antithèse devient un procédé d'exégèse 7, 161, sqq.

2. Quelques astérisques ont été oubliés dans le texte, devant *conuersationis* pr. 92 et 21, 23; devant *hortans* 7, 104; devant *inponendum* 63, 10; devant *medito* 48, 41; par suite ces références ne figurent pas à l'index. — Pr., 76, l'orthographe *poenitentiam* est-elle un lapsus? 4, 48, l'ordre *de Dei misericordia* est intéressant : cf. *Rev. bibl.*, 605, n. 1; 6, 10, lire *quia*; 18, 40, il faut consulter l'index, non l'apparat,

501. — Eugenio Ruidias y Caravia. **La Florida, su conquista y colonizacion por Pedro Menéndez de Avilés.** Madrid, 1894, 2 vol. in-8.

Ce livre est un véritable monument élevé à la mémoire de Pedro Menéndez de Avilés, le premier Espagnol qui réussit à s'établir solidement en Floride, après les tentatives infructueuses du milieu du xvie siècle.

Il y a dans l'ouvrage de M. Ruidíaz y Caravia plusieurs parties distinctes qui se complètent mutuellement. D'abord une longue préface de près de 250 pages, accompagnée de la reproduction de deux cartes anciennes de la Floride. Ensuite vient le mémorial du docteur Gonzalo Solis de Merás, où sont racontées toutes les campagnes maritimes de Menéndez de Avilés, un des plus hardis navigateurs du xvie siècle, qui se distingua dans les mers d'Europe, dans ses croisières entre l'Espagne et les Pays-Bas, avant d'aller tenter la conquête et la colonisation de cette Floride dont il fut le premier *Adelantado*. Notons qu'une table alphabétique détaillée a été jointe à cette sorte de journal.

Le second volume est peut-être plus curieux encore que le premier, par l'abondance des documents inédits et très correctement transcrits qu'y a réunis l'auteur. M. Ruidíaz y Caravia a puisé largement dans les archives du comte de Revilla-Gigedo, dans les Archives des Indes et dans les Archives de Simancas. Ses recherches lui ont permis de dresser une longue liste analytique des pièces manuscrites relatives à son héros, et dont il a publié les plus importantes, consistant en de nombreuses lettres privées ou officielles, instructions, rapports, etc. On trouvera dans ces documents inédits une foule de détails curieux pour l'histoire de la marine de cette époque. Il faut signaler aussi des renseignements intéressants sur les tentatives d'occupation de la Floride par des émigrés protestants français, qui espéraient trouver là une nouvelle patrie pour le libre exercice de leur religion. Leurs espérances furent cruellement déçues, car, attaqués par les Espagnols, ces premiers colons furent impitoyablement exterminés par l'*Adelantado* qui ne voulut laisser subsister ni hérétiques ni étrangers sur cette terre à peine acquise de nom à la domination du Roi catholique.

Mentionnons enfin une bibliographie des livres relatifs à l'ancienne Floride, publiés de 1524 à 1730, et une liste des *Adelantados* de Floride depuis D. Pedro jusqu'au comte actuel de Revilla-Gigedo, et parmi lesquels on remarquera D. Pedro Francisco Lujan y Góngora, duc d'Almodóvar, qui s'est fait un nom dans les lettres espagnoles au xviiie siècle.

Nous regretterons seulement que le second volume qui, sous forme d'appendices, contient au moins autant de matières que le premier

---

pour s'assurer que tous les manuscrits portent *responsum;* sur 43, 17, l'index est en désaccord avec le texte; 55, 24, *sagum*, objet de couchage, aurait pu être relevé à l'index. — A l'index, lire : *femoralia* 55, 19 (non 19, 19).

n'ait pas été muni comme lui d'une table détaillée. Cela aurait bien complété cet utile recueil de documents, très digne de la distinction qui lui a été accordée par l'Académie royale d'histoire.

H. LÉONARDON.

---

502. — **Histoire de Gaston IV, comte de Foix**, par Guillaume Leseur, chronique française inédite du XV[e] siècle, pp. H. COURTEAULT (Société d'histoire de France). Tome 1[er], Paris. Laurens édit. 1893. In-8· LXXIV et 224 p.

503. — H. COURTEAULT. **Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre** (1423-1472); étude historique sur le Midi de la France et le Nord de l'Espagne au XV[e] siècle. Toulouse, Privat édit. 1895, grand in-8, XXXIII et 409 p.

De ces deux ouvrages, dus à l'infatigable activité de M. Courteault, le premier est la préparation du second. La chronique de Gaston IV, composée par Guillaume Leseur, l'un des serviteurs de ce prince, est, en effet, l'une des sources essentielles de l'histoire de la France méridionale à laquelle le travail récent de M. C. est spécialement consacré. Elle n'a pas moins d'intérêt pour celle de la France entière sous les règnes de Charles VII et de Louis XI. La Société d'histoire de France a eu l'heureuse idée d'en confier la publication au jeune savant, et le tome I[er] fait bien augurer du second qui ne tardera pas à paraître accompagné de nombreuses pièces tirées des Archives françaises et espagnoles. L'éditeur, dans une introduction approfondie de quatre-vingt-quatre pages, a élucidé toutes les questions qui se posent à propos de cette chronique composée de dix-huit chapitres parfois incomplets et d'étendue inégale : étude des manuscrits, personnalité du chroniqueur, valeur historique et littéraire de son ouvrage. Il a rectifié dans des notes instructives la chronologie souvent embrouillée du narrateur.

Après s'être montré éditeur irréprochable, M. C. n'a pas tardé à faire preuve des qualités plus difficiles peut-être qu'exige le métier d'auteur. Il vient de donner une étude remarquable sur Gaston IV de Foix-Béarn, qui de 1436 à 1472 fut l'un des grands seigneurs français dont le rôle a été le plus considérable. Cette étude est écrite d'après les sources les plus variées. Elle est fondée sur un grand nombre de pièces originales que le biographe de Gaston IV a consultées et recueillies aux Archives des Basses-Pyrénées et de l'Ariège, aux Archives et à la Bibliothèque nationales, et dans les grands dépôts de Barcelone et de Pampelune. Dans une introduction excellente, vrai modèle du genre, M. C. décrit, classe, compare et apprécie les divers documents et travaux manuscrits ou imprimés qu'il a mis en œuvre [1]. Il a tiré de ces recherches

---

1 M. C. chargé en 1890 d'une mission en Espagne, a fort bien décrit dans son rapport les dépôts de Barcelone et Pampelune. Voir ce rapport intitulé : Les Archives d'Aragon et de Navarre dans la *Revue des Bibliothèques*, 1[er] mars 1894.

un travail remarquable qui dépasse de beaucoup la portée d'une simple biographie. C'est plutôt un chapitre d'histoire générale que le jeune et savant archiviste nous a donné. On ne pourra désormais écrire l'histoire de la seconde partie du règne de Charles VII, ni celle de la première partie du gouvernement de Louis XI, pas plus que raconter les événements dont l'Espagne du Nord fut alors le théâtre, sans avoir recours à l'ouvrage de M. Courteault.

L'auteur met en pleine lumière la politique habile et peu scrupuleuse par laquelle Gaston VI sut devenir un des principaux feudataires de la couronne de France et se placer parmi les souverains de la péninsule espagnole. Continuateur des plans ambitieux de son père Jean Ier, le prince béarnais, déjà possesseur d'importants domaines en Catalogne, poursuivit avec ténacité et par tous les moyens l'idée de placer sur sa tête la couronne de Navarre, à laquelle son mariage avec Éléonore, fille de Juan II d'Aragon et de Blanche d'Évreux, lui donnait quelques droits. Complétant et rectifiant parfois l'intéressant ouvrage consacré par M. Desdevises du Dézert à Carlos de Viane, M. C. nous montre Gaston, d'abord allié de son beau-frère Carlos, puis devenu son rival, occupé à chercher des ennemis à l'héritier légitime de la Navarre. Il s'unit avec Juan II qui revendique le trône navarrais au préjudice de son propre fils et il obtient de lui un traité qui déshérite Carlos au profit d'Éléonore, assurant à Juan la possession viagère de la couronne. D'abord vainqueurs, les alliés se voient menacés par le roi Alphonse V d'Aragon auquel Gaston cherche à opposer le roi de France (1457), mais la mort d'Alfonse V, suivie bientôt de celle de Carlos de Viane, les débarrasse de ces rivaux dangereux (1461). Éléonore a obtenu, au milieu de ces embarras, le titre convoité de lieutenante générale en Navarre. Louis XI lui-même qui, un moment, par ses prétentions sur les royaumes du Nord de l'Espagne, semblait contrarier les plans de Gaston IV, ne tarde pas à se rapprocher de ce puissant vassal et à seconder ses plans. Il marie sa sœur Madeleine au jeune prince de Viane Gaston V, fils et héritier présomptif de Gaston IV; il conclut avec le roi d'Aragon le traité de Sauveterre, et Juan II livre au prince béarnais par le traité d'Olite (1463) la reine répudiée de Castille, Blanche, dont les droits pouvaient porter ombrage à l'époux d'Éléonore. Celle-ci, après la mort de sa sœur à Lescar, se trouve seule héritière de la Navarre avec son mari. Gaston IV triomphe; à la tête des troupes française, il occupe le Roussillon et la Catalogne, il tente de chasser les Castillans de la Navarre qu'ils ont envahie avec l'appui des Beaumontais, anciens partisans du prince de Viane (1464-1466). Mais bientôt, impatient de saisir avant la mort même de Juan II la couronne navarraise tant convoitée, il rompt avec le roi d'Aragon. Alors, abandonné du roi de France, en conflit avec son propre beau-frère Juan, en lutte avec les partis navarrais, désavoué par son fils lui-même qui le remplace comme lieutenant général en Navarre, il voit l'objet de ses ambitions lui échapper. Il doit s'estimer heureux,

après la mort prématurée de son fils, d'obtenir au traité d'Olite la lieutenance genérale, en attendant que la mort de son beau-père lui donne le titre royal qu'il convoite. Il meurt en 1472 sans avoir pu se parer du nom de roi, mais sa veuve Éléonore et son petit-fils François Phebus ne tarderont pas (1479-1481) à recueillir le fruit de ses efforts. La dynastie de Foix va posséder bientôt, mais pour bien peu de temps, la couronne de Navarre.

En même temps, Gaston IV donnait à sa maison une place prépondérante dans la France méridionale et devenait l'un des premiers feudataires des Valois. M. C. expose avec beaucoup de clarté et d'abondance les intrigues du prince son héros. On voit Gaston, d'abord hésitant entre l'alliance française et l'alliance anglaise, chercher à profiter des embarras de Charles VII pour joindre le Comminges à ses États de Foix, de Béarn et de Bigorre, puis se décider avec le succès pour le roi de France. Ses services pendant les campagnes de Gascogne (1441-1443), de Labourd et de Guienne (1451-1453) lui valent le titre de lieutenant général dans ces provinces, comme il avait déjà la lieutenance du Languedoc. Depuis, conseiller influent de Charles VII, nommé par lui pair de France, candidat un moment à l'épée de connétable, pendant plus de dix ans, il joue à la cour un rôle éminent. Louis XI lui-même ne tarde pas à rendre au comte de Foix la place importante qu'il lui a d'abord enlevée ; pour s'assurer de son appui contre les coalitions féodales, il unit sa sœur Madeleine au jeune Gaston, il accorde au père la vicomté de Soule, la sénéchaussée de Carcassonne, le gouvernement du Roussillon. Mais la puissance grandissante de ce vassal finit par inquiéter le souverain, et Gaston lui-même se rapproche des ducs de Bourgogne, de Bretagne et de Guienne dans la troisième ligue des princes formée eontre le roi (1468-1472). Mais, politique trop prudent pour s'engager à fond, le comte de Foix, instruit par le sort de son voisin d'Armagnac, évite une rupture complète, et il meurt sans avoir compromis les résultats essentiels de son habile conduite. Grâce à lui, la maison des Grailly est devenue la première de la France méridionale ; elle s'est unie à la dynastie des Valois; d'autres mariages lui ont donné pour alliées les maisons de Bretagne, d'Orléans et de Montferrat. Gaston IV avait fait preuve, pour arriver à ses fins, d'une souplesse d'esprit, d'une fécondité de moyens, d'une ténacité peu ordinaires, qui le placent parmi les meilleurs politiques de son temps. Il avait eu le mérite d'assurer la grandeur de sa famille avec de faibles ressources, n'exerçant qu'une autorité très précaire dans ses États de Foix et de Béarn, et ne disposant que de revenus médiocres.

Son biographe a su dégager cette physionomie originale, et son étude qui se lit avec le plus grand intérêt ne laisse presque rien à désirer pour l'étendue de l'information, la rigueur de la méthode et la sûreté de la critique [1]. Ce travail que les historiens du xve siècle ne pourront se

1. On ne peut guère relever que deux ou trois passages faibles : l'auteur ne s'est

dispenser de consulter fait honneur au jeune savant qui l'a exécuté. Il nous permet d'attendre de lui sur cette période et sur celle du XIVe siècle de nouvelles études dignes de ce premier essai.

P. Boissonnade.

---

504. — **Albrecht von Eyb und die Frühzeit des deutschen Humanismus**, von Dr Max Herrmann. Berlin, Weidmann, 1893. In-8°, 437 p. 10 mark.

L'ouvrage est complet et ne sera pas de longtemps recommencé. M. Herrmann nous raconte dans le plus grand détail l'enfance d'Albert d'Eyb au château de Sommersdorf (non loin d'Ansbach et d'Eschenbach), ses études à l'école de Rothenbourg, à l'Université d'Erfurt, puis aux universités de Pavie, de Bologne et de Padoue, l'influence qu'exerce sur lui Balthasar Rasinus — qu'il a nommé son père intellectuel — son séjour à Bamberg où il compose la première œuvre d'« humanisme » qu'un Allemand ait composée sur le sol allemand, le *Tractatus de speciositate Barbare puellule* (p. 98), l'*Appellacio mulierum Bambergensium* et autres écrits, son retour en Italie dès qu'il est pourvu d'une bonne prébende, son nouveau séjour à l'Université de Bologne, ses achats de manuscrits, son examen de docteur en droit qu'il passe avec succès à Pavie. Suit l'analyse, l'appréciation de la *Margarita poetica* (terminée sûrement en 1459 et imprimée en 1472) qui n'est pas une œuvre originale, mais qui donna à l'Allemagne, où manquaient encore des textes classiques complets, un choix des meilleurs auteurs (p. 214). A ce moment, Eyb devient chanoine d'Eichstädt et agent politique du margrave Albert Achille de Hohenzollern. Mais il continue à produire, et il écrit en latin sur le mariage et sur les femmes (*Clarissimarum feminarum laudacio, Invectiva in lenam, An viro sapienti uxor sit ducenda*, trois œuvres qui ne sont que des centons et où le travail, dit M. Hermann, consiste à recueillir, arranger et joindre des citations de la *Margarita*); il écrit en latin trois nouvelles, *Guiscardus et Sigismunda, Marina, Albanus* qu'il insère plus tard dans l'*Ehebüchlein*, et un dialogue *De nobilitate* dont il mettra la traduction dans son *Spiegel der Sitten*. Enfin, il écrit en allemand l'*Ehebüchlein* qui eut, de 1472 à 1540, douze éditions, et qui n'est également qu'une mosaïque, ainsi que le *Spiegel der Sitten* qui cite surtout les Pères de l'Église et qui n'est sans doute que la traduction plus ou moins libre d'un *Speculum morum*, d'un original latin qu'on n'a pas encore trouvé. Il met dans sa langue maternelle trois pièces de Plaute, et sa traduction est fort

---

pas suffisamment expliqué sur l'authenticité du traité d'Olite (1463). — il n'a pas remarqué que la tradition relative à l'empoisonnement de F. Phebus ne repose sur rien de sérieux; enfin il cite trop souvent une compilation sans valeur, l'*Histoire de la Navarre* de feu Bascle de Lagrèze.

curieuse : il mêle au texte les commentaires de son maître Balthasar Rasinus et ses propres remarques destinées à noter les mouvements des personnages, leurs dispositions, le son de leur voix; il germanise les lieux et les noms, appelle ses personnages Heinz, Petz, Dietz, Götz, Fritz, Lutz, Barb, Ell, Geut, Metz, Ness; il recherche l'expression populaire et crue, se sert de dictons, ajoute volontiers au texte des particules ou des épithètes familières. M. H. termine son livre par un chapite — le dixième — consacré aux dernières années d'Albert d'Eyb. Ce livre est plein de détails de toute sorte sur le « printemps » de l'humanisme allemand. L'auteur nous renseigne aussi complètement que possible sur Rasinus, le grand commentateur de Plaute; il nous présente les humanistes de Bologne, entre autres Lamola (dont l'« Éloge de la chasteté » a probablement influé sur les œuvres d'Eyb qui traitent des femmes et du mariage) et quelques étudiants allemands de ce temps-là, comme Jean Pirkheimer, le père du célèbre Willibald, comme Jean Rot de Wemding, correspondant d'Æneas Sylvius; il nous fait connaître les maîtres d'Eyb dans le domaine de la jurisprudence, Giacomo Ricci et Catone Sacco, un des rares légistes qui aimaient l'étude de l'antiquité, et l'ami de Filelfo qui le nommait à la fois « jurisconsultus » et « orator ». Pareillement, lorsqu'il nous introduit à la cour d'Eichstädt, il nous montre dans Jean de Heldburg, le chancelier Jean Mendel, Jean Heller et Guillaume de Reichenau des amis de l'humanisme, et dans Hieronyme Rotenbeck ou Hieronyme d'Eichstädt un écrivain humaniste. Un des meilleurs endroits du volume (et l'une des plus belles démonstrations de l'auteur) est celui où, à propos de la *Margarita poetica*, il examine les *Praecepta* d'Æneas Sylvius : les deux premiers traités de la *Margarita* rappellent mot pour mot les *Praecepta;* mais un manuscrit berlinois de cette dernière œuvre indique comme auteur Albert d'Eyb et non Æneas; il faut donc admettre que les *Praecepta* ont été composés par Eyb dans sa jeunesse entre 1457 et 1459, qu'ils ont été attribués faussement à Æneas, parce qu'Eyb ne se nommait modestement que deux fois, et qu'Eyb a, par conséquent, copié son propre travail (p. 179-185). De même, M. H. prouve irréfutablement que la nouvelle allemande de *Grisardis* ou de Griseldis n'est pas, comme l'avait cru M. Strauch, une œuvre d'Eyb, et, en effet, M. Strauch vient de reconnaître que l'auteur de *Grisardis* est Erhard Gross. Par malheur, ce travail si considérable, si soigné, si rempli d'informations neuves, offre une lecture difficile. Et, à vrai dire, Eyb ne méritait pas un gros livre de plus de quatre cents pages; il n'a rien d'original, et il n'est même pas un opposant. En outre, M. H. ne sait pas se borner, ou du moins il n'a pas encore appris à ne dire dans le texte que l'essentiel, et à rejeter dans les notes ou l'appendice les choses insignifiantes ou étrangères au sujet proprement dit. A quoi bon ces excursions, ces digressions, ces *Abstecher* — M. H. lui-même les nomme ainsi — sur tant de points? Évidemment, on serait bien fâché

de ne pas avoir les détails si attachants et souvent ignorés que M. H. a rassemblés sur les écoles latines comme celle de Rothenbourg, sur les premiers écrits de rhétorique, sur les œuvres qui concernent le mariage et précèdent l'*Ehebüchlein* (comme le *De re uxoria* de Franciscus Barbarus); mais, si la science de M. Herrmann est immense, elle devrait se faire moins voir.

A. C.

---

505. — **Le comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra.** 1700-1760, par Paul Cottin. In-8°, 59 p. 3 fr.

506. — **Paris en 1790, Souvenirs de voyage,** par Kotzebue, traduits et annotés par Ch. Rabany. In-8°, 103 p. 5 fr.

507.—**Mémoires du comte de Langeron,** Austerlitz, campagne de Russie, bataille de Paris, publiés par le vicomte de Grouchy. In-8°, 72 p. 5 fr.

Ces trois brochures sont des tirages à part d'un excellent recueil, la *Nouvelle revue rétrospective* que nous analysons sur la couverture de la *Revue critique*. Le directeur du recueil, M. Paul Cottin, nous donne, dans la première brochure, d'après les documents inédits de la bibliothèque de l'Arsenal, une très intéressante étude sur les relations du comte de Charolais avec la Delisle, et, chemin faisant, il caractérise justement ce prince débauché et fou qui tuait un paysan pour se dédommager d'une mauvaise chasse et ordonnait secrètement au lieutenant de police de lui fournir de faux témoins pour charger des innocents. M. Cottin insiste notamment sur l'affaire Chastelet qu'il cite comme un exemple de la décadence des mœurs sous la Régence ; on voit dans cet incident non seulement l'avilissement et l'hypocrisie de Charolais, mais la platitude du magistrat (d'Ombreval) qui se fait le complaisant et le complice du prince.

Le titre *Paris en 1790* que M. Rabany a choisi pour la traduction de la *Flucht nach Paris*, n'est pas tout à fait heureux, puisque Kotzebue arrive à Paris le 18 décembre 1790 et repart le 4 janvier 1791. Mais on lui saura gré d'avoir mis en français cette relation quelquefois piquante. Il est vrai que Kotzebue parle trop souvent de sa femme défunte, des petits travers des Français, des donzelles du Palais-Royal et du peu de confort qu'il trouve dans les hôtels et les restaurants de Paris ; il n'a rien vu ni rien compris du drame qui se jouait sous ses yeux ; il ne se rend à l'Assemblée nationale que la veille de son départ et n'y entend que des cris et des éclats de rire qu'il qualifie de vulgaires. Toutefois, son récit offre par instants d'amusants détails, et on lit avec intérêt les réflexions que lui inspire le théâtre ; le passage le plus attachant est peut-être sa visite à l'hospice des enfants trouvés. On regrettera que la traduction de M. Rabany ne soit pas complète. Il a bien fait de supprimer les pages que Kotzebue consacre à sa douleur conjugale ; mais il

aurait pu traduire sans inconvénient nombre d'autres endroits intéressants [1].

M. le vicomte de Grouchy a reproduit, d'après le manuscrit des archives des affaires étrangères, les passages des *Mémoires* de Langeron qui lui ont paru les plus curieux : Austerlitz, la campagne de Russie, la bataille de Paris. On y notera surtout les pages où l'émigré décrit « le spectacle affreux qui frappa ses regards » après le passage de la Berezina, et celles où il raconte l'assaut de la montagne de Montmartre, « montagne escarpée, retranchée et défendue par un feu très vif ».

A. C.

---

508. — **Mémoires du chevalier de Mautort,** publiés par son petit-neveu le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Paris, Plon. 1895. In-8°, 512 p. 7 fr. 50.

Quiconque veut connaître la vie d'un petit noble, officier de fortune, sous l'ancien régime et par surcroît certains épisodes de l'histoire militaire du règne de Louis XV et de Louis XVI, ainsi que de l'émigration, fera bien de lire les *Mémoires* du chevalier de Mautort. Né à Abbeville (3 avril 1752) et parent du fameux d'Etalonde, le chevalier fait de médiocres études et entre comme volontaire au régiment de Champagne où son cousin-germain d'Auberville lui promet une sous-lieutenance. Perpignan est sa première garnison, et il nous décrit avec agrément, non sans détails curieux, les mœurs du Roussillon. Il prend part en 1769 à la campagne de Corse, en ce pays où l'on ne peut passer qu'homme à homme dans les chemins (p. 36), assiste au combat de Ponte-Novo et entre dans Corte où Paoli avait son palais qui valait à peine le moindre hôtel de France (p. 50). Il s'imagine très bizarrement que le héros, gagné à prix d'argent par Choiseul, a négligé de dessein prémédité les moyens d'arrêter la marche des colonnes françaises, et il ajoute à tort que Paoli, retiré en Angleterre, n'a plus fait parler de lui; mais il donne en

1. Par exemple, le passage sur les enfants qui « apportent avec eux au monde le poison vénérien » (p. 270 de la *Flucht*), les détails que donne Kotzebue sur le voyageur Levaillant (p. 201-202) et sur Rose Renaud (p. 239), le récit de sa visite à l'Institut des aveugles (p. 222-227). De même, M. R. abrège trop la relation du *Procès de Socrate* (p. 203), et la description de la place de la Bastille (p. 227-228). De ci de là, quelques inexactitudes : p. 14 « pleins d'abandon » *(ganz gelassen);* il faut dire « tout à fait calmes »;—p. 79 (la place du Panthéon) « est comme enfermée par les bâtiments qui la déshonorent » ; dire plutôt : « est, comment dirais-je ? close d'une haie de cabanes »;— p. 220, pourquoi ne pas traduire les mots *welcher suesse Wirrwarr* et oublier de dire que le domestique esthonien de Kotzebue est un serf *(leibeigen)?* ; — p. 234, la phrase sur Euphrosine n'est pas très intelligible, et il faut, au lieu de « entreprend avec beaucoup d'adresse de faire du despote un bon prince et un chevalier toujours prêt à se battre ; un timide amoureux », traduire et lire ainsi : « entreprend avec beaucoup d'*assurance* de faire du *farouche* despote un bon prince, et du chevalier toujours prêt à se battre un amoureux qui *roucoule* ».

deux pages (p. 52-53) des détails curieux et vrais sur la Corse. On lit avec intérêt tout ce qu'il dit de ses garnisons du continent, de Metz, de ses fortifications, de sa société, des usuriers juifs qui rançonnaient les officiers, et de la vie qu'on menait à bon compte (36 francs par mois pour la table !), de Landau, de Lunéville et de Nancy, de Thionville et de Sarrelouis, de Brest et de Lorient. Il s'embarque en 1780 pour aller combattre dans les Indes, et après mille péripéties, au bout de six mois et cinq jours de mer, arrive à l'île de France avec son régiment, le régiment d'Austrasie où il est devenu capitaine en second. Mais bientôt il faut repartir, avec Suffren, pour l'Inde, et après le combat de Madras, débarquer enfin (20 février 1782) à quelque distance de Goudelour pour rejoindre Hyder-Ali. Le chevalier de Mautort a vu de près le célèbre nabab et il admire son génie : « Seul, Hyder-Ali donnait à ses ministres les ordres nécessaires à l'approvisionnement d'un camp de cent mille combattants. Son armée s'élevait à un total de trois cent mille individus, en y comprenant tout ce qui suivait. Il faut avoir vu tout cet attirail pour s'en faire une idée. Les descriptions qu'on lit dans Quinte-Curce des nombreuses armées de Darius sont des tableaux assez exacts de ce que nous vîmes défiler sous nos yeux » (p. 233-238). Il ne loue pas moins le fils et successeur d'Hyder-Ali, Tippo-Saïb, « homme superbe, d'une figure mâle et intéressante », qu'il a eu le loisir de considérer pendant cinq quarts d'heure à trois pas de lui (p. 267). Mais la figure la plus nette, la plus héroïque que Mautort ressuscite à nos yeux, est celle du bailli de Suffren. S'il nous montre le commandeur, gros de corps, petit de taille, très vif d'ailleurs, et obligé de se tenir devant Hyder-Ali à la manière des Asiatiques, faisant des mouvements continuels pour se maintenir sur son carreau, menaçant de crouler, soutenu par plusieurs coussins qu'on apporte, et sur ces monts de duvet, sous la chaleur d'une tente, suant, transpirant, amusant le nabab par sa gêne et sa fatigue (p. 242), il le montre aussi plein de courage et d'ardeur, jetant à la mer son vieux chapeau blanc qu'un matelot prend pour un talisman contre les hasards de la guerre, combattant seul pendant une demi-heure avec l'escadre anglaise, remarquant soudain qu'un de ses vaisseaux manœuvre mal, devinant que le capitaine est tué, sautant dans un canot, courant au navire, le dirigeant, le ramenant au feu, puis repartant au milieu des boulets dont un seul peut couler bas sa faible embarcation, encourageant ses rameurs et regagnant son bord. Mais Suffren n'a que de mauvais lieutenants, et plusieurs de ses capitaines ne font pas leur devoir. De même, dans l'armée de terre, Duchemin manque de moyens, et sa mort ne fait de peine qu'à ceux qui le menaient ; d'Hoffelize est faible ; Bussy commet des sottises, s'aliène Tippo-Saïb, mêle tout, embrouille tout, et il serait battu à Goudelour sans Boissieux « à qui l'on ne peut refuser le succès de cette fameuse journée » (p. 287). Ce récit de la campagne des Indes est, d'ailleurs, le point lumineux, essentiel de ces Mémoires. Notre chevalier n'épargne rien pour prendre ses

aises et il a vingt personnes à son service, un daubachy, un pion, huit bouées, quatre bouviers, un cavaler, un herbaire, un cuisinier, un cooli aide de cuisine, une tanigarchi ou porteuse d'eau. un rapaia ou petit domestique, et ces vingt personnes en ont autant à leur suite, si bien que Mautort nourrit chaque mois plus de quarante individus avec 200 francs, et que, cette dépense payée, il lui reste plus des deux tiers de ses appointements. Mais que de maux et de périls ! Il a la dysenterie, il a la gale, il se défend à grand'peine des serpents, des scorpions, il est gravement blessé à Goudelour. Le 26 avril 1785, il était à Lorient, après avoir passé plusieurs mois à Port-Louis chez un excellent homme, M. de Saint-Rémy qui lui avait donné la conduite de sa maison et voulait le faire son héritier. Nous le retrouvons en 1786 à Verdun, « ville fort vilaine et mal bâtie », mais où « les dames sont en général fort aimables et ont un bon ton » (p. 352), puis à Grenoble [1], à Briançon, à Montluel, à Besançon. Il émigra et il subit les misères de l'émigration, fuyant devant les républicains, de Liège à Venloo, de Venloo à Wesel, de Wesel à Clèves, de Clèves à Weisstein, obligé de se faire boulanger, excitant la surprise des Allemands par sa résignation, enfin s'établissant à Spellen avec M. et Mme d'Auberville qui ne le quittaient pas et qui, durant huit ans, coururent les mêmes chances que lui, firent avec lui ménage commun. Il revint à Paris au mois de juin 1800 et n'obtint sa radiation qu'en 1802. Ses Mémoires, écrits pendant les loisirs de son exil, se terminent par un tableau de l'armée prussienne qu'il avait observée et étudiée à Wesel. « Il n'y a pas, dit-il, un des ressorts qui font mouvoir cette grande machine qui ne soit beaucoup trop tendu et par cela même toujours prêt à casser. L'ombre de Frédéric et les généraux qu'il a formés pourront pendant un temps soutenir le colosse, mais il risque de crouler » (p. 472-473).

A. C.

---

509. — **Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution,** par MM. Leonce Krebs et Henri Moris, 1794, 1795, 1796. Paris, Plon. 1895. In-8°, 484 p. de texte et 207 pages de documents. Prix : 18 fr.

Ce gros volume, un peu trop épais, est le second et dernier de l'excellente publication de MM. Krebs et Moris. Les deux auteurs, l'un chef d'escadron d'artillerie et attaché à l'état-major de l'armée, l'autre, ancien chartiste et archiviste des Alpes Maritimes, ont, ici encore, consulté toutes les sources, mis en œuvre tous les documents. Ils ont fouillé dans les archives du ministère de la guerre et du ministère des affaires étrangères, dans celles de la section technique du génie, dans celles des Alpes-Maritimes. Enfin, ils ont eu à leur disposition les pré-

1. Il y a en cet endroit des Mémoires des pages intéressantes sur l'affaire du Parlement et de curieuses anecdotes sur le maréchal de Vaux.

cieux papiers déposés à Breil et laissés par un acteur de ces campagnes, l'officier du génie sarde Alziari de Malausséna. Le volume comprend trois parties, selon les trois campagnes de 1794, de 1795 et de 1796. La première partie retrace la conquête d'Oneille, d'Ormea, de Saorge et du col de Tende, l'occupation des cols du petit Saint-Bernard et du mont Cenis, les opérations combinées des armées des Alpes et d'Italie. Dans la deuxième partie, nous voyons Kellermann surprendre le col du Mont, réorganiser son armée, répartir ses forces disponibles sur de bonnes positions, mais, attaqué brusquement par les austro-sardes avant que ces sages mesures soient entièrement exécutées, reculer dans la rivière de Gênes et occuper une nouvelle ligne de défense, garder néanmoins la crête des Alpes depuis la Méditerranée jusqu'au Mont Blanc dans une menaçante attitude, puis, grâce aux dissensions des alliés et à l'arrivée de quelques renforts, ressaisir l'offensive et, avec Scherer, opérer cette série de marches et de combats qui composent la bataille de Loano, se replacer, il est vrai, dans la même situation qu'au commencement de l'année, mais, comme disent les deux auteurs, les républicains, aguerris, endurcis, ont acquis la pleine conscience de leur supériorité morale et militaire. La troisième partie du volume expose les premiers succès de Bonaparte et l'habile et sûre manœuvre du jeune général, débouchant par les vallées de la Bormida, s'établissant aux environs de Millesimo entre les deux masses alliées, les battant l'une après l'autre, mettant les Piémontais hors de cause et leur imposant l'armistice de Cherasco, puis se mettant sans tarder à la poursuite des Autrichiens. A ce récit de la défaite de l'armée sarde — qui était mal encadrée, mal dirigée, et plutôt gênée que soutenue par les Impériaux — MM. K. et M. ont joint un chapitre sur les *Anglais en Corse* (siège et capitulation de Bastia et de Calvi) et une conclusion — un peu courte — (p. 479-484) sur la guerre de montagne et sur les combats et mouvements qui eurent lieu dans les Alpes à différentes époques. Viennent ensuite des pièces justificatives, au nombre de cent trois, lettres, relations, états de situation, documents importants de toute sorte, une carte d'ensemble des opérations, et des croquis. L'ouvrage est aussi complet que possible, et incontestablement le plus solide, le plus instructif que nous ayons sur le sujet. Les auteurs n'ont pas oublié le moindre détail, et dans leurs notes copieuses et souvent très longues ils ne se contentent pas d'indiquer minutieusement leurs sources ; ils complètent encore leur récit et rectifient les erreurs des publications antérieures et notamment de la *Correspondance* de Napoléon. On peut même leur reprocher d'avoir mis souvent dans les notes ce qui devait être en pleine page, et réciproquement. On peut aussi le blâmer de faire la part trop petite à Bonaparte : ils sont portés, un peu par haine de la légende, un peu parce qu'ils ont tout lu et tout vu, à diminuer le rôle de Napoléon (ainsi que dans le premier volume, lorsqu'ils traitent du siège de Toulon), à rehausser l'importance des hommes

comme Clausade, à mettre à la place des plans du jeune général ce qu'ils nomment une « œuvre collective », la collaboration des officiers de l'état-major. Mais il est impossible de traiter leur matière avec autant de soin et de conscience qu'ils l'ont fait. Aspect des lieux, esprit et état des armées, projets des généraux, affaires d'avant-postes et grandes batailles, tout est décrit, exposé par le menu. L'ouvrage sera pour les militaires un ouvrage classique [1].

A. C.

---

510. — **Der Rastatter Gesandtenmord**, von Hermann Hüffer. Berlin, Pætel, 1895. In-8°, 42 p.

Que de fois on a disserté sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt! Quels étaient les coupables? Quels furent les instigateurs, les auteurs du meurtre? L'empereur François, l'archiduc Charles, Thugut, Lehrbach, l'état-major, les subalternes? Ou même Caroline de Naples? Et pourquoi pas le Directoire? Pourquoi pas Bonaparte et Talleyrand? Pourquoi pas Jean de Bry?

Aidé des travaux antérieurs de Mendelssohn, Vivenot, Helfert, Sybel et Obser, aidé surtout de ses propres recherches qu'il mène avec autant de soin que de sagacité, et des documents qu'il a trouvés dans les archives de l'archiduc Albert, M. Hüffer apporte, à son tour, une solution de l'énigme, et cette solution, croyons-nous, est définitive [2].

M. H. insiste d'abord sur l'irritation que l'archiduc Charles, son confident Fassbender, son quartier-maître général Schmidt et les officiers de l'état-major avaient ressentie contre les émissaires français des petites cours allemandes qui ne cessaient d'envoyer au Directoire, à Jourdan, à Moreau, de précieux renseignements militaires. Aussi, lorsqu'au mois de mars 1799, reprirent les hostilités, lorsque l'armée autrichienne eut des succès, l'archiduc Charles fit-il envoyer trois officiers, l'un à Ratisbonne, l'autre à Munich, le troisième à Stuttgart, pour reconduire nos agents Bacher, Alquier et Trouvé aux avant-postes français. Mais deux autres diplomates, suspects aux Impériaux, étaient demeurés à Stuttgart : le danois Wächter et le hollandais Strick. On les savait dévoués à la France; on n'ignorait pas qu'ils rendaient des services à nos généraux et les informaient de tout ce qui se passait. L'archiduc, convaincu que Wächter et Strick « conspiraient », chercha donc à s'emparer de leur correspondance : une fois en possession de preuves suffisantes, il

---

1. P. 441, l'oubli d'une virgule fait un seul personnage d'Andrei et de Bozzi; p. 458 lire Moydier et non *Moydié*.

2. Elle se rapproche, d'ailleurs, en l'ensemble, de la solution de Sybel qui a montré sur ce point, bien qu'il n'ait pas connu tous les documents, beaucoup de vigueur et de pénétration.

comptait arrêter les deux personnages, sans égard à leur caractère diplomatique. Mais comment avoir ces preuves, sinon à Rastatt dans les papiers de ces plénipotentiaires français qui tenaient tous les fils de la correspondance et de l'espionnage?

Le général-major Schmidt commandait alors en réalité — du 14 au 26 avril, pendant une maladie de l'archiduc Charles — l'armée autrichienne. Il écrivit la lettre que l'archiduc nomme la lettre fatale (*verhængnissvoll*), cette lettre dont l'histoire, avant l'étude de M. Hüffer, ignorait l'existence. M. H. n'a pas retrouvé la lettre, d'ailleurs particulière, nullement officielle, rédigée et envoyée à l'insu du généralissime; mais les propos de l'archiduc et les événements ultérieurs lui ont fait deviner ce qu'elle contenait : des expressions de haine contre les Français et surtout contre leur diplomatie, le désir d'arrêter non seulement les courriers des envoyés, mais les envoyés eux-mêmes, de fouiller leurs archives et d'y chercher des pièces probantes contre Strick et Wächter.

Et, en effet, on lit dans les recueils analytiques du ministère viennois de la guerre, pour l'année 1799, que le 18 avril le général Görger, sur une lettre de Mayer de Heldenfeld, reçue la veille, a pris ses dispositions relativement aux envoyés de Rastatt. On y lit le 19 avril que Merveldt envoie à Kospoth un rapport sur l'enlèvement des dépêches de Strick et de Wächter ainsi qu'une réponse à Barbaczy qui demande s'il faut traiter en ennemis les Badois qui serviront d'escorte aux plénipotentiaires français. La lettre de Schmidt fut donc écrite vers le 15 avril. Mais celui qui la reçut, Mayer de Heldenfeld, chef d'état-major de Kospoth qui conduisait l'avant-garde, était jeune, ardent; il prit les désirs de Schmidt pour des ordres; il donna des instructions que nous font connaître les recueils analytiques du ministère viennois, et ces instructions amenèrent la catastrophe.

Bonnier, Roberjot et De Bry auraient dû quitter Rastatt depuis quelques jours. Le Congrès n'existait plus que de nom, le plénipotentiaire impérial s'était éloigné et la *Gazette de Carlsruhe* déclarait que la neutralité de Rastatt avait cessé; les Szekler se faisaient voir aux environs de la ville, et nos plénipotentiaires seraient partis — il n'y a qu'une heure et demie de chemin jusqu'au bord du Rhin — si Talleyrand ne leur avait prescrit de rester jusqu'à la dernière extrémité. Or, du 18 au 28 avril, nous voyons les Szekler préoccupés de saisir la correspondance des envoyés français. Le 22, par exemple, leur colonel Barbaczy mande qu'il regarde la personne des plénipotentiaires comme inviolable, excepté en cas urgent de guerre, *im Kriegsnothfall*. Le 25, les Szekler arrêtent le courrier Lemaire qui portait des dépêches de Rastatt à Strasbourg, et Barbaczy reçoit du quartier-général l'ordre de marcher en avant, d'entrer à Rastatt et d'enjoindre à Bonnier et à ses deux collègues de s'éloigner dans vingt-quatre heures; Barbaczy devra néanmoins se comporter avec autant de prudence et de précaution que possible (*alle*

mœgliche Vorsicht und Klugheit). Mais, comme remarque M. Hüffer, on oubliait cette fois de donner aux plénipotentiaires, comme à Bacher, à Alquier et à Trouvé, un officier autrichien qui les accompagnerait jusqu'aux avant-postes français, et l'on aurait pu donner des instructions plus claires et plus expresses (p. 15). Enfin, le 28, nouvelle lettre du quartier-général : Barbaczy, dit l'archiduc, ne doit pas s'engager dans des « écritures diplomatiques » ; il déclarera que « le retour des ministres français aura lieu sûrement et sans obstacle, mais qu'ils ne peuvent rester plus longtemps dans les lignes autrichiennes ; toutefois, en ce qui concerne leur correspondance, il ne donnera nullement une assurance tranquillisante ; il avisera surtout à s'emparer des paquets et à les envoyer, comme il l'a déjà fait, au quartier-général ».

Mais avant que ces instructions du 28 avril fussent arrivées, le meurtre était consommé. Les envoyés français avaient promis le 25 de partir dans trois jours, et le 28, au matin, leurs voitures étaient prêtes. Ils tardèrent encore ; ils voulurent avoir l'assurance formelle qu'ils pourraient voyager sans aucun empêchement. Au soir, entre sept et huit heures, un officier autrichien vint leur dire qu'ils devaient quitter Rastatt dans vingt-quatre heures ; des Szekler, commandés par le chef d'escadron Burkhard, occupèrent les portes de la ville, et, malgré les avis qu'on leur donna, malgré le refus de Burkhard de leur fournir une escorte, les plénipotentiaires partirent dans la nuit sombre. A deux cents pas du faubourg, ils étaient assaillis ; Bonnier et Roberjot succombèrent ; De Bry s'échappa par miracle.

Or, voici ce que le 18 mai l'archiduc Charles écrivait à l'empereur : « Je dois en cette affaire, et comme frère, te prier de m'accorder une grâce spéciale pour le général Schmidt. Entraîné par sa haine contre les Français, il a, dans une lettre particulière, fait connaître à Mayer une idée ou mieux des sentiments ; Mayer a donné à cette lettre une interprétation particulière, et la chose a, dans les degrés inférieurs, reçu plusieurs additions, d'où résulta l'événement. » Et Charles ajoute que Schmidt est inconsolable, qu'il avoue sa faute, qu'il se reproche d'avoir écrit à Mayer sans avertir l'archiduc et de s'être abandonné à ses sentiments personnels, à une pensée privée « auxquelles a été donnée une tournure malheureuse ». Ce document, le plus important peut-être qu'on possède sur l'événement de Rastatt, prouve que Schmidt voulait s'emparer des papiers et houspiller, malmener les envoyés ; il a fort bien pu, remarque M. Hüffer, dire avec une rudesse soldatesque qu'ils méritaient tout autre chose qu'une simple arrestation d'un moment (p. 19). Mais évidemment ni Schmidt, ni Mayer, très brave homme, ni le loyal Merveldt, ni l'honnête Barbaczy n'avaient l'intention d'assassiner les commissaires de la République. A la première nouvelle du crime, Barbaczy s'écria que ses hussards étaient coupables et qu'il regrettait de les avoir jamais commandés, qu'un pareil forfait épouvantait son cœur endurci par les batailles. S'il avait médité le meurtre, n'eut-il pas de longue main préparé sa justification ?

Il est hors de doute que les Szekler étaient les assassins. Un espion bavarois, logé à Munich dans une chambre d'hôtel contiguë à celle de Lehrbach, entendit la lecture de tous les rapports. Ils attribuaient le crime aux Szekler, et Lehrbach disait que les instructions de l'archiduc étaient mal conçues, qu'il eût fallu prescrire nettement que les envoyés auraient une escorte : « ainsi vont les choses, ajoutait-il, lorsque les chefs signent les ordres sans les lire ». Mais il eut aussitôt l'idée que les émigrés devaient avoir aidé ou gagné les Szekler, et cette idée fit son chemin. Un aide-de-camp de l'archiduc, Delmotte, écrivait le 2 mai que les ministres avaient été assassinés par les émigrés. Dans un entretien avec le secrétaire danois Eyben, l'archiduc et Fassbender insistaient sur ce point, que la question posée par les meurtriers en langue française : « Est-ce que tu es Jean De Bry », ne pouvait avoir été faite que par des émigrés. Enfin, à Rastatt, on accusait les émigrés : suivant les uns, des cavaliers de Berchiny ou de Latour, Belges d'origine, avaient voulu se venger de Bonnier, autrefois commissaire de la Convention en Belgique ; selon les autres, des émigrés français avaient pris le costume de hussards ou bien avaient excité les Szekler contre les ministres français, en disant que ces trois hommes avaient voté la mort de Louis XVI et s'opposaient à la paix, emportaient d'Allemagne beaucoup d'argent.

En réalité, le véritable coupable était le colonel Schmidt. « Je regarde, écrit encore l'archiduc à l'empereur, la faute de Schmidt comme un acte de précipitation, comme une explosion inopportune de son aversion passionnée contre les Français; il a manqué de sang-froid, et ne s'est pas représenté les conséquences. » Aussi la lettre de Schmidt fut-elle, comme dit M. Hüffer, l'obstacle essentiel que rencontra la commission d'enquête. Le gouvernement autrichien avait d'abord témoigné son horreur. Thugut protestait que l'archiduc n'avait pas reçu l'ordre d'occuper Rastatt et de molester les députés. Colloredo proposait de faire siéger des officiers de Masséna dans le tribunal qui jugerait les coupables. Mais l'empereur pouvait-il condamner Schmidt, Schmidt que l'archiduc déclarait indispensable à l'armée ? Et, s'il pardonnait à Schmidt, l'auteur réel bien qu'involontaire de la catastrophe, ne devait-il pas pardonner aux subalternes ? Puis, qu'aurait-il gagné à publier les résultats de l'enquête ? Les Français le croiraient-ils? Ne l'avaient-ils pas qualifié de meurtrier? Pourtant, il fallait se justifier à la diète. Mais on perdit du temps, on ne proposa que le 6 juin de nommer une députation qui assisterait à l'enquête, et la diète ne répondit que le 9 août qu'elle avait toute confiance dans l'empereur. La commission s'était rassemblée ; elle interrogea des maires de village, mais lorsque l'archiduc apprit qu'un domestique de Bonnier était à Augsbourg et racontait des détails précis, il ordonna d'expulser cet homme dont le témoignage aurait dû être recueilli par l'instruction. Le jugement ne fut rendu que l'année suivante : tous les accusés, Barbaczy, Burkhard et trente Szekler furent

absous. Au milieu du tumulte de la guerre, l'affaire était déjà oubliée.

Nous conclurons avec M. Hüffer : le gouvernement autrichien ne voulait pas enlever les papiers de notre mission. Mais le quartier-général était d'un avis opposé. Pendant que l'archiduc Charles souffrait de son mal épileptique, une lettre particulière du chef de l'état-major, conçue en termes imprudents, détermina les commandants de l'avant-garde, Mayer, Barbaczy, Burkhard, à arrêter les envoyés français pour se saisir de leurs archives. Les envoyés français furent assassinés par les Szekler, peut-être aussi par des émigrés mêlés aux Szekler; mais nous n'avons aucune pièce, aucun document qui prouve que des émigrés aient participé au crime [1].

A. C.

---

511. — **Une idylle sous Napoléon Ier.** Le roman du prince Eugène, par Albert Pulitzer. Paris, Didot. 1895. in-8°, VIII et 422 p.

M. Pulitzer est un admirateur passionné du prince Eugène qu'il nomme le Bayard de notre siècle et regarde comme le type le plus parfait du chevalier moderne sans peur et sans reproche. Il a voulu mettre en pleine lumière un côté gracieux de l'existence du prince, le bonheur qu'Eugène trouva dans son mariage avec la princesse Auguste de Bavière. Aidé de plusieurs ouvrages, notamment des *Mémoires* publiés par du Casse, des souvenirs du baron Darnay et des *Erinnerungen* de Seel, il suit, comme il dit, pas à pas le prince Eugène dans sa trop courte carrière, « en insistant sur les mutuelles preuves de tendresse et de dévouement sans bornes que les deux époux se prodiguèrent jusqu'au moment où la mort vint les séparer ». Le livre est un peu long. M. P. aurait pu le raccourcir par endroits et, puisqu'il n'avait d'autre but que de décrire une « ravissante idylle », abréger les récits de batailles. Pourquoi, par exemple (p. 135-136), ces détails sur Kutusoff, sur la marche vers Moscou, sur le portrait du roi de Rome apporté à Napoléon ? Pourquoi ces citations de Constant sur le champ de bataille de la Moskowa et l'incendie de la ville sainte ? Pourquoi ces considérations sur le divorce de Napoléon et le mariage autrichien ? Mais on remerciera M. Pulitzer d'avoir tiré et, comme il dit, démêlé du chaos de la *Correspondance* du prince Eugène ces lettres qui toucheront les âmes délicates. On ne peut lire sans émotion les lignes où la noble et vaillante

---

1. Je ne sais si l'on a jusqu'ici invoqué le témoignage de Lavallette ; mais il a connu le prince de Linange et le comte de Solms-Laubach, et il résume l'affaire en quelques mots (*Mém.*, I, 264) : « L'ordre de tuer les ministres n'a pas été donné par le gouvernement autrichien ; mais le but de se rendre maître de leurs papiers a été atteint, et comme ils avaient beaucoup d'argent sur eux, les soldats, excités par la cupidité, et enivrés avant l'action, trouvèrent commode de prévenir les plaintes en assassinat. » Voilà la vérité.

Auguste de Bavière, après la défection de son père, écrit à Eugène qu'elle oubliera désormais qu'elle est Bavaroise pour ne plus penser qu'à ses enfants et au plus aimé des époux (p. 210). Et, en même temps, elle dit au roi de Bavière : « Vous êtes contre nous ! Avoir d'autres intérêts que les vôtres, c'est affreux pour votre fille. Mais Eugène ne perdra jamais ma tendresse, et je le suivrai partout, bien sûre qu'il ne s'écartera jamais du chemin de la vertu et de l'honneur. »

A. C.

CHRONIQUE

— La librairie Perrin fait paraître des *Pages choisies de Mignet*, (in-8°, 277 p. 3 fr. 50), publiées par M. Georges Weill, professeur d'histoire au lycée Condorcet. Le choix a été fait avec goût et M. Weill a su prendre ce qu'il y a de meilleur dans « ces livres écrits d'une langue ferme et sobre, ces portraits aux touches discrètes et précises, ces récits qui laissent un souvenir si net, bien que l'émotion évite de s'y montrer ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 novembre 1895.

M. Clermont-Ganneau dépose sur le bureau le rapport sommaire de M. Barthélemy, drogman-chevalier du consulat de France à Alep, sur les recherches entreprises par lui en septembre 1894 dans la région nord d'Alep, avec une subvention de l'Académie. M. Barthélemy a exploré les ruines de Tell Arfâd, Azâz, Killis, Qoûros et autres localités antiques de cette région si mal connue. Il en a exécuté des photographies qui sont jointes à sa relation et parmi lesquelles M. Clermont-Ganneau signale trois vues immenses de Qoûros, la Qal'a et le village de 'Azâz, qui s'étend au pied d'un remarquable tell, certainement antique, où l'on pourrait entreprendre des fouilles fructueuses ; deux vues du vieux monument connu dans la tradition curde sous le nom de Heuru-Peyghamber, le « prophète Heuru », nom qui rappelle celui d'Urie le Hittite, le général de David, l'infortuné mari de Bethsabée. Le rapport contient d'intéressants détails sur cette ancienne légende, d'après les auteurs arabes, et un relevé de l'itinéraire suivi par l'explorateur. — M. Barthélemy a recueilli chemin faisant quelques inscriptions grecques sans grand intérêt, et quatre inscriptions palmyréennes funéraires, vraisemblablement originaires de Palmyre même. Il a découvert en outre, à Alep, deux nouvelles inscriptions hittites, et il envoie un certain nombre d'objets antiques qui seront soumis à l'examen des archéologues compétents.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Héron de Villefosse rappelle que, dans une des séances du mois de juillet dernier, il a annoncé à l'Académie le don fait au Musée du Louvre par M. le baron Edmond de Rothschild, et comprenant quarante et une pièces d'argenterie antique, découvertes à Boscoreale. Ce trésor vient d'être augmenté de cinquante-quatre pièces nouvelles, apportées à Paris pendant le mois de septembre et que M. Ed. de Rothschild a tenu à réunir aux premières. De tous les trésors du même genre, celui-ci est aujourd'hui le plus important. Cette seconde donation comprend surtout des ustensiles d'une élégance remarquable et d'une décoration exquise. On y remarque une phiale ornée d'un buste de Bacchus, un plat rond en argent de très grandes dimensions, des moules à pâtisserie, des cuillers, un gobelet finement ciselé, etc. — M. de Villefosse présente ensuite un vase en bronze, revêtu d'une belle patine bleue, également découvert à Boscoreale et offert au Louvre par M. Ed. de Rothschild. — En outre, M. Warren, de Boston, qui avait acquis deux pièces du trésor de Boscoreale, une petite œnochoé et une jolie coupe ornée d'enroulements en relief, a généreusement offert ces deux objets au Musée du Louvre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1895

512. — **Ueber das Georgische**, von Hugo Schuchardt. Wien, Selbstverlag des Verfassers, 1895. In-4, 16 pp.

513. — **Ueber den passiven Charakter des Transitivs in den Kaukasischen Sprachen**, von Hugo Schuchardt. (Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, Bd CXXXIII.) Wien, Tempsky, 1895. In-8, 92 pp.

Il y a toujours profit à lire un ouvrage de M. Schuchardt : on ne saurait manquer de tomber sur un aperçu original. Voici que, à propos d'une langue relativement aussi peu connue et surtout aussi peu classée que le géorgien, il émet cette remarque, au premier abord déconcertante, qu'on ne peut d'un langage démontrer que ses affinités : en d'autres termes, on peut prouver que deux idiomes sont parents, jamais affirmer qu'ils ne le soient pas ; et cela est absolument juste, sous cette restriction toutefois que, en vertu du brocard « *probatio incumbit ei qui dicit* », deux langues quelconques doivent être présumées étrangères l'une à l'autre tant que leur affinité n'aura pas été démontrée. L'opuscule est une esquisse générale de méthodologie pour l'étude du géorgien : entre autres indications, l'auteur proscrit l'usage de la transcription en caractères latins, qui, en effet, à en juger par les spécimens cités, aboutit à d'étranges combinaisons de lettres ; mais il faut convenir aussi que les formes de l'alphabet géorgien n'ont rien de particulièrement engageant.

Dans son autre mémoire, M. Sch. étudie un trait commun à toutes les langues du Caucase, à quelques souches distinctes qu'elles appartiennent : à tous les étages de cette Babel naturelle, on conjugue et construit, paraît-il, le verbe transitif en tournure passive, soit suivant la

formule sanscrite *râjñôktam,* qui en classique est préférée à *râjôvâca* et la supplante même complètement en afghan et dans les prâcrits modernes. Cette construction serait aussi celle du basque, sans d'ailleurs, bien entendu, qu'il en résultât une présomption de parenté; mais ce point n'est pas universellement concédé, et la controverse dure encore, dont les principaux éléments sont, outre l'ouvrage ci-dessus : Schuchardt, *über die Entstehung der Bezugsformen des Baskischen Zeitworts,* Wien 1893; Vinson, *les Théories nouvelles sur le Verbe Basque*, 1894 [1]; Schuchardt, *das Bask. Zeitw. u. J. Vinson* [2]; Vinson, *le Verbe Basque, M. H. Schuchardt et la théorie passive,* 1895; Schuchardt, *Le Verbe Basque* [3], article à la suite duquel M. Vinson promet une nouvelle réponse.

V. H.

---

514. — **Plauti Amphitruo**; edidit Ludouicus Havet, cum discipulis Belleville, Biais, Fourel, Gohin, Philipot, Ramain, Rey, Roersch, Segrestaa, Tailliart, Vitry. Paris, Émile Bouillon, 1895; x-128 pp.

L'édition de l'*Amphitryon* que nous donnent M. Louis Havet et ses élèves offre tout d'abord un grand intérêt pédagogique. Elle montre comment on peut initier pratiquement un groupe de jeunes gens aux méthodes philologiques. Ce qui s'apprend à l'élaboration d'une œuvre aussi complexe, c'est l'attention, l'habitude de copier exactement un nom d'auteur et un titre; puis, la métrique, l'usage des manuscrits, la découverte des difficultés, les procédés qui dégagent les corrections des données paléographiques; enfin, la connaissance des problèmes littéraires liés étroitement avec celle du texte, l'étude des questions d'authenticité, de remaniement, d'interpolation, des relations de l'œuvre avec d'autres, de ses sources, de ses divisions naturelles, de l'histoire générale de sa transmission jusqu'à nous. Vers par vers, fiche par fiche, l'élève n'acquiert pas seulement le métier et le tour de main; il embrasse dans son étendue toute la genèse et la destinée d'un ouvrage; il épuise un chapitre de l'histoire littéraire. Mais, d'ordinaire, les élèves ne tirent de leurs essais qu'un profit personnel; ici, leurs progrès se font au bénéfice de tous. L'École des Hautes Études prouve ainsi, et de la meilleure manière, qu'elle est un atelier d'apprentissage et de fabrication : ces expressions sont de mise puisqu'il s'agit d'une intelligente adaptation aux besognes spirituelles des procédés du commerce et de l'industrie.

L'édition Goetz et Lœwe de 1882 a été prise par M. H. pour point de départ; il n'a été fait et publié de dépouillement bibliographique qu'à partir de cette date. Il est, en effet, tout à fait superflu de réimprimer

1. *Revue de Linguistique*, XXVII, p. 95.
2. *Zeitschrift für Roman. Philologie*, 1894, p. 533.
3. *Revue de Ling.*, XXVIII, p. 73 et 200,

perpétuellement des indications qui n'ont plus guère qu'un intérêt historique. Cependant quelques lacunes de l'édition allemande ont été comblées. Les triumvirs paraissent n'avoir pas connu ou voulu connaître les travaux de Naudet. M. H. nous donne un relevé de corrections empruntées, non à l'édition latine de la collection Lemaire, mais au texte accompagné d'une traduction et de notes. L'une de ces conjectures, proposée de nouveau par M. Leo (550 : *sequar*), a été adoptée. Un autre secours facile à utiliser pour un Français était l'imitation de Molière ; elle a suggéré une correction (430 : *ueteris*) et conduit à supposer un silence ou une lacune (après 376).

Les leçons des manuscrits sont tirées de l'édition de 1882 ; les variantes orthographiques ont été négligées d'ordinaire. A défaut de collations nouvelles, l'étude des matériaux recueillis a conduit à quelques conclusions intéressantes. L'origine germanique de *D* est établie par une série de fautes (292 : *ualles* pour *falles* ; 238 : *confortitur* ; 376 : *uide* pour *fidem* ; 1001 : *maditus* pour *madidus* ; 1050 : *obtrunoapo*). On a groupé quatre exemples de *oporet* pour *oportet* dans *B* (268 avec *D*, 316, 318, 992), ce qui suppose dans l'archétype une ligature de *rt* assez rare pour que le copiste ait pu s'y tromper quatre fois ; ce serait bien le cas d'une minuscule carolingienne ayant conservé quelques habitudes des écritures nationales : on en connaît de nombreux représentants [1].

Mais l'hypothèse la plus importante, quant à la tradition du texte, est l'essai de reconstruction de l'archétype auquel est consacré l'appendice [2]. M. H. suppose qu'il y avait un recueil formé de deux volumes, écrits en écriture carolingienne, contenant les vingt pièces réparties inégalement, huit dans le premier volume (d'où : première partie de *D*; *E*, *J*, *V*), douze dans le second (deuxième partie de *D*; *C*) ; *B* représente la copie complète en un tome des deux primitifs. Chaque page commençait par une ligne écrite en capitale ; il en était peut-être de même de la page initiale de chaque cahier. Ces deux assertions sont fondées sur des confusions de lettres, trop faciles à éviter si elles avaient été causées par la lecture d'un manuscrit entièrement en capitales. D'autre part, il est très fréquent que la première ligne d'un chapitre soit distinguée dans les manuscrits par une écriture différente ; dans l'hypothèse, la page aura été traitée comme l'était ailleurs un chapitre. Notre rigueur logique a quelque peine à admettre cette assimilation. Cependant nous avons de fort anciens exemples de ce traitement de la page comme unité. Des copies soignées, remontant à l'antiquité et par suite écrites en capitales, notamment un manuscrit de Virgile dont il subsiste quelques feuillets, ont la lettre initiale de la page cinq ou six fois plus grande que les autres, même dans le corps d'un mot. Bien plus, il serait possible

1. Une autre ligature de l'r, pouvant donner lieu à des erreurs, est *ru*, facile à prendre pour *ri*. Telle est la variante *terrarim* (*BD*), citée à tort (p. 119) comme provenant de l'usage de la capitale.

2. Cf. aussi la note sur le v. 475.

qu'un manuscrit de ce genre eût existé pour Plaute, et que la majuscule du commencement de la page eût suggéré au copiste du IXe siècle l'idée d'écrire la première ligne en capitales. Nous avons enfin le commencement d'une copie peut-être analogue à celle que suppose M. Havet. C'est le fragment de Térence, en capitales du IXe siècle, conservé dans B. N. lat. 2109. Le travail a été abandonné de sorte qu'on peut toujours se demander si les honneurs de cette écriture exceptionnelle auraient été faits à toutes les pages ou à la première seulement. Comme il s'agit d'un texte profane, je crois cette dernière hypothèse plus vraisemblable. En tout cas, à défaut de tout exemple semblable à ce qu'il imagine, M. H. aurait pu rappeler ces indices [1].

De courtes notes dans l'apparat attirent l'attention sur quelques questions d'ordre littéraire. Arg. I, 6, l'auteur de l'argument non acrostiche emploie *rediere*, avec le sens du duel, comme l'auteur des didascalies de Térence; c'est peut-être un seul personnage. Arg. II, 2 : la graphie *amphitruo* avec *ph* prouve que l'auteur n'est pas antérieur à la jeunesse de Varron ; l'inscription de Mummius où on lit ACHAIA n'est pas de l'époque; l'orthographe primitive des aspirées grecques nous a été conservée par les grammairiens et *J* au v. 117 (*scema*); dès lors, on doit à mon avis considérer comme introduite postérieurement la forme *Accheruns* attestée par une faute de *E* (1078). — A propos des vers suiv. M. H. nous donne le texte d'une scolie de Placidus sur Stace, *Th.*, IV, 147, d'après quatre manuscrits de Paris. — Les sotadéens 168-172 prouvent l'antériorité de la pièce au *Sota* d'Ennius. — Le vers 189 est rapproché de l'inscription d'Æmilius Regulus. — M. H. suppose une parodie de tragédie aux vers 333 (douteux), 365, 622. — La question des interpolations est résolue avec beaucoup de tact. M. H. déclare interpolés 18-19, 1118-119, 167, 173, 192, 196, 657 ; les vers 988-1008 ont été développés par un reviseur, de sorte que quatorze vers seulement sont authentiques [2].

M. H. a consacré une part d'attention aux éléments et aux divisions de la pièce. Il a retrouvé, dans des indications plus ou moins exactes du manuscrit *E*, quelques traces de la notation des *cantica* (·C·) et du *deuerbium* (·DV·) : *cantica* aux vers 551, 634, 984; *deuerbium* aux vers 861, 974. Il a rétabli des commencements de scène négligés ou mal annoncés, quand un personnage prend la parole

1. Quelques-unes des confusions citées ne sont pas probantes. Nous l'avons vu pour *terrarim*. De même *adeste erit* et *adest ferit* : il suffit que les mots soient latin pour qu'un copiste, fût-il habitué à lire la capitale, s'y soit mépris de temps en temps. Depuis lors, M. Havet a trouvé des indices positifs à l'appui de son hypothèse ; cf. son édition de Phèdre, p. 231.

2. La question d'authenticité la plus importante, celle du prologue, n'est traitée nulle part; M. H. ne s'est occupé que de l'intrusion partielle de vers après sa rédaction. Mais qui en est l'auteur principal? L'article de M. Audollent (*Rev. de phil.*, 1895, p, 70) ne m'a pas convaincu que ce fût Plaute; il prouve seulement que Plaute a dû écrire un prologue; il reste à démontrer que ce prologue est le nôtre.

pour son compte, seul ou en présence d'assistants qui gardent le silence (546, 974, 1039). Enfin, la distribution en actes a été remaniée d'une façon rationnelle : le troisième acte commence au vers 861, le quatrième au vers 984. Je ne sais si le cinquième doit être placé au vers 1053, comme on le fait jusqu'ici. Amphitryon, dans les derniers vers de la scène précédente, a manifesté son intention d'entrer : *pergam in aedis nunciam*; il est furieux et veut tout tuer (1048 sqq.). Si on suppose un entracte, il a le temps de réaliser son dessein, d'essayer au moins. A la reprise, on veut savoir ce qui s'est passé. Or on se trouve en plein coup de théâtre : les couches miraculeuses d'Alcmène viennent d'avoir lieu et il n'est pas question des événements antérieurs. Il y a un hiatus dans la succession des faits. Au contraire, si on suppose la continuité de l'action, Amphitryon a été surpris, au moment d'entrer, par les coups de tonnerre ; il a été jeté à terre et étourdi (cf. vv. 1072 sqq.). Bromia le trouve à quelques pas de la porte et, ne l'ayant pas vu tout d'abord, a eu le temps de raconter en partie ce qui vient de se passer à l'intérieur. D'un autre côté, le monologue d'Amphitryon, qui précède, comprend deux parties différentes de ton et d'intention. Le mari joué veut d'abord se venger légalement et en appeler au roi. Puis, il s'en remet à sa propre violence. C'est entre ces deux parties, entre 1042 et 1043, que j'établirais une suspension de l'action. Dans l'intervalle, Amphitryon est allé auprès du roi ; il ne l'a pas trouvé, ou il a été éconduit, peu importe. Le spectateur s'inquiète médiocrement de cette démarche, tandis que, dans l'hypothèse actuelle et que je combats, il aurait le plus grand intérêt à savoir comment Amphitryon s'est comporté dans sa maison, pourquoi il n'y a pas encore mis tout à feu et à sang. De retour du palais, après l'entr'acte, il manifeste seulement alors cette intention et il est arrêté par l'intervention de Jupiter. *Amphitruo* se trouvait servir d'en tête deux fois de suite ; on s'explique aisément que la deuxième indication, incomprise, ait disparu.

Le nombre des conjectures est considérable. Beaucoup paraissent certaines et toutes méritent une attention sérieuse. Il ne peut être question de les examiner ici une à une. Je relève du moins le caractère méthodique qui leur est commun. On ne saurait trop en recommander l'étude aux débutants. J'en cite une au hasard. Il manque une syllabe au texte du vers 736. Au lieu de : *de hac quidem hercle re*, M. H. lit : *hac quidem hercle de re*, « ut *de* post *cle* omissum sit » ; on a ainsi la justification de la conjecture par l'hypothèse d'une faute très commune et d'une correction fourvoyée [1]. Dans un grand nombre de cas, M. H. a opéré des

1. Exemple d'un bourdon, 252 : *sua [pte o]ptruncauit;* corrections paléographiques : 227, *occinunt* (*canunt* mss) ; 260, *data ibist* (*donata est*) ; 110, *ita de* (*n*(un)*c de*). La typographie rend souvent assez mal les indications paléographiques : au v. 1075, je ne sais si l'*r* d'un type plus grand employée par M. H. fera songer beaucoup de lecteurs à l'*r* développée au dessous de la ligne par une longue haste.

changements d'ordre ou corrigé, pour retrouver l'allitération primitive (333, 513, 719, 1040, 1077, etc.)[1].

L'othographe n'a pas été unifiée. M. H. se borne à corriger les barbarismes Les graphies étrangères à l'usage de l'époque impériale sont toutes insérées dans son texte, si elles sont appuyées au moins par un manuscrit[2]. Il y a là une petite inconséquence, puisque M. H. admet des conjectures destinées à restituer l'original. Mais on a commis tant d'inexactitudes à l'aide de textes vieillis artificiellement, que la tâche s'imposait de mettre sous les yeux du lexicographe seulement des formes attestées[3].

La connaissance que M. H. a de l'ancien latin l'a heureusement inspiré. Un grand nombre de conjectures grammaticales et même quelques mots nouveaux rendent sa vraie saveur à ce vieux texte. Ces hypothèses sont sans doute des vraisemblances et non des certitudes; mais elles sont toutes bien fondées. On a critiqué en Allemagne ces formations nouvelles. Il est amusant de voir ce reproche nous venir du pays de Ritschl et de Bücheler, et de le trouver formulé dans une revue où la chasse aux mots inconnus est un sport favori[4].

---

1. Parfois la justification des conjectures est un peu subtile : V. 719, *praegnas* a sa véritable raison dans la reprise de Sosie au v. 723. M. H. en substituant *qui praegnas* à *quid igitur* des manuscrits, ajoute : « cf. *di-* = *pre-* 572 (*dicas* = *precaris*) ». Ce découpage de variantes est un peu artificiel. Je ne vois pas d'ailleurs dans quelle écriture une telle confusion serait possible.

2. On a ainsi : *tabernaclo* (DE) 426 et 428; *connortitur* (BD) 238; *collocuntur* (J) 224; *qur* 581, 687, 691; *carnufex* 518 (D) 376 (J), etc.; *maxume* (D) 199; *subrupui* (DE) 523; etc.

3. Le triage de ce qui est attesté et de ce qui est conjectural est facile à faire dans le livre de M. H. grâce à l'emploi des italiques. On ne saurait trop en louer l'utilité : du premier coup d'œil, nous nous rendons compte de la valeur de nos témoins.

4. Voici les principales particularités que j'ai relevées. — Phonétique. Quantité de *metuculosus* 293 (premier *u* bref); *uergiliae* 276 (premier *i* long; voir la note de M. H.); *ecquis* (*e* bref; voir la note) 1020. Voyelles : *tuom* 627; *quom* 447, etc.; *quoius* 589; *ubiquomque* 1048; *eici* (*îci*) 395; *aduenientei* 181; *seruei* 129; *ei* (de *ire : î*) 550; *blateis* 626 (sûrement *blatio*); *eiracunda* 903; *eidem* 1021 (titre suspect) *ube* (*ille* mss.) 988; *obudio* (*gaudeo* ms.; cp. *inclûdo*, etc.; la note est rédigée de façon un peu obscure); *foedimus* (= fudimus) 414; *Sôcium* (=*Saucium*; c'est le jeu de mots connu; *socius*, « compagnon », avec son *o* bref, est impossible) 384. Demi-voyelles : *ain* prononcé *ajjn* 284; *maiior* (avec *o* long) 484; *eiia* 702; *reueniunt* prononcé *reuueniunt* 188; de même *reuuortimini* 689. Consonnes : *lanterna* 149, 406; *menbra* 1118 (cf. les exemples cités en note; particularité que j'ai souvent observée dans les manuscrits français d'Ovide); *puplicam* 196, 524, *puplicitus* 161, *puplica* 40; *optruncauit* 252; *set* (= *sed*) 420; *it* (= *id*) 745, 773, 779, 983, 1075; *diues* prononcé *diuess* 170; de même *oss* 342; *sive*, *quiue*, prononcés *siu*, *quiu*, 69 et 84 (cp. *neu*); *seruunes* 343; *donatus* prononcé *donatu* 137 (premier exemple signalé dans Plaute, mais il vient du prologue). — Formes. Datifs *fide* 390, *die* 546, *re* 674; *isdem* (n. sg.) 945; *med* 359, 434, 435, 663, 706, 982, 1035, 1042; *ted* 670; *tis* (= *tui*) 284; *mis* (= *mei*) 442, 856; *sam* (= *eam*) 442; *alis* 400; *face* 978; *pertulunt* 216. — Vocabulaire. *Adfit* 637; *aqulam* 1058 : *att* 573, 584; *aus* (nomin. de *auris*, cp. οὖς, *aus-culto*) 183, 316; *clurus* 304, 306 (restitution certaine d'après les manuscrits qui ont *duros* au v. 306, et les

J'ai cherché à donner une idée de cette nouvelle édition, non pas à ceux qui s'inquiètent du texte de l'*Amphitryon*, mais à tous les curieux de littérature et de grammmaire latines. Ma tâche eut été plus courte et mes notes moins encombrantes, si un index des mots et des choses notables avait été dressé. Puisque M. Havet poursuit cette publication et que, dès maintenant deux autres pièces sont en préparation, il pourra combler cette lacune. Nous n'avons, pour le reste, qu'à souhaiter, à lui et à sa vaillante équipe, courage et persévérance : le succès n'est pas douteux [1].

Paul Lejay.

---

515. — E. Meyer, **Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen**; Halle, 1894, in-4° de 33 p.

Ceci n'est pas, à proprement parler, un travail sur les Gracques, mais une étude sur les sources de leur histoire. Après avoir mentionné sommairement ce qu'il appelle *Die Primärquellen*, c'est-à-dire les documents qu'avaient laissés les contemporains, M. M. apprécie l'œuvre de Posidonios d'Apamée, qui vécut entre 134 et 50 avant J.-C. et qui raconta les événements postérieurs à l'année 146; il examine ensuite les sources d'Appien, celles de Plutarque et des historiens latins, et il aboutit, en dernière analyse, à cette conclusion que, malgré la perte des auteurs originaux, nous sommes assez bien renseignés sur les Gracques. Il faut espérer que M. M tiendra à honneur d'utiliser lui-même les sources dont il a fait la critique d'une façon si précise et, semble-t-il si exacte.

P. G.

---

516. — Maurice Vanlaer. **La fin d'un peuple; la dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste.** Paris, Thorin, 1895; in-8° de 328 p.

Le titre seul de cet ouvrage en indique le ton ; c'est une exposition,

---

glossaires qui enregistrent *clurus*); *colombarius* p. 105, fr. xx : *coniunx*, seul exemple de Plaute éliminé par conjecture, 475; *consuetio* 490 (déduction certaine de Donat comparé avec Festus); *disparis* (nom. fém.) 549; *eia* (= tace), 321, 702, 805; *ignominis* 440 (épithète de Sosie, qui a perdu son nom); *illim* 660; *induperia* 622 (parodie); *morus* (adjectivement) 46; *nas* (nom. sg. de *nares*; cf. *aus*) 444; *neuolam* (= *nolam*) 439; *propered* 215; *properius* 545; *siremps* déclinable : *sirempsem*, 73; *st* 1072 (de même Most. 506, Ps. 196); *uersuraria* (*uxor*, entendu d'Alcmène) arg. I v. 3, 498, 980.

1. *F* est mentionné (614, 176), mais n'est pas décrit dans l'introduction. — Est-il latin de dire *scribere cum* (439)? — V. 872, Phèdre est cité sans doute par distraction; quand on sait que M. H. en prépare une édition, c'est une conjecture séduisante de rétablir dans son texte : *Plauti more*. — V. 1069, apparat, lire : « actus IV ».

de forme oratoire ou plutôt déclamatoire, bien plus voisine d'une plaidoirie de cour d'assises que d'un livre d'histoire. Outre qu'il est toujours mauvais d'écrire ainsi, M. Vanlaer a eu le grand tort de ne pas se rendre compte qu'un pareil sujet répudiait peut-être plus que tout autre les phrases banales, vagues et pompeuses, et exigeait impérieusement une étude minutieuse, précise et détaillée des faits. Tel qu'il est, ce « discours » aura quelque intérêt pour ceux qui ne connaissent à peu près rien de la question. Quant aux autres, ils regretteront qu'un problème si vaste, si beau et si difficile, soit tombé aux mains d'un auteur dont la bonne volonté et la curiosité sont perpétuellement trahies par son inexpérience en matière de recherches scientifiques.

P. G.

---

517. — E. Vermond, **Théorie générale de la possession en droit romain.** Paris, Larose, 1895, in-8° de 461 pages. Prix : 10 fr.

M. Vermond s'attaque ici à une des questions les plus difficiles du droit romain. Ayant à choisir entre deux systèmes également célèbres, celui de Savigny et celui d'Ihering, il incline visiblement vers le premier; du moins il s'inspire beaucoup plus de l'esprit de l'auteur qui l'a formulé. Il reproche au second d'avoir présenté « une théorie essentiellement utilitaire, n'ayant à sa base aucun principe juridique », et il s'efforce de démontrer qu'en cette matière comme en toutes les autres les Romains ont imaginé une théorie « fondée sur des principes certains et ne contenant pas de solutions incohérentes ». Il fait preuve, dans cette recherche, d'une érudition sérieuse, puisée aux sources, et d'une logique rigoureuse. Mais, suivant en cela un exemple trop commun, il réduit tout à une exégèse minutieuse des textes. Combien tout cela gagnerait à être éclairé par l'histoire et par le sens de la vie !

P. G.

---

518. — **Deutsche Gedichte des zwœlften Jahrhunderts**, hrsg. von Carl Kraus. Halle, Niemeyer. 1894, x et 284 p. 7 mark.

M. Kraus publie dans ce volume treize poèmes du moyen âge allemand qui ont pour caractère commun d'être de petits récits et de traiter des sujets religieux. Il s'attache, en les éditant, aussi étroitement que possible aux manuscrits, et ne s'en écarte que pour rétablir un passage évidemment corrompu, combler une lacune, introduire la ponctuation, remettre les formes dont usait le poète et dont le scribe, homme d'un autre dialecte, ne s'est pas servi. De la sorte, M. K. suit et abandonne les manuscrits tout ensemble; mais son procédé se justifie très bien, et lui même, dans sa préface, invoque avec raison le « besoin pratique ».

Voici les textes qu'il donne : *Von Christi geburt*, le *Paulus* de Rheinau, le *Johannes Baptista* de Baumgartenberg et celui d'Adelbreht, *S. Veit*, *les Macchabées*, *Patricius*, *Von der Zukunft nach dem Tode*, *S. Paulus*, *Albanus*, *Tundalus*, *Christus und Pilatus*, *Andreas* (fragment très incomplet et mutilé). Ces textes sont suivis de dissertations et remarques. Les dissertations traitent des manuscrits, de leur orthographe, de leur ponctuation, de leurs lacunes, des divers caractères du texte, de son dialecte, de ses rimes, de l'époque où il fut composé. Les remarques contiennent des observations grammaticales, de nombreux parallèles avec d'autres œuvres du même temps, des listes d'exemples, de ces jolis rapprochements que M. K. loue chez M. Behaghel (p. 120), et les motifs pour lesquels l'éditeur adopte telle ou telle lecture. Nous louerons surtout la façon dont M. K. corrige le texte du *Jean Baptiste* d'Adelbreht dont le manuscrit est perdu et qu'on n'a plus que dans les copies de Mone et de Vomberg (cf. le vers-parenthèse, si ingénieux et plausible *von ȥorne sin sin sich hât gecheret*, p. 16 et 119-120). La publication témoigne à la fois d'une robuste patience, d'une heureuse sagacité et d'un grand savoir. Bien peu d'érudits connaissent aussi profondément que M. Kraus, la langue et le style de la poésie allemande du XIIe siècle.

A. C.

---

519. — Germanistische Abhandlungen begründet von K. Weinhold, hrsg. von Fr. Voigt. IX Heft. **Daniel von dem Blühenden Tal**, ein Artusroman von dem Stricker, hrsg. von Gustav Rosenhagen, Breslau, Koebner. 1894. In-8, XII, et 206 p. 9 mark.

520. — X Heft. **Die Bosa Rimur**, herausgegeben von O. L. Jiriczek. Breslau, Koebner, 1894. In-8, XX et 100 p. 6 mark.

521. — XI Heft. **Wencel Scherffer und die Sprache der Schlesier, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprache**, von Paul Drechsler, Breslau, Koebner, 1895. In-8, VIII et 282 p.

L'édition, donnée par M. Rosenhagen, forme le neuvième fascicule des « dissertations de Breslau ». Elle est très méritoire et faite avec fort grand soin. Il ne pouvait en être autrement après les minutieuses recherches (*Untersuchungen*) que l'auteur a publiées en 1890 sur le *Daniel*, cette œuvre intéressante et d'autant plus intéressante qu'elle a été composée non d'après une source française, mais d'après les motifs que fournissait au Stricker sa connaissance étendue de la poésie courtoise. La langue du poème a été « normalisée », comme ç'avait été au demeurant l'intention du Stricker. Les notes expliquent le sens de certains vers et signalent les passages d'autrui que le poète a imités ; elles prouvent, comme les *Untersuchungen*, que M. Rosenhagen est très versé dans la littérature poétique du moyen âge allemand.

M. Jireczek, dont le travail paraît dans le dixième fascicule de la col-

tection Weinhold-Voigt, avait, comme on sait, publié en 1893 une édition de la *Bosa-Saga* (cf. *Revue critique*, 1893, n° 52). Il publie aujourd'hui les *Bosa-Rimur* pour la première fois d'après deux manuscrits, l'un de Stockholm, l'autre de Copenhague qui dérivent de la même source, en prenant pour base de son texte le manuscrit de Stockholm, sûrement le plus ancien, et en reproduisant les variantes du manuscrit de Copenhague dans les notes. Ce sont les premières *Bosa Rimur*, — car il y en a de plus récentes, composées par Gudhmundur Bergthorsson et terminées par lui, de son témoignage, le 9 novembre 1692 (cf. p. XII de l'introduction), — et le poème s'attache fidèlement, souvent presque littéralement à l'ancienne Saga. M. J. énumère, d'ailleurs, dans sa préface (p. XXXI-XXXV), les points où les Rimur s'écartent de la Saga, et on voit par cette liste non seulement que le poète ne craignait pas de faire des changements et additions, mais que le goût de l'époque était changé et qu'il ajoutait des épisodes pour plaire à ses contemporains. L'éditeur a joint au texte des Rimur, en appendice, une foule de remarques sur la métrique et la langue ainsi que l'explication des passages difficiles. Une liste des noms propres termine cette utile et savante publication.

Le onzième fascicule de cette même collection contient un curieux travail de M. Drechsler. L'auteur résume d'abord la carrière de Wencel Scherffer de Scherffenstein — qu'il a racontée plus longuement dans une dissertation de 1886. Puis il énumère les œuvres nombreuses de ce poète silésien du XVIIe siècle qui retrempe son allemand dans le dialecte de sa province afin d'éviter les mots étrangers et qui encourage ses compatriotes à parler *gutt schlesich Teutsch*. Enfin, il étudie minutieusement la langue de Scherffer : I. *Lautlehre* (p. 11-41); II. *Wortbildung* (p. 41-46); III. *Formenlehre* (p. 46-68); IV. *Wortschatz* (p. 69-282). On juge, par ce simple aperçu, qu'il donne, comme il dit, une « contribution à l'histoire de la langue allemande ». Nous noterons au passage la prédilection de Scherffer pour les formes fortes; il emploie des prétérits comme *schmog* (de *schmiegen*), *knopf* (de *knüpfen*), et il forge même *woltete*. Remarquons aussi l'usage de pronoms comme *sothan*, *selbt*, *vieler* (au sens de *mancher*), et *beid* au singulier. Mais ce qu'il y a de plus instructif, c'est le glossaire qui justifie l'opinion de Jördens, que Scherffer fourmille de mots silésiens et d'idiotismes dont on peut tirer profit. Ce vocabulaire forme les trois quarts du volume et il rendra d'autant plus de services aux lexicologues, que chaque mot de Scherffer est accompagné du passage ou des passages où il figure et de rapprochements avec les autres écrivains et le dialecte actuel de Silésie.

A. C

---

522. — **Histoire littéraire du peuple anglais**, par J.-J. JUSSERAND. Des origines à la Renaissance. Paris, Didot. 1894. In-8°, VII et 580 p.

Le titre de l'ouvrage en indique la principale originalité. Nous avons là une *Histoire littéraire du peuple anglais* et non une Histoire de la littérature anglaise. L'auteur veut faire voir le *peuple* dans son présent et son passé, son sol, ses villes, ses institutions, ses salons. Il donne au *peuple* plus de place qu'à certains hommes; il montre comment se forme le génie de la race, comment le peuple anglais que nous connaissons, se constitue peu à peu et prend conscience de lui-même: aussi décrit-il certaines manifestations de la pensée britannique que d'autres historiens avaient écartées avant lui; aussi n'omet-il pas les époques où cette pensée s'exprima en d'autres langues que l'anglais; bref, il traite de la nation, de son travail intellectuel et du progrès de ses idées.

Ce premier volume, qui raconte l'histoire littéraire des Anglais depuis les origines jusqu'à la Renaissance [1], comprend trois livres : I. *Les origines*. II. *L'invasion française*. III. *L'Angleterre aux Anglais*.

M. Jusserand expose d'abord que les peuples celtiques de la future Angleterre étaient pareils aux Celtes des Gaules, inventeurs infatigables, et que, par suite, leurs descendants seront des peuples « aux littératures riches »; il les montre devenant romains, chrétiens, s'adonnant à l'agriculture, parlant latin, puis soudainement engloutis par l'invasion germanique et — du moins dans le cœur du pays — apprenant la langue de leurs nouveaux maîtres. Mais, s'il y eut fusion du sang, « il n'y eut aucune fusion littéraire, et les Anglo-Saxons restèrent en littérature des gens aux maisons isolées ». M. J. analyse cette littérature anglo-saxonne, et finit par conclure très justement qu'elle est immobile; qu'une greffe lui manque; que malgré Alfred, Aethelstan, Canut, le peuple se résout en comtés et en tribus; qu'il faut un miracle pour faire sortir de ce chaos une nation qui enfantera Shakspeare, écrasera l'Armada, colonisera l'Amérique, et que ce miracle, c'est la bataille de Hastings.

Cette bataille, M. J. la raconte au long, dans le début de son deuxième livre, — en y joignant une description très poétique des ruines de l'abbaye qui fut élevée par Guillaume le Conquérant sur le lieu de l'action. Il en retrace les conséquences immenses, autrement considérables que celles d'Austerlitz ou d'Azincourt. Les vainqueurs « mettent la force énorme et le vouloir indomptable dont ils disposent au service d'une cause, l'infusion des idées latines et françaises dans le peuple anglo-saxon et le rattachement aux civilisations du Midi ». Ils ont un trait de génie; ils *unifient*; leurs poètes français, leurs chroniqueurs latins, leurs rimeurs anglais fusionnent dans leurs récits toutes les origines; ils déplacent le point de vue national, établissent que les habitants du même pays forment un même peuple, que Saxons et Français

1. Le deuxième ira de la Renaissance au « règne » de Pope, et le troisième, du règne de Pope jusqu'à nos jours.

d'Angleterre sont et ne sont rien autre chose que des Anglais. Tout d'abord, sans doute, le français est la langue en faveur, et qui ne parle qu'anglais, passe pour homme de rien; la littérature française règne à la cour des rois normands et angevins; les lettres latines sont cultivées. Mais après cent ans de silence et comme au bout d'une « période de recueillement », l'anglais reparaît dans les vies des saints, dans l'*Ancren Riwle*, dans les œuvres de Richard Rolle de Hampole, le *Brut* de Layamon, les traductions de romans de chevalerie, les romans consacrés à des héros d'origine anglaise, les fabliaux, les lois, les nouvelles, les chansons — et, dit M. J. J. on sent la différence avec les chansons françaises; ce n'est pas la même légèreté d'allure; « le printemps des Anglais est mêlé d'hiver, et le nôtre, d'été; ils chantent mai se souvenant d'avril et nous chantons mai pensant à juin. Le sérieux des Anglo-Saxons s'était atténué au contact des nouveaux venus, sans s'effacer entièrement; on devine la possibilité de retours tristes, jusqu'au milieu de la joie de *merry England*. »

Bientôt (et nous sommes arrivés ici au troisième livre du volume) se forme la nouvelle langue, se forme le nouveau peuple, et il a son poète, Chaucer, dont l'histoire, remarque finement M. Jusserand, est comme l'abrégé de l'histoire de la nation. On lit avec le plus vif intérêt les quatre-vingts pages de M. J. sur cet écrivain qui représente les temps nouveaux et dont la qualité la plus éminente peut-être est le bon sens (p. 340). Mais les successeurs de Chaucer ne sont pas moins judicieusement appréciés : son grand ami Gower; Langland, qui nous fournit ce qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains, « des foules, des groupes, des classes, classe marchande, monde religieux, communes d'Angleterre » (p. 400).

La prose n'offre que des traductions, comme celle des voyages de Mandeville, des discours, des sermons. Mais elle se perfectionne grâce à Wiclif « à qui le titre de père de la prose anglaise doit échoir, depuis que Mandeville s'est résolu en fumée ».

De même, le théâtre ne se développe que lentement. M. J. en expose les origines. Il insiste notamment sur l'intérêt et la valeur des mystères, y trouve les premières scènes de vraie comédie que compte l'histoire du théâtre anglais.

L'auteur atteint ainsi la fin du moyen-âge; la décadence est alors notoire; après Chaucer, Lydgate; après Lydgate, Stephen Hawes; tous regardent vers Chaucer; tous, Henryson, Dunbar, veulent imiter Chaucer, et le nombre des prosateurs se multiplie. Mais, remarque M. Jusserand, les classes se rapprochent, et le jour va venir où le même auteur pourra s'adresser à tout l'auditoire et écrire pour tout le peuple.

On pourrait chicaner M. Jusserand sur plusieurs points. Mais il est presque toujours exact autant qu'ingénieux, et la plupart de ses jugements ne peuvent être qu'approuvés. Il ne consacre à Laurence Minot qu'une dizaine de lignes, mais elles caractérisent suffisamment le chanteur qui avait plus de patriotisme que de poésie. Il compare spirituelle-

ment Barbour et Walter Scott. Il juge avec solidité, avec éclat Chaucer, Gower, Langland et Wiclif. Il abonde en remarques intéressantes de toute sorte, bien qu'il ait dû pourtant, sur beaucoup de points, se restreindre et choisir. Enfin, il a réussi dans ce livre d'un genre nouveau à montrer comment pense et parle un peuple, à retrouver dans la littérature d'une nation la vie de cette nation [1].

A. C.

---

523. — **Joseph-Jules Scaliger et Genève** par Charles SEITZ, docteur ès lettres maître au collège de Genève. Genève, imprimerie Wys et Duchêne, 1895, gr. in-8, de 40 p.

M. Seitz, après avoir décrit le tableau que présentait Genève pendant les premiers jours qui suivirent la Saint-Barthélemy, après avoir montré « la petite cité de douze cents feux accueillant plusieurs milliers de fugitifs » et « les citoyens se privant du nécessaire » et faisant « des collectes en faveur de ces malheureux qui, pour la plupart, sont dans une affreuse détresse », ajoute que parmi les premiers arrivés dans la ville si noblement hospitalière « se trouvait un homme qui devait devenir un des plus illustres savants et critiques de tous les temps. Le *Registre des habitants*, où étaient inscrits ceux qui, après enquête, étaient admis à demeurer à Genève, porte, en date du 8 septembre 1572, cette mention : *Joseph de la Scale, d'Agen en Agenois, gentilhomme. M. de Besze a attesté* » [2]. Ici M. S. rappelle aussi brièvement (p. 5-9) qu'exactement quelle était l'origine, quels étaient les principaux faits de la vie de ce jeune homme de trente-deux ans [3]. Il nous apprend, ensuite, que

---

1. Il a tort, croyons-nous, de rapprocher la littérature scandinave de la littérature anglo-saxonne, et de faire, à la Taine, des rapprochements entre l'*Edda* et les idées des Anglo-Saxons. Il dit que pour ces derniers, le bonheur consiste, entre autres choses, à entendre des récits avec de la musique ; mais ne devait-il pas insister sur le *scop* et sur Vidsith, le « scop » de métier, sur le roi Hrothgar qui, lui aussi, touche de la harpe ? Il déclare que les personnages du *Beovulf* regardent comme puéril tout ce qui est tendresse, tout ce qui excite le plus notre sensibilité ; mais il oublie de mentionner leur dévouement à s'entr'aider, l'affection du prince pour ses guerriers, l'inébranlable fidélité des guerriers envers le prince. Il aurait dû citer sur Laurence Minot le travail de Wilhelm Scholle.

2. *Registre des habitants*, p. 378, n° 177.

3. M. S. signale, en passant, l'extrême vanité du père de Joseph, Jules-César Scaliger, lequel avait la prétention de descendre des della Scala, les anciens princes de Vérone. Les contemporains, dit-il, admettaient cette parenté, et un homme peu suspect de partialité en faveur du médecin d'Agen, Rabelais la regardait comme indiscutable (lettre à Salignac, de Lyon, 30 novembre 1532). Cette lettre, dont on aurait pu rapprocher un avis très favorable du grave historien, le président de Thou, est citée dans le *Joseph Justus Scaliger* de Bernays (Berlin, 1855, in-8°, p. 107). Ce biographe hésite, selon M. Seitz, à trancher la question de l'origine plus ou moins princière de Jules-César Scaliger. Mais il n'y avait nulle raison sérieuse pour le faire

Genève songea bientôt à utiliser la présence des nombreux fugitifs instruits qui se trouvaient dans la ville pour renforcer l'enseignement de l'Académie. « Le mardi 21[e] [octobre], lit-on dans le *Registre du Conseil* », les leçons publiques recommencèrent, entre lesquelles M. Scaliger, prié par la compagnie, en fit deux. Le vendredi 31, la Compagnie éleut M. Scaliger pour professeur. Le lundi 3 novembre, ce choix était ratifié par le Conseil. « Joseph de la Scale, présenté par les ministres pour estre professeur en philosophie, comme homme qu'il est fort docte et suffisant et de grand pieté, a esté receu et a juré mesmes et promis de ne se distraire de l'obéissance de Messieurs pour aller habiter ailleurs [1]. »

M. S. nous dit de très intéressantes choses (p. 12 et suiv.) sur le professorat de Scaliger à Genève, ce professorat que feu Charles Nisard avait eu le grand tort de ne pas admettre [2]. Il constate (p. 14) que les devoirs de sa charge ne prenaient pas à Scaliger tout son temps, qu'ilse livrait à ses travaux favoris avec une incroyable activité, ajoutant que l'on reste confondu en voyant ce qu'il sut faire à Genève, d'août 1572 à septembre 1574 et cela malgré le mauvais état de sa santé et deux voyages à Bâle. Il prouve très bien (p. 17) que M. Mark Pattisson, l'excellent biographe de Casaubon, et qui avait aussi commencé à s'occuper de la biographie de Scaliger, s'est trompé en prétendant que ce dernier aurait gardé le pire souvenir du temps passé dans l'Académie de Genève. Il puise (p. 18-21) de curieux et parfois amusants détails sur le séjour de l'illustre professeur à Genève dans les *Scaligerana*, recueils dont il a raison de dire que l'on en a souvent trop rabaissé la valeur [3]. Il nous entretient (p. 21) d'un des collègues de Scaliger à l'Académie, avec lequel l'admirable philologue vécut en fort mauvais termes, Corneille Bonaventure Bertram, né en Poitou en 1531, reçu bourgeois à Genève après 1562, nommé professeur d'hébreu en 1567. En 1573 [4],

hésiter : Jules-César Scaliger n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang des anciens princes de Vérone; il appartenait vraisemblablement à une simple famille bourgeoise de cette ville. On ne s'explique pas que Bernays ait pu douter un seul moment d'une vérité affirmée par tous les sérieux critiques italiens.

1. *Registre du Conseil*, 1572, p. 175. On lit en marge : « Marché a esté faict pour le Scale et Daneau [Lambert] pour deux mois. »

2. *Le triumvirat littéraire au* XVI[e] *siècle, Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon* (Paris, 1851, in-8°, p. 168). M. S. appelle (p. 68) Charles Nisard, « biographe souvent inexact, toujours malveillant ». Cette malveillance allait jusqu'à la manie. J'ai eu de très bonnes relations avec cet homme d'esprit, mais j'étais toujours obligé de lui dire : « N'attaquez pas mon cher Scaliger, ou nous allons nous brouiller. »

3. J'ai beaucoup profité de ces « propos de table » pour l'annotation des *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger* (Agen, 1881, grand in-8°), annotation dont M. Seitz a parlé avec une extrême indulgence (p. 38); il y aurait à donner une nouvelle édition des deux *Scaligerana* avec un commentaire qui serait très souvent justificatif. La Bibliothèque nationale possède un précieux manuscrit qui permettrait d'apporter de grandes améliorations dans un texte que les éditeurs ont bouleversé.

4. Ce professeur « d'humeur peu commode » eut également avec Théodore de Bèze des démêlés qui occupèrent souvent la Compagnie.

Scaliger, qui ne jouissait pas de l'appartement auquel les professeurs de l'Académie avaient droit, réclama auprès de la Compagnie, il obtint gain de cause et fut logé au Collège [1]. Bertram, dépossédé d'une partie de son logement, « usa de mots » qui sonnaient mal, se montra « passionné » et fut censuré par la Compagnie. Il se vengea, plus tard, de Scaliger en attaquant très violemment le *De emendatione Temporum*. Laissons ce vilain personnage pour reproduire un fragment du *Registre de la Compagnie* relatif au départ de Scaliger : « Le 19e [septembre 1574], M. de Lescale est retourné de son voiage à Lion, où d'autant qu'il avoit entendu la mort de sa mère et le piteux estat de ses affaires, a demandé à la Compagnie son congé absolut pour y aller pourvoir sur les lieux, n'y pouvant donner ordre aultrement, comme il disoit, le tout consideré, le 21e, la Compagnie luy a accordé sa demande et Messieurs aussy. » La veille, ajoute M. Seitz (p. 23, Théodore de Bèze avait, en effet, transmis la demande de Scaliger au Conseil, et il semble que la Compagnie avait prévu son départ, puisqu'elle était en mesure de proposer quelqu'un pour le remplacer (c'était Mathieu Bronart, dit Béroalde ou Béroard).

La très intéressante notice, où abondent les renseignements précis et les particularités nouvelles, est couronnée par un grand et bel éloge de Joseph Scaliger emprunté à une harangue académique d'un des premiers critiques de notre temps. M. Seitz fait précéder cette citation (p. 38) des lignes suivantes que j'ai un plaisir particulier à reproduire : « Aujourd'hui, la cause du grand savant du XVIe siècle est gagnée en France, comme elle l'est depuis longtemps en Allemagne et en Angleterre. Le 19 novembre 1886, dans son discours d'ouverture de la séance annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Gaston Paris lui a rendu un éloquent hommage. »

T. DE L.

---

524. — **Les grands écrivains de la France.** Œuvres de Molière, nouvelle édition. Album. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1895.

Le Molière de MM. Despois et Paul Mesnard, si apprécié de tous ceux qui étudient sérieusement la littérature française, arrive peu à peu à se compléter. En attendant le *Lexique*, dont l'utilité sera si grande s'il est bien fait, les éditeurs nous donnent aujourd'hui l'*Album* qui doit toujours accompagner les ouvrages de cette collection. On y trouve trois beaux portraits de Molière, des reproductions d'estampes représentant quelques frontispices et quelques illustrations des anciennes éditions;

---

1. L'année suivante, il remporta un nouveau succès. Ayant désiré avoir un jardin, il obtint par décision du Conseil (16 mars 1574), « celui de Me Melvin, qui s'en va en France ». M. S. déclare que Scaliger profita peu de son jardin, lui qui passa une bonne partie de son existence à courir les grandes routes.

trois fac-similé de l'écriture de Molière ou de sa signature, les seuls que l'on connaisse, et un fac-similé de « courante » composée par Lulli pour *les Fâcheux*. C'est un peu maigre, surtout si l'on compare cet album à quelques autres de la même collection ; et il semble que le cabinet des estampes aurait pu fournir quelque chose de plus. Qui empêchait, puisqu'on a reproduit dans l'album de Racine la statue de la Ferté-Milon, de reproduire ici la fontaine Molière ? Est-ce que l'on n'a pas un portrait de la Béjart, pas une ligne de son écriture, pas une gravure représentant les différents théâtres de Molière ? Ne pouvait-on, grâce à la photographie, donner avec leurs dimensions exactes quelques pages de l'édition princeps des chefs-d'œuvre ? Mais il faut bien se contenter de ce qui nous est offert ; l'essentiel, c'est que le Molière Despois-Mesnard soit accompagné, le plus tôt possible, d'un bon Lexique de la langue de Molière.

A. GAZIER.

---

525. — Paul DUPUY. **L'École normale de l'an III.** Paris, Hachette, 1895, grand in-8°, 252 p.

Grâce à sa pénétration et à ses consciencieuses recherches dans les archives, M. Paul Dupuy a réussi à nous donner une histoire véritable, définitive de l'École normale de l'an III. Il rappelle d'abord que l'idée d'une école normale était vieille en France : en 1645, le recteur Dumonstier proposait d'élever aux frais de l'Université un cerain nombre d'enfants de bonne espérance qui pourraient devenir régents, et, après l'expulsion des jésuites, le parlement de Paris instituait des agrégations et réunissait à Louis-le-Grand les boursiers des petits collèges de l'Université. Il montre, en outre, que l'expression d'école normale était déjà familière aux membres du Comité d'instruction publique de la Convention avant le décret de brumaire, et il note très sagacement l'influence des Alsaciens, d'Arbogast, de Rühl, de Simon, de Mathieu. Mais comment naquit l'idée ? Elle naquit, dit fort bien M. Dupuy, de l'application de la méthode révolutionnaire. Le comité de Salut public voulut que l'organisation tout entière de l'instruction surgît du sol de la France aussi vite qu'en avait surgi celle de la défense nationale. Le 14 pluviôse an II il avait institué *l'École des armes :* chaque district envoyait à Paris des élèves désignés par l'administration et chargés d'apprendre la fabrication des poudres et salpêtres ; la durée de l'enseignement était limitée à trois décades ; les cours se faisaient dans l'amphithéâtre du Museum d'histoire naturelle ; ils commencèrent le 1er ventôse et se terminèrent le 30 pour la première série des élèves qui vinrent défiler devant la Convention avec le salpêtre et les canons qu'ils avaient fabriqués. Eh bien ! cette École des armes fut le prototype de l'école normale. Le 11 ventôse, le *Moniteur* assurait que ce mode

d'enseignement donné à des envoyés de tous les districts et répandu par eux sur la surface du territoire promettait de grands succès et que le gouvernement allait sans doute employer cette méthode révolutionnaire pour multiplier en peu de temps tous les genres d'instruction qu'exigeait la prospérité publique. Le 13 prairial, le Comité proposait à la Convention la seconde application de la *méthode révolutionnaire,* l'école de Mars; et bientôt, en trois décades, arrivaient de jeunes citoyens qui campaient dans la plaine des Sablons, s'exerçaient aux armes, écoutaient des leçons sur l'art de la guerre et qui, quatre mois après, retournaient dans leurs foyers. Enfin, venait la troisième application, que Barère avait annoncée formellement dès le 13 prairial en affirmant qu'on pouvait créer à Paris une école où se formeraient des instituteurs qui seraient ensuite disséminés dans tous les districts. On voit dans quelles circonstances et après quelles expériences fut conçue et décrétée l'École normale; comme l'École des armes, comme l'École de Mars, elle a le caractère d'une institution provisoire et révolutionnaire. Mais il ne faut pas seulement louer dans le livre de M. D. cette explication originale et vraie de la genèse de l'École normale. Il y a, au cours de cette étude si solide et si neuve, une foule d'autres points qui méritent d'être retenus: la fondation, tentée par Simon à Strasbourg, d'une école normale de langue française; les différences entre le projet de prairial et le projet de vendémiaire; le plan de Lakanal, ou plutôt de Garat, dont l'idée était d'établir, sous le prétexte et l'apparence de l'École normale, une école philosophique qui enseignerait toutes les connaissances humaines; le choix des professeurs; le choix des élèves dans les districts [1]; le choix du logis; le conflit entre les finances et les travaux publics. On s'installe au Museum; mais, ainsi que le prouve M. Dupuy, d'après le programme officiel, l'enseignement n'est pas et ne sera pas ce qu'avait voulu la Convention ni même ce que voulait Garat qui, après avoir dénaturé les intentions de la loi, n'a pas osé défendre obstinément ses propres vues. Les cours commencent pour durer quatre mois, et M. D. en décrit la physionomie d'une façon piquante, grâce à une lettre de Fourrier; mais il y avait des faiseurs [2] à côté des vrai savants, et l'École partagea l'exaltation politique et l'attendrissement sentimental du reste de la France, elle eut tous les défauts d'une assemblée nombreuse et naturellement bruyante, elle ne put échapper aux agitations de Paris qui souffrait alors du froid, de la famine et de l'agiotage. Pourtant, il faut, somme toute, en croire Biot et Arago : Biot compare l'École normale

1. M. D. estime qu'il y eut mille quatre cents élèves environ qui formaient trois catégories distinctes et à peu près égales : des instituteurs primaires, des prêtres et d'anciens professeurs de collège, des fonctionnaires. On y vit Saint-Martin, nommé par le district d'Amboise, et Bougainville qui fut envoyé par le district d'Avranche et avait alors soixante-six ans !

2. Particulièrement l'abbé Sicard et Bernardin de Saint-Pierre qui lisaient des mor ceaux de bravoure destinés à provoquer « l'enthousiasme ».

de l'an III à une vaste colonne de lumière qui sortit tout à coup du milieu du pays désolé et s'éleva si haut que son éclat immense couvrit la France entière et éclaira l'avenir ; Arago dit qu'elle montra pour la première fois, au moins officiellement, les premiers savants de la République chargés de l'enseignement et qu'en appelant ainsi les Lagrange, les Laplace, les Monge, les Berthollet au professorat, la Convention jeta sur les fonctions enseignantes un éclat inaccoutumé. M. Paul Dupuy accepte ce double jugement : l'école, écrit-il dans sa conclusion, a été révolutionnaire « non par une action immédiate, comme avait voulu le Comité, mais par le trouble et la fièvre de son existence, par un puissant bouillonnement de sève où se sont élaborés dans l'écume de riches germes d'avenir ».

A. C.

---

526. — ZEISSBERG (Heinrich, Ritter von), **Erzherzog Carl von Oesterreich**, ein Lebensbild, im Auftrage seiner Sœhne, der Herren Erzherzoge Albrecht und Wilhelm verfasst, I Band, 1 und 2 Hælfte. Wien, Braumüller. 1895. In-8, x et 334, IV et 473 p. 20 mark.

Voici le premier volume, divisé en deux parties, d'une biographie de l'archiduc Charles qui s'annonce par ses belles proportions, par le nombre des documents qu'elle renferme, par le soin minutieux qu'y met l'auteur, par tout ce qu'elle a de solide et d'attachant à la fois, comme une biographie définitive. M. de Zeissberg, qui continue avec tant de zèle et d'exactitude l'importante publication de documents commencée par Vivenot, a été chargé d'entreprendre cette biographie : il a consulté les imprimés, notamment les écrits de l'archiduc Charles et ceux de M. Wertheimer ; il a fouillé dans les archives publiques et privées ; il a puisé surtout à des sources que nul n'avait abordées encore, aux archives de l'archiduc Albert. Aussi, peut-on dire que les études précédentes sur le même sujet (Gross-Hoffinger, Schneidawind, Duller) ne comptent plus. Nous voyons l'archiduc élevé dans la maison paternelle à Florence (où il est né le 5 septembre 1771), et subissant l'heureuse influence de Hohenwart, puis, après de nombreux voyages — M. de Z. ne manque pas d'intituler ce chapitre *Wanderjahre* — venant dans les Pays-Bas achever son éducation sous les yeux du duc de Saxe-Teschen et de Marie-Christine, étudiant déjà les questions militaires, jugeant les hommes et les choses avec une certaine pénétration, ne s'étonnant pas de la Révolution lorsqu'il a vu et entendu les émigrés (I, p. 95), déplorant la « situation fatale » du gouvernement autrichien au milieu des partis qui divisent la Belgique (I, p. 117), prenant part à plusieurs affaires de 1792 et de 1793, d'abord à la Glisuelle où il reçoit le baptême du feu, et ensuite aux marches du corps de Hohenlohe-Kirchberg en Champagne et en Lorraine à travers une boue « dont on

ne peut se faire d'idée » (I, p. 247), à Jemappes, à Aldenhoven où, pour la première fois, il « intervient d'une façon décisive dans un combat et inaugure glorieusement sa carrière de général » (I, p. 334), et à Neerwinden où il fit preuve d'une extraordinaire présence d'esprit, devenant statthalter-général des Pays-Bas — un peu malgré lui — et tenant à Bruxelles une cour brillante, correspondant avec Vienne, s'efforçant d'aplanir les difficultés qu'il rencontre dans le Brabant et luttant contre les États, éprouvant dans cette tâche administrative bien des désillusions, se rendant parfois, pour se distraire, au quartier de Cobourg et assistant à la capitulation de Valenciennes (II, p. 144), accompagnant l'empereur à l'armée en 1794, commandant le corps de réserve et jouant un rôle dans les batailles de Tourcoing, de Tournai et de Fleurus, écrivant sur les bords du Rhin ses premières œuvres d'histoire et de stratégie, et recherchant, découvrant avec sagacité les causes de l'insuccès des alliés, « ignorance, inactivité, égoïsme » (II, p. 419). Une foule de documents intéressants remplissent ce volume qui compte plus de huit cents pages. Nous mentionnerons, entre autres, les lettres de Charles à son frère pendant l'expédition de 1792 — il écrit que tout le pays est épris du nouvel ordre de choses, que l'Autriche doit se retirer de cette guerre inutile (I, p. 236) et il soupçonne un accord secret entre Français et Prussiens —, un mémoire qu'il envoie dès les premiers jours de son gouvernement sur la situation de la Belgique (II, p. 110-114), sa correspondance avec François II et Mack après Fleurus (II, p. 366-375). Mais M. de Zeissberg sait mettre en œuvre les pièces et les particularités qu'il tire de toutes parts [1]. On lit avec intérêt ses récits de campagnes, ses descriptions de batailles, ses tableaux de l'administration des provinces belgiques. Il a eu l'art de faire, sans que pourtant la personne de l'archiduc Charles s'efface et disparaisse jamais, un *Lebensbild* et un *Zeitbild* tout ensemble. Quoi de plus fouillé, de plus instructif pour l'histoire des événements de l'année 1794, que le chapitre intitulé « la genèse du voyage impérial »? Pareillement, les causes de l'échec de Tourcoing et de la retraite de Cobourg après la prise de Charleroi sont judicieusement analysées. Trois photogravures et cinq cartes rehaussent la valeur de ce volume.

A. C.

---

527. — **La Révolution française en Hollande, la république batave.** Paris, Hachette. 1894. In-8, XIII et 398 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Louis Legrand sur la République batave est fort utile et instructif. Il comprend onze chapitres. L'auteur retrace d'abord

---

1. Il a rejeté les notes dans un appendice; ce sont des notes bibliographiques ; il y en a 1128 dans la première, et 1219 dans la seconde partie du volume.

la lutte du stathouder et des patriotes, l'intervention de la France républicaine, la conquête de la Hollande par Moreau et Pichegru. Puis il expose la rénovation de 1795 qu'il critique assez justement, parce qu'elle ne fut pas assez résolue, assez radicale (p. 87), les négociations qui amènent le traité « assez acceptable » de La Haye, la convocation d'une Convention nationale batave qui se réunit le 1er mars 1796, mais à qui son règlement, inspiré par des concessions au particularisme provincial, « lie les mains d'une façon restrictive et méticuleuse » (p. 133). Suit l'histoire de cette Convention, et du projet de son comité de constitution (projet qui est rejeté par le peuple, parce qu'il déplaît à la fois aux révolutionnaires et aux fédéralistes), puis de la deuxième assemblée nationale et des coups d'État (coup d'État du 22 janvier 1798 opéré sous les auspices de Delacroix, sorte de 18 fructidor hollandais qui donne le pays à une minorité sans scrupules, et coup d'État du 12 juin exécuté par Daendels en sens inverse). On forme alors un gouvernement intermédiaire, on élit un nouveau corps législatif qui s'installe le 31 juillet, la constitution fonctionne régulièrement et Lombard de Langres réussit à faire voter une amnistie générale. Lorsque les Anglo-Russes débarquent dans la Hollande septentrionale, les troupes bataves dont Brune a été nommé commandant en chef, montrent, selon l'expression de leur général, un courage tranquille et méthodique. Mais, comme disait Sémonville — envoyé en Hollande avec Augereau après le 18 brumaire pour remplacer Deforgues et Brune — les Bataves ne nous voulaient plus ; « la domination française représentait pour eux l'invasion étrangère, des charges militaires et financières écrasantes, la perte de leur indépendance et la ruine de leur commerce » (p. 259) ; aussi le premier consul fit-il faire un nouveau coup d'État, le coup d'État du 18 septembre 1801 qui établit un nouveau gouvernement où la représentation nationale, composée de trente-cinq membres, était entièrement subordonnée à une sorte d'oligarchie, à une régence de douze personnes. L'histoire de ce gouvernement dit gouvernement d'État ou *staatsbewind* et celle du gouvernement de Schimmelpenninck terminent le volume de M. Legrand. L'écrivain nous montre comment le gouvernement d'État qui s'inspirait de la politique consulaire et qui livra le pouvoir aux hommes du passé, irrita les partisans du nouveau régime et tomba dans le discrédit ; comment Bonaparte, devenu empereur, résolut de réorganiser l'administration de la Hollande et d'établir une assemblée de Leurs Hautes Puissances avec un grand pensionnaire ; comment Schimmelpenninck, nommé grand pensionnaire, essaya de remplir sa tâche. Mais, si dévoué qu'il fût à Napoléon, Schimmelpenninck n'était pas encore assez subordonné aux volontés impériales ; au mois de janvier 1806, l'amiral Ver Huell était mandé à Paris, et au mois de mars il revenait à La Haye proposer la création d'une royauté au profit de Louis Bonaparte ; le 5 juin, devant la commission néerlandaise, Napoléon proclamait son frère roi de Hollande en lui recommandant de ne

pas cesser d'être Français. M. L. a composé son livre non seulement d'après les récits spéciaux consacrés en Hollande à la République batave et surtout d'après les deux volumes de Cornelis Rogge, les publications de M. Vreede, les mémoires de Pyman et de Delprat, des monographies comme celle de M. Mendels sur Daendels, mais encore d'après les documents des archives de notre ministère des affaires étrangères où il a retrouvé, comme il dit, sinon tout le menu des circonstances, du moins leur explication et leur enchaînement. Aussi, cette histoire, si consciencieusement étudiée, a-t-elle été traduite en hollandais. Elle offre, en effet, un réel et vivant intérêt pour la Hollande. M. Legrand a fait revivre des figures originales de politiques et d'hommes d'État, comme Paulus, Pyman, Gogel et Schimmelpenninck. Il rend un juste hommage à l'administration du grand pensionnaire, homme actif et sensé qui améliora le système financier, donna l'impulsion à toutes choses et fit le premier « entrer dans les faits les principes proclamés par la Révolution ». En revanche, il est très sévère pour Daendels ; il ne partage pas l'enthousiasme de M. Mendels et avec Delprat et Lombard de Langres, il voit dans le général un ambitieux effréné et un intrigant de premier ordre. Mais le volume de M. L. n'est pas moins intéressant pour le lecteur français. On y rencontre des personnages notables de la Révolution : Reubell et Sieyes, le prudent Noël qui conseille de pousser les modérés ; Delacroix, « emporté, vaniteux et rhéteur » ; Hoche, qui propose en soldat de « rendre la nation batave heureuse malgré elle » ; Joubert, qui favorise le coup d'État du 18 juin et son auteur Daendels ; Sémonville qui spéculait malheureusement sur les fonds publics et qui se fit dédommager de ses pertes par le trésor batave (p. 331), etc. On y trouve enfin la Révolution elle-même avec les phases qu'elle traverse en France : Convention, Directoire, Consulat et monarchie, et il est curieux de voir comment, tout en atténuant ou dissimulant son action, la France mène tout dans la Néerlande. M. Legrand compare justement les envoyés français auprès de la République batave à nos résidents dans les pays de protectorat ; ce furent eux qui dirigèrent les affaires. Mais l'auteur a raison de blâmer cette domination qui « sacrifia trop durement les droits et les intérêts d'une nation libre aux exigences de la politique de guerre à outrance », qui ne sut même pas opérer en une fois avec franchise et fermeté les réformes nécessaires, et qui, par imprévoyance et inconsistance, permit, provoqua même des révolutions stériles[1]. A. C.

---

528. — **E. T. A. Hoffmann, sein Leben und seine Werke**, von Georg Ellinger. Hamburg und Leipzig, Voss, 1894, In-8. xii et 230 p. 5 mark.

M. Ellinger a eu tort de diviser son œuvre en vingt-deux chapitres ;

1. Wattignies est d'octobre, et non de *septembre* (p. 37).

il aurait dû procéder par plus grandes masses. Il a par instants jugé trop favorablement l'écrivain. Il loue trop *Mlle de Scudéry* et la nouvelle de *Bonheur au jeu* où il y a, ce nous semble, bien des longueurs. Il a raison de dire que Hoffmann était, malgré son penchant au merveilleux, un réaliste, mais il n'insiste pas suffisamment sur la langue et le style du romancier, sur ses procédés, sur ses locutions favorites, sur ses mots de prédilection. Il ne marque pas assez ses ressemblances et affinités avec Lichtenberg. Toutefois M. E. a su nous retracer selon l'ordre chronologique, nettement et sans confusion, la vie et l'œuvre littéraire de Hoffmann. S'il a tiré grand profit de la biographie de Hitzig et de celle de Kunz, il a noté l'influence de l'esprit de la Prusse orientale sur Hoffmann, trouvé dans les Souvenirs d'un conseiller Schwartz une très curieuse relation de l'événement qui chassa de Posen le jeune assesseur, tiré habilement des écrits du personnage certains détails qui peignent son caractère et se rapportent à des épisodes de sa vie. C'est avec beaucoup de clarté que M. E raconte les incidents qui assombrirent la fin de Hoffmann, son horreur contre la *Demagogenhetze*, l'attitude qu'il avait prise en face de Kamptz, ses courageuses conclusions dans le procès de Jahn, la satire de Kamptz qu'il voulait insérer dans *Meister Floh* et qu'il dut supprimer après que son manuscrit eut été saisi chez l'imprimeur francfortois Wilmanns (p. 156-162). Il apprécie les compositions musicales de Hoffmann, — qui avait, comme on sait, changé son prénom de Guillaume en celui d'Amédée, par amour pour Mozart — et après leur avoir consacré une année entière, après avoir attentivement étudié les critiques musicales de son auteur [1], il conclut que Hoffmann a inspiré Schumann, mais non Wagner. Il a brièvement, élégamment, analysé chacune des nouvelles de son héros, et autant que possible, recherché leurs sources : il montre, par exemple, que Hoffmann lisait à Bamberg le *Neveu de Rameau,* qu'on retrouve un passage de cette œuvre dans *Ritter Gluck* et que le romancier tient sans doute de Diderot son amour du dialogue; il rappelle à propos de Cardillac l'histoire du cordonnier vénitien; il juge que Hoffmann a mis beaucoup de lui-même dans le conseiller Crespel dont la nature est *seltsam verschnœrkelt*, mais Clément Brentano n'avait-il pas parlé à son ami de ce conseiller Crespel, le compagnon du jeune Gœthe, l'original qui faisait lui-même ses culottes et qui, à ce que dit la mère de Wolfgang, bâtissait à Laubach une maison de sa propre invention sans maçons ni charpentiers ? Les influences d'autrui sur Hoffmann sont exactement appréciées. On n'écrira plus désormais qu'il est le disciple et le filleul de Jean Paul. Il a subi l'action de Richter à ses débuts. Mais, ainsi que le démontre M. Ellinger, il relève surtout des romantiques, de Tieck, de Wackenroder, de Novalis, et c'est dans leurs œuvres qu' « il trouve l'expression

1. Cf. p. 201-213 l'étude sur l'ancienne et la nouvelle musique d'église, que M. Ellinger a reproduite in extenso.

poétique de ce qui le remplissait lui-même, l'enthousiasme illimité pour l'art et l'aspiration à la vie libre de l'artiste » (p. 37). Nous citerons encore dans le livre de M. E. une ingénieuse comparaison entre Hoffmann et Callot [1] (p. 75-77), des pages intéressantes sur la façon dont Hoffmann composait (un peu dans la manière d'Otto Ludwig, p. 174), et les jugements que portèrent sur lui ses compatriotes Gœthe, Brentano, Heine, W. Müller, W. Grimm qui le déclare « repoussant d'un bout à l'autre ». Néanmoins, comme le remarque M. Ellinger, Hoffmann a exercé sur la littérature allemande du XIX siècle une influence extraordinaire, et le jeune Heine, Chamisso, Grabbe, Gaudy, Willibald Alexis, Hauff, Hebbel, Otto Ludwig, Gottfried Keller, Théodore Storm, voire Scheffel (Hidigeigei et Kater Murr), se sont plus ou moins inspirés de lui dans quelques-unes de leurs œuvres [2].

A. C.

---

529. — **Berlin, 1688-1840, Geschichte des geistigen Lebens der preussischen Hauptstadt**, von Ludwig GEIGER. Zweiter Band. 1786-1840. Berlin, Paetel, 1895, in-8°, XVI et 651 p. 15 mark.

530. — **Gœthe-Jahrbuch** herausgegeben, von Ludwig GEIGER. Sechszehnter Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten und Loening, 1895, in-8°, VIII et 308 p. [3].

Le second volume du *Berlin* de M. Geiger témoigne du même soin, du même labeur que le précédent, et il a été composé avec les mêmes documents d'archives, rapports de police, correspondance de Böttiger, etc., sans compter les manuscrits et imprimés de la bibliothèque de Berlin. Il comprend trois livres : I. *Décadence et dégénérescence*, 1786-1808; II. *Renaissance et délivrance*, 1808-1815; III. *Vingt-cinq années de paix*, 1815-1840.

Le premier livre traite du règne de Frédéric-Guillaume II et des commencements du règne de Frédéric-Guillaume III. Après nous avoir raconté la « domination » de Wöllner et consorts, la corruption de Berlin, les sentiments qu'y inspire la Révolution française, M. G. passe en revue les journalistes, Reichardt, Archenholz, Gentz, Woltmann, les poètes des *Almanachs* et des *Portefeuilles*, les romanciers comme

---

1. A propos des *Phantasiestücke in Callot's Manier*.

2. M. Ellinger n'insiste pas sur l'influence que Hoffmann exerça en France. Elle ne fut peut-être pas aussi grande qu'il le croit. Mais on lut Hoffmann avec enthousiasme, Balzac s'était engoué de lui. Il parle de « cette vie bohémienne que Hoffmann a si bien décrite » (*Ursule Mirouet*, p. 62); il souhaite qu'il soit « possible de se servir en littérature du microscope de Leeuwenhoek, de Malpighi, de Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann » (*Les Employés*, p. 81) et il déclare que « jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique que les déménagements des administrations » (*id.* p. 85).

3. Et, en outre, vingt-neuf pages contenant la lecture que Spielhagen a faite à l'assemblée de Weimar du 8 juin 1895 « Gœthe et la poésie épique » et soixante-quatorze pages qui renferment le dixième compte rendu annuel de la Société de Gœthe.

Engel, l'auteur de ce *Lorenz Stark* qui est moins un récit qu'une étude de caractère (p. 89), comme Moritz, l'auteur de cet *Anton Reiser* qui est « une véritable confession écrite avec fraîcheur et vivement sentie » (p. 92), comme le larmoyant Lafontaine, comme l'humoristique Langbein. Il nous décrit « l'enseignement et la science », les écoles de Berlin, les efforts que tentaient Horn, l'historien de la littérature allemande, Von der Hagen, l'éditeur des *Nibelungen*, Ancillon et d'autres, la lutte qui s'engageait pour et contre Kant. Il nous décrit le romantisme et fait défiler devant nous le porte-parole du romantisme à Berlin, le berlinois Tieck, ses deux compagnons d'armes, Berlinois aussi, l'un qui le copiait, Bernhardi, l'autre qui le stimulait et le poussait, Wackenroder, les deux Schlegel, Frédéric qui publiait alors sa fameuse *Lucinde* et Guillaume qui fondait avec son frère l'*Athenaeum* et attirait à ses conférences un nombreux public, Chamisso et Varnhagen qui faisaient paraître leur *Almanach des Muses*, les adversaires des romantiques, Jenisch, Merkel, Kotzebue. Il apprécie le théâtre, « mais peut-on parler d'une littérature dramatique berlinoise, en dehors des œuvres d'Iffland, de Kotzebue et d'Engel » (p. 175)? Il rappelle les « plaisirs » du Berlin d'alors, les salons d'Henriette Herz et de Rahel Levin, les clubs, les cercles. Mais les pages qui terminent ce premier livre sont les plus intéressantes pour le lecteur français ; elles nous représentent Berlin au temps où les gamins de la ville criaient le matin sur les places « *musje cire la botte* » et l'après-midi dans le Thiergarten « *Zigaros avec du feu* ». Jean de Müller cherche, de son aveu, une place dans l'Empire et prononce son discours sur Frédéric le Grand ; Lange, dans son journal le *Télégraphe*, copie le *Moniteur*, reproduit les invectives contre la reine Louise, dénonce les patriotes, semble regarder l'occupation française à Berlin comme durable ; la *Gazette de Voss* fait de même ; l'*Observateur de la Sprée* vante le « grand et doux » Napoléon. D'autres accablent la monarchie déchue : Buchholz, Cölln, les auteurs de la « Galerie des caractères prussiens ». Mais un anonyme oppose aux *Feuerbrænde* de Cölln les *Læscheimer* qui louent le courage de l'armée prussienne, Achim d'Arnim publie ses *Lieder*, Fichte prononce ses discours à la nation allemande et le prévôt Hanstein, ses courageux sermons. Une nouvelle époque commence.

Cette époque de « renaissance » l'essor de la vie scientifique (Fichte, Wolf, Schleiermacher, Humboldt), l'élan de patriotisme en 1809 (rapports de Gruner, l'*Abeille* de Kotzebue, les appels d'Arnim et de Fr. Schlegel), la fondation de l'Université de Berlin qui, malgré les difficultés de ses débuts, « éleva le sentiment national », le *Deutsches Volksthum* de Jahn, ses exercices de gymnastique et son « Union allemande », les poèmes de Fouqué, les conférences d'Adam Müller, les pièces de Théodore Körner [1], et enfin, la « guerre de la délivrance »,

1. Pour Henri de Kleist, M. Geiger prouve qu'il a « peu occupé ses contemporains » (p. 328).

les œuvres de circonstance qu'elle produit à Berlin, notamment celles du fécond et oublié Müchler, les vers de Fouqué, de Varnhagen et de Hundt, le *Correspondant prussien* d'Arnim et de Niebuhr, tout cela est exposé dans le deuxième livre.

Le troisième livre, consacré aux années de paix (1815-1840), retrace d'abord l'influence de Gœthe sur la société berlinoise et l'admiration qu'il inspire aux romantiques des bords de la Sprée, — car « les romantiques ont assuré la victoire de Gœthe à Berlin, mais pour l'amener, il fallut l'union officielle du poète avec Berlin, la propagande de Zelter et l'enthousiasme des femmes » (p. 369) — puis la réaction, le mouvement qu'on peut nommer la *Deutschthümelei*, et, après la fête de la Wartbourg à laquelle participèrent trente étudiants de Berlin, après le meurtre de Kotzebue, les mesures de la Prusse contre les « démagogues », les rigueurs souvent bizarres et absurdes de la censure berlinoise, et par suite, le refroidissement de l'intérêt politique, le retour des littérateurs dans le passé, le règne du nouveau ou jeune romantisme représenté par Chamisso, Fouqué, Hoffmann, Michel Beer, Robert, Uechtritz, l'importance du *Gesellschafter* de Gubitz auquel collaboraient tous les romantiques, etc. M. Geiger n'oublie, d'ailleurs, aucun des aspects de Berlin durant ce quart de siècle ; il ne se borne pas à juger rapidement, mais sûrement des poètes lyriques comme Veit, Werder, Kugler, Wackernagel ; il nous transporte dans la Société du mercredi et du Tunnel, dans le cercle des Stägemann et dans la maison des Mendelssohn, au théâtre où dominent Raupach et, au-dessous de lui, P.-A. Wolff, Clauren et Blum, dans le monde des acteurs et des critiques ; en un curieux chapitre intitulé *Berliner Witz* il nous présente Saphir qui fut non seulement le fondateur du journalisme berlinois, mais qui créa ou introduisit à Berlin cet esprit, ce *Witz* qu'on a nommé l'esprit juif (p. 516) ; il nous présente les adversaires de Saphir et d'autres humoristes, comme Glasbrenner à qui Berlin doit la figure populaire de Nante, le commissionnaire du coin, et le type amusant de Monsieur Buffey. Mais peu à peu la politique dont se détournait l'attention, attire les regards ; Berlin devient philhellène, Berlin accueille avec joie la Révolution de Juillet, et les lettres que Börne et Raumer écrivent de Paris, les conférences de Gans font une grande impression. En même temps, la « vie scientifique » s'anime de plus en plus ; des maîtres éminents enseignent à l'Université : Savigny, Ranke, Ritter, Boeckh, Lachmann, Hegel.

Tel est, brièvement et imparfaitement analysé, le second volume du *Berlin* de M. Geiger. Il renferme une masse incroyable de détails et nous fait connaître une foule de personnages plus ou moins remarquables, mais qui tous ont joué leur bout de rôle dans « l'histoire de la vie intellectuelle de la capitale prussienne ». Qu'il suffise de dire que l'index des noms de personnes contient trente pages en deux colonnes. L'auteur n'a pas traité dans ce volume, comme dans le précédent, certaines matières, et il laisse de côté, ou ne fait qu'effleurer à l'occasion

la musique, les beaux-arts, l'économie politique, les sciences naturelles. Mais sur tout le reste, il donne une quantité de renseignements puisés aux meilleures sources. On louera surtout ses portraits, ses notices serrées et très substantielles des écrivains berlinois : en quelques lignes, en une, deux, trois pages, il dit tout ou à peu près, et d'une façon vive, animée, nullement monotone et ennuyeuse. Son livre offre un vaste et attachant tableau du Berlin d'autrefois.

Nous ajoutons à cet article sur le *Berlin* de M. L. Geiger l'analyse du sixième volume du *Gœthe-Jahrbuch* que le savant professeur dirige depuis la fondation. L' « Annuaire de Gœthe » de cette année est, comme toujours, divisé en trois parties. I. *Nouvelles communications :* B. Suphan, Gœthe et la fête de la Réformation en 1817 ; Gœthe à un patriote allemand (lettre écrite sans doute en 1795, peut-être à Gentz), Gœthe à Cotta (lettre du 24 décembre 1806, pleine d'indignation à propos de deux articles qui racontaient méchamment son mariage avec sa ménagère, les terreurs de Vulpius, les services que Falk rendait aux généraux français), une caractéristique (portrait curieux de Gœthe par lui-même), Gœthe à Schiller (lettre inachevée d'octobre 1794), traduction de chœurs d'*Athalie ;* O. Harnack, Deux lettres de Gœthe et une lettre de Caroline de Humboldt ; R. Steiner, Une opinion de Gœthe sur le Congrès des naturalistes et des médecins allemands à Berlin en 1828 (ces congrès, dit Gœthe, « compensent pour nous Allemands le manque d'une capitale ») ; A. Genthe, Huit lettres de Hegel à Gœthe ; O. Francke, Billets de Gœthe relatifs à Böttiger (dont le poète écrit le nom Böttcher et qu'il juge avec raison imprudent et maladroit) ; H. Funck, Dix lettres de Mlle de Klettenberg à Lavater (qui rappellent les « Confessions d'une belle âme »). II. *Articles de fonds :* G. Thudichum, Gœthe et notre temps ; Extrait des conférences de V. Hehn sur *Faust ;* V. Valentin, Homunculus et Hélène, « recherches esthétiques » ; O. Pniower, Sur la composition de la scène « Vor dem Thor » dans *Faust*. III. *Mélanges, Chronique*, *Bibliographie*. On remarquera parmi les *Mélanges* des pages sur la famille de Gœthe (Petrovics), sur ses rapports avec Prokesch-Osten (Schlossar), sur les traductions italiennes de ses œuvres (Fasola) et dans la *Chronique* les notices d'Erich Schmidt sur Otto Devrient et de L. Fränkel sur K. Köstlin et Rud. Hildebrand.

A. C.

---

531. — **Les complots militaires sous la Restauration** d'après les documents des archives, par E. Guillon, Paris, Plon. In-8°, 353 p. 3 fr. 50.

M. Guillon — oubliant les débats parlementaires de la Restauration et ce qu'il nomme lui-même l'insurrection de la tribune (p. 77) — nous dit dans sa préface que les complots militaires donnent seuls de *l'intérêt*

dramatique à cette période de notre histoire. Il retrace donc successivement la conspiration de Grenoble et celle de Lyon, le complot du bord de l'eau, le complot de Paris, les complots de l'Est (Belfort et Colmar), ceux de Saumur auxquels se rattache le nom du général Berton, l'affaire des quatre sergents de La Rochelle, la démonstration de Fabvier à la Bidassoa et la résistance que des réfugiés français opposèrent au 7e de ligne à la Corogne en 1823. Ces divers chapitres ont été composés surtout d'après les documents manuscrits du dépôt de la guerre et des archives nationales. Mais ils ont presque tous quelque chose de trop rapide, par instants de trop sommaire, et l'auteur aurait pu, ce nous semble, étudier plus profondément tel ou tel point, faire plus de lumière sur tel ou tel épisode, accroître « l'intérêt dramatique » par l'abondance des détails. Il a consulté de rares imprimés, le *Planta* d'Albert Du Boys et le précis historique de Gauchais sur la conspiration de Saumur. Pourquoi n'a-t-il pas dépouillé la *Revue d'Alsace* à propos des complots de Belfort et de Colmar, les plus curieux de tous? Que de particularités attachantes et ignorées il aurait trouvées dans certains articles de ce recueil! Néanmoins, le livre est clair, intéressant, et, tout en regrettant qu'il ne nous dispense pas de la lecture de Vaulabelle et d'autres encore, nous l'avons lu avec agrément et profit[1].

A. C.

---

532. — **La vie militaire du général Ducrot**, d'après sa correspondance (1839-1871) publiée par ses enfants, avec trois portraits en héliogravure et une carte. Paris, Plon, 1895. Deuxième édition. Deux vol. in-8°, IV et 460 p., 477 p. 15 fr.

Ce recueil de lettres, intimes pour la plupart, adressées par Ducrot à son grand-père, à sa femme, à son frère et à quelques amis, raconte presque au jour le jour la vie active, accidentée, et, disons le mot, glorieuse du général. On assiste d'abord à ses débuts en Algérie : il juge avec sévérité le maréchal Valée qui ne sait pas conduire une armée et ne prend jamais que de mauvaises dispositions ; en revanche, il n'a que des éloges pour Bugeaud, si actif, si énergique, qui attaque et pousse l'ennemi à outrance; voilà un homme qui sait mener les troupes et faire autre chose qu'escorter les convois ! Vient la guerre contre la Russie : Ducrot participe à l'expédition dirigée par Baraguey d'Hilliers contre Bomarsund et assure que cette citadelle « véritablement fort belle » a capitulé lâchement, qu'elle était encore tenable pendant longtemps; mais la garnison ne valait rien, et sur deux mille hommes « on comptait cinq cents Juifs polonais qui servaient certainement à leur corps défendant; ils ont défilé devant nous; je n'ai jamais vu de coquins aussi

1. De ci de là quelques erreurs ; p. 178, Berton est né à Euilly et non à *Cullyer*, et et il n'a pas été admis à l'école d'artillerie de Châlons.

ignobles ; ils étaient ivres, chantaient, gambadaient comme des prisonniers qui recouvrent la liberté » (I, 266-267). Durant la guerre d'Italie, Ducrot ne fit rien de remarquable ; mais ses lettres contiennent des appréciations intéressantes : que les Autrichiens ont, au début, manqué d'audace et que leur méthode, leur lenteur proverbiale ont sauvé l'armée française ; que sur ce terrain de la Lombardie le soldat français sera bien supérieur au soldat autrichien, « car l'intelligence et le courage individuels doivent y jouer un grand rôle » ; qu'on a eu tort, après Magenta, de ne pas faire suivre l'ennemi par quelques divisions fraîches. En 1860, Ducrot est envoyé en Syrie pour commander les troupes d'infanterie ; il y revoit son ami, le colonel Chanzy, dont il vante l'intelligence et la loyauté, il y noue connaissance avec le premier interprète de l'Empereur, M. Schefer, « fort instruit, très spirituel, et qui l'a beaucoup intéressé », et avec lord Dufferin qui déploie une activité infatigable ; mais il juge que le général de Beaufort est un homme faible, irrésolu, sans suite dans les idées, et il s'indigne que les Français se mettent à la remorque de Fuad, n'osent bouger sans prendre les ordres du pacha, n'osent faire seuls la police dans les rues de Beyrouth [1]. Au retour de Syrie, Ducrot passa trois ans dans la Nièvre, puis revint en Algérie, où le gouvernement voulait mettre à profit les connaissances spéciales qu'avait acquises le chef des bureaux arabes d'Aumale et de Médéah (cf. son rapport sur les moyens à employer pour assurer la pacification de l'Algérie, II, 101-116). En 1865, il était envoyé à Strasbourg et nommé au commandement de la 6me division militaire. Les lettres qu'il écrit alors, forment la partie la plus intéressante de cette correspondance. Il s'irrite de l'inaction de la France après Sadowa ; il prévoit la guerre, il la prévoit funeste, et s'exaspère contre la démence qui frappe le gouvernement. Mais en vain il demande qu'on occupe fortement les hauteurs de Hausbergen [2], de Mundolsheim et la tête des principaux villages qui entourent la place ; Frossard lui répond que des forts extérieurs seront pour la place un embarras et une difficulté, plutôt qu'une aide. En vain il propose d'établir un vaste camp retranché vers Nancy et Frouard, de se mettre en mesure pour prendre une rapide et vigoureuse offensive sur Heidelberg en passant le Rhin entre Strasbourg et Seltz, la droite à Eppingen, la gauche à Bruchsal. En vain il répète que la meilleure manière de défendre la rive gauche du Rhin sera toujours d'envahir la rive droite, et réciproquement. En vain il annonce, au retour d'une excursion en Allemagne, que la Prusse doit achever son œuvre, reconstituer l'unité germanique et qu'elle se prépare à la guerre « avec une superbe énergie et une admirable pré-

1. Il y a là des pages curieuses sur Joseph Karam, le patriote maronite, que Ducrot avait beaucoup vu, beaucoup étudié, et qu'il reconnaissait comme un homme d'une valeur incontestable.

2. Et non d'*Osbergen*, comme on a imprimé.

voyance [1] ». Mais à quoi bon insister sur ces prédictions de Ducrot qui le faisaient regarder comme un prophète de malheur ? Au soir de Sedan, Napoléon III disait au général : « Ce que vous m'aviez dit n'était que trop vrai, et j'aurais dû tenir compte de vos avertissements.» Les lettres que le général écrit pendant la guerre à sa famille, n'apportent presque rien à l'histoire et ne complètent que faiblement son livre sur *Sedan* et ses quatre volumes sur *Paris;* on les lit néanmoins avec intérêt, notamment celles qui retracent son évasion de Pont-à-Mousson et ses impressions durant le siège. Notons aussi des lettres d'autrui : un récit de la prise de la Smala par d'Alton (I, 115); des relations inédites communiquées par Trochu à la famille Ducrot ; un billet anonyme, mais qui est évidemment de Mac-Mahon et par lequel le maréchal recommande à Ducrot plusieurs officiers qu'il faut employer.

A. C.

---

533. — **Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr Wesen.** von Prof. Dr O. Weise. Leipzig, Teubner. In-8°, ix et 252 p. 2 mark 40.

On regrettera que M. Weise n'ait pas mis à la fin de son livre un index des mots qu'il mentionne en si grand nombre et on souhaitera qu'il ajoute aux prochaines et immanquables éditions cet index absolument nécessaire. Il est parfois obscur à force de brièveté, et parfois emphatique : « l'aurore de l'histoire, écrit-il dès le début de l'ouvrage, éclaira la mystérieuse obscurité qui pesait sur le pays de nos ancêtres. » Parfois aussi, trop de chauvinisme : il part en guerre contre les mots étrangers, contre le *style de papier,* et pour remédier au déclin de la langue, il convie le peuple allemand à rentrer en lui-même et à redevenir simple; il rappelle l'éloge du *Deutsch* par l'Alsacien Adolphe Stöber qui conservait un cœur allemand sous la domination française ; il assure que les campagnes victorieuses de 1866 et de 1870 ont achevé ce que Luther avait commencé. Enfin, il a commis quelques fautes : il fait venir *schneidig* du bas-allemand (p. 67) et *Kalauer* de Kalau (p. 232); il dit que le Bavarois Helmbrecht était Autrichien (p. 180); il traduit « fanon » par *Handtuch* (p. 204. au lieu de *Wamme*); il croit que les Allemands ont fait *liqueur* masculin parce que les Français disent *le* liqueur (p. 215); il ne voit pas que, dans certaines phrases, le génitif dépend, non du verbe, mais de *nicht* et de *viel* (p. 243). Toutefois, le livre est bien composé. D'abord, un abrégé du développement de la langue. Puis, des aperçus sur le Sud et le Nord, sur Luther,

---

1. A remarquer la réponse de Ducrot au travail du capitaine V*** sur les places fortes ; Ducrot lisait et comprenait l'histoire ; il a étudié les campagnes de Turenne ; il comprend que la France révolutionnaire n'a dû son salut qu'« aux hésitations et au défaut d'entente des coalisés » (II, 205); il apprécie très bien la campagne de l'Argonne et la « folle » tentative de Hoche sur Kaiserslautern.

Lessing, Gœthe, sur la langue écrite et le dialecte, sur la langue populaire et la langue des savants; comment le vocabulaire reflète l'état de la civilisation; comment le style exprime l'esprit de l'époque; la vie extérieure des mots, leur genre, leurs sens, la syntaxe, M. Weise qui a fait une bonne caractéristique de la langue latine, ne manque pas d'établir d'ingénieux parallèles entre cette langue et l'allemand. Son ouvrage, si court qu'il soit, plaît par cette rapidité même, par l'agrément du style, par une certaine chaleur, et grâce au vaste savoir de l'auteur, à ses lectures étendues, à ses connaissances réunies de linguistique et d'histoire littéraire, il renferme bien des choses intéressantes, curieuses, exactes en même temps, puisées aux bonnes sources, clairement disposées et rassemblées. Il n'est pas supérieur à l'excellent travail de Behaghel sur le même sujet, mais il considère plus attentivement les rapports de la langue avec le peuple, avec le *Volkstum,* et il insiste davantage sur le sens des mots; bref il sera très utile.

A C.

---

534. — Joseph TEXTE : **De Antonio Saxano**. Paris, Hachette. In-8°, 1895.

La postérité a-t-elle une raison quelconque pour se souvenir d'Antoine du Saix et de son *Esperon de Discipline?* Après lecture de la présente thèse je persiste à ne pas le croire. Sa vie est à peu près celle de la plupart des religieux de son temps; ses vers sont d'autant plus médiocres qu'ils procèdent d'une manière déjà en retard d'un bon demi siècle; ses idées sur la Réforme, la Renaissance, la religion ou l'éducation ne se distinguent par aucune vue originale de celles de tous les lettrés de son temps. Il n'a guère en propre — j'ai lu son *Esperon de discipline,* il y a deux ans, et je ne le recommencerais pas pour un empire — que la fastidieuse insipidité de son élocution. Mais on ne doit se déterminer à vouer un nom à l'oubli qu'en toute connaissance de cause, et c'est pourquoi une enquête aussi érudite, aussi complète, aussi sagace que celle de M. Texte, est de première importance. Peut-être est-il parfois un peu trop indulgent, mais on ne saurait évidemment soutenir une thèse en déclarant que le héros dont a fait choix n'en vaut pas la peine : trop désastreuse eut été pour Antoine du Saix une comparaison un peu plus suivie avec ses devanciers du temps de Louis XII et ses contemporains du temps de François Ier. A cela près nous n'avons qu'à louer ce travail : il nous paraît si définitif que nous pouvons désormais tenir la cause pour jugée.

Raoul ROSIÈRES.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J.-J. JUSSERAND a fait paraître à la librairie Delagrave (In-8°, 268 p.) une *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, dont la lecture offre à la fois agrément et profit. Le livre comprend neuf chapitres : I. Les origines, Bretons et Anglo-Saxons; II. L'invasion française; III. Chaucer et ses contemporains; IV. La Renaissance; V. L'âge d'Élisabeth et de Jacques Ier; VI. Milton et Dryden; VII, Pope et son temps; VIII. Johnson et son temps; IX. L'époque contemporaine. C'est un résumé complet; l'auteur marque avec vigueur et précision les traits généraux des diverses périodes de la littérature; il apprécie brièvement chaque écrivain, mais son jugement, toujours solide et appuyé sur les textes, est exprimé d'une façon nette, vive, souvent brillante. Il faut mettre ce livre dans les mains de nos élèves et de nos étudiants.

— Sous le titre *Lyon en 1794* paraît à la librairie lyonnaise de Georg (In-8°, 208 p.), en un joli volume, un intéressant recueil de *notes et documents, publiés par M. Albert* METZGER *et revisés par M. Joseph* VAESEN. On y remarquera un arrêté de la commune sur « les changements des noms gothiques des rues, places et arrondissements en noms plus dignes de la liberté et d'un peuple républicain » (p. 8-9); des pièces concernant une querelle entre les Jacobins de Lyon et la commune de Grenoble; des documents sur la fête de l'Égalité, sur celle de l'Être Suprême, sur celle des sans-culottides, celle de Jean-Jacques Rousseau, celle des Victoires; des lettres de l'agent national de la commune; des arrêtés, discours et proclamations des représentants du peuple, notamment l'arrêté du 26 mars, signé de Fouché, Laporte et Méaulle, qui prononce la dissolution de la Société populaire, les proclamations de Reverchon et Dupuy contre Robespierre et ses partisans qu'ils traitent de contre-révolutionnaires, les décisions de Reverchon et de Laporte renouvelant toutes les autorités de Lyon (qui s'appelle alors Commune-Affranchie), celles de Charlier et de Pocholle qui réorganisent le club, etc. Ces « notes et documents », qui constituent l'histoire du Lyon révolutionnaire de 1794, ont été tirés, pour la plupart, des archives municipales de la ville.

— La *Société d'Études Italiennes* va commencer sa troisième année de conférences. Elle en donnera seize en 1895-1896. Voici celles qui ont ou auront lieu d'ici au 1er janvier : le mercredi, 20 novembre, M. DEJOB, maître de conférences en Sorbonne : *Le roman politique dans l'Italie contemporaine;* le samedi, 30 novembre, M. BIKÉLAS : *Luigi Settembrini patriote et critique italien;* le samedi, 7 décembre, M. Léon Dorez : *La jeunesse du pape Marcel II, 1501-1535;* le mercredi, 18 décembre, M. Henri Cordier, professeur à l'école des langues orientales vivantes et à l'école des sciences politiques : *Le centenaire de Marco Polo*. Toutes ces conférences auront lieu à 8 heures trois quarts du soir, celle de M. Bikélas à l'hôtel des Sociétés savantes, au cercle Saint-Simon, 28, rue Serpente; les autres en Sorbonne, amphithéâtre B (entrée par la rue Saint-Jacques, 46). Billets d'entrée gratuits : s'adresser à M. Dejob, 80, rue Ménilmontant, à Paris.

ALLEMAGNE. — M. A. SCHŒNBACH fait paraître la deuxième édition de son beau livre sur *Walther von der Vogelweide* qui appartient à la collection des « Geisteshelden » ou « Héros de l'esprit » dirigée par M. A. Bettelheim (Berlin, Hoffmann. In-8°, VIII et 216 p. 2 mark 40). Cette deuxième édition a été revue attentivement,

mais ne diffère pas de la première. On y remarquera toutefois dans l'appendice une courte revue de la littérature du sujet (*Kurze Uebersicht der wissenschaftlichen Litteratur*, p. 206-216) où M. Schœnbach apprécie rapidement les travaux qui « ont avancé l'étude scientifique de la vie et des œuvres de Walther von der Vogelweide ».

— La collection strasbourgeoise des *Studien zur deutschen Kunstgeschichte* vient de s'enrichir d'un cinquième fascicule dont l'intérêt mérite d'être tout spécialement signalé : « les beaux arts à la cour du duc Albert V de Bavière » (*Die bildenden Künste am Hof Herzog Albrechts V.* Strasbourg, Heitz, 132 p. 5 mark). L'auteur est M. M. G. Zimmermann. Neuf phototypies, reproductions exactes et agréables de tableaux ou objets précieux, ornent le texte. Une courte introduction rappelle l'histoire de l'art à Munich jusqu'en 1550. Elle est suivie de trois chapitres, dont un consacré entièrement à Hans Mülich. De bonnes tables terminent cet attachant ouvrage.

ÉTATS-UNIS. — L'*American Journal of Archaeology and of the history of the fines arts*, n° d'avril-juin, contient les articles suivants : W. Rankin, *Some early Italian pictures in the Jarves collection of the Yale School of fine arts at New Haven*; A. L. Frothingham, jr., *Notes on Byzantine art and culture in Italy and especially in Rome*; R. B. Richardson, *A sacrifical calendar from the Epakria* (paper of the American school at Athens); Necrology : *A. C. Merriam* (Clarence H. Young); W. Rankin, *Notes on Italian paintings in two loan exhibitions in New-York; Archaeological News*.

HOLLANDE. — La librairie Nijhoff, de La Haye, publie le premier tome d'une *Bibliographie systématique* de la littérature néerlandaise ou mieux, comme dit le titre de la publication, des *sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au* XIX*e* *siècle*. Elle se propose de donner la liste de « tous les ouvrages de valeur scientifique ou littéraire, écrits par des Hollandais ou composés par des étrangers, mais publiés dans les Pays-Bas ». Le premier volume, qui compte trois cents pages, est consacré à la linguistique, à l'histoire littéraire et aux belles-lettres. Une table alphabétique termine ce tome qui rendra service aux savants et contribuera à la connaissance du mouvement intellectuel des Pays-Bas.

ITALIE. — La brochure de M. Cicotti intitulée : *Donne e politica negli ultimi anni della Repubblica romana* (Milan, chez l'auteur) est un instructif et intéressant aperçu du rôle que les femmes romaines ont joué à la fin de la République. Elle se termine par le portrait d'un certain nombre de femmes célèbres, Clodia, Calpurnia, Servilia, Scribonia, Porcia, Fulvie, Cléopâtre, Octavie et Livie.

RUSSIE. — Les élèves du professeur Sokolov ont fait paraître à l'occasion du trentième anniversaire de son enseignement un recueil de travaux relatifs à la philologie grecque. Ce recueil est intitulé : ΣΤΕΦΑΝΟΣ. Il comprend des mémoires de M. M. Touraev, Jebelev, Stchoukarev, Kholodniak, Meliovansky, Krachennikov, Tsereteli, Smironov, Lœper, Regel, Ernstædt, Sebov, V. Maïkov. Un portrait de M. Sokolov accompagne cette belle publication.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1895

535. — August DŒRING, **Die Lehre des Sokrates als sociales Reformsystem.** Münich, Beck, 1895, in-8° de 614 pages. Prix : 11 mark, 50.

M. Döring demande presque entièrement aux *Mémorables* de Xénophon des renseignements sur les idées de Socrate en matière de réformes sociales. Dans la première partie de son travail (p. 84-344), il analyse cet ouvrage chapitre par chapitre; dans la deuxième (p. 345 et suiv.), il présente d'une manière synthétique le système de Socrate. Ce n'est pas là, semble-t-il, la meilleure manière, ni surtout la plus intelligente, de traiter la question.

P. G.

536. — **L'année épigraphique.** Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (1894), par CAGNAT. — Paris, Leroux, 1895.

Recueil fait avec le même soin et dans le même esprit que les précédents fascicules. L'auteur y a relevé 172 inscriptions, dont quelques-unes offrent un réel intérêt. Je signalerai, en particulier, les suivantes : n° 3, diplôme militaire du 1er août 150; n° 61, « fragment de délibération d'un conseil municipal d'Afrique avec mention d'une constitution impériale »; n° 77, texte de la *lex Hadriana* relative aux domaines impériaux d'Afrique; n° 144, inscription où se rencontre pour la première fois le nom de Plautien non martelé; n° 148, testament d'un certain Megonius en faveur de la *respublica* de Petelia; n° 154, fragment de calendrier pour les mois de septembre et d'octobre.

P. G

537. — E. Carette, **Les assemblées provinciales de la Gaule romaine.** Paris, Picard, 1895, in-8° de 503 p. Prix : 6 francs.

La question du culte des empereurs et des asssemblées provinciales de l'Empire a donné lieu, dans ces derniers temps, à de nombreux travaux, les uns embrassant le monde romain tout entier, les autres consacrés à une région déterminée. Parmi les seconds, le livre de M. Carette est un des meilleurs. Ce n'est pas à dire qu'il ne mérite que des éloges. Bien des traits, au contraire, trahissent une certaine inexpérience scientifique de l'auteur. Ainsi la bibliographie qu'il donne en appendice est vraiment trop sommaire. Il cite dans ses notes beaucoup d'ouvrages de seconde main, mais avec peu de discernement, et il semble attribuer parfois à une page de Chateaubriand ou de Lacordaire, à quelques vers de Lamartine, à un simple article de journal, autant d'autorité qu'à l'opinion fortement motivée d'un historien de profession. Il consacre enfin trop de temps à l'examen et à la réfutation des assertions de ses devanciers, oubliant que le devoir de l'érudit est de prouver non pas que d'autres se sont trompés avant lui, mais que lui-même est dans le vrai. Ce sont là des vices de méthode qu'on évite aisément, lorsqu'on est un bon esprit, — pourvu qu'on ait été préalablement averti.

M. C. montre, d'ailleurs, des qualités qui compensent largement ses défauts. Il a du sens, de la pénétration, de la prudence; il connaît à peu près tous les textes, et en général les interprète sainement; il expose avec clarté; il discute avec précision; il n'élude aucune difficulté; ses conclusions sont le plus souvent exactes, et il se résigne à suspendre son jugement et à avouer son ignorance, quand il n'a pas de motifs suffisants pour affirmer.

Il me paraît inutile d'analyser un livre qui, par la force même des choses, présente de grandes analogies avec celui que j'ai publié en 1887. Je me contenterai de quelques brèves observations. — Plus heureux que moi, M. C. a pu tirer parti de la célèbre inscription de Narbonne, qu'il reproduit en héliogravure et en lettres ordinaires, sans essayer d'en faire une restitution téméraire, à l'exemple de M. Alibrandi. Il y a trouvé la preuve que la création des assemblées provinciales a été moins spontanée que je ne l'avais cru; mais par contre, il a tort de supposer que le *Concilium* des Trois Gaules avait une organisation pareille à celle du *Concilium* de la Narbonnaise; j'incline de plus en plus à penser qu'il existait à cet égard des différences sensibles entre les diverses provinces, et cette remarque est surtout vraie de la Gaule où la Narbonnaise passait pour une sorte de prolongement de l'Italie, tandis que le reste du pays était encore à peu près barbare. — Pages 1 et suiv. Bonne discusion, quoique un peu longue, sur les origines des assemblées gauloises. — P. 41. Il n'est pas sûr que dans la Narbonnaise le culte s'adressât à l'empereur régnant; car une inscription négligée par M. Carette appelle le temple de cette province « templum divi

(Aug. quod est Nar)bone ». (C. I. L , XII, 392.) — P. 62, M. C. a tiré quelques détails intéressants d'une inscription d'Hispalis; mais les *sacerdotes* qu'il mentionne m'ont tout l'air d'être, vu leur nombre, des prêtres municipaux. — P. 67. Une phrase équivoque semble dire que ce Lucterius, qui fut prêtre auprès de l'autel de Lyon, était le même qui avait lutté contre César. — P. 71. M. C. m'attribue une opinion absolument contraire à celle que j'ai exprimée dans mon livre. — P. 110 et sq. Sur le *jus signandi*, j'avais dit que cette expression désignait peut-être le privilège de voter par correspondance, mais en ajoutant « qu'il serait aussi téméraire de l'affirmer que de le nier ». M. C. repousse cette conjecture, puis il l'adopte lui-même, en voyant dans ces mots « une allusion à un mode particulier de vote des absents ». — P. 126. J'avais soutenu que l'indemnité de déplacement allouée aux membres du *concilium* était « une somme fixe, *calculée probablement d'après la distance et la durée de la* legatio ». M. C. supprime les mots soulignés; ce qui dénature le sens de ma phrase. — P. 127. Il est d'avis que le *legatus* oublieux de son mandat était exclu de la curie et frappé en outre « d'une peine extraordinaire ». Mais le texte d'Ulpien qu'il invoque et que j'avais cité moi-même ne dit rien de pareil. — P. 128 et sq. J'avais écrit : « Il est possible que le mandat impératif ait été de règle dans les assemblées provinciales. » M. C. en conclut que je considère la chose comme certaine. — P. 139. D'après lui, on a découvert récemment à Narbonne le temple provincial de Rome et d'Auguste. Je me demande où est la preuve d'une telle assertion; elle est d'autant plus douteuse que la fameuse table de bronze a été trouvée bien loin des ruines mises à jour. — P. 150. Il interprète mal la locution « ex consensu provinciæ », qui signifie évidemment l'accord unanime de la province. — P. 172. M. C. repousse l'hypothèse que j'ai présentée au sujet de l'*inquisitor Galliarum;* mais son argumentation ne m'a pas convaincu. — P. 234. Il traduit ainsi une phrase de Quintilien : « Ce qui nourrissait une population est maintenant le parc d'un *nabab* (divitis). »

Je pourrais multiplier les critiques de ce genre. Elles portent toutes, comme on voit, sur des points de détail; mais dans les travaux d'érudition aucun détail n'est négligeable. Je terminerai par une réflexion d'ordre plus général. On est surpris de constater que l'ouvrage de M. C. finisse si brusquement. Après avoir dans son dernier chapitre recherché comment les assemblées provinciales disparurent, il n'éprouve pas le besoin d'indiquer quel fut le caractère de cette institution, à quelle nécessité elle répondit, dans quelle mesure elle atteignit son but, quelle sorte de service les empereurs en attendaient, et quelle sorte de service elle rendit aux populations. C'est là, d'ailleurs, un défaut qui frappe dans tout le livre. Partout des menus faits; nulle part une vue d'ensemble. Et pourtant que valent les faits, si ce n'est pas aux vues d'ensemble qu'ils conduisent?

Paul GUIRAUD.

---

538. — **Die althochdeutschen Glossen** gesammelt und bearbeitet Dritter Band, Sachlich geordnete Glossare, bearbeitet von Elias Steinmeyer. Berlin, Weidmann, 1895. In-8°, x et 723 p. 28 mark.

On trouve dans ce troisième volume des *Gloses de l'ancien haut allemand* qui paraît treize ans après le deuxième, la scrupuleuse conscience, l'exactitude minutieuse, le soin extrême de M. Steinmeyer, et l'on ne peut que rendre hommage au labeur immense, énorme de l'éditeur. Il a consulté cent cinquante-trois manuscrits et il en a copié de sa main cent trente-deux! La disposition des matières est excellente. M. S. publie d'abord les *Gruppenglossen*, les gloses où, comme il dit. la réunion de plusieurs vocabulaires n'est pas l'œuvre du hasard et de l'arbitraire, mais où il y a « l'activité consciente d'un individu déterminé » : le vocabulaire de Saint-Gall et les gloses de Cassel que le caractère uniforme de la langue interdit d'ailleurs de diviser, le *Summarium Henrici* qui tient la place la plus considérable (p. 58-389), les gloses d'Hildegarde, de l'*Hortus* de Herrade, de Marienfeld. Viennent ensuite, par ordre chronologique, les *Einzelglossen* ou gloses particulières, rangées sous cinq rubriques : homme, animaux, plantes, ciel et terre, besoins de la vie (nourriture, vêtement, demeure, armes et ustensiles), et enfin des *Mischungen* ou Mélanges, débris ou extraits de diverses gloses qui ne pouvaient être mis dans la classe précédente. Le volume est gros, et M. S. a dû encore, pour ne pas lui donner un trop ample développement, recourir à certains artifices, ne publier, par exemple, dans le *Summarium*, que les mots latins à côté des mots allemands. On remarquera le texte inédit des deux glossaires de Marienfeld que M. Priebsch a copié à Cheltenham et que M. Steinmeyer, après l'avoir longtemps cherché et après avoir, en désespoir de cause, imprimé dans le corps de l'ouvrage les extraits de Kindlinger, a eu le temps de reproduire en appendice (p. 421-422 et 715-722). M. Steinmeyer remercie dans sa préface les érudits Seemüller, Dümmler, W. Meyer, Sievers, qui l'ont aidé dans sa tâche difficile en lui communiquant leurs notes, leurs corrections et leurs doutes; mais lui surtout a droit *zu freudigem Dank* (p. IX), et ce travail scientifique, plein d'abnégation (p. X), lui vaudra la profonde et respectueuse gratitude des germanistes.

A. C.

---

539. — Emilio Penco. **Francesco Petrarca**. Vol. III, de la *Storia della letteratura italiana*. Sienne, ed. S.-Bernardino, 1895, in-8° de 625 p. Prix : 4 fr.

Ce gros volume n'est, malgré tout, vu l'étendue de ce grand sujet, qu'un livre de vulgarisation. Mais ce sera, pour quelque temps, le meilleur manuel à consulter sur la biographie et l'œuvre latine et italienne

de Pétrarque [1]. Il y a plaisir à constater que l'auteur a fait un sérieux effort pour se tenir au courant des progrès de détail accomplis en si grand nombre par l'érudition sur l'histoire de Pétrarque et de son temps. Il connaît bien les derniers ouvrages français et en tire assez bon parti; il est moins familier avec les travaux allemands. Quelques légères taches seraient à relever dans l'information; l'auteur attache trop d'autorité aux travaux, d'ailleurs méritoires, de traduction et d'annotation de Fracassetti; il se sert, pour ses citations des *Epistolae metricae,* de la traduction poétique peu fidèle éditée par Rossetti; il croit à l'authenticité des mss. Arigoni, même en citant le livre où cette légende a été réduite à néant. Mais l'exactitude générale est remarquable; l'analyse des traités latins de Pétrarque est étendue et consciencieuse. C'est encore le plus complet ouvrage d'ensemble que le grand public puisse trouver sur le sujet.

P. N.

---

540. — **Friedrich Ludwig Schrœder, ein Beitrag zur deutschen Litteratur und Theatergeschichte,** von Berthold LITZMANN. Zweiter Teil. Hamburg und Leipzig, Voss. 1894. In-8°, VIII et 313 p.

541. — **Theatergeschichtliche Forschungen,** hrsg. von B. Litzmann. IX, *Geschichte des Gothaischen Hoftheaters,* 1775-1779, von Richard HODERMANN, Hamburg und Leipzig, Voss. 1894, In-8°, 183 p. 3 mark 50.

542. — Id. X. **Friedrich Wilhelm Gotter, sein Leben und seine Werke,** von Rudolf SCHLŒSSER, Hamburg und Leipzig, Voss. 1895. In-8°, 308 p. 7 mark.

543. — Id. XI. **Johann Friedrich Schœnemann und seine Schauspieler-Gesellschaft,** von Hans DEVRIENT. Hamburg u. Leipzig, Voss. 1895. In-8°, 398 p. 9 mark.

Le deuxième volume de la grande biographie que M. Litzmann consacre à l'acteur Schröder, est aussi intéressant, aussi solide que le premier. Il renferme le troisième livre de l'ouvrage, et le titre de ce livre, *Aufwærts,* indique suffisamment que le héros atteint enfin à la célébrité. Nous le voyons s'attacher à la troupe de Kurz, puis revenir à Hambourg et s'amouracher de la touchante Susanne Mecour, et après plusieurs épisodes et « crises » qu'il est trop long d'analyser, prendre la direction du théâtre, imprimer à la « bande » d'Ackermann une impulsion énergique, lui imposer sa ferme volonté, en faire une troupe permanente, bornée à Hambourg, et non plus une *Wandertruppe*, braver la concurrence de la troupe française qui est appuyée par Wittenberg, jouer lui-même peu à peu tous les rôles, non seulement celui du domestique remuant, bavard et malin (p. 109), mais des rôles sérieux (comme ceux de Marinelli et d'Harpagon) s'efforcer d'agrandir son répertoire,

---

1. La nouvelle édition de l'ouvrage de M. Mézières, auquel la maison Hachette a maintenu le titre ancien « étude d'après de nouveaux documents, » est la réimpression pure et simple de l'édition de 1868.

représenter *Clavigo* et *Gœtz de Berlichingen*, et dans la fameuse annonce de 1775 — que M. L. reproduit intégralement (p. 145-148) — déclarer qu'il donnera vingt louis d'or pour une œuvre dramatique qui promet un succès durable. Cette *Preisausschreibung* fit naître, comme on sait, quatre pièces originales ainsi qu'une douzaine de traductions, et les *Zwillinge* de Klinger eurent le prix au détriment du *Julius von Tarent* de Leisewitz. Mais Schröder mit lui-même la main à la pâte, se fit dramaturge, traduisit, remania les pièces d'autrui, donna « avec des changements » un *Hamlet*, donna de même *Othello, Macbeth* (où les scènes de sorcières avaient été traduites par Bürger), *Mesure pour mesure, le roi Lear, Henri IV*, etc. Enfin, en 1780, mécontent, sentant que les Hambourgeois qui l'avaient vu grandir et se former, mêlaient à leurs applaudissements quelque chose de la condescendance du maître qui donne une bonne note à son élève d'autrefois (p. 280), désireux, depuis le triomphe qu'il avait eu à Berlin, de se faire connaître à l'Allemagne, il entreprend un voyage à Vienne, à Munich, à Mannheim, à Paris et revient à Hambourg pour y jouer une dernière fois et se lier au théâtre de Vienne. Chemin faisant, M. Litzmann nous a décrit « les forces avec lesquelles Schröder a livré ses combats et gagné ses victoires » dans cette période de sa vie (p. 88) : la femme de Schröder, Anne-Christine Hart, Dorothée et Charlotte Ackermann, Borchers, Reinecke, Brockmann. Il nous a présenté les amis de son héros, entre autres Bode qui donna d'excellents conseils à Schröder, et Gotter, que le jeune directeur s'efforçait inutilement d'attirer à Hambourg. Le volume renferme ainsi de curieux détails sur la vie littéraire et artistique de l'Allemagne de 1767 à 1780.

En même temps qu'il travaille à son *Schrœder*, M. Litzmann dirige la collection des « Recherches sur l'histoire du théâtre » dont trois fascicules nouveaux ont paru récemment.

L'un de ces fascicules, le IX[e], dû à M. Hodermann, retrace l'histoire du théâtre de la cour de Gotha. M. H. raconte d'abord comment le théâtre fut fondé, lorsque le duc Louis-Ernest II appela la troupe de Seyler qui n'avait plus d'asile après l'incendie du château de Weimar. Il consacre ensuite quatre chapitres à l'existence de ce théâtre qui vécut quatre ans, de 1775 à 1779. Chaque année a son chapitre. En 1775-1776, direction d'Ekhof et institution d'une caisse de pension pour les acteurs. En 1776-1777 visite d'un comédien de Vienne, J.-H.-F. Müller, qui nous a laissé le récit de ses impressions et engagement de Beil, Beck, Iffland, etc. En 1777-1778, mécontentement des acteurs et mort d'Ekhof. En 1778-1779 direction de Böck, départs et remplacements, nombreux *Gastspiele* et fin du théâtre pour une foule de raisons que M. Hodermann nous expose d'après Reichardt, Wagenseil et autres. Cette étude aurait gagné à être allégée de certains documents qui pouvaient, aussi bien que d'autres, figurer à l'appendice; mais elle a été

composée d'après les pièces, et l'auteur n'a oublié aucun détail, pas même la venue d'Antoine Reiser à Gotha.

Le fin, l'élégant, le correct Gotter méritait une étude spéciale, M. Rod. Schlösser a entrepris cette étude. Il s'est aidé non seulement du travail de Weinhold sur Boie et de celui de M. Litzmann sur Schröder et Gotter, mais d'une foule de documents inédits qu'il a trouvés dans les archives et surtout dans les papiers de la petite-fille de Gotter. C'est pourquoi le tableau qu'il trace de la vie du poète, de son enfance à Gotha, de ses études à Goettingue et à Wetzlar, de ses relations littéraires, de ses rapports avec Mannheim, de son rôle dans la société de Gotha, est aussi détaillé, aussi complet que possible, et on y remarquera les lettres de Gotter à Kestner et à Lenz. La seconde partie du volume, consacrée aux œuvres, est plus importante encore. M. R. S. apprécie les poésies du personnage, lieds, élégies, romances, épîtres, épigrammes, et ne manque pas de reproduire la préface où Gotter avoue l'influence que « sa longue connaissance avec les aimables écrivains de la France a eue sur la formation de son goût ». Mais il étudie surtout les œuvres dramatiques de Gotter. Son livre n'est-il pas le dixième fascicule d'une collection de « Recherches pour l'histoire du théâtre » ? Les tragédies sont toutes des imitations et adaptations de tragédies françaises, car Gotter est un partisan décidé des Français et il ose dire qu'on a « poussé jusqu'à l'injustice l'intolérance contre leur muse tragique ». Les comédies sont pareillement imitées des comédies françaises, parfois des comédies italiennes ou anglaises. Gotter se contente de « localiser » son œuvre, de donner des noms allemands aux personnages — et encore, en gardant un peu de l'original, Dörner (Dorante), Lindner (Lindor), Gerau (Gercour), Süssholz ou Holzmann (Dubois), Schwarz (Le Blanc), — de mettre l'action à Vienne ou à Berlin. Toutefois, il sait fort bien le français ; il connaît le ton et les formes de la bonne société ; il a du tact ; il écrit avec aisance et agrément. Quant aux opéras, là aussi, Gotter n'est nullement original, ne cherche nullement à frayer de nouvelles voies ; il se borne à transformer avec soin et bon goût l'ouvrage d'autrui. M. Schlösser accompagne son travail d'un index utile.

Le volume que M. Hans Devrient consacre à Schönemann et qui forme le onzième fascicule de la collection Litzmann, est, comme l'étude de M. Schlösser, une œuvre consciencieuse. Il fourmille de détails, de citations, de documents, et il a coûté à son auteur de longues et pénibles recherches dans les archives et les bibliothèques d'Allemagne. En quinze chapitres, M. D. retrace la vie de Schönemann ; il suit le célèbre *Principal* pas à pas, autant qu'il est possible, à Leipzig, à Hambourg, à Berlin, à la foire de Breslau, à Danzig, à Königsberg, à Schwerin, etc., etc. Les années 1750-1754 lui semblent les plus florissantes de la troupe. Mais bientôt commence le déclin ; Schönemann est fatigué ; Ekhof le lâche ; Löwen épouse sa fille ; Krüger qui lui a donné douze pièces en sept ans, qui lui faisait ses prologues, qui lui traduisait Marivaux,

est mort en 1750; le 2 décembre 1757, Schönemann dit adieu au public. Les pages qui traitent des Préfaces cuirassées de Schönemann et de l'*Académie* fondée par Ekhof sont peut-être les meilleures de ce volume qui se termine par un copieux appendice et une table très détaillée des matières [1].

A. C.

---

544. — **Friedrich Nicolais Jugendschriften** von Ernst ALTENKRÜGER, Dr. phil. Berlin, Heymann. 1894. In-8°, 113 p. 2 mark.

Ce travail, composé de cinq chapitres, est le fruit de recherches pénibles et consciencieuses. L'auteur a voulu raconter avec le plus grand détail la jeunesse de Nicolai, retracer les services que le libraire berlinois rendit à la littérature, sa liaison avec Lessing et Moïse Mendelssohn, le caractère qu'il développe alors et qui présage déjà son « plat rationalisme ennemi de tout développement de l'art ». On lit avec curiosité les pages consacrées aux débuts littéraires de Nicolai et à la part qu'il prit aux *Freundschaftliche Briefe* de Patzke. Les *Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften* sont longuement analysées, et M. Altenkrüger montre bien que l'ouvrage est vraiment important pour l'histoire de la critique allemande au milieu du XVIIIe siècle, qu'il fut, en son temps, « très réconfortant », qu'il renferme des idées excellentes, hardies même, exprimées sous une forme attachante. Pareillement, la *Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste* est justement appréciée comme « un progrès dans l'histoire du journalisme allemand » (p. 71), et M. A. fait voir que Nicolai, bien que trop fier de son journal, bien que trop persuadé de sa supériorité, bien que trop porté à se croire un juge infaillible, sut grouper autour de lui les meilleurs écrivains de l'époque; Mendelssohn et Nicolai, remarque M. Altenkrüger, étaient deux hommes jeunes et courageux qui n'appartenaient à aucune clique; ils n'avaient pas été à l'Université, ils n'ambitionnaient rien; marchands et particuliers, ayant une fortune suffisante, ils pouvaient agir librement (p. 77). Le livre se termine par un chapitre sur les *Briefe die neueste Litteratur betreffend*, où M. Altenkrüger détermine la part de Nicolai à ce recueil, les rapports qu'il eut à cette occasion avec Lessing, la façon dont il copiait son ami, et, sans le vouloir, s'appropriait sa manière : on peut dire que dans les « Lettres sur la littérature contemporaine » Nicolai est supérieur à Resewitz et à Grillo, mais bien inférieur à Lessing, à Mendelssohn et à Abbt. Telle quelle et malgré des répétitions et des négligences de style, cette dissertation mérite d'être consultée par ceux qui voudront connaître de près non seulement des

---

1. Signalons dans cet appendice le répertoire de Schœnemann, ordonné : 1° chronologiquement; 2° par noms d'auteurs; 3° par ordre alphabétique; la liste des endroits où a séjourné la troupe, etc,

revues allemandes qui eurent alors une influence considérable et que l'auteur a dépouillées avec soin, mais la première partie de la vie littéraire de Nicolai, cet « utilitaire de pied en cap » (p. 64), ainsi que les « germes » de la secte des *Nicolaites*.

A. C.

---

545. — **Blætter aus dem Werther-Kreis**, hrsg. von Eugen Wolff. Breslau, Schottlaender, 1894. In-8°, 80 p. 1 mark 50.

M. E. Wolff a eu entre les mains les papiers de Kestner et il publie ce que Herbst n'a pas voulu prendre. Il y a là des choses intéressantes : une lettre de Kestner du 6 novembre 1767 sur les redoutes et bals masqués à Wetzlar (p. 15-17) ; une pièce de vers qu'il adresse à Lotte un mois plus tard (p. 17-18); une poésie du musicien Dressler sur la maison Buff si douce et si hospitalière (p. 18-19) ; la lettre où Kestner demande à M la baillive la main de Mlle sa seconde fille ; la réponse de Gotter qui joue le rôle d'intermédiaire et la déclaration officielle de Kestner à Lotte (p. 20-26) ; deux autres lettres où le jeune fonctionnaire raconte à sa sœur et à ses parents l'histoire de son amour et de ses fiançailles (p. 28-35); un extrait de son journal où il mentionne le bal de Volpertshausen et les douze *chapeaux* qui s'y trouvaient, entre autres Jérusalem, « Dr. Goede » et lui-même (p. 39); une lettre de Hans, le frère aîné de Lotte, à sa sœur, lettre dont Kestner envoya une copie à Gœthe (p. 41-43); une lettre de Kestner à Lotte sur la jalousie et qui contient une allusion évidente à Gœthe (p. 55 : « tout ce qui brille n'est pas or, etc. ») ; etc. Mais M. Wolff n'a-t-il pas tort de ranger Kestner dans le groupe qui « s'assemble soit personnellement, soit idéalement, autour de la bannière du jeune Gœthe » ? Lui-même l'avoue : Kestner aime trop à moraliser (p. 13) et il a, sinon trop de pédantisme, du moins trop de gravité pour appartenir au *Sturm und Drang* (p. 27).

A. C.

---

546. — **Mémoires de Barras, membre du Directoire,** publiés avec une introduction générale, des préfaces et des appendices, par George Duruy. Ouvrage orné de deux portraits en héliogravure, d'un fac-similé et de deux cartes. Paris, Hachette 1895. In-8° 1er volume : Ancien régime, — Révolution. LXXXIII et 372 p. 2e volume : Le Directoire jusqu'au 18 fructidor, XVI et 543 p. 15 francs.

Il faut remercier M. Duruy tout d'abord d'avoir publié ces fameux *Mémoires*, puis de les avoir fait précéder d'une introduction à la fois copieuse, brillante et solide qu'on lit avec plaisir et profit. Dans cette introduction, il fait l'historique des *Mémoires*, apprécie justement

Barras et insiste particulièrement, avec une vigueur convaincante, sur la part que prit Bonaparte à la reddition de Toulon. Il démontre clairement que Napoléon vit le premier où étaient les clefs de la ville, prépara seul les moyens de les prendre où elles étaient, alla les chercher à l'endroit qu'il avait désigné. Cette dissertation sur le siège de Toulon est le point lumineux de la préface et fait grand honneur à la sagacité de M. D. autant qu'à ses recherches actives et consciencieuses. Plusieurs de ses assertions sur d'autres objets seront contestées; elles sont exprimées parfois avec trop de fougue et de verve; elles ont quelque chose de trop subjectif et sentent le littérateur plus que l'historien. Mais, nous le répétons, les pages sur Toulon — bien qu'on ne puisse soutenir, croyons-nous, que Bonaparte ait été l'âme du siège — seront longtemps consultées, et le jugement que M. D. porte sur Barras ne peut qu'être approuvé.

Quant au texte des *Mémoires,* c'est la rédaction de Saint-Albin que M. D. a reproduite. Saint-Albin a, en effet, rédigé les manuscrits de Barras, après les avoir classés et mis en ordre, et il en a conservé le fond.

Mais M. D. reconnaît lui-même (et le prouve par deux exemples) que Saint-Albin n'a pas gardé certains traits pittoresques du manuscrit autographe, ne s'est pas assez préservé de l'amplification oratoire et de la rhétorique creuse de son époque. Il avoue que la relation de Barras, sans orthographe, ni ponctuation, ni apprêt littéraire, est plus intéressante, plus empreinte de réalité, sous sa forme sèche, et, dans des appendices, il nous donne les fragments les plus curieux, les plus développés. Mais il ne recueille pas, nous dit-il, les morceaux trop informes. Le mieux eût été, ce nous semble, de publier dans le corps de l'ouvrage les deux textes, d'abord celui de Barras, ensuite celui de Saint-Albin en dessous et comme en note. On eût ainsi satisfait les érudits et le commun des lecteurs.

Cependant, le texte de Barras n'a pas été, en somme, altéré, dénaturé par Saint-Albin, et il offre un vif intérêt. Barras se donne toujours le beau rôle. Il prétend que « les doubles conduites lui ont toujours fait horreur » (I, 304). Il passe sous silence tout ce qui peut nuire à sa réputation, ses violences et ses exécutions de 1793 qu'il qualifie de pacification, ses exactions qui lui valent évidemment l'accueil glacial, méprisant de Robespierre. Il ne cesse de revenir à Napoléon dont il a fait la grandeur; il est outré, exaspéré d'avoir été supplanté par ce petit Corse; il le noircit à plaisir, le compare moralement au marquis de Sade — *quis tulerit Gracchos?* — et physiquement à Marat. Mais il est, en général, plus exact que ne le croit l'éditeur. Ce ne sont pas toujours des commérages et des médisances qu'il reproduit. Ce ne sont pas toujours des procédés de dénigrement systématique et d'outrage à la Lewis Goldsmith qu'il emploie. S'il dénonce à tort le *Souper de Beaucaire* comme un « écrit infernal », c'est qu'il est, non pas inspiré par la

haine, mais mal servi par sa mémoire. S'il écrit que Robespierre n'avait pas d'entrailles même pour ses parents, c'est qu'il a été trompé par le rapport de Courtois. S'il oublie qu'il a lui même demandé le décret qui débaptisa Saint-Maximin et assure par deux fois que Lucien fit appeler Marathon la commune provençale, c'est que Lucien, par ses instances, contribua surtout à ce changement de nom. Telle anecdote qu'il raconte sur Bonaparte n'a pu être inventée; ses dires sur le garde-magasin de Marathon ne sont pas tous inexacts ; les manèges de M[me] de Staël pour pousser Talleyrand au ministère, sont décrits avec trop de précision et de minutie pour qu'ils n'aient pas existé ; et bien des détails sur d'autres personnages, détails non pas invraisemblables (des gens de cette époque il faut s'attendre à tout), mais répugnants, scandaleux, odieux, sont confirmés par les témoignages des contemporains.

On doit donc regarder les *Mémoires* de Barras comme une source importante, et on saura gré à M. D. de nous l'avoir ouverte — d'autant qu'il pensait à la fermer. On ne pourra négliger les témoignages d'un homme qui a vu de si près le personnel révolutionnaire, Robespierre, les principaux membres du Comité, Fouché, Talleyrand, et qui joua un rôle essentiel, capital, dans une foule d'événements considérables, à Toulon, au 9 thermidor, au 13 vendémiaire et à la veille du 18 fructidor. Pareillement, on accueillera volontiers les résumés analytiques des séances du Directoire que M. Duruy a publiés en petit dans le second volume, et, sans le chicaner sur quelques noms propres, nous le félicitons de son zèle studieux, de son amour de la vérité, et l'assurons de notre reconnaissance.

A. C.

---

547. — **General Johann Adolph Freiherr von Thielmann, ein Charakterbild aus der napoleonischen Zeit, von Herman von Petersdorf, mit einem Bildnis in Heliogravure. Leipzig, Hirzel, 1894. In-8°, xvi et 352 p. 8 mark.**

Thielmann mérite une biographie. Il a eu sa notice dans le *Necrolog* de Schlichtegroll. Un de ses aides de camp, Hüttel, lui a consacré une esquisse. Après Hüttel, sont venus Louis de l'Or, Oberreit et Holtzendorff. Tous ces travaux sont — pour leur appliquer l'expression que M. de Petersdorf emploie à propos de Holtzendorff — rejetés dans l'ombre par le présent ouvrage. Sans doute, M. de P. est très favorable à Thielmann, et il oublie quelquefois ce mot de Varnhagen, que Thielmann avait tous les petits défauts qu'on reproche aux Saxons, intrigue, dissimulation, soumission et orgueil. Varnhagen va plus loin encore ; il accuse Thielmann d'avoir été mauvais subalterne, mauvais camarade, mauvais chef, d'avoir toujours cherché son propre avantage et le désavantage d'autrui. Mais si partial que soit, par instants, M. de Petersdorf, son livre, solidement composé d'après toutes les sources imprimées et

manuscrites, est évidemment une œuvre d'un consciencieux labeur de plusieurs années. Il y a sept chapitres : 1. Jeunesse *(Jugend)*; II. Le hussard saxon *(Der sæchsische Husar)*; III. Sous le charme du napoléonisme *(Im Banne des Napoleonismus)*; IV. Éveil de la conscience allemande *(Erwachen des deutschen Gewissens)*; V. Torgau; VI. Au service russe *(In russischen Diensten)*; VII. Sujet prussien *(Preussischer Unterthan)*. Au milieu de tant de détails, on remarque d'abord les pages qui traitent du voyage de Thielmann à Paris en 1801 et de sa mission en 1806. C'est Thielmann qui vient après Iéna demander la paix à Napoléon, et désormais, « il n'y a plus pour lui d'existence possible qu'avec Napoléon et son aimable nation; Napoléon lui semble destiné à gouverner le monde, et la cause française lui paraît la cause commune » (p. 54). Notons ensuite le chapitre qui retrace la part de Thielmann aux réformes de l'armée saxonne et aux campagnes de l'Empire, notamment en 1809 sous les ordres de Jérôme et en 1812. Après la retraite de Russie, Thielmann, dit l'auteur, devient Allemand; il a des sentiments allemands; « la souffrance l'a ennobli », et il est tellement exaspéré contre la France qu'il met à la porte un Allemand qui lui parle français (p. 124). Aussi, lorsqu'il a le commandement de Torgau, il refuse d'ouvrir la ville à Davout. En cet endroit de son livre M. de P. compare assez justement Thielmann à Yorck; mais il hausse le ton d'une façon bien emphatique : « Thielmann, dit-il, était grand alors; à la cour de Plauen, on louvoie et on tremble; à Torgau il y a fermeté de volonté et joyeuses espérances d'avenir. Le gouverneur, avec conséquence, avec vigueur, avec la ruse d'Ulysse, ose braver toutes les tentatives des Français de prendre pied dans la forteresse. En vain les vagues de plus en plus grosses de l'invasion française étaient venues battre les murs de la place » (p. 153). Et plus loin : « Les yeux de toute l'Europe étaient fixés sur Thielmann » (p. 163). Pourtant, le récit de ces événements de Torgau est d'un grand intérêt. Thielmann hésite à faire le pas décisif, à quitter la neutralité que lui commande son roi pour se dévouer à la patrie allemande; les patriotes, Miltitz, Vieth, Broizem, l'assaillent de leurs appels et de leurs prières; les généraux prussiens et russes s'efforcent de le gagner; lui-même écrit à Senfft que l'*Uebertritt* est nécessaire, et, en attendant, il ferme les portes à Reynier, déclare que les alliés pourront regarder Torgau comme un « pivot sûr ». Mais Napoléon arrive à Dresde et dit aux ministres saxons qu'il faut parler clair; le roi ordonne à Thielmann d'obéir à Reynier; le général s'éloigne et passe au service de la Russie. Durant le reste de la campagne de 1813, Thielmann dirigea un corps de partisans. Après Leipzig, il réorganisa l'armée saxonne. En 1814, il combattit en Flandre. En 1815, il fut admis au service de la Prusse et se félicita d'avoir une patrie, souhaita que la Saxe devînt prussienne (p. 283). Chef du 3[e] corps prussien, il vit les batailles de Ligny et de Waterloo. C'était un homme très intelligent, et M. de Petersdorf a raison d'insister en divers

passages du volume sur ses talents. Thielmann, écrit Varnhagen, « fit très bien valoir sa culture littéraire ». Et, en effet, il lisait Kant au bivouac ; il était lié avec Novalis, avec Körner, avec Schiller, dont il chantait avec enthousiasme le *Reiterlied* et louait passionnément les *Grues d'Ibycus*, ce « chef-d'œuvre achevé » (p. 31) [1].

A. C.

---

548. — Général du Barail. **Mes souvenirs.** Tome II, 1851-1864. Paris, Plon. 1895. in-8°, 516 p. 7 fr 50.

On lira ce deuxième volume avec autant d'intérêt que le premier. L'auteur nous transporte de nouveau en Algérie et nous fait assister à la prise de Laghouat et de Touggourt. Mais la partie la plus instructive du volume est la seconde, celle qui traite de l'expédition du Mexique, de la conquête de l'« arrogante » Puebla, du gouvernement des *trois caciques* Almonte, Labastida et Salas, de la conduite des généraux Forey et Bazaine. M. du Barail blâme les tergiversations de Forey qui mit plus de cinq mois et demi pour aller de la Vera Cruz à Puebla, à travers les contrées les plus riches du Mexique, en imposant à son armée des privations de toute sorte; il montre comment cet homme, animé de bonnes intentions, n'avait pas assez d'énergie ni d'habileté pour tenir la balance entre cléricaux et libéraux; mais il regrette que Forey ne soit pas resté, car Forey « n'eût pas ajouté ses intrigues personnelles à toutes celles qui tourmentaient ce malheureux pays » et « eût tiré Maximilien de l'enfer où nous l'avions jeté ». Il loue les qualités de Bazaine, son courage impertubable, son impassibilité absolue au plus fort du danger, sa rapidité de conception et d'exécution qui contrastait singulièrement avec les lenteurs de Forey, puisqu'en six semaines, « avec une maestria incomparable », il dissipa les débris de l'armée libérale et porta ses troupes, toujours alertes et pourvues de tout, à plus de cent cinquante lieues au nord de Mexico, dans des régions qui n'offraient relativement que peu de ressources. Mais Bazaine était déjà « ambigu et cauteleux », et, dit M. du Barail, « sous des allures de bonhomie auxquelles se prêtaient un corps un peu replet et une bonne grosse figure éclairée par des yeux très intelligents, mais qui ne s'ouvraient qu'à demi, il cachait un esprit très délié et très fin, trop fin peut-être ». Les portraits abondent dans ce volume, comme dans le précédent : M. du Barail nous présente, outre Bazaine et Forey, Lorencez qui avait échoué

---

1. L'auteur aurait dû remarquer que les notes si intéressantes de Thielmann sur le siège de Mayence en 1793 ne sont pas inédites; elles ont paru dans la *Zeitschrift für Kunst, Geschichte und Wissenschaft des Krieges*, 1844, et nous en avons tiré grand parti dans notre *Mayence*, où elles sont citées sous le nom de l'éditeur, Czettritz-Neuhauss.

contre Puebla parce qu'il avait cru en Dubois de Saligny, Félix Douay « vigoureux, froid, un peu sombre », l'intendant général Wolff, le colonel Dupin qui commandait la contre guérilla, etc. Citons encore de curieuses anecdotes sur Pélissier et autres « Africains », et les pages que l'auteur consacre à la garde impériale, au camp de Châlons où l'on appliquait les prescriptions réglementaires, sans rien découvrir de neuf, aux manœuvres trop compliquées de la cavalerie.

A. C.

---

549. — Nitti. **Le socialisme catholique**, traduit de l'italien. Paris, Guillaumin, 1894; in-8° de 410 p.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait un socialisme catholique, d'abord parce que l'Église a la prétention de diriger tous les actes de la vie humaine, et en second lieu parce qu'il existe un lien étroit entre le progrès des idées socialistes et le déclin du sentiment religieux. M. Nitti s'est donné la tâche d'exposer les principales doctrines et de décrire sommairement les principales œuvres qui tendent à régler les rapports sociaux conformément aux préceptes de la religion catholique. Ce travail a le double mérite de la clarté, et, autant que j'en puis juger, de l'exactitude. L'auteur insiste beaucoup, et avec raison, sur l'Allemagne; il montre la part considérable que le clergé y prend au mouvement socialiste, et la hardiesse des idées qu'il y préconise. On trouvera peut-être qu'il passe un peu rapidement sur la France, sur les États-Unis et sur l'Angleterre. Mais dans ces trois pays l'action des socialistes chrétiens, ou bien est exclusivement locale, au lieu de franchir les frontières, comme en Allemagne, ou bien s'exerce avec une modération qu'expliquent soit le tempérament national, soit des considérations politiques, soit d'autres motifs que M. N. n'indique pas toujours avec assez de précision. Au surplus, un ouvrage qui traite des questions contemporaines, surtout des questions d'origine ou d'importance récente, cesse, à peine paru, d'être complet et vrai. Il est clair, par exemple, que l'entrée dans les chambres française et belge d'une forte minorité de socialistes plus ou moins révolutionnaires a eu déjà et aura encore plus dans la suite sa répercussion sur le socialisme catholique. On ne saurait assurément reprocher à M. Nitti de n'avoir point prévu tous ces faits. Mais son livre, vrai dans l'ensemble et même dans la plupart des détails, n'aura bientôt plus qu'une valeur historique, et ne présentera guère sous peu qu'un intérêt de curiosité succédant à un intérêt d'actualité.

Paul Guiraud.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Welter (59, rue Bonaparte) annonce la prochaine publication du premier volume d'un *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps* par M. Ch. Livet. L'auteur a réuni tous les mots, toutes les locutions de Molière qui lui ont paru mériter l'attention. Ses citations sont suivies d'exemples tirés presque toujours d'auteurs du même siècle. Il accompagne la plupart des articles consacrés à chaque mot d'une étude historique faite à l'aide des dictionnaires parus de 1530 à 1878. L'ouvrage comprendra probablement quatre volumes et sera tiré à neuf cents exemplaires dont six cents seulement seront mis dans le commerce. Le prix du volume est fixé à 10 francs pour les premiers souscripteurs; il sera fixé à 15 francs après la mise en vente du tome premier et au plus tard le 1er janvier 1896. Si l'auteur se décide à vendre les deux cents exemplaires qui resteront à sa disposition (cent autres ayant leur emploi), le prix sera doublé. Aucun volume n'est vendu séparément, et l'achat du premier entraîne l'achat des suivants.

— Dans sa plaquette sur *les comtes d'Angoulême, leurs ligues féodales contre Richard Cœur de Lion et les poésies de Bertran de Born* (Toulouse, Privat. In-8°, 27 p.) M. P. Boissonnade fixe avec plus de précision que ses devanciers les dates des sirventés où Bertrand de Born se fit le Tyrtée des coalitions féodales contre le second fils du roi Henri II d'Angleterre, Richard, prince actif et arbitraire. Les poésies du célèbre troubadour n'étaient pas datées, et l'on n'avait pu jusqu'ici les dater qu'en s'appuyant sur des textes historiques relatifs à cette période. M. Boissonnade a étudié de très près la chronologie et le rôle historique des comtes d'Angoulême, et il a pu ainsi apporter sur ces difficiles questions des solutions nouvelles qui sont sinon certaines, du moins probables.

— M. Tamizey de Larroque a publié une *notice inédite sur le Livre de raison du muet de Laincel* d'après les manuscrits de Peiresc (Digne. In-8°, 23 p.) et le IVe fascicule de ses correspondants de Grandidier, *Jean Florimond Boudon de Saint-Amans, fragments de lettres à Grandidier* (Paris, Picard et Colmar, Huffel, in-8°, 39 p.). On trouve dans la première de ces brochures des renseignements curieux sur ce muet parent de Peiresc, Roumoulles de Linceaux, auteur d'un livre de raison qui « était tout en peinture », M. T. de L. décrit ce livre de raison dessiné par le seigneur de Saint-Martin de Renacas et reproduit la notice envoyée à Peiresc par le fils de ce muet, avec des additions que lui ont fournies MM. Paul de Faucher et de Berluc-Perussis. La seconde brochure renferme, outre deux fragments trop courts de la correspondance de Saint-Amans avec Grandidier — qui permettent d'ailleurs de voir en quelle haute estime le futur historien de l'Agenais tenait le futur historien de l'Alsace : 1° Une lettre oubliée de Grandidier à son ami d'Agen; 2° des extraits de deux lettres écrites à Grandidier par le professeur Dumas, du collège royal de Toulouse; 3° des notes anecdotiques, écrites à bâtons rompus par le second des fils de Saint-Amans et où l'on rencontre nombre de détails intimes.

— La librairie Colin publie, dans sa collection des « pages choisies des grands écrivains », des extraits de Théophile Gautier (in-8°, XXIV et 382 p. 3 fr. 50). Ce recueil contient des fragments des romans et nouvelles reliés par de courtes analyses, les plus brillants morceaux que Gautier ait écrits comme critique de littérature et d'art et quelques-unes des meilleures pièces du poète. M. Paul Sirven a fait ce choix et mis en tête du volume une introduction intéressante sur la vie et l'œuvre de Gautier.

— La même librairie fait paraître une traduction, due à M. Georges Art, des *Essais critiques* de John Morley sur Macaulay, Wordsworth, Carlyle, Emerson et Auguste Comte (in-8°, xxi et 346 p. 3 fr. 50). Le volume est précédé d'une brillante introduction de M. Augustin Filon sur le critique anglais et ces « autres articles qui produisirent, au moment où ils parurent, une sensation profonde, accompagnée d'un peu d'étonnement et de scandale, mais qui sont aujourd'hui acceptés presque universellement et se sont comme incorporés avec la pensée de la présente génération ».

— Les traducteurs-poètes ne se lasseront jamais de tenter la restitution en français des grâces latines d'Horace. Avec le temps, on tient seulement davantage à l'exactitude, ce qui ne s'obtient pas toujours sans détriment pour l'harmonie poétique ni sans inévitables chevilles. Cependant, la jolie et délicate traduction des *Odes d'Horace*, due à M. Ed. Bourette, que vient de faire paraître la maison May et Motteroz, en un charmant petit volume de poche, sera particulièrement appréciée, outre son exactitude, pour la variété des rythmes employés et la facilité du style. Ce n'est pas, loin de là, une œuvre banale.

ALSACE. — Vient de paraître à Strasbourg (Heitz éd. 1 vol. 4°, prix 6 mark) une étude intéressante de M. W. Vœge sur les rapprochements qui s'imposent entre certains bas-reliefs de Donatello et plusieurs œuvres de Raphaël. Celui-ci est-il allé à Padoue, y a-t-il étudié les bas-reliefs originaux, telles sont les questions que l'auteur cherche à élucider, après une étude comparative des œuvres similaires des deux maîtres. — (*Raffael und Donatello, ein Beitrag*... etc.) Les reproductions sont malheureusement assez médiocres.

ALLEMAGNE. — Vient de paraître : J. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, I Lautlehre, Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1896. Cette grammaire sanscrite, spécialement conçue au point de vue des origines indo-européennes, comprendra trois volumes : phonétique — morphologie — syntaxe. La *Revue* publiera incessamment un compte rendu de cet important ouvrage qui a, dès à présent, sa place marquée dans la bibliothèque de tous les indianistes et indogermanistes.

— M. Alfred Holder a fait paraître à la librairie Mohr de Fribourg en Brisgau et de Leipzig (in-8, 95 p. 2 fr. 50) la suite de son édition de *Beovulf*, le glossaire du poème avec les indications de tous les passages, *Wortschatz mit sæmmtlichen Stellennachweisen*.

— Sous le titre *Der Sprachatlas des deutschen Reichs, Dichtung und Wahrheit* (Marbourg, Elwert. In-8, 52 p.). M. G. Wenker a fait paraître une réfutation des critiques de M. Bremer, *Herrn Bremers Kritik des Sprachatlas*; et y a joint une conférence de M. F. Wrede, *Ueber richtige Interpretation der Sprachatlas Karten*.

ITALIE. — Le Ministère de l'instruction publique d'Italie, à l'occasion du troisième centenaire du Tasse, a mis au concours parmi les étudiants des universités italiennes un travail sur le Tasse à exécuter en trois mois. M. Felice Vismara, auteur d'un des deux mémoires récompensés par une médaille d'argent (trois autres ont obtenu des médailles de bronze; vingt-quatre mémoires avaient été présentés) intitule son mémoire *L'animo di T. Tasse rispecchiato ne' suoi scritti* (Milan, Hoepli). Il ne nous y donne naturellement pas plus qu'on ne peut attendre d'un tout jeune homme et d'un auteur enfermé dans d'étroites limites de temps, On y trouvera pourtant quelques remarques utiles et surtout une bibliographie curieuse de tout ce qui a été écrit à l'occasion de ce troisième centenaire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseau, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1895

550. — **Crestomazia del Râmâyana di Vâlmîki con notizie bibliografiche e con estratti del commento di Râmavarman**, per cura di Paolo Emilio Pavolini (Pubblicazioni del R. Ist. di Studi superiori in Firenze, collezione scolastica). — Firenze, Carnesecchi, 1895. In-8°, iv-62 pp. Prix : 1 fr. 50.

On peut regretter que M. Pavolini, déjà connu par d'estimables travaux en sanscrit et en prâcrit, ait conçu sa nouvelle œuvre sur un plan trop modeste. Et je ne parle pas seulement de l'absence de lexique; car une chrestomathie sans lexique est beaucoup plus admissible pour le sanscrit classique que pour le védique, maintenant surtout qu'il existe un dictionnaire du sanscrit classique à la portée de toutes les bourses. Je passe condamnation sur l'Uttarakâ*nd*a entièrement supprimé, et sur le Bâlakâ*nd*a réduit à 21 stances, puisqu'aussi bien M. Jacobi n'en admet que 16 authentiques. Mais l'auteur a dû s'imposer de grands sacrifices pour faire tenir en 40 pages le résumé et les extraits des cinq autres livres du gigantesque poème, et cette brièveté ne va même pas sans quelques menues inexactitudes : ainsi, II 18-19 (p. 25), « Kaikeyî stessa gli dà l'infausta novella » est insuffisant, puisque c'est Râma lui-même qui s'exile volontairement pour dégager la parole de son père, et nous y perdons un trait du caractère généreux du héros; plus loin, III 11 (p. 30), on oublie de nous dire que Râma séjourne dix ans dans les ermitages, ce qui abrège d'autant son temps d'épreuve, et le don de l'arc merveilleux de Vish*n*u est également passé sous silence; tous les détails des combats fabuleux — *quidquid India mendax*... — disparaissent dans le sommaire de III 19-30 (p. 34), ainsi que plusieurs des aventures les moins banales du livre VI (p. 53), mort et résurrection de Râma et Lakshma*n*a, le faux Râma, la fausse Sîtâ, l'enlèvement de la montagne

aux simples, les exploits et la mort de Kumbhakar*n*a, enfin l'hymne au Soleil (VI 105), dont l'existence au moins méritait d'être signalée aux débutants.

Je ne m'étendrais pas si longtemps sur les lacunes de cet excellent petit ouvrage, si je n'étais persuadé qu'elles sont aisées à combler et qu'une nouvelle édition en fournira à l'auteur la très prochaine occasion; car on doit souhaiter que le livre se répande, non seulement parmi nos étudiants en sanscritisme qui sans doute ne reculeront pas devant la difficulté de comprendre un italien très simple et très pur, mais encore dans tous les cercles lettrés quelque peu sympathiques à l'exotisme, pour donner aux uns d'élégants spécimens d'un poème autrement presque inabordable, aux autres le tracé des grandes lignes du plus ancien roman d'aventures qu'aucune littérature nous ait conservé, à tous une idée fort suffisante des conditions et de l'esprit de la littérature épique dans l'Inde. Le système de transcription simplifiée qu'adopte M. Pavolini s'écarte trop peu de l'orthographe usuelle pour présenter le moindre inconvénient, et il en poursuit l'application avec beaucoup de rigueur et de méthode [1]; ses notes initieront les élèves aux premiers éléments de la langue des commentateurs, en même temps que ses indications bibliographiques orienteront ceux d'entre eux qui voudront s'enfoncer dans les bois à la suite de l'oiseau magique des contes du vieux monde. La forêt est touffue, mais le sentier est bien frayé.

V. H.

---

551. — H. Stumme, **Grammatik des Tunisischen Arabisch**, nebst Glossar. Leipzig, 1896, Hinrichs, viii-183 pp. in-8°.

M. Stumme n'aura pas tardé à tenir la promesse qu'il nous avait faite en publiant ses contes et poésies de Tunisie, et, peu après, ses chansons des Bédouins de la Tripolitaine, dont j'ai rendu compte naguère ici (*Revue critique*, 1894, pp. 464-467). Il nous donne aujourd'hui la grammaire du dialecte arabe tunisien ou, plus exactement, du dialecte parlé dans la ville même de Tunis, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et cette grammaire est telle qu'on pouvait l'attendre après les excellents travaux de l'auteur sur ce terrain qui lui est si familier. Elle répond à toutes les exigences de la science philologique; peut-être même les dépasse-t-elle dans un excès de rigueur

1. Voici, en fait de fautes d'impression, tout ce que je relève d'essentiel : p. 22-23, les guillemets devraient se prolonger jusqu'à la fin du paragraphe; p. 36, l. 2, il manque à la fin un visarga qui n'est pas rétabli aux errata; les graphies telles que *patir ivā', babhau* (p. 41, l. 8) ont quelque chose d'équivoque qu'il faudrait éviter; car la virgule est incompatible, au point de vue occidental, avec une synizèse, et au point de vue indien, avec l'union intime du préfixe et du verbe. — Les formes exclusivement épiques, comme *kurmi* (p. 24, l. 21), devraient être signalées au passage.

scientifique qui se traduit par un système de transcription et de figuration conventionnelles d'une complication vraiment exagérée. Ce défaut est particulièrement sensible dans cette masse d'équations algébriques à l'aide desquelles M. S. a imaginé de représenter les types grammaticaux des formes phonétiques propres au dialecte tunisien. Quant on en arrive, par exemple, à des équations de ce genre : $\circ^{1} \ \backslash \ \frac{w}{j}\hat{v}\circ^{3}$ pour figurer certains types de diminutifs populaires, c'est, on l'avouera, compliquer comme à plaisir l'étude de phénomènes beaucoup plus simples en eux-mêmes. Il faut une attention extrême même aux gens du métier, pour suivre l'auteur dans ses explications ainsi hérissées de formules rébarbatives, où, grisé d'une sorte d'ivresse mathématique, il fait appel à toutes les ressources de l'algèbre; et encore — je parle pour moi — n'y réussit-on pas toujours, et doit-on avoir recours aux exemples, heureusement cités en abondance, pour savoir parfois ce qu'il a voulu dire au juste. Assurément il y a dans l'arabe parlé une foule de réactions phonétiques d'une nature très délicate, dont la notation vocalique de l'arabe classique ne tient nul compte, et qu'il est nécessaire de mettre en évidence par un mode de transcription approprié. Mais celui choisi par M. S. n'est guère heureux, à mon avis. Ses symboles, à eux seuls, constituent une langue à part dont on a à se rendre maître avant d'être en état d'aborder le dialecte même que sa grammaire se propose de faire connaître et, c'est là le but final d'une grammaire, d'enseigner. Or, il est certain qu'au point de vue proprement didactique, cette grammaire n'est pas utilisable. C'est une œuvre de haute philologie, mais de philologie transcendante, inabordable à quiconque n'est pas déjà très ferré sur l'arabe. Je plaindrais ceux qui, sans autre étude préalable, voudraient s'en servir tout uniment pour apprendre la langue parlée à Tunis. Et pourtant, il eût fallu peu de chose pour lui donner ce caractère didactique, sans sacrifier pour cela rien de la précision scientifique. Il suffisait, au lieu de recourir à tous ces symboles, au lieu de raisonner sur des abstractions, de raisonner sur des espèces, en prenant tout bonnement des mots types, mais de vrais mots. Si jamais l'on songe à traduire cette grammaire en français, — et ce serait à souhaiter car, débarrassée de cet appareil rebutant et, je crois inutile, elle pourrait rendre de vrais services à nos compatriotes résidant en Tunisie — je conseillerais fort à l'auteur de la remanier de fond en comble dans ce sens.

La lecture de la grammaire de M. S. m'a convaincu une fois de plus du bien fondé de cette vue que j'ai émise il y a bien des années, et qui avait pu sembler alors paradoxale, c'est que la notation idéale de la phonétique de l'arabe vulgaire, serait, en réalité, la notation vocalique introduite par la massore dans le texte hébreu de la Bible. C'est, des deux côtés, absolument le même ordre de phénomènes, issus des mêmes causes : des ruptures d'équilibre vocalique dans les mots, provoquées, soit par leurs rapports entre eux, soit par l'addition de divers éléments grammaticaux.

L'on peut reprocher à M. S. de n'avoir pas suffisamment dégagé de l'ensemble des faits, d'ailleurs si minutieusement exposés par lui, les quelques lois fondamentales qui président à toutes ces variations phonétiques et qu'il aurait dû inscrire en tête de sa grammaire. Par exemple, la loi du déplacement de l'accent tonique et de ce que j'appellerai la voyelle motrice, selon que le substantif est à l'état absolu ou à l'état construit, ou, d'une façon plus générale selon que le mot, substantif ou verbe, est isolé ou engagé dans certaines combinaisons [1]; l'influence organique de la nature de la consonne sur la coloration de la voyelle venant en contact avec elle, etc. Le § 2 contient un tableau très complet des assimilations de consonnes réagissant l'une sur l'autre [2] (tableau qui, soit dit entre parenthèses, aurait dû être éclairé d'exemples *immédiats*). Mais il n'eût pas été superflu de traiter aussi spécialement des altérations spontanées de certaines consonnes; par exemple, cette transformation assez surprenante de la sifflante simple en emphatique, sans aucune de ces causes qui la justifient d'ordinaire. C'est là également qu'il aurait convenu de relever cette dégénérescence propre à la côte de Barbarie, du *j* (*djim*) en ẓ, en présence d'un autre ẓ, même quand les deux articulations sont séparées par l'intervention d'une voyelle; et d'autres menus faits de même espèce, qui ont été consciencieusement notés, mais de façon trop incidente. En un mot la matière recueillie par M. S. l'a été avec une conscience et une exactitude à laquelle je suis heureux de rendre hommage; mais elle gagnerait — pour parler sa langue — cent pour cent à être ouvrée à nouveau.

Si minutieuse que soit la méthode de transcription adoptée par l'auteur, il me paraît qu'elle n'a pourtant pas tenu compte de certains faits essentiels qu'il eût été bon à tous égards de mettre en lumière à l'aide d'un artifice quelconque. Ainsi — et ceci s'applique à tous les dialectes arabes — en ce qui concerne l'élimination, dans la prononciation, des voyelles brèves non accentuées, j'estime qu'aussi bien pour la pratique que pour la théorie, il y aurait eu avantage à marquer la présence latente de ces voyelles par un signe tel qu'une apostrophe; attendu que, dans certaines conditions, elles sont susceptibles de réapparaître sous une forme plus ou moins authentique. Par exemple, *skír* « il s'est enivré », se prononce assurément ainsi dans les dialectes barbaresques; je crois, pourtant, qu'il serait plus rationnel de l'écrire *s'kír*, puisqu'au pluriel l'on dit *síkru* (que j'écrirais, d'après ce système, *sík'ru*); l'on verrait ainsi immédiatement comment les formes barbaresques se rattachent aux formes orientales *síkir* et *sík'ru*, et comment le tout se ramène à l'arabe classique pleinement vocalisé *sakira*, *sakiru*. De même

1. L'on peut dire, en thèse générale, que l'état dynamique du mot tend à remettre en sa vraie place la voyelle primitive, l'état statique à la déplacer.

2. Le dialecte tunisien pousse très loin ces assimilations. Il en arrive à dire, par exemple, *hçar-rájli* « le cheval de mon homme », pour *hçán rájli*.

jilbsu, « ils revêtent », gagnerait à être transcrit *jilb'su ; jibirku*, « ils s'agenouillent », *jibĭr'ku*; *jiktbu*, « ils écrivent », *jikt'bu*, ce qui ferait mieux comprendre les variétés, *jiktĭbu* (forme normale que j'écrirais *jiktibu*), *jikitbu* (= *jikĭt'bu*), *jikĭtĭbu* (= *yikĭtibu*), où la voyelle voltige pour ainsi dire, se posant tantôt sur une consonne, tantôt sur une autre. De même aussi pour les substantifs, il serait plus rationnel de transcrire *q'bă'r* « tombeau », au lieu de *qbár*, ne fût-ce que pour faire pressentir le changement qui, à l'état construit, ramène le mot à sa forme normale *qábr ;* cf. *ktéf* et *kitf*, « épaule » (= *k'tĕ'f* et *kitf*); et ainsi de suite à travers toutes les formes de la grammaire. Cette apostrophe n'est rien, si l'on veut, mais elle est tout, si l'on se place à un point de vue logique ; c'est un zéro, mais un zéro indispensable dans l'énoncé précis des phonèmes ; c'est l'équivalent du *chewa*, ce pivot de la vocalisation hébraïque. Combinées d'une part avec l'emploi d'un signe spécial tel que ˇ, marquant les voyelles brèves, prosthétiques et épenthétiques, non organiques, dont le jeu constitue la principale difficulté des dialectes d'arabe vulgaire ; d'autre part, avec la notation de l'accent tonique (toujours scrupuleusement observée par M. S.), cette convention me paraît suffire pour traduire d'une façon adéquate le mécanisme phonétique de tous les dialectes d'arabe vulgaire, tout en en rendant sensible la raison d'être, au regard de l'arabe classique.

J'ai peu de critique de détail à faire. Je crois qu'il serait difficile de trouver en défaut l'exactitude de M. Stumme. Çà et là, quelques bonnes observations de philologie générale montrant une fois de plus le parti qu'on peut tirer de l'étude, trop dédaignée par d'aucuns, de ces dialectes dits vulgaires. Ainsi, la forme exceptionnelle du duel de *bydha*, « testicule », *bâdhtîn*, justement rapproché de la forme hébraïque *bâttîm* ou *bâtîm*, pluriel de *bayit*, « maison », sur laquelle les grammairiens ont tant disputé. En revanche, je doute fort que *hákkar*, « penser, évaluer » ait quelque chose à voir avec l'hébreu *haqar*, et puisse être une survivance punique.

M. S. fait remarquer, comme une anomalie qu'il n'explique pas, que *sinnîn*, pluriel de *sinn*, « dent », est traité comme un duel à l'égard des suffixes ; on devrait dire, d'après les errements de l'arabe vulgaire, *sinnînu*, « ses dents », et l'on dit *sinnîh*. Pourquoi cela ? Je crois que cela vient de ce que *sinnîn* est un duel réel, au même titre que *îdîn*, « les deux mains », *rijlîn*, « les deux pieds », etc., et qu'il s'agit des dents considérées comme un ensemble double, les *deux rangées* de la mâchoire supérieure et inférieure ; le mot rentre ainsi dans l'analogie générale du duel s'appliquant aux parties du corps qui vont par paires. C'est à ce point de vue que se place l'hébreu qui, employant le même mot, s'en sert de même au duel (*chenn*, « dent » ; *chinnaîm*, « les dents »). C'est à ce point de vue également que s'est placé l'araméen, qui se sert précisément du duel pour le même mot, *chinnaïn*, « les dents »[1]. Ce

1. Daniel II, 34.

dernier fait est d'autant plus significatif que, comme on le sait, l'araméen a généralement laissé tomber en désuétude l'usage du duel et ne l'a conservé que pour certains substantifs rentrant dans cette catégorie spéciale des membres doubles par symétrie [1].

P. 123. — *Hîjä elgámra bîdha*, est traduit par « Sie ist der Mond selber ». Cette traduction, prise au pied de la lettre, impliquerait l'existence dans le dialecte tunisien d'une forme féminine pour désigner la lune, qui est toujours considérée en arabe comme une entité masculine. Il est probable qu'il faut entendre ici *gamra*, au sens de *qamira* ou de *qamrá*, non pas la lune, mais la nuit éclairée par la lune, une nuit *enlunée*, comme nous disons « une journée ensoleillée ». Un mot de commentaire n'eût pas été de trop.

P. 127. — Le pluriel *nçâf*, de *nufç*, « moitié » (pour *nuçf=niçf*), se rattache régulièrement au pluriel *ançâf* (avec aphérèse de l'*élif* initial) ; la forme correcte a été maintenue au pluriel, d'un usage moins fréquent que le singulier, voilà tout ; et je ne crois pas qu'il faille chercher la raison de cet écart entre les formes du singulier et du pluriel, dans un prétendu désir d'éviter une confusion avec le pluriel de *nfés* « souffle ».

J'ai peine à admettre que l'adverbe composé *qrîblä* « presque » soit une déformation de *qrîb-idhá*, malgré le renvoi aux exemples discutables, des *Beduinenlieder* pour *idhá-ilá*.

Est-il bien sûr que *ẓáda* soit une altération du substantif *ẓiáda*, dans les locutions telles que *ẓáda hiya djât*, « elle *aussi* est venue » (littéralement, « en plus ») ? Ce mot ne serait-il pas tout simplement le verbe *ẓâda*, employé à l'état invariable, une sorte d'auxiliaire du genre de *mâdâm*, « tant que », *mâẓâl*, « encore », *'âd* et *ma'âdch* pour exprimer la réitération ou la non réitération d'un acte, etc. [2]

La véritable étymologie de *deggâẓ*, « diseur de bonne aventure », est encore à trouver. J'ai entendu prononcer à Benghâzi : *teggâẓ*.

En terminant, je profiterai de l'occasion pour revenir sur un mot énigmatique des *Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder* (au vers 167). Il s'agit d'une plante appelée *tayibet el-ism*, qui signifie littéralement « bonne de nom, au bon nom ». J'en avais rapproché le nom de lieu syrien *Tayibet el-ism*, figurant dans une ancienne liste de fiefs attribués par Beïbars à ses émirs dans le pays de Césarée ; mais je n'avais pu réussir, pas plus que M. Stumme, à déterminer l'identité de cette plante, ignorée de tous les lexiques arabes. Je crois maintenant que ce doit être le *fusain*, appelé par Pline *evonymus*= εὐώνυμος ; l'arabe aura traduit littéralement le mot grec, qu'il connait, d'ailleurs, sous la forme *afoûnoumoûs*.

---

1. Voir sur cette question du duel araméen ce que j'ai dit autrefois dans mon *Recueil d'archéologie orientale*, I, p. 148.

2. Je reconnais que, dans cette hypothèse, il resterait à expliquer le maintien de l'*a* final ; on attendrait *ẓúd* en arabe vulgaire. Mais, d'autre part, la disparition de l'î long de *ẓiada*, même en admettant une influence perturbatrice du *ẓ*, est au moins aussi difficile à expliquer.

Probablement il y a dû y avoir quelque intermédiaire syriaque soit en transcription, soit en traduction ; εὐώνυμος correspondrait très bien à un *chem-tob*; et, si la plante est d'origine orientale, il se pourrait que le grec n'ait fait lui-même que traduire une vieille dénomination sémitique. Cela nous donne du même coup l'étymologie du nom de la localité syrienne, appelée aujourd'hui *Tayibè* tout court[1].

CLERMONT-GANNEAU.

---

552. — **I Salmi** tradotti dal testo ebraico comparato colle antiche versioni con introduzione e note dal sac. SALVATORE MINOCCHI, Dre in S. Theol. e in Lingue Orientali. Firenze, B. Seeber; 1895, in-12, pp. C-447.

Corripe amicum : tel est le précepte que nous mettrons en pratique, et passant rapidement sur tout le bien qu'il y aurait à dire de ce volume, nous signalerons plus particulièrement les desiderata qu'il laisse encore; car nous avons l'espérance que cet excellent ouvrage, si supérieur à tout ce que l'Italie produit ordinairement en ce genre de travaux, s'écoulera rapidement et nous croyons être utile à l'auteur en lui signalant quelques améliorations pour une seconde édition.

L'ouvrage débute par une préface (pp. IV-XIV) dans laquelle l'auteur se réfère perpétuellement au petit volume du P. Brandi : *La questione Biblica.* Heureusement que, par la suite, il ne s'est pas inspiré des principes de ce détestable ouvrage[2] quoique pourtant de temps à autre on s'aperçoive facilement qu'il garde une trop prudente réserve.

Dans l'introduction, l'auteur traite d'abord de la poésie hébraïque en général et résume trop succinctement les travaux antérieurs. Il aurait pu améliorer considérablement cette partie de son travail, en utilisant les études de Grimm sur la poésie syriaque. Il a ensuite un chapitre intitulé « Des psaumes en général » qui n'est guère qu'un abrégé tiré de l'*Introductio in Lib. Vet. T.* du P. Cornely, ouvrage qui jouit d'une trop grande autorité auprès des exégètes catholiques. Un appendice

---

1. C'est donc un homonyme de la Εὐωνύμεια de Carie et du dème attique de ce nom.

2. Nos lecteurs ignorent probablement ce qu'est cet ouvrage dont M. M. paraît faire trop de cas. C'est une compilation de mauvais arguments publiés dans la *Civilta catolica* et réunis ensuite en volume pour former une soi-disant réfutation d'un article de la *Contemporary Review* intitulé : « *The Papal Encyclical on the Bible.* » La seule page vraiment instructive du livre du P. Brandi est celle qui renferme, parmi les appendices, une lettre personnelle de Mgr d'Hulst au pape, lettre pour laquelle la publicité, ordinairement si appréciée de l'auteur, n'avait point été recherchée, mais que le P. Brandi lui a fait la mauvaise plaisanterie de divulguer. On y trouve de curieux détails sur l'impression produite à Rome par l'article si remarquable, et trop remarqué, que l'illustre prélat publia jadis dans le *Correspondant* sous le titre de : *La Question biblique.*

donne, comme terme de comparaison, la traduction d'un certain nombre de pièces empruntées aux chants de l'Égypte et de la Babylonie.

Chaque psaume est précédé d'une courte notice historique indiquant son but, son objet et les circonstances dans lesquelles il a été composé. Les titres ont été expliqués dans l'Introduction. — Nous avons comparé la traduction de quelques psaumes avec le texte. Elle est aussi littérale que possible. Il ne nous appartient pas de juger si l'auteur n'a pas parfois fait un peu trop violence aux règles de sa langue pour obtenir une plus grande conformité littérale. Le texte de la traduction est disposé vers par vers; mais il est très regrettable que les strophes n'aient pas été distinguées (si ce n'est dans les ps. alphabétiques), que les vers ou les mots surajoutés n'aient pas été indiqués par un caractère différent, que les lacunes n'aient pas été notées par des points de suspension [1]. Cela aurait permis à M. Minocchi de supprimer un certain nombre de notes. Les autres notes sont claires, concises, sobres d'hypothèses et ont pour but, ou d'indiquer les variantes du texte d'après les anciennes versions, ou d'éclaircir les passages obscurs.

Ce livre ne fait faire aucun progrès nouveau à l'exégèse, ni à la critique textuelle ; mais c'est un excellent travail de seconde main, un bon ouvrage de vulgarisation. L'auteur s'est abstenu, en général, de faire de l'apologétique et a eu raison. D'ailleurs, on devine facilement en le lisant, qu'il ne connaît guère les objections faites à l'exégèse traditionnelle que par les ouvrages de Cornely et de Vigouroux, qui ne reproduisent ces objections ni fidèlement ni complètement. M. M. a une connaissance suffisante des langues sémitiques pour recourir par lui-même aux ouvrages techniques de la critique moderne. Il gagnera beaucoup à les aborder directement et apprendra à se défier de la manière dont les objections sont présentées dans les ouvrages dont nous parlons, non moins que des solutions qui y sont données. Il est à souhaiter que M. Minocchi continue sur d'autres parties de l'Ancien Testament ses travaux d'exégèse et qu'ils soient appréciés comme ils le méritent de ses compatriotes qu'on accusait — peut-être pas sans raison — d'être jusqu'à présent la nation la plus réfractaire au progrès des sciences bibliques.

J.-B. Chabot.

---

553. — **Apocalypsis S. Johannis Apostoli versio Sahidica.** Accedunt pauca fragmenta genuina diatessaroniana, auctore Henrico Goussen. Lipsiae, Harrassowitz, 1895, in-8°, pp. vii-67.

« Omnium N. T. versionum orientalium editiones historiasque criticas ex libris tum impressis tum manuscriptis paramus. » Ainsi débute

1. Nous conseillons à l'auteur de prendre modèle pour cela sur l'excellente traduction française du *Livre de Job* de M. Loisy.

l'auteur de cet opuscule dans sa préface. Aussi croirions-nous volontiers que M. Goussen est un novice rempli des illusions d'une ardeur juvénile, s'il ne prenait soin de nous avertir qu'il travaille depuis longtemps à ce vaste projet qui, aux yeux de tout homme expérimenté, exigerait la vie de trois ou quatre savants laborieux. Le texte qu'il vient d'éditer est, dans cet édifice, comme une brique dans la tour de Babel. Il renferme les fragments de la version sahidique contenus dans les manuscrits Or. 3518 du British Museum et 408 de Berlin qui, tous les deux, sont composés de feuillets arrachés au même volume. Ces fragments sont complétés par les autres parties déjà éditées de la même version du texte de l'Apocalypse. Comme l'édition n'est accompagnée d'aucun commentaire (car on ne peut donner ce nom aux courtes notes qui y sont jointes), elle tire toute sa valeur de la fidélité avec laquelle elle reproduit l'original ; ce dont nous ne pouvons juger. — Les six fragments du *Diatessaron,* tirés des œuvres de Jésudad, évêque nestorien de Merw († c. 860) sont extraits du manuscrit de Berlin Sachau 311. Ils ne comprennent ensemble que dix-sept lignes. Il serait à souhaiter que dans ses publications ultérieures, dont il annonce la prochaine apparition, M. Goussen remplaçât l'usage de l'autographie — car ses textes sont autographiés — par des caractères typographiques. L'emploi de ces derniers lui aurait permis, d'ailleurs, de réduire de moitié le nombre des pages de son opuscule.

J. B. C.

---

554. — **Recueil des inscriptions juridiques grecques** ; texte, traduction et commentaire par R. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach, 3e fascicule. Paris, Leroux, 1894, gr. in-8. Prix 7 fr. 50.

Les auteurs du présent fascicule ont attendu, pour le publier, l'apparition des *Iscrizioni arcaiche Cretesi* de M. Comparetti. Ce retard volontaire leur a permis de former une sorte de *Corpus* de tous les textes épigraphiques qui intéressent le droit privé de la Crète, et de joindre à la grande loi de Gortyne : 1° une seconde loi qui traite « de la réparation des dommages causés par des animaux, par des serfs, par des engagés » ; 2° quelques actes « relatifs au contrat d'emphytéose, au règlement des droits de prise d'eau pour irrigation, et aux affranchissements ». Le recueil se termine par trois jugements d'Épidaure, qui sont de médiocre importance. Les *Addenda* complètent ou rectifient, sur des points de détails, les trois fascicules déjà édités. J'y signalerai en particulier le relevé des inscriptions hypothécaires récemment découvertes en Attique, la traduction de cinq lignes de la ἱερὰ συγγραφή de Délos, le commentaire du contrat de bail de Minoa d'Amorgos d'après le texte plus correct de M. Homolle (B. C. H., XVI, p. 276), enfin plusieurs variantes introduites dans l'interprétation du contrat de prêt

d'Orchomène. L'index très développé contient un véritable lexique des termes juridiques employés dans l'ouvrage entier.

Ce troisième fascicule est digne des mêmes éloges que les deux précédents. On y retrouve la même exactitude, la même précision, la même solidité qui nous avait antérieurement frappé. A n'envisager que la loi de Gortyne, on peut affirmer que l'édition nouvelle rend à peu près inutiles toutes celles qui l'avaient devancée, à l'étranger comme en France. J'ai eu la curiosité de la comparer ligne par ligne avec la récension qu'en avait donnée M. Dareste dans la *Revue historique du droit*. Pour le texte, les différences sont en somme peu sensibles, sauf en trois ou quatre endroits. Quant à la traduction, elle a été remaniée de fond en comble. Si parfois les auteurs se sont contentés de copier M. Dareste, généralement ils se sont appliqués à serrer le grec de plus près; souvent même il leur est arrivé de comprendre autrement que lui. Je ne suis pas sûr cependant que ces changements soient toujours heureux, et il est certains cas où je serais tenté de défendre M. Dareste contre lui-même et contre ses collaborateurs.

Les auteurs du *Recueil* ne se sont pas bornés à faciliter par quelques notes sommaires l'intelligence du document; ils ont préféré avec raison tracer un tableau d'ensemble des institutions civiles de Gortyne et de la Crète. Dans une première partie, ils déterminent la condition de l'homme libre et le caractère des groupes sociaux (hétérie, tribu, startos, assemblée du peuple) auxquels il se rattache; ils font de même pour les ἀπέταιροι (demi-citoyens, exclus des hétéries et dépourvus de droits politiques), pour les Fοικέες (serfs) et pour les esclaves. Ils énumèrent ensuite les personnes qui sont chargées de rendre la justice (cosmes, arbitres et juges), et ils décrivent en détail la procédure usitée. Ils cherchent enfin à fixer la date approximative de ce code, qu'ils refusent de placer « au-delà du milieu du v° siècle avant notre ère ». Dans la deuxième partie, ils examinent le code en lui-même et ils en tirent tous les renseignements qu'il nous fournit sur le droit privé de Gortyne : revendications d'esclaves et d'hommes libres, attentats aux mœurs, effets pécuniaires de la dissolution du mariage, enfants nés après la dissolution du mariage ou hors mariage, successions, administration des biens des membres de la famille, filles patrôoques (épiclères), règles concernant les obligations, donations, adoptions, etc. Deux remarques se dégagent, d'après eux, de cette analyse : 1° La loi de Gortyne n'est pas un code complet de lois civiles. D'abord beaucoup de matières y sont plus ou moins passées sous silence. En outre, il est visible que « le travail du législateur n'a consisté qu'en additions et corrections ; l'ancienne coutume continue à former la base du droit, le cadre où viennent s'insérer les dispositions nouvelles, et de ce cadre nous ne pouvons qu'entrevoir les contours » ; si bien que notre loi n'est guère « qu'une Novelle, ou plutôt une collection de Novelles, qui se superpose à une législation déjà ancienne et considérable » (p. 441). 2° Cette réforme

paraît avoir été conçue « dans un esprit de progrès et d'humanité ». Même les vieilles institutions qu'on n'a pas osé abolir, « ont reçu des atténuations de détail, souvent plus bienveillantes que logiques ». Quoiqu'il subsiste encore bien des traits d'antiquité et de dureté, « l'impression générale est celle d'une société en voie de transformation, où l'État commence à prendre conscience de ses droits et de sa mission de protecteur à l'égard des petits, des faibles, des incapables » (p. 441-442).

Ce n'est pas ici le lieu de développer les objections, peu nombreuses d'ailleurs, que soulèvent les assertions des auteurs. La place qui m'est laissée ne me permettrait que de contredire leurs affirmations, sans le secours des preuves qui donneraient peut-être un peu de valeur aux miennes. Dans mon livre sur la *Propriété foncière en Grèce* j'ai déjà fait la critique anticipée des théories de ces Messieurs. J'incline assurément à me ranger aujourd'hui de leur côté sur quelques questions de détail, et j'avoue très volontiers que leurs arguments m'ont parfois converti, de même que ces Messieurs, sans connaître mon ouvrage, se sont par moments rencontrés avec moi pour rejeter la première interprétation de M. Dareste. Là où le désaccord persiste, le lecteur n'a qu'à vérifier par lui-même où est, soit la vérité, soit la vraisemblance.

Dans la préface, on nous annonce le dessein de publier ultérieurement un second recueil qui réunirait « les actes d'affranchissements, les donations et testaments, les ventes, les sentences arbitrales et les jugements criminels ». Nul n'est mieux qualifié que M. Dareste et ses collaborateurs pour exécuter une pareille entreprise, et il est fort désirable qu'ils la mènent à bonne fin. Si ce vœu s'accomplit, ils auront le mérite d'attacher leur nom au plus beau travail qui ait paru jusqu'ici sur le droit hellénique, et de rendre à tous ceux qu'intéresse ce genre d'études un service bien supérieur encore à tous les témoignages de reconnaissance.

Paul Guiraud.

---

555. — Edward A. Freeman. **Geschichte Siciliens**, deutsche Ausgabe von Bernhard Lupus. Erster Band. Die Urbevœlkerung, die phoenikischen und griechischen Ansiedelungen. Leipzig. Teubner, in-8°, xxv-563 pages. Portrait et 5 cartes, 1895.

J'avais souvent entendu parler de Freeman, j'avais bien des fois lu dans des revues anglaises l'éloge de sa haute valeur comme historien, mais jamais une phrase de lui n'était passée sous mes yeux, quand me trouvant, un vendredi, au bureau de la *Revue critique*, je vis sur la table le premier volume de l'histoire de Sicile composée par le grand écrivain anglais. Ce n'était pas le texte original, mais bien la traduction allemande publiée cette année même à Leipzig par la maison Teubner. J'ouvris le volume, j'en parcourus quelques pages, et je fus ravi par le talent de l'auteur, qui, chose extraordinaire, était à la fois un érudit et

un grand historien. Je priai notre directeur de me confier le volume et je l'emportai chez moi.

Au plaisir d'avoir fait cette connaissance nouvelle, — avec un défunt, hélas! — se joignait en moi beaucoup de honte. J'étais honteux de n'avoir pas connu plus tôt une œuvre aussi remarquable et de lire pour la première fois, dans une traduction allemande publiée à Leipzig en 1895, un livre si bien fait qui a paru à Oxford en 1891 et dans une partie duquel est traité un sujet dont je me suis moi-même occupé. J'ai eu depuis une petite consolation — si c'est une consolation, — j'ai été à la bibliothèque de l'Institut et à celle de l'Université m'assurer si j'y trouverais l'édition anglaise : *The history of Sicily from the earliest times by Edward A. Freeman, volume I, the native nations; the phoenician and greek Settlements.* L'ouvrage existait dans les deux bibliothèques; les bibliothécaires en chef avaient eu chacun la bonne pensée de l'acheter, mais les deux publics qui fréquentent l'un et l'autre établissement semblaient s'être entendus avec moi pour ne pas lire le livre de Freeman : les deux exemplaires étaient encore intacts, personne ne les avait coupés.

En général, les Français qui désirent étudier à fond l'histoire la plus ancienne de la Sicile, se contentent de Brunet de Presle : *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile jusqu'à la réduction de cette île en province romaine,* Paris, 1845; ceux qui veulent une science plus nouvelle et qui savent l'allemand, lisent Holm : *Geschichte Siciliens im Alterthum,* 2 vol. Leipzig, 1870-1874. Deux cent trente-quatre pages du premier volume de Holm, savoir : les cent quarante-quatre premières pages du texte et les pages 307-397 des Appendices, correspondent exactement aux cinq cent soixante-trois pages du premier volume du Freeman allemand. L'ouvrage de F. est donc beaucoup plus développé que celui de Holm. Un index alphabétique, qui manque chez Holm, y facilite les recherches. Enfin, F. écrivait avec un souffle littéraire et un sens élevé de l'histoire qui font défaut à l'œuvre érudite et claire de son prédécesseur allemand.

Le projet de l'écrivain anglais était de composer une histoire de Sicile, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric II (1250), c'est-à-dire pendant environ deux mille ans, et d'exposer ainsi les deux phases qu'a eues dans la grande île de la Méditerranée l'« éternelle question d'Orient ». La première phase a été la lutte des Grecs et des Romains contre les Carthaginois, ces derniers représentants de la puissance phénicienne dans l'Occident de l'Europe. Leur défaite par les Romains et, enfin, la prise de Carthage semblaient avoir clos définitivement les entreprises des Sémites dans les régions occidentales. Au bout d'environ dix siècles, les conquêtes entreprises par les Phéniciens dans un intérêt commercial furent renouvelées avec un succès plus grand par d'autres Sémites au nom de la religion fondée par Mahomet. La lutte recommença en Sicile entre les Sémites et les Grecs,

et, dans cette guerre du moyen âge, les Normands jouèrent le même rôle que les Romains dans l'antiquité. Ils expulsèrent les Sarrazins, ils fondèrent le royaume de Sicile ; les Normands, précisément aussi à la même époque, s'emparerent de la Grande-Bretagne et fondèrent un royaume nouveau dans cette île qui est la grande île de l'Océan, comme la Sicile est la grande île de la Méditerranée. Les historiens et les géographes de l'antiquité avaient souvent comparé à la forme et l'étendue de la Sicile celles de la Grande-Bretagne. L'audace aventureuse, la marine et l'épée des Normands, donnèrent aux deux îles la même destinée à la fin du XIe siècle et pendant la plus grande partie du XIIe. Voilà pourquoi Freeman, après avoir écrit l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, a voulu nous raconter les vingt premiers siècles de l'histoire de Sicile. Malheureusement la mort l'a empêché de terminer l'exécution de son entreprise.

Il divisait l'histoire de Sicile en trois périodes : 1° Sicile indépendante, jusqu'à l'an 241 avant J.-C. ; 2° Sicile province de l'État romain, République, Haut empire, Bas empire, depuis 241 avant J.-C. jusqu'à 1060 après J.-C. ; 3° Sicile comté, puis royaume, 1060-1860 après J.-C. La Sicile indépendante, c'est celle des Sicanes, des Sicules, des Élymes et des Grecs ; les Grecs établis en Sicile étaient dégagés de tout lien politique avec la mère patrie, et leur indépendance se maintint contre les Phéniciens et les Carthaginois. Pendant la seconde période, celle de la domination romaine et byzantine, les Sarrazins occupèrent une partie de l'île, mais sans le même succès qu'en Afrique ou en Asie. Quant à la troisième période, après la mort de Frédéric II elle n'a plus grand intérêt ; la Sicile, malgré son titre de royaume, devient de plus en plus satellite de Naples ou de l'Aragon. Depuis 1860 commence une quatrième période où la Sicile, comme dans la seconde période, devient une province du grand État dont Rome est la capitale.

De ces quatre périodes F. laissait de côté la dernière dont l'histoire appartient à l'avenir. Il comptait étudier la première, la seconde et le commencement de la troisième ; la première est la seule dont il ait terminé le récit. Le premier volume de la traduction allemande, correspondant exactement au premier volume de l'édition anglaise, est divisé en quatre chapitres. Le premier chapitre contient un résumé de l'histoire de Sicile depuis l'origine jusqu'à la mort de Frédéric II ; le second, après la géographie physique de l'île, nous fait connaître ses premiers habitants : Sicanes, Sikèles, Élymes. Le troisième traite des colonies phéniciennes, nous montre leurs débuts, à l'époque où la Phénicie, encore indépendante, n'était pas tombée sous la domination des Perses, et continue leur histoire dans la seconde moitié du VIe siècle lorsque Carthage, restée libre du joug des Perses, substitue en Occident sur les colonies phéniciennes sa suprématie à celle de Sidon et de Tyr. Le quatrième chapitre est consacré à la fondation des colonies grecques en Sicile et à leur plus ancienne histoire.

Avant de donner ici mon appréciation du premier volume de l'histoire de Sicile de Freeman, j'ai voulu connaître l'opinion exprimée sur ce livre dans la *Revue historique* de M. Monod, t. XLII (janvier-avril 1892), p. 140-144. L'article est de M. Holm, l'auteur de *Geschichte Siciliens*, évidemment l'homme le plus compétent dans la matière. Il est tout à l'honneur de l'érudit allemand dont la science est un des principaux ornements de l'université de Naples. M. Holm y fait le plus grand éloge de son concurrent anglais. Chose fort remarquable, il reconnaît que sur un point important F. a eu raison contre lui, et, abandonnant l'opinion que, d'accord avec Forbiger [1], il a soutenu dans *Geschichte Siciliens*, il admet avec l'auteur de *The history of Sicily* que les Sicanes ne sont pas proches parents des Sicules. La seule erreur qu'il prétende relever dans le tome Ier de F. (l'article concerne les tomes I et II) c'est que dans ce volume, à la page 189, F. écrit *Pergusa*, tandis que le nom du lac est *Pergus*, comme il le dit plus loin, page 539. Mais cette critique est sans valeur. *Pergusa* est le nom moderne du lac appelé *Pergus* dans les textes latins de l'antiquité, que F. reproduit à la page 539.

Le traducteur allemand de F., M. B. Lupus, professeur au gymnase de Strasbourg, était tout désigné par sa publication : *Die Stadt Syrakus im Altertum*. Il est connu, d'ailleurs, par ses savants travaux sur Cornelius Nepos. Il me semble avoir rendu le texte anglais très soigneusement. De plus, il a joint quelques notes à l'œuvre du grand historien qu'il transportait en allemand. Je prends la permission d'en ajouter une.

Suivant F. l'assertion de Philiste de Syracuse que les Sikèles étaient ligures est « très étrange », *very strange*, dit le texte anglais, p. 483, *sehr seltsam*, lit-on dans la traduction allemande, p. 425. F. croit que les Sikèles, appelés par les Romains Sicules, parlaient une langue très prochainement apparentée au latin. On en trouve la preuve d'abord dans un passage d'Étienne de Byzance, reproduit, p. 107, n. 2, de l'édition allemande, p. 125, n. 1, de l'édition anglaise. « La ville de Gela, » dit l'auteur grec, « tire son nom du fleuve Gelas, et le fleuve « s'appelle ainsi parce qu'il produit beaucoup de froid. En effet, le « froid s'appelle *Gelas* dans la langue des Opiques et des Sikèles [2]. » *Gelas* ne diffère que par le suffixe du latin *gelu*.

On cite encore d'autres mots. Nous savons par Varron [3] que les Sicules appelaient le prêt de choses fongibles *moeton*, qui pourrait s'écrire en caractères grecs μοῖτον, et qui a évidemment la même racine

1. *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 789 ; Pauly, *Real-Encyclopaedie*, t. VI, p. 1160.

2. Γέλα καλεῖται ἀπὸ ποταμοῦ Γέλα · ὁ δὲ ποταμὸς, ὅτι πολλὴν πάχνην γεννᾷ · ταύτην γὰρ τῇ Ὀπικῶν φωνῇ καὶ Σικελῶν γέλαν λέγεσθαι. La ville de Gela est aujourd'hui Terranova sur la côte méridionale de la Sicile et le Gelas s'appelle maintenant Olivo.

3. *De lingua latina*, V, 179.

que le latin *mutuum*. Varron, dans cette assertion, s'appuie sur l'autorité de Sophron, auteur syracusain du ve siècle avant notre ère, antérieur par conséquent d'environ deux siècles à la première guerre punique et au premier établissement des Romains en Sicile. Si nous nous en rapportons à Varron, Sophron aurait écrit *moeton anti moetu*. Ces mots inintelligibles se retrouvent chez Hésychius, qui les note d'une façon différente : μοιτοὶ ἄντιμοι, ajoutant que c'est un proverbe chez les Sikèles : παροιμία Σικελοῖς.

Je m'en tiens à ces deux exemples. F. conclut entre autres choses que *Capitium*, nom d'une ville de Sicile, aujourd'hui Capizzi, est un nom de même sens et de même étymologie que le mot latin *Capitolium*. J'ai raisonné comme lui quand j'ai rapproché du verbe latin *ducere* et du substantif latin *dux* le nom du chef sikèle *Doucetios* ou *Deucetios*. Ce qui m'étonne est que personne n'ait eu l'idée de comparer entre eux les suffixes sicules ou sikèles de Sicile avec les suffixes ligures étudiés par Müllenhoff : *Deutsche Altertumskunde*, t. III. Ainsi le suffixe *itium* de *Capitium* se rencontre aussi dans *Sanitium*, aujourd'hui Senez, Basses-Alpes (Müllenhoff, p. 187). Le suffixe *-elo-* dans *Cemenelum*, *Cimiez*, Alpes-Maritimes, et dans beaucoup d'autres mots (Müllenhoff, p. 183), se retrouve en Sicile dans le nom de la ville sicule d'*Ameselum* et même dans celui des Σικελοί, défiguré en *Siculi* par les Romains.

Le suffixe ligure *-ntion* (Müllenhoff, p. 187), apparaît en Sicile dans le nom des villes sicules de *Morgantion* et *Alontion*. La ville sicule de *Geleatis* en Sicile nous offre le suffixe *-atis* dont il y a plusieurs exemples ligures (Müllenhoff, p. 187). Il y avait un suffixe ligure *-aria* (Müllenhoff, p. 185), et nous le rencontrons en Sicile dans le nom de la ville sicule de *Galaria*.

J'ajouterai encore un mot pour lequel je ne puis m'appuyer sur l'autorité de Müllenhoff : une ville sicule sur la côte septentrionale de Sicile est appelée par Ptolémée Ἄλαισα, mais la bonne orthographe, donnée par Strabon, est Ἄλεσα. Les manuscrits de Diodore de Sicile portent Ἄλεσα. L'orthographe défectueuse de ce mot résulte de ce que Ἁλαί était le nom d'un dême de l'Attique et d'une ville de Béotie. La ville d'*Alesa* était bâtie sur un fleuve homonyme. Comparez les *Alison*, cours d'eau et groupes d'habitations situées sur ces cours d'eau dans l'Europe occidentale, Germanie, Gaule, Espagne, et l'allemand *Erle* = *arila* = *alira* = *alisa* « aulne ». J'ai soutenu que ce nom était en même temps ligure et germanique. Le synonyme gaulois est *verno-*, le synonyme latin *al*[*s*]-*nu-s*.

J'ai promis de m'en tenir ici. Mais je ne puis éviter de signaler encore la ville sicule d'*Herbessos* bâtie sur une rivière homonyme. Le département de l'Aube, pays ligure suivant moi, contient un village d'Herbisse sur une rivière qui porte le même nom. Et M. Helbig me dit qu'au point de vue archéologique il n'y a pas de distinction possible entre les Sicules et les Ligures. La thèse de Philiste de Syracuse n'est

donc pas aussi étrange que l'a cru Freeman; la parenté de la langue des Sicules avec le latin n'est pas une objection à cette thèse; il devait y avoir entre la langue des Ligures et le latin les mêmes liens de parenté.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

556. — **P. Vergili Maronis opera**, apparatu in artius contracto; iterum recensuit O. Ribbeck. Vol. II, Æneidos libri I-VI; vol. III, Æneidos libri VII-XII. Lipsiae, in ædibus B.-G. Teubneri, 1895, pp. 209-230; 231-840.

J'ai déjà indiqué le caractère de la réédition du Virgile de M. Ribbeck. Les fascicules se succèdent rapidement et elle sera sans doute terminée avant la fin de l'année [1]. Les conjectures nouvelles que M. R. a mentionnées paraissent être surtout nombreuses au livre VI. Il a même admis les vers 893-896 entre crochets et changé au v. 898 *eburna* en *auerna;* c'est une des idées les plus malencontreuses de Nauck. Ce serait une grave erreur de vouloir effacer toute incohérence du texte de Virgile. De ces tentatives de correction, ordinairement indiquées seulement à l'apparat, les unes sont accompagnées d'une référence précise, les autres désignées par le nom de l'auteur sans plus de détail; cette inégalité est assez choquante et causera plus d'une perte de temps. Parmi les *testimonia* provenant de textes publiés depuis trente-cinq ans, j'ai cherché en vain le *Liber glossarum*. Il aurait pu çà et là fournir des compléments à l'apparat. Ainsi, pour IV, 191, il a (*C. G. L.*, V, 186, 26) *a sanguine* avec *R*; pour VIII, 664 (197, 11), *extuderant* avec *R;* pour V, 350 (221, 42) : « me licebat casum (avec les *differentiae sermonis*) miserere (pour *misereri*, avec *R P* contre *M*) insontis amihi ».

P. L.

---

557. — Otto Keller. **Zur lateinischen Sprachgeschichte**. Zweiter Theil. Grammatische Aufsætze. Leipzig, Teubner, in-8, 1895, 405 p.

M. Otto Keller, bien connu de nos lecteurs, vient de donner une suite à ses études sur l'histoire de la langue latine. Le présent volume se compose d'une série de morceaux où sont traités différents points relatifs, soit à la sémantique, soit à la syntaxe, soit à la phonétique du latin.

---

1. Cette prévision s'est réalisée. Le vol. IV : *Appendix Vergiliana*, 101 pp. in-8, vient de paraître. Comme on devait s'y attendre, cette partie est la plus renouvelée par tous les travaux parus depuis trente ans. Les noms de Baehrens, d'Ellis, de Leo se retrouvent presque à chaque page. En quittant cette réédition, regrettons une fois de plus le scrupule qui empêche la réimpression des *Prolégomènes*. La conscience des auteurs devrait toujours fléchir devant les besoins du public.

Il faut remarquer en première ligne deux morceaux étendus sur la *différenciation* et sur l'*euphémisme*, dans lesquels M. K. a assemblé un grand nombre de matériaux, disposés avec clarté. La syntaxe est représentée par une étude de l'ablatif latin, considéré comme ayant absorbé en lui le locatif et l'instrumental. La partie consacrée à la phonétique contient des recherches sur l'assimilation des voyelles, sur la suppression des syllabes toniques, sur l'accusatif pluriel en *is*. Le livre commence par une curieuse étude sur l'allitération où sont cités un grand nombre de textes juridiques ou religieux.

Ce simple relevé montre suffisamment la richesse de ce volume. Nous aurions, dans le détail, si c'était ici le lieu, plus d'une observation à faire, tantôt pour confirmer les conclusions de M. Keller, tantôt pour lui soumettre nos doutes. Dans son étude sur la différenciation l'auteur a bien voulu se souvenir d'un ancien article que j'ai publié, il y a vingt-cinq ans, sur les Doublets latins. Je ne crois plus aujourd'hui que la conjonction *quum* et la préposition *cum* soient de même origine : la première est représentée en ombrien par la conjonction *pun*, la seconde par l'enclitique *-co*. Comme moyen de différenciation entre deux verbes homonymes, l'auteur mentionne avec raison l'addition d'un préfixe : il aurait pu citer à ce sujet *luere* « laver » et *luere* « souiller » (cf. *lues* « la souillure »). Le second verbe est surtout connu par son composé *polluere*. *Parentes* est probablement un participe aoriste, et non un participe présent.

Un index très complet facilite l'emploi de ce livre, qui est un des meilleurs que nous devions au savant professeur de Prague.

Michel Bréal.

---

558. — **Dio Cassius**, p. M. Boissevain. Berlin, Weidmann, 1895. In-8, 540 p.

Nous sommes heureux d'annoncer le premier volume de cette édition qui renferme les quarante premiers livres. Pour qui sait l'importance de Dion Cassius et l'absence complète (même après la publication de Melber) d'édition suffisante, l'apparition de ce volume est un véritable événement scientifique. Mais il faut ajouter que le volume, résultat de quinze ans de travail, fait avec une conscienee qui ne se dément jamais, pourvu de tout l'appareil critique désirable, peut se comparer aux meilleures éditions qu'ait jamais publiées la maison Weidmann. De plus, les rapprochements indiqués en note rendent l'ouvrage fort précieux pour les historiens.

C. J.

---

559. — **Beitræge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Avencebrolis « Fons vitæ » Primum edidit Clément Baeumker, Professor, an der universitæt von Breslau, Münster, Aschendorff, 1895. In-4°, 558 pages.**

Les scolastiques n'ont pas trop à se plaindre de notre temps. D'autres cultivent leur champ épineux et poudreux, et plus heureusement peut-être qu'ils ne savent le faire eux-mêmes. A notre époque où l'on étudie tout, on n'a pas oublié les origines de la philosophie de l'École. Depuis nombre d'années déjà se poursuit un travail curieux d'érudition, dont le but principal est d'éclairer les longues et multiples avenues par où l'on monte au siècle des ogives et des « sommes ».

L'*Averroès* d'Ern. Renan, les *Mélanges de philosophie juive et arabe* de Salomon Munk, plusieurs articles de Seyerlen publiés dans les *Annales théologiques* [1], les *Études orientales* de A. Frank, *L'histoire de la philosophie du moyen âge* par A. Stöckl, *L'histoire de la philosophie scolastique* par B. Hauréau, *L'histoire des espagnols hétérodoxes* par Menendez Pelayo, *La philosophie de Salomon ibn Gabirol* (Avicebron) par Guttmann, *Les versions hébraïques du moyen âge* par M. Steinschneider, l'ouvrage magistral de C. Huit sur Platon : voilà toute une pléiade d'écrits qui s'échelonnent de 1850 à nos jours, et qui, bien qu'animés d'un esprit assez différent, portent sur un seul et même objet, les sources de la philosophie de l'École jusque-là si profondément ignorées.

C'est à cette catégorie de chercheurs avides d'historique vérité que se rattache M. Baeumker. On ne connaissait encore qu'imparfaitement le *Fons vitæ* d'Avicebron. Munk en avait édité des morceaux choisis traduits autrefois de l'arabe en hébreu par Schem-tob-ibn-Falaquera. Seyerlen, Guttmann, Munk lui-même s'étaient servis, pour différents travaux, de la version faite par Jean d'Espagne et Dominique Gundissalin. Mais cette version elle-même, personne ne l'avait publiée dans son intégrité. Aujourd'hui cette lacune est comblée, grâce aux longues et scrupuleuses recherches de M. Baeumker. On pourra lire dorénavant « La source de vie » tout entière dans une belle édition in-4°, revue et épurée à la loupe, accompagnée de nombreuses annotations qui lui font comme un cadre de lumière.

La besogne n'a pas avancé sans peine ; elle était hérissée de difficultés, et l'on ne peut qu'admirer le courage qu'il a fallu à M. B. et pour l'entreprendre et pour la conduire à bonne fin.

Il existe quatre manuscrits de la version de Jean d'Espagne et de D. Gundissalin : le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, le manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, celui de la Bibliothèque Colombine et celui d'Erfurt. Ces quatre manuscrits sont très imparfaits. On y trouve à chaque instant des altérations de mots et de phrases, des interversions,

1. *Theologische Jahrbücher*, XV, 1856, XVI, 1857.

des additions ou des lacunes : ils pêchent à la fois par action et par omission; si bien qu'aucun d'eux ne peut servir de type aux trois autres. Il a fallu les déchiffrer, en comparer jusqu'aux plus petits détails, se pénétrer de la doctrine qu'ils renferment, en extraire avec patience l'interprétation la plus plausible. Et chacun sait ce qu'il faut de réflexion, de flair et de pénétration pour sortir avec succès d'une telle forêt de broussailles.

Veut-on d'ailleurs un échantillon de l'ingénieuse ténacité avec laquelle M. B. a poursuivi son œuvre, qu'on lise la page suivante de son *Introduction :* « Le manuscrit colombin, dit l'auteur, ne doit pas sortir du local qui le contient : c'est la clause testamentaire du fondateur de la bibliothèque. Néanmoins, j'ai trouvé le moyen de l'utiliser. Mgr G. Kopp, cardinal archevêque de Breslau, a bien voulu intervenir en ma faveur auprès du cardinal Zephirin Gonzalès, archevêque de Séville; et Servandus Arbolis, préfet de la bibliothèque colombine, a permis à Simon de la Rosa y Lopez, official de la même bibliothèque, de confier le manuscrit convoité à Antonio Rodriguez, photographe célèbre de la ville, qui a fait de *La source de vie* cent huit magnifiques clichés. Quant aux frais de l'entreprise, la société qui porte le nom de Joseph Goerres, a consenti, sur la proposition de son président George d'Hertling, à en accepter une grande partie [1]. » On voit jusqu'où M. B. pousse l'amour et le respect de la vérité.

L'édition de *La source de vie* est plus qu'un livre, c'est une leçon de choses. Pour savoir au juste jusqu'où va l'originalité de saint Thomas ; pour pénétrer le secret de sa langue, serrer de près son ondoyante pensée et se diriger à travers les multiples artères de cette vaste cité intellectuelle qui s'appelle la Somme théologique ; pour rendre à la philosophie de l'Ecole l'intérêt auquel elle a droit, il faut, comme l'a fait M. Bauemker, remonter aux sources de la scolastique, suivre les courants divers dont elle s'est peu à peu formée, chercher et chez les Pères et chez les Arabes, voire même à travers la littérature syriaque les affluents dont elle s'est grossie ; il faut donner à ces enquêtes d'origines un caractère d'impartiale et patiente érudition. C'est par là seulement qu'on se trouvera renseigné sur le sens et la valeur du Thomisme.

C. Piat.

---

560. — Errico Proto. **Sul Rinaldo di T. Tasso**; note letterarie e critiche. Napoli, Stab. tipografico cav. A. Tocco, 1895; in-8°; xi-309 pp.

Si intéressant que soit ce *Rinaldo*, composé par le Tasse à l'âge de dix-huit ans, méritait-il qu'on en explorât toutes les sources avec la

---

1. *Prolegomena*, XII.

patience et la rigueur scientifique dont un maître a donné le modèle dans ses recherches sur les sources du *Roland Furieux?* M. Proto l'a pensé et n'a pas craint, pour son début, de consacrer à ce sujet plus de trois cents pages. Il s'est bien aperçu cependant que c'était peut-être excessif (pp. IX et XI), mais en même temps, par une contradiction étrange, il s'excuse d'être incomplet et se promet d'élargir le champ de ses investigations (p. X). Espérons qu'il saura trouver à son activité un meilleur emploi ; car le reproche essentiel qu'il faut faire à son livre, c'est de ne pas dire beaucoup plus, en fin de compte, que M. G. Mazzoni dans les quarante pages substantielles qu'il a consacrées au *Rinaldo* (*Op. min. in versi di T. Tasso,* t. Ier, Bologne, 1891), et surtout de le dire moins bien. Il est bien vrai que M. P. conteste (dans sa troisième partie) quelques jugements, d'ailleurs secondaires, de M. Mazzoni ; il nous met sous les yeux toutes ses notes, même celles qu'il a prises en dépouillant les ouvrages désormais classiques de MM. d'Ancona, Rajna, Carducci, Villari, etc..., et dont il a composé sa première partie ; la seconde contient une analyse exacte, chant par chant, du *Rinaldo,* accompagnée de nombreux rapprochements avec les poètes latins et italiens : elle atteste de sérieuses recherches et l'on y peut glaner plus d'une remarque intéressante. Mais tout cela forme-t-il un livre? Tirer un livre, voire même une brève étude, des notes que l'on a patiemment amassées, tel est l'art délicat dont M. Proto fera bien de se préoccuper s'il veut employer d'une façon vraiment utile les estimables qualités dont il vient de donner la preuve.

Henri HAUVETTE.

---

561. — THIRION (H.). **La vie privée des financiers au XVIIIe siècle. Paris, E. Plon, 1895, in-8°.**

M. Thirion a commis une faute grave en ne mettant pas de notes au bas de son ouvrage ; il est impossible de contrôler ses assertions et de vérifier l'authenticité des anecdotes, souvent charmantes, qu'il a réunies. Il est des passages où cette lacune se fait particulièrement sentir. P. 44-46, nous trouvons deux versions différentes de l'origine de la fortune des frères Paris. Quelle est la bonne? Nous souhaiterions que ce fût la première, qui est dramatique et pittoresque ; mais comment nous décider en l'absence de toute référence? Les trois pages du début, où M. T. énumère d'affilée les ouvrages qu'il a consultés ne nous sont d'aucun secours. Il est une autre raison qui fait regretter le système de l'auteur. M. T. a largement puisé dans les travaux de ses devanciers, et en cela il a eu raison ; mais comme les citations sont dépourvues de renvois, les noms de ces collaborateurs se trouvent omis. Prenons un exemple. L'étude sur les fermiers généraux d'après les notes de police conservées dans les Archives de la Bastille,

que M. Paul d'Estrée a publiée dans la *Revue rétrospective* a été certainement d'un grand secours à M. Thirion ; or, le nom de M. d'Estrée ne se rencontre pas une seule fois dans ces 531 pages. A propos des Archives de la Bastille, on reprochera également à l'auteur de ne pas les avoir consultées; il y eut trouvé des détails intéressants, entre autres sur les frères Paris, et il lui eût été facile d'élucider l'un ou l'autre point qui l'a laissé embarrassé, comme lorsqu'il se demande si tel fermier général a été enfermé dans la célèbre prison du faubourg Saint-Antoine.

Nous regrettons d'autant plus vivement ces lacunes que le livre de M. T. est du plus vif intérêt. Il montre admirablement l'action néfaste que les hommes d'argent ont eue sur les mœurs, aussi bien de la noblesse que de la bourgeoisie, au XVIIIe siècle. Le tableau de la haute noblesse de France s'accolant à la bande des traitants toute gluante d'or est poignant. Le mot de la duchesse douairière de Chaulnes disant à son fils : « Mon fils, ce mariage est bon ; il faut bien que vous preniez du fumier pour engraisser vos terres »; montre encore d'une manière plus complète la bassesse de l'aristocratie dégénérée.

La série des portraits que M. T. a tracés des financiers de l'époque, des Bourvalais, des Bragouze, des Darlus, des Samuel Bernard, des frères Paris, des Berthelot de Pléneuf, des Bonnier de La Mosson, des Lallemand de Betz, et autres, est aussi variée que brillante et — si l'on veut bien nous passer ce mot — suggestive. Et puis il faut savoir gré à M. Thirion d'avoir mis en tête de son livre cette magnifique phrase de Montesquieu : « Tout est perdu, lorsque la profession lucrative du traitant — *lisez* du financier et du spéculateur — parvient encore par ses richesses à être une profession honorée. Un dégoût saisit tous les autres états, l'honneur y perd toute sa considération, les moyens lents et naturels de se distinguer ne touchent plus et le gouvernement est frappé dans son principe. »

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

562. — **L'évolution du vers français au XVIIe siècle** par Maurice SOURIAU, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. 1 vol. grand in-8° I-XIV, 1-494 p. Hachette et Cie. 1893.

M. Souriau présente de l'histoire de notre versification depuis Malherbe, à peu près la théorie que voici : «Après les libertés de la Renaissance, Malherbe promulgue un certain nombre de lois restrictives de la liberté poétique : quantité fixe des mots, interdiction de l'hiatus, difficulté de la rime, obligation de la césure après la sixième syllabe, défense de l'enjambement, etc... Corneille admet en général les règles de Malherbe, mais il les viole souvent; il cherche sa voie dans l'affranchissement du vers... La Fontaine va encore plus loin dans l'élargissement des règles de Malherbe. Avec Molière toutes les entraves sont rompues,

toutes les chaînes brisées, et le vers français se trouve aussi libre qu'au XVIe siècle. Il semble que Malherbe ait disparu, qu'il n'ait jamais existé. C'est à ce moment, au contraire, que son esprit reparaît plus puissant que jamais dans sa seconde incarnation, dans Boileau. Celui-ci reprend les règles à peine élargies du poète grammairien et les promulgue à nouveau. Ce n'est pas tout à fait l'ancien régime de Malherbe... mais dans la Charte octroyée par Boileau, la liberté du vers reste bien compromise. Alors le grand poète représenté trop souvent comme un simple disciple de Boileau, le grand Racine, ne brise pas, mais rejette les chaînes que l'héritier de Malherbe prétend imposer une seconde fois à la poésie. Son vers est libre, souple...un rien le sépare du vers romantique.» Au jugement de M. S., Racine et V. Hugo peuvent se donner la main comme deux frères trop longtemps ennemis. S'ils ont été si longtemps séparés c'est qu'entre les deux époques, ce n'est pas Racine qui fait école, ni Molière, ni La Fontaine, ni Corneille. Leur libre poésie est abandonnée pendant presque tout le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, pour l'observance étroite de la versification de Malherbe et de Boileau. « On ne rencontre pas un seul vrai disciple de Racine, dans la série de ses successeurs qui se réclament de lui. Pour trouver la véritable suite de son système il faut arriver jusqu'à ces descendants ingrats et qui renient leur ancêtre, Chénier et les romantiques. Racine devrait être le roi légitime de notre versification, comme il est le poète-roi. Or nous sommes bien obligés de constater qu'il est, pendant tout le XVIIIe siècle, dépossédé par un usurpateur Malherbe, et par son premier ministre, Boileau... »

Au fond, M. S. a généralisé et développé cette pensée de Sainte-Beuve (je ne crois pas qu'il cite le passage) : « L'alexandrin à la césure variable, au libre enjambement, à la rime riche, qui fut celui de la Renaissance, celui de Molière, de Racine en ses *Plaideurs,* que Malherbe et Boileau avaient le tort de mal comprendre et de toujours combattre, qu'André Chénier, à la fin du dernier siècle, retrouva, avec un bonheur inouï, est le même que la jeune école (romantique) affectionne et cultive... *(Poésie française au* XVIe *siècle).* » M. S. consacre à démontrer cette thèse un volume gr. in-8° de 494 pages, qui est d'une lecture attrayante et intéressante, mais qui déroute plus d'une fois le lecteur. M. S., qui a une connaissance approfondie des détails de notre histoire littéraire, n'aborde pas son sujet assez méthodiquement, ou plutôt suivant un plan assez approprié au but qu'il poursuit. Au milieu de cette profusion de remarques minutieuses portant sur des infiniment petits, sur le nombre d'hiatus, par exemple, dans Corneille, ou d'enjambements dans Racine, le lecteur perd souvent de vue l'objet principal de l'étude de M. Souriau, objet qui fuit si on le laisse se dérober sous une foule d'observations techniques visant des questions prosodiques de valeur inégale. Dans la langue de la sensibilité poétique, il y a des facteurs essentiels et d'autres d'importance moindre. M. S. les passant uniformément en revue chez

les poètes successifs, ne les hiérarchise pas suffisamment. Il met sur le même pied des éléments d'assez peu de poids, comme, par exemple, la quantité de certaines syllabes, ou les hiatus, et d'autres bien plus fondamentaux dans leur influence sur la qualité des vers, comme les césures, les coupes ou les rimes. Il laisse de côté l'étude méthodique d'une cause d'euphonie qui aurait dû être pour lui féconde en révélations (dans le sens même de sa théorie), à savoir les répétitions de sons (voyelles ou consonnes) à l'intérieur des vers ou d'un vers à l'autre —(la rime en est un cas particulier, et la rime riche à consonne d'appui, que M. S. traite à tort de simple théorie fantaisiste, constitue l'application méthodique de la répétition sonore complète à intervalles réguliers). — Il aurait dû apercevoir dans le phénomène double de la variabilité des césures ou coupes, et des liaisons de sons par la répétition, la véritable et complexe source d'harmonie qui substitue au balancement monotone et comme *ronronnant*, sans musique véritable et sans souffle vivant, de certains alexandrins, réguliers dans leur construction mais morts pour l'oreille [1], un rythme flexible, marqué par des points d'arrêt mobiles, établissant entre les syllabes des liens de sonorité qui assurent l'unité organique de l'alexandrin, qui tantôt le rejoignent par des similitudes vocales, aux vers qui le précèdent ou le suivent, tantôt au contraire l'en diversifient par des contrastes de mesure et de mélodie.

Cette théorie de la cadence et de l'euphonie des vers, précisée, depuis et y compris Becq de Fouquières, par plusieurs auteurs, n'a pas été assez approfondie par M. Souriau ; il en résulte dans son œuvre un flottement regrettable, qui laisse intacte toute la partie en quelque sorte littéraire du volume, répertoire précieux et considérable, quoique un peu confus, d'observations historiques, grammaticales, philologiques et prosodiques, — mais qui nuit à la précision de la démonstration de sa thèse.— Aussi bien celle-ci pouvait-elle être établie dans les termes absolus où il l'a présentée? Nous ne le croyons pas. Il est tentant, mais il est dangereux en histoire, même en histoire littéraire, d'établir des responsabilités individuelles. On a vu comment, parmi les poètes, M. S. abaisse les uns et grandit les autres. Ceux-ci auraient tout sauvé si ceux-là n'avaient tout perdu. Les romantiques aimaient ces antithèses absolues. A pénétrer un peu plus profondément dans l'enchaînement des faits aussi bien littéraires que politiques, on est devenu moins catégorique. En supposant l'influence de Malherbe ou de Boileau si prépondérante—(en réalité M.S. démontre qu'elle n'a agi que sur les médiocres) il faudrait encore trouver pourquoi elle a été d'un tel poids, et pourquoi les novateurs ont été à certains moments peu suivis. On retomberait ainsi dans une étude générale de la psychologie, de la sensibilité et du goût littéraire en France. « L'évolution du vers français » n'est après tout qu'une manifestation partielle et une résultante de l'évolution générale des sentiments, des

1. Cf. Voltaire : « L'hexamètre plus beau, mais parfois ennuyeux ».

pensées et des habitudes. Parmi ces dernières il ne faudrait pas négliger, pour comprendre les derniers développements et même les exagérations de l'évolution contemporaine de la versification, le goût et la pratique toujours plus répandus de la musique proprement dite.

Au fond, les soi-disant novateurs ont si peu ajouté à la facture technique des vers que (M. S. le remarque lui-même) à partir de Ronsard on trouve l'alexandrin dit romantique, tout constitué [1]. Seulement il est rare. Même dans Boileau, Lamartine rencontrait « des vers vibrants d'harmonie, riches en images, appropriées au sens ». M. S. découvre dans Malherbe, qu'il aime peu cependant, des beautés indéfinissables :

> L'air est plein d'une haleine de roses...
> Et couchés sur des fleurs comme étoiles semées...
> La moisson de nos champs lassera les faucilles
> Et les fruits passeront les promesses des fleurs ... etc.

C'est donc bien la *fréquence* et non la *nouveauté* de certains procédés qui constitue les principales variations de notre versification jusqu'à une époque toute récente, où on a essayé un bouleversement complet des principes prosodiques. Jusque-là, il s'agit bien moins d'une ou plusieurs révolutions dans la technique du vers que de différences de tempérament et de génie chez les poètes, de goût dans le public pour lequel les poètes ont versifié.

E.

---

563. — **Les Chefs-d'œuvres** : peinture, sculpture, architecture, publiés sous la direction de M. Henry Jouin. Paris, Renouard (Laurens). 5 fr. la livraison mensuelle.

Nous avons déjà signalé ici cette superbe publication, comme elle commençait de paraître. Mais il n'est que justice d'appeler de nouveau l'attention sur elle, ne fût-ce que pour montrer que l'entreprise dure toujours et n'est pas morte à peine née, comme tant d'autres du même genre. Nous pensons, d'ailleurs, utile et intéressant de noter les nouvelles œuvres reproduites et les études auxquelles elles ont donné lieu. Pour l'exécution matérielle, elle est toujours irréprochable et même somptueuse, avec les photogravures de Braun et le bon goût que l'éditeur H. Laurens sait mettre aux publications artistiques qu'il imprime.

Nous en sommes actuellement au n° 8 de la seconde année. La première forme un volume de vingt-quatre notices et planches, dont la table est à noter, parce qu'on y a réuni les indications de provenance,

---

1. Se souvenir par exemple que le vers si *moderne* de coupe :

« Les nonchalances sont ses plus grands artifices »

est de Régnier.

de date et de dimensions de chaque œuvre, parti commode qu'on devrait toujours prendre. Outre les planches déjà citées par nous, signalons *L'Alhambra* (texte de M. Hermann Ligier), *Mme Vigée le Brun* (M. A. Michel), *La Victoire de Samothrace* (M. A. Alexandre), *La Madeleine* du Corrège (M. A. Giron). Puis, parmi les livraisons en cours du second tome : *Le couronnement de la Vierge*, de Fra Angelico (M. M. Reymond); *Pise* (M. de Calonne); *La Cruche cassée*, de Greuze (M. R. Milès); *Innocent X* de Velasquez (M. H. Jouin); *La Ronde de nuit* (M. E. Michel); *Aigues-Mortes* (M. L. Paté); *La Colombine*, de Luini (M. M. Reymond).....

Il y a quelque chose qui nous plaît dans cette publication, en dehors de sa belle parure, c'est qu'elle ne ment pas à son titre, et qu'il n'y a là que de vrais chefs-d'œuvres. Qu'on y tienne sans concession : il y a déjà tant à faire!

H. DE C.

LETTRE DE M. SOLMSEN ET RÉPONSE DE M. LEJAY

M. Paul Lejay a prétendu, dans une critique de mes *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, publiée dans le n° du 7 octobre de la *Revue critique*, qu'on trouve déjà « un résumé » de la première partie de mon travail dans une note de M. L. Havet, parue, il y a déjà plus de dix ans, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (V, p. 46). Cette assertion est fausse. La note de M. Havet s'occupe du passage de l'*e* à l'*o* devant *l*, tandis que la première partie de mon livre traite du changement de *ve* en *vo* devant *m*, *l*, *qu*, et de *vo* en *ve* devant *r*, *s*, *t*. Ainsi la note dont il s'agit ne touche qu'UNE PARTIE des questions que j'ai examinées et cela encore à un point de vue FORT DIFFÉRENT du mien. Il me suffit, pour le prouver, de citer M. Osthoff, dont l'explication des faits en question concorde pour le fond avec la mienne et qui s'est exprimé dans les *Transactions of the American Philological Association*, XXIV (1893), p. 64, sur ses divergences d'opinion avec M Havet dans les termes suivants : « M. Havet, dit-il, est arrivé sur quelques points touchant le côté négatif du fait phonétique au même résultat que moi ; mais il a méconnu le vrai caractère du phénomène : il n'a pas vu que le changement ou non-changement de *el* en *ol* était dû à la double nature phonétique de l'*l* latin, qui à son tour dépend de la qualité du son qui suit immédiatement la liquide et en particulier de la nature primitive des voyelles suivantes. » Mon opinion diffère encore plus de celle de M. Havet. Car sur la question de l'influence de l'*l* à la fin d'une syllabe sur *ve*, point important où MM. H. et O. sont d'accord, j'ai porté un jugement différent. — Du reste, M. Lejay se contredit lui-même. Il remarque que M. Havet a publié seulement en 1894 deux notes où il a formulé « nettement pour la première fois la distinction de l'*l* palatale et de l'*l* vélaire en latin », et il appelle cette distinction un « important résultat ». Mais cette distinction est précisément la théorie nouvelle que, moi aussi, je me suis efforcé de prouver dans mon travail. Comme je ne songeais pas à faire l'historique du problème, je ne me suis pas cru obligé de citer la note antérieure de M. Havet, sur laquelle il m'eût fallu engager une polémique.

M. Lejay dit que je cite « incidemment », p. 24 et 25 de mon livre, la page 43 — et non p. 46 comme il a fait imprimer — de l'article de M. Havet. Je m'étonne qu'il n'ait pas remarqué que je cite encore cet article p. 19, AU COMMENCEMENT MÊME des pages où je traite la question à laquelle cet article est pour la plus grande partie consacré.

J'ai, ce me semble, lieu de me plaindre que le compte rendu de M. Lejay, en dehors du reproche personnel qu'il m'adresse et que je viens d'apprécier, ne renferme pas un seul mot sur les opinions émises dans mon livre.

Félix Solmsen.

RÉPONSE DE M. LEJAY

M. Solmsen se plaint de la brièveté de l'article que je lui ai consacré; je regrette qu'il m'oblige à le compléter et à le préciser.

Il cite le mot « résumé », de ma première phrase; il n'est pas inexact. Seul, le correctif, ajouté dans la seconde, l'est quelque peu : « Ce résumé est à certains égards plus complet. » La note de M. Havet vise le traitement de *el-* initial, ou de *-el-* au commencement du mot et précédé de consonnes diverses. De ce sujet, M. S. traite avec détail seulement le sort de *uel-*. Mais, en passant, ou dans sa seconde partie, il a formulé son avis sur l'ensemble des points traités par M. Havet. Je relève, par suite, deux concordances que j'avais négligées dans mon article : p. 18, sur le traitement de *el-* en général, au commencement du mot; p. 29, sur *quel-* donnant *col-* (*colo*). Ainsi M. S. a dispersé ce que M. Havet rassemblait en seize lignes. Que M. S. ait engagé ces résultats dans des discussions sur d'autres sujets, peu importe : ces concordances n'en existent pas moins et, dans mon article, je suis resté plutôt en deçà de la vérité.

M. S. ne nie pas, au reste, l'identité de certaines de ses assertions avec celles de M. Havet. Mais le point de vue, dit-il, est différent. L'historique du problème, que M. S. ne songeait pas à faire, est ici indispensable. La note de M. Havet, communiquée le 22 janvier 1881 à la Société de linguistique [1], ne néglige pas « la qualité du son qui suit immédiatement la liquide » ; car elle porte : « L'*e* subsiste : 1° devant *ll*..., 2° devant *li*... » La question de l'entourage de *l* se trouvait posée encore plus nettement, quand en 1884-85 [2] et le 27 avril 1889 [3], M. Havet étudiait ce qu'il appelait l'harmonie vocalique produite par l'*l*, à propos de *uolumus* et de *canaba* [4]. Le problème était poussé tout près de sa solution. Il ne manquait guère que le *mot*, les désignations de palatale, de gutturale ou de vélaire; la *chose* était acquise. Le fruit était mûr ; il était inévitable que plusieurs mains se tendissent pour le faire tomber. Je ne me suis donc pas contredit en parlant de l'importance des notes de M. H. parues dans l'*Archiv* : elles tirent leur valeur et leur signification de tout le travail qui les précédait et les préparait : elles en sont la conclusion naturelle. On voit à quoi se réduit la différence de « point de vue » [5].

---

1. *Bulletin*, t. V, p. xxxviij. — Comme mon exemplaire des *Mémoires* est relié et qu'on ne peut s'en rapporter aux dates des titres des volumes, je suis forcé de recourir aux procès-verbaux ; les communications paraissent d'ordinaire aux *Mémoires* dans l'année courante.

2. Je n'ai pas su retrouver la date de la communication. Les notes voisines ont été lues dans les dernières séances de 1884 et les premières de 1885.

3. *Bulletin*, V, p. xxvj.

4. *Mémoires*, VI, 26 et VII, 56. — Puisque ces *Mémoires* sont si souvent cités dans cette discussion, je tiens à remercier l'auteur anonyme des excellentes tables. Sur chaque détail, on peut trouver immédiatement ce qui a été déjà publié, même sous forme incidente. Je ne doute pas qu'au moins sur ce point, M. Solmsen ne soit de mon avis.

5. Voici, de part et d'autre, les concordances :

Louis Havet	Solmsen.
« *E* bref devant *l* dans la première syllabe s'altère régulièrement en une voyelle labiale... : *uolo*, *uolup* (cf. ἐλπίς), *uoluo*	« Uebergang von *ve-* in *vo-* hat statt = gefunden... vor *l* : *volop*... = *volup*... = gr. ἐλπίς (p. 1); *volvo*... = gr. ἐλυ- in

Mon intention était moins de soulever une question de priorité que de constater un fait : des diverses affirmations d'*un même article*, seules étaient citées celles que l'on prétendait réfuter. M. S., encore dans sa réponse, parle de ses divergences avec M. Havet. J'aurais pu lui en indiquer qu'il ne soupçonne peut-être pas. Il déduit *homo* de *hemo*, lequel *hemo* est traité par M. Havet de « barbarisme » et d' « invention absurde de Verrius Flaccus » [1]. Mais je devais m'en tenir à l'article des *Mémoires* où se trouve la note sur *el-*. Je devais prouver que M. S. l'avait lu assez attentivement, puisqu'il en contestait certaines assertions [2] ; il renvoie aujourd'hui à la p. 19 de sa brochure, où il cite cet article encore *pour le réfuter :* je le remercie du renfort qu'il m'apporte. En même temps, il nous fournit une nouvelle preuve qu'il ne craint pas à l'occasion d' « engager une polémique », Je tenais à montrer chez lui d'une part les concordances sous-entendues, d'autre part les désaccords soulignés ; mais je n'entendais pas épuiser la matière. Quelques faits choisis au hasard, plutôt au hasard, suffisaient à faire ressortir un procédé désagréable.

Paul Lejay.

CHRONIQUE

RUSSIE. — Le conseil des classes spéciales de l'Institut Lazareff des langues orientales, à Moscou, décernera un prix de 700 roubles ou de 2,000 fr à l'auteur du meilleur travail en arménien, en russe, en français ou en allemand sur le sujet suivant : *Les Arméniens à Byzance jusqu'à l'époque des croisades, surtout d'après les sources byzantines*. Les travaux qui concourront pour ce prix fondé par feu le conseiller

---

(cf. ἐλύω) ; —	ἐλύσθη, etc. (p. 2); *volo* auf * *velo*... richtiger (p. 5) ; — diese wirkung der genannten consonanten [parmi lesquelles *l*] lässt sich zum überfluss auch in solchen fällen nachweisen, wo dem *e* kein *v* vorhergeht :... *holus* aus *helus*...,
oliua = ἐλαία, *olera* = arch. *elusa*.	*oliua*... = gr. ἐλαία (p. 18) ; — *que-* wird
colo pour * *quelo ;*	zu *co-* ... vor gutturalem *l : colo* = gr. πέλω (p. 29) ; — dagegen ist *ve-* vor *l*
l'*e* subsiste... 2° devant *li*...	erhalten in *Velia* (p. 3);... so setzt lat.
uolo, cf. *uelim ; colo* pour * *quelo*, cf. *inquilinus*. »	*velim* mit seinem *ve-* idg. *we-* fort (p. 12); *inquilinus* und *Esquiliae* lehren dass auch hier derselbe gegensatz obwaltet, der oben s. 3 für wandel und erhaltung des *ve-* als bedeutsam aufgedeckt ist (p. 29). »

Différences : 1° M. Havet prétend que la voyelle labiale est *u*, non *o*, quand *l* fait partie de la syllabe initiale ; 2° M. Solmsen appelle *l* guttural l'*l* de *uolop*, *l* palatal l'*l* de *Velia*. Ceci est-il suffisant pour ne pas signaler cela ? Il est vraiment trop commode de répondre que l'on ne fait pas l'historique du problème.

1. *Mémoires*, V, 447.

2. M. S. me reproche ma faute d'impression, 46 pour 43 ; mais la p. 43 comme la p. 46, fait partie de l'article où se trouve la note 1 de la p. 46. Cette erreur regrettable n'était donc pas nécessaire à mon argumentation, qu'au surplus M. S. s'est chargé de confirmer.

d'État Kondakoff doivent être envoyés avant le 1er janvier 1898 au directeur de l'Institut Lazareff, M. G. Kananoff ou au secrétaire du Conseil, M. G. Khalatiantz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 15 novembre 1895.

ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. le Président annonçant les prix décernés en 1895 et les sujets des prix proposés;

2° *Notice historique sur la vie et les travaux* du Commandeur Jean-Baptiste de Rossi, associé étranger de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel;

3° *Le Trésor d'argenterie de Boscoreale,* par M. Héron de Villefosse, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1895, le sujet suivant : *Étude sur la chancellerie royale depuis l'avénement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois.* L'Académie décerne le prix à M. Ch. V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, pour son mémoire portant pour épigraphe : *La chancellerie est proprement le lieu ou l'on scelle.* — L'Académie avait, en outre, prorogé à l'année 1895 le sujet suivant : *Étude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras.* Aucun mémoire n'ayant été adressé sur cette question, l'Académie la retire du concours.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles et cinq mentions honorables dans l'ordre suivant : — 1re médaille. — M. François Delaborde, *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes* (Paris, 1894, in-8°). — 2e médaille. — M. Ernest Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne* (Paris, 1886-1895, 5 vol. in-8°). — 3e médaille. — M. Édouard Favre, *Eudes, comte de Paris et roi de France* (Paris, 1893, in-8°). — 1re mention. — M. A. Claudin, pour une série de brochures sur les origines de l'imprimerie en diverses villes de France (Paris, Limoges et Auch, 1893-1894, 13 brochures in-8°). — 2e mention. — M. Louis Guibert, *Laron, topographie, archéologie, histoire* (Limoges, 1893, in-8°). — 3e mention. — M. Jules Finot, *Étude historique sur les relations commerciales entre la France et la Flandre du moyen âge* (Paris, 1894, in-8°). — 4e mention. — M. Achille Bardon, *Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1340* (Nîmes, 1894, in-8°). — 5e mention. — M. le marquis de Rochambeau, *Le Vendômois, épigraphie et iconographie* (Paris, 1889-1894, 2 vol. in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche est décerné, cette année, à M. Six, d'Amsterdam, pour ses derniers travaux sur les monnaies grecques inédites et incertaines.

Prix Gobert. — Premier prix : M. Elie Berger, pour son *Histoire de Blanche de Castille, reine de France.*

Second prix : M. l'abbé Clerval, pour son ouvrage sur *Les écoles de Chartres au moyen âge (du* ve *au* xvie *siècle).*

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé pour l'année 1895 la question suivante : *Étudier quels rapports existent entre l'*'Αθηναίων πολιτεία *et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style.* L'Académie décerne le prix à M. B. Haussoullier, directeur adjoint à l'École des hautes études, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Droit et avant.*

Prix Stanislas Julien. — L'Académie décerne le prix au R. P. S. Couvreur, pour son volume intitulé : *Choix de documents, lettres officielles, proclamations, édits, mémoriaux, inscriptions, etc.*, texte chinois, avec traduction française (Ho-Kien-Fou, 1894, in-8°).

Prix Jean Reynaud. — L'Académie décerne le prix à M. Chatelain, directeur adjoint à l'École des hautes études, pour sa *Paléographie des classiques latins* et l'ensemble de ses publications.

Prix de la Grange. — L'Académie décerne le prix à M. Alfred Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, pour ses *Observations sur le théâtre religieux au moyen âge dans le Midi de la France* (1894). et pour sa publication, en collaboration avec M. Teulié, du manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque nationale contenant une collection de mystères provençaux,

Fondation Garnier. — L'Académie attribue sur les arrérages de la fondation : 1° au R. P. Hacquard, une somme de 7,500 fr. pour recueillir des documents sur la géographie, l'ethnographie et la linguistique des contrées dont Tombouktou est le centre; 2° à M. Foucher, une somme de 7,500 fr. pour une mission dans l'Inde septentrionale, notamment dans le Népal et le Kachmir.

Prix Loubat. — L'Académie décerne ce prix à M. G. Marcel, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour ses *Reproductions de cartes et de globes relatifs à la découverte de l'Amérique du* XVI° *au* XVIII° *siècle*, texte et atlas.

Fondation Piot. — L'Académie attribue sur les arrérages de la fondation : 1° deux subventions, de 3,000 fr. chacune, au R. P. Delattre, pour la continuation de ses fouilles à Carthage; 2° une subvention de 3,000 fr., à M. Leroux, libraire, pour la publication d'un volume de l'ouvrage de M. Eug. Müntz, sur *les Arts à la Cour des Papes;* 3° une subvention de 2,000 fr. à M. Gauckler, directeur du service des fouilles et antiquités à Tunis, pour la continuation de ses fouilles à Oudna, l'ancienne *Colonia Julia Uthinensis;* 4° une subvention de 4,000 fr., à M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, pour lui permettre de poursuivre ses recherches sur les monuments d'art exécutés en Italie et en Sicile au temps des princes de la maison d'Anjou, 5° une subvention de 2,000 fr. à M. E. Pottier, pour la publication du *Catalogue illustré des vases du Louvre.*

Prix Saintour. — L'Académie partage le prix également entre les deux ouvrages suivants : *De l'Origine des cultes arcadiens*, essai de méthode en mythologie grecque, par M. Victor Bérard, et *Les Métèques athéniens*, étude sur la condition légale, la situation morale et le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes, par M. Michel Clerc.

ANNONCE DES CONCOURS.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1896 : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé »; — pour 1897 : « Étudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie »; — pour 1898 : « Étude sur les sources des martyrologues du IX° siècle. » (On se bornera aux textes primitifs, en négligeant leurs adjonctions postérieures.)

Antiquités de la France. — Trois médailles seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiées dans le cours des années 1894 et 1895 sur les *Antiquités de la France*, qui auront été déposés en double exemplaire avant le 1er janvier 1896. — Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1896, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis janvier 1894. — Le prix de numismatique Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1897, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis janvier 1895.

Prix Gobert. — Pour l'année 1896, l'Académie s'occupera, à dater du 1 janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1895 et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second à celui dont le mérite en approchera le plus. — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1896 et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — L'Académie, a proposé pour 1896 : « Étude sur les vies de saints, traduites du grec en latin jusqu'au X° siècle »; — pour 1897 : « Étudier dans ses traits généraux le recueil de traditions arabes intitulé « Kitab-el-Aghâni » (le Livre des chansons); signaler, au moyen de citations, l'importance de ce livre pour l'histoire politique, littéraire et sociale des Arabes. — L'Académie a prorogé à l'année 1896 les deux questions suivantes : « Étude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » — « Étude critique sur

l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. » — L'Académie propose, pour 1898, le sujet suivant : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satirique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. »

Prix Louis Fould (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvie siècle. Ce prix sera décerné en 1896. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1896; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1893, 1894 et 1895, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1895.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera, en 1897, le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1896. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.) — L'Académie décide que le prix Delalande-Guérineau, à décerner, en 1896, au meilleur ouvrage concernant les études orientales sera, de préférence, attribué à un ouvrage relatif à l'Inde. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1894 devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1900.

Prix de la Grange (1,000 fr.), pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1896.

Fondation Garnier. — Pour subvenir, chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute-Asie. L'Académie disposera, en 1896, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire indigène, la géographie historique, l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du Nouveau Monde. Ce prix sera décerné en 1898. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française et italienne, depuis le 1er juillet 1895. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. — Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, qui les fera parvenir, un au *Columbia College* à New-York, le deuxième à la *New-York historical Society* de la même ville et le troisième à l'Université catholique de Washington.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés, chaque année, à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. L'Académie a décidé qu'il sera réservé, chaque année, sur les revenus de la fondation, une somme de 6,000 fr. pour la publication d'un recueil qui porte le titre suivant : Fondation Piot : *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. L'Académie disposera, en 1896, du surplus des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

Fondation Saintour (3,000 fr.). — L'Académie rappelle que ce prix sera décerné, en 1896, au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, publié depuis le 1er janvier 1893 ; — en 1897, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1er janvier 1894; — en 1898, au meilleur ouvrage relatif à l'antiquité classique, publié depuis le 1er janvier 1895. Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés d'auteurs français. Les ouvrages destinés à ces concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 1er janvier de l'année du concours.

Prix Estrade-Delcros (8,000 fr.). — Ce prix sera décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour la première fois en 1897, à un travail rentrant dans les ordres d'études dont elle s'occupe. Le choix de l'Académie portera sur l'ouvrage publié dans les cinq années précédentes qui sera jugé le plus digne de cette récompense.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

L'Académie déclare que les élèves de l'École des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 7 février 1895, sont : MM. Rigault, Legacheux, Riat, Bourde de la Rogerie, Petit, Dieudonné. Hubert, Espinas.

Sont nommés archivistes paléographes hors rang : MM. Bléry, Collon, Goubaux.

Séance du 22 novembre 1895.

M. le secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Aristide Marre, de Beaucourt, Cagnat, Deveria et S. Reinach posent leur candidature à la place devenue vacante par le décès de M. Derenbourg

M. le Ministre des Affaires étrangères transmet, de la part de M. Pavie, résident de France à Bangkok, une épreuve de la dernière feuille tirée du Dictionnaire siamois-français-anglais récemment terminé par Mgr Vey, chef actuel de la mission catholique française.

M. Ménant communique une note sur une figurine hétéenne en or, provenant de la mission de M. Ernest Chantre et acquise par lui d'un bijoutier de Yozgat qui la tenait d'un négociant arménien de Césarée, lequel disait l'avoir achetée à un paysan de la région. Cette statuette, de 39 mm. de hauteur, représente un personnage, guerrier ou dieu, vêtu d'une tunique courte à franges, coiffé d'une tiare pointue cannelée, terminée par une sorte de bourrelet ou visière également cannelée, et qui s'appuye sur deux énormes oreilles. Il est chaussé de souliers à bouts recourbés. La face est imberbe. Dans ces mains ramenées sur la poitrine se voit un poignard. Dans son ensemble, cette figurine rappelle certains personnages des bas-reliefs de la Ptérie, mais surtout un de ceux du rocher de Frakten, non loin du mont Argée. Les dimensions minuscules de cet objet ne permettent de le regarder que comme un objet votif; il faisait probablement partie de ces tributs que les princes hétéens offraient à leurs voisins assyriens alliés ou ennemis, et dont parle une inscription d'Assur-Nazir-Habal.

M. Müntz fait une communication sur le musée de portraits réuni par l'historien Paul Jove (1483-1552). Le *Musæum Jovianum* était la collection iconographique la plus importante qui ait été formée depuis la chûte de l'Empire romain. La gravure a, de bonne heure, vulgarisé les peintures qui la composaient, et les iconographes y ont, jusqu'à nos jours, puisé à pleines mains. C'est ainsi qu'ils y ont trouvé le seul portrait de Christophe Colomb offrant un caractère d'authenticité. Il est donc facile de comprendre l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la formation d'un tel ensemble et combien il importe de rechercher quelles sources Jove avait mises à contribution. M. Müntz, en compulsant les écrits même de Jove et en rapprochant les peintures du *Musæum Jovianum* de documents similaires, est arrivé, entre autres, à cette conclusion que la collection s'alimentait principalement par l'exécution de copies peintes d'après les monuments les plus divers. Un tel mode de recrutement est bien propre à affaiblir l'autorité des séries réunies par Jove. On sait, en effet, par ses propres déclarations qu'à tout instant, ne pouvant se procurer des originaux, il faisait copier à l'huile, non seulement des peintures, mais encore des statues ou des bustes, et jusqu'à des médailles. Comme les dimensions adoptées pour ces copies étaient sensiblement uniformes, le copiste devait, tour à tour, réduire, ou, ce qui est plus grave, agrandir les modèles qu'il était chargé de reproduire. Mais il y a plus. Parfois Jove faisait tirer une effigie unique de deux ou trois effigies distinctes, qu'il avait soin de faire corriger et compléter l'une par l'autre. C'est ainsi, notamment, qu'il semble avoir procédé pour Frédéric Barberousse. Heureusement, bon nombre de documents originaux subsistent encore et dispensent de recourir à des traductions plus ou moins fidèles. Mais, dans ce cas même, celles-ci ont parfois leur prix : elles peuvent servir a corroborer ou à infirmer l'attribution de telle ou telle effigie. Grâce à un de ces rapprochements, M. Müntz a pu établir que le buste de Machiavel, dont

on avait, en ces derniers temps, révoqué en doute l'authenticité, représente bien l'histoire florentine. — Le *Musæum Jovianum* est depuis lonptemps dispersé. A peine si quelques portraits sont restés à Côme entre les mains des membres actuels de la famille Giovio. D'un autre côté, les gravures qui en ont été données, en 1575-1577, dans l'édition bâloise des *Elogia*, font souvent la part trop large à l'interprétation. Dans ces conditions, il est indispensable d'étudier avec soin soit les copies peintes, au nombre de plus de deux cent quatre-vingts, exécutées au XVIe siècle, par l'ordre du grand-duc Cosme de Médicis et conservées aux Uffizi de Florence, soit les rares originaux qui, du *Musæum Jovianum*, sont entrés dans diverses collections publiques ou particulières (Galerie Pitti, Musée de Madrid, Musée de Berlin, etc.). La comparaison de ces documents avec les gravures de 1575-1577 prouve à quel point le dessinateur et le graveur ont altéré le caractère des originaux qui leur servaient de base; beaucoup sont devenus méconnaissables. Aussi n'est-il plus maintenant permis de recourir à ce recueil trop célèbre toutes les fois que l'on peut consulter des documents plus dignes de foi, dont M. Müntz a réussi à constituer la liste presque complète.

M. Boissier donne lecture d'un mémoire de M. Hild, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers, sur une inscription trouvée au Peu Berland. Cette inscription contient une dédicace à la divinité d'Auguste et au génie d'Apollon par deux Gaulois. L'intérêt de cette inscription consiste dans le nom celte qui est donné à Apollon et qui ne s'était pas encore rencontré dans l'épigraphie religieuse des Gaules.

M. Léopold Delisle présente un remarquable manuscrit latin dont la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir. Il consiste en 472 grandes pages, contenant quatre livres de l'Ancien-Testament (Deutéronome, Josué, Juges et Ruth), de la traduction de saint Jérôme. Il est écrit à deux colonnes, en grosses lettres onciales du VIIIe siècle. La décoration présente bien les caractères propres aux manuscrits de la période mérovingienne. Des notes et des essais de plume permettent de supposer que ce volume, à une époque très reculée, appartenait à l'église de Lyon. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que ce texte biblique s'est trouvé en compagnie d'un autre manuscrit, non moins vénérable, et que l'on sait être sorti de la cathédrale de Lyon. Ce second manuscrit, acquis lui aussi par la Bibliothèque nationale, contient les deux derniers livres du commentaire de saint Jérôme sur Jérémie; il est tout entier copié en lettres semi-onciales pouvant remonter au VIe ou au VIIe siècle. Tous les caractères distinctifs de ce volume se réunissent pour montrer jusqu'à la dernière évidence que c'est la seconde partie de l'exemplaire du même ouvrage dont la première partie forme le n° 397 de la collection des manuscrits de la ville de Lyon. Ces deux manuscrits proviennent de la bibliothèque de M. Dauphin de Verna, de Crémieu, récemment mise en vente par un libraire de Lyon. A côté d'eux figurait un volume annoncé comme datant du VIIe siècle, renfermant la fin du Deutéronome, le livre de Josué et les vingt premiers chapitres des Juges, le tout écrit sur trois colonnes en lettres onciales moyennes. Au premier examen, M. Delisle y reconnut une partie du volume dont la bibliothèque de Lyon possédait déjà 144 feuillets et résolut de l'acquérir pour la Bibliothèque nationale. Mais l'administrateur de la bibliothèque de Lyon, M. Desvernay, comprenant l'intérêt de ce manuscrit pour la ville de Lyon, ouvrit des négociations qui aboutirent, la veille de la mise en vente, à la cession amiable de ce précieux volume pour une somme très modérée. M. Ulysse Robert mettra en lumière ce précieux monument qui complètera le livre publié par lui en 1881, sous le titre de *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi*. Toutefois le manuscrit dont il s'agit ici ne devra plus être considéré comme un Pentateuque; il faudra y voir au moins un Heptateuque et peut-être le premier volume d'une Bible complète.

Séance du 29 novembre 1895.

M. le secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Giry et Cordier posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Darenbourg.

L'Académie se forme en comité secret.

M. le docteur Hamy rappelle qu'il a présenté, dans la séance du 18 octobre dernier, deux photographies montrant deux faces d'un objet de forme grossière ramenées par la drague qui nettoie la passe en avant des jetées du Havre. Les deux faces, ornées d'entrelacs et de bandeaux, portaient des inscriptions runiques. « Ce n'est — ajoutait M. Hamy — que lorsque le monument du Havre aura été déchiffré par un homme compétent qu'il sera possible de risquer une hypothèse pour expliquer sa présence à l'entrée de la baie de la Seine. » M. Wimmer, consulté par M. Hamy, vient de lui répondre que cet objet est connu et a déjà été publié deux fois; il est tombé dans la baie de la Seine en 1868, après avoir figuré dans les vitrines de l'Exposition universelle de 1867, et on le croyait à tout jamais perdu. Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseau, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1895

564. — Prof. T. R. AMALNERKAR, B. A. : **Priority of the Vedanta-Sutras over the Bhagavadgita**. Bombay, Education Society's Press. 1895, p. 16 in-8°.

Dans cette plaquette sur l'âge relatif de la Bhagavadgîtâ et des Vedântasûtras, M. Amalnerkar a essayé de résoudre un problème qui est posé depuis le jour où l'on s'est mis à douter de la chronologie mythique de l'ancienne littérature de l'Inde. C'est assez dire que, comme beaucoup d'autres, il est à peu près insoluble. Pour la tradition hindoue moderne, les deux ouvrages sont du même auteur, Vyâsa. Mais il n'en a pas été toujours ainsi. Pour Çankara, qui a commenté l'un et l'autre, la Gîtâ est bien l'œuvre de Vyâsa ; mais il n'identifie pas encore celui-ci avec l'auteur des Sûtras. Dans son commentaire sur les Sûtras, il signale même expressément des passages où, selon lui, la Gîtâ est invoquée comme une autorité antérieure. Ces assertions du grand commentateur ont été remarquées de bonne heure et acceptées avec plus ou moins de confiance par ceux qui, successivement, se sont occupés de la question. M. Thibaut, qui en a traité en dernier lieu, les avait relevées à son tour, sans les adopter formellement, mais aussi sans les combattre. Avant lui, feu M. Telang était allé plus loin : non seulement il les avait faites siennes, mais il avait revendiqué pour la Bhagavadgîtâ une antiquité qui la mettait de pair avec les plus anciennes Upanishads. C'est contre cette dernière thèse de M. Telang qu'est dirigée la première partie de l'argumentation de M. A. et, sur ce point, il ne rencontrera probablement pas beaucoup de contradicteurs. Il a fort bien vu que, si le poème présente les mêmes allures que les Upanishads, la même façon de philosopher sans méthode ni précision, ce fait

ne saurait prévaloir à lui seul contre tant d'autres indices d'une composition beaucoup plus récente.

Le tact d'historien que l'auteur a montré dans cette première partie, lui fait un peu défaut dans la seconde, où il essaie de démontrer l'antériorité des Sûtras sur la Gîtâ et de se débarrasser des assertions de Çankara. Sans doute ces assertions visent des allusions fort obscures et parfaitement contestables. Strictement elles ne prouvent qu'une chose : quelle était sur ce point l'opinion de Çankara ; au plus, quelle était l'opinion reçue dans l'École au VIIe ou au VIIIe siècle. Mais c'est là déjà quelque chose, et, pour les infirmer complètement, pour établir l'opinion toute contraire, il faudrait des preuves plus précises que celles que produit M. A. Il ne suffit pas pour cela d'opposer le syncrétisme de la Gîtâ à la méthode des Sûtras, ni même de montrer que la doctrine de la *bhakti*, de la dévotion absolue, étrangère aux Sûtras et exaltée dans le poème, est la négation de toute philosophie. Ce que nous voyons dans le Bouddhisme, ce que nous entrevoyons chez les Bhâgavatas et d'autres sectes encore, fait croire que la doctrine, toute tardive qu'elle soit, est vieille dans l'Inde, et, d'autre part, tout le reste de la littérature prouve que l'antique culte du *jñâna*, de la gnose, n'a pas disparu devant elle. Dans toute cette discussion, l'auteur ne semble pas s'être aperçu que la succession des œuvres littéraires ne correspond pas toujours à l'évolution des doctrines, ni qu'il combattait l'antiquité de la Gîtâ à peu près avec les mêmes armes dont M. Telang s'était servi pour la défendre.

Cette partie de l'argumentation n'est donc pas aussi démonstrative que M. A. paraît le supposer. Qu'il y ait eu avant la Gîtâ un Vedânta systématisé et que les Sûtras représentent en somme une doctrine d'un esprit plus archaïque, on n'en saurait douter. Quant à la priorité des Sûtras tels que nous les avons, jusqu'à nouvel ordre, après le mémoire comme avant, elle reste affaire d'opinion. C'est déjà un grand mérite à M. Amalnerkar de nous l'avoir rappelé.

A. BARTH.

---

565. — Al-Fakhrî. **Histoire du khalifat et du vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abbaside de Bagdâdh**, avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement. Nouvelle édition du texte arabe par Hartwig DERENBOURG. Paris, Bouillon, 1895. In-8°. Introduction : 50 pages; texte arabe et index : 498 pages.

Le Fakhrî fut révélé aux Orientalistes par S. de Sacy qui en plaça un long extrait au commencement de sa chrestomathie arabe (1806). Il ne cessa dès lors d'être utilisé dans l'enseignement. Ahlwardt l'édita en 1860. On n'en connaissait à ce moment qu'un seul manuscrit, appartenant à la Bibliothèque nationale de Paris (n° 895 de l'ancien fonds arabe, côté aujourd'hui 2441). La situation depuis n'a pas beaucoup

changé. M. H. Derenbourg découvrit un fragment de l'ouvrage, pendant qu'il était associé aux études préparatoires pour le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. Ce seul document qui ne contenait que la première section du livre, l'une des moins importantes, ne pouvait pas fournir la matière d'une édition nouvelle. Mais l'étude directe de l'ouvrage et l'examen très attentif du manuscrit, poursuivis pendant plusieurs années par M. D. pour les besoins de son enseignement, lui permirent de recueillir des corrections en grand nombre. Il se décida enfin à utiliser ces remarques, en entreprenant une revision du texte devenue nécessaire et dont le premier éditeur, absorbé par d'autres travaux, ne pouvait se charger.

Le Fakhri a pour auteur Ibn et-Tiktaka. Le nom qu'il porte lui vient du personnage auquel il est dédié Fakhr ed-Dîn Yça, seigneur de Mosoul. S. de Sacy avait pris Fakhr ed-Dîn pour le nom de l'auteur, et son erreur avait été répétée jusqu'à Ahlwardt. On voulut même attribuer le livre au célèbre Fakhr ed-Dîn er-Razi, comme le conseillait un faux titre collé en tête du manuscrit. Ahlwardt restitua le nom d'Ibn et-Tiktaka. M. D. a groupé dans sa préface les rares indications qu'il est possible de réunir sur la personne de l'auteur. Ce n'était pas un écrivain de profession, mais un *chérif*, un noble, descendant d'Ali. Il naquit vers 1262, au moment où le khalifat abbasside venait de s'écrouler sous les coups des Mongols. A l'âge de vingt ans, il vit périr son père, surintendant des Alides, assassiné par un directeur des finances du sultan mongol, qu'il avait voulu faire destituer. Il vécut, semble-t-il, surtout à Bagdad ; mais il voyagea beaucoup. Tandis qu'il se rendait, à la fin de l'année 1301, à Tébriz dans l'Aderbaïdjan, pour y visiter Gazan, sultan des Mongols, il fut bloqué dans Mosoul par la neige ; et, pendant les quatre mois de loisir forcé que lui fit un hiver très rude, il écrivit son livre, avec les matériaux fournis par la Bibliothèque du seigneur de Mosoul, son hôte.

Il est très remarquable qu'une période aussi troublée et aussi affreuse que celle de l'invasion mongole, ait été relativement féconde en hommes de talent. Ibn et-Tiktaka, comme l'éditeur le prouve, en connut plusieurs. Les princes mongols ne se laissaient pas détourner par les soucis d'une guerre barbare du soin de les protéger et de les attirer à eux. Cette largeur d'esprit des conquérants, en même temps qne leur caractère de vengeurs des Alides, leur attira la sympathie et l'admiration de l'auteur du Fakhrî. Un fait plus étonnant que l'abondance des talents dans cette période, c'est la persistance de qualités qui sembleraient ne convenir qu'à des époques plus heureuses : l'esprit, la grâce, la bonne humeur, la promptitude du style, l'adresse et la netteté de l'expression. Ce sont justement ces qualités qui se rencontrent dans le Fakhrî au plus haut degré et qui en font le principal mérite. Ce très joli manuel d'histoire musulmane a eu pourtant une fortune assez singulière :resté presque inconnu aux Orientaux, il n'a été mis à sa place, cinq siècles après avoir été écrit, que par les savants d'Occident.

L'intérêt littéraire, dans le Fakhrî, prime l'intérêt historique. Les conditions dans lesquelles l'œuvre a été mise au jour laissent pressentir qu'elle ne peut pas avoir une valeur scientifique considérable ; elle est nécessairement sommaire et la rédaction en est hâtive. Cependant deux circonstances contribuent à faire du Fakhrî, au point de vue historique, un document non négligeable : l'une est que l'auteur a eu à sa disposition, dans la Bibliothèque du seigneur de Mosoul, des sources aujourd'hui perdues ; l'autre consiste en ce qu'il a fait avec plus de soin peut-être qu'aucun autre écrivain arabe, l'histoire des vizirs. L'explication de l'intérêt qu'il portait à l'institution du vizirat doit être cherchée dans ses convictions chiites qui étaient fort ardentes. A ses yeux le vizirat s'opposait au khalifat ; il symbolisait, dans tout le cours de l'histoire, l'opposition de la pensée libre contre l'orthodoxie représentée par les khalifes, et cette opposition était encore celle des Alides contre les Oméyades ou de l'élément persan contre l'arabisme ; car, dans l'islamisme, la hardiesse de la pensée, l'esprit d'hérésie, l'esprit chiite, ont toujours été le fait de l'élément persan ; et le vizirat lui-même paraît être une institution persane [1]. Cette manière de voir, très probablement juste, a porté l'auteur à mettre en relief les figures des vizirs, à insister sur le rôle souvent prépondérant qu'ils jouèrent pendant la longue décadence du khalifat abbaside.

Un lecteur musulman, peu satisfait de la manière dont Ibn et-Tiktaka parle d'Abou-Bekr et d'Omar, l'a soupçonné, dans une note publiée par Sacy, d'avoir adhéré à l'hérésie des Rafédites ; la secte des Rafédites niait la légitimité des deux premiers khalifes. Mais aucun autre indice ne venant appuyer cette accusation, il doit suffire de tenir l'auteur pour chiite très zélé.

La nouvelle édition du Fakhrî, dont pourtant le mérite était grand, marque un progrès incontestable sur l'ancienne et répond à ce que l'on devait attendre de l'éditeur. Les notes n'y sont pas fort abondantes ; elles sont bornées à l'indication simple des corrections ; peut-être l'érudit et l'étudiant eussent-ils rencontré avec plaisir, au bas des pages, des renvois aux historiens arabes et quelques notes explicatives. L'imprimeur, M. Marceau, qui a monté à Châlon-sur-Saône une imprimerie orientale, mérite des félicitations. Somme toute, ce beau volume constitue un service grandement appréciable rendu à l'orientalisme.

Baron Carra de Vaux.

---

1. D'après Nœldeke, le nom et l'institution du vizirat seraient d'origine persane. Voyez Nœldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 53, n° 1, 444, n° 3.

566. — **Ein System altgriechischer Tachygraphie**, von Dr Carl Wessely, mit drei Tafeln. Wien, 1895, F. Tempsky. In-4° de 44 p.

Ce travail, publié dans les *Denkschriften* de l'Académie impériale des sciences de Vienne (classe de philosophie et d'histoire, t. XLIV), fait faire un grand pas à l'histoire de la tachygraphie grecque. L'auteur commence par esquisser rapidement l'état de nos connaissances en cette matière. Il rappelle que jusqu'en 1884 les seuls documents mis en œuvre étaient les papyrus remontant jusqu'à l'an 164 avant J.-C., et les manuscrits, dont les plus anciens datent du IVe siècle de notre ère; qu'en cette année 1884 l'Académie de Vienne publiait un mémoire de M. Gomperz sur un système tachygraphique révélé par une inscription d'Athènes qui appartient sûrement au milieu du IVe siècle avant J.-C. Ce système, suivant Gitlbauer, serait celui de Xénophon. Gitlbauer, dans son travail intitulé : *Drei Systeme der gr. Tachygraphie*, essaya de « jeter un pont », suivant l'expression de M. Wessely, entre les deux systèmes antique et médiéval. La dissertation de M. W. a pour objet de faire connaître les ressources toutes nouvelles pour l'élucidation de cette question qu'ont procurées les papyrus du Fayoum et de Hermopolis Magna. On peut affirmer avec assurance que M. W. a réuni tous les matériaux nécessaires pour la construction du pont projeté par Gitlbauer. Il y a là un effort énorme qui fait le plus grand honneur au savant papyrographe. (Personne plus que lui n'est digne de ce néologisme.) Seulement, je l'avoue à ma confusion, il me semble que le pont reste à construire. Il est extrêmement difficile de dégager un système des innombrables exemples recueillis dans les papyrus Renier et dans les tablettes de cire portant des groupes de signes tachygraphiques, sous la forme où les présente M. Wessely. Ajoutons que le lecteur est supposé avoir sous les yeux les publications de la Commission archiducale et que trop souvent le signe dont on donne l'explication est remplacé par la formule t. Z. (*tachygraphisches Zeichen*). A part cette observation, je considère la monographie de M. W. comme un événement qui mérite de faire sensation dans le cercle des hellénistes paléographes, et je ne résiste pas au désir de laisser la parole à l'auteur, qui termine ainsi l'exposé de son système :

« La tachygraphie a, semble-t-il, une triple fonction, comme sténographie, comme tachygraphie et comme cryptographie. En cette époque de la civilisation qui vit un Socrate et un Platon apparut le premier système, le tachygraphique, celui dont la connaissance est due au célèbre marbre de l'Acropole. Les papyrus égyptiens du IIIe au VIIe siècle après J.-C. et les tablettes de cire nous révèlent de nouveau un système tachygraphique dont les trois facteurs sont la forme, la position et la dimension ; système qui, d'ailleurs, porte en soi les traces d'une plus haute antiquité. Ce n'est pas une loi d'étroite analogie qui en a dicté les formes ; c'est plutôt le souci de la commodité et de la célérité, acquises par la pratique. Il existe une plus grande différence dans la figuration des consonnes aux diverses places du mot, ce qui est de nouveau l'indice d'un développement plus prolongé. En troisième lieu, nous trouvons de nombreuses formes qui refusent absolument d'entrer dans le système. Nous

rencontrons même, parmi les liaisons syllabiques, la diphtongue ει, que la pratique même néglige d'une façon singulière. Cette forme maintenue avec ει a dû encore provenir aussi d'un temps où ει et ι étaient différenciés. Le système montre, en outre, parmi les signes de consonnes initiales de nombreuses analogies avec les formes graphiques des alphabets oncial et cursif, et il est, là encore, évidemment lié, d'autre part, au système néotachygraphique que nous font connaître des manuscrits, relativement récents, du xe siècle. A côté de cela, notre plus ancien spécimen montre mieux que les formes ultérieures quels éléments des notes tironiennes sont analogues. Cet état de choses ferait croire que les éléments de l'onciale et de la cursive ont été greffés sur un système antérieur, établi sur des principes tout autres. La propagation de notre système est démontrée par ce fait que ceux de ses monuments provenant du Fayoum ont un caractère identique avec ceux qu'on a trouvés à Hermopolis Magna et ailleurs. Nos documents présentent seulement les degrés préliminaires de la sténographie verbale. Nous rencontrons ensuite des indices comme quoi vers le ive siècle après J.-C. l'usage était déjà consacré de faciliter le travail de l'écriture, sans faire tort à la clarté, au moyen des finales tachygraphiques. Celles-ci offrent dans leur plus ancienne manifestation des formes tachygraphiques qui cadrent souvent avec notre système. Ce système pourrait donc n'avoir pas été confiné à l'Égypte et nous pouvons donc croire désormais, par suite, qu'une connexité générale s'est établie entre les formes tachygraphiques qui apparaissent, séparées au point de vue du lieu et du temps, au moins à partir du iiie siècle. »

Il ressort des chapitres où M. W. a tenté d'expliquer le système en question que la dimension de la note tachygraphique est tantôt égale à la hauteur normale comprise entre les lignes données, tantôt plus petite, tantôt plus grande. La caractéristique du système c'est un petit trait, vertical ou obliqué soit à gauche, soit à droite, placé tantôt avant tantôt après la syllabe exprimée au clair, et qui a pour fonction de représenter soit une lettre, soit une diphtongue. On voit à quel point cette tachygraphie diffère, dans ses grandes lignes, de celle dont nous possédions la connaissance jusqu'à l'apparition de cette belle étude. Il serait à souhaiter qu'un paléographe français reprît le travail de M. Wessely sur un plan mieux en rapport avec notre méthode d'exposition.

C.-E. Ruelle.

---

567. — **De la particule Ἂν dans Thucydide**, par P. Dessoulavy. Extrait du programme des cours de l'Académie de Neuchâtel, année 1895-1896. Neuchâtel, imprimerie Attinger frères, 1895; 40 pp. in-4°.

Ce travail très consciencieux fournit un dépouillement commode des emplois de ἄν dans Thucydide. A la bibliographie, tandis que M. Dessoulavy fait à deux grammaires françaises élémentaires l'honneur un peu excessif de les citer, je ne vois pas mentionnée la *Syntaxe* de Madvig. Il y aurait vu que l'emploi itératif de ἄν avec l'aoriste n'est pas aussi rare qu'il le croit (p 13; Madvig, § 117, b, r. 3, p. 139 de la trad. française). Les cas où l'on rencontre le subjonctif sans ἄν dans les propositions relatives (3 fois) et temporelles (11 fois) sont trop nombreux pour être écartés par conjecture, même en regard du grand nombre de cas où

l'on trouve la particule (135 et 69). C'est là un résultat intéressant, qui prendra toute sa valeur quand on comparera l'usage de Thucydide avec celui des poètes. M. D. discute longuement et élimine le cas unique de εἰ avec le subjonctif sans ἄν (VI, 21, 1). Sur la répétition de la particule, M. Dessoulavy formule la règle suivante : « La répétition de ἄν n'a jamais lieu dans le cas éventuel et général, mais uniquement dans le cas potentiel (21 fois) et dans le cas irréel (3 fois). » En résumé, la dissertation de M. Dessoulavy sera consultée avec profit par les grammairiens et par les commentateurs de Thucydide.

P. L.

---

568. — Cas. Morawski. **De sermone scriptorum latinorum aetatis quae dicitur argentea obseruationes.** Leopoli, 1895; 12 pp. in-8 ; tiré de l'*Eos*, II, pp. 1 sqq.

M. Morawski montre comment les auteurs de l'âge d'argent se sont transmis des beautés traditionnelles, souvent en les gâtant. Ce travail, pour les prosateurs, met en lumière un fait constaté depuis longtemps chez les poètes : l'esprit écolier des écrivains latins. M. Morawski montre surtout à l'œuvre Valère Maxime, Sénèque, Pline le jeune et tente à la fin de son intéressant article de corriger Tacite *Ann.* 1, 8 (insignes *uisu*) et Quintilien VII, 2, 33 (pro *innocentia* ducendum).

Paul Lejay.

---

569. — Dr Carton, **Climatologie et agriculture de l'Afrique ancienne** (Extrait du Bulletin n° 27 de l'Académie d'Hippone). Bône, imprimerie Dagand, 1895, grand in-8°, 45 pages.

570. — M. Du Coudray la Blanchère, **L'Aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne** (Rapport au Ministre de l'Instruction publique, extrait des nouvelles archives des Missions scientifiques, t. VII). Paris, imprimerie nationale, 1895, in-8°, 110 pages.

Il y a plus de dix ans, nous cherchions un jour, M. de la Blanchère et moi, parmi tous les sujets d'étude, auxquels se prête l'Afrique romaine, quels étaient les plus importants, les plus originaux. Nous tombâmes d'accord qu'un travail sur l'aménagement de l'eau dans les villes et la campagne était de ceux qui s'imposaient, et, comme M. de la B. était préparé à traiter la question par des études antérieures sur les marais Pontins, nous convînmes qu'il se chargerait de l'écrire. Depuis lors, s'il s'est laissé distraire de son projet par ses multiples occupations en Tunisie et en France, il n'y a point renoncé ; lentement il a rassemblé les éléments de l'œuvre. Cependant, la question est si attrayante, si actuelle, que d'autres ont été amenés, de leur côté, à s'en

occuper; plusieurs articles ont déjà été publiés sur la matière. Voilà pourquoi je dois rapprocher dans ce compte rendu la brochure de M. de la B. d'une brochure analogue de M. le Dr Carton, qui nous a été distribuée presque le même jour.

Celle-ci est surtout une réponse à un petit livre de M. Bourde, paru en 1893, qui a eu un certain retentissement. L'auteur, dont les soucis de colonisation pratique se cachent mal sous les voiles de l'archéologie, y soutient, contrairement à ce que d'autres avaient avancé, que les conditions climatologiques du pays n'ont guère changé depuis l'antiquité, tout au moins dans la Tunisie centrale, et que la principale culture, pour ne pas dire la seule, y était celle de l'olivier. Il y a là une exagération que le Dr C. a justement combattue, tout en reconnaissant le service que rend M. Bourde « lorsqu'il appelle plus vivement l'attention sur la place qui doit être faite à l'olive, à côté du blé, dans les productions de l'Afrique ancienne ».

En fait, M. le Dr C. est persuadé et veut démontrer que, sauf sur certains points, les conditions de la culture se sont profondément modifiées, que le pays était jadis beaucoup plus boisé qu'aujourd'hui, que partout les pluies y étaient plus abondantes, que de nombreux travaux d'art en atténuaient le ruissellement, que les sources et les rivières, alors plus riches, avaient, par suite de barrages appropriés, un débit plus régulier et qu'elles étaient savamment distribuées de tous côtés. La conclusion est qu'il suffit de reprendre l'œuvre des Romains; ainsi pourrons-nous arriver au même résultat qu'eux et faire produire à la terre toutes les espèces, y compris l'olivier, qu'elle nourrissait autrefois. Ces théories générales, le Dr C. les appuie de quelques exemples bien choisis, qui ne sont pas nouveaux pour ceux qui connaissent déjà ses publications précédentes. Pourtant on ne voit pas qu'il ait fait une distinction bien nette, bien scientifique, entre les différentes régions qui constituent l'Afrique ancienne, ou, si l'on veut, la Tunisie; aisément il se laisserait entraîner, quoi qu'il en ait, à conclure de l'une à l'autre. On ne se sent pas entièrement en sûreté au milieu de ses démonstrations.

Le travail de M. de la Bl. est assez différent. Présenté sous la forme d'un rapport au ministre de l'instruction publique, il contient le plan du travail, encore en préparation, dont j'ai parlé au début de cet article, une introduction sur le régime des eaux en Afrique aujourd'hui et jadis, un chapitre sur l'irrigation des plaines de l'Enfida complété par quelques exemples pris ailleurs et par des remarques finales, le tout ou à peu près, ayant été lu en 1891 à l'Académie des inscriptions. Le plan, que M. de la B. a tracé est fort attrayant; mais, comme tous les plans il vaudra surtout par la façon dont il sera traité; il sera temps d'en reparler quand il aura été mis à exécution. Très intéressante est la comparaison entre le régime des eaux dans l'Afrique du Nord à l'époque ancienne et de nos jours. Pour étudier l'état antique du pays, l'auteur a consulté les écrivains grecs et romains, au moins les plus importants,

Hérodote, Scylax, Salluste, Strabon, Pline, Mela, Corippe, en ayant soin de tenir grand compte de l'époque à laquelle ils vivaient et de la contrée qu'ils décrivaient; pour connaître l'état actuel, il a utilisé le résultat des études techniques de climatologie auxquelles se sont livrés les ingénieurs de la Régence, surtout au moment de l'exposition de 1889, et même celui d'observations privées faites sur différents points de la Tunisie; il a donc pu raisonner sur des bases solides qui donnent à ses conclusions une valeur originale et vraiment solide. Ainsi arrive-t-il à se persuader que, dans l'une comme dans l'autre région — car M. de la Bl. ne distingue que deux zones en dehors du Sahara : le Nord-Ouest, l'ancienne Zeugitane; le Sud-Est, la Byzacène — le climat et le régime des eaux n'ont guère changé depuis l'époque punique. L'Afrique, croit-il, était alors à peu près ce qu'elle est de nos jours, avec un boisement plus général et, par conséquent, une sécheresse moindre. Autre chose a changé — et en cela M. de la B. et M. le Dr C. sont d'accord — l'aménagement des eaux. C'est à tous les travaux hydrauliques répandus dans le pays que l'Afrique a dû sa richesse et sa fertilité. « Sa prospérité ne fut pas une question de météréologie, dit-il, mais le prix du travail. » De là, la nécessité pour l'historien d'étudier l'aménagement de l'eau à l'époque romaine. M. de la Bl. a pris comme type les plaines de l'Enfida, qu'il connaît bien et où il a trouvé, pour ses travaux, de précieux auxiliaires dans les ingénieurs de la Compagnie franco-africaine. Il y signale, avec les plus grands détails, trois systèmes différents d'irrigation : celui de l'Oued-Kastela, celui de la plaine de Dar-el Bey et celui de l'Oued-Boul, qui sont, selon lui, ceux que les Romains ont employés partout ailleurs, suivant les cas; il lui suffit, pour compléter son tableau, d'emprunter à deux ravins du Djebel-Safra des exemples de barrages jetés au travers de torrents, afin d'en régulariser le cours. Ce chapitre consacré à l'Enfida est complet et intéressant. L'auteur, ainsi que je l'ai dit, a cru devoir le faire suivre d'un paragraphe intitulé : « Observations de faits semblables sur toute l'étendue du pays. » Je lui reprocherai d'être beaucoup trop court; ce n'est pas en quinze pages que l'on peut traiter un sujet aussi fécond et ces quelques exemples puisés à droite et à gauche dans ses souvenirs, dans des articles de revue ou même dans des documents manuscrits ne peuvent certainement pas satisfaire M. de la Blanchère; ce paragraphe est aussi, à sa façon, une sorte de plan, de canevas pour l'avenir. Tel qu'il est, avec les documents qui y sont réunis, avec les croquis qui l'éclairent, avec le talent que l'auteur a apporté à la mise en œuvre, le rapport de M. de la Blanchère est instructif et attachant; mais nous ne pouvons y voir qu'une excellente préface et aussi la promesse d'un travail magistral sur la matière. Il nous le doit et nous y comptons.

R. CAGNAT.

---

571. — **Neumen-Studien. Abhandlungen über mittelalterliche Gesangs-Tonschriften**, von Oskar Fleischer. *Theil I, Ueber Ursprung und Entzifferung der Neumen* (Leipzig, verl. v. Fr. Fleischer, 1895, 128 p. in-4°).

Les questions relatives aux neumes intéressent à la fois le chant liturgique, l'histoire de l'art musical et la philologie, bien que les Médiévistes aient négligé jusqu'ici de les faire figurer dans leurs programmes de travail; depuis quelques années, elles ont pris un tel développement et donné lieu à des découvertes si curieuses, qu'elles s'imposeront bientôt à l'attention des grammairiens et des paléographes. Le livre que nous signalons, malgré le savoir très étendu et les préoccupations scientifiques dont il témoigne, nous paraît malheureusement marquer un recul plutôt qu'un progrès dans l'étude de la notation primitive. M. Fleischer n'accepte pas les résultats auxquels on est arrivé, soit pour le déchiffrement des neumes, soit pour l'explication de leur origine; il voudrait une doctrine plus sûre, plus rigoureuse encore, plus « scientifique » (le mot revient souvent sous sa plume), et il a l'ambition, très louable en soi, d' « éclairer d'un nouveau jour » ce domaine particulier de la science musicale; mais, sous prétexte de renouveler la solution du problème et de lui donner un fondement solide, il revient à des idées déjà anciennes, et, pour les rajeunir ou les fortifier, il les complique par de pures hypothèses. En somme, il embrouille une question, qui, nous espérons le montrer, est des plus simples.

Les neumes primitifs étaient une série de traits, de points, de crochets, « une pluie de pattes de mouche », comme dit Vitet, intercalée entre les lignes du texte littéraire; au IXe, au Xe et au XIe siècles, les notateurs et les théoriciens désireux de protéger la tradition grégorienne, comprirent la nécessité d'introduire plus de précision dans ces signes mnémoniques : peu à peu, on arriva à les placer sur un certain nombre de lignes dont l'une représentait conventionnellement un son fixe, comme dans la portée actuelle. Il en résulte que le déchiffrement des neumes primitifs se fait aujourd'hui par la comparaison de ces derniers avec les manuscrits plus récents où les neumes sont placés sur des lignes. M. F. repousse cette méthode *comme n'étant pas scientifique* (p. 22) : Qu'est-ce qui nous oblige, dit-il, à accepter la traduction des neumes donnée dans telle phrase où l'on voit le même signe (un podatus) traduit tantôt par un intervalle de ton, tantôt par un intervalle de quarte [1] ? » — La concordance des manuscrits sur lignes, répondrons-

1. Pour permettre au lecteur de vérifier, M. F. aurait bien pu dire, après avoir cité la phrase musicale qu'il prend pour exemple, qu'elle était empruntée à l'Introit *ad te levavi animam meam*, première prière du Graduel. Th. Nisard a consacré à cet Introit une étude qui a été récompensée par l'Institut en 1851 et pour laquelle il a consulté exactement 58 manuscrits, j'en ai la liste sous les yeux et regrette de ne pouvoir la reproduire, pour répondre au scepticisme de M. F. (Le mémoire inédit de Nisard, *Graduel monumental*, est conservé aux Archives de l'Académie des Inscriptions, XVIII, I, 333.)

nous sans difficulté! Il est vraiment surprenant qu'une méthode aussi simple soit l'objet d'une contestation. Voici, par exemple, un manuscrit de Monza, xe siècle [1], où je vois les paroles du répons-graduel *Justus ut palma* surmontées d'abord d'une sorte de delta grec appelé *torculus*; que signifie ce signe? un intervalle de ton? de tierce? de quarte? Rien ne l'indique, et nous ne le saurions jamais si nous n'avions pas d'autres sources de renseignements; mais voici des centaines de manuscrits du xiiie, du xive, du xve du xvie et du xviie siècles, manuscrits de toutes provenances (Rome, Vérone, Mont-Cassin. Leyde, Colmar, Londres, etc., etc. [2]) où je retrouve les mêmes paroles surmontées du même signe neumatique, mais placé cette fois sur des lignes avec une clé et donnant la succession : *sol si la,* j'en conclus que le torculus primitif désignait et a toujours désigné un intervalle de tierce suivi d'un intervalle de ton. Si on n'admettait pas cette conclusion rigoureuse, on serait obligé de résoudre un problème beaucoup plus difficile : on aurait à expliquer comment il se fait que, sans entente préalable (comme le prouvent les variantes elles-mêmes), les manuscrits sur lignes présentent des versions mélodiques uniformes. Ajoutons enfin que si, par l'étude comparée des manuscrits, on a pu démontrer l'identité d'une mélodie telle que le *Justus* depuis les origines jusqu'au xviie siècle, la démonstration vaut pour toutes les autres pièces du Graduel. Que M. F. veuille bien réfléchir aux conséquences qu'aurait sa thèse; s'il persistait à soutenir que cette méthode de comparaison « n'est pas scientifique », ce n'est pas seulement la philologie musicale, c'est la philologie presque tout entière que son scepticisme atteindrait.

En attendant qu'il nous dise, dans le prochain livre qu'il annonce, comment il compte déchiffrer les neumes sans employer les moyens habituels, M. F. consacre ce premier volume à « éclairer » la question des origines. On sait par quelles phases est passé ce problème qui a exercé la sagacité, et trop souvent l'imagination de tant d'archéologues. Jusqu'en 1850, a régné, non sans conteste, l'opinion de Fétis qui voyait dans les neumes une sorte de langue issue de l'Orient et importée en Italie par les barbares; en 1850, Th. Nisard fit justice de ce roman, et (reprenant en partie une idée du viennois Kiesewetter, adversaire de Fétis) soutint que les neumes étaient un système de sténographie, oublié, il est vrai, par Isidore de Séville dans l'énumération qu'il nous a laissée des diverses branches de la tachygraphie, mais qu'il fallait néanmoins rattacher aux *notes tironiennes;* en 1852, de Coussemaker vit plus juste et trouva, le premier, un des liens le plus forts qui rattachent la musique à la science du langage, en disant que les neumes avaient une double origine : les accents grammaticaux et le point. Cette

---

1. V. le fac-similé phototypique donné dans la *Paléographie musicale* des Bénédictins de Solesmes (II, planche 4).
2. V. les t. II et III de la *Paléogr. mus.*

théorie, acceptée par D. Pothier dans ses *Mélodies grégoriennes* (1881), a été simplifiée en 1889 par les Bénédictins de Solesmes qui ont ramené tous les neumes à l'accent, en démontrant que le point n'est autre chose que l'accent grave raccourci et réduit dans certains cas : 1° lorsqu'il se rencontre seul sur une syllabe ; 2° lorsque dans un groupe (scandicus, climacus, etc...) il y a plusieurs accents graves, soit avant, soit après l'accent aigu. Or, bien qu'il soit parfaitement au courant des derniers travaux, M. F. nous ramène en 1852 ; comme de Coussemaker, il assigne aux neumes une double origine : il affirme (p. 95) que les neumes-points viennent des signes de ponctuation ; quant aux neumes-accents, il entreprend de nous en donner une théorie complète en esquissant une histoire qui nous paraît à la fois très hypothétique et superflue.

Son point de départ, c'est l'étymologie qu'il donne du mot *neume*. Il le fait venir de νεῦμα (en latin *nutus*, en allemand *wink, Geberde*), c'est à dire *signe de tête*, ou *geste* ; et de cette étymologie, qui n'est rien moins que certaine, mais à laquelle est suspendu tout son livre, il tire, en s'aidant de quelques textes dont la plupart sont bien équivoques, la doctrine suivante : il croit qu'il a existé, d'abord en Orient, ensuite chez les Grecs, un art très complet qu'il appelle la *Chironomie*, ou art d'accompagner et de diriger par des gestes la voix des chanteurs (p. 28 t 29) ; ces gestes dessinaient la mélodie dans l'espace et constituaient une sorte de langage muet ; à une certaine époque ils ont été fixés par l'écriture et ont donné naissance aux accents (p. 123), qui les résument. C'était là une simplification provisoire. Les neumes ne sont pas autre chose qu'un retour, sous une forme nouvelle, aux pratiques primitives ; il faut voir en eux une réapparition, sur le parchemin, de cette savante mimique des sons dont se servaient autrefois les chefs de chœurs. Tout l'effort de M. F. consite à établir un lien entre le point de départ de cette évolution qui est la chironomie, la phase de transition et de déclin qui est l'accent et le point d'arrivée ou renaissance du genre, qui est la notation neumatique. Dans ce but, il fait appel aux sources d'information les plus diverses : il passe en revue les Hindous, les Hébreux, les Grecs, les Arméniens, etc... il s'excuse (p. 55) de ne pas savoir le chinois, mais il se dédommage en étudiant une page du livre de Bodoni où l'oraison dominicale a été traduite en 155 langues (Parme 1806)...

Nous n'entrerons pas dans l'examen détaillé de cette doctrine et dans la discussion des textes où elle prétend trouver un appui ; nous nous bornerons à deux observations. L'idée principale du livre de M. F. n'est point nouvelle ; il y a tout un chapitre de la *Paléographie* (*notation oratoire ou chironomique*, tome I) qui lui est spécialement consacré ; et puisque M. F. en fait la base de son travail, il eut été juste de citer les Bénédictins qui en 1889 ont soutenu la même thèse, avec plus de mesure il est vrai, et sous une forme moins choquante. En second lieu, toute cette érudition encyclopédique nous paraît inutile. Le lecteur me

permettra-t-il d'indiquer, après tant d'autres, la véritable origine des neumes et de montrer que le mystère dont on a entouré ces prétendus hiéroglyphes, n'existe pas [1] ?

---

1. Voici quelques notes qui montreront à M. F. que, malgré mon opinion bien arrêtée sur l'inutilité de son entreprise, je l'ai pourtant lu avec attention.

Page 1. En disant que les neumes ne servaient pas seulement pour le chant, mais aussi pour la déclamation, on aurait pu citer le manuscrit de Virgile (Florence, *Laurent.*) qui contient des neumes, entre autres dans le passage suivant : *En.* II, 274 sq. — P. 3. En plaçant au x[e] siècle l'auteur de la *Musica euchiriadis*, et, plus loin, en enlevant à Hucbald la paternité de ce traité, il eût été juste de dire que c'étaient là les conclusions du beau travail de H. Müller (*Hucbalds echte und unechte Schriften*, etc, Leipzig, 1884); d'ailleurs le plus ancien manuscrit de la *Mus. ench.* n'a pas encore été trouvé. — P. 12. L'auteur prend au sérieux la polémique de Kiesewetter et de Fétis au sujet des « neumes lombards » que Fétis affirmait (*Gazette musicale* du 5 fév. 1843) avoir découvert, pendant son voyage en Italie, dans le trésor de l'église de Monza. Or, l'unique Graduel conservé dans le *trésor* de Monza ne porte aucune trace de notation ; ces « neumes lombards » sont une pure invention de Fétis qui a parfois imaginé lui-même les preuves dont il avait besoin. — P. 16. M. F. dit qu' « en 1829 », Pertz a reproduit dans ses *Monumenta Germaniæ*, « t. VII, p. 554 », un fragment de l'Antiphonaire de Saint-Gall ; à l'endroit indiqué, on trouve... cinq fac-similés des divers manuscrits du *Chronicon Casinense* de Leo Marsicanus ; en outre, ce volume VII est de 1846. C'est le deuxième qui a été publié en « 1829 ». — P. 29. Dire d'après Xénophon (*Anab.* Z'), qu'une fois *(einmal)*, au cours d'une danse guerrière, « un jeune homme fut blessé mortellement et dut être emporté », c'est prendre pour un accident réel ce que Xénophon rapporte comme une simple mimique habituelle à ce genre de danse. Voici, en effet, le texte grec :... *τέλος δὲ ὁ ἕτερος τὸν ἕτερον παίει, ὡς πᾶσιν ἐδόκει πεπληγέναι τὸν ἄνδρα · ὁ δ'ἔπεσε τεχνικῶς πως.., τὸν ἕτερον ἐξέφερον ὡς τεθνηκότα . ἦν δὲ οὐδὲν πεπονθώς.* — P. 57, il faut lire *προσῳδός* (et non *πρόσωδος*); p, 79 : *τῷ* (et non *τῶ*); p. 73 (n. 1) *συνεχής* (et non *-χὴς*) , *διαστηματική* (et non *-κὴ*); p. 84, *'Αρχή* (et non *-χὴ*); p. 29 (note 4) *χειρνομίαις* (et non *-μίᾳ*); p. 55, *Parmæ* (et non *-ma*). — P. 77, n. 2 : « Isidore de Séville a vécu de 560-636 ». Passe pour 536! bien qu'on lise dans Migne la phrase suivante de J.-B. Perez : « De anno martis Isidori in quo mirum est quam varient inter se hispani historici etc. » (Migne, t. LXXXI, p. 17); mais pour la première date, un « *circiter* » ne serait pas déplacé (v. *id.*, *ibid.*, p. 141). Dans leurs Lexiques musicaux, Mendel et Riemann disent « *um* 570 ». — P. 98, n. 2 : le « *Musicæ activæ micrologus* d'Ornithoparchus est cité comme étant de l'année 1519 ; la Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire de cet ouvrage où je lis en toutes lettres (p. 179) la vraie date ; 1517 (déjà signalée par Fétis corrigeant une erreur de Forkel). — *Ibid.* l'*Enchiridion utriusque musicæ* etc., de Rhau, signalé comme « sans date », contient une préface datée de 1520. — *Ibid.* : Les *Erotemata* de Lucas Lossius sont de 1563 et non de « 1590 ». — P. 112. La référence au t. I de l'édition de Saint-Bernard par Mabillon est inexacte ; c'est « p. 707 » qu'il faut lire (et non 691). En outre, M. F. écrit « maniera » au lieu de *maneria* qui est d'abord dans Saint-Bernard, ensuite dans du Cange et les autres lexiques. — Pp. 91 (n. 1), 77 (n. 4), 27 (n. sur Mart. Capella), 92, etc. etc. des textes importants sont cités sans indication de la source. — Dans les nombreuses citations qu'il fait des *Scriptores* de Gerbert, M. F. respecte peu le texte et le corrige plusieurs fois sans avertir le lecteur : p. 6, il écrit *agnoscat* (au lieu d'*-cit*) : p. 7. *perfecte* (au l. de *-ta*); p. 78) ; *sint* (au l. de *sunt*) ; p. 86. *pergunt* (au lieu de *pergant*, p. 3. je relève un barbarisme qui n'est pas dans G. ; *repicias*. — Pourquoi écrire « Odon de Clugny » (p. 85, 112 et à l'Index) après avoir écrit comme il convient « Cluny » (p. 5). — P. 8 : Qu'est-ce que l'abbaye de « Ripouille » ? Il est difficile de reconnaître là un nom catalan ; il eût fallu écrire Ripoll, ou, comme D. Jumilhac, *Ripoüille*. — P. 87 : Le

En vertu de témoignages précis (tels que le tableau de neumes-accents trouvé au mont-Cassin en 1849), on s'accorde à reconnaître que les neumes élémentaires — d'où sont sortis tous les autres signes et la plupart des systèmes de notation moderne — doivent être identifiés avec l'accent aigu, l'accent grave et l'accent circonflexe; le premier marque une élévation de la voix, le deuxième, un abaissement, le troisième, une combinaison des deux précédents. Mais quel rapport y a-t-il entre les accents et les différents sons? Ce qui a égaré les archéologues dans l'examen du problème ainsi posé, c'est qu'ils ont cru qu'entre le son musical et l'idée de hauteur ou d'abaissement, il n'y a aucun lien *naturel;* comme les théoriciens du moyen âge sur lesquels pesaient d'un si grand poids les souvenirs de Pythagore, ils semblent s'être dit que la différence de deux sons ne peut être représentée qu'à l'aide de deux nombres; sous l'influence probable de cette idée, ils ont cherché un intermédiaire entre le son vocal et l'accent : le geste, la *Chironomie*; et, cet intermédiaire une fois imaginé, ils se sont donné un grand mal, comme M. Fleischer, pour le justifier à l'aide de témoignages historiques.

Peine inutile! affirmons-nous. L'expérience commune et le pur instinct fournissent ici le vrai point de vue auquel il faut se placer. N'oublions pas qu'il s'agit d'une musique vocale. Que se passe-t-il lorsqu'après avoir émis un son grave, on émet un son aigu? Le chanteur a l'impression d'une *montée* parce que le premier son appartient au registre de poitrine, le second au registre palatal ou au registre de la voix de tête, et que la poitrine est placée plus bas que la tête. Que se passe-t-il dans le cas inverse? le chanteur a l'impression d'une *descente*, pour la raison inverse. En un mot, la situation des organes qui servent à l'émission de la voix exp ique, le plus naturellement du monde, comment on a pu qualifier certains sons de *bas*, de *moyens*, d'*élevés*. Les physiologistes, il est vrai, ne s'accordent pas absolument dans leur manière de justifier ces qualificatifs [1]; mais peu importe; l'essentiel, ici, est d'observer l'instinct du chanteur. Il en résulte qu'une ligne d'abord ascendante, puis descendante, représentera fort bien le mouvement de la voix qui part d'un son grave pour s'élever à un son aigu et revenir enfin au point initial; et si cette ligne est réduite aux proportions de l'écriture, nous aurons un accent circonflexe, lequel n'est qu'une combinaison de l'ac-

---

Dizionario e bibliografia della musica de Lichtenthal est de 1826, et non « 1836 ». — Pp. 90 et 91 : il est étrange de dire que chez les Grecs de l'antiquité (*die Alten Griechen*, expression bien vague!), les règles du *Pneuma* formaient tout un système : « Die Lehre von Pneuma *(sic)* war schon bei den Alten *scharf geprægt und reich ausgebildet.* » Pour appuyer ce paradoxe, l'auteur cite une définition du mot πνεῦμα par... Hermogène de Tarse qui est du IIe siècle après J.-C. (Il aurait dû d'ailleurs, après sa citation, indiquer une source, : comme *Rhet. gr.*, Spengel, II, 243.)

1. Voir les Éléments de Physiologie, par Langlois et de Varigny, p. 673 sq. (Paris chez Doin, 1893).

cent aigu et de l'accent grave. On m'objectera que si cette vue était exacte, la notation primitive devrait être diastématique. Je répondrai qu'elle l'est au moins dans une grande mesure ; je reconnais la diastématie dans les neumes composés (*porrectus flexus*, *torculus resupinus*, *clivis repercussa*, etc., etc.) qui ne sont pas autre chose que des *dessins* de petites mélodies établis d'après la position relative et naturelle des divers registres de la voix.

Cette explication étant d'ordre physiologique, c'est-à-dire universel, doit pouvoir servir, si elle est exacte, pour tous les cas ; c'est-à-dire que, dans leurs premiers éléments, les systèmes de notation de tous les pays doivent être les mêmes. Or, c'est précisément ce qui arrive. M. F. le dit lui-même, mais sans en voir la raison si simple. Au cours de ses savantes recherches, il constate (p. 123) que l'accent aigu des Grecs est le même que le *sour* des Arméniens, que l'accent grave est identique au *pouth*, le circonflexe au *barouk* ; il va même (p. 47) jusqu'à signaler cette identité chez les Indiens de l'Amérique du Nord..., et il s'étonne que des peuples si éloignés par le temps, l'espace et la civilisation, s'accordent dans l'emploi des mêmes signes. Ce qui nous étonnerait, c'est qu'il en fût autrement ; chercher des raisons dans la philologie pour justifier cette concordance, c'est un peu comme si on voulait expliquer à grand renfort de textes tirés des théoriciens antiques, l'usage actuel de la ligne droite ou de la ligne brisée. Je signalerai même à M. F. un groupe de manuscrits où l'on trouve une notation qui, bien difficile à expliquer, d'après son système, ne présente rien d'anormal avec celui que je propose : ce sont les deux codex et le Tropaire de Nonantola, dont les fac-similés phototypiques se trouvent dans la *Paléographie musicale* (t. II, planches 15, 17 et 18). Dans le deuxième de ces manuscrits, on trouve la notation suivante appliquée à une mélodie syllabique : à une certaine distance du texte, se trouve une ligne horizontale, représentant une note conventionnelle ; et, de chaque syllabe du texte, part une ligne verticale qui se rapproche plus ou moins de la précédente, selon que la voix doit plus ou moins *monter*. Rien de moins inventé, rien de moins « hiéroglyphique », comme on a dit si longtemps, que cette manière de procéder. — Enfin, M. F. demande (p. 25) comment il se fait que l'Église ait adopté une forme de notation aussi vague : c'est, répondrons-nous, parce que les premiers chants liturgiques méritaient à peine le nom de chants ; c'étaient, tout nous porte à le croire, des dessins mélodiques peu distincts encore de la déclamation, une ébauche de chant pour laquelle suffisait une ébauche de notation [1].

Jules COMBARIEU.

---

1. Les observations précédentes que j'ai déjà présentées en partie dans la *Rivista musicale Italiana* éditée à Turin par MM. Bocca, et sur lesquelles je compte revenir dans un prochain travail, s'adressent aussi à l'opuscule de M. W. Brambach (*Bibliographische Lœsung der Streitfrage über den Ursprung des Gregorianischen Ge-*

572. — **John Addington Symonds. Giovanni Boccaccio as man and author.** London, John C. Nimmo. 1895; in-8°, vi-101 p.

C'est, si nous ne nous trompons, l'article inséré naguère dans le journal *The Academy* (n° 1188) que M. Symonds présente au public sous la forme d'un léger, mais élégant volume. Si cette plaquette n'avait d'autre prétention que de répandre dans le public lettré d'Angleterre les résultats des derniers travaux dont Boccace et son œuvre ont fourni le sujet, il n'y aurait pas à s'y arrêter; mais l'auteur de *Renaissance in Italy* a voulu faire plus : il avait des idées personnelles à exposer, et ces idées peuvent difficilement passer sans protestation. Quelques exemples montreront ce que vaut la méthode suivie par M. S. dans cette étude.

En ce qui concerne la biographie de Boccace, il ne partage pas l'opinion assez généralement admise aujourd'hui, suivant laquelle l'auteur du Décaméron serait né à Paris; mais dans la note (p. 95) qu'il consacre à ce délicat problème, déjà tant débattu, il ne fait que résumer les raisons développées par Koerting (qu'il ne nomme pas), et paraît ignorer les arguments si convaincants par lesquels M. Crescini y a répondu (*Contributo agli Studî sul Boccaccio*, Torino, 1887). — Toute la chronologie de la vie de Boccace reste flottante; M. S. en dit l'incertitude, mais il ne daigne pas même indiquer d'un mot pourquoi il adopte tel système plutôt que tel autre (p. 14); il parle (toujours d'après Koerting qu'il continue à ne pas citer) du retour de Boccace à Naples en 1344-45 (p. 57), quoique nous n'ayons aucune raison sérieuse d'y croire, et en revanche ne dit rien des séjours que fit le conteur en Romagne (1346-7) et à Naples (1348), malgré les indices très sérieux qui nous en sont parvenus; et ainsi de suite.

Si du moins dans l'appréciation des œuvres, M. S. avait apporté une sûreté de goût capable de faire passer sur la légèreté de son résumé biographique! Un mot suffira pour dissiper cette illusion : la *Fiammetta*, cette œuvre étonnante dont M. S se montre grand admirateur, ne devrait plus, à l'en croire, être *attribuée* à Boccace (p. 53)! Pour tout argument à l'appui de cette thèse hardie, contraire à l'unanimité des témoignages connus, cette réflexion de parfait *gentleman* : « Il est incroyable que Boccace ait insulté Fiammetta et son mari en publiant de

---

sanges, Leipzig, v. v. Spirgatis, 1895). L'objet de ce travail est indiqué par le titre; la démonstration est ingénieuse, mais moins décisive que celle qui a été déjà supérieurement établie par D. Cagin (*Un mot sur l'Antiphonaire*, Solesmes, 1890), et par D. Mocquereau, grâce à l'étude des *cursus* dans les mélodies grégoriennes. M. B. aurait du citer au moins le premier de ces deux importants ouvrages; à la fin de sa brochure (p. 24 qs.), il adopte à peu près la même thèse que M. Fleischer : dualité de la notation primitive (accents et points) et origine grecque des neumes; il combat d'ailleurs sur quelques points la théorie chironomique, en rappelant que l'accent grave, dans le système grec, désigne *l'absence* d'intonation aiguë et non l'abaissement de cette intonation, de telle sorte qu'il est impossible de le rattacher à un geste (p. 26).

telles révélations, si elles disaient la vérité » (p. 53). Comme le style de la *Fiammetta* n'est pas (toujours d'après M. S.) conforme à celui de Boccace « dans sa première maturité » (?) ni à celui du Décaméron, et que d'ailleurs « les manuscrits que l'on possède sont du milieu du xv° siècle », M. S. inclinerait à croire que la *Fiammetta* est l'œuvre de L. B. Alberti (p. 54, note). En présence d'une question de fait comme celle des manuscrits, qui est ici imprudemment soulevée, on aimerait à savoir ce que M. S. pense du Laurent. XLII, 7 et du Magliab-Strozz. II, II, 21, considérés comme appartenant aux dernières années du xiv° siècle, ou encore du Riccard. 1082 que le copiste acheva de transcrire au mois d'octobre 1411 : à ce moment L. B. Alberti pouvait avoir un peu plus de trois ans!

En résumé, nous pensons que M. S. aurait pu, sans inconvénient pour personne, se dispenser d'écrire ces pages sur Boccace.

Henri HAUVETTE.

---

573. — Alfred STERN. **Geschichte Europas, seit den Vertrægen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden von 1871.** Berlin, W. Hertz, 1894, t. I, xvi-655, in-8°[1].

M. Stern a entrepris d'écrire l'histoire générale de l'Europe de 1815 à 1871. Ce sera une œuvre très considérable ; le tome Ier ne dépasse pas 1820 et l'auteur annonce que le tome III s'arrêtera à 1830. A en juger par ce premier volume, ce sera la plus solide des histoires de l'Europe contemporaine — ce qui n'est pas beaucoup dire ; — ce sera une œuvre digne du nom de son auteur, ce qui est dire beaucoup plus. M. S. se croit obligé dans sa préface de s'excuser « de l'audace d'avoir conçu la pensée d'un pareil travail » ; il avait donné déjà la preuve qu'il avait le droit de concevoir cette audace et il prouve qu'il est en mesure de la réaliser.

Il expose l'histoire intérieure et extérieure de l'Europe de 1815 à 1820 avec une sûreté de jugement et une abondance de détails caractéristiques qui montrent un historien à la fois bien informé et capable de bien choisir. Il est inutile d'ajouter qu'il connaît tous les ouvrages importants, il va de soi que M. S. sait son métier d'historien. Il a eu même la coquetterie de vouloir compléter son exposition par des recherches de documents inédits dans les archives de Vienne, Paris, Berlin, Florence et Berne (il cite aussi les lettres privées de la famille Usteri). Ces inédits lui ont permis d'ajouter aux faits déjà connus quelques détails sur les tentatives faites par les petits États allemands pour soustraire leur marine aux déprédations des corsaires barbaresques, beaucoup de renseignements nouveaux sur les démarches des diplo-

1. Un accident de distribution a retardé la publication de ce compte rendu qui aurait dû être plus prompte, vu l'importance de l'ouvrage.

mates européens au congrès de 1818 et sur les discussions intérieures du cabinet prussien et de raconter l'histoire des persécutions contre les juifs dans les divers États allemands.

On ne peut songer à analyser une histoire de ce genre ; on ne peut guère qu'en donner le plan. Après une introduction sur l'état des esprits en 1815 et les décisions du congrès de Vienne, vient une histoire intérieure de chacun des grands Etats d'Europe de 1815 à 1818 : France (p. 42-148), Angleterre (p. 149-218), Autriche (p. 219-278), Confédération germanique (p. 279-341), États de l'Allemagne du Nord (p. 342-361), du Sud (p. 362-391), Prusse (392-443), terminée par le récit de la lutte contre les étudiants (p. 444-459). L'histoire intérieure est interrompue par un chapitre d'histoire extérieure, le congrès d'Aix-la-Chapelle (p. 460-480). Puis elle recommence dans le même ordre pour la période de 1818 à 1820 : France (p. 481-521), Angleterre (p. 522-539), Allemagne (p. 540-560). Toute la fin du volume (p. 561-630) est consacrée aux décrets de Carlsbad et à leurs conséquences[1].

Je n'apprendrai pas à M. S. que son plan par ordre chronologique est défectueux, il s'en est aperçu certainement, car dans sa préface il s'excuse de se dérober à la règle chronologique qu'il s'était posée à lui-même, il annonce qu'il rejette l'histoire intérieure d'Espagne, de Portugal et d'Italie jusqu'à 1820, celle de Suisse et des Pays-Bas jusqu'en 1830, (il ne dit rien de la Russie ni des pays des Balkans). Il a cherché à se faire illusion sur la valeur de ce plan par une de ces phrases qui en allemand ont l'air d'être des raisons et que je n'ose garantir de pouvoir traduire en français : « Mon sérieux effort doit être de mettre en lumière, dans l'histoire des peuples et des États particuliers, les grands traits communs fondamentaux. Si je ne me trompe la conviction s'imposera au lecteur que malgré la variété vivante des manifestations individuelles, l'humanité européenne, même au XIXe siècle, forme une communauté qui respire la même atmosphère d'idées politiques, économiques, artistiques et scientifiques. » Et pour justifier le procédé de rejeter l'histoire intérieure d'un pays jusqu'au moment où il attire sur lui l'attention des diplomates, il dit : « On entendra les voix des divers membres du chœur européen entonner au moment où ils semblent donner une nouvelle tournure à la puissante mélodie de l'histoire. »

Assurément la tentation est forte de montrer au lecteur aveuglé par des haines nationales la solidarité étroite des grandes nations européennes qui se croient ennemies. Mais on ne rend pas cette solidarité plus appa-

1. L'appendice se compose de dix documents inédits. Les plus intéressants sont le projet de constitution prussienne de Hardenberg en 1819, la note de Louis XVIII en 1819 et le rapport de Reinhard à Richelieu, où l'on voit que la phraséologie *fédération d'États* et *État fédératif* était déjà courante en 1818. (A la pièce VI, p. 647 au lieu de *salmodie* il faut évidemment *palinodie*.)

rente en coupant leur histoire intérieure en petits morceaux, on n'y gagne que de rendre cette histoire plus obscure. Les traits communs aux différents États sont des traits de *civilisation*, ils n'empêchent pas chacun d'eux d'avoir ses aventures politiques distinctes. Il faut donc prendre son parti de raconter séparément les aventures de chaque nation si on veut les rendre intelligibles ; et M. S. lui-même les a racontées séparément. Il ne reste à choisir qu'entre le récit par gros morceaux et le récit par petits morceaux, M. Stern a préféré le système des petits paquets. L'expérience d'un cours d'histoire de l'Europe contemporaine m'a amené, dans l'enseignement oral, à adopter un ordre inverse : étudier séparément l'histoire intérieure de toutes les nations d'Europe ; puis montrer les traits qui leur ont été communs et terminer par les relations extérieures qu'elles ont eues entre elles. M. S. s'est laissé entraîner à reprendre l'ordre de Gervinus ; dans la période du gouvernement de l'Europe par les congrès il a pu s'en tirer, — non sans artifices, — parce que l'histoire de tous les États de l'Europe est dominée par un fait commun, l'entente entre les grandes puissances ; mais à partir de 1825, où trouvera-t-il les dates communes pour couper en tranches d'épaisseur égale l'histoire intérieure des États ?

Le style est celui des *bons* livres d'histoire écrits en allemand pour le public cultivé ; c'est-à-dire qu'il n'est ni assez simple ni assez précis ; autrement dit, il n'est pas scientifique. M. Stern est assez intelligent et sait assez bien le français pour comprendre cette critique.

L'auteur est dégagé de tout préjugé national, confessionnel ou social ; il ne flatte ni l'aristocratie anglaise, ni le gouvernement prussien, ni la bonne société française. Il expose les actes et explique les motifs avec un sang-froid vraiment exceptionnel.

Ch. SEIGNOBOS.

---

574. — G. CRÉHANGE. **Histoire de la Russie** (1801-1894). 2e édition revue et augmentée. Paris, Alcan, 1896. 338 p. in-12. (Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Cette nouvelle édition a été, en effet, revue et augmentée de l'histoire de la fin du règne d'Alexandre II et du règne d'Alexandre III, et l'on n'a pas cédé à la tentation de la mettre au goût du jour en y introduisant des flatteries à l'adresse du gouvernement russe ; au contraire, on a conservé les détails sur les persécutions anciennes contre les libéraux et les Polonais, et même on a ajouté le récit des persécutions récentes contre les révolutionnaires et les Juifs [1].

1. La persécution contre les luthériens (p. 310) n'est pas expliquée clairement, l'auteur semble la prendre pour une simple mesure de russification des provinces allemandes, il en dissimule les raisons religieuses.

Cette petite histoire n'a jamais été présentée comme une œuvre scientifique ; elle était déjà et elle reste une œuvre de vulgarisation, une des plus honnêtes de cette collection d'histoire contemporaine. Le récit est clair, d'allure assez rapide, pas trop chargé de noms propres et de dates, assez agréable à lire ; la proportion entre l'histoire extérieure et intérieure est judicieuse ; le style n'est ni vague ni déclamatoire ; les anecdotes et les traits caractéristiques sont semés en abondance.

Ce qu'il y a de plus défectueux, c'est la bibliographie. Elle est rejetée à la fin pêle mêle, sans aucune de ces notes critiques nécessaires pour rendre une bibliographie utilisable ; on dirait qu'elle n'est là qu'à titre de concession à une mode du jour. Les ouvrages sont indiqués sans date ; quelques noms sont estropiés [1] ; des livres sans aucune valeur cités au milieu des autres [2]. Enfin cette bibliographie ne contient guère que des noms de livres écrits en français [3] et — ce qui est plus grave, — il semble que l'auteur n'en ait pas connu d'autres, pas même les ouvrages capitaux de Keussler sur le règlement agraire après l'émancipation et de Thun sur l'histoire du parti révolutionnaire, sans parler des études anonymes, mais très bien informées, sur la persécution dans les provinces baltiques. Il en résulte que certains faits ne sont pas expliqués avec la précision nécessaire pour être intelligibles.

Ch. Seignobos.

---

575. — Comte Benedetti. **Essais diplomatiques.** Paris, Plon, 1895, 401 p. in-8°.

C'est un recueil de quatre études composées à des époques différentes et précédées d'une longue préface où l'auteur, après s'être justifié des reproches personnels qu'il a subis, déclare que le prince de Bismarck a provoqué la guerre de 1870, a inventé la candidature Hohenzollern, a offert à Napoléon III l'annexion de la Belgique ; et l'interpelle pour l'adjurer d'avouer la vérité sur la question belge.

La première étude, *Guillaume Ier et Bismarck* (1890), affirme que le roi Guillaume a voulu la guerre autant que Bismarck. Elle prouve seulement qu'il s'y est préparé, ce qu'on savait déjà. — La 2e étude, *La triple alliance* (1891) — est un récit de la formation de la triple alliance suivi d'une adjuration à renoncer au système de la paix armée. — La 3e étude, *La paix armée* (1894), attribue au gouvernement prussien toute la responsabilité des armements qui ruinent l'Europe et facilitent « la propagation de doctrines subversives de tout ordre social ».

---

1. *Th von Bernhard* (il faut *Bernhardi*). *De Gentz. Dépêches inédites* est inintelligible, ce sont les dépêches aux hospodars.

2. Beaumont-Vassy, Balleydier, de Mazade.

3. Le choix des livres étrangers est des plus surprenants.

— La quatrième étude, *Ma mission à Ems*, avait déjà paru en 1873 comme réponse au livre du duc de Gramont, c'est le récit bien connu de la mission de M. Benedetti à Ems en 1870.

Le ton de tous ces écrits est plus patriotique qu'historique. Il ne sort jamais du plaidoyer, du réquisitoire ou de l'adjuration. M. B. veut démontrer que tous les maux sont l'œuvre de Bismarck ou de Guillaume et que sans eux l'Europe vivrait en paix. Il ne paraît pas se douter du caractère agressif de la politique du gouvernement impérial français. Sur les questions obscures de cette histoire, la candidature de Hohenzollern, l'affaire d'Ems, l'intervention du tsar en 1875, il ne fait guère appel qu'à ses souvenirs et ses impressions et ne discute pas les documents allemands [1] qu'il aurait pu trouver réunis, même dans l'histoire de Oncken.

Il est naturel que M. Benedetti proteste contre l'impopularité imméritée dont il est victime, car sa mission à Ems n'a pas été cause de la déclaration de guerre Il est naturel qu'ayant pris dans ses fonctions l'habitude d'un style vide et ampoulé, il continue à écrire dans une forme sentencieuse et déclamatoire (l'apostrophe à M. de Bismarck dure vingt-six pages, 38 à 64). Mais il est moins naturel qu'on ait éprouvé le besoin de réunir en un si gros volume des articles de circonstance dont le contenu est si mince et la lecture si fastidieuse.

Ch. Seignobos.

---

576. — L. Ollé-Laprune. **Ce qu'on va chercher à Rome.** Paris, A. Colin, s. d. 71 p. in-18 (Questions du temps présent).

Cette brochure est un appel aux catholiques et à leurs alliés, pour les engager à suivre la direction du Pape dans « la guerre sainte » contre la *déchristianisation*. Voici la suite des idées. Beaucoup de contemporains, même des incroyants, sont prêts à s'allier au clergé : c'est que l'Église est la seule puissance morale concentrée sous une forme réelle, « elle se résume dans un homme », le Pape, chef infaillible, « maître des esprits et des âmes » « représentant de Dieu », qui « parle et agit... au nom de Dieu ». Le Pape Léon XIII en particulier est un grand homme et un saint. On ne peut mieux faire que de le prendre pour guide. Ceux qui désirent s'allier à l'Église pour sauver la morale parce qu'elle est « un gouvernement » se trouveront plus forts pour combattre si, au lieu « d'être avec l'Église » ils se décident à « en être ». Quant aux catholiques qui s'effraient des déclarations de Léon XIII au sujet des ouvriers, de la République, des églises d'Orient, ils ne peuvent se prétendre « plus sages que le Pape là où l'Église est en cause », ils doivent

1. Sauf Busch et Blum.

donc non seulement obéir, mais s'efforcer de comprendre et d'admirer « la vertu libératrice » des paroles du Pape [1].

Peut-être ai-je tort de vouloir ramener à une forme logique cet hymne d'adoration enthousiaste. M. Ollé-Laprune est catholique, il ne raisonne pas, il affirme, il adjure, il s'extasie. Il est allé à Rome, il a vu le Pape et il parle, en pèlerin, de ce « spectacle, le plus grand et le plus beau qu'on puisse contempler » et il veut « en répandre autour de soi la vivifiante influence ». Il ne dissimule pas sa foi sous un masque de raison ou de science, il la laisse éclater dans toute sa naïveté. Il n'apporte aucun argument qui puisse convaincre ceux qui ne sont pas déjà convaincus. Il serait aussi inhumain qu'inutile de faire la critique de son acte de foi. Je me borne à rappeler deux faits historiques qui semblent avoir échappé à l'auteur : 1° L'Église catholique n'est pas la seule institution religieuse qui ait duré; si la durée est une preuve de vie, que dire du bouddhisme, du brahmanisme et de l'islam, sans parler de l'Église orthodoxe? Et n'est-ce pas une coïncidence inexplicable que les sociétés chrétiennes les plus vivantes, au sens de l'auteur, c'est-à-dire les plus conservatrices en morale, soient celles qui ont échappé à la direction de l'Église pour tomber dans l'hérésie ? — 2° Le *Syllabus* (dont il est question p. 52) et l'Encyclique *Quanta cura* ne condamnent pas seulement « le mal du monde coutemporain », mais le « libéralisme, le progrès et la civilisation contemporaine ».

Ch. Seignobos.

---

577. — Georges Bonjean. **Enfants révoltés et parents coupables.** 1 vol. in-12, 408 p. Paris, Collin, 1895.

Cette « étude sur la désorganisation de la famille et ses conséquences sociales » est un des livres les plus consciencieux et les plus intéressants qu'on puisse lire. Animé de l'esprit de philanthropie le plus évident, et admirablement placé, grâce aux fonctions qu'il exerce au Tribunal de la Seine (correction paternelle), pour connaître tous les éléments de la question, M. Bonjean n'avance rien que sur preuves; il laisse même, le plus souvent, parler les textes, c'est-à-dire les dossiers. Sans sortir, en quelque sorte, de ses attributions, ce qu'il recherche, c'est le remède que la loi et l'autorité publique peuvent apporter au mal. Ce remède, il le trouve : contre l'enfant, dans une plus grande extension donnée à la correction paternelle; contre les parents, dans un contrôle plus grand exercé par le magistrat sur l'appel à cette correction et sur l'usage qui en serait fait. Il y a aussi un facteur qui est de la première importance, c'est le mode même de cette correction : de son organisa-

1. Un appendice sous forme de réponse à des objections, se compose surtout de citations de quelques auteurs en faveur de l'action politique du Pape.

tion dépend l'efficacité qu'elle aura ; c'est là affaire d'administration. M. B., catholique convaincu, s'efforce d'être impartial comme la loi; et l'on doit confesser qu'il y réussit. Toutefois, il n'est pas difficile de deviner que la religion lui paraîtrait bien le seul outil assez puissant pour accomplir à fond une pareille œuvre, pour arrêter la dépravation, vraiment épouvantable, des générations nouvelles, dont l'indice le plus frappant est l'augmentation journalière de la criminalité juvénile et même enfantine. Sur ce point, comme tous ceux que les crises douloureuses du présent font regarder vers le passé, il a raison et il a tort. Raison, en ce sens que le frein religieux était le plus vigoureux qui existât pour retenir la jeunesse sur la pente du mal. Tort, en ce sens que, quand ce frein est brisé, il n'est ni possible, ni souhaitable, de le forger à nouveau pour entraver, en même temps que les mauvais instincts qu'il combat, la raison qui le rejette. Tous les regrets n'y feront rien : le frein religieux n'est plus là. Est-ce à dire que tout est perdu, et que nous n'avons plus qu'à nous préparer à la débandade finale? On peut ne pas le croire; on ne le croira pas, si l'on est persuadé que l'homme est avant tout un animal sociable : le besoin d'une société fera trouver une base pour la société future, si la société actuelle doit sombrer, sa base lui étant retirée. Le vrai mal est peut-être dans l'hypocrisie de notre siècle, qui, sapant ou voyant écrouler tout ce qui soutenait l'édifice, a prétendu pourtant le maintenir. Il n'y a pas à se faire d'illusion : tout y repose sur la propriété, qui repose sur la famille, laquelle repose sur le mariage, celui-ci fondé sur la religion. Mais parce que, jusqu'à présent, il en a été de la sorte, ne saurait on, sans être anarchiste, se demander si absolument il ne peut en être autrement? Si, par exemple, autrement qu'avec notre mariage, il ne peut être de famille, étant donné que ce mariage, privé du lien religieux, réduit à un contrat civil, et par conséquent dénué de tout caractère moral, s'en va grand train, comme le prouvent, et d'une façon saisissante, les documents produits par M. B.? Bien entendu, je n'ai pas plus qu'un autre de réponse à ces questions ; mais il semblerait plus utile d'en chercher une satisfaisante que de vouloir les supprimer par des affirmations que personne ne croit plus. Ce qui est certain en effet, c'est que le nœud de la question est là. La démoralisation croissante de la jeunesse est la grande plaie de notre époque, le grand danger de notre avenir. Cette démoralisation a sa source dans la famille. Elle tient, d'une part, à la mauvaise qualité des éléments qui composent celle-ci : il serait étonnant qu'une race d'alcooliques, de joueurs et de débauchés fournît des parents convenables. Elle tient, d'autre part, à la médiocre qualité du lien familial : l'autorité et le respect, la dignité et la discipline, la fierté même ont disparu. M. B. l'a très nettement fait voir. Il a également bien montré les causes extérieures : l'action de la presse, là comme partout néfaste; l'interprétation grossière donnée par le public aux théories scientifiques sur les causes et le caractère de la criminalité; l'absence de répression

dans une société qui ne se défend plus, qui ne défend même plus ses membres. Et ici, il rentre tout à fait dans son domaine de magistrat. Etant donné les circonstances présentes, les éléments que notre état social fournit, c'est évidemment là qu'il faut agir, et c'est aussi comme il le dit. Les mesures législatives, la pratique des tribunaux, les efforts de l'administration ne seront sans doute que des palliatifs; mais on aurait grand tort d'en nier la puissance. Il n'y a pas seulement, dans celui qui viole la loi, le pionnier d'une société nouvelle, comme beaucoup affectent de le croire; il y a aussi et bien plutôt, un méchant, que toute société réprimerait. Il faut, en tout état de cause et quoi que nous garde l'avenir, ou le détruire ou l'amender; c'est à ce dernier but, plus souhaitable, que tend tout le travail, extrêmement digne d'éloges, de M. Bonjean.

René Marie.

---

578. — **La Peinture en Europe.** Catalogues raisonnés des œuvres principales conservées dans les musées, collections, édifices civils et religieux, par G. Lafenestre et E. Richtenberger. — *Le Louvre; Florence ; la Belgique*. Chaque vol. illustré de 100 reproductions phototypiques. Paris, May et Motteroz, in-8°. 10 fr.

Ce n'est pas par négligence ou dédain que nous avons différé jusqu'ici de rendre compte de la publication dont nous venons d'énumérer les trois premiers volumes. Au contraire, nous n'aurions guère trouvé que des éloges à formuler d'abord; mais c'est plutôt faute de caractères bien saillants à signaler, de recherches bien originales, que nous avons attendu un peu. Aujourd'hui, avec le troisième volume, *les Musées de Belgique*, des observations, des critiques s'imposent, que n'avaient pas nécessitées les deux premiers, et que nous voudrions n'avoir pas à renouveler au sujet des suivants. Il est donc temps d'aborder l'ensemble de l'entreprise.

Pour le Louvre et Florence, nous l'avons dit, nous n'aurons guère que des éloges. Les descriptions des œuvres sont exactes et sobres, d'une longueur bien proportionnée, suffisamment documentées. Les reproductions sont généralement aussi bonnes qu'on peut les attendre d'un format aussi réduit, et doivent surtout leurs défauts au genre spécial des clichés empruntés : ceux qui ont servi pour le Louvre (de Braun) sont chauds mais un peu flous; ceux qui ont servi pour les musées de Florence (d'Alinari) sont d'une grande netteté, mais un peu durs. Ils n'en sont pas moins très supérieurs à ceux de la Belgique, dus souvent à des amateurs. Enfin, des tables alphahétiques terminent les volumes et rendent leur emploi commode.

Cependant, comment se fait-il que nous rencontrions dès l'abord un parti aussi surprenant que celui du classement adopté ? Comment se fait-il que les auteurs de ces inventaires si soigneusement établis aient

cru devoir bonnement *suivre l'ordre des salles et le placement des tableaux*, au lieu d'adopter le seul classement raisonné et logique? Sans doute ils ont voulu éviter d'avoir l'air de copier les catalogues déjà publiés par ces mêmes musées; mais ils n'ont pas craint, en revanche, de faire concurrence aux guides Joanne ou Baedeker, résignés d'avance à être comme eux éphémères et inexacts. — Car, enfin, nous ne leur apprendrons rien en faisant remarquer que l'ordonnance des tableaux d'un musée change constamment, que les remaniements y sont monnaie courante, et que leurs volumes n'avaient peut-être pas paru encore, que le classement adopté en était déjà inexact. Passe encore de mettre les numéros des tableaux. (Et cependant fallait-il s'y fier, quand on voit les procédés de nos aimables voisins, quand on sait, qu'à peine les travaux ont été terminés à Florence par M. Lafenestre en vue de son volume, on entreprenait aux *Offices* un changement général d'ordre et de numérotation ?) Mais que dire d'indications comme celle-ci : « Ce tableau, récemment exposé et non encore numéroté, est placé sur un chevalet » ? Croit-on qu'il y restera éternellement, croit-on même qu'il y soit encore à l'heure où s'imprime cette observation ?

Nos critiques sur le volume de la Belgique seront d'une autre sorte. En deux mots, il est beaucoup moins complet et soigné que les autres. Il paraît exécuté trop vite et sans contrôle suffisant, en tous cas sans unité de rédaction. Certaines œuvres comportent des notices démesurées, certaines autres, et non des moindres, et en trop grand nombre, n'ont aucune indication, pas même de dimensions. Des Rubens, et des plus beaux, sont énumérés en bloc avec un sans-gêne inexplicable. D'étranges lacunes se relèvent. d'ailleurs, au milieu de tout cela, tant il est vrai que du moment qu'il faut faire un choix, il est difficile de savoir s'arrêter.

Il fallait cependant faire un choix. C'était une condition de la publication, qui n'admet que les œuvres *principales*. Mais il y avait un excellent parti à prendre, celui du premier volume, du *Louvre*, qui faisait si bien augurer du reste de la collection, et n'a cependant pas été suivi dans le tome consacré à *Florence* et encore moins dans celui-ci : c'était de donner à la fin une *table complète*, avec des astérisques pour les œuvres analysées au cours de l'ouvrage. Voilà ce que nous aurions voulu trouver ici, au lieu de tant d'oiseuses descriptions qu'il fallait laisser aux catalogues spéciaux. Et pour ce faire, ne valait-il pas mieux omettre décidément certaines villes (on l'a bien fait pour Liège, Namur, etc.), et épuiser sans retour les principales? Ni Bruxelles, ni surtout Anvers n'ont été vraiment *épuisés*, et l'on cherchera vainement les tableaux restés aux hospices d'Anvers, ou certains des plus beaux Rubens du Musée Plantin.

L'école moderne a été, en outre, délibérément retranchée de cet inventaire artistique au travers des musées ou monuments de Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Malines, Louvain, Tournai... Manquait-elle

d'œuvres principales ? En tous cas, voilà un parti bien grave, car il faut donc qu'il soit général ; il faut aussi s'entendre sur la date attribuée au mot moderne. Et quand on en sera aux Musées de France, si notre école du XIXe siècle est omise, que demeurera-t-il ?

Passons sur les reproductions. Elles ne valent pas celles des deux premiers volumes, à cause des clichés, généralement inférieurs et d'ailleurs plus difficiles à prendre dans ce sombre pays. Du moins aurait-on aimé à trouver là plus d'œuvres remarquables. Trop de tableaux secondaires, et surtout sans portée pour l'histoire de l'art. — Enfin, tel qu'il est, le volume n'en est pas moins d'un usage agréable et commode, et rendra de vrais services. — Souhaitons cependant que pour les Musées de *Hollande*, qui sont en préparation, et le volume sur *Venise* et la Vénétie qui va paraître, les directeurs de cette intéressante publication aient tenu davantage la main aux heureuses proportions et à la bonne méthode des premiers volumes.

Henri DE CURZON.

---

579. — Dr ERICH ADICKES. **Kant Studien.** Kiel und Leipzig, Lipsius und Tischer, 1895, in-8°, 195 pp.

L'étude du Kantisme traverse une crise. Il n'est plus possible désormais de parler de Kant sans avoir consulté les écrits posthumes édités par Benno Erdmann et par Reicke. M. Adickes en avait déjà tiré parti dans son édition de la *Raison Pure*. Il avait montré que cet ouvrage, malgré son unité apparente, se désagrège en plusieurs fragments de sens différent et de dates diverses. Aujourd'hui, avec les mêmes documents, il modifie nos idées sur la genèse du criticisme.

La période de rationalisme dogmatique n'a pas été chez Kant aussi longue qu'on l'a cru. Dans ce dogmatisme, il faut faire à Crusius une part très forte, dès 1755 ; et Kant construit alors une nouvelle forme de l'argument ontologique, en tâchant de ne pas s'exposer aux objections de Crusius contre ses formes traditionnelles. Puis, vers 1762-63, il aperçoit que l'existence n'est pas une qualité qui puisse dériver naturellement d'un sujet ; et il rejette l'argument ontologique. Cette modification de ses croyances a été probablement autonome et suggérée tout au plus par Crusius, mais sûrement indépendante de Hume, contrairement à ce qu'on pensait. La distinction de l'*Idealgrund* et du *Realgrund* fut de même, en dépit des ressemblances avec Leibnitz, une invention propre de Kant, sans quoi il ne l'aurait pas donnée pour telle. Mais l'argumentation de M. A. nous paraît imprécise, quand il essaie de démontrer que, vers 1762, Kant a cru que les « raisons réelles » sont connues synthétiquement et *a priori*.

S'il avait fait, dès ce temps, cette invention capitale, l'aurait-il abandonnée en 1765 ? Car M. A. établit ingénieusement qu'il y eut alors

chez Kant une période d'empirisme où tout jugement synthétique est immédiatement tenu pour expérimental (p. 92 sq.). Les idées simples elles-mêmes, la matière de la pensée, lui paraissaient empiriques. Ce lien analytique des pensées entre elles, tel qu'il se voit dans les jugements mathématiques, fut tenu pour seul rationnel [1].

La révolution définitive se produisit en 1769. On peut à présent le démontrer avec des textes [2]; et cette date est plus tardive que celle communément admise. Le changement se fit, dans l'esprit de Kant, par *réaction* contre Hume, et non pas sous son influence. Le problème des antinomies, en suggérant l'idéalisme transcendantal, permit d'éviter les conclusions d'Hume.

Mais M. A. se trompe sûrement s'il croit que la préoccupation des antinomies ne remonte pas chez Kant au-delà de 1768. Dès 1756, dans la *Monadologie physique*, l'une d'elles est envisagée [3]. L'espace et le temps considérés comme des *concepts* empêchèrent longtemps de la résoudre. De là, les essais successifs de solution proposés dans les *Reflexionen*. Mais il ne faut pas omettre, comme fait M. Adickes, la notion d'espace relatif, où l'influence newtonienne l'amena, et qui dut hâter, par les conséquences mécaniques qu'il en tira en 1758 [4], sa conception idéaliste.

M. A. a sans doute raison en contestant la part de Leibnitz dans la théorie kantienne de l'idéalité du temps et de l'espace. Mais il oublie Newton ; et il fait la part de Leibnitz trop grande encore, lorsqu'il le croit intéressé à la théorie kantienne de la connaissance *a priori*. On ne pourra jamais prouver que Kant a lu les *Nouveaux essais*.

Il est probable que la *Raison Pure* a été écrite dans les premiers mois de 1780. Mais cette rédaction a été précédée d'une ou de plusieurs tentatives antérieures. Est-il vrai que la plus ancienne remonte à 1778? Cet « erster Entwurf », mentionné dans la *Préface*, est-il identique au « Kurzer Abriss » que l'on peut, à l'aide des contradictions du texte et par des rapprochements avec les *Reflexionen*, délimiter dans l'ouvrage même? Voilà qui, malgré les efforts de M. Adickes, demeure problématique.

Charles ANDLER.

---

1. On voit ainsi ce qu'il y eut d'excessif dans les opinions des critiques qui ne croyaient à aucune modification intellectuelle chez Kant, entre 1755 et 1769, et combien fut erronée la thèse de Kuno Fischer qui, en 1765, crut Kant gagné complètement au scepticisme de Hume.

2. « Das Jahr 69 gab mir grosses Licht. » *Reflexionen*, 4. Ed Benno Erdmann.

3. Prop. V.

4. Dans *Ueber Bewegung und Ruhe.*

580. — Dr O. Thon. **Die Grundprinzipien der Kantischen Moralphilosophie in ihrer Entwickelung.** Berlin, Mayer et Müller, 1895, in-8, 76 pp.

M. Thon a essayé de faire pour la morale de Kant un travail tout analogue. Mais il y met moins de sûreté. Quelques textes des *Reflexionen*, dont il use pour la morale antécritique, semblent datés aventureusement. Le rousseauisme primitif de Kant est insuffisamment décrit. Mais la morale qui ressort de la *Raison Pure*, toute rudimentaire encore dans sa théorie de la volonté libre, « qui peut vouloir même le mal », est subtilement distinguée du système ultérieur.

Les « Vorlesungen » posthumes, éditées par Pölitz en 1821 et les « Lose Blätter » publiés par Reicke, fournissaient une transition à ce système. Judicieusement M. Thon place entre 1781 et 1785, l'« Aufsatz über Moral-philosophie » de ce dernier recueil, en dépit de Reicke, car ce morceau ignore encore l'impératif catégorique. La morale de Kant est encore un eudémonisme, mais intellectuel; et la volonté libre se précise comme volonté du bien.

Mais il y a une contradiction évidente à dire que le formalisme Kantien n'apparaît que dans la « Métaphysique des mœurs ». L'Aufsatz cité, et le rousseauisme de Kant l'impliquaient obscurément [1]. Il est bien juste en tous les cas, et cette thèse de M. T. est nouvelle, que la *Grundlegung* ne diffère pas de la *Raison pratique* par l'objet ou la méthode. L'objet des deux ouvrages est le même. Mais l'esprit a changé; le critérium de la moralité est différent. Et tandis que la *Grundlegung* se contente d'exiger qu'on agisse sous l'*idée régulative* de la liberté, sans savoir si cette idée est réelle, la critique accorde à cette idée une réalité par où elle se distingue de toutes les autres idées transcendantales. Bien que la conscience ne saisisse immédiatement que la loi morale, la liberté est la condition sans laquelle cette loi ne serait pas concevable. M. Thon a raison contre M. Kuno Fischer

Ch. A.

---

1. Kant devait admettre comme Rousseau « cette maxime sublime de justice *raisonnée* : Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse », et penser avec le *Contrat social*, que « *la loi est l'universalité de la volonté et celle de l'objet* ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 **— 23 décembre —** **1895**

---

581. — **Liber Mafâtîh al-oloûm** explicans vocabula technica scientiarum tam arabum quam peregrinorum, auctore Abû Abdallah Mohammed ibn Ahmed ibn Jûsof al-Kâtib al-Khowarezmi; edidit, indices adjecit G. van Vloten, adjutor interpretis legati Warneriani. Leyde, Brill. 1895. in-4°; préface 8 pages; texte arabe et index 328 pages.

Le titre de ce livre signifie « les clés des sciences ». L'ouvrage est un lexique des mots techniques relatifs aux différentes sciences, que l'on rencontre dans les écrits des auteurs arabes et particulièrement des historiens. Il remonte au ive siècle de l'hégire et il a été fort répandu chez les Orientaux; Hadji Khalfa, Ibn Khallikan, Makrizi, Mirkhond l'ont cité avec éloge. Les Orientalistes à leur tour en ont utilisé les manuscrits qui ne sont pas rares. Il méritait donc à tous égards d'être édité.

M. Van Vloten, élève de M. de Goeje, a entrepris ce travail dans d'excellentes conditions. Il a fondé son édition sur un manuscrit de Leyde très beau et très ancien, écrit en 556 de l'hégire (1160 du Ch.); à ce document il a adjoint quatre autres manuscrits de Berlin et de Londres dont la collation avec le premier avait été antérieurement faite par C. Snouck Hurgronje et de Goeje. Son texte est établi avec beaucoup de sûreté et les leçons diverses sont relevées avec le plus grand soin.

Une courte préface nous apprend le peu qu'il est possible de savoir de l'auteur et des circonstances dans lesquelles il composa son livre. De l'auteur on ne connaît que le nom ; on déduit de certaines expressions

qu'il emploie, qu'il était du Khoraçan ; il dédia son ouvrage à Abou'l-Hasan, fils d'Ahmed el-Otbi, vizir d'un prince samanide, Nouh II. C'était un philologue habile, très versé dans la langue persane ; il rapporte heureusement beaucoup de mots arabes à leur origine persane et il ne recule pas devant des étymologies syriaques, grecques et même indiennes. Moins fantaisiste en matière d'étymologie que la plupart des écrivains arabes, il est aussi plus soucieux d'ordre et de classement ; mais il a le défaut commun à beaucoup d'entre eux de ne pas citer ses sources ; il serait difficile de les découvrir. El-Khalîl, fils d'Ahmed, est presque le seul auteur auquel il se reporte ; c'est un philologue du IIIe siècle de l'hégire.

Les mots, dans ce lexique, sont classés par ordre de matières. Il y en a près de trois mille tirés de toutes les parties des sciences religieuses, philosophiques, juridiques, historiques, mathématiques et naturelles. On remarquera des sections plus spécialement intéressantes sur les sectes religieuses et leurs subdivisions, sur les religions non musulmanes, sur les poids et mesures, notamment sur les poids employés en médecine, sur les mécaniques, sur la musique. Le principal regret que ce précieux ouvrage laisse au lecteur vient de la trop grande sobriété des explications, de l'extrême brièveté des définitions.

Nous ne pouvons parler plus longtemps d'un livre qui, par sa nature se prête peu à l'analyse. L'usage qu'en feront désormais les arabisants dans des travaux d'ordres très divers, fournira de sa valeur des témoignages plus explicites que celui que nous pourrions en rendre.

Baron Carra de Vaux.

---

582. — **Il libro dei verbi** di Abû Bakr Muhammad b. 'Umar b. 'Abd al-'Azîz ibn al-Qûtiyya publicato da Ignazio Guidi. Leide, Brill, 1894, in-8, p. xv et 379.

Le *Livre des verbes* d'Ibn al-Qoutiyya que publie M. Ignazio Guidi est le plus ancien dictionnaire arabe de ce genre. L'auteur, mort en 977 de notre ère, appartenait à l'École espagnole qui produisit au moyen âge des œuvres importantes dans les diverses branches des sciences et des arts. On retrouve dans cet ouvrage les qualités qui firent la renommée de ce célèbre philologue : une érudition solide, une exposition sobre et claire. Cependant le *Livre des verbes* ne paraît pas avoir joui d'une grande fortune, il est rarement cité par les lexicographes arabes et on ne connaît que deux manuscrits dans lesquels il nous a été conservé, l'un, utilisé par M. G. pour son édition, se trouve à Girgenti, l'ancienne Agrigente, l'autre, à Constantine.

Ce délaissement tient, comme le remarque l'éditeur, à la méthode peu pratique adoptée par Ibn-al-Qoutiyya. Cet auteur, en effet, au lieu de suivre l'ordre alphabétique, a classé les lettres d'après leur affinité pho-

nétique, de la manière suivante : gutturales, palatales, sifflantes, linguales, dentales et labiales. L'inconvénient ne serait pas très grand s'il ne se trouvait compliqué d'une autre division qui rend encore plus longues les recherches. Le dictionnaire comprend trois parties : la première partie, p. 10-169, renferme les verbes de la première et de la quatrième classe (*fa 'ala* et *af 'ala*). Les verbes radicaux de la première classe sont appelés trilitères et, dans cette catégorie, figurent les bilitères dont la deuxième lettre est redoublée ; les verbes de la quatrième classe sont désignés sous le nom de quadrilitères à cause de l'*alef-hamza* qui distingue cette classe. L'auteur rapproche les verbes de ces deux classes ; il expose d'abord les sens analogues qu'ils offrent lorsque le verbe de la quatrième classe est employé comme inchoatif, et ensuite les différents sens qu'ils ont dans les autres cas. La deuxième partie, p. 169-182, est consacrée spécialement aux quadrilitères, c'est-à-dire aux verbes de la quatrième classe (*af 'ala*). La dernière partie, p. 182-319, traite exclusivement des trilitères ou verbes radicaux. Il arrive ainsi que le même verbe se trouve parfois dans deux parties et on ne comprend pas bien l'utilité de ces divisions.

M. G. a remédié, dans la mesure du possible, à ce défaut de méthode en ajoutant un index alphabétique des verbes expliqués dans le dictionnaire. On lui sera reconnaissant de sa peine, car l'ouvrage offre mieux qu'un intérêt historique. Les arabisants qui le consulteront y trouveront de précieuses gloses avec des citations littéraires. Les verbes vocalisés serviront de contrôle pour les dictionnaires arabes en usage chez nous.

La préface d'Ibn al-Qoutiyya donne à entendre pourquoi l'auteur a limité son lexique aux verbes radicaux (à son point de vue, les verbes de la quatrième classe sont des verbes radicaux). Il s'est proposé de réunir les éléments fondamentaux des mots dérivés ; or ces éléments, ce sont pour lui les verbes dans leur forme simple.

La préface comprend les neuf premières pages. A la page 10 commence le premier chapitre, celui de l'*alef-hamza*. Ce chapitre aurait dû porter un en-tête du même genre que celui qui se trouve au commencement des autres chapitres.

Quoique établi sur un seul manuscrit, le texte est correct et ne présente pas de grandes difficultés. M. G. a restitué avec sa compétence bien connue les mots effacés par l'usure, et il a signalé les formes peu correctes ou inusitées ; il a été aidé dans cette tâche par M. de Gœje. Le manuscrit présente à la page 153 une regrettable lacune, qui porte sur la fin du *fa* et le commencement du *mim* de la première partie.

On saura gré au savant et laborieux professeur de Rome d'avoir tiré de l'oubli le livre d'Ibn al-Qoutiyya qui, grâce à cette édition, retrouve sa place légitime parmi les bons ouvrages de la lexicographie arabe.

R. D.

583. — **Petrus der Iberer**, ein Charakterbild zur Kirchen und Sittengeschichte des fünften Jahrhunderts, syrische Uebersetzung einer um das Jahr 500 verfassten griechischen Biographie. Herausgegeben und uebersetzt von Richard Raabe. Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8°, p. vii, 132 et 148; prix 15 marks.

La *Vie de Pierre l'Ibère*, conservée dans une version syriaque, comptera parmi les vies de saints les plus intéressantes qui aient été publiées jusqu'à ce jour. Ecrit en grec vers l'an 500, peu de temps après la mort de Pierre, évêque de Mayouma, cet ouvrage fournit d'importants renseignements sur les premiers rois chrétiens de l'Ibérie, sur l'histoire ecclésiastique de l'époque et sur la géographie de la Palestine. La version syriaque qui reproduit littéralement l'original grec, aujourd'hui perdu, est ancienne et ne doit pas être de beaucoup postérieure au texte qu'elle traduit; elle renferme un certain nombre de tournures grecques qui rappellent les traductions de la Logique d'Aristote et de l'Histoire de Zacharie de Mytilène.

Pierre, de son vrai nom Naburgios, était de sang royal; son père Bosmarios régnait sur l'Ibérie. Élevé dans les sentiments religieux qui animaient sa famille, ce prince avait été envoyé comme otage, à l'âge de douze ans, à la cour de Théodose le Jeune. Le luxe de la civilisation occidentale, loin de l'attirer, ne fit que développer ses goûts pour l'ascétisme. De concert avec son ami et compatriote, l'eunuque Mithridate, il résolut de s'enfuir de Constantinople et de se consacrer à la vie religieuse. Travestis en esclaves, les deux jeunes Ibères gagnent la côte asiatique et se rendent à pied à Jérusalem pour visiter les Lieux Saints. Naburgios et Mithridate reçoivent bientôt l'habit monacal et échangent leurs noms contre ceux de Pierre et de Jean.

Pierre avait à cette époque plus de vingt ans. Il construisit à Jérusalem le couvent des Ibères situé auprès de la tour de David. L'arrivée de l'impératrice Eudoxie, qui chercha à s'attacher ce personnage déjà célèbre pour sa piété et ses miracles, engagea Pierre à chercher une autre retraite. Il se rendit à Mayouma qui formait le port de mer de Gazza. Là il reçut d'abord la prêtrise et, sept ans après, un peu avant le concile de Chalcédoine, il fut nommé évêque de Mayouma.

Le nouvel évêque de Mayouma ne demeura pas à l'abri des persécutions dirigées contre les prélats qui refusèrent d'accepter les décisions du concile. Il dut s'enfuir à Alexandrie d'Égypte, puis à Oxyrynchos dans la Thébaïde, où se trouvaient de nombreux couvents peuplés de dix mille moines. La mort de Marcien apporta un répit momentané aux persécutés qui relevèrent la tête. Timothée Aelurus est élu patriarche et Pierre l'Ibère vient à Alexandrie prendre part à la consécration du nouveau patriarche. Celui-ci n'occupa pas longtemps son siège; il fut exilé à Gangara lors de la reprise des hostilités. Cependant Pierre demeure en Égypte où il encourage les fidèles à persévérer dans leur foi. Rappelé ensuite en Palestine, il étend son apostolat sur la contrée entière, et même au-delà, sur l'Arabie transjordanienne. Sous Basilisque la tran-

quillité renaît un instant et Timothée retourne à Alexandrie; mais, en 477, Zénon décrète de nouveau l'exil des évêques monophysites.

C'est à cette époque que l'auteur de la *Vie de Pierre l'Ibère* fait partie de l'entourage du saint évêque qu'il ne doit plus quitter. Il l'accompagne dans ses pérégrinations, notamment aux eaux de Livias (Betharam) et aux eaux de Ba'aru, non loin de Médaba, à l'est de la mer Morte, où Pierre va chercher le rétablissement de sa santé affaiblie.

De retour à son siège épiscopal, l'évêque de Mayouma reçoit de Zénon l'ordre de se rendre à Constantinople. Il se met en route pour obtempérer à cet ordre, mais il fait agir ses amis pour décider l'empereur à revenir sur sa décision. Ses démarches sont couronnées de succès; la lettre qui le dispense de continuer son voyage l'atteint à Tripoli. Pierre retourne à Mayouma en suivant la côte; arrivé à Azot (Asdod), il est surpris par la maladie qui met fin à ses jours. Son corps est rapporté à Mayouma. Il avait alors près de quatre-vingts ans.

La narration des voyages de Pierre, faite par un témoin occulaire, renferme des détails précis sur les localités parcourues. Malheureusement le traducteur a parfois défiguré les noms grecs des lieux, comme M. Clermont-Ganneau l'a montré dans de récentes communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La traduction allemande de M. Raabe est fidèle, elle est accompagnée de notes qui facilitent l'intelligence de l'ouvrage.

Cette publication fait honneur à son auteur; elle a sa place marquée parmi les meilleures éditions syriaques qui ont paru dans ces derniers temps.

R. D.

---

584. — **Agglutination und adaptation**, by Edwin W. Fay, professor of Latin in Washington and Lee University [Lexington, Virginia]. Reprinted from the Am. J. of Philology, vol. XV and XVI. Baltimore, 1895. In.8, 61 pp., cotées 409-442 et 1-27.

On ne peut qu'accueillir avec sympathie les études consciencieuses et suggestives que nous apporte M. Fay; mais il est difficile de ne point s'étonner quelque peu des prémisses sur lesquelles il croit les appuyer. Je passe sur la question de la constance des lois phonétiques (p. 409), que j'ai déjà trop souvent traitée pour en excéder encore le lecteur : tout en est dit, et, s'il y a quelque part des linguistes qui se plaisent à y voir autre chose qu'une règle de méthode, ou à la contester comme telle, ce n'est vraiment pas notre faute Mais que dire d'un linguiste américain qui débute par poser en fait (p. 411) que, les Indo-Européens primitifs n'ayant joui que d'une fort médiocre civilisation, la grammaire de leur langue ne pouvait pas être riche ni complexe? Oublie-t-il qu'à l'endroit même où il a tracé ces lignes vivait, il y a deux siècles, quelque

peuplade sauvage, presque dépourvue d'institutions sociales, uniquement adonnée à la guerre et à la chasse, et dont pourtant l'idiome serait pour nous autres civilisés un véritable casse-tête ? Si l'algonquin est infiniment plus hérissé que l'anglais, toutes les probabilités sont pour que le grec ait simplifié l'indo-européen.

Ce point mis à l'écart, et toutes réserves faites sur celui de savoir s'il y a jamais eu des racines, si nos ancêtres ultra-primitifs conversaient en monosyllabes, si l'*e* et l'*o* indo-européens, remontent à un ancien *a* (p. 412 sq.); — tous problèmes manifestement insolubles, puisqu'ils nous reportent à une époque sur laquelle nous n'avons aucune documentation comparative, — on suivra avec plaisir et non sans profit les ingénieuses inductions de M. Fay. On y rencontrera parfois d'anciennes connaissances, j'entends des doctrines que la linguistique des derniers lustres, plus soucieuse de bien constater les faits que d'en scruter les origines, avait prudemment reléguées dans l'oubli. On s'étonnera peut-être que le choc de telle ou telle de ces épaves suffise à démolir une construction toute neuve et d'apparence solide ; et, pour ma part, je ne souscris point, malgré les fleurs dont il la couvre (p. 15 i. n.), à l'enterrement de mon hypothèse sur la genèse de l'aoriste en -θη- [1]. Parfois aussi on se heurtera à quelque juvénile nouveauté, faite pour plaire à la fortune qui aime les audacieux, ou, — ce qui est plus grave, mais rare, — à une restitution erronée comme cet ablatif **duced* qu'on nous donne pour le prototype de *dûcit* (p. 415 i. n.) : d'abord, la quantité n'est pas la même ; et puis il n'y a jamais eu d'ablatif **duced*, qui serait resté **duced*, ni même **ducêd*, qui serait devenu **ducê*.

Avec tout cela l'entreprise de M. F. ne peut manquer d'éveiller un vif intérêt. J'en ai dit assez pour faire voir qu'il n'est point banal par le fonds. Il l'est encore moins par le style, souvent relevé d'une pointe humoristique. Dans cette série de processus agglutinatifs des « racines » entre elles, poussée à la fin (p. 19) jusqu'à l' « embryogénie » des racines elles-mêmes, j'ai relevé notamment une explication plus approchée du futur latin (*calêbit*, p. 9) que les théories enseignées jusqu'à présent, des vues fort plausibles sur l'énigmatique impératif en -ον, qui serait un simple accusatif (p. 16), de curieuses spéculations sur l'origine des numéraux (p. 18), et, sur le passage du degré normal au degré fléchi de la racine (p. 414 et 25), une appréciation fort nette du rôle de l'accent indo-européen, de nature à réjouir le cœur d'un linguiste à qui la nomenclature de la *nebentonige Hochstufe* a toujours paru suspecte ou du moins prématurée [2]. Quant à la conjecture glottogonique que l'auteur y substitue, elle vaut évidemment ce que valent toutes les autres, ce qu'on attribuera de valeur au « we may suppose » par lequel sa modestie l'introduit.

1. S'il ne s'agit que de la concordance gr. θ = sk. *th*, il me semble qu'elle a un bon garant dans *vêttha* = οἶσθα.

2. Cf. encore récemment *a Comparative Grammar of English and German*, p. VI.

« We may suppose », oui, c'est là sûrement l'attrait, mais aussi le point faible des recherches de cet ordre : chimériques, non en tant que fausses, — car tout est possible de ce qu'on fait ici passer sous nos yeux, — mais parce que les résultats en sont à jamais indémontrables. Il est très bon que notre science toute de surface soit de temps à autre sollicitée à quelque plongeon dans l'inconnu ; mais les hardis nageurs qui le tentent signalent trop éloquemment les périls du fond pour jamais s'attendre à y être suivis. On peut sans doute — et qui de notre génération linguistique ne l'a pas essayé à son heure ? — reconstituer de façon plus ou moins cohérente, élégante parfois, arbitraire toujours, la série des agglomérations cellulaires d'où serait sortie la langue proethnique. C'est un travail qui suppose, non pas seulement une subtilité, mais encore et surtout une direction particulière du sens d'analyse, qui touchent à la divination et échappent au contrôle parce que ce sont des dons individuels. Si le talent, la méthode et la science y suffisaient, M. Fay nous aurait convaincus.

V. HENRY.

---

585. — **Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues,** eine Studie über das Werk des J. Byrne *Principles of the Structure of Language*, von Dr. Albrecht GRAF VON DER SCHULENBURG, Privatdocent für ostasiatische Sprachen an der Universitæt München. — Leipzig, Harrassowitz, 1895. In-8° 20 pp.

Il y a longtemps que j'ai consacré à l'ouvrage qui sert de sujet à cette courte « Étude » un article [1] que l'auteur ne paraît pas connaître, bien qu'il se rencontre avec moi sur la plupart des points que visaient mes plus expresses réserves. Je ne puis que m'applaudir de cette coïncidence, et, sans croire avec lui que le livre de M. Byrne soit de ceux qui fraient à la science de nouvelles voies, souhaiter que les esprits clairs ou les linguistes au courant du progrès contemporain s'efforcent d'en tirer le grain de vérité qu'il pourrait éventuellement contenir.

V. H.

---

586. — P. ARNDT et W. AMELUNG. **Photographische Einzelaufnahmen antiker Sculpturen.** Munich, Bruckmann, 1893-1895.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la sculpture antique ont eu l'occasion de déplorer l'absence d'un *Corpus statuarum*. Cette lacune ne sera pas comblée en un jour, ni même en un demi-siècle. Les matériaux, dispersés un peu partout, sont en si grand nombre et souvent d'accès si difficile que l'on ne prévoit pas, dans un avenir prochain, la

1. *Revue critique*, XXI (1886), p. 241 ; et cf. *ibid.*, XXV (1888), p. 475.

possibilité d'en dresser même l'inventaire. L'Académie de Berlin a, il est vrai, conçu le projet d'un *Corpus* de monuments antiques et elle a commencé à le mettre à exécution par ses publications de séries (miroirs étrusques de Gerhard, urnes étrusques de Körte, bas-reliefs alexandrins de Schreiber, sarcophages de Robert, bas-reliefs funéraires attiques de Conze, terres cuites de Kekulé, Rohden, etc.). Mais elle n'a encore rien fait pour les statues, sinon de charger M. Michaelis, l'homme d'Europe le plus compétent en la matière, d'étudier l'histoire des grandes collections italiennes. Ce travail préparatoire, dont quelques beaux articles publiés dans le *Jahrbuch* ont montré l'utilité, est loin d'être achevé à l'heure actuelle; et pour les collections d'antiques hors de l'Italie, c'est à peine si l'étude historique a commencé. On sent que la situation est de celles dont il faudra s'accommoder encore pendant longtemps. Le seul ancien essai de *Corpus*, celui de Clarac, sert et peut servir de répertoire pour environ trois mille monuments [1], mais il ne saurait y avoir aujourd'hui de *Corpus* digne de ce nom qu'un recueil de phototypies ou d'héliogravures. En estimant à dix mille, ce qui est peu, le nombre des monuments qui seraient à leur place dans un *Corpus statuarum* (marbre, pierre et métal seulement) et à 100 francs, en moyenne, la somme requise pour reproduire convenablement chacun d'eux, il faudrait mettre un million au service des éditeurs du *Corpus*. A moins qu'un Crésus américain ne s'en mêle,on ne voit pas où l'on trouverait aujourd'hui pareille somme. Et puis, qui pourrait décider les princes romains et les lords anglais à laisser photographier intégralement leurs collections? A cet égard, les choses ont empiré depuis l'époque de Clarac. Plusieurs collections romaines, celle des Ludovisi et des Torlonia, par exemple, sont devenues difficilement accessibles. La faute en est à l'absurde législation qui maintient et aggrave les prohibitions de la loi Pacca. Mais qu'y faire? *Morbos melius novimus quam remedia*.

Les photographes de profession, à peu d'exceptions près, ne photographient pas des collections entières, mais seulement les morceaux bien connus dont la vente est assurée. M. Arndt a conçu l'idée courageuse de se substituer à ces photographes et de compléter leur œuvre. Voyageant de musée en musée, forçant la porte des amateurs et même des marchands, il forme des collections de clichés et en répand des épreuves dans le public à raison de cinq cents par an (c'était là, du moins, son projet primitif, mais nous sommes encore loin de compte, puisqu'il n'y a encore, au bout de deux ans, que cinq cent soixante-dix-huit photographies). En principe, il ne dédaigne que ce qui est absolument sans valeur ou déjà connu par les photographies du commerce; son objectif

1. Le *Répertoire des statues* que je prépare contiendra les silhouettes d'environ sept mille statues et statuettes, en deux volumes; le premier reproduira les planches utiles de Clarac. Mais ce *Répertoire*, dont la publication est proche, n'a pas l'ambition d'être un *Corpus*.

ne recule pas devant la reproduction des plus médiocres fragments. Quand une statue est pourvue d'une tête antique, il fait un ou plusieurs clichés d'après la tête; quand l'œuvre lui paraît très importante, il choisit un cliché de plus grande dimension. J'ajoute que les cinq cent soixante-dix-huit photographies parues, avec un texte auquel ont collaboré MM. Amelung, Bulle et Hauser, coûtent (pour les abonnés) 240 mark et que chaque épreuve peut être acquise séparément à des prix variant entre 50 pfennig et 1 mark. Pour le moment, il y a une trentaine d'abonnés, dont *deux* en France. Cela suffit presque, paraît-il, pour couvrir les frais de l'entreprise, à laquelle M. A. et ses collaborateurs veulent bien se consacrer sans rétribution.

Les musées étudiés jusqu'à présent sont ceux de Vérone, Mantoue, Vicence, Catajo, Parme, Brescia, Pise, Florence, Rome, Wörlitz, Naples, Sorrente, Palerme, Taormine, etc., y compris plusieurs collections particulières. De la qualité des photographies, j'ai peu de chose à dire, sinon que les bonnes épreuves sont rares et qu'il y en a de très mauvaises; mais toutes, sans exception, peuvent rendre service à titre de renseignements. Le texte est fort inégal. Très sobre dans la première livraison, il devient trop abondant dans la troisième. Les auteurs connaissent à fonds certains musées et les collections accessibles de photographies, ce qui leur a permis souvent de dresser des listes précieuses de répliques; mais ils sont parfois moins au fait de la bibliographie courante. Quand une statue se trouve déjà dans le recueil de Clarac, il est nécessaire d'y renvoyer. M. A. et ses collaborateurs ne l'ont fait qu'irrégulièrement. Ainsi la Muse de Mantoue, nº 9, est Clarac 506 B, 1054 A; l'Athéna, nº 16, est Cl. 462 B, 860 B; l'Asklépios de la Villa Mattei, nº 124, est Cl. 678 D, 1641 B; l'Artémis Borghèse, nº 133, est Cl. 516, 1050, etc. Ces indications sont d'autant plus nécessaires, pour les musées de l'Italie du Nord, que la médiocre compilation de Dütschke, à laquelle les auteurs renvoient toujours, donne une bibliographie très capricieuse, omettant souvent l'essentiel. Dans le texte du nº 395, MM. Arndt et Amelung citent Clarac 700, 1654 avec la note : *Rom, Coll. Chablais, wo jetzt?* Mais il s'agit d'une statue bien connue du Vatican, publiée dans les *Monumenti Amaranziani* pl. 47, dans Pistolesi VI, 31, enfin signalée par Helbig, *Führer*, I, 364 avec renvoi à Pistolesi seulement (la bibliographie du *Führer* de M. Helbig laisse à désirer). La statue d'Escamps 19, citée sous le nº 497, est à l'Ermitage (Guédéonow 307). La statue du Louvre phot. Giraudon 1138, citée sous le nº 512, n'est pas inédite, mais a été gravée *Villa Pinciana*, II, 56. En principe, les auteurs feraient bien d'adopter un système d'abréviation pour leurs références et de les donner aussi complètes que possible. Renvoyer, pour cela, à Dütschke, Helbig ou Fröhner, c'est trop souvent exposer le lecteur à ne pas trouver ce qu'il lui faut.

Le défaut capital de l'entreprise de M. Arndt, c'est que sa collection de photographies est d'un maniement très incommode. On sait que le

papier albuminé, employé au tirage des photographies, a une tendance invincible à se retrécir; une fois sorties de leurs cartons, les feuilles se roulent les unes sur les autres et il faut, pour les remettre en place, un bain prolongé suivi d'un séchage dans un buvard. C'est exaspérant (*experto crede*). Il y a cependant deux moyens d'obvier à ce grave inconvénient; je conjure M. Arndt de recourir à l'un d'eux, s'il veut que le fruit de ses efforts ne soit pas perdu. Le premier consiste à tirer les photographies en bleu sur du papier au ferro-prussiate, qui ne se roule pas; ce système très économique, que je préfère, a encore l'avantage d'entraver les tentatives indiscrètes de reproduction. Le second moyen, c'est de tirer sur papier *aristotype* ou sur un des nombreux papiers analogues; je crois que cela reviendrait cependant un peu plus cher. Mais surtout il ne faut pas songer à coller les photographies sur carton. Même en ne donnant à chaque support qu'un millimètre d'épaisseur, on serait bientôt en présence d'une montagne comme celle que forment, dans nos malheureuses bibliothèques, les *Denkmäler* de la série Brunn-Bruckmann. En somme, l'*Einzelverkauf* (désignation abrégée de la collection) est une tentative à encourager, mais il est grand temps d'apporter certaines modifications aux conditions matérielles de l'œuvre pour en assurer l'utilité et le succès.

Salomon Reinach.

---

587. — Félix Ravaisson. **Monuments grecs relatifs à Achille.** Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXXIV, 2e partie. Paris, Klincksieck, 1895. In-4°, 48 p. et 6 pl.

Les trois monuments étudiés dans cette dissertation se rapportent, suivant l'auteur, à la légende d'Achille. Mais il ne s'agit pas précisément de la légende telle que les poèmes homériques la font connaître. L'idée dominante de M. Ravaisson, exprimée clairement tant au début qu'à la fin de son travail, c'est que les œuvres d'art de la belle époque grecque doivent souvent s'expliquer par des traditions différentes de celles que l'épopée homérique a rendues populaires. En principe, cela est parfaitement exact : on n'a qu'à jeter les yeux sur une collection de peintures de vases pour reconnaître combien de fois les légendes qu'elles racontent s'écartent de celles que les textes poétiques ont conservées. L'épopée n'a mis en œuvre qu'une petite partie du *folklore* grec, et nous ne possédons qu'une partie des plus anciennes épopées. Mieux vaut parfois reconstituer des histoires pour expliquer les monuments que d'ajuster de force à ces monuments des traditions que leurs auteurs n'ont pas suivies. Mais cet expédient toujours périlleux n'est de mise qu'en cas de nécessité absolue ; je crains que M. Ravaisson, vivement frappé de certaines difficultés sans grande conséquence, se soit trop pressé d'y avoir recours.

Le premier monument qu'il analyse est un cratère du Louvre, autrefois chez Campana, dont les peintures ont été expliquées par Brunn en 1868 comme représentant la colère d'Achille (*Monum.*, VI, 21 ; *Annali*, 1858, p. 364) [1]. Le héros, vêtu d'une longue robe, est assis sous sa tente ; ses armes sont suspendues dans le champ. Devant lui est Ulysse, assis dans une pose familière; de part et d'autre, deux hommes debout, dont l'un, désigné par une inscription, est Diomède. Dans l'*Iliade*, Ulysse, allant trouver Achille sous sa tente, a pour compagnon non pas Diomède, mais Ajax. Brunn avait déjà noté cette différence entre le récit épique et la peinture, mais sans y attacher grande importance. M. Ravaisson, au contraire, la croit essentielle; il observe, en outre, que l'attitude d'Ulysse ne convient pas à sa mission solennelle et que le costume d'Achille ne peut être celui du héros recevant les ambassadeurs grecs. « Les artistes, dit-il, ne représentent jamais vêtu d'une robe aucun héros, sauf Pâris, dont ils veulent caractériser ainsi la mollesse, et Hercule, lorsqu'il a pris le costume d'Omphale ; si l'on a vêtu de la sorte Achille, ce n'a pu être que pour le représenter à l'époque où, afin de se cacher parmi les compagnes de Déidamie, il s'est déguisé en femme. » Donc la peinture ne comporte pas l'explication proposée par Brunn : c'est Achille à Scyros, recevant Ulysse et Diomède, hésitant encore entre son salut et son devoir, scène que la poésie et l'art ne connaissent pas — c'est la trompette d'Ulysse qui fait sortir Achille de sa torpeur — mais que M. R. *postule*, d'autant plus volontiers qu'elle est en parfait accord avec l'idée qu'il se fait du caractère de son héros.

L'objection tirée du costume d'Achille n'est pas valable. On peut songer à la longue robe des citharèdes, que l'art classique prête à Apollon :

Pythius in longa carmina veste sonat
(Prop.. II, 31, 16).

On peut rappeler aussi que, dans l'épopée, les héros sont vêtus, en temps de paix, de chitons descendant très bas (Helbig, *Épopée hom.*, p. 220). Mais il vaut mieux, je crois, penser simplement au long chiton ionien (Ἰάονες ἑλκεχίτωνες), porté par les Athéniens jusqu'à une époque voisine de Thucydide. Brunn a très ingénieusement cru reconnaître, dans la peinture du cratère Campana, l'influence d'une tragédie d'Eschyle; or, l'Achille eschyléen, en proie à la douleur, était complètement voilé (καθῖσεν ἐγκαλύψας, Aristoph., *Ran.*, 911).

Il y a, d'ailleurs, un argument sans réplique en faveur de l'explication de Brunn. Le Louvre possède un cotyle signé de Hiéron (*Monum.*, VI, pl. 19), où l'on voit d'une part l'enlèvement de Briséis par Aga-

1. M. Ravaisson ne donne pas ces citations avec exactitude (p. 6). A la p. 7, il renvoie à un article de M. Robert dans le *Jahrbuch* de 1881 ; mais le *Jahrbuch* n'existait pas à cette époque; il faut lire *Archaeol. Zeit.*, 1881, p. 137 et ajouter *Bild und Lied*, p. 95. A diverses reprises, il attribue le vase du Louvre à Euphronios, mais n'allègue aucun argument à l'appui de cette attribution. Le vase n'est pas signé.

memnon et Talthybios (ces deux derniers noms sont inscrits), de l'autre une scène analogue à celle du vase Campana, où Achille, Ajax et Phœnix sont désignés par leurs noms. L'interprétation de cette peinture, qui est évidente, et dont l'enlèvement de Briséis, figuré vis-à-vis, précise encore la signification, ne laisse aucun doute sur le sens qu'il faut attacher à la scène expliquée tout autrement par M. Ravaisson.

Enfin, il faut observer qu'Achille à Scyros est un sujet à peu près inconnu des céramistes. Le seul exemple qu'on en ait allégué (*Archæol. epigr. Mitth.*, t. XIII, p. 168) est très douteux. Les noms de Lycomède et de Déidamie ne se sont encore rencontrés que sur un seul vase (*Annali*, 1860, tav. d'agg. I); mais le personnage placé entre eux n'est pas Achille; l'inscription l'appelle Néoptolème.

La seconde scène du cratère Campana représente deux génies ailés enlevant un mort. Suivant M. Brunn, c'est Memnon emporté par Hypnos et Thanatos; M. R. y voit l'apothéose d'Achille, la récompense de son héroïsme dans une vie nouvelle [1]. L'opinion du savant allemand est complétée par la phrase suivante (*Annali*, 1858, p. 372) : « *Vedendo Memnone tralle braccia del Sonno e della Morte, ci si presenta alla nostra fantasia pure l'immagine del Pelide, che dopo aver adempiuto il suo fato, vien trasportato al soggiorno de' beati, l'isola Leuce.* » On le voit, la divergence est minime; M. R. est ici plus près de Brunn qu'il ne le croit lui-même.

Le second monument qui a occupé M. R. est le célèbre bas-relief où sont réunis Hermès, Orphée et Eurydice, bas-relief dont on connaît actuellement quatre répliques. Sur la meilleure (Naples), les personnages sont désignés par leurs noms. Ces noms — inexactement transcrits par M. Ravaisson — sont-ils authentiques? J'incline à le croire, malgré de récentes dénégations. M. R. ne tient aucun compte des inscriptions; il pense que la scène ne représente pas Eurydice rendue par Hermès à Orphée, mais Perséphone, conduite par Hermès, allant rejoindre Achille dans l'île de Leucé.

L'exposé que M. R. a fait de cette opinion est plein de charme, mais il n'a fait, je crois, que donner une couleur poétique à un paradoxe. Je ne méconnais pas les difficultés, déjà bien senties par Zoëga, que comporte l'explication du relief d'Orphée; le moment précis auquel il se réfère est difficile à définir et l'on a déjà supposé, non sans vraisemblance, qu'il s'inspire d'une légende athénienne différente de la version accréditée (cf. Curtius, *Archaeol. Zeit.*, 1869, p. 16). Quoi qu'il en soit, les arguments allégués par M. R. pour reconnaître Achille dans le prétendu Orphée sont bien peu probants. Il insiste, par exemple, sur la coiffure du héros, qui, dit-il, est évidemment un casque et ne peut appartenir qu'à un guerrier (p. 24). Mais le costume tout entier est

1. M. R. se trompe en disant que Brunn reconnaît dans cette scène l'enlèvement de Sarpédon.

celui des Thraces et la coiffure n'est autre que l'*alopékis*, bonnet de peau de renard en usage chez ce peuple. Orphée et Rhésus sont figurés ainsi sur les vases (cf. Heuzey *ap.* Saglio, t. I, p. 187). Si Virgile, dans sa description des Enfers, prête à Orphée une longue robe, c'est que c'était le costume ordinaire des citharèdes ; le poète est représenté ainsi sur des vases, jouant de la lyre, mais coiffé, comme à l'ordinaire, de l'*alopékis* (*Monum.*, t. VIII, 43).

Dans un autre bas-relief bien connu, dont il existe de nombreuses répliques, M. R. voit Dionysos rendant visite au héros Achille dans l'île de Leucé. Il s'agit de la scène où l'on reconnaît ordinairement, depuis Visconti, Dionysos chez Icarios et Phanothea (Erigone). L'hypothèse a été émise que le personnage vers lequel s'avancent Dionysos et son cortège pourrait être un bienheureux, un mort héroïsé ; mais M. Reisch, après l'avoir rappelée (*Griech. Weihgeschenke,* p. 32), en a proposé une autre qui semble meilleure. Il incline à considérer le bas-relief comme un ex-voto d'artistes dionysiaques, qui, dans le banquet commémorant leur victoire, invitent leur dieu tutélaire à y prendre part. M. Ravaisson, en substituant Achille au poète ou au chorège vainqueur, oublie, semble-t-il, que rien, aux yeux des Grecs, ne pouvait caractériser leur héros dans la scène telle qu'elle est ici figurée. Les masques sculptés au-dessous de la *kliné* sont même inexplicables dans son hypothèse, qui, présentée d'ailleurs sous réserves, ne trouvera guère de partisans.

Marchant en dehors des sentiers battus, descendant des idées générales aux faits, tandis que le commun des archéologues remontent des faits aux idées générales — quand ils y remontent, ce qui n'est pas obligatoire — M. R. a écrit des mémoires archéologiques d'une saveur et d'un caractère tout particuliers. Son exégèse est d'un philosophe et d'un artiste, avec je ne sais quoi de jeune et de passionné ; même quand elle s'égare, « on sent qu'elle a des ailes ». Mais il faut savoir résister à ses séductions pour s'en tenir au témoignage précis des monuments. Si l'un des vieux maîtres auxquels nous devons l'Aphrodite de Mélos, le vase de la colère d'Achille, les bas-reliefs d'Orphée et de Dionysos, pouvait savoir quelles pensées M. Ravaisson lui prête, il dirait, comme Socrate entendant Platon lire le *Lysis* : Ἡράκλεις, ὡς πολλά μου καταψεύδεται ὁ νεανίσκος οὗτος !

Salomon Reinach.

---

588. — Th. Mommsen. **Droit public romain**, traduit par P. Fr. Girard (t. V) 1 vol. in-8°, 496 pages chez Thorin-Fontemoing.

589. — P.-Fr. Girard, **Manuel élémentaire de droit romain**, 1er fascicule. In-8°, XVI, 228 p. chez Rousseau.

Avec le cinquième volume qui vient de paraître, M. P.-Fr. Girard a terminé la longue, difficile et très méritoire traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen, commencée depuis plus de huit ans. Ce volume con-

tient l'étude du Principat. Il ne reste plus que les tables générales à publier. Quand elles nous auront été distribuées, nous pourrons — mais pourquoi ne le ferions-nous pas dès maintenant? — remercier chaudement l'auteur de la peine qu'il a prise, pour le plus grand profit des érudits français. Je me reprocherais de ne pas accoler à son nom celui de l'éditeur, M. Thorin, qui n'a pas hésité à se charger de cette lourde publication et qu'un deuil très cruel a obligé de se retirer au moment même où l'achèvement de l'œuvre allait le récompenser de son initiative.

Presque en même temps M. G. a mis dans le commerce le premier fascicule d'un manuel de Droit romain, qu'il qualifie modestement d'élémentaire. Le traducteur du *Staatsrecht*, l'auteur des *Textes de Droit romain*, le professeur qui, depuis plusieurs années, enseigne l'histoire du droit romain était tout désigné pour cette entreprise. Je n'étonnerai personne en avançant qu'il me semble s'en être tiré à son honneur. Je dis « qu'il me semble » pour deux raisons : parce que nous ne pourrons vraiment juger de la valeur absolue du livre que lorsqu'il aura paru entièrement et parce que, même alors, il appartiendra aux spécialistes de porter sur l'œuvre un jugement autorisé. Mais, on peut, sans attendre davantage, signaler à l'attention la partie préliminaire du *Manuel*, c'est-à-dire le chapitre du début sur le Droit romain et l'intérêt de son étude et le livre Ier intitulé « Introduction historique ». Pour répondre aux attaques auxquelles toutes les branches de nos études classiques sont en butte, de la part de gens très pressés, très pratiques et très ignorants, la plupart du temps, il était bon de montrer que le droit romain n'est pas une gymnastique stérile pour les jeunes gens. M. Girard, l'a compris ; ce n'est point qu'il soit de ceux qui veulent en affirmer l'utilité professionnelle immédiate, car, dit-il, très sagement, « le droit qu'il faudrait étudier alors ne serait pas le droit romain vrai, tel que la critique moderne peut chercher à le dégager de l'ensemble des documents qui nous sont parvenus, mais le droit tel qu'il était entendu par nos ancêtres », lesquels l'ont considéré surtout dans ses rapports avec le droit français qui en dérive d'assez loin. Il ne veut non plus y voir seulement une sorte d'exercice de raisonnement, une méthode pour perfectionner l'intelligence juridique. Ce qu'il y cherche surtout c'est un instrument d'éducation historique. « Il n'y a pas de terrain, dit-il, sur lequel on puisse mieux observer comment les lois naissent, comment elles vivent et comment elles meurent. Il n'y a pas d'enseignement qui puisse mieux empêcher de considérer le droit d'un moment historique soit, ainsi que c'est le défaut des esprits purement logiques étrangers au mécanisme de la vie sociale, comme un accident artificiel et arbitraire à la merci des caprices du législateur, soit, ainsi que c'est plutôt le défaut des autres praticiens, comme une œuvre immuable et éternelle. Il n'y en a pas qui puisse plus sûrement former non pas seulement des hommes de métier aptes à interpréter correcte-

ment un texte concret, mais des hommes de science capables de remonter de ce texte à sa raison première, à même de discerner d'un œil sûr les parties saines et les éléments morbides d'une législation, ses garanties de durée et ses chances de transformation. » J'ai tenu à citer ce passage en entier pour indiquer dans quel esprit assez nouveau chez nous l'auteur a abordé la rédaction de son manuel.

Cette méthode, il l'applique dès le premier livre, en exposant les variations des institutions publiques et privées à l'époque, dite royale, sous la république et sous l'empire. Sans doute il n'y a dans tout cela qu'un résumé des travaux les plus autorisés et les plus récents; mais c'est un résumé excellent et où M. Girard a ajouté plus d'une fois des trouvailles personnelles — par exemple, quand il donne un tableau chronologique sommaire des principales lois républicaines (p. 35), en en fixant la date d'après une méthode qui lui est propre et qu'il a déjà exposée ailleurs (cf. *Rev. internat. de l'Enseignement*, 1890, p. 623 et suiv.). Ce qui lui est propre aussi, c'est le choix des références bibliographiques placées au bas des pages; elles sont à la fois savantes, sobres et exemptes de toute pédanterie. Les étudiants et les travailleurs y trouveront l'essentiel et point l'inutile : c'est beaucoup. Je ne sais pas ce que penseront les juristes de ce livre; je serais étonné si les historiens et les amis de l'antiquité romaine ne partageaient point mon avis.

R. CAGNAT.

---

590. — L. LEVY et H. LUCKENBACH, **Das Forum romanum der Kaiserzeit**, Munich et Leipzig, 1895, in-4°, 17 pages, chez R. Oldenbourg.

Résumé exact des connaissances que l'on possède sur la topographie du forum de la république et du forum impérial. M. Luckenbach est au courant des derniers travaux italiens et allemands; il y renvoie au bas des pages à propos de chaque monument qu'il signale. Il n'y a de nouveau dans cette brochure que deux vues cavalières de M. Levy : l'une représente le temple de César, l'autre l'ensemble du forum sous l'empire avec le Capitole dans le fond. C'est un essai de restitution intéressant et vraisemblable : on ne peut guère demander davantage.

R. C.

---

591. — P. SIEWERT. **Plautus in Amphitruone fabula quomodo exemplar graecum transtulerit.** Lipsiae, 1894, apud G. Fockium, 85 pp. in-8°. Prix : 2 M.

Cette dissertation est intéressante. Elle n'arrive pas à faire une lumière bien grande sur le sujet. Le troisième et dernier chapitre : « de uestigiis originis graecae certis » est le plus court; encore pour-

rait-on contester telle ou telle affirmation. D'après M. Siewert, les esclaves romains du temps de Plaute, n'auraient pas reçu de vin de leur maître ; outre que le fait est discutable, ce ne serait pas une raison pour croire que les esclaves ne buvaient pas de vin : il est précisément question dans l'Amphitryon de vin volé et bu en cachette. Les vers du *Stichus* (446 sqq.) : « atque id ne uos miremini, homines seruolos | potare, amare atque ad cenam condicere ; | licet hoc Athenis uobis », ont une tout autre portée : il s'agit non de boire, mais de festoyer et d'organiser de véritables συμπόσια. Je doute fort aussi que l'usage de se réunir chez les barbiers pour bavarder soit exclusivement grec. Le deuxième chapitre traite des traces incertaines d'imitation grecque : ce sont tous les passages pour lesquels il n'y a pas de raison de repousser l'hypothèse de l'imitation. Le premier a pour objet la liberté et l'aisance avec lesquelles Plaute transpose en latin la pièce grecque. Le plus grave défaut d'un travail de ce genre est que nous ne connaissons pas la pièce grecque, qu'il ne nous en est pas même resté le nom de l'auteur. Mais la brochure de M. Siewert sera très utile aux commentateurs de Plaute pour les nombreux passages parallèles qui y sont groupés. Elle rendrait plus de services encore si elle avait un double index : des passages discutés et des expressions et mots étudiés.

Paul Lejay.

---

592. — G. Castellani, **Il « Medo » di Pacuvio** (Estratto dall'*Ateneo Veneto*, Gennaio Marzo, 1895). Venezia, Fontana, 1895, 15 pp. in-8°.

Après avoir cherché à grouper les fragments de *Medus* dans l'ordre de la pièce restituée, c'est encore à une étude des rapports d'une pièce latine à l'original grec que M. Castellani consacre la plus grande partie de son article. Il pense que *Medus* était la suite d'*Égée*, tragédie perdue d'Euripide, qui était elle-même la suite de *Médée*. Le vieux poète aurait donc volé de ses propres ailes, tout en s'aidant de *Cresphonte* d'Euripide et en prêtant à Médée les aventures de Mérope. Ce qui rend vraisemblable cette hypothèse, fondée sur une analyse très fine, c'est que trois autres pièces au moins de Pacuvius : *Dulorestes, Iliona Periboea*, présentent des particularités étrangères à la mythographie hellénique. Il est malheureusement difficile, dans l'état de nos renseignements, d'aller bien loin dans ce genre de recherches et impossible de convaincre les critiques obstinés à nier toute originalité littéraire chez les Romains.

P. L.

---

593. — **Saint Victrice. Son livre « de Laude Sanctorum » d'après** les variantes tirées des manuscrits de Saint-Gal par le chanoine *Sauvage*, publié et annoté par l'abbé Tougard, prêtre du diocèce de Rouen. Paris, ap. E. Dumont et Alphonse Picard, 1895, grand in-8, 40 p.

C'est la première fois que le *De laude Sanctorum* est publié à part intégralement, avec les variantes et gloses des manuscrits de Saint-Gal, relevées par feu l'abbé Sauvage, et que n'avaient pas connues les précédents éditeurs. Cet opuscule est une sorte d'homélie que saint Victrice, archevêque de Rouen vers la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, adresse à ses ouailles. Il les engage à vénérer les reliques que saint Ambroise de Milan et autres personnes lui avaient envoyées au moment où appelé en Angleterre « apud Britannias », il y rétablissait la paix religieuse troublée par les sectateurs d'Arius : « Pacis me faciendæ gratia consacerdotes mei salutares antistites evocarunt. » Le latin du soldat devenu archevêque de Rouen n'est pas celui de saint Augustin et encore moins celui de saint Jérome, qui « brille comme l'ébène ». Saint Victrice aime les alliances de mots « inebrieta sobrietas » ; les antithèses « hujus viduæ incendium defuncti mariti frigus extinxit — in disparili sorte parilis palma virtutis est » ; les périphrases pompeuses « nullius hic indumentum tyrium vomit ardorem », ce qui signifie que « personne ici ne porte aucun vêtement de pourpre ». Les variantes des manuscrits de Saint-Gal ont contribué à éclaircir bon nombre de passages, mais d'autres encore sont restés obscurs malgré les notes savantes de l'éditeur. Comment expliquer celui-ci par exemple : « Omnis ætas... stuperet Rubri pretium maris, et gelatas lacrymas belluarum ? » La glose du manuscrit B de Saint-Gal n'est guère ici plus claire que le texte : « Uniones qui ex lacryma roris et focu (??) marinæ belluæ. Hi gelantur in scaphulis ad solem et lunam. » Nous devinons qu'il s'agit de ces pierres précieuses qui enrichissent les châsses où sont contenues les reliques, mais rien de plus.

Il faut remercier M. l'abbé Tougard de la publication de cet opuscule qui a le mérite d'être le document hagiographique le plus ancien du diocèse de Rouen, et de contenir en outre des fragments d'une version de la Bible antérieure à la Vulgate. Il a mis en tête une préface instructive sur l'Evangélisation de la Flandre, puis de la Frise, commencée par saint Victrice et continuée par ses successeurs.

A. Delboulle.

---

594. — **La Divina Commedia di Dante Alighieri** riveduta nel testo e commentata de G.-A. Scartazzini. Seconda edizione riveduta, corretta e notevolmente arricchita coll'aggiunta del rimario perfezionato del Dott. Luigi Polacco. Milan, Hoepli, 1896. In-12 de xx-1034 p. (et 122 p.; pour le *Rimario* et l'index) Prix : 4 fr. 50.

Deux ans et demi se sont à peine écoulés depuis que la *Revue critique* a

signalé à ses lecteurs la première apparition de ce volume (26 juin 1893, p. 613), et voici qu'une seconde édition nous en arrive aujourd'hui! M. Scartazzini, dont la vie est tout entière consacrée à l'exégèse du divin poème, se montre aussi heureux que surpris de ce beau succès; il peut en être fier, car la faveur qu'a rencontrée son édition *minor* de la *Divine Comédie* est absolument méritée, et cette seconde édition ne fera qu'en accentuer le succès. La plus importante modification à signaler est le plan nouveau sur lequel a été refondu le *Rimario* par les soins de M. Luigi Polacco : la consultation en est rendue incontestablement plus aisée et plus rapide. Quant au commentaire perpétuel qui accompagne le texte, il s'est augmenté d'environ quatre-vingts pages. Est-ce un bien au point de vue de la clientèle scolaire que l'éditeur a eu certainement en vue? La question ne nous intéressant pas directement, nous nous abstiendrons de nous prononcer. Pour nous, désireux de voir le grand public français, nos professeurs et nos étudiants, se familiariser toujours plus avec les classiques italiens, nous ne pouvons que nous réjouir de ce surcroît d'information. Est-il besoin de dire que ce commentaire, malgré les corrections qu'il a subies, porte toujours très nettement la marque de M. Scartazzini, c'est-à-dire de l'homme qui a, sur le poème de Dante, des idées très personnelles et parfois contestables et dont le goût n'est pas, tant s'en faut, aussi sûr que la science? Cette réserve faite, nous ne pouvons assez recommander cette édition de la *Divine Comédie*; quoique fort compacte et peu coûteuse, elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la correction.

Henri Hauvette.

---

595. — G. Cozza-Luzi. **Del ritratto di F. Petrarca nel cod. Vat. 3198. Lettera al chiar**mo sig. **Pietro de Nolhac, conservatore del Museo di Versailles**. Rome, Union coopér. éd., 1895, in-4° (Extr. de l'*Archivio storico dell'Arte*).

Le P. Cozza-Luzi, vice-bibliothécaire de l'Église Romaine, adresse à un de nos collaborateurs, comme au principal représentant des études pétrarquesques en France, un mémoire destiné à compléter par des observations nouvelles ce qui a pu être établi jusqu'à présent sur l'iconographie du poète. La planche qu'il publie reproduit une miniature de grandes dimensions d'un manuscrit Vatican; ce portrait est singulièrement d'accord avec celui qu'a publié M. de Nolhac, dans *Pétrarque et l'Humanisme*, comme provenant de la collection des manuscrits des Carrare de Padoue. Les deux portraits, très différents par ailleurs, fortifient par leur ressemblance générale l'authenticité l'un de l'autre. La miniature du Vatican n'est qu'une copie d'un original antérieur, mais avec tant d'accent personnel, de précision dans les traits (on y voit jusqu'à une verrue au bas de la joue), qu'on peut croire que cet original perdu avait été fait d'après nature. Le P. Cozza a joint à son travail

une étude générale sur le manuscrit *Canzoniere*, transcrit sur un original de Pétrarque et possédé par les Albizzi de Florence. On doit se féliciter d'avoir en mains, aujourd'hui, grâce à son heureuse initiative, un second portrait authentique du poète, bien digne de remplacer des portraits traditionnels plus ou moins faux qui circulent en si grand nombre.

C.

596. — Romizi (A.). **Le fonti latine dell' Orlando Furioso.** Turin. Paravia, 1896. In-8° de 181 p. Prix : 3 francs.

Certes il sera un peu pénible de lire de suite un volume qui se compose d'une foule d'indications sur les passages d'auteurs latins qu'Arioste a imités et de remarques sur la manière dont il les a imités ; car il ne s'agit pas ici en général de caractères diversement conçus, d'épisodes diversement traités, mais d'expressions, de comparaisons que le poète italien traduit ou modifie. Pourtant, outre que M. Romizi, en ajoutant aux rapprochements de critiques parmi lesquels on compte un homme tel que M. Pio Rajna, témoigne d'une singulière connaissance des écrivains anciens, outre les services que son livre rendra pour le commentaire du *Roland Furieux*, on apprend, grâce à lui, à mieux mesurer l'indépendance, l'originalité d'Arioste. On voit, en effet, Arioste, dans le temps qu'on le croyait esclave d'un maître, choisir librement parmi plusieurs modèles et imprimer sa marque au mélange qu'il fait des données qu'il emprunte. Le livre de M. Romizi est un témoignage de plus de la piété profonde, éclairée, laborieuse des professeurs italiens envers leurs classiques. L'exemple est bon à méditer pour nous.

Charles Dejob.

597. — **Autour de Mirabeau. G. Lucas de Montigny** par Alexandre Mouttet, Aix, imprimerie Remondet-Aubin, 1895, gr. in-8° de 24 p. [1].

Je demande la permission de consacrer un assez long article à une toute petite brochure, d'abord parce que cette brochure est remplie de choses intéressantes, ensuite parce qu'elle fait partie d'un précieux ensemble de publications sur lequel l'attention des curieux ne me paraît pas avoir été suffisamment appelée.

Un magistrat-bibliophile, chercheur d'autant de zèle que de sagacité, M. Mouttet, a entrepris, voilà déjà près de vingt années, de traiter, dans

1. On lit à la p. 3 : *G. Lucas de Montigny 1814-1894. Notes et Souvenirs. A Alexandre Dumas fils, son vieil ami A. M.*

une série de notices spéciales, diverses questions qui se rattachent — tantôt de près, tantôt d'un peu loin — à Mirabeau et à sa famille. C'est ainsi qu'il a successivement publié, sous le titre d'*Autour de Mirabeau*, dix fascicules intitulés : *A propos d'une lettre inédite de Mirabeau*, 1877 ; *La Statue de Mirabeau*, 1887 ; *A propos de l'acte de naissance de Mirabeau*, 1888 ; *Une petite-nièce de Mirabeau*, 1890 [2] ; *La maison du marquis de Mirabeau à Hyères*, 1891 ; *Une cour d'amour à Aix en 1891 ; Le contrat et l'acte de mariage de Mirabeau*, 1892 ; *La garde-robe d'une grande dame au* XVIII[e] *siècle*, 1893 ; *La Sainte-Huberty au théâtre d'Aix en 1793*, 1893 ; *La Galerie du château de Mirabeau*, 1894 [3]. Chacun de ces fascicules contient des particularités peu ou point connues relatives soit au grand orateur, soit à divers membres de sa famille, la plus originale peut-être qui exista jamais et en face d'aussi nombreuses révélations, on reconnaît bien vite que les cinq volumes in-8° de MM. de Loménie père et fils, sont loin d'avoir épuisé le sujet. Ce n'est pas seulement par leur charme anecdotique que les onze chapitres de la petite encyclopédie appelée : *Autour de Mirabeau*, méritent d'être recherchés ; ils ne sont pas moins exacts que piquants. Veut-on un exemple du soin minutieux pris par l'auteur pour nous donner des informations d'une précision irréprochable ? Voici le début de sa notice d'aujourd'hui :

« Philippe-Joseph-Gabriel-Lucas de Montigny, qui vient de mourir à Aix (14 nov. 1894), avait, depuis près d'un demi-siècle, fait de la Provence son pays d'adoption. Fils de Jean-Marie-Nicolas et de Thérèse-Lise Roland, — la fille du statuaire Roland, membre de l'Institut, — il était né à Paris, rue de Tournon, n° 12, le 18 décembre 1814. Son père, issu du mariage de Jean-Robert-Lucas de Montigny, sculpteur, et d'Edmée-Adélaïde Baignères, a été baptisé le 11 février 1782, par un prêtre de la paroisse de la Madeleine-Ville-l'Évêque, le père présent. Il avait pour parrain Jean-François Vitry, et pour marraine sa tante maternelle, Marie-Rosalie Thierry, épouse de Jean-Baptiste Baignères, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, — un des praticiens renommés de l'époque, — médecin du roi, ami de Mirabeau auquel il avait sauvé la vie. C'est cet enfant qui fut pris en adoption par le comte de Mirabeau. Il est essentiel de dire dans quelles circonstances ».

Ces circonstances, et bien d'autres circonstances après celles-là, le savant magistrat les retrace avec la même parfaite netteté qu'il doit apporter dans la rédaction de ses jugements. C'est plaisir de suivre un guide aussi sûr que le biographe des deux Lucas de Montigny, évoquant

2. Il s'agit là de la femme de tant de verve et de tant d'esprit qui est si célèbre sous le pseudonyme de *Gyp*.

3. On annonce la prochaine publication de deux autres fascicules : *L'hôtel Mirabeau à Aix. Le duc de Vendôme et la Belle du Canet. — Mirabeau à Manosque. Interdiction, infortunes conjugales, rupture de ban.*

tour à tour les sœurs de Mirabeau, Mme de Lasteyrie du Saillant [1] et Mme de Cabris, ses amis Cabanis, Frochot, La Marck, décrivant la magnifique collection de lettres autographes et manuscrits pieusement formée par le fils adoptif de l'éloquent tribun et dont il tira—œuvre de sa vie entière — les *beaux mémoires*, comme a dit Michelet, imprimés en huit volumes (1834-35). M. Mouttet nous présente en ces termes le fils du conseiller de préfecture de la Seine (p. 8) : « C'était un homme d'exquises relations, un fin et spirituel lettré, très au courant des hommes et des choses du XVIIe et du XVIIIe siècles. Grâce aux relations de son père, il fut, jeune encore, mêlé au mouvement littéraire de l'époque. Jules Janin, qui était l'ami de la famille, le prit en grande affection ; il devint bientôt le camarade de Théophile Gautier, de Méry, d'Alphonse Karr, d'Arsène Houssaye, etc. Il écrivit des articles et des nouvelles qui furent remarqués. L'*Artiste* lui confia sa *Chronique des théâtres*. Si les circonstances ne l'avaient pas entraîné loin de Paris, son nom brillerait aujourd'hui de quelque éclat à côté de celui de ses amis que nous venons de citer. »

Suivent bien des détails sur le mariage de Gabriel-Lucas de Montigny (26 mars 1843) avec Mlle Charlotte de la Ferté Meung-Champdioux, sur son installation en Provence, sur divers actes mémorables de sa vie : la reconstruction du château de Mirabeau, le rétablissement en ce château de la bibliothèque et de la galerie des portraits des Riqueti, la préparation de l'édition des quatre mille lettres échangées entre le marquis et le bailli de Mirabeau conservées dans les archives du château, projet malheureusement abandonné au moment où le premier volume était prêt pour l'impression [2], la découverte en un grenier de paysan de la correspondance que l'on croyait perdue, entre le marquis de Mirabeau et le chevalier de Vauvenargues [3], la générosité empressée avec laquelle il céda à M. Gilbert, l'éditeur du *Vauvenargues* de la librairie Furne, les lettres du jeune officier à son camarade Victor de Mirabeau [4], sa liaison avec

---

1. Voir (p. 7) une fort intéressante lettre sur les ruines du château de Mirabeau près de Pertuis, Vaucluse), écrite par la marquise du Saillant, le 25 mars 1820, à M. Pin, ancien avocat au parlement de Provence, à Apt, tirée des archives de famille de M. de Berluc-Perussis (au château de Porchères) et communiquée par l'aimable érudit.

2. M. Mouttet nous apprend (p. 13) que la correspondance des deux frères fut libéralement prêtée à M. Louis de Loménie et qu'elle ne fut rendue à G. Lucas de Montigny que quarante ans après. Il ajoute que cette correspondance devrait, tant elle est importante, prendre place dans la *Collection des documents inédits*. Mais, à quatre cents lettres en moyenne par volume, il ne faudrait pas moins de dix forts in-4° et ce serait un total effrayant, non pour les lecteurs, mais pour le Ministère de l'Instruction publique.

3. C'est à tort, observe M. Mouttet (p. 13. note 1), que l'on s'obstine à appeler l'auteur de *Maximes*, le marquis de Vauvenargues. A peine était-il chevalier, étant décédé en 1747, quinze ans avant son père, qui ne mourut qu'en 1762.

4. Le biographe reproduit (p. 14-15) la lettre écrite par M. Gilbert, le 22 janvier 1857, à l'heureux trouveur pour obtenir de lui les pages inédites du « plus atta-

le poète Autran qui répondit à une invitation du châtelain par un sonnet si gentiment tourné [1], ses travaux littéraires, notamment ses *Récits variés* qui furent chaleureusement loués, dans le *Journal des Débats*, par M. Henri Houssaye [2].

Pour achever de faire bien connaître M. de Montigny, je reproduis les dernières et bien touchantes lignes de l'opuscule : « Nous ne saurions mieux terminer ces *notes* que par un extrait de la lettre qu'Alexandre Dumas fils nous a adressée en réponse à la douloureuse nouvelle de notre ami bien regretté.

Marly-le-Roi, 19 novembre 1894.

« Mon cher ami,

« Je suis tout peiné de la mort de M. de Montigny, un des esprits les plus délicats, les plus fins et les plus modestes en même temps que j'ai connus. Il était de ceux avec lesquels j'aurais voulu avoir un commerce intellectuel régulier. Il m'avait pris depuis longtemps déjà en sympathie et me l'avait prouvé en maintes circonstances. Je suis à l'âge des tristesses naturelles auxquelles s'ajoutent presque tous les jours celles qui nous viennent du départ de ceux avec qui nous cheminions en accord de cœur et de confiance... Bien affectueusement à vous.

« A. Dumas fils. »

« Contresigner un tel jugement est à la fois un honneur et un devoir

---

chant des moralistes », et déclare, à cette occasion, que M. de Montigny était le *plus complaisant*, le *plus désintéressé*, le *plus communicatif* des hommes de lettres ». J'en sais quelque chose, car, peu de temps avant sa mort, il me transmit gracieusement des lettres autographes qui vont paraître dans le tome VI de la *Correspondance* de Peiresc (Lettres à sa famille).

1. *A. L. de Montigny au château de Mirabeau*. Voici les trois premiers et les trois derniers vers :

Oui, j'irai te voir sur ta roche nue;
J'irai te chercher dans ta haute tour
Toi, dont la missive est la bienvenue,
. . . .
Après l'aigle vient le ramier sauvage,
Et Montigny vient après Mirabeau,
Comme le beau temps succède à l'orage.

2. Voir (p. 18-21) des extraits des deux articles du nouvel académicien. M. Mouttet analyse (p. 21-23) un ouvrage historique laissé par son ami et qui est prêt pour l'impression : *Un procès scandaleux au* XVIIIe *siècle*. Il s'agit du procès de la présidente de Saint-Vincens avec son ancien amant, le maréchal duc de Richelieu. Le même sujet a été déplorablement traité par feu Mary Lafon sous ce titre : *Les dernières armes de Richelieu. Mme de Saint-Vincent (sic)*. M. Mouttet critique avec une juste vivacité ce livre où l'auteur a prodigué, comme dans sa prétendue *Histoire du Midi de la France*, les erreurs de tout genre enjolivées de couleurs romanesques. Signalons en la note 2 de la page 22, un petit lapsus, une distraction d'homme d'esprit. M. Mouttet dit là du président Mazaugues, que c'était un « descendant de Peiresc ». Il eût été plus correct de dire : un parent par alliance. Mais que l'on me pardonne une aussi insignifiante chicane !

pour celui qui a pu, de plus près encore, apprécier l'esprit et le cœur de Lucas de Montigny. »

T. DE L.

---

598. — R. P. DROCHON. **La petite Eglise**, essai historique sur le schisme anticoncordataire, avec carte et portrait; un vol. in-12 de xv-416 pages. Paris, maison de la Bonne Presse, 1894.

Cet *Essai historique*, dédié à « Marie conçue sans péché », muni d'approbations et d'autorisations très spéciales et imprimé par des gens qui ne publient que de « bons » ouvrages, n'est évidemment pas un livre d'histoire au sens ordinaire de ce mot. Il n'y faut chercher ni l'impartialité ni la sérénité qui devraient toujours accompagner le récit des faits historiques. Le R. P. Drochon, « des Augustins de l'Assomption », commence par où les historiens vulgaires croient devoir finir; il juge, c'est-à-dire condamne dès la première page ceux dont il veut narrer les faits et gestes; en outre, il ignore de propos délibéré un certain nombre de sources que des historiens laïques ou même des ecclésiastiques séculiers mettraient sans hésiter au rang des plus importantes. La très curieuse *Histoire des sectes religieuses* de Grégoire est dans ce cas. On y trouve au livre III un chapitre 29 consacré tout entier aux « anticoncordatistes ou blanchardistes, clémentins, purs, puristes, parfaits, petite Église, louisistes », et les documents précis abondent dans ce chapitre; le P. D. a mieux aimé s'en priver que d'avoir à citer « Catilina-Grégoire le trop fameux Grégoire ». Est-ce pour une raison analogue que cet historien souvent minutieux a passé sous silence la plus importante de toutes les petites églises, celle de Lyon et des régions circonvoisines, dont l'histoire exigerait un gros volume? Je ne saurais le dire; mais le P. D. doit avoir eu ses raisons; sans cela il serait impardonnable. Peut-être cet écrivain de la « bonne presse », a-t-il eu peur d'avoir à reconnaître la loyauté parfaite et l'éminente vertu de ces schismatiques affreux. C'est dommage, car le livre du P. Drochon. quoique mal digéré, ne sera pas inutile à ceux qui voudront étudier l'histoire religieuse du XIXe siècle. Il contient une foule d'indications bonnes à recueillir, et les documents inédits qu'il publie pourront servir un jour, si l'on prend la peine de les contrôler, de les soumettre aux règles de la véritable critique. Mais peut-on demander autre chose à un ouvrage de ce genre? Il vaut ce que valent d'ordinaire les factums, les pamphlets, les réquisitoires; ce n'est pas de l'histoire, mais ce sont des matériaux qu'un historien pourra mettre en œuvre, et, somme toute, le P. Drochon a bien fait de les mettre au jour.

A. GAZIER.

---

599. — Jérome Bujeaud. **Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest**, avec les airs originaux. — Niort, Clouzot. 1895. 2 vol. gr. in-8°.

« La vieille chanson, la chanson que chantaient nos pères s'en va et meurt étouffée sous l'amas de romances et de gaudrioles que nous envoient les villes. Encore quelque temps et elle aura complètement disparu », disait, il y a trente ans déjà, Jérome Bujeaud, lorsqu'il imprimait la première édition de son recueil (I, 12). Et il faut le reconnaître, cette prédiction chagrine s'est réalisée. La vieille chanson qui pendant des siècles avait su revêtir tous les idiomes, s'accommoder à toutes les coutumes, s'assimiler à tous les esprits, et quelque ancienne qu'elle pût être, se rajeunir chaque matin en se façonnant à la mode du temps, malgré qu'elle conservât son doux parfum d'antiquaille, la vieille chanson, dis-je, est bien morte; elle n'a pu résister à la transformation générale des mœurs et des habitudes de la vie réalisée depuis une cinquantaine d'années. La facilité donnée aux populations de se transporter d'un point à un autre, l'instruction répandue à profusion dans des esprits encore mal façonnés à la recevoir, et, par dessus tout, le service militaire imposé à tous, qui a amené tous les jeunes gens des campagnes à la caserne, tout cela a tué la chanson comme la comprenaient nos pères. Les générations rurales actuelles la méprisent et l'ignorent; elles trouvent bien préférable ce qu'elles entendent chanter en ville. *Les Blés d'Or, les Stances à Manon*, ou *la Sérénade du Pavé* ont tout détrôné, Notez-bien que je ne critique pas, je constate, et je serais désolé de contrister en quoi que ce soit les aimables auteurs de ces romances. Tout cela, d'ailleurs, me paraît être l'effet de cette loi d'évolution constante à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Bujeaud, dans sa préface (I, 6 et s.), semble l'avoir soupçonné et je me persuade que, s'il lui avait été donné de vivre jusqu'à notre époque, il aurait trouvé la formule précise de cette idée entrevue. La chanson *populaire* ne fût-elle point d'abord un enfant de la ville, avant de se réfugier aux champs? Le progrès, en toutes choses se fait d'ordinaire plus facilement admettre au sein des agglomérations nombreuses, pour se répandre ensuite un peu partout. Combien d'usages, nés très certainement dans les villes et considérés aujourd'hui comme surannés, ne retrouve-t-on pas encore dans nos campagnes? Pourquoi n'en serait-il pas de même de la chanson? Pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas du moins le plus souvent vu le jour à la ville, et, de là, ne se serait-elle pas répandue jusqu'au dernier des villages où elle finit de s'oublier?

Si cette théorie est exacte, il n'est pas de raison pour que les compositions de MM. Mac-Nab, Xanrof, Fursy, Delmet, ne deviennent aussi populaires aux champs qu'elles le sont aujourd'hui dans tous les *Music-Hall* de la capitale. Elles le seront au même titre que l'étaient la *Chanson de la Mariée* (II, 23), ou celle du *Soldat par chagrin* (II, 251) qui s'est engagé « pour l'amour d'une blonde », ou bien l'air : *Celui que*

mon cœur aime tant (I, 272). Quant à ces dernières elles auront complètement disparu. C'est bien commencé déjà, aussi faut-il se féliciter de voir riémprimer un recueil aussi important que celui de Jérome Bujeaud, intéressant tous ceux qui étudient les mœurs et les coutumes d'autrefois, tous les *folk-loristes*, tous ceux qui veulent apprendre l'âme vraie d'un peuple. Une bonne part de ces chants recueillis en Poitou et dans les Charentes ont une origine étrangère à ces provinces; chaque fois qu'il l'a pu l'auteur a constaté les rapprochements à faire. L'ouvrage lui-même est, d'ailleurs, trop connu pour que j'insiste plus longuement sur ses mérites.

H. Baguenier Desormeaux.

---

600. — Bottero (Ernesto.) **Prudenza di Stato o Maniere di governo di Giovanni Botero.** Milan, Hoepli, 1896. In-8° de LXXVII-551 p. Prix : 6 francs.

Les événements qui se sont accomplis en Italie depuis cinquante ans ont attiré l'attention sur les Piémontais d'autrefois et en général sur tous les écrivains qui montrèrent jadis de la confiance dans l'avenir du Piémont. Botero, en ce moment, jouit d'une sorte de vogue. Après M. Gioda, dont nous avons annoncé ici les gros volumes, après M. P. Orsi, un membre de la famille, M. E. Bottero, avocat à Turin, consacre un nouveau livre à l'auteur de la *Ragione di Stato*. Cette fois, c'est un ample extrait des ouvrages de Botero, destiné à montrer la cohérence, la générosité, la finesse des doctrines de ce publiciste. Le compilateur n'a d'autre tort que de supprimer l'indication des passages auxquels il emprunte les morceaux cités; c'est, dit-il, pour nous inspirer la curiosité de nous reporter aux textes originaux; mais le moyen pourrait bien aller contre le but. Par contre, les soixante-dix-sept pages qui forment la préface sont instructives, sans parler même de celles où se trahissent d'une manière piquante les préoccupations du jour. (V. notamment la p. XLIV et surtout la p. LXXV où l'auteur laisse apercevoir le rêve d'une fraternelle union entre le roi d'Italie et la papauté s'appuyant l'un l'autre pour leur avantage réciproque.) On y verra que, bien que Botero ne réfute pas expressément Machiavel à chaque page, il n'est pas juste de dire qu'il n'avait pas l'intention formelle de ruiner le machiavélisme. On y verra encore qu'il est inexact d'affirmer que Botero, parce qu'il tenait pour le gouvernement monarchique, a méconnu absolument les avantages des États libres. Enfin, on trouvera des arguments qui paraissent solides opposés aux doutes assez fondés qu'on a émis sur la réalité des sept années de voyages que Botero s'attribue.

Charles Dejob.

---

601. — Dr Rudolf Steiner, **Friedrich Nietzsche, ein Kæmpfer gegen seine Zeit.** Weimar, Emil Felbert, 1895. In-8, xii, 125 pp.

M. Steiner, écrivain élegant et amateur de fantaisies métaphysiques, se compromet ici, comme jadis sur Gœthe, dans une étude d'histoire littéraire qui n'est pas son fait. L'œuvre indispensable d'exposer Nietzsche populairement reste à tenter. Le chapitre consacré à décrire l'idéal nietzschien, l'« Uebermensch », l'individu surhumain, est sans doute le meilleur. Le chapitre de tête sur le caractère de Nietzsche est peu documenté et peu dans le sujet. Le Nietzsche-Archiv de Naumburg a été à la disposition de M. Steiner. On ne voit pas ce qu'il en a tiré.

Dans le chapitre final sur l'évolution de Nietzsche, M. St. se borne à nous dire que son auteur a ignoré Stirner et qu'il a été disciple de Schopenhauer jusqu'en 1878. Cela est insuffisant et Nietzsche a lui-même décrit autrement sa généalogie intellectuelle. Il faut relire cette « *Hadesfahrt* », où il évoque les ombres des aïeux : « Ce furent quatre couples qui ne se refusèrent pas à moi, tandis que je sacrifiais : Épicure etMontagne, Gœthe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer » (*Menschliches, Allzumenschliches*, 2e éd. 1894, p. 179). Et voilà ses maîtres.

Charles Andler.

---

602. — Bibliothèque scientifique contemporaine. **Les cavernes et leurs habitants**, par J. Fraipont. Paris, J.-B. Baillière, 1896. In-8°, 334 p., avec 89 figures dans le texte.

Il existait, jusqu'à présent, un ouvrage sérieux sur les troglodytes préhistoriques et historiques : c'est celui de Boyd Dawkins, publié en anglais et traduit en allemand (1876). Depuis une vingtaine d'années, les explorations de cavernes anciennement habitées ont donné beaucoup de résultats nouveaux, notamment en Moravie (Maschka) et dans les Pyrénées (Piette); d'intéressantes recherches, faisant suite à celles de M. Dupont, ont aussi eu lieu en Belgique. Rien qu'en dépouillant les deux recueils français *Matériaux* et *Anthropologie*, un compilateur soigneux pouvait donner une édition mise au point du livre de Boyd Dawkins et, par suite, rendre service. M. Fraipont, auteur de quelques mémoires estimés sur les cavernes et l'anthropologie de la Belgique, n'a même pas montré, dans l'ouvrage que nous annonçons, les qualités d'un bon compilateur. Il n'y a là ni exactitude, ni soin, ni conscience dans l'indication des sources. Les erreurs de détail sont innombrables ; les noms les plus connus sont horriblement estropiés. Ainsi Prestwich devient *Preswich* (p. 10), la grotte de Reilhac s'appelle *Reinhach* (p. 46), Penck devient *Peuch* (p. 66), Predmost se transforme en *Premœst* (p. 75), Arcy sur Cure est *Arcy sur Eure* (p. 168), Roach Smith

se dédouble en deux auteurs, *Roach* et *Smith* (p. 281), la Caramanie et la Gédrosie deviennent la *Carmanie* et la *Getrosie* (p. 279). Voici un spécimen du style de l'auteur (p. 293) : « Les latomies de Sicile ou de Syracuse moderne sont célèbres par les cruautés de Denys le Tyran et de Verrès, qui y faisait enfermer les criminels et les victimes de son despotisme. Et plus loin (p. 301) : « Nous voyons encore, dans les anciens auteurs, que les druides gaulois et bretons exécutaient leurs mystères dans des cavernes. » Naturellement, M. Fraipont ne nous dit pas — et pour cause — quels sont les *anciens auteurs* qui racontent cela. Je pourrais aussi transcrire des citations réjouissantes de Virgile faites aux p. 314-315, mais à quoi bon insister ? Il n'y a guère de page où l'on ne trouve des traces de précipitation et d'incurie. La *Bibliothèque scientifique contemporaine* aurait eu tout intérêt à ne point s'augmenter de ce livre-là.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henry Harrisse vient de faire paraître à la librairie B. F. Stevens, de Londres, un travail intitulé *John Cabot, the discoverer of North America, and Sebastian his son, a chapter of the Maritime History of England under the Tudors, 1496-1557* (In-8°, xi et 503 p., 10 cartes et fac similé. Chez H. Welter, 59, rue Bonaparte). C'est un ouvrage entièrement différent de son *Cabot*, paru en français en 1882. Le présent se recommande notamment par un *Syllabus* de quatre-vingt-quatorze documents, dont bon nombre d'inédits, par la première histoire exacte de l'expédition de 1526 à La Plata, et par un examen très serré de l'œuvre scientifique de Sébastien Cabot, c'est-à-dire, sa cartographie, ses prétendues découvertes de la déclinaison et de la variation magnétiques, sa méthode pour déterminer la longitude en mer, son hydrographie et ses instructions nautiques. M. H., preuves en main, fait de ce Vénitien un charlatan fieffé, qui n'a jamais rien découvert, rien inventé, en quoi que ce soit.

ALLEMAGNE. — Nous avons à mentionner, entre autres publications récentes de la librairie *Freytag-Tempsky* (Prague et Vienne) : des notes (*Schüler-Commentar*) pour les Catilinaires, le *de Imperio Pompei*, les *pro Ligario et pro Dejotaro* de H. Nohl ; des textes de thèmes latins avec traduction pour les élèves de *prima* par H. Knauth ; une édition classique des *Métamorphoses* de Zingerle et Schwertassek (le texte de l'édition critique de M. de 1884 a été modifié en une centaine de passages notés ici p. 347) ; une *Énéide*, avec morceaux choisis des *Bucoliques* et *Georgiques* de Kloucek (3ᵉ éd. sans changements) ; une édition classique de la première partie des *Annales* (liv. I-VI) par J. Muller et A. Th. Christ (le texte est celui de l'édition de Müller, 1884, chez les mêmes libraires ; 5 cartes et 12 gravures assez bien choisies) ; enfin, un *Quinte-Curce* de H. W. Reich (beaucoup de cartes et de gravures ; celle qui reproduit la fameuse mosaïque a des reflets de toile cirée faux et désagréables — particularité propre à cette édition — dans les lacunes de l'auteur, intercalation de longs développements en allemand). Dans la collation avec notes

en allemand, une édition du livre XXVI de *Tite-Live*, par Ant. STITZ (les notes ont une forme encore plus élémentaire que dans la collection de Perthes). — Citons encore un programme de Burgdorf, 1895, de M. Fr. LUTERBACHER : *Die rœmischen Legionen und Kriegsschiffe wæhrend des zweiten punischen Krieges*. M. L. a utilisé, rectifié et complété une thèse de Bonn, 1875, de M. L. Schemann, et il a adopté dans son exposé l'ordre chronologique qui est le plus simple. On se doute qu'entre cette petite notice claire, concise, pleine de faits, de 44 p., et les articles correspondants du Tite-Live de Riemann, la différence est grande ou plutôt il n'y a à faire aucune comparaison. — Voici enfin un programme de Bernburg (1895), par K. HACHTMANN : *die Verwerthung der vierten Rede Ciceros gegen C. Verres (de Signis) für Unterweisungen in der antiken Kunst*. Deux parties : énumération des artistes grecs cités dans le discours, leur vie et leurs œuvres; puis sujets des œuvres d'arts citées par Cicéron; dieux et héros représentés. L'idée semble heureuse; et cette méthode, appuyée sur de bons atlas, procurerait aux élèves un repos des plus instructifs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 décembre 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Derenbourg décédé. Au premier tour de scrutin, M. Cagnat obtient 8 voix ; M. Salomon Reinach, 6 ; M. de Beaucourt, 7 ; MM. Cordier, Giry et Deveria, chacun 5 voix. Les votants étant au nombre de 36 et la majorité étant de 19, l'Académie procède à un second tour de scrutin : M. Cagnat obtient 25 voix; M. S. Reinach, 1 ; M. de Beaucourt, 10 En conséquence, M. Cagnat est élu, et son élection sera soumise à l'approbation de M. le président de la République.

M. Gaston Paris, à l'occasion d'une brochure de M. Schuchhardt, correspondant étranger de l'Académie, exprime le vœu que, dans la prochaine édition de l'Annuaire de l'Institut, les prénoms des associés et correspondants étrangers soient reproduits avec la plus grande exactitude, et montre par des exemples les graves inconvénients qui résultent de la traduction ou des altérations des prénoms.

M. Maspero, président, annonce qu'il y a lieu de procéder à l'élection de trois correspondants étrangers.

M. Héron de Villefosse communique de la part de M. Demaeght, commandant de recrutement dans la province d'Oran, une inscription trouvée à Lamoricière, l'antique Altava, et relative à une grande insurrection des Maures qui éclata en Mauritanie vers l'année 253, et ne prit fin qu'en 260. On pourrait la désigner sous le nom de révolte de Faraxen, du nom du principal chef qui conduisait les tribus insurgées. Cette inscription de Lamoricière prouve que la révolte s'étendit à l'O. de la province, et elle permet, en outre, d'ajouter le nom de la seconde cohorte des Sardes à la liste des troupes qui contribuèrent à soumettre les rebelles.

M. Maspero annonce que des scarabées et des objets égyptiens ont été découverts à Éleusis, au cours des fouilles entreprises par la Société archéologique d'Athènes. On espérait y trouver des documents d'une certaine antiquité à l'appui des idées récemment exposées par M. Foucart. Mais l'examen a montré à M. Maspero que tous datent de l'époque ptolémaïque. Ce sont de petites amulettes qui étaient en faveur auprès des dévôts vers l'époque gréco-romaine, et on ne peut les invoquer à l'appui de la théorie de M. Foucart.

M. Senart propose une nouvelle explication d'une inscription indienne conservée au Cabinet des médailles, déjà publiée trois fois, mais d'une manière insuffisante.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 52 — **30 décembre** — **1895**

603. — A. Socin et H. Stumme, **Der Arabische Dialekt der Houwâra des Wâd Sûs in Marokko**. Leipzig, Hirzel, 1894, 144 pp. gr. in-8°.

M. Socin s'est consacré spécialement à l'étude des dialectes arabes du Maroc, soit seul [1], soit avec l'aide de M. Stumme [2]. Dans cette nouvelle dissertation les deux collaborateurs ont entrepris de faire connaître un de ces dialectes, celui des Houwâra, cantonnés dans le Ouâd Soûs. Ils ont, pour ce, profité du passage à Dresde, en 1894, d'une troupe d'acrobates marocains, où se trouvait un jeune arabe originaire de cette tribu. Ils ont chambré leur patient et l'ont vidé en conscience. Cette source unique à laquelle ils ont puisé la matière philologique qu'il nous offrent aujourd'hui, est peut-être un peu suspecte, et l'on peut demander si les informations arrachées non sans peine au jeune 'Ali Bel-lahsan Boukhris, qui m'a l'air d'avoir pas mal roulé de par le monde, doivent être considérées comme des échantillons rigoureusement authentiques de sa langue maternelle. Mais les auteurs n'avaient pas le choix; et, en attendant que leurs documents soient contrôlés par quelque philologue travaillant sur place, dans le milieu originel, il faut leur savoir gré de nous les avoir donnés tels quels. Ils consistent dans une vingtaine d'historiettes et contes intéressants, non seulement pour la linguistique, mais pour le folk-lore. La première, par exemple, est une curieuse version du Petit Poucet.

1. *Abhandlungen der philolog.-hist. Classe* der *k. Sæchsischen Gesellsch. der Wissensch.* 1893, vol. IV n· 3; sur le dialecte de Mogador.
2. *Ztschr. der d. morgenl. Gesellsch.* vol. XLVII, fasc. I.

A noter, comme particuliers à ce dialecte, l'emploi de *'âl*, au sens de *ghaîr* (« qui n'est pas »); *'am*, « avec »; *cha'bît*, « queue »; l'exclusion de l'article dans les mots commençant par un *â* long (influence berbère qui se manifeste sous plus d'une forme dans ce dialecte); etc... Je ferai remarquer que l'intercalation fréquente d'un *oü* bref après le *b* et avant la voyelle suivante, se retrouve dans le dialecte des Bédouins Syriens qui disent, par exemple, *boüeîn* pour *beîn*, « entre »; de même l'intercalation d'un *ĭ* furtif après *k*, *g*, rappelle le phénomène turc (*Kiâfir*, pour *Kâfir*, *guiâv* pour *gâw*) [1]. L'explication de *m'çriya* (p. 66. fo.) « chambre » (= *tamsert* en Chilha), par le latin *maceria* est bien invraisemblable.

Clermont-Ganneau.

P. S. — Je profite de l'occasion pour revenir sur quelques points que j'avais touchés, dans mon article précédemment publié sur la grammaire du dialecte arabe de Tunis [2], de M. Stumme, l'un des deux auteurs de la présente étude, points sur lesquels je retrouve dans mes notes plusieurs observations complémentaires que j'avais négligé de transcrire.

Le nom complet de *Tayibèt el-ism*, que j'ai montré avoir été au xiiiᵉ siècle celui de la ville de *Tayibè* — tout court — de la région de Césarée, a été intégralement conservé par la toponymie syrienne, mais dans une tout autre région; cette *Tayibèt el-ism* homonyme est aujourd'hui une petite localité insignifiante du Haurân, située à 5 kilomètres au sud-est de Nawâ. L'identité de ce toponyme avec le nom de plante tripolitain qui, à ce que je crois, désignerait le « fusain », est donc maintenant pleinement assurée.

M. Stumme considère *ẓâda*, au sens de « aussi », comme une altération du substantif *ẓîâda;* j'ai dit que je serais plutôt tenté d'y reconnaître le verbe *ẓâda*, *ẓâd*, employé comme auxiliaire. La locution, propre au dialecte des Houwâra, *ẓattâni*, « aussi, encore », me paraît être un argument de plus en faveur de cette dernière façon de voir, cette locution se décomposant visiblement en *ẓâd* + *tâni*, littéralement « il a augmenté + second ». Reste toujours la difficulté d'expliquer le maintien du *a* final dans le *ẓâda* tunisien. *A* serait-il un affaiblissement du suffixe féminin *hâ*, jouant vis-à-vis du verbe le rôle de

---

1. Ces faits, et d'autres similaires, rentrent dans une loi générale de la phonétique de l'arabe dit vulgaire, sur laquelle j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'appeler l'attention, et que je formulerai ainsi : certaines articulations, au contact de voyelles longues les suivant immédiatement, dégagent la voyelle qui leur est congénère et pour ainsi dire inhérente. Un phénomène analogue se produit entre voyelles longues venant au contact; il jaillit de ce choc une semi-voyelle ou une aspiration légère, de même nature que l'une ou l'autre des deux voyelles en jeu. C'est en vertu de cette dernière loi que le nom de *David*, par exemple, en arabe littéral *Dâoûd*, se prononce en arabe vulgaire *Dâhoûd*, en turc *Davoûd*.

2. *Revue critique*, 9 décembre 1895, p. 406 et suiv.

régime neutre, affaiblissement comparable à celui du suffixe masculin, *hoû* = *oû?*

S'il me fallait caractériser d'un mot la phonétique générale des divers dialectes d'arabe vulgaire, je dirais : les voyelles brèves sont en équilibre instable, mais, quelle que soit la position qu'elles viennent prendre, le poids total du mot, — le *wazn* comme l'appellent si judicieusement les grammairiens arabes, — ne change pas. Dans les dialectes de la famille barbaresques, le centre de gravité du mot, à l'état isolé, a une tendance constante vers la dernière syllabe, contrairement à l'usage des dialectes orientaux ; d'où ce mouvement de bascule qui rappelle singulièrement la vocalisation araméenne. Les formes barbaresques, verbales et nominales, telles que *k'tîb*, « il a écrit », *q'bár*, « tombeau », s'éloignent à la fois des formes correspondantes de l'hébreu : *katab* et *qeber (qabr)*; de l'arabe classique : *kataba* et *qabr*(oun) ; de l'arabe vulgaire oriental : *katab* ou *kitib* et *qabr* (*qabĕr*), pour se rapprocher des formes araméennes : *k'tab* et *q'bar*. Les dialectes barbaresques sont-ils arrivés spontanément, par une évolution linguistique indépendante, à cette vocalisation concordant d'une manière si frappante avec celle de l'araméen ? Serait-ce, au contraire, le résultat d'une influence locale, d'une action de présence, venant soit du berbère, soit même du néo-punique, qui n'avait pas encore disparu des campagnes africaines lors de l'apparition des Arabes ? Ou bien, ce fait doit-il s'expliquer historiquement par l'origine même des tribus arabes qui, au début de l'Islam, ont conquis et peuplé le Maghreb ? Ces tribus avaient-elles des adhérences nabatéennes, et leurs descendants nous auraient-ils conservé dans leur prononciation une survivance du dialecte araméen parlé autrefois par elles, comme ils nous ont conservé, dans leur écriture actuelle, un état de l'alphabet arabe beaucoup plus archaïque que celui de l'alphabet des Arabes d'Orient, beaucoup plus voisin, par conséquent, des vieux caractères nabatéens d'où l'alphabet arabe est issu en droite ligne ? Je n'ai pas la prétention de résoudre la question, qui soulève un grave problème de philologie sémitique, mais je crois qu'elle mérite, en tous cas, d'être posée.

C.-C. G.

---

604. — Dr. Hans Stumme, **Mærchen der Schluh von Tâzerwalt**, Leipzig, 1895, in-8°, lib. Hinrichs xii-208 p. in-8° 15 mark.

En moins d'un an, grâce à l'activité de M. Stumme, les berbérisants ont vu doubler la quantité de textes qu'on possédait jusque là pour l'étude du Chelh'a [1]. Ce nouveau volume s'ajoute aux *Elf Stücke* et aux *Dichtung und Gedichte* et sera aussi bien accueilli que les précé-

1. Cf. *Revue critique*, 1895, 1er semestre, p. 161.

dents. On peut regretter l'absence d'une transcription en caractères arabes, l'auteur ayant suivi le système qu'il a précédemment employé et qui, prétendant rendre aussi fidèlement que possible la prononciation courante de ses informateurs, ne laisse pas d'être parfois moins clair que l'alphabet arabe. Le présent volume contient trente quatre fables et contes, plus un chapitre d'énigmes : tous ces contes sont traduits en allemand, sauf le vingt-deuxième (*Le mueddin et le taleb*) qui appartient au genre des *Kryptadia*. Dans un appendice, l'auteur a réuni quelques rapprochements, mais sa méthode appelle ici une observation. Puisqu'il ne voulait pas donner un commentaire comprenant ce que pouvaient lui fournir, en fait d'analogies, les collections des contes populaires de toutes les nations, pourquoi n'avoir point restreint son œuvre de comparaison au seul domaine arabe-africain et berbère? A ce point de vue, les contes égyptiens de Spitta-bey et de Green, les contes zouaouas de M. Mouliéras ou chelh'as de M. de Rochemonteix auraient remplacé avec avantage les contes arméniens de Chalatianz, les contes allemands de Grimm, les contes kurdes ou syriaques de M. M. Prym et Socin. Il se serait contenté, pour le reste, de renvoyer aux ouvrages de MM. Cosquin, Kœhler et Clouston. Il eut été facile à M. Stumme, grâce à ses connaissances étendues, d'être complet dans cette partie, secondaire d'ailleurs, de sa publication. On me permettra de citer quelques exemples des lacunes qu'il aurait pu combler en procédant de la sorte. Le conte I (*Histoire des deux enfants et d'une sorcière*) est presque identique à celui qu'a publié M. de Rochemonteix en dialecte chelh'a de Taroudant [1]; le conte II (*Histoire du bûcheron*) est le même, sauf quelques variantes, qu'un conte mzabite [2]; la première partie du conte IV (*Histoire de deux enfants, un fils et une fille*) roule sur la même donnée que deux contes zouaouas [3] et deux contes arabes d'Égypte [4]. A propos du conte VI (*Histoire de Moh'ammed crotte de brebis*) il n'eut pas été hors de propos de citer le mémoire de M. Gaston Paris [5], le conte X (*Histoire d'Ah'med Ounamis*) est la version marocaine d'un conte qui existe en Zouaoua [6] etc. Je pourrais multiplier ces

---

1. *Documents pour l'étude du berbère*, *Journal Asiatique*, avril-mai-juin 1889, p. 408, *Aventures de deux enfants perdus dans une forêt par leur mère*. *Œuvres diverses*, *Bibliothèque égyptologique*, t. III, Paris 1894, in-8°, p. 450.

2. Cf. mon *Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*. Paris, 1893, in-8°, p. 110, *Les deux frères, la marmite et le bâton*.

3. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie*, Paris, 1893 fasc. I, conte V, p. 87-104, *Histoire d'Ali et de sa mère*; Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, Alger, s. d. in-8° p. 274-281, *Conte du chasseur*.

4. Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, n° IV, *Journal asiatique*, janvier 1885; Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, Leyde, in-8° n° X p. 123-127, *Histoire du rossignol chanteur*.

5. *Le petit Poucet et la Grande-Ourse*, Paris, 1875, in-18.

6. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux*, n° X, p. 129, *Histoire de Moh'ammed Adjadj*.

exemples, mais je craindrais que la part de la critique ne parût dépasser celle de l'éloge, ce qui serait souverainement injuste. Le livre de M. Stumme sera accueilli avec reconnaissance par les berbérisants et les folk-loristes.

René BASSET.

---

605. — **Grammaire hébraïque élémentaire** par Mgr Alphonse CHABOT, curé de Pithiviers. 4e édit.; Paris, Lecoffre, 1895; in-8, pp. x-170.

« Élémentaire » est bien l'épithète qui convient à cette grammaire. Avec son secours un élève pourra assez facilement s'initier à la lecture et à l'intelligence pratique du texte hébreu de la Bible; mais il n'y saurait puiser une idée, même sommaire, des notions philologiques indispensables pour une étude scientifique plus approfondie. L'auteur s'est uniquement placé au point de vue pratique, et ce n'est peut-être pas un tort; car il est moins difficile, et surtout moins aride, de se livrer à l'étude philologique d'une langue lorsqu'on en possède déjà une certaine connaissance pratique. Cette grammaire est la seule élémentaire que nous possédions en français. La première édition n'était guère autre chose que la traduction des *Rudimenta linguae hebraicae* de Vosen. M. C. a successivement modifié son travail, et cette nouvelle édition contient un certain nombre d'améliorations. L'addition de petits exercices pratiques de conjugaison ou d'analyse grammaticale, à la suite de chaque chapitre, est un enfantillage. Il serait à désirer aussi que le paragraphe *de la dérivation des noms* fut un peu plus développé. L'auteur est parfois tombé dans certaines inexactitudes, lorsqu'il a voulu sortir du domaine pratique, principalement dans son Introduction [1]. Mais ces erreurs

---

1. Voici quelques rectifications aux assertions de l'auteur. P. 3. La version des livres saints n'est pas le seul monument qui nous reste de la langue éthiopienne. Cette littérature est, au contraire, assez abondante. — P. 8. Il n'est pas certain, il est même peu vraisemblable, que l'alphabet phénicien se soit composé originairement de 22 lettres. — P. 8. Les caractères hébreux des manuscrits diffèrent sensiblement des caractères araméens employés après la captivité. — P. 12. Rien ne prouve que le Pentateuque samaritain soit antérieur à la captivité. — P. 13. Nous ne savons pas quelle part prit Esdras à la rédaction du Canon des Écritures, si tant est qu'il y en eut un à cette époque. — P. 13. La version des Septante, loin de rendre « toute altération du texte hébreu impossible », prouve au contraire que celui-ci a été considérablement remanié depuis, dans certains livres (Job en particulier). — P. 12. Pour la réfutation des opinions d'Ewald et de Renan, l'auteur renvoie au *Manuel Biblique* de Vigouroux et à l'*Introductio in V. T. libros* de Cornely; mais ces deux auteurs, fréquemment, — je n'ai pas à juger si c'est par ignorance ou par mauvaise foi — se contentent d'opposer une fin de non-recevoir aux objections ou de les passer sous silence. — P. VIII. L'auteur a négligé de nous dire par quelle méthode il a pu « montrer d'après le texte hébreu que David avait été le premier chantre de l'Eucharistie ». Son procédé d'exégèse doit être des plus curieux. — P. 168, l'interprétation de *Moab* par *ex patre* est erronée; si l'on veut voir le nom *pater* dans la désinence

n'ôtent rien à l'utilité de son manuel. Il faut savoir gré à notre honorable homonyme d'avoir facilité aux débutants l'étude de la langue hébraïque par la simplicité et la clarté de sa grammaire élémentaire, et d'avoir puissamment contribué de la sorte au développement des études bibliques dans les séminaires français.

J.-B. Chabot.

---

606. — Croiset (Alfred et Maurice), **Histoire de la littérature grecque**, Tome IV : *Période attique, éloquence, histoire, philosophie*, par Alfred Croiset, Paris, Thorin, 1895, 761 p. in-8.

Le quatrième volume de cette *Histoire de la littérature grecque* était impatiemment attendu : depuis dix ans que M. Alfred Croiset occupe à la Sorbonne la chaire d'éloquence grecque, plusieurs milliers d'auditeurs et d'élèves ont conservé le souvenir délicieux d'un enseignement presque toujours consacré aux chefs-d'œuvre de la prose attique. Professeur privilégié, goûté du grand public et plus encore admiré des étudiants, M. A. C. est en même temps un savant et un écrivain; mais en lui, ce me semble, les qualités mêmes de l'écrivain et du savant se dissimulent presque et s'effacent devant celles du professeur. Non pas, tant s'en faut, que le livre qu'il nous donne aujourd'hui ressemble le moins du monde à un recueil de leçons! Mais l'art souverain du professeur n'est-il pas de mettre en lumière les points essentiels d'un sujet, et de fixer l'attention de son auditoire sur les grands noms d'une période littéraire, sur les grandes œuvres et les grandes idées? A cette condition seule, l'enseignement prend du relief et de la vie. Le professeur, par quelques indications précises, rassure tout d'abord son public sur la solidité de ses informations et la sûreté de sa critique; mais il ne s'arrête pas longtemps aux détails d'une érudition minutieuse; il expose les doctrines et les juge; il s'efforce de faire comprendre et goûter une œuvre; il définit et apprécie l'art d'un écrivain. Dans cette étude désintéressée d'un homme de génie, il ne cherche pas à se faire valoir lui-même par un style particulièrement hardi, original; il songe d'abord à se faire entendre, et c'est à force de viser à la clarté qu'il trouve des images vives, des comparaisons ingénieuses, des expressions justes et frappantes. Tel me paraît être aussi le mérite propre de l'exposition et du style dans le nouveau volume de M. A. Croiset.

Une lecture suivie de ce beau livre laisse, en effet, dans l'esprit une impression des plus nettes : c'est, avant tout, le sentiment que l'importance relative des œuvres dans l'histoire littéraire de la prose grecque,

---

ab (ce qui est loin d'être certain) il faut interpréter *Mo* par *semen*. — *Ibid.* Quelle que soit l'étymologie qu'on adopte pour le nom de *Ninive*, il est absolument certain qu'il ne peut signifier « habitation de Ninus ».

y est admirablement marquée. L'auteur, aussi maître de lui-même que de son sujet, ne s'abandonne jamais à un développement inutile ou disproportionné; jamais un problème d'érudition ne l'arrête, à moins que la solution de ce problème n'intéresse directement l'intelligence profonde d'un homme ou d'un écrit; jamais la curiosité ne l'entraîne hors de sa route; jamais il ne cède au plaisir d'une description piquante, d'une peinture amusante ou originale. C'est l'histoire des lettres qu'il a entrepris de conter, non l'histoire des mœurs ou des institutions. Parfois, je l'avoue, on aimerait à le voir insister plus longuement sur des sujets qu'il possède aussi bien que personne; mais ce serait rompre l'harmonie d'un ensemble où toutes les parties se tiennent dans un parfait équilibre.

Ce souci de la composition n'est pas moindre dans chaque division de l'ouvrage que dans le plan général. La méthode préférée de M. A. C. consiste à définir d'abord, dans un tableau succinct, l'esprit d'un auteur: au lieu de nous faire assister, par une lente progression, à la recherche et à la découverte des traits qui peuvent servir à caractériser un écrivain, il nous donne, dès le début, avec autorité, l'idée qu'il se fait de ce personnage; il trace les grandes lignes de sa physionomie; il en note l'originalité en même temps que la ressemblance avec les œuvres et les hommes qui l'ont précédé ou suivi. Méthode dangereuse peut-être, si nous avions affaire à un critique disposé à accepter sans contrôle des opinions toutes faites! Mais il suffit de lire une page de M. A. C. pour ressentir la plus entière confiance dans la sincérité et la personnalité de son jugement. Sans qu'il cherche jamais à renouveler par des paradoxes un sujet depuis longtemps exploré, il a une manière si personnelle de redire ce qu'on trouve ailleurs, qu'on s'imagine entendre pour la première fois des choses mêmes qui n'ont aucune prétention à la nouveauté. Le secret de cet art consiste dans une connaissance directe, approfondie de l'objet qu'on étudie; c'est par un long commerce avec les œuvres qu'on se prépare à les bien apprécier, et il n'est pas inutile même d'avoir soumis son propre jugement à l'épreuve d'une leçon publique pour savoir sous quelle forme il convient de le présenter au lecteur. Depuis de longues années M. A. C. a vécu dans la familiarité de Thucydide, de Platon, de Démosthène, d'Aristote. En prenant la plume pour exprimer sur chacun d'eux une opinion en quelque sorte définitive, il a pu écarter tous les intermédiaires, tous les commentateurs et tous les critiques qu'il avait lus et discutés jadis : seul à seul avec son auteur, il lui a demandé compte de son inspiration, de ses idées, de son art, et il a réuni dans une brillante synthèse tous les traits que lui a révélés sa perspicacité de juge pénétrant et délicat.

Aucune monotonie, d'ailleurs, dans ces chapitres où s'applique toujours la même méthode. C'est que, suivant la nature des écrits. M. A. C. les analyse séparément, ou en condense la matière dans un exposé d'ensemble. Quelquefois aussi il adopte l'une et l'autre de ces deux

manières. S'agit-il de Xénophon ? En présence de tant de traités divers, M. A. C. les énumère et les apprécie un à un, comme si la sympathie naturelle qu'il éprouve pour ce gracieux auteur et ce médiocre esprit trouvait mieux à s'exprimer dans des jugements courts et partiels que dans une vue générale d'une œuvre en somme assez pauvre. Pour Platon, au contraire, comment analyser tant de dialogues dont la trame subtile se laisse assez difficilement saisir? Plutôt que de donner une idée incomplète de ces discussions minutieuses, M. A. C. s'attache à décrire le noble caractère de son auteur, sa philosophie sublime, sa dialectique impitoyable, son art consommé de conteur et d'écrivain. De Démosthène, enfin, la figure fière et vigoureuse se dresse tout d'abord comme une statue imposante sur son piédestal ; mais le critique se plaît ensuite à pénétrer plus avant dans la connaissance de cette vigueur réfléchie, de cet emportement toujours maître de soi, de cet art fait tout ensemble d'étude et de passion.

Cette variété contribue à rendre singulièrement attachante la lecture de ce volume ; mais l'esprit de l'auteur, son équité, sa modération, son goût pour tout ce qui est beau et grand, voilà ce qui achève de nous séduire. Avec quelle complaisance il insiste, pour chaque écrivain, sur les services particuliers qu'il a rendus à la langue et à la pensée grecques! Sa critique est avant tout bienveillante ; sa sympathie va parfois jusqu'à l'optimisme. Certes, aucun des défauts n'est omis, qu'on peut reprocher à la rhétorique d'un Gorgias, à la subtilité d'un Platon, à la vanité d'un Isocrate, à la violence parfois sophistique d'un Démosthène. Et pourtant, même dans un sophiste, M. A. C. trouve plus à louer encore qu'à blâmer ; même dans un Eschine, il voit plutôt un incapable qu'un traître ; à plus forte raison a-t-il d'excellents motifs pour n'attribuer qu'à de fâcheuses compromissions les calomnies dont Démosthène à été victime dans l'affaire d'Harpale. C'est une bonne condition, pour comprendre les Grecs, que de les aimer. Ajoutons que l'amour de M. A. C. pour ses modèles et ses maîtres n'a rien d'aveugle. Son admiration a des degrés, et, quand elle est à son comble, elle s'exprime avec une passion entraînante.

Le chapitre sur Platon en est la preuve. Jusque là les termes admiratifs étaient assez rares : même en face d'un Thucydide, le critique se sentait tenu à signaler les lacunes d'une œuvre aussi forte, à y regretter notamment l'absence d'une haute philosophie morale. Mais, dans Platon, qu'est-ce qui manque ? L'élévation des idées, la sublimité de la poésie, la perfection de la forme, tout inspire à M. A. C. un enthousiasme sans bornes ; et, chose curieuse, cet enthousiasme le sert admirablement dans la discussion même des problèmes les plus ardus qu'il ait abordés, je veux dire dans l'examen de l'authenticité et de la chronologie des écrits de Platon. Très réservé d'ordinaire devant ces sortes de problèmes, M. A. C. a senti le besoin d'en finir une bonne fois avec les doutes qui entravent ici et paralysent la critique. En quelques pages

serrées, il prend vivement à partie, non des hommes, mais des théories, et il ne craint pas d'opposer à des prétendus arguments d'érudits une *critique de sentiment*, « qui, dit-il, peut rendre de très grands services si elle porte, non sur des négations, mais sur des faits positifs, si elle s'appuie sur une page d'un tour notoirement platonicien pour justifier la tradition et proclamer l'authenticité d'une œuvre ». Et il continue ainsi : « Les érudits, en général, ne pratiquent que la critique littéraire négative; mais la critique affirmative est bien plus précise et bien plus probante. Telle page de Renan peut différer de la *Prière sur l'Acropole* sans en être moins pour cela de Renan ; mais toute page où se retrouve le genre de poésie et de style de la *Prière sur l'Acropole* ne peut être que de Renan, parce que personne n'a jamais écrit exactement de cette sorte. Voilà une preuve qui vaut toutes les autres. C'est-là, dit-on, de la critique subjective. Assurément, et un témoignage formel d'Aristote vaudra toujours mieux pour convaincre la majorité des hommes. Mais, à défaut d'Aristote, cette critique subjective a sa valeur, et si elle a le tort de n'être pas convaincante pour tout le monde, elle est du moins, pour ceux qui en sont capables, aussi lumineuse que le soleil, qu'on ne prouve pas non plus. » Ailleurs, c'est avec autant de conviction et de force, et non sans quelque exaspération, que l'auteur répond à des savants timides : « Le style de l'ouvrage (il s'agit du *Sophiste*) crie, pour ainsi dire, son origine platonicienne. » De telles assertions ne seraient pas permises à tout le monde; on les accueille avec plaisir et confiance de la part d'un helléniste aussi délicat, aussi familier avec le grec en général et avec la langue particulière de chacun des auteurs qu'il étudie.

Plutôt que de signaler quelques détails sans importance où notre opinion s'accorderait peut-être moins avec celle de M. A. Croiset, citons, pour finir, deux passages qui donneront, j'espère, à nos lecteurs le désir de lire l'ouvrage tout entier. Voici la conclusion du chapitre sur les doctrines de Platon : « Malgré ces intempérances de raisonnement abstrait, malgré la fragilité de ces échafaudages dialectiques, il y a dans cette philosophie de quoi enchanter à la fois le cœur et la raison. La théorie des Idées, qui en est le centre, est à tout le moins l'expression merveilleusement poétique d'une vérité qu'on ne conteste guère aujourd'hui, à savoir le peu qu'est l'individu dans la nature en comparaison des espèces et des genres. Elle a un autre mérite : c'est d'enseigner à l'humanité que la région des sensations est inférieure, et qu'il faut tenir plus haut l'œil de l'âme. Il n'est pas nécessaire de croire à l'existence réelle des idées pour être platonicien : il y a du platonisme chez tous ceux qui s'attachent à l'idéal, à la raison pure, au devoir, au bien moral plus qu'à l'intérêt et au plaisir, et qui mêlent un peu de rêve à leur idéal. Par ses théories considérées en elles-mêmes, par le mélange d'élan, de mysticisme poétique, d'adoration religieuse qu'il y a joint, Platon est un des fondateurs de la *Cité de Dieu*. » Plus loin, après

avoir apprécié l'art de Platon dans les descriptions familières et simples, M. A. Croiset ajoute : « D'autres passages, par la hauteur de la pensée métaphysique ou morale, par l'émotion, par la poésie, par l'ampleur du développement, arrivent à une beauté supérieure encore. Ce sont surtout les passages où Platon dépeint la vision pure de l'Idée suprême, l'enthousiasme du sage qui s'élève au-dessus des apparences périssables, la beauté du monde supra-sensible. Quand il parle de ces choses, l'écrivain s'émeut et le dialecticien devient poète. Mais cette émotion même est sereine et discrète : elle exprime plutôt le ravissement d'une contemplation admirative que la véhémence des passions terrestres ; tout au plus un secret dédain pour ce qui n'est pas l'Idée pure ajoute-t-il un léger frémissement à cette sérénité. Quant à la poésie qui s'y mêle, comme elle vient surtout de la raison, elle n'a rien non plus de violent ni de désordonné : elle a plutôt la gravité religieuse d'un hymne. Rien, d'ailleurs, qui sente l'effort ni l'artifice. La simplicité gracieuse de l'esprit de Platon tendrait plutôt à atténuer la vivacité des expressions qu'à l'exagérer.... Quelques belles métaphores, hardies et naturelles, répandent çà et là leur lumière sur la pensée. La phrase est aussi souple, aussi variée que dans les morceaux d'une inspiration moyenne. Mais toutes ces phrases, courtes ou longues, toujours faciles, toujours éloquentes, s'ordonnent avec ampleur dans un mouvement puissant et doux qui les emporte d'un seul élan vers la vérité. On dirait un grand vol d'oiseaux sacrés montant sans hâte dans la lumière. »

Am. HAUVETTE.

---

607. — **La guerra Gotica di Procopio di Cesarea**, testo greco emendato su manoscritti con traduzione italiana a cura di Domenico COMPARETTI. Vol. Primo. Roma, 1895 (Fonti per la storia d'Italia).

Dans son *Histoire de la littérature byzantine*, M. Krumbacher écrivait naguère qu'une édition critique de Procope était « l'un des besoins les plus avérés de la philologie byzantine ». M. Comparetti commence à combler cette lacune. Dans la collection des *Fonti per la Storia d'Italia* publiée par l'*Istituto storico Italiano*, il a entrepris la publication, en trois volumes, de la *Guerre gothique* de Procope. Le premier volume est en vente. Il renferme, avec une préface, le texte et la traduction italienne du premier livre de l'ouvrage.

Nous possédions trois éditions de Procope : celles de Hoeschel (1607), de Maltreto 1662-1663), et de Dindorf dans la Byzantine de Bonn. Les manuscrits de Munich et de Paris avaient servi de base à l'édition de 1607 ; les deux suivantes ne se distinguaient guère de la première que par des corrections de détail.

M. C. a collationné les manuscrits italiens de la *Guerre gothique*. Ceux de la Laurentienne, de l'Ambrosienne et du fonds de la reine

Christine, sont d'importance secondaire; car ils sont de même famille que ceux de Munich et de Paris. Mais le nouvel éditeur a tiré un excellent profit de trois manuscrits de la Vaticane. Déjà le bibliothécaire Persona, à la fin du xve siècle, avait remarqué l'un de ees manuscrits; Pierre Poussin, au xviie siècle, y avait recueilli quelques variantes, transmises à l'éditeur Maltreto. M. Comparetti a fait de ces trois manuscrits, dont le plus ancien date du xiiie siècle, une minutieuse collation. La plupart des corrections qu'il a introduites dans le texte de Procope sont empruntées à ces exemplaires de la Vaticane.

Non seulement dans l'intérêt de la philologie byzantine, mais aussi dans l'intérêt de l'histoire, on doit souhaiter le prompt achèvement de cette édition critique.

Georges Goyau.

---

608. — J.-P. Waltzing. **Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains**, depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident (Louvain, 1895, in-8°), tome Ier, chez Ch. Peeters, 528 pages, 10 fr. — Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique.

Je suis un peu en retard pour rendre compte de l'étude que M. Waltzing a fait paraître cette année sur les corporations professionnelles à Rome, d'autant plus que ce que j'ai à en dire pouvait être dit sans retard et en quelques mots. Ce n'est point un sujet nouveau que l'Académie de Belgique avait mis au concours : on ne compte plus le nombre de ceux qui s'y sont essayé, depuis les savants les plus éminents jusqu'aux candidats au doctorat en droit; malgré tout, il restait à écrire sur la matière un livre d'érudition bien informé où tous les points du sujet seraient traités et toutes les difficultés abordées de front [1]. M. W. ne s'est point dérobé à la tâche. La première partie seule du mémoire a paru : elle contient l'histoire du droit d'association à Rome, son développement sous la République et sous l'Empire et l'étude des collèges professionnels considérées comme associations privées. Leur rôle, comme associations officielles dans les municipalités ou l'État sera l'objet d'un second volume, qui reste à paraître. Combien dans tout cela il y a, non point de grandes questions, mais des difficultés de détail, c'est ce que savent seuls ceux qui ont eu à s'occuper personnellement du sujet : une partie d'entre elles, et c'est peut-être la moindre, provient de l'insuffisance des renseignements que nous possédons; les autres, qui sont plus

1. Je tiens à rappeler pourtant que M. Liebenam a consacré à la question des associations un livre très utile dont j'ai rendu compte ici même il y a quelques années (*Zur Geschichte und Organisation des rœm. Vereinwesens)*; mais, comme le titre l'indique, ce sont des recherches plutôt qu'un travail d'ensemble, un livre qui est fait pour être étudié, non pour être lu.

considérables, tiennent aux hypothèses et aux systèmes que chaque auteur moderne a accumulés dans son désir d'éclaircir les faits. Le grand mérite de M. Waltzing est d'avoir su garder, au milieu de ces systèmes, une juste mesure et de s'être toujours arrêté à la conclusion la plus sage. Cette qualité est d'autant plus apparente qu'à propos de toutes les questions, il signale toujours après les textes des auteurs anciens où les inscriptions, les différentes opinions émises, ce qui permettrait de conclure, au besoin, autrement que lui, en toute connaissance de cause. Je signalerai comme exemples typiques la discussion relative aux origines des corporations professionnelles et à l'intervention de l'État dans leur création (p. 61 et suiv.), le passage où l'auteur se demande quels collèges furent supprimés en l'an 64 et rétablis par Clodius (p. 98); celui qui est intitulé : application de la lex Julia à l'Italie et aux provinces (p. 123 et suiv.) et celui où il est question des dendrophores (p. 240 et suiv.).

Ce qui manque à ce volume c'est l'originalité, la nouveauté. Comment pouvait-il en être autrement dans un sujet aussi rebattu ? Mais il est, pour le moment, et restera longtemps le travail le plus complet et le plus aisé à consulter qui existe sur la question. J'y reviendrai quand le second volume aura paru.

R. Cagnat.

---

609. — Edm. Le Blant. **Sur deux déclamations attribuées à Quintilien,** *note pour servir à l'histoire de la magie*. Br. in-4°, 24 p. Paris, Klincksieck, 1895.

Cet extrait du tome XXXIV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* est un des élégants et lumineux petits travaux dont M. Le Blant ne se lasse pas d'enrichir l'archéologie. Les deux causes fictives dont il s'occupe sont *Pseudo-Quintil.*, *Decl.* X et XIV-XV. La seconde est d'un intérêt un peu moindre. Elle montre seulement que les philtres et les *potiones odii*, ainsi que tous les autres moyens dont la magie ancienne nous a légué l'indication, étaient légalement reconnus; ce n'était pas comme supercheries, comme trompant ou escroquant le client, que la loi les poursuivait; c'était en raison de leurs effets réels, qu'elle admettait tout comme le vulgaire, assimilant la puissance qu'elle leur croyait sur l'âme et sur les actes de la vie à l'action des poisons sur le corps. Mais l'histoire du *sépulcre enchanté,* qui fait le sujet du premier procès supposé, est beaucoup plus importante. C'est une main-mise par magie sur les mânes d'un mort qui donne lieu à action en justice. M. Le Blant y trouve l'occasion de montrer quelles précautions les anciens prenaient pour soustraire les ensevelis aux entreprises des sorciers. Non seulement, en effet, ceux-ci s'emparaient des restes des défunts pour en composer leurs mélanges soi-disant tout-puissants;

de pareils cas auraient simplement pris place dans la catégorie des violations de sépulture, contre lesquelles existait toute une série de mesures, et contre lesquelles la loi était armée de textes formels. Mais ils agissaient également sur les mânes, troublant leur repos, les faisant revenir sur terre pour y tourmenter les vivants, ou au contraire les liant au tombeau et les empêchant de se mêler à l'existence des leurs, ce qui est le cas visé dans ce plaidoyer hypothétique. Ainsi s'expliquent les phylactères, les amulettes, les objets magiques que nous rencontrons dans les tombes. Leur but est moins souvent d'accompagner le défunt dans l'autre monde, afin de lui porter bonheur, que de le garantir des attaques malfaisantes qui peuvent lui venir de celui-ci. On a surtout voulu lui assurer le repos, la liberté après la mort, empêcher que les sortilèges ne puissent s'emparer de lui. Telle était, sans doute, la vertu qu'on supposait à l'amulette que j'ai publiée moi-même dans la *Collection du Musée Alaoui*, I, p. 113-116, et qui, couverte de caractères puniques comme d'autres le sont de lettres grecques assemblées ou capricieusement ou selon les règles d'un grimoire, était fixée par un clou dans une tombe de Bulla Regia.

La Blanchère.

---

610. — **Studi italiani di filologia classica.** Volume terzo, Firenze-Roma, typografia dei fratelli Bencini. 1895, 548 pp. in-8°. Prix : 20 lire.

Vingt-sept notes ou articles dus à seize auteurs différents composent ce troisième volume.

A. Olivieri et N. Festa, *Indice de' codici greci Bolognesi*. Catalogue de 100 pages, donnant une description détaillée des manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Université, à la Bibliothèque municipale, au collège d'Espagne et à la Bibliothèque de l'archevêché. Notons le plus ancien manuscrit daté, un manuscrit des prophètes, de 1046 (Un. 2603); un saint Basile du xi° siècle (Un. 2287-2288); les commentaires de Théodoret et de saint Jean Chrysostome sur Ezéchiel, Jérémie et Daniel (xie siècle, Un. 2373); les homélies de Chrysostome (xie siècle, Un. 2534); un Nouveau Testament grec avec miniatures (xiie siècle, Un. 2775); une copie des *Œuvres et Jours* d'Hésiode « tout entier de la main de M. Leboutillier de Rancé, à l'âge de quatorze ans, depuis, le célèbre abbé et réformateur de la Trappe » (Un. 3565); Jean Chrysostome sur saint Mathieu (xie siècle, bibl. com. A I 1), le même sur la Genèse (xe siècle, A I 16), un Euclide du xie siècle (A I 18-19, connu par Heiberg). Ces manuscrits sont décrits avec un soin très minutieux, ce qui a demandé beaucoup de patience pour quelques-uns : c'est le cas des manuscrits médicaux Un. 1808 (7 pages) et 3632 (14 pages). Une partie des volumes de la Bibliothèque de l'Université proviennent du couvent de chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Bologne : six d'entre eux

ont été exécutés entre 1528 et 1535 par un chanoine qui signe Βαλεριᾶνος φορολιβιεὺς ὁ ἀλβίνου. Des tables très commodes complètent ce catalogue [1]. — Pais, *Intorno a due iscrizioni greche trovate in Sardegna*. La première (Kaibel, *Inscr. graecae Siciliae*, n. 605) que Kaibel ne connaît que par une copie de la Renaissance, est au musée de Cagliari, mais provient sûrement de Grèce; il y est question d'un peuple appelé Ἡραέες : la lecture de Kaibel n'est pas confirmée par l'examen de la pierre. Quant à l'autre, du vi^e siècle avant J.-C., elle a été trouvée dans l'île à Oristano, et par suite offre un grand intérêt pour l'histoire de la colonisation grecque. — V. Puntoni, *Sopra alcune interpolazione nel testo della Titanomachia Esiodea et sulla seconda parte del Catalogo degli Olimpii nella Teogonia Esiodea*, considère comme dus à des interpolations les vv. 687-712, 621-622, 634, 635-636 (tout au moins très suspects), 930-937, 956-962. — L. Levi, *Hyperidea*, discute et propose quelques suppléments aux lacunes du papyrus. — Cerocchi, *Sul testo dell' Ἱππαρχικός di Senofonte*, met en lumière l'importance du Vat. gr. 989, d'où proviennent une partie des corrections dont Courier a très insuffisamment indiqué l'origine. — E. Piccolomini, *Sugli scolii all'* Anabasi *di Senofonte*, étudie deux manuscrits à scolies semblables, Vat. gr. 1335 (xie siècle) et 1950 (xiv-xve siècle). Le premier provient d'Orsini et, M. P. aurait pu ajouter, probablement de Bembo (Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 184 et 190). Les scolies sont en partie inédites et contiennent de bons renseignements provenant d'une source antique — L. de Stefani, *I codici Fiorentini delle Elleniche di Senofonte* : Laur. 69, 12 est un parent de *C* (Paris 2080); Laur. 69, 15 (N de Dindorf) est la source de *F* (Leyde Periz. f° 6). — C. Landi, *La poetica di Aristotele nel cod. Ricc. 46* : ce manuscrit donne des leçons concordantes avec l'Aldine. — Id., *Opuscula de fontibus mirabilibus de Nilo, etc. ex cod. Laur*, 56, 1 *descripta* : réédition, d'après un manuscrit qui est la source des autres, de petits traités paradoxographiques. — N. Festa, *Ancora* Voces animalium : rédaction particulière du Laur. 32, 23 (cf. *Rev. cr.*, 1893, II, 130 n. : les n°s 1, 5, 21, 32, 36, 37-40 manquent). — G. Muccio, *Studi per una edizione critica di Sallustio filosofo* : les éditeurs suivaient l'édition princeps, dont la base n'est pas connue; M. Fr. Cumont avait signalé un manuscrit moderne de la bibliothèque Barberini : M. M. a découvert un Ambrosianus (B 99 sup.) du xiiie siècle et rétablit l'histoire des copies et des éditions de cet auteur. — V. Puntoni, *frammenti di una recensione greca del* Physiologus, publie une recension divergente de onze chapitres d'après un manuscrit de Bologne du xve siècle (Un. 2702). — G. Vitelli donne une série de notes, aussi courtes qu'intéressantes : *Ancora un codice di Palefato* : manuscrit

1. Il serait désirable que la date du manuscrit fût mise en évidence; dans Un. 3557 elle n'est même pas indiquée.

de Copenhague, Un., add. 275 in-4°, xv[e] siècle, avec des suppléments du xvii[e] siècle, qui présente beaucoup d'analogies avec l'Aldine ; *Appunti sul testo di Dione Crisotomo; Frammenti di Alessandro di Afrodisia nel cod. Riccard. 63* : supplément important à la description de ce manuscrit dans le deuxième volume des *Studi; Frammenti di Giovanni Antiocheno nel cod. Paris. gr. 3026,* collation sur l'édition de Cramer d'extraits publiés par celui-ci d'après un Salmasianus; *Anth. gr. V,170 (I, p. 149 St.)* : lire ἁδὺ γελᾷ · γηθεῖ; *Eurip., Iph. Taur., 288; Melisso e Talete (Olympiod., de arte sacra, p. 81, 3 sqq. Ruelle).* — Puntoni, *Per la sticometria degli scritti del Nuovo Testamento,* étudie la stichométrie du manuscrit de Bologne Un. 2775 (v. plus haut).

El. Lattes, *Naharci, Falisci ed Etruschi* : rapprochements entre la toponymie moderne et l'ancienne. — Fl. Nencini, *Emendazioni Plautine,* conjectures fondées sur une étude attentive de la langue de Plaute. — Id., *Emendationum Lucretianarum, specimen* : cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 433. — P. Rasi, *Codicis Laurentiani LXVIII 8 lectionum exemplum* (*Caes., b. G., IV*) : manuscrit du xi[e] siècle qui appartient à la première classe ; M. R. prétend qu'il n'est pas une copie de Parisinus I ; mais cette thèse, surtout fondée sur des particularités orthographiques, devrait être établie sur une autre base. — V. Zappia, *Della pretesa origine classica del villagio Resina* : on a eu tort d'identifier ce village avec le nom propre *Rectinae* ou *Retinae*, de Pline le Jeune, *Epp.*, VI, 16, 8; après avoir fait l'historique de ce passage controversé, M. R. montre qu'il faut lire *Rectina* (nom de femme) : le mot suivant est douteux ; de plus, l'étude du nom de Resina et des documents qui sont relatifs à ce village prouvent qu'il n'a rien de commun avec Pline : Resina est d'origine récente. — R. Sabbadini, *Gli scolii Donatiani ai due primi atti dell'* Eunuco *di Terenzio.* M. S. continue ses intéressantes études sur les scolies de Térence. Il nous donne cette fois un fragment d'édition critique, avec un commentaire : sur les sources manuscrites, sur la formation des scolies, sur le sens des scolies. C'est naturellement la seconde série d'observations qui est la plus neuve. M. S. démontre d'abord que Donat est aussi bien rhéteur que grammairien et qu'il n'y a pas lieu de lui enlever les scolies de rhétorique. Puis, il détermine les groupes d'additions ; quelques-uns se laissent aisément distinguer par le mot initial : *sed*, *nam*, *ergo*. En dehors des interpolateurs de hasard, lecteurs ou maîtres d'école, il y a donc eu des interpolateurs systématiques. A vrai dire, ces groupes me paraissent surtout avoir une valeur objective; ce serait passer les vraisemblances que de supposer, comme fait M. Sabbadini, un interpolateur *sed* qui n'aura jamais ajouté une note *nam* ou *ergo*. M. S. observe que les interpolateurs *sed* et *nam* utilisent des sources étrangères, citent des opinions particulières, tandis que l'interpolateur *ergo* se contente de développer les scolies préexistantes et ne paraît pas chercher des autorités nouvelles. C'est assez naturel. Quand on discute, que l'on fait des réserves ou des objections (*sed*), quand on

confirme et que l'on ajoute des considérants (*nam*), on se trouve nécessairement amené quelquefois à faire des citations et des rapprochements, à alléguer des témoins. Au contraire, on ne le fait qu'exceptionnellement, ou pas du tout, si l'on se contente de résumer et de conclure (*ergo*). Voir là trois méthodes *individuelles* de travail me semble bien risqué.

M. Vitelli et ses collaborateurs ont été obligés de se faire cette fois leur propre éditeur. Leur entreprise ne peut se poursuivre que par des sacrifices personnels. C'est une raison nouvelle de recommander chaudement à tous les philologues une publication si pleine de faits et de renseignements. Elle a plus de raison d'être que bien des revues. Le désintéressement et la confiance ne manquent d'ailleurs pas aux savants italiens : ils tentent une quatrième fois l'aventure et l'impression du prochain volume a déjà dépassé la feuille 20. Ils ne demandent qu'à être encouragés. En retour, nous pourrions désirer plus d'égalité dans le partage des deux littératures. Il est fort peu probable qu'il n'y ait plus de catalogue de manuscrits latins à faire et à publier en Italie.

Paul Lejay.

---

611. — **Tertullianea**. Scripsit Henricus Gomperz. Vindobonae, in aedibus Aifredi Holderi, 1895; 80 pp. in-8· Prix : 1 m. 60.

Pour son début, M. Henri Gomperz nous apporte une centaine de conjectures au texte de Tertullien. Quelques-unes des raisons qui les motivent sont peu solides. P. 8, il allègue une confusion possible entre l'abréviation & et *a* en onciale, et p. 16, il suppose la même abréviation dans la capitale : ces hypothèses sont très risquées. P. 16, pour préférer *actor* à *auctor*, il invoque le principe de la *lectio difficilior ;* il faudrait voir si d'autres phénomènes ne sont pas en jeu, ici, le changement phonétique de *au* en *a* dont nombre de manuscrits nous donnent des échantillons. P. 9, il restitue *<dum> sit deum*, en suggérant l'idée d'un bourdon ; mais alors on ne voit pas pourquoi *sit* n'est pas tombé. Çà et là, on trouvera quelques conjectures de M. Stowasser. P. 7, celle de *de spectac.*, 2 : *cultoribus dei de<s>putandum* s'appuie sur *de idol.* 11 : *quo ore christianus aras despuet?* Mais nous avons *ore*, qui manque dans le *de spectaculis*. Pour la même raison, je considère comme insuffisamment appuyé le texte du ch. 15 restitué par M. Stowasser : «...quae simul inquinamentum est quanctum combiberunt, tunc et tantum *ultro respuunt* », tandis que les manuscrits donnent *alter ore spuunt* ou *alteros respuunt ;* M. G. est plus près de la vérité, en écrivant : « alterno ore respuunt », quoique dans ce dernier passage, *combiberunt* rende moins nécessaire la présence de *ore*. Beaucoup de ces conjectures me paraissent d'ailleurs excellentes, soit que M. Gomperz rétablisse la leçon des manuscrits (p. 37; *de or.*, 6 : « quia uità Christus

et *uita* panis » ; p. 45, *de pudic.*, 5 : « haec *ipsi rei* loquuntur » ; p. 60, *de ieiun.*, 17 : « fides in *culinis* calet »), soit qu'il la corrige (p. 9, *de spect.*, 5 : « demonstrat*am* gratia*m* uini » ; p. 59, *de ieiun.*, c. 7 : « per somnia » ; p. 62, *de anima,* 5 rétablissement du syllogisme de Zénon par comparaison avec Chalcidius ; p. 75, *de an.*, 40 : « quia inmunda, *nec capiens* ignominiam ex carnis. Ex societate *enim* etsi... »). Des discussions intéressantes sont soulevées à propos de l'assistance des fidèles aux sacrifices païens (pp. 9-12), sur *nominare* (p. 17), sur *ita* = *itaque* (p. 26), sur *instrumentum* (p. 56). Mais ce qui assure une valeur durable à ce travail, c'est la réhabilitation du manuscrit perdu de Jean Clément (C), qui serait un frère de l'Agobardinus. On sera désormais forcé d'accorder plus d'attention à cette source du texte, malgré la difficulté inhérente à la transmission fragmentaire d'un manuscrit représenté par des citations modernes.

Paul Lejay.

---

612. — **Grammaire des langues romanes**, par M. Meyer-Luebke professeur à l'Université de Vienne. — Traduction française par Auguste Doutrepont, professeur à l'Université de Liège et Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain. — Tome deuxième : Morphologie. Paris, H. Welter, 1895 ; 1 vol. in-8° de xv-734 p.

Lorsque parut, il y a quelques années, le premier volume de cette Grammaire, l'opinion ne lui fut point unanimement favorable : des critiques assez vives (quelques-unes fondées, d'autres moins justes) lui furent adressées de divers côtés, soit en Allemagne, soit en France. Il y avait au fond de ces critiques un certain étonnement de voir M. Meyer-Lübke aborder une tâche, devant laquelle reculaient les vétérans de la philologie romane, — tâche immense en effet, — car depuis une trentaine d'années les travaux spéciaux de tous genres se sont accumulés, et il s'agit d'en tirer une synthèse qui satisfasse l'esprit. L'auteur ne s'est pas laissé détourner de son œuvre par ces critiques, et c'est heureux : il en a profité dans une certaine mesure, pour faire mieux encore, pour nous donner une *Morphologie romane* plus rigoureusement enchaînée que ne l'était sa *Phonétique*. Il faut l'en remercier. Je ne suis pas, pour ma part, de ceux qui regardent comme prématurée cette tentative pour reprendre en sous-œuvre la grammaire de Diez et coordonner ce qu'on a appris depuis lui, — en suivant sa méthode — non seulement sur les langues littéraires, mais sur l'évolution dialectale. Il était bon que, la fin du siècle approchant, quelqu'un se chargeât de dresser ce bilan de nos connaissances en philologie romane, et nul n'était mieux qualifié pour une tâche de ce genre que M. Meyer-Lübke : on l'avait pressenti, il y a dix ans, lorsqu'il inséra dans le *Grundriss* de Groeber cette brillante esquisse sur le latin vulgaire, où sa Grammaire était déjà en germe.

Je n'entreprendrai donc pas de louer ici ni l'information de l'auteur,

qui est en général vaste et sûre, ni sa méthode, qui est vraiment scientifique, ni même ce talent qu'il a et qui lui est personnel, pour grouper les faits sans succomber sous leur multiplicité, et donner des questions une vue d'ensemble : M. M.-L. doit être habitué aux éloges de ce genre. Maintenant son livre est-il inattaquable ? Oui, je crois, dans ses grandes lignes, ce qui est après tout l'essentiel. Il va de soi qu'il n'en est pas, qu'il ne peut pas en être de même du détail. C'est évidemment là que la critique reprend ses droits, et j'imagine que chacun, dans le coin du domaine roman qu'il a plus particulièrement exploré, pourrait signaler à l'auteur quelques légères erreurs, des omissions, certaines données incomplètes ou trop vagues. Voici, en tout cas, quelques indications de ce genre, relatives au sud-ouest de la France. Au § 39, M. M.-L. parle bien du pluriel des noms primitivement indéclinables, qui s'est formè dès le moyen âge à l'aide d'une voyelle disjonctive (*brasses* pour *bras*), et tout d'abord du côté du Rouergue, à ce qu'il semble : mais il ne dit rien de l'état moderne, ni de l'alternance entre *-is* et *-és* qui est une des caractéristiques de ce pluriel. Mistral, dans le *Trésor* , indique que le pluriel allongé en *-is* existe dans le Narbonnais, dans le Toulousain et dans la Gascogne. Comme ce dernier mot risquerait d'égarer le lecteur, voici en gros jusqu'où s'étend le phénomène sur la rive gauche de la Garonne : actuellement, les formes comme *mesis, bosquis* (cà et là *meses, bosques*) ont pénétré à l'ouest jusqu'à une ligne qui coupe en deux l'Armagnac, et partant d'Astaffort au sud d'Agen passe par Jégun, Mirande, Castelnau-Magnoac, Lannemezan, et enveloppe les hautes vallées des deux Nestes. — Au § 68, comme formes féminines gasconnes de *düs*, je trouve citées *dües* et *dibes* : si l'on cite la seconde de ces formes, qui est limitée à Bayonne et à un étroit rayon autour de cette ville, il faudrait encore y ajouter *düwes*, *düyes* et *düyos*, qui sont usitées dans les Landes, le Bordelais et la Lomagne, sur des territoires relativement considérables; d'ailleurs *düwes* (d'où provient *dibes*) et *düyes* sont le produit d'une même tendance phonétique, quoiqu'elle se soit exercée différemment. — Je réclamerai encore pour la Gascogne, ou plus exactement pour un petit coin du Bordelais, une forme *lisi* (datif pluriel du pronom de la 3me personne), qui n'est pas sans analogie avee le *lözi* du parisien vulgaire cité au § 83, et qui s'est produite dans ce siècle même de la périphrase *lous y* sous l'influence du datif singulier *li*. — Il y a enfin dans le nord de la zone gasconne (à côté du béarnais *lou me*, *lou tou*, cité au § 90), des pronoms possessifs absolus *lou mén*, *lou ton*, fém. *la méne*, *la tone* (non pas la *toune*) et qui sont loin d'être d'une explication aisée. — Ce qui me paraît un peu plus grave que ces légères omissions, c'est d'avoir dit au § 104 qu'en provençal moderne l'article masculin ne persistait au singulier que sous la forme de l'accusatif. Que devient alors la forme toulousaine *lé* ? De quelque façon qu'on l'explique, comme elle est importante et bien connue, il ne fallait pas négliger de l'indiquer, et il eût été bon encore de ne pas oublier la forme féminine landaise *lœ* pour *la*, qui s'étend de

Bayonne jusqu'au sud du département de la Gironde, occupant surtout au nord de l'Adour une zone qui coïncide sensiblement avec celle où *é* tonique s'est affaibli en *œ* (phénomène non signalé dans le tome Ier de la Grammaire). — Puis, à propos du régime des pronoms atones, pourquoi dire (§ 98) que « l'ancien béarnais possède *at*, *ac, ag* » ? Ces formes sont encore très vivantes. D'ailleurs, sur leur origine je suis parfaitement d'accord avec M. M.-L. qui les tire de *illu;* cette façon de voir est confirmée par les variantes locales *et*, *eg*, et elle est bien plus scientifique que l'explication proposée par certains savants, qui ramènent ces formes à *aquo* : on pourrait tout au plus admettre une influence de ce type accentué dans le changement de *et* en *at*. — Puisque nous en sommes au chapitre du béarnais, je ferai encore remarquer qu'au § 84 l'auteur pousse le scrupule trop loin en se demandant, à propos des agglutinations comme *biraps* (virez-vous), « si *p* dérive de *t-v* ou bien si *v* est devenu *b*, à la finale *p* ». La question ne se pose même pas, et il ne faut pas oublier que dans cette région on a à faire à une forme *bos* et non *vos* : toutefois ce rôle proclitique des pronoms béarnais soulève bien d'autres difficultés, mais dans le détail desquelles je ne puis entrer ici. Avant de quitter le gascon, je dirai seulement que le participe *metut* (signalé au § 338 pour le nord-est de la France) se trouve aussi dans une partie de cette zone : quant à *bis*, dont le féminin est *biste*, je crois qu'on ne doit avoir aucune hésitation à le tirer de *bist*, et j'ajouterai que, sur ce modèle, le bordelais de ce siècle a refait aux participes *pris* et *mis* (gallicismes modernes) des féminins *priste* et *miste*. Petit exemple, mais intéressant néanmoins, de cette force, aveugle et toujours agissante, qui pétrit et repétrit dans tous les sens la matière linguistique, et qui s'appelle l'analogie!

Il y aurait évidemment à faire un certain nombre de remarques, analogues à celles-là, sur la partie « française » de la Grammaire. Je dois me borner. Je ne sais pas trop pourquoi au § 4, à propos de la fleur appelée *lis*, l'auteur n'adopte pas l'opinion de M. G. Paris et n'explique, pas cette forme par une influence due au blason des rois de France : le mot, dans ce cas, serait à rejeter au § 54. Je lis au § 117 : « Depuis le XVIe siècle, les verbes d'introduction savante se rangent dans la première classe, tels sont *posséder*, *rédiger*, etc. » Voilà une donnée chronologique qui n'est pas très exacte, car on trouve déjà *exercer* au XIIe siècle, au XIIIe *absorber*, *constituer*, au XIVe *diminuer*, *discuter*, *opprimer*, au XVe *distinguer*, et combien d'autres ; c'est donc d'assez bonne heure que s'est manifestée, dans la langue littéraire, la tendance en question. Enfin, tout en reconnaissant que les questions relatives à la dérivation ont été traitées d'une façon large et parfois neuve, que les listes accompagnant chaque suffixe sont en général abondantes, je ne puis m'empêcher de trouver que dans cette seconde partie l'étude du développement dialectal n'ait été un peu sacrifié à celui des langues littéraires, et ne fasse parfois maigre figure, à côté de lui. Il s'ensuit que les deux parties du livre, flexion et dérivation, ne sont pas dans un aussi complet accord qu'on

pourrait le désirer. C'est une observation que j'avais déjà eu l'occasion de faire, il me semble, à propos de la *Grammaire Italienne* de M. Meyer-Lübke : je vais tâcher de la rendre sensible par un ou deux exemples, empruntés au domaine français. Au § 514 il est question du suffixe *-ange*, dont l'origine reste obscure et dont l'action a été assez limitée : pour les patois, il n'y a de cité que le poitevin *fauchange* ; on aurait pu y ajouter le saintongeois *coiffange* (manière de se coiffer), et aussi, pour cette même région de l'ouest, les formes *doutange* et *parlange*, qui sont vraisemblablement des transformations assez curieuses de nos anciens mots *doutance* et *parlance*. J'ai regretté de même, au § 491 où sont énumérés les dérivés du suffixe *-atoria*, de ne pas trouver dans la liste *entendoire* et *comprenoire* : Rabelais s'est servi du premier de ces mots ; tous les deux sont encore en plein usage dans les dialectes du centre et de l'ouest de la France. Et ils sont curieux, il me semble, en tant que produits d'une psychologie populaire à la fois grossière et ingénieuse, qui trouve tout naturel d'assimiler à quelque outil vulgaire le mécanisme complexe de l'intelligence. C'est à l'aide d'exemples de ce genre qu'on peut espérer jeter une certaine lumière sur les idées et les sentiments des différents peuples ou des diverses classes d'une nation : il est donc utile de ne pas les négliger. Je sais bien ce que me répondra M. Meyer-Lübke : c'est qu'on ne peut pas grossir indéfiniment le format d'une grammaire en y faisant entrer plusieurs dictionnaires. Et il ajoutera que les matériaux dont on dispose pour étudier les patois, même en France, sont encore insuffisants : j'en conviens. Toutefois, il ne faut pas exagérer non plus : les quelques mots que je viens de citer sont tirés de glossaires que l'auteur connaît parfaitement, et qui figurent dans sa bibliographie. Je crois donc que, même avec nos ressources actuelles, il eût pu pousser un peu plus loin dans le sens que j'indique. Mais je n'ai garde d'insister sur ces critiques; je me les reproche presque, en songeant à la quantité de documents de toutes sortes qu'a dépouillés l'auteur de cette Grammaire, et je préfère rendre hommage à la vigueur et à la tension d'esprit qu'il a dû déployer pour systématiser tant d'éléments épars. Qu'on lise, par exemple, ce chapitre de la conjugaison romane, dont je n'ai plus le temps de parler, et qui est peut-être à certains égards la partie la plus remarquable du livre, parce qu'elle en était la plus ardue à traiter : on verra si dans cet ensemble, solidement construit en dépit de la multiplicité des faits embrassés, il n'y a pas la justification des mots *nuovo avanzamento,* empruntés à Ascoli, et qui servent d'épigraphe à l'ouvrage. Résumer et condenser de la sorte, c'est même, il me semble, faciliter dans une large mesure les recherches de détail ultérieures.

Avant de terminer, je voudrais effleurer une dernière question, dussé-je pour cela revenir un peu sur mes pas, car il s'agit de l'ancienne déclinaison française. Au § 110, après quelques pages très condensées et très remarquables où il a jeté un coup d'œil rétrospectif sur les destinées de la flexion nominale, M. M.-L. arrive à se demander pourquoi

la Gaule (celle du nord au moins) a conservé pendant le moyen âge une déclinaison, que l'Italie a perdue pour des raisons phonétiques, mais que l'Espagne, par exemple, aurait pu parfaitement connaître. A la question ainsi posée, il répond en alléguant une influence germanique : l'opposition entre *murs* et *mur* reproduirait celle qui existe entre *fisks* et *fisk*, et la déclinaison française ne serait qu'un « reflet » de la déclinaison germanique. La thèse est séduisante, elle est étayée sur des raisons qui ont une certaine force (entre autres, apparition du type *Bertha*, *Berthanem* précisément dans les régions où la déclinaison a été florissante, en Rhétie et dans la Gaule du nord, non pas dans celle du sud, où la déclinaison est restreinte à la langue littétaire). Malgré tout j'ai quelque peine à y souscrire, et j'avoue que la question me laisse perplexe. Ce qui me répugne un peu, c'est d'admettre une influence aussi considérable et surtout une influence de ce genre : que les Gallo-Romans aient emprunté aux Germains des noms et même des verbes, voilà ce qui est incontestable, mais on ne doit pas oublier que le latin vulgaire avait en somme fait entrer dans son organisme et s'était assimilé tous ces éléments. L'emprunt d'une flexion serait bien plus extraordinaire, et il faudrait en tous cas se contenter de dire que l'*s* de *fisks* a pu contribuer à maintenir celle de *murus*. Mais j'ai des scrupules à admettre la proposition même ainsi réduite. Il faudrait, d'ailleurs, s'entendre sur la durée de l'influence germanique en France et sur l'époque précise où elle s'est exercée. Est-ce de la période mérovingienne qu'il s'agit ? Probablement. Mais rien ne nous dit qu'à ce moment-là la déclinaison à deux cas ait été particulière à la Gaule, et que le latin parlé en Espagne ne l'ait pas connu lui aussi. Dès que nous descendons un plus bas, — à l'époque de Charlemagne, par exemple, — la possibilité d'une influence germanique devient plus problématique, l'organisme du roman étant déjà fixé dans ses lignes essentielles. De plus, il ne faut pas, comme on a quelquefois tendance à le faire, subordonner à la règle de l'*s* l'histoire de la déclinaison française : cela n'est point exact pour ses débuts, et tout ce que nous voyons à ce moment-là c'est le maintien strict du nominatif et de l'accusatif latins ; la période d'organisation ou de tentative d'organisation (inconsciente, bien entendu) n'est arrivée que beaucoup plus tard, vers le XIe ou le XIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque ou *li pere* est devenu *li peres*. Mais à l'origine, ce sont tout simplement les deux cas latins qui se conservent et qui se présentent sous la forme que leur assigne le jeu des lois phonétiques[1]. Si la tendance à garder un cas sujet distinct du régime n'avait pas existé par elle-même, et indépendamment de toute influence

1. Je ne prétends pas, bien entendu, qu'il n'y ait eu, et de très bonne heure déjà, des actions analogiques, surtout au pluriel. C'est ainsi que vers le VIIe siècle *imperatores* est devenu *imperatori* d'après *muri*, et que bien antérieurement sans doute en Gaule *rosae* avait cédé la place à *rosas*. Mais ce sont là des actions qui se sont exercées au sein même de la langue et font partie de son évolution interne.

germanique dans le cerveau des Gallo-Romans du Nord, ils auraient peut-être pu modeler sur *fisks* une forme *murs* (quoique je ne le croie pas), mais, en tout cas, ils auraient dit alors *lo murs* (comme au sud) et non pas *li murs*, qui n'est que la continuation de l'expression totale antérieure *illi murus*. Je n'ai pas le temps d'insister ici, ni de donner à ces arguments tout le développement qu'ils comporteraient. Ce qui me paraît certain, c'est que la tendance à distinguer le sujet de l'objet est une des caractéristiques anciennes de l'esprit français, qui vraisemblablement a trouvé dans cette distinction un supplément de clarté à lui nécessaire. Toute cette question des origines de notre déclinaison est liée, je crois, en un certain sens, à celle de l'ordre des mots : ce n'est que par artifice scientifique et pour les besoins de l'analyse que nous isolons dans nos grammaires la flexion ; le langage, lui, ne connaît d'autre tout vivant que la phrase. Tant que le sujet n'a pas eu dans la phrase de place fixe, l'esprit a pu trouver avantage à lui conserver un exposant qui le distinguât. Ce n'est pas, parce que notre ancienne langue possédait une déclinaison que l'ordre des mots y était plus ou moins facultatif, ou du moins cela n'est vrai que pour une époque tardive : en ce qui concerne les origines, il faut, d'après moi, renverser les termes de cette proposition généralement admise sans discussion, et dire que, s'il y a eu continuation ou même formation d'une déclinaison rudimentaire, c'est parce que la construction se trouvait flottante au début et partagée entre diverses tendances. Mais voilà bien qui nous entraînerait encore trop loin. — Hâtons-nous de conclure en redisant une fois de plus que l'œuvre de M. Meyer-Lübke est de celles qui font le plus grand honneur à leur auteur, en particulier, et à la philologie romane, en général. N'oublions pas non plus de remercier MM. Auguste et Georges Doutrepont, auxquels nous devons une traduction française aussi élégante que fidèle, et qui ont bien voulu poursuivre la tâche que la mort n'a pas permis à Eugène Rabiet d'achever.

E. Bourciez.

---

613. — **La Poesia giovanile e la Canzone d'Amore di Guido Cavalcanti.** Studi di Giulio Salvadori. Rome, Soc. édit. Dante Alighieri, 1895, gr. in-8° de 140 p. Prix : 5 fr.

Ce volume est important pour l'histoire de la poésie italienne, dont il fixe avec beaucoup de précision certains points des origines. Il est sorti tout entier de l'attribution faite à Guido Cavalcanti d'une suite de sonnets du fameux manuscrit Vatican 3793, sonnets dont l'importance avait échappé jusqu'à présent, bien que le texte (édité au t. V du recueil d'Ancona-Comparetti) n'en fût pas ignoré. Cette attribution éclaire d'un jour nouveau toute une période de la vie du poète que Dante appelait le premier de ses amis. On ne savait rien, en effet, des premiè-

res œuvres de Cavalcanti, de celles qui avaient précédé son traité de la nature et des effets d'Amour. Il se trouve que les nouveaux sonnets, qu'on pourrait dire « découverts » par M. Salvadori, forment une suite régulière, une espèce de traité aussi, et assez bien ordonné, de la « manière de servir », par suite un traité de morale, Amour dans la doctrine étant l'origine de toute vertu. En même temps, le poète florentin a écrit l'histoire d'une passion réelle, et les traits d'émotion qui rompent souvent la monotonie didactique ajoutent à l'œuvre un intérêt de plus. Ces documents ont permis une étude sur la jeunesse studieuse et chevaleresque de Cavalcanti dans la Florence du *dugento*, qui sera en cette publication la partie la plus aisément accessible à tous. La seconde partie étudie le *Trattato della natura, de' movimenti e degli effetti d'amore* à un point de vue très nouveau et donne de ce texte célèbre, mais obscur par son sujet même et difficilement intelligible aujourd'hui, un commentaire logiquement construit sur le développement de la pensée du « poète psychologue ». On peut dire en passant que l'auteur était mieux préparé que personue à pénétrer l'âme et à révéler les secrets d'art subtil de Cavalcanti; on en trouverait la preuve dans son *Canzoniere civile*, une des œuvres de poésie les plus personnelles qu'ait produites les lettres italiennes en ces dernières années.

L'objet de la troisième partie est de prouver l'authenticité des sonnets du Vatican. Cette conclusion générale semble inattaquable; une conclusion accessoire, présentée sous forme d'hypothèse, tendrait à établir des résultats dont l'importance ne saurait échapper : « Les canzones et les sonnets ici réunis seraient écrits de la main de Dante ou de Guido, ou représenteraient du moins exactement la langue et l'orthographe de ces poètes. » Deux fac similés accompagnent ici le travail, avec le texte des sonnets, présenté d'abord sous la forme paléographique et complété par celui de la *Canzone d'Amore* et par un glossaire. On voit, par ces indications que M. Salvadori a réuni ici à des degrés égaux la rigueur de l'esprit critique à l'intuition psychologique. Son volume sera indispensable à consulter pour qui voudra étudier d'un peu près l'esprit et les procédés de la lyrique italienne contemporaine de Dante, et les premiers développements du *novo stile*.

P. DE NOLHAC.

---

614. — MONTESQUIEU. **Voyages, publiés par le baron Albert de Montesquieu**, t. I. 1 vol. in-8° VIII-374 p. Paris, Picard; Bordeaux, Gounouilhou, 1894.

Cette publication n'ajoutera rien à la gloire de Montesquieu, et n'apportera de révélations profondes ni sur les idées de son temps ni sur les pays qu'il a vus, — c'est-à-dire, pour ce volume, l'Autriche et l'Italie. Elle se lit néanmoins avec intérêt, et on verra les volumes suivants avec le même plaisir. La préface et les notes, copieuses et soignées, sont fort

utiles : elles complètent ce que M. dit en passant, en abrégé, et redressent les inexactitudes où ce génie, aussi léger que vif, heurte à chaque pas. Tout naturellement, la comparaison avec le Président de Brosses s'impose. Chez les deux, on notera les continuelles fautes d'italien; il était presque entendu, au siècle dernier, qu'on savait cette langue, comme les Italiens de nos jours se persuadent qu'ils savent, de naissance, le latin ; il s'en fallait chez nous autant qu'il s'en faut chez eux. Ce rapprochement avec les autres voyageurs français, particulièrement Brosses, est instructif; on ne peut oublier en remontant au siècle précédent, les lettres où Seignelay, en fils bien appris, rend compte à son père de son voyage d'études, et les amusants jugements du bon jeune homme sur les villes et les monuments, sur cette place Saint-Marc qu'il trouve fort noble, mais au fond de laquelle gît l'église du même nom, d'un art presque tout *gothique* et barbare ! Les opinions sur les arts, dans tous ces voyageurs du xvii[e] et du xviii[e] siècles, sont d'une parfaite unité ; mais M. est moins exclusif que Brosses, qui estime que Giotto ne serait pas reçu à peindre un jeu de paume. Il a d'ailleurs, particulièrement sur Venise, des impressions si parfaitement d'accord avec celles de l'autre président, qu'on irait presque se demander s'il n'y a pas échange direct. Mais ce qui caractérise Montesquieu, ce qui donne vraiment de l'attrait à ces carnets griffonnés en courant, c'est l'universelle curiosité du voyageur, sa passion d'information, son amour du détail vrai. Amour trop souvent malheureux ! Car on sait que M. a été l'homme le plus informé, mais un des plus mal informés, de son époque. Ce prêtre de la critique des faits n'avait lui-même qu'une critique peu sûre ; et s'il est grand par son désir d'appuyer sur l'observation les pensées générales qu'il formule, on peut bien dire qu'il n'a guère su ce que c'était qu'observer et conclure. Une perle, p. 91: « J'ai remarqué que les « ouvriers ont donné aux rois un regard fier que n'ont point les empe« reurs et capitaines romains. Les rois appellent *majesté* un air qui « inspire de la crainte. Les républicains, au contraire, appelaient *majesté* « un air qui inspire de l'amour. » Dans Montesquieu, par trop souvent, l'observation est en l'air, la conclusion aussi ; il est trop impatient, trop étourdi pour faire jamais une enquête complète ; il voit d'abord un trait, qui n'est pas forcément le principal, mais qui éveille en lui une pensée si lumineuse qu'il cherche rarement plus loin ; même dans ses ouvrages travaillés, les idées sont improvisées. A ce point de vue, ces notes de voyage sont particulièrement curieuses : c'est de l'Esprit des Lois pas encore écrit. Tout l'intéresse, et il comprend que, pour connaître peuple et pays, il faut tout voir : économie sociale et domestique, arts, métiers, sciences, administration, il se fait renseigner sur tout, et il cherche à examiner lui-même. Nous devons à cette curiosité beaucoup de détails très douteux, mais beaucoup aussi d'anecdotes et d'informations précieuses.

René Marin.

615. — **B. Sarrette et les origines du Conservatoire national de musique, et de déclamatio** , par CONSTANT PIERRE, commis principal au secrétariat du Conservatoire de musique; Paris, librairie Delalain frères, s. d. [1895], in-8· x-196 p.

Les origines du Conservatoire national de musique et de déclamatiou sont des plus complexes. M. Pierre a précédemment étudié, à ce point de vue : « les anciennes écoles de déclamation dramatique » et particulièrement le projet de Lekain (1756); l'École royale dramatique de Préville (1772); l'École royale de déclamation (1786), mais tout cela dans une simple brochure : il nous annonce un historique complet de l'École royale de chant et de déclamation (p. 4 du préambule). Cette méthode analytique est certainement favorable à la précision des recherches, mais elle a peut être l'inconvénient de multiplier les redites. Quoi qu'il en soit, le présent travail nous montre tout ce que peut, même en temps de révolution, la persévérance d'un homme qui poursuit un objet à la fois pratique et élevé. Sans être lui-même artiste, B. Sarrette a su grouper les musiciens d'élite dont il n'avait d'abord été que l'administrateur et le modeste économe, défendre leurs intérêts collectifs, qui étaient ceux de la musique et de l'enseignement musical, expérimenter avec patience et imposer enfin une idée qui était juste et susceptible d'un grand développement. Le mérite de la Convention nationale — et il fut grand à une telle époque — fut de répondre dignement à cette passion d'art à laquelle la France doit une École dont le public pense encore plus de bien... qu'il n'en dit parfois de mal, et qui, suivant un étranger, M. Gevaert, « eut l'honneur de servir de type aux établissements analogues créés depuis lors dans la plupart des capitales de l'Europe ». La carrière de B. Sarrette fut purement révolutionnaire, et nous ne voyons pas trop sur quels fondements M. P. semble mettre en doute la sincérité et la vivacité de quelques-uns de ses discours et de sa *Pétition* (dont il nous donne le texte pour la première fois p. 40). La disgrâce brutale dont le premier directeur du Conservatoire fut victime de la part de la Restauration, les offres qui lui furent faites et qu'il déclina après juillet 1830, nous paraissent de sûrs garants de son républicanisme. P. 43, M. P. s'étonne de la tolérance de la Convention pour les exécutions musicales qui venaient interrompre ses séances; il aurait pu à ce propos citer les protestations de Danton. « Voltaire oncle de Villette » (p. 24) n'est pas une expression exacte. Il en est de même (p. 72) des prétendues « menées de Roland » contre Sarrette (qui avait assisté en personne avec une partie de ses musiciens, à la fête en l'honneur des Suisses du régiment de Châteauvieux); il ne s'agit, en effet, dans ce passage, que d'une dénonciation adressée à Roland, et trouvée dans les papiers de celui-ci. L'affaire de l'arrestation de Sarrette est bien élucidée : il fut, en réalité, compromis dans le parti hébertiste; l'auteur a fait bonne justice de la légende royaliste que Zimmermann, Lassabathie, etc. avaient admise sans contrôle (p. 4 et

p. 72). Chemin faisant, l'histoire des fêtes révolutionnaires fournit à M. Pierre maint détail nouveau et intéressant : il nous donne, par exemple, la preuve que le *Chant du départ* fut pour la première fois exécuté en public non le 14 juillet, mais le 4 juillet 1794 (p. 87).

H. Monin.

---

616. — Maurice Vauthier. **Le Gouvernement local de l'Angleterre**, 1 vol. In-8°, xii-446 p. Paris, A. Rousseau, 1895.

Les travaux de M. de Gneist sur le *self government* et le *local government*, incomplètement traduits en français, sont antérieurs à la transformation intime des institutions anglaises déterminée par les actes fondamentaux de 1888 et de 1894 ; d'ailleurs, ces monuments de critique et de science admirables sont peu lisibles pour le public : voilà pour l'Allemagne. Pour l'Angleterre elle-même, en dehors des petits *tracts* de la collection de l'*English citizen*, il n'existe aucun ouvrage d'ensemble. La France se trouvera venir en première ligne, grâce à un Belge. Peu d'ouvrages présentent plus d'intérêt que celui de M. Vauthier; peu sont conçus avec plus de clarté, écrits avec plus de talent. Aucun, d'ailleurs, ne s'attaque à des faits plus importants, plus gros de conséquences. C'est tout simplement sa révolution de 89 que l'Angleterre vient de faire, sans déclaration des droits de l'homme, sans bouleversement, sans déclamations, sans ruines. Comme le dit fort bien l'auteur, il y a toujours beaucoup de passé dans les nouveautés anglaises. Cependant, quelque ménagées que soient les transitions, quelque habitude que les Anglais aient prise de ne décréter que ce qui existe en fait ou ce qui va se faire de soi-même, quelque accoutumés que nous soyons à les voir rarement abolir même ce qu'ils remplacent, il vient un moment où le passage se voit plus net entre l'ancien état et le futur. Un de ces pas a été fait. Le gouvernement local a glissé des mains de la classe qui l'avait détenu jusqu'ici. Il n'a point été accaparé par la masse : c'est la supériorité de l'Angleterre — la seule, peut-être — que l'idée de l'ochlocratie y trouve difficilement entrée dans les esprits même les plus avancés, même chez les socialistes. La forte dose de personnalité qui fait le fond du caractère national empêche d'admettre que celui qui n'est pas par lui-même, qui ne vit pas de ses ressources, qui, par sa misère, par son crime ou sa faute, par son incapacité physique ou autre, par une fatalité quelconque ou par sa volonté, a perdu l'indépendance naturelle, soit majeur politiquement ou administrativement, qu'un homme ait soin, à propos d'intérêts auxquels il ne participe pas, de charges dont il n'a pas son lot. Par contre, — et c'est un autre trait bien éloigné de nos coutumes, — l'ingérence dans les affaires publiques, depuis l'électorat pour les institutions locales les plus humbles jusqu'aux fonctions les plus élevées, est tenue, non pas pour un droit, mais pour

une charge. On l'impose, et des peines sont parfois éditées contre qui s'y refuse. Ces principes ont maintenu dans des limites fort curieuses les réformes démocratiques que l'Angleterre vient d'opérer. Tout s'est fait par œuvres de détail. C'est chaque branche, presque chaque service de l'administration locale qu'on a créé ou réorganisé sur des bases différentes. Mais, dans l'ensemble, à peu près tout se trouve fait ; et le temps est là pour, l'expérience aidant, apporter les compléments utiles. Le résultat, c'est que l'aristocratie foncière qui, représentée par les juges de paix, était maîtresse depuis des siècles du gouvernement local, qui tenait, appuyée sur le clergé anglican, l'administration des campagnes et même d'un grand nombre de villes, a vu réduire cette puissance dans des proportions si marquées qu'on peut se demander ce que l'avenir lui en laissera. Nous le verrons, car le développement des institutions nouvelles est destiné à être rapide. M. V. étudie cette transformation : dans le comté, où la modification est si grande que ce n'est vraiment plus la même chose que nous appelons du même nom, et que le « comté administratif » de l'avenir tend à n'avoir plus de commun avec l'ancien comté que les limites territoriales et encore ; — dans le bourg dont le type, mis en rapport avec celui que revêt maintenant le comté, tend à se généraliser ; — dans la paroisse, unité municipale de l'Angleterre, qui échappe et à la gestion de l' « ancienne *vestry* » et à la domination de la *gentry*, maîtresse, comme propriétaire, du clergé paroissial, et comme fournissant les juges de paix, de la *vestry* elle-même. De toutes les lois nouvelles, celle du 5 mars 1894, qui organise entièrement les paroisses rurales en espèces de communes se régissant elles-mêmes par un conseil élu, est probablement la plus grosse des conséquences sociales. M. Vauthier termine par un chapitre sur la capitale, où la lutte que les réformes ouvrirent immédiatement entre le comté de Londres et la Cité est parfaitement expliquée. C'est, du reste, le mérite tout spécial de ce livre que cette clarté d'exposition, cette méthode rigoureuse de développement historique, qui en rendent la lecture facile et d'un intérêt continu.

René Marie.

---

617. — Gaudefroy-Demombynes, **Promenades en Algérie**. Nancy, 1895, 24 p. in-8°.

Les meilleurs guides, et ils n'abondent pas pour l'Algérie, sont tous incomplets en ce qui concerne l'archéologie romaine ou arabe. En visitant Cherchel, Tipasa, Tlemcen, M. Gaudefroy-Demombynes a eu l'occasion de remarquer ces lacunes et il les comble en partie dans la présente brochure. On y remarquera (p. 5, p. 9, notes 1, 2 ; p. 15, note 2; p. 20-23) de nouveaux faits de vandalisme à ajouter à ceux qu'on a tant de fois signalés : il faut citer la disparition de l'épitaphe d'Abou 'Abdallah Zagal, l'oncle de Boubdil, le dernier roi de Grenade, que l'on

voyait autrefois à Tlemcen. Il est permis d'espérer que M. Gaudefroy-Demombynes, nommé récemment directeur de la Medersa de cette dernière ville, pourra continuer l'œuvre de Brosselard et se livrer à des études pour lesquelles il est si bien préparé.

René BASSET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître *Les Livres X, XI et XII de l'Atharva-Véda*, traduits et commentés par M. V. HENRY (Paris, Maisonneuve, 1896).

ALLEMAGNE. — M. E. Fr. BISCHOFF, dans un travail substantiel de quelques pages, vient de résumer les résultats des dernières découvertes épigraphiques relatives au calendrier de Pergame et au calendrier asiatico-éolien (*Der Kalender von Pergamon und der asiatisch-æolisch Kalender*. Leipzig, 1895, in-8). Il a pris pour base de cette nouvelle étude l'ouvrage de Max Frænkel : *Altertümer von Pergamon*, VIII, 1. Berlin, 1890, et rappelé par la même occasion les mois nouveaux signalés dans les publications des Écoles française et allemande d'Athènes, dans les comptes rendus des séances de l'Académie de Berlin et dans le Corpus Inscr. gr. En 1892 il avait étudié les calendriers béotien et thessalien (*Leipziger Studien* VII et *Jahrbuch für class. Philologie*). On n'a pas oublié sa dissertation inaugurale très complète pour le temps, intitulée *De Fastis Graecorum antiquioribus*, Lipsiae, 1884.

— Vient de paraître : *Compendio di Grammatica comparata del Greco e del Latino, di* V. HENRY, *versione fatta sulla 5a edizione originale francese dal Prof.* A. ARRÒ, *con correzioni dell' autore per una 6a edizione originale.* — (Torino, Clausen, 1896).

— La maison C. Winter, de Heidelberg, annonce la publication d'une série intitulée *Sammlung von Elementarbüchern der altgermanischen Dialekte,* sous la direction de M. W. STREITBERG, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). Elle comprendra sept volumes, savoir : prégermanique (Streitberg), gotique (Streitberg), vieux-norrois (Kahle), anglo-saxon (Bülbring), vieux-saxon (Holthausen), vieux-haut-allemand (Sütterlin), moyen-haut-allemand (Michels). Le tome Ier a déjà paru et sera l'objet d'un compte rendu prochain dans la *Revue*. Le goût qui s'éveille en France pour les études historiques de grammaire germanique semble devoir assurer un bon accueil à une publication que les noms du directeur et des collaborateurs suffisent à recommander.

BOHÊME. — M. Sigismond WINTER vient de faire paraître dans les travaux de l'Académie tchèque le premier volume d'un important travail sur la *Vie ecclésiastique en Bohême au* XVe *et au* XVIe *siècle*. Il expose l'organisation et la vie sociale et religieuse des Hussites, des frères bohêmes des protestants, des catholiques, des sectes inférieures, Vaudois, Antitrinitaires, etc. L'ouvrage complet aura deux volumes. Le second paraîtra l'année prochaine. On doit déjà à M. Winter d'importants travaux sur l'histoire de la civilisation en Bohême.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Vingt-neuvième année 8 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, n° 18, 25 juin : ASSE, Le père de d'Argental et de Pont-de-Veyle, le président de Ferriol (suite et fin). — Vᶜ de GROUCHY, Le fief de Marly et Saint-Vincent de Paul. — MALO, Legs à la confrérie des notaires de Paris. — Ch. de BEAUMONT, Une lettre inédite de Rivarol (lettre naturellement fort spirituelle, datée de Bruxelles, du 21 juillet 1792). — *Questions :* Le testament de Mazarin; Documents sur les lettres de cachet en province. — *Réponses :* Famille de Catin de Ravarines; Renseignements biographiques (sur Mᵐᵉ de Condorcet, Dupaty et Freteau); Images de la Vierge aux portes des villes (de Nancy, de Montmédy, de Mouzon). — *Ouvrages nouveaux :* DURRIEU et MARQUET DE VASSELOT, Les manuscrits à miniatures des Héroïdes d'Ovide traduites par Saint-Gelais et un grand miniaturiste du XVIᵉ siècle; Geoffroy de GRANDMAISON, Napoléon et les cardinaux noirs; LABANDE, Catal. gén. des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. XXVII. Avignon. I.

The Academy, n° 1206 : J.-J. JUSSERAND, A literary history of the English people, from the origine to the Renaissance (très intéressant). Memorials of St. James' Palace, by SHEPPARD. — RITCHIE, Natural rights. — Books of travel : PARKIN, The Great Dominion; COUSINS, Madagascar of To-day; BRODHEAD, Slav and Moslem; SNAFFLE, Gun, rifle and hound in East and West; MUIR, The mountains of California. — G. P. Macdonell (not. nécr.). — The Kutho-Daw. — Dialect and archaism in the Shepheards Calender (Herford). — The etymology of Daventry (Macclure). — The arms of Archbishop Rotherham. — ELLIS, Catalogue of Arabic books in the British Museum, I, A.-L. — Virgo concipiet (Conybeare).

— N° 1207 : STEPHENS, The life and letters of Freeman. — VINCENT, Actual Africa on the coming continent. — LE GALLIENNE, R. L. Stevenson. — JONES, A critical account of the philosophy of Lotze; DOUGLAS, John Stuart Mile, a study of his philosophy; WENLEY, Dualism and monism; WHITE, Spinozas tractatus de intellectus emendatione, translated. — A Syriac name for the Franciscan friars (Casartelli). — The etymology of shottery (Mayhew). — The German Hamlet (Corbin). — Ed. KÖNIG, Hist. krit. Lehrgebäude der hebr. Sprache, II, 1.

The Athenaeum, n° 3529 : RAE, Life of Adam Smith; ASHLEY, Select chapters and passages from the Wealth of Nations. — The Roxburghe Ballads p. EBSWORTH, VIII, 1. — W. THOMAS, Sweden and the Swedes; Mrs. WOOD BAKER, Pictures of Swedish life, or Svea and her children. — Ch. OMAN, A history of England. — Mr. Locker-Sampson. — The life and letters of Freeman. — Caxtoniana. — The Ameer Abdur Rhaman. — Defoe's library. — Mr James Dykes Campbell.

— N° 3530 : R. M. GARNIER, Annals of the English peasantry. — As others saw Him, a retrospect, A D. 54. — SHAW, A history of currency, 1252-1894. — Antiquarian literature. — Arabic manuscripts in the British Museum. — Yorkshire Washingtons in Virginia (Convay). — Elephant, alabaster (Goldsmid; Ward; Birdwood). — The Oxford library. — TOPINARD, L'homme dans la nature. — Jahrbuch der kön. preuss. Sammlungen, XV.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Handcomm. zum Alten Testament. p. NOWACK. — Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes,

p. Koetschau (pénétrante introduction). — Rolffs, Urk. aus dem antimonischen Kampfe des Abendlandes; Harnack, Zur Abercius-Inschrift. — Franz Brentano, Die vier Phasen der Philosophie; Meine letzten Wünsche für Oesterreich. — Schwartz, Die Königslisten des Eratosthenes u. Kastor (beaucoup de points contestables). — Ludwig, Die Konstanzer Geschichtsschreibung bis zum XVIII Jahrh. — Von Hansen, Aus baltischer Vergangenheit, miscellaneen aus dem Revaler Stadtarchiv. — Journal du gén. Fantin des Odoards. — Bibliotheca geographica, p. Baschin, I. — Scherff, Colombey-Nouilly; Vionville-Mars la Tour. — Brockelmann, Lexicon syriacum, 5, 6, 7 (suite de ce lexique qui marque un grand progrès pour les études syriaques). — Kirsten, Quaestiones Choricianae (soigné et méritoire). — Plauti com. p. Goetz u. Schoell, 3, 4 — R. Steig u. H. von Grimm, Achim von Arnim und die ihm nahe Standen I, Arnim und Brentano (important travail). — Allgeyer, Anselm Feuerbach, sein Leben u. seine Kunst. — A. Hermann, Fest im Takt! Leichte Tonstücke, Sing=und Tanzweisen zum Gebrauch beim Turnunterricht.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° V : Haupt, Die eschatologischen Aussagen Jesu in den synopt. Evangelien. — Strassburger Festgabe für Jhering. — Geyer, Gedichte und Fragmente des Aus ibn Majar. — Thomsen, Beröringer mellem de finske og de baltiske sprog. — Zwei altdeutsche Rittermären p. E. Schröder.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Hauler, Zur Gesch. des griech. Mimus (de bons résultats). — Anonymi Londinensis ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae, p. Diels (très soigné). — Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes, p. Kötschau (solide travail). — Siewert, Plautus im Amphitruone fabula quomodo exemplar Graecum transtulerit (recherches menées avec bon sens et réflexion). — Holder, Keller, Scholia antiqua in Q. Horatium Flaccum, I, Porfyrionis commentum, rec. Holder (très louable). — Die Mosella des Ausonius hrsg. u. erklärt von Hosius, Anhang. Die Moselgesch. des Venantius Fortunatus (à recueillir avec reconnaissance). — Schreiber, Die alexandrinische Toreutik I (fort suggestif, à continuer !) — E. Krause, Die nordische Herkunft der Trojasage bezeugt durch den Krug von Trugliatella, eine dritthalbtausendjährige Urkunde. — K. Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (1er art.).

— N° 27 : Bidez, La biographie d'Empédocle (important). — Maass, Kleitarch und Diodor (soin et réflexion). — Lucrez, p. Brieger (donnera une nouvelle impulsion à l'étude du poète). — Gemoll, Die Realien bei Horaz, 2, 3, 4 (très utile). — Festschrift für Joh. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler. — Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (2e art. sur ces recherches bien méditées, bien menées qui méritent l'attention du militaire comme de l'historien).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 26 : Lehmann, Der letzte Feldzug des hannibal. Krieges (beaucoup de soin et de sagacité). — Caesar, Gallischer Krieg, p. Fügner. — Cicero, Philipp. Reden, 1, 2, 3, 7 p. Nohl. — Freericks, Der Apoll von Belvedere (l'auteur a pris de la peine, mais manquait d'expérience pour un travail si compliqué). — Hippokrates, trad. Fuchs, I (très méritoire). — Gerlinger, Die griech. Elemente in Schillers Braut von Messina, 4e éd. p. Einhauser.

Zeitschrift für katholische Theologie, III : *Abhandlungen :* Stentrup, Der Staat und die Schule, II, das Forum des positiven göttlichen Rechts.

— ZIMMERMANN, Pusey im Kampfe gegen die kathol. Tendenzen der Tractarianer u. die protest. Richtung der Anglicaner. — MICHAEL, Luther und Lemnius, Wittembergische Inquisition 1538. — HUPPERT, Probabilismus oder Aequiprobabilismus. — *Recensionen* : ZSCHOKKE, Historia sacra A. T.; STEENTRUP, Synopsis tractatus de Deo Uno; GROSS, Lehrb. des kathol. Rechts; GREVING. Pauls von Bernried Vita Greg. VII; DE SAN, Tractatus de Deo uno; HÜTTEBRÄUKER. Der Minoritenorden zur Zeit des grossen Schismas; LECTOR, Le Conclave — *Analekten* : Streiflichter auf die neueste kath. theol. Literatur; Zum neuesten Werke Wellhausens (Kern); Das syrisch kathol. Kirchenjahr (Nilles); Zu Habakuk (Zenner); Die fünf Wundmale des Herrn (Heller); Judas am Oelberg (Heller). — Kleinere Mitteilungen. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 28 Vingt-neuvième année 15 juillet 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ABRAHAM, La première lutte entre l'Eglise et l'Etat, en Pologne (lutte entre Henri Kietlicz, archevêque de Gniezno, appuyé par Innocent III, et Ladislas Laskonogi, duc de la Grande-Pologne).

The Academy, n° 1208 : FROUDE, English seamen in the XVI century. — TYRRELL, Latin poetry. — MACEWEN, Life and letters of John Cairus. — LUFFMANN, A vagabund in Spain. — Current theology. — Leonard A. Wheatley (not. nécrol.). — Frisian and Dutch jottings (Brennan). — On the kalendar in Galba A XVIII. (Stokes). — The etymology of shottery (Macclure). — A bishop of Winchester at Perpignan in september 1415 (Ramsay). — Virgo concipiet (Conybeare). — M. Max Niemeyer annonce la publication d'une « Zeitschrift für keltische Philologie », dirigée par MM. Kuno Meyer, de Liverpool, et Ludwig Chr. Stern, de Berlin. — Discoveries at Silchester.

The Athenaeum, n° 3531 : The life of sir James Fitzjames Stephen.— MUMMERY, My climbs in the Alps and Caucasus; Sir W. M. CONWAY, The Alps from end to end. — DYER, The evolution of industry. — W. ANDREWS, Curious church customs and cognate subjects. — J.-J. JUSSERAND, A literary history of the English people, from the origins to the Renaissance (brillant et instructif, très habilement et savamment composé). — Wheatley (not. nécr.) — The life and letters of Freeman (Stephens). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : ZSCHOKKE, Hist. sacra antiqui Test. 4e éd. — Vincenz von Lerinum, p. JÜLICHER. — WILLMANN, Gesch. das Idealismus, I (profond). — MEINONG, Zur Werth-Theorie-Bille Aettens Historie, förste Del af MOLLERUP. — Monum. confraternitatis Stauropigianae Leopoliensis p. MILKOWICZ, I. — DU MOULIN ECKART, Bayern unter dem Ministerium Montgelas, 1799-1817, I (méritoire, quoiqu'un peu long). — A. STERN, Gesch. Europas seit den Verträgen von 1815, I (une foule de nouveaux détails, ouvrage indispensable, mais donne l'impression d'une collection de dessins au crayon plutôt que d'un grand tableau d'ensemble aux vives couleurs). — NEUBAUER, Freiherr von Stein (bien écrit). — H. von SELBITZ, Aus grosser Zeit, 1-6 (début d'une publication par livraisons sur la guerre de 1870, sera utile). — WISSMANN, Afrika, Schilderungen und Ratschläge zur Vorbereitung für der Aufenthalt und den Dienst in den deutschen Schutzgebieten (intéressant et plein de détails). — KUNZ (Major), Die deutsche Reiterei in den Schlachten und Gefechten des Krieges von 1870-1871 (original, très recommandable, très fouillé, à noter le rôle futur que l'auteur réserve à la cavalerie allemande : « le personnel est excellent, les chevaux également; l'armement et l'équipement sont à la hauteur de l'époque; l'éducation du cavalier n'a jamais été meilleure, et dans le corps des officiers règnent l'activité, l'effort »). — ARENDT, Einführung in die nordchines. Umgangssprache (très utile). — ERHARDT, Die Entstehung der homer. Gedichte (fait avec savoir et sagacité). — S. Augustini epistolae, p. GOLDBACHER, I. — Hussoviani carmina p. PELCZAR. — BRANDL, Shakspeare (détaillé et vivant). — CORNILL, Nicht rhythmisch; WOLFRUM, Schlusserwiderung. — MARTINI e FERRARIS, Ordinamento generale degli Istituti d'istruzione superiore.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : Ilias, p. Ameis, I-III, 5e ed. p. Hentze. — Vespae, p. van Leeuwen, p. Merry, p. Graves. — Nencini, Quaest. Terentianae (très suggestif). — Aeneide, p. Kappes, I-III, 5e éd. ; VII-IX, 3e ed. — Stiglmayr, Eine alte Regensburger Handschrift des sogen. Homerus latinus (fragment important). — Burmeister, De fontibus Vellei Paterculi (combat Kaiser avec succès). — Gudeman, Outlines of the history of classical philology (solide). — Ziegeler, Aus Pompeji (trop court et trop peu intéressant pour l'élève). — Weigand, Die Aromunen (donne de sûrs fondements à l'étude du roumain du sud); Erster Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache (utile). — Hussoviani carmina p. Pelczar.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : Aurich, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum (souvent trop subjectif). — Blaydes, Adversaria in trag. graec. fragm. (trop de conjectures contestables). — Dionis Cassii hist. rom. p. Melber, II (nouvelle édition améliorée de l'édition Dindorf). — Maisel, Beitr. zur Würdigung der Handschriften des Cassius Dio (dirigé contre Boissevain et Melber). — Ausfeld, Zur Kritik des griech. Alexanderromans (important et utile). — Nemethy, Novae emend. in Firmicum Maternum astrologum. — Eucherii Lugdun. opera omnia I, p. Wotke (art. de Petschenig).

Museum, n° 5 : Scholia in Aeschyli Persas, p. Dänhardt (Berlage). — Carstens, De translationibus Thucyd. (Leyds). — Plinii secundi reliquiae, p. Beck (Karsten). — Vergilius'Aeneas, vertaald door Chaillet (Kruijtbosch). — Gainâ Sutras, p. Jacobi, II (Warren). — G. Paris, La poésie du moyen âge (Salverda de Graves). — Von Gutschmid, Kleine Schriften (Boissevain). — Duc de Broglie, La paix d'Aix-la-Chapelle (de Beaufort). — Fruin, Archief van Montfoort (Blok). — Knuttel, De toestand der Katholieken tijdens de Republiek (Brom). — Ebe, Abriss der Kunstgeschichte (Holwerda). — Picnot, Outlines of English literature (Brennan).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Vingt-neuvième année 22 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 29, janvier-avril : *Partie littéraire :* R. Dareste, Une prétendue loi de Solon. — M. Holleaux, Sur une inscription de Thèbes. — P. Tannery, L'inscription astronomique de Keskinto. — G. Schlumberger, Poids de verre byzantins. — Th. Reinach, Inscriptions d'Amasie et d'autres lieux. — P. Girard, De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle (3e art.). — *Variétés :* Les étudiants hellènes à Paris. — *Chronique :* Correspondance grecque (X.) Actes de l'Association, etc. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Nouvelle revue rétrospective, n° 13, 10 juillet : Mémoires du duc de Croy sur le cours de Louis XV et de Louis XVI, 1727-1784 (nouveaux et intéressants extraits inédits, sur les chasses royales, le froid de 1740, le cardinal Fleury, le séjour de Louis XV à Metz, le maréchal de Saxe, etc.) — Épilogue de l'histoire du cœur de Louis XVII, remise du cœur à la famille du prince le 22 juin 1895 (acte par lequel M. Édouard Dumont rend le cœur par devant notaires aux représentants du duc de Madrid qui le recevra à Venise et le fera porter ensuite à Frohsdorf où il sera déposé dans le tombeau du comte de Chambord; lettre de remerciements du duc de Madrid ; note du docteur Martellière, attestant que le cœur est celui d'un enfant de dix ans). — Étienne Polverel, commissaire national civil à Saint-Domingue au général A.-N. de La Salle, commandant au Port-au Prince, aux Cayes, 28 décembre 1792. — Le roi Louis-Bonaparte à M. Poggi, à Florence, 5 octobre 1823. — Règlement de vie du cardinal Fesch. — Mme Amable Tastu à M. Henri de Pène. — Le prince Louis-Napoléon Bonaparte à Cuvillier-Fleury, 22 déc. 1830 (le félicite d'un éloge de Lavalette et de Kléber). — Comment Don Carlos rentra en Espagne (1834) ; circulaire du ministre de la marine, envoyée à Bayonne et à Bordeaux ; lettre adressée au ministre par M. de Pinguet.

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Acta martyrum et sanctorum, IV, V; Schulthess, Probe einer syrischen Version der Vita S. Antonii. — Sarre, Die Berliner Goldschmiedezunft bis 1800. — Hopfen, Kaiser Maximilian II und der Kompromiss-Katholicismus (intéressant). — Barras, Memoires. — Meyer, Gesch. der Univ. Freiburg in Baden. 1806-1832 (instructif). — Socialpolitischer Briefwechsel Kawelins und Iwan Turgenjews mit Herzen, p. Dragomanov, trad. Minzes (source très remarquable pour l'histoire de Russie de 1857 à 1862). — Cauer, Grundfragen der Homerkritik (réfléchi, suggestif, dédié à Kirchhoff et honore le maître autant que l'élève). — Kroll, De oraculis chaldaeis (important). — G. Schulze, Orthographica (très savant). — Emerson, The history of the English language (court et contient l'essentiel). — La Motte Fouqué u. Eichendorff, p. Koch. — Pauly's Realencyclopädie der class. Altertumswissenschaft, p. Wissowa, I. — Knackfuss, Raphael ; Rembrandt; Dürer u. Holbein der jüngere. — Goldberg, Das Landschulwesen auf den Zittauer Dörfern bis 1811.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 28 : Knötel, Homeros, der Blinde von Chios (très difficile à lire, parfois peu croyable). — Cwilinski, Einige Bemerk. über die Composition des Sophocl. Philoktet. — Heraeus, Präparationen zu Caesars Gallischem Krieg. — Soltau, Livius' Quellen (recherches détaillées et pleines de sagacité). — Schenkl, Griech. Elementarbuch, 16e ed. — Neue-Wagener, Formenlehre der lat. Sprache, III. das Verbum, 3e ed. 4-6 Lieferung.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 29 : Hecuba, p. SEADLEY (bon). — Herodotus, p. STEIN, V u. VI, 5e ed. — HAUVETTE, Hérodote historien des guerres médiques (le sujet est presque épuisé, et le livre très remarquable, important surtout par une foule de remarques de détail). — BENDER, Anthologie aus röm. Dichtern mit Ausschluss von Vergil und Horaz (devra être amélioré pour devenir bon et utile). — USSANI, In Pervigilium Veneris conjectuae (on reçoit d'Italie de meilleurs travaux). — Julii Firmici Materni Matheseos libri VIII, p. SITTL, I, 1-4 (méritoire). — Th. REINACH, Mithridates (traduction allemande très recommandable et très bien faite). — CIAÇERI, Contributo alla storia dei culti dell' antica Sicilia; Il culto di Demeter e Cora nell' antica Sicilia (recueil de matériaux très méritoire et presque complet). — H. W. SMYTH, The sounds and inflections of the Greek dialects, Ionic (fait avec grand soin et de solides connaissances). — SEILER, Die Entwickl. der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, I. Die Zeit bis zur Einführung des Christentums (petit livre sans prétention et joliment écrit).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

VIENT DE PARAITRE :

BIBLIOTHECA SINICA
DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE
DES OUVRAGES RELATIFS A L'EMPIRE CHINOIS
PAR MAURICE CORDIER

Tome III, en 3 fascicules. . . . . 40 fr.
Forme le Tome XI bis *de la première série*

BIBLIOGRAPHIE CORÉENNE
TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA CORÉE
CONTENANT LA NOMENCLATURE DES OUVRAGES PUBLIÉS JUSQU'EN 1890
AINSI QUE LA DESCRIPTION ET L'ANALYSE DÉTAILLÉES
DES PRINCIPAUX D'ENTRE CES OUVRAGES
PAR MAURICE COURANT
Interprète de la Légation de France à Tokyo

Tomes I et II. — 2 beaux volumes avec planches, chaque.... 25 fr.

SOUS PRESSE :

CENTENAIRE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES
RECUEIL DE MÉMOIRES
PUBLIÉS
PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE CET ÉTABLISSEMENT
Un magnifique volume in-4, avec planches.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
PAR E. LAMBRECHT, secrétaire de l'École.
7 volumes in-8.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Vingt-neuvième année 29 juillet 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 4 : SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, l'Annam. — BAROSZ, La révolution polonaise de 1830-1831 et la déposition de Nicolas (fin). — J. PÉRIER, La bourgeoisie rochelaise du XVIIIe siècle. — *Analyses et comptes rendus :* BOUTMY, Le recrutement des administrateurs coloniaux; M. VAUTHIER, Le gouvernement local de l'Angleterre; BROUILHET, Essai sur les ententes commerciales et industrielles et les transformations qu'elles pourraient apporter dans l'ordre économique actuel; BRUNET, La France à Madagascar, 1815-1895; CABROL, Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée; CAVAIGNAC, Pour l'impôt progressif; COULON, De la liberté de la presse, commentaire de la loi du 28 juillet 1894; CRUPPI, Linguet, I; DUBOIS, La vie au continent noir; GIRAUD-TEULET, Double péril social, Eglise et Socialisme; HEIMVEH, La guerre et la frontière du Rhin; DE LARUE, La déportation des députés à la Guyane; LEHMANN, Friedrich der Grosse u. der Ursprung des siebenjæhrigen Krieges; NÉNOT, La nouvelle Sorbonne; PAYOT, L'éducation de la démocratie; ROBIQUET, Discours et coutumes de Jules Ferry, III, Les lois scolaires. — SPIRE, De la responsabilité des communes en cas d'attroupement. Etude historique et juridique suivie d'un appendice sur la responsabilité en cas d'explosion à la dynamite.

Revue historique, juillet-août : R. WADDINGTON, Une intrigue secrète sous Louis XIII, visées de Richelieu sur la principauté d'Orange, 1625-1630. — G. DEPPING, Madame, mère du régent, et sa tante l'Electrice Sophie de Hanovre, nouvelles lettres de la princesse palatine (suite). — DE KERALLAIN, Les Français au Canada, la jeunesse de Bougainville et la guerre de Sept Ans. — *Bulletin historique :* France, époque moderne (Bemont et Monod); Italie, Cesare Contu (Orsi). — *Comptes rendus critiques :* P. GUIRAUD, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine; LEGRELLE, La mission de Rébenac à Madrid; SCHLITTER, Die Stellung der œsterreischischen Regierung zum Testamente N. Bonapartes; TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert. (Le livre de Guiraud est un beau travail qui compte parmi les meilleurs que nous ayons sur les antiquités grecques et qui fait honneur à la science française ; le volume de Legrelle montre qu'un doute est très légitime sur la nature de la mort de Marie-Louise ; l'étude de Schlitter rassemble une foule de documents intéressants, relatifs à l'histoire du testament de Napoléon; Treitschke a publié cinq volumes, sans écrire une réelle histoire d'Allemagne et même une véritable histoire politique; il juge tout d'après ses goûts de Prussien aristocrate et militaire, étudie les choses par rapport à ses idées, ne cherche pas à comprendre, tranche bien des questions avec légèreté, abuse des généralisations aventureuses, dénature les vraies physionomies des gens, manque de la philosophie de Ranke qui consiste à n'être dupe de rien, arrête ses vues politiques à des commérages de cour; ses jugements sont plutôt d'un moraliste que d'un historien; l'histoire des mœurs relègue chez lui l'histoire politique au second plan ; les parties qui traitent des questions économiques, sociales, littéraires et scientifiques, sont toujours les meilleures dans ses ouvrages; il s'entend à traiter comme personne les mouvements populaires et à animer la matière d'un récit.)

The Academy, n° 1209 : VILLARI, The two first centuries of Florentine history; LELAND, Legends of Florence. — TEN BRINK, Shakspere. — GERARD, Some celebrated beauties of the last century. — COMPAYRÉ, Abelard and the origin and early history of universities; DE GARMO, Herbart and the Herbartians. — Books on ancient history : ROBERTS, The ancient

Boetians, their character and culture, and their reputation; GILBERT, The constitutional antiquities of Sparta and Athens. — Prof. Huxley (not. nécr.). — The Cambridge University Library. — The Kalendar in Galba A. XVIII (Hessels). — The etymology of shottery (Mayhew). — RYLE, Philo and Holy Scripture, or the quotations of Philo from the Books of the Old Testament. — A new Assyrian style. — Antiquities from Egypt at University College.

— N° 1210 : Leslie STEPHEN, The life of sir James Fitzjames Stephen. — CUNNINGHAM and MACARTHUR, Outlines of English Industrial history. — Some Spanish books : MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne, I, 2e éd. (se lit avec plaisir et profit comme tout ce qui parle de la plume de cet auteur distingué); Don Quixote, trad. WATES; Echegaray, The son of don Juan. Mariana, trad. GRAHAM; MAYOR, Spain Portugal the Bible. — Prof. Dragomanov (not. nécr.). — What people produced the works called Mycenaean? (Ridgeway). — The inscr. at Carew, Fethard and Baginbun (Allen). — The Keltic root « ab ». — BREUL, Handly bibliographical guide to the study of the German language and litterature for the use of teachers and students of German. — GEIGER and KUHN, Grundriss der Iranischen Philologie. — Virgo concipiet (Badham). — The British school at Athens. — The Der el Bahari exhibition.

The Athenaeum, n° 3532 : Continental literature (juillet 1894, juillet 1895). — Letters of Samuel Taylor Coleridge, p. E. H. COLERIDGE. — AUBREY, The rise and growth of the English nation; CUTTS, Augustine of Canterbury; INNES, Britain and her rivals in the XVIII century. — ROBERTSON, The making of the English nation. — The life and letters of Freeman (Round).

— N° 3533 : Field-Marshal Viscount WOLSELEY, The decline and fall of Napoleon; Field-Marshal Lord ROBERTS, The rise of Wellington. — BATESON, A history of Northumberland, II. — WEITCH, Dualism, monism and other essays. — Margaret M. VERNEY, Memoirs of the Verney family during the commonwealth, 1650-1660, III. — ROUND, Feudal England, historical studies on the XI and XII centuries. — Scandinavian philology : HOLTHAUSEN, Altisländisches Elementarbuch; NOREEN, Altschwedisches Lesebuch; BUGGE, Bidtrag til den aeldste Skaldedigtnings Historie; G. STEPHENS, The Runes whence came they? — TOOMEY, Heroes of the Victoria Cross; GERARD, Some celebrated Irish beauties of the last century. — Forms of politeness in Greek letters (Mahaffy). — Elephant, alabaster (Prideaux, Platt). — Sir Thomas Lucy (Ch. C. Stopes).

Literarisches Centralblatt, n° 28 : RAMSAY, The Church in the Roman empire, 4e éd. — WIRTH, Chronolog. Späne. — Kölner Schreinsurkunden des XII Jahrh. II, 1 u. 2, p. FRANCK. — DELBRÜCK, Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neidhart von Gneisenau. 2e éd. (le livre appartient au genre des « Life and letters » qui n'est pas très répandu en Allemagne, peut-être avec raison; mais c'est un bon tableau d'ensemble, et l'exposé est clair). — WEIGAND, Die Aromunen, ethnogr. philologisch histor. Untersuchungen über das Volk der sogen. Makedo-Romanen oder Zinzaren. II. Volksliteratur der Aromunen. (l'auteur a fouillé un domaine très insuffisamment connu, il l'a exploré à fond, l'a ouvert à la science). — ERCKERT, Die Sprachen des Kaukasischen Stammes (fait avec grand soin). — GEHRING, Index Homericus (entreprise utile et méritoire). — HOLZNER, Studien zu Euripides (des conjectures remarquables). — COMPARETTI, La guerra gotica di Procopio di Cesarea, I (texte en général bien choisi et amélioré en beaucoup d'endroits). — WEISE, Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr

Wesen (bon). — KLUGE, Deutsche Studentensprache (intéressant et fait avec succès). — Volkstümliche Lieder der Deutschen im XVIII u. XIX Jahrhundert p. BÖHME, 1er Lieferung (travail gigantesque, recueil de matériaux à accueillir avec joie). — HEINEMANN, Goethe, I (fait avec goût et compétence). — KOENEN, Gefässkunde der vorrömischen, römischen und fränkischen Zeit, in den Rheinlanden (essai sérieux). — THOURET, Katalog der Musiksammlung auf der Königl. Bibliothek im Schbosse zu Berlin. — BAUMEISTER, Handbuch der Erziehungs = und Unterrichtstehre für höhere Schulen, III. Didaktik u. Methodik der einzelnen Lehrfächer, 1. 1. Latein. p. DETTWEITER; Gesch. p. JAEGER.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, VI, juin : SCHUBERT, Die Composition des pseudopetrinischen Evangelienfragments; Das Petrusevangelium. — VON DER LINDE, Antoinette Bourignon. — MARTINAK, Die Logik John Lockes. — LEGRELLE, Les conférences secrètes de Diessenhofen et Stockborn. — OLDENBERG, Die Religion des Veda. — Von DITFURTH, Gesch. des Geschlechts von Ditfurth, III.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 30; Anthologia Graeca epigrammatum Palatina cum Planudea, p. STADTMUELLER. I. Palatinae libr. I-VI, Planudeae libr. V-VII (œuvre d'une très grande importance à laquelle le critique consacre un long article; la Faculté de Heidelberg a nommé, aussitôt après l'apparition du volume, l'éditeur Stadtmueller docteur honoris causa. Quiconque sait apprécier une œuvre qui a coûté à l'auteur dix années de fidèle dévouement et de labeur plein de renoncement, dira avec nous que la Faculté s'est honorée elle-même en honorant ainsi ce brillant témoignage d'application et de savoir. Il ne reste qu'à souhaiter à Stadtmueller assez de force et de persévérance, de fraîcheur et de joie à son travail, pour qu'on le nomme, après l'heureux achèvement de l'édition, le second sospitator (Jacobs est et reste le premier) de cet inestimable monument de l'antiquité). — C. Plinii Secundi dubii sermonis VIII reliquiae, p. BECK (contient 482 fragments, rangés sous 16 chapitres; malgré quelques critiques qu'on peut adresser à la forme, et non au fond, cette édition, à laquelle l'auteur a consacré bien des années et qu'il a établie avec beaucoup de circonspection et une sûre méthode, enrichit considérablement la littérature des grammairiens). — BRANDL, De Lactantii apud Prudentium vestigiis (prouve avec détail que le Cicéron chrétien a été utilisé par Prudence). — FÜHRER, Zur Felicitasfrage (démontre avec Duchesne que la passion de sainte Félicité et de ses fils est de basse époque, du VIe siècle, et sans valeur historique). — WACHSMUTH, Einleitung in das Studium der alten Geschichte (L'ouvrage manquait, mais l'homme est venu, et le livre aussi; on regrettera que l'auteur n'ait pas noté la falsification de la généalogie d'Alexandre par Theopompe; qu'il ait parlé inexactement de l'amour d'Eusèbe pour la vérité, et qu'il ne se soit pas souvenu des mots du grand Scaliger : « nullus est auctor qui leviore studio et maiore securitate iudicii lectorum scripserit »; qu'il regarde toujours Castor comme la source des Fasti consulares. Mais le travail a été préparé depuis longtemps avec grand soin et con amore. L'auteur a réussi à donner un tableau d'ensemble des études sur l'antiquité, à arranger et à disposer sa vaste matière, à exécuter les parties de détail. Puisse-t-il trouver la juste et universelle reconnaissance à laquelle il a droit!) — RIZZO, Naxos Siceliva (comble très bien la lacune; beaucoup de remarques justes et surtout nouvelles; à bientôt l'ouvrage que l'auteur promet sur Tauromenion!) — CAVVADIAS, Fouilles de Lycosura, I. — TSEREPIS, Τὰ σύνθετα τῆς ἑλληνικῆς γλωσσης. I. Τὸ ὀνομαστικὸν πρῶτον συνθετικόν. 2e ed. (à la hauteur de la science moderne; rien de bien neuf; mais habile et sûr assemblage de tous les matériaux).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 31-32 Vingt-neuvième année 5-12 août 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 3, juillet 1895 : Ch. SCHMIDT, Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge. – BAUMONT, Lunéville à la veille de la Révolution. — Walter, Chronique éditée par R. REUSS (suite). – *Comptes rendus :* DE LA VILLE DE MIRMONT, De Ausonii Mosella. — JEAN DE BARR, Etudes alsaciennes. — Recueil de documents sur l'hist. de Lorraine, I, inventaires des ducs; II, catal des actes de Mathieu II, dressé par LE MERCIER DE MORIÈRE. — LABANDE, La charité à Verdun, hist. des établissements hospitaliers et institutions charitables de cette ville depuis la fondation jusqu'en 1789. — FLORANGE, Hist. des seigneurs et comtes de Sierk en Lorraine. — KIEFFER, Gesch. der Gemeinde Balbronn. — MATTHIS, Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden; Bilder aus der Kirchen = und Dörfergeschichte der Grafschaft Saarwerden. — ETIENNE, Essai de grammaire de l'ancien français. — DEBIDOUR et ETIENNE, Les chroniqueurs français du moyen âge. — DURAND, Eléments de philosophie scientifique et de philosophie morale.

La Correspondance historique et archéologique, n° 19, 25 juillet 1895 : LAZARD, Les papiers des frères Lazard aux archives de la Seine. — Vicomte de GROUCHY, Le fief de Marly et saint Vincent-de-Paul (suite et fin). — Une lettre de Henri II à la ville de Paris, 17 mars 1553. - *Mélanges :* Une question d'histoire relative à la maison de Bourgogne; Courtine; Les Manceaux à Rome; Immaculée Conception; Imitation de J.-C.; Néologisme; Croix du Calice; Soupe; Traductions. — *Questions :* Procès-verbal de l'extraction des cercueils royaux de Saint-Denis en 1793. — *Réponses :* Le sauvage du roi, le saltarin du roi; Jacques Matharel, operateur du roi. — Chronique. — Chronique gallo-romaine. — Musée du Louvre. — Musée des arts décoratifs. — Musées de province. — *Ouvrages nouveaux :* Mém. de Barras; SPONT, Semblançay; DEMANGE, Les vitraux de Blenod-les-Toul.

The Academy, n° 1211 : M. SCOTT, The tragedy of Fotheringay, founded on the Journal of D. Bourgoing, physician to Mary queen of Scots and on unpublished ms. documents. — GURTEEN, The Arthurian Epic, a comparative study of the Cambrian, Breton and Anglo-Norman versions of the story and Tennyson's Idylls of the King. — REICKE, Lose Blätter aus Kants Nachlass, II; APEL, Introd. to the study of Kants Kritik; FOERSTER, Der Entwicklungsgang der Kantischen Ethik. — Zupitza (not. nécrol.). — Slavica. — The inscr. at Carew, Fethard and Baginbun (Southesk). — The Ogham notelets (Macalister). — The Celtic root ab (Mayhew). — Arsenic (Skeat). — Writing in Homer (Butler). — The pronunciation of princess (Dawson). — Fabbisogno (Krebs). — Die Psalmen Salomo's, zum ersten Mal mit Benutzung der Athoshandschriften u. des Codex Casanatensis hrsg. von O. von GEBHARDT. — Prof. von Roth (not. nécr.). — The Chronicle of the Kings of Kashmir (Stein). — The god Tartak (Rob. Brown jun.). — Mycenaean art. — Excavations on the Roman wall.

The Athenaeum, n° 3534 : THORNTON, Colonel sir Robert Sandeman, his life and work on our Indian frontier. — Alice GARDNER, Julian the Philosopher and the last struggle of paganism against christianity (bon). — La Révol. française en Hollande, la République batave. — FURUHJELM and BAYLEY, Sonya Kovalevsky. — Oriental literature : The Disc. of Philoxenus, bishop of Mabbog; BURKITT, The modern Egyptian dialect

of Arabic; Muallakat or seven poems suspended in the Temple of Mecca; Brockelmann, Lexicon Syriacum : The Kathakoça, p. Tawney. — The public schools in 1895. — Is Egypt so very old (Fleay). — Zupitza (Breul). — Lethaby and Swainson, The Church of Sancta Sophia, Constantinople, a Study of Byzantine building. — Bonavia, The flora of the Assyrian monuments and ist outcomes. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Hirscht, Die Apokalypse und ihre neueste Kritik. — Patrologia Syriaca, p. Graffin, I. — Gatrio, Die Abtei Murbach im Elsass (très détaillé). — Pastor, Gesch. der Päpste seit dem Ausgang des M. A. II., 2e éd. — Erichson, Das theolog. Studienstift Collegium Wilhelmitanum, 1544-1894 (intéressant). — Stettiner, Aus der Gesch. der Albertina. — Thirria, Napoléon III avant l'Empire (curieux et impartial). — Tables alphab. du Kitab-el-Agani. — Brandstetter, Malaio-polynes. Forschungen, III. — Distel, Dre erste Verdeutschung des XII, Lucian. Totengesprächs, nach einer urtextlichen Handschrift, von Johann Reuchlin u. Verwandtes aus der Folgezeit. — De la Ville de Mirmont, Apollonios de Rhodes et Virgile. — Weissenfels, Gœthe in Sturm und Drang, I (cf. *Revue*, n° 15). — Kluge, Etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache, 5e éd. — Seuron, Graf Leo Tolstoi, Intimes aus seinem Leben. — Rover, Deutsche Sagen in ihrer Entstehung, I (manque de méthode et de clarté). — Zingerle, Ueber Berührung tirolischer Sagen mit antiken. — N. Schiller, Lehrbuch der Gesch. der Pädagogik, 3e éd. — Minerva, p. Trübner u. Kukula, IV.

Berliner philologische Wochenschrift, nos 31-32 : Plato's Republic, the Greek text edited with notes and essays by Jowett and Lewis (très long art. d'Apelt). — Jezienicki, Quaestiones Lucretianae (bonne méthode). — S. Pontii Meropii Paulini opera, I, epistulae; II carmina, p. de Hartel (admirable). — Tacitus, Dial. de oratoribus, p. Gudeman (1er art.). — Pascal, La tavola osca di esecrazione. — Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés par Th. Reinach (sans remplir les espérances qu'on concevait, satisfait un réel besoin). — Waser, Skylla und Charybdis in der Literatur und Kunst der Griechen u. Römer. — Karten von Attika, VIII, p. Curtius u. Kaupert. — Sarwey. u. Hettner, Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches, I — Lindsay, The Latin languages, an historical account of Latin sounds, stems and flexions. — Eckstein, Lyra germano-lyrica; Strehlke, Deutsche Lieder in latein. Ubersetzung; Linke, Cithara sacra.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 29 : Holzner, Platos Phädrus u. die Sophistenrede des Isokrates (clair et convaincant). — Wecklein, Die Komposition des Horaz und die Epistula ad Pisones (important). — Anthologiae latinae supplementa, I. Damasi epigrammata, accedunt Pseudodamasiana aliaque ad Damasiana inlustranda idonea p. Ihm (très satisfaisant; le critique, Weyman, ajoute à ses éloges une foule de menues corrections et remarques. — Dial. de oratoribus, p. Bennett (très soigné, fait sous l'influence de Gudeman). — Sonnenschein, A Greek Grammar for schools (bien réussi). — Nieländer, Der faktitive Dativ bei der latein. Prosaikern und Dichtern (très estimable).

— Nos 30-31 : Festschrift zum 50 jährigen Doktorjubiläum Ludwig Friedlaender dargebracht von seinen Schülern. — Holzner, Studien

zu Euripides (réflexion, jugement pénétrant, bonne connaissance de la littérature du sujet). — Hyperidis orationes sex p. Blass, 3e ed. insigniter aucta (1er art.). — Gloser, De ratione quae intercedit inter sermonem Polybii et eum qui in titulis saeculi III, II, I apparet (grand soin, bon travail mais recueil de matériaux incomplet, et assez mal disposé). — Novak, Mluvnicko-Kriticka Studia Liviovi (travail très instructif et suggestif sur Tite-Live). — Dial. de oratoribus, p. Gudeman (très long art. sur cette remarquable édition). — Herkenrath, Gerundii et gerundivi apud Plautum et Cyprianum usus (a rempli sa tâche). — Acta Andreae cum laudatione contexta et Martyrium Andreae graece Passio Andreae latine p. Max Bonnet (très méritoire et importante contribution à l'histoire de la littérature grecque). — Joseph, Die Paläste des homer. Epos mit Rücksicht auf die ausgrab. Schliemanns, 2e ed. — Nicolai Hussoviani, carmina p. Pelczar.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1895, XIX, 3 : W. Meyer-Lübke, Zur Syntax des Substantivums. — Baist, Artur und der Graal. — Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischen Wörter deutscher Herkunft. — Suchier, Der musikalische Vortrag der Chanson de geste. — Friesland, Die Quelle zu Rutebeufs Leben der heiligen Elisabeth. — Rudow, Neue Beiträge zu türkischen Lehnwörtern im Rumänischen, — Ulrich, Fiore di virtu. — *Vermischtes :* Settegast, Enme (enma) in der altfr. Stephanepistel; Cohn, mauvais ; Ulrich, Die.-s. lose Form der I Plur. im Altoberengadinischen bezw. Provenzalischen und Normannischen. — *Besprechungen :* Revue des langues romanes (Levy et Appel); Giornale storico della letteratura italiana (Wiese); Romania (Gröber et Meyer-Lübke).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 33-34 Vingt-neuvième année 19-26 août 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre : Arthur Benoit, Les corps francs au pays de Bade, avril 1848 (rapport de l'avocat Neyremand et de l'ingénieur Robin, délégué de l'autorité française à la frontière). — Ch. Pfister, Mémoire de l'intendant Colbert, 1660 (suite et fin : gouvernement, maisons nobles, justice, finances, forticatíons, forêts). — Goutzwiller, A travers le passé (suite). — Schoell, Le comté de Horbourg (suite). — Durrwell, Hist. d'une ville d'Alsace et de ses environs, Guebwiller pendant la Révolution (suite). — Nerlinger, Le géant d'Andlau, son sabre et son poignard. — A. B. Dépêches de l'administration civile au XIXe siècle, Alsace-Lorraine. — Kurtz : Rareté alsatique; Bardy, Monastère de Saint-Dié, Régiment de Salm-Salm, Le général Haxo, Le Dr Félix Poma; Bleicher, Étude préhistorique; Jean de Barr, Études alsaciennes; Ch. Meyer, Hermitage de Mutzig; Rod. Reuss, Not. nécrol. sur X. Mossmann; Inglod, Deux bénédictins alsaciens.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXVIII, 4e livraison : Latour, Essais philologiques sur les belgicismes. — Duflou, Des écoles publiques anglaises (suite et fin). — *Comptes rendus :* Bider, La biogr. d'Empédocle; Martinon, Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia; Cali, Studi su i Priapea e le loro imitazioni, La vita e le opere di L. Com. Sisenna; P. Guiraud, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine; Francotte, L'antidosis en droit athénien; Pyfferoen, Les réformes communales, électorat, fonctionnaires, police.

The Academy, n° 1212 : Social England, a record of the progress of the people in religion, laws, learning, arts, industry, commerce, science, literature and manners from the earliest days to the present day, by various writers, edited by Traill, vol. I, from. the earliest times to the accession of Edward I ; vol II, from the accession of Edward I to the death of Henry VII; vol. III, from the accession of Henry VIII to the death of Elizabeth. — The Memoir of a Protestant condemned to the galleys of France for his religion, written by himself, translated by Oliver Goldsmith, with an introd. by Austin Dobson. — Boyesen, Essays on Scandinavian Literature. — Secrets memoirs of the royal family of France during the Revolution, with original and authentic anecdotes of contemporary sovereigns and other distinguished personages of that eventful period, published from the journal, letters and conversations of the Princess Lamballe, by a lady of rank in the confidential service of that unfortunate princess, with a portrait and cipher of the secret correspondence of Marie Antoinette. — Hart, Studies in American education. — The Speculum meditantis of Gower (Ridgeway et Tyler). — The inscriptions at Carew, Fethard and Baginbun (Allen). — The keltic root « ab » (Nicholson). — Archil or orchel (Skeat). — The pronunciation of princess (Casartelli). — Pro Milone, p. Clark; Selected speeches of Cicero, transl. Blakiston. — The Geographical Congress. — The Tibetan press at Darjiling. — Berenson, Lorenzo Lotto.

The Athenaeum n° 3535 : Courthope, A history of English poetry. — Hodgkin, Italy and her invaders, V, 6, The Lombard Invasion, 553-600; VI, 7, The Lombard Kingdom, 600-744. — Burke, A history of Spain from the earliest times to the death of Ferdinand the Catholic;

Jacobs, An inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain; Diercks, Gesch. Spaniens von der frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart, I. — Lefranc, Hist. du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire (ouvrage de grande valeur). — Froude at Simancas. — Prof. von Roth. — Elephant, Alabaster (Ward). — Herne Stepherd. — Junius' first letter to Chatham. — Ulick Burke. — The Geographical Exhibition at the British Museum. — Catalogue of the pictures belonging to the Duke of Portland; Ghalib Edhem, Musée impérial ottoman, catal. des monnaies des khalifes.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : The Books of Samuel, p. Bacon. — Texte u. Unters. zur Gesch. der altchristl. Liter. XII, 3. v. d. Goltz. Ignatius von Antiochien als Christ und Theologe; Klostermann, Griech. Excerpte aus Homilien des Origenes. — Nowack, Lehrbuch der hebräischen Archäologie. — Wundt, Methodenlehre. — Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit aus dem latein. übersetzt v, Gundlach, I, Hrosvithas Otto-Lied. — Jorgensen, Peter Schumacher Griffenfeld, I u. II (tâche excellemment remplie). — W. Schmitz, Der Einfluss der Religion auf das Leben beim ausgehenden Mittelalter, bes. in Dänemark (sans valeur scientifique). — Bakunins Briefwechsel mit Herzen u. Ogarjow, p. Dragomanov, übers. von Minzes. — Starck, Palästina u. Syrien von Anfang der Gesch. bis zum Siege des Islam, lexikalisches Hülfsbuch für Freunde des heiligen Landes. — Von Schwartz, Sintfluth u. Völkerwanderungen. — Sokolow, Die Dünen. — Tallqvist, Die Assyr. Beschwörungsserie. Maqlu nach den Originalen im British Museum hrsg. I, II. — Hommel, Sumerische Lesstücke. — Philippide, Istoria limbii romine, I (bon). — Wolkan, Gesch. der deutschen Litteratur in Böhmen bis zum Ausgange des XVI Jahrhunderts (excellents matériaux). — Oesterlein, Katalog einer Richard Wagner-Bibliothek. — Monro, The modes of ancient Greek musik.

— N° 31 : Das alte Testament, von Ed. Reuss, p. Erichson u. Horst, I-VII. — Staerk, Das Deuteronomium. — Eisler, Gesch. der Philosophie im Grundriss. — Schubert, Gesch. des Pyrrhus (n'est pas une grande œuvre historique, mais offre le résultat de recherches soignées). — Diemand, Das Ceremoniall der Kaiserkrönungen (travail préliminaire qui sera utile). — Fastenrath, Christoph Columbus (nullement scientifique). — Pribram, Lisola (fouillé). — Kapitel aus einem bewegten Leben, 1855-1862. — Krause, Aphorismen zur geschichtswissensch. Erdkunde. — Apostolides, Étude du premier chant chorique des Phéniciennes d'Euripide. — Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis dicta de moribus, p. Nemethy, 2° éd. — Horace, Odes and epodes, p. C. L. Smith. — Anecdota Oxoniensia, Hibernica minora, p. K. Meyer. — Schneller, Beiträge zur Ortsnamenkunde Tirols, II. — Wunderlich, Unsere Umgangssprache in der Eigenart ihrer Satzfügung dargestellt. — Ghalib Edhem, Catal. des monnaies des khalifes. — Mosso, Die körperliche Erziehung der Jugend.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° VII, juillet 1895 : Spitta, Die Apostelgeschichte. — Lactanti opera omnia, p. Brandt et Laubmann. — Die Chroniken der deutschen Städte vom XIV bis ins XVI Jahrhundert, Band XXIII. — Stein, Catalogue of the Sanskrit ms. — Blase und Gen. Hist. Grammatik der latein. Sprache, I, 1. — Sittl, Archäologie der Kunst. — Inscr. latinae selectae, p. Dessau, I. — Kögel, Gesch. der deutschen Literatur, Ergänzungsheft zu I. — Luthers Werke, IX.

Museum, nº 6 : FLENSBURG, Zur Stammabstufung der mit Nasalsuffix gebildeten Präsentia im Arischen und Griechischen (Uhlenbeek). — GEHRING, Index Homer, appendix hymnorum vocabula continens (Mendes da Costa). — JEBB, Schets der Helleensche of Grieksche Letterkunde, vrij bewerkt door Dr. H. C. MULLER (Leignes Bakhoven). — BROCKELMANN, Lexicon Syriacum, praefatus est Th. NÖLDEKE (Land). — GRAZ, Die Metrik der sog. Caedmonschen Dichtungen, mit Berücksichtigung der Verfasserfrage (Cosijin). — Ausgew. kleine Schriften von G. Forster p. LEITZMANN; Wilhelmine von Thümmel p. ROSENBAUM. — Th. REINACH, Mithradates Eupator, König von Pontos, mit Berichtig. und Nachträgen des Verfassers trad. GOETZ (von Gelder). — Von TREITSCHKE, Deutsche Gesch. im XIX Jahrhundert, V (P.-L. Muller). — Anecd. Maredsolana, III, 1. Sancti Hieronymi presbyteri qui deperditi hactenus publicantur commentarioli in Psalmos, p D. Germ. MORIN. — VOEGIER, Geschiedenis van het Middelburgsche Gymnasium van 1365-1894 (Kan). — VAN DER WEERD, Mixta graeca et latina.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 35-36 Vingt-neuvième année 2-9 septembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(*Au Bureau de la Revue :* Rue Bonaparte, 28)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, 10 août, nº 14 : Les Cent Jours, passage de l'Empereur à Grenoble, mars 1815, journal du colonel de gendarmerie Jubé. — Notes prises par Louis Planat de la Faye, ancien officier d'ordonnance de l'Empereur à Carlsbad (1819) et à Vichy (1827). — L'alliance franco-russe et l'Angleterre en 1759. — Mme de Tencin et le comte d'Argenson. — Mém. du duc de Croij 1727-1784 (suite).

Romania, nº 95 : F. Lot, Celtica. — A. Thomas, Les noms composés et la dérivation en français et en provençal. — P. Meyer, La descente de saint Paul en enfer, poème français composé en Angleterre. — Toynbee, Dante's references to Pythagore; Dante's obligations to Orosius; Some unacknowledged obligations of Dante to Albertus Magnus; Dante's obligations to Alfraganus in the Vita nuova and Convivio. — *Mélanges :* Fr. vals, valt, valent; sals, salt; chielt, chalt (Mussafia); Interpolations du Jeu de Robin et Marion (E. Langlois); Le dit du cheval à vendre, d'après un ms. du château de Chantilly (G. Raynaud). — *Comptes rendus :* Abhandlungen Herrn prof. Dr Adolf Tobler, von dankbaren Schülern in Ehrerbietung dargebracht; Gorra, Delle origini della poesia lirica del medio evo; Springer, Das altprovenzalische Klagelied; Cesareo, La poesia siciliana sotto gli Suevi; Wechssler, Ueber die verschiedenen Redactionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal. — Lancelot-Cyclus.

The Academy, nº 1213 : Mallock, Studies in contemporary superstition. — Mummery, My climbs in the Alps and Caucasus. — Tarver, Life and letters of Flaubert. — Laycock, Economics and socialism. — Wachsmuth, Einleit. in das Studium der alten Gesch.; Boissier, L'Afrique romaine; Petit-Dutaillis, De Laced. reipublicae supremis temporibus. — The speculum meditantis of Gower, II (Macaulay). — The inscr. at Carew, Fethard and Raginbun. (Southesk). — Supposed Ogham monument at Kilrush (Ussher). — Writing in Homer (Butler). — Boisterous (Skeat). — Arsenic (Chance). — The Oriental department of British Museum. — The Archaeological Survey of India. — Dr. Parry's music to the Frogs.

— Nº 1214 : Butcher, Aristotle's theory of poetry and fine art. — Döllinger, Addresses on historical and literary subjects. — Noel, Livingstone in Africa. — Alice Gardner, Julian, philosophe and emperor. — Some Spanish books. — Acquisitions of printed books by the British Museum. — The priority of Matth. I, II (Badham). — Marvell's satires (Aitken). — Dante's statement as to the relations of Alexander the Great with the Romans, De Mon. II, 9 (Paget Toynbee). — A lost French word (Archer). — Writing in Homer (Ridgeway). — The American Philological Association. — Del Mar, A history of monetary systems. — The Kuthodaw (Temple). — Greek music.

The Athenaeum, nº 3536 : Sterling, The story of the Highland Brigade in the Crimea. — Maude, Five years in Madagascar, with notes on the military situation. — H. W. Smyth, The sounds and inflections of the Greek dialectes, Ionic. — Brossington, Historic Worcestershire. — Boswell, The Vita Nuova and its author. — Studies on folklore. — Latin poetry. — Minor works on history. — Clerical biography. — New mss in the British Museum. — Is Egypt to very old? (Nutt). — The duchess of York, Mrs Sheridan and Lord Erskine. — Elephant,

alabaster. — Coincidences of publishing (Unvin). — The sixth International Geographical Congress. — WARNER, Miniatures and borders from the Book of Hours of Bona Storza, Duchess of Milan. — DE LA SIZERANNE, La peinture anglaise. — Notes from Athens (Lambros). — BAPST, Essai sur l'histoire du théâtre.

— N° 3537 : The tale of Beowulf, sometime king of the folk of the Weden Geats, done out of the Old English tongue by MORRIS and WYATT. — SHARPE, London and the Kingdom, III. — LAMBROS, Catalogue of the Greek mss. on Mount Athos, I. — The works of John Collier (Tim Bobbin) in prose and verse, p. FISHWICK. — QUILLER-COUCH, Ancient and holy wells of Cornwall. — TYRRELL, Latin poetry. — SEEBOHM, The Tribal System in Wales, being part of an inquiry into the structure and methode of Tribal Society. — American travel. — Books on Constantinople. — Is Egypt so very old? (Fleay et Petrie). — The table at Oatlands, 31 dec. 1812. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance. — Sybel (not. nécr.). — The International Geographical Congress. — EVETTS and BUTLER, The churches and monasteries of Egypt. — RODGERS, Catalogue of the coins of the Indian Museum, I. — Luigi Mussini of Siena. — STREATFEILD, Masters of Italian music.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : W.-R. SMITH, Das Alte Testament. — The book of Leviticus, p. DRIVER and WHITE. — RESCH, Aussercanon. Paralleltexte zu den Evangelien II. — Jahresberichte der Geschichtswiss. XVI, p. JASTROW. — Monum. Germ. hist. p. MOMMSEN, II, 2. — MEYER VON KNONAU, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V, II, 1070-1077. — PRIESACK, Die Reichspolitik des Erzbischofs Balduin von Trier 1314-1328. — BJÖRLIN, Der Krieg in Norwegen 1814. — WINTER, Shakspeares England, new ed. — Fath al Qârib, La révélation de l'omniprésent, comm. sur le précis de jurisp. musulmane d'Abou Chodja par Ibn Qasim al Ghazzi. — DELITZSCH u. HAUPT, Beiträge zur Assyriologie, 2 vol. — Sujutis Kunja Wörterbüchlein, p. SEYBOLD — Iliad, p. PLATT. — SIEWERT, Plautus in Amphitruone fabula quomodo exemplar graecum transtulerit (fait avec sûreté et méthode). — De bello gallico, p. HAMP. — WÜLFING, Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen, I (bon travail d'ensemble). — LÜCKE, Die königl. Gemäldegalerie zu Dresden, I. — HOLLWECK, Gesch. des Volksschulwesens in der Oberpfalz.

Altpreussische Monatschrift, III et IV, avril-juin : BERTHOLD, Kant's Regeln eines geschmackvollen Gastmahls und seine Umgangsstunden. — BONK, Die Städte und Burgen in Altpreussen, Ordensgründungen in ihrer Beziehung zur Bodengestaltung. — TREICHEL, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen. XI. — KOPP, Wedekind, der Krambambulist. — PRUTZ, Gustav Hirschfeld, Gedächtnissrede, mit Verzeichnis der Publikationen Hirschfelds von LEHNERDT. — *Referate :* Urkunden u. Aetenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg. XV. Städtische Verhandlungen. III, p. BREYSIG (Lohmeyer); Chronik der vier Orden von Jerusalem, p. TÖPPEN; TOEPPEN, Beiträge zur Gesch. des Weichseldeltas; Russische Lyrik in den Versmassen der Originale übertragen von GERSCHMANN. — Quarante-quatre plans des villes de la vieille Prusse sont joints à ce fascicule, ainsi que 118 documents, recueillis par M. Ehrenberg dans les archives d'Italie (cette publication sera continuée).

Berliner philologische Wochenschrift, nos 33-34 : Essen, Das zweite Buch der aristotelischen Schrift über die Seele in kristischer Uebersetzung (très long art. de Susemihl). — Acta apost. sive Lucae ad Theophilum liber alter, p. Blass (commentaire soigné et double index). — Kroll, De oraculis Chaldaicis. — Baumstark, Lucubrationes syro-graecae (recherches solides). — Taciti Dial. de oratoribus, p. Gudeman (2e art.). — Bergmann, Lexicon Prudentianum, prolegomenis instructum (très soigné). — P. Thomas, La litt. latine jusqu'aux Antonins (exposé élégant, spirituel et qui repose sur de solides études). — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, IV (indispensable pour qui veut étudier le sujet). — Tropea, Studi siculi e la Necropoli Zanclea. — Türk, De Hyla (clair et juste). — Levy u. Luckenbach, Das Forum Romanum der Kaiserzeit (vivant et sûr). — Monum. antichi pubbl. per cura della Reale Accademia dei Lincei, IV, Antichitá del territorio falisco, I. — Tyson, A philological essay concerning the Pygmies of the Ancients, 1692, now edited with an introd. treating of Pigmy Races and Fairy Tales, p. Windle. Bibliothèque de Carabas, vol. IX. — Hale, The anticipatory subjunctive in Greek and Latin. — Fumagalli, Chi l'a detto? Repertorio metodico e ragionato di 1625 citazioni e frasi popolari in Italia (utile et intéressant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32 : Lucrez, p. Brieger. — Hyperidis orat. p. Blass, 3e ed. — Ziegeler, Aus Pompeji. — Ostbye, Die Zahl der Bürger von Athen im V Jahrhundert. — Cwilinski, Klemens Janicki.

— Nos 33-34 : Navarre, Dionysos (utile, cf. *Revue*, n° 29). — Aeschylos, Agamemnon, p Enger, 2e ed. p. Gilbert, 3e ed. p. Plüss (très amélioré). — Schunck, Besprechung einiger Stellen des Thucydides. — Hoffmann, Krit. Untersuch. zu Lucian (soigné). — Horaz, 14e ed. p. Weissenfels. — H. Gomperz, Tertullianea (étude par laquelle le fils du célèbre philologue et philosophe viennois s'introduit de façon avantageuse dans le cercle des studieux de l'ancienne littérature chrétienne). — Lewy, Die semit. Fremdwörter im Griechischen (distingué, des connaissances étendues et un zèle très vif. — Flensburg, Zur Stammabstufung der mit Nasalsuffix gebildeten Präsentia im Arischen und Griechischen. — Lindsay, The Latin language (sera le bienvenu).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 37-38 Vingt-neuvième année 16-23 septembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : E. BLOCHET, Textes pehlvis. — Alb. FOURNIER, Sur la traduction par saint Jérôme d'un passage de Jonas. — Alfr. MILLIOUD, Histoire du couvent catholique de Kôyto (1568-1585). — Eug. MONSEUR, Notes de folk-lore, à propos de l'Épopée celtique. — J. GOLDZIHER, La Bordah du Cheikh el-Bousîrî. — Em. CHASSINAT, Le livre second des respirations. — *Revue des livres* : P. REGNAUD, Les premières formes de la religion. — J. VITEAU, Étude sur le grec du N. T. : le verbe. — MASPERO. Histoire ancienne des peuples de l'Orient. — J. J. de GROOT, The religious systems of China. — Fr. CUMONT, Textes et documents relatifs aux mystères de Mithra. — A.-J. ROTTEVELL, De Romeinsche mysteriën van Mithras. — *Chronique*.

Revue des Universités du Midi, n° 3, juillet-septembre : G. RODIER, Explication d'un passage de l'Ethique à Nicomaque. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Le Carmen Nelei. — E. CHAMBRY, Place de l'adjectif épithète dans Cornelius Nepos. — J. A. BRUTAILS, Interprétation d'une charte pour Morláas. — E. BOUVY, La critique dantesque au XVIIIe siècle : Voltaire et les polémiques italiennes sur Dante. — *Bulletin historique régional* : J. ANDRIEU, Agenais. — *Chronique* : G. RADET, Les derniers documents acquis par le Conseil général de la Gironde et par la municipalité de Bordeaux; La Décentralisation en France et à l'étranger. — *Bibliographie* : G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. — Ph. MARTINON, Elégies de Tibulle.

La Correspondance historique et archéologique, n° 20, 25 août : BEGIS, Papiers du duc de Vendôme transportés de la Bastille à la Bibliothèque du Roi le 24 mai 1787. — A. DE WITTE, Notes sur les Roëttiers, graveurs généraux des monnaies aux Pays-Bas méridionaux (suite). — *Questions* : Un tableau de l'église de Clignançourt. — *Chronique* : Lettre de M. Brutails à M. Corroyer. — *Ouvrages nouveaux* : COUGNY, L'art moderne, la Renaissance; LAUSSEDAT, Le conservatoire des Arts et métiers; L. MARTIN, Le maréchal Canrobert; G. DE PLANCY, Le marquisat de Plancy et ses seigneurs; TOURNEUX, Procès-verbaux de la Commune.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 15, 4 septembre : Le 4 sept. 1870, le général de Caussade au Palais-Bourbon et au combat de Châtillon. — Placet d'un galérien de Brest (1846). — L'Opéra pendant la dernière année de la monarchie, les abonnés (1788-1789). — Mém. du duc de Croÿ, suite.

The Academy, n° 1215 : TRAVOR-BATTYE, Ice-Bound on Kolguev, a chapter in the exploration of arctic Europe. — BORGEAUD, Adoption and amendment of constitutions. — Acquisitions of mss. by the British Museum. — Writing in Homer (Butler). — Henry V, act IV, 1, 308 (Smith). — The story of Romeo and Juliet (Mercer). — The teaching of the Twelve apostles (Webb). — Witchcraft under Elizabeth (Round). — O. f. lai, lat. lacu (Colidge et Toynbee). — Welsh darnio, English darn. — HOMMEL, Sumerische Lesestücke.

— N° 1216 : ORDISH, Early, London theaters in the fields. — NORDAU, Conventional lies of our civilisation. — SMALLEY, Studies of men. — Mme Du Hausset, Private Memoirs of Louis XV. — Winslow Jones (Courtney). — Senatore Collacchioni (Mercer). — Writing in Homer

(Ridgeway). — Darnio, darn (Chance). — ANRICH, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum. — Argon and Helium. — Egyptian and Assyrian antiquities in the British Museum.

— N° 1217 : DRIVER, A critical and exegetical commentary on Deuteronomy. — BUSCH, Egland under the Tudors, I. Henry VII, 1485-1509. — Codice diplomatico Dantesco, p. BIAGI e PASSERINI. — Some books on the colonies. — New notes on the Pictish inscriptions (Nicholson). — Writing in Homer (Butler). — Actors in Shaksperes time (Griffiths). — Roman. lai; lake (Harg). — LADD, The philosophy of mind. — MARSHALL, Aesthetic principles. — Is Egypt so very old (Meclure).

The Athenaeum, n° 3538 : Archibald FORBES, Colin Campbell, Lord Clyde. — DRAGE, The problem of the Aged Poor. — Mrs. MILU, Quaint Corea. — State papers relating to the defeat of the Spanish Armada, p. LAUGHTON; Letters written by Sir Samuel Hood in 1781-1783, p. HANNAY; Index to James' Naval History, ed. 1886, p. TOOGOOD and BRASSEY. — The tracts of Clements Maydeston, with the remains of Caxton's Ordinals, p. WORDSWORTH. — BUTCHER, Aristoles theory of poetry and fine art. — Books aboot Wales. — American history and biography. — Oriental grammars. — George Stephens (not. nécrol.). — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (A. Nutt). — Is Egypt so very old (Fleay). — FIDIÈRE, Chapu, sa vie et son œuvre. — Eastern archaeology.

— N° 3539 : SWAYNE, Seventeen trips through Samaliland. — MARSDEN, Select pleas in the court of admiralty, I. — MORRIS, Advance, Japan; HEARN, Out of the East; FINCK, Lotos-time in Japan. — DRIVER, A critical and exegetical commentary on Deuteronomy. — FRESHFIELD, Wills, leases and memoranda in the Book of Records of the Parish of St. Christopher; The Account Book of the some parish; The Account Book of the parish of St Bartholomew Exchange. — HUTTON, William Laud. — HATZFELD, A. DARMESTETER, A. THOMAS, Dict. gen. de la langue française du comm. du XVII° siècle jusqu'à nos jours. — Editions of English classics. — Jewish history-folk-lore. — HASSALL, Louis XIV, and the zenith of the French monarchy; COVILLE, Les Etats de Normandie. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (Courthope). — BARBER, The poltery and porcelain of the United States.

— N° 3540 : WHEATLEY, The Diary of Samuel Pepys, transcribed from the shorthand ms. by the Rev. Mynors BRIGHT. — GEORGE, Battles of English history. — CLOUSTON, Hieroglyphic Bibles, their origin and history. — DELABORDE, Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville. — MORRIS, Chester in the Plantagenet and Tudor reigns. — P. CAUER, Grundfragen of the Homerkritik; WARR, The Greek Epic. — DUCKETT (Sir G.-F.), Anecdotal reminiscences of an octo-nonogenarian. — The literature of the New Testament. — Books of reference. — The Sources of the machinery of love in Arthurian romance (Nutt). — Caxton's fragm. and the Sarum Pie (Wordsworth).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 35 : SCHUNCK, Beschreib, einiger Stellen des Thucydides. — BOLL, Studien über Claudius Ptolemäus (méritoire). — Dicta Catonis de moribus, p. NEMETHY, 2° ed. — BECHER, De locis quibusdam Taciti Annalium. — Augustin, De cathechiz. rudi-

bus, 2ᵉ ed. p. Krüger. — Ruggiero (E. de), Dizionario epigraphico di antichita romane, I. — Winnefeld, Die Villa des Hadrian bei Tivoli. — Keilinschr. Bibliothek, p. E. Schrader, III, 1. — Nogara, Il nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana. — R. von Erckert, Die Sprachen des kaukasischen Stammes.

— Nᵒ 36 : Reitzenstein, Epigramm und Skolion (très remarquable). — Lippert, Studien auf dem Gebiete der griech. arab. Ueberset zungsliteratur. — Nencini, Emendationum Lucretianarum spicilegium. — Horaz, Oden u. Epoden, p. Nauck, 14ᵉ ed p. Weissenfels. - Merguet, Lexicon zu den philosoph. Schriften Ciceros. — S. Reinach. Bronzes figurés de la Gaule romaine. descr. raisonnée du Musée de S. Germain-en-Laye. — Niebuhr, Gesch. des ebräischen Zeitalters, I. — Torp, Zu den phryg. Inschriften aus römischer Zeit.

Wochenschrift für klassische Philologie, nᵒ 35 : Wilamowitz-Möllendorff, Aristoteles und Athen (très important, et pour longtemps). — Apollodori bibliotheca, p. Wagner. — Sehrwald, Der Apollonmythus u. seine Deutung. — Arens, Quaestiones Claudianeae. — Seeck, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I (très instructif et suggestif). — Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones p. Brinkmann.

— Nᵒ 36 : Bernhardy, Griech. Liter. I, 5ᵉ Bearb. p. Volkmann. — Herodotos, p. Stein, I. — Schwenke, Apparatus criticus ad Ciceronis libros de natura deorum ; Dieckhoff, De Ciceronis libris de natura deorum recensendis. — Pascal, Tre questioni di fonologia. — Bohatta, Erziehung u. Unterricht bei den Griechen u. Römern.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nᵒ VIII, août : Gunkel, Schöpfung und Chaos in Urzeit und Endzeit. — Egli, Kirchengesch. der Schweiz bis auf Karl den Grossen; Die christl. Inschriften der Schweiz vom IV-IX Jahrhundert. — Diez, Theorie des Gefühls. — Polit. Corresp. des Kurfürsten Albrecht Achilles, I. — Furtwängler, Meisterwerke der griech. Plastik — Inscript. graecae insulae Rhodi. — Dannenberg, Die deutschen Münzen der sächs. u. fränk. Kaiserseit, II. — Holtzmann, Das Mahabharata im Osten und Westen. — Prellwitz, Eine griech. u. latein. Etymologie.

Museum, nᵒ 7, septembre : Blaydes, Advers. in trag. graec. fragm. (Vollgraff). — Hist. Gramm. der latein. Sprache, I, 1 Stolz, Lautlehre (Speyer). — Lindsay, The Latin language (Speyer). — Van Oordt, Plato (Spruyt). — Ibn-al-Qutiyya, Il Libro dei Verbi, p. Guidi (Houtsma). — Niederd. Schauspiele, p. Bolte u. Seelmann (Kalff). — Göttinger Musenalmanach auf 1771, p. Redlich (Kossmann). — Campbell, De Puriteinen, vert. door Van Maanen (Rogge). — Von Frimmel, Kleine Galeriestudien (Moes),

---

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 39 Vingt-neuvième année 30 septembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 5 : Rapports des directeurs des conférences d'application au directeur de l'Ecole sur les travaux de 1894-1895. — SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, Annam (suite). — GRAS, Les chambres de commerce. — PAUL DUBOIS, Les chemins de fer aux Etats-Unis, la consolidation ou la formation des grands réseaux. — *Chronique politique et parlementaire :* Espagne (M. Veran). — *Analyses et comptes rendus :* D'EICHTHAL, Souveraineté du peuple et gouvernement. — BIDOIN et SIMONIN, Le budget français, 1895 ; DÉVOT, Acta et verba.

The Academy, n° 1218 : RÉTHY, Az oloh nyelv es nemzet megalakulasa ; HUNFALVY, Az olohok törtenete — DOUGLAS, Li Hungchang. — RAYMOND, Rhythm and harmony in poetry and music. — WATTS, Cervantes, his life and works, a new edit. — GILLOW, A literary and biogr. history, or bibliogr. dictionary of English Catholics from the breach with Rome in 1534 to the present time, IV. — H. T. Wharton (not. nécrol.). — New notes on the Pictish inscr. II (Nicholson). — Recent discoveries in Babylonian and Egyptian history (Sayce). — The mound-builders of Northern America.

— N° 1219 : BEAMAN, Stambuloff. — Reports of State Trials, New Series, vol. VI. — BAKER, The Model Republic, a history of the rise and progress of the Swiss people. — JACK, Thackeray. — MAGNUSSON, Odin's horse. Yggdrasill. — The bearing of two passages in the book De excidio Britanniae upon its ascription to St Gildas of Ruys (Anscombe). — The neglect of English in grammar schools. — The destruction of the Serapeum at Alexandria (Cheetham). — RESCH, Aussercanonische Paralleltexte zu Lucas. — Bird and beast in ancient symbolism. — Is Egypt so very old (Fleay).

The Athenaeum, n° 3541 : DOWDEN, New studies in literature. — The Mirror of Justices, p. WHITTAKER and MAITLAND. — PEACH, The life and times of Ralph Allen, of Prior Park, Bath. — SACKUR, Die Cluniacenser in ihrer kirchl. u. alleg. geschichtl. Wirksamkeit bis zur Mitte des XI Jahrh. — *Oriental literature :* GREEN, A practical Hindustani grammar; Jinalankara or Embellishments of Buddha, trad. GRAY ; etc. — Bodley — NEWBERRY and FRASER, Beni Hasan, I ; TEMPLE, Notes on antiquities in Ramannadesa ; SPIEGELBERG, Corresp. du temps des rois-prêtres ; CLERMONT-GANNEAU, Etudes d'archéol. orientale ; SAUVAIRE, Descr. de Damas, trad. de l'arabe, I.

— N° 3542 : Sir Douglas GALTON, Address to the British assoc. — MURRAY and BRADLEY, A new English dictionary on historical principles, C-F. — PEMBER, Ivan the Terrible, his life and times. — Bibliographica, III-VI. — Australian literature. — Notes from Dublin. — OHLSEN, Durch Sud-America. — YRIARTE, Livre de Souvenirs de Maso di Bartolommeo, dit Masacio. — Greek music (Torr).

Literarisches Centralblatt, n° 33 : KUENEN, Hist. krit. Einleit. in die Bücher des A. T. — KATTENBUSCH, Das apostol. Symbol. — KIESEWETTER, Die Geheimwissenschaften. — BERNHEIM, Lehrbuch der hist. Methode. — CONSTANTINIDES, Hist. d'Athènes jusqu'en 1821 (en grec, court et bon). — GROSS, Beitr. zur Gesch des Aachener Reichs. — SCHIBER, Die fränk. u. alemann. Siedelungen in Gallien (du soin et de la sagacité). — HAMPE, Gesch. Konradin's von Hohenstaufen (peu de

matériaux nouveaux, trop détaillé, manque de vie, mais consciencieux). — STEFFEN, Aus dem modernen England. — WRIGHT. A short history of Syriac literature (de nombreuses lacunes). — Scholia in Aeschyli Persas, p. DÄHNHARDT. — Alexander de Villa Dei, Das Doctrinale, þ. REICHLING. — TOBLER, Verm Beiträge zur franz. Grammatik (cf. *Revue*, nos 35-36). — WITKOWSKI, Die Walpurgisaacht im Faust. — HANSLICK, Aus meinem Leben.

— No 34 : NIPPOLD Jesu. — La légende de Mar Bassus, trad. CHABOT. — DE BOER, Die Widersprüche der Philosophie nach Al-Gazzali. — Monum. Germ hist chronica minora, III, 1, p MOMMSEN. —LINDNER, Gesch. des deutschen Volkes (très recommandable). — LAVISSE et RAMBAUD, Hist. gén IV (continue à enrichir la littérature historique de la France). — LAVELEYE, Essais et études, II. — STEIN, Catal. of the Sanskrit mss. in the Raghunata temple library. — HATZFELD, A. DARMESTETER et A. THOMAS, Dict. gén. de la langue française, 7-13 (suite de cette excellente publication). — KOLSEN, Guiraut von Bornelh (très utile). — JESPERSEN, Progress in language. — ELLINGER, Hoffmann.

— No 35 : HATCH et REDPATH, A concordance to the Septuagint and the other versions of the O. T. — GIRY, Mauuel de diplomatique (œuvre très remarquable et d'une très haute importance; l'auteur domine souverainement son sujet) — Katalog der Stadtbibliothek in Köln. — SPANNAGEL, Minden u. Ravensberg unter brand. preuss. Herrschaft 1648-1719. — Du Barail, Mes souvenirs, II. — ZEMMRICH, Verbreit. u Beweg. der Deutschen in der franz. Schweiz. — Janalankara or Embellishment of Buddha, trad. GRAY. — P. REGNAUD, Elem de gramm. comparée du grec et du latin, I, phonétique. — KÖRNER, Der Versbau Robert Garnier's. — OECHELHÄUSER, Einführ. in Shakspeares Bühnendramen. — FARINELLI, Grillparzer u. Lope de Vega. — Tyson, the Pygmics of the Ancients, p. WINDLE. — SEHRWALD, Der Apollomythus u seine Deutung. — P. REGNAUD, Les premieres formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. — Ausf. Verzeichnis der ägypt. Altertümer, Gipsabgüsse und Papyrus zu Berlin, — WASER, Skylla u. Charybdis in der Lit u. Kunst der Griechen u. Römer. — Seemanns Wandbilder. — HAGER. Die Bauthätigkeit u. Kunstpflege im Kloster Wessobrunn. — Encyclop. Handbuch der Pädagogik, p. REIN, I, 7-10.

— 36 : Die Psalmen Salomos p. O. von GEBHARDT. BEAZLEY, Prince Henry the Navigator (solide et intéressant). — Landtagsacten von Jülich Berg, 1400-1610, p. von BELOW. — OMPTEDA, Irrfahrten u Abenteuer eines mittelstaatlichen Diplomaten (compilation d'un gai dilettante). — SYBEL, Neue Mittheil. u. Erläuter. zur Begründ. des deutschen Reiches. — HOENIG, Die Entscheidungskämpfe des Mainfeldzuges an der fränkischen Saal. — LUMBROSO, L'Egitto dei Greci e dei Romani, 2e ed. — HERVIEUX, Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge, Avianus et ses imitateurs. — KALUZA, Der altengl. Vers; GRAZ, Die Metrik Caedmons. — Creuzer u. Caroline von Günderode. — SCHACK, Perspectiven. — More Celtic Fairy Tales, p. JACOBS. — WIEGAND, Die Puteolanische Bauinschrift sachlich erläutert. — VALMAGGI, Manuale storico bibl. di filologia classica — LUTSCH, Die Kunstdenkm des Bezirkes Oppeln. — CLEMEN, Kunstdenkm. der Stadt u. des Kreises Düsseldorf.

— No 37 : Gesenius, Hebr. u. aram. Handwörterbuch über das

A. T. p. Socin, Zimmern u. Buhl. — Smith, Lectures on the religion of the Semites. — Diercks, Gesch. Spaniens, I (bon résumé, va jusqu'à 1300). — Eine Wiener Briefsamml. zur Gesch. des deutschen Reichs u. der österr. Länder in der 2 Hälfte des XIII Jahrh. p. Redlich. — Wyss, Gesch. der Historiographie in der Schweiz, I u II Lief (scientifique). — Joachim, Die Politik des letzten Hochmeisters von Preussen, Albrecht von Brandenburg, III. — Lincke, Bericht über die Fortschritte der Assyriologie. — Simplicii in Aristotelem de caelo commentaria, p. Heiberg. — C. Plinii Secundi librorum dubii sermonis VII reliquiae, p. Beck (très soigné). — Eickhoff, Der horazische Doppelbau der Sopphischen Strophe; Der Ursprung des roman. german. Elf = und Zehnsilbners (remarquable). — Dante, p. Moore.— Dunbar, Poems, p. Schipper. — Tsagareli, Nachrichten von den Denkmälern des Georgischen Schriftthums. — Frimmel, Kleine Galleriestudien. — Breymann, Die neusprachl. Reform-Literatur von 1876-1893. — F. Hartmann, Die weisse und schwarze Magie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 37 : Blaydes, Advers. in trag. com. fragm. — Reitzenstein, Epigramm und Skolion (2e art. sur ce livre si plein de détails). — W. Schmidt, De Flavii Josephi elocutione observ. crit. (méritoire). — Carm. Saliarum reliq. p. Maurenbrecher (sans reproche et a fait tout le possible), — Sidonius, p. Mohr (bon). — Eranos Vindobonensis (1er art.). — Ostbye, Die Zahl der Bürger von Athen im V Jahrh. — Ciaceri, Il culto di Demeter e Kora nell' antica Sicilia. — Tycho Mommsen, Beitr. zu der Lehre von den griech. Präpositionen (brillant témoignage d'une force toujours juvénile).

— N° 38 : Gehring, Index homericus. — Ehrlich, De Callimachi hymnis quaest. chronol. — Dieckhoff, De Ciceronis libris de natura deorum recensendis. — Winterfeld, De Rufi Festi Avieni metaphrasi Arateorum emendanda. — Eranos Vindobonensis, II. — Monro, The modes of ancient Greek musik. — Pascal, Tre questioni di fonologia.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 37 : Gehring, Index Homericus. — Ribbeck, Gesch. der röm. Dichtung, I, 2e ed. — Catonis de agri cultura liber, p. Keil. — Gemoll, Die Realien bei Horaz. — Rebelliau, De Vergilio in informandis muliebribus quae sunt in Aeneide personis inventore. — Studia Sinaitica, III, Catal. of the Arabic mss in the Convent of S. Catharine of Mount Sinai, p M. D. Gibson.

— N° 38 : Schrader, Palaephatea. — Foucart, Recherches sur l'orig. et la nature des mystères d'Eleusis (importants éclaircissements). — Winterfeld, De Rufi Festi Avieni metaphrasi Arateorum recens. et emendanda. — Blase, Gesch. des Plus quam-perfekts im Latein. — Fröhlich, Scipio Africanus; Scipio Aemilianus. — Lewy, Die semit. Fremdwörter im Griech. (art. supplémentaire renfermant des mots oubliés par l'auteur).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nº 40 Vingt-neuvième année 7 octobre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Vizantisky Vremennik (Revue byzantine russe, tome III, livr. I et II) : Sur quelques travaux de Dimitri Khomatian (Drinov, suite). — Sur l'histoire secrète de Procope (Panschenko). — Les noms Misithra, Misithras, Mistras (Hadjikakis, en grec). — La chronique du Logothele en slavon et en grec (V. Vasilievsky). — Les réponses canoniques de Nicetas métropolitain d'Héraclée (Pavlov). — Le temple de Sainte-Irène à Constantinople (Bielaev). — Comptes rendus critiques, Bibliographie : Russie, Allemagne, France, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays slaves et Roumanie (les sommaires de chaque numéro sont donnés en grec et en russe. Certains articles sont rédigés en Grèce).

La Correspondance historique et archéologique, n° 21, 25 sept. : Ch. SELLIER, L'hôtel de Saint-Fargeau. — La corresp. de S. Vincent de Paul. — Questions : un Du Plessis de Richelieu. — Le pont des belles fontaines de Juvisy. — Porte de l'église Sainte-Croix de Gannat. — Auvent de Gannat. — Portrait de Philippe-Claude de Montboissier. — Saint René, évêque d'Angers. — Réponses : Le Sauvage du Roi

The Academy, n° 1220 : Rob. BROWN, The story of Africa and its explorers, IV. — G. MONOD, Les maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet (excellent livre, portraits fidèles). — GOODNOW, Municipal home rule, a study in administration. — Chaucer's translation of Boece's « Boke of Comfort (Liddell). — Manichaeism and Buddhism. — Quarrel, King Henry VIII, II, 3, 14 (Skeat). — The neglect of English in grammar schools (Cheetham et Earle). — Herodas = Herodes Atticus (Walker). — Philo about the contemplative life, p. CNYBEARE. — Epigraphic discoveries in Mysore (Bühler). — Discovery of the Serapeum at Alexandria. — Greek coin types and the constellation figures (Brown).

The Athenaeum, n° 3543 : Col. DAVIS, The history of the Second (Queen's) Royal Regiment, new the Queen's (Royal West Surrey) Regiment; col FYLER, The history of the 50 th. (or the Queen's Own) Regiment.— The Tarikh-i-Jadid or new history of Mirza Ali Muhammad the Bab, by Mirza Huseyn of Hamadan, trad. BROWNE ; Ghazels from the Divan of Hafiz. trad. MACCARTHY. — MORRISON, An Australian in China. — Ecclesiastical history. — Ancient Britons in Cambridgeshire. — Derring Do : Derring-Do. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (Courthope). — The Library Association at Cardiff. — JAMES, A descriptive catalogue of the manuscripts in the Fitzwilliam Museum. — GERSPACH, Répertoire détaillé des tapisseries des Gobelins exécutées de 1662 à 1892. — Greek music (Bergholt).

Literarisches Centralblatt, n° 38 : KLOSTERMANN, Analecta zur Septuaginta, Hexapla und Patristik. — F. Max MÜLLER, Anthropologische Religion, übers. — RANKE, Weltgeschichte, I, 1. — LIPPERT, Wettiner u. Wittelsbacher sowie die Niederlausitz im XIV Jahrhundert. — Hariulf, Chron. de l'abbaye de Saint-Riquier, p. LOT. — CHURCH, Cromwell (bon résumé des travaux antérieurs). — LOESCHE, Mathesius. II. — FINKEL et STARYNSKI, Historya uniwersytetu Lwowskiego. — FAULMANN, Gesch. u. Liter. der Stenographie. — EVETTS, The churchs and monasteries of Egypt (très important). — BASSET, Etude sur les dialectes berbères; Notice sommaire des mss. orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne (travaux solides et intéressants). — FEDDERSEN, Ueber den

pseudo-platonischen Dialog Axiochus. — GEMOLL, Die Realien bei Horaz (utile aux candidats). — DOBROGEANU-GHEREA, Literatura si Stiinta. — MAUGRAS, Philosophenzwist, Voltaire u. Rousseau, übers.; TEXTE, Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire (grand éloge du livre de Texte qui témoigne de profondes recherches). — TABLER-MEYER, Deutsche Familiennamen nach ihrer Entsteh. u. Bedeut. (joli tableau historique). — BESSON, Platen (très recommandable). — H. Voss, Gœthe u. Schiller im persönlichen Verkehre, p. BERLITT. — BURCKHARD, Aesthetik u. Socialwissenschaft. — BRUNNER, Literaturkunde u. Literaturgesch. in der Schule.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, septembre, n° IX : Acta martyrum et sanctorum, p. BEDJAN, V. — SCHNORR VON CAROLSFELD, Erasnius Alberus. — SCHNÜRER, Die Entsteh. des Kirchenstaates. — MARX, Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV. — TRAUBE, O. Roma nobilis. — KOBERT, Arbeiten des pharmakolog. Instituts zu Dorpat, X, XI, XII.

Nachrichten von der kœnigl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen, III : WILAMOWITZ-MÖLLENDORF, Hephaistos. — HULTSCH, Erläuterungen zu dem Berichte des Jamblichos über die vollkommenen Zahlen. — W. MEYER, Der Berliner Annalist von 1434. — LIEBICH, Das Gaudra-Vyakarana. — BETHE, Die Ueberlieferung des Onomastikon des Julius Pollux. — KEIL, Das Gottesurtheil von Mantineia.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 39 : KNÖTEL, Homeros der Blinde von Chios u. seine Werke, I (« nouvelles pensées d'un profane qui ne nuiront pas à la science, mais qui nuiront aux profanes »). — CORSTENS, De translationibus quibus usus est Thukydides (utile). — HENDRICKSON, The Dramatic Satura and the old Comedy at Rome (éclaircit la question). — SAKELLAROPOULOS, Trad. grecque de la biographie d'Horace, par Lucien Müller). — Tacitus, Ann. I, II, p. TÜCKING, 2e ed. — Eranos Vindobonensis (2e art.). — HITZIG, Das griech. Pfandrecht (remarquable). — ROSCHER, Nachträge zu meinem Buche Ueber Selene und Verwandtes. — SCHULTESS, Die Sibyllinischen Bücher im Rom (conférence qui n'est pas toujours claire). — CECI, Contributo alla fonistoria del latino (du savoir, de la sagacité, mais des conjectures douteuses).

— N° 40 : LUETKE, Pherekydea (très soigné). — Alcestis, p. EARLE. — BUTCHER, Aristotles theory of poetry and fine art with a critical text and a translation of the Poetics (très méritoire). — KÖPKE, Die lyrischen Versmasse des Horaz, 5e ed. — Taciti Germania, p. FURNEAUX. — H. GOMPERZ, Tertullianea (jugement sûr et réfléchi). — E. MEYER, Untersuch. zur Gesch. der Gracchen (recherches détaillées). — POLITES, Δημώδεις κοσμογονικοὶ μῦθοι. — SCHULTZ et GEFFCKEN, Altgriech. Lyrik in deutschen Reim (manqué en grande partie). — Winers Grammatik des neutest. Sprachidioms, 8e ed. p. SCHMIEDEL, I.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 39 : Dissert. phil. Vindobon. V. — GAHEIS, De troporum in Seneccae tragoediis generibus potioribus; PRINZ, De Theocriti carmine XXV et Moechi carmine IV; PODHORSKY, De versu Sotadeo. — Horaz, Ep. p. KRÜGER, 13e éd. — Sallust, p. SCHEINDLER, 2e ed. — HOMMEL, Gesch. des alten Morgenlandes.

Le Puy. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Vingt-neuvième année 14 octobre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3 : Sal. Reinach, La Religion des Galates. — Loth, A propos de Nennius Vindicatus. — W. Stokes, The prose tales in the Rennes Dindsenchas, second supplement, Extracts from the Book of Leinster. — Loth, Le sort chez les Germains et chez les Celtes. — Ernault, La désinence bretonne de la première personne plurielle. — Loth, Dialectica, III, Le breton de Quiberon ; E ben, y ben. — Luzel (not nécrol.). — *Chronique* (à noter surtout l'analyse des Transactions of the Society of Cymmrodorion, et du mémoire de H. Strachan, Contrib. to the history of the deponent verb in Irish (ainsi que le dépouillement des périodiques).

Annales du Midi, n° 27 : Boudet, La légende de saint Florus. — Boissonnade, Les comtes d'Angoulême, les ligues féodales contre Richard Cœur de Lion et les poésies de Bertran de Born. — Doublet, Les protestants à Pamiers sous l'épiscopat de Caulet. — *Mélanges et documents :* L'n gutturale en gascon (J. Duchemin). — *Comptes rendus :* Guibert, Nouv. recueil de registres domestiques limousins et marchois, I ; Kolsen, Guiraut von Bornelh ; Koschwitz, Gramm. histor. de la langue des félibres ; Des Monstiers-Mérinville, Un évêque ambassadeur au xvie siècle, Jean des Monstiers, seigneur du Fraisse, évêque de Bayonne ; Em. Schultz, Gaskonische Grammatik, I (entreprise téméraire, plan défectueux, moyens restreints d'information). — Not. nécrol. sur Jules Andrieu (Tamizey de Larroque).

Les littératures considérées au point de vue historique et critique, n° 63 : Albalat, Le mal d'écrire et le roman contemporain. — P. Janet, Les lettres de Mme de Grignan. — A. Collignon, Diderot. — Allier, La philosophie de Renan. — Salvioli, Bibliographie du Théâtre italien. — Boksch, Denys d'Halicarnasse. — Table de référence pour la classification décimale d'après Dewey.

American Journal of Philology, XVI-I, Fay, Agglutination et adaptation. — Levias, Sur l'étymologie du mot (hébreu) *shevâ*. — Korton-Smith, Κισσός et *hedera*. — Jannaris, Cratinus et Aristophane sur le bêlement du mouton. — Knapp, Une contribution à la Lexicographie latine.

The Academy, n° 1221 : Parker, A thousand years of the Tartars. — Westlake, Principles of international Law. — Wells Diocesan Registry, life in 1584-1622 (Furnivall). — The location in Britain of the writer of the book De excidio Britanniae (Anscombe). — English words borrowed from French before the conquest (Skeat). — Herodas and Herodes Atticus (Kenyon). — Slavo o pluku Igoreve, das Lied von der Heerschaar Igorj's, Abdruck der editio princeps nebst altslovenischer Transcription u. Commentar von Abicht. — Ramsay, The cities and bishoprics of Phrygia, I. — Coins in the Bristish Museum.

The Athenaeum, n° 3544 : Tower, Lafayette in the American Revolution, 2 vol. — Barbé, Le nabab René Madec. — Ramsay, The cities and bishoprics of Phrygia, I. — Editions of Terence : Gray, Fabia. — Malagasy war literature, songs ancient and modern (Oliver). — Wild donkeys in the Archipelago (Paton). — A missing signature (Stanley Lane-Poole). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 39 : Eine Schrift des Pabstes Sixtus II,

p. HARNACK ; Eine Version des ersten Teiles der Apostellehre, p. ISELIN, trad. HEUSLER. — STAHLBERG, Die Humanität nach ihrem Wesen u. ihrer Entwickelung. — Westfäl. Urkundenbuch, IV, 1-6. — BACK, R. Meir ben Baruch aus Rothenburg, I. — HILDEBRAND, BÖRTZELL, WIESELGREN, Svenska Skriftprof. — LEIDOLPH, Iena (tableau clair). — HESSE WARTEGG, Korea. — Sankaracharya, Atma Bodha, trad. HARTMANN ; Das Palladium der Weisheit, trad. Mohini Chatterji. — FRIEDRICH, Horatius philol. Untersuch (méritoire). — DENSUSIANU, Aliteratiunea in limbile romanice. — H. FISCHER, Geogr. der schwäb. Mundart (très soigné) — SCHLÖSSER, Gotter (fait avec savoir). — NIPPOLD, Die jesuitischen Schriftsteller der Gegenwart.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 41 : RYLE, Philo and holy scripture (du soin, de la peine, manque de coup d'œil). — CHYTIL, T. Colpurnius Siculus u. seine Vorbilder (très soigné). — Philipp. Reden, p. NOHL. — DAMSTÉ, Lectiones Curtianae (devrait respecter davantage la tradition). — PATER, Greek studies (essais intéressants). — FRANCOLLE, L'antidosis en droit athénien. — LUTERBACHER, Die röm. Legionen u. Kriegsschiffe während des zweiten punischen Krieges (commode). — FRÖHLICH, Scipio Africanus, Scipio Aemilianus. — REGNAUD, Elém. de gramm. comparée du grec et du latin d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. — STEINDORFF, Koptische Grammatik mit Chrestomathie, Wörterverzeichnis u. Litteratur (utile et remarquable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 40 : Ilias, p. HENTZE, Odyssee, p. AMEYS. — Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV, p. MARX (édition faite avec beaucoup de compétence et de sagacité). — BONAFOUS, De Properti amoribus et poesi (instructif, oriente, mais ne marque pas un progrès sur Ribbeck). — WEIDLICH, Die Sympathie in der antiken Literatur (solide et abondant). — WESSEL, Lehrbuch der Gesch. für die Obersekunda.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XXI, 1 : Bericht über die 21 plenarversamml. der Centraldirektion der Monum. Germ. — KURZE, Ueber die Karoling. Reichsannalen von 741-829 u. ihre Ueberarbeitung III. — HAMPE, Hadrians I Vertheidigung der zweiten nicaenischen Synode gegen die Angriffe Karls des Grossen. — UHLINZ, Die Intervention in den Urkunden des Königs Otto III bis zum Tode der Kaiserin Theophanu. — BRESSLAU, Bamberger Studien. — HOLDER-EGGER, Studien zu Thüring. Geschichtsquellen, III. DÜMMLER, Zu den Formulae Augienses. — LIEBERMANN, Deutsche Nachrichten aus Engl. Schatzrollen 1158-1171. — LOSERTH, Formularbücher der Grazer Universitätsbibliothek hierarchia anglicana dissertation apologetica ; Fr. de HUMMELAUER, Commentarius in Genesim. Analekten : Die Briefe des hlg. Kirchenlehrers Alfons ; Das neueste Decret der röm. Inquisition über die Herz-Jesu Bilder ; Ein kanon. liturg. Zweifel inbetreff der Abtweihe ; Papst Innocenz III u. die Kreuzzugssteuern ; Die anglican. Weihen ; Entsteh. der ständigen Nuntiaturen nach Pieper ; Studium Solesmense der Benedictiner ; Dürers Glaubensbekenntniss u. Weber.

Zeitschrift für Katholische Theologie, IV : KRÖSS, Die Kirche u. die Sklaverei im späteren M. A. — GRANDERATH, Die Machtvollkommenheit der röm. Congregationen bei Lehrdekreten. — Fr. SCHMID, Die Lehre der Agnoeten u. ihre Beurteilung. — Recensionen : STEINHUBER, Gesch.

des Collegium Germanicum; HUTTON, W. Laud; SCHÖPFER, Gesch. des A. T. II; EGGER, Enchiridion theol. generalis, 2; DALPONTE, Comp. theol. fund.; JUNGMANN, Instit. theol. dogm. generalis; LILLY, The claims of christianity; AMBROS, Gesch. der Musik; KIHN, Encyclop. u. Methodologie der Theologie; OTTLEY, Lancelot Andrewes; SCHMID, Christus als Prophet.

Museum, nº 8 : HIRT, Der indogerm. Accent (Uhlenbeck). — FINCK. Das Verhältnis des balt. slav. Nominalaccents zum urindogerm. (Uhlenfeck). — MUTZBAUER, Grundl. der griech. Tempuslehre (Von Leeuwen). — Winer's Grammatik des neutest. Sprachidioms, p. SCHMIEDEL (Van Rhijn). — Horatius, p. KIESSLING, II, 2 (Karsten). — VAN DER WAALS, Pancatantra (Warren). —WUSTMANN, Verba perfecta im Heliand (Gallée). — Defoe, Of royal education p. BÜLBRING (Logeman). — Het rechtsboek van den Dom van Utrecht, p. MULLER (Blok).—Posthumus Meyjes, Jacobus Revius (Reitsma).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 42 Vingt-neuvième année 21 octobre 18..

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 16 : Le siège de Paris et la Commune, lettres d'Hippolyte Lucas à sa famille. — Les journées de juillet 1830, lettre de Ch. Lagrange à Paulinier. — L'Opéra pendant la dernière année de la monarchie, entrées gratuites, appointements et gratifications, pensionnaires, recettes et dépenses (1788-1789). — La conquête de Naples en 1799, lettre d'un officier de l'armée de Championnet. — Mém. du duc de Croy, 1727-1784 (suite).

The Academy, n° 1222 : The Book of Common Prayer in Manx Gaelic, being translations made by Bishop Phillips in 1610 and by the Manx clergy in 1765, p. A. W. Moore and John Rhys, 2 vol. — H. Walker, The Greater Victorian poets. — Hepburn, Twenty years in Khama's country and pioneering among the Batanana of Lake Nyami. — Farinelli, Grillparzer und Lope de Vega.—Shakspere's genealogy (Yeatman). — The Cassiterides (John Rhys). — The view of the Monothelite heresy which was taken by the monk who wrote the book De excidio Britanniae (Anscombe). — Philo's De vita contemplativa (Conybeare). — An old Russian saga (Krebs). — The home of the Aryas. — Statham, Architecture for general readers. — A restoration of the Mausoleum.

The Athenaeum, n° 3545 : Horace Walpole's Memoirs of the reign of King George III, reed. — Church, Sir Richard Church in Italy and Greece, chapters in an adventurous life. — Fishwick, A history of Lancashire. — Pascal, Jean de Lasco. — Gray and M. Gosse (Gosse). — The language of the Mayas (Skeat). — Queen Elizabeth and the Beggars of the Sea (Round). — Primitive sundials in Upper Egypt (Floyer). — Ancient monuments in Ireland.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Staehelin, Zwingli, II. — F. Hartmann, Die Geheimlehre in der christl. Religion nach den Erklär. von Meister Eckhart. — Oorkondenboek van Groningen en Drenthe, 1-2. — Zschokke, Gesch. des Metropolitan-Capitels vom heiligen Stephan in Wien (méritoire). — Annales mon. S. Clementis in Iburg, p. Stüve. — Lavisse et Rambaud, Hist. gén. du ive siècle jusqu'à nos jours, V. les guerres de religion, 1559-1648 (témoigne toujours d'un grand soin et d'une bonne méthode). — Gregorovius, Diari romani. — Natzmer, Ein Reiterführer bei Nachod. — Humbert, Madagascar. — Hirt, Der indog Akcent (cf. *Revue*, n° 39). — König, Hist. krit. Lehrgebäude der hebräischen Sprache, I. — Diwan de Mgr Germanos Farhat, archevêque maronite d'Alep 1670-1732. — Thucydides, I, p. Forbes. — Grisebach, Katalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen. — Fortier. Louisiana Folk-Tales. — A. Springer, Handbuch der Kunstgesch, 4e éd. I, Das Altertum. — Brockhaus, Unsere heutige Baukunst. — Ilg, Leben u. Werke J. B. Fischers von Erlach des Vaters. — Buchhold, Die Antikensammlungen des grossherzogl. Museums in Darmstadt. — Berenson, Lorenzo Lotto.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : Prinz, Quaest. de Theocriti Carmine XXV et Moschi carmine IV (très méritoire). — Mahaffy, The Flinders Petrie Papyri; Appendix (ouvre un vaste champ aux chercheurs, mais le mérite principal reviendra toujours au premier éditeur qui a, avec éclat, déchiffré et interprété les papyrus). — Heisenberg, Studien zur Textgesch. des Georgios Akropolites. — Piazza, Horatiana, quibus temporibus Horatium tres priores carminum libros et priorum epistularum confecisse atque edidisse verisimillimum sit (soigné, mais sans originalité). — Vincenz von Lerinum, Commonitorium pro catholicae fidei antiquitate et universitate adversus pro-

fanos omnium haereticorum novitates, p. Jülicher. — Hruza Beitr. zur Gesch. des griech, u. röm. Familienrechtes, II, Polygamie u. Pellikat nach griech. Rechte (instructif). — Solmsen, Studien zur latein. Lautgesch. (beaucoup de bonnes choses).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 41 : Wachsmuth, Einleit. in das Studium der alten Gesch. (excellent). — Ed. Meyer, Die wirthschaftliche Entwickelung des Altertums, ein Vortrag. — Tycho Mommsen Beiträge zu der Lehre von den griech. Präpositionen (utile et intéressant). — Ballin, Das amöbäische Hochzeitslied des Catull. — Apollin. Sidonius p. Mohr. — Walzing, Les corporations romaines et la charité. — Krumbacher, Michael Glykas.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Vingt-neuvième année 28 octobre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, t. XXXVIII, 5e livraison : WILLEMS, Le testament de Gaius Longinus Castor. — *Comptes rendus :* Das Monument Adamklissi, Tropaeum Trajani, p. TOCILESCO ; WISSOWA, Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft ; Paul GUIRAUD, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine (1er art.).

The Academy, n° 1223 : Ruth PUTNAM, William the Silent, Prince of Orange, the moderate man of the sixteenth century, the story of his life as told from his own letters, from those of his friends and enemies, and from official documents, 2 vol. — FELKIN (H. and E.), An introd. to Herbart's science and practice of education. — Current theology. — Some Greek books : SEEBOHM, On the structure of Greek Tribal Society ; HOLM, History of Greece, II ; JANNARIS, A concise Dictionary of the English and modern Greek languages. — The order of the Canterbury Tales (Furnivall). — King Arthur in Gildas (Nicholson). — The genealogy of Shakspere (Stokes). — Quarrel, King Henry VIII, II, III, 14 (Chance). — The Cassiterides (Sal. Reinach). — OLDENBERG, Die Religion des Veda (Baynes). — A Celtic Leechbook (W. Stokes). — SHAW, The history of currency, 1252-1894. — Egyptological jottings.

The Athenaeum, n° 3546 : HARE, The Gurneys of Earlham. — HOLCOMBE, The real Chinaman. — The Winchester Troper, from mss. of the X and XI centuries, with other documents illustrating the history of tropes in England and France, p. FRERE. — WHITE, A treatise on the constitution and government of solicitors, their rights and duties. — HEALY, Maynooth College, its centenary history. — Continental history : BAKER, The Model Republic, a history of the rise and progress of Swiss people ; Clara E. CLEMENT, Naples, the city of Parthenope ; DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Louise de Savoie et François Ier, trente ans de jeunesse. — Educational literature. — The grave of Henry Vaughan (L. I. Guiney). — The Dictionary of National Biography (futurs art. de Shiel à Smetthurst). — The arms of Colchester.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : LÜTGERT, Das Reich Gottes ; TITIUS, Jesu Lehre vom Reiche Gottes. — SCHELLWIEN, Der Geist der neueren Philosophie. — FÖRSTER-NIETZSCHE, Das Leben Friedrich Nietzsches. — Akten zur Gesch. der Verfass. u. Verwalt. der Stadt Köln im XIV u. XV Jahrhundert, p. W. STEIN, 2 vol. — DANVERS, The Portuguese in India, 2 vol. (puisé aux sources). — MOREL-FATIO, Études sur l'Espagne, 1re série, 2e ed. (très remarquable). — ROERDAM, Historiske Samlinger og Studier. — MAUGRAS, Lauzun et la cour de Marie-Antoinette (ennuie le lecteur par le récit detaillé d'affaires d'amour répétées). — CAMPANINI, Canossa. — The seven poems suspended in the temple at Mecca, trad. JOHNSON ; A Moslem present, an anthology of Arabic poems, about the Prophet and the faith of Islam, I, the poem of the Scarf, with an English version and notes by Shaikh FAIZULLAH-BHAI. — CONYBEARE, Philo about the contemplative life of the fourth book of the treatise concerning virtues, critically edited with a defense of its genuineness (très méritoire). — Hieronymus u. Gennadius de viris inlustribus, p. BERNOULLI ; BERNOULLI, Der Schriftstellercatalog des Hieronymus. — Neuer deutscher Bücherschatz. — Bismarcks Reden u. Briefe, p. LYON. — August Hermann Francke's Grosser Aufsatz, p. FRIES.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 44 Vingt-neuvième année 4 novembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, septembre-octobre : Du Hamel de Breuil, Un ministre philosophe, Carvalho, marquis de Pombal, I. — Boudet, Thomas de la Marche, bâtard de France. — Loutchisky, De la petite propriété en France avant la Révolution et de la vente des biens nationaux. — *Bulletin historique :* France (Molinier et Monod); Pays-Bas (Blok). — *Comptes rendus :* Freeman, Hist. of Sicily, IV; Burger, Neue Forsch. zur alten Gesch. Roms; Ed. Meyer, Untersuch. zur Gesch. der Gracchen; Beaudouin, De la limit. des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété; Grupp, Kulturgesch. des Mittelalters; Voege. Die Anfänge des monumentalen Stiles im M. A.; De Gerbaix-Sonnaz, Studi storici sul contado di Savoia; Stieda, Hansisch-venetian. Handelsbezieh. im XV Jahrh.; Ruidiaz y Caravia, La Florida; Curti, Carlo Emanuele I; Chavannes, Les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident; Blok, Geschiednis van het nederlandsche volk; Rottmanner, Der Augustinismus; J. von der Osten, Louise Dorothée, Herzogin von Sachsen Gotha; Scaife, The Florentine life during the Renaissance; Tangl, Die päpstlichen Kanzleiordnungen.

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1895 : Ch. Schmidt, Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge (suite). — Th. Schoell, L'Ecole militaire de Colmar, 1773-1792. — J.-J. Walter, Chronique, éditée par Rod. Reuss (suite). — *Comptes rendus :* Bardy, Miscellanés; R. Reuss, L'Alsace pendant la Révol. I et II; Journal d'Adrien Duquesnoy; Alb. Collignon, Diderot, sa vie, ses œuvres et sa correspondance; La Vie Littéraire, notes et réflexions d'un lecteur. — Recueils périodiques et sociétés savantes.

The Academy, n° 1224; Peach, The life and times of Ralph Allen. — Seebohm, The tribal system in Wales. — Laughton, Nelson (fidèle et bonne biographie). — Warr, The Greek epic. — Hartland, The legend of Perseus, II; Spenser's Shepheard's Calendar, p. Herford. — A letter of Stephen Gardiner to Erasmus (Allen). — Shakspere's ancestry (Yeatman). — King Arthur in Gildas (Anscombe). — Ireland and the Basques (Webster). — W. Bousset, Der Antichrist (de grand intérêt pour ceux qui étudient le christianisme primitif). — Basque jottings (Dodgson). — Buddhist remains in the Lwat Valley.

The Athenaeum, n° 3547 : Skelton, The table-talk of Shirley. — Sir Henry Colvile, The land of the Nile springs. — Forbes, Memories and studies of war and peace.—G. Maspero, The dawn of civilization.— Escott, Platform press, politics and play. — Don Quixote (Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, 2ᵉ ed. : on ne peut rien dire de mieux sur Don Quichotte). — Dictionaries and grammars; V. Henry, Précis de Gramm. comparée de l'allemand et de l'anglais (très utile). — The historical manuscripts commission. — The Beggars of the Sea. — Codex Lindesianus (E. Magnusson). — Villiers Stuart (not. nécrol.). — Jewitt, The Corporation Plate and Insignia of the cities and corporate towns of England and Wales.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Kaysers Theol. des A. T., 2ᵉ ed. p. Marti-Mucke, Horde u. Familie in ihrer urgesch. Entwickelung. — Cicotti, Donne e politica negli ultimi anni della Republica Romana (rien de neuf, intelligence et goût). — Uslar-Gleichen, Zur Gesch. der Grafen von Winzenburg. — Th. von Bernhardi, Die ersten Regierungsjahre König Wilhelms I. — Pogio, Korea. — Lippert, Studien

auf dem Gebiete der griech. arab. Uebersetzungsliteratur, I. — Aristotelis polit. Athen. p. Blass.— Wentzel, Die griech. Uebersetz. der Viri inlustres des Hieronymus. — Diu vrône botscheft ze der christenheit, p. Priebsch; Tropsch, Flemings Verhältnis zur röm. Dichtung. — Schiller, p. Bellermann, I. — Schreibers Atlas of classical antiquities, p. Anderson. — L. Levy, u. Luckenbach, Das Form Romanum der Kaiserzeit.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : Aeschylus, Agamemnon, p. Enger, 3e ed. p. Plüss (commentaire que Wecklein, l'auteur de l'article, ne peut comprendre). — Holzner, Platos Phaedrus u. die Sophistenrede des Isokrates (clair et réfléchi). — Hausrath, Untersuch. zur Ueberliefer. der äsopischen Fabeln (bon préliminaire d'une édition critique). — Castellani, Il Medo di Pacuvio (contestable). — Page, The Aeneid of Virgil books I-VI (bon). — Sancti Hieronymi commentarioli in Psalmos, p. Morin (l'éditeur a fait tout ce qu'il devait faire). — Holleaux, Sur une inscr.de Thèbes (convaincant) — Stengel, Chthonischer u. Totenkult (réussi). — G. Schulze, Orthographica, Ind. lect. Marpurg. (deux études soignées). — H. Mayer, Gesch. der Univ. Freiburg in Baden in der ersten Hälfte des XIX Jahrh. II 1818-1830.

— N° 44 : Maas, Orpheus (savoir étonnant, brillante sagacité, éblouissant don de combinaison). — Fraccaroli, Ἀπομαγδαλιαί (trait de quelques passages des élégiaques, surtout de Tyrtée). — Simplicii in Aristotelis de Caelo comment. p. Heiberg (très remarquable édition). — Novak, Mluvnicko-Kriticka studia K. Liviovi. — Monceaux, Les Africains, étude sur la litt. latine d'Afrique, les païens (très intéressant, ne marque pas un progrès). — Demmler, Der Verf. der unter Cyprians Namen überlief. Traktate De bono judicitiae et De spectaculis (solide). — Sittl, Archäologie der Kunst nebst einem Anhang über die antike Numismatik (cf. *Revue*, n° 4).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 42 : Rein, Sprichwörter u. sprichw. Redensarten bei Lucian (très fouillé et épuise le sujet). — Müllentiefen, u. Bechtel, Die Inschriften von Kalymna und Kos (intéressant et important). — Risberg, Emendationes et explicationes Propertianae (1er art.). — Flagg, The lives of Cornelius Nepos with notes and an introd. — Ottino e Fumagalli, Bibliotheca bibliografica Italica, II, supplemento.

— N° 43 : Kretschmer, Die griech. Vaseninschriften ihrer Sprache nach untersucht (très instructif). — Türk, De Hyla (soigné). — Keus uit Theokritus' Idyllen, p. Haller (n'est réussi qu'en partie). — Risberg, Emend. u. explic. Propertianae (2e art.). — Piazza, Horatiana. — Publii Syri sententiae p. Bickford-Smith. — Dessi, Descrizione d'una statuetta militare votiza rinvenuta ad Usellus. — Levy, u. Luckenbach, Das forum Romanum der Kaiserzeit (résume très bien les travaux antérieurs). — Kraut, u. Rösch, Anthologie aus Griech. Prosaikern. — Herz, Latein. Uebungsbuch.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 45 Vingt-neuvième année 11 novembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, octobre-novembre-décembre : SAHLER, Adolphe Noblot. — GOUTZWILLER, A travers le passé (suite : à noter surtout les débuts de Henner). — Th. SCHOELL, Le comté de Horbourg (suite). — GASSER, Soultz et son ancien bailliage (suite). — Notes d'un Strasbourgeois pour servir à l'hist. du siège de 1870. — A BENOIT, Les chanoinesses nobles de Frouloutre, près Sarrlouis (suite). — Ch. BARDELLÉ, Chant bacchique alsacien par Ehrenfried Stoeber, deux traductions françaises. — Fr. KURTZ, Livres divers.

La Correspondance historique et archéologique, n° 22, 25 octobre : LEVILLAIN, Etude sur la chronologie de la vie de Jean de Salisbury. — CHAMBON, Les archives du bailliage de Pont-du-Château en Auvergne. — Les gants blancs de Richelieu. — *Questions :* Une lettre de saint Vincent de Paul ; Un projet de cimetière parisien à la chapelle Saint-Denis. — *Réponses :* La naturalisation de Pierre Myron ; Documents sur les lettres de cachet en province ; Un Du Plessis de Richelieu ; Le pont des belles fontaines de Juvisy ; Porte de l'église Sainte-Croix de Gannat.

The Academy, n° 1225 : ANDREWS, History of the United States ; RHODES, History of the United States, from the compromise of 1850 ; MOORE, The American Congress. — John Lyly's Endymion, p. BAKER. — Sir W. HUNTER, The Old Missionary. — The Book of Jeremiah, XXI-LII, p. BENNETT. — HULME, Natural History Lore and Legend. — Mém. de Mme de Montespan. — Henry Reeve. — Gabriel Szarvas. — The barons of Richard's Castle. — The date of Gildas' De excidio Britanniae (Stevenson). — Shakspere's ancestry (Stokes). — The Cassiterides (Torr). — The order of the Canterbury Tales. — An old Armenian from of the Anti-Christ Saga. — JAMES, A descriptive catalogue of the mss. in the Fitzwilliam Museum.

The Athenaeum, n° 3548 : Sir Joseph CROWE, Reminiscences of my life. — LELAND, Legends of Florence, collected from the people. — REHATSEK and ARBUTHNOT, The Rauzat-us Safa or Garden of Purity ; ATKINSON, The loves of Laili and Majnun. — Anna STODDART, John Stuart Blackie. — Ecclesiastical biography. — The Historical Manuscripts Commission. — Henry Reeve. — The Beggars of the Sea. — Coleridge. — Bonghi. — E. W. SMITH, The Moghul architecture of Fathpur-Sikri. — The arms of Colchester. — Lincoln's Inn Fields.

Literarisches Centralblatt, n 43 : HAUPT, Die eschatologischen Aussagen Jesu in den synopt. Evangelien. — BOUSSET, Der Antichrist. — DÖRING, Die Lehre des Socrates als sociales Reform-system. — Hist. de Mar Jabalaha III, trad. et ann. par J.-B. CHABOT (très recommandable et bien fait à tous égards). — Württemb. Geschichtsquellen, p. SCHÄFER, II. — BARTOLOMEUS, General Hindersin. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig für das Jahr 1893. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherzogtums Baden. — DELITZSCH u. HAUPT, Beiträge zur Assyriologie u. semit. Sprachwissenschaft, III, 1. — KYHNITZSCH, De contionibus quas Cassius Dio historiae suae intexuit, cum Thucydideis comparatis (soigné). — De amicitia, p. MONET (consciencieux). — BUCK, The Oscan-Umbrian Verbsystem (bon, du nouveau). — SEYFERTH, Sprache und Metrik des Ged. La morte Arthur u. sein Verhältniss zu The life of Ipomydon (recherches détaillées). — VELTER, Die neuentdeckte deutsche Bibelübersetzung des 9 Jahrhun-

derts (peu de nouveau). — VOLBEHR, Gœthe und die bildende Kunst (joli livre, instructif et qui mérite l'attention). — MITIUS, Ein Familienbild aus der Priscillakatakombe (très remarquable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 44 : Euripides, Herakles, p. WILAMOWITZ (bien des critiques à faire, mais que de profit et de jouissance !). — Studia Sinaitica, IV, A tract of Plutarch, p. NESTLE. — HOLLAND, Heroenvögel in der griech. Mythologie mit einem Anhange über Diomedes in Italien (beaucoup de savoir). — GERSTENBERG, Ist Sallust ein Parteischriftsteller (Salluste serait, non pas partial, mais tendancieux). — SCARAMELLA, Dove sia sorto per la prima volta il nome d'Italia (réfute Cocchia avec détail). — KOCH, Gesch. des Fussballs, 2e éd. — Lübke, Neugriech. Volks und = Liebeslieder in deutscher Nachdichtung.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 46 Vingt-neuvième année 18 novembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre : De Rocca, Les assemblées politiques dans la Russie ancienne. — Depping, Nouvelles lettres de la princesse Palatine : Madame, mère du Regent, et sa tante Sophie, électrice de Hanovre (suite et fin). — De Kerallain, Les Français au Canada, la capitulation du fort Guillaume-Henri (1757). — *Bulletin historique* : France, époque moderne (Bémont et Farges) ; Allemagne et Autriche-Hongrie, publications relatives à l'histoire romaine (Liebenam). — *Comptes rendus* : Ihering, Entwickelung des röm. Rechts ; Neumann, Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen ; Errera, Les Waréchaix ; Hagmann, Die Normannen in Unteritalien und Sicilien ; Adams, Civilisation during the middle ages ; Philippson, Ein Ministerium unter Philipp II, Cardinal Granvella an spanischen Hofe ; Gioda, La vita e le opere di Giovanni Botero ; Kleinere Beitraege zur Geschichte ; Malleson, Lord Clive ; Hutton, Lord Wollesley ; Baden-Powell, Land revenue and tenure in British India ; Lacombe, De l'histoire considérée comme science.

Revue des Etudes grecques, n° 30, mai-juin : *Partie administrative* : Statuts, etc. — Assemblée générale du 18 avril : Discours de M. G. Schlumberger, président ; Rapport de M. P. Girard, secrétaire ; concours de typographie grecque ; rapport de la Commission administrative. — *Partie littéraire* : S. Reinach, Un nouveau sarcophage peint de Clazomène ; M. Holleaux, Recherches sur la chronologie de quelques archontes béotiens ; Th. Reinach, A qui sont dédiées les Poliorcétiques d'Apollodore? I. Lévy, Études sur la vie municipale de l'Asie-Mineure sous les Antonins (1re série) ; H. Omont, Une relation vénitienne du siège d'Athènes en 1687. — *Chronique*. Correspondance grecque ; Actes de l'Association. — *Bibliographie*.

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : Aug. Audollent, Bulletin archéologique de la religion romaine. — A. Millioud, Histoire du couvent catholique de Kyôto (suite et fin). — A. Laune, Lefèvre d'Étaples et la traduction française de la Bible. — J. Réville, Un Congrès des religions à Paris en 1900. — *Revue des livres* : Th. Reinach, Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme (cf. *Revue* nos 37-38). — L. K. Amitaï, Romains et Juifs (mauvais). — G. Ferrero, Les lois psychologiques du symbolisme (trop absolu). — Edw. Tyson, A philological essay concerning the Pygmies of the ancients (réimpression intéressante, rendue plus précieuse par l'introduction de C. A. Windle). — B. T. A. Evetts, The church and monasteries of Egypt. — K. Museen zu Berlin, Verzeichniss der aeg. Altertümer. — E. A. W. Budge, The Book of the Dead (remarquable).

Annales du Midi, n° 28, octobre : Calmette, La question du Roussillon sous Louis XVI. — *Mélanges et documents :* Champeval, Notes typographiques sur le cartulaire de Vigeois ; Aubépin, Sentence d'arbitrage entre l'abbé d'Aurillac et Astorg d'Aurillac ; A. Thomas, Les Juifs et la rue Joutx-Aigues, à Toulouse ; Extrait d'un contrat de mariage à propos des noms de parenté ; Couderc, Le château Narbonnais de Toulouse en 1445. — *Comptes rendus critiques* : Bernardin, Un précurseur de Racine, Tristan l'Hermite ; Portal et Cabié, Cartulaire de Vaour.

Revue byzantine russe, t. II. 3me livraison. La mosaïque de l'Eglise de Saint-Jean l'Évangéliste à Ravenne (Kiedine). — Sur l'histoire secrète de Procope (Pantchenko). — La traduction slave de Malala (Schestakov). — Réponse canonique de Nicétas (xiie siècle) ; Acte synodal du patriarche Michel Ankhialos (Pavlov). — Les actes du Concile de sainte Sophie

en 1450 (Papajoannou). — Les manuscrits de l'histoire secrète de Procope (Krachenikov). — *Comptes rendus critiques* (ouvrages de Pitra), Usener, Sathas, Legrand (bibliographie hellénique, excellent). — Bibliographie. Notices (L'institut russe de Constantinople, excellente fondation qui permettra aux Russes de rendre l'hospitalité qu'ils ont souvent reçue dans les établissements similaires français ou allemands).

The Academy n° 1226; Sir Frederick POLLOCK, The history of English law before the time of Edward I. — SKELTON, The table-talk of Shirley. — SANDAY and HEADLAM, A critical and exegetikal commentary on the Epistle to the Romans. — The Great Galeoto, Folly or Saintliness, two plays done from the verse of José Echegaray into English prose by Hannan LYNCH. — Robert Brown (not. nécr.). — The Bloody Hand at Mandalay, the rise of a myth (Temple). — The letters of a Portuguese Nun (L. Johnson). — Gildas vindicatus (Nicholson). — Shakspere's ancestry (Yeatman). — The emendations of the Saxon Chronicle (Plummer). — Ireland and the Basques (Rhys). — The Cassiterides (Salomon Reinach et W. Ridgway). — The Anti-Christ Saga (Simcox). — WIEDERSHEIM, The structure of man. — Amorites in Babylonia (Pinches). — WIEDEMANN, The ancient Egyptian doctrine of the immortality of the soul; SPIEGELBERG, Correspondances du temps des rois-prêtres; LAROCHE, Questions chronologiques concernant la première carte historique. — The supposed monument of Vortiporius (Bradley). — A milestone of Carausius and a Welsh tombstone (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3549 : G. SMITH, Bishop Heber, poet and chief missionary to the East, second Lord Bishop of Calcutta, 1783-1826. — BEALTY-KINGSTON, Men. cities and events. — Plato's Republic, p. JOWETT and CAMPBELL; BOSANQUET, A companion to Plato's Republic. — Manuals of English history : AUBREY, Rise and growth of the English nation, II, 1399-1658; HUTTON, King and baronage; KARKARIA, Essays in English history. — Local history : WOODRUFF, A history of the town and port of Fordwich; KENNEDY, A history of the parish of Leyton. — A modern Greek dictionary. — Lord Tennyson's letters (Watts). — The Secondary Education Commission. — Gray's works (Foster). — Rober Brown (not. nécr.). — Excavations at Abbey Dore, Herefordshire. — The arms of Colchester. — The Buddhist relics in the Swat valley (H. Murray).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : HARNACK, Das Edict des Antoninus Pius, eine Schrift Novatians. — ACHELIS, Nietzsche. — POTTHAST, Bibliotheca historica medii aevi, 2e ed. I. — BRÜNNECK, Zur Gesch. des Grundeigentums in Ost=und Westpreussen, II, Die Lehngüter, I (très bon). — LANE-POOLE, The Mohammadan dynasties chronological and genealogical tables (très recommandable). — WIEBE, Zur Gesch. der Preisrevolution des XVI u. XVII Jahrhunderts (excellent). — BOURGET, Outre-Mer, notes sur l'Amérique, I et II. — SEIDEL, Handbuch der Shambala Sprache. — Anonymi Christiani Hermippus de astrologia dialogus, p. KROLL u VIERECK (édition définitive). — Benedicti regula monachorum, p. WŒLFFLIN (cf. le présent numéro). — RADIKOFER, Die sieben Schwaben und ihr hervorragendster Historiograph Ludwig Aurbacher. — SCHULENBURG, Die Sprache der Zimshian-Indianer. — KOHLER, Der Ursprung der Melusinensage, eine ethnologische Untersuchung (attachant et très érudit). — THOMPSON, A glossary of Greek birds (vaste recueil de matériaux).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45 : Hippokrates, sämtliche Werke, p. FUCHS, I (bon quoique non entièrement mûri). — FEDDERSEN,

Ueber den pseudoplatonischen Dialog Axiochus (très louable). — TYRRELL, Latin poetry (agréable). — The odes and epodes of Horace, p. C. L. SMITH. — SCHILDT, Die Giebelgruppen von Aegina (n'est qu'un inventaire, exact, il est vrai, et utile). — SEECK, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I u. Anhang (1er art. sur ce très remarquable volume).

— N° 46 : Phönissen, p. Euripides (très remarquable). — Johannis Damasceni canones iambici cum comment. et indice verborum ex scholiis Aug. NAUCK editi (mérite la reconnaissance des érudits). — Plauti com. III, IV, p. GOETZ u. SCHOELL. — Pro Milone, p. CLARK. — Studia sinaitica, I, Catalogue of the Syriac mss. in the convent of S. Catharina on mount Sinai compiled by Agnes Smith LEWIS; II An Arabic version of the epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians with part of the epistle to the Ephesians p. Margaret Dunlop GIBSON. — SEECK, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I und Anhang (2e art.) — SEHRWALD, Der Apollonmythus u. seine Deutung (entièrement sans valeur au point de vue scientifique). — BUCHHOLD, Die Antikensammlungen des grossherzogl. Museums in Darmstadt.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 45 : Hippocratis opera I rec. KUEHLEWEIN. — HOLMES, Die mit präpositionen zusammengesetzten Verben bei Thukydides (bon). — SCHULTZ und GEFFEKEN, Altgriech. Lyrik in deutschen Reim. — SCHICHE, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (très méritoire). — Horaz, p. SCHULZE, I. — SEIDLMAYER und SCHEINDLER, Latein. Uebungsbuch.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° X, octobre 1895 : HOCH, Lehre des Johannes Cassianus von Natur u. Gnade. — KOLDE, Andreas Althamer. — Lexicon syriacum p. BROCKELMANN. — NAVILLE, La définition de la philosophie. — WUNDT, Logik, II. — MOMMSEN u. BLÜMNER, Der Maximaltarif des Diocletian. — BÖHMER, Regesta imperii, II. — DODU, Hist. des instit. monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem. — HARNACK, Gesch. der altchristl. Literatur bis auf Eusebius, I. — Hans Sachs-Forschungen p. STIEFEL.

Museum, n° 9 : MERINGER u. K. MEYER, Versprechen und Verlesen (Symons). — Tycho MOMMSEN, Beiträge zu der Lehre von den griech. Präpositionen (Hesseling). — Herondae Mimiambi, p. CRUSIUS (Van Leeuwen). — M. Porci Catonis de agri cultura liber p. KEIL (De Vries). — Anthologiae latinae supplementa, I, Damasi Epigrammata, p. IHM (Van Oppenraaij). — STUMME, Dichtkunst u. Gesch. der Schluh; Märchen der Schluh von Tazerwalt (De Goeje). — Jan TEN BRINK, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde (Kalff). — FORNACIARI, Disegno storico della letteratura Italiana dall' origine fino a' nostri tempi (Groenewegen). — BURGER, Neue Forsch. zur aelteren Gesch. Roms, I, die Bild. des grossen römisch-lateinischen Bundesstaats (Boissevain). — VAN DER MEULEN, Coert Lambertus van Beyma, een bijdrage tot de Kennis van Frieslands geschiedenis tijdens den Patriottentijd (Heeres). — KLERK DE REUS, Geschichtlicher Ueberblick der administrativen, rechtlichen u. finanziellen Entwicklung der niederländisch-ostindischen Compagnie (Van den Broek).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 47 Vingt-neuvième année 25 novembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1227 : LAURIE, An historical survey of the pre-christian education; MENZIES, History of religion ; STRONG, Platonism BIGG, Neoplatonism ; H. JASTROW, Selected essays of James Darmesteter ; ESPINASSE, Life of Renan. — Napoleon's last voyages. — PROWSE, A history of Newfoundland. — FITZGERALD, Bozland, Dickens' places and people. — The Sin-eater in Wales (Hartland). — Shakspere's ancestry (Stokes). — The mediaeval University of Old Buda (Kropf). — Should Vario or Varro be read in Purgatorio, XXII, 98 (Howell). — The Anti-Christ saga (Conybeare). — The Cassiterides (Torr et Woodward) — Lectures and essays by NETTLESHIP, II, p. HAVERFIELD. — BOSCAWEN, The Bible and the monuments; WHITEHOUSE, A primer of Hebrew antiquities. — The British School at Athens — Egyptological jottings.

The Athenaeum, n° 3550 : Louis Stevenson's letters to Sidney Colvin. — WHYMPER, Rambles in Japan. — H. BROWN, John Knox, a biography ; Florence MACCUNN, John Knox. — Classical philology : GILES, A short manual for comparative philology; Bell. Gall. p. MEUSEL; NOGARA, Il nome personale nella Lombardia ; Harvard Studies, V. — English mediaeval history : Calendar of Patent Rolls, 1292-1301 ; Acts of the Privy Council of England, IX, 1575-1577 ; X, 1577-1578 ; Calendar of the Close Rolls, 1318-1328 ; Calendar of State Papers relating to the negociations between England and Spain, VI, 2. — John Ormsby. — Ancient lives of Scottish saints (Metcalfe). — Mrs Everett Green. — Canadian copyright (Rae). — The Burns-Dunlop mss. — WELCH, Numismatica Londinensia.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : WILDEBOER, Die Literatur des alten Testaments nach der Zeitfolge ihrer Entstehung (attachant, réussi et bien écrit). — GRASS, Das Verhalten zu Jesu nach den Forderungen der Herrnworte der drei Evangelien. — KRAUSS, Im Kerker vor und nach Christus. — RITTER, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges, II, 1586-1618 (sujet difficile, ingrat et traité avec succès). — FOCKE, Charlotte Corday (panégyrique, compare Charlotte à Jeanne d'Arc, des détails insignifiants). — Die Kriege Friedrichs des Grossen, hrsg. vom grossen Generalstabe, II, Der zweite schlesische Krieg, 1744-1745 (excellent). — SCAVENIUS, Danmark og det danske Folks Fremtid (recommande l'alliance des Etats scandinaves). — TEUTSCH u. SCHÜLLER, Siebenbürgen. — ROMOCKI, Gesch. der Sprengstoffchesnie. — BRINTON, A primer of Mayan hieroglyphics. — Diophanti Opera, p. TANNERY, II (important). — Euripides' Herakles, p. WILAMOWITZ, 2e ed. — Damasi epigrammata, p. IHM (complet). — BINDONI, La topografia del romanzo I promessi sposi (méritoire). — FOA, Studi di letteratura tedesca. — NAVARRE, Dionysos (domine son sujet). — OVERBECK, Gesch. der griech. Plastik, II, 4e éd.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : HOLLEAUX, Une inscr. de Thèbes (très instructif). — Iliad, p. PLATT. — BASSI, De Pediasimi libello (étude sur le travail du bulgare Pediasimos sur les douze travaux d'Hercule). — SCHICHE, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (2e art. sur cette étude très suggestive). — P. THOMAS, Notes critiques sur Manilius, Sénèque, Maternus. — CICCOTTI, Donne e politica negl' ultimi anni della republica romana (très intéressant tableau).

BIBLIOTHEQUE COLONIALE DE LINGUISTIQUE

LANGUES SÉNÉGALAISES

WOLOF, ARABE-HASSANIA, SONINKÉ, SÉRÈRE
NOTIONS GRAMMATICALES, VOCABULAIRES ET PHRASES

Par le général FAIDHERBE

In-8, percaline.. 7 fr. 50

MANUEL DAHOMÉEN

DICTIONNAIRE DAHOMÉEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-DAHOMÉEN

PRÉCÉDÉ DE NOTICES GRAMMATICALES

Par M. DELAFOSSE

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA

LANGUE COMMERCIALE DU SOUDAN, AVEC DES EXERCICES GRADUÉS, UNE CHRESTOMATHIE ET UN VOCABULAIRE HAOUSSA-FRANÇAIS

Par A. DIRR

Préface par M. le Commandant MONTEIL

In-18.. 5 fr. »

GRAMMAIRE FRANCO-BIRMANE

D'APRÈS A. JUDSON

Par L. VOSSION, consul de France

Préface par Léon FEER. — In-18, percaline.............................. 12 fr. »

LOQMAN BERBÈRE

AVEC QUATRE GLOSSAIRES ET UNE ÉTUDE SUR LA LÉGENDE DE LOQMAN

Par René BASSET, professeur à l'école des Lettres d'Alger

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

LES FOURBERIES DE SI DJEH'A

CONTES KABYLES RECUEILLIS ET TRADUITS

Traduction française et notes par **Auguste MOULIÉRAS**, professeur d'arabe au lycée d'Oran, avec une étude sur Si Djeh'a par RENÉ BASSET.

In-18.. 3 fr. 50

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE DE L'ARABE LITTÉRAL

AVEC UN GLOSSAIRE

Par Hartwig DERENBOURG

Professeur à l'École des Langues orientales vivantes

In-18.. 7 fr. 50

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALAIS & MALAIS-FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS DE GRAMMAIRE MALAISE PAR LE Dr MONTANO

Par ERRINGTON DE LA CROIX

In-18, percaline.. 10 fr. »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, cartonné... 4 fr. »

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, à 2 colonnes, cartonné... 8 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 48 Vingt-neuvième année 2 décembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 6, 15 novembre 1895 : Viallate, La circulation monétaire aux États-Unis de 1878 à 1893. — Silvestre, La politique française dans l'Indo-Chine, Annam (suite). — Gras, Les chambres de commerce (suite et fin). — Chronique politique et parlementaire : France (Payen). — *Analyses et comptes rendus :* Les Russes en Abyssinie. — Lavisse et Rambaud, Hist. gén. IV, Louis XIV. — Thirria, Napoléon III avant l'Empire. — Zolla, Les questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. — Benoist, De l'organisation du suffrage universel, la crise de l'État moderne. — E. Worms, La politique commerciale de l'Allemagne. — Engelhardt, Les protectorats romains.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 17, 10 novembre 1895 : Victoires et conquêtes d'un hussard de 1805, 6e régiment. — Chartres en 1790, lettres de l'abbé Ranchoup à l'abbé Montagne. — Un sorcier en 1831. — Frais d'un bal en province (1770). — Une lettre du marquis de Ximénès (1800). — Mémoires du duc de Croy, 1727-1784 (suite).

The Academy, n° 1228 : E. M. Church, Sir Richard Church. — Mackail, Latin literature (utile et bien écrit). — Tuckerman, Personal recollections of notable people. — Hausrath, The time of the Apostles, translated by Huxley. — Swettenham, Malay sketches. — The date of the De excidio (Anscombe). — The Sin-eater in Wales, II (Hartland). — Prechristian education (Laurie). — The Cassiterides (Ridgeway et Ely). — The Book of Job (Simcox). — Glaser, Die Abessinier in Arabien und Afrika (Sayce).

The Athenaeum, n° 3551 : Spielmann, The history of Punch ; Mayhew, A jorum of Punch, the early history of the London Charivari. — Raja-i-Rajjan Jagat'git Singh of Kapurthala, My travels in Europe and America, 1893. — Dictionary of National Biography, XI-XLIV, Myllar-Percy. — The Suicide's Grave (Garden). — Hand and soul (W. M. Rossetti). — Mr. Round on wirral place-names (Tait). — G. Stanley Farnell (not. nécr.) — Salwey, Fans of Japan. — Portraits of Keats from the life. — Lincoln's Inn Fields (Ward). — Shakspeare and his contemporaries (Stokes).

Literarisches Centralblatt, n° 46 : Bickell, Das Buch Job. — Steiner, Nietzsche. — Rehmke, Lehrbuch der allgem. Psychologie. — Büdinger, Die Universalhistorie im Alterthume (instructif). — Epist. Carolini aevi, III, p. Dümmler (très recommandable). — Mirbt, Quellen zur Gesch. des Pabstthums (155 pièces destinées surtout à l'enseignement). — Vater, Die sächsischen Herrscher, ihre Familien und Verwandten (nullement scientifique). — Erinnerungen aus dem Leben von Hans Viktor von Unruh, p. Poschinger. — Geologische Specialcarte von Elsass-Lothringen, 26, Saargemünd ; 52. Saareinsberg. — Catalogue of the Sanskrit ms. in the library of the India office, IV, p. Windisch and Eggeling. — Flavii Josephi opera, VI, und VII, p. Niese. — Robert von Blois, Floris and Liriope ; Die didakt. u. relig. Dicht. p. Ulrich. — Bidrag Finländska till Svensk Sprak = och. Folklifsforskers. — Jugenderinnerungen des prof. Alex Iwan. Nikitenko, uebers. von Tuerstig. — Defoe of Royall Education, p. Buelbring.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : ROSENTHAL, De Antiphontis in particularum usu proprietate (très réfléchi). — AUSFELD, Zur Kritik des griech. Alexanderromans (très méritoire). — Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones disputatio, p. BRINKMANN (excellente édition). — BETHE, Interpretationes duae, Aristotelis de Athen. Rp. 20, de Clisthene; Livi XXVI, 7 cum Polybio IX, 3, 4 comparati, accedit Plutarchi Moralium Codicis Matritensis N 60 specimen. — Pro Milone, p. REID. — DÖRPFELD, Troja 1893; BÖTTICHER, Troja 1894 (1er art.). — BUCK, The Oscan-Umbrian Verbsystem (clair et court). — Verhandl. der 42 Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner in Wien vom 24 bis 27 Mai 1893.

— N° 48 : Recueil des inscr. jurid. grecques par R. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, III (fin de cette publication remarquable). — KRÜGER, Gesch. der altchristl. Literatur in den ersten drei Jahrhunderten, 1re et 2e ed. (très utile). — SOLTAU, Livius' Quellen in der III Dekade (beaucoup d'assertions très contestables et beaucoup de résultats importants). — DÖRPFELD, Troja, 1893; BÖTTICHER, Troja, 1894 (2e art). — LÜBKE, Neugriech. Volks = und Liebeslieder.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : Bergks Griech. Literaturgesch. Register von PEPPMÜLLER und HAHN. — Aristotelis Polit Athen. 2e ed. p. BLASS. — Odes and Epodes of Horace, p. SMITH. — Codex Festi Farnesianus, XLII tabulis expressus, p. THEWREWK DE PONOR. — NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, III, das Verbum, 3e ed. p. WAGENER, 4-6 Lieferung. — SÖDERSTRÖM, Valda dikter.

Zeitschrift für romanische Philologie, XIX, 4 Heft : W. MEYER-LÜBKE, Zur Syntax des Substantivums. — Carolina MICHAELIS VON VASCONCELLOS, Zum Liederbuch des Königs Denis von Portugal. — BECKER, Nachträge zu Jean Lemaire. — TOBLER, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik, III. — Vermischtes : W. MEYER-LÜBKE, Etymologien. — ULRICH, Etymologien. — SCHUCHARDT, Mauvais. — Besprechungen : Carolina Michaelis von Vasconcellos : LANG, Liederbuch des Königs Denis von Portugal.

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte. 3 fr.
II. E. AMÉLINEAU. Vie du patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »
III. E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . 2 fr. 50
IV. E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8. . . . . 3 fr. »
V. René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . . . . . 4 fr. »
VI. A. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »
VII. E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50
VIII. E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . . . 2 fr. 50
IX. G. FERRAND. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. In-8. . . . 3 fr. »
— Deuxième partie. — Zafindraminia. — Antambahoaka. — Antaiony.—Antaivandrika.—Sahatavy, etc. In-8. 3 fr. »
X. J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . . 10 fr. »
XI. E. MASQUERAY. Dictionnaire français-touareg (Dialecte des Taïtoq), suivi d'Observations grammaticales. In-8, en trois fascicules à 6 francs.. . . . . 18 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Volney.
XII. René BASSET. Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8. . . . . 10 fr. »
XIII. A. MOULIÉRAS. Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte kabyle. — Fascicules I, II, III. In-8. Chaque. . . . . 3 fr. »
XIV. René BASSET. Études sur les dialectes berbères. In-8. 6 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.
XV. René BASSET. Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8 . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Vingt-neuvième année 9 décembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance archéologique, n° 23, 25 novembre 1895 : A. de Witte, Notes sur les Roettiers, graveurs généraux des monnaies aux Pays-Bas méridionaux. — Mareuse, Molière à Bordeaux. — Lacaille, Archives municipales de Marseille. — Mazerolle, Quittances données à Clémence de Francini par Gabriel Blanchard, peintre ordinaire du roi, et David Bertrand, maître sculpteur. — Marché pour la construction d'un moulin, près du Pont-au-Change. — *Questions* : Un ami de Guillaume Budé. — La piscine romaine d'Asquins-sous-Vezelay (Yonne). — *Réponses* : Reliure pour les colonies.

The Academy, n° 1229 ; Collins, Essays and studies. — Bourget, Outre-mer, impressions of America. — The life of Sir William Pelty, 1623-1687, Chiefly derived from private documents hitherto unpublished, by Lord Edmond Fitzmaurice. — Raven, A history of Suffolk. — The Sin-eater in Wales (Hartland). — Stephen Gardiner, Erasmus and the Moria (Nichols). — Early relations between Bristol and Bayonne (Webster). — The letters of a Portuguese Nun (Prestage). — The Cassiterides (Torr). — The structure of Job (Cheyne). — The rabbinical references to supernatural birth (Badham). — Some vulgar idioms (Jenkinson). — An Arabic version of the Epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians, with part of the Epistle to the Ephesians, from a ninth-century ms. in the Couvent of St Catharine on Mount Sinai, p. Margaret Dunlop Gibson. — The Amorites in Babylonia (Sayce). — The Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3552 : Besant, Westminster. — W. A. Wright, Letters of Edward Fitz Gerald to Fanny Kemble, 1871-1883. — W. Wright, Palmyra and Zenobia (intéressant). — Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, p. Conybeare ; Philo and Holy Scripture, or the quotations of Philo from the books of the Old Testament, p. Ryle. — W. R. Lawrence, The valley of Kashmir. — John Knox. — Ancient lives of Scottish saints (Round). — Unpublished letters of Lord Dalhousie, I (Forrest) — Coleridge (Lucy E. Watson). — The posthumous writings of Stevenson (Sidney Colvin). — Major-General M. G. Clerk, Catalogue of the coins of the Achaean League. — Educational literature. — Demolition at the Roman fortress of Babylon at Cairo.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Wollmer, Die altiest. Citate bei Paulus. — Keller, Die Gegenreform in Westfalen u. am Niederrhein, III, 1609-1623. — Kohn, Zur Theorie der Aufmerksamkeit. — Vignoli, Peregrinazioni psicologiche. — Lapotre, L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne, I, Jean VIII, 872-882 (très recommandable). — Overmann, Gräfin Mathilde von Tuscien, ihre Besitzungen (recherches soignées). — Keutgen, Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung (original et très important). — Girod, Grands artilleurs. — Giles, A short manual of comparative philology (bon). — Baumgartner, Das Ramayana u. die Rama-Literatur der Inder (méritoire, malgré des points contestables). — Pedersen, Albanesische Texte ; Jungg, Fialuur i voghel sccup e ltinisct. — Eckermann. Gespräche mit Gœthe, p. v. d. Linden, I-III. — Schröter u. Tiele, Lessings Hamburg, Dramaturgie, Ausgabe für Schule und Haus. — Wychgram, Schiller (très bon livre populaire). — Beschreib. der Sculpturen aus Pergamon, I Gigantomachie. — Stiassny, Wappenzeichnungen Hans Baldung Griens in Coburg. — Sandberger, Beitr. zur Gesch. der bayer, Hofcapelle unter Orlando di Lasso. — Dziatzko, Beitr. zur Theorie u. Praxis des Buch = und Bibliothekwesens, II.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : SCHILDT, Die Giebelgruppen von Aegina; MALMBERG, Zur Frage über die Composition der äginetischen Giebel. — Lycophron's Alexandra, übers. u. erklärt von HOLZINGER (excellent à tous égards). — Emil MÜLLER, Sokrates in der Volksversammlung. — GRAF, Die Theorie der Akustik im griech. Altertum. — Sallnst; p. WIRZ, 10° ed. — P. MULLER, De Germaansche Volken bij Julius Honorius en anderen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Euclidis Optica, Opticorum recensio Theonis, Catoptrica, cum scholiis antiquis, p. HEIBERG (première édition utile). — RENTSCH, Lucianstudien (programme soigné). — Catonis de agricultura liber, p. KEIL (très méritoire). — EICKHOFF, Der horazische Doppelbau der sapphischen Strophe. — Festschrift zum fünfzigjährigen Doctorjubiläum Ludwig Friedländer dargebracht von seinen Schülern. — HEINICHEN, Deutsch-latein. Wörterbuch, 5° verb. Auflage, p. WAGENER. — RAPPOLD, Gymnasialpädagogischer Wegweiser, 2° ed.

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte. 3 fr.
II. E. AMÉLINEAU. Vie du patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »
III. E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. 2 fr. 50
IV. E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8. . . . . 3 fr. »
V. René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . . . . . 4 fr »
VI. A. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8 . . . . 3 fr. »
VII. E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50
VIII. E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . . . 2 fr. 50
IX. G. FERRAND. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. In-8 . . . 3 fr. »
— Deuxième partie. — Zafindraminia. — Antambahoaka. — Antaiony.—Antaivandrika.—Sahatavy, etc. In-8. 3 fr. »
X. J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . . 10 fr. »
XI. E. MASQUERAY. Dictionnaire français-touareg (Dialecte des Taïtoq), suivi d'Observations grammaticales. In-8, en trois fascicules à 6 francs.. . . . . 18 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Volney.
XII. René BASSET. Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8. . . . . 10 fr. »
XIII. A. MOULIÉRAS. Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte kabyle. — Fascicules I, II, III. In-8. Chaque. . . . . 3 fr. »
XIV. René BASSET. Études sur les dialectes berbères. In-8. 6 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.
XV. René BASSET. Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8 . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 50 Vingt-neuvième année 16 décembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, n° 96, octobre 1895 : Lot, Etudes sur la provenance du cycle arthurien, I. — P. Meyer, C et G suivis d'A en provençal. étude de géographie linguistique (avec carte). — *Mélanges* : A qui Jacques de Longuyon a-t-il dédié le poème des Vœux du Paon (Bonnardot); Etymologies françaises, chevène, hanse, hoque, orpailleur, rouis (A. Thomas); bauçan (Densusianu); La Danse Macabre (Rauta); La descente de saint Paul en enfer (P. M.); Esp. Yogar (A. Morel-Fatio). — *Comptes rendus* : Marchot, Les gloses de Cassel; Les gloses de Vienne (G. P.); Vollmöller u. Otto, Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie (G. P.); Willems, Etude sur l'Ysengrinus (Sudre).

Revue des Universités du Midi, octobre-décembre : W. M. Ramsay, Inscriptions en langue pisidienne : A. Couat, Notes sur la parodos dans les comédies d'Aristophane; J. Vianey, Les Satyres françoises de Vauquelin de la Fresnaye; M. Marion, L'emprunt forcé de l'an IV et son application dans le département de la Haute-Garonne. — *Bulletin historique régional* : V. Dubarat, Béarn et pays basque. — *Bibliographie* : M. Clerc, De rebus Thyatirenorum; J. P. Waltzing, Les Corporations romaines et la Charité.

The Academy, n° 1230 : Letters of Edward Fitzgerald to Fanny Kemble, p. Wright. — Illingworth, Personality human and divine. — Birks, Life and corresp. of Thomas Valpy French. first bishop of Lahore. — Lord de Tabley (not. nécr.). — Discovery of large additions to the Lyons Pentateuch (Sanday). — An eighth-century fragment of the Vulgate (Bennett). — The parentage of Gutenberg the printer (Howorth). — The London Lithuanian Bible (Reinhold). — Prechristian education (Benn). — The rabbinical references to supernatural birth (Gore). — St Paul's epistles in Arabic (M. D. Gibson).

The Athenaeum, n° 3553 : Letters of Matthew Arnold. — Döllinger, Addresses on historical and literary subjects. — Clark, The life and times of Anthony Wood, antiquary, of Oxford, 1632-1695, described by himself. — Lord de Tabley. — Henry Vaughan, silurist. — The posthumous writings of Stevenson (Shorter).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Thieme, Die sittliche Triebkraft des Glaubens. — Ibn at Tiktaka, Al Fakhri, Hist. du Khalifat et du vizirat, nouv. ed. du texte arabe par H. Derenbourg (belle édition à saluer avec joie). — Ausgew. Urk. zur Verf. Gesch. der deutsch österr. Erblande im M. A. p. Schwind. — Villari, Nicolo Macchiavelli e suoi tempi, 2e ed. II. — Vogel, Die dritte franz. Republik bis 1895. — Das Deutschthum in Elsass-Lothringen, 1870-1895. — Fitzner, Die Regentschaft Tunis. — Spruner-Sieglin, Handatlas zur Gesch. des Altertums, des Mittelalters u. der Neuzeit, I, 4 u. 5. — Joh. Schmidt, Kritik der Sonantentheorie (manqué dans son but principal, mais contient de fines remarques et mainte explication acceptable). — Analecta hymnica medii aevi, XXI, Cantiones et Muteti, Lieder und Motetten des Mittelalters, Zweite Folge, Cantiones festivae, morales, variae, p. Dreves. — Die Gedichte vom Rosengarten zu Worms, p. Holz (très bonne édition). — R. M. Meyer, Gœthe. — Die Wiener Genesis, p. Hartel u. Wickhoff. — Jahrbuch der Hamburgischen wissenschaftlichen Anstalten, XI.

N° 51 Vingt-neuvième année 23 décembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1231 : Lord ACTON, A lecture on the study of history. — MUNK, The life of Sir Henry Halford. — SPIELMANN, The history of Punch; MAYHEW, A Jorum of Punch, with those who helped to brew it. — GORE. Dissertations on subjects connected with the Incarnation. — Agnes GIBERNE, A Lady of England, the life and letters of Charlotte Maria Tucker. — An eleventh century ballad of Sweet William (Nicholson). — The Sin eaters in Wales, I (Owen). — Bench, bank (Murray). — More's Utopia (Gairdner). — Erasmus and Stephen Gardiner (Allen). — Different to (Benn) — The Pali Text Society (Rhys Davids). — Edda (Magnusson). — W. WRIGHT, An account of Palmyra and Zenobia, with travels and adventures in Bashan and the Desert; Major HEBER-PERCY, A visit to Bashan and Argob.

The Athenaeum, n° 3554 : PATER, Miscellaneous studies, a series of essays. — HARTLAND, The legend of Perseus, a study of traditions in story, custom and belief. — RICHMAN, Appenzell, pure democracy and pastoral life in Inner Rhoden. — Algernon. Sidney's correspondence (Gardiner) — Mr Round and wirral place names (Tait). — The Royal Historical Society — The Thomas Paine exhibition — Gathering clouds (Bury). — The Roman fortress of Babylon in Egypt (Butler). — The portrait of Keat's sister (Forman).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : WITZ, Keine Lücke im Leben Jesu. GEBHARDT, Zur bäuerlichen Glaubens = und Sittenlehre, 3° ed. — FILKUKA, Die metaphys Grundlagen der Ethik bei Aristoteles. — TWARDOWSKI, Zur Lehre vom Inhalt u. Gegenstand der Vorstellungen. — Gregorii I papae registrum epistolarum libri X-XIV, p. L. M. HARTMANN. — RASHDALL, The Universities of Europe in the middle ages, 2 vol. (œuvre d'un sagace et savant chercheur). — HEINEMANN, Beitr. zur Diplomatik der aelteren Bischöfe von Hildesheim. — BRETHOLZ, Gesch. Mährens, I, 2. 906-1197. — Kjoebnhavns Universitets Matrikel p. S. Birket SMITH, II, 1667-1740. — THIMME. Die inneren Zustände des Kurfürstenthums Hannover 1806-1813, I-II (œuvre de très grande importance). — Kämmereirechnungen der Stadt Hamburg, 1555-1562, p. KOPPMANN. — LOUW, De Java-oorlog van 1825-1830, I (bon). — STARKENBURG, Die Bevölkerungswissenschaft. — ALTMANN u. BERNHEIM, Ausgew Urkunden zur Erläuter der Verfassungsgesch. Deutschlands im Mittelalter, 2e ed. — LÜDERS, Die Vyasa-Ciksha (méritoire). — MARTINI, Catalago di manoscritti greci esistenti nelli bibliotheche italiane, I, 2. — LEO, Plautin. Forschungen zur Kritik u Gesch. der Komödie ; Plauti Comoediae, I. — Spangenberg. Grammatischer Krieg, in deutscher Uebersetzung von Rob, SCHNEIDER. — LARSEN, Lydlaeren i den solorske Dialekt. — WUKADINOVIC, Prior in Deutschland.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Ch. F. SMITH, Some poetica constructions in Thucydides (des matériaux). — DÖRING, Die Lehre deo Sokrates als soziales Reformsystem (1er art.). — KOEHL, Imagines inscriptionum graecarum antiquissimarum 2° ed.—Carmina epigraphica, p. BUECHELER, fasc. I (très bon). — LEASE, A syntactic stylistic and metrical study of Prudentius (choix d'exemples caractéristiques). — Pro Cluentio, p. PETERSON. — NAVARRE, Dionysos, étude sur l'organ. matérielle du théâtre athénien (clair, court, soigné). — GRASSI, La regina Filistide e Teocrito. — G. MEYER, Neugr Studien, III, die latein. Lehnworte im Neugr. — HILPRECHT, Assyriaca. — SÖDERSTRÖM, Carmina selecta

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 49 : VAHLEN, Observ. gramm. ex Theocriti versibus nonnullis ductae. — DÖRING, Die Lehre des Sokrates als sociales Reformsystem (méritoire). — Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, p. CONYBEARE (très bienvenu). — Die neuplatonische fälschlich dem Galen zugeschriebene Schrift an Gauros p. KALBFLEISCH (fait avec soin). — Ausgewählte Briefe von Cicero, erklärt von Fr. Hofmann, II, p. ANDRESEN, 3e ed. — SARWEY, u. HETTNER, Der Obergermanisch-Rätische Limes des Römerreiches, II. — BALDESCHI, Studio critico sulle opere di Flavio Biondo. — MERINGER u. MAYER, Versprechen u. Verlesen.

— Nº 50 : Horaz, Satiren, p. KIESSLING, 2e ed. — Carlo PASCAL, Le divinita infere e i Lupercali (sagace, mais manqué). — BELLI, Le Opere e i Giorni di Esiodo (commentaire d'un catholique croyant). — Thukydides, p. BÖHME. — WIDMANN, I-II, 6e ed. — BACKHAUS, Der Gedankengang im ersten Buche des Platonischen Staats. — ASMUS, Julian u. Dion Chrysostomus (étendu et important).

Museum, nº 10, décembre 1895 : Homeri Iliadis carmina p. VAN LEEUWEN et MENDES DA COSTA 2e ed. I. (Kulper). — GOMPERS, Tertullianea (Van der Vliet). — HÜBSCHMANN, Persische Studien (Caland). — — ECKART, Niederdeutsche Sprichwörter u. volksthümliche Redensarten (Gallée). — PORTIG, Schiller in seinem Verhältnis zur Freundschaft und Liebe (Kossmann). — WACHSMUTH, Einleit. in das Studium der alten Gesch. (Valeton). — BRUGMANS, Verslag van een onderzoek naar archivalia (Rogge). HÜBNER, Jacob Grimm u. das deutsche Recht (Fockema Andreae). — WOLKENHAUER, Leitfaden zur Gesch. der Kartographie (Niermeyer).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Vingt-neuvième année 30 décembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 18, 10 décembre : La Société populaire de Donnemarie, Seine-et-Marne, extraits des procès-verbaux de ses séances, 1793 (communication de M. Aug. Bricard). — Mémoires du duc de Croy, 1724-1784, suite (communication de M. le vicomte de Grouchy).

The Academy, n° 1232 : Anima poetae, from the unpublished note-books of S. T. Coleridge. — J. Brown, The Pilgrim Fathers of New England and their puritan successors. — Rinder, Old World Japan, Legends of the land of the gods. — The date of Gildas' De excidio Brittonum (Stevenson). — An alleged visit of Brunetto Latino to Oxford (Paget Toynbee). — The Cassiterides (Ridgeway). — More's Utopia (Lufton). — Matthew Arnold's letters (Adamson). — Baldwin, Mental development in the child and the race, methods and processes. — Three Persian lapidaries (Houtum-Schindler).

The Athenaeum, n° 3555 : Crawford, Constantinople. — Craigh, Doctor Johnson and the Fair Sex, a study of contrasts. — Noble, Impressions and memories. — Remin. of Sophia Elizabeth de Morgan. — Mr. Sala. — Wirral place-names. — Wood-Martin, Pagan Ireland, an archaeological sketch, a handbook of Irish prechristian antiquities. — The Roman fortress of Babylon in Egypt. (Stanley Lane-Poole). — Greek music (Cecil Torr).

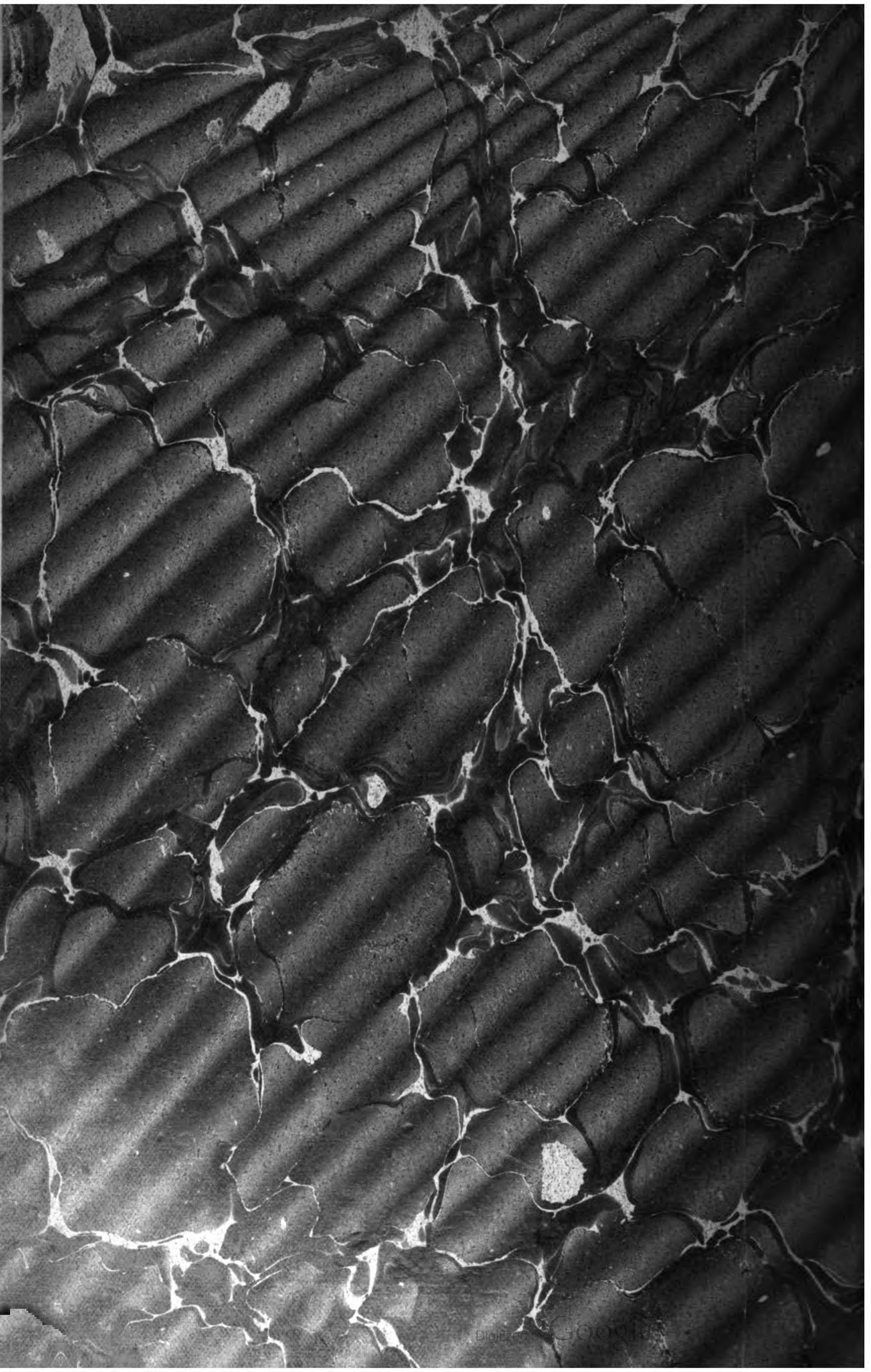
Literarisches Centralblatt, n° 50 : Grimme, Mohammed, II, Einleitung in den Koran, System der Koranischen Theologie (comble une lacune). — Kühnemann, Kants und Schillers Begründung der Aesthetik. — Ed. Meyer, Die wirtschaftliche Entwick. des Altertums, Vortrag.— Güterbock, Der Friede von Montebello u. die Weiterentwicklung des Lombardenbundes. — Bähr, Das frühere Kurhessen (fidèle tableau d'ensemble). — Knipschar, Kurfürst Philipp Christoph von Trier u. seine Beziehungen zu Frankreich (esquisse). — Krieg und Sieg 1870-1871, p. Pflugk-Harttung. — W. Richter, Die deutschen Kolonien. — Beaudouin de Courtenay, Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen, ein Kapitel aus der Psychophonetik (très remarquable). — The Book of the Dead, the papyrus of Ani in the British Museum, p. Budge. — T. Livi ab urbe condita libri p. Zingerle, VI, 1, 2 : liber XXXVI-XL, editio major. — Lales, Ordsprak och en motsvarande svensk samling, p. Kock och Petersens. — Berdrow, Frauenbilder aus der neueren deutschen Literaturgeschichte (bon et solidement exécuté). — Heinemann, Gœthe, II-IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Döring, Die Lehre des Sokrates als soziales Reformsystem (2e art.) — Jones, Select passages from ancient writers illustrative of the history of Greek sculpture (utile). — Francotte, Les formes mixtes de gouvernement (aristocratie et politeia) d'après Aristote. — Krumbacher, Glykas (très intéressant). — Platner, Bibliography of the Younger Pliny (nullement satisfaisant). — De la Ville de Mirmont, La mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Eneide (solide). — Freeman, Gesch. Siciliens, trad. Lupus, I. — Poland, De collegiis artificum Dionysiacorum (très abondant). — Pfeiffer, Antike Münzbilder für den Schulgebrauch zusam-

mengestellt; CYBULSKI, Griech. Münzen. — HOMMEL, Sumerische Lesestücke. — BOHATTA, Erziehung u. Unterricht bei den Griechen u. Römern. — F. ULRICH, Carmina Varia.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 51 : G. SCHMIDT, De Flavii Josephi elocutione observ. criticae (soigné). — GIRI, Il suicidio di Lucretio, la questione dell' emendatore ed editore della Natura. — BAUMGARTEN, L. Annaeus Seneca u. das Christentum in der tief gesunkenen antiken Weltzeit (œuvre d'un homme qui était trop théologien et trop peu philologue et historien). — NOHL, Schülerkommentar zu Ciceros Reden gegen L. Catilina u. seine Genossen. — CICCOTTI, Il processo di Verre (intéressant). — RASI, Di una data nel Chronicon Eusebii di S. Girolamo. — PFEIFFER, Antike Münzbilber, für den Schulgebrauch zusammengestellt. — SCHNORBUSCH u. F. J. SCHERER, Griech. Sprachlehre für Gymnasien, 6e ed. — LATTMANN, Latein. Lesebuch für Quinta.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01481 4670

